



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



9000



Ar. 1432

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.
TOME NEUVIEME.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

5300 S. DICKINSON DRIVE

✓

HISTOIRE NATURELLE DE PLINE



TRADUITE EN FRANÇOIS,
AVEC LE TEXTE LATIN

rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites;

ACCOMPAGNÉE

De Notes critiques pour l'éclaircissement du texte,
& d'Observations sur les connoissances des Anciens
comparées avec les découvertes des Modernes.

TOME NEUVIEME.



A P A R I S,

Chez la veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin, près de la rue S. Jacques.

M. D C C. L X X V I I.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

STODOLSKY MEMORIAL FELLOWSHIP

LETTER FROM THE DONOR

The donor of this fund desires to express his appreciation for the work of the Stodolsky Memorial Fellowship in the Department of Physics at the University of Chicago.

He wishes to express his appreciation for the work of the Stodolsky Memorial Fellowship in the Department of Physics at the University of Chicago.

STODOLSKY MEMORIAL FELLOWSHIP

PHYSICS DEPARTMENT

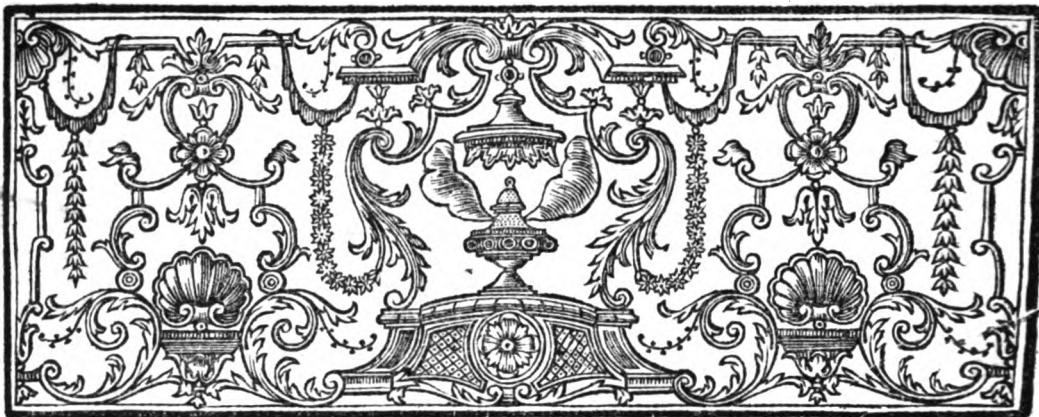
STODOLSKY MEMORIAL FELLOWSHIP

STODOLSKY MEMORIAL FELLOWSHIP

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINÉ,
LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

Tome IX.

A



C. PLINII SECUNDI
NATURALIS HISTORIÆ
LIBER VIGESIMUS SEPTIMUS.

Continentur reliqua herbarum genera.

Reliqua herbarum genera.

CAPUT
A. RESCIT profecto apud me certe tractatu ipso admira-
tio antiquitatis : quantoque major copia herbarum dicenda
restat, tanto magis adorare prisorum in inveniendo curam,
in tradendo benignitatem subit. Nec dubie superata hōc
modo posset videri etiam rerum naturæ ipsius munificentia,
si humani operis esset inventio. Nunc vero deorum fuisse
eā apparet, aut certe divinam, etiam cum homo inveni-
ret : eandemque omnium parentem & genuisse hæc, & of-

(1) Nous avons déjà fait observer au
second livre, que Pline n'est point un
Athée, mais un Cosmothéiste, c'est-à-

dire celui qui confondant l'ouvrage
avec l'ouvrier, se figure que la Nature
est Dieu.



HISTOIRE NATURELLE

DE PLINE,

LIVRE VINGT-SEPTIEME,

Qui contient la suite des propriétés des simples.

Suite & reste des simples.

CERTES! la matiere que je traite augmente de plus en plus mon admiration pour l'antiquité. Plus les plantes dont il me reste à parler sont nombreuses, plus cette abondance m'inspire de vénération pour les Anciens qui se sont appliqués à les découvrir, & dont les soins bienfaisants nous en ont transmis la connoissance. Leur libéralité même à cet égard, sembleroit avoir encore été plus loin que toute celle de la Nature, si la découverte des plantes pouvoit être l'ouvrage des hommes. Mais qui ne voit point que c'est l'ouvrage des Dieux, ou qu'ils ont inspiré ceux qui l'ont faite, ou plutôt que c'est la Nature elle-même (1), cette mere commune de tous les êtres, qui a produit les plantes, & nous les a fait connoître: double bienfait, qui, si nous voulons l'avouer,

A ij

tendisse, nullo vitæ miraculo majore, si verum fateri volumus. Scythicam herbam à Mæotis paludibus, & euphorbiam è monte Atlante ultraque Herculis columnas : & ipso rerum naturæ defectu, parte alia Britannicam ex Oceani insulis extra terras positis, itemque Æthiopidem ab exusto sideribus axe : alias præterea aliunde ultro citroque humanæ salutis in toto orbe portari, immensa Romanæ pacis majestatem, non homines modo diversis inter se terris gentibusque, verum etiam montes & excedentia in nubes juga, partusque eorum & herbas quoque invicem ostentante. Æternum quæso Deorum sit munus istud : adeo Romanos, velut alteram lucem, dedisse rebus humanis videntur.

De aconito, & panthera quæ extinguitur aconito.

CAPUT
2.

SED antiquorum curam diligentiamque quis possit fatis venerari, cum constet omnium venenorum ocysimum esse aconitum : & tactis quoque genitalibus fœminini sexus animalium eodem die inferre mortem? Hoc fuit venenum, quo interemptas dormientes à Calpurnio Bestia uxores M. Cæcilius accusator objecit. Hinc illa atrox peroratio ejus in digitum. Ortum fabulæ narrare, è spumis Cer-

(2) Du pole antarctique.

(1) J'ai recours ici à une paraphrase, ou extension des paroles du texte, dont il falloit bien développer le sens, en faisant voir le rapport de ce *cum confiteri*, &c. avec ces paroles fort éloignées, qui viendront ensuite : *Hoc quoque tamen in usus humana salutis vertere.*

(2) Ce qui lui a fait donner le nom de *thelyphonon* ou mortel aux femelles.

Voyez Théophraste, *Hist.* liv. 9, chapitre 19 ; & Pline lui-même au l. 25, chap. 10.

(3) C'étoit un de ces hommes perdus de mœurs, & chargés de dettes ou de crimes, qui entrèrent dans la conjuration de Catilina. Salluste en fait mention.

(4) Ce mot du texte, *dormientes*, manque dans la plupart des manuscrits.

est une des merveilles de la vie! Qu'il est admirable en effet que la *Scythique* nous soit apportée des marais Mæotides, & l'*euphorbe* du mont Atlas, par-delà les colonnes d'Hercule; que des contrées où semble expirer la Nature, que des Isles de l'Océan situées hors des limites terrestres, nous recevions la *Britannique*; & que l'*Æthiopis* soit tirée du pôle brûlé par les astres (2); enfin que d'autres plantes de différents climats viennent de toutes parts au secours des hommes! Ce sont là les fruits de la paix dont jouit la terre sous l'immense & majestueux Empire Romain, qui nous fait voir, & des hommes de contrées & de Nations si diverses, & des montagnes qui portent leurs cimes jusques dans les nues, & leurs productions respectives, & les plantes dont elles sont couvertes. Puisse être durable ce présent des Dieux qui semblent avoir donné les Romains au Monde, comme une seconde lumière pour les éclairer!

De l'aconit, & de la propriété qu'il a de faire mourir les pantheres.

QUELLE reconnoissance, dis-je, n'est pas due aux soins & aux travaux des Anciens, d'avoir constaté dans une même plante tant de propriétés pernicieuses d'une part (1), & salutaires de l'autre. Nous savons aujourd'hui, par exemple, & nous le savons par eux, que l'aconit est le plus prompt de tous les poisons de la terre, jusques-là que si les femelles des animaux en sont seulement frottées à leurs parties naturelles (2), elles meurent le même jour. C'est de ce poison que se servit Calpurnius Bestia (3) pour faire mourir ses femmes pendant qu'elles étoient endormies (4), comme Marcus Cæcilius son accusateur le lui reprocha (5). De là cette violente apostrophe que fit ce dernier à la fin de son plaidoyer, sur

Il se trouve dans le premier manuscrit Royal, & dans le second.

(5) L'Orateur Marcus Cæcilius Rufus, dont Pline a fait mention au l. 7.

beri canis, extrahente ab inferis Hercule, ideoque apud Heracleam Ponticam, ubi monstratur is ad inferos aditus, gigni. Hoc quoque tamen in usus humanæ salutis vertere, scorpionum ictibus adversari, experiendo datum in vino calido. Ea est natura ut hominem occidat, nisi invenerit quod in homine perimat. Cum eo solo colluctatur, velut pari intus invento. Sola hæc pugna est, cum venenum in visceribus reperit : mirumque, exitialia per se ambo cum sint, duo venena in homine commoriuntur, ut homo superfit. Imo vero etiam ferarum remedia antiqui prodiderunt, demonstrando quomodo venenata quoque ipsa sanarentur.

Torpescent scorpiones aconiti tactu, stupentque palentes, & vinci se confitentur. Auxiliatur his elleborum album, tactu resolvente : ceditque aconitum duobus malis, suo & omnium. Quæ si quis ullo forte ab homine excogitari potuisse credit, ingratis Deorum munera intelligit. Tangunt carnes aconito, necantque gustatu earum pantheras : nisi hoc fieret, repleturas illos sitis. Ob id quidam pardaliches appellavere. At illas statim liberari morte, excrementorum hominis gustu, demonstratum. Quod certe casu repertum quis dubitet? & quoties fiat etiam nunc ut no-

(6) La caverne *acherusa*. L'endroit en avoit retenu le nom de *Port Acone*, selon Pline, liv. 6, chap. 1.

(7) Au moins l'aconit des jardins est-il au nombre des alexiteres cordiaux, observe M. de Querlon.

(8) Dioscoride, livre 4, chapitre 77. Pline lui-même, livre 25, chapitre 10.

(9) Pline, liv. 25, chap. 10.

(10) Dioscoride, liv. 4, chap. 77. Solin, chap. 17, p. 37 & 38.

(11) Solin, *ibid.* Nicandre dans ses *Alexipharmques*, p. 131.

(12) C'est-à-dire *mortelle aux pantheres*.

(13) Pline, liv. 8.

le doigt meurtrier du coupable. Les Fables font naître l'aconit de l'écume que jeta Cerbere, quand Hercule tira des enfers ce chien monstrueux. C'est pour cela, dit-on, qu'il croît près de la ville d'Héraclée au Royaume de Pont, vers le lieu où l'on montre encore aujourd'hui le trou qui conduit aux enfers (6). Cependant les observations des Anciens ont converti ce poison même en un spécifique salutaire à l'espèce humaine (7). En effet, il combat le venin des scorpions; ce que l'on a éprouvé en le donnant dans du vin chaud. Mais telle est sa nature, qu'il tue l'homme, à moins qu'il ne trouve dans l'homme quelque être étranger à détruire: alors c'est cet être étranger qu'il attaque exclusivement comme un rival avec lequel il aimeroit se mesurer. Tout se termine enfin à ce combat de venin à venin, lorsqu'il rencontre un autre poison dans le corps de l'homme: & c'est une chose admirable sans doute que deux principes également pernicieux ou mortels par eux-mêmes, se détruisent ainsi l'un l'autre dans l'homme, pour opérer son salut. Les Anciens nous ont encore transmis les remèdes qu'ils ont trouvés pour les bêtes féroces; & ils nous ont appris comment se guérissent les animaux qui sont eux-mêmes venimeux.

Au seul attouchement de l'aconit, les scorpions sont comme perclus (8), restent sans couleur & sans mouvement, & semblent avouer leur défaite. Leur remède est l'ellébore blanc, contre lequel ils ne font que se frotter, pour dissiper leur engourdissement. L'aconit cède alors à deux ennemis, au sien propre, & à celui de tous. Après cela, qui penseroit qu'aucun homme ait pu jamais imaginer des propriétés si singulières, seroit ingrat aux bienfaits des Dieux, & n'en auroit qu'une fausse idée. On frotte d'aconit certaines chairs d'amorce (10); & pour peu que les pantheres en goûtent, elles grevant inmanquablement: sans ce moyen elles rempliroient les pays qu'elles habitent: c'est pour cela que quelques-uns (11) ont nommé cette plante *pardialankhès* (12). Mais l'expérience a fait voir que ces animaux, en pareil cas, évitent la mort en mangeant des excréments humains (13). Qui peut donc douter que le hasard seul ne leur ait fait trouver ce re-

vum nasci? quoniam feris ratio & usus inter se tradi non possit.

Quod omnium inventionum fons sit Deus.

CAPUT

3

Hic ergo casus, hic est ille, qui plurima in vita invenit Deus. Hoc habet nomen, per quem intelligitur eadem & parens rerum omnium & magistra natura, utraque conjectura pari, sive ista quotidie feras invenire, sive semper scire judicemus. Pudendumque rursus, omnia animalia, quæ sint salutaria ipsis nosse, præter hominem. Sed majores oculorum quoque medicamentis aconitum misceri saluberrime promulgavere, aperta professione malum quidem nullum esse sine aliquo bono. Fas ergo nobis erit, qui nulla diximus venena, monstrare quale sit aconitum, vel deprehendendi gratia. Folia habet cyclamini aut cucumeris, non plura quatuor, ab radice leniter hirsuta. Radicem modicam cammaro similem marino. Quare quidam cammaron

(14) Par le hazard, Pline entend la Nature, & par la Nature, il entend Dieu, comme nous l'avons déjà observé. Voyez la première note du chapitre 1.

(1) « Voilà (écrit M. de Querlon) de quoi faire pleinement le procès à Pline; à moins qu'on ne veuille supposer que parlant en Naturaliste, il attribue indifféremment à Dieu, à la Nature, au hazard, les causes & les effets naturels, pour s'accommoder à toutes les sectes des Philosophes; ce qui ne décideroit rien pour sa façon de penser. Car, enfin, il reste toujours à concilier les traits d'Athéisme qui lui échappent de

» tems en tems, avec le respect qu'il » marque si souvent pour les Dieux »:

(2) Dioscoride, livre 4, chap. 77. *μίσγεται δὲ*, &c. *Miscetur & oculorum medicamentis, doloris levandi vi præditis.*

(3) Cette description est confirmée par Dioscoride, *ibid.* & par l'Auteur du livre de *Simp. Med. ad Patern.* tome 1; des Œuvres de Galien. Voyez la figure de l'aconit, chez Dodonée, p. 434. Le Pere Hardouin en a observé plus de seize especes différentes au Jardin du Roi.

(4) Dioscoride compare cette racine à la queue d'un scorpion, étant ou paroissant articulée de même. Pline lui-mede

mede (14). & que toutes les fois que le cas arrive, même actuellement, il ne soit toujours nouveau pour l'animal qui l'éprouve, puisqu'entre les animaux, il n'y a point de procédé qui se transmette, ni d'expérience traditive?

Que c'est Dieu lui-même qui a présidé à toutes les inventions des hommes.

LE hasard est donc la Divinité à qui nous devons tant d'inventions utiles à la vie (1) : bien entendu que sous ce nom on comprend la Nature elle-même, mere de toutes choses, & par conséquent de qui nous tenons toutes nos connoissances; ce qui donne à deux conjectures un droit égal à notre surprise, soit que nous pensions que les pantheres font autant de fois qu'il est besoin la découverte de ce moyen nécessaire à leur conservation, soit que nous prétendions qu'elles soient toutes instruites en naissant. Il n'en est pas moins honteux pour nous que tous les animaux, excepté l'homme, connoissent ce qui leur est salutaire. C'est une tradition de nos peres, que l'aconit est un ingrédient très salubre, & bon à mêler dans les collyres ou remèdes pour les yeux (2); considération d'où il résulte assez clairement qu'il n'existe aucun mal sans quelque mélange de bien. En conséquence, quoique nous ayons évité jusqu'ici de parler d'aucun venin, il doit bien nous être permis de décrire au moins celui-ci, quand ce ne seroit que pour le faire reconnoître. L'aconit (3) a les feuilles du cyclaminos ou du concombre; & il n'en a jamais plus de quatre, couvertes d'un duvet assez doux, & qui partent de sa racine. Cette racine, qui est d'une médiocre grosseur, a la figure d'un crabe ou écrevisse de mer (4); c'est ce qui a fait appeller cette plante par quelques Auteurs, *cammaros* (5), du nom

même va déferer à cette autre comparaison, relativement à la courbure de cette racine.

Tome IX.

(5) De ce nombre sont Galien & Eratianus. Dioscoride l'appelle *commoron*, Écoutez le Pere Hardouin: *Ga-*

B

appellavêre, alii thelyphonon, ex qua diximus causa. Radix incurvatur paulum scorpionum modo, quare & scorpion aliqui appellavêre. Nec defuere, qui myocetonon appellare mallent, quoniam procul & è longinquo odore mures necat. Nascitur in nudis cautibus, quas aconas nominant. Et ideo aconitum aliqui dixere, nullo juxta, ne pulvere quidem, nutriente. Hanc aliqui rationem nominis attulere. Alii quoniam vis eadem in morte esset, quæ cotibus ad ferri aciem deterendam, statimque admota velocitas sentiretur.

De Æthiopide & agerato, & aloë, & alcea, & alypo, & calsina, & androface, & androsæmo, & ambrosia, & anoni, & anagiro, & anonymo.

CAPUT ÆTHIOPIS folia habet phlomo similia, magna & multa,
4. & hirsuta ab radice. Caulem quadrangulum, scabrum, similem arctio, multis concavum alis: semen ervo simile;

lenus unus occurrit, & Erotianus, qui κάμμορον vocitarint: ceteri κάμμορον dicunt. Dioscor. lib. 4, cap. 77, Ἀκόνιτον, οἱ δὲ περὶ ἀλυσίχης, οἱ δὲ κάμμορον, οἱ δὲ σθηλυφώνων, οἱ δὲ μυκετόνων, οἱ δὲ σθηριοφόνων. Nicander, in Alexipharm. pag. 131.

Πολλάκι σθηλυφόνον ἐν κάμμορον.

Κάμμορον quæsi κατάμορον, mortiferum: vel, ut ait Schol. Nicanari, pag. 53, κακῆ μέρφ ἀναιρῆν. At Galenus in Explic. vocum Hippocr. pag. 92, tom. 2: Κάμμορον, τὸ, τὸ ἢ Σμικρῶ καρδίῃ ἰοικὲς ζῶον, ἐξ ἀπὸ τῆς πρὸς τῶν τῶν ῥιζῶν ἰμοιότητος τὸ ἀκόνιτον. Erotianus, in Onomast. vocum Hippocr. tom. 2, operum Galeni, pag. 122: Διοσκουρίδης . . . ἐπὶ τὸ ἀκόνιτον ἐπιθεῖσθε ὅσοι τινῶν κάμ-

μορον, ὡς σθηλυφόνον.

(6) Pline a écrit un peu plus haut: *Quod tactis genitalibus fæminini sexus animalium, eodem die inferat mortem.*

(7) Dioscoride, *ibid.* Galien, *ibid.*

(8) Dioscoride, *ibid.* Nicandre, *ibid.*

(9) Nicandre, *in Alexipharm.* p. 131:

Ἐν δ' ἀκοναίοις

Θηλείην ἀκόνιτον ἀνεβλάσθων ὄρεσσις.

Duris in cautibus, altis

Per montes nascuntur, & hinc aconita vocamus.

Nicandre est suivi par Ovide, liv. 7, *Métamorph.* v. 419.

(10) D'autres, tels que Théopompe

Grec du crabe; comme d'autres l'ont nommée *thelyphonos* ou mortelle aux femelles, par la raison indiquée plus haut (6). Sa racine est un peu relevée en courbe comme le sont les scorpions par la queue (7); aussi quelques-uns l'ont-ils appelée *scorpion*. Il y en a même qui lui ont donné le nom de *myoktonos* (8), ou mort-aux-rats, parceque son odeur fait mourir les rats de fort loin. Il croît sur les pierres nues nommées *acones*, ou sans poussière, & de là lui vient, selon quelques-uns, le nom d'*aconit*, parceque cette plante n'a rien autour d'elle, pas le plus léger sable dont elle puisse tirer la moindre nourriture; car telle est la raison que ces derniers donnent de son nom (10). D'autres enfin veulent qu'il provienne de ce qu'il a, pour faire mourir, la même force que l'*aconon* ou pierre meule a pour émousser les pointes du fer, & qu'en approchant cette plante, elle fait aussi-tôt sentir son activité.

De l'æthiopis : de l'ageraton : de l'aloës : de l'alcea : de l'alypon : de l'alfine : de l'androsace : de l'androsæme : de l'ambrosie : de l'anonis : de l'anagyros : de l'anonyme.

L'ÆTHIOPIS (1) a les feuilles (2) semblables à celles du *phlomas* (2*), larges, en grand nombre & velues dès la racine; une tige quarrée, raboteuse, ressemblant à celle de l'*arctium* (3); & fillonnée de plusieurs côtes; une graine semblable à l'ers, blan-

de Chio, chez Athénée, liv. 3, p. 83, veulent que l'aconit soit ainsi nommé *ab aconis*, c'est-à-dire d'un lieu nommé *Acones*, auprès de l'Héraclée Pontique.

(1) Voyez la figure de cette plante chez Dodonée, p. 148, figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(2) Cette description est assez semblable à celle qu'en donne Dioscoride, liv. 4, chap. 105 : *Ἰθιοπίς καὶ αὐτὴ*, &c.

Æthiopisfolia habet hirsuta, densaque, circa imam radicem nascentia.

(2*) Ou *phlomis*. C'est le bouillon sauvage à fleurs de sauge, de Caspard Bauhin.

(3) Plante qui tire son nom de l'ours, animal nommé en Grec *arctos*. On ne fait pas précisément ce que c'est que l'*arctium*.

candidum, geminum : radices numerosas, longas, plenas, molles, glutinosas gustu. Siccæ nigrescunt, duranturque, ut cornua videri possint. Præter Æthiopiam nascuntur & in Ida monte Troadis, & in Messenia. Colliguntur autumno, siccantur in sole aliquot diebus, ne situm sentiant. Medentur vulvis potæ in vino albo, ischiadicis, pleuriticis, faucibus scabris; decoctæ potu dantur. Sed quæ ex Æthiopia venit eximia est, atque illico prodest.

Ageraton ferulacea est, duorum palmorum altitudine, origano similis, flore bullis aureis. Hujus ustæ nidor urinam ciet, vulvasque purgat, tanto magis insidentibus. Causa nominis, quoniam diutissime non marcescit.

Aloë scillæ similitudinem habet, major, & pinguioribus foliis, ex obliquo striata. Caulis ejus, tener est, rubens medius, non dissimilis antherico : radice una, ceu palo, in terram demissa : gravi odore, gustu amara. Laudatissima ex India affertur, sed nascitur & in Asia : non tamen ea utun-

(4) Pline au livre 24, a fait mention d'une *athiopis* qui, selon Démocrite, croît en Æthiopie. Le Pere Hardouin conjecture que cette *athiopis* de Démocrite n'a rien de commun que le nom, avec celle-ci.

(5) Dioscoride, *ibid.* écrit également que ces racines remédient à la sciatique, à la pleurésie, aux maux de gorge & aux crachements de sang.

(6) L'eupatoire d'Avicene, plante vulnérable; *eupatorium Mesues*, ou *herba julia* des boutiques. Voyez sa figure chez Jean Bauhin, tome 3, livre 26, p. 146; & par Mathiole, p. 1050, figures vérifiées au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(7) Cette description est conforme à celle que donnent Dioscoride, l. 4, ch. 59; & Oribasius, l. 11, fol. 186.

(8) Confirmé par Oribasius. Dioscoride ne lui donne qu'un palme de hauteur, ce qui n'est pas exact, selon le Pere Hardouin;

(9) Dioscoride, *ibid.* *Συναδ' τον υχον*, &c. *Umbellam gerit, in qua flos quasi aureis bullis emicat.*

(10) Dioscoride, *ibid.*

(11) Dioscoride, *ibid.* *ὀνόμασι δὲ ἀγέρων*, &c. *Ageraton nominant, quoniam flos diutissime in sua coloris specie conservatur.*

(12) Cette description est toute conforme à celle que donne Dioscoride

che & divisée en deux bulbes, beaucoup de racines longues, charnues, mollasses, & d'un goût visqueux. Etant seches, elles noircissent; & deviennent si dures, qu'on les prendroit pour des cornes. Elles croissent non-seulement dans l'Æthiopie (4), mais encore sur le mont Ida de la Troade, & dans la Messénie. On les ramasse dans l'automne & on les fait sécher au soleil pendant quelques jours, pour qu'elles ne se moisissent point. On les fait prendre en breuvage dans du vin blanc, pour les maladies de la matrice, & en décoction pour la sciatique (5), la pleurésie & les maux de gorge. Mais celle qui vient de l'Ethiopie même, est la meilleure de toutes, & d'une efficacité soudaine.

L'*ageraton* (6), plante férulacée (7), haute de deux palmes (8), ressemble à l'origan; & porte une fleur semée de petites bulles couleur d'or (9). Quand on la brûle, son parfum seul provoque l'urine (10); il mondifie les parties sexuelles des femmes, & bien mieux encore lorsque les femmes en reçoivent la vapeur par infession. Son nom (qui signifie privation de vieillesse) vient de ce qu'elle se conserve très long-tems sans se faner.

L'*aloës* (12) a de la ressemblance avec la skille, si ce n'est qu'il est plus grand; que ses feuilles sont plus grasses & découpées obliquement. Sa tige est foible & délicate (13), rouge au milieu, peu différente de l'*anthericum* (14). Il n'a qu'une racine, qui est enfoncée dans la terre comme un pieu; son odeur est forte & son goût amer. L'*aloës* le plus estimé vient de l'Inde; mais il en croît aussi dans l'Asie: cependant on ne s'en sert que pour les plaies.

de la même plante, liv. 3, chap. 25. Ecoutez ce qu'en dit le Pere Hardouin: *ALOE. Officinis aloë vulgaris, aloë in Socotora Insula, part. 2, Ind. Orient. cap. 6, Gallis, aloës, & perroquet, quod folia habet psittaci peninis similia. Floruit in Horto Regio, anno: 663 & 1664. Pingitur à Joan. Bauhino, tom. 3, pag. 696, qualem vidimus. Item à Lobellio in Observ.*

pag. 202. In Stæchadibus insulis luxuriose prodire, & à vulgo sempervivam marinam vocari, tritamque imponi omnigenis huculceribus, vulneribusque, prodidit Petr. Quiqueranus, lib. 2, de laud. Prov. fol. 59.

(13) Confirmé par Dioscoride, *ibid.* & par Oribasius, liv. 9, fol. 188.

(14) Confirmé par Dioscoride, *ibid.* & par Oribasius, *ibid.*

tur, nisi ad vulnera recentibus foliis : mirifice enim conglutinat, vel succo. Ob id in turbinibus cadorum eam ferunt, ut aizoum majus. Quidam & caulem ante maturitatem feminis incidunt succi gratia, aliqui & folia. Invenitur & per se lacryma adhærens. Ergo pavementandum, ubi facta sit, censent, ut lacryma non absorbeat. Fuere, qui traderent in Judæa super Hierosolyma metallicam ejus naturam : sed nulla magis improba est, neque alia nigrior est, aut humidior. Erit ergo optima pinguis ac nitida, rufi coloris, friabilis, ac jocineris modo coacta, facile liquefcens. Improbanda nigra & dura, arenosa quoque, quæ & gustu intelligitur. Gummi adulteratur, & acacia. Natura ejus spissare, densare, & leniter calfacere : usus in multis, sed principalis alvum solvere, cum pæne sola medicamentorum, quæ id præstant, confirmet etiam stomachum, adeo non infestet ulla vi contraria. Bibitur drachma : ad stomachi vero dissolutionem, in duobus cyathis aquæ tepidæ vel frigidæ, cochlearis mensura, bis terve in die ex intervallis,

(15) Ou grande *semper-vive*.

(16) Dioscoride, dans la Préface de son Ouvrage, p. 2, dit que Sextius Niger avoit trouvé dans la Judée un aloës fossile. Consultons aussi l'Auteur du livre *Simp. Med.* tome 13 des œuvres de Galien, p. 984 : *Aliqui dicunt de pteris eam collectam in Judæa & Astia, atque in India.*

(17) Tout ce qui suit relativement à l'aloës, est confirmé par Dioscoride, *ibidem*, à quelques petites variations près.

(18) Dioscoride lui donne une qualité stiptique, c'est-à-dire astringente, ce qu'il lui reste à concilier avec celle

de relâcher le ventre ; à moins qu'on ne suppose que l'aloës épuise sur l'estomac toute sa vertu astringente, & qu'il ne lui reste plus qu'une qualité laxative lorsqu'il passe par les entrailles. En effet, comme Plîne va l'observer, l'aloës a la propriété singulière de purger sans déranger l'estomac.

(19) Écoutez Celsus, liv. 2, chapitre 18 : *Dejectionem antiqui variis medicamentis, crebraque alvi ductione, in omnibus fere morbis moliebantur . . . Sed medicamenta stomachum fere ledunt : ideoque omnibus catharticis aloë miscenda est.* Consultons aussi Scribonius Largus, *Compos.* 137 : *Bene pur-*

où l'on applique ses feuilles récentes; soit par elles - mêmes, soit par le suc qu'on exprime, elles les réunissent admirablement. C'est pour cet usage qu'on plante l'*aloës* dans des vaisseaux de bois ou de terre, qui vont toujours en diminuant, ce qui se pratique aussi à l'égard du grand *aeizbon* (15). Quelques - uns même, avant la maturité de la graine, font des incisions à la tige, pour en recueillir le suc; d'autres en font aux feuilles mêmes. On y trouve encore une larme adhérente qui s'emploie seule. C'est pourquoi, les personnes curieuses de cette larme, pour qu'elle ne soit point absorbée par la terre, prescrivent de carreler l'endroit où l'*aloës* est planté. Des Auteurs ont écrit qu'on trouvoit dans la Judée, au dessus de Jérusalem, une sorte d'*aloës* minéral (16); mais c'est l'espece la plus mauvaise, la plus noire & la plus humide de toutes. Le meilleur *aloës* est celui qui est gras, luisant, d'une couleur rousse, friable, compacte & ferré comme le foie d'un animal, & qui tourne aisément en déliquescence. Il faut rejeter celui qui est noir, dur, terreux, ou mêlé de sable, & dont le goût fait discerner la foiblesse ou la mauvaise qualité. On le falsifie avec la gomme, & avec le suc de l'acacia. Il a (17) la propriété d'épaissir (18), de resserrer & d'échauffer doucement. Il sert à beaucoup d'usages, mais principalement à relâcher le ventre (19); & de tous les médicaments que l'on emploie au même effet, c'est peut-être le seul qui fortifie en même tems l'estomac, loin d'y causer le moindre désordre par aucune qualité contraire; on en boit à la dose d'une dragme; mais quand l'estomac est dérangé, on en donne une cuillerée dans deux cyathes d'eau tiède ou froide (20), deux ou trois fois par jour, à des intervalles réglés

gat & hæc compositio. Aloës, victoriati pondus : Colophonis (hoc est, scammonis), victoriati pondus : una teruntur : adjicitur mellis quod satis est ad colligenda, ea. Datur ex aque calide vel frigide cyathis quatuor. Hoc medi-

camentum stomachum non corrumpit.

(20) Marcellus Empiricus, liv. de Medic. chap. 17, p. 125 : *His qui cibum non continent, aloës minimum, cum frigida aqua potui datum, plurimum prodest.* Celsus, liv. 4, chap. 5 :

ut res exigit. Purgationis etiam causa plurimum tribus drachmis. Efficacior si pota ea sumatur cibus. Capillum fluentem continet cum vino austero, capite in sole contra capillum peruncto. Dolorem capitis sedat temporibus & fronti imposita ex aceto & rosaceo, dilutiorque infusa. Oculorum vitia omnia sanari ea convenit : privatim pruriges & scabiem genarum : item insignita ac livida, illita cum melle, maxime Pontico. Tonillas, gingivas, & omnia oris hulcera. Sanguinis excreationes, si modicæ sint, drachma ex aqua : si minus, ex aceto pota. Vulnerum quoque sanguinem, & undecumque fluentem sistit per se, vel ex aceto. Alias etiam est vulneribus utilissima, ad cicatricem perducens. Eadem inspergitur exulceratis genitalibus virorum, condylomatibus, rimisque sedis, alias ex vino, alias ex passo, alias sicca per se, ut exigit mitiganda curatio, aut coercenda. Hæmorrhoidum quoque abundantiam leniter sistit. Dysenterix infunditur. Et si difficiliter concoquantur cibi, bibitur à cœna modico intervallo. Et in regio morbo tribus obolis ex aqua. Devorantur & pilulæ cum melle decocto, aut resina tere-

Vulgatissimum vero, pessimumque stomachi vitium est resolutio : id est, cum cibi non tenax est : soletque desinere ali corpus, ac sic tabe consumi, &c.

(21) Dioscoride, *ibid.*

(22) Dioscoride, *ibid.*

(23) Dioscoride, *ibid.* : Ψωροθαλασσίας τὴ ; καὶ πανθῶν κνησμῶς παρὰ γορεῖ. *Scabras lippitudines, seu scabritiem palpebrarum, angulorumque in oculis pruriginem mitigat.* On voit que par les joues, *genas*, Pline entend ici le haut des joues, les paupières.

(24) Voyez la fin de la note précédente.

(25) Dioscoride dit pareillement, *ibid.* qu'appliqué avec du miel, il ôte les taches livides qui résultent des contusions.

(26) Dioscoride, *ibid.*

(27) Dioscoride, *ibid.*

(28) Dioscoride, *ibid.*

(29) Dioscoride, *ibid.* ; Galien, liv. 6, de *Fac. Simp. Med.* p. 153.

(30) Dioscoride, *ibid.* ; Marcellus Empiricus, chap. 33, p. 230.

(31) Ceci & tout ce qui suit dans cette section est conforme à ce qu'on par

par les circonstances du mal. On l'administre aussi, fréquemment, pour purger, à la dose de trois dragmes; & son effet est plus sûr, lorsqu'on mange après l'avoir pris. L'*aloës*, infusé dans de gros vin, empêche les cheveux de tomber (21); il faut, à cet effet, s'en frotter la tête au soleil, à rebrousse poil. Appliqué sur le front & aux tempes, avec du vinaigre ou de l'huile rosat, ou versé même plus délayé sur la tête, il en appaise les douleurs (22). On reconnoît généralement qu'il guérit tous les maux des yeux, mais particulièrement les démangeaisons (23) & la galle des joues (24). Amalgamé avec le miel, sur-tout avec celui de Pont, il ôte les taches livides & les autres taches du visage (25). Il est encore bon pour les maux de gorge (26); pour les maladies de gencives, & pour tous les ulcères de la bouche. Les crachements de sang (27), s'ils sont peu considérables, se guérissent avec une dragme d'*aloës*, prise en boisson dans de l'eau, ou bien dans du vinaigre. Il arrête aussi le sang des blessures (28), de quelque endroit qu'il coule, appliqué de même dans du vinaigre, ou sans addition. C'est d'ailleurs un très bon vulnéraire, qui fait promptement cicatrifier les blessures (29). On s'en sert encore (30), soit à étuver avec du vin ordinaire, ou du vin cuit, les ulcères du membre viril, les condylomes & les crevasses du fondement. Il suffit, à cet effet, de les en saupoudrer à sec, sans autre ingrédient; le tout selon que le traitement exige qu'on adoucisse le mal, ou qu'on en réprime les progrès. Il arrête aussi, doucement, l'excès du flux hémorrhoidal (31); on en fait des injections pour guérir la dysenterie. Quand on a de la peine à digérer les aliments, on en boit peu de tems après le repas. On le donne pour la jaunisse, au poids de trois oboles, dans de l'eau. Pour nettoyer les intestins, on en fait avaler des pilules composées de miel cuit ou de térébenthine (32). Il

lit chez Dioscoride, *ibid.*

(32) Je lis au texte, avec le P. Hardouin & les manuscrits Royaux & Colbertins, *cum melle decocto* & non

Tome IX.

cum mellis decocto avec la plupart des Editeurs. Le texte de Dioscoride, *ibid.* confirme notre choix; il porte: *Μετὰ μέλιτος ἰσθῆ, cum melle decocto.*

C

binthina, ad purganda interiora. Digitorum pterygia tollit. Oculorum medicamento lavatur, ut quod sit arenosissimum subsidat. Aut torretur in testa, pennaque subinde verfat, ut possit æqualiter torrerī.

Alcea folia habet similia verbenacæ, quæ aristereon cognominatur, caules tres aut quatuor, foliorum plenos, florem rosæ, radices albas, cum plurimum sex, cubitales, obliquas. Nascitur in pingui solo, nec sicco. Usus radicis ex vino vel ex aqua, dysentericis, alvo citæ, & ruptis, convulsis.

Alypon cauliculus est molli capite, non dissimilis betæ, acre gustatu ac lentum, mordensque vehementer & accendens. Alvum solvit in aqua mulsa, addito sale modico. Minima potio duarum drachmarum, media quatuor, maxima sex : ea purgatione quibus datur è gallinaceo jure.

Alsine, quam quidam myosoton appellant, nascitur in lucis, unde & alsine dicta est. Incipit à media hieme, arefcit æstate media : cum proreperit, musculorum aures imita-

(33) Cette description de l'alcea est entièrement conforme à celle qu'en donne Dioscoride, liv. 3, chap. 164. Voyez la figure de l'alcea vulgaire chez Lobel, in *Observ.* p. 374, figure vérifiée au Jardin du Roi par le P. Hardouin. Anguillara écrit, part 12, p. 223, que l'alcea est fréquente en Italie & en Dalmatie; mais qu'elle y manque d'un nom vulgaire.

(34) La même que le *peristereos* : aussi la plupart des Éditeurs lisent ici *peristereon*. Mais les manuscrits portent *Aristereon*. Écoutons le Pere Hardouin : **ARISTEREON**; sic *manuscripti omnes*, *Reg. Colb. Chiff. Et si in editis*,

peristereon. Nam & ἀριστερῆον dictam esse verbenacam, ex *Pauani*. monet *Eustathius*, in *Odyss.* X. sub finem, pag. 1935, vers. 5, neque modo hoc loco *Plinii codices*, sed & lib. 25, scct. 59, aristereon, præ se ferunt. Quod & *Apuleius secutus*, cap. 3, Græci, inquit, hieran botanem, . . . alii aristereon.

(35) On lit *πλεργίας* chez Dioscoride, *ibidem*, sans doute par la faute des copistes, au lieu de *πλαργίας*, qui répondroit à l'expression *obliquas* de Pline.

(36) Confirmé par Dioscoride & *Æginete*.

enleve les excroissances charnues ou membraneuses des doigts. Lorsqu'on l'emploie dans les médicaments pour les yeux, on le lave bien pour faire tomber au fond de l'eau le sable qui peut y être resté ; ou on le fait griller sur un tesson, en le tournant de tems en tems avec une plume, pour qu'il rôtisse également partout.

L'*alcea* (33) a les feuilles semblables à celles de l'espece de verveine appelée *aristereos* (34), trois ou quatre tiges bien garnies de feuilles, une fleur assez ressemblante à la rose, & communément six racines blanches, longues d'une coudée, & tortues (35). Cette plante croît dans une terre grasse, & non dans un terrain sec. On donne sa racine (36), dans du vin ou de l'eau, pour la dysenterie, le dévoïement, les descentes & les spasmes.

L'*alypon* (37) est une petite tige à tête mollasse, peu différente de la bete, d'un goût âcre, d'une saveur visqueuse, très piquante & très chaude. Cette plante en boisson dans de l'eau de miel, & en y ajoutant un peu de sel, relâche le ventre. La moindre dose est de deux dragmes, la moyenne de quatre, & la plus grande de six : elle purge dans de l'eau de poulet (38).

L'*alsine* (39), que quelques-uns nomment *myos-dios* (40), croît dans les bois, d'où elle a tiré son nom (41). Elle commence à se montrer vers le milieu de l'hiver, & se seche au milieu de l'été. Quand elle sort de terre, ses feuilles ressemblent aux oreilles des

(37) Plante inconnue, & d'ailleurs décrite autrement par Dioscoride, liv. 4, chap. 180.

(38) Pintrianus a suspecté ce tour de phrase *ea purgatione*, &c. ; & il n'approuvoit point cet ablatif absolu, qui pourtant est des plus familiers à notre Auteur. Il desiroit qu'on lût *ea purgatio est quibusdam à gallinaceo jure* ; ce qui offre une phrase plus claire, mais moins Plinienne.

(39) Le *mouron*, plante agréable aux oiseaux, & connue de tout le monde. C'est l'*alsine minima* de Dodonée, p. 30. Les Italiens lui donnent les noms de *centocchi*, de *pavarino* & de *galinella*. Voyez Anguillara, part. 14, p. 275.

(40) Comme qui diroit oreille de souris.

(41) Du Grec ἄλος, *saltus*, *lucus*, *nemus*, *hortus*.

tur foliis. Sed aliam docebimus esse, quæ justius myosotis vocetur. Hæc eadem erat quæ helxine, nisi minor minusque hirsuta esset. Nascitur in hortis, & maximè in parietibus. Cum teritur, odorem cucumeris reddit. Usus ejus ad collectiones inflammationesque : & in eadem omnia quæ helxine, sed infirmius. Epiphoris peculiariter imponitur : item verendis, hulceribusque cum farina hordeacea. Succus ejus auribus infunditur.

Androsaces herba est alba, amara, sine foliis, folliculos in cirris habens, & in his semen : nascitur in maritimis Syriæ maximè. Datur hydropicis drachmis duabus tusa aut decocta in aqua, vel aceto, vel vino. Vehementer enim urinas ciet. Datur & podagricis illiniturque. Idem effectus & feminis.

Androsæmon, sive (ut alii appellavère) ascyron, non absimile est hyperico, de qua diximus, cauliculis majoribus, densioribusque, & magis rubentibus. Folia alba rutæ figura : semen papaveris nigri. Comæ tritæ sanguineo succo manant, Odor eis resinofus. Gignitur in vineis. Fere me-

(42) Au commencement du chapitre 12.

(43) Cette ressemblance est pareillement observée par Dioscoride, *ibid.*; par Oribasius, liv. 11, p. 188; & par Galien, liv. 6, de *Fac. Simp. Med.* p. 154.

(44) Dioscoride & Oribasius, *ibid.*

(45) Tout cela est confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(46) Dioscoride, *ibid.*

(47) C'est le cotyledon marin, *cotyledon marinum*, *herbâ foliosum* de

Lobel, in *Observ.* p. 165. Il en donne une figure approuvée par le Pere Hardouin, qui l'a vérifiée au Jardin du Roi. La description de Pline est conforme à celle de Dioscoride.

(48) Cette double circonstance de la Syrie & du voisinage de la mer, est confirmée expressément par Dioscoride, liv. 3, chap. 150.

(49) Tout cela est confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(50) A ces deux noms Grecs, joignez celui de *Dionysias* que lui donne Dioscoride, liv. 3, chap. 173. Nous

fouris. Mais nous ferons connoître (42) une plante de la même espèce, qu'on pourroit plus justement nommer *myof-ôis* (43). L'alsine feroit la même chose que l'helxine (44), si elle n'étoit plus petite & moins velue. Elle croît dans les jardins, & sur-tout dans les murailles. Lorsqu'on la broie, elle prend une odeur semblable à celle du concombre. On s'en sert pour les abcès (45), les inflammations, & à tous les mêmes usages où l'on emploie l'helxine; mais elle est plus foible. On l'applique particulièrement dans les inflammations des yeux, ainsi que sur les parties naturelles, & sur les ulcères, avec de la farine d'orge; on injecte aussi son suc dans les oreilles (46).

L'*androsaces* (47) est une plante blanche, amère, sans feuilles, & qui porte sur de petites tiges une follicule ou silique, contenant sa graine. Elle croît particulièrement en Syrie (48), dans les lieux voisins de la mer. On la fait prendre aux hydropiques broyée (49), ou cuite dans de l'eau, ou dans le vinaigre, ou dans le vin, à la dose de deux dragmes. C'est un puissant diurétique. On la donne encore aux gouteux; & on leur en fait des liniments. Sa graine fait le même effet.

L'*andros'amon*, ou, comme d'autres l'ont nommé, l'*ascyron* (50), a une ressemblance marquée avec l'*hypericum*, ou millepertuis, dont nous avons parlé (51), si ce n'est que ses tiges sont plus grandes, plus touffues, plus rouges. Ses feuilles (52), qui sont blanches, ont la figure de celles de la rue; ses branches supérieures étant broyées, rendent un suc qui a la couleur du sang, & une odeur de résine (53). Cette plante croît dans les vignes. On l'ôte de terre vers le milieu de l'automne, & on la suspend. Elle

parlerons d'un autre *ascyron* vers le milieu du chapitre 5. La description que Pline fait de l'*andros'amon* est conforme à celle que fait Dioscoride de l'*ascyroïdès*, liv. 3, chap. 172. On trouve sa figure chez Dodonée, p. 79,

figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(51) Au livre précédent, chap. 8.

(52) Confirmé par Dioscoride; *ibid.*

(53) Dioscoride, *ibid.*

dio autumnò effoditur, suspenditurque. Usus ad purgandam alvum tusæ cum semine, potæque matutino, vel à cœna, duabus drachmis in aqua mulsa, vel vino, vel aqua pura, totius potionis sextario. Trahit bilem : prodest ischiadi maximè. Sed postera die capparidis radicem resinæ permixtam devorare oportet drachmæ pondere, iterumque quadridui intervallo eadem facere : à purgatione autem ipsa robustiores vinum bibere, infirmiores aquam. Imponitur & podagris, & ambufis, & vulneribus, cohibens sanguinem.

Ambrosia vagi nominis est, & circa alias herbas fluctuati : unam habet certam, densam, ramosam, tenuem, trium fere palmorum, tertia parte radice breviorè, foliis rutæ circa imum caulem. In ramulis semen est uvis dependentibus, odore vinoso : qua de causa botrys à quibusdam vocatur, ab aliis artemisia. Coronantur illa Cappadoces. Usus ejus ad ea quæ discuti opus sit.

Anonin quidam ononida malunt vocare, ramosam, similem feno Græco, nisi fruticosior hirsutiorque esset, odore

(54) Dioscoride, *ibid.*

(55) Dioscoride, *ibid.*

(56) Dioscoride prescrit ici de l'eau seulement, sans faire mention de vin.

(57) Dioscoride, *ibid.* ; Galien, liv. 6, de *Fac. Simp. Med.* p. 156.

(58) Entre autres la *botrys*, aussi nommée *ambrosia*, & dont on parlera plus loin, chap. 8 ; & le lis, à qui les Corinthiens donnoient ce même nom d'*Ambrosie* selon Nicander, in *Gloss.* chez Athénée, liv. 15, p. 681. Ce qui augmente la confusion, c'est que cette ambrosie, dont nous traitons ici ; & qui est l'*aurone champêtre* ; n'a été

distinguée chez les Anciens que par les dénominations tout aussi vagues de *botrys* & d'*artemisia* ; car nous verrons au chapitre 8, que la *botrys* proprement dite, & qui est notre *piment*, étoit aussi nommée *ambrosia* par les Cappadociens, & par d'autres *artemisia*. Quoi qu'il en soit, l'*ambrosie* dont parle ici Pline, est l'*ambrosia altera* de Mathiolo, p. 852 ; ou l'*ambrosia tenuifolia* de Lobel, in *Observ.* p. 442. Tout ce qu'en dit Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 3, chap. 129.

(59) Confirmé par Dioscoride. Nous

fert aussi de purgatif. On la broie avec sa graine, & on la prend en breuvage, soit le matin, soit après le diner, à la dose de deux dragmes dans un sextier d'eau de miel, de vin, ou d'eau pure. Elle fait évacuer la bile (54), & fait principalement beaucoup de bien dans la sciatique (55); mais le lendemain il faut avaler de la racine de câprier, mêlée avec de la résine, au poids d'une dragme, & répéter la même chose au bout de quatre jours. Immédiatement après la purgation, on fait boire du vin aux malades les plus robustes, & de l'eau aux plus foibles (56). On en fait des applications pour la goutte, sur les brûlures (57), sur les plaies. Elle a aussi la propriété d'arrêter le sang.

L'*ambrosie* est un nom vague, une appellation flottante, pour ainsi dire, entre plusieurs genres de plantes (58); mais qui en désigne spécialement une, qui est touffue, bien garnie de branches, dont la tige est mince & déliée, d'environ trois palmes de hauteur, la racine plus courte d'un tiers; & les feuilles vers le bas de la tige ont aussi de la ressemblance avec celles de la rue. Sa graine croît en grappes pendantes sur de petites branches, & a une odeur vineuse: c'est pourquoi quelques-uns la nomment *botrys*, & d'autres *artemisia*. Les Cappadociens s'en font des couronnes (59). On l'emploie en résolutif astringent (60).

L'*anónis*, que quelques-uns (61) aiment mieux nommer *onónis*, a beaucoup de branches, & ressembleroit au fénugrec, si elle n'étoit plus garnie de rejettons, & plus hérissée. Elle est d'une odeur agréable, & après le printemps devient épineuse (62). On la

invitons les Antiquaires à nous indiquer quelque médaille ou inscription Cappadocienne, où cette sorte de couronne se rencontre ou soit mentionnée.

(60) Comme astringent répressif & répulsif, applicable en liniment sur les humeurs, écrit Dioscoride, *ibid.*

(61) Tout cela est confirmé par Diof-

cori le, liv. 3, chap. 21. Nous avons traité de l'*anónis* ou *onónis*, en François *arrête bœuf*, au liv. 21.

(62) Il y en a une autre espèce qui ne devient point épineuse, & dont le Pere Hardouin parle en ces termes: *Est & alia non spinosa, pariter fruticosa, in Delphinatu ac superiore Provincia frequens. Describitur à Dordarto, p. 57.*

jucunda, post ver spinosa. Estur etiã muria condita. **Re-** cens vero margines hulcerum erodit. Radix decoquitur in posca dolori dentium. Eadem cum melle pota, calculos pel- lit. Comitialibus datur in oxymelite decocta ad dimidias.

Anagyros, quam aliqui acopon vocant, fruticosa est, gravis odore, flore ôleris : semen in corniculis non brevibus gignit, simile renibus, quod durefcit, per messes. Folia col- lectionibus imponuntur, difficulterque parientibus adalli- gantur, ita ut à partu statim auferantur. Quod si emortuus hæreat, & secundæ mensæque morentur, drachma bibun- tur in passo folia. Sic & suspiriosis dantur : & in vino ve- tere ad phalangiorum morsus. Radix discutiendis conco- quendisque adhibetur. Semen commanducatum vomitio- nes facit.

Anonymos non inveniendò nomen invenit. Affertur è Scythia, celebrata Hicesio, non parvæ auctoritatis Me- dico : item Aristogitoni : in vulneribus præclara, ex aqua tusa & imposta : pota vero, mammis præcordiisque percus- sis : item sanguinem exscreantibus. Putavere & bibendam vulneratis. Fabulosa arbitror, quæ adjiciuntur : recente ea, si uratur, ferrum aut æs ferruminari.

(63) Dioscoride, *ibid.* suivi par Ori- bafius.

(64) Cette plante tire son nom d'un bourg de l'Attique, où elle étoit fort commune. C'est le *bois puant*, la *fava lupina* des Italiens, selon Anguillara, part. 4, p. 81.

(65) Dioscoride, liv. 3, chap. 167.

(66) C'est aussi l'expression employée par Dioscoride. Dans de grands cor- nets, c'est-à-dire dans de longues sili- ques repliées en trompes, comme l'observe M. de Querlon. Tout, ou



mange confite dans de la faumure (63). Appliquée récente sur les ulcères, elle en rongé les bords. On fait cuire sa racine dans de l'oxycrat pour le mal de dents. La même, prise en boisson avec du miel, fait sortir les pierres de la vessie ou des reins. On la fait prendre aux épileptiques, cuite dans de l'oxymel, à la réduction de moitié.

L'*Anagyros* (64), appelée par quelques Auteurs *acopos* (65), pousse beaucoup de rejettons, est d'une odeur forte, & a la fleur du chou. Sa graine, qui se forme dans de grands cornets (66), ressemble à des reins; & elle se durcit au tems de la moisson. Ses feuilles s'appliquent sur les tumeurs, & s'attachent au col des femmes qui ont un travail pénible; mais il faut les ôter après l'accouchement. Quand l'enfant est mort & ne peut sortir, quand l'arrière-faix ou les règles tardent trop long-tems, on fait prendre en boisson une dragme de ces mêmes feuilles dans du vin cuit. On les donne de la même façon aux asthmatiques; &, pour la piquure des phalanges, dans du vin vieux. La racine est employée en résolutif & en digestif. La graine, mâchée, excite à vomir.

L'anonyme (67), manquant de nom, a tiré le sien de ce défaut même. Cette plante, qu'on apporte de Scythie, a été célébrée par Hicesius, Médecin d'assez grande autorité, ainsi que par Aristogiton. Broyée dans de l'eau, & appliquée sur les plaies, elle y fait des merveilles. En boisson, elle est souveraine pour les coups reçus aux mamelles ou dans l'estomac. On ajoute, ce que je crois fabuleux, qu'en la brûlant toute récente, elle sert à fonder le fer ou l'airain.

presque tout ce que Pline va dire sur l'*Anagyros* est confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(67) Cette plante est inconnue aux Modernes. Le Pere Hardouin la croit exotique.



*De aparine, & arctio, & aspleno, & asclepiade, & astere
vel bubonio, & ascyro vel ascyroide, & aphace, & de
alcibio, & alectorolopho.*

CAPUT

5.

APARINEN aliqui omphacocarpum, alii philanthropon vocant, ramosam, hirsutam, quinis senisve in orbem circa ramos foliis per intervalla. Semen rotundum, durum, concavum, subdulce. Nascitur in frumentario agro, aut hortis pratise, asperitate etiam vestium tenaci. Efficax contra serpentes; semine potio ex vino drachma : & contra phalangia. Sanguinis abundantiam ex vulneribus reprimunt folia imposita : succus auribus infunditur.

Arction aliqui arcturum vocant : similis est verbasco foliis, nisi quod hirsutiora sunt : caule longo, molli, semine cumini. Nascitur in petrosis, radice tenera, alba, dulcique. Decoquitur in vino ad dentium dolorem, ita ut contineatur ore decoctum. Bibitur propter ischiada & stranguriam : è vino ambustis imponitur, & pernionibus. Fovetur eadem cum radice semine trito in vino.

Asplenum sunt qui hemionion vocant, foliis trientali-

(1) C'est le *gratteron*. Nous en avons parlé au dernier chapitre du livre 24, où Pline l'appelle *philanthropos*.

(2) Outre ces deux surnoms, dont le premier est confirmé par Dioscoride, & le second par Galien, les Grecs l'appelloient encore *ampelocarpus*, & les Latins *asperugo*. Voyez Dioscoride, liv. 3, chap. 104; Galien, livre 6, de *Fac. Simp. Med.* p. 158; Æginete, liv. 6, chap. 3.

(3) Dioscoride, *ibid.*

(4) Dioscoride, *ibid.*

(5) Dioscoride, *ibid.*

(6) Dioscoride, *ibid.*

(7) Tout ce qu'en dit Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 4, chap. 106; & chez Galien, livre 6, de *Fac. Simp. Med.* p. 159. Voyez la figure chez Dodonée, p. 149, *ex codice Casareo*. Mais ni Anguillara, ni beaucoup d'autres Savants ne conviennent avoir jamais rencontré la

*De l'aparine : de l'arction : de l'asplénon : de l'asclépias :
de l'aster ou bubonion : de l'ascyron ou ascyroïde : de
l'aphaque : de l'alcibie : de la crête de coq.*

L'APARINE (1) est appelée par quelques-uns *omphaco-carpos*, & par d'autres *philanthropos* (2). Cette plante jette beaucoup de branches; elle est armée de petites pointes, & ses feuilles sont disposées circulairement par cinq ou par six d'espace en espace, autour des branches. Sa graine est ronde (3), dure, creuse, & douceâtre au goût. Elle naît dans les terres à blés, ou dans les prés & les jardins, & elle s'attache aux habits par les petites pointes de ses feuilles (4). Sa graine, prise en boisson dans du vin, à la dose d'une dragme, est d'un grand effet contre le venin des serpents & des phalanges (5). Ses feuilles, appliquées sur les blessures, arrêtent le sang qui coule avec trop d'abondance; & l'on fait des injections de leur suc dans les oreilles (6).

L'*arction* (7), nommé par quelques-uns *arcturus*, ressemble au bouillon blanc par ses feuilles, qui toutefois sont encore plus velues. Il a une tige longue & pliante, & sa graine est à-peu-près celle du cumin. Il naît dans les endroits pierreux, avec une racine tendre, blanche, & d'un goût douceâtre. On le fait cuire dans du vin pour le mal de dents, & l'on garde cette décoction dans la bouche. On le donne en breuvage pour la sciatique & la rétention d'urine. Il s'applique encore avec du vin sur les brûlures & les engelures, que l'on étuve aussi avec sa racine & sa graine broyées dans du vin.

L'*asplénon* (8), à qui quelques-uns donnent le nom d'*hémio-*

plante à laquelle convient cette figure.
Voyez Anguillara, part. 14, p. 281.

(8) Dioscoride lui donne les noms d'*asplénon*, de *scolopendron*, de *splé-*
nion & de *hémionion*. C'est le *ceterach*

ou *citrach* des boutiques, selon An-
guillara, part. 13, p. 237. Voyez sa
figure chez Dodonée, page 465; fi-
gure vérifiée au Jardin du Roi par le
Père Hardouin. Sur la dénomination

Dij

bus multis, radice limosa, cavernosa, sicut filicis, candida, hirsuta : nec caulem, nec florem, nec semen habet. Nascitur in petris, parietibusque opacis, humidis : laudatissima in Creta. Hujus foliorum in aceto decocto per dies XL potolienem absumi aiunt : & illinuntur autem : eadem sedante singultus. Non danda fœminis, quoniam sterilitatem facit.

Asclepias folia ederæ habet, ramos longos, radices numerosas, tenues, odoratas : floris virus grave, semen securidacæ. Nascitur in montibus. Radices torminibus medentur, & contra serpentium ictus, non solum potu, sed etiam illitu.

Aster ab aliquibus bubonion appellatur, quoniam inguinum præsentaneum remedium est. Cauliculus foliis oblongis duobus aut tribus : in cacumine capitula stellæ modo radiata. Bibitur & adversus serpentes. Sed ad inguinum medicinam, sinistra manu decerpi jubent, & juxta

de *hémionion*, consultez Théophraste, *Hist.* liv. 9, chap. 19. Les Latins l'appelloient *calcifraga*, parcequ'ils la regardoient comme un bon spécifique contre le calcul. Voyez Scribonius Largus, *Compos.* 150. Tout ce qu'en dit Pline est confirmé par Dioscoride, liv. 3, chap. 151.

(9) Dioscoride, *ibid.*

(10) Dioscoride, *ibid.* Théophraste, *ibid.*

(11) Dioscoride, *ibid.*

(12) Ce nombre est celui des Éditeurs & de Dioscoride. Les manuscrits portent *per dies xxx.*

(13) D'où lui vient le nom d'*a-splê-*

non, qui exprime la privation de la rate.

(14) Dioscoride, *ibid.* Théophraste, *Hist.* liv. 9, chap. 19.

(15) Aussi appelé par les Grecs *kisson* & *kissophyllon*, à cause de la forme hédéracée, ou semblable au lierre, de ses feuilles. Voyez Dioscoride, *in Nothis*, p. 456. C'est le *vincetoxicum*, dompte-venin, de Mathiole, chez qui voyez sa figure, p. 809. On la trouve aussi chez Dodonée, p. 402. Tout ce que dit Pline de cette plante est confirmé par Dioscoride, liv. 3, chap. 6.

(16) C'est l'espargoute, ou petit muquet de Caspar Bauhin, selon M. de Querlon. Le Pere Hardouin dit avoir

nion, a beaucoup de feuilles, dont la longueur est de la troisième partie d'un pied; une racine limoneuse remplie de trous comme celle de la fougere, blanche & chevelue. Il n'a ni tige (9), ni fleur, ni graine. Cette plante croît parmi les pierres (10), & dans les murailles obscures & humides. L'espece la plus estimée est en Crete. On prétend qu'une décoction des feuilles dans le vinaigre (11), bu pendant quarante jours (12), consume la rate (13). On en fait au moins un liniment pour les maladies de ce viscere; & la même plante soulage dans l'asthme. Il n'en faut point donner aux femmes (14), parcequ'elle les rendroit steriles.

L'*asclépias* (15) a les feuilles du lierre, de longues branches, & quantité de racines déliées qui ont de l'odeur. Celle de sa fleur est très forte, & sa feuille est semblable à celle de la *securidaca*, ou faucille. L'*asclépias* croît dans les montagnes. Ses racines, soit en boisson, soit en liniment, sont un remede pour les coliques ou tranchées, & pour les piquures des serpents.

L'*aster* (16) est appellé par quelques-uns *bubonion*, parceque c'est un remede efficace pour les maux de l'aîne (17). Cette plante pousse une petite tige (18), garnie de deux ou trois feuilles oblongues; &, à son sommet, de petites têtes rayonnées en forme d'étoiles. On le prend en boisson contre le venin des serpents (19). Mais quand on veut l'employer pour l'aîne (20), les superstitieux recommandent de le cueillir de la main gauche, & de l'attacher à

observé au Jardin du Roi plus de vingt sortes d'*aster*. Voici les paroles: ASTER. *Apuleius*, cap. 60: Græcorum aliqui asterion, alii asteriscon, alii astera Articon, quidam bubonion, alii hyophthalmion vocarunt, Latini inguinalem. Nempè βυβών inguinem, & tumorem inguinis sonat. *Diosc. lib. 4, c. 120*: Ἄστυρ Ἀστεικός. *In Nothis*, p. 470: Οἱ Ἰ ἄσπερίσκος, οἱ ἄστέριον, οἱ Ἰ βυβώνιον, οἱ Ἰ ὑπόβαλμον, Ῥωμαῖοι ἰγγίναλις. *Genera amplius vicena vidimus in Horto Regio*:

præcipua delineantur à Clusko, lib. 4, Hist. rar. plant. pag. xiiij & seq.

(17) Contre l'inflammation de l'aîne, Dioscoride, *ibid* prescrit sa fleur encore fraîche.

(18) Confirmé par Dioscoride, *ibid*.

(19) Sa fumigation chasse les serpents, selon Cratevas, chez Dioscoride, *in Nothis*, p. 470.

(20) Dioscoride, *ibid*.

cinctus alligari. Prodest & coxendicis dolori adalligata.

Ascyron & ascyroides similia sunt inter se, & hyperico : sed majores habet ramos quod ascyroides vocatur, ferulaceos, omnino rubentes : capitulis parvis, luteis. Semen in calyculis pusillum, nigrum, resinosum. Comæ tritæ velut cruentant. Qua de causa quidam hanc androsæmon vocaverunt. Usus seminis ad ischiadicos, poti duabus drachmis in hydromelitis sextario. Alvum solvit, bilem detrahit. Illinitur & ambustis.

Aphaca tenuia admodum folia habet : pusillo altior lenticula est. Siliquas majores fert, in quibus terna aut quaternaria semina sunt nigriora, & madidiora lenticula. Nasctur in arvis. Natura ei ad spissandum efficacior, quam lenti : reliquo usu eosdem effectus habet. Stomachi alvique fluxiones sistit semen decoctum.

Alcibion qualis esset herba, apud auctores non reperitur. Sed radicem ejus & folia trita, ad serpentis morsum imponi & bibi : folia, quantum manus capiat, trita cum vini meri cyathis tribus, aut radicem drachmarum trium pondere cum vini eadem mensura.

Alectorolophos, quæ apud nos crista dicitur, folia habet

(21) C'est le millepertuis rampant, selon M. de Querlon. Tout ce qu'en dit Plin est confirmé par Dioscoride, liv. 3, chap. 172. Voyez sa figure chez Mathiote, sur le troisième livre de Dioscoride; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Voyez aussi Anguillara, part. 13, p. 243.

(22) C'est la vece sauvage, de Caspar Bauhin, selon M. de Querlon. Le Pere Hardouin nous avertit de ne

point confondre l'*aphaca* avec l'*aphacé* de Théophraste, dont nous avons parlé au liv. 21, chap. 15. La description de l'*aphaca* est la même chez Dioscoride que chez Plin. Voyez sa figure chez Dodonée, p. 635. Le Pere Hardouin dit n'avoir jamais rencontré cette plante. Tout ce qu'en dit Plin est confirmé par Dioscoride, liv. 2, chap. 178.

(23) Il ne faut point confondre cet *Alcibion* avec l'*Alcibion* du liv. 22, &c.

la ceinture. Cette plante s'attache encore à la cuisse pour en dissiper la douleur.

L'*ascyron* (21) & l'*ascyroïdes* ont beaucoup de ressemblance entre eux, ainsi qu'avec l'*hypericum*; mais l'*ascyroïdes* a des branches plus grandes; férulacées, & toutes rouges, avec de petites têtes ou sommités jaunâtres. Sa graine, renfermée dans de petits calicés, est menue, noire & résineuse. Lorsqu'on écrase les bouquets de la plante, il en sort un suc rouge comme du sang: c'est pourquoi quelques-uns lui ont donné le nom d'*androsamon*. On fait usage de sa graine en boisson pour la sciatique, à la dose de deux dragmes dans un sextier d'hydromel. Elle relâche le ventre, & fait fortir la bile. On l'applique aussi sur les brûlures.

L'*aphaca* (22) a des feuilles extrêmement petites; elle est tant soit peu plus haute que la lentille. Ses gousses ou filiques sont aussi plus grandes, & renferment trois ou quatre grains plus noirs & plus humides que n'est la lentille. Elle est encore plus astringente que ce légume. Mais pour tous les autres usages, elle produit les mêmes effets. La décoction de sa graine arrête les catarrhes de l'estomac & du ventre.

Je n'ai point trouvé dans les Auteurs ce que c'étoit que l'*alcibion* (23); mais seulement que sa racine & ses feuilles se prennent en boisson, & s'appliquent pour la morsure des serpents; les feuilles, à la dose d'une bonne poignée, que l'on broie dans trois cyathes de vin pur; & la racine au poids de trois dragmes, dans la même mesure de vin.

L'*alectorolophos* (24), ou la crete, ainsi que nous l'appellons,

avec l'*ekhion* du liv. 25, selon l'observation du Pete Hardouin, dont voici les paroles: *Aliud esse hoc alcibion ab eo quo de egimus lib. 22, sect. 24, & ab echio, de quo lib. 25, sect. 38. Nicander admonet, qui cum in Theriac. p. 39, de utroque isto posteriore egisset; idem mox pag. 47. Plinianum illud, nomine tantum appellato,*

facie non declarata diversum esse pronunciat:

Ἄλλου δ' ἁλιβίου φερώνυμον αἴρειο ποίνη.

Ubi Scholiastes, pag. 34: Ἄλλου δ' ἁλιβίου, τυτέστιν ἄλλου βοτανῆν, μᾶλλον εἰδ' ἔσθ', ἄλλο ἁλιβίου.

(24) La crete de coq. Elle est aussi appelée *creta di gallo* en Italie; se-

similia gallinacei cristæ, plura, caulem tenuem, semen nigrum in siliquis. Utilis tussientibus cocta cum faba fresca, melle addito : & caligini oculorum. Solidum semen conjicitur in oculum, nec turbat, sed in se caliginem contrahit. Mutat colorem, sed ex nigro albicare incipit, & intumescit, ac per se exit.

De alo.

CAPUT
6.

ALUM nos vocamus, Græci symphyton petræum, simile cunilæ bubulæ, foliis parvis, ramis tribus aut quatuor à radice, cacuminibus thymi, furculosum, odoratum, gustu dulce, salivam eiens, radice longa rutila. Nascitur in petris, ideo petræum cognominatum : utilissimum lateribus, renibus, torminibus, pectori, pulmonibus, sanguinem rejicientibus, faucibus asperis. Bibitur radix trita, & in vino decocta, & aliquando superlinitur. Quin & commanducata sitim sedat, præcipueque pulmonem refrigerat. Luxatis quoque imponitur, & contusis : lenit interanea. Alvim sistit cocta in cinere, detractisque folliculis trita cum piperis novem granis, & ex aqua pota. Vulneribus sanandis tanta præstantia est, ut carnes quoque, dum coquantur, conglu-

lon Anguillara, part. 12, p. 219. Voyez sa figure chez Dodonée, p. 546.

(1) C'est la grande consoude, l'oreille d'âne, &c. Pline en a déjà parlé au livre 26, en ces termes : *Halus ipse, quam Galli sic vocant . . . Similis est cunila bubula.* Tout ce qu'en dit Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 4, chap. 9.

(2) Confirmé, non seulement par Dioscoride, mais encore par Galien,

liv. 8, de *Fac. Simp. Med* p. 233; & par Marcellus Empiricus, chap. 26, p. 176.

(3) Confirmé, tant par Dioscoride, *ibid.* que par Marcellus Empiricus, chap. 17, p. 124; & par Scribonius Largus, dont voici les paroles, *Compos. 83 : Ad sanguinis eruptionem, sive ex arteriis, sive à pulmone, vel pectore, ea fuerit, bene facit symphyti radix, quam quidam inulam rusticam.*

a effectivement des feuilles qui ressemblent à des cretes de coq ; & en grand nombre , avec une tige déliée , & une graine noire renfermée dans des gouffes. Cette plante , cuite avec des feves concassées , ou moulues , & du miel , est bonne pour la toux , & pour les taies des yeux. On jette la graine entiere dans l'œil ; & loin d'y causer aucune obscurité , elle attire à soi tout ce qui l'of-fusquoit. Elle change alors de couleur ; de noire qu'elle étoit , commence à blanchir , & fort ensuite d'elle-même.

De l'alus.

LA plante que nous nommons *alus* (1), & les Grecs *symphyton petraion* , ressemble à la *cinila bubula*. Elle a de petites feuilles attachées à trois ou quatre branches qu'elle pousse de sa racine , des sommités semblables à celles du thym , beaucoup de rejettons , de l'odeur , un goût douceâtre qui fait cracher , & une longue racine de couleur rousse. Cette plante croît parmi les pierres , d'où vient son surnom de *pétrée*. Elle est très bonne pour les maux de côté , pour les reins (2) , pour la colique , pour la poitrine & les poumons (3) , pour le crachement de sang , & les âcretés de la gorge (4). Sa racine , broyée & cuite dans du vin , se prend en boisson , & l'on en fait quelquefois des liniments. De plus , en la mâchant , elle étanche la soif , & rafraîchit surtout le poumon. On l'applique aussi sur les contusions & sur les membres disloqués ; & elle adoucit les intestins. Cuite dans les cendres , puis , après qu'on en a ôté les follicules , broyée avec neuf grains de poivre , & avalée dans de l'eau , elle arrête le cours de ventre. Elle a une telle efficacité pour la guérison des blessures (5) , qu'elle soude en effet & mastique ensemble les viandes ou les chairs avec lesquelles on la fait cuire. De là vient le nom de

vocant , quidam autem alum gallicum dicunt.

(4) Galien , *ibid.*

Tome IX.

(5) Dioscoride , liv. 4 , chap. 9 ;
Plinius Valerianus , liv. 3 , chap. 22 ;
Apulée , ch. 59 , tit. 4 ; Galien , *ibid.*

E

tinet addita : unde & Græci nomen imposuere. Ossibus quoque fractis medetur.

De alga, & actæa, & de ampeloagria, absinthio.

CAPUT ALGA rufa, & scorpionum ictibus.

7. Actæa gravi foliorum odore, caulibus asperis geniculatis, semine nigro, ut ederæ, baccis mollibus, nascitur in opacis & asperis, aquosisque. Datur acetabulo pleno interioribus fœminarum morbis.

Ampelos agria vocatur herba, foliis duris, cineracei coloris, qualem in satis diximus, viticulis longis, callosis, rubentibus, qualiter flos quem Jovis flammam appellavimus in violis : fert semen Punici mali simile acinis. Radix ejus decocta in aquæ cyathis ternis, additis vini Coi cyathis duobus, alvum solvit leniter, ideoque hydropicis datur. Vulvæ vitia & cutis in facie mulierum emendat. Ischiadicis quoque uti hac herba prodest, rufa cum foliis, & illita cum succo suo.

Absinthii genera sunt plura : Santonicum appellatur à Gallix civitate : Ponticum à Ponto, ubi pecora pingues-

(6) C'est-à-dire consolidant. Ecoutez le Pere Hardouin : *Σβυφίρον* quia consolidat ; unde & *consolida* appellata. Eadem conserva, à *conferruminando* : hoc est, *conglutinando*. Ferruminare enim est metalla conjungere & conglutinare.

(1) En Grec *σβυφίρον*. On en a traité au liv. 26.

(2) Le Pere Hardouin croit que c'est la *christophoriana* de Lobel, appelée par d'autres *aconitum racemosum*. Voy. la figure de la *christophoriana* chez Lobel, in *Observ.* p. 389 ; figure vérifiée

au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(3) Au liv. 23, chap. 1.

(4) Au liv. 21, chap. 11.

(5) Pline ne fait, pour ainsi dire, que répéter ici ce qu'il a dit au l. 23, chap. 1.

(6) En Grec, à *σβυφίρον* ; ce qui exprime une chose très amere. Le Pere Hardouin dit que l'absinthe Pontique ou Romain des boutiques, est l'*absinthium latifolium*, l'absinthe à larges feuilles de Dodonée, p. 13 ; & l'*absinthium vulgare* de Lobel, in *Observ.* p. 443.

symphison (6) que lui ont donné les Grecs. C'est encore un remède pour les os fracturés.

De l'algue : de l'actea ou herbe d'Actéon, sorte d'aconit rameux : de la vigne sauvage : de l'absinthe.

L'ALGUE rousse (1) en est encore un contre les piquures des scorpions.

L'*actea* (2) a des feuilles qui rendent une odeur forte, des tiges raboteuses & pleines de nœuds, une graine noire comme celle du lierre, & des baies mollasses. Elle croît dans des lieux couverts ou ombragés, incultes, aquatiques. On la donne à la dose d'un bon acétabule pour les maladies internes des femmes.

La plante nommée *vigne sauvage* (*ampelos agria*), telle que nous l'avons décrite en traitant des choses qui se sement (3), a des feuilles dures, de couleur cendrée, des tendrons longs remplis de nœuds, & rougeâtres comme la fleur que nous avons appelée *flamme de Jupiter*, en parlant des violettes (4) : la semence qu'elle porte ressemble aux grains de la grenade. Sa racine (5), cuite dans trois cyathes d'eau, auxquels on ajoute deux cyathes de vin de l'isle de Cò, relâche doucement le ventre, & se donne, pour cette raison, aux hydropiques. Elle corrige les vices de la matrice & ces taches de la peau auxquelles est sujet le visage des femmes. On se fert utilement, dans la sciatique, de cette même plante, en la pilant avec ses feuilles, & en étuvant de son suc la partie malade.

Il y a plusieurs genres d'absinthe (6); le *santonicum* (7), ainsi nommé d'une cité des Gaules (8); le Pontique, qui vient de

(7) C'est l'herbe santonique, *herba santonica* de Marcellus Empiricus & de Scribonius Largus; la verge santonique, *virga santonica*, de Martial; le *santonion* de Dioscoride, &c. Voyez la note suivante.

(8) De la cité de Saintes ou Xaintes, en Xaintonge. Cette cité s'appelloit en Latin *Santones*. Au reste, tout ce que dit ici Pline est confirmé par les autres Auteurs. Consultez Dioscoride, liv. 3, chap. 28 : Σῆν ἢ τῆς τριτόν

cunt illo, & ob id sine felle reperiuntur : neque aliud præstantius : multoque Italicum amarius, sed medulla Ponticæ dulcis. De usu ejus convenit dicere, herbæ facillimæ, atque inter paucas utilissimæ, præterea sacris populi Romani celebratæ peculiariter. Siquidem Latinarum feriis quadrigæ certant in Capitolio, victorque absinthium bibit : credo, sanitatem præmio dari honorifice arbitratis majoribus. Stomachum corroborat, & ob hoc sapor ejus in vina transfertur, ut diximus. Bibitur & decoctum aqua, ac postea nocte & die refrigeratum sub dio, decoctis sex drachmis foliorum cum ramis suis in cælestis aquæ sextariis tribus : oportet & salem addi. Vetustissime in usu est. Bibitur & madefacti dilutum : ita enim appelletur hoc genus. Diluti ratio, ut (quisquis fuerit modus aquæ) tégatur per triduum. Tritum raro in usu est, sicut & succus expressi. Exprimitur au-

ἄθος ἀψινθίου, γινώσκονται ἐν τῇ κατὰ τὰς Ἀλπίας Γαλατία πλείστον ἢ ἐπιχωρίας Σαντονίου καλῶσιν, ἰππωνυμῶς τῇ γενέσει αὐτοῦ Σαντονίδι χώρα. *Est & tertia species absinthii, nascens in vicina Alpibus Gallia frequenter. Hanc speciem absinthii Gentiles SANTONIUM appellant, nomine à Santonide regione sumpto. On lit pareillement chez Galien, liv. 6, de Fac. Simp. Med., chap. 1, p. 147 : Τὸ μὲν Σαντονικὸν, ἀπὸ Σαντονίας χώρας ἐν ᾗ φέβεται. Marcellus reconnoît aussi la fantonique pour une sorte d'absinthe, chap. 28, p. 198 : Santonica herba quæ absinthium dicitur. Cette plante est appelée poétiquement *santonica virga* par Martial, liv. 9, Epigr. 95 :*

Santonica medicata dedit mihi pocula virgâ.

Elle est dépeinte chez Lobel, in Ob-

serv. p. 436, telle que le Pere Hardouin l'a depuis observée au Jardin du Roi.

(9) Dioscoride en parle fort au long, liv. 3, chap. 26.

(10) Voyez ce qui a été dit, liv. 11, chap. 37.

(11) Galien dit que l'absinthe Pontique est bon à l'estomac, & que le Santonique lui est contraire par son excessive amertume.

(12) Elles se célébroient au mois d'Avril, quelquefois aussi le 5 Mai, ou le troisième jour des nones ; & le premier Juin. Voyez Tite-Live, l. 5, p. 93, livre 22, p. 208, livre 42, p. 540, & liv. 41, p. 526. Voyez aussi Pline lui-même, liv. 34, chap. 7.

Pont (9), & dont les bestiaux s'engraissent; ce qui fait qu'on les trouve sans fiel (10). Ce dernier est le meilleur de tous. L'absinthe d'Italie est de la plus grande amertume; mais le suc de celui de Pont est doux (11). Il convient de faire connoître l'usage de cette plante, l'une des plus utiles, des plus aisées à trouver, & employée, qui plus est, spécialement dans les cérémonies religieuses du peuple Romain. En effet, dans les Fêtes Latines (12), pendant lesquelles il se fait des courses de chars à quatre chevaux, on donne au vainqueur de l'absinthe à boire; par l'opinion, je crois, qu'avoient nos peres que c'étoit bien honorer son adresse que de lui donner pour prix la santé (13). L'absinthe fortifie l'estomac: c'est pour cela qu'on en fait contracter le goût au vin (14), comme nous l'avons dit. On en fait aussi bouillir les feuilles & les branches dans trois sextiers d'eau de pluie, qu'on laisse refroidir à l'air un jour & une nuit; on y ajoute du sel, & on les prend de cette maniere en breuvage. L'usage de cette décoction est très ancien. On boit aussi l'absinthe infusé par madéfaction (15); car c'est le nom qu'il faut donner à cette façon de le prendre. Lorsqu'on le fait donc infuser, dans quelque quantité d'eau que ce soit, il faut que le vaisseau soit couvert pendant trois jours. On fait peu d'usage d'absinthe broyé, ainsi que du suc qu'on en

(13) Les Anciens regardoient le vin apprêté avec l'absinthe comme un breuvage très salubre, & propre à procurer une bonne santé. Voyez Dioscoride, liv. 3, chap. 26.

(14) C'est le vin *absinthiès*, dont nous avons parlé au liv. 14.

(15) C'est à dire dans une très petite quantité d'eau qui ne fait, pour ainsi dire, que l'imbiber. Et pour que l'imbibition se fasse mieux, Plinè ajoute qu'il faut couvrir le vase, quelle quantité d'eau qu'on emploie.

On conçoit que l'infusion étoit plus forte & plus active, selon qu'on employoit une moindre quantité d'eau. Pour se procurer une potion d'absinthe encore plus active, quelques-uns broyoient la plante & en exprimoient le jus. Mais son action alors étoit trop violente, & Plinè blâme l'usage de ce suc, ainsi tiré par expression, au lieu qu'il reconnoît pour salutaire l'infusion d'absinthe, soit par madéfaction, dans une petite quantité d'eau, soit par la méthode ordinaire, dans une quantité d'eau illimitée.

tem, cum primum semen turgescit, madefactum aqua tri-
duo recens, aut siccum septem diebus. Deinde coctum in
æneo vase ad tertias x heminis in aquæ sextariis XLV, ite-
rumque percolatum lente coquitur ad crassitudinem mellis,
qualiter ex minore centaureo quæritur succus. Sed hic ab-
sinthii inutilis stomacho capitique est, cum sit ille decocti
saluberrimus. Namque adstringit stomachum bilemque de-
trahit, urinam ciet, alvum emollit, & in dolore sanat :
ventris animalia pellit, malaciam stomachi & inflationes
discutit cum sili & nardo Gallico, aceto exiguo addito. Fas-
tidia absterget : concoctiones adjuvat. Cruditates detrahit
cum ruta, & pipere, & sale. Antiqui purgationis causa da-
bant, cum marinæ aquæ veteris sextario, seminis sex drach-
mis, cum tribus salis, & mellis cyatho. Efficacius purgat
duplicato sale. Diligenter autem teri debet, propter diffi-
cultatem. Quidam & in polenta dedere supra dictum pon-
dus, addito pulegio : alii pueris in fico sicca, ut amaritudi-

(16) *Est inutile* signifie quelquefois
est contraire ; & cette tournure est assez
familier à Plin. Ce passage-ci en
est un exemple remarquable.

(17) Ceci est confirmé par Diosco-
ride, liv. 3, chap. 26 ; par Galien,
liv. 6, de *Fac. Simp. Med.* p. 161 ;
par Marcellus Empiricus, chap. 31,
p. 214.

(18) Dioscoride, *ibid.*

(19) Marcellus Empiricus, ch. 28,
p. 198.

(20) Le Pere Hardouin veut conf-
tamment que le *sili* soit la même plante

que le *sesli*. M. de Querlon veut au
contraire que par *sili* on entende ici
une sorte d'ocre ou terre colorée. J'a-
voue que l'identité du *sali* & du *se-
sli* n'est pas rigoureusement démon-
trée, mais je crois encore moins qu'il
s'agit ici d'une sorte de terre, &
non d'une plante. Ainsi c'est sans
adopter le sentiment de M. de Quer-
lon, que je rapporterai ses paroles :
« Le *sili* est l'ocre jaune des Grecs,
« terre colorée, à l'usage des Peintres,
« dont Plin. parle ailleurs, liv. 33 ;
« Hermolaüs Barbarus, dans son édi-
« tion de Plin. (1324), semble l'a-
« voir pris pour une plante. Dupinet,

time par expression. Ce suc s'exprime de la graine, lorsqu'elle commence à grossir; on la fait tremper dans de l'eau pendant trois jours, si elle est récente, ou pendant sept jours, quand elle est sèche: ensuite, après l'avoir fait cuire dans un vaisseau d'airain, à la quantité de dix hémînes sur quarante-cinq sextiers d'eau, jusqu'à consommation du tiers, on passe le tout par la manche, ou on le filtre lentement, & on le fait cuire une seconde fois à consistance de miel, comme le suc qu'on tire de la petite centaurée. Mais le suc d'absinthe, tiré de cette manière, est contraire à l'estomac & à la tête (16), au lieu que celui de la décoction est très salutaire; car celui-ci resserre l'estomac relâché (17), pousse la bile par les urines (18), amollit le ventre, & en guérit les douleurs, chasse les vers (19), & dissipe enfin la foiblesse ou toute autre indisposition de l'estomac, ainsi que les vents, avec le sili (20) & le nard Celtique (21), auxquels on ajoute un peu de vinaigre. Il fait aussi cesser le dégoût en nettoyant l'estomac (22), & il facilite la digestion. Mêlé avec de la rue, du poivre & du sel, il ôte les crudités. On donnoit anciennement en purgatif, dans un sextier d'eau de mer, gardée depuis quelque tems, six dragmes de sa graine, avec trois dragmes de sel & un cyathe de miel. Elle purge encore mieux en doublant la dose du sel; mais comme elle ne se broie pas aisément, il faut avoir soin de la bien piler. Quelques Médecins l'ont donnée encore en plus forte dose, en y ajoutant du pouliot dans de la farine cuite ou séchée au feu en façon de galette; d'autres l'ont fait prendre aux enfants dans

• au lieu de *sili*, met le *seseli*, plante
 • de la famille des cerfeuils. Le Pere
 • Hardouin, dont le texte conserve
 • ici le mot *sili*, y a substitué *seseli*
 • au liv. 20, chap. 21, où l'édition
 • d'Hermolaüs Barbarus présente en-
 • core *sili*. Ce qui m'empêche d'ad-
 • adopter le sentiment de M. de Quer-
 • lon, c'est que le texte de Dioscoride,

ibid. est entièrement favorable à la pré-
 sention du Pere Hardouin. On y lit
 μετά σισέλιου ἢ νάρδα Κελτικῆς, cum *se-*
seli, & *nardo-Celtico*.

(21) C'est la valériane, selon Adan-
 son & d'autres Savants

(22) Dioscoride, *ibid.*

nem fallerent. Thoracem purgat cum iride sumptum. In regio morbo crudum bibitur cum apio, aut adianto. Adversus inflationes, calidum paulatim sorbetur ex aqua : jocineris causa cum Gallico nardo, lienis, cum aceto, aut pulve, aut fico sumitur. Adversatur fungis ex aceto : item visco : cicutæ ex vino, & muris aranei morsibus, draconi marino, scorpionibus. Oculorum claritati multum confert. Epiphoris cum passo imponitur, sugillatis cum melle. Aures decoctum ejus vaporis suffitu sanat : aut si manent sanie, cum melle tritum. Urinam ac menses cient tres quatuorve ramuli, cum Gallici nardi radice una, cyathis aquæ vi. Menses privatim cum melle sumptum, & in vellere appositum. Anginis subvenit cum melle & nitro. Epinyctidas ex aqua sanat : vulnera recentia, prius quàm aqua tangerentur, impositum : præterea capitis hulcera. Peculiariter ilibus imponitur, cum Cypria cera, aut cum fico. Sanat &

(23) Ceci rappelle les fameux vers de Lucrece :

*Sed veluti pueris absinthia terra medentes
Cum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingant mellis dulci flavoque liquore.*

(24) Les manuscrits présentent les uns *apio*, les autres *adipe*, les autres *opio*.

(25) Celsus, liv. 4, chap. 8 : *De jocineris morbo : neque alienum est absinthium contritum ex melle & pipere, ejusque catapotium quotidie devorare.*

(26) Dioscoride, *ibid.*

(27) Apulée, chap. 100, tit. 1 : *Ad succulum fungorum : Herba absinthii succum ex aceto bibat. Hoc serotinus vir centenarius evasit, quum esset à fungis tentatus.*

(28) Par le gui, il faut entendre le suc du khamæleon ou de la carline, suc appelé improprement par les Grecs *ixia*, gui, parcequ'on trouve quelquefois du gui attaché aux racines de cette plante. Du moins est-ce l'interprétation du Pere Hardouin, qui s'appuie d'une part sur le texte de Dioscoride, qui porte *σπόδι ἰξίας* ; & sur Scribonius Largus, chez qui on lit, *Compas. 191 : Ixia, quam quidam chamaleonta vacant . . . Potæ mentem abalienat . . . Adjuvantur autem lesi ab ea absinthio poto cum vino.*

(29) Dioscoride, *ibid.*

(30) Dans les douleurs des yeux, écrit Dioscoride, *ibid.*

(31) Confirmé par Dioscoride, *ibid.*

une

une figue seche (23), pour en déguiser l'amertume. Prise avec de l'iris, elle nettoie la poitrine. Pour la jaunisse, on la prend en boisson avec du persil & du capillaire (24). On la boit un peu chaude dans de l'eau, pour chasser les vents; pour les maladies du foie (25), avec le nard Celtique; & pour le mal de rate (26), avec du vinaigre, ou dans du gruau, ou avec une figue. Le suc d'absinthe, dans du vinaigre, est un remede contre les mauvais effets des champignons (27), & contre les mauvais effets du gui (28); & pris dans du vin, c'est un antidote contre la ciguë (29), ainsi que contre les morsures de la musaraigne, du dragon marin, & des scorpions. Il sert aussi beaucoup à éclaircir la vue. On l'applique avec du vin cuit dans les inflammations des yeux (30); & avec du miel dans les cas de meurtrissures (31), ou pour faire passer les marques de sang. La décoction de l'absinthe guérit, par sa vapeur (32), le mal des oreilles; & quand il en coule du pus, on l'emploie broyé avec le miel. Trois ou quatre petites branches de cette plante, infusées avec une racine de nard Celtique, & bues dans six cyathes d'eau, provoquent l'urine & les regles. L'absinthe produit particulièrement le dernier de ces deux effets, lorsqu'on le prend avec du miel, ou qu'on l'applique sur le ventre avec une peau de mouton. Il est très bon pour l'esquinancie (33), si on le mêle avec du miel & du nitre. Infusé simplement dans de l'eau, il guérit les pustules ou élévations douloureuses qui viennent la nuit sur la peau (34); ainsi que les plaies récentes sur lesquelles on l'applique avant que l'eau y ait touché; il guérit aussi les ulcères de la tête. On en fait avec le cerat de Chypre (35), ou avec une figue, un topique excellent pour les douleurs des entrailles. Il ne faut point le donner pendant la

On lit aussi chez Apulée, chap. 100, tit. 2 : *Ad livores tollendos. Herbam absinthium in aqua & aceto decoctam, & inductam panno impone : si corpus tenerum fuerit, ex melle imposito.*

Tome IX.

(32) Dioscoride, *ibid.*

(33) Dioscoride, *ibid.*

(34) Dioscoride, *ibid.*

(35) Dioscoride, *ibid.*

F

pruritus. Non est dandum in febris. Nauseam maris arceat in navigationibus potum: inguinum tumorem in ventrali habitum. Somnos allicit olfactum, aut inscio sub capite positum. Vestibus insertum tineas arceat. Culices ex oleo perunctis abigit: & fumo, si uratur. Atramentum librarium ex diluto ejus temperatum, litteras à musculis tuetur. Capillum denigrat absinthii cinis, unguento rosaceoque permixtus.

Est & absinthium marinum, quod quidam Seriphium vocant, probatissimum in Taposiri Ægypti. Hujus ramum Isiaci præferre solenne habent. Angustius priore, minusque amarum, stomacho inimicum, alvum mollit, pellitque animalia interaneorum. Bibitur cum oleo & sale, aut in farinæ trimestris sorbitione dilutum. Coquitur, quantum manus capiat, in aquæ sextario ad dimidias.

(36) Confirmé par l'École de Salerne:

Nausea non potest quinquam venare marina
Antea commixtam vino qui sumpserit ipsam.

(37) Dioscoride, *ibid.*

(38) On lit la même chose chez Dioscoride, qui observe pareillement, livre 5, chapitre 27, que cet absinthe marin est aussi nommé *seriphion*. M. de Querlon conjecture que ce dernier nom lui venoit de la petite île de *Seriphe*, aujourd'hui *Serpho*, l'une des Cyclades dans la mer Egée: mais

comme *Seriphe* est un mot barbare qui signifie *rochet en mer*, la dénomination de *seriphion* pourroit désigner plus généralement l'espece d'absinthe qui naît sur ces sortes de rochers, dans toutes les parties insulaires du globe; & non pas simplement l'espece qui croît dans l'île de *Serpho*. Nous aurons occasion de reparler de l'absinthe marin au liv. 32, chap. 9.

(39) Ou plutôt *Taphosiris*; c'est à dire *Tombeau d'Osiris*. C'étoit le nom d'une ville d'Égypte: le texte de Dioscoride, *ibid.* inviteroit, dis-je, à lire



fièvre. La boisson d'absinthe garantit des nausées & du vomissement que cause la mer aux navigateurs (36). Porté sur le ventre dans un petit sac, il empêche la tumeur des aînes. Il procure le sommeil à ceux qui le respirent; il produit même encore cet effet, étant mis seulement sous le chevet de leur lit, sans qu'ils le sachent. Mis dans les hardes, il les préserve des vers. On écarte aussi les cousins (37), en s'en frottant avec de l'huile, ou par sa vapeur, en le brûlant. L'encre à écrire, dans laquelle on a mêlé de son suc, garantit les écritures des rats. La cendre d'absinthe, mêlée avec de l'huile & de l'onguent rosat, noircit les cheveux.

Il y a aussi un absinthe marin (38), que quelques-uns nomment *seriphium*. Le plus estimé est celui qui croît dans le territoire de Taposiris (39), ville d'Égypte. Les Prêtres d'Isis en portent solennellement dans leurs cérémonies, une blanche à la main (40). Il a la feuille plus étroite que le premier (41), & moins d'amertume; mais il est ennemi de l'estomac. Il relâche le ventre, & chasse les vers des entrailles. On le prend en boisson avec de l'huile & du sel, ou délayé dans un breuvage fait avec la farine d'un grain de trois mois. On en fait bouillir une poignée dans un sextier d'eau jusqu'à réduction de la moitié.

chez Pline in *Taphosiri*, si Strabon, liv. 17, ne nommoit pas également *Taposeiris*, & le tombeau d'Osiris, & un port d'Alexandrie.

(40) En guise de rameau d'olivier, écrit Dioscoride, *ibid.* Nous ne nous arrêtons point à réfuter les raisons sur lesquelles le Pere Hardouin taxe ici

de faux quelques médailles & inscriptions qui portent: ISIS-PARIA, ou ISCHAI-PARIA. Ces raisons partent d'un système conjectural, dont nous avons eu plus d'une occasion de démontrer l'abus.

(41) Dioscoride, *ibid.*



De ballote & botrys fruticosa, & brabyla, & bryo, bupleuro, & catanance, calsa & circeia, & cirfio, & crategono, & thelygono, & crocodilio, & cynosforchi, & chrysolachano, & cucubalo, & conferva.

CAPUT
8.

BALLOTEN alio nomine melamprasion Græci vocant, herbam fruticosam, angulosis caulibus nigris, hirsutis foliis vestientibus, majoribus quàm marrubii, & nigrioribus, graveolentibus. Vis ejus efficax adversus canis morsus, ex sale foliis tritis impositæ: item ad condylomata, coctis cinere, in folio oleris. Purgat & sordida hulcera cum melle.

Botrys fruticosa herba est, luteis ramulis. Semen circa

(1) D'après les autorités formelles, tirées des manuscrits & éditions de Pline, consultés par M. le Comte de la Tour-Rezzonico, ainsi que de Dioscoride, liv. 3, chap. 117, je lis au texte *alio nomine melamprasion*, & non *alio nomine porrum nigrum*. La raison est pleinement ici d'accord avec les autorités, puisque c'est aux feuilles du marrube, & non du porreau, que les feuilles de la ballote peuvent être assimilées, & que d'ailleurs *porrum nigrum* ne sauroit passer pour une dénomination Grecque: or dans tous les cas où une autorité, à la raison pour elle, elle doit l'emporter sur toute autre autorité contraire que la raison contrediroit. Ainsi c'est vaine-ment que les deux manuscrits de Milan, & plusieurs autres, portent ici *alio nomine porrum nigrum*. Nous observerons même, avec le docte Criti-

que de Parme, que quelques lignes plus loin, les feuilles de la ballote sont expressément comparées par Pline aux feuilles du marrube, même dans la plupart des éditions où se trouve la leçon fautive *alio nomine porrum nigrum*. Et Dalechamp, bien avant nous, avoit aussi fait cette même remarque; sur quoi voyez l'édition de 1587, p. 666; & Hackius, tome 3, p. 129. Nous avons traité du marrube noir au liv. 20, chap. 22. Voici ce qu'en dit Morand, cité ci-après note 4: *Marrubium nigrum, foetidum sesqui cubito altius est, caulibus quadratis hirsutis, non nihil rubentibus, inanibus; folia atrovirentia, rugosa, gravis ac ingrati odoris.*

(2) Confirmé par Dioscoride, l. 3, chap. 117.

(3) Tout cela est confirmé par Dioscoride, *ibid.* ainsi que par Oribasius,

Du ballote ou marrube noir : de la botrys ou piment : de la brabyle : du bryon marin : du bupleuron : de l'herbe de nécessité : de l'herbe nommée calsa : de la circée : du cirfion : du cratæogonon : du thelygone : du crocodilion : des amourettes de chien : du légume d'or : du cucubale : de la conferva.

LES Grecs nomment *balloïé* (1), ou autrement *melamprafion* (2) (marrube noir), une plante rameuse, dont les tiges sont quadrangulaires (3), & noirâtres, les feuilles qui les couvrent velues, plus longues (4), & d'un verd plus foncé que celles du marrube, & d'une odeur forte. Ses feuilles, broyées avec du sel, & appliquées sur la plaie, sont un remede efficace contre la morsure du chien. Les mêmes feuilles, cuites dans de la cendre, & enveloppées d'une feuille de chou, s'appliquent avec succès sur les condylomes. Amalgamée avec du miel, cette plante nettoie aussi les faletés des ulcères.

La plante appelée *botrys* (6) jette aussi beaucoup de rejettons, & de petites branches jaunes autour desquelles croît sa graine.

liv. 11, p. 192.

(4) Je lis au texte *majoribus quam marrubii*, d'après les autorités & raisons dirimantes rapportées note 1. Ce marrube de comparaison auquel Pline & Dioscoride assimilent ici le marrube noir, est le marrube blanc, comme l'observe M. le Comte de la Tour-Rezzonico, dont voici les paroles : *MARRUBII; nempe albi, quod ut magis probatum ex Antonii Castoris sententiâ Plinius laudavit. In officinis dicitur MARRUBIUM ALBUM, VULGARE; MARRUBIUM ALBUM ODORUM; ET PRASTIUM (cum PRASTIUM appellandum esset).*

Illius descriptionem exactam habes apud Morandum, Hist. Stirp. p. 45, figuram quoque, semen, flores, quare tabulâ XXVIII, 3.

(5) Tout cet emploi des propriétés médicinales du marrube noir est confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(6) C'est le piment, ou mille-graine. Voyez sa figure chez Lobel, *in Observ. p. 113*, & chez Dodonée, p. 34. Tout ce que dit ici Pline, relativement à la description de cette plante & à ses propriétés médicinales, est exactement conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 3, chap. 130.

totos nascitur : folia cichorio similia. Invenitur in torrentium ripis. Medetur orthopnoicis. Hoc Cappadoces ambrosiam vocant, alii artemisiam.

Brabyla spissandi vim habet cotonei mali modo : nec amplius de ea tradunt auctores.

Bryon marinum, herba sine dubitatione est lactucæ foliis similis, rugosa, veluti contracta, sine caule, ab ima radice exeuntibus foliis. Nascitur in scopulis maximè, testisque terra comprehensis. Præcipua siccandi ei spissandique vis, & collectiones omnes inflammationesque cohibendi, præcipue podagræ, & quidquid refrigerare opus sit.

Bupleuri semen ad ictus serpentium dari reperio, fove-

(7) Ce nom désigne proprement des prunes de Damas, sauvages. Cependant Hesykhios donne le nom de *brabylon* à une mauvaise plante, dont il ne dit rien autre chose.

(8) M. de Querlon traduit : *Le lichen, la coralline, ou mouffe de mer*. Mais c'est sans doute là une simple interprétation précaire & conjecturale, que ce Savant, qui n'a point mis la dernière main à son travail, n'a pas eu le temps de réformer. Le *bryon marin* n'est certainement point la *coralline*, ou *mouffe marine*, à forme branchue, déliée & coralloïde, c'est-à-dire le *muscus maritimus* de Caspar Bauhin; mais bien le *muscus marinus lactuce folio* du même Caspar Bauhin, & qui n'a point de nom en langue vulgaire. On devoit l'appeller *laitue de mer*. On peut juger de la différence de figure de l'une & l'autre plante marine, chez Deville, *Hist. des Plantes*, tome 2, p. 684 & 685. La description que

donne Plinè du *bryon marin*, est conforme à ce qu'on lit chez Théophraste, *Hist.* liv. 4, chap. 7, & chez Dioscoride, liv. 4, chap. 99. Nous reparlerons des propriétés du *bryon marin* au liv. 32, chap. 9.

(9) *Bupleuron*, comme qui diroit *flanc de bœuf*. Plinè en a déjà parlé au liv. 22, c. 22. Cette plante, selon Anguillara & le P. Hardouin, est inconnue aux Botanistes modernes, malgré le soin que Plinè, *ibid.* a pris de la décrire en ces termes : *Bupleuron in sponte nascentium olerum numero, caule cubitali, foliis multis longisque, capite anethi. Radix contra serpentes datur*, &c. Quant à nous, le triple caractère indiqué d'avoir la tête en ombelle, comme celle de l'aneth, d'être une production spontanée, & d'avoir des feuilles nombreuses & longues, nous fait croire que le *bupleuron* de Plinè n'est autre que le *bupleuron* (plante spontanée, à ombelle jaune, & à feuil-

Ses feuilles ressemblent à celles de la chicorée. Elle se trouve sur le bord des torrents : c'est un remède pour les asthmatiques. Les Cappadociens lui donnent le nom d'ambrosie, & d'autres celui d'armoïse.

Celle que l'on nomme *brabyla* (7) a la propriété d'épaissir & de coaguler comme le coïng : c'est tout ce que les Auteurs en disent.

Le *bryon* marin (8) est certainement une plante dont les feuilles ressemblent à celles de la laitue, & sortent de l'extrémité de sa racine. Elle n'a point de tige, & est comme ramassée & repliée en une touffe. Elle naît ordinairement sur les rochers & sur les coquillages engagés dans le sable. Sa principale propriété est de dessécher & d'épaissir; d'arrêter les progrès des abcès & des inflammations, sur-tout celles de la goutte, & d'être bonne en liniment dans tous les cas où il s'agit de rafraîchir.

Je trouve que la graine du *bupleuron* (9) se donne contre la

les de chiendent des Modernes. Consultons la troisième herborisation des plantes des environs de Paris, tome 1, p. 305 : « *Bupleurum angustifolium*, » Tabern. Icon. 872. *Bupleurum folio subrotundo, sive vulgatissimum Casp. Bauhini. Pin. 278. Auricula leporis, umbellâ luteâ, Joannis Bauhini, 3 part. 2. 100.* Cette plante croît d'elle-même à Meudon, à Versailles, à Montmorency, à Fontainebleau. Les feuilles d'en bas sont quelquefois ovales & beaucoup plus larges que les autres; elles sont assez bien dessinées, ainsi que la racine, dans Tragus. Cette plante est très bien décrite dans Cordus, qui l'a appelée *isophyllon*, & qui s'est servi de la figure de Tragus. Les figures que les autres Auteurs

en ont données ne présentent que les feuilles qui accompagnent la tige, & qui sont semblables à celles du chiendent : voilà pourquoi elles expriment aussi bien une autre plante du même genre qui naît en Provence & en Languedoc, mais qui est annuelle. M. Magnol l'a nommée *bupleurum annuum, angustifolium, Bot. Monsp.* Cet Auteur a remarqué que c'est l'*auricula leporis Monspeliensis n. plantaginis minoris folio, Gesn.* c'est-à-dire l'oreille de lièvre de Montpellier à feuille de petit plantain, de Gesner. La figure de Dodonée ne la représente pas mal. Caspar Bauhin a confondu la plante de Gesner avec celle dont nous parlons; elle est très commune aux environs de Seve.

rique plagas decocta ea herba, adjectis foliis mori aut origani.

Catanancen Thessalam herbam, qualis sit, à nobis describi supervacuum est, cum sit usus ejus ad amatoria tantum. Illud non ab re est dixisse ad tegendas Magicas vanitates, electam ad hunc usum conjecturâ, quoniam arefcens contraheret se ad speciem unguium milvi exanimati. Eadem ex causa & cemos filebitur à nobis.

(10) Dioscoride décrit la *kat'anankê* (comme qui diroit la plante de nécessité), livre 4, chapitre 129; & il en dit à-peu-près la même chose que Pline. Scaliger a cru que cette plante n'étoit autre que le *coronopus hortensis* de Caspar Bauhin, l'*herba stella* des Italiens; la *corne de cerf* de nos Herboristes, plante que le Pere Hardouin dit être aussi appelée *pied de milan*. Pline a parlé du *coronopus* au liv. 21, chap. 16, en ces termes: *Aculeatarum caules aliquarum per terram serpunt, ut ejus quam coronopus vocant*. Or, le vrai *coronopus*, ou pied de corneille, ne seroit pas ce *coronopus hortensis*, ou *herba stella*; mais le *coronopus sylvestris*, en François *pied de corneille*, appelé par Caspar Bauhin *helestium strictissimo folio, majus*. Mais d'une part, Pline ne dit point que le *coronopus* soit la même plante que la *kat'anankê*; & d'autre part, il nous avertit que le *coronopus* est une plante à piquants, *aculeata*, dont il parle en traitant des chardons. Ainsi quand il y auroit (ce que je suis loin de croire) identité entre le *coronopus aculeatus* de Pline & l'herbe *katanankê*, il s'enfuivroit toujours que la *katanankê* ne peut se rapporter à aucune des deux

sortes de *coronopus* des Modernes, puisque ces deux sortes de *coronopus* modernes n'ont point de piquants. L'opinion de Ruel, qui croyoit que la *kat'anankê* étoit la bistorte, n'est pas plus raisonnable; & Mathiolo fait voir que la bistorte n'a aucun rapport à la description de la *katanankê* chez Dioscoride. Considérons d'ailleurs que la *katanankê*, de l'aveu de Pline, est une plante particulière à la Thessalie, *Thessalam herbam*, & nous nous épargnerons le soin superflu de lui chercher un représentant parmi nos plantes habituelles, & communes à toutes les contrées.

(11) *Kêmos* en Grec signifie *lupatum reticularium*. Ainsi la plante *kêmos* me paroît être une sorte d'aconit nommée *napel*, dont on peut voir la figure chez Deville, *Hist. Plant.* tome 1, p. 304. Sa racine, remplie de fibres, est faite en forme de filet ou réseau à museler, *in modum lupati reticularii*. En Allemagne, le vulgaire appelle encore aujourd'hui par cette raison presque toutes les sortes d'aconit *wolffsvartz*, en Latin moderne *luparia*, par une suite de la fausse analogie du mot *lupus*, un loup, & du mot *lupatum*, un frein, une muselière à réseau, en Grec *kêmos* morsure

morsure des serpents, & qu'on étuve les plaies avec sa décoction, en y ajoutant des feuilles, soit de mûrier, soit d'origan.

La catanance (10), *kat'ananké*, herbe de Thessalie, n'étant d'usage que dans les philtres amoureux, il est inutile que nous la décrivions. Mais pour faire voir toute la vanité des préjugés magiques, il est bon d'observer qu'on a cru cette plante propre à cet usage, sur l'observation qu'on a faite, qu'étant sèche, elle se recoquille comme la ferre d'un milan qui expire. Par la même raison, nous ne dirons rien du *kêmos* (11), plante de la même classe.

mos. Le Pere Hardouin témoigne quelque penchant à croire que le *kêmos* n'est autre que le *leontopodion*, ou *pilosella minor*, dont la figure se voit chez Dodonée, p. 86; par la raison que chez Dioscoride (*in Nothis*) le mot *kêmos* figure parmi les différents noms donnés au *leontopodion*. Mais cette identité de noms n'entraîne nullement ici l'identité de plante, puisque Pline parle en divers endroits du *leontopodion* & de ses propriétés médicinales; au lieu qu'il proteste & promet ici de ne rien dire de ce qu'il auroit pu recueillir relativement au *kêmos*. Ce *kêmos* & le *leontopodion* ne sauroient donc être la même plante, encore que Dioscoride ait écrit de cette dernière, que pendue au col, elle passoit pour faire aimer ceux qui la portoient; assertion qu'il n'a hasardée sans doute que pour avoir confondu mal-à-propos le *leontopodion* (en tant qu'il seroit la même plante que la piloselle) avec le *kêmos* à mâléfices, dont parle ici Pline, pour la première & pour la dernière fois. A moins qu'on ne suppose que *leontopodion* ou *pied de lion* étoit chez les Grecs le nom générique commun à

toutes les sortes de ranoncules, & que Dioscoride, par *leontopodion kêmos*, a voulu désigner, non la piloselle, mais le *ranunculus montanus*, *aconiti folio*, *albus*, *flore majore*, de Caspar Bauhin, & dont on peut voir la figure chez Deville, *Histor. Plantar. Eur.* tome 1, p. 297. En effet, la dénomination Italienne *pie di leone*, donnée en général à la ranoncule, & sa dénomination Française, *pied de lion*, qui répondent l'une & l'autre à la dénomination Grecque *leontopodion*; l'affinité d'espece de toutes les sortes de ranoncules, & de celle-ci en particulier, avec l'aconit; enfin la ressemblance de configuration réticulaire des fibres de la racine de l'aconit napel, & de la racine du *leontopodium* ou *ranunculus montanus aconiti folio*, peuvent autoriser à croire que ce dernier est plus précisément que l'aconit napel, la plante qui répond au *cêmos* de Pline & au *leontopodion kêmos* de Dioscoride. Quoi qu'il en soit, il me paroît démontré que le *kêmos*, ou *cêmos*, ne sauroit être que l'une de ces deux plantes indiquées; savoir, l'aconit napel, ou le *ranunculus montanus aconiti folio*, &c.

Calsa duorum generum est. Una similis *aro*. Nascitur in arationibus. Colligitur antequam inarescat, ususque eosdem habet, quos *arum*. Bibitur quoque radix hujus ad exinaniendas alvos, mensesque mulierum : item caulis cum foliis in leguminibus decoctus, sanat tenesmon.

Alterum genus ejus quidam anchusam vocant, alii rhinochisiam. Folia lactucæ, longiora, plumosa, radice rubra, quæ ignes sacros cum flore polentæ sanat imposita : jocineris autem vitia, in vino albo pota.

Circæa strychno sativo similis est, flore nigro, pusillo, parvo semine, ut milii, nascente in quibusdam corniculis, radice semipedali, triplici ferme, aut quadruplici, alba, odorata, gustus calidi. Nascitur in apricis faxis. Diluitur in vino, bibiturque ad dolorem vulvæ & vitia. Macerari oportet in sextariis tribus quadrantem radicis tusæ, noctem

(12) Je lis *calsa* avec les manuscrits & le Pere Hardouin, & non *calla* avec la plupart des Editeurs.

(12*) Le Pere Hardouin prétend même que ce genre de *calsa*, semblable, selon Pline, à l'*aron*, est l'*aron* lui-même, & n'en diffère en rien. On a traité de l'*aron* au liv. 24, chap. 16.

(13) J'ai retenu la leçon très vraie semblable *quos arum* des Editeurs. Les manuscrits, qui probablement sont ici fautifs, portent *quos arsa*. On pourroit croire, avec le Pere Hardouin, que cette leçon inintelligible *arsa*, s'est formée d'une abréviation défectueuse du mot *arisarum*. Nous avons traité de l'*arisarum* ou *aron* d'*Egypte*, au liv. 24, chap. 16.

(13*) Le Pere Hardouin décide que

c'est la première sorte d'ankuse, mentionnée chez Dioscoride, liv. 4, chap. 23, & dont nous avons déjà traité, liv. 22, chap. 20.

(14) Nous laissons subsister la leçon très problématique *rhinochisiam* que présente l'*index* du livre. Divers manuscrits portent les leçons, non moins incertaines, *rhinoclinosam* & *rinodiam*. Le Pere Hardouin conjecture qu'il faudroit lire, chez Pline, *onocleam*, d'après la leçon *ὄνκλειαν* que présente le texte de Dioscoride, *ibid.*

(14*) Tout cela est confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(15) Nous croyons rendre ici l'intention de l'Auteur, sans égard à la signification propre du mot *plumosa*

Il y a deux genres de *calfa* (12), dont l'un, semblable à l'*arum* (12*), croît dans les terres qu'on laboure. On le cueille avant qu'il soit sec, & on l'emploie aux mêmes usages que l'*arum* (13). On boit le suc de sa racine pour vider le ventre, & pour faire pousser les regles. Sa tige, cuite avec ses feuilles, parmi des légumes, guérit le ténéfme.

L'autre genre de *calfa* est appelé *ankhusa* (13*) par quelques-uns, & par d'autres *rhinokhifia* (14); il a les feuilles de la laitue (14*), mais plus longues & velues (15), & une racine rouge, dont l'application avec la fleur de farine guérit les érysi-pelles (16). Son suc, bu dans du vin blanc, est bon pour les ma-ladies du foie.

La *circaea* (17) ressemble au *strychnus* cultivé. Elle porte une très petite fleur noirâtre, une graine menue comme du millet, qui se forme dans de petites trompes, une racine haute d'un demi-pied, composée ordinairement de trois ou quatre bulbes, d'une odeur forte & chaude au goût. Cette plante croît sur les rochers exposés au soleil (18). On la fait infuser dans du vin (19); & on en boit pour les maladies & les douleurs de la matrice. On fait pour cet effet macérer, pendant vingt-quatre heures trois onces de la racine pilée dans trois sextiers de vin. Le même breu-

qu'il a employée, & qui représente, chez Dioscoride, *ibid.* l'épithète *δαδιά*; *crebris pilis densa*.

(16) Confirmé expressément, à l'é-gard des érysi-pelles, par Dioscoride, *ibid.*

(17) On lit la même chose chez Dioscoride qui, au liv. 3, chap. 134, appelle également cette plante *αρκυαία* (& d'un autre nom *διπυαία*, *dircaea*); & qui compare également ses feuilles à celles du *strychnus*, mais sans spéci-fier, comme Plin, si c'est du *stryk-*

nus cultivé qu'il parle, ou bien du *strychnus* sauvage. Le *strychnus* est la morelle, ou le *solanum* sauvage. Au reste, tout ce que dit Dioscoride de la *circaea*, est conforme à l'exposé de Plin, ainsi qu'à celui d'Oribasius, liv. 11, p. 201. Lobel parle de cette plante, in *Observ.* p. 137; sous le nom de *circaea Parisiana*, & en donne une figure vérifiée par le Pere Har-douin au Jardin du Roi.

(18) Dioscoride, *ibid.*

(19) Dioscoride, *ibid.*

& diem. Trahit eadem portio & secundas : semine lac minuitur , in vino aut multa aqua potio.

Cirsion cauliculus est tener duum cubitorum , triangulo similis , foliis spinosis circumdatus. Spinæ molles sunt. Folia bovis linguæ similia , minora , subcandida , & in cacumine capitula purpurea , quæ solvuntur in lanugines. Hanc herbam radicemve ejus adalligatam , dolores varicum sanare tradunt.

Cratæogonon spicæ tritici simile est , multis calamis ex una radice emicantibus : multorumque geniculorum. Nascitur in opacis , semine milii , vehementer aspero gustu : quod si bibant ex vino ante cœnam , tribus obolis in cyathis aquæ totidem , mulier ac vir , ante conceptum diebus XL virilis sexus partum futurum aiunt. Est & alia cratæogonos , quæ thelygonos vocatur. Differentia intelligitur lenitate gustus. Sunt qui florem cratæogoni bibentes mulieres intra XL diem concipere tradant. Eadem sanant hulcera vetera nigra cum melle : explent sinus hulcerum , & atropa carnosiora faciunt : purulenta expurgant : panos discutunt : podagras collectionesque omnes leniunt , peculiariter mammarum. Theophrastus arboris genus intelligi

(20) Dioscoride se fert ici d'une expression douteuse , que Galien interprete dans un sens très opposé à l'intention manifeste de Pline , comme si ce breuvage avoit la propriété de procurer l'abondance du lait. Voyez Galien , livre 7 , de Fac. Simp. Med. p. 190.

(21) Le Pere Hardouin décide que c'est le *cirsium Anglicum* de Lobel , in *Observ.* p. 314 , & dont le docte Jésuite a vérifié la figure au Jardin du

Roi. Ce qu'en dit Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride , liv. 4 , chap. 119.

(22) Cette prétention est celle du Médecin Andreas , chez Apulée , chap. 68 , & chez Dioscoride , *ibid.*

(23) Et de là vient le nom de *kirsion* , le mot Grec *κίρσιον* signifiant des varices.

(24) Ainsi appelé , ἀπὸ τῆς κραισίου ἐν τῇ γυνή , quod *genitalem vim movere credatur*. Hesychius l'appelle aussi plus

vage fait aussi sortir l'arrière-faix. La graine, avalée dans du vin, ou dans de l'eau de miel, fait passer le lait des femmes (20).

Le cirsiion (21), ou herbe aux varices, est une petite tige tendre, de deux coudées de hauteur, de forme triangulaire, & entourée de feuilles épineuses, mais dont les piquants sont mous. Ses feuilles ressemblent à celles de la buglosse, mais sont plus petites & blanchâtres. Elle porte à son sommet de petits boutons rouges qui tombent en duvet. On prétend que la plante (22), ou la racine, portée en amulette, guérit les varices (23).

Le *cratægonon* (24) formé de plusieurs tuyaux qui sortent d'une seule racine, & rempli de nœuds, a quelque ressemblance avec l'épi de froment. Cette plante croît dans les lieux fortement ombragés (25). Sa graine est comme celle du millet, & d'un goût très âpre. On dit (26) que si un homme & une femme, en avalent avant le repas, avec du vin, le poids de trois oboles dans autant de cyathes d'eau, l'enfant (fût-il même conçu quarante jours auparavant) sera du sexe masculin. Cette propriété n'est attribuée qu'au *cratægonon* mâle; car il y en a aussi un genre femelle, que l'on nomme *thelygonos* (27): on en reconnoît la différence à la douceur du goût. Des Auteurs prétendent que les femmes qui prennent en boisson la fleur du *cratægonon*, conçoivent avant le quarantième jour. Les mêmes fleurs, incorporées dans du miel, guérissent les ulcères invétérés & noirs; remplissent leur sinus, & réparent les déperditions de substance. Elles nettoient aussi les abcès qui rendent du pus, dissipent les bubons & les tumeurs, adoucissent la goutte, & tous les dépôts, particulièrement ceux des mamelles. Théophraste (28) désigne sous le

brèvement *cratægonon*, & cette leçon est celle des manuscrits de Plin. La leçon des Editeurs *cratægonon* a pour elle Dioscoride, liv. 3, chap. 139. C'est le bled noir, ou bled de vache, *melampyrus luteus, latifolius*. Le Pere Hardouin a reconnu cette plante au

Jardin du Roi.

(25) Dioscoride, *ibid.*

(26) Dioscoride, *ibid.*

(27) C'est-à-dire *génération de femelles.*

(28) Théophraste, *Hist.* liv. 3, chap. 15.

voluit *cratægon*, sive *cratægona*, quam Itali *aquifoliam* vocant.

Crocodilion *chamæleonis* herbæ *nigræ* figuram habet, radice longa, æqualiter crassa, odoris asperi. Nascitur in *fabuletis*. Pota sanguinem per nares pellit copiosum crassumque, atque ita lienem consumere dicitur.

Cynosorchin aliqui *orchin* vocant, foliis oleæ, mollibus ternis per semipedem longitudinis in terra stratis, radice bulbosa, oblonga, duplici ordine, superiore quæ durior est, & inferiore quæ mollior. Eduntur ut bulbi cocti, in vineis fere inventæ. Ex his radicibus si majorem edant viri, mares generari dicunt : si minorem feminæ, alterum sexum. In *Theffalia* molliorem in lacte caprino viri bibunt ad stimulandos coïtus, duriorém verò ad inhibendos. Adversantur alter alteri.

Chrysolachanum in pineto ; lactucæ simile nascitur. Sanat nervos incisos, si confestim imponatur. Et aliud ge-

(29) En Grec *agria* ; car c'est le nom Grec de l'*aquifolia*, en François *houx*. Mais cette acception du mot Grec *agria*, pris comme substantif, n'est qu'accidentelle ; il est d'ordinaire un adjectif féminin, qui signifie *sauvage*. Aussi prétend-on que Plinè s'y est mépris ; & ceux qui lui font ce reproche soutiennent que Théophraste à comparé le *cratægon* non au *houx*, avec qui il n'a aucun rapport, mais au *cormier sauvage*, nommé en Latin *forbus torminalis*, & en Grec *ἀγρία* *ἀγρία* ; & ces Critiques s'appuient du passage de Théophraste, non tel qu'il est aujourd'hui chez cet Auteur, mais tel qu'il est cité par Athénès, li-

vre 2, p. 50.

(30) Ruellius, p. 482, décide que c'est la *carline*, ou *leuk'acantha* (épine blanche) ; ce que Dioscoride, liv. 3, chap. 12, dit au sujet du *krokodellion*, est parfaitement conforme à ce qu'en dit ici notre Auteur. Voyez la figure de cette plante chez Lobel, in *Oberv.* p. 481.

(31) C'est le *fatyrion* des Latins, ou *testiculus canis* des Herboristes modernes. Nous en avons traité au l. 26, chap. 10. Toute cette description est conforme à celle qu'en donne Dioscoride, liv. 3, chap. 141.

(32) Dioscoride, *ibid.* lui donne aussi cet autre nom, lequel répond au

nom de *crataigon* ou *cratigonon* une forte d'arbruste appellée par les Italiens *aquifolia* (29).

Le *crocodilion* (30) a la figure de la plante noire du *khamaleon*, une racine longue également noire par-tout, & d'une odeur désagréable. Il naît dans les terres sablonneuses. Son suc, pris en boisson, fait sortir par le nez beaucoup de sang épais; & c'est ainsi qu'il consume, dit-on, la rate.

La *cynos-orkhis* (31), appellée simplement *orkhis* (32) par quelques-uns, pousse trois feuilles mollasses, & semblables à celles de l'olivier, qui s'étendent à terre à la longueur d'un demi-pied. Sa racine est bulbeuse, oblongue & divisée en deux parties, dont la supérieure est dure, & l'inférieure plus molle. Elles se trouvent ordinairement dans les vignes; & on les mange cuites, comme des bulbes (33). Si la plus grande de ces racines est mangée par les hommes (34), il en provient, à ce qu'on dit, des mâles; & si les femmes mangent l'autre, ou la plus petite, elles font des femelles. Les hommes, dans la Thessalie (35), boivent le suc de la plus molle dans du lait de chevre (36), pour s'exciter à l'usage des femmes; & celui de la plus dure pour réprimer leurs desirs. L'une détruit la qualité de l'autre (37).

Le *chrysolakhanon* (38), tout semblable à la laitue, vient dans les lieux plantés de pins. Il guérit les nerfs coupés, lorsqu'il est appliqué sans délai. Il y a un autre genre de *chrysolakhanum* à

mot Latin *testiculus*.

(33) Dupinet écrit en marge: «Aucuns, par ces bulbes, entendent ce que nous appellons des *appétits*, qu'on trouve ordinairement parmi les vignes».

(34) Ceci est emprunté de Théophraste, *Hist.* liv. 9, chap. 9; & se lit aussi chez Dioscoride, *ibid.*

(35) Dioscoride, *ibid.*

(36) Dupinet écrit en marge: «Diof-

» coride attribue ceci aux Dames de
» Thessalie, & dit tout le contraire
» de ce qu'avance ici Pline; car il dit
» que la racine la mieux nourrie in-
» cite au jeu d'amour, & que la plus
» flétrie refroidit».

(37) Dioscoride, *ibid.*

(38) C'est un mot Grec qui signifie *chou d'or*. C'est la *brassula minor* des Botanistes modernes, qui ressemble fort à la laitue.

nus chrysolachani traditur, flore aureo, foliis oleris. Cocum estur, ut olus molle. Herba hac adalligata morbum regium habentibus, ita ut spectari ab his possit, sanari id malum traditur. De chrysolachano nec satis dici scio, nec plura reperio. Namque & hoc vitio laboravere proximi utique herbarii nostri, quod ipsi notas velut vulgares, stric-tim, & nominibus tantum indicavere: tanquam coagulo terræ alvum sisti, stranguriam dissolvi, si bibatur ex vino aut aqua. Cucubali folia trita cum aceto, serpentium ictibus & scorpionum mederi. Quidam hanc alio nomine strumum appellant, alii Græce strychnon: acinos habet nigros. Ex his cyathus succi cum mulsi duobus, medetur lumbis: item capitis dolori cum rosaceo infusus. Ipsa strumis illita.

Peculiaris est Alpinis maximè fluminibus conferva; appellata à conferruminando. Spongia aquarum dulcium verius, quam muscus aut herba, villosæ densitatis atque fistulosæ. Curatum ea scio, omnibus fere ossibus confractis, prolapsum ex arbore alta putatorem, circumdata uni-

(39) Le Pere Hardouin décide, avec Dupinet, que c'est l'*atriplex* (l'arroche), dont nous avons parlé au l. 20, chap. 20. Voyez Lobel, *in Observ.* p. 96.

(40) Dioscoride dit expressément cela de l'arroche.

(41) Dupinet fait du chou tendre une espèce particulière qu'il appelle *choux-armoux*.

(42) Confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(43) Le Pere Hardouin décide qu'on ne fait ce que c'est que cette plante, & que c'est à tort que quelques uns en font l'*orkhis abortiva* de Lobel.

(44) Le texte de Pline varie ici

étrangement. Le premier manuscrit Royal porte *cuculi folia*. L'index du livre porte *culicus*. Les diverses éditions antérieures au Pere Hardouin, portent *cucubali folia*. J'ai cru devoir lire *cucubali folia*, d'autant que Plinè observe que la plante dont il veut parler est la même que le *stryknos* des Grecs, & le *strumus* des Latins; or nous lisons chez Dioscoride, *in Nothis*, que ce *strykhnos* des Grecs, les Romains l'appellent *strumus* & *cacubalus*, *στρυμύνα*, & *κακυβιδοβυ*. Le Pere Hardouin qui a adopté la leçon *cuculus*, fait de cette plante l'*alsine baccifera*, *solani instar*, ou *major alsine re-fleur*

fleur jaune & à feuille de chou (39) ; il se mange cuit (40) ; comme ce légume quand il est tendre (41). On prétend que cette plante, attachée sur une personne qui a la jaunisse, la délivre de cette maladie (42), si on a soin de l'attacher de manière que la personne puisse la voir. Je ne sache point qu'on ait beaucoup écrit sur cette plante : voilà du moins tout ce que j'ai trouvé ; car c'est aussi le défaut de nos derniers Botanistes de ne donner que des indications communes & très courtes des plantes, ou même de les désigner simplement par leurs noms ; comme quand ils disent que le *coagulum* (43) terrestre, pris en boisson dans du vin, ou dans de l'eau, arrête le cours de ventre, & guérit la rétention d'urine : & que les fleurs du *cacubalus* (44), broyées dans du vinaigre, guérissent les piquures des serpents & des scorpions. Il est bon de savoir que cette dernière plante n'est autre que le *strumus*, nommé par d'autres en Grec *stryknos*. Elle porte des grains noirs. Un cyathe de leur suc dans deux cyathes de vin miellé, guérit les maux de reins. Le même suc, versé sur la tête avec de l'huile rosat, en dissipe la douleur (45). On fait de la plante même un liniment pour les strumes (46) ou écrouelles.

La *conferva* (47) est une plante particulière aux rivières surtout qui viennent des Alpes. Elle tire son nom de sa qualité conferruminante (ou conglutinante) ; qui fait une espèce de soudure. C'est plutôt une éponge d'eau douce, qu'une mousse ou une plante. Elle est épaisse, filamenteuse, & remplie de trous. Je fais qu'en tombant du haut d'un arbre, un émondeur s'étoit fracassé presque tous les os, & qu'il fut guéri par le moyen de cette plante, en cette manière. On lui en entoura tout le corps ;

pens de Clusius, *Hist. rar. Plant.* l. 6, p. 183.

(45) Marcellus Empiricus, chap. 1, p. 35 : *Herba strumus contrita, & cum oleo permixta, impostaque temporibus... capitis dolorem tollit.*

(46) D'où cette plante prend le nom

Tome IX.

de *strumus*.

(47) Elle est dit-on fréquente dans le grand lac de la campagne du Milanois. Voyez sa figure chez Lobel, in *Observ.* p. 654. Consultez aussi le Dictionnaire de M. Valmont de Bomare

au mot *conferva*.

verso corpori, aquam suam inspergentibus, quoties in-
referet, raroque, nec nisi deficientem herbam mutationis
causa resolventibus, convaluissè vix credibili celeritate.

*De cocco gnidio, & dryopteri, & dryophono, & elatine,
& empetro sive calcifraga, & epicaëti vel elleborine, &
epimedio, & enneaphyllo, & filice, & de femore bubulo.*

CAPUT
9.

Cocco Gnidio color cocci, magnitudo grano piperis
major, vis ardens. Itaque in pane devoratur ne adurat,
cum gulam transit: huic vis præsentanea contra cicutam.

Sistit alvum dipsacos: folia habet lactucæ, bullasque
spinosas in dorsi medio, caulem dûum cubitorum, iisdem
spinis horridum, genicula ejus binis foliis amplectentibus,
concavo alarum sinu, in quo substitit ros falsus. In cacu-
mine capitula sunt echinata spinis. Nascitur in aquosis.
Sanat rimas sedis. Item fistulas decocta in vino radice,
usque dum sit crassitudo ceræ, ut possit in fistulas collyrium
mitti. Item verrucas omnium generum. Quidam & ala-
rum, quas supra diximus, succum illinunt his.

(1) Ce *cocum* de gnide n'est autre
que la graine de *thymelæa*, ou *poivre*
de montagne. Nous en avons traité au
chap. 20 & 21, du liv. 13.

(2) Comme le prescrit Théophraste,
Hist. liv. 9, chap. 22. Dioscoride sub-
stitue au pain d'autres intermedes,
tels que la farine, la bouillie, un
grain de raisin, ou du miel cuit, l. 4,
chap. 173.

(3) C'est le *labrum veneris*, ou char-
don à foullon, ou *virga pastoris*.

Voy. la figure chez Mathiolo, p. 661.

(4) Une mauvaise ponctuation avoit
fait attribuer cet effet au *cocum Gni-*
dium, dont on vient de parler, & qui
pendant est de vertu laxative, au
témoignage de tous les Auteurs. Le
Dre Hardouin a le premier relevé
cette faute des copistes & des Editeurs.
Galien reconnoît une vertu desicca-
tive (& pas conséquem propre à res-
serrer le ventre) dans le *dipsacos*, li-
vre 6, de *Fac Simp. Med.* p. 169.

(5) Toute cette description est com-

& à mesure qu'elle séchoit, on l'arrosoit avec l'eau où elle avoit trempé; & on l'ôtoit rarement, si ce n'étoit pour en mettre d'autre, lorsqu'elle venoit absolument à manquer. Il fut très promptement guéri.

De la graine de thymelée : du chardon à carder : de la fougere de chêne : de la mort de chêne : de la velvete ou véronique femelle : de la perce-pierre : de l'elléborine : de l'épimédion : de l'herbe à neuf feuilles : de la fougere ; de la cuisse de bœuf.

LE *coccum* de Gnide (1) a la couleur du *coccum* ou graine d'écarlate ordinaire. Il est plus gros que le grain du poivre, & il est d'une qualité extrêmement chaude. Aussi l'avale-t-on dans du pain (2) pour qu'il ne brûle point le palais ou le gosier au passage. C'est un bon spécifique contre les effets de la cigüe.

Le *dipsakos* (3) arrête le cours de ventre (4). Cette plante a des feuilles semblables à celles de la laitue (5); & au milieu de ces feuilles, au dos de chacune, des tubercules épineux; une tige de deux coudées de hauteur aussi toute garnie d'épines, avec des nœuds enveloppés par deux feuilles dont les aisselles forment une espèce de petit sac, cavité où s'arrête une rosée qui a un goût de sel. A son sommet il y a de petites têtes ou boutons hérissés encore d'épines. Le *dipsakos* croît dans les lieux aquatiques; il guérit les crevasses du fondement (6). Sa racine, cuite dans du vin, jusqu'à ce que la décoction ait la consistance de la cire, pour pouvoir être introduite en collyre dans les fistules lacrymales, est encore un bon remède pour ce mal, & pour toutes sortes de verrues. Quelques-uns les frottent du suc que l'on trouve, ainsi que nous venons de dire, sur les aisselles des feuilles.

forme à celle de Dioscoride, liv. 3, chap. 13.

(6) Ces mêmes effets sont avoués de Dioscoride, *ibid.*

Dryopteris filici similis, in arboribus nascitur, tenui foliorum subdulcium incisura, radice hirsuta. Vis ei caustica est. Ideo psilothrum est radix tusa: illinitur enim, usque dum sudores evocet: iterumque, & tertio, ita ne sudor-abluatur.

Dryophonon similis herba est, cauliculis tenuibus, cubitalibus, circumdati utrinque foliis pollicari amplitudine, qualia oxymyrsmes, sed candidioribus mollioribusque, flore candido sambuci. Edunt cauliculos decoctos. Semine verò ejus pro pipere utuntur.

Elatine folia habet helxinæ, pusilla, pilosa, rotunda, semipedalibus ramulis quinque senive à radice statim foliosis. Nascitur in segetibus, acerba gustu, & ideo oculorum fluxionibus efficax, foliis cum polenta tritis & impositis, subdito linteolo. Eadem cum lini semine cocta forbitionis usu dysenteria liberat.

Empetros, quam nostri calcifragam vocant, nascitur in

(7) Cette dénomination est composée des deux mots Grecs *drys*, un chêne, & *pteris*, fougere; comme qui diroit fougere de chêne, parceque c'est dans la mousse du chêne que croît la *dryo-pteris*. Nous nommons cette plante *osmunde*. Lobel, in *Observ.* p. 474, en a donné une figure, vérifiée depuis par le Pere Hardouin, au Jardin du Roi.

(8) Comme qui diroit *meurte des chênes*, ou *mort des bois*. De cette appellation ancienne & dérivée de la dénomination Grecque DRYOPHONON, *mort des bois*, le vulgaire a fait insensiblement la dénomination *meurte des bois*, comme l'appelle Dupinet, & la dénomination plus moderne encere

myrte des bois. C'est ce que n'ont compris ni Ruel, ni le Pere Hardouin. Écoutons ce dernier: DRYOPHONON SIMILIS, &c. *Nempe filici, atque dryopteris. Officina nostrates inquit Ruellius, lib. 2, pag. 449, nemoralem myrtum appellant, quod foliis sylvestre myrtum, ut alterno situ filiculam imitetur: fructu est acri, quo rura subinde vescuntur: Cusinos vocant, quasi culinarios, baccos eas: quod jam venerint in ganeam, gratissimo ori mandentium cibo, praesertim si edomita sacchari dulcedine acrimonia, praesententur: gaudet dryophonon caduis sylvis & quercetis: eo nostra scatent nemora, unde nomen duxit, quasi sylvæ cadem dixeris. A Dioscoridis, lib. 2, cap. 187, Δρῦκα ἄρ:*

La *dryopteris* (7), qui ressemble à la fougere, croît sur les arbres. Elle a une racine chevelue, d'où elle pousse des feuilles d'un goût douceâtre, & dentelées. Cette plante est caustique : aussi sa racine est-elle un véritable épilatoire. On s'en frotte jusqu'à ce qu'elle excite la sueur, & l'on réitere ce frottement jusqu'à trois fois, pour l'entretenir quelque tems.

Le *Dryophonon* (8) a aussi de la ressemblance avec la fougere. Cette plante a des caulicules minces & déliées (9), d'une coudée de hauteur, entourées de tous côtés de feuilles larges d'un pouce, telles que celles de l'oxymirine (10), mais plus blanches & plus molles ; sa fleur est blanche, semblable à celle du sureau. Les gens de la campagne en font cuire les petites tiges, & les mangent. Quant à la graine, ils s'en servent en guise de poivre (11).

L'*elatiné* (12) a les feuilles de l'helxine, petites, velues, rondes, & cinq ou six petites branches longues d'un demi-pied, qui, en partant de la racine, sont garnies de feuilles. Cette plante, qui croît dans les bleds, est d'un goût âpre ; aussi est-elle bonne pour les fluxions des yeux. On en broie les feuilles avec de la fleur de farine, & on en fait une application sur un petit linge. La même, cuite avec de la graine de lin, & prise en boisson, guérit de la dyfenterie.

L'*empetros* (13), que nos Botanistes nomment *calcifraga*,

pellatur. Iconem exhibet ex horto Bononiensi, Jac. Zanoni, Hist. Botan. cap. 26, pag. 55.

(9) Dupinet écrit en marge : » Aucuns pensent que le *meurte* des foirêts soit la même plante que la *khamarops* ».

(10) C'est le *brusc*, selon Dupinet.

(11) Aujourd'hui même, selon l'observation du Pere Hardouin.

(12) Le Pere Hardouin décide que c'est la véronique femelle, *veronica*

fœmina de Fuschius, dont on voit la figure chez Dodonée, p. 42, figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(13) C'est la plante que nous nommons fenouil marin, perce-pierre, bacille, crête marine, &c. Dodonée appelle cette plante *crethmum marinum* ; il en donne la figure p. 693. Les vinaigriers, observe le Pere Hardouin, conservent cette plante près de deux ans dans des barils de vinaigre.

montibus maritimis, fere in saxo : quo propius mari fuerit, minus falsa est : potaque bilem trahit, hac pituitas : quo longius magisque terrena, amarior sentitur. Trahit aquam. Sumitur autem in jure aliquo, aut in hydromelite. Vetustate vires perdit. Recens urinas ciet decoctum in aqua vel tritum, calculosque frangit. Qui fidem promisso huic quærent, affirmant lapillos, qui subfervefiant una, rumpi.

Epipactis, ab aliis elleborine vocatur, parva herba, exiguis foliis, jocineris vitiis utilissima, & contra venena pota.

Epimédion caulis est non magnus, ederæ foliis denis atque duodenis, nunquam florens, radice tenui, nigra, gravi odore. Nascitur in humidis, & huic spissandi refrigerandique natura, fœminis cavenda. Folia in vino trita virginum mammas cohibent.

Enneaphyllon, longa folia novena habet, causticæ na-

(14) Dupinet observe en marge ce qui suit : « Selon les vieux exemplaires, » tant plus cette herbe croît près de la » mer, tant plus tient-elle du sel, » &c. ». Quant au Pere Hardouin, il est pour la leçon *minus falsa est*, & blâme fort Sarrazin & Dalechamp, d'avoir critiqué notre Auteur en cet endroit.

(15) Par en bas, selon Dioscoride, dont le texte supplée ici à l'extrême concision de celui de Pline. Voyez Dioscoride, liv. 4, chap. 181.

(16) C'est l'*herniaria*, ou *herniosa*, de quelques-uns, la *centograna* ou *millegrana* des Italiens, selon Anguillara, part. 14, p. 282. Du tems de Pline, cette plante ne croissoit qu'en Asie & en Grece. Nous en avons déjà

parlé, liv. 13, chap. 20.

(17) Dupinet écrit en marge : « Ce » n'est point l'elkéborine de Théophraste, selon quelques-uns ».

(18) C'est aussi le nom que lui donne Dioscoride, qui en dit, liv. 4, chapitre 19, précisément les mêmes choses que Pline. *Epimédion*, c'est comme qui diroit *εις μηδρα, ad genitalia*. Cette dénomination & la vertu excessivement réfrigérente que Pline reconnoît dans la plante, indiquent qu'on l'appliquoit autrefois, non seulement sur les mamelles des femmes, mais encore sur les parties naturelles du sexe viril, comme un topique froid, & des plus propres à en réprimer les signes. Voyez la figure de l'*epimédion* chez Dodonée, p. 589; figure véri-

naît sur les montagnes maritimes, & presque sur la roche nue. Plus cette plante est près de la mer, & moins elle est salée (14); plus elle en est éloignée & reculée dans les terres, plus elle a de sel & d'amertume. On en fait une boisson dont l'effet est d'évacuer la bile (15), les sérosités, les humeurs aqueuses. On la prend dans du bouillon, ou dans de l'hydromel. Quand on la laisse trop vieillir, elle perd toute sa force; broyée ou cuite récente en eau simple, elle fait uriner, & brise les pierres de la vessie. Ceux qui veulent bien établir cette dernière propriété, assurent, pour y donner plus de foi, que quand on fait un peu bouillir avec de l'empetros de petits cailloux, ils sont dissous promptement.

L'*epipactis* (16) que d'autres nomment *elleborine* (17), est une petite plante à très petites feuilles, qui se prend efficacement en boisson, tant pour les maladies du foie que contre les venins.

L'*epimédion* (18) est une petite tige qui a dix ou douze feuilles semblables à celles du lierre, qui ne fleurit jamais, & dont la racine est déliée, noire & d'une odeur forte. Elle croît dans les lieux humides; elle est de vertu incrassante & refroidissante (19). Les femmes doivent bien se garder d'en faire usage (20). Ses feuilles, broyées dans du vin (21), empêchent la gorge des jeunes filles de prendre trop d'accroissement (22).

L'*enneaphyllon* a neuf longues feuilles d'une qualité caustique.

écrite depuis au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Dupinert donne à cette plante le nom de *viadiba*.

(19) Confirmé, tant par Dioscoride, *ibid.* que par Galien, liv. 6, de *Fac. Simp. Med.* p. 174.

(20) De faire usage de la racine, selon Dioscoride; car, dit-il, elle cause la stérilité.

(21) Dans de l'huile, selon Dioscoride, *ibid.* Cet Auteur dit qu'un tel cataplasme empêche l'accroissement

de la gorge.

(22) Cette recette devoit sur-tout être employée par les Thessaliens, & autres marchands d'esclaves, qui par ce moyen pouvoient faire passer les jeunes filles qu'ils vendoient pour plus jeunes encore qu'elles n'étoient. Ils avoient sans doute aussi recours à l'*epimédion* pour retarder la puberté chez les jeunes garçons dont ils trafiquoient. Voyez la note 18.

(23) *Ennea-phyllon*, c'est-à-dire

turæ. Imponitur lana circumdatum, ne urat latus : continuo enim pufulas excitat, lumborum doloribus & coxendicum utilissimum.

Filicis duo genera, nec florem habent, nec semen. Pterin Græci vocant, alii blechnon, cujus ex una radice complures exeunt filices, bina etiam cubita excedentes longitudine, non graves odore. Hanc marem existimant. Alterum genus thelypterin Græci vocant, alii nymphæam pterin. Est autem singularis, atque non fruticosa, brevior, molliorque, & densior, foliis ad radicem canaliculata. Utriusque radice sues pinguescunt. Folia utriusque lateribus pinnata, unde nomen Græci imposuère. Radices utriusque longæ in obliquum, nigræ, præcipue cum inaruere. Siccarum autem eas sole oportet. Nascuntur ubique, sed maximè frigido solo. Effodi debent Vergiliis occidentibus. Usus radice in trimatu tantum, neque antea, neque postea. Pellunt interaneorum animalia : ex his ténias cum

plante à neuf feuilles. Le Pere Hardouin ne pense point que ce soit la *dentaria enneaphyllon*, qu'il a reconnue au Jardin du Roi, d'après la figure qu'en donne Lobel, in *Observ.* p. 392. En effet, dit-il, cette dentaire n'a point neuf feuilles; mais ses feuilles ont neuf partages ou incisions naturelles; ce qui l'a fait surnommer abusivement *enneaphyllon*, ou plante à neuf feuilles.

(24) Le mâle & la femelle. La figure de l'un & l'autre se trouve chez Dodonée, p. 459; & ces figures ont été vérifiées au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(25) M. de Querlon observe en

note que les Modernes ont trouvé la graine de la fougere.

(26) *Pteris*, c'est-à-dire aile.

(27) *Bléknon*, comme écrit Dioscoride, liv. 4, chap. 180, ou *blacknon*, comme portent quelques manuscrits de Pline, & l'*index* même du livre. Au reste, ces deux leçons sont également bonnes, & la diversité des dialectes les autorise. Dupinnet fait du *bléknon* la même plante que le *blékhros* de Théophraste, liv. 1, chap. 8. En conséquence, il écrit en marge :
 » Théophraste, *Caus. Plant.* écrit que
 » par grand miracle, la fougere dite
 » *blékhros* fleurit environ le jour du
 » solstice; & de là est venu la super-

Cette

Cette plante est très bonne pour les maux des reins & des hanches; mais quand on l'applique, on l'enveloppe dans de la laine, pour qu'elle ne brûle point le côté; car elle fait aussi-tôt venir des cloches.

On distingue deux genres de fougere (24); ils n'ont ni graine ni fleur (25). Les Grecs nomment cette plante *pteris* (26), & d'autres *blékhnon* (27). L'un n'a qu'une racine d'où sortent plusieurs rejettons qui ont plus de deux coudées de longueur, & ne sont pas d'une odeur forte: celui-ci passe pour être le mâle. L'autre genre est appelé par les Grecs *thelypteris*, c'est-à-dire fougere femelle; & d'autres (28) l'appellent aussi *nymphæa pteris*. Cette dernière ne pousse qu'une seule tige (29), peu chargée de branches, plus courte, plus molle, plus touffue, garnie de feuilles à sa racine, & comme cannelée. La racine des deux genres de fougere engraisse le porc. Les feuilles de l'une & l'autre plante sont découpées en forme d'ailes; & c'est pourquoi les Grecs ont appelé la fougere *pteris*, c'est-à-dire aile (30). L'un & l'autre genre ont des racines qui s'étendent en travers, & qui sont noires, sur-tout étant seches. Il faut les faire sécher au soleil. Ces plantes croissent par-tout, mais principalement dans une terre froide. Le tems de les lever de terre est au coucher des Pléiades (31). On ne fait usage de leurs racines qu'au bout de trois ans, jamais avant ni après. Elles chassent les vers des intestins (32), mais de cette façon: Prises en breuvage avec du miel, elles dé-

» tition d'aller chercher sa graine la
» veille de la S. Jean ».

(28) Dioscoride, liv. 4, chap. 180.

(29) Dupinet écrit en marge: » Ou, selon Théophraste, elle jette plusieurs tiges qui encore se fourchent en branches; & la vérité est telle ». Il y a ici plus d'une erreur; car c'est Dioscoride & non Théophraste qui dit cela. En outre, c'est de la fougere mâle, & non de la femelle que Dios-

Tome IX.

coride le dit. Enfin, Pline n'est point ici en contradiction avec Dioscoride, ou tout autre Auteur Grec, comme l'ont avancé Dalechamp & Dupinet.

(30) Et c'est pourquoi Columelle l'appelle *avia*, liv. 6, chap. 14.

(31) On a traité du coucher des Pléiades au liv. 18, chap. 25.

(32) Confirmé par Théophraste, *Hist.* liv. 9, chap. 20; & par Galien, liv. 8, de *Fac. Simp. Med.* p. 22.

melle : cætera ex vino dulci triduo potæ. Utraque stomacho inutilissima. Alvum solvit : primo bilem trahens , mox aquam : melius tæniæ cum scammonii pari pondere. Radix ejus duûm obolorum pondere ex aqua , post unius diei abstinentiam bibitur , melle prægustato contra rheumatismos. Neutra danda mulieribus , quoniam gravidis abortum , cæteris sterilitatem facit. Farina earum hulceribus tetrâ inspergitur : jumentorum quoque cervicibus. Folia cimicem necant : serpentem non recipiunt. Ideo substerni utile est in locis suspectis : ustæ etiam fugant nidore. Fecere Medici hujus quoque herbæ discrimen. Optima Macedonica est , secunda Cassiopica.

Femur bubulum appellatur herba , nervis & ipsa utilis , recens in aceto ac sale trita.

Galeopsis , aut , ut alii , galeobdolon , vel galion , caulem & folia habet urticæ læviora , & quæ gravem odorem trita reddant : flore purpureo. Nascitur circa sepes ac semitas ubique. Folia caulesque duritias & carcinomata sanant ,

(33) Cette efficacité des racines de fougere pour l'expulsion du ver solitaire , ou *tania* , est confirmée , non seulement par Dioscoride , liv. 4 , chapitre 180 , par Théophraste , *Hist.* l. 9 , chap. 20 , & par Galien , liv. 8 , de *Fac. Simp. Med.* p. 22 ; mais encore par les dernières expériences des Modernes. Sur quoi consultez tous les papiers publics de 1775.

(34) Dioscoride à cet effet , liv. 4 , chap. 187 , en fait manger les feuilles récentes , en guise de choux. Sa racine a la même vertu , selon Scribonius Largus , chap. 34 , *Compos.* 136 : *Alvum mollientia. Biles purgat & filicis radix lota & rasa , atque in minimas*

particulas concisa.

(35) Dioscoride , liv. 4 , chap. 186.

(36) Confirmé , à l'égard de la fougere femelle , par Dioscoride , liv. 4 , chap. 178 , ainsi que par Théophraste , *ibid.* , & cela par la raison qu'elle est mortelle au fœtus , comme l'observe Galien , liv. 8 , de *Fac. Simp. Med.* p. 22.

(37) Dioscoride , *ibid.*

(38) Dioscoride , *ibid.*

(39) Plante inconnue de nos jours.

(40) Le Pere Hardouin paroît persuadé que c'est le *lamium* , ou ortie morte , dont nous avons traité au livre 21 , tout à la fin du chap. 15 ; &

truivent le *tania* ou ver solitaire (33), & bues pendant trois jours dans du vin doux, tous les autres vers. Les deux especes de racines sont contraires à l'estomac; mais elles relâchent le ventre (34), & font d'abord sortir la bile, ensuite les eaux. Elles chassent encore plus sûrement le *tania* (35), en y mêlant pareil poids de scammonée. Pour les rhumatismes, après un jour de diete, on avale dans de l'eau le poids de deux oboles des mêmes racines; mais on mange auparavant du miel. On ne doit donner aux femmes aucun des deux genres de fougères (36); car la plante, en général, fait avorter les femmes enceintes, & rend les autres stériles. On répand la racine en poudre sur les ulcères qui tendent à la corruption (37), ainsi que sur le col des bêtes de somme (38). Les feuilles de fougère tuent les punaises & écartent les serpents. C'est pourquoi il est bon d'en joncher les lieux qu'on soupçonne en être infectés; & quand on les brûle, leur vapeur seule fait fuir ces reptiles. Les Médecins admettent aussi une différence locale de fougères. Ils ont décidé que la meilleure étoit celle de Macédoine, ensuite celle de Cassiopée, ville d'Epire.

La plante nommée *femur bubulum*, cuissé de bœuf (39), est très bonne pour les nerfs, broyée toute fraîche avec du vinaigre & du sel.

La *galeopsis* (40), ou, comme d'autres l'appellent, le *galeobdolon*, ou le *galion* (41), a la tige & les feuilles de l'ortie, mais plus lisses, & d'une odeur forte quand elles sont broyées, avec une fleur rouge. Cette plante croît par-tout, près des haies & des chemins. Les feuilles & les tiges, broyées dans du vinaigre, & appliquées sur les duretés & les chancres, les guérissent, ainsi

au liv. 22, tout au commencement du chap. 14. Mais c'est une simple présomption, contredite par le sentiment d'Anguillara qui veut que la *galeopsis* soit une plante de Grece. Voyez cet Ecrivain, part. 4, p. 278.

(41) L'indice du livre porte *gallio*;

& cette leçon s'appuie des manuscrits; mais le Pere Hardouin observe que la leçon *galion* lui paroît préférable, d'autant que la plante dont Plinè traite ici, n'a rien de commun avec le *gallion* décrit chez Dioscoride, liv. 4, chap. 96.

ex aceto, trita & imposita : item strumas. Panos & parotidas discutiunt. Ex usu est & decoctæ succo fovere. Putrescentia quoque & gangrænas sanat cum sale.

GlauX antiquitus eugalacton vocabatur, cytiso & lenticulæ foliis similis : averfa candidiora. Rami in terram serpunt quini senive, admodum tenues ab radice. Flosculi purpurei exeunt. Invenitur juxta mare. Coquitur in sorbitione similaginis, ad excitandam ubertatem lactis. Eam qui hauserint, balineis uti convenit.

De glaucio, & glycidis, & gnaphalio sive chamæzelo, & gallidraga, & holco, & hyoseri, & holosteo, & hippophaesto.

CAPUT
10.

GLAUCION in Syria & Parthia nascitur, humilis herba, densis foliis, fere papaveris, minoribus tamen sordidioribusque, odoris tetri, gustus amari cum adstrictione. Granum habet crocei coloris. Hoc in olla fictili luto cir-

(42) C'est le nom de la chouette en Grec; & l'on ne voit guere pourquoi ce même nom auroit été donné à un simple aussi salubre & aussi utile aux nourrices : c'est ce qui me fait croire que cette plante étoit originairement appelée *glax* ; d'où le vulgaire l'aura insensiblement nommée *glauX*, par corruption. En effet, les Glossaires Grecs font mention de la *glax* comme d'une herbe qui donne du lait : γλαξ, *genus herbe lactifica*. Etym. Or, il est évident que cette appellation *glax* est une abréviation de *galax*, & vient de *gala*, lait, qui se dit aussi en Grec *glagos*, par un pareil retranchement

de la première voyelle. Dioscoride ; liv. 4, chap. 141, dit de la *glauX* précisément les mêmes choses que Plin. Le Pere Hardouin décide que c'est la *glauX exigua maritima* qu'il a reconnue au Jardin du Roi, d'après la figure qu'en donne Lobel, *in Observ.* Elle est, dit-il, fréquente dans l'Abbruze & dans la Campagne de Pise, sur la côte maritime, comme l'a observé avant lui Anguillara, part. 14, p. 290. La vertu lactifique de cette plante mériteroit sans doute que le Gouvernement s'efforçât de la naturaliser sur les côtes de France.

(43) Confirmé, non seulement par

que les écrouelles. Elles font aussi résoudre les bubons & les parotides, qu'on étuve encore avec la décoction de la plante ; & son application avec le sel, guérit les gangrenes, ainsi que toute espèce de mal qui tend à la putréfaction.

La plante connue sous le nom de *glaux* (42), s'appelloit anciennement *eugalaçon*. Ses feuilles ressemblent à celles du cytise & de la lentille, si ce n'est qu'elles sont plus blanches par-dessous. Elles poussent cinq ou six branches qui rampent sur la terre, qui sont fort menues vers la racine, & dont il sort de petites fleurs rouges. Elle se trouve près de la mer. On la fait cuire dans du gruau de farine de froment (43), pour faire venir abondamment du lait aux nourrices. Après en avoir fait usage, il est bon de prendre les bains.

Du glaucion : de la glycisfide : du gnaphalion ou chamæzele : de la gallidrague : de l'holcus : de l'hyoseris : de l'holofteon : de l'hippophæston.

Le *glaucion* (1) croît dans la Syrie & dans le pays des Parthes. C'est une plante peu élevée de terre, assez touffue, & dont les feuilles sont à-peu-près celles du pavot, mais plus petites, moins nettes (2), d'une odeur agréable & d'un goût amer, qui provient de leur qualité astringente. Elle produit un grain jaune, dont voici l'usage : après l'avoir enduit d'un lut, on le met au four

Dioscoride, mais encore par Galien, liv. 6, de *Fac. Simp. Med.* p. 166.

(1) Dupinet écrit en marge : « C'est l'herbe dont se fait le *memitha* des Apothicaires ». Mais il paroît ici, comme presque par-tout ailleurs, suivre les opinions de Dalechamp, dont la décision est critiquée en cette occasion par le Pere Hardouin qui

fait voir, par des passages formels de Dioscoride, liv. 4, chap. 100, & de l'Auteur du livre de *Simp. Med. ad Patern.* tome 13 des Œuvres de Galien, p. 991, que le *glaukion* est une plante exotique, qui croît au territoire d'Hierapolis de Syrie.

(2) *Plus grasses*, écrit Dioscoride ; *ibid.*

cumlitum, in clibanis calefaciunt : deinde exempto, succum exprimunt ejusdem nominis : usus est & succi, & foliotum si terantur, adversus epiphoras, quæ universæ uno impetu cadunt. Hinc temperatur collyrium, quod Medici diaglaucion vocant. Lactis quoque ubertas intermissa restituitur. Sumitur ejus rei causa ex aqua.

Glyciside, quam aliqui pæoniam, aut pentorobon vocant, caulem habet duûm cubitorum, comitantibus duobus aut tribus, subrutilum, cute lauri : folia qualia isatis, pinguiora, rotundioraque, & minora : semen in siliquis, aliud grano rubente, aliud nigro. Duo autem genera sunt. Femina existimatur, cujus radicibus ceu balani longiores circiter octo aut sex adhærent. Mas plures habet, quoniam non una radice nixusest, palmi altitudine, candidaque. Ea gustu adstringit. Feminae folia myrrham redolent, & densiora sunt. Nascuntur in sylvis. Tradunt noctu effodiendas, quoniam pico Martio impetum in oculos faciente, interdiu periculosum sit. Radix verò cum effodiatur, periculum esse ne sedes procidat. Magna id vanitate ad ostentationem rei fictum arbitror. Usus in his diversus. Rubra enim grana rubentes menses sistunt, xv fere pota in vino

(3) Confirmé par Dioscoride, & l'Auteur du livre *ad Patern. ibid.*

(4) Sur la maniere de le composer, voyez Scribonius Largus, *Compos. 21.*

(5) C'est la pivoine, dont on a traité au liv. 25, chap. 4. Presque tout ce qu'en dit ici Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 3, chap. 157.

(6) Dioscoride, *ibid. τριὰς ἑπτὰ ἀκλῆς*, &c. *Femina radicibus ceu glandes septem octoye adherent, quales asphodeli*

radicibus agnascuntur. Voyez la figure de la plante chez Mathiole, p. 915.

(7) Dioscoride differe ici de Pline, en ce qu'il ne donne qu'une racine au mâle, à laquelle on ne voit que peu ou point de glands : ces glands du mâle sont tous, selon cet Auteur, à la sommité de la plante. Du reste, cette racine du mâle est, selon lui, de la grosseur du doigt, de la hauteur d'un palme, de couleur blanche, d'un goût astringent.

dans un pot de terre (3). On ôte le lut, & l'on en tire un suc connu sous le nom de *glaucion* (4). On use avec succès & de ce suc, & des feuilles que l'on broie à cet effet pour les inflammations des yeux, qui, par ce moyen, se dissipent à l'instant. Aussi en fait-on un collyre appelé par les Médecins *dia-glaukion*. Le suc rétablit encore l'abondance du lait supprimé chez les femmes qui nourrissent. On le prend, à cet effet, dans de l'eau.

La *glycifide* (5) que quelques-uns nomment *pæonia* ou *pentorobon*, a une tige de deux coudées de hauteur, un peu rousse, accompagnée de deux ou trois caulicules, & dont la peau ressemble à celle du laurier. Ses feuilles sont presque celles de l'*isatis*, mais plus grasses, plus rondes & plus petites. La graine est renfermée dans des gouffes, & il y en a de rougeâtre & de noire. Cette plante se distingue aussi en deux genres. On croit que la femelle est celle qui a comme six ou huit glands assez longs, attachés à ses racines (6). Le mâle en a davantage, parcequ'il est appuyé sur plusieurs racines hautes d'un palme (7), blanches & d'un goût piquant, comme tous les astringents. Les feuilles de la plante femelle ont l'odeur de la myrrhe, & sont plus touffues (8). Les deux genres croissent dans les bois. On dit qu'il faut les ôter de terre pendant la nuit (9), parcequ'en faisant cette opération dans le jour, on s'expose à être assailli par le pivert de Mars, qui s'attaque aux yeux; & qu'une personne qui déterre la racine (10), s'expose de plus à une chute de fondement. Ce sont, à mon avis, de vaines fables dont l'objet est d'attacher du mystère & de l'importance à une chose qui n'en mérite point. On tire divers usages de cette plante. Quinze grains ou environ, de la semence rouge, avalés dans du vin noir, arrêtent l'écoulement

(8) Dioscoride dit que ces feuilles sont découpées, & semblables à celles du smyrnion, plante ainsi nommée, parceque son odeur ressemble à celle de la myrrhe.

(9) Voyez Plinè lui-même, liv. 25, chap. 4.

(10) Théophraste, *Hist.* livre 9, chap. 9.

nigro. Nigra grana vulvis medentur, ex passo aut vino totidem pota. Radix omnes ventris dolores sedat in vino, alvumque purgat: sanat opisthotonum, morbum regium, renes, vesicam: arteriam autem & stomachum decocta in vino: alvumque sistit: estur etiam contra malum mentis: sed in medendo quatuor drachmæ satis sunt. Grana nigra auxiliantur & suppressionibus nocturnis, in vino pota, quo dictum est numero. Stomachi verò erosionibus, & esse ea, & illinire prodest. Suppurationes quoque discutiuntur: recentes nigro semine, veteres rubro. Utrumque auxiliatur à serpente percussis; & pueris contra calculos, incipiente stranguria.

Gnaphalion alii chamæzelon vocant, cujus foliis albis mollibusque pro tomento utuntur: sane & similia sunt. Datur in vino austero ad dysenteriam: ventris solutiones mensisque mulierum sistit. Infunditur autem tenesmo. Illinitur & putrescentibus hulcerum.

Gallidragam vocat Xenocrates leucacantho similem, palustrem & spinosam, caule ferulaceo, alto, cui summo

(11) Dioscoride, *ibid.*

(12) Dioscoride, *ibid.*

(13) Dioscoride, *ibid.*

(14) Dioscoride, *ibid.*

(15) Apulée, chap. 64, tit. 1: *Ad lunaticos: Herba pœonia si lunatico jacenti ligetur in collo: statim se levat sanus. Et si eam secum portaverit, nunquam ei hoc malum accidet.*

(16) Une plus grande quantité causeroit l'aliénation d'esprit, loin de la guérir. Aussi Seleucus, in *Gloss.* chez Athénée, l. 3, p. 76, recommande-t-il aux femmes de s'en abstenir en repas.

(17) Dioscoride, *ibid.*: *σι δὲ μέλα-*

νε, &c.: Quæ vero nigra sunt grana, auxiliantur suppressionibus nocturnis, quas ephialtas vocant. Consultons aussi l'Auteur du livre intitulé Kiranidum Kirani, p. 19, de Pœonia: Radix autem ejus suffumigata, vel bibita demones expellit, & phantasmatum cuncta: gestata autem idem facit.

(18) Dioscoride, *ibid.*

(19) Dupinet écrit en marge: » Il y en a qui la prennent pour la *cruciata*, d'autres pour une certaine herbe qui ressemble à l'*impia* de Pline ». Nous avons traité du *gnaphalion* ou *centunculus* au livre 24, menstruel

menstruel (11); & autant de grains noirs, pris dans du vin cuit ou dans du vin ordinaire (12), guérissent les maux de la matrice. La racine, en breuvage dans du vin, appaise toutes les douleurs des entrailles, & débarrasse le bas-ventre; elle guérit l'opisthotone (13), ou renversement spasmodique de la tête, la jaunisse, les maux de reins, la vessie; & , cuite dans du vin, l'artere, l'estomac, le cours de ventre (14). On la fait manger à ceux qui ont l'esprit aliéné (15); mais on n'excede point la dose de quatre dragmes (16). Les grains noirs, avalés dans du vin au nombre qu'on vient de spécifier, font d'un grand secours pour les cochemars ou affections & illusions nocturnes (17). On en mange, & l'on en fait des applications, avec un égal succès; pour les érosions de l'estomac (18). On arrête aussi les suppurations lorsqu'elles sont récentes, avec les grains noirs; & celles qui sont invétérées, avec la graine rouge. Les uns & les autres font un bon remede contre les atteintes des serpents, & d'un grand secours aux enfants attaqués du calcul, quand la difficulté d'uriner se déclare.

Le *gnaphalion* (19), appelé par quelques-uns *khamazelon*, a des feuilles blanches & mollasses, dont on se sert en guise de bourre ou de coton pour les oreillers: elles sont cotonneuses en effet. On donne cette plante dans de gros vin, pour la dysenterie. Elle arrête le dévoiement & les pertes des femmes: on en fait des clysters pour le ténésme, & un liniment pour les parties des ulcères qui tendent à la putréfaction.

La *gallidraga* (20) de Xénocrate (21) ressemble au *leuk'akanthon*. C'est une plante de marais, épineuse, à tige férulacée

chap. 15. Tout ce qu'en dit ici Pline est conforme à ce qu'en dit Dioscoride, liv. 4, chap. 122.

(20) Le Pere Hardouin conjecture que c'est la verge à pasteur, *virga pastoris*, ou *dipsacos tertia* de Dodonée, & dont il donne la figure, p. 723.

Tome IX.

C'est aussi le sentiment de Dupinet

(21) Médecin Grec, disciple de Platon, & dont on a un petit traité des aliments que fournissent les animaux aquatiques. Voyez, sur les autres ouvrages, Diogene Laerce, livre 4.

capite inhæret simile ovo. In hoc crescente ætate vermiculos nasci tradunt, quos pyxide conditos adalligari cum pane brachio ad eam partem, qua dens doleat, mireque illicò dolorem tolli. Valere non diutius anno, & ita si terram non attigerint.

Holcus in faxis nascitur siccis. Aristas habet in cacumine, tenui culmo : quale hordeum restibile. Hæc circa caput alligata, vel circa lacertum, educit è corpore aristas. Quidam ob id aristidam vocant.

Hyoseris intubo similis, sed minor, & tactu asperior : vulneribus contusa præclare medetur.

Holosteon sine duritia est, herba ex adverso appellata Græcis sicut fel dulce, tenuis usque in capillamenti speciem, longitudine quatuor digitorum, ceu gramen : foliis angustis, adstringens gustu. Nascitur in collibus terrenis. Usus ejus ad convulsa, rupta, in vino pota. Et vulnera quoque conglutinat. Nam & carnes coguntur, addita.

Hippophæston nascitur in spinis, ex quibus fiunt æneæ

(22) L'orge bâtard, *hordeum spontaneum*, *spurium* de Lobel, & dont il donne la figure, in *Observ.* p. 18. Voyez Anguillara, parag. 12, p. 210. Quelques Botanistes lui donnent le nom d'orge gramen, *gramen hordeaceum*.

(23) De là son nom de *holkos*, qui vient du verbe Grec ἔλαω, *traho*.

(24) Je lis *hyoseris* avec le premier manuscrit Royal, & non *hyofiris* avec les Editeurs. Voyez la figure de cette plante chicoracée, dans l'*Hortus Bononiensis* de Jacques Zanoni, ch. 55, p. 105; il l'a appelée *jacca Cretica*, *spinosa*, la jaccée épineuse de Crete.

(25) C'est-à-dire *la toute offeuse*. Il paroît que c'est la petite serpentine, *serpentina omnium minima* de Lobel, & dont il donne la figure, in *Observ.* p. 240; figure vérifiée par le Pere Hardouin au Jardin du Roi. Tout ce que dit Pline de l'*holosteon* est confirmé par Dioscoride, liv. 4, chap. 11.

(26) Cælius Aurelianus, l. 3, Chron. chap. 1 : *Multa contraria interpretationis vocabulum sumpserunt, ut fella, quæ Græci γλυκία vocant, velut dulcia, cum sint amarissima.*

(27) Dioscoride, *ibid.* : Διναται δὲ; &c. *Carnes & hæc herba cogit atque conglutinat, dum coquantura addita, & ad rupta in vino propinatur.* Cela est

assez haute, dont le sommet porte une tête qui a la forme d'un œuf : on dit qu'à mesure qu'elle croît, il s'y engendre de petits vers, & qu'après les avoir enfermés dans une boîte, si on les attache au bras avec du pain, du côté où la dent fait mal, la douleur est dissipée sur-le-champ ; mais qu'ils ne peuvent servir plus d'un an : encore est-il essentiel qu'ils ne touchent point la terre.

L'*holcus* (22) croît dans des rochers arides. Il porte à son sommet des épis sur un tuyau fort délié, tel que l'orge qui germe d'une année à l'autre, après avoir été scié. Cette plante, attachée autour de la tête, ou au bras, fait sortir des chairs les piquants ou barbes d'épis qui y sont entrés (23) : & comme la barbe d'un épi se dit en Latin *arista*, de là le nom d'*aristida* que quelques-uns ont donné à cette plante.

L'*hyo-feris* (24) ressemble à la *feris* ou endive, mais est plus petite & plus rude au tact. Cette plante, broyée, est un bon remède pour les plaies.

L'*holosteon* (25) (que les Grecs ont ainsi nommé par antiphrase, comme le fiel (26), qu'ils nomment *glukea*, c'est-à-dire le doux) est, contrairement à son nom, qui signifie tout osseux, une plante très molle, dont les brins sont comme des cheveux, & longs de quatre doigts, comme le gramen, les feuilles étroites & d'un goût piquant qui décele sa qualité astringente. Elle croît sur les collines terreuses. On en fait usage en boisson dans du vin, pour les descentes & dérangements d'intestins. Elle réunit aussi les blessures (27), comme elle colle ensemble les chairs auxquelles on la mêle.

L'*hippophæston* (28) croît parmi l'espece d'épines que les fou-

aussi confirmé par Galien, liv. 8, de *Fac, Simp. Med.* p. 214.

(28) Ruel, p. 455, atteste avoir vu cette plante, telle que Plinè & Dioscoride, liv. 4, chap. 163, la dé-

crivent. Elle lui venoit de Narbonne. Dioscoride, qui dit de cette plante les mêmes choses que Plinè, lui donne les noms d'*hippophæston* & d'*hippophæss.*

fulloniæ, sine cauliculo, sine flore, capitulis tantùm inani-
bus, & foliis parvis, multis, herbacei coloris, radículas
habens albas, molles. Succus earum exprimitur æstate, ad
solvendam alvum, tribus obolis, maximè in comitialibus
morbis, & tremulis, hydropicis. Contra vertigines, or-
thopnoëas, paralyfes incipientes.

*De hypoglossa & hypecoo, idæa, isopyro, lathyri, leon-
topetalo, lycapso, & lithospermo, lapide vulgari, de
limeo, leuce, & leucographi.*

HYPOGLOSSA folia habet figura sylvestris myrti ;
concava, spinosa, & in his ceu linguas, folio parvo exeunte
de foliis. Capitis dolorem corona ex his imposita minuit.

Hypecoon in segetibus nascitur foliis rutæ. Natura ejus
eadem quæ papaveris succo.

Idææ herbæ folia sunt, quæ oxymyrsmes : adhærent
his velut pampini, in quibus flos. Ipsa alvum, mensesque,
& omnem abundantiam sanguinis sistit. Spissandi cohiben-
dique naturam habet.

Isopyron aliqui phasiolon vocant, quoniam folium,

(29) Pour la préparation des étoffes
de laines.

(30) *Le suc des racines*, écrit Dios-
coride, *ibid.*

(1) Voyez sa figure chez Dalechamp,
Hist. Plant. liv. 2, p. 206 & 207. Ce
que dit Pline de cette plante, est con-
firmé par Dioscoride, liv. 4, ch. 132 ;
& par Galien, liv. 8, *de Fac. Simp.*
Med. p. 238.

(2) L'airelle. Voyez sa figure chez
Dodonée, p. 446 ; figure vérifiée au

Jardin du Roi par le Pere Hardouin.
Tout ce que Pline dit de cette plante
est confirmé par Dioscoride, liv. 4,
chap. 68.

(3) Anguillara, parag. 14, p. 259,
écrit que cette plante est commune en
Italie ; mais qu'elle y manque de
nom vulgaire. Ce qu'en dit Pline est
conforme à ce qu'on lit chez Diosco-
ride, liv. 4, chap. 44 : Ἰδαία ῥίζα, &c.
*Idææ radicis folia oxymyrsmen referunt ;
juxta ipsa vero exigui sunt velut pam-*

lons mettent dans leurs cuves d'airain (29), sans tige, sans fleur, & sans autre fruit que de petites vésicules ou des boutons vuides. Elle a quantité de petites feuilles de couleur d'herbe, & de petites racines blanches & molles. On en tire le suc dans l'été (30), & on l'emploie, au poids de trois oboles, pour relâcher le ventre, principalement dans l'épilepsie, dans les convulsions de nerfs, dans l'hydropisie. On s'en sert encore contre les vertiges, les difficultés de respirer, & dans les commencements de la paralysie.

De l'hypoglosse : de l'hypecoon : de l'herbe d'Ida : de l'isopyron : de la lathyris ou espurge : du pied de lion : du lycapfos : de la graine de pierre : de la mousse que donne la pierre ordinaire : de l'herbe nommée par les Gaulois limeum : de l'herbe nommée leucé : de la leucographis.

LES feuilles de l'hypoglosse (1) ont la forme de celles du myrthe sauvage; elles sont concaves, garnies de pointes; & de chacune il sort une autre petite feuille qui a la figure d'une langue. Une couronne de ces feuilles, mise sur la tête, en diminue la douleur.

L'hypecoon (2) qui croît dans les bleds, a les feuilles de la rue, & la même propriété que le suc du pavot.

La plante nommée *idea* (3) a les feuilles semblables à celles de l'oxy-myrsine (3*), auxquelles sont attachés des sortes de pampres qui contiennent la fleur. Par sa qualité astringente, elle arrête le cours de ventre; l'excès du flux menstruel & toute perte de sang.

L'isopyron (4) est une plante appelée par quelques-uns *phastio-*

pini, seu capreoli, et quibus etiam floa erumpit.
(1) *la flegon*

(2) Plante inconnue aux Botanistes modernes. Voyez Anguillanij pharmacopoe. 14. page 286.

quod est aniso simile, in pampinos torquetur. Capitula sunt in summo caule tenuia, plena seminis melanthii. Contra tussim, & cætera pectoris vitia, ex melle aut aqua mulsa: item jocineri utilissima.

Lathyrus folia habet multa lactucæ similia, tenuiora germina multa, in quibus semen tuniculis continetur, ut capparitis: quæ cum inaruerit, eximuntur grana piperis magnitudine, candida, dulcia, facilia purgatu. Hæc vicena in aqua pura aut mulsa pota hydropicos sanant. Trahunt & bilem. Qui vehementius purgari volunt, cum folliculis ipsis sumunt ea: nam stomachum lædunt. Itaque inventum est, ut cum pisce aut jure gallinacei sumerentur.

Leontopetalon, alii rhapeion vocant, folio brassicæ, caule semipedali: alæ multæ, semen in cacumine, in siliquis, ciceris modò: radix rapo similis, grandis, nigra. Nascitur in arvis. Radix adversatur omnium serpentium generibus

(5) Dioscoride, liv. 4, chap. 121: *Ἰσopyρον*, &c. *Isopyron* aliqui *phasolon* vocant, quoniam ad *phasoli* similitudinem in summo folio pampinam, hoc est, *claviculam* gerat. Consultons aussi l'Interprète d'Oribasius, livre 11, p. 260: *Folium more phaseolorum in claviculas torquetur.*

(6) Dioscoride, *ibid.*

(7) Pour le goût, écrit Dioscoride, *ibid.*

(8) Dioscoride, *ibid.*

(9) Dioscoride, *ibid.*

(10) C'est l'espurge, selon le Père Hardouin. Voyez aussi Anguillara, parag. 14, p. 295. Cette plante est le

lathyrus de quelques Modernes. Elle est appelée *cataputia vulgaris* dans l'*Hortus Eistetensis*, Ord. 12, fol. 2. Voyez-y la figure, ainsi que chez Dodonée, p. 371. Ces deux figures ont été vérifiées par le Père Hardouin au Jardin du Roi. Tout ce que dit Pline de la *lathyrus* est confirmé par Dioscoride, liv. 4, chap. 167. J'ai dit que la *lathyrus* est l'espurge, selon Anguillara; mais consultez la note suivante.

(11) La *lathyrus* a (quant aux feuilles) une sorte de ressemblance éloignée avec la laitue sauvage; & ce caractère particulier, indiqué par Pline, ne me paroît nullement exact. Sommes-nous sûrs, au reste, d'avoir en France la véritable *lathyrus* de Pline,

lon, parceque sa feuille (5), semblable à celle de l'anis (6), se tortille comme les tendrons de la vigne. Au haut de sa tige, il y a comme de petites têtes remplies de graine semblable à celle de l'ellébore blanc (7). On la prend dans du miel pur, ou dans de l'eau de miel, contre la toux & les autres affections de la poitrine (8). Elle est aussi fort utile, pour les maladies du foie (9).

La plante que les Grecs nomment *lathyrus* (10), a beaucoup de feuilles qui sont semblables à celles de la laitue (11), & plusieurs boutons fort tendres, où la graine est renfermée, recouverte d'une pellicule comme la câpre. Quand ces boutons sont secs, on en tire des grains de la grosseur de ceux du poivre, qui sont blancs, doux au toucher, & s'écoiffent aisément. Vingt de ces grains, avalés dans de l'eau pure, ou de l'eau de miel, guérissent l'hydropisie, & font évacuer la bile (12). Ceux qui veulent un purgatif plus fort les prennent avec leurs follicules; mais comme ils sont nuisibles à l'estomac, on a imaginé de les prendre dans un bouillon de volaille (13), ou avec du poisson.

Le *leontopetalon* (14), que l'on nomme aussi *rhapeion*, a la feuille du chou, & une tige d'un demi-pied de hauteur. Il a beaucoup de branches collatérales. Sa graine, à-peu-près de la grosseur d'un pois, est dans des siliques au haut de la tige. Sa racine ressemble au raifort (15); elle est grande & noire. Cette plante croît dans les terres à labour. Sa racine, prise dans du vin, est un antidote si souverain contre les atteintes de toutes sortes de

ou seulement une plante qui a beaucoup d'affinité avec elle? c'est une question que je laisse à décider.

(12) La vertu purgative des grains de *lathyrus* est confirmée par Galien, liv. 7, de *Fac. Simp. Med.* p. 201; Dioscoride, *ibid.* dit qu'ils font évacuer les flegmes, la bile & les eaux surabondantes.

(13) Confirmé par Dioscoride,

ibid.

(14) Le *pied de lion* appelé en Grec diversément, *leontopetalon*, *leontopodion*, *leukéoron* & *rhapéion*. Selon Dioscoride, in *Nothis*, p. 457. Nous en avons traité au livre précédent, chap. 8. Tout ce qu'en dit ici Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride.

(15) Dioscoride, *ibid.*

ex vino pota : nec alia res celerius proficit. Datur & ischiadicis.

Lycapsos longioribus, quam lactuca, est foliis, crassioribusque. Caule longo, hirsuto, adnatis multis cubitalibus, flore parvo, purpureo. Nascitur in campestribus. Illinitur cum farina hordeacea igni sacro. Sudores in febribus movet, succo aquæ calidæ admixto.

Inter omnes herbas lithospermo nihil est mirabilius. Aliqui œgonycho nvoant, alii Diospyron, alii Heracleos. Herba quincuncialis fere, foliis duplo majoribus quàm rutæ, ramulis furculosis, crassitudine junci : gerit juxta folia singulas veluti barbudas, & earum in cacuminibus lapillos candore & rotunditate margaritarum, magnitudine ciceris, duritia verò lapidea. Ipsi, qua pediculis adhæreant, cavernulas habent, & intus semen. Nascitur & in Italia, sed laudatissimum in Creta. Nec quidquam inter herbas majore quidem miraculo aspexi. Tantus est decor, velut aurificum arte alternis inter folia candicantibus margaritis :

(16) Dioscoride, *ibid.*

(17) Les Auteurs ont indifféremment appellé cette plante *lycapsos*, ou *lycopsis*, ou *lycopson*. *Lycopsis* est la leçon de Dioscoride, *lycopson* celle de Nicandre, *lycapsos* celle des manuscrits de Pline. Voyez la figure de cette plante, chez Lobel, in *Observ.* p. 312 ; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Le Pere Hardouin fait voir que la *lycopsis* n'est point notre buglosse, comme le prétend Anguillara, parag. 14, p. 254.

(18) Dioscoride, *ibid.*

(19) C'est à-dire *graine de pierre*, nom qui lui vient de sa dureté. Il y

en a qui prennent le *lithospermum* pour la *larme de job*, dont on fait des chapelets pour les prières, & dont on voit la figure chez Dodonée, p. 497. Mais le Pere Hardouin croit que le *lithospermum* de Pline est plutôt le *lithospermum minus* du même Dodonée, p. 83, c'est-à-dire le *gremil* ou *herbe aux perles*; MILTUM SOLIS des Herboristes. Ce docte Jésuite s'appuie d'Anguillara, part. 13, p. 240 ; & se fonde d'ailleurs sur la comparaison des caracteres distinctifs de la plante, indiqués ici par Pline.

(20) C'est-à-dire *ongle de bouc*.

(21) C'est-à-dire *triticum*, ou *bled de Jupiter*. Dioscoride, in *Nothis*, serpents

serpents (16), que nul autre n'est plus prompt ni plus efficace. On la donne aussi pour la sciatique.

Le *lycapfos* (17) a des feuilles plus longues & plus épaisses que la laitue, une tige longue & velue, accompagnée de plusieurs autres de la longueur d'une coudée, qui croissent alentour, & une petite fleur rouge. Elle vient dans les campagnes. On en fait, avec de la farine d'orge. (18), un liniment pour l'érysipelle. Son suc, pris avec de l'eau chaude, excite la sueur dans les fièvres.

Il n'y a rien parmi les plantes de plus admirable que le *lithospermum* (19), que quelques-uns nomment *ag'ônykhon* (20), d'autres *dios-pyron* (21), & d'autres encore *heracleos*. Cette plante a environ un demi-pied de hauteur (22), des feuilles une fois plus grandes que celles de la rue. (23), & de petites branches ligneuses (24), de la grosseur du jonc. Elle porte, près de ses feuilles, comme de petites barbes ou filaments; & à ses sommités, de petites pierres blanches & rondes comme des perles, de la grosseur d'un pois, & dures comme des cailloux. Ces pierres sont attachées à leurs pédicules par de petits trous dont elles sont percées, & la graine de la plante est au dedans. Le *lithospermum* croît même en Italie; mais le plus estimé est celui de Crete. Je n'ai rien vu dans l'ordre des plantes, avec plus d'étonnement, que celle-ci (24*). Sa richesse est telle, que les perles, arrangées symétriquement entre ses feuilles, y semblent avoir été placées par la main d'un Metteur-en-œuvre, tant est recherché

p. 460, l'appelle *diosporon* comme qui diroit *semence de Jupiter*.

(22) Quelques manuscrits portent *quinque caulis*, & non *quincuncialis*. Les deux leçons sont admissibles; car l'herbe aux perles jette en effet, pour l'ordinaire, cinq tiges de sa racine.

(23) Que celles de l'olivier, écrit Dioscoride, liv. 3, chap. 158; ce qui

Tome IX.

revient au même.

(24) Confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(24*) Qu'auroit donc dit Plinè des singularités de tant de plantes exotiques découvertes depuis deux ou trois siècles, & sur-tout de celles de l'Amérique? qu'auroit-il dit de nos fleurs doubles, de nos muets, &c. &c. Cette remarque est de M. de Querlèn.

L

tam exquisita difficultas lapidis ex herba nascentis. Jacere atque humi serpere auctores tradunt. Ego vulsam, non hærentem vidi. Iis lapillis drachmæ pondere potis in vino albo calculos frangi, pellique constat, & stranguriam discuti. Neque in alia herbarum fides est visu statim, ad quam medicinam nata sit. Est autem ejus species, ut etiam sine auctore visu statim nosci possit.

Lapis vulgaris juxta flumina fert muscum siccum, canum. Hic fricatur altero lapide, addita hominis saliva: illo lapide tangitur impetigo. Qui tangit, dicit:

Φεύγετε καθαρίδες, λύκος ἄτριος ὕμμε διώκει.

(25) Les feuilles de l'herbe aux perles descendent jusqu'à terre, comme l'a observé Dioscoride, *ibidem*; mais les tiges n'y rampent point. Ainsi l'indication dont Pline paroît douter ici, manque en effet d'exactitude.

(26) Dioscoride, *ibid.*

(27) Je remédie en cet endroit à l'extrême concision du texte de Pline, qui n'articule point ici le nom de la plante, se réservant de l'exprimer dans le vers Grec qu'il va citer. Il seroit bon de vérifier si la mouffe dont se couvrent les pierres communes le long des rivieres, est, en effet, propre à guérir les démangeaisons malignes de la peau, telles que la gale, la gratelle, le feu-volage, les dartres vives, &c.; car tout cela paroît avoir été compris par les Latins sous la dénomination d'*impetigo*.

(28) J'ai donné une définition de l'*impetigo* à la fin de la note précédente. La gratelle, sorte de démangeaison irritable & continuelle, à la-

quelle l'âne est assez sujet, est l'une des acceptions de ce mot, & le vers Grec cité par Pline, fait voir que c'est à cette acception particuliere qu'il faut s'arrêter ici.

(29) Le Poète ou charlatan Grec, auteur de cette formule superstitieuse, personifie ici les démangeaisons malignes, & leur donne un nom figuré, tiré du mot Grec *kanthôn*, l'une des dénominations de l'âne, comme si l'espece de l'âne devoit être considérée comme la source de l'*impetigo*, ou gratelle. Or, en personifiant ainsi le mal au commencement du vers, il se ménage le droit de personifier ou animer dans ce même vers le remede qu'il y oppose; d'où il résulte une grace d'expression assez poétique: car, au moyen de cette double image, les démangeaisons malignes figurent ici, comme de petits ânes, auxquels on seroit peur du loup leur ennemi. Ce mérite d'expression, & en général l'esprit ou sens caché de cette formule,

le travail de la pierre qui sort de cette plante. Des Auteurs rapportent qu'elle rampe à terre (25). Pour moi, je ne l'ai vue que hors de terre, & non sur pied. Il est certain (26) que ces petites pierres, avalées dans du vin blanc, au poids d'une dragme, brisent & poussent dehors les pierres de la vessie, & font cesser la rétention d'urine. Nulle autre plante, à la seule vue, ne montre, avec autant d'évidence, à quel remède elle est propre. Elle est encore si remarquable, qu'il suffit de la voir pour la reconnoître, sans avoir recours à aucun Botaniste de profession.

Il croît près des rivières, sur des pierres communes, une sorte de mousse sèche & blanche, nommée *lykos agrios* (27), loup sauvage. On frotte la pierre qui porte cette mousse avec une autre pierre & de la salive; puis on se sert de la première pour en frotter les parties du corps attaquées de l'*impetigo* (28); & celui qui fait l'opération prononce cette formule :

Cantharides fuyez (29), voici le loup sauvage (29*).

avoient totalement échappé aux Interpretes. Ceux-ci s'étoient figuré que les démangeaisons corrosives de la peau sont ici appellées *cantharides*, par allusion au ravage qu'elles font à la peau, comparé à celui que les scarabées nommés en Grec *cantharides*, font aux bleds. Leur méprise vient de n'avoir pas réfléchi que les mêmes dénominations Grecques sont communes aux scarabées & aux ânes, & que le mot hellénique *kanthon*, dont *cantharis* est le diminutif, signifie également un âne & un scarabée, comme on le peut voir chez Aristophane. On sent qu'il peut y avoir quelque sel dans une métaphore, à faire peur du loup à de petits ânes, au lieu que cette même menace, transportée à des scarabées, seroit d'une ineptie

qui passeroit toute expression. J'ajouterai à l'appui de mon explication, que presque toutes les affections malignes & hideuses de la peau, avoient, chez les Anciens, des dénominations tirées des animaux, témoin l'*elephas*, ou *elephantiasis*, nommée aussi *leon*; c'est-à-dire la maladie de l'éléphant ou du lion; la *lepre*, ou maladie du lievre; les *scrofules* (écrouelles) ou maladie de la truie, &c. &c.

(29*) Au lieu de *λύκος άγριος*, loup sauvage, Dupinet substitue *λίθος άγριος*, qu'il traduit *la pierre des champs*. Indépendamment de l'audace & de la puérilité de cette correction, il est bon d'observer qu'une pierre ne se dit point en Grec *λίθος*, mais *λίθος*: ainsi il y a ici à la fois témérité & ignorance.

L ij

Limeum herba appellatur à Gallis, qua sagittas in venatu tingunt medicamento, quod venenum cervarium vocant. Ex hac in tres modios salivati additur quantum in unam sagittam addi solet : ita offa demittitur boum faucibus in morbis. Alligari postea ad præsepia oportet, donec purgentur, insanire enim solent : si sudor insequitur, aqua frigida perfundi.

Leuce Mercuriali similis, nomen ex causa accepit, per medium folium candida linea transcurrente : quare mesoleucon quidam vocant. Succus ejus fistulas sanat : ipsa contrita, carcinomata. Fortassis eadem sit, quæ leucas appellatur, contra omnia marina venena efficax. Speciem ejus auctores non tradunt, nec aliud, quam sylvestrem latioribus foliis esse efficaciorum, hanc semine acriorem.

Leucographis qualis esset, scriptum non reperi : quod

(30) C'est une grande question parmi les Doctes que la signification de cette dénomination Celtique *lim*, à laquelle les Romains, pour la plier à leur idiome, avoient ajouté une désinence Latine en *eum*. Pour moi, je pense retrouver évidemment cette ancienne expression Celtique dans le *lim* des Allemands, des Suédois, des Islandois, &c. *Lim*, dans la langue de ces peuples, signifie un *gluten*, un *enduit tenace*, &c. &c. Voyez le docteur Jean Ihre, au mot Suédois *LIM*, *gluten*. Ainsi le *lim* ou *limeum* des anciens Gaulois exprimoit, dans leur langue, la plante dont le suc glutineux servoit d'enduit à leurs fleches. Explication bien naturelle, & qu'il est étonnant que personne n'ait encore proposée. Une autre question, plus

difficile à résoudre, est quelle est la plante moderne qui répond au *limeum* des Anciens. Anguillara veut, paragraphe 12, p. 213, que ce soit l'*herba terra* des Piémontois qui en exprime un suc appelé *medica me*.

(31) Je lis, avec les manuscrits, *salivati*, & non *salvati*, comme propose, sans fondement, Dupinet. Le *salivatium*, selon Columelle, chap. 5, 10 & 24, étoit un breuvage que les Médecins vétérinaires employoient pour la guérison des animaux malades. Il étoit composé de racines de panacée & d'*eryngium* ou panicot, de graine de fenouil & de farine de froment, de millet ou d'orge.

(32) Dupinet en fait l'*arroche sauvage*. Anguillara, paragr. 12, p. 220, soutient que la *leuké* est inconnue aux

Les Gaulois donnent le nom de *limeum* (30) à une plante dont les chasseurs expriment le suc pour y tremper leurs fleches, préparation qu'ils appellent par cette raison *le poison du cerf*. On met dans trois mesures (de seize sextiers chacune) de *portion salivaire* (31), autant de cette plante qu'il en faut pour la trempe d'une seule fleche; & dans les maladies des bœufs, on leur en fait avaler une forte dose. Il faut ensuite les attacher à la creche, jusqu'à ce qu'ils soient purgés; car ordinairement ce remede les rend furieux, & s'il survient une sueur on leur jette sur le corps de l'eau froide.

La plante appelée *leuké* (32) en Grec, c'est-à-dire blanche, parceque sa feuille est traversée d'une ligne blanche par le milieu, d'où quelques-uns lui donnent le nom de *mesoleucon* (33), ressemble à la mercuriale. Son suc guérit les fistules, & la plante les ulceres chancreux, en la broyant & l'appliquant sur le mal. C'est peut-être le même simple que la plante nommée *leukas* (34), qui est un spécifique contre tous les venins animaux & végétaux de la mer. Les Auteurs n'en ont point décrit la figure (35): ils disent seulement que celle des bois, dont les feuilles sont plus larges, est plus efficace, & que l'autre a la graine plus piquante.

Je n'ai trouvé dans aucun livre ce que c'est que la *leukographis* (36). Cela me surprend d'autant plus qu'on dit cette plante

Botanistes modernes. Cælius Aurelianus, liv. 1, Chron. chap. 4, nous apprend que cette plante étoit appelée d'un autre nom *polium*. Ce *polium-leuké* seroit-il le même simple que le *polium* dont on a traité au liv. 21, à la fin du chap. 7? C'est ce qui n'est pas aisé à décider.

(33) C'est-à-dire *mi-parti de blanc*.

(34) Nicandre, in *Theriac*. p. 60, recommande celle-ci contre le venin des serpents & des scorpions: mais les Modernes ne la connoissent point. Le

Scholiaste de Nicandre, sur ce passage de son Auteur, observe que cette plante est appelée *leuk'adesmos* par Antigonus; ce qui désigneroit une plante de couleur blanche & sans nœuds.

(35) Dioscoride en dit autant, livre 3, chap. 113.

(36) Dupinet écrit ici en marge: « Le bonhomme Pline a pris pour » herbe une sorte de craie blanche, » dite des Grecs *Leukographis*, » *rochtus*, & *galaxia*; car Diosco- » ride attribue les même propriétés à

eo magis miror, quoniam utilis proditur sanguinem exscreantibus, tribus obolis cum croco : item cœliacis : trita ex aqua & apposita, profluvio fœminarum : oculorum quoque medicamentis, & exsplendis hulceribus, quæ fiunt in teneris partibus corporis.

De medio, & myosota, & myagro, & natrice, & othonne, & onosma, & onopordo, & osyri, & oxie, & batrachio, & polygono, & phellandrio, & phalari, & polyrrhizo, & proserpinaca, & de rachoma, & de reseda, & stachade.

CAPUT

12.

MEDION folia habet seridi fativæ, caulem tripedalem, & in eo florem grandem, purpureum, rotundum, semine minuto, radicem semipedalem. In saxis opacis nascitur. Radix drachmis duabus cum melle menses fœminarum sistit, ecligmate per aliquot dies sumpto. Semen quoque in vino, tritum, contra abundantiam fœminarum datur.

« cette craie, que Pline assigne à son « herbe controuvéee ». Cette décision de Dupinet a été adoptée par Saumaïse ; mais le Pere Hardouin les en reprend l'un & l'autre, & soutient que la *leukographis* de Pline est le *silybus lacteus* (chardon laiteux, ou chardon Marie), dont on a traité au liv. 26, chap. 7. Le Pere Hardouin blâme en même tems Anguillara, d'avoir prétendu, paragr. 12, p. 220, que la *leukographis* de Pline étoit la *verge d'or*.

(1) Tout ce qu'en dit Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 4, chap. 18. Mais on est incertain

de quelle plante moderne ils ont voulu parler. Lobel, *in Advers.* p. 127, en fait celle que les Herboristes nomment *viola Mariana* ; mais Dodonée nie que cette décision soit juste, p. 163. Dioscoride, *in Nothis*, en fait la même plante que la *médiké*, ou *médica*, autrement *trifolium odoratum*, & dont on a traité, liv. 18, chap. 16. Anguillara, paragr. 14, confesse que le *médion* lui est inconnu.

(2) C'est-à-dire de la *chicorée* des jardins ; car *seris* en Grec signifie *chicorée*. C'est également à la *seris* que Dioscoride, liv. 4, chap. 18, & Oribasius, ont comparé le *médion* ; con-

fort utile à ceux qui crachent le sang, en la prenant avec du safran au poids de trois oboles; qu'elle est bonne aussi pour les coliques; que, broyée dans l'eau & appliquée sur le ventre, elle arrête les pertes des femmes; qu'enfin on l'emploie dans les collyres & pour la guérison des ulcères qui surviennent aux parties les plus délicates du corps.

*Du médion : de la miosotis : de la cameline : de la natrrix ,
de l'othone : de l'onofma : du pet d'âne : de l'osyris : de
l'oxys : de la renoncule : du polygone : du phellandrion :
de l'herbe phalaris : du polyrrhizon : de l'herbe Pro-
serpinaca : de l'herbe nommée rhacoma : de l'herbe
réséda : de la stoekhas.*

LE médion (1) a les feuilles de la *seris* cultivée (2), une tige haute de trois pieds, & qui porte une grande fleur rouge & ronde, une graine fort menue, & une racine d'un demi-pied de longueur. Il croît sur les rochers ombragés & sombres (3). Sa racine (3*), prise en look, avec du miel, pendant quelques jours à la dose de deux dragmes, réprime l'excès du flux menstruel. On donne aussi, contre l'abondance des règles (4), la graine du médion, broyée dans du vin.

sidération qui me fait lire au texte de Pline *seridi sativa* avec Hermolaüs Barbarus, Pintianus & Dupinet, & non pas *iridi sativa*, encore que cette dernière leçon soit celle des manuscrits; car, comme l'observe le Pere Hardouin, personne n'a encore distingué spécifiquement l'iris sauvage de la cultivée.

(3) Il croît dans les endroits fort ombragés & pierreux, écrit Dioscoride, *ibid.*

(3*) Dioscoride, *ibid.*

(4) Le Pere Hardouin entend ici par l'abondance des règles, l'engorgement des vaisseaux par la surabondance des règles en retard, & non l'excès d'écoulement. Le texte de Dioscoride, & l'autorité de Galien, sont formellement favorables à cette interprétation. Mais si c'est là l'intention de Pline, il faut convenir qu'il s'est exprimé d'une manière presque contraire à sa pensée.

Myosota, sive myosotis, lævis herba, caulibus pluribus ab una radice, aliquatenus rubentibus, concavis, ab imo foliis angustis, oblongis, dorso acuto, nigris, per intervalla assidue geminatis, tenuibus cauliculis ex aliis prodeuntibus, flore cæruleo. Radix digitali crassitudine multo capillamentis fimbriata. Vis ei septica & exulceratrix, ideoque ægilopas sanat. Tradunt Ægyptii, mensis quem Thoth ii vocant die xxviii fere in Augustum mensem incurrente, si quis hujus herbæ succo inungatur mane priusquam loquatur, non lippiturum eo anno.

Myagros herba ferulacea est foliis similis rubiæ, tripedanea. Semen oleosum, quod & fit ex eo. Medetur oris hulneribus perunctis hoc succo.

Herba, quæ vocatur nigina, tribus foliis longis intuba-ceis, illita cicatrices ad colorem reducit.

Natrix vocatur herba, cujus radix evulsa virus hirci re-

(5) On croit que c'est l'oreille de souris, dont Bohin, p. 359, tome 3, a donné une figure, vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Mais ce docte Jésuite observe que cette *auricula muris* n'a pas tous les caractères distinctifs de celle dont Pline & Dioscoride donnent la description; ce qui peut faire douter que nous ayions ou connoissions précisément la *myosotis* des Anciens. Scribonius Largus, *Compos.* 153, dit que cette plante est bonne contre la gravelle. Dioscoride, liv. 2, chap. 214, dit de la *myosotis* ou *myosota*, les mêmes choses que Pline.

(6) Je lis au texte *fimbriata* avec le Pere Hardouin & les manuscrits, & non pas *fibrata* avec la plupart des

Editeurs.

(7) *Séptique*, c'est à-dire *pourrissante*, du Grec *σηπτικὸς* ou *σηπτός*, *vim habens putrefaciendi*. Racine *σήσω*, *putrefacio*: de là le nom de *séps* donné au serpent pourrisseur.

(8) La racine, appliquée en cataplasme, guérit les fistules lacrymales, selon Dioscoride, *ibid.*

(9) Je lis au texte *tradunt Ægyptii, mensis quem Thoth ii vocant*. Cette leçon s'appuie sur ce qu'il est constant que le mois Egyptien indiqué ici par Pline s'appelloit *Thoth*; & sur la leçon *Th ti* que porte un manuscrit de Pline consulté par Dalechamp. Ce *Thoti* est évidemment une altération de la leçon Plinienne *Thoth ii*. Les autres manuscrits portent *Thiatin*;

La

La myos-ôta ou *myos-ôtis* (oreille de souris) (5) est une plante lisse, qui d'une seule racine pousse plusieurs tiges concaves & quelque peu rousseâtres. Les feuilles qui partent du bas de la plante, sont étroites, oblongues, aiguës par le dos, noires, & couplées régulièrement à certaines distances; avec de petits caulicules ou seconde tiges qui sortent de leurs ailes, & une fleur bleue. Sa racine est de la grosseur du doigt, & frangée par quantité de chevelu (6). La qualité de la plante est septique & exulcé-rante (7). C'est pour cela qu'elle guérit les fistules lacrymales (8). Les Egyptiens prétendent que si le vingt-sept de leur mois Thoth (9), qui tombe à-peu-près dans notre mois d'Août, quel-qu'un se frotte le matin, avant de proférer une parole, du suc de cette plante, il n'aura pas mal aux yeux de cette année-là.

Le *myagros* (10) est une plante férulacée, qui ressemble par ses feuilles à la garance, & haute de trois pieds. Sa graine est huileuse; & l'on en tire en effet une huile. On guérit les ulcères de la bouche, en les en frottant.

La plante nommée *nigina* (11), a trois longues feuilles sem-blables à celles de la chicorée : elle redonne aux cicatrices que l'on en frotte la couleur naturelle des chairs.

On donne le nom de *natrix* (12) à une plante dont la racine

leçon monstrueuse qui s'est formée de la leçon primitive *Thoth*, l'*omega* Grec ayant été pris par un copiste ignorant pour les deux voyelles Latines *i* & *a*; & le nominatif pluriel *ii* pour la désinence *in*, tronquée accidentellement du second jambage de l'*n*.

(10) Dioscoride dit les mêmes choses du *myagros*, liv. 4, chap. 17. Selon le Pere Hardouin c'est la cameline, ou faux sésame, qui sert à contrefaire la vraie huile de sésame; en un mot, cette plante n'est autre selon lui que l'*Perysimum* dont nous avons traité, li-

Tome IX.

vre 18, chap. 10.

(11) Le texte varie ici étrangement. Il porte *nigina*, *nyga*, *nygma*, *nima*, *nygam*, *nuga*. Dans cette incertitude de diction, on ne sait de quelle plante notre Auteur a voulu parler.

(12) Lobel en fait une plante dont il donne la figure, in *Observ.* p. 493. Mais il n'appuie sa décision sur aucun fondement. *Natrix*, à partir des effets attribués à la plante, me paroît être un mot barbare latinisé, & venit des deux mots Celto-Germaniques *nat* nuit, *ris* verge ou baguette, comme

M

dolet. Hac in Piceno à fœminis abigunt quos mira persuasione Fatuos vocant : ego species lymphantium hoc modo animorum esse crediderim , qui tali medicamento juventur.

Odontitis inter feni genera est, cauliculis densis ab eadem radice, geniculatis, triangulis, nigris. In geniculis folia parva habet, longiora tamen quàm polygonon. Semen in alis hordeo simile, florem purpureum, pusillum. Nascitur in pratis. Decoctum cauliculorum ejus in vino austero, quantum manus capiat, dentium dolori medetur, ita ut contineatur ore.

Othonna in Syria nascitur, similis erucæ, perforatis crebro foliis, flore croci : quare quidam anemonem vocaverunt. Succus ejus oculorum medicamentis convenit : mordet enim leniter & excalfacit, adstringitque siccando. Purgat cicatrices, & nubeculas, & quidquid obstat. Quidam tradunt lavari, atque ita siccatam digeri in pastillos.

qui diroit *la baguette nocturne*, ou qui prévaut contre les illusions de la nuit. Voyez le Docteur Jean Ihre aux mots Suédois, Islandois, Germaniques, &c. *Natt nuit*, *ris baguette*, *verge*, &c. J'ai eu plus d'une fois occasion de faire observer d'après Solin, Tite-Live, & les meilleurs Auteurs, que la majeure partie des villes de l'Italie étoient d'anciennes colonies Celtiques. De là tant d'expressions acéphales, recueillies fortuitement par les Auteurs Latins, & qui n'ayant point leur solution dans la langue Latine, la trouvent aujourd'hui même encore très naturellement dans les divers idiômes dérivés du Celtique.

(13) Consultons ici le Pere Har-

douin : FATUOS : Sic manuscripti omnes. Faunus, Fatuus, *ἰφιάτης*, incubus, idem plane significant : nocturnos nempe genios quibus qui mente sunt parum sana, premi se interdum putant. A Fauno Latii Rege, Fatuaque conjuge, de quibus Justinus, lib. 43, nomen his datum. Qui viros aggredi existimati sunt, ii Fauni : qui mulieres, Fatui dici consueverunt. Vide Lactant. lib. 1, cap. 22, & Servium in lib. 6, *Æneid. ad eum versiculum* :

Pometios, castrumque Inui.

Et in lib. 7, ad istum :

Hunc Fauno & Nympha genitum, &c.

Quin etiam in fragmento Festi Farnesiano Faunus à nonnullis veterum Fatuus

étant arrachée de terre, a l'odeur du bouc. On s'en sert dans le Picentin à écarter des femmes tout ce que la crédulité populaire comprend sous le nom de lutins (13), farfadets ou incubes. Pour moi, je crois que les personnes qui usent d'une pareille recette font un peu lymphatiques.

L'odonitis (14) est une herbe à foin, qui jette d'une seule racine des caulicules touffus, pleins de nœuds, triangulaires, & d'un verd foncé. Ses nœuds sont garnis de petites feuilles, plus longues cependant que celles du *polygonon* (15). Sa graine qui ressemble à l'orge, est attachée à leurs aisselles. Elle porte une petite fleur rouge, & croît dans les prés. Une poignée de ses caulicules, cuite dans de gros vin, guérit le mal de dents si l'on garde de cette décoction dans la bouche.

L'othonna (16) croît dans la Syrie (17). Cette plante ressemble à la roquette (18). Elle a les feuilles percées de beaucoup de trous, & la fleur comme le safran (19), ce qui l'a fait appeler par quelques-uns *anemone* (20). Son suc est employé dans les médicaments pour les yeux (20*), parcequ'il est un peu piquant, chaud, astringent, & dessicatif. Il nettoie les cicatrices, les taies, & tout ce qui incommode la vue (21). Quelques Auteurs prescrivent de laver le suc de la plante, de le faire sécher, & d'en former des pastilles.

dicitur appellatus. Is, inquit (de Pico loquitur), regem Fatuum, Faunum alii quem vocant, & Fatuam procreavit.

(14) C'est-à-dire l'herbe aux dents. Dupinet traduit *la feniere*.

(15) Dont on va bientôt parler.

(16) Dioscoride l'appelle pareillement *odonitis*, liv. 2, chap. 213. Lobel, dans une note manuscrite, en fait la fleur d'Afrique. Anguillara & tous les autres confessent ne savoir ce que c'est que *l'othonna*.

(17) Dioscoride, *ibid.* γωϊοναί δὲ, &c. *Nasci aiunt in eo Arabia taxtu qui ad Ægyptum spectat. Habet folia eruca proxima, crebro perforata, & tanquam tineis pertusa, &c.*

(18) Confirmé par Dioscoride, cité note précédente.

(19) Confirmé par Dioscoride qui observe, *ibid.* que la fleur de *l'othonna* est à larges feuilles.

(20) Dioscoride, *ibid.*

(20*) Confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(21) Dioscoride, *ibid.*

M ij

Onofma longa folia habet fere ad tres digitos, in terra jacentia, tria, ad similitudinem anchusæ incisa, sine caule, sine flore, sine semine: Prægnans si edat eam, aut supergradiatur, abortum facere dicitur.

Onopordon si comederint asini, crepitus reddere dicuntur. Trahit urinas & menses: alvum sistit: suppurationes & collectiones discutit.

Osyris ramulos fert nigros, tenues, lentos: & in iis folia nigra, ceu lini: semenque in ramulis nigrum initio, dein colore mutato rubescens. Smegmata mulieribus faciunt ex his. Radicum decoctum potum, sanat arquatos. Eadem, priusquam maturescat semen, concisæ, & sole siccata, alvum sistunt. Post maturitatem vero collectæ, & in forbitione decoctæ, rheumatismis ventris medentur, & per se trita ex aqua cælesti bibuntur.

Oxys folia terna habet. Datur ad stomachum dissolutum. Edunt & qui enterocelen habent.

Polyanthemum, quam quidam batrachion appellant, caustica vi exulcerat cicatrices, & ad colorem reducit. Eademque vitilignes concorporat.

(21*) C'est l'onofma (*ὄνοσμα*) de Dioscoride qui en dit précisément les mêmes choses, liv. 3, chap. 147.

(22) Dioscoride, *ibid.* Galien, de *Fac. Simp. Med.* liv 8, p. 215.

(23) Consultons ce qu'en dit le Pere Hardouin: ONOPORDON *carduum tomentosum* appellat. *Lobelius in Observ.* p. 482. *Coronam fratrum herbarii: Galli, servata Græci nominis significatione*, Pet d'âne. *Vidimus in horto Regio. Calabria, Siculisque etiamnum, Anapordo, teste Anguillara, part. 8, p. 145.*

(24) Dioscoride appelle pareillement cette plante *ὄσυρις*, & en dit précisément les mêmes choses, liv. 4, chap. 143. C'est une plante propre à faire des balais, d'où quelques-uns l'appellent la linaira à balais, *linaria scoparia*, en Italien *belvedere*, nom adopté aussi en France. A Padoue, on l'appelle *le scope di Padoua*, selon *Anguillara*, parag. 14, p. 290. Voyez sa figure chez Dodonée, p. 102, figure vérifiée par le Pere Hardouin au Jardin du Roi.

(25) Dioscoride, *ibid.*

: L'*Onofma* (21*) a trois feuilles, longues environ de trois doigts, qui traînent à terre, & sont découpées comme celles de l'orkhannette, sans tige, sans fleur, sans graine. On dit que si une femme enceinte mange de cette plante (22), ou passe seulement par dessus, elle avorte.

L'*Onopordon* (23), ou pet d'âne, est en effet, dit-on, d'une vertu excessivement carminative, vertu qui se manifeste à l'excès chez les ânes qui en mangent. Cette plante provoque l'urine & les regles. Elle arrête le cours de ventre; & dissipe les tumeurs ou abcès.

L'*Osyris* (24) porte de petites branches noires, déliées, pliantes, & sur ces branches des feuilles noires comme celles du lin, avec une graine noire aussi d'abord, mais qui change ensuite de couleur & rougit. On en fait des smegmates, ou médicaments détersifs, pour les femmes. La décoction des racines (25), en boisson, guérit la jaunisse. Les mêmes, coupées avant la maturité de la graine, & séchées au soleil, arrêtent le cours de ventre. Cueillies après sa maturité, & prises en décoction, elles guérissent les catharres iliaques. On les broie aussi, sans addition; & on les boit dans de l'eau de pluie.

L'*Oxys* (26) a trois feuilles. On la donne pour rétablir l'estomac quand il est dérangé. On en fait aussi manger à ceux qui ont une hernie intestinale.

Le *polyanthemon* (27), que quelques-uns nomment *batrakhion* (grenouillette), fait ulcérer (de nouveau) les cicatrices (défectueuses) par sa qualité caustique, & leur redonne une belle couleur. Il efface aussi les taches de la peau; & rend sa couleur uniforme.

(26) Pareillement appelée *oxys* (ὄξυς) en Grec; selon le Pere Hardouin, qui n'en apporte aucun exemple: Au reste, *oxys* en Grec signifie tantôt aigu, tantôt acide, tantôt acerbé; en général, ce qui est piquant au goût. Il faut la dessus un peu d'indul-

gence pour les Anciens qui n'avoient pas mieux spécifié les saveurs.

(27) Le Pere Hardouin décide que c'est le *ranunculus* (le ranuncule, ou la renoncule) dont on a traité, liv. 25, chapitre dernier du 25^e livre.

Polygonon Græci vocant, quam nos sanguinariam : non attollitur à terra, foliis rutæ, femine graminis : succus ejus infusus naribus supprimit sanguinem : & potus cum vino, cujuslibet partis profluvium, excreationesque cruentas inhibet. Qui plura genera polygoni faciunt, hanc marem intelligi volunt, appellantque, à multitudine seminis, aut densitate fruticis. Calligonon, alii polygonaton, à frequentia geniculorum : alii teuthalida, alii carcinethron, alii clema, multi myrtopetalon. Nec non inveniuntur, qui hanc foeminam esse dicunt : marem autem majorem, minusque nigram, & geniculis densiorem, femine sub omnibus foliis turgescens. Quocumque hæc modo se habeant, vis earum est spissare ac refrigerare. Semina alvum solvunt :

(28) Le Pere Hardouin prononce que le *poligonon* ou herbe à plusieurs nœuds, est la même que le *proserpinaca*, dont cependant Pline un peu plus loin va parler séparément, au mot même *proserpinaca*. Or, il faut choisir ici entre deux suppositions ; ou que Pline s'est trompé en faisant deux plantes différentes d'une seule ; ou que c'est le Pere Hardouin qui s'est trompé en lui prêtant cette erreur, parcequ'il s'est figuré que chez Dioscoride, in *Nothis*, p. 462, il faut lire *προσερπινακα* au lieu de *σοπινακα*. Il est vrai qu'on lit chez Apulée (chez l'unique Apulée) que le *polygonon*, ou *polygonaton* ou *sanguinaria*, est aussi appelé *proserpinaca* en Italie. Mais l'autorité d'un seul Ecrivain doit-elle faire condamner Pline ?

(29) Columelle l'appelle *sanguinalis*, liv. 6, chap. 12, p. 213, & *sanguinaria*, liv. 7, chap. 51, p. 263.

Ecoutons aussi Celsus, l. 2, chap. 33 : *Herba sanguinalis, quam Græci polygonion vocant.* Dioscoride, in *Nothis*, *ibid.* l'appelle aussi *seminalis* : mais ni lui, ni Celsus, ni Pline ne font ici mention de la *proserpinaca*, qui sans doute est étrangère à cet article.

(30) C'est-à-dire triangulaire, selon l'observation du Pere Hardouin.

(31) Marcellus Empiricus, ch. 10, p. 83. Scribonius Largus, chap. 7. *Ad sanguinis eruptionem de naribus.* Comp. 46 : *Injicere autem intus nares aut nares oportebit . . . herbam, que quia matre est, & ubique nascitur, πολύτόνον appellatur.*

(32) Confirmé à l'égard du *polygonon*, par Dioscoride, liv. 4, chap. 4, ainsi que par Marcellus Empiricus, chap. 17, p. 124, & à l'égard de la *proserpinaca*, par Apulée, chap. 18, tit. 1, d'autant que cet Auteur fait de

Les Grecs nomment *polygonon* (renouée) (28) la plante appelée par les Romains *sanguinaria* (29). Elle ne s'éleve point de terre, a les feuilles de la rue, & la graine semblable à celle du gramen (30). Le suc de cette herbe (31), introduit dans les narines, arrête le saignement, & bu dans du vin, toute espece d'hémorrhagies ou de crachements teints de sang. Ceux qui distinguent plusieurs genres de *polygonon* (32) veulent (33) que celui-ci soit le mâle (34), & en conséquence le nomment ainsi, eu égard à la quantité de sa graine ou à l'épaisseur de ses rejets. On l'appelle encore diversément *calligonon* & *polygonaton*, de la multitude de ses nœuds, *theutalis*, *carcinêthron*, *cléma* & *myrtopetalon* (35). Il y a même des Botanistes (36) qui prétendent que celui-là est la femelle, que le mâle est plus grand, moins noir, plus noueux, & que sa graine pousse sur toutes ses feuilles. Quoi qu'il en soit, la qualité de cette plante est astringente & réfrigérative (37). Sa graine relâche le ventre (38); prise plus abondamment, elle est diurétique, dissipe

la *proserpinaca*, la même plante que le *polygonon*, comme on l'a observé dans les notes précédentes.

(33) Celsus, liv. 3, chap. 22.

(34) Celui-ci est en effet le mâle. Voyez sa figure chez Dodonée p. 113; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(35) Toute cette même nomenclature se trouve aussi chez Dioscoride, in *Nothis*, p. 462; ainsi que chez Oribasius, liv. 12, p. 212. Une partie de ces dénominations se voit aussi chez Apulée, *ibid.* A l'égard de celle de *calligonon*, elle ne se rencontre que chez Pline, & le second manuscrit Royal est le seul qui porte en cet endroit *callipôgôna*. C'est une leçon vicieuse contredite par les autres manuscrits, & que le Pere Hardouin a eu tort de vouloir substituer à la leçon

calligonon. L'origine de cette méprise est dans la ponctuation défectueuse que présentait avant nous tout ce passage. On lisoit : *Qui plura genera polygoni faciunt, hanc mare[m] intelligi volunt, appellantque à multitudine feminis, aut densitate fruticis calligonon. Alii polygonaton, à frequentia geniculorum : alii teuthalida, &c.* Je crois devoir ponctuer différemment; en cette sorte : *Qui plura genera polygoni faciunt, hanc mare[m] intelligi volunt appellantque, à multitudine feminis, aut densitate fruticis; calligonon, alii polygonaton, à frequentia geniculorum; alii teuthalida, &c.*

(36) Dioscoride, *ibid.*

(37) Dioscoride, *ibid.*

(38) C'est au suc donné en potion que Dioscoride, *ibid.* attribue les effets attribués ici à la graine.

largius sumpta, urinam cient, rheumatismos cohibent : qui si non fuere, non profunt. Stomachi fervori folia imponuntur : vesicæ dolori illinuntur, & ignibus sacris. Succus & auribus purulentis instillatur, & oculorum dolori per se. Dabatur & in febribus ante accessiones duobus cyathis in tertianis, quartanisque præcipue : item cholericis, dysentericis, & in solutione stomachi. Tertium genus oreon vocatur, in montibus nascens, arundini teneræ simile, uno caule, densis geniculis & in se fractis, foliis autem picæ, radicis supervacuæ, inefficacius quam superiora. Peculiare ischiadicis. Quartum genus sylvestre appellatur, pæne arboris modo frutex, radicè lignosa, stirpe cedri rubicundo : ramis sparti, binum palmorum, nigris geniculorum ternis quaternisve articulis. Huic quoque spissandi natura, sapor mali cotonei. Decoquitur in aqua ad tertias, aut aridi farina inspergitur & oris hulceribus & attritis partibus. Propter gingivarum vero vitia commanducatur. Nomas sistit, omniaque quæ serpunt, aut difficilem cicatricem habent. Privatim vero sanat à nive facta hulcera. Herbarii & ad angi-

(39) Dioscoride, *ibid.*

(40) Dioscoride, *ibid.*

(41) Confirmé à l'égard du *polygonon* par Dioscoride, *ibid.* ainsi que par Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 75 ; & à l'égard de la *proserpinaca*, par Apulée, chap. 18, tit. 5.

(42) Confirmé, à l'égard du *polygonon*, par Dioscoride, *ibid.* & par Apulée, *ibid.* à l'égard de la *proserpinaca*.

(43) Confirmé, à l'égard du *polygonon*, par Dioscoride, *ibid.* & par Apulée, *ibid.* à l'égard de la *proserpinaca*.

(44) Dioscoride, *ibid.*

(45) C'est le *polygonon* femelle de Dioscoride, liv. 4, chap. 5. Mais ce-

lui-ci en fait une espece aquatique ; avec les autres Botanistes. Le Pere Hardouin se figure concilier cette contradiction en disant que Pline par *montibus* a entendu *aquosos colles*. Mais cette conciliation est évidemment forcée. Il y a toute apparence que Pline s'est trompé sur le local ordinaire de la plante.

(46) Je lis au texte *insarctis* & non *infractis*, guidé avec le Pere Hardouin par la comparaison du texte de Dioscoride, chez qui on lit, *ibidem* : θαμνιον ἰσῆ, &c. *Frutex est exiguus, tener, arundini similis, geniculis densus, quorum alia aliis tubarum modo inseruntur,*
les

les catharres, & n'est d'aucun effet lorsqu'il n'y en a point. Dans les ardeurs de l'estomac (39), on y applique les feuilles. On en fait encore un liniment pour les douleurs de la vessie, & pour les érysipelles (40). Leur suc s'injecte dans les oreilles qui rendent du pus (41); & l'on s'en étuve, sans autre addition, dans les douleurs des yeux malades (42). On le donnoit encore autrefois dans les fièvres (43), avant les accès, savoir dans la fièvre tierce, & surtout dans la fièvre quarte, à la dose de deux cyathes. On le fait prendre aussi pour les coliques bilieuses (44), pour la dysenterie, & dans le relâchement de l'estomac. Le troisième genre de *polygonon* se nomme *oreon* (45), c'est-à-dire *montagnard*, parcequ'il croît dans les montagnes. Il ressemble à un roseau tendre, n'a qu'une tige, beaucoup de nœuds qui s'emboîtent les uns dans les autres (46), les feuilles comme celles du sapin, & une racine qui n'est d'aucun usage. Ce genre a moins de vertu que les précédents; mais c'est un remède particulier pour la sciatique (47). Le quatrième genre est appelé le *polygonon* sauvage (48). C'est une plante qui tient de l'arbre. La racine est ligneuse; sa souche rougeâtre comme celle du cèdre; ses branches semblables à celles du jonc, & longues de deux palmes, avec trois ou quatre rangs de nœuds noirs. Ce genre est aussi d'une qualité astringente, & a le goût du coing. On le fait cuire dans de l'eau jusqu'à réduction du tiers; ou, après l'avoir réduit en poudre, étant sec, on en met sur les ulcères de la bouche & sur les endroits qu'ils ont dégradés. On le mâche pour les maladies des gencives. Il arrête le progrès des ulcères malins & de tous les ulcères rongeurs, ou qui ont de la peine à se cicatrifer: il guérit particulièrement ceux qui sont causés par le froid. Les Herboristes l'emploient encore pour l'esqui-

infarciunturque.

(47) Le Pere Hardouin prétend que ceci est mal ponctué & qu'il faudroit lire: *Peculiare ischiadicis quartum genus.*

Tome IX.

(48) Ruel, p. 582, dit qu'on lui a fait voir cette quatrième espèce. Elle est inconnue à tous les autres Botanistes modernes, à ce qu'assure le Pere Hardouin.

N

nas utuntur illa : & in capitis dolore coronam ex ea imponunt : & contra epiphoras collo circumdant. In tertianis quidam sinistra manu evulsam adalligant : adeo contra profluvia sanguinis, nec ullam magis aridam quam polygonum, fervant.

Pancration aliqui scillam pusillam appellare malunt, foliis albi lilii, longioribus crassioribusque, radice bulbi magni, colore rufo. Alvum solvit succo, cum farina ervi sumpto : hulcera purgat. Hydropicis splenicisque cum melle datur. Alii decoquant eam, donec aqua dulcis fiat : eaque effusa, radicem terentes digerunt in pastillos sole siccatos : & postea utuntur ad capitis hulcera, & cætera quæ repurganda sunt. Item ad tussim, quantum tribus digitis apprehenderit, in vino dantes, & ad lateris dolores, aut peripneumoniacis ecligmate. Dant & propter ischiada in vino bibendum, & propter tormina, mensesque ciendos.

Peplis, quam aliqui lycen, alii meconion, alii meconaphrode vocant, ex una radice tenui fruticat, foliis rutæ paulo latioribus, semine sub foliis rotundo, minore quam candidi papaveris. Inter vites fere colligitur messibus : siccaturque cum fructu suo, subjectis, in quæ excidat. Hoc potu alvus solvitur, bilis ac pituita detrahitur. Media po-

(49) Voyez Apulée, *ibid.* tit. 4.

(50) On lit la même chose chez Dioscoride, liv. 2, chap. 203. On lit encore chez Apulée, ch. 42 : *A Græcis dicitur scilla... aliis pancration... Itali scillam rubram, masculam, alii bulbum scilliten, sive scilliticum appellant.* C'est la scille à racine rouge. Écoutez le Pere Hardouin : *Est hæc scilla radice rubra, sive pancratiam à Clusio*

delineatum, lib. 2, Histor. rar. plant. p. 172. In Cephalenia vocatur Cepolla canina, inquit Anguillara, par. 7, p. 120.

(51) Dioscoride, *ibid.*

(52) Dioscoride, *ibid.* Apulée, chapitre 42, tit. 1.

(53) Dioscoride, liv. 2, ch. 202.

(54) Dioscoride, *ibid.*

nancie. Dans les maux de tête, on en fait une couronne au malade, & on en entoure le col pour les inflammations des yeux (49). Quelques-uns l'attachent encore au col, pour les fievres tierces, après l'avoir arraché de la main gauche. Enfin il n'y a point de plante, propre à arrêter les pertes de sang, qui se garde plus longtemps sèche, que le *polygonon*.

La petite scille (50) est appelée plus volontiers par quelques Médecins *pancratium*. Cette plante a les feuilles du lis blanc, mais plus longues & plus épaisses; & sa racine consiste en un grand oignon de couleur rousse. Son suc (51), pris avec de la farine d'ers, est laxatif, & mondifie les ulcères. On le donne avec du miel, aux hydropiques & dans les maladies de la rate (52). D'autres (53) font cuire la racine jusqu'à ce que l'eau de la décoction soit douce & n'ait plus aucun goût. Ensuite, après avoir jetté l'eau, ils broient cette racine, ils en font des pastilles qu'ils mettent sécher au soleil, & s'en servent pour les ulcères de la tête ainsi que pour les autres plaies de cette espèce, qu'il s'agit de nettoyer. Ils en donnent aussi pour la toux une bonne pincée dans du vin, & en look (54) pour les douleurs de côté, & dans la péripneumonie. On la fait prendre encore dans du vin, pour la sciatique, pour les tranchées du ventre, & pour faire venir les règles.

La *peplis* (55) que quelques-uns nomment *ficé*, d'autres *mécobion*, d'autres *mécon aphyrodé*, pousse une tige d'une seule racine, assez mince. Cette plante a les feuilles de la ruë, mais un peu plus larges. Sa graine, qui vient sous les feuilles, est ronde, & plus petite que celle du pavot blanc. On la cueille parmi les vignes (56), vers le tems de la moisson, & on la fait sécher avec son fruit, en mettant au-dessous de quoi recevoir ce qui en peut tomber. Sa graine, en boisson (57), lâche le ventre, & fait évacuer la bile

(55) C'est le *peplos* de Dioscoride qui lui donne aussi les dénominations suivantes, liv. 4, chap. 168. Il en dit les mêmes choses que Pline; ainsi

qu'Oribasius, l. 12, chap. 211. Nous en avons traité au liv. 10, chap. 19.

(56) Dioscoride & Oribasius, *ibid.*

(57) Dioscoride, *ibid.*

tio est acetabuli mensura, in aquæ mulsæ heminis tribus. Et cibus inspergitur obsoniisque ad molliendam alvum.

Periclymenos fruticat & ipsa, ex intervallo duo folia habens, subcandida, mollia. In cacumine autem semen inter folia durum, & quod difficile vellatur. Nascitur in arvis ac sepibus, convolvens se adminiculis quibuscumque. Semen ejus in umbra siccatum tunditur & in pastillos digeritur. Hi resoluti dantur in vini albi cyathis tribus, tricenis diebus ad lienem: eumque urina cruenta, aut per alvum absumit: quod intelligitur à decimo statim die. Urinam cient & folia decocta: quæ & orthopnoïcis profunt. Partum quoque adjuvant, secundasque pellunt pota simili modo.

Pelecinum in segetibus diximus nasci, fruticosam cauliculis, foliis ciceris. Semen in siliquis fert, corniculorum modo aduncis, ternis quaternisve, quale gith novimus, amarum, stomacho utile. Additur in antidota.

Polygala palmi altitudinem petit, in caule summo foliis

(58) Dioscoride, *ibid.*

(59) Le Pere Hardouin décide que c'est la même plante que le clymenos ou chevrefeuille, dont nous avons traité au liv. 25, chap. 7.

(60) Dioscoride, *ibid.*

(61) Dioscoride, *ibid.*

(62) Pendant quarante jours selon Dioscoride, *ibid.*

(63) Dès le septième jour, selon Dioscoride, *ibid.*

(64) Dioscoride, *ibid.*

(65) Dioscoride, *ibid.*

(66) Au liv. 18, chap. 17.

(67) C'est le rateau, écrit M. de Querlon.

(68) Tout cela est confirmé, tant par Dioscoride, liv. 3, chap. 146; que par Oribasius, liv. 11, p. 198.

(69) Il faisoit partie de l'antidote Mithridatique, selon Antipater & Cléopante, au témoignage de Galien, liv. 2, de *antidotis*, p. 898.

(70) C'est-à-dire *abondante en lait*. Au lieu de *polygala*, Dioscoride, livre 4, chap. 142, l'appelle *polygalon*; il en écrit précisément les mêmes choses que Pline; ainsi que Galien, liv. 8, de *Fac. Simp. Med.* p. 221. Voici ce qu'en dit le Pere Hardouin: *Creditur esse FLOS AMBARVALIS, pic-*

& la pituite. La dose moyenne est la mesure d'un acétabule dans trois hémines d'eau de miel (58). On en mêle dans les aliments & dans les ragoûts pour tenir le ventre libre.

Le *periclymenos* (59) pousse de même une tige garnie, d'espace en espace, de deux feuilles blanchâtres & mollaſſes. Sa graine qui vient au sommet, entre des feuilles, est dure, & s'arrache difficilement. Cette plante croît dans les terres à labour & dans les haies (60), en s'entortillant autour de tous les appuis qu'elle peut rencontrer. On fait sécher sa graine à l'ombre (61), on la pile, & on en forme des pastilles. On les fait dissoudre & avaler dans trois cyathes de vin blanc, & pendant trente jours (62), pour les maux de la rate, viscere qu'elle consume & fait rendre, soit par les selles, soit par des urines ensanglantées, ce qu'on reconnoît dès le dixieme jour (63). La seule décoction des feuilles est un diurétique (64), & elle est bonne aussi pour l'asthme. La même boisson facilite l'accouchement & fait fortir l'arriere-faix (65).

Nous avons dit (66) que le *pelecinus* (67) croît dans les bleds; cette plante pousse beaucoup de rejettons (68), & a les feuilles du pois. Sa semence, qu'il porte dans des filiques, consiste en trois ou quatre grains recourbés comme des cornets, tels que ceux du gith, plante si connue. Cette semence du *pelecinus* est amere & bonne pour l'estomac. Elle entre dans les antidotes (69).

La *polygala* (70) prend la hauteur d'un palme. Ses feuilles,

rus à Dodoneo, p. 253, quem vidi-
mus in Horto Regio. M. de Querlon
 prononce que la *pctycola* est le *khama-*
buxus de Tournefort. A. G. 1705.
 Consultons Deville, *Hist. des Plant.*
 p. 656: » *Polygala major Massilia-*
 » *tica* de C. Bauhin; *polygalum* de
 » Mathiole; ou *kruysdragon* des At-
 » lemands: c'est une plante de la hau-
 » teur d'un pan. Cette plante a les
 » feuilles comme la lentille, & a un
 » goût astringent. On ne fait pas
 » bien, au vrai, si le *polygala* des
 » Anciens est celui des Modernes:
 » au moins celui-ci en a la figure &
 » les propriétés. Il croît dans les
 » lieux arides, & le long des che-
 » mins, près de Feurs en Forêts, dans
 » les bleds, & fleurit en Mai. Prise
 » en breuvage, cette fleur fait venir
 » le lait aux nourrices, comme son
 » nom Grec le témoigne».

lenticulæ, gustu adstricto, quæ pota lactis abundantiam facit.

Poterion, aut (ut alii vocant) phrynion, vel neurada, large fruticat, spinis retorrída, lanugine spissa, foliis parvis, rotundis, ramulis longis, mollibus, lentis, tenuibus, flore longo, herbacei coloris: seminis nulli usus, sed gustu acuto & odorato. Invenitur in aquosis collibus. Radices habet duas aut tres, binum cubitorum in altitudine, nervosas, candidas, firmas. Circumfoditur autumno, præciso frutice dat succum gummi similem. Radix mira vulneribus sanandis traditur, præcipueque nervis vel præcisis illita. Decoctum quoque ejus cum melle potum dissolutiones nervorum, & infirmitates, & incisuras juvat.

Phalangites, à quibusdam phalangion vocatur, ab aliis leucanthemon, vel (ut in quibusdam exemplaribus invenio) leucacantha. Ramuli sunt ei nunquam pauciores duobus, in diversa tendentes: flos candidus: lilio rubro similis, semine nigro, lato, ad lenticulæ dimidiæ figuram, multo tenuiore, radice tenui herbacei coloris. Hujus folio vel flore vel semine auxiliantur contra scorpionum, phalangiorumque, & serpentium ictus: item contra tormina.

Phyteuma quale sit, describere supervacuum habeo, cum sit usus ejus tantum ad amatoria.

(71) Le PÔTÉRION, que les Grecs Ioniens appellent NEURAS, écrit Dioscoride, livre 3, chap. 17. Lobel, dans ses notes manuscrites sur Anguillara, paragr. 8, p. 145, écrit qu'on le nomme aujourd'hui *masino da Greci* dans l'isle de Chypre. C'est la *pimpre-nelle*, selon M. de Querlon.

(72) Une fleur petite, *μυρρά*, écrit Dioscoride, *ibid.* Ainsi il faut lire ici

haud longo, comme on en a prévenu au liv. 25, chap. 10.

(73) Dioscoride, *ibid.*

(74) Dioscoride, *ibid.*

(75) Dioscoride, *ibidem*; Galien, liv. 8, de *Fac. Simp. Med.* p. 213.

(76) Dioscoride, *ibid.*

(77) On lit les mêmes choses, & la même diversité de noms chez Dioscoride, liv. 3, chap. 122. Anguillara

semblables à celles de la lentille, sont placées au haut de sa tige. Elle a le goût des astringents. Son usage en boisson fait venir abondamment du lait aux femmes.

Le *potérion* (71) que d'autres appellent *phrynion* ou *neurada*, pousse de larges rejettons, est hérissé d'épines avec un duvet épais, a de petites feuilles rondes; de longues branches molles, pliantes & minces; une fleur longue & verte (72). Sa graine n'est d'aucun usage, mais d'un goût piquant, & a de l'odeur. Cette plante se trouve sur les collines où l'eau abonde. Elle a deux ou trois racines de deux coudées de hauteur (73), pleines de nerfs, fermes & blanches. On la leve de terre en automne; & quand on a coupé la plante (74), elle donne un suc gommeux. Ces racines sont admirables (75), dit-on, pour la guérison des blessures, & particulièrement pour celle des nerfs coupés que l'on en frotte. Leur décoction (76), bue avec du miel, est bonne aussi pour les relâchements, les foiblesses & les coupures des mêmes nerfs.

Le *phalangites* (77) est appelé par quelques-uns *phalangion*, & par d'autres *leuk'anthémon* (78), ou comme je trouve dans quelques livres *leuk'acantha*. Cette plante n'a jamais moins de deux branches, qui s'étendent de côté opposé. Sa fleur est blanche, & a la forme du lis rouge. Sa graine est noire & large, ayant à-peu-près la figure d'une moitié de lentille, mais beaucoup plus mince; sa racine est fort déliée & verte. On emploie également la feuille, la fleur & la graine, contre les piquures des scorpions, des araignées venimeuses & des serpents, ainsi que pour les tranchées du ventre.

Je crois inutile de décrire la plante appelée *phyteuma* (79), attendu qu'elle n'est d'usage que dans les breuvages d'amour ou les philtres.

dit que c'est une plante inconnue aux Modernes, paragr. 12, p. 222. M. de Querlon en fait le *lis de S. Bruno*.

(78) C'est-à-dire *fleur blanche*, en

égard à la couleur blanche de sa fleur.

(79) Sa vertu philtrique est également avouée de Dioscoride, liv. 4, chap. 150. Le Pere Hardouin décide

Phyllon à Græcis vocatur herba in saxosis montibus, fœmina magis herbacei coloris, caule tenui, radice parva, semine rotundo : papaveri simili. Hæc sui sexus facit partus : mares autem semine tantum differens, quod est incipientis olivæ. Utrumque bibitur in vino.

Phellandriion nascitur in palustribus, folio apii. Bibitur semen ejus propter calculos & vesicæ incommoda.

Phalaris thyrsium habet longum, tenuem, ceu calamum, in summo florem inclinatum : semen simile sesamæ. Et hoc calculos frangit, potum ex vino vel aceto cum melle & lacte. Idem & vitia vesicæ sanat.

Polyrrhizon folia habet myrti, radices multas. Hæc ruscæ dantur in vino contra serpentes : profunt & quadrupedibus.

Proserpinaca herba vulgaris est, eximii adversus scorpiones remedii. Eadem contrita, addita muria & oleo è mænis, anginam eximie curari tradunt. Præterea & in quantalibet lassitudine recreari defessos, etiam cum obmutuerint, si subjiciatur linguæ. Si devoretur, vomitionem sequi salutarem.

que c'est l'antirrhinon sauvage ; *antirrhinon sylvestre* ; dont Dodonée a fait graver la figure, p. 182. M. de Querlon en fait la *scabieuse*, ou *mors du diable*, d'après Adanson.

(79*) Le Pere Hardouin en fait l'*artenogonon* ou *ihelygonon*, dont nous avons parlé au liv. 26.

(80)-Le Pere Hardouin décide que le phellandriion est semblable à l'*apium palu. re*, & dont on voit la figure chez Dodonée, p. 580. Il ajoute que cette plante est inconnue aux autres Botanistes modernes.

(81) Cette *phalaris* de Pline, & de Dioscoride, liv. 3, chap. 159, est la *phalêris* de Galien, livre 8, de *Fac. Simp. Med.* p. 239. Voyez sa figure chez Lobel, in *Observ.* p. 26. Le Pere Hardouin en a observé de trois sortes au Jardin du Roi ; savoir, la *phalaris* à graine blanche, celle à graine noire, & celle à graine grise. C'est l'*adpiste* d'Adanson, selon M. de Querlon.

(82) Dioscoride la compare, pour la grosseur, à un grain de millet, *ibid.*

(83) Plante inconnue. Il ne faut pas la confondre avec une autre nom-

Les

Les Grecs donnent le nom de *phyllon* (79*) à une plante qui croît dans les montagnes, parmi les rochers. La femelle est la plus verte des deux genres. Elle a une tige mince, une petite racine, une graine ronde, semblable à celle du pavot. Ce *phyllon* femelle, produit des rejettons de son sexe. Les mâles proviennent d'une pareille plante, qui n'en diffère que par la graine, semblable à une olive naissante. Les deux genres se prennent en breuvage dans du vin.

Le *phellandron* (80) à feuille de persil, vient dans les endroits marécageux. On en avale la graine, pour la pierre & pour les incommodités de la vessie.

La *phalaris* (81) a une tige longue, menue, faite en tuyau, & à son sommet une fleur panchée. Sa graine est semblable au sésame (82). Bue dans du vin ou du vinaigre, avec du miel & du lait, elle dissout aussi la pierre, & guérit les maux de la vessie.

Le *polyrrhizon* (83) a les feuilles du myrte, & plusieurs racines. On donne celles-ci broyées dans du vin contre la morsure des serpents; & elles sont bonnes aussi pour les animaux à quatre pieds.

La *proserpinaca* (85), plante très commune, est un remède excellent contre les scorpions. On prétend qu'étant broyée, & en y ajoutant de la saumure & de l'huile, où des anchois ont été confits, c'est un remède admirable pour l'esquinancie. On ajoute que quelque fatigués que soient des voyageurs, quand la voix même leur manqueroit de lassitude, si on leur en met sous la langue, leur fatigue se dissipe, & que s'ils l'avalent, elle leur procure un vomissement salutaire.

mée aussi *polyrrhizon*, qui est une sorte d'aristoloché, & dont nous avons traité au liv. 25; au moins est-ce la décision du Pere Hardouin.

(84) Le Pere Hardouin en fait le *polygonon*, dont nous avons parlé plus haut. Mais j'ai fait voir à l'arti-

Tome IX.

cle *polygonon*, que cette plante diffère essentiellement de la *Proserpinaca*; qu'aussi Plinè les distingue, & qu'Apulée seul les a confondues.

(85) Sorte de poisson propre aux saumures, que tout le monde connoît, & dont nous traiterons au liv. 32.

O

Rhacoma affertur ex his, quæ supra Pontum sunt, regionibus. Radix costo nigro similis, minor & rufior paulo, sine odore, calfaciens gustu & adstringens. Eadem trita vini colorem reddit, ad crocum inclinantem. Illita collectiones inflammationesque sedat : vulnera sanat : epiphoras oculorum sedat ex passo illita : insignita cum melle, & alia liventia ex aceto. Farina ejus inspergitur contra cacoethe, & sanguinem rejicientibus drachmæ pondere in aqua. Dysentericis etiam & cœliacis, si feбри carent, in vino : sin aliter, ex aqua. Facilius teritur, nocte antecedente madefacta. Datur & decoctum ejus bibendum duplici mensura ad rupta, convulsa, contusis, ex sublimi devolutis. Si pectoris sint dolores, additur piperis aliquid & myrrhæ : si dissolutio stomachi, ex frigida aqua sumitur : sic & in tussi vetere, ac purulentis exscreationibus : item hepaticis, splenicis, ischiadicis : ad renum vitia, suspiria, orthopnoœas. Arteriæ scabritias sanat ex passo, tribus obolis potis trita, aut decoctum ejus. Lichenas quoque ex aceto imposita sanat. Bibitur contra inflationes, & perfrictiones, febres frigidas, singultus, tormina, asperitates, capitis gravitates, melancholicas vertigines, lassitudinum dolores, & convulsiones.

(86) Dioscoride, livre 3, chapitre 2, appelle cette plante du Bosphore *rha* ou *rhêon* : d'où le Pere Hardouin conjecture que Pline avoit écrit, non *rhacoma*, mais *rha kyma*, comme qui diroit *rha-pontici*, *tenuior cauliculus*. Mais de tels changements de voyelles sont fréquents d'un dialecte à l'autre ; témoin *onoma* pour *onyma* : ainsi l'une & l'autre leçon peuvent subsister. Voyez la figure du vrai rha-pontic chez Prosper Alpin, au livre des plantes exotiques, chapitre 5,

p. 187 ; plante vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(87) Dioscoride, *ibi* !. dit que sa racine est noire en dehors, & du reste semblable à la grande centaurée.

(88) Tout cela est confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(89) Dioscoride, *ibid.*

(90) Dioscoride, *ibid.*

(91) Dioscoride & Galien, *ibid.*

(92) Dioscoride & Galien, *ibid.*

(93) Dioscoride, *ibid.*

La *rhacoma* (86) nous est apportée des contrées qui sont au-delà de la contrée de Pont. Sa racine ressemble à celle du baume noir (87), si ce n'est qu'elle est un peu plus petite & plus rousse. Elle n'a point d'odeur, est chaude au goût (88), & astringente. Quand on la boit, broyée (89), elle donne un suc de la couleur du vin, un peu safranée. On adoucit les tumeurs & les inflammations, en les frottant de cette plante, qui guérit aussi les plaies. On en fait encore, avec le vin cuit, un liniment qui calme les inflammations des yeux (90). Mêlée avec le miel, elle efface les marques de sang ou les meurtrissures du visage, & avec le vinaigre, les taches livides. Après l'avoir réduite en poudre, on en met sur les ulcères malins, & l'on en fait prendre le poids d'une dragme dans de l'eau, pour le crachement de sang (91). On la donne aussi pour la dysenterie & pour la colique bilieuse (92), dans du vin s'il n'y a point de fièvre, ou, s'il y en a, dans de l'eau. Cette plante se broie plus aisément quand on la fait tremper auparavant pendant la nuit. Sa décoction se donne en breuvage, à double mesure, pour les hernies intestinales, les dislocations & les contusions qui proviennent des chûtes faites d'un lieu élevé. Quand il y a douleur de poitrine, on y ajoute un peu de poivre & de myrrhe. Si l'estomac est relâché on la prend dans de l'eau froide. C'est encore ainsi qu'on la donne pour la toux invétérée, le crachement de pus, les maladies du foie (93), celles de la rate, la sciatique, les maux des reins (94); la difficulté de respirer, & pour toutes les espèces d'asthme. Broyée dans du vin cuit, & bue au poids de trois oboles ou en décoction, elle guérit les âpretés de la gorge. On l'applique efficacement avec du vinaigre, sur les lichens ou dartres vives (95). Enfin, on en boit pour les vents (96), les frissons, les frissons des fièvres, les hoquets, les tranchées du ventre, les distentions des intestins, les pesanteurs de la tête, les vertiges & autres affections mélancoliques, les courbatures & les spasmes.

(94) Dioscoride & Galien, *ibid.*

(95) Dioscoride, *ibid.*

(96) Tout cela est expressément confirmé par Dioscoride, *ibid.*

Circa Ariminum nota est herba, quam *reseda* vocant. Discutit collectiones, inflammationesque omnes : qui curant ea, addunt hæc verba : *Reseda, morbos reseda: scisne, scis ne quis hic pullos egerit radices? nec caput, nec pedes habeant. Hæc ter dicunt totiesque despuunt.*

Stœchas in insulis tantum ejusdem nominis gignitur,

(97) Voyez la figure chez Lobel, *in Advers.* p. 76 ; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin, qui observe que les Botanistes Flamands appellent cette plante *eruca peregrina, vel cantabrica*. Voyez aussi la figure du *reseda* de Pline, chez Deville, *Hist. Plant.* p. 113, où il dit que son nom Grec est *pyncocomos*, c'est-à-dire chevelure touffue ; que les fleurs sont quelquefois jaunes, & quelquefois blanches. *Pyncocomon* est le nom d'une plante chez Dioscoride, liv. 4, chap. 272.

(98) Toute cette formule est un tissu d'absurdités & de jeux de mots, ou allusions onomatiques d'une puérilité insoutenable. Pline eût fait sagement, sans doute, de ne point s'amuser à recueillir d'aussi folles superstitions.

(99) Je donne un peu d'extension à la traduction, pour faire comprendre le sens du texte, & le rapport du mot *reseda* à la vertu *sédative* de ce simple.

(100) Le premier *scisne* est un seul mot, & non un double emploi des deux mots *scis ne* qui suivent. De plus, ce premier *scisne* est un vocatif, & par conséquent un substantif, & non la seconde personne d'un verbe. Le sens est : *O scisne ! scis ne quis hic (morbus scilicet) pullos egerit radices? Ce premier scisne est donc une apostrophe honorifique adressée par la supersti-*

tion au *reseda*, comme au résolvant par excellence du mal dont on attend l'extirpation ; & vient du verbe *scindo, scidi, scissum, &c.* En un mot, il y a entre les deux *scisne* le même jeu de mots puérils & la même différence de sens qu'entre les deux expressions *RESEDA, morbos RESEDA*, qui précèdent. *Scisne*, dans le sens de *ô scissor maximum*, est, dis je, ici une expression mystique & obscure, émanée sans doute de l'ancienne Iatro-magie Etrusque, & où résidoit, en partie, la vertu de la formule dont nous parlons, au moins dans l'esprit des superstitieux.

(101) Il falloit faire sentir le méchant jeu de mots *scisne, scis ne*. Je l'ai rendu en François, autant qu'il étoit possible, par un autre jeu de mots, qui ne s'écarte pas beaucoup du sens de la phrase Latine, & qui fait, pour le moins, un aussi mauvais effet.

(102) *Stœchas*, c'est à dire la plante aux cent forces, aux cent vertus. C'est une appellation barbare grecisée, composée de la désinence honorifique *as* ; de *στο*, *centum* en langue Slawone ou Celtoscythe moderne ; & de *εκ, ac*, ou *εκκ*, expressions synonymes qui, dans les langues Suédoises, Anglo-Saxonne, Germaniques, &c., selon le docte Jean Ihre, expriment communément un *chêne*, & dans l'ori-

Aux environs de *Rimini*, croît une plante connue, nommée *reseda* (97). Elle résout les tumeurs, & dissipe toutes sortes d'inflammations. Ceux qui l'emploient à cet usage prononcent cette formule mystique (98) : *Reseda, sois réellement, comme ton nom le porte, le séductif de nos maux* (99). *O puissant résolvant* (100) ? *résous moi cette question* (101) : *quel mal a jetté ici ses noires racines ? retranche lui la tête & les pieds*. Trois fois on dit cela, & l'on crache autant de fois.

La plante nommée *stækhas* (102) ne croît que dans les isles du même nom (103). Elle est d'une odeur agréable, a la feuille de

gine, la vigueur, la force : aussi le nom Espagnol de la *stækhas* est-il *can-zuezze*, qui signifie *cent forces*, ou l'herbe aux cent vertus.

(103) Dans les isles *Stækhadés*, aujourd'hui isles d'Hieres, à la côte de Marseille, isles dont nous avons traité au livre 3. Dioscoride, liv. 3, chap. 31, écrit pareillement de la *stækhas* : *La stækhas* (c'est ainsi qu'il l'appelle) *croît dans les isles Stækhadés qui font partie des Gaules, en face de Marseille, &c.* Les autres Auteurs écrivent, comme Pline, *stækhas, σιζας*, & non *σιζας*. Quoique Pline articule ici que cette plante ne croît qu'aux isles d'Hieres, Deville, *Hyst. plant.* liv. 6, p. 466, écrit que la meilleure vient d'Arabie : c'est la *stækhas Arabica* de la Pharmacie. Il paroît que les isles *Stækhadés* étoient ainsi nommées de la plante *stækhas*, dont le nom, comme on l'a vu, note précédente, signifie *l'herbe aux cent vertus*. Quoi qu'il en soit, la *stækhas* Gauloise de Pline, telle que Deville en donne la figure, *ibidem*, a en effet les feuilles fort semblables à celles de *Thyssope*. « La *stækhas*, écrit De-

» ville, *stækhas purpurea* de Caspar
 » Bauhin, appelée en Espagnol *can-*
 » *zuezze*, ressemble extrêmement à
 » la lavande; ses feuilles sont gros-
 » ses, languettes & blanches : elle
 » jette d'une seule racine plusieurs
 » branches, qui sont dures comme du
 » bois. Ses fleurs sont semblables à
 » celles du *thym*; elles viennent en
 » petites testés languettes, en forme
 » d'épi, & de couleur bleue. Elle
 » fleurit en Mai & en Juin. Elle est
 » amère au goût, & un peu astrin-
 » gente. Elle a la force de desopiler,
 » de nettoyer, & de fortifier toutes
 » les parties du corps. On la met
 » dans les antidotes. Elle purge la
 » bile & le phlegme. Elle est bonne
 » contre toutes les maladies froides;
 » & au mal caduc, avec du vinaigre
 » Scillitique. Il n'en faut guere don-
 » ner aux bilieux; car elle les tour-
 » mente beaucoup. Le Pere Har-
 » douin observe, d'après le Pere Qui-
 » queran, que lorsqu'au siècle précéd-
 » ent la flotte des Turcs vint infester
 » la mer de Marseille, ils chargerent,
 » pendant plusieurs jours, plusieurs ga-
 » leres de cette plante, reprochant aux

odorata herba, coma hyssopi, amara gustu. Menses ciet potu : pectoris dolores levat. Antidotis quoque miscetur.

De solano, & Smyrnio, & telephio, & thricomane, & thalitruo, & thlaspe, & trachinia, & tragoni, & trago, & tragopogo, & spondyli, & quod quidam morbi in quibusdam non sunt gentibus.

CAPUT
13.

SOLANUM Græci strychnon vocant, ut tradit Cornelius Celsus. Huic vis reprimendi refrigerandique.

Smyrnion caulem habet apii, folia latiora, & maximè circa stolones multos, quorum à sinu exsiliunt pingua, ad terram infracta, odore medicato, & cum quadam acrimonia jucundo, colore in luteum languescente, capitibus caulium orbiculatis, ut anethi : semine rotundo, nigro, quod arefcit incipiente æstate. Radix quoque odorata, gustu acrimordet, succosa, mollis. Cortex ejus foris niger, intus pallidus. Odor myrrhæ habet qualitatem : unde & nomen.

habitants des isles d'Hieres d'être aveugles, & de ne point connoître leur plus grande richesse ; tant les Turcs font cas des propriétés de la *stækhas* ! Lobel a donné la figure de deux genres de *stækhas*, in *Observ.* p. 234 ; ainsi que Clusius, *Hist. rar. Plant.* p. 344. Le Pere Hardouin a vérifié ces figures au Jardin du Roi.

(104) Elle entroit dans la thériaque d'Andromaque le jeune, selon Galien, au livre des antidotes ; chap. 7, p. 878.

(1) Cornelius Celsus, liv. 2, chapitre 33, titulo : *Quæ res corpus aut erodant, aut reprimant, aut refrige-*

rant, &c. Solanum, quàm σρωχρον Græci vocant. Nous avons traité du *solanum*, liv. 21, chap. 31.

(2) Confirmé par Dioscoride, liv. 4, chap. 71. Au reste, presque toutes les sortes de *solanum* sont plus ou moins malfaisantes ; plusieurs même sont un poison dangereux : & l'on n'a pas encore bien fixé les caracteres de l'espece comestible, ou purement astringente & rafraîchissante, qui est celle dont Pline parle ici. J'en ai rencontré de cette dernière sorte qu'on élevoit en caisse ; & en la comparant avec une autre sorte de *solanum*, qui certainement étoit malfaisante, j'ai remarqué

l'hyssope & le goût amer. Son usage en boisson fait venir les règles, & soulage le mal de poitrine. Elle entre dans les antidotes (104).

Du solanum : du smyrnium : du telephium ou orpin : de la trichomane : du thalitruum : du thlaspi : de l'herbe trakhinia : de l'herbe tragonis : de l'herbe tragos , de la barbe de bouc , d'un serpent nommé spondyle : d'insectes nuisibles , particuliers à certaines contrées , & qu'on ne voit point dans d'autres.

Le *solanum* est appelé par les Grecs *strykhnon*, comme le marque Cornelius Celsus (1). Il a la propriété d'être astringent & de raffraîchir (2).

Le *smyrnion* (3) a la tige du persil ou de l'ache; mais il a ses feuilles plus larges, principalement autour des rejettons, qu'il pousse en grand nombre, & d'où elles sortent; de plus, ses feuilles sont grasses & pliées vers la terre. Cette plante a une odeur pénétrante, & cependant agréable. Sa couleur est d'un jaune très pâle, & elle porte sur ses tiges des ombelles, comme l'aneth. Sa graine est ronde & noire; elle se sèche au commencement de l'été. Sa racine (4), qui a aussi de l'odeur, & qui a un goût âcre & piquant, est molle & pleine de suc. Son écorce extérieure est noire & sa chair blanche (5). Son odeur est à-peu-près celle de la

que l'espece comestible avoit les feuilles d'un verd moins foncé; & en outre, que les veines de ces feuilles étoient diaphanes & claires, c'est-à-dire non teintes du suc de la plante. Observation qui peut s'appliquer à presque tout le regne végétal (à feuilles non ligneuses dans leurs veines); & je l'ai constaté sur tant de sortes de

plantes, que je puis assurer qu'il y a bien peu d'exceptions à cette règle.

(3) Toute cette description du *smyrnion* est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 3, chap. 79. Nous avons traité de cette plante livre 19, chap. 8 & chap. 12.

(4) Dioscoride, *ibid.*

(5) Dioscoride, *ibid.*

Nascitur & in saxosis collibus, & in terrenis. Usus ejus ex-
cālfacere. Urinam & menses cient folia & radix. Semen
alvum sistit. Radix collectiones & suppurationes non vete-
res, item duritias discutit illita. Prodest & contra phalan-
gia ac serpentes, admixto cachry aut polio, aut melisso-
phyllo, in vino pota : sed particulatim, quoniam universi-
tate vomitionem movet. Qua de causa aliquando cum ruta
datur. Medetur tussi & orthopnœæ semen, vel radix : item
thoracis, aut lienis, aut renum, aut vesicæ vitiis. Radix
autem ruptis, convulsis. Partus quoque adjuyat, & secun-
das pellit. Datur & ischiadicis cum crethmo in vino. Su-
dores ciet & ructus : ideo inflationem stomachi discutit.
Vulnera ad cicatricem perducit. Exprimitur & succus ra-
dici, utilis fœminis, & thoracis præcordiorumque deside-
riis : calfacit enim & concoquit, & purgat. Semen pecu-
liariter hydropicis datur potu : quibus & succus illinitur, &
malagmate è cortice arido. Et ad obsonia utuntur cum
mulso & oleo, & garo, maximè in elixis carnibus.

Sinon concoctiones facit, sapore simillima piperi. Ea-
dem in dolore stomachi efficax.

Telephion portulacæ similis est & caule & foliis. Rami à
radice septeni octonive fruticant, foliis crassis, carnosis.

(6) Dioscoride, *ibid.*

(7) Dioscoride, *ibid.*

(8) Dioscoride, *ibid.*

(9) Tout cela est encore confirmé
par Dioscoride, *ibid.*

(10) Dioscoride, *ibid.*

(11) Dioscoride, *ibid.* ne parle point
du *crethmos*.

(12) Dioscoride, *ibid.*

(13) C'est le *fison* de Dioscoride,
liv. 3, chap. 64, ou l'*amomum* des

Modernes. Voyez sa figure chez Jean
Bauhin, tome 3, p. 107; figure véti-
fiée au Jardin du Roi par le Père Har-
douin.

(14) C'est le *théléphion* de Nicandre,
in Theriac. p. 63; la *crassula* ou *fabà*
inversa des Modernes. Les noms Fran-
çois sont *joubarbès des vignes*, *seve*
épaisse, ou *orpin*. Voyez la descrip-
tion chez Lobel, *in Advers.* p. 167,
& sa figure chez Dodonée, p. 130;
myrrhe,

myrrhe, & c'est de-là que provient son nom. Le smyrnion ne croît pas moins sur les collines pierreuses, que sur celles qui n'ont que de la terre (6). On l'emploie comme échauffant (7). Ses feuilles & sa racine provoquent l'urine & le flux menstruel. Sa graine arrête le cours de ventre. Sa racine (8), employée en liniment, dissipe les tumeurs & les abcès suppurants, non invétérés, ainsi que les duretés des chairs. Prise dans du vin où l'on a mêlé de la *kakhris*, du *polion* ou de la mélisse, elle est bonne pour la piquure des araignées phalanges & des serpents. Mais il faut que le médicament soit partagé en plusieurs doses; parceque, pris tout à la fois, il fait vomir; & c'est pourquoi on l'administre quelquefois avec de la rue. La graine ou la racine (9), est encore un remède pour la toux & pour l'asthme, ainsi que pour les maux de la poitrine (10), de la rate, des reins, de la vessie. La racine, en particulier, est bonne pour les hernies intestinales & autres déplacements de ce genre. Elle facilite aussi l'accouchement & la sortie de l'arrière-faix. On la donne encore dans du vin, avec le *khretmos* (11), pour la sciatique. Elle excite les sueurs & l'éruetation, & dissipe par ce moyen les vents renfermés dans l'estomac. Elle fait cicatrifer les plaies. On tire de la graine un suc, bon pour les femmes, ainsi que pour les besoins de la poitrine & des entrailles; car, il échauffe, il cuit les humeurs, & est purgatif. On fait particulièrement prendre sa graine en breuvage aux hydropiques (12). On leur frotte aussi le ventre de son suc, & on leur applique un cataplasme de l'écorce sèche. On l'emploie enfin dans les ragoûts avec le vin miellé, l'huile & le garum, sur-tout pour les viandes cuites à l'eau.

Le *finon* (13), plante dont le goût approche beaucoup de celui du poivre, est un bon digestif. Il est aussi fort bon pour les maux d'estomac.

Le *téléphion* (14) ressemble, par sa tige & ses feuilles, au pourpier. Il s'éleve de sa racine sept ou huit branches chargées de feuilles

figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Ce qu'en dit Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 2, chap. 217.

Nascitur in cultis, & maximè inter vites. Illinitur lentigini, & cum inaruit, deteritur. Illinitur & vitiligini, ternis fere mensibus, senis horis noctis aut diei : postea farina hordeacea illinitur. Medetur & vulneribus & fistulis.

Trichomanes adianto similis est, exilius modo, nigriusque, foliis lenticulæ densis, amaris, adversis inter se. Decoctum ejus strangurias sanat in vino albo potum, addito cumino rustico. Illitum cohibet capillos defluentes : aut si effluxerint, reparat. Alopeciasque densat tritum, & in oleo illitum. Sternumenta quoque gustatu movet.

Thalitruum folia coriandri habet pinguiora paulo, caullem papaveris. Nascitur ubique, præcipue in campestribus. Medentur hulceribus folia cum melle.

Thlaspi duorum generum est : angustis foliis digitali longitudine & latitudine, in terram versis, in cacumine divisis, cauliculo semipedali, non sine ramis : peltarum specie, semine incluso lenticulæ effigie, nisi quod infringitur,

(15) Le texte de Pline porte *deteritur* ; mais la comparaison du texte de Dioscoride, *ibid.* fait manifestement voir qu'il faut lire *detergitur*.

(16) Nous en avons traité au l. 21, chap. 19. C'est la même maladie de peau que celle qui est appelée par les Grecs *alphos*, lorsqu'elle n'affecte que la superficie de l'épiderme, & *leukè* lorsqu'elle est plus profonde. Dioscoride emploie ici l'expression *leukè*.

(17) Autrement *callithrix*, comme on a vu au liv. 25, chap. 11. La description de Pline est conforme à celle de Dioscoride, liv. 4, chap. 137.

(18) C'est-à-dire au petit *adianton*, selon le Pere Hardouin ; car, dit-il,

le grand *adianton* n'est autre que le *trichomanes* même dont Pline parle ici.

(19) Dioscoride, liv. 4, chap. 137.

(20) Dioscoride, *ibid.*

(21) Dioscoride, *ibid.*

(21* Il y a apparence qu'il faut lire *thaliætrum* (ou *thaliæctron*, comme on lit chez Galien, *d. Fac. Simp. Med.* liv. 8, p. 177. Ce qu'en disent Plinè & Galien est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 4, chap. 98. Le Pere Hardouin décide que c'est la *rue des prés* (*RUTA HORTENSIS*), dont la figure se voit chez Lobel, *in Obs.* p. 508 ; & chez Dodonée, p. 58 ;

épaisses & charnues. Cette plante croît dans les terrains cultivés, & principalement parmi les vignes. On en fait un liniment pour les taches de rouffeur, & l'on a soin d'humecter l'appareil lorsqu'il se desseche (15) : on l'emploie aussi en liniment pour les taches blanches appellées *vitiligo* (16), environ pendant trois mois, l'espace de six heures, le jour ou la nuit, & ensuite avec de la farine d'orge. La même plante guérit les plaies & les fistules.

Le *trikhomanes* (17) ressemble à l'*adianton* (18), si ce n'est qu'il est plus mince & plus noir. Ses feuilles, semblables à celles de la lentille, sont touffues, d'un goût amer, & opposées entre elles. La décoction de cette plante (19), prise dans du vin blanc, avec du cumin sauvage, guérit la rétention d'urine. On l'applique en liniment sur la tête pour arrêter la chute des cheveux qui se dégarnissent (20). S'ils sont tombés, elle en répare la perte ; &, broyée avec de l'huile, elle fait revenir abondamment le poil aux endroits qui en sont dépouillés (21). Enfin, en la goûtant seulement, elle fait éternuer.

Le *thalitruum* (21*) a les feuilles de la coriandre, mais un peu plus grasses, & la tige du pavot. Il croît par-tout, principalement dans les campagnes. Ses feuilles sont, avec le miel, un bon emplâtre pour les ulcères.

Le *thlaspi* (22) est de deux genres ; l'un a des feuilles étroites (23), de la longueur & de la largeur du doigt, tournées vers la terre, divisées ou fourchues à son sommet, & une petite tige, haute d'un demi-pied, avec quelques branches (24). Sa graine est renfermée dans une espèce de disque (25), & a la forme d'une petite lentille, si ce n'est qu'elle a des brisures ; circonstance dont elle tire

figurés vérifiées au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(22) Le Pere Hardouin dit avoir vu près de vingt espèces de *thlaspi* au Jardin du Roi. La figure de plusieurs de ces espèces se trouve chez Lobel, in *Observ.* p. 108 & 109.

(23) Cette description du premier genre de *thlaspi* se trouve également chez Dioscoride.

(24) Dioscoride, *ibid.*

(25) J'ai employé l'expression de Dioscoride, comme présentant une idée plus claire.

unde nomen. Flos albicat. Nascitur in semitis & sepibus. Semen asperi gustus, bilem & pituitam utrinque extrahit. Modus fumendi, acetabuli mensura. Prodest & ischiadicis infusum, donec sanguinem trahat. Menses quoque ciet, sed partus necat. Alterum thlaspi, aliqui Persicum napy vocant, latis foliis, radicibus magnis, & ipsum utile ischiadicorum infusioni. Prodest & inguinibus utrumque. Præcipitur, ut qui colligit, dicat fumere se contra inguina, & contra omnes collectiones, & contra vulnera, unaque manu tollat.

Trachinia herba qualis sit, non traditur. Credo & falsum esse promissum Democriti. Portentosum enim est adalligatam triduo absumere lienes.

Tragonis, sive tragion, nascitur in Cretæ tantum insulæ maritimis, junipero similis, & semine, & folio, & ramis. Succus ejus lacteus in gummi spissatus, vel semen, impositione spicula è corpore ejicit: tunditur recens & cum vino illinitur, aut siccæ farina cum melle. Eadem lactis abundantiam facit: mammisque unice medetur.

Est & alia herba tragos, quam aliqui scorpion vocant,

(26) Confirmé par Galien, liv. 1, de *Antidotis*, chap. 14, p. 889.

(27) Dioscoride, *ibid.*

(28) Dioscoride, *ibid.*

(29) Confirmé par l'Auteur du livre *ad Patern.* tome 13, des *Œuvres de Galien*, p. 1002.

(30) Dioscoride, *ibid.*

(31) Le Pere Hardouin conjecture que Pline a mal compris l'Auteur Grec de qui il a probablement tiré ceci. Quant à Dioscoride, il dit que le *thlaspi* se donne utilement en clystere dans la sciatique, & qu'on en fait aussi

une boisson qui fait cracher le sang engorgé. Quelques Critiques interpretent ici *infusum* dans le sens de *prise en infusion*; interprétation qui concilieroit les deux Auteurs.

(32) Ceci paroît emprunté de Crævas, comme on le peut voir chez Dioscoride, *ibid.*

(33) Dodonée & plusieurs autres ont cru que c'étoit la *fraxinelle*; en quoi ils sont repris par le Pere Hardouin qui, d'autre part, avoue ne point connoître la *tragonis*. Il observe que, selon Dioscoride, liv. 4, chapitre 49, & Galien, liv. 8, de *Fac.*

son nom (26). Sa fleur est blanchâtre (27). Elle croît dans les haies & dans les chemins (28). Sa graine, qui est d'un goût âcre, fait évacuer par haut & par bas la bile & la pituite (29). Elle se prend à la mesure d'un acétabule (30). Dans la sciatique, on donne utilement cette plante en clystere; & l'on continue cette pratique jusqu'à ce que le malade rende du sang par les selles (31). Le *thlaspi* rappelle aussi les regles; mais il tue les enfants dans le sein de leurs meres. L'autre genre de *thlaspi* (32) est celui que quelques-uns nomment *napi persique*; il a de larges feuilles, & de grandes racines. On l'administre aussi pour la sciatique, en clystere; & les deux genres sont également utiles pour les maladies des aînes. On recommande à celui qui les cueille de les arracher d'une seule main, & de dire, qu'il les prend contre les maux des aînes, contre toutes les especes de tumeurs, & contre les plaies.

Aucun Auteur ne nous apprend quelle sorte d'herbe est la *trachinia*. Je crois même que toutes les nouvelles que Démocrite en conte sont fausses; car un effet qui tient du prodige, c'est que cette plante, attachée sur un malade, consume la rate en trois jours.

La *tragonis* (33), appelée autrement *tragion*, ne croît que dans l'isle de Crete, près de la mer. Cette plante ressemble au genévrier par sa graine, ses feuilles & ses branches. L'application de son suc laiteux, qui s'épaissit comme une gomme, fait sortir les fleches du corps. Sa graine a la même propriété (34). On pile la plante encore récente, & l'on en fait un liniment avec du vin, ou bien on l'emploie seche & en poudre, avec du miel. Elle fait venir abondamment le lait aux femmes qui nourrissent, & c'est un remede unique pour les maux du sein.

Il y a encore une autre plante appelée *tragos* (35), & par quel-

Simp. Med., p. 236, la *tragonis* a les feuilles du lentisque. Tout ce qu'en dit Pline est conforme à ce qu'en dit Dioscoride, *ibid.*

(34) Dioscoride, *ibid.* dit que ses

feuilles, sa graine & sa larme, appliquées avec du vin, ont cette propriété extractive.

(35) Le Pere Hardouin conjecture que c'est la plante nommée par les

semipedem alta, fruticosa, sine foliis, pusillis racemis rubentibus, grano tritici, acuto cacumine, & ipsa in maritimis nascens. Hujus ramorum x aut xii cacumina trita ex vino pota cœliacis, dysentericis, sanguinem exscreantibus, mensiumque abundantia auxiliantur.

Est & tragopogon, quem alii comen vocant, caule parvo, foliis croci, radice longa, dulci, super caulem calyce lato, nigro. Nascitur in asperis, sine usu.

Et de herbis quidem memoria digna hæctenus aut accepimus, aut comperimus. In fine earum admonere non ab re judicamus, aliis alias virium ætates esse. Longissimo tempore durat elaterium, ut diximus: chamæleon niger xl annis: centaureum non ultra xii. Peucedanum sex: & aristolochia ac vitis sylvestris anno in umbra servantur. Et animalium quidem exterorum nullum aliud radices à nobis dictas attingit, excepta spondyle, quæ omnes persequitur. Genus id serpentis est.

Ne illud quidem dubitatur, omnium radicum vim effectusque minui, si fructus prius maturescant: item seminum, ante radice propter succum incisa. Resolvitur autem om-

Moderne *uva marina* major, dont Lobel donne la figure, in *Observ.* p. 462. Dioscoride, liv. 4, chap. 51, appelle le *tragos* d'un autre nom *scorpion*. Pline en a déjà parlé au liv. 13; il en fait une plante Asiatique.

(36) C'est à dire *barbe de bouc*, & c'est aussi le nom qu'on lui donne en François. Voyez sa figure chez Lobel, in *Observ.* p. 297; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Dioscoride, liv. 2, chap. 173, l'appelle *tragopogon*, *barbe de bouc*, *te-*

tragogon, quatre barbes, & *komè*, chevelure. Voyez les notes de Saraceni sur Dioscoride.

(37) D'aucun usage en médecine. Du reste, Dioscoride met cette plante au nombre des comestibles.

(38) Au liv. 20, chap. 1.

(39) Je lis au texte, avec le Pere Hardouin, *peucedanum sex*, & non pas *peucedanum* & *aristolochia*. Cette correction est pleinement justifiée par le texte de Théophraste, de qui ceci est

ques-uns *scorpion*, haute d'un demi-pied, qui pousse beaucoup de rejettons dénués de feuilles, mais garnis de petites grappes rouges, qui portent un grain semblable à celui du froment; & leur sommité est en pointe. Cette plante croît comme la précédente, dans les lieux maritimes. On se trouve bien de broyer les sommités de dix ou douze branches, & de les boire dans du vin, pour les coliques bilieuses, la dysenterie, les crachements de sang, & les pertes menstruelles.

Le *tragopogon* (36), appelé autrement *comé*, a une petite tige surmontée d'un large calice noir; les feuilles du safran, & une longue racine d'un goût fade & douceâtre. Cette plante croît dans les lieux escarpés, & n'est d'aucun usage (37).

Voilà ce que nous avons appris ou découvert jusqu'à présent sur les plantes, qui soit digne d'être conservé. Mais en terminant cette matière, il ne nous paroît pas inutile de remarquer que leurs propriétés varient auxant que leur âge. L'*elaterion* dure très longtemps, comme nous l'avons dit (38). Le *khamaleon* noir vit quarante ans. La centaurée n'en passe pas douze. Le *peucedanum* en dure six (39). L'aristoloche & la vigne sauvage se gardent pendant une année, à l'ombre. Observons encore qu'aucun animal étranger ne touche aux racines dont nous avons parlé (40), à l'exception du *spondyle*, sorte de serpent (41), qui les attaque toutes.

C'est une vérité bien reconnue aujourd'hui (42), que les racines des plantes ont moins de force & de vertu, si la maturité des fruits précède la leur. Les graines ont pareillement moins de vertu & de force, lorsqu'avant leur maturité, l'on a fait des incisions à la racine de la plante pour en tirer le suc. Au reste, l'ha-

tiré. Voyez cet Auteur, *Hist.* liv. 9, chap. 14. *caterorum.*

(40) Je lis au texte *exterorum* avec le P. Hardouin, d'après Théophraste, *Hist.* livre 9, chap. 14; & non pas

(41) Ou plutôt sorte de blatte, selon le Pere Hardouin.

(42) Ceci est puisé chez Théophraste, *Hist.* liv. 9, chap. 14.

nium vis consuetudine : & desinunt prodesse , cum opus est , quæ quotidie in usu fuere ; æque quam nocere . Omnes vero herbæ vehementiores effectu viribusque sunt in frigidis locis , & in aquiloniis : item siccis .

Sunt & gentium differentiæ non mediocres : sicut accepimus de tineis lumbricisque , inesse Ægypti , Arabiæ , Syriæ , Ciliciæ populis : è diverso Græciæ , Phrygiæ omnino non innasci . Minus id mirum , quam quod in confinio Atticæ Bœotiæque Thebanis innascuntur , cum absint Atheniensibus . Quæ contemplatio aufert rursus nos ad ipsorum animalium naturas , ingenitasque iis vel certiores morborum omnium medicinas . Enimvero rerum omnium parens , nullum animal ad hoc tantum ut pasceretur , aut alia satiaret , nasci voluit : artesque salutare inseruit & visceribus , quippe cum surdis etiam rebus inseruerit . Tum vero illa animæ auxilia præstantissima ex anima alia esse voluit , contemplatione ante cuncta mirabili .

(43) Tout ceci est également puisé chez Théophraste, *ibid.* Écoutons de plus le Pere Hardouin : *Sic peculiare certis regionibus morbos novimus : phthisin Lusitanis , strumam Hispanis Alpi-*

nisque , Narbonensi Gallie hydrocelen , omnes quidem ex aeris gravitate natos . Vide Fernelium , lib. 2 , de abditis rerum causis , xi. pag. 74.



bitude

bitude seule émouffe pour nous la force de toutes les plantes ; & les choses dont nous faisons tous les jours usage , cessent de nous être salutaires , au besoin , ainsi que de nous nuire. Mais toutes les plantes en général ont bien plus de vigueur & de qualité dans les pays froids , dans les contrées du Nord , & dans les climats secs , qu'ailleurs.

Il y a , de plus , parmi les nations , des différences aussi marquées. Nous savons (43) que les peuples d'Egypte , d'Arabie & de Cilicie , sont tous infectés de la teigne , & sujets aux vers , tandis que la Grece & la Phrygie en sont entièrement préservées. Cette distinction est encore moins surprenante , que de voir sur les confins de l'Attique & de la Bœotie , les Thébains affligés des mêmes incommodités , pendant que les Athéniens en sont exempts. Cette considération nous ramene encore aux propriétés des animaux , c'est-à-dire aux remèdes naturels qu'ils ont apportés en naissant , & qui , peut-être , sont les plus sûrs de tous. Car la Nature , cette mere de tous les êtres , n'a produit aucun animal uniquement pour paître ou pour être la pâture des autres ; elle a encore renfermé dans leurs entrailles des moyens salutaires comme elle en a mis dans les choses inanimées & insensibles. Qu'ici ses vues sont admirables , pour qui se plaît à la contempler ! La Nature a voulu , dis-je , que les plus puissants secours de notre vie , fussent puisés comme à leur source , dans une vie d'un autre ordre , & tirés d'êtres vivants , comme nous.



NOTES ALPHABÉTIQUES

SUR LE XXVII^e LIVRE DE PLINE.

PAR M. GUETTARD.

ABIES, SAPIN. Ruelle dit (1) que Pline a confondu le sapin avec le palmier qu'il appelle *palma ammoniaca*, *Ægyptia & Syriaca*.

Il paroît que Ruelle accuse Pline, mal-à-propos, d'avoir confondu le sapin avec le palmier. Ce qui peut l'avoir trompé, c'est que l'on nomme l'enveloppe du fruit du palmier, & le fruit même, *elate*, ainsi que Raius l'a écrit (2) : & comme le sapin se nomme aussi *elate*, J. Bodæus, ainsi que Raius, pensent que Pline a été trompé par le mot *elate* (3) ; ce qui lui a fait confondre le palmier avec le sapin. Il est bien vrai que le sapin est aussi appelé *elate* ; mais on ne lit nulle part qu'on l'emploie dans les onguents (4), ainsi que le dit Pline.

Ce même Auteur dit qu'il ne fait pas ce que Pline veut dire par *folia insecta*. Il y a tout lieu de penser qu'il n'a pris chaque feuille en particulier que pour une division ; cependant elles ont chacune leur pédicule. Dalechamp, dans ses Notes, dit pourtant : *In rectum velut ferra dissecta*. Dal. Not. in Plin. p. 384.

Ce dernier Auteur dit que Pline se trompe, lorsqu'il dit : *E ramis horum generum panicularum modò nucamenta squammatim compacta dependent, præterquam larici* ; car le larix a des cônes,

(1) Ruel. p. 163.

(2) Raius, tome 2, p. 1394.

(3) Elate etiam dicitur abies : sed hanc unguentis addi nusquam legi. Elate est etiam integumentum fructus palmarum. Hæc imposuerunt Plinio qui facillime, & ubique fere vocum homonymia fallitur. J. Bod. Not. in

Theoph. p. 103.

(4) Fallitur Plinius multiplici τῆς ελατῆς significatione, est autem elate ad unguenta pertinens, sive σπάδην archigeni, lib. 2, κατὰ τόπους : φοίνικος σιβνιον, gliscentis palmæ floris involucrum, & tegumentum. Dal. Not. in Plin. p. 312.

ainsi que le Pin, mais plus petits, semblables à ceux du cypres (1).

ABROTONUM *mas.* Pline n'est point d'accord avec Théophraste dans un endroit de sa description de cette plante. Voici comme il en parle (2): *Abrotonum cacumine suo se propagat. Seritur autem semine melius quam radice aut surculo.*

Théophraste, au contraire, parle ainsi (3): *Abrotonum radice aut avulsione potius quam semine germinat. Semine enim difficulter exit* (4).

Ils sont encore opposés en ce que Pline dit: *Ubi convaluerit ritu vitis fruticant.*, & Théophraste: *Cum convaluerit, arboraceum est, quemadmodum ruta.*

Pline, dans un autre passage, se contredit lui-même. Il a dit, ainsi qu'il paroît ci-dessus: *Seritur semine melius.* Ici il dit: *Semine non sine negotio.* Ensuite, au mot *fic & adonium*, il semble qu'il veuille parler d'une plante de ce nom; au lieu que Théophraste dit: *In adonidis hortis.*

Pline est encore opposé à Camerarius, qui dit, ainsi que Théophraste: *Abrotonum mas avulsis ramulis facile propagatur, semine verò difficulter provenit* (5).

Il paroît par ces contradictions, que Pline a mal traduit Théophraste, ainsi que l'ont observé Dalechamp (6) & Ruelius (7). Cependant ce dernier dit que quelques Auteurs pensent qu'*adonium* est une espèce d'*abrotonum* (8).

J. Bodæus pense que, pour lever toutes ces contradictions (9), il

(1) *Sui enim sunt & larici comi, veluti pino, sed minores & cupressi-mi similes. Dalech. Not. sur Plin.*

(2) Plin. liv. 21, chap. 10.

(3) Theoph. p. 678.

(4) *Falsum est semine melius provenire abrotonum. Saepè semen terre comissum frustra, nunquam protulit germen. Nec tamen negare velim semine non posse aliquando nasci, sed difficulter ex eo generari novam*

plantam, dico. Radice facile propagatur, avulsione etiam quandoque sed rarius, nisi radicis quid habeat. J. Bod. p. 684.

(5) J. Bodæus, liv. 26, p. 193.

(6) Dalech. tome 2, p. 1815.

(7) Ruel. p. 661.

(8) *Sunt qui adonium esse putant, quasi abrotoni speciem. Ruel. p. 201.*

(9) *Abfurdam Plinii locutionem esse demonstrabimus. Si semine melius*

faudroit ainsi corriger le texte de Pline, & dire : *Vacuis sponge* *provenit, cacumine suo propagatur, seritur etiam radice aut surculo melius quam semine. In testis quoque non sine negotio plantaria transferuntur: quemadmodum in adonidis hortis conserunt. Est enim alsiosum admodum, sole tamen nimio leditur, sed ubi convaluit, ruta vice fructat.* J. Bod. p. 684. Théophraste parle ainsi : *Abrotonum radice, vel avulso surculo (παρασπιδος) potius, quam semine germinat. Semine vero difficulter exit. Surchuli autem in testis & fustibus panguntur, quemadmodum conserunt adonidis hortos. Seritur estate, est enim admodum alsiosum, atque morbis obnoxium, etiam ubi sol multum lucet: sed ubi convaluerit, accreveritque, magnum ac robustum arborescit ruta modo, &c.* Théop. cap. 7, lib. 6; & Dalec. Not. in Plin. p. 541.

ABSINTHIUM. Pline dit que l'absinthe Pontique est beaucoup plus amer que celui d'Italie; en quoi il est contredit par Mathiolo & Galien.

Morison, & plusieurs autres Auteurs (1), disent que l'absinthe Pontique, n'est presque point amer, même qu'il ne l'est point du tout étant verd.

J. Bauhin, & plusieurs autres Auteurs, prétendent que l'amertume de l'absinthe n'est que dans la superficie, & qu'intérieurement il a un fort bon goût mêlé de quelque douceur; ce que l'on peut voir dans les tiges dont on a ôté l'écorce (2).

ACACIA. Il y a quelques difficultés dans la description que Pline fait de l'*acacia*, dans l'endroit où il dit : *Est & acacia spina.*

J. Bodæus, dans ses Notes sur Théophraste (3), dit qu'il faudroit lire : *Est & acacia spina surculis.* Il rapporte que Pincianus a rendu

provenit, & difficulter ex eodem nascitur, quo tandem modo propagabitur abrotonum.

(1) Dalec. tome 1, p. 825.

C. B. P. part. 2, p. 71.

Rains, tome 1, p. 369.

J. B. tome 2, part. 1, p. 169 & 70.

(2) *Amaritudo in absinthio solummodo in superficie consistit, intrinseca est, optimi saporis cum aliqua dulcedine, quod apparet in cauliculis mundatis à cortice.* J. B. *ibid.*

(3) Théop. p. 266.

ce passage ainsi : *Et in acacia spina fit in Ægypto alba nigraque arbor, est item viridis sed longa.*

Pline a confondu l'arbre avec le fuc de son fruit, & a imaginé trois especes de ces fucs.

Il se trompe encore dans un autre passage, où il dit : *Fit & in Galatia, tenerrima spinosiore arbore.* Salmasius écrit, *deterrima arbore.* D'autres aiment mieux lire, selon Dioscoride, *teneriore spinosaque arbore.*

Il y a encore des passages à réformer, comme *fit in Ægypto alba.* Il faut qu'il y ait *fit in Ægypto ex alba nigraque arbore.* Ensuite, *item viridi.* Il faut qu'il y ait, *item à semine viridi aut maturo.* Un peu après, *tunc densatur in sole mortariis in pastillos.* Il faut lire, *densatusque sole in mortariis agitur in pastillos* (1).

Pline parle de deux especes d'*acacia*, celui d'Egypte & celui de Galatie, & les confond ; ce qui fait qu'il se trompe lorsqu'il dit que la semence de tous deux est semblable à une lentille, puisque Dioscoride dit que la semence de celui d'Egypte ressemble au lupin. Ainsi il faudroit qu'il y eût, au lieu de *semen omnium lenticula simile, semen hujus* (2).

J. Bauhin prétend que Pline a confondu l'épine d'Egypte & celle d'Arabie (3) ; mais Dalechamp dit que ce n'est qu'un oubli de sa part (4), & qu'il faut lire au commencement du chapitre 12 du livre 25 : *Spina Ægyptiæ laudes* (au lieu d'*Arabica*) *diximus, Arabica spissat.*

ACANON. Cette plante est assez mal décrite dans Pline, & il est bien difficile de la reconnoître.

Ruelle dit (5) qu'il n'y a pas grande différence de cette plante à celle qui est nommée *calcitrapa, cum sit aculeata & brevis latis*

(1) J. B. tome 1, liv. 12, p. 427.

(2) Ruel. p. 338.

(3) Non satis animadvertit, inquam, Plinius, aliam esse hanc arborosam Ægyptiam spinam : aliam spinam Ara-

bicam, quæ & ipsa Ægyptia vocatur. J. B. tome 2, part. 1, p. 71.

(4) Incogitantes & obliviosa hoc Plinius nusquam enim de Arabica tractatum est. Dal. Not. sur Pline.

(5) Ruel. p. 577.

& nocentibus vallata spinis ; ce qui est à-peu-près ce qu'en dit Pline.

Quelques-uns, selon Mathiol, donnent le nom d'*acanus* au chaméleon blanc. Il n'y a cependant pas d'apparence que ce soit cette plante, puisque Pline en fait la description dans un autre endroit.

C. Bauhin (1) appelle l'*acanus*, *carduus latifolius echinos obsoleta purpura ferens*, & *agavanus cretensium*, forte *acanus Theophrasti*.

ACANTHUS. Pline est conforme aux autres Auteurs dans la description de cette plante. Rains cependant trouve à redire qu'il lui donne le surnom de *topiaria*, attendu qu'elle n'est nullement propre à être employée dans le jardinage. Peut-être Pline lui a-t-il donné ce nom sur ce que Virgile a dit :

Nec flexi tacuissim vimen acanthi ;

mais il n'y a pas d'apparence que Virgile parlât de cette plante.

ACANTHIUM. Pline est d'accord avec tous les Auteurs sur cette plante : c'est la *spina alba tomentosa latifolia sylvestris*. C. B. P. *Acanthium vulgare album*. Park.

Spina alba sylvestris. Fuch.

ACARON. Voyez CHAMÆMYRSINE.

ACER. Pline met trois sortes d'érable ; le premier, qu'il appelle *Gallicum*, est *acer montanum candidum*. C. B. P.

Le second, qui, selon lui, croît en Istrie & en Rhétie, est, selon quelques Auteurs (2), l'*acer Monspensulanum*, *acer trifolia*. C. B. P.

Le troisième, qu'il appelle *zigia*, est *acer montanum flavum sive crispum*. C. B. P.

Ce dernier paroît être aussi le *carpinus* de Pline, puisque lui-même l'appelle ainsi au livre 17, chap. 10.

ACHILLÉA. Pline ne fait aucune description de cette plante

(1) C. B. P. p. 380.

(2) Dalech. tome 1, p. 80.

Sous ce nom; mais il en fait une sous le nom d'*achilleos*, qu'il nomme encore *millefolium*, qui, suivant, Dalechamp (1), est la même plante. C. B. la nomme *tanacetum minus album odore camphora*, sive *achillea*. Diosc.

Pline paroît avoir douté qu'elle soit la vraie *achillea*, & en a parlé si indéterminément, qu'on ne peut rien établir de certain (2). Cependant Dalechamp, dans ses Notes sur Pline, divise ainsi les especes.

La premiere *achillea* de Pline est celle ci-dessus.

La seconde est le *myriophyllum*. Diosc. *Millefolium aquaticum umbellatum-capillaceo brevique folio*. C. B.

La troisieme, est la *sideritis heraclea prima*. Diosc. Voyez le reste à SIDERITIS.

ACHILLEUM. L'*achilleum* est une des trois especes d'éponges dont parle Pline. Je n'ai trouvé que Raius (3) qui ait fait mention du mot *achillea* au chapitre 12, où il traite des éponges. Les Anciens, dit-il (si on en croit Imeperatus) ont nommé ces éponges *achilles*, à cause de leur délicatesse & de leur fermeté.

ACINOS ou ACINUS. Quelques Auteurs (4) pensent que cette plante est celle que Théophraste appelle *epimeton*, par corruption du mot *epipetron*, qui est aussi le nom de cette plante.

D'autres Auteurs disent que ce sont deux plantes différentes, & que par conséquent il faut lire dans Pline, *acinos & quam epipetron vocant*.

Pline dit que cette plante ne fleurit jamais; il se trompe: il n'en a jamais vu les fleurs.

Il se trompe aussi dans les vertus qu'il attribue à cette plante; car il dit qu'elle provoque les mois & l'urine. Dioscoride & Paulus, au contraire, disent qu'elle arrête les mois & le flux de ventre (5), parcequ'elle est médiocrement astringente.

(1) Dalech. tome 1, p. 665.

(2) J. B. tome 3, part. 1, p. 141.

(3) Raius. tome 1, p. 80.

(4) Dalech. tome 1, p. 794.

(5) Dioscoridi verò menses & alyum pota sistit, Dal. Not. in Plin. p. 556.

Cette plante est nommée par C. Bauhin *clinopodium origano simile*.

ACONITUM. Pline, parlant de cette plante, dit qu'elle a pris son nom de ce qu'elle croît sur des rochers nus, que les Grecs appellent *acona* (1); mais Théophraste dit qu'elle est ainsi nommée d'un lieu appelé *Acon*, qui est une bourgade près de la ville d'Héraclée, où il en vient beaucoup.

Cette plante, que Pline nomme *aconitum cammaron*, &c. est appelée par C. Bauhin *doronicum radice scorpionis brachiata*.

Il y a cependant quelques difficultés à croire que l'*aconit* de Pline soit le *doronicum*; car Mathiote, dans ses Epîtres (2), écrit que le *doronicum* n'est point du tout venimeux, & donne pour preuve, qu'il en a fait manger à son chien, jusqu'à six onces, qui, bien loin de le faire mourir, l'ont au contraire rendu plus joyeux. Ainsi, ou Pline n'a pas bien connu cet *aconit*, où il a ignoré ses vertus.

ACOPOS ou ANAGYRIS. Il y a quelques difficultés au sujet des vertus de cette plante; mais elles sont de peu de conséquence; le tout est fondé sur quelques mots Grecs pris l'un pour l'autre, comme *phalaggion* pour *cephalalgion* (3).

ACORNA ou ACARNA. Cette plante est assez difficile à déterminer, à cause de la courte description qu'en fait Pline. Il paroît cependant que c'est *acarna flore luteo patulo*. C. B. P. (4); ou, selon Dalechamp (5), *acarna Theophrasti*; *acarna major caule non folioso*. C. B. P.

ACORUS ou ACOROS. Pline est assez conforme à Dioscoride, dans la description de cette plante, excepté qu'il dit que l'*acorus* a les racines noires, pleines de veines, & fort aisées à rompre, au lieu qu'il faudroit dire aisées à arracher, & les racines blanches. Il y a deux fautes de suite; la première, lorsqu'il parle des racines, il dit (6) *ructu faciles*: il faut qu'il y ait *eructu*

(1) Dalech. tome 2, p. 586.

(2) Matth. Epist. lib. 4, p. 504.

(3) Dalech. tome 1, p. 90.

(4) C. B. P. p. 379.

(5) Dalech. tome 2, p. 161.

(6) J. B. tome 2, p. 734.

faciles.

faciles. L'autre, où il dit : *E recentibus virus majus quam vetustis* ; il doit y avoir *vires magis* : aussi C. Bauhin dit que Pline est inintelligible dans ces passages.

Je ne vois pas non plus pourquoi Pline attribue des queues aux feuilles de cette plante.

ACROCORION. C'est, selon quelques Auteurs, le *leucoium bulbosum majus sive multiflorum*. C. B. Voyez BULBINE.

ACTE ou EBULUS. Cette plante, que Pline dit être aussi appelée *helion* par quelques Auteurs, est appelée en Grec *chamaecte*.

Cornarius dit qu'il semble que Pline appelle en un autre endroit l'hieble *actea*, disant : l'*actea* a les feuilles puantes, la tige anguleuse, rude & noueuse, la semence noire comme le lierre, les baies plus molles. Cependant Dalechamp dit (1) que l'*actea* n'est pas l'hieble (2).

ACTÆA. Plusieurs Auteurs veulent que cette plante soit l'*aconitum racemosum* C. B. P., & la *christophoriana* Gesneri. Cependant cette plante ne ressemble guere à la description que Pline fait de l'*actea*. Ses feuilles, dit-il, sentent mauvais ; elle a les tiges âpres & noueuses, & la *christophoriana* a les tiges lisses & unies : cette description convient mieux à l'hieble, qu'il appelle *acte*. De plus, il dit que cette plante est bonne aux maladies de femmes ; à quoi la *christophoriana* n'est point propre, puisque, au sentiment de plusieurs Auteurs, cette plante est vénéneuse. *Facultate venenata & deteteria*. Raius, tome. 1, p. 661.

ADAMANTIS. Apulée appelle ainsi l'*hyosciamus* (3). Pline, parlant de cette plante, dit qu'on ne peut l'écraser, *conteri nequit* (4) ; ce qui est ridicule.

(1) Dalech. tome 1, p. 227.

(2) Plinius chamaecten ab ebulo male separat, & genus sambuci sylvestre tradit cum chamaecte & agria acte & ebulum eadem planta. Sed hoc usitatum Plinio, ejusdem generis Græcam & Latinam appellationem pro

diverso ponere, consuetus hic illi & solennis error.

(3) A magna efficacia, quodque mentem turbet hyosciamus nomen hoc habet.

(4) De suo addidit Plinius, quod conteri nequeat, hoc falsum & absurdum.

ADIANIUM. Pline parle de deux sortes d'*adiantum*, le blanc & le noir ; le premier est l'*adiantum foliis coriandri* de C. B. P. ; le second est l'*adiantum foliis longioribus pulverulentis pedicula nigro*. C. B. P.

Il semble que Pline prenne le *trichomanes* pour l'*adiantum album* (1).

Je trouve que Pline a tort de dire que l'*adiantum* n'a point de racines.

Quelques Auteurs veulent que l'*adiantum album* de Pline soit la *filicula fontana major sive adiantum album filicis folio*. C. B.

Dalechamp dit (2) que c'est avec trop d'affectation que Pline appelle l'*adiantum*, *frutex topiarius* (3), premièrement, parce que ce n'est point un arbrisseau ; secondement, parce qu'on ne s'en fert point pour couvrir ni orner les murs des jardins, comme des autres plantes nommées *topiaria*, que l'on plante exprès pour cela : mais que celle-ci y croît naturellement ; ce qui donne lieu de penser que ce pourroit être le *ruta muraria* ; car il n'y a guere que cette espèce de capillaire qui croisse abondamment sur les murailles.

ADIPSATHEON. Voyez ASPALATHUS.

ADOREUM. *Adoreum* est une espèce de froment que C. B. nomme *tritium rufum grano maximo*.

ADRACHNE. Cette plante est l'*arbutus folio non serrato*. C. B. P.

Pline est d'accord avec les Auteurs dans la description de cette plante (4) ; mais Jean Bauhin dit (5) qu'il a mal lu un mot de

dum est, nulla in toto orbe terrarum est herba quæ conteri nequeat. J. Bod. Not. in Theoph. p. 1080.

(1) Dalech. tome 2, p. 197.

(2) Dalech. Not. sur Pline, p. 567.

(3) Licenter hoc Plinius & affectate. Primum quidem quia frutex non est, sed herbula : deinde quia hominum industria eo non utitur ad ornandos regendosque horum parietes, ut aliis

topiariis plantis, sed veluti naturæ quodam artificio muros vestit è quibus prorumpit.

(4) Non recordabatur Plinius cum hæc scriberet, adachneo fructum, quem similem memaculo Theophrastus esse tradit, cap. 16, lib. 3 ; Hist. fructui quoque tota, mempe frago similem esse. Dal. Not. in Plin. p. 966.

(5) J. B. tott. 2, lib. 4, p. 273.

Théophraste (1), & qu'au lieu de dire : *Sed qui circum galanus videri possit*, il faut plutôt lire, selon Théophraste, *circum ruptus*.

Pline appelle aussi le pourpier *adrachne* & *andrachne*,

ÆGILOPS. Sous le nom d'*agilops*, Pline (2) paroît désigner trois choses différentes.

La première est *agylops*, qui est aussi appelée *festuca*, & par C. Bauhin (3), *festuca avenacea sterilis elatior*, & *gramen tremulum*.

La seconde est une espèce de chêne, appelée par C. Bauhin (4) *quercus calice echinato glande majore*.

Et la troisième est une espèce de bulbe que je n'ai pu trouver chez aucun Auteur dans le genre des bulbes. Cette plante est le *gramen nodosum avenacea panicula* C. B. P. Dalechamp pense que c'est la plante qu'il nomme *coia*, qui est le *gramen gemmeum*, seu *nodosum*.

Pline a fait plusieurs fautes dans la description de l'*agilops* ; il l'a confondue : sur quoi voyez J. Bauhin (5).

AGLAOPHOTIS. Cette plante est celle que C. Bauhin donne sous le nom de *baharas in Judea radix colore flamma*, &c.

Cette plante est ainsi décrite dans Ælian, liv. 13, ch. 24 & 27 :
 „ Cynospastus herba, alio nomine aglaophotis dicitur : hæc per
 „ diem inter cæteras herbas (à quibus ne minimum quidem dif-
 „ fert) delitescit, nec ullo modò agnoscitur, nocte verò stellæ
 „ instar lucens, & igneo splendore coruscans, facile in conspec-
 „ tum venit. Itaque signo ad radices ejus defixo discedunt, ab-
 „ que eo neque colorem ejus interdium, neque speciem cognituri.
 „ Nocte jam exacta adveniunt, & herbam ex signo agnoscunt,
 „ evellere verò aut circum fodere tantùm cavent. Primum enim

(1) Plinius inscite & negligenter μεμάλωλον fructum arbuti, τοῦ κόμαρι, cum unedone fructu epimelidis confundit, ut & cap. 8, lib. 23, negligentius etiam memæcydon fructum cum comaro sive arbuto arbore sua.

Id. *ibid.* Vide *arbuto*.

(2) Plin. l. 18.

(3) C. B. P. p. 9.

(4) C. B. P. p. 420.

(5) J. B. tom. 2, p. 435.

» quæ res naturæ imperitus, eam attigit, periisse ferunt. Canem igitur juvenem adducunt diei spatio famelicum, & funiculum validum, arctissime ad inferiorem herbæ stipitem vinctum, cani etiam alligunt, & carnes assas ei multas objiciunt, quàm longissime interrim recedentes, canis nidore motus, impetu ad carnes fertur, & herbam radicitus eruit. Cujus radices si sol viderit, canis mox expirat, & secretis quibusdam ceremoniis, ut pote in ipsarum gratiam extinctus, sepelitur. Tum demum herbam contingere, & secum auferre audent. Hujus usus ad multa celebratur, & inter cætera, ad comitialem morbum remedium ex ea homini commendant. Item ad oculorum vitium, quod delato in eos humore nimio videndi facultatem adimit ».

Flave Joseph, dans l'Histoire de la Guerre des Juifs, dit presque les mêmes choses du *buharas*, excepté qu'il donne une autre manière de la cueillir. Voici quelle est sa façon: » Totam eam circumfodiunt, ita ut minimum ex radice terra sit conditum: » deinde ab ea religant canem, illo sequi eum à quo relegatus est cupiente radix quidem facile evellitur, canis verò continuo moritur, tanquam ejus vice à quo tollenda erat, traditus: nullus enim postea accipientibus metus est. Tantis autem periculis propter unam vim capi eam operæ pretium est. Nam quæ vocantur dæmonia, pessimorum hominum spiritus, vivis immersa eosque necantia quibus subventum non fuerit, hæc cito, etiamsi tantummodò ægrotantibus admoveatur, abigit ».

Quelques Auteurs ont pensé que c'étoit la mandragore; mais comme personne n'a écrit que la mandragore brillât sur le soir, & qu'Apulée a dit cela du pæone, plusieurs ont aussi cru que c'étoit cette plante.

Elle porte à ses extrémités de petites baies en forme d'amandes, dans lesquelles sont renfermés des grains comme le kermès, de la grosseur de ceux d'une grenade, qui éclairent pendant la nuit comme si c'étoit un flambeau; les bergers la trouvent ordinairement la nuit, & la cueillent: outre cela, personne n'a ordonné la mandragore pour des maladies telles que sont l'épilep-

sie, la manie, le cochemard; effectivement elle n'y est pas propre. Les Anciens, au contraire, ont écrit que le pzone y étoit propre. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 1043.*

ÆGOCERAS. Voyez FÆNUM GRÆCUM.

ÆGONYCHON. Voyez LITHOSPERMUM.

ÆRA. Voyez LOLIUM.

ÆSCHYNOMENUM. Cette plante est appellée par C. Bauhin (1), *herba viva foliis polypodii* (2). Il paroît que Théophraste a parlé de cette plante au chapitre 3. du livre 4; mais il dit que lorsqu'on la touche, ses feuilles se sechent ou tombent comme flétries, *folia exsiccantur aut hebetata concidunt*, au lieu que Pline dit *folia contrahunt*.

ÆTHIOPIS. Pline, dans la description de cette plante, tantôt compare la forme de ses feuilles à celles de la laitue, & tantôt à celles du bouillon blanc: cette derniere comparaison me paroît plus juste. Quant à l'étymologie, celle de Dalechamp me paroît plus raisonnable, qui dit que cette plante a été ainsi nommée, parcequ'elle vient d'Ethiopie, ou que celle qui en vient est la meilleure, que les fables que Pline conte à ce sujet.

Il se trompe en disant que sa semence est blanche, puisque selon Raius, J. Bauhin & Bodæus, elle est au contraire noirâtre, *semen fuscum, honnino non dissimile*, par conséquent plus petite que celle de l'*ervum*, à laquelle elle ne ressemble point encore par la forme, puisqu'elle est triangulaire, & que celle de l'ers est presque rondé. Il n'y en a pas non plus pour deux seulement dans chaque calice, puisque, pour l'ordinaire, il s'y en trouve quatre.

ÆTHIOPIDA. *Genus fortassis aliquod tithymali.* Dal. Not. in Plin. p. 617.

AGARICUM. Pline dit que l'agaric vient sur les arbres glandiferes; il entend sans doute parler du larix. C. Bauhin ne convient pas avec lui qu'il soit, *noctu lucens*; & lui reproche cela comme une fable.

(1) C. B. P. p. 359.

(2) *Herbam vivam Lusitani vocant, &c. Dal. Not. in Plin. p. 617.*

AGERATUM. Cette plante est l'*ageratum foliis serratis*, C. B. P.

Quelques Auteurs, comme Dalechamp (1) & Bodæus (2), pensent qu'il faudroit corriger ce passage de Pline où il y a *hujus uste nidor*, &c., & le rendre ainsi : *Hujus vetuste nidor urinam ciet, vulvamque purgat tanto magis insidentibus causa nominis hac sed quoniam diutissime non marcessit.*

AGLAOPHOTIS. Dalechamp & C. Bauhin pensent que cette plante est celle qui est ainsi décrite par ce dernier sous le nom de *baharas* (3) : „ Baharas in Judæa radix colore flammæ assimilis, „ circa vesperam veluti jubare fulgurans : quæ accedentem & „ evellere cupientem tam diu refugit, nec prius fugam sistit, „ quam urina muliebri aut menstruo sanguine conspersa fuerit. „ Joseph ; de Bello Judaico, cum aglaphotide sive cynospasto „ terrestri, Æliani : marmaritime Democriti : cynocephalia & osi- „ ritide Appionis : moly Homeri : & præonia non Dioscoridis, sed „ Galeni, nisi fallor, convenit „.

AGNOS ou ÂGNUS CASTUS. Pline décrit deux especes de cette plante, le grand & le petit : l'une est nommée *vitex foliis angustioribus cannabibus modò dispositis* ; & l'autre est nommée *vitex latiore folio* par C. Bauhin (4).

AGRION. Voyez BRASSICA.

AGRIUM. Voyez NARDUS.

AIZOON. Pline décrit trois especes de *sedum* sous le nom d'*aizoon*. Le premier est le *sedum majus vulgare* ; le second, *sedum minus luteum folio acuto* ; & le troisieme, *sempervivum minus vermuncatum acre*.

ALATERNUS. Pline dit que l'*alaternus* ne porte point de fruit ; en quoi il se trompe,

(1) Dalech. Not. in Plin.

(2) J. Bodæi, Not.

(3) Hanc baharas nomine describit volunt à Josepho lib. 7, Belli Judaici, vocarique ; Æliano cynospas-

rum terrestre ; Democrito, marmarida, cynocephalion, & os iritin Appioni ; Homero moly, præoniam Galeno. *Dal. Not. in Plin. p. 617.*

(4) C. B. P. p. 475.

Quelques Auteurs (1) pensent que Pline a pris la *phyllica* pour l'*alaternus*, parceque là où croît la *phyllica*, on l'appelle encore *alaterno* & l'*interno*, qui sont des mots approchans.

ALCIBION. Cette plante, que Pline ne connoît pas, & qu'il avoue n'avoir trouvée dans les Auteurs, est la *buglossum sylvestre majus nigrum*, C. B. P.

Dalechamp (2) est surpris que Pline dise qu'il n'a trouvé aucun Auteur qui dise quelle est cette plante, puisque lui-même dit de ses feuilles & de ses racines ce que Dioscoride a dit de la seconde *anchusa* & de l'*echium* (3).

ALECTOROLOPHOS. Dalechamp prétend que cette plante soit l'*alliarja* (4). Trag. Mais Morison semble avoir plus de raison de dire que c'est la *pedicularis pratensis lutea vel crista galli*, C. B. P.; puisque Pline, dans la description qu'il en fait, dit, *apud nos crista dicitur*. Raius est aussi de ce sentiment. Ruelle dit (5) que quelques-uns pensent que c'est la *selarea*, *orvala Dodonæi*, à cause que la graine de cette plante sert aussi à éclaircir les yeux.

L'Ecluse nomme *alectorolophus*, la *filipendula montana altera*, C. B.; *filipendula montana flore pedicularis*, du même; & la *pedicularis palustris rubra elatior*.

ALYPON. Les Auteurs ne sont pas trop d'accord pour décider quelle est la plante que Pline nomme *alypon*. Mathiöle & Dalechamp pensent que c'est la *thymelaa foliis acutis capitulo succifera* C. Bauhin.

D'autres disent (6) que c'est le *tithymalus maritimus purpurascens floribus*, C. B. P.

(1) Dalech. tome 1, p. 132.

(2) Dalech. tome 2, p. 8.

(3) Mirum est quod ait Plinius, apud auctores non reperiri, qualis sit herba, cum eadem de foliis & radicibus tradat, quæ Dioscorides de altera *anchusa*, & *echio*. Dalech. Not. in Plin.

(4) Quarumdam opinione *alliarja* aliorum verò *cauda lupi*. Aliorum *gallithricum*, cujus semen eodem effectu, & eadem causa vulgus etiam oculis injicit, præsertim cum culex il-
latus est. Dal. Not. in Plin. p. 664.

(5) Ruel. p. 578.

(6) J. B. tome 3, part. 2, p. 676.

Pline, dans la description de cette plante, dit qu'elle ressemble à la poirée; ce qui est mal; il faut qu'il y ait, les racines semblables à celles de la poirée (1).

ALISMA. Les Auteurs ont donné le nom d'*alisma* à tant de plantes différentes, qu'il n'est guère possible de déterminer quelle est le véritable *alisma* de Pline; cependant le plus grand nombre pense que c'est le *plantago aquatica latifolia*, qui est la première: d'autres, que c'est le *doronicum plantaginis folio alterum*, C. B. *Damasonium primum Dioscorid.* Quant à la seconde, les uns veulent que ce soit la *primula veris*, *verbasculum pratense odoratum*; & d'autres la *digitatis purpurea folio aspero*, C. B.

ALYSSON. La plante que Pline décrit sous le nom d'*alysson*, est la *rubra sylvestris levis*, C. B. P.

Il est assez d'accord avec Dioscoride, sinon en ce qu'il ordonne d'appliquer les branches avec les feuilles contre la morsure des serpents, au lieu que Dioscoride ordonne d'en boire le suc tiré des feuilles contre la morsure des bêtes venimeuses (2); de façon qu'il semble que Pline ait lu en Dioscoride *καυλός*, qui veut dire les branches ou la tige, au lieu de *χύλος*, c'est-à-dire suc; & *ἐπι-τῆσι*, qui signifie appliqué, au lieu de *ποθοῖς*, qui signifie pris en breuvage.

ALLIUM. Il y a de l'erreur au texte de Pline, lorsqu'il dit; cette sorte d'ail est appelée *antiscorodon*; il faut qu'il y ait *aphroscorodon*, suivant Columelle (3).

Lorsque Pline dit que l'ail est bon contre les hémorrhoides; il faut entendre contre les piquures d'un serpent nommé *hemorrhus*, dont la femelle est appelée *hemorrhôis* (4).

Pline parle de trois espèces d'ail, le premier qu'il appelle *ulpicum* & *cyprium*, est ainsi nommé par C. Bauhin.

Le second, qu'il appelle *ursinum*, est le *sylvestre latifolium*; C. B. P.

(1) Ruel. p. 875.

(2) Dalech. tome 2, p. 219.

(3) Dalech. tome 2, p. 418.

(4) J. B. tome 2, p. 557.

Celui qu'il dit *in arvis sponte nasci*, est l'*alliūm campestrē junci folium capitatum purpurascens majus*, C. B. P.

ALNUS, *aune*. Pline fait une fort courte description de l'aune ; & ne parle que d'une espece ; mais il se trompe en disant que cet arbre ne porte ni fruit ni semence, & en disant que ses feuilles sont très épaisses, *crassissima* (1).

ALOPECUROS. C'est le *gramen alopecuroides spica rotundiore*, C. B. P. ; où plutôt le *gramen tomentosum spicatum*, C. B. P. Ce premier est la *cauda vulpina Plinii*.

ALTHÆA. Dioscoride, Galien, & les autres Auteurs Grecs (2), sont opposés à Pline, en ce qu'il fait deux plantes différentes de l'*althæa* (3) & de l'*hibiscus*, qui, selon eux, ne font qu'une même plante.

AMARACUS. Les anciens Auteurs sont en différend sur le sujet de cette plante, les uns veulent que l'*amaracus* & le *sampsuchus* soient une même chose ; les autres, au contraire, prétendent que ce soient deux plantes différentes. Sur quoi voyez Ruelius, page 682. Pline n'en fait qu'une même, & c'est, selon quelques Auteurs, la *majorana vulgaris* ; & , selon d'autres, c'est *sampsuchus sive marum, mastichen redolens*, C. B. Mais Pline parle du *marum* dans un autre endroit, & il ne lui donne point les noms d'*amaracus* ni de *sampsuchus* ; ce qui donne lieu de croire que c'est plutôt la *majorana*.

AMARANTHUS. C'est l'*amaranthus panicula conglomerata*, C. B.

AMYGDALUS. Pline, en parlant des amandiers, dit que si l'on perce le tronc d'un amandier dont le fruit est amer, & que

(1) Dalech. tome 1, p. 81.

(2) Dalech. tome 1, p. 500.

J. B. tome 2, p. 955.

(3) Cum Plinius legisset cannabis

sylvestris virgas esse althææ similes, oscitanter & incogitanter cannabi tribuit, quod althææ proprium est. Dal. Not. in Plin. p. 531.

Ton nettoie l'humeur qui en coulera, le fruit deviendra doux ; c'est-à-dire les amandes (1).

C'est ce dont je doute fort : c'est encore, je pense, un de ces vieux contes dont Pline n'est pas chiche. Théophraste dit que par ce moyen on rend l'arbre plus fertile. Cependant, dans un autre endroit, il dit la même chose que Pline.

J. B. (2) contredit au sentiment de Pline, qui dit que les amandes amères arrêtent le sang, *sanguinem sistunt* (3).

Ni l'une ni l'autre espèce, dit-il, n'est astringente ni rafraîchissante ; toutes deux, au contraire, sont chaudes & apéritives : que si elles arrêtent le sang, elles ne sont donc pas bonnes contre les morsures des chiens, ni les obstructions (4).

AMOMUM. La plus grande partie des anciens Auteurs ont si mal connu l'*amomum*, qu'ils ont donné indifféremment ce nom à un nombre de plantes si différentes entre elles, que pas une seule ne se ressemble, & aucune n'a de rapport à la description qu'en fait Pline. On trouve dans Jean Bauhin (5) le détail des plantes à qui on a donné ce nom. Mais toutes les difficultés se trouvent levées, par la description qui en est faite dans Raius (6).

Tous les Auteurs conviennent que ce sont Dioscoride & Pline

(1) Hoc tam ad fruticandum, quam ad bene fruticandum conferre creditum est. *Theoph. liv. 2, chap. 8.*

(2) J. B. tome 1, part. 1, p. 180.

(3) Amygdala omnium prima floret in calidioribus, ut Italia, auctore Plinio, mense Januario, Martio verò pomum maturat : mirum inquit J. Bauhinus intra mensem matura fieri amygdala ; unde placet lectio Plinii, non maturat, scribentis. Siquis tamen dicat tenellos fructus qui esui apti sunt dici posse maturos, per nos licet modò concedat improprie id dici. Nam proprie loquendo poma tum demum ma-

tura sunt cum ex arboribus decidunt. *Rai. tome 2, p. 1519.*

(4) Ut verum fateamur, non placet, quod scribit Plinius, amygdalas amaras sanguinem sistere : quod multo minus existimamus fieri addita mentha, ut ille vult, quamvis idem quoque sentiat Diosc. in utrisque enim nulla astrictio aut frigiditas, sed calor & facultas aperiendi. Quod si sanguinem sisterent, reprobanda essent in canum morsibus nec utiles essent in obstructionibus.

(5) J. B. tome 2, p. 195.

(6) Raius, tome 2, p. 1697.

qui ont le mieux décrit cette plante ; mais Pline pour le mieux (1).

Mais, pour éviter la peine de la recherche, je vais détailler les plantes à qui on a donné ce nom, & qui leur a donné.

L'*Amomum*, suivant Hadrianus, est *piper hortense ab holitorum gente dictum. Hoc piper hadriani est ribes nigrum.*

Par quelques-uns, *piper caudatum* ; *pimenta del rabo.*

Par d'autres, *amomum caryophylli odore.*

Par Mathiote, *piper Æthiopicum.*

D'autres, *rosa hiericuntis.*

D'autres, *botrys.*

D'autres, *sison*, comme *Tragus.*

D'autres, *ammi Alexandrinum.*

D'autres, *saxifragia hircina.*

D'autres, le *geranium, colombinus pes.*

Gesner, *solanum fruticosum bacciferum.*

AMPELOPRASON. C'est le *porrum sylvestre vinearum*, C. B. P.
Voyez PORRUM.

AMPELOS AGRIA. Les Auteurs ont encore donné ce nom à plusieurs plantes différentes.

Dioscoride parle de trois especes de vigne sauvage ; la première est le *solanum scandens* ; l'autre *bryonia*, & la troisième *clematidis sylvestris.*

L'Ecluse donne le nom de *vitis sylvestris* à la *clematidis sylvestris latifolia atragene* de Théophraste. Il paroît bien difficile de pouvoir déterminer au juste quelles sont les plantes que Pline a décrites sous ce nom.

Jean Bauhin (2) reproche à Pline quelques erreurs dans la description de ces plantes dont Pline fait deux especes, & pense que, pour éclaircir le chaos qui confond la *labrusca* avec la *vitis sylvestris*, il faudroit lire ainsi le passage de Pline : *Labrusca quoque ananthen fert, in satis dictam, que à Grecis ampelos agria nominatur, &c.*, afin que ces mots, *que à Grecis ampelos agria*

(1) J. B. tome 2, p. 193.

(2) J. B. tome 2, p. 124.

vocatur, &c. ne se rapportent pas aux précédents (*labrusca quæ ænanthen fert in satis dictam*), comme effectivement il ne doivent pas se rapporter; mais ils doivent commencer une nouvelle période, afin de connoître par ce moyen les deux especes dont Pline parle en cet endroit. Ce qui est prouvé par le témoignage de Dioscoride, & par celui de Pline même, lorsqu'il dit au chapitre 40 du livre 16: » Probatum & vitis sylvestris (1), alia quàm » labrusca, & ipsa hederæ modò arborem scandens.

» Recte quidem Plinius, lib. 23, cap. 1, ampelon agrian appellari dixit, quàm ante (inquit Cornarius) apud Dioscoridem, » vitem sylvestrem tradidimus, sed non est labrusca, quæ ænanthen fert, ut Plinius ait; verum ea labrusca itidem ampelos » agria & vitis sylvestris nominatur; proinde in his erravit Plinius, » sicut neque in uva taminia sibi constat, quam alibi ad ampelon agrian retulit cum paulo ante uvam taminiam negasset » esse staphidem agriam: cujus tamen contrarium alibi habet. » Idem, lib. 27, cap. 7: Vitem sylvestrem aliam esse à labrusca » prodidit his verbis. Ampelos agria vocatur herba, foliis duris, » cineracei coloris, qualem in satis diximus, viticulis longis (2) » callosis, rubentibus, qualiter flos, quem Jovis flammam appellavimus in violis, &c. de viribus.

» Vulgata Plinii exemplaria falsissime habent; vulvæ vitia & » cutis in facie & variis; legendum enim ex veteri codice & rei » ipsius evidentia. Varos & vitia cutis in facie. Plinius ad Punici » semina oscitanter retulit fructus ejus, & alias totam historiam » corruptit. Cæterum ex omnibus plantis quæ vicina scandunt tres » assignat Dalech., quarum flos cæruleus, sive purpureus, Jovis » flori, nempe aquilegiæ, color similis sit: primam quidem quàm » granum nil vocant; alteram quàm dulc'amaram; & tertiam » quàm pro clematide secunda pinxit Dodonæus, & quàm po-

(1) Athragenam significat memoratam Théophrasti. *Dalech. Not.*

(2) Sarmenis longis, duris, rimoso cortice vestitis, flore capillaceo, fructu

exiguus uvis simili post maturitatem rubente, granis figura rotundis. *Dal. Not. in Plin.*

» thon cærulæam esse putant. Quæ verò de vite sylvestri hic tra-
 » dit Plinius, ea magis convenire videntur dulc'amaræ, quàm
 » salicastrum supra vocavit, & viti sylvestri similem esse dixit,
 » eosdemque effectus habere. Dalech. Not. in Plin. ».

ANABASIS. Les Auteurs sont encore partagés sur cette plante. C. Bauhin (1) la met sous le nom de *polygonum bacciferum sive uva maritima*.

Caucon & ephedra, Plinio. *Ephedra sive anabasis*. Bellon. Dod.

Suivant Angelo, le *caucon Plinii* est l'*equisetum palustre linaria scopariae folio*, C. B. P. Cependant il y a plus d'apparence que l'*anabasis* soit le *polygonum bacciferum*. L'Ecluse & Raius sont de ce sentiment.

Cependant Pline, au livre 27, chapitre 13, parlant de l'*equisetum*; dit: Quelques-uns lui donnent le nom d'*hippuris*, d'autres celui d'*ephedron*, & d'autres enfin celui d'*anabasis*; ce qui sembleroit ne faire qu'une même plante. Cependant celle dont il parle au chapitre 13 du livre 26, Dalechamp prétend que c'est l'*equisetum*. J. Bodæus pense de même.

Je ne vois point pourquoi Pline dit que cette plante n'a point de feuilles, *folio nullo*, attendu que Dioscoride, de qui Pline a pris la description, dit qu'elle a les feuilles comme le jonc, *juncæ folia*.

ANEMONE. Il n'est guere possible de dire quelles sont les especes d'anemones dont parle Pline; car non seulement il les distingue mal, mais encore il a mal traduit Théophraste, ainsi que l'a remarqué Dalechamp (2); ce qui est cause qu'il a multiplié les especes, & a fait mal-à-propos de deux plantes différentes deux especes d'anemones, en prenant le *bulbocodium* pour une especes (3). *Quæ causa est cur tradiderit, anemonidem illam*

(1) C. B. P. p. 15.

(2) Dalech. tome 1, p. 729.

(3) Inepre Plinius *βολβοῦκωδιον*, anemonem esse interpretatur. Ineptius idem inter flores vernos recenset duas

anemones, cum unicam tantum referat Theoph. quam *λιμωνίαν* cognominavit. Ea porro est *pulsatilla* nostra: cætera quidem anemonum genera æstatis principio floreat. Dal. Not. in Plin.

fylvestrium bulborum florem esse ; quod perquam ridiculum est
J. Bod. Not. in Théoph.

Cependant au chapitre 23 du livre 21, il dit qu'il y en a deux especes ; la sauvage, & en outre la cultivée, de laquelle il fait plusieurs especes : on peut croire par-là que la sauvage est la *pulsatilla*, ainsi que l'a pensé Dalechamp. Quant aux cultivées, dont la plus grande partie ne differe que par la couleur de la fleur, & par les feuilles plus ou moins découppées, on peut, je pense, les réduire à une seule : „ *Falissimum, id est, non semel iterumque, sed mil-*
„ *lies, cœlo sereno & quàm maximè tranquillo, ut ne vel mi-*
„ *nima aura percipi possit, florem anemonidis apertum vidi, eum-*
„ *demque, tempestate ac procella imminente, vel perire vel claudi*
„ *iterum florem observavi ; & quidem vel vento paulo vehemen-*
„ *tiori interisse, foliaque in terram lapsa fuisse. J. Bod. Not. in*
„ *Theoph. p. 702* „. Quant à ce qu'il dit que l'anémone ne fleurit que lorsqu'il fait du vent, c'est un conte ; car elle fleurit indifféremment, soit qu'il vente ou non. Il dit aussi que c'est de là qu'elle a pris son nom : au contraire, J. Bodæus dit qu'elle a été ainsi nommée de ce que le vent la fait tomber aisément, *anemone enim dicitur, quod flos facile à ventis dejiciatur ac perdatur.*

ANAGALIS. Pline met deux sortes d'*anagalis*, le mâle, qui a la fleur rouge, & que C. Bauhin nomme *anagallis phœniceo flore.*

La femelle, qui a la fleur bleue, est nommée par le même Bauhin *anagallis ceruleo flore.* Pline les nomme encore *corchorus* (1).

ANCHUSA. Pline parle de l'*anchusa* & de la *speudanchusa*. La première est appelée par C. Bauhin *anchusa echii foliis & floribus.* La seconde, selon les apparences, est l'*echium vulgare*, C. B. ou l'*anchusa lutea major* du même Bauhin, que Pline nomme aussi *doris.*

(1) Credo quod Plinius de corchoro, anagallida, & Alexandrino bis, tanquam de diversis egerit plantis, cui nihil magis familiare, quàm de una

eademque planta ex diversis scriptoribus, quandoque nomine diverso, quandoque eodem tanquam diversa agere planta. J. Bod. p. 317.

La troisieme, qu'il surnomme *onochilis*, paroît être l'*anchusa puniceis floribus*.

ANONYMOS. C'est, selon quelques Auteurs *bugula officinarum* (1); & , selon d'autres, *consolida media*.

ANTHALIUM. Selon Dalechamp, dans ses Commentaires sur Pline, l'*anthaliu*m est le *cyperus esculenus angustifolius*, C. B. P. p. 14.

ANTHYLLION. L'*anthyllion* de Pline est, suivant J. Bauhin, la *vulneraria rustica*, *lotus latifolia* Dalech. Les Auteurs sont si partagés sur ces plantes, qu'on ne peut rien dire de positif. Cependant Dalechamp & Dodon. pensent que la premiere est la *vulneraria* ci-dessus; & la seconde, l'*anthyllis valentina* Clusii.

ANTHRISCUS. Cette plante est le *cherophillum sylvestre*, C. B.

ANTICYRICON. Il est encore très difficile de déterminer cette plante. Je n'ai trouvé que Dalechamp qui en parle, sous le nom de *sesamoides*, dont il décrit trois especes, & en donne les portraits. Mais comme le nom de *sesamoides* devient bien général, & que les Auteurs l'ont donné indifféremment à plusieurs plantes différentes, il n'est pas aisé de se fixer juste.

L'Ecluse donne aussi deux portraits de *sesamoides*; mais tout différents de ceux de Dalechamp, qui sont, selon C. Bauhin, l'un la *thymelæa foliis kali lamuginosis falsis*, *sesamoides minus* Dalech.; l'autre, la *thymelæa foliis candicantibus serici instar molibus*, *sesamoides majus multorum* Dalech.

ANTIRRHINON ou ANARRHINON. L'espece d'*antirrhinum* que Pline décrit, & qu'il dit avoir les feuilles semblables au lin; paroît être l'*antirrhinum arvense majus*, C. B.

Je ne vois pas par quelle raison Pline dit que cette Plante est sans racine, *radice nulla*.

Il parle d'une autre espece d'*antirrhinum*, sous le nom de cy-

(1) Quidam esse volunt buglam officinarum. Alii consolidam mediam. Utraque sane planta vulneribus sanandis efficacissima est. Dal. Not. in Plin. p. 663.

nocephalia. C'est, selon C. Bauhin, l'*antirrhinum majus rotundiore folio*.

APARINE. Cette plante est l'*aparine vulgaris* C. B. Pline la nomme encore *philantropon*, & *omphacocarpon*. Dalechamp dit qu'il y a de la faute en Pline, & qu'il faut lire *omphalocarpon*.

APHACE ou APHACA. Ce nom a encore été donné à bien des plantes différentes; mais celle à qui il paroît mieux convenir, est à la *vicia vulgaris acutiore folio semine parvo nigro*. Dalechamp dit que c'est la vraie *aphaca* (1); d'autres veulent que ce soit la *vicia lutea foliis convolvuli minoris*, C. B.

Quant à l'*aphace*, c'est, selon Dalechamp, la *cichorium pratense luteum levius*; &, selon C. Bauhin, c'est le *dens leonis latiore folio*.

APIOS. Quoique ce nom ait aussi été donné à plusieurs plantes, je n'en vois point à qui il convienne mieux qu'à celle qui est nommée par C. Bauhin *zithymalus tuberosa pyriformi radice*.

APIUM. Pline dit qu'il y a deux especes d'*apium*, le mâle & la femelle. Le mâle, selon C. Bauhin, est l'*apium hortense seu petroselinum vulgo*. Il paroît que la femelle, selon Chrysippus, est l'*apium vel petroselinum crispum*, C. B., que J. Bauhin dit ne faire qu'une même espece.

APOCYNUM. L'*apocynum* de Pline paroît être l'*apocynum folio subrotundo* de C. Bauhin.

Dalechamp dit (2) que Pline a tort de prétendre que la graine de cette plante, prise dans de l'eau, soit bonne pour les pleurésies & douleurs de côté, attendu que Dioscoride ne lui attribue aucune vertu qui soit propre à l'homme, & que Galien même dit que c'est un poison pour lui (3).

(1) Historiam salviae ex Dioscoride. Plinius cum phaci & aphacæ historia inepte confundit. *Dal. Not. in Plin. p. 579.*

(2) Dalech. tome 2, p. 585.

(3) Est autem hominibus venenum,

herba valde grave olens, & omnino calida non ingenterose: non tamen juxta proportionem sicca. Quare etiam imposita, multam discutiendi vim habet. *Galen. 6, Simp. Pharm.*

Jean Bauhin (1) pense qu'il faut rapporter ces mots, *sic & pleuriticos*, &c. à la *radicula* dont il est parlé plus haut. » Ego » itaque verba : *sic & pleuriticos & onnes lateris dolores ex* » *aqua*, ad præcedentia pertinere puto quæ de *radicula* traduntur, » ita ut sequatur, *apocynum frutex est folio hederæ, molliore* » *tamen*, &c. & hæc Dioscoridis sententiæ consona sunt».

C'est aussi le sentiment de Dalechamp (2), & celui de J. Bo-dæus (3), qui, de même que Dalechamp, trouve que la descrip-tion que Pline fait de la semence n'est pas bien, & qu'il con-vient mieux de dire : *Siliqua folliculari conclusa (semine) quæ lan-nugine plena est* (4).

AGRIFOLIA ou AQUIFOLIA. Dalechamp dit (5) qu'il sem-ble que Pline prend l'*aquifolia* pour un autre arbre, quand il dit: Théophraste appelle *cratægon* l'arbre que les Latins nomment *aquifolia* (6). Mais tous les doctes Herboristes pensent que Pline s'est fort trompé en cet endroit.

ARACIDNA ou ARACOS. Il paroît que C. Bauhin prétend que quelques-uns veulent que cette plante soit le *manihot Indo-rum*, sive *apicâ foliis cannabinis*. Il y a plus d'apparence que ce soit l'*arachidna*, qu'il donne sous le nom de *viciæ similis*, *supra infraque terram, fructum edens* (7). L'Ecluse donne aussi ce nom au *solanum tuberosum*; mais comme cette plante porte des feuilles ainsi que l'*yuca*, ce nom ne peut leur convenir, puisque l'*ara-chidna* dont Pline parle n'a aucune feuille. Cependant l'Ecluse (8) pense que ce soit le *solanum tuberosum*; & croit que Théophraste & Pline après lui se sont trompés, en disant que cette plante ne portoit point de feuilles. J. Bauhin le pense de même.

(1) J. B. tome 2, p. 133.

(2) Dalech. tome 2, p. 585.

(3) J. Bod. Not. in Theop. p. 1138.

(4) Dalech. Not. in Plin.

(5) Dalech. tome 1, p. 123.

(6) Fallitur Plinius. Aquifolia Lati-

norum, Græcorum agria est: cratægus verò Theophrasti, quem inepte cratægonon sive cratægonia vocat, herbariorum nostri sæculi torminalis forbus. Dalech. Not. in Plin.

(7) C'est le sentiment de J. Bauhin.

(8) Clus. liv. 4, p. 80.

ARBUTUS. Les Auteurs sont de sentiment différent sur ce que Pline a écrit de cet arbre; les uns sont pour, & les autres contre lui. Dalechamp, dans ses Notes (1), lui reproche plusieurs fautes; mais J. Bauhin & Raius pensent autrement. Voici comme ce dernier en parle: » Hujus fructus Plinio unedo dicitur ex » argumento unum tantum edendi. At verò Galenus unedonem » fructum arbuti non esse sed epimelidis arboris scribit. Hinc in » diversa abeunt Botanici; alii Plinio adversantur, alii eum deffendunt. Nostra sententia, unedo arbuti fructus est non epimelidis; » suspecta siquidem nobis cum J. Bauhino videtur Galeni sententia, quem scimus in Italia fuisse peregrinum, ideoque Plinio, qui Italus fuit, citius falli potuisse. Si auctoritatem spectes utrinque fere par pondus. At profecto non placet (inquit » J. B.) Galenus epimelidi unedonis facultates & vires tribuens. » Nam si epimelis sit mespilus (ut plerisque doctis persuasum » scimus) quis dicat ejus fructum noxam afferre capiti aut stomacho esse molestum, quem plerique Medici stomacho familiariam dicunt: at forte Galenus de fructu nondum fracido locutus » est, quo tempore vere unedo dici possit; nam ne unus quidem » ejusmodi fructus absque difficultate & strangulationis periculo » tunc temporis edi potest, arbuti autem fructus plurimi sine » noxa vorantur à nonnullis.

» Unedo ab arbuto sive comaro in nulla re differt, cum eadem » sit arbor specie & utriusque fructus unedo sive memæcyclus dicitur, stomacho infestus & cephalagiam inducens. *Anal. Lusit. Comment. in Diosc. p. 220* ».

(8) Non recordabatur Plinius cum hæc scriberet, adrachnes fructum, quem similem memæcylo Theophrastus esse tradit cap. 16, lib. 3. Fructui quoque terræ, nempe frago similem esse. *Dalech.*

Plinius inscite & negligenter memæcydon fructum arbuti τὸν κομάρου, cum unedone fructu epimelidis con-

fundit ut & cap. 8, lib. 23. Negligentius etiam memæcydon fructum cum comaro, sive arbuto arbore sua. *Dal. Not. in Plin. p. 366.*

Cum arbuto quæ comaros est, Plinius hic negligenter unedonem confundit quæ fructus est epimelidis. *Dalech. Not. in Plin. p. 597.*

ARCION. Cette plante est la *lappa major*, *arcion Dioscoridis*, C. B. P.

Quelques Auteurs ont cependant donné le nom d'*arcium* à d'autres plantes, comme Cæsalpin, Tabern. Gerardus l'ont donné au *petasites major & vulgaris*.

ARCTIUM ou ARCTURUM. Il paroît que cette plante est le *verbascum humile creticum*, C. B. P.

Blattaria pilosa cretica sive arctos quorundam, J. B.

Bien des Auteurs semblent confondre ces trois noms, *arcion*, *arctium* & *arcturum*; ce qui fait qu'il y a aussi plusieurs plantes qui portent ces noms. Dalechamp donne le portrait de deux *arctium*. Mais comme les Auteurs semblent ne faire qu'un même genre de plante de tous ces noms, il paroît que ce pourroit bien être la *lappa major montana capitulis tomentosis sive arctium Dioscoridis*.

ARGEMONE. Les Auteurs ne sont pas encore d'accord sur cette plante; cependant le plus grand nombre est pour l'argemone de C. Bauhin.

Il paroît que l'*argemon* & l'*argemonia* de Pline sont une même plante; en ce cas les Auteurs sont encore moins d'accord. C. Bauhin croit que le *tanacetum Africanum*, seu *flos Africanus minor*, soit l'argemone Diosc. & l'*argemonia Plinii*. Mais cette plante ne jette point de suc jaune comme Pline le dit.

ARINCA & OLYRA. Cette plante est, selon Dodonée, le *zea amylea*, C. B., ou *zeocriton* seu *oryza germanica* du même C. Bauhin.

ARIS. Cette plante est l'*arifaron*: Pline en met de deux especes.

ARISTIDA. C'est le *gramen hordeaceum minus & vulgare*, C. B. P. Pline le nomme encore *holcus*.

ARISTOLOCHIA. Pline met quatre especes d'aristoloche, la ronde, la longue, la *clematite*, & celle qu'il appelle *pistolochia* (1).

(1) Dalech. tomé 1, p. 851.

Il se trompe lorsqu'il dit que la racine de la langue est bonne aux femmes enceintes ; au lieu que Dioscoride dit qu'elle est bonne aux nouvelles accouchées (1). J. Bauhin pense de même, & dit : „ Sed etiam ipsius facultas, quæ ad remorantes à partû secundas, mensisque ciendos, magnopere commendatur. „ Quapropter fuerit hæc prægnantibus, procul dubio exitiale, „ potius quàm salubre medicamentum. *J. B. id. p. 557* „.

ARON. Cette plante est le *dracunculus* qu'il paroît que Pline a confondu avec l'*arum* (2), puisqu'il dit : Il faut mettre au rang des bulbes ce qu'on appelle en Egypte *aron*. De plus il dit qu'il a deux coudées de haut ; ce qui prouve que c'est du *dracunculus* dont il parle. Il dit aussi qu'il est nommé *dracunculus* (3), parce que sa racine est entortillée comme un serpent. Dalechamp dit qu'il se trompe à cet égard. Effectivement, ni l'*arum*, ni le *dracuntium* n'ont la racine ainsi contournée. Sous les trois différentes figures que Pline dit avoir vues, il est aisé de s'apercevoir que ce sont trois especes différentes (4). Dalechamp, dans ses Notes sur Pline, les distingue ainsi. Voyez ci-dessus la note 4.

ARSENOGONUM. Cette plante, que Dalechamp nomme *phyllon arrhenogonon*, est le *sedum alpinum hirsutum luteum*, C. B.

ARTEMISIA. Pline parle de deux especes d'armoïse ; l'une est sans doute l'*artemisia vulgaris major*, C. B. ; & l'autre la *vulgaris minor*.

Quelques Auteurs, selon C. Bauhin (5), veulent que la se-

(1) Optima, non gravidis, ut male interpretatus est Plinius, sed puerperis. Ἀριστὴν enim idem est quod optima : λοχίσται, sunt quæ tam pariunt aut pauloante pepererunt, & non gravidæ, quæ uterum gerunt : λοχία vero sunt partûs dolores, partûs ipse, & post partum secundæ, purgationesque aliæ omnes quæ tunc fiunt. *J. B. tome 3, part. 2, p. 556*.

(2) Dalech. tome 2, p. 464.

(3) Fallitur Plinius. Dracunculum

herbarii vocant, aut quod veluti serpentium maculis picturatum caulem habeat, aut quod venenis anguium resistat.

(4) Hoc primum à Mathiolo depictum.

Secundum est dracuntium palustre pictum à Dodonæo.

Tertium est dracuntium majus vulgare. *Dalech. Not. in Plin.*

(5) C. B. P. p. 137.

conde armoise de Pline soit l'*ambrosia* de Dioscoride.

Dalechamp dit aussi (1) que Pline confond l'armoise que Dioscoride appelle *monoclonos* (2), avec l'ambrosie. J. Bauhin dit (3) la même chose.

J. Bodæus dit qu'il faudroit corriger le passage de Pline, où il dit: *Est autem absinthii modò, &c.* & le rendre ainsi: *Est autem absinthii modò fruticosa, majoribus foliis, pinguioribusque & nonnunquam in maritimis nascens, ipsius duo genera, altera latioribus foliis altera tenuioribus.*

ASCALONIA. Il paroît que Pline a confondu le *cepa scætiis*, ciboule, avec l'échalotte, puisqu'il dit qu'elles sont stériles de la racine, par conséquent qu'il vaut mieux les semer; ce qui est opposé à l'échalotte, qui vient d'être replantée, & point de graine: aussi Tragus l'appelle-t-il *cepa sterilis*.

ASCIRUM & ASCIROIDES. Il paroît que l'*ascirum* de Pline est l'*ascirum supinum villosum palustre*, C. B.

L'*asciroides*, que Pline dit avoir les tiges plus grandes, paroît être le *ascyrum sive hypericum bifolium glabrum non perforatum*, que Gesner nomme aussi *ascyroides*. In Libel. de Collec. stirpium.

Quant à l'*androsæmum*, il paroît que celui dont Pline parle, soit l'*androsæmum alterum foliis hyperici quod aliquibus hypericoides*, que Dodonée appelle *rector sylvestris hypericoides*. Cependant Cæsalpin prétend que ce soit l'*androsæmum maximum frutescens*, C. B. P.

J. Bodæus dit (4) que Pline se trompe lorsqu'il dit que l'*androsæmum* a les feuilles blanches.

(1) Dalech. tome 1, p. 826.

(2) Cum botry confundit monoclonon, quoniam apud Græcos legerat botryn à Cappadocum incolis, tum artemisiam, tum ambrosiam vocari. J. Bod. Dalech. Not. in Plin.

Cum arthemisia botryn Plinius

confundit, quoniam apud Græcos, in Dioscoridem, legerat botryn à Cappadocibus etiam vocari tum ambrosiam, tum artemisiam. Dalech. Not. in Plin. p. 629.

(3) J. B. tome 3, part. 1, p. 187.

(4) Fallitur Plinius quod alba dixit

ASPALATHUS. Pline appelle encore l'*aspalathus erysisciptrium*, *sceptrum*, *adipsatheon*, &c. Il paroît qu'il en fait deux especes, l'un qui croît en Ethiopie, & l'autre, qu'il dit plus petit, qui croît dans l'isle de Rhodes, & Nysurus. Si ce sont deux especes, il y a apparence que le premier soit l'*aspalathus cortice cinerea ligno purpureo*; & l'autre, *aspalathus rubens*, *Rhodium lignum rubescens & purpurascens*, Ruell., C. B. P.

Pline, parlant des vertus de l'*aspalathus*, dit que l'on se sert de sa racine pour les onguents; en quoi il est différent de Dioscoride, qui dit que c'est du bois dont on se sert (1).

Pline n'est point d'accord avec lui-même dans le choix de l'*aspalath*. Il dit au chapitre 24 du livre 12 : *Probatio ejus in colore rufo vel igneo*. Et au livre 24, chapitre 13, il dit : *Optimus qui minime ferulaceus, rubens & in purpuram vergens, detracto cortice*.

J. Bodæus, sur ce passage de Pline, qui commence le chapitre 13 du livre 25 : *Vulgaris quoque hæc spina, &c.*, dit qu'il a confondu l'*aspalath* avec l'*ypopheus*, ou bien que le texte est corrompu, Salmasius a ainsi corrigé ce passage : » *Vulgaris quoque hæc spina, ex qua inæc fulloniæ implentur radices usus habent, præter spinas quidem multi inter odores, & unguenta utuntur alia, aspalathum vocantes* ».

Dalechamp & quelques autres prétendent que l'*aspalath* d'Orient & celui qui croît dans l'isle de Rhodes est une même chose; en conséquence de quoi il dit : *Oscitanter Plinius aspalathum orientalem alium esse putat quàm Rhodium*. Dalech. Not. in Plin.

ASPARAGUS. Pline décrit deux especes d'asperge; la première, qui croît sur les montagnes & dans les champs de la haute Allemagne, est l'*asparagus sativa*, C. B.

La seconde est l'*asparagus foliis acutis* du même C. B., qui est appelée par les Grecs, *horminum* & *myacantha*. Pline la nomme aussi *corruda*.

rit esse folia, ex iis, quomodo rubicandus succus, colligi queat, non vi- deo. J. Bod. Not. in Theoph. (1) J. B. T. liv. 4, p. 464.

Pline dit qu'il s'engendre des asperges, de cornes de bélier écrasées & enterrées, ce qui est une fable; aussi Dioscoride a-t-il dit à ce sujet, *fabulosum varumque id mihi videtur*.

ASPERUGO. Selon Anguillara, l'*alsine hederula folio* C. B., est l'*asperugo* de Pline, qu'Anguillara nomme *lappago*, sans doute sur ce que Pline dit qu'il y a deux espèces de *lappago*, l'une qui a les feuilles rudes, qu'il nomme *asperugo*, & l'autre qui a les feuilles douces, qu'il appelle *molugo*. Selon Cæsalpin, le *lappago* de Pline est la *rubia sylvestris aspera*, C. B.; ce qui paroît plus vraisemblable: car il ne trouve point d'Auteur, excepté Anguillara, qui donne le nom de *lappago* à l'*alsine hederula folio*. La *mollugo* est la *rubia sylvestris levis*, C. B.

ASPHODELUS. Pline, d'après Dionísius, dit qu'il y a deux espèces d'asphodel, le mâle & la femelle; le mâle, selon C. B., est l'*asphodelus albus, ramosus*. Camerarius dit que la femelle est l'*asphodelus luteus flore & radice*, C. B. P.

ASPLENUM. L'*asplenium* ou *asplenium* est le *ceterach*.

Pline dit que cette plante ne porte ni fleur ni graine, cependant les Auteurs modernes prétendent qu'elle porte l'une & l'autre.

ASTER. L'*aster*, que Pline appelle encore *bubonion*, est l'*aster luteus foliolis ad florem rigidis*, C. B. P.

Pline, en parlant des vertus de cette plante, dit qu'il faut l'arracher de la main gauche; lorsqu'on s'en veut servir pour les maladies des ânes: c'est une de ces puérilités communes chez les anciens Grecs.

ASTERICUM. Cette plante est vraisemblablement la *parietaria minor oscimi folio*, C. B. P., ainsi qu'on le peut voir par le passage de Pline, livre 22, chap. 17.

ASTRAGALUS. Je n'ai trouvé aucun Auteur qui ait déterminé quel est l'*astragalus* que Pline décrit, excepté J. Bodæus, qui dit que plusieurs habiles Botanistes pensent que c'est la même que Dioscoride a décrite, & qui, selon eux, est l'*arachus*. Ce

pendant Pline dit que ses feuilles sont fort découpées ; ce qui ne convient point à l'*arachus* dont J. Bodæus parle.

ATRACTYLIS. Pline décrit deux especes d'*atractylis*, la première, qu'il appelle *mitior*, paroît être le *cnicus sylvestris spinosior*, C. B. P.

Cependant J. B. pense que Pline a voulu parler du *cnicus fativus*, puisqu'il l'appelle *mitior*, & qu'il dit avoir la semence blanche ; ce qui convient effectivement au *carthame*.

La seconde espece est le *cnicus sylvestris hirsutior, sive carduus benedictus*, C. B. P. Cependant on ne peut trop assurer quelles sont positivement les plantes dont Pline veut parler (1) ; car il confond d'un côté le *cnicus* avec l'*atractylis*, ainsi que l'a observé Dalechamp ; & de l'autre il le confond avec le *ricinus* (2), comme l'a remarqué Jean Bodæus.

AVENA. Pline semble confondre l'avoine avec l'*agilops*, lorsqu'il dit qu'elle est dommageable aux bleds (3).

BACCHARIS ou BACCAR. Il n'est pas aisé de dire positivement quelle est la plante que Pline appelle *baccharis* ; les Auteurs ont donné ce nom à des plantes différentes. Alpin nomme *baccharis* la plante que C. Bauhin appelle *aster Atticus foliis circa florem mollibus*.

Dioscoride dit que la vraie *baccharis* est l'*aster luteus radice odorata*.

Rauwolf *alagnaphalio montano affinis Ægyptiaca*.

D'autres enfin la *conyza major vulgaris*, C. B.

BALLOTTE. Cette plante est le *marrubium fætidum*, C. B. *Ballote*, Dioscor.

Dalechamp dit (4) que Pline se trompe, lorsqu'il dit que le ballote a les feuilles comme le porreau, & que son erreur vient

(1) Inepte cum cnico atractylidem confundit. Dalec. Not. in Plin. p. 558.

(2) Confundit cnicum & ricinum ; confundit etiam utrumque carthamum, supra fativum cnicum Ægyptiam dixit

herbam, eodem loco, sylvestrem atractylida vocari. J. Bod. Not. in Theoph.

(3) Dalech. tome 1, p. 336. J. B. tome 2, p. 432.

(4) Dalech. tome 2, p. 146.

de ce qu'il a lu *μελανπρασον* au lieu de *μελανπρασιον*, & a traduit ces mots *phylla prasio meizona*, les feuilles plus grandes que celles du porreau, changeant le mot *prasion*, qui signifie le *marrube*, en *prasou*, qui signifie le *porreau*. J. Bodæus dit la même chose que Dalechamp (1).

BALSAMUM. Dalechamp & J. Bauhin (2) ont parlé amplement sur le baume; mais le dernier reproche à Pline de s'être trompé, en admettant plusieurs especes de fucs baume selon la diversité des couleurs (3).

J. Bodæus dit aussi que Pline a mal traduit ce passage: *arboria genera; &c.*; au lieu de quoi il y a ainsi au Grec: *Balsami arbor semet ipsa præstantior, scabritia, proceritate, & gracilitate. Quod igitur in frutice tenue, & capillaceum est, Theriston quasi demessile dicitur, quoniam fortassis ob gracilitatem facile demetatur; &* que c'est mal-à-propos aussi qu'il en fait trois especes.

BALSAMOIDES. Hermolaüs pense que c'est l'espece de cannelle que Dioscoride appelle *zegir*, & Galien *gizer*.

BATIS. Cette plante est le *crithmum, sive fœniculum maritimum minus*, C. B., nommée aussi par Pline *crethmos*, dont il en met aussi une sauvage, qui est, selon J. Bauhin, le *crithmum, sive fœniculum marinum grandius cui succus luteus*. Pline, parlant des vertus de cette plante, dit qu'elle amollit le ventre, *alvum mollit*; mais Dalechamp dit qu'elle est plus propre à pousser les urines (4).

BATRACHIUM, ranunculus. Il n'est pas aisé de déterminer

(1) Vocis similitudine, deceptus Plinius, porro majus folium ballotes scribit; quod est falsissimum. Το πρέσιον & το πρασιον non distinguit, vel aliud agens, aliud cogitans ad liberti legendis, πρασιον, verba non satis attendit. J. Bod. Not. in Theoph.

(2) J. B. tome 1, part. 1, p. 303.

(3) Plinium ex variis coloribus ac substantiis in opobalsamo inspectis,

Tome IX.

varias ejusce succi differentias vel species facientem, errasse clarissime patet. Opobalsamum quoque appellatur nigrum illud quod ex India Occidentali importatur, cum sit deversa arboris, magnitudine, figura ramis, foliis, fructibus, à vera balsami arbore longissime differentis.

(4) Imo potius urinam ciet. Dalech. Not. in Plin. p. 556.

quelles sont les espèces de *ranunculus* dont parle Pline. Il paroît cependant que C. Bauhin les a déterminées ; & voici de quelle manière : celui que Pline dit *foliis ad latitudinem malve accidentibus*, c'est le *conandri foliis, flore luteo interdum purpureo*, Dioscor.

Le second (*faliosus*) ; c'est le *lanuginosus quod sylvaticum apium appellant* Diosc.

BECHION. C'est le *tussilago vulgaris* C. B. Pline dit qu'il y en a de deux espèces.

Il se trompe lorsqu'il dit qu'ils ne portent, ni tige, ni fleur, ni graine (1), puisqu'ils portent l'une & l'autre. Ce qui peut lui avoir fait dire cela, c'est que le tussilage porte ses fleurs quelque tems avant les feuilles ; & lorsque ces dernières sont venues, les fleurs sont entièrement passées. Quant à la seconde espèce, quelques Auteurs veulent que ce soit la *stachis vulgaris* (2), d'autres l'*orminum vulgare* ; d'autres l'*Æthiopsis* ; d'autres enfin le *sphacelon Theophrasti, salvia major*, C. B.

BETA. Pline met de trois sortes de poirée ; la blanche, qui est la *beta alba vel pallescens*, C. B. ; la noire, qui est la *beta rubra vulgaris*, C. B. ; & la sauvage, qu'il appelle *limonium* : cependant le *limonium* n'a rien qui ressemble à la poirée. Galien dit (3), qu'il n'a jamais connu de poirée sauvage, sinon que ce ne fût le *lapathum*. Cependant Theodorus dit que les Latins appellent le *limonium, beta sylvestris* (4), ainsi que le rapporte J. Scaliger, dans ses notes sur Théophraste.

Pline, parlant de la vertu de la blanche, dit que, cuite avec

(1) Plinius est ex eorum numero, quos Dioscorides redarguit, cum hoc de bechio capite, tum in totius operis præfatione, ut qui falso opinatus sit, bechion sine caule, sine flore, sine semine esse. *Cornarius*.

(2) Quidam volunt hic describi sphacelon Theophrasti : quidam nos-

trum stachym vulgarem : alii, orminum vulgare, flore cæruleo : quidam, Æthiopida, pectoris morbis utilissimam. *Dalech. Not. in Plin. p. 645.*

(3) Gal. liv. 2, de Aliment.

(4) Betam sylvestrem, Latini limonium vocant. *J. Scalig. Not. in Theophr. p. 589.*

des lentilles & du vinaigre, elle amollit le ventre (1); à quoi Dalechamp est opposé, ainsi que Dioscoride, qui dit *ut ventrem fistat*, & non pas *molliat*, comme dit Pline.

BLATTARIA. Selon Lobel, cette plante est la *blattaria lutea folio longo laciniato*, C. B.; mais je crois plus volontiers que c'est le *verbascum nigrum flore ex luteo purpurascens*, C. B. P., parceque Pline dit qu'elle est si semblable au *verbascum*, qu'on y seroit trompé; mais qu'elle a les feuilles moins blanches; ce qui a plus de rapport au *verbascum* qu'à la *blattaria*. Plusieurs Auteurs l'ont pensé de même, ainsi qu'on peut le voir dans Dalechamp (2), joint à ce que Dioscoride a écrit les mêmes choses du *verbascum sylvestre*.

BRASSICA. Pline a confondu le *rhapbanus* avec le *brassica*; il a rapporté au *rhapbanus* tout ce que Théophraste & Aristote avoient dit des choux; ce que l'on peut voir par les descriptions qu'il en fait. Voici comme il s'explique, parlant du *raphanus*, ou plutôt comme il rend le passage de Théophraste: « Les » Grecs, dit-il, ont mis trois sortes de raiforts, selon la diver- » sité de leurs feuilles; car il y en a de crépés, d'autres qui sont » lisses & unis, & enfin des sauvages: ceux-ci ont les feuilles » lisses, mais courtes & rondes, fort garnis de branches & de » feuilles; mais ils ont un goût âpre, & servent comme une » médecine pour lâcher le ventre. Dans les deux premières es- » peces, la différence est dans la semence; car les uns en por- » tent de mauvaise, & les autres de fort petite ». Tout ceci doit s'entendre des choux, & non des raiforts; ce qui se peut prouver par un autre passage de Pline, où il rapporte au chou tout ce qu'il avoit dit ci-devant des raiforts (3), & où il fait parler Caton.

« Caton, dit-il, dit des choses merveilleuses des propriétés » des choux, desquelles nous parlerons au traité de la méde-

(1) *Ut ventrem fistat*, inquit, Diosc. Hic Plinius in *Medicinae præceptis parum exercitatus*, *Dal. Not. in Pl.* p. 511.

(2) Dalech. tome 1, p. 195.

(3) Dalech. tome 1, p. 437.

- cime. Il en établit de trois especes, dont les uns ont la feuille
- large & la tige longue; les autres, qu'il appelle *apiens*, sont
- crépés; les derniers ont les tiges menues & tendres, dont il
- ne fait pas grand état.

Il y a encore d'autres passages de Pline dans Dalechamp, qui prouvent combien il s'est trompé. Ainsi voyez Dalechamp.

Quant à la distinction des especes, celui qu'il appelle *selanida*, ou plutôt *selinoidea*, ainsi qu'il est à la note, c'est le *brassica angusto apii folio*, C. B. Le second, qu'il appelle *lea* ou *caulodes*, est le *brassica alba vel viridis*, C. B. Le troisième, qu'il appelle *crambe*, est le *brassica arvensis*, C. B.

Quant au sauvage, qu'il appelle *lampsana*, il paroît que c'est le *rapistrum flore luteo*, C. B., ou plutôt le *rapistrum flore albo filiqua articulata*; ce qui convient mieux à celui de Pline, puisqu'il a la fleur blanche (1).

Le marin paroît être la *foldanella maritima minor*, C. B.

BRYONIA. Cette plante est vraisemblablement la même que *Fampelos agria* dont il est parlé ci-devant.

Il parle aussi d'une autre qu'il appelle *nigra*, qui est aussi apparemment la *bryonnia alba baccis nigris*, C. B.

BRYON. Le *bryon lactuca foliis* dont parle Pline, est le *muscus marinus lactuce folio*, C. B.

BRITANNICA. Les Auteurs sont encore partagés sur cette plante. Césalpin prétend que c'est la *persicaria mitis maculosa & non maculosa*, C. B.

Anguillara, la *fanicula alpina purpurea*.

Camerarius, le *caryophyllus montanus major flore globoso*.

Gesner, le *cochlearia folio subrotundo*.

(1) Plinius marinæ & sylvestris brassicæ confundit historiam. Folia, rotunda, parva, levia marinæ sunt. Nemo binæ esse tradit. Res ipsa falsum esse demonstrat hoc. Similitudo cum bra-

sica hortensi, folia candidiora & hirsutiora quam in sativa & (quod ait Dioscorides) amara sylvestris brassicæ sunt. Dalech. Not. in Plin. p. 514.

Dalechamp donne le portrait d'une plante qu'il dit être la vraie *britannica* ; mais J. Bauhin le contredit (1).

Dioscoride pense que ce soit la bistorte, en quoi l'Ecluse l'approuve ; mais Ahraham Muntigius prétend que la vraie *britannica* est le *lapathum longifolium nigrum palustre*. Voyez Raius (2).

La *britannica* de Dalechamp, est l'*aster palustris luteus, foliis longiori lanuginoso*, Inst. Rei Herb. (3).

BROMOS. Cette plante paroît être la *festuca avenacea sterilis elatior*, C. B.

BRUTA. Cet arbre, que Ruelle (4) appelle *brutes*, est, selon lui, la *fabina folio cupressi*, C. B. D'autres, selon J. Bauhin, veulent que ce soit le *thuya* (5) ; attendu que Pline a parlé des deux especes de fabine ; il paroît aussi que ce soit le sentiment de C. Bauhin.

BUBONION. Voyez ASTER.

BUBULA CUNILA. Dalechamp dit (6) que Pline est à condamner de ce que décrivant la *cunila bubula*, suivant la fausse description du *polycnemon*, il dit qu'elle a la graine comme le pouliot, qui est propre pour les plaies, étant mâchée & appliquée dessus ; au lieu que Dioscoride, qui est plus digne de croire que Pline, dit que le *polycnemon* fait la tige semblable au pouliot, & non la graine, & qu'il est bon pour consolider les plaies.

Dalechamp avertit aussi qu'il faut faire attention que lorsque le mot de *cunila* est mis sans addition, il faut entendre la sarriette. Ainsi la *cunila* (7) de Pline est la *fatueia hortensis, sive cunila fativa Plinii*, C. B. La *cunila bubula*, est l'*origanum syl-*

(1) J. B. tome 2, p. 1048.

(2) Raius, tome 1, p. 172.

(3) Hist. des plantes des environs de Paris, tome 1, p. 13.

(4) Ruell. p. 175.

(5) Bruten. esse quidam volunt arborem Paradisi. Dalech. Not. in Plin.

p. 306.

(6) Dalech. tome 1, p. 779.

(7) Cratevas ligusticum nomine cunilæ bubulæ vocandum censuit, & falso, quoniam cunila bubula origanum sylvestre est. Dal. Not. in Plin. p. 521.

vesbre, C. B. La *cunila gallinacea*, est l'*origanum heracleoticum*, C. B. La *cunila mascula*, sive *cunilago*, est la *conyza media asteris*, flore lutea, vel *tertia Dioscoridis*, C. B.

Je n'ai point trouvé d'Auteur qui ait déterminé les deux autres especes.

BULBINE. Cette plante, selon C. Bauhin, est le *bulbine Plinii* de Dioscoride; *hyacinthus comosus major purpureus*, ou l'*hyacinthus racemosus ceruleus minor latifolius*, C. B. Pline dit que les Grecs appellent cette plante *acrocorion*. J. Bodæus pense que c'est la *coia* de Théophraste; & qu'au lieu d'*acrocorion*, il faut lire *acroscorodon*, suivant le sentiment de plusieurs Auteurs.

BULBUS VOMITORIUS. C'est l'*hyacinthus racemosus moschatus*, C. B.

BUNION. Dalechamp dit (1) que Pline s'est trompé en donnant ce nom aux navets, & que ce qui a causé son erreur, & celle de plusieurs doctes Herboristes, c'est l'affinité de ces deux mots Grecs *ῥῆς βυνάδος*, c'est-à-dire du navet, & *ῥυ βυνίου*, c'est-à-dire du bunion.

Le vrai bunion, selon Dalechamp, est le *daucus petroselinii vel coriandri folio*, C. B.

Selon Dodonée, Lacuna & Gesner, c'est le *bulbo castanum majus apii folio*, C. B.

Selon Moris, le bunion de Dalechamp est la *saxifraga montana petroselinii vel coriandri folio*, qui est la même plante que celle que Casp. Bauhin appelle *daucus petroselinii vel coriandri folio*.

J. Bauhin (2) pense que c'est la *saxifraga hircina media*.

BUPLEVRON. Quelques Auteurs croient que l'*ammi majus* soit le buplevron de Pline; mais je ne vois pas que la description qu'il en fait s'accorde bien avec cette plante. Il y a plus d'apparence que ce soit le *buplevrum folio subrotundo*, sive *vulgatissimum*, C. B.; *auricula leporis umbella lutea*, J. B. La description

(1) Dalech. tome 1, p. 667.

(2) J. B. tome 3, part. 2, p. 29.

que J. Baubin fait de cette derniere plante, a assez de rapport à celle qu'en fait Pline.

BUPRESTIS. C'est, selon quelques Auteurs, la même chose que le buplevron, quoiqu'il paroisse que Pline les ait séparées. J. Bodzus remarque assez à propos que Pline confond la *buprestis herba* (1) avec le *buprestis animal*: *quidam esse volunt auriculam leporis descriptam à Dodoneo nomine bupleuri*, Dal. Not. in Plin. p. 570.

De buprestis herba id non traditur, sed de buprestis insecto, scabra longipedi non dissimili. Ignoranter hac Plinius. Dal. ibid.

BUSELINUM. Cette plante est la même que le *petroselinum creticum*, C. B.

BUXUS. Pline s'est trompé à plusieurs égards en parlant du buis.

1°. En ce qu'il nomme la seconde espece *oleaster*, & cela parcequ'au lieu de lire *αγρίον όλον είναι*, c'est-à-dire, étoit toute sauvage, il a lu *αγρίολαιον είναι* (2).

2°. En ce qu'il nomme la semence *crategon*; cette erreur vient de ce que Théophraste traite du *crategon* immédiatement après le buis (3), & que Pline a mêlé un traité avec l'autre.

3°. Il fait encore la même faute, lorsqu'il dit que le buis porte le gui (4); ce que Théophraste dit de l'yeuse.

(1) Confundit Plinius *buprestis oleris* & *animalculi Historiam*, ni forte crediderit Græcos insectam *buprestim* inter olera recensuisse, qui stupendus foret error.

Botanici *buprestim olus*, ab aliis Græcis *buplevrum* dictum existimant. Atqui de *buplevro* & *buprestis* Plinius eodem capite, uno quasi halitu, tanquam de diversis agit. Sed notum est, Plinium heterogena conjungere, homogenea separare. J. Bod. Not. in Theoph.

(2) Ego quidem, prorsus deceptum.

fuisset Plinium aut libertum ejus scribam puto, & cum apud Græcum autorem legisset, *αγρίον όλον είναι*, incaute legisset *αγρίολαιον είναι*. Dalech.

(3) Ineptissime Plinius quoniam apud Theoph. Historiæ buxi statim & *crategi* descriptio subjicitur, granum ab eo ferri dixit, quod *crategum* vocant.

(4) Alio etiam errore involutus, quod buxo tribuit quæ de *Illicæ* Theophrastus scripserat. Dalech. Not. in Plin. p. 388.

Ineptius quod sequitur (à Septena-

CACHRYIS. Selon Lobel, la vraie *cachrys* de Pline, ou la plante qui la porte, est le *libanotis ferula folio, semine anguloso*, C. B.

Pline appelle aussi *cachrys* (1) la semence du *libanotis*.

Ruelle décrit ainsi la *cachrys* : « Sunt sublonga particularum
 » modò nucamenta (2), quæ squammatim compacta propendent
 » è ramis ; veluti quidam foliorum conceptus , quibus arbores
 » intumescunt gravidæ , germina parere gestientes. Ea videntur
 » quædam pineæ nucis rudimenta , sed habitu multo longiore
 » turbinantur. Crescunt hyeme , vere dehiscunt inflavescentes
 » squamulas ; & prodeunte folio, caduca pereunt ».

CACTOS. Le *cactos* de Pline est le *cynara spinosa cujus pediculi esutantur*, C. B. J. Bodæus, dans ses notes sur Théophraste, fait une longue dissertation sur plusieurs fautes de traduction que Pline a faites dans la description de cette plante.

CÆPA. Dalechamp trouve qu'il y a un passage de Pline qui est fort mal rendu, & n'a point de sens ; c'est celui-ci : *Omnibus corpus totum pinguitudinis earum cartilagine*. Il faut, selon lui, qu'il y ait ainsi : *Omnibus radicum corpus lectum pingui cartilagine*.

CALABRICA. C'est, selon Dalechamp, le *ribes officinarum* ; &, selon quelques autres, la *spina cervina Italarum, sive rhamnus catarticus* (3).

CALAMOCHNUS. Ce que Pline appelle ainsi, & qu'il nom-

trione viscum à meridie hypheat vocari). De Ilice, hoc Theoph. l. 3, c. 16, *Hist.* Tradit τὸν πύξον οὐν τῶν πίνων confundit Plinius. *Idem. J. Bod. Not. in Theoph.*

Solet enim Plinius vel libertus parum, ad Græci auctoris verba attendere. *Idem.*

(1) Roboris & arborum sequentium cactin Inepre confundit cum ros maris pilula acri & urente, quæ etiam

cachris dicitur. *Dalech. Not. in Plin. p. 376.*

(2) Hoc de Julis avellanarum. Theop. esse nuci pineæ similes, crescere hyeme, aperiri vero totos, &c. Dormitavit hic Plinius. *Dalech. Not. in Plin. l. 16, cap. 8, Lettera, D.*

(3) Calabricam puto esse nostrum groiselier ; quidam esse malunt spinam cervinam Italarum, & rhamnium purgatorium officin. *Dalech. Not. in Plin. p. 413.*

me encore *adarca*, n'est point une espece de roseau (1), ainsi qu'il le dit, mais seulement une espece de saumure congelée qui s'attache aux roseaux (2). Sur quoi voyez *Amatus Lusitanus*, dans ses Commentaires sur *Dioscoride*, page 141; & *Dalechamp*, tome 1, p. 870, dit qu'il faut réformer le passage de *Pline*, où il dit: *Est in Italia nascens adarca nomine, palustris: & cortice, tantum sub ipsa coma, & dire: In cortice calamorum tantum, & sub ipsa coma nascens.* *Dalechamp* rend ici justice à *Pline*, & suppose qu'il n'a pas regardé l'*adarca* comme une espece de roseau, mais comme une chose qui croît dessus. Il faut, selon le même, réformer un autre passage au livre 32, chapitre 10, où il y a *inter aquatilia dici debet & calamochnus*; il faut dire *calamochnus*. Et ensuite, où il dit: *Nascitur circa harundines tenues* (3), il faut dire *tenuis*. *J. Bauhin* (4) décrit ainsi l'*adarca*: *Ardarces est subsalsa concretio humidis & palustribus locis, sicco cælo spissescens arundinis & herbis inhaerens: molli alcyonio prorsus similis, valde spongiosa.* Ainsi, selon lui, ce n'est, ni une espece de roseau, ni une chose qui naît sur le roseau, mais qui s'y attache.

CALATHIANA. „ Calathianam alii esse volunt thylacitidem „ à Dodonæo pictam calathianæ titulo: alii ejusdem campanulam. „ At utraque cærulea est. Calathiana verd lutea, si calthæ color est. Ego puto esse digitalem luteam, flore luteo, calatho „ simili. *Dal. Not. in Plin. p. 537* „.

CALCIFRAGRA. *Dalechamp* prétend que cette plante est celle qu'il appelle *empetron phacoides*, qu'on appelle en Languedoc *herba terribilis*, & que *C. Bauhin* nomme *thymelea foliis acutis capitulo succiso sive alypum Monspelienfium*.

(1) Apparet *Plinium* *adarces* naturam non intellexisse, quoniam nec *harundini* peculiaris est, nec è cortice comave nascitur. *Dalech. Not. in Plin. p. 394.*

(2) Inepte *Plinius* *adarcen*, quæ falsifago est, inter *harundinum* genera
Tome IX.

commemoratur. *Id. Ibid.*

(3) Inepte *Plinius* & illic & hic *adarcen* inter plantas memorat. *Dalech. Not. in Plin. p. 530.*

(4) *J. B.* tome 2, p. 484.
Dalech. Not. in Plin. p. 394.

X

CALLA. Selon C. Baubin, la première espèce de *calla* de Pline est l'*arum venis albis*, & la seconde espèce est l'*arifarum latifolium alterum*.

CANARIA. C'est le *gramen dactylon folio latiore*, C. B.

CANTABRICA. C'est la *campanula minima rotundi folia*, C. B. Selon Anguillara & selon Castor Durantes, c'est le *convolvulus linariae folio*. Mais Ruelle & Dalechamp pensent que c'est la *scorzonera*.

CAPNOS. Les Auteurs sont encore partagés pour décider quelles sont les plantes que Pline nomme *capnos*. Turnerus veut que ce soit le *ranunculus nemorosus*, *muscatellina dictus*, C. B. D'autres, comme Lobel, Anguillara, l'Ecluse, & quelques autres, veulent que ce soit la *fumaria officinarum*, & la *fumaria minor tenui folia*, C. B. Je pense que ces derniers ont plus de raison; car Dalechamp appelle aussi les fumeterres *capnos*, & dit que la première espèce est l'*aristolochia vulgaris*, Fulch. *Fumaria bulbosa radice cava*, C. B. La seconde est la *fumaria officinarum*. C'est aussi le sentiment de J. Bodæus.

CARDAMOMUM. Dalechamp dit (1) qu'il ne fait pas comment Pline a établi quatre espèces de cardamome (2), attendu que Dioscoride, Galien & les autres Grecs n'ont parlé que d'une. Sans doute que la différence de la couleur & de la grosseur en est la cause. Pour le choix, il dit que le meilleur doit être verd, gras, & *contumax fricanti*. Dalechamp dit qu'il devoit y avoir *contumax frianti*: effectivement il y a dans Dioscoride *frangenti contumax*.

Dalechamp dit encore (3) qu'il n'y a pas un des cardamomes de Pline qui s'accorde au nôtre.

Lorsque Pline parle de la forme de la graine, & dit *semine oblongo*, il faut entendre le calice où la semence est contenue (4).

(1) Dalech. tome 2, p. 707.

(2) Ab avicenna duplex, majus & minus à serapions. *Idem*.

(3) *Idem*, p. 709.

(4) De feminis conceptaculo sive calice id intelligendum. *J. Bod. Not. in Theoph.*

CARYOPHYLLON. C'est, suivant Clusius, C. Bauhin & Raius (1), le *caryophyllus aromaticus fructu rotundo*, C. B. *Amomum quorundam odore caryophylli*, J. B.

CARYOPON & CINNAMUM. C'est, selon J. Bauhin & Gallandinus (2), *nux moschata*, C. B.

CASIA. Les Auteurs sont encore peu d'accord sur cette plante. Mathiole veut que ce soit le *eneoron*, que C. Bauhin appelle *thymelæa affinis*, *facie externa*.

Dalechamp, dans ses Commentaires sur Pline, dit que la *casia* Theophr. est le *rosmarinus hortensis angustiore folio*, C. B., & l'appelle *casia nigra*, & celle qu'il appelle *casia alba* Theophrasti, est la *lavandula latifolia*, C. B.

Guillandinus appelle *casia Latinorum* le *sparthum triphyllum*, C. B.

J. Bauhin (3) reproche à Pline d'avoir négligemment confondu cette plante avec celle des Indes.

Il semble cependant que Pline fait entendre que ce soit le *eneoron*, puisqu'il dit au chapitre des plantes propres à faire des couronnes : *In coronamenta folio venere melethron spireon & cneoron quod casiam Hyginus vocat.* (4).

Pline dit dans un autre endroit qu'il y a deux especes de *cneoron*, le noir & le blanc (5). Selon Anguillara, le *cneoron* blanc est l'une & l'autre lavande, c'est-à-dire mâle & femelle ; & le noir est le romarin (6).

(1) Hunc fructum Clusius caryophyllon Plinii esse sentit; consentit C. Bauhinus, nec nos repugnamus. *Rai. t. 2, p. 1507.*

(2) J. Bauhino, ut & Gallandino, comacum Theophrasti, cinnamum & caryopon Plinii esse videtur. *Rai. t. 2, p. 1522.*

(3) J. B. tome 1, part. 1, p. 457.

(4) Id. p. Id.

(5) Casia, lavandula nostra, Theo-

phrasti alba casia : eidem nigra, nostra libanotis coronaria. Casiam hygini, quæ Theophrasto cneorum est, cum Indica negligenter Plinius hic confundit. *Dalech. Not. in Plin. p. 308.*

(6) Casiam à Plinio dici volunt, non quidem Indicam, sed Hygini, Theophrasti cneoron nempe ros marinarum coronarium & nostratam lavendulam, sive spicam. *Dal. Not. in Plin. c. 32, lib. 16, Lett. F.*

CATANANCE. Plusieurs plantes portent encore ce nom, comme la *balsamina fœmina*, la *balsamina lutea*, l'*holosteum*, sive *leontopodium creticum*, la *chondrylla lutea cyani capitulo*, le *lathyrus sylvestris minor*, le *plantago angustifolia paniculis lagopi*, & le *scorpioides bupleuri folia*.

Dalechamp (1) donne le portrait d'une catanance qu'il dit que Dodonée croit être la catanance des Grecs; la description qu'il en fait convient fort à celle qu'en fait Ruelle (2): c'est le *lathyrus sylvestris minor*, C. B.

CEDRUS. Dalechamp dit (3) que Pline s'est trompé dans la description de l'oxicedre (c'est, au sentiment d'Anguillara, le *juniperus major*, *bacca rufescente*, C. B., *oxycedrus etiam*, seu *cedrus Lycia nihil aliud est quam juniperi species major*. Raius, tome 2, p. 1411), disant qu'il étoit semblable au cyprés par la sémence; &, selon Théophraste, c'est par l'écorce qu'il lui ressemble.

Il dit qu'il se trompe encore, & qu'il est opposé à Théophraste (4), en ce qu'il met deux especes de petit cedre, & autant du grand.

Il y a encore plusieurs fautes que Pline a faites, que l'on peut voir dans Dalechamp (5); cet Auteur le reprend de ce qu'il dit

(1) Dalech. tome 2, p. 252.

(2) Ruellius. p. 845.

(3) Dalech. tome 1, p. 33 & 34.

(4) Videmus quam turpiter.

Historiam cedri juniperique confuderit Plinius: J. Bod. Not. in Theoph.

Falsum est majoris cedri duo esse genera: Idem.

Quod de majore cedro scribit, alteram florere, alteram non, hoc de junipero tradidit Theophrastus.

Plinius semen ferre cupressu simile cedrum majorem ait, quod falsum est; nisi dicamus; Plinium semen coni. cedri intelligere: Idem.

(5) Cedri historiam totam Theo-

phraſti, Plinius pervertit & corrumpit. Phœnicia cedrus eadem quæ & Syriaea, sive cedrelate: Lycia vero, quam & cedrida vocat, cap 15 & 16. Oxycedrus est. Deceptus Plinius Lyciam & Phœniciam minoris cedri species esse putavit, & utramque bacciferam, cum baccas Lycia, conos Phœnicia gignat. Utrique folium quidem juniperi, sed Phœnicia brevius, firmitus, durius. Dalech. Not. in Plin. p. 319.

Fallitur Plinius. Cedrelæon fit ex accensis cedri Syriae ramis halitu, inquam, cedria, dum coquitur, lana excepto, ut & pisseleæon. Cedrelæon chitram Arabes vocant. Negligenter hæc Plinius. Idem. p. 356.

qu'on fait le *cedrelion*. des fruits du cedre , au lieu que , suivant lui , c'est des branches.

CELTIIS. C'est le *lotus fructu cerasi*, nommé par Dalechamp (1) *micocoulier*.

Dalechamp dit que Pline a confondu cet arbre avec l'autre *lotus*, qu'il nomme *faba Græca*, & il attribue à ce dernier les mêmes vertus qu'à l'autre (2).

Le premier est appelé *lotus fructu cerasi*, C. B.

L'autre *lotus Africana*, sive *faba Græca*.

CEMOS. Quelques Auteurs pensent que c'est le *leontopodium* de Dioscoride; d'autres que c'est le *gnaphalium*. Ruelle pense que c'est une *cruciata*, sans doute celle qui est dépeinte dans Dalechamp (3), & qu'il met au nombre des *leontopodium*.

Le *gnaphalium alpinum* est le vrai *leontopodium* de Dioscoride, selon J. Bauhin & Mathiole.

CENTAURIUM. Mathiole, dans ses Commentaires sur Dioscoride, accuse Pline d'erreur de dire que la grande centaurée soit amère; qualité qui ne convient qu'à la petite. Dioscoride dit qu'elle est âcre, avec un peu d'astringion & de douceur (4).

Dalechamp dit (5) que Pline a imaginé une troisième espece de centaurée qu'il appelle *triorchis* (6), & que ce qu'il lui attribue convient à la grande décrite par Théophraste.

Il se trompe encore lorsqu'il blâme ceux qui disent que la première centaurée a un suc rouge comme du sang (7), puisque c'est cette espece qui a cette qualité, selon Dioscoride.

(1) Dalech. tome 1, p. 295.

(2) J. B. tome 1, part. 1, p. 234.

(3) Quidam cassutham nostram esse putant: alii leontopodium ad amatoria utile. Marcellus apud Dioscoridem scriptionibus in optimis Græcis codicibus, quos in potestate habuit & in Latino scripto litteris longobardis, capiti de leontopodio præfixum titulum fuisse de cemo: ut inde constet, demonstriat esse Dioscoridis leontopodium, Cæ-

tera leontopodium Plinii multum discrepare à leontopodio Dioscoridis, quod ostendunt utriusque vires collatae. Dalech. Not. in Plin. p. 657.

(4) J. B. tome 3, part. 1, p. 40.

(5) Dalech. tome 2, p. 178.

(6) Genera centaurii duo sunt, majus & minus quibus inepte Plinius tertium addit, vocatque centaurida triorchis. J. Bod.

(7) Ipse etiam Plinius dum alios re-

La grande espece est le *centaurium majus*, folio in lacinias plures diviso, C. B.

Pline décrit mal-à-propos une troisieme espece de centaurée, qu'il surnomme *triorches* (1), que quelques Auteurs pensent être la plante nommée sang-de-dragon (2), & d'autres la grande centaurée.

CENTUNCULUS. Cette plante, selon Anguillara, est le *convolvulus minore femine triangulo* (3), C. B. Selon Ruelle & quelques autres, c'est la *clematis daphnoides*; & selon Turnerus, c'est le *gnaphalium vulgare majus*, C. B. C'est aussi le sentiment de Dalechamp (4) & de plusieurs autres Auteurs.

CERATIA. Selon Fabius Colonne, cette plante est la *dentaria triphyllos*, C. B. Il est à douter que ce soit la *ceratia* de Pline, puisqu'il ne lui attribue qu'une feuille. Dodonée, avec plus de raison, dit que c'est l'*ophioglossum*; cependant cette dernière plante n'a pas les racines grandes ni noueuses.

CERAUNIA. C'est la *siliqua edulis* de C. Bauhin, selon quelques Auteurs. Dalechamp, dans ses notes sur Pline, pense de même (5). Jean Bauhin pense autrement, & croit que c'est au-

prehendit, notarque qui succum sanguineum, & cætera primo generi sive majori assignavit culpandus est Nam auctore Dioscoride, primum genus radicem habet rubro succo plenam. *Idem.*

(1) Hanc Plinius somniavit, & inepte triorchen vocavit, iis tributis quæ de magno scripsit Theophrastus. *Dalech. Not. in Plin. p. 528.*

(2) Quidam centaurida esse volunt plantam quam officinæ vocant sanguinem draconis, sanguineo succo turgentem. Alii centaurium magnum à Theophrasto significari putant, quoniam radix natura rubescens mansa & rrita, rubrum succum, aut potius Phœnicæum reddit. *Dalech. Not. in*

Plin. Ibid.

(3) Viri Doctiores, inter quos clarissimus Dodonæus, gnaphalium & centunculum Plinii eandem putant esse plantam. *J. Bod. Not. in Theop. p. 847.*

(4) Aloisio herba quam Dodonæus pingit pro helxine, cissampelos, sed vires non conveniunt. Placet magis Dodonæi Judicium qui herbæ impie genus centunculum vocat, cap. 60, lib. 1. *Dalech. Nat. in Plin. p. 614.*

(5) Siliqua hæc nostra carobia est. Falluntur qui arborem Judæ esse putant, quoniam arboris ejus ruber flos est, non albus: item qui cassiam nostram fistularem, est enim illi flos luteus. *Dalech. Not. in Plin. p. 320.*

tre chose, ainsi que Ruelle (1), qui en fait une description particuliere.

CESTRON. Est la *betonica vulgaris*.

CHALCEIOS. Cette plante est, suivant Dalechamp, & suivant toute apparence, le *carduus spherocephalus latifolius*.

CHALCETUM. C'est, selon quelques Auteurs, la *valeriana campestris inodora major*, C. B.

CHAMÆACTE. C'est le *sambucus humilis*, sive *ebulus* (2).

CHAMÆCISSOS. Pline paroît désigner trois plantes différentes sous ce nom; la premiere qu'il appelle *spicata*, paroît être la *bugula*: plusieurs Auteurs le pensent ainsi. La description qu'il en fait convient effectivement assez à cette plante.

La seconde est une espece de lierre qui paroît être l'*hedera terrestris vulgaris*, C. B. Voyez HEDERA.

La troisieme, qu'il dit être une espece de *cyclamen*, est, selon toute apparence, le *lilium convallium minus*, C. B., que Dalechamp nomme *cyclaminum unico folio*.

CHAMÆCERASUS. Mathiole pense, sans cependant l'assurer, que le *chamacerasus* soit le même que le *cerasus Macedonica*; les autres Auteurs n'en décident point: il y a cependant toute apparence que cela soit, puisque Pline lui-même l'appelle ainsi.

CHAMÆCYPARISSOS. Tragus, Ruelle & Dodonée prétendent que le *chamacyparissos* de Pline soit l'*abrotonum famina foliis teretibus*, C. B. Quelques Auteurs pensent aussi que ce soit la *linaria scoparia*. Mais comme Pline n'en fait aucune description, on ne peut rien déterminer.

Dalechamp donne le portrait d'une plante qu'il prend pour le *chamacyparissus* de Pline; il dit qu'on l'appelle à Rouen grande

(1) Ruel. p. 335.

(2) Plinium bis de una eademque planta tanquam diversa, nomine diverso agere constat, si pro asperis an-

gulosi legi liceat, non damnabo eos qui acetam & ebulum eandem docent plantam. J. Bod. Not. in Theoph.

camomille, à laquelle elle ne ressemble nullement, non plus qu'à la fantoline.

CHAMÆDAPHNE. Sous ce nom Pline parle d'une plante dont il ne reste point de doute, puisqu'il la nomme encore *vincapervinca*; mais quant à l'autre, qu'il nomme *frutex*, les Auteurs ne sont pas trop d'accord; les uns veulent que ce soit le *laurus alexandrina*, les autres que ce soit la *laureola semper vivens flore viridi*, du nombre desquels est Mathiote; ce qui pourroit faire penser que ces derniers ont raison, c'est que Dioscoride attribue à la laureole les mêmes vertus que Pline à la *chamadaphne* (1). Dalechamp pense que c'est la laureole; cependant le fruit de cette dernière est noir; ce qui ne s'accorde pas avec celui de Pline, qui est rouge, *semen rubens*: d'un autre côté, le *laurus Alexandrina* ne fait pas pour une seule tige, *unico ramulo*, à moins que Pline ne veuille dire *caule non ramoso*; mais Pline pourroit bien avoir confondu l'une & l'autre, ainsi que le pense J. Bodæus.

CHAMÆLEON. Pline met deux espèces de *chamæleon*, le blanc, que quelques-uns appellent *ixia*, est sans doute la plante que C. Bauhin nomme *carlina acaulis magno flore*, ou *carlina acaulis gummifera*.

Le noir est le *chamæleon niger umbellatus flore caruleo hyacinthino*, C. B.

Dalechamp dit (2) que Pline a tort de dire que le *chamæleon* n'a pas les feuilles piquantes, & qu'il a été trompé par un passage de Théophraste mal entendu, où il est dit: Le chardon a cela, que le bouton de sa fleur est poulpu & bon à manger, & ne pique pas, mais croît en long; ce qu'il a de particulier entre toutes les plantes qui ont les feuilles piquantes, contre ce qui est au *chamæleon*; car il a les feuilles sans épines, & fait

(1) De *chamædaphne cartharica*, non autem *clematide*, cujus adstringens facultas dysenterias & diarrhœas cohibet, verum id est. Plinius ignoranter confundit. Dalech. Not. in Plin. p. 556.

(2) Dalech. tome 2, p. 335.

une tête (1). Dalechamp pense qu'il faut lire ainsi : car le *chamæleon*, bien qu'il ait les feuilles piquantes, ne fait cependant point de têtes hérissées.

Il paroît que Pline a dit, sans trop de raison, que le suc de cette plante fait mourir les porcs, puisqu'au contraire les sangliers sont friands de sa racine, ainsi qu'on le peut voir dans Raius (2).

CHAMÆLEUCE. Il paroît que Pline voudroit parler de deux plantes différentes, sous ce nom, au chapitre 6 du livre 26. Il le donne à une espece de tuffilage qu'il appelle aussi *bechion* ; & au chapitre 15 du livre 24, il dit : le *chamæleuce* est appelé chez nous *farranum*, sive *farfugium* ; ce qui paroît faire une autre plante, puisque Castor Durantes appelle *farfugium* le *caltha palustris*, C. B., ainsi que Dalechamp. Anguillara (3) nommé aussi cette dernière plante *chamæleuce*, & assure que c'est le *chamæleuce* de Pline. Cependant C. Bauhin pense que c'est le *petasites major & vulgaris*, que Pline nomme aussi *persolata*.

J. Bodæus dit, que Mathiole (4) & Anguillara se trompent :
 » Uterque errat ; nam tuffilaginis chamæleucesque (si non eadem
 » planta) folia superius quidem virent, inferius verò tenui can-
 » didaque lanugine incanescunt ; calthæ verò hujus neutra albes-
 » cunt parte , nec forma eorum satis respondet. J. Bod. *idem* . ».

Le même Bodæus (5) prétend que le *chamæleuce* & le *bechion* sont une même plante.

CHAMÆMALUM. Pline décrit trois especes de cette plante,

(1) Vitiosus codex, qualis ad nos pervenit, fefellit Plinium. Chamæleon quidem niger, ut alii cardui, spinosis foliis est, verum aliorum modo *ανδρορ*, id est spinosum, capitulum non habet, sed florem in umbella, quod ei peculiare est. Dalech. Not. in Plin. J. Bod. Not. in Theoph.

(2) Raius, tome 1, p. 288.

(3) Mathiolus caltham tuffilaginem alteram vocat ; Anguillara chamæleu-

Tome IX.

cen Plinii esse affirmat. J. Bod. Not. in Theoph. p. 822.

(4) Diversam à bechio plantam describere videtur (Plinius), bechii enim nomen tacet, in cap. 15, l. 24, cum eadem omnino planta sit. J. Bod. Not. in Theoph. p. 877.

(5) Caltham palustrem non esse tuffilaginis genus, seu chamæleucem Plinii probatur ; quod folia non habeat albida instar albæ populi. *Idem*.

qu'il distingue seulement par les fleurs, *candidis*, aut *melinis* aut *purpureis*. Il est difficile de dire au juste quelles sont celles dont Pline veut parler. Le *chamamelum nobile*, sive *leucanthemum odoratius*, paroît être celle que Pline dit avoir la fleur blanche, *candidis*. Le *chamamelum luteum capitulo aphylo*, celle à fleurs jaunes, *melinis*. Quant à celle qui a les fleurs pourpres, *purpureis*, comme il ne se trouve aucune espèce de camomille dont les fleurs soient de cette couleur, excepté celle que Dalechamp nomme *anthemis eranthemos*, & que C. Bauhin nomme *adonis flore major*. Plusieurs Auteurs ont cru que c'étoit la plante nommée *adonis sylvestris flore phæniceo ejusque foliis longioribus*, C. B. Math. (1) & Dalech. Mathiolo est de sentiment contraire.

CHAMÆMYRSINE. C'est le *ruscus myrthi folius aculeatus*, que Pline confond avec le *myrtus sylvestris* (2).

CHAMÆPEUCE. Selon Dalechamp, cette plante est la *camphorata minor*; *camphorata glabra*, C. B. Selon Cordus, c'est le *cistus ledon foliis rorismarini ferrugineis*, O. B.

CHAMÆPYTIS. Cette plante que Pline appelle encore *ajuga* & *thus terra*, est vraisemblablement la *chamæpytis lutea vulgaris* (3).

(1) Sunt qui putant plantam quam quidam Virgili adonidem esse censent; purpuream Dioscoridis esse anthemidem, sed revera allucinantur; quod hujusce anthemidis genus, Dioscoride teste, flores proferat in medio aureos, & forinfecus orbiculato ambitu purpureos, ut in Belli quadam videmus, à quibus maxime differunt vulgaris adonidis flores, qui papaverorum sylvestrium flores æmulantur. *Math. Comment. cap. 137.*

(2) Cum sylvestri myrto ruscum qui & oxymyrsine dicitur, inscienter confundit Plinius; è quo nusquam oleum paratur. *Dalech. Not. in Plin. p. 356.*

(3) Confundit Plinius chamæpythos descriptiones. Alterum genus Diosco-

rides cubitalibus ramis esse tradit, nec flore pinus quis esse chamæpytin memoræ prodidit. Dioscorides flore tenui colore albo vel luteo. Chamæpytis prior multis per terram cauleculis quasi repit: folia è singulis geniculis profomit oblonga, angusta, in tres particulas fissa: flosculi ex alis foliorum lateri, tota herba non nihil hirsuta, odore resinam piceam refert. Magni nominis Botanicus, ut Plinium excuset, inverfo ordine de chamæpythios generibus illum agere scribit, ac primum de majore, deinde de breviorè, eum de mare verba facere. Sed confundi à Plinio Historiam chamæpythos, verba incurvæ similis, satis ostendunt. *J. Bod. Not. in Theophr. p. 826.*

Plinè en met trois especes qui ne sont pas aisées à déterminer; quelques-uns veulent que le *botrys chamadryoides* de C. B. soit celle que Plinè appelle *cubitalibus ramis*. Ce pourroit bien être le *chamæpytis adulterina*, sive *pseudochamæpytis*. Park.

Plinè, qui semble avoir pris de Dioscoride ce qu'il dit de ces plantes, en a renversé tout l'ordre; car celle qu'il décrit la première, est la seconde de Dioscoride, qu'il dit mal-à-propos avoir les fleurs comme le pin; au lieu que Dioscoride dit simplement être petites, jaunes ou blanches. Dioscoride décrit ainsi la seconde: „ Est altera chamæpytis ramis cubitalibus in anchoræ speciem incurvatis, gracilibus: coma supra dictæ similis, flore candido & semine nigro, sed & hæc pinum redolet. Plinè dit, *altera brevior & incurva similis*; au lieu que Dioscoride dit, *major*.

CHAMÆROPS. Dalechamp prétend que cette plante soit le *teucrio affinis chamærops*, C. B.

CHARITOBLEPHARON. C'est, selon Dalechamp, une espece de corail noir.

CHAMÆSYCES. Cette plante est l'*anthyllis valentina*. Clusfi; *anthyllis maritima chamæsyca similis*, C. B. Raius dit que c'est une espece de tithymale, & il paroît avoir raison; car, suivant la description de Dioscoride, la *chamæsyces* est remplie de lait, *ramos emittit lactei succi plenos*; ce qu'on ne trouve pas à l'*anthyllis*.

CHENOMYCHON. Cette plante, selon Ruelle, est une espece de *lunaria*.

CHENOPODA. Selon *Honorius Belli*, c'est le *genista sparsium spinosum aphillon alterum, floribus ex ceruleo purpurascens* (1); ou, selon le même, c'est *asparago acul. affinis triplici semper spina*, C. B.

CHIRONIA. C'est, selon Dalechamp, la *vitis nigra*.

(1) Mastichen que in chondrilla reperitur, Dioscorides tradit, fabæ magnitudinem, æquare sed non radicem

fabæ similem esse. Dalech. Not. in Plin. p. 570.

CHONDRILLA. Pline dit que la *chondrilla* (1) a les racines semblables à une feve, *fabæ simili*, au lieu que Dioscoride dit cela du mastic qui se trouve à la racine.

J. Bauhin dit (2) que Pline a confondu les deux especes de cette plante. Celle qu'il décrit paroît être la *chondrilla viscosa arvensis*, *quæ prima Dioscoridis* (3). Ce qui fait penser que Pline a confondu ces plantes, c'est qu'il accorde à une seule ce que Dioscoride a accordé à deux séparément.

CHRYSIPPEA. Quelques Auteurs pensent que cette plante soit la *scrophularia nodosa fœtida*, C. B.

CHRYSITIS ou CHRYSOCOME. Selon quelques Auteurs, cette plante est l'*elichrysum orientale*, C. B. ; & , selon d'autres, c'est la *linaria folioso capitulo luteo major*, C. B.

CHRYSOLACHANUM. Cette plante est, selon Ruelle, le *soncho affinis lampfana domestica*, C. B. ; & , selon Dioscoride, c'est l'*atriplex hortensis*.

CICERCULA. Cette plante, selon plusieurs Auteurs, est le *lathyrus sativus flore fructuque albo*, C. B. ; & , selon Turnerus, c'est le *lathyrus sylvestris major* (4), C. B. Pline a mis mal-à-propos cette plante au nombre des pois chiches, trompé apparemment par la ressemblance des noms : » Plinius hoc inconfi-

(1) Plinius oscitanter confundit duas chondrillæ species. *Dalech. Not. in Plin. p. 570.*

(2) J. B. tome 2, p. 1619.

(3) Inrubi folio Dioscorides primam dixit chondrillam, circum solo alteram. Caulis quæ magnitudine sit, non refert : sed prioris similem cichoreo inquit, alterius succo plenam. Dioscorides priorem circa ramulos habere gummi tradit mastiches similitudine, alterius radicem, epacmon, vegetas, rotundam tenuem inquit. Plinius antiepacmon, vel cyamo legir, vel quod

Dioscorides de gummi magnitudine radici adscripsit, *μυρτίδος κωμπίλων ἴσως* dixit, id est fabæ magnitudinem æquare ; non ut Plinius, radicem fabæ similem esse : nec utramque scripsit tuberculum masticheum habere, sed tantum priorem : neque palpebrarum pilos inordinatos ambos regere dixit ; sed alterius succum usum habere ad palpebrarum pilos replicandos.

(4) Inepte Plinius, deceptus nominis Latini similitudine, cicerulam *κακίριπος*, ciceribus adnumeravit. *Dalec. Not. in Plin.*

» deratè, cicerum tria genera, arietinum, nigrum, hethrurix
 » frequentissimum : in quo genere nullum candidum est : oro-
 » bizon, columbinum Plinio, malim orobinum aut ervinum,
 » colore, non magnitudine orobi, sicut urinarum ὀροβοσιδῆν υποσασιν
 » dixit Hippocrates, in cujus specie nullum album est : tertium
 » ἀνὰ μισομ, colore inter nigrum & orobizon medio. Præter hæc
 » omnia est & album dulcissimum, inquit Theoph. ἐπὶ πάσι : quæ
 » voces fefellerunt Plin. putantem significari in omnibus generi-
 » bus album reperiri, cum significant potius, præter omnia ge-
 » nera memorata, candida inveniri. Dalech. Not. in Plin. cap. 12,
 » lib. 18 ..

CICHORIUM. Pline parle de trois especes de chicorée ;
Perraticum intubum, est la *cichorium sylvestre*, sive *officinarum*,
 C. B. la *fativum*, qu'il nomme *seris*, *chreston* & *pancracion*, est
 l'*intybus fativa latifolia*, sive *endivia vulgaris*, C. B. ; le *sylvestre*,
hedipnoida, est la *cichorium pratense luteum levius*, C. B.

CYCLAMEN. Pline met trois especes de *cyclamen* ; le pre-
 mier paroît être le *cyclamen orbiculato folio* ; le second, qu'il
 dit qu'on nomme aussi *cissanthemos*, est, selon quelques Auteurs,
 le *cyclaminus cissanthemos Dioscoridis* ; *bryonia levis*, sive *nigra*
racemosa, C. B. Le troisieme, qu'il surnomme *chamacissos* ; &
 qui n'a qu'une feuille, paroît être le *gramen Parnassi* : ce qui
 m'en fait juger, c'est que cette plante n'a qu'une feuille appro-
 chant de la feuille du lierre. J. Bauhin (1) le pense de même.

CINNAMOMUM. Tous les Auteurs sont d'accord avec Pline
 sur la description de la cannelle. Mais Dalechamp lui reproche
 d'avoir inventé la fable de l'oiseau qui bâtit son nid de petits mor-
 ceaux de cannelle : cependant ce n'est pas Pline qui a inventé
 cela, puisqu'Aristote dit (2) la même chose au chapitre 13 du li-
 vre 9.

Il lui reproche encore de n'avoir pas suivi le sens d'Hérodote (3),

(1) J. B. tome 3, p. 534.

p. 166.

(2) Comment. de P. & J. Contant,

(3) Herodoti sensum, quem aucto-

qu'il cite pour Auteur de la fable des oiseaux qui bâtissent leurs nids de cannelle. De même d'avoir ajouté à celle des serpents, de Théophraste (1), que ces serpents étoient ailés, *aligeri*.

Pline se trompe grossièrement quand, disant que la cannelle croît en Ethiopie (2), il dit en même tems que les Ethiopiens l'achètent de leurs voisins. Si elle croît chez eux, ils n'ont donc pas besoin de l'acheter de leurs voisins, & de s'exposer à un voyage aussi long & aussi périlleux qu'il le fait. Comme donc on apporte aujourd'hui, ainsi que par le passé, la cannelle des isles Moluques (3), & que ce sont les Abyssins, peuples de l'Ethiopie, qui font ce commerce qui leur est facile, à cause de la proximité où ils sont de l'Océan, Pline aura été trompé.

Il faut donc entendre par ceux qui l'apportent en Arabie, les Chinois, & non pas les Ethiopiens.

Pline dit que l'on enveloppe les branches de la cannelle avec des peaux de bêtes fraîchement tuées, afin que les vers qui s'y engendrent, rongent tout l'intérieur de ses branches; mais ils ne touchent point à l'écorce, à cause de son amertume. Il n'y a pas la moindre vraisemblance à cela; aussi Dalechamp le traite-t-il de fable. Il se trompe quand il dit que l'écorce est amère. Théophraste dit *odor amarus, id est, ingratus*.

De même que lorsqu'il fait dépendre les différentes couleurs de la cannelle, des différentes parties de l'arbre d'où on la tire (4).

Lorsque Pline, parlant du choix de la cannelle, dit: *Probatur*

rém citat, non satis videtur affectus Plinius. Dalech. Not. in Plin. p. 307.

(1) Fabulæ de serpentibus, sed non aligeris meminit Theophras. Dalech. Ibid.

(2) Insulse, Plinius apud Æthiopas nasci tradit, mox subjungens Æthiopas mercari à conterminis. Si enim apud illos nasceretur, ab aliis non emerent. Multo magis etiam oscitat; cum per vasta maria eas merces Æthiopas vehere scribit. Nam si contermini sunt, qui vendant, navigatione tam

longa quorsum opus est? Dal. Ibid.

(3) Ut nunc, ita & olim, à Moluccis in superiorem Indiam cinnamomum vehebatur, mercimonium id potissimum exercente, quæ ad rubrum mare jacet, Æthiopiùm gente, quos Abyssinos vocamus, ob commodam Oceani propinquitatem, quæ res sefellit Plinium.

(4) Errat Plinius, quod in diversis arborum partibus hos colores fuisse scribat, à solis contrahantur calore. J. Bot. Not. in Theoph.

recens maximè & quæ sit odoris mollissimi, gustuve quàm maximè fervescens potius, &c., il faut entendre la *cassia lignea*, ainsi que le pense J. Bodæus (1). Ce même Auteur dit qu'il n'est pas vraisemblable que l'on puisse falsifier la cannelle (2), ainsi que Pline l'enseigne au chapitre 20 du livre 12.

CYNOCEPHALIA. Cette plante, que Pline nomme encore *osyrites*, est, selon Lug. Hist., l'*antirrhinum majus rotundiore folio*, C. B.; & , selon plusieurs autres, une espece de linaitre. Voyez **ANTIRRHINUM & AGLAOPHOTIS.**

CYNOGLOSSUM. Pline décrit deux especes de cynoglosse; le premier est, en apparence, le *cynoglossum majus vulgare*; le second est, selon quelques Auteurs, le *cynoglossum medium, cynoglossum similis planta Plinii*. Il attribue à cette plante les vertus que Dioscoride attribue au plantain, lorsqu'il dit : *Radicem ejus potam ex aqua ad tertianas prodesse, quæ quatuor ad quartanas* (3).

CYNOIDES. C'est le *psyllium majus supinum*, C. B. Dalechamp dit qu'il y a un passage dans Pline où il n'y a pas de sens; c'est celui-ci : *Ad cætera illinitur, &c.*, & qu'il faut le corriger ainsi : *Ad cætera illiniuntur. Acetabuli mensura in sextario aqua densat se ac contrahit.* D'autres disent qu'il faudroit encore ajouter *maceratum.*

CYNOMORION. C'est l'*orobanche major garyophillum olens*, C. B.

CYNOPS. C'est le *psyllium majus erectum.*

CYNORRHODON. Pline, sous ce nom, paroît décrire deux plantes, l'une le rosier sauvage, & l'autre une espece de lis, que Ruelle appelle *lilium in Italia nascens*, qui est peut-être le li-

(1) De *cassia lignea* Plinium loqui puto. J. Bod. Ibid.

(2) Quod non sit verisimile, ineptum enim est corticem crassum surculis tenuissimis adulterari posse. Idem.

(3) Solet alioquin, vel non satis at-

tendere ad Liberti verba, vel vocum vicinitate decipi Plinius, posteriora enim hæc ex Dioscoride transcripsit; qui hæc non de cynoglossis, sed arnoglossis recenset. J. Bod. Not. in Theop.

lium purpuro croceum majus, C. B., qui, selon Mathiole, croît en Italie.

Quant au rosier sauvage, c'est la *rosa sylvestris vulgaris flore odorato incarnato*, C. B.

CYNOSBATON. Les Auteurs ne font point trop d'accord pour décider quel est le *cynosbaton* de Pline. Quelques-uns, comme Cordus, Lugd. Hist., veulent que ce soit la *rosa sylvestris flore odorato incarnato*, la *cuna*, la *rosa sylvestris, foliis odoratis*. Ruelle veut que ce soit le *rubus canis*; mais le *rubus canis* est encore, selon Turnerus, la *rosa sylvestris foliis odoratis*. Il y a cependant plus d'apparence que ce soit une espèce de *rubus*, attendu que Pline dit *fert uvam nigram*. Sur la différence de rosiers & des ronces, voyez les Epîtres de Pierre André Mathiole, p. 59 & 60.

Pline appelle encore de ce nom le câprier (1).

Jean Bauhin & Dalechamp disent que Pline a confondu le *cynosbatos* avec le *chamæbatos*, qui est le *rubus repens fructu caesio* (2).

Dalechamp (3) pense que pour rectifier le texte Pline, il faudrait tourner ainsi la fin du chapitre 13 du liv. 24, & lire : „ Al-
 „ terem genus rubi est, in quo rosa nascitur. Cynosbaton vo-
 „ cant, alii cynospaston; folium habet vestigio hominis simile.
 „ Gignit pilulam castaneæ (ejus echino) similem, præcipuo re-
 „ medio calculosis „.

CYNOSORCHIS. Pline a confondu le *cynosorchis* avec le *satyrion*, ainsi que le dit Dalechamp (4).

CYPERUS ou CYPIRUS. Pline semble mettre de la diffé-

(1) Idem nomen, ut Plinius in-
 nuere videtur, capparis obtinuit.

(2) Plinius, cynosbati Historiam,
 cujus fructus sub ruber est, foliumque
inrodit, miscet ac confundit cum cha-
 mæbato, quod uvam nigram fert sive
 morum uvæ simile, ejus rubi modo,

quem erectum ac procerum *ορθοφυῖν* vo-
 cat Theoph. Legendum porro sic est :
 fert chamæbatos, & uvam nigram in
 cujus acino.

(3) Dalech. Not. in Plin.

(4) Dalech. tome 2, p. 437.

rence

rence entre *cyperon* & *cyperus*, qui, selon Dalechamp, ne font qu'une même chose (1).

J. Bauhin (2) pense qu'il a confondu le *cyperus* avec le *gladiolus*.

La plante dont il parle ainsi, est & *per se Indica herba*, &c. Cette plante, dis-je, est, selon J. Bauhin (3), une espece de *zingiber*, appelé par quelques-uns *cyperus Babylonicus*.

Le *pseudocyperus*, selon quelques Auteurs, est le *gramen cyperoides spica pendula brevior*; & selon Thalius, c'est le *gramen cyperoides miliaceum*, C. B.

CYMINUM. J. Bodæus prétend que Pline a dit de l'*ocimum* ce que Théophraste a dit du cumin; en conséquence il pense qu'il faudroit corriger quelques passages du chapitre 7 du liv. 19, où il est parlé de ces deux plantes; & qu'au lieu de *ocimo fecundius*, il faut lire *nihil cumino fecundtus*; ensuite où il y a & *cuminum qui serunt*, il faut & *ocimum qui serunt, precantur* (4).

CYPROS. C'est le *ligustrum Ægyptiacum latifolium*, C. B., suivant le sentiment de quelques Auteurs.

CIRCÆA. C'est la *circea luteiana, solani-folia circea dicta major*, C. B.

CIRCION. Pline est d'accord avec Dioscoride dans la description de cette plante, excepté qu'il dit que les feuilles sont moindres, & cela parcequ'il a lu *microtera*, & qu'il y a *macrotera* dans le Grec.

CISTUS. Pline, trompé par la ressemblance des noms de *cistus* & de *cissus*, qui est le lierre, a confondu ces deux choses, ainsi qu'on le peut voir dans la description qu'il en fait (5); mais

(1) Ineptissime Plinius cypirum à cypero distinguit. Dalec. Not. in Plin. p. 550.

(2) J. B. tome 2, p. 499.

(3) Idem, p. 500.

(4) Ego verear vocum vicinitate, Tome IX,

Plinium deceptum, ipsumque non factis ad verba liberti attendisse, qui cum cyminon legeret Plinius ocymon intellexit. J. Bod. Not. in Theoph.

(5) Dalech. tome 1, p. 187. J. B. tome 2, p. 11.

il paroît avoir été trompé par le texte de Théophraste (1), qui est corrompu, & où il est dit : » On rapporte deux especes de *cistus*, le mâle & la femelle : or celui-ci a les feuilles plus grandes, plus âpres & plus grosses, la fleur tirant sur le pourpre, l'un & l'autre semblable aux roses sauvages (2).

CYTISUS. Dans la description du cytise, Pline a mal traduit; au lieu de dire *seritur cum hordeo, aut vere semine, ramo porrum*, il devoit dire *ut porrum* (3).

Cependant J. B. paroît s'être trompé lui-même; car il y a dans Pline *ut porrum*.

CLYMENOS. Les Auteurs sont encore partagés sur cette plante, pour décider quelle est celle dont Pline parle; il y en a qui pensent que c'est la *scrophularia aquatica* (4); d'autres l'*androsenum*; d'autres le *scorpioides*. Ruelle pense que c'est le *peryclimon*. Mais Anguillara & Camerarius pensent que c'est l'*androsamum*.

COCCOGNIDIUM. Fragosus prétend que le *coccognidium* est une espece de grains qui naissent aux racines de certaines petites plantes semblables à la pimpinelle, qui croissent au Pérou. Lonicerus, l'Ecluse & Dalechamp, disent que c'est le fruit de la *thymelæa foliis lini*, C. B. Pline, parlant des vertus de ce fruit, dit *sistit alvum*; en quoi il se trompe fort, puisqu'il a une vertu toute opposée : c'est pourquoi il faut lire *ciet* au lieu de *sistit* (5).

CODIAMINON. C'est, selon Gefner, le *narcissus sylvestris pallidus calice luteo*; il est en cela suivi de quelques Auteurs.

(1) *Ciston cum cisto hic Plinius confundit, ut & in aliis quibusdam locis: itaque sic castigandus hic locus ex Theophrasto & Dioscoride. Utuntur & ferulis & ferulagine, & cisti flore purpureo. Nam est in alio genere candidans. Utrique tamen earum sylvestribus rosis similis. Dal. Not. in Plin. p. 541.*

(2) Oblivio fecit hoc Plinius. Nul-

lam enim hypocistidis prorsus mentionem fecit in hederarum historia & descriptione. *Dalec. Not. in Plin. p. 608.*

(3) J. B. tome 1, p. 366, part. 2.

(4) J. B. tome 3, part. 2, p. 385.

(5) Plinius hic fæde lapsus est. Lego *ciet*. Imò verò ducit copiose bilemque pituitam, & aquas detrahât. *Dalec. Not. in Plin.*

COGGIGRIA. Selon plusieurs Auteurs, c'est le *corinus*.

COMAGENE. Quelques Auteurs pensent que c'est le *nardus Syriaca*, & d'autres le *comacon* de Théophraste.

COMBRETUM. C'est le *gramen hirsutum capitulo globoso*; C. B., selon Anguillara.

CONDURDUM. C'est, selon quelques Auteurs, la *valeriana rubra*, C. B.; &, selon quelques autres, le *lychnis segetum rubra foliis perfoliata*.

CONSILIGO. C'est l'*helleborus niger hortensis flore viridi*; C. B., selon quelques Auteurs; &, selon d'autres, c'est l'*helleborus niger tenuifolius buphthalmi flore*, C. B., ou l'*helleborus albus flore subviridi*.

CONYSA. Pline a encore confondu cette plante avec l'origan (1) & la *cunila*, plantes d'une nature bien différente, ainsi que l'ont remarqué J. Bauhin & J. Bodæus (2). Il dit au chapitre 10 du livre 21, que la racine de la *conyza* mâle est appelée *libanois*; ce qui est faux, *falsum id, nec à veteribus proditum*. Dalech. Not. in Plin. p. 541.

CORCHORUS. C'est, selon plusieurs, l'*anagallis phæniceo flore*, C. B. Selon Dalechamp, c'est l'*hieracium mutorum folio pilosissimo, pulmonaria Gallorum*, C. B.; &, selon C. Bauhin, c'est *olus judaicum* d'Avicenne. Il y auroit cependant plus d'apparence que ce fût l'*anagallis*, puisque Pline lui donne ce nom dans un autre endroit, & dont il fait deux especes; mais l'*anagallis* n'a pas les feuilles comme le mûrier: & Dalechamp, dans ses Notes, dit que cette plante est différente de l'*anagallis* que Pline nomme aussi *corchorus*.

J. Bauhin (3) trouve que Pline a tort de dire que le *corchorus*

(1) Confundit Plinius cum origano & cunila conysam, diversas naturæ plantas. J. B. tome 2, p. 1053.

(2) Turpiter cum origano, thym-

braque quæ cunila dicta, confundit conysam Plinius. J. Bod. Not. in Th. p. 579.

(3) J. B. tome 2, p. 982.

a les feuilles roulées & entortillées comme le mûrier, puisque Théophraste dit qu'il les a comme celles du basilic (1).

Quelques Auteurs pensent que c'est la *melochia* de Prosp. Alpin; mais cette plante est encore l'*olus judaicum* d'Avicenne.

J. Bodæus croit que Pline ne décrit qu'une même plante, quoiqu'il semble en parler diversement dans deux chapitres différents; mais il ne décide point quelle est cette plante. Je serois plus volontiers du sentiment de Dalechamp; car il n'y a pas d'apparence qu'on ait jamais mangé l'*anagallis*, au lieu que l'*hyeracium*, qui a beaucoup d'affinité avec les laitues, pourroit bien être dans ce cas.

CORIANDRUM. Pline, parlant des vertus de la coriandre; dit mal-à-propos qu'elle a la vertu de refroidir, puisque, selon Galien, elle en a une toute opposée, ou du moins il en doute. *J. B. (2).*

C'est aussi mal-à-propos qu'il dit que cette plante ne croît pas sans être cultivée, puisque, selon Dalechamp, elle croît naturellement en Espagne, & que les Italiens même conviennent qu'elle croît en Toscane dans les prés & dans les lieux incultes (3).

COTONEUS MALUS. J. Bauhin (4) & Dalechamp disent qu'il y a une faute dans Pline à l'endroit où il dit: *Est & Neapolitanis suus honos, minora ex eodem genere.* Il faut qu'il y ait *majora.*

CRACCA. C'est la *vicia semine rotundo nigro*, C. B.

CRATÆOGONUM. Lacuna pense que cette plante est la

(1) Credo quod Plinius de corchoro, anagallide, & Alexandrino bis, tanquam de diversis egerit plantis; cui nihil familiare, quam de una eademque planta ex diversis scriptoribus, quandoque nomine diverso, quandoque eodem, tanquam de diversa agere planta. *Joan. Bod. Not. in Theop. p. 817.*

(2) Dalech. tome 1, p. 633.

J. B. tome 3, part. 2, p. 87.

(3) Nuper tamen sylvestre repertum in Hispania. Dalech. Not. in Plin. Factum hoc esse notant Itali, qui in Hetruria passim in pratis & campestribus sua sponte provenire scribunt. *J. Bod. Not. in Theop. p. 747.*

(4) J. B. tome 1, part. 1, p. 29.

persicaria mitis maculosa & non maculosa, C. B. Anguillara, que c'est la *persicaria urens*, seu *hydropiper*. D'autres (1), que c'est le *caryophyllus arvensis glaber flore majore*; & d'autres, l'*euphrasia pratensis rubra*.

Je croirois plus volontiers, que ce seroit la *persicaria urens*, parceque Pline dit : *Spicata, radice geniculata, & gustu vehementer aspero*; ce qui convient fort à la persicaire. Joint à ce qu'il dit qu'il y en a une autre espece nommée *thelygonon*, qui differe de la premiere par son goût qui est doux. Cependant quelques Auteurs veulent que la premiere espece soit le *melampyrum* de Dioscoride, qui est le *myagron*, ou le *melampyrum purpurascente coma*, C. B.; & la seconde, la *persicaria*.

Il paroît que Pline a fait plusieurs fautes dans la description du *cratægonum* (2), qu'il a confondu avec le *cratægus* de Théophraste, & l'*aquifolia*; car après avoir décrit le *cratægonon*, il ajoute ces mots, *Theophrastus arboris genus, &c.*, par où il est aisé de voir qu'il ne fait qu'une même chose de ces deux plantes, c'est-à-dire du *cratægonon* de Dioscoride, qui est une plante, & du *cratægus* de Théophraste, qui est un arbre. Il fait encore une faute au chapitre 10, livre 26, où il décrit le *satyrium*, & dit que la semence du *cratægon* & du *thelygonum* ressemble à des testicules; ce qui est faux : il semble même donner les noms de *cratægis* & *thelygonon* au *satyrium*. Mais la plus grande faute est lorsqu'il dit que le *cratægus* est un arbre que les Italiens nomment *aquifolia*.

Selon Dalechamp; il y a un passage à corriger au chapitre 10 du livre 26, lettre L. Il faut, suivant cet Auteur, lire ainsi : „ Sic » & *cratægonon* cognominantes quod distinguitur internodiis » numerosiore frutice, semine acri, radice inutili, & *arrhegonum*, cujus semen, &c. (3). Sic restituendus hic locus solo

(1) *Cratægus arbor*, quam Plinius turpiter cum *cratægono herba*, & *aquifolia* confundit, J. Bod.

(2) Multa Plinii errata hic animadvertere licet. *Cratægonon*, herbam

Dioscor. eamdem facit cum *cratægo* vel *cratægone*, Theop. quæ arbor est, ac veluti sylvestris quædam *mespilus*. J. Bod.

(3) Fallitur Plinius. *Aquifolia lati-*

transpositu periodorum corruptissimus. Dalec. Not. in Plin. p. 652 v.

CREPIS. Dalechamp prétend que la crepis est une espèce de chondrylla, que J. Bauhin appelle *chondryllis affinis laciniata quedam an irinciatella* (1), & C. Bauhin, *sonchus levis angustifolius*.

CROCODILION. Il est encore bien difficile de déterminer cette plante; les Auteurs sont si partagés, qu'on ne peut trop se fixer bien juste. On trouve chez J. Bauhin (2) un détail des plantes à qui on a donné ce nom. Cependant Dalechamp pense que c'est la *carlina caulescens*, *magno flore*.

CROTON. Dalechamp prétend que cette plante soit le *ricinus*, qui est encore appelée *cicis* par Pline, Anguillara appelle *croton Nicandri*, le *polygonum bacciferum maritimum minus*, C. B. J. Bodæus est du sentiment de Dalechamp, & dit que c'est le *ricinus*.

CUCUBALUS. Cette plante est, selon Dalechamp, l'*alsine scandens baccifera*, C. B.

CUCUMER. J. Bauhin (3) pense que Pline a confondu le *cucumer* avec le *sicyon* de Théophraste, qui est une espèce de melon. J. Scaliger pense de même; & il est aisé de le voir, lorsque Pline dit: *Cucumeres ubi magnitudine excessere, pepones appellantur* (4); ce qui est encore une faute; car la grandeur ou

norum, Græcorum agris est: crategus verò Theoph. quem inepte cratægon non sive cratægon vocat, herbariorum nostris sæculi, terminalis forbus. Dalech. Not. in Plin.

(1) Sed nec cratægin, nec cratægonum nec cratægon ab ullo mortalium satyriion vocatum fuit. Nec illud verum quod tradit; semen cratægoni aut thelygoni testium esse simile. Illud omnium pessime quod tradit, cratægon, arborem ab Italis aquifoliam vocari, *idem*.

(2) J. B. tome 3, p. 69.

(3) J. B. tome 2, p. 246.

(4) Magnitudo non variat genus. Nullum enim accidens mutat substantiam. Ostendimus ejusdem Plinii negligentiam qui genera cum statuat *tria cucumerum nomina apponit sola*. Nihil præterea docet quare dedit occasionem doctioribus suspicandi; an melonum genera cucumeribus attribuerit. Melonis enim nusquam mentio, peponis autem sub cucumere præterea *strangi causam aliis*, qui

la grosseur d'une chose n'en change pas le genre : de plus, il ne fait mention nulle part du melon ; mais il parle du *pepo*, sous le nom de *cucumer*.

CUCUMER SYLVESTRIS. Pline, parlant de l'*elaterium* ; dit mal-à-propos qu'il se fait du suc exprimé de la graine (1), puis que c'est du suc du fruit, à *fructu*, comme l'a observé Dalechamp. *καπρον Plinius semen intempestive reddit* (2).

CULIX ou CULEX. Ruelle pense que c'est une espece de *conyza*.

DAMASONIUM. Les Auteurs sont si partagés sur cette plante, qu'il n'est pas aisé de dire positivement quelle elle est ; le nombre des plantes à qui ils ont donné ce nom est fort grand, ainsi qu'on peut le voir dans J. Bauhin, tome 2, p. 1064.

DAPHNOIDES. Il paroît que c'est la *laureola semper virens flore viridi quibusdam laureola mas*, C. B. Quelques Auteurs veulent que ce soit la *laureola foemina*.

DAUCUS. J. Bodæus prétend que Pline a confondu le *daucus achaicus* (3) de Théophraste avec celui de Dioscoride.

DICTAMNUS. Il faut que Pline n'ait jamais vu le dictamne, ou du moins qu'il ne l'ait jamais vu en fleur, pour dire qu'il ne porte ni tige, ni fleur, ni semence, puisqu'il porte toutes ces choses. Théophraste & Virgile le disent (4) ; mais sans doute que

anguriam, qua albatheca dicitur ab Arabia, pro cucumere agnoverit. *Joan. Scalig. Not. in Theoph.*

(1) J. B. tome 2, p. 249.

(2) Plinius cucumeris nomine nostros melopepones, vulgo melons, cucumeres concombres angurias complectitur, & de iis diversa tradit cuique suo generi tribuenda. *Dalech. Not. in Plin. p. 491. Lett. B.*

(3) Confundit Plinius achaicum Theophrast. & creticum Dioscoridis. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 1121.*

Prioris semen milio simile ait Plinius. Et hoc unde habeat nescio. *Joan. Bod. p. 1121.*

Dicit Plinius, dauci radicem, quae est foliis coriandri, lignosam & cum aruerit supervacuum esse: quod unde hauserit Plinius, ignoro. *Id. p. 1122.*

(4) Hic Venus indigno nati concussa dolore,
Dictamnium genitrix Cretae capsit ab Ida,
Puberibus caulem foliis, & flore comantem
Purpureo, non illa feris incognita capris
Gramina, cum tergo volucres haerere sagittae.

Virg. Aeneid. l. 12.

Plinè aura suivi la description de Dioscoride : & c'est ce qui l'a trompé. Il est cependant opposé à Dioscoride , en ce qu'il dit que ce sont les biches qui ont découvert la vertu de cette plante ; car Dioscoride dit que ce sont les chevres : Théophraste & Virgile le disent de même.

Quant aux especes de faux dictamne , comme Plinè a tout pris ce qu'il en dit de Théophraste , il y a apparence que la premiere espece est le *pseudodictamnus acetabulis Molucca* , sive *dictamnus secundus Theophrasti*. La seconde est , peut-être le *pseudodictamnus verticillatus inodorus* , C. B.

DIPSACUS. Dalechamp & J. Bodæus disent que c'est mal-à-propos que Plinè dit que l'eau qui est dans les especes de vases formés par les feuilles qui embrassent la tige , est salée (*ros salis*) ; ce qui est faux : Dioscoride ne dit point cela (1). Il dit encore que cette plante croît dans l'eau , *in flumine* (2) ; ce qui est faux.

DODECATHEOS. Selon Gesner & Camerarius , cette plante est la *sanicula montana flore calcari donato* C. B. *Cucullata Dalec. Pinguicula* , vel *liparis* , Gesn.

DOLICHOS. Selon C. Bauhin , cette plante est le *smilax hortensis* , sive *phasiolus major. Dolichos Theophrasti* , Anguill. *Dolichus* , sive *phaseolus* Dod.

Il paroît , selon Ruelle (3) , que ce sont les semences de cette plante que l'on nomme *dolichos & lobos*.

DONAX. C'est l'*arundo sativa* , C. B. *Donax* , Dioscor. & Theoph.

DORYCNION. Quoique les Auteurs aient donné ce nom à

(1) Concavos autem sinus , qua parte binè illa folia ad geniculum copulantur , quibus aquas ex rore & imbribus in se colligunt , unde nomen traxit. *Dioscor. lib. 3 , cap. 13.*

(2) Falsum hoc , & à nemine proditum.

Herba quidem alarum cavo sinu aquam pluviam continet , sed in sinu minime gignitur. *Dalec. Not. in Plin. p. 640.*

(3) Ruel. p. 520.

plusieurs

plusieurs plantes de differents genres, il paroît que celle dont Pline parle sous ce nom, est une espece de *solanum* qui paroît être le *solanum furiosum*, ou *manicon* des Anciens. Il dit que cette plante est commune, *passim nascence* (1); de quoi Dalechamp le reprend.

DRACCO. Il paroît que Pline n'a pas connu ce qu'on appelle sang-de-dragon; car il paroît le confondre avec le cinnabre; trompé apparemment par le mot de *cinnabaris* que l'on donnoit au sang-de-dragon.

Cé qui l'a fait tomber dans une autre faute (2), en disant qu'on contrefaisoit ou falsifioit avec du sang de bouc, ou avec des forbes écrasées, le cinnabre qui se faisoit du mélange du sang d'un dragon & de celui d'un éléphant, lorsque ce dernier, blessé par son ennemi, l'écrasoit par son poids, en tombant sur lui (3).

DRYOPHANON. Quelques Auteurs pensent que le *dryophanon* de Pline soit le *rhus myrtifolia Monspeliaca*, ou *rhus myrtifolia Belgica an myrtus memorialis Rueltii*. D'autres donnent ce nom à différentes plantes; sur quoi voyez J. Bauhin (4). Cordus pense que c'est la *draba Dioscoridis* (5), *umbellata*, *vel major capitulis donata*, C. B.

DRYOPTERIS. On ne peut guere encore décider quelle est la *dryopteris* de Pline; les uns donnent ce nom à une espece de fougere, les autres à une autre. La *dryopteris* de Mathiole est la *felix non ramosa dentata*; celle de Tragus est la *felix querna*, C. B. &c.

(1) Inepte hoc Plinius. Rarissima planta est, & hoc sæculo nulli cognita. Dalech. Not. in Plin. p. 557.

(2) J. B. tome 1, part. 1, p. 403.

(3) Plinius, qui cinnabarin Indicum sanguinem seu saniem esse draconis elisi elephatorum morientium pondere, permixto animalis utriusque sanguine tradit, mercatorum fabulis

Tome IX.

deceptus ita credidisse videntur. J. B. Rai. tom 2, p. 1599.

(4) J. B. tome 2, p. 924.

(5) Dryophanon cordus esse putat Creticum Thapsi, quod pro draba Dioscoridis quidam monstrant; alii filicem florescentem. Dalech. Not. in Plin. p. 669.

EBENUS. Quelques Auteurs pensent que c'est la *palma Americana spinosa*.

La seconde espece est apparemment le *cythus creticus Incanus*, C. B., ou l'*anagyris non fœvida major*, selon quelques Auteurs. Il y a, selon J. Bodæus, un passage à corriger dans Pline, au chap. 4 du livre 12, où il y a *Æthiopia forma*, &c. Il faut, selon cet Auteur, lire ainsi : » *Æthiopia forma*, ut diximus, nu- » per allata Neroni Principi, raram arborem ebenum, Meroen » usque à Syene sine Imperii per nongenta M passuum, nul- » lamque aliam nisi è palmarum genere esse docuit. Ideo for- » tassis in tributis auctoritate res tertia fuerit ebenus. J. Bod. » *Not. in Theoph. p. 358* ».

ELAPHOBOSCON. C'est le *pastinaca sativa latifolia*, C. B., ou le *sylvestris latifol.*

ELATINE. Il y a encore un grand nombre de plantes qui portent ce nom; mais, suivant le sentiment de plusieurs Auteurs, c'est l'*elatine folio subrotundo*, C. B. *Linaria elatine dicta, folio subrotundo*, Raii.

ELEOSELINUM. Cette plante est l'*papium palustre*. Pline, dans la description qu'il en fait, a été trompé par la ressemblance de deux mots Grecs, & a pris *monophillon* pour *manophillon* (1); ce qui lui a fait dire, mal-à-propos, qu'elle n'a voit qu'une feuille, *uno folio*.

ENNEAPHYLLON. C'est l'*elleborus niger fœtidus*, C. B. selon quelques Auteurs; & l'*elleborus niger hortensis flore viridi*, selon d'autres (2).

(1) J. B. tome 3, part. 2, p. 100.

(2) Quidam genus batrachii esse volunt, quod folia fert ramici fere similia, & à quibusdam hydropiper vocatur: alii dentellariam Monspeulancensum esse putant: alii pseudo helleborum herbariorum ubique in saxosis nascens, quod quidem consiliginem, al-

lobrogos vocant massire enneaphyllum dictum quoniam, cauliculi summi in novem folia dispescuntur: alii elleborum adulterinum in hortis nascens, quod novembri florem herbaceum mittit, & folia in novem lacinias divisa. Dalech. *Not. in Plin. p. 669*.

EPHEMERUM. C'est, selon toute apparence, l'*ephemeron quod aliqui sylvestrem irin appellant*, C. B. Quelques Auteurs prétendent que le vrai *ephemerum* de Pline soit le *polygonatum angustifolium non ramosum*, C. B.

EPIMEDIUM. Les Auteurs ne conviennent point quelle est la plante dont Pline parle sous ce nom ; mais si c'est celle qui est aujourd'hui connue sous ce même nom, comme il y a toute apparence (& c'est le sentiment de Dodonée, Pena & Lobel) ; Pline a tort de dire qu'elle ne porte ni fleur ni semence.

ERINEOS. Selon Fabius Colonne, c'est le *rapunculo affinis*, J. B., & encore le *rapunculus minor foliis incisus*, C. B.

Selon C. Bauhin, c'est *erini*, seu *ocimi aquatici nomine à Mathiolo hieracium sabaudum latifolium Guilandini*.

Dalechamp fait la description de cette plante d'après Dioscoride, sous le nom de basilic d'eau, *ocimum aquaticum*. Cette description est assez semblable à celle de Pline. Il en donne aussi une figure ; mais il n'est pas aisé de dire au vrai quelle est cette plante. Cette figure est la même que celle de Mathiolo.

ERYNGIUM. Dalechamp dit (1) que Pline a fait une faute parlant de l'*eryngium*, lorsqu'il dit, qu'il y en a qui sont seulement garnis d'épines à la cime ; au lieu qu'il devoit dire, qui jettent seulement leurs branches par la cime, comme l'*eryngium*.

J. Bauhin dit (2) que Pline a tort de dire que l'*eryngium maritimum* a les feuilles comme l'*apium*, puisque cela est faux, ou bien que les exemplaires sont corrompus, ou qu'on a lu *selinon* pour *scolymon*.

Il se contredit lui-même ; car tantôt il dit : *Quaedam cacumine tantum spinosa sunt, ut eryngium ; & tantôt : Quaedam spinosa foliata sunt, ut carduus, eryngium, &c.*

ERIOPHORON. C'est le *bulbus eriophorus peruanus*, C. B. & J. B.

(1) Dalech. tome 2, p. 339.

(2) J. B. tome 3, part. 1, p. 87.

ERIPHIA. Ruellius pense que cette plante est une espèce de *ranunculus*. Les autres Auteurs ne font aucune mention de cette plante.

ERYSIMUM. J. Bauhin dit (1) que Pline a confondu cette plante avec le *sesamum*. Voyez IRIO.

ERISITHALES. C'est le *carduus pratensis foliis tenuibus laciniatis*, C. B. *Acanthus sylvestris*, Dalec.

ERVILIA. Il faut qu'il y ait une faute d'impression dans Pline ; car il y a *erviala* au lieu d'*ervilia*.

Cette plante est ; selon quelques Auteurs, le *pisum arvense*, C. B.

Cæsalpin nomme *ervilium* le *lathyrus latifolius*, C. B.

Parkenfon, *ochrus*, sive *ervilia flore & fructu albo, ochrus folio integro capreolos emittente*, C. B.

ESCULEUS. C'est le *quercus parva*, sive *phagus Græcorum*, C. B.

Pline nomme mal à propos cet arbre *fagus* ; ce qui peut lui avoir fait faire cette faute, c'est la ressemblance de deux mots ; *phagos & phâgin* (2).

EUTHERISTON, ou plutôt ENTHERISTRUM. C'est, selon Dalechamp, le *xylobalsamum*.

FABA GRÆCA. C'est le *touus Africana latifolia*, C. B.

FAR. C'est, selon quelques Auteurs, le *triticum rufum grano maximo* ; &, selon d'autres, la *zea dicoccos vel major*, C. B.

FARRAGO. C'est le *secale Hibernum, vel majus*, C. B.

FEMUR BUBULUM. *Oportuit hanc herbam dictam fuisse βούμνον, eum sit dictam puzo, quod fracta boum femora, & erura solidet efficacius ; quidam cardiacam esse volunt.* Dalec. Not. in Plin. p. 669.

FERULA. Pline parle de deux espèces de fêrulle ; la première

(1) J. B. tome 2, p. 863.

(2) J. B. tome 1, part. 2, p. 74.

est la *ferula femina* (1), C. B. *Libanotis prima*, Diosc. La seconde, qu'il appelle *narthecia*, est la *ferulago latiore folio*, C. B.

C'est fort mal-à-propos que Pline place la fêrulle dans le genre des arbres, puisque ce n'est qu'une plante dont les tiges meurent tous les ans.

FICUS. Le *ficus Ægyptia* de Pline (2) est le *ficus folio mori fructum in caudice ferens*, C. B. *Sycomorus Mathioli*.

Le *cypria* est le *ficus folio sycomori fructum non in caudice gerens*, C. B.

L'*Indica*, c'est le *ficus Indica foliis mali cotonei similibus fructu ficubus simili in Gœa*.

Pline, ainsi que la plus grande partie des Auteurs (3), prétend que le figuier ne fleurit point; cependant les Auteurs modernes, après Cordus, ont trouvé les fleurs qui sont contenues dans le fruit même.

Parlant de la vertu des figues, il se contredit lui-même; il dit d'abord que les figues, mangées dans leur maturité, font uriner & lâchent le ventre, *matura urinam cient; alyum solvunt*: ensuite il dit tout le contraire: *Alyum fistunt manducata. Secum pugnat Plinius*, dit Dalechamp, *paulo ante alyum mollire dixit. Dalech. Not. in Plin. lib. 23, cap. 7, lett. H.*

FILIX. Pline dit que les fougères ne portent ni fleur ni semence; en quoi il se trompe, puisqu'elles portent l'un & l'autre.

(1) Inepte Plinius arborum generi adscribit ferulam, cum omnis arbor caulem ferat perpetuum, nulla annuum. *J. B. Not. in Theoph.*

(2) Cum ad mediam magnitudinem pervenerint (fructus), intra se flores concipiunt, figura confertis staminibus similes, colore in candido purpurascetes, à carne exeuntes, & ad mediam fructus cavitatem, se dirigentes. *Rai. tom. 2, p. 1432.*

(3) Veterem & antiquam opinio-

nem esse non florere ficum ex Theop. constat, recentiores hanc sententiam probant. Hæreo tamen an omni ex parte sit vera; nam intra grossorum rudimenta, flores concipit, figura confertis staminibus similes, colore è candido purpurascetes, undique à carne exeuntes, atque ad mediam fructus cavitatem se dirigentes, singulis exigua succedunt semina, colore luteo quodam modo, leviter compressa. *Jod. Bod. Not. in Theoph. p. 133.*

FRAXINUS. Pline, parlant de cet arbre, dit : « Tanta est vis » ut ne matutinas quidem occidentesve umbras quum sint longissimæ, serpens ejus arboris attingat, adeo eam procul fugit. » Experti prodimus, si fronde ea gyro claudatur ignis & serpens » in ignem potius quàm in fraxinum fugere serpentem » ; ce qui paroît être une fable (1).

FUCUS. Pline varie dans la distinction des especes de *fucus* marin.

Il est évident qu'il a pris le mot d'*alga* pour le *phicos thalassion*, quoiqu'il dise dans un autre passage qu'il n'a point d'autre nom en aucune langue ; il l'appelle tantôt herbe, tantôt arbrisseau, joint à ce qu'il ne met point de différence entre le *bryon*, qui est la mousse, & le *fucus* marin (2).

Il s'est encore trompé quand il a dit que le *fucus zostera* & le chevelu croissent au printems, & meurent en automne (3), vu que Théophraste dit que le chevelu commence à croître à la fin du printems, & meurt en hiver.

Pline dit qu'il y a trois especes de *fucus* ; l'un est le *fucus marinus lactuca folio*, C. B. ; *bryon lactuca foliis*, Lobel. Celui qu'il surnomme *zostera*, est le *fucus longo angusto crassoque folio*, C. B. Le troisieme paroît être le *fucus folliculaceus fœniculi folio longiore*, C. B.

GABALIUM. Quelques Auteurs pensent que c'est le camphre ; & d'autres, que c'est le benjoin (4).

(1) Camerarius contrarius se expertum, scribit in serpentibus Germanicis : & D. Charas, in Observ. & experim. de viperis, non ita pridem Gallice editis asserit se facto circulo è foliis fraxini, qui habuerat circa tres pedes diametri viperam vivam in eum immisisse, quæ folia (ut videtur) nihil verita, illico sub iis, sese occultatum ivit. Vel ergo deceptus erat Plinius à magico quodam impostore, vel aliam arborem

intelligit. Rai. tom. 2, p. 1703.

(2) Dalech, tome 2, p. 255 & 256.

(3) Nec capillaceum extremo vere nasci automno interire scribit Theop. sed de eo genere quod ad Herculis nascitur colomas. J. Bod. Not. in Theop. p. 413.

(4) Gabalium quidam esse conjectantur caphuram ; alii vero benjuinum, Dalech. Not. in Plin. p. 308.

GALEDragon. Cette plante, selon Ruelle & Anguillara, est le *dipsacus sativus*, C. B.

GALEOPSIS. Cette plante est vraisemblablement le *lamium purpureum fœtidum folio subrotundo, sive galeopsis Dioscoridis*, C. B.

GARYOPHYLLON. C'est, selon C. Bauhin, le *caryophyllus aromaticus fructu rotundo*.

GEUM. C'est le *caryophyllata vulgaris*, C. B.

GERANIUM. Pline décrit trois especes de *geranium*; le premier paroît être le *geranium cicutæ folio moschatum*, C. B.

Le second, *malva folio rotundo*, C. B.

Le troisieme paroît être le *tuberosum majus*, C. B. *Subrotunda radice*, Diosc.

GLYCYRRHISA. Pline met mal-à-propos la réglisse au nombre des plantes épineuses. Ce qui peut lui avoir fait faire cette faute, c'est qu'il a lu *χίρῆς* pour *χίρῆς*, ou bien, comme dit J. Bauhin (1), il faut qu'il n'ait jamais vu les feuilles, ou qu'il ait voulu parler des filiques (2). *Inter spinosas Theophrastus non recenset; huic autem fructus tantum echinatus est*. Dal. Not. in Plin. p. 546.

GLASTUM. C'est *Fifatis sativa*, que Pline a mal-à-propos confondu avec les laitues (3).

GOSSAMPINUS. Cet arbre paroît être la même chose que le *gossipium arboreum*.

GRAMEN. Les Auteurs sont si partagés & si peu d'accord entre eux sur les différentes dénominations des especes de *gra-*

(1) J. B. t. 2, p. 327, 328 & 329.

(2) Nunquam Plinium vidisse glycyrrhisam facile colligi potest, nam interea quæ spinosa ferunt folia recenset. J. Bod. Not. in Theoph. p. 1105.

(3) Quoniam Dioscorides glasti syl-

vestris folia, lactucæ similia esse prodidit, ignoranter Plinius cum lactucis eam plantam confundit: erroremque illum altero cumulat cum post glastum sylvestre, sativum etiam lactucis adjungit. Dalec. Not. in Plin. p. 510.

men, qu'il n'est pas aisé de reconnoître toutes celles dont Pline veut parler; cependant le premier paroît être le *gramen caninum arvense*, C. B. Le second est désigné, *gramen Parnossi*. Des trois autres qu'il nomme *aculeatum*, le premier est appelé par Dalechamp *pentadactylon*, *gramen dactylon esculentum*, C. B., *aculeatum primum*, Thalii. Le second, selon Anguillara, est une espece d'*anthyllis*, que C. Bauhin appelle *anskyllis maritima alfine folia*. Le troisieme, selon le même Anguillara, est le *sempervivum minus vermiculatum acre*, C. B.

Dalechamp prétend (1) que la seconde espece d'*aculeatum* est celui qui croît dans les marais, & qui est nommé *gramen palustre aculeatum germanicum vel minus*, C. B.

HALUS. Cette plante, que Pline appelle encore *cozonea*, ne se trouve dans aucun Auteur sous l'un & l'autre de ces noms, excepté Ruelle, qui en parle ainsi: « Ceux-là se trompent fort » qui pensent que la grande *bellis* soit le *halus*, ou *symphytum petraeum*, puisque le *halus* est une plante qui a beaucoup de » rejettons, les branches foibles semblables à l'origan, les som- » mités comme le thym; toute la plante est odorante, douce au » goût, & qui excite la salive. Il y a entre l'une & l'autre de » ces plantes plusieurs différences; premièrement la *bellis* ne sent » rien, le *halus* est odoriférant; la *bellis* a les fleurs comme l'*an-* » » *thyllis*, ou la camomille; le *halus* a les sommités comme le » thym; la tige de la *bellis* est simple, le *halus* a les tiges bran- » chues comme l'origan ».

Il paroît, par cette description, que le *halus* est le *symphytum petraeum foliis thymi*, C. B. *Symphytum petraeum Mathioli*. Pline le dit dans un autre endroit, au chapitre 6 du livre 27, avec cette différence qu'il écrit *alus* par un *a*; au lieu qu'au livre 26, chapitre 7, il l'écrit par une *h*, & l'appelle encore *cozonea*,

(1) Dalech. tome 1, p. 875,

HALICACABUM. C'est le *solanum vesicarium*, *Alkekingi*, *Loniceri*. Pline dit que cette plante a été nommée *vesicaria*, parcequ'elle est propre aux maladies de la vessie. Il y a plus d'apparence que c'est à cause que son fruit est renfermé dans une espee de vessie (1).

HARUNDO. Pline a mal exprimé un passage de Théophraste ; en parlant des roseaux, en disant que ceux qui croissent aux lieux secs sont meilleurs que les autres (2) ; au lieu que Théophraste dit, qu'entre toutes les sortes de roseaux, il y a bien de la différence entre les aquatiques & ceux qui croissent aux lieux secs. Cette faute de Pline vient du mot Grec qu'il a mal traduit, *διαφείσι*, qui signifie différence ou diversité, & non pas meilleur ou plus estimé.

Parlant des roseaux propres à faire des fleches, tantôt il dit que les Candiots y sont plus propres ; & , dans un autre passage, il dit que ce sont ceux qui croissent en Italie, le long du Rhin, petite riviere qui passe auprès de Boulogne.

Il y a une faute dans un autre passage où il y a, *valida Laconicis & ab una parte densiora* ; il faut qu'il y ait, *varia Laconicis & ab ima parte densiora*.

Pline se trompe lorsqu'il dit que les Aulétiques sont troués tout du long, vu qu'il n'y a que les Syringiens qui soient dans ce cas (3). Théophraste, qui a curieusement examiné la nature des roseaux, n'attribue rien de semblable à ces premiers.

L'espee dont il parle sous le nom d'*elegia*, doit être nommée *epigeios* (4) ; car il y a ainsi dans Théophraste, *ἐπίγειον*, c'est-à-dire petit. C'est l'*arundo repens vel chamæcalamus*, C. B.

(1) *Vesicariam* *φουαλίδα* : potius quoniam inflatæ vesicæ folliculus similis est, qui fructum amplectitur. *Dal. Not. in Plin. p. 557.*

(2) *Dalech. tome 1, p. 870.*

(3) Falsum id esse apertissime ostendit Theoph. de orchomenio calamo.

Plinius hæc mire perturbat. *Lego, calamus vero alius orchomenius totus concavus. Dalech. Not. in Plin. p. 393.*

(4) Quæ de Indica Plinius, de epigeio Theoph. qui masculam solidam esse fœminam vero inanem, etiam scribit. *Dalech. Not. in Plin. p. 393.*

Le *Cretica* est l'*arundo sativa*, C. B. *Donax Dioscoridis* (1).

Le *Characias* est l'*arundo vulgaris*, sive *phragmitis*, Dioscor. *Calamos Characias*, Theoph.

Celui d'Italie, qui croît le long du Rhin, est *arundo furcila geniculata*, sive *sagittalis* (2), C. B.

Le *papyrus* dont Pline parle, est le *papyrus Nilotica*, sive *Aegyptiaca* (3).

Celui qu'il dit, qui croît en Syrie & aux Indes, est sans doute le *calamus* (4) *aromaticus Indicus*, C. B., que Pline a confondu avec les autres, ainsi que l'a observé Dalechamp.

HEDERA. Pline, ainsi que Théophraste, multiplie les espèces de lierre, contre le sentiment de presque tous les Auteurs, dont une partie n'en admet que deux, & d'autres trois (5). Du nombre de ceux qui n'en admettent que deux, est Raius, qui parle seulement de l'*hedera communis major*, J. B., *arborea*, C. B., & de l'*hedera Dionysias*, Dalec. C. Bauhin en met quatre espèces, qui toutes pourroient bien n'en faire qu'une; sinon qu'on voulût les distinguer par la couleur des baies; ce qui ne paroît pas suffisant. J. Bauhin (6) pense qu'on doit tout réduire à une espèce, selon le sentiment de Tragus, attendu que les feuilles du lierre changent de forme suivant le degré d'âge (7): c'est ce qui a été observé à l'espèce qui, dans Dalechamp, est appelée

(1) Syring. Theoph. ita porro vocant, non quod utilis sit fistulis, quemadmodum Plinius exposuit, sed quod fistulosus & inanis sit. *Idem. Ibid.*

(2) Multa Plinius ex Theophrasto male transcripsit. *Idem. p. 294.*

(3) Armamentum Plinius instrumentum vocat. *Idem. Ibid.*

(4) Calami genera plurimum inter se discrepantia, Plinius ignoranter miscuit ac confundit. *Dalech. Not. in Plin. p. 309.*

(5) Plinius vocum vicinitate (cissus & cistus) deceptus duo genera hederæ,

in tres species dividi scribit, quod valde ineptum est. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 275.*

(6) J. B. tome 2, p. 110 & 112.

(7) Hederæ folia noviter nata, angulara sunt; adulta sive vetera, rotunda. *J. Bod. Not. in Theoph.*

Dum nova est hederæ, angulatiores folia gerit: cum autem ætate provecta fuerit, rotunda. *Theop. t. 1, cap. 16.*

Quandiu affixa est, folia fert in plures angulos desinentia, ad summum quinos; cum autem erigitur, folia rotundantur. *J. Bod.*

helix : tant qu'il rampoit par terre , les feuilles étoient toujours à trois & cinq angles ; lorsqu'il étoit attaché au mur à une certaine hauteur , il ne conservoit plus que trois de ces angles : parvenu enfin à l'extrémité du mur , il devenoit branchu , & alors porroit fleur & fruit , & ses feuilles étoient sans angles , telles qu'on les voit à l'*hedera arborea*.

Il a déjà été dit à l'article du *Cistus* , que Plinè l'avoit confondu avec le lierre (1).

HEDYPNOIS. C'est le *dens leonis vulgaris latiore folio*, C. B. Selon quelques Auteurs , & selon d'autres , c'est le *cichorium pratense luteum levius*.

HELENIUM. La plante dont Plinè parle sous ce nom , est le *sampsuchus*, sive *marum*, *mastichen redolans*, C. B., si c'est l'*helenium* de Théophraste , suivant le sentiment d'Anguillara. Quelques Auteurs , au nombre desquels est Dalechamp , prétendent que c'est l'*helenium Ægyptium* (2) *Dioscoridis* , qui est une espèce de *chamacistus* , selon le même Dalechamp. J. Bauhin pense que ce même *helenium Ægyptium* de Diosc. est une espèce de vesce.

HELIANTHE. *Helianthes* , selon Dalechamp , c'est le *chamacistus vulgaris flore luteo*, C. B.

HELIOTROPIUM. Plinè décrit deux espèces d'*heliotropium* , le grand & le *triccum* ; mais il paroît qu'il prend le *triccum*

(1) Plinius turpiter ladani hederæque confundit Historiam. J. Bod.

Turpissime lapsus Plinius, quæ de cisto audienda sunt, cisso id est hederæ, tribuit. Nec apud Theoph. nec apud Dioscor. Ulla hederæ differentia statuitur è sexu petita.

Hederæ summa duo genera Theophrasto sunt. Altera quæ humi repit, altera quæ in altum tollitur. Dal. Not. in Plin. p. 391.

Miramur tot hederæ species in Græcia inveniri quot recenset Theophras-

tus aut ubi eas videris, cum in omnibus quas nos lustravimus regionibus unica tantum hactenus observata fuerit. Nam hederam helicen dictam, provolutam & sterilem, à majore arborea & fertili non aliter differre cum Trago, Cæsalpino, & J. Bauhino putamus, quam vel ratione ætatis, vel loci ubi crescunt: hinc enim solum fieri quod aut forma differant aut fructu. Rai. tam. 2, p. 1505.

(2) Helenium Ægyptium ex genere forte viciarum. J. Bod. tom. 2, p. 314.

pour le grand de Dioscoride (1). Il dit que sa graine ressemble à la queue d'un scorpion ; il veut sans doute dire que la tige qui porte la graine est contournée comme la queue d'un scorpion (2).

Le grand est *heliotropium majus* Dioscor. C. B.

Le second est le *tricoccum*, C. B., *minus*, Math., que Pline nomme encore *scorpiuros*.

Cependant Dalechamp, dans ses Notes sur Pline, dit que le premier dont il parle est la chicorée (3).

HELLEBORINE. Cette plante, que Pline nomme encore *epipactis*, & qu'il appelle tantôt *herba*, & tantôt *frutex* (4), est, selon quelques Auteurs, *helleborine latifolia montana*, C. B., qui est le *satyrium octavum* de Tragus ; ou bien, selon d'autres, c'est *helleborine flore albo*, vel *Damaſonium montanum latifolium*, C. B.

C'est mal-à-propos que Pline met cette plante au nombre des arbrisseaux.

HELLEBORUS. Pline parle seulement de deux hellébore, le blanc & le noir ; la plus grande partie des Auteurs pensent que l'hellébore noir dont Pline parle, est l'*helleborus niger sanicula folio*, C. B.

HELXINE, ou plutôt IXINE. Cette plante est, au sentiment d'Anguillara, l'*ixine Theophrasti*, *carlina acaulos magno flore*, C. B.

HEMEROCALLIS. Selon quelques Auteurs, entre autres J. Bauhin, l'hémérocalle de Pline est le *lilium floribus reflexis latifolium*, C. B., *hemerocallis*, Dioscor. Pline, qui paroît avoir pris de Dioscoride ce qu'il dit de l'hémérocalle (5), a tort de dire

(1) Dalech. tome 2, p. 237.

(2) J. B. tome 3, part. 2, p. 604.

(3) De cichorei flore, qui etiam solem semper aspicit hoc audiendum. Heliotropii flos, vel candidus est, vel subfulvus Dioscoridi. Dalech. Not. in Plin.

(4) Ineptissime Plinius epipactin inter frutices, & arbores reponere ait. J. B. tom. 3, part. 2, p. 640.

(5) Male Plinius, pallidum è viridi folium habere tradit, cum summi viroris folium dixerit Dioscorides. Viride quale est porraceum. J. Bod. Not. in Theoph. p. 346.

que ses feuilles sont d'un verd pâle , puisque Dioscoride dit qu'elles sont d'un verd foncé, comme celles du porreau (1). Il se trompe encore lorsqu'il dit qu'elle a la racine odorante, *radice odorata* (2). Ce qui peut lui avoir fait faire cette faute , c'est qu'il aura lu *ἰωαδῆ* au lieu de *ἰωμέγισθη*, *magna*.

HERACLEON SIDERION. C'est, selon Dalechamp, la *sideritis Heraclea* (3).

HERBA FULVIANA. C'est, selon quelques-uns , *urtica Græca* ; selon d'autres , *saxifragia alba* (4).

HERBA NOCTU LUCENS. Ruelle pense que cette plante , à qui Pline donne encore plusieurs noms , est une espece de *lunaria*. Aucun de ces noms ne se trouve dans les Auteurs.

HIERACIUM. Pline confond cette plante avec la laitue (5).

HYOSCIAMUS. Pline met quatre especes de jusquiame ; mais Dalechamp (6) pense que la seconde & la quatrieme ne font qu'une même chose.

La premiere est *hyosciamus vulgaris vel niger*, C. B.

La seconde & quatrieme, *hyosciamus albus major*.

La troisieme est , en apparence, *hyosciamus albus minor* (7).

HIOSIRIS. C'est , selon Anguillara , la *jacea laciniata nigra* ; C. B.

HYPECOON. C'est, selon C. Bauhin , *hypocoon* , five *cuminum sylvestre alterum* , Math.

Selon Mathiole , c'est *alcea veneta*.

Dalechamp pense que c'est le *thalictrum tenuifolium*, Cordi.

(1) Dalech. Not. in Plin.

(2) J. Bod. Not. in Theoph.

(3) Hæc est sideritis Heraclea posterior. Cratevæ, non prior quæ folium quercus habet. Dalech. Not. in Plin. R. 625.

(4) Urticam Græcam esse volunt :

alii saxifragiam albam. Dalec. Not. in Plin. p. 651.

(5) Plinius hieracium cum lactuca oscitanter confundit, nec alibi usquam hieracii naturam explicat. Dalec. Not. in Plin. p. 510.

(6) Dalech. tome 2, p. 572.

(7) J. B. tome 3, part. 2, p. 626.

Mais le plus grand nombre d'Auteurs est pour le *cuminus sylvestre*.

HYPERICON. Pline décrit deux especes d'*hypericum* ; l'une qu'il nomme *corion*, qui est l'*hypericum vulgare* ; l'autre qu'il nomme *coris*, est la *coris lutea*, à laquelle il attribue des feuilles semblables au *tamaris* ; au lieu que Dioscoride dit semblables à la bruyere (1).

HYPOCHÆERIS. Selon Dalechamp, c'est *chicorium sylvestre*, sive *officinarum* ; & , selon Gerardus, Tabernæmontanus, Parkenſonus, c'est *hyracion minus dens leonis folio sub aspero*. C. B.

HYPOCISTIS. Pline donne encore ici une preuve qu'il a confondu le ciste avec le lierre, lorsqu'il dit : *Sub his maximè nascitur hypocistis, quàm inter hederas diximus*. Cependant il n'en fait aucune mention en cet endroit (2).

HYPPOGLOSSUM. Cette plante, selon Dalechamp, est celle que C. Bauhin nomme *polygonatum latifolium ramosum. Laurus Alexandrina*, Math. Parkenſon appelle *hypoglossum*, sive *bislingua*, le *laurus Alexandrina fructu pediculo insidene*, C. B. Il y a apparence que c'est le *laurus Alexandrina* ; car Pline, dans un autre endroit, lui donne le nom d'*hippoglottion* ; ce qui est synonyme à *hypoglossum*. Cependant, ou Pline se trompe, ou c'est autre chose ; car il dit au chapitre 11 du livre 27, qu'elle a les feuilles épineuses : en ce cas ce pourroit être le *ruscus*.

HIPPOPHYES & HIPPOPHÆSTON. C'est l'*hippophæes* d'Anguillara & de Dodonée ; *spina purgatrix*, J. B.

Dalechamp la nomme aussi *hippophæston* (3) ; cependant il pa-

(1) J. B. tome 3, part. 2, p. 381.

(2) Obliviose citat hoc Plinius, nullam enim hypocistidis prorsus mentionem fecit in hederarum historia & descriptione. Dalech. Not. in Plin.

(3) Oscitanter Plinius, hippophæes

recenset inter plantas quæ aliis submixtæ vivunt ; nam humilis herba est, humi strata ut serpillum, non tamen in vicina scandens dolichi modo. Dalech. Not. in Plin. J. Bod. Not. in Theophr. p. 632.

roit que l'*hippophaston*, selon Fabius Colonne, est le *carduus stellatus foliis papaveris erratici*, C. B. C'est aussi le sentiment de M. Bernard de Jussieu, *Hist. des Plantes des environs de Paris*, tome 1, p. 21.

Que ce soit l'une ou l'autre de ces plantes qui soit l'*hippophaes*, Pline a tort de dire qu'elle s'attache aux autres plantes comme le lierre; puisque, selon Dalechamp, c'est une plante basse & couchée par terre, comme le serpolet (1).

Mais Dalechamp pourroit bien aussi se tromper, à moins qu'il ne voulût parler de celle qui, dans son Histoire des Plantes, est nommée *hippophaston*, & qui est, au sentiment de quelques Auteurs, le *kali spinosum cochleatum*, C. B. Pline semble ne faire qu'une même plante de l'*hippophaston* & de l'*hippophaes*, qui, suivant le sentiment de bien des Auteurs, font deux plantes.

Il n'est pas trop aisé de comprendre Pline dans les différents passages où il parle de l'*hippophaston* & de l'*hippophaes*; car tantôt il les nomme *hippophyes*, & tantôt *hippope*. Dans un endroit il dit que c'est une plante qui a des épines blanches (2); dans un autre, qu'elle croît parmi les épines. Il paroît que cette confusion qui se trouve dans les passages de Pline, vient de ce qu'il a joint les deux chapitres de Dioscoride qu'il a suivis, mais qu'il a défigurés. On ne comprend pas plus aisément ce que signifie *ex quibus fiunt anea fullonia*; il n'y a aucun sens à cela. Dioscoride dit simplement, *est spina fullonia genus*.

HIPPOSELINUM. Les Auteurs sont partagés pour dire quel est le vrai *hipposelinum*. Selon C. B., c'est l'*hipposelinum Theophrasti* (3), *smyrnum Dioscor.* Ang. Dod. Fusch. Lac. Cord. Gesn.

(1) *Hippophastam enim Plinio & hippophaes una eademque herba est, quod utraque eundem præbet usum: cum duæ sint diversæ, ut ex Dioscoride probatur qui diversis capitibus eas descripsit. J. Bod. Not. in Theop. p. 632.*

(2) Unde Plinius hausit *hippophæs-*

tum in spinis nasci fullonia; cum hippophaston sit ipsa spina.

(3) In eo errat Plinius quod scribat Theophrast. auctorem esse, natum *hipposelinum* ex lachryma. Quod præter veritatem est, nam quosdam ita sentire scribit. Falsum etiam est quod

sont de ce sentiment. Dalechamp dit que c'est le *ligusticum vulgare*.

HIRCULUS. C'est le *nardo Celtica similis hirculus*, C. B. C'est à tort que Pline dit que cette plante croît toujours avec le *nardus Gallicus*; l'expérience montre le contraire, puisqu'on les trouve rarement ensemble (1).

HOLOSTEON. Quoiqu'il y ait plusieurs plantes qui portent ce nom, il paroît plus vraisemblable que c'est le *gramen nemorosum cauliculis paleaceis*, C. B. *Holosteum Mathioli*.

HORMINUM. Dalechamp & J. Bauhin disent que Pline se trompe en disant que cette plante a les feuilles comme le porreau (2), au lieu de dire comme le marrube; sans doute qu'il a lu dans le Grec *praso* au lieu de *prasio*. Je ne vois pas qu'il ait plus de raison de dire que sa graine ressemble à celle du cumin.

JASIONE. Selon Ruellius, c'est une espèce de *convolvulus*. L'Ecluse pense que c'est le *convolvulus argenteus altheæ folio*.

IMPIA HERBA. C'est le *gnaphalium vulgare majus*, C. B.

IRIO. Dalechamp prétend que l'irio de Pline soit le *fago triticum*, qui est l'*erysimum Theophrasti*. D'autres Auteurs veulent que ce soit l'*erysimum vulgare*.

Je pense que sous ce nom Pline a parlé de ces deux plantes; car en plusieurs endroits il place l'irio au nombre des froments, & dit qu'il a les feuilles rouges comme du sang, *folia sanguinea*; ce qui convient assez au *fagotriticum*.

Dans un autre passage, il semble qu'il parle de l'irio erysi-

scribit Plin. à caulis sui lachrimâ nasci hippofelinum: de radicis lachrima hoc dicit Theop. *J. Bod. N. in Th. p. 803.*

(1) Falsum est quod scribit Plinius semper cum nardo hirculum nasci; nec hoc dixit Dioscorides. Contrarium etiam docet experientia, raro siquidem cum nardo reperitur, *J. Bod. Not. in Theoph. p. 1021.*

De suo id Plinius. Dioscorides eam tantum herba nardum adulterari scribit. *Dalech. Not. in Plin.*

(2) Qui Plinii libros attente, nec oscitanter aut perfunctorie legerunt, norunt eum sæpissime vocum vicinitate deceptum, aliisque errandi occasionem præbuisse. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 945.*

mum,

num, où il dit qu'il convient mieux de le placer au nombre des médicaments, qu'avec les froments, *fruges*. Au livre 22, chapitre 25, il dit: Nous avons dit, en parlant des bleds, que l'*irio* (1) étoit semblable au sésame, & que les Grecs l'appellent *erysimon*, les Gaulois *velare*: c'est une plante-branchue qui a les feuilles comme la roquette, un peu plus étroites, & la graine comme le *nasturtium*; ce qui convient fort à l'*erysimum vulgare*. Il paroît que Pline a confondu ces deux plantes (2), ainsi que l'ont remarqué Dalechamp & J. Bodæus (3): ce dernier pense que l'*erysimum* de Théophraste n'est pas nommée *irio*; mais bien celui de Dioscoride (4).

IRIS. Pline décrit plusieurs especes d'*iris*, qu'il surnomme des pays où elles croissent.

Iris Illirica, c'est, selon Cordus, *iris alba Florentina*, ou l'*Illirica*, C. B., qui ne differe, selon ledit C. Baubin, qu'en ce qu'elle a la fleur de couleur bleu pâle.

Africana; *iris alba Florentina*, *Africana Dioscoridis*.

Rhaphanitis, *iris biflora*, *flore minore*, *odore lilii convallii*.

Rhizotomos, *iris angustifolia minor prunum redolens*.

Quant aux autres especes, elles ne sont point déterminées.

ISATIS. Pline a mal-à-propos placé cette plante au nombre des laitues, sans doute trompé sur ce que Dioscoride a dit que le *glastum sylvestre* avoit les feuilles semblables à la laitue (5).

(1) Plinius admodum inconsiderate *erysimon* herbam descriptam à Dioscoride confundit cum *erysimo fruge* à Theophrasto memorato *Dalech. Not. in Plin.*

(2) Plinius quoque de utroque diversis in locis egit. Attamen non nihil confundit. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 921.*

(3) Non puto *erysimum* quod inter *fruges* numeratur, *irionem* dictum esse. *Idem Ibid.*

(4) Plinius hoc non satis distinguit.

Tome IX.

Iris Latinorum, Græcorum est *erysimum fruges*, pingui grano, ut *sesamæ*, Theophrasto: *erysimum* vero herba, planta, quam à Gallis *velarum* dici scribit, &c. *Dalech. Not. in Plin.*

(5) Quoniam Dioscorides *glasti sylvestris* folia, *lactucæ* similia esse prodidit, ignoranter Plinius cum *lactucis* eam plantam confundit; erroremque illum altero cumulat, cum post *glastum sylvestre*, *sativum* etiam *lactucis* adjungit. *Dalec. Not. in Plin. J. Bod. Not. in Theoph.*

ISCHÆMON. C'est le *gramen dactylon folio latiore*, C. B.

ISOPYRUM. Les Auteurs sont encore fort partagés sur cette plante. Selon Mathiolo, c'est la *nigella angustifolia flore majore simplici caruleo*, C. B. Selon Dioscoride, c'est l'*aquilegia sylvestris*. Selon Cæsalpin, c'est l'*ochrus folio integro, capreolos emittente*. Selon Dodonée & Dalechamp, c'est le *menyanthes trifolium palustre*.

Dalechamp prétend que les passages de Pline & de Dioscoride sont corrompus. Dioscoride en parle ainsi : „ L'*isopyron*, que „ quelques-uns nomment *phasiol*, parcequ'il lui ressemble ; en ce „ qu'il porte comme lui des fléaux à la cime, semblable, quant „ au goût, à la nielle ; mais ses feuilles ressemblent à celles de „ l'anis „. Pline dit : „ Aucuns l'appellent *phasiol*, parceque sa „ feuille, qui retire à celle de l'anis, s'entortille comme des „ fléaux „. Dalechamp donc prétend qu'il faudroit corriger ces passages ainsi : „ *Isopyron*, que quelques-uns nomment *phasiol*, „ parcequ'il lui ressemble, fait des têtes à la cime de la tige, „ menues, pleines de graine, qui ressemble à la nielle, quant au „ goût „. Il dit de plus, que c'est mal-à-propos qu'on a ajouté ces mots, *la feuille comme l'anis*. Il y a en cela une bonne raison ; car puisqu'il ressemble au phasiol, il ne peut avoir les feuilles comme l'anis.

ISIDOS PLOCAMON. Quelques Auteurs prétendent que c'est une espece de corail ; mais Dalechamp est d'un sentiment contraire (1).

JUNCUS. Pline parle de six especes de jonc ; le premier, qu'il appelle *mariscon*, est le *juncus maximus, sive scirpus major*, C. B.

Oxyfchoenos est le *juncus acutus panicula sparsa*.

Melanocranis est le *juncus acumine reflexo major*.

(1) Quidam corallium esse volunt, coloris punicei, non rubri, oculis quidem grati, & arridentis, sed minoris pretii & auctoritatis quam quod saturatius & plenius rubet. Horum

opinionem non assentior, quoniam istos plocamos præcisus nigrescit, non autem id coralli genus. Dalech. Noz. in Plin. p. 332.

Oloſchænos. Juncus acutus maritimus capitulis rotundis.

Juncus triangulus, est le *cyperus* (1).

Juncus odoratus, sive *aromaticus*, C. B. *Schœnantum Mesua.*

Jean Bauhin dit (2) que cet endroit de Pline est corrompu, où il dit : *Amplitudine juxta maritimas Alpes tanta, ut inciso ventre impleat pene unciarum latitudinem.* Il dit d'abord que le nombre des pouces n'est point fixé ; & ensuite, qu'on ne fait pas la longueur des cribles. En conséquence il dit qu'il faudroit ainsi tourner ce passage : *Amplitudine juxta maritimas Alpes tanta, ut inciso ventre impleant denum unciarum latitudinem : in Ægypto verò cybiorum longitudinem, non aliis utiliore.*

Pline, parlant du jonc mâle, dit qu'il se reproduit de lui-même, par le moyen de la cime fichée en terre ; ce qui est faux : car Théophraste dit (3) qu'il revient d'autres racines de la tête de la racine même, après que les premières sont séchées. Mais ce qui l'a trompé, c'est qu'il a mal traduit le mot Grec *κεφαλην* (4). Il y a cependant au même chapitre de Théophraste un passage assez semblable à celui de Pline : *Hęc (radix) omnibus annis moritur : dein altera rursus à junci cacumine defigitur.*

JUNIPERUS. Pline, parlant du genievre, dit qu'il y en a deux especes, l'une qui fleurit & ne porte point de fruit, l'autre qui ne fleurit point, porte du fruit ; ce qui est faux (5) : aussi-bien que ce qu'il dit, *spina pro folio est*, puisqu'il est constant qu'il a des feuilles, ainsi qu'on peut le voir par la description qu'en fait Raius, d'après J. Bauhin (6).

(1) Inepte Plinius, *cyperum*, junci generibus adnumerat. *J. Bod.*

(2) J. B. tome 2, p. 515.

(3) Proprium hoc radicibus evenit, quod singulis annis exarescant, ac de super denuo generentur. *Theop. lib. 4, cap. 13.*

(4) Deceptus Plinius *κεφαλην* cacumen vertit, & in errore suo hallucinans, imaginatus est cacumen in terra

defigi, & sic juncum propagari tradidit rubi modo. *Catech. Not. in Plin. p. 550.*

(5) J. B. tome 1, part. 2, p. 293.

(6) Ramuli in furculos multos dividuntur, minacibus foliis semper virentibus aculeatisque armati, rigidis, superne glaucis, inferne virentibus, splendidis, &c. *Ibid.*

JOVIS FLAMMA. C'est, selon Gesner, le *lychnis coronaria*, Diosc. *fativa*. Selon Ruellius, c'est le *viburnum*; &, selon Gerardus, c'est la *flammula recta*, C. B.

JOVIS BARBA. Quelques Auteurs prétendent que la *Jovis barba* soit l'*olea sylvestris folio molli incano*, C. B.

LABURNUM. C'est l'*arbor trifolia anagyridi similis*, J. B. *Anagyris non fatida major, vel alpina*, C. B.

LACTARIS. C'est l'*hieracium fruticosum, latifolium, hirsutum*, C. B.

LACTUCA. Il y a plusieurs especes de laitues dans Pline; l'une, qu'il appelle *laticaulis*, qui ne fait sans doute qu'une même avec la *rotundi caulis*: c'est la *lactuca fativa*.

Sessilis, ou *laconicum*: c'est la *lactuca capitata*.

Nigra, c'est *lactuca folio obscurius virente semine nigro*.

Alba, c'est apparemment *lactuca Romana non maculata*.

Rubens, c'est *lactuca maculosa*.

Picrida (1), selon Dalechamp, c'est *hieracium chondrilla folio glabro radice succisa, major*.

Meconis, est sans doute *lactuca sylvestris odore viroso*.

Celle qu'il appelle *caprina* est, selon Corn. Celsus, une especes de tithimale, que Pline nomme mal-à-propos laitue, qui est celle que Dioscoride décrit ainsi: *Latifolius tithimalus necat, tusus aquaque dilutus pisces, id quod & ante memorata tithimalorum genera praestant* (2).

LAGOPUS. C'est le *trifolium arvense humile spicatum*, C. B.

LAMIUM. C'est le *lamium alba linea notatum*, C. B., selon Camerarius, Et, selon Dalechamp, c'est *lamium album non ferrens folio oblongo*, C. B. *sive Archangelica*.

LANARIA. Selon C. Bauh., c'est la *saponaria lychnidis folio*

(1) Theophrasto & Dioscoridi intybigenus est picris, non lactucæ. Sic solent confundere omnia Plinius. J. Bod. Not. in Theop. p. 780.

(2) Lactucas in universum herbas omnes, quæ lacteum succum amarum fundunt, Plinius hic appellasse videtur imprudenter. Dalech. Not. in Plin.

rosulis albis an condisi Arabum, sive struthium, Dioscorid.

LAPATHUM. J. Bauhin dit (1) que Pline est inconstant, parcequ'il donne le nom de *rumex*, tantôt au *lapathum sativum*, tantôt au *sylvestre*.

Le *lapathum sylvestre* de Pline est l'*acetosa pratensis*, C. B.

: *Oxylapathum*, c'est *lapathum folio acuto plano*, C. B.

Hydrolapathum, sive *lapathum aquaticum*, C. B.

Hippolapathum, c'est *lapathum hortense latifolium*, C. B.

J. Bauhin (2) trouve qu'il y a quelques passages à réformer dans Pline, & qu'à l'endroit où il dit : *Addito nitro & jure exiguo* ; il faut qu'il y ait *thure exiguo*. Où il y a *radice melicerias*, il faut *radice meliceridas*. Et où il y a *poto vino & lienes*, il faut dire *semine ex vino potio*.

LAPPA BOARIA. C'est, selon Dalechamp, la *caucalis Montpellieraca echinato magnó fructu*, C. B.

LAPPAGO. C'est, selon Anguillara, l'*alsine hederula folio*, C. B. Mais Ruelle veut que ce soit l'*hippophaes* ou *hippophaston*. Dalechamp dit aussi que quelques Auteurs nomment cette dernière plante *lappago*.

Pline, dans la comparaison de cette plante, dit qu'elle est *similis anagallidi*. J. Bauhin dit qu'il vaudroit mieux lire, suivant Dodonée, *similis Galio*. Et à l'endroit où il y a *que talis est*, il faut lire, avec le même Dodonée, *que mollis est, mollugo vocatur*.

LAPSANA. C'est, selon Fabius Colonne, le *rapistrum flore albo lineis nigris depicto*, C. B. J. Bodæus prétend que Pline a confondu cette plante avec les raiforts & les navets. Ce qui peut lui avoir fait faire cette faute, c'est que Dioscoride dit que le raifort sauvage a les feuilles semblables au cultivé, approchant de celles de la *lapsana* (3).

(1) J. B. tome 2, p. 983.

(2) J. B. Ibidem.

(3) Confundit Plinius raphanos na-

pumque cum brassica & lapsana, quam viri docti lampanam esse putant, quod Dioscorides raphanum sylvestrem fo-

LARIX. Pline dit que le bois du *larix* (1) ne peut brûler ni se consumer, conséquemment qu'on n'en peut faire du charbon; cependant l'expérience prouve le contraire, puisque les habitants du Valois & du Brabant ne brûlent point d'autre bois, & que dans les Alpes on en fait du charbon pour les forges (2).

Il n'est pas plus vrai que cet arbre soit toujours verd, puisque du consentement de tous les Botanistes (3), il se dépouille de ses feuilles. Cependant il peut être excusable en partie, puisque J. Bauhin dit (4) que les anciennes feuilles tombent lorsque les nouvelles poussent.

Il se trompe encore lorsqu'il dit que cet arbre ne porte point de fleurs ni de cône (5), puisque, selon Cæsalpin, il porte des fleurs qui naissent à la cime de ses branches, & cela au commencement du printemps: elles sont d'un rouge pourpre & odorantes.

Il se trompe encore lorsqu'il dit que le *larix* est sujet à la maladie nommée *teda*, puisque, selon Bellonius, cette maladie est propre au pin.

Pline a tort de mettre le *larix* au nombre des arbres qui ont les feuilles piquantes (6), puisqu'au contraire elles sont mollettes & grasses. Il en convient lui-même dans un autre endroit (7); ainsi il se contredit.

Il se contredit encore, lorsqu'après avoir dit que le *larix* ne

lia habere dixit sativo similia, sed quæ ad lapsanam accedant. *J. Bod. Not. in Theoph.*

(1) Ignari hominis est, putare resinofum lignum inustum flammis stare; quippe si pingui resina lapides perungantur, ardent. *J. Bod.*

(2) Raius, tome 2, p. 1406.

(3) Larix quæ hodie in alpibus aliifque reperitur locis, igni injecta ardet, etiam in fornacibus, & quod magis est, in carbonibus vertitur, ferrariis of-

ficinis utilissimos, ut inquit J. Scalig. *J. Bod.*

(4) Fallitur Plinius, sui enim sunt & larici conii, veluti pino, sed minores & cupressinis similes. *Dalech. Not. in Plin. p. 377.*

(5) J. B. tome 1, part. 2, p. 266 & 267.

(6) Laricis folia haudquaquam pungentia sed obtusa. *J. Bod. Not. in Theoph.*

(7) Dalech. tome 1, p. 47.

brûlé ni ne fait point de charbon (1), il ajoute : en Macédoine, on brûle le *larix* mâle; mais de la femelle, on n'en brûle que les racines.

Il y a un autre passage où il paroît s'être trompé, lorsqu'il dit : La pece est moins haute que le *larix* (2); celle-là a l'écorce plus épaisse, au lieu qu'il faut dire : Celle-ci a l'écorce plus épaisse, parceque l'écorce du *larix* est plus foible & mince que celle de la pece.

Il paroît que ce qui a fait tomber Pline dans ces erreurs (3), c'est qu'il a pris le pin pour le *larix*, puisqu'il attribue à ce dernier tout ce que Théophraste a dit du pin. Solerius dit qu'il l'a confondu avec la pece (4).

Pline a encore tort de dire que la résine qui découle du *larix* ne durcit jamais, puisque cela est faux (5).

LAVER. C'est le *nasturtium aquaticum supinum*, C. B., ou plutôt c'est le *nasturtium aquaticum erectum folio longiore*.

LAURUS. Pline parle de treize especes de laurier, dont sans doute la plus grande partie ne different entre eux que par les lieux où ils croissent, excepté ceux-ci : *Laurus regia*, c'est le *laurus latifolia platytera Diosc.*; le *sterilis*, c'est *laurus vulgaris, tenuifolius Mathioli*; le *taxa*, c'est le *laurus Alexandrina fructu pediculo insidente*, C. B.; *tinus sylvestris laurus*, c'est le *laurus sylvestris corni feminae foliis subhirsutis*, C. B.; *laurus Alexandrina* ou *Idea*, c'est le *laurus Alexandrina Mathioli*; selon quelques Auteurs, *polygonatum, latifolium, ramosum*, C. B.

LEMOMIUM. C'est, selon le sentiment de quelques Auteurs,

(1) Ipse Plinius, sui immemor, factetur laricem ignem concipere. In Macedonia, inquit lib. 16, cap. 12. Laricem masculam urunt, feminae radices tantum. J. Bod.

(2) Resinifera foliis deciduis est *larix*. Rai. tome 2, p. 1394.

(3) Raius, tome 2, p. 1406.

(4) J. B. tome 1, part. 2, p. 266.

(5) Temporis tractu duriores reddi resinam laricis observarunt diligentiores Pharmacopei. J. Bod. Not. in Theoph.

entre autres de Dalechamp, le *scolymus Theophrasti*; *scolymus chrysanthemus*, C. B.

LEONTOPODIUM. Les Auteurs sont partagés au sujet de cette plante. Lonicerus donne ce nom à l'*echium scorpioides palustre*. Brunfelse à l'*alchimilla vulgaris*. Imperatus à l'*holosteum Creticum*, ainsi que l'Ecluse. Mais le plus grand nombre veut que ce soit le *gnaphalium Alpinum magno flore, folio brevi* (1).

Dalechamp & J. Bodæus pensent que cette plante est la même que celle que Pline nomme aussi *leontopetalum*. Ce premier Auteur n'approuve pas que Pline attribue en même tems à cette plante la vertu de resserrer le ventre & de purger la bile (2); mais J. Bodæus pense autrement, & dit que cela n'est pas surprenant, puisque la rhubarbe a cette même vertu (3).

LEUCACANTHOS & LEUCACANTHA. Il paroît que Pline met une différence entre *leucacanthos* & *leucacantha* (4); car il met la première au nombre des chardons, & la seconde est tout autre chose. Quant à la première, les Auteurs sont fort partagés, & lui donnent le nom de *leucacantha*. Selon Anguillara, c'est le *carduus pratensis asphodeli radice latifolius*; selon Dodonée, c'est la *carlina caulescens magno flore*; selon Lonicerus, c'est la *spina alba tomentosa latifolia sylvestris*; mais le plus grand nombre est pour le *carduus albis maculis notatus vulgaris*.

La seconde, qui, selon que le dit Pline, est encore appelée *phalangites, leucanthemum, &c.*, est le *phalangium magno flore*.

(1) Si modo cum alia quadam planta leontopodii Historiam non confundat Plinius, leontopodium Plinii est leontopetalon.

(2) Hoc quidem valde alienum, bilem purgare, & alvum sistere. Dalec. Not. in Plin. p. 650.

(3) Bilem purgare rhabarbarum quid notius? idem alvum sistere & diarrhœas

compescere, jam lippis & tonforibus conitat J. Bod. Not. in Theoph.

(4) Cum nec Dioscorides, nec Plinius tradant, quibus foliis, quo caule, flore ac semine leucacantha proveniat, difficile erit inter tot aculeatarum stirpium genera, unam secernere, que vere leucacantham representet. J. Bod. Not. in Theoph. p. 608.

LEUCOGRAPHIS.

LEUCOGRAPHIS. Selon Anguillara, le *leucographis* de Pline est la *virga aurea*, *angustifolia minus ferrata*, C. B.; & , selon Dalechamp, c'est le *carduus albis maculis notatus vulgaris*, C. B.

LIBANOTIS. Suivant J. & C. Bauhin (1), Pline a confondu cette plante; de façon qu'il est difficile de distinguer le romarin d'avec la *cunila* (2). C. Bauhin dit qu'il la confond avec les *conyza*. Cependant il paroît que cette plante est le *libanotis ferula folio, semine anguloso*, C. B.

LICHEN. Il semble que Pline décrit trois sortes de *lichen*; le premier, livre 26, chapitre 4, est ainsi décrit: *Folio uno ad radicem lato, caule uno, parvo, &c.* Dalechamp prétend que ce soit la plante qu'il nomme *phyllum thelegonum*, que C. Bauhin appelle *cotyledon media foliis subrotundis*. Columelle au contraire dit que c'est le *lichen petraeus cauliculo pileolum sustinente*, C. B. Ensuite Pline dit: *Est aliud genus lichenis, petris totum inherens*; ce qui paroît déjà faire deux especes.

Au chapitre 6 du livre 23, il dit: *Et sativis prunis est limus arborum quem Græci lichena appellant*; ce qui sembleroit faire une autre especes: cependant C. Bauhin les réduit à deux, & Jean Bauhin (3) à une seule. La seconde especes, suivant quelques Auteurs, est le *muscus crusta modo arboribus adnascens*, C. B.

LYCHNIS. Ce *lychnis* (4), que Pline appelle encore *Jovis flos*, est le *lychnis coronaria Dioscoridis sativa*, C. B.

LIGUSTICUM. Quoiqu'il y ait beaucoup de plantes ainsi nommées, il paroît que celle dont Pline parle, est le *ligusticum quod seseli officinarum*, C. B.

LILIUM. Il y a, selon Pline, trois especes de lis; le blanc; qui est le *lilium album flore erecto & vulgare*, C. B.

(1) J. B. tome 3, part. 2, p. 38 & 39.

(2) Plinius inscienter miscet hæc omnia. Dalech. Not. in Plin.

(3) J. B. tome 1, part. 2, p. 758.

Tome IX.

(4) Plinius intempestive admodum inter rosas recensuit lychnidem, nulla alia motus ratione, quam quod flos aliquam cum rosa habeat similitudinem. J. B. Not. in Theoph. p. 716.

Le rouge, qui est le *lilium purpureo croceum majus*.

J. Bodæus (1) pense que l'*Italicum* est le même que le *rubens* (2), & dit que c'est mal-à-propos que Pline met le *convolutus* au nombre des lis, de même que le *narcissus* (3). Ce qui lui a pu faire commettre cette faute, c'est que Théophraste appelle aussi le narcissé *leirion*.

LIMEUM. C'est l'*aconitium pardalianches primum*, feu *thora major*, C. B.

LIMONIA. C'est, selon quelques Auteurs, la *pulsilla folio crassiore & majore flore*, C. B. Selon Gesner, l'*ancemone limonia Theophrasti*, est le *narcissus albus circulo croceo*, vel *luteo*, C. B.

LIMONIUM. Dalechamp dit (4) qu'il y a une faute dans Pline à l'endroit où il dit : *Undecim sepè caulium*; il faut, suivant lui, *undecim sepè caule lililii*.

LINGUA. C'est, selon Dalechamp, le *ranunculus longifolius palustris major*, C. B.; &, selon J. Bauhin, l'*ophioglossum*.

LINGUA BUBULA. C'est le *buglossum* (5).

LINGULACA. C'est, selon quelques Auteurs, l'*ophioglossum vulgatum*, C. B.

LYSIMACHIA. Plusieurs Auteurs (6), entre autres Caspar Bauhin, prétendent que c'est la *lysimachia spicata purpurea*. Pline se trompe lorsque, dans la description de cette plante, il

(1) Inepte Plinius convolutum, qui Jasionè Theoph. est, inter lilii recenset genera. J. Bod. Not. in Theop. p. 555.

(2) Sed nec Italicum lilium à rubente vel albo diversum.

(3) Theophrastus narcissum leirion vocari tradit. Leirion etiam lilium dicitur. Hinc Plinius, quod Græcus auctor de lilio, narcisso adscribit; quod valde ineptum est. J. Bod. Ibid.

(4) Dalech. tomè 1, p. 893.

(5) Miror valde Plinium, linguam bubulam herbam τὸ βεγλαρομ̄ exposuisse, cum Cato ligulam è corio bubulo factam intelligat: & alioqui sic absurdum, linguam bubulam in super librum alligari, nec cadar, ait Cato. Dalech. Not. in Plin. p. 418.

(6) Falsum id est, nec ab alio prodictum. Dioscorides acerrimum nidorè suffitu reddere scribit, qui ideo muscas interficiat & serpentes fuget. Dalech. Not. in Plin. p. 629.

dit, *odore acri*; il a sans doute mal entendu Dioscoride, qui dit *acerrimus nidore* (1).

LITHOSPERMUM. L'espece dont Pline parle est, selon toute apparence, le *lithospermum arundinaceum* (2). Cependant, ni cette espece, ni aucune autre, n'a les feuilles comme la rue; il vaudroit mieux dire, suivant Dioscoride, comme l'olivier; ce qui pourroit convenir au *lithospermum majus erectum*: mais la semence de ce dernier n'est pas de la grosseur d'un pois chiche, comme le dit Pline. Ainsi Pline pourroit bien avoir confondu ces deux plantes, de même que le pense J. Bodzus (3).

LOLIUM. Selon C. Bauhin, le *lolium* & *cerâ* de Pline, c'est le *gramen loliaceum spica longiore*.

LONCHITIS. J. Bauhin pense que c'est le *xiphion*; cependant Pline s'en explique, & dit qu'elle est différente du *xiphion*, Castoreus & Aldrovandus pensent, avec plus de raison, que c'est l'*iris tuberosa folio angulosa*. Il se trouve cependant une difficulté; c'est que Pline dit qu'elle a les racines fort longues.

Dalechamp parle de la *lonchitis* de Pline & de Dioscoride; mais il convient qu'elle lui est inconnue, ainsi qu'aux Herboristes de son temps.

LOTOMETRA. C'est, selon plusieurs Auteurs, le *lotus Ægyptia*, que Pline confond avec le *lotus sativa*, ainsi que l'ont remarqué J. Bauhin (4) & J. Bodzus (5).

(1) *Acri cum scribit odore esse, fabulosa tradit, nec ad Græci auctoris mentem satis attendit, nullum lysimachiz genus. Haussit hoc ex Dioscoridis verbis male intellectis, qui acri odore non scribit sed acerrimum nidorem suffitu dare tradit. J. Bod. Not. in Theoph. p. 698.*

(2) *Hæc postrema verba (ipsi, qua pediculis adhærent cavernulas habent & intus semen) herbarius anglus in-*

telligenda putat de lithospermo arundinaceo quod lachrymam Job, officinz vocant. Dalech. Not. in Plin. p. 671.

(3) *Ego Plinium plantas duas confundere puto, vel non satis attendisse ad verba anagnostæ, &c. J. Bod. Not. in Theoph. p. 1128.*

(4) *J. B. tome 3, part. 2, p. 774.*

(5) *J. Bod. p. 446.*

LOTUS. Dalechamp & plusieurs autres prétendent que c'est le *melilotus officinarum*.

LUTEA HERBA. Quelques Auteurs pensent que ce soit la *luteola*, & d'autres, que c'est la *genista tinctoria Germanica*, C. B.

MACER. C'est *macer & macir talisafar radice cortex*. Il y a dans Dalechamp un portrait de l'arbre, & un dans J. Bauhin.

MALOBATHRUM. Il paroît que Pline parle de deux especes de *malobathrum*; l'une qui est la feuille d'un arbre, & l'autre d'une plante qui croît dans l'eau: cependant les Auteurs ne font mention que de la première, excepté Dioscoride, qui parle de la dernière (1), & quelques autres.

J. Bauhin (2) trouve qu'il y a quelques fautes dans Pline (3); la première, où il y a *arborem folio convoluto, arido colore*, il faut lire, suivant lui, *colore aridi folii*: ensuite, *ex quo exprimitur oleum*, il faut *ex quo paratur oleum*. Dans un autre endroit où il y a *lentis modò*, il faut lire *lenticula palustris modò aquis innatare*; & ensuite, *oleum autem ipsum*, il faut dire *folium autem ipsum*. Il dit ensuite (4) que pour que Pline soit d'accord avec Dioscoride, il faut, au lieu de ces mots, *quodam salis gustu, minus probatur candidum*, lire *quod salis gustu, minus probatur: candidum celerrime fitum, &c.*

Il paroît que Dioscoride, Pline & les Anciens ont mal connu le vrai *malobathrum* (5), & l'ont confondu avec le *betre*, sive *rembul*, C. B.

(1) Errat Plinius cum l. 2, cap. 26 scribit *Dat & malobathrum Syria arborem folio convoluto, &c.* In Indiis, ut Dioscorides scribit, provenit, in paludibus, lentis palustris modo aquæ innatans, quod idem Plinius etiam loco citato scribit. *J. Bod. Not. in Theop. p. 1033.*

(2) J. B. tome 1, p. 430.

(3) Malobathrum sive φάλλος, nardi folium esse deceptus Plinius judicavit,

quo errore lapsos quoque multos alios fuisse Dioscorides tradit. *Dalec. Not. in Plin. p. 301.*

(4) Dissentit à Dioscoride Plinius, qui probat quod ex nigrore quodam albicat, etiam quod nullum satis gustum præ se ferat. *J. Bod. Not. in Theop. p. 1034.*

(5) De malobathro, veteres somniarunt, inquit Scaliger.

Garcias quoque Græcos in hoc falli

„ Vetustiores Botanici plerique beſſe cum malobathro, ſeu folio Indo confundunt quæ tamen plantæ ſunt diverſiſſimæ; una enim arbor eſt ſurrecta, teſte Garcia, altera ſcandens & adminiculis egens. Raius, tom. 2, p. 1913 „.

MALVA. Pline parle de trois eſpeces de mauve; la premiere ſurnommée *malopen*, ou plutôt *moloche*, par les Grecs, qu'il appelle *ſativa*, eſt *malva roſea folio ſubrotundo*, C. B. La ſeconde, ſurnommée *malachen*, n'eſt point déterminée. Celle qu'il appelle *ſylveſtris*, eſt l'*althæa vulgaris*. Dans un autre chapitre, il parle d'une mauve arbre: c'eſt apparemment la *malva arborea Veneta dicta parvo flore*, C. B.

MALUS PUNICA. J. Bauhin (1) & Dalechamp (2) diſent qu'il y a de la faute en Pline, où il eſt parlé de neuf eſpeces de grenades, & qu'il faut les réduire à cinq, quoique les Auteurs n'en connoiſſent que trois.

L'un & l'autre reprennent encore Pline de ce qu'il confond les fleurs du grenadier ſauvage (3) avec celles du cultivé, que Dioſcoride nomme *cytinus*, & les appelle indifféremment *balauſtes*.

Il confond auffi le grenadier avec le *papaver erraticum*, trompé par la reſſemblance des mots Grecs *ῥοάν* & *ῥοίασσα* (4).

MANDRAGORA. La deſcription que Pline fait des deux eſpeces de mandragore (5) ne reſſemble point du tout aux plantes connues ſous ce nom; c'eſt ce qui a ſans doute déterminé quel-

affirmat folium enim Indum non aquis innatare, ſed in procera arbore naſci, procul ab aquis, tum multis aliis locis, tum in Cambaya. Tamalapatram vocant, quam vocem Græci in malobathrum corripuerunt.

(1) J. B. tomq. 1, part. 1, p. 78.

(2) Dalech. tome 1, p. 256.

(3) Incogitanter hæc Plinius. Cytinus eſt flos ſativæ punicæ, balauſtium

ſylveſtris. Dal. Not. in Plin. p. 592.

(4) ῥοάν Græci malum punicum vocant: ῥοίασσα μάλωνα papaver erraticum; ſic dictam quod protinus flos decidat. Horum vocabulorum affinitate deceptus Plinius, papaver cum punico oſcitanter confundit. d. Ib.

(5) Plinius utriuſque Dioſcoridis & Theophr. mandragoram miſcuit ac eandem fecit. J. Bod. Not. in Theop. p. 584.

ques Auteurs à donner ce nom à une espèce de *solanum*, qui est le *melanocerasos* de C. B. Cependant en corrigeant le texte de Pline, suivant le sentiment de J. Bauhin, elle approcheroit un peu plus de notre mandragore. Voici comme il s'explique : „ Au lieu de *angustioribus foliis quàm lactuca hirsutis & caulibus*, „ il faut lire, *hirsutis, equalibus, & sine caulibus*; car l'une & „ l'autre mandragore (1) ne fait point de tige. „ Malgré cette correction, il y a encore quelque chose qui ne convient pas à la mandragore (2), comme la grosseur de ses pommes, qu'il compare à une aveline; il faudroit qu'il y eût comme une noix. De plus, les feuilles de la mandragore ne sont point velues. Il parôit que Pline a suivi Théophraste, qui attribue aussi des tiges à la mandragore.

Quant à ce qu'il dit de son fruit, qu'il compare en grosseur aux avelines, il n'a pris cela, ni de Dioscoride, ni de Théophraste, à moins qu'il n'ait entendu lire *καρπώδης ποτὶ παρῳδῆς*.

MARMARITIS. C. Bauhin pense que c'est une racine dont parle Joseph, Auteur Juif, & qui est nommée *baaras* ou *babras*. Pline la nomme encore *aglaophotis*.

MARRUBIUM. Pline a confondu cette plante avec le porreau (3), trompé par la ressemblance des noms de *prafon* & *prafon*.

MASTON ou MADON. Dalechamp & Ruelle prétendent que la *nymphaea alba* est ainsi nommée par les Bœotiens.

MEDION. C'est, selon Dalechamp, une espèce de campanule nommée *viola mariana*. Ruelle dit que c'est le *trifolium odoratum*; mais il n'y a pas d'apparence : c'est plutôt la première, en

(1) Neutra mandragora caulem habet. Dalech. Not. in Plin.

(2) Neuter mandragoras à Dioscoride delineatus caulem habet. Theophrasti ferulacæzum caulem habet, ferula, caulis non est hirsutus sed glaber. Nihil de hirsutie Theophrastus, nihil Dioscorides. Quod de caule scribis,

id ex Theophrasto habet quod de hirsutie ex Dioscoridis verbis male intellectis. Plinius pro *βαρρα*, *δραρα* intellexit & ad caulem quæ non habet, retulit.

(3) Cum praso porro multis in locis confundit Plineus. J. Bod. Not. in Theophr. p. 573.

changeant, selon Dalechamp, le mot d'*iridis folia* en celui de *feridis folia*. C'est aussi le sentiment d'Hermolaüs.

· MELANDRYUM. C'est, selon C. Bauhin, *barba capre floribus oblongis*.

· MELANIUM. Je n'ai trouvé aucun Auteur qui fasse mention de cette plante, excepté Dalechamp, qui en donne un portrait, tome 2, p. 102, & dont la fleur ressemble, en quelque façon, à celle de la violette, dont elle pourroit bien être une espece; son nom même le dénote.

· MELISSOPHYLLON. C'est la *melissa hortensis*. Pline paroît se contredire en parlant de cette plante; car au chapitre 9 du livre 21, il dit qu'elle est aussi appelée *apiastrum* (1); & au chapitre 12 du même livre, il distingue l'une de l'autre. D'un autre côté il la prend pour une espece de *ranunculus* (2).

· MENTHASTRUM. J. Bauhin dit que Pline a confondu cette plante avec la *calamintha ocimi foliis* (3), & avec la seconde, *foliis pulegii*, trompé par ces noms Grecs, *minthes* & *calaminthas*.

MESOLEUCON. C'est, selon Dalechamp, la *mentha farraccinica*. *Dracunculus pratensis ferrato folio*, C. B.

MESPILUS. Les trois especes de néslier de Pline sont, *anthenon*, *setania* (4) & *anthoni similis*; le premier est le *mespilus apii folio laciniato*; le second est le *mespilus Germanica folio*

(1) *Apiastrum* vero, tanquam *apium* silvestre, hęc *ranunculum* secundum sive *sardinium* vocatum fuisse Plinius, quod equidem sciant, solus tradit: negligenter sane & perturbate diversa hæc confundens. *Dal. Not. in Plin.*

(2) Magnus error est *apiastrum* cum *batrachio* planta venenata, quam agrion selinon quidam vocant, confundere. *J. Bod. Not. in Theop. p. 576.*

(3) Quæ Plinius de *menthastri* viribus prodit rerum ignoratione men-

thastrum cum primo *calaminthes* genere, quod foliis est *ocymi*, & cum secundo, quod foliis est *pulegii*, confudisse arbitror Plinium, vocibus *minthe* & *calaminthe* deceptum. *Dal. Not. in Plin. p. 520.*

(4) Inæpe Plinius. *Sicanios* ab *epimelide* diversa est, nec *sicanios*, sed *epimelis* foliis malo comparatur, non autem facultate, quæ multum differunt. *Dalech. Not. in Plin. p. 595.*

laurino non ferrato ; & le dernier est le *mespilus apii folio sylvestris spinosa*, sive *oxiacantha*.

METOPION. C'est, selon Dioscoride, une espèce de fêrulle, ou plutôt d'arbre fêrulacé, qui porte la gomme ammoniac, dont il y a de deux sortes ; l'une nommée *theauston*, & l'autre *agasyllis* ; au lieu que Pline nomme cette dernière *phyrama*.

MEU ou MEUM. Dalechamp (1) trouve qu'il y a quelques fautes dans Pline, lorsqu'il dit : *Vulvarumque articulis cum melle, infantibus cum apio*, &c. Il faut qu'il y ait, selon lui : *Vulvarumque & dolentibus articulis prodest. Thoracis item fluxionibus cum melle, infantibus cum apio*, &c. Pline dit que le *meum* a les feuilles comme l'anis (2) ; il faut, selon le même Dalechamp, qu'il y ait, comme l'anet.

Il dit aussi que cette plante (le *meum*) ne croît point en Italie, sinon dans les jardins ; cependant Pina & Amatus assurent en avoir trouvé en France, en Italie & en Espagne (3).

J. Bauhin trouve aussi qu'il y a une faute dans Pline, lorsqu'il parle des racines, & qu'il dit : *radicibus multis & obnigris*, il faut, selon lui, *radicibus multis & obliquis*.

Sur ce que Dioscoride dit que le *meum* croissoit en Espagne & en Macédoine (4), Pline a pensé qu'il y en avoit deux espèces, mais mal-à-propos.

MYAGROS. C. Bauhin convient qu'il ne sait pas quelle est la plante dont Pline parle sous ce nom. Il y en a, dit-il, qui veulent que ce soit notre *miagram*, *erysimum* de Théophraste & de Galien ; d'autres le *sesamum*, à cause de la ressemblance de sa graine, qui rend beaucoup d'huile ; mais ni l'une ni l'autre de ces plantes n'est fêrulacée. Cependant il paroît que Pline

(1) Dalech. tome 1, p. 654.

(2) Scribe pro aniso, anetho, vel dic Plinium nunquam meum vidisse. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 1126.*

(3) Plinius, duo inquit esse genera, nec quæ sint nominat unius meminere

Græci, sed duabus regionibus nasci, Hispania & Macedonia ; hinc duo genera finxit. *J. Bod. Ibid.*

(4) Macedonicum scilicet & Hispanicum. Non quidem ea duo diversa genera sunt. *Dalechi Not. in Plin.*

a pris de Dioscoride le peu qu'il en dit, excepté qu'il a peut-être lu *καρπώδη*, *ferulacea*, au lieu de *σφυρανώδη*, *furculacea*, ainsi qu'il y a dans Dioscoride.

MILIARIA HERBA. C'est, selon Tragus, le *gramen panicum spica simplici*, C. B.

MILITARIS. Les Auteurs ne sont point d'accord pour dire quelle est cette plante. Les uns, comme dit Ruelle, veulent que ce soit *herba lactis* ou *lactoris*; d'autres l'*erinos*; d'autres enfin le *millefolium sideritis Achillæa*.

MIMMULUS. C'est, selon quelques Auteurs, la *pedicularis pratensis lutea*, vel *crista galli*, C. B. (1).

MYOPHONON. Il y a toute apparence que c'est l'*aconitum caruleum*, sive *napellus primus*. Dalechamp dit (2) que cette plante est ainsi nommée par les Grecs.

MYOSOTIS. C'est, selon toute apparence, l'*echium scorpioides arvense*, C. B., ainsi que le pense C. Bauhin; d'autres pensent que ce soit une espece d'*alsine*.

MYROBALANUS. Garcias dit que Pline, ni Dioscoride, ni Galien, n'ont connu nos myrobalans, & que les leurs étoient tout autre chose (3). Il y a toute apparence, puisque Pline dit que c'est une espece de palmier qui les porte, *palma qua fert myrobalanum*, &c. Ce qui est faux, ainsi que l'a observé J. Bodæus & plusieurs autres (4). Il est également faux que le fruit du palmier & les myrobalans soient employés aux mêmes usages; car

(1) Quidam mimmulum esse volunt, herbam latis, longis, magnis, duris foliis, proceram, nascentem in paludosis pratis, quam vix boves comedunt, nedum equi. Rustici vocant, *des leches*. Genus ferme id caricis est. Alii legunt nummulum, & herbam esse putant quam, à rotunditate foliorum nummis pari, etiamnum officinæ nummulariam vocant, tam noxiam pecori, ut eâ degustatâ oves ulceratis

pulmonibus tabidæ intereant. Herbam & morbum rura vocant, *la clavée*.

(2) Dalech. tome 2, p. 599.

(3) J. B. tome 1, part. 1, p. 204.

(4) Theophrastus, palmæ arboris glandem comparat Arabicæ myrobalano; Plinius palmam arborem myrobalanum ferre scribit; quod falsissimum est.

autrefois on tiroit de l'huile des myrobolans, dont on faisoit des onguents précieux (1); & on ne lit nulle part que le fruit du palmier fût employé à cet usage. Mais toutes ces difficultés sont levées, si on lit comme il y a dans les anciens exemplaires, où il y a *palma præ se fert myrobalanum probat. in Ægypto: ossa non habet, reliquo modo Balanus*. Pline, en effet, en parle différemment au chapitre 21 du livre 12, où il dit que c'est un arbre dont les feuilles sont semblables à l'*heliotropium*. Dioscoride dit semblables au *tamaris*; & Théophraste, au myrte: ce qui prouve bien que les uns & les autres n'ont point connu cet arbre: » *Falsum » id est, nucleos utriusque premunt: sed unguentarii absque igne » & aqua calida, ut quod fluit oleum alienæ prorsus qualitatis » expers sit, nec rancescat: medici affusa calida ut plus olei ex- » tundant, quidam cortices premi censent, non eliciendi olei » gratia, quod nullum habent, sed ut unguentis sint pro stymen- » nate. Dalec. Not. in Plin. lib. 12, cap. 21, lettera G.*

Il y a toute apparence que le *myrobalanus* dont parle Pline au chapitre 21 du livre 12, est le *glans unguentaria*, C. B. *Nux Ben*, sive *glans unguentaria*; Park.

Il y a encore, selon Dalechamp, quelques fautes au susdit chapitre, à la lettre H. Il faut lire, suivant cet Auteur: » *Un- » guentarii autem exuto cortice premunt, affusa eis paulatim ca- » lida aqua: medici nucleis tuis utuntur. Fefellit Plinium cor- » rupta Theophrasti littera, pro quibus lego: unguentarii puta- » mine non utuntur, sed tuis fructu. Is enim odorum suavitatem » retinet: est autem edendo inutilis. Dal. Not. in Plin: p. 308.*

MYRRHIS. Pline semble confondre cette plante avec une espèce de *geranium* (2); car au chapitre 11 du livre 26, il dit: Il y en a qui appellent le *geranium*, *myrrhis*, ou *myrtida* (3).

(1) Eundem usum palmam & myrobalanum in unguentis habere dixit Plinius, quod æquè ac prius falsum. Ex myrobalani sive glandis unguentaria fructu oleum fiebat, ex quo pretio-

ssima conficiebantur unguenta: palmæ glandem unguentis additam nusquam legimus. *J. Bod. p. 98.*

(2) Dalech. tome 1, p. 654.

(3) Geranii historiam cum myrrhide

MITHRIDATION. Selon Anguillara , c'est le *dens canis latiore folio rotundioreque*. Selon Ruelle , c'est la plante que Pline nomme ailleurs *chamaropa*.

MOLY. Selon C. Bauhin, c'est le *moly liliflorum latifolium*.

Cependant si la description de Pline est juste , on ne reconnoît guere le *moly* avec une racine de trente pieds de long (1), à moins que ce ne soit la plante dont il parle dans un autre endroit , sous le nom d'*aglaophotis*, qui , selon quelques Auteurs , est le *moly* d'Homere (2). Cependant il y a de la difficulté à croire qu'une plante dont la racine est de la grosseur & de la forme d'un oignon, l'ait en même temps de trente pieds de long. Pline ajoute cela ; car Théophraste dit simplement , *radice rotunda non absimili cepa , folio scilla*. Il n'est pas non plus du sentiment d'Homere ni de Pline , qui tous deux disent qu'on l'arrache difficilement ; lui au contraire dit qu'on l'arrache sans peine. Peut-être Pline a-t-il écrit la même chose , & qu'on a oublié la négation. Dalechamp pense que la difficulté de l'arracher vient de ce qu'il croît entre les rochers (3). Pline dit que les Grecs ont dit que ses fleurs étoient jaunes : cependant Théophraste ne dit point cela ; au contraire il dit qu'il est tel qu'Homere l'a dépeint (4) , c'est-à-dire à fleur blanche. Consultez , ci-après , l'art. MOYON.

MOLYBDENA. Cette plante , selon Dalechamp , est le *dip*

confundit Plinius , lib. 26 , cap. 11 , dicens geranium aliqui myrrhim aut myrtida appellant ; similis est cicuræ minoribus foliis , & caule breviori & rotundo , sapore & odore jucundo. Quod falsum est , nec Dioscorides ququam de odore scripsit aut dixit. Contra myrrhidis radicem odoratam esse prodidit. Sic solet vocum vicinitate decipi Plinius , ac confundere omnia. J. Bod. Not. in Theop. p. 807.

(1) Theophrastus radicem cepæ magnitudine inquit esse. Unde itaque

tanta longitudo ? non tamen effodi difficulter , Theop. lib. 9 , cap. 15.

(2) Quare puto scripsisse Plinium , effodi autem non difficulter , inquit J. Bodæus , nisi quis contendat , eum verba Theophrasti & Homeri confunderet. J. Bod. Not. in Theop. p. 1129.

(3) Ob saxa interquæ nascitur. Dal. Not. in Plin.

(4) Facit ea quæ Homerus dixit. Hic album dixit florem : quomodo itaque luteum Theophrastus.

facus sylvestris capitulo minore, vel virga pastoris minor, C. B.

Selon Anguillara & Camerarius, c'est le *lepidium dentellaria dictum*. L'Ecluse l'appelle aussi *plumbago*, de même que Pline. Quelques Auteurs pensent que c'est la *persicaria mitis maculosa*, & non *maculosa*, C. B. C'est le sentiment de Ruelle.

C. Bauhin pense que c'est la *bistorta*.

MOLLUGO. C'est, selon toute apparence, la *mollugo montana angustifolia, vel gallium album latifolium*, C. B.

MOLOCHE AGRIA. C'est, selon Dalechamp, l'*elaphoboscum officinarum*.

MOLON. C'est le *moly angustifolium umbellatum*, selon quelques Auteurs; & selon d'autres, c'est le *phalangium parvo flore ramosum*. Pline décrit ici le *moly* (1) de Dioscoride; mais il y a quelques fautes dans sa description. Au lieu de *scapo striato* (2), il faut *stricto*; au lieu de *radice quatuor digitorum*, il faut *caule*, ainsi qu'il y a dans Dioscoride.

NAPUS. Pline a confondu le *napus* (3) avec le *raphanus*, prenant *bunias* pour *bunion* (4).

NARCISSUS. Le *narcissus purpureus* de Pline (5) est le *narcissus albus circulo purpureo*. Il faut, selon C. Bauhin, entendre par *calice*, ce qui fait le milieu de la fleur (6). Le second est, selon toute apparence, le *narcissus medio luteus* (7); quoique Pline

(1) *Moly Dioscoridis folium graminis habet, latius humi sparso caule quatuor digitorum, in cujus summo est quidpiam alio simile. Illa suo molo Plinius tribuit, sed vel mutata, vel depravata. Dalech. Not. in Plin.*

(2) *Scapo stricto, id est tenui & exili, quemadmodum Oribasius legit. Ibid.*

(3) *Plinius, raphani, napi, brassicæque historiam confundit, & naps adscribit quæ Theophrastus è raphano, seu raphanidi. J. Bod. Not. in Theoph.*

p. 772.

(4) *Bunium & bunias negligentius confundit Plinius. Dal. Not. in Plin. p. 506.*

(5) *J. B. tome 2, p. 599.*

(6) *Falissimum est narcissum ter florere; nemo hoc unquam scripsit. Sed Plinius narcisso adscribit quod de scilla dixit Theophrastus. J. Bod. Not. in Theoph. p. 657.*

(7) *Narcissum ter florere nec verum est, ne caliquis scribit. Dalec. Not. in Plin.*

dise *calyx herbaceus*, peut-être par erreur; car Théophraste dit *caulis herbaceus*: & Pline aura sans doute lu *πρωδης δὲ* pour *πρωδης*.

Il dit au chapitre 16 du livre 18, que le narcisse fleurit trois fois; ce qui est faux: Théophraste dit cela de la squille.

Il dit encore au chapitre 5 du livre 21, que tous les narcisses fleurissent tard, *omnes ferotini*; ce qui est faux, puisqu'ils fleurissent au commencement du printems (1).

NARDUS. Il semble que Pline veuille parler de plusieurs especes de nard (2), celui de Syrie & le Gangetique; cependant la plus grande partie des Auteurs prétend qu'il n'y a qu'une espece de vrai nard, qui croît aux Indes vers le fleuve Gange, & aussi sur une montagne desdites Indes, du côté qui regarde l'Occident, où est la Syrie; ce qui lui a sans doute fait donner le nom de Syriaque, & non pas parcequ'il y croît, ainsi que Pline l'a pensé.

Il paroît aussi que Pline a pris pour le nard l'épi qui vient à la cime de ses tiges; mais plusieurs Auteurs veulent que ce soient les racines mêmes qui ressemblent à un épi barbu, que Mathiole appelle gouffe, les comparant à des gouffes d'ail, non quant à la forme, mais quant à l'arrangement ou disposition de ces mêmes gouffes. D'autres Auteurs, entre autres Raius (3) & J. Bauhin (4), disent que le nard n'est autre chose qu'une tête chevelue formée de filaments nerveux entortillés ensemble, provenant des feuilles fannées & seches, comme il arrive à la racine du *meum*.

Le vrai nard donc se réduit à une seule espece, & ne change de nom que selon le lieu où il croît; ainsi le nard Indique est celui qui croît aux Indes sur une montagne, du côté de l'Orient ou de la Judée; le Syriaque est celui qui croît sur la même montagne, mais

(1) Uterque narcissus nobis floret Martio & aprili. Dalech. Not. in Plin. p. 537.

(2) Tria nardi genera facit Plinius; quem cum malabathro confundit, vel

eorum errorem sequitur, qui malabathrum nardi folium esse putarunt. J. Bod. Not. in Theoph. p. 1034.

(3) Raius, tome 2, p. 1910.

(4) J. B. tome 3, part. 2, p. 204.

du côté opposé, & qui regarde la Syrie; le Gangetique est celui qui naît au bas de la montagne d'où le Gange n'est pas loin.

C'est le *nardus Indica*, quæ *spica*, *spica nardi*, & *spica Indica officinarum*.

Le Celtique est *nardus Celtica Dioscoridis*, *spica Celtica Lugd.*

Le Cretica est *valeriana hortensis*: *phu folio olusatri Dioscoridis*; *valeriana vera*, seu *nardus agrestis Tragi*.

Le *nardus rusticus*, est l'*asarum*.

Le *pseudonardus*, est, selon quelques Auteurs, la *lavandula latifolia*, C. B.

NASTURTIUM. Selon Dalechamp (1), il y un passage à corriger dans Pline, où il dit, & *Inde vigoris significatio proverbio id vocabulum usurpavit*. Il faut, suivant cet Auteur, qu'il y ait, & *Inde vigoris significacione proverbium id vocabulum usurpavit velut torporem excitantis*. Cornarius veut qu'il y ait, *proverbio ejus esum usurpavit*. La raison qu'il en donne, c'est qu'il y a un proverbe Grec qui dit *ἔσθι καρδάμον* (2), mange du nastort; ce que l'on adressoit ordinairement à un sot ou stupide, parcequ'ils croyoient que le *nasturtium* étoit propre à réveiller l'esprit.

Pline est d'un sentiment opposé à celui de Dioscoride sur les vertus de cette plante (3); car il dit que le *nasturtium*, *venerem inhibet*. Dioscoride au contraire dit *venerem stimulat*.

L'*album nasturtium* de Pline, est le *nasturtium hortense vulgatum*.

Le noir est le *nasturtium sylvestre osyridis folio*, C. B.

NATRIX. Selon Anguillara, cette plante est la *fraxinella*, *dictamnus albus vulgo*; mais d'autres (4) prétendent que c'est l'*anonis viscosa spinis carens lutea major*, & ce avec plus de rai-

(1) Dalech. tome 1, p. 558.

(2) *Καρδάμον, καρίδάμον*, quia caput acri calore suo tentat. Unde in pigros, ignavos & desidēs Græcis est prover-

bium, *καρδάμον ἔσθι*, *nasturtium comedere*. Dalech. Not. in Plin.

(3) J. B. tome 2, p. 912.

(4) Dalech. tome 1, p. 378.

son, puisque cette plante a effectivement une odeur fœtide approchant celle du bouc.

NEPENTHES. Selon Amatus Lusitanus, cette plante est une espece d'*enula*, qu'il appelle *enula Ægyptia*, décrite par Dioscoride; mais il n'est pas aisé de dire quelle est la plante à qui il donne ce nom. C. Bauhin dit que l'*helenium Ægyptiacum* est une espece de ciste, qu'il nomme *cistus folio majorane helianthes species Penæ*.

NEPETA. Suivant C. Bauhin, c'est la *calamintha pulegii odore*, sive *nepeta*.

NERION. C'est le *nerion floribus rubescentibus*, C. B.

Touchant les vertus de cette plante, Galien est entièrement opposé à Pline; car celui-ci dit que c'est un remede pour les hommes contre la morsure des serpents: & Galien dit que, pris intérieurement, il est dangereux; même que c'est un poison; non seulement pour les hommes, mais encore pour la plus grande partie des bêtes de charge. Mathiole, pour les concilier, dit qu'il peut bien être vrai que cette plante fût un poison dans les cas ordinaires; mais qu'il pourroit bien être bon à ceux qui auroient été mordus des serpents, de même que, suivant le sentiment d'Avicenne, les cantharides sont bonnes à ceux qui ont été mordus d'un chien enragé; l'euphorbe à ceux qui ont été piqués des scorpions.

Cordus dit qu'on peut encore les concilier ainsi. Le *nerium*, pris intérieurement, est un poison; mais appliqué extérieurement, il est bon contre la morsure des bêtes venimeuses.

NYNPHÆA. Il y a un passage dans Pline, au livre 25, chapitre 7, où il dit que la racine de cette plante ressemble à une massue, & que pour cela ceux qui boivent de sa décoction, *duodecim diebus coitu genituraque privari* (1). Il n'y a pas de bon sens à dire que la ressemblance d'une chose puisse produire aucun effet.

(1) Ineptum hoc postremum nempè dinem referat radix. J. Bod. Not. in genitura privari quod clavæ similitu- Theoph. p. 1103.

NUX BARBATA. C'est l'avellana peregrina humilis, C. B.

NUX JUGLANS. Scaliger reprend Pline de ce qu'il dit que cette seule noix se divise en deux parties, puisqu'elle a cela de commun avec les pistaches; presque tous les noyaux ont aussi cela de commun avec elles (1), excepté que les deux parties sont plus adhérentes.

J. Bauhin dit (2) que Pline a tort d'écrire que les noix ont été nommées *caryon*, parcequ'elles causent des pesanteurs de tête; ce qui est si éloigné de la vérité, que non seulement ce nom est aussi commun aux autres noix, mais même aux amandes; & que bien loin que les noix & les amandes nuisent à la tête, au contraire elles la fortifient.

C. Bauhin dit que la différence des especes consiste dans la grosseur de la noix, ou dans sa coquille plus ou moins épaisse & plus ou moins dure (3): c'est aussi le sentiment de Pline.

Pline dit que les noix ont été nommées *juglandes* par les Grecs de ce que par leur odeur elles rendent la tête pesante (4). Il se trompe; car *juglans* est un mot Latin; mais peut-être y a-t-il quelque faute dans l'exemplaire.

OCYMUM. Pline dit que pour faire croître le basilic plus promptement, il faut, en le semant, dire des injures & le maudire, comme si des paroles pouvoient influer sur la végétation d'une plante. Il écrit dans un autre endroit qu'il y a des gens qui disent que cette plante, écrasée & couverte d'une pierre, engendre des scorpions; ce qui n'est pas plus croyable: il y auroit plus de rai-

(1) Testacéo operimento tectus fructus; ut plurimum, continuo teguntur tergo; paucæ bifores. Putaminum carinas quidem habent, sed non sola juglans, ut Plinius ait. Manifestæ satis juglandi, & faciles aperiri in persico altera tantum ex parte manifestissimæ, sed difficiliores ad separationem: in pineis obscuriores, in avellanis obscurissimæ, mediocres in amygdalo. *Joan.*

Bod. Not. in Theoph. p. 227.

(2) J. B. tome 1, part. 1, p. 243.

(3) Differunt etiam magnitudine. Alia enim nux major, minor alia. *J. Bod. Ibid.*

(4) Juglandim ne vocarunt à capitis gravedine Græci? Latina vox est juglans. Scribe, nuces juglandes Græci caryas, à capitis gravedine appellarunt. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 225.*

son de penser que ces animaux pourroient être attirés par cette plante , & s'assembler sous la pierre ; ce qui leur est fort commun , sans même y être attirés par le basilic. C'est mal-à-propos que Pline dit qu'on ne peut guérir ceux qui , ayant mangé du basilic , sont après , & dans le même jour , piqués d'un scorpion ; ce qui est entièrement opposé au sentiment de Dioscoride (1).

J. Bauhin dit qu'on ne sçait quel est le basilic dont Pline parle. Il n'y a pas d'apparence que ce soit aucun de ceux connus sous le nom d'*ocimum* , puisque toutes ces especes sont des plantes annuelles ; & que celui dont parle Pline paroît être une plante vivace , puisqu'il dit qu'en vieillissant il dégénere en serpolet , à moins qu'il ne veuille entendre que ce soit la semence qui dégénere , ainsi qu'il le fait entendre , lorsqu'il dit que de la semence des choux il croît des raves.

J. Bauhin dit encore qu'on ne sçait pas non plus quel est son *ocimum sylvestre* ; à moins que ce ne soit le *clinopodium arvense ocimi facie* , C. B. ; *ocymum sylvestre* , sive *acinos* , Dod.

La plante dont Pline parle , & qu'il écrit par un y , *ocymum pabuli genus* , est l'*erysimum Theophrasti folio hederaceo* , *fagotriticum* , J. B.

ODONTITIS. Le plus grand nombre des Auteurs veut que cette plante soit le *caryophyllus pratensis flore laciniato* , C. B. D'autres , comme Tabern. Mont. , disent que c'est l'*euphrasia pratensis rubra*. Ruelle dit qu'on l'appelle communément *fœnaria*.

ŒNANTHE. Cette plante est une espece de *filipendula* , en apparence celle que C. Bauhin nomme *œnantha pastinaca sylvestris foliis semine attriplicis*.

ŒNOTHERA. C. Bauhin pense que cette plante est la *lysimachia chamænerion dicta* , *latifolia*.

(1) Male Plinius eos servari non posse scribit, qui ocymum comederunt eodemque die à scorpione læduntur : contrarium Dioscorides , inquit , in

cibo receperunt , quia si feriuntur à scorpione qui ocymum ederint , incolumes conserventur. J. Bod. p. 756.

ÆTUM. C. Bauhin pense que c'est le *rapum Americanum bryonia foliis*; cependant il ne l'assure pas.

OLEA. J. Bauhin dit que Pline se contredit dans un passage où il dit, parlant des abeilles, qu'il ne faut pas les mettre auprès des lieux où sont plantés les oliviers (1).

Pline dit dans un autre endroit qu'il y a une antipathie entre l'olivier & le chêne (2); ce que Raius n'approuve pas.

Parlant de l'olivier, au chapitre 24 du livre 16, il dit que ses feuilles s'épanouissent au soleil, comme en voulant réchauffer les parties intérieures; ce que Dalechamp traite d'absurde.

Hæc de suo Plinius & absurde. Dal. Not. in Plin. lib. 16, cap. 24, lett. F.

OLYRA. Cette plante paroît être le *zeocriton*, seu *oryza Germanica*, C. B.; car Pline, au livre 18, chapitre 7, la nomme aussi *oryza*, selon l'opinion de Turannius.

OLUSATRUM. Selon toute apparence, cette plante est la même que l'*hyppofelinum Theophrasti*, *smyrnium Mathioli* & *Dioscoridis*. Pline en convient lui-même au livre 20, chap. 11, où il dit: *Olusatrum quod hyppofelinum vocant*.

OMPHACOCARPOS. C'est, suivant C. Bauhin, l'*aparine vulgaris*. Dalechamp dit qu'il faut lire *omphalocarpos*.

ONOPORDON. C'est, suivant Dalechamp, le *carduus capite rotundo tomentoso*, C. B.

Il y a encore plusieurs chardons qui portent ce nom. Athæneus, Gesner & Anguillara appellent ainsi la *spina alba tomentosa la-*

(1) Olive flores ab apibus non attingi scribit Plinius, lib. 21, cap. 12, oleamque à favis procul esse vult: alibi vero id vanum statuit, atque aliquas oleas quam proxime feri convenire dicit, quæ volantium examina invitent, nec longius abire patiuntur: ex quo constat, quam sibi parum constet; olivarum autem proventu plurima ex-

minagigni certam est. Verum utra sententia verior sit, judicabunt, qui oliveta adhabitant. *J. Pod. t. 1, part. 2, p. 12.*

(2) Quercum & oleam tam pertinaci odio discedere aiunt, ut altera in alterius scrobe depactæ, moriantur. Nobis non videntur verisimilia quæ feruntur de hujusmodi antipathiis. *Raius, tome 2, p. 1542.*

rifolia sylvestris. Dodonée, Camerarius & Tabern. Montanus donnent ce nom à la *spina tomentosa minor spinosior*, C. B.

ONOSMA. Dalechamp fait une courte description de cette plante, & , suivant Dioscoride, il dit qu'elle a les feuilles semblables à l'*anchusa* ; le portrait qu'il en donne y ressemble assez. Il dit, de même que Pline, que cette plante ne porte, ni tige, ni fleur, ni graine ; ce qui est très difficile à croire, & n'est pas même vraisemblable. Sans doute que ces Auteurs ont tous vu cette plante dans le même état, c'est-à-dire, devant qu'elle eût poussé ces parties.

C. Bauhin convient qu'il n'a jamais vu la plante.

J. Bauhin dit (1) que quelques Auteurs croient que c'est le *buglossum sylvestre*, sive *echium*.

OPHIUSA. C'est, selon Dalechamp, une espede de *dracuncium*.

ORCHIS. Dalechamp & C. Bauhin disent que Pline a confondu la description des *orchis* avec celle des *satyrions* (2). L'un & l'autre paroissent avoir raison, puisque Pline, parlant du *satyrion*, dit, *radice gemina* ; ce qui n'est propre qu'à l'*orchis*, & que c'est ce qui le distingue d'avec le *satyrion*, dont la racine est simple, *radice unica*. C. B. P. p. 80.

Il n'est pas étonnant que Pline ait confondu ces plantes, puisque lui-même ajoute : *Græci, cum concitationem hanc (id est veneris) volunt significare, satyrion appellant.*

Il paroît que Pline n'a pas plus connu l'*orchis* que bien d'autres plantes (3) ; car s'il l'eût connue, il n'eût pas dit qu'elle a la tige épineuse, *caule spinoso* ; mais comme il n'a fait que traduire

(1) J. B. tome 3, part. 2, p. 586.

(2) Orchin, id est testiculum, cum satyrio turpiter confundisse, constat Plinium. J. Bod. tome 2, p. 763.

(3) Erroris omnis auctor Plinius, qui cum libertus legeret *ἑπικάρθη* ἢ *τοῖς ἀκάρθη* vel aliud cogitans, vel vo-

cum vicinitate deceptus, cum alibi legisset *ἑπικάρθη* *καυκάρθη*, caulem spinosum verit. Quibus in rerum natura non est orchis. Quod si paulo diligentius ad acanthæ historiam quam tradit Dioscorides, attendisset, in hunc turpissimum non incidisset errorem. Jaa. Bod. Not. in *Thioph.* p. 1157.

l'histoire de cette plante, il s'est trompé par la ressemblance des mots ; faute dans laquelle il tombe souvent.

Dalechamp, dans ses Notes, a corrigé ainsi le passage où Pline parle de l'orchis (1) : *Est orchis herba, duo ejus genera, una, &c. ac residente. Nascitur fere circa mare. Altera serapias orchis cognominatur, &c. Creditur, foliis porri, &c. Habet, ut satyrion, hac & tumores & vitia, &c.*

Il y a encore plusieurs passages notés par Dalechamp. Voyez ses Notes sur le chapitre 10 du livre 26, où il dit que Pline a confondu l'histoire de l'orchis, du satyrion & du crateogonon. J. Bodæus a fait la même observation (2) ; car, suivant lui, *que de internodiis ait Plinius, ad crateogoni historiam pertinent.*

OREOSELINUM. Il y a plusieurs plantes ombellifères à qui différents Auteurs ont donné ce nom. Tabern. Mont. a ainsi nommé celle que C. B. appelle *daucus montanus multifidifolio selini semine*. Anguillara donne aussi ce nom au *cherophyllum sativum*. Fusch. à l'*apium hortense*. Mais celui qui me paroît avoir mieux rencontré, est Dalechamp, qui, d'accord avec Dodonée, les Adversaires de Pena, Lobel & Tabern. Mont., dit que c'est l'*apium montanum folio ampliore*, C. B.

ORNITHOGALON. Il paroît que l'*ornithogalum* dont Pline parle, est l'*ornithogalum umbellatum angustifolium medium*, C. B.

(1) Plinius hæc valde pervertit, miscens orchidon satyriorumque descriptiones, quæ venerem concitant, tum etiam crateogoni, quod ad mares gignendos valet, atque phylli thelygoni, & arthegoni, quorum historia diversa est Theophrasto & Dioscoridi. Dalech. Not. in Plin. p. 652.

(2) Orchidis crateogoni & satyrii confundit historiam, Plinius. J. Bodæus. Not. in Theoph. p. 1158. Pariter in eadem satyrii orchidi

dumque historiam in unum miscet. Quod de radice prioris, id de orchide tradidit Græcus auctor. Male etiam anti-linæ, arthegonem legit, vel non satis ad Libertii verba attendit. Semen Dioscorides *ρωμαλέον*, firmum, durum dixit, radicis corticem *επιχρον*, vel ut Oribasius *πύχρον*, Plinius durum radicem perpetuam inquit; nisi placeat restituere in semine viticis majore, levi, duro, radicis cortice rubro. Joa. Bodæus. p. 1170.

ORNUS. La plus grande partie des Auteurs prétendent que ce soit une espece de frêne, apparemment le *fraxinus humilior*, sive *altera Theophrasti*. C'est le sentiment de Mathiole & de Dalechamp. Quelques autres, comme Ruelle, Gefner : &c. veulent que ce soit le *forbus sylvestris foliis domestica similis*. Mais J. Bauhin dit (1) que ce ne peut être ce dernier, parcequ'il croît dans les lieux bas & humides.

OROBANCHE. Il paroît d'abord que l'orobanche dont Pline parle au chapitre 17 du livre 18, est l'orobanche *leguminum*, de Dalechamp, *aphaca Lobelii*, *vicia lutea foliis convolvuli minoris*, C. B. Ce qui en peut faire juger, c'est que Pline dit qu'elle se lie autour des plantes voisines, *circumligando se*; ce que ne peuvent faire les autres especes, excepté celle de Ruelle & de Gefner; qui est le *convolvulus minor semine triangulo*. Effectivement cette dernière a encore plus de rapport au terme dont Pline se sert, *circumligans se*. En effet, elle s'entortille autour des plantes; au lieu que l'*aphaca* ne fait que s'y attacher avec des petits filets nommés *capreoli*.

Pline semble parler d'une autre espece au chapitre 25 du livre 22, qu'il surnomme *cynomorion*, & qui paroît toute différente de la première, quoique Dalechamp dise (2) qu'il les a confondues ensemble. Voyez CYNOMORION.

Dalechamp dit qu'il y a un passage dans Pline qui est corrompu: c'est où il dit: *Et necatur cuminum ab imo dorso*; au lieu de quoi il faut qu'il y ait, & *necatur cuminum ab hamodoro*. Je n'ai cependant point vu ce passage dans Pline.

OSYRIS. Pline est tout différent de Dioscoride dans la description, qu'il fait de cette plante; car il dit qu'elle porte une graine noire d'abord, & qui ensuite devient rouge; ce que Dioscoride dit des feuilles. De même il attribue à la racine les vertus que Dioscoride attribue à toute la plante.

C'est, suivant le sentiment du plus grand nombre, la *linaria*

(1) J. B. tome 1, part. 2, p. 175.

(2) Dalech. tome 1, p. 401.

vulgaris lutea flore majore, C. B. ; & , selon quelques autres ,
osyris frutescens baccifera, C. B.

OTHONNE. Cette plante , selon C. Bauhin , Dalechamp &
Lobel , est le *tanacetum* , sive *flos Africanus major flore pleno*.
Rosa Indica magna Gesneri.

OXIS. C'est le *trifolium acetosum vulgare* , C. B.

Il y a aussi une espèce de jonc de ce nom , qui est le même que
juncus holoschanos.

OXYMYRSINE. C'est le *rufcus*. Voyez *Ruscus* (1).

PÆONIA. Pline n'est point d'accord avec Dioscoride dans la
description des deux pivoines ; car il dit que le mâle a plusieurs
racines. Dioscoride , au contraire , dit qu'il n'en a qu'une , & après
lui Dalechamp (2) : c'est pourquoi ce dernier pense qu'il faudroit
ajouter une négative au passage de Pline , & dire , *mas plures non
habet radices , quoniam una nixus est*. Quant à ce qu'il ajoute ,
que les feuilles de la femelle sentent la myrrhe , je ne me suis
jamais apperçu qu'elles eussent cette odeur ; aussi Dioscoride n'en
parle pas : il dit seulement qu'elles sont découpées comme celles
du *smyrniun* ; au lieu que Pline dit qu'elles ressemblent à celles
de *l'isatis*. D'un autre côté Pline se contredit lui-même ; car il
dit d'abord que la pivoine produit entre ses feuilles une tige de
quatre doigts de long ; & ensuite il dit qu'il fait la tige de la
hauteur de deux coudées : au lieu que Dioscoride dit qu'elle n'est
pas plus haute d'un pied & demi. Dalechamp observe encore que Pline
a tort de dire que son écorce est comme celle du laurier , & qu'il
faut qu'il ait lu au Grec , *phliron ekein daphnes* , au lieu de *da-
phneides*. Quant à ce qu'il dit que les feuilles ressemblent à celles
de *l'isatis* , Sarracenus dit qu'il faut , au lieu de *l'isatis* , qu'il y ait
jaglandis. J. B. tome 3 , part. 2 , p. 490 , il faut qu'il y ait , com-

(1) Ignoranter Plinius errat nomi-
num similitudinibus deceptus. Oxy-
myrsines enim ac myti natura prorsus
diversa est: præterea ex oxymyrsine

oleum fieri nullus auctor prodit. *Dal.*
Not. in Plin. p. 590.

(2) Dalech. tome 1 , p. 744.

J. B. tome 3 , part. 2 , p. 490

me dans Dioscoride, semblables au noyer. Il faut encore corriger ce passage, suivant la traduction de Cornarius: *Sanat opisthoronum, morbum regium, renes, vesicam, arteriam, & stomachum decocta in vino alvumque sistit, estur etiam cum alimentis.*

PALA. C'est, selon l'Ecluse, la *palma humilis longis latisque foliis*, C. B. *Musa*, sive *figus Indica*, *Acoste* (1). C'est aussi le sentiment de Dalechamp.

PALIURUS. Les Auteurs sont fort indécis pour dire quel est le *paliurus* dont Pline parle; cependant le plus grand nombre pense que c'est le *rhamnus folio subrotundo fructu compresso*, C. B. *Rhamnus terrens Dioscoridis*, *folio jujubino*, J. B.

PALMA. Pline, contre le sentiment de Théophraste, dit que le mâle & la femelle du palmier portent fruit (2). *J. B. p. 354.*

Hermolatus trouve qu'il y a quelques mots à réformer dans Pline; comme dans l'endroit où il dit: *Vocant autem chamerope*, il doit y avoir, comme dans Théophraste, *chameriphes*. Puis à l'endroit où il y a *quibusdam osseum lunatumque*, &c., il doit y avoir *osseum quibusdam & lunari modo curvum esse nucleum*. Où il y a *Babylone nata uno in horto Bagou*, il faut qu'il y ait *Bagoi*.

Pline a confondu le fruit du palmier encore verd, avec les myrobolans, & a dit que le palmier portoit les myrobolans (3); ce qui est faux. Ce fruit est bien semblable à celui du palmier, quant à la grosseur, ainsi que le dit Dioscoride; mais il n'est pas employé au même usage (4).

Pline s'est encore trompé en ce qu'il semble confondre le pal-

(1) Quidam, ut dixi, Musam esse putant. Theverus cap. 34 arborem vocari ait pagovere, fructum, parona; Ovisdus: *platanos*: utrumque nomen ad palam accedit. Alium huic similem & usus frequentissimi Theverus ibidem scribit, vocari horti; Ovisdus *laisma*. Dalech. *Not. in Plin.* p. 298.

(2) *Plantarum*, quibus genus commune alias florere, alias nullo flore exhilarari, quidam affirmant: ut palmarum marem florere, feminam, minime; sed protinus fructum promere. *Th. lib. 1, cap. 22.*

(3) *J. B. tome 1, part. 1, p. 357.*

(4) *Idem, p. 367.*

mier avec le sapin : » Il y a encore, dit-il, un arbre qui est propre & sert aux mêmes onguents, que les uns appellent *elatem*, » les autres *palma* & *spatha*, & que nous appellons sapin (1) ».

Il se trompe encore, en ce qu'il fait une espèce particulière de palmier (2), qu'il nomme *elate* ou *spatha*; ce qui a causé son erreur (3), c'est sans doute parcequ'il avoit cru qu'*elate* s'appelloit aussi *palma*. Il dit aussi que ses tendrons, ses feuilles & son écorce servent en médecine; au lieu qu'il n'y a que la couverture du fruit (*elate*) qui fasse les effets qu'il dit (4).

Salmasius, ainsi que l'a remarqué J. Bodæus, a corrigé un passage qu'il a trouvé corrompu au chapitre 4 du livre 13, à l'endroit où il dit : *Ex reliquo genere plebeæ videntur, &c.*, & l'a rendu ainsi : *E reliquo genere plebeia videntur Syris. Tragemata appellant, nam in alia parte Phœnices Græciæque populari etiam nomine à nobis appellantur balani* (5). La raison qu'il en donne, c'est que *βαλανος* est un mot Grec, & non pas Phénicien. En second lieu, c'est que tous les fruits du palmier n'étoient pas appelés indifféremment *tragema*; mais seulement celui qui étoit desséché.

C'est mal-à-propos que Pline dit que le petit ombilic où est le germe de la semence, est du côté que le noyau est fendu, puisqu'au contraire il est à la partie opposée (6).

J. Bodæus a corrigé un passage de Pline où il dit : *Gaudet & riguis totoque anno bibere cum amet, anno sitienti*. Selon lui, il

(1) Fallitur Plinius multiplici τῆς ἐλάτης significatione, est autem elate ad unguenta pertinens, sive σπάθης Archigeni, lib. 2, κατὰ τόπους φοίνικος σελανιον, gliscentis palmæ floris involucrum & tegumentum.

(2) Dalech. tome 1, p. 309.

(3) Idem Not in Plin. p. 312.

(4) Elate lachrymam non sudat, sed ut ait Dioscorides, λιπαρὸν τὸ ἐπὶ τῆς ἴχθης,

pinguis intus est. Dalec. Not. in Plin. p. 312.

(5) Cæterum non omnis palmæ balanus tragema dicebatur; sed is tantum qui siccatus erat, quod non observavit Plinius. J. Bod. Not. in Theop. p. 96.

(6) Falsum est quod Plinius scribit; cæsum à dorso pulvinata fissura, & in alvo medio umbilicatum, unde primum spargitur radix. Ex parte contraria ubi fissura hæc minus conspicua, germen prodit. Id. p. 100.

faut lire : *Gaudet & riguis, totoque anno bibere, quin etiam non sitienti* : c'est-à-dire que quoique l'année soit pluvieuse, il aime cependant à être arrosé (1).

Au chapitre 4 du livre 13, Pline confond sous une seule es-
pece les deux qui sont décrites par Théophraste (2).

Pline nomme le noyau du fruit du palmier, *lignum, hoc est semen ejus* (3), au lieu que Théophraste & plusieurs Auteurs le nomment *officulum*, ou d'un nom équivalent.

Pline dit encore mal-à-propos que l'elate jette des larmes, *pingui lachryma*; ce qui est faux.

PANAX. Pline décrit plusieurs especes de *panax*; la premiere, le *panax asclepion*. Plusieurs plantes portent ce nom. Dodonée, Cæsareus, Tabern. Mont. nomment ainsi la *libanotis ferula folio & semine*, C. B. Anguill., Camer. la *libanotis fœniculi folio semine foliaceo*, C. B. Lacuna., Math. Cast., Lugd. la *libanotidi secunda similis, seu panax asclepium primum*, C. B.

Le *chironion*. Cette plante est des plus difficiles à déterminer; par le grand nombre de plantes à qui on a donné ce nom, celle entre autres qui approcheroit le plus de la description de Pline, est celle qu'Anguillara & Cardus ont nommée *panax chironium Theophrasti*, qui est l'*helenium vulgare*, si ce n'étoit que Pline dit qu'elle a la racine petite (*parva radice*), & que l'*helenium* l'a grosse. Morison dit que le *panax chironium Theoph.* est la *virga aurea major, vel dorea*, C. B.

Quant au *panax heracleum*, la plus grande partie des Auteurs pensent que c'est le *sphondylium majus*, J. B. *Panax sphondylii folio*, C. B. Morison pense que c'est le *panax pastinaca folio an Syriacum Theophrasti*, C. B.

(1) *Falissimum est Ægyptias palmas esse carere. Voluit scribere Plinius palma immatura myrobalano similis, in Ægypto probatissima, ossa non haber reliquarum modo in balanis. Id. ibid.*

(2) *Hæ de duobus palmarum gene-*

Tome IX.

ribus Theophrastus, quæ Plinius in unum confundit. Sed Plinianum est confundere & perturbare omnia.

(3) *Plinius male lignum vocat: est enim officulum instar cerneæ substantiæ durum, semen palmæ. Dalec. Not. in Plin. p. 318.*

Il y a dans Dalechamp (1) une ample dissertation sur ces plantes.

Selon J. Bodæus, Pline a confondu l'histoire de ces plantes (2) : c'est pourquoi il dit qu'il ne faut pas s'en rapporter à lui.

PANICUM. Il semble que Pline veuille faire plusieurs espèces de panic, qu'il différencie par la couleur ; mais J. & C. Bauhin disent que ce ne sont que des variétés. Celui dont il parle est, selon toute apparence, le *panicum Italicum*, sive (en langue Italienne) *panicula majore*, C. B.

PAPAVER. Les trois espèces de pavot dont Pline parle, sont, *papaver hortense semine albo*, *sativum Dioscoridis* (3) ; la seconde, *papaver hortense semine nigro*, *sylvestris Dioscoridis* ; la troisième, est le *papaver erraticum majus*, *Roias Dioscoridis*. Celle que Pline surnomme *ceratitis*, est le *papaver corniculatum luteum*, *ceratites Dioscoridis*.

Quant à l'*heraclion*, Fabius Colonne prétend que c'est le *cyanus segetum*.

Il est aisé de voir que Pline a mal-à-propos mis au nombre des pavots le *tithimalus paralius* (4).

Pline, suivant Dalechamp & J. Bauhin, a mal traduit le mot de *struthium* (5), ou l'a mal interprété ; ce qui lui fait dire, en parlant du pavot Héraclien (6) : *Foliis speciem passerum presentibus* ; au lieu de dire, comme Dioscoride, *foliis struthis simi-*

(1) Dalech. tome 1, p. 639.

(2) Plinio fides non est adhibenda, turpiter enim historiam panacum confundit. J. B. Not. in Theop. p. 1071.

(3) Nusquam tradidit Dioscorides è nigro magis quam ex albo opium fieri. J. Bod. Not. in Theop. p. 1100. Dal. Not. in Plin.

(4) Plinius cum legisset tithymalum paralius *μύκωνα* vocari, papaveribus annumeravit ; turpiter utriusque con-

fundit historiam. J. Bod. Not. in Th. p. 1103.

(5) Struthio similibus, Dioscorides. Ineprissimus hinc Plinius. Dalech. Not. in Plin. p. 225.

(6) Dormitavit Plinius cum legeret Græcum auctorem. Theophrastus enim papaver heracleum folio struthii esse inquit. Struthio nempe quo linrea dealbantur linæ. Quod Theophrastus de struthio perperam Plinius heracleo tribuit papaveri. J. Bod. Not. in Th. p. 1102.

libus, semblable à la plante nommée *strutium* (1), qui est la *saponaria major levis*, C. B.

Il semble s'être encore trompé lorsqu'il dit que pour avoir l'opium, il faut inciser la tige du pavot, au lieu que c'est la tête, ainsi que Dioscoride le dit; il paroît même que Pline l'entende ainsi dans un autre endroit, où il dit: On n'incise pas la tête des autres especes.

Cordus; dans ses Notes sur Dioscoride, parlant du *papaver herculeum*, dit que cette plante est inconnue de tous les Auteurs, & même de Pline; ce qui lui a fait faire deux fautes (2): la première, en ce qu'il a mal interprété le mot *struthion*; la seconde, en ce qu'il dit qu'il sert à blanchir le linge.

Touchant le pavot cornu, il semble le confondre avec la *glaux*; car il dit, *lactis quoque ubertas*; ce que Dioscoride dit de la *glaux*. Il a sans doute pris *glaux* pour *glaucion*.

PAPYRUS. J. Bodæus, dans ses Notes sur Théophraste, dit que Pline a mal interprété quelques passages dudit Théophraste (3), entre autres celui où il dit: *Brachiali radicis obliqua crassitudine* (4), que sa racine est de la grosseur du bras. Il est faux que les racines aient cette grosseur; il n'y a que la principale.

Pline avance que le *papyrus*, ou plutôt son usage, n'a com-

(1) Suspicio Plinium cum apud auctorem, unde hæc sumpsit, legisset papaver hoc foliis parvulis esse similibus struthio, quo æstate lanæ purgantur ab eryoplitis & candorem trahunt, nec affecturus τὴν σπρόβην significatum esset incogitanter vim purgandi lina tribuisse huic plantæ. Dioscorides ejus facultatis nusquam meminit. Dalech. Not. in Plin. p. 525.

(2) Saporis vocabulo τὸν χυλὸν Græcorum Plinius voluit exprimere, duplici errore: altero quod liquor is ὄπός sit, id est, manans sponte lacrima, non autem χυλός, id est, succus herba trita expressus: altero quod ad id pa-

paveris albi, non nigri scapus inciditur. Idem p. 524.

(3) Oscitanter admodum Plinius verba Theophrasti interpretatur. Quod hic de radice fert, ille de caule dicit, historiamque mirifice turbat & confundit. J. Bod.

(4) Falsum est quod ait brachiali radicis crassitudine, hac crassitudine non sunt radices quæ per superficiem repunt; sed illa tantum quæ in altum demittitur. Præterea nec radices illæ obliquæ ea sunt crassitudine; sed magistra radix. J. Bod. Not. in Theoph. p. 429.

mencé que du tems d'Alexandre le Grand (1). Mais Guilandinus prouve le contraire par différens passages des Auteurs anciens (2).

Pline dit aussi qu'avant que le *papyrus* fût en usage, on écrivoit sur les feuilles de palmier (3), *in palmarum foliis*. Le même Guilandinus prétend que c'étoit sur des feuilles de mauves, & il le prouve par un passage d'Isidore (4).

PARTHENIUM. Sous ce nom, Pline comprend & décrit quatre plantes différentes; premièrement, la *paritaire*; celle qu'il nomme aussi *parthenium*, espece de *sideritis*, qui, selon Dalechamp (5), est l'*ocymoides minus herbariorum*; troisièmement enfin, celle qu'il surnomme *leucanthen* & *tamnacum*.

Ruelle & C. Bauhin pensent que cette dernière est la matricaire (6); mais Dalechamp veut que ce soit la *cotula fetida* (7); que Pline (selon lui) confond avec le *parthenium* & *muralium* de Celse (8). Il faut aussi, selon lui, au lieu de *tamnacum*, lire *amaracum*, ainsi qu'il y a dans Dioscoride & Galien; & au lieu de *odore mali*, il faut lire *odore malo*.

(1) Verisimile est papyri descriptionem apud Plinium geminam esse, sed mutilam, æque duabus diversis generis papyris confusam. *Idem* p. 431.

(2) Guilandinus hujus loci diligentissimus & ingeniosissimus enarrator ex Anacreonte, Alceo, Æschylo, comicis veteribus, Platone, Aristotele, probat papyrus, sive byblum cognitam quidem fuisse, antequam nasceretur Alexander, verum in usu frequenti & publico fuisse Alexandri sæculo. *Dalech. Not. in Plin. p. 321.*

(3) In malvarum foliis, non palmarum legendum putat Guiland. quoniam olim in malvarum foliis scribebatur. Cnina apud Isidorum.

(4) Hæc tibi aractis multam invigilata lucernis
Carmina, quæ ignes novimus ætios,

*Levis in aridulo malvæ descripta libello,
Prusica vexi munera navicula.
Dalec. Not. in Plin. p. 321.*

(5) Dalech. tome 1, p. 830.
J. B. tome 3, part. 1, p. 128.

(6) Confundere Plinius videtur Parthenii genera. *J. Bod. Not. in Th. p. 816.*

(7) Plinius, lib. 21, cap. 30, turpiter parthenion matricariam dictam, cum parthenio parietariam nominatâ confundit. *Idem. p. 816.*

(8) Perdicium sive muralium, etiam parthenium vocari, cum Celso Dioscorides testatur; verum parthenium quod hîc describitur, & amaracum, sive leucanthemum nominari Plinius ait, nusquam perdicii, vel muralii nomen habet. *Dalech. Not. in Plin. p. 557.*

PASTINACA. Pline en décrit plusieurs especes (1); la premiere, qu'il appelle *agrestis*, c'est, selon Fufche & Cordus, *pastinaca tenuifolia sylvestris Dioscoridis, vel daucus officin.*; la seconde, *alterum Plinii*, c'est la *pastinaca tenuifolia sativa*. Quant à l'*hibiscus*, qui est l'*althæa*, il lui donne mal-à-propos le nom de *pastinaca*, suivant le sentiment de Cæsalpin. Celle qu'il nomme *Gallica*, est, suivant Ruelle, le *daucus Creticus*, Cast.; *daucus foliis fœniculi tenuissimis*, C. B.

PELECINUM. Cette plante est l'*hedisarum* ou *securidaca*.

Dalechamp (2) & J. Bauhin (3) disent qu'il faut que Pline se soit trompé dans la lecture de Théophraste, & qu'il ait lu *phacon*, c'est-à-dire lentille, au lieu de *aphace*, qui est une espece de vesce; ce qui lui a fait dire que cette plante étouffoit la lentille; au lieu que Théophraste dit, l'*aracus*, qui est une chose dure & âpre, croît parmi les lentilles. De plus, Pline dit au chap. 12 du liv. 27, que le *pelecinus* croît parmi les bleds, *in segetibus*.

PEPLION & PELOS. Dalechamp, J. & C. Bauhin disent que Pline a confondu cette plante avec le pourpier sauvage (4): Cependant il paroît qu'il a voulu parler de deux plantes différentes: on en peut juger par les vertus différentes qu'il leur attribue (5).

Peelos, est le *peplus*, sive *esula rotunda*, C. B.

(1) Plinius *pastinacæ* nomine Latinis significari ait plantas quatuor: primam quidem *pastinacam sativam*; Lugdunenses vocant *panets*: alteram *agrestem*, in pratis nascentem quam *hibiscum* hic vocat *malachen agriam*, cap. 4, lib. 20, *pratensem* cap. 15, lib. 21, Lugdunenses *panets sauvages*: tertiam *daucum staphylinum attilem* & *hortensem* memoratum Galeno, lib. 6, *Simpl. vulgo carotes*: quartam *daucum staphylinum sylvestrem officinis* notissimum. *Dal. Not. in Plin. p. 492.*

(2) Dalech. tome 1, p. 376.

(3) J. B. tome 2, p. 346.

(4) Inepte Plinius *sylvestrem portulacam* ejusdem generis ac *naturæ cum sativa*, nisi quod sponte provenit, confundit cum *peplio*, herba diversissima, ideo tantum, quod *peplion agrestem portulacam* nonnulli vocaverunt. Quidam legunt, quam *telephion*, quoniam *sedum tertium acre*, & *ulcerans Dioscorides*, & *agrestem portulacæam nominari scribat*, & *telephium*. *Dal. Not. in Plin.*

(5) Plinius *turpiter portulacam syl-*

PERDICCIUM. Sous ce nom Pline parle sûrement de deux plantes, mais si confusément qu'il sembleroit ne parler que d'une, & confondre ensemble l'une & l'autre; cependant la première, qu'il nomme *helxine*, paroît être notre pariétaire, quoiqu'il dise que ses feuilles approchent de celle du plantain, & de celle du marube, & que dans un autre endroit il les fasse semblables à celles du basilic. Mais cette seconde est, selon Dalechamp, *l'ocymoides minus, lychnis montana viscosa alba latifolia*; C. B.

L'autre, qu'il nomme *leucanthen & tamnacum*, est, selon Casp. Bauhin, la *matricaria sylvestris, parthenium Mathioli*.

Le *perdicium* (1) dont il parle au chapitre 17 du livre 21, est, suivant le sentiment de quelques Auteurs, la *chondrilla pusilla bulbosa, perdicium* (2) *Theophrasti*. Mais Théophraste n'a jamais dit qu'on mangeât ses racines, mais qu'elle en avoit plus que de feuilles.

PERICARPON. Dalechamp dit (3) que plusieurs Auteurs pensent que cette plante est *l'hyacinthus comosus major purpureus*, C. B. Selon lui, la première espèce est le *pancratium officinarum, narcissus maritimus*, C. B.; ou plutôt la *scilla vulgaris*. Cependant Pline parle du *pancratium* au chapitre 22 du livre 27. La seconde espèce, selon le même Dalechamp, est le *bulbus vomitorius* (4).

PERICLYMENUM. J. Bauhin dit (5) ici: Pline a confondu le

vestrem cum peplide confundit, ejusd. generis ac naturæ cum sativa scribit, nisi quod sponte proveniat. Quæ falsa & inepta sunt. Pronum foret scribere porulaca quam telephion vocant. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 1091.*

(1) Nusquam tradidit Theoph. in usu cibi venire perdicii radicem, sed crassas, & plures habere quam folia. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 34. Dalech. Not. in Plin.*

(2) *Perdicium sive muralium etiam*

parthenium vocari, cum Celso Dioscorides testatur; verum parthenium, quod hîc describitur, & amaracum, sive leucanthemum nominari Plinius ait, nusquam perdicii, vel muralii nomen habet. Dalec. Not. in Plin. p. 557.

(3) Dalech. tome 2, p. 378.

(4) Meo judicio, vomitorium, radicis nigro cortice. *Dal. Not. in Plin. p. 635.*

(5) J. B. tome 2, p. 104.

periclymenum (1) avec le *clymenum* ; car tout ce qu'il dit de ce dernier appartient au premier.

PETITUM. Ruelle pense que c'est une espece de rose sauvage ; & Anguillara , une espece de *cyclamen autumnale* , *stare odorato*. Mais Pline convient que c'est une rose sauvage.

PETROSELINUM. Il est très difficile de dire précisément quel est le vrai *petroselinum* dont Pline parle , attendu qu'il se contente de dire qu'il croît sur les rochers , sans en faire aucune description ; ce qui est cause que différents Auteurs ont donné ce nom à plusieurs especes d'*apium*.

Dalechamp a ainsi nommé l'*apium montanum folio tenuiore* , C. B.

Les especes de persil de jardin sont aussi appellées *petroselinum*. Mais il y a toute apparence que c'est l'*apium montanum*.

PEZITA. Selon Fabius Colonne , c'est le *fungus acetabularum modo cavus* , *radice carens* , C. B. , le moufferon (2).

PELLANDRION. Selon Dalechamp & quelques Auteurs ; c'est la *cicutaria palustris tenuifolia* , C. B.

PHYLLANTHES. Selon Dalechamp , c'est le *rapunculus scabiosa capitulo ceruleo* , C. B. *Aphyllanthes* , Theophr.

PHYTEUMA. Il y a plusieurs plantes qui portent ce nom , & il n'est pas facile de dire laquelle est celle de Pline , attendu qu'il n'en fait aucune description. Selon J. Bauhin & Gesner , c'est la *reseda affinis phyteuma*. Selon Cæfareus & Dalechamp ,

(1) Confundit Plinius clymenum cum periclymeno, Græci omnes periclymenon foliis hederæ describunt, clymenum plantaginis. Et quam parvam memoret eorum sit Plinius, quæ ante dixit, ex hoc loco perspicuum fit, cum uno quasi halitu, clymenum folia habere ait hederæ & plantaginis. *Joa. Bod. Not. in Theophr. p. 1163.*

(2) Pezitas lædi vocant, prugnati,

Galli moufférons, terræ semper incumbente ac instrato globoso capitulo, nec in caulem aliorum modo se attolente : statim primis veris imbris erumpentes, & toto genere salubres ac innoxios. Quidam pezitas esse volunt rufos fungos. Castaneis potissimum ad nascentes quos auriculos Galli vocant. *Dal. Not. in Plin. p. 486.*

c'est le *rapunculus spicatus* ; C. B. qui est le *phyteuma* de Mathiolo.

PHŒNICEA. Cette plante, que Pline nomme encore *hordeum murinum*, est, selon toute apparence, & suivant le sentiment de plusieurs Auteurs, le *gramen loliaceum angustiore folio & spica*, C. B. *Phœnix*, Diosc.

PICEA. Pline dit que la pece ni le pin ne fleurissent point ; en quoi il se trompe, puisque, selon Dalechamp, on peut remarquer en la pece une fleur longue & rougeâtre. Caspar Bauhin dit aussi que la pece fleurit. Le même Auteur dit qu'il y a quelques mots à changer dans le texte de Pline ; comme où il y a *hec plurimam resinam fundit interveniente*, selon Dalechamp, *intermicante candida gemma*. Et plus bas, où il y a *omnibus his generibus*, selon Dalechamp, *omnino huic generi* (1).

J. Bauhin dit (2) que Pline a mal traduit le mot *pytin* de Théophraste en *picea*, & qu'il valoit mieux dire *teda & pinafter*, & *peuce* en *larix*, qui, selon Dalechamp (3), est le *pinus* (4).

PYCNOCOMON. Mathiolo & Dalechamp conviennent que cette plante leur est inconnue ; cependant plusieurs Auteurs ont

(1) Notandum tamen hic obiter venit, 1° Plinium *πίτυν* ex Theoph. piceam vertisse, quod non placet : melius vero Theoph. *πίτυν* tedam ex pinastrum reddi. Deinde piceam nullo flore exhilarascere dixit idem Plinius cujus contrarium Matth. asserit. Tertio quod scripsit ramos à radice fundi, id, si Scaligero fides.

(2) J. B. tome 1, p. 238.

(3) Dalech. tome 1, p. 36.

(4) Credendum, aliorum errorem fecerum fecisse, quandoquidem coniferas, sua natura ab initio puras post radicem scribit : atque ubi creverint, inde fundi.

Ego potius illis accedo qui flores abieti tribuunt : nam ex sententia nostra florum stamina, seu apices potius, pulvisculum seu semen minutissimum suppeditant semini masculino in animalibus analogum. *Rai. tom. 2, p. 1395.*

Nos assentimur potius J. Bauhino, Clusio, Dalechampio, gravibus imprimis & *αξιωματικαίς* auctoribus, affirmantibus extrema ramorum hujus arboris ineunte ætate julos protrudere singulares, pallecente quadam farina refertos, quam Plinio id neganti : præsertim cum & ipsi ejusmodi julos in pinu, cui ille pariter flores denegat, observavimus. *Rai. tom. 2, p. 1396.*

donné

donné ce nom à plusieurs plantes différentes. Cortufus nomme *picnocomus Dioscoridis*, le *solanum tuberosum esculentum*. Brunfelsius nomme *picnocomos l'angelica sylvestrum minor*, sive *erratica*. Fabius Colonna, la *succisa glabra*, sive *morsus diaboli*. Cependant aucune de ces plantes ne ressemble à la Description que Pline en fait.

PINASTER. Dalechamp (1) & J. Bauhin observent que Pline a tort de dire que le pin sauvage est extrêmement haut, ce qui est faux.

PINUS. J. Bauhin dit (2) que Pline avance mal-à-propos, que de tous les arbres qui portent résine (3), le pin est celui dont le bois est le plus propre à faire le bardeau dont on couvre les maisons (4), puisqu'il n'ignore pas que le bois du *larix*, étant plus dur & plus solide, y est plus propre qu'aucun autre (5).

PIPER. Il paroît que Pline a mal connu, ou plutôt n'a pas connu le poivre, pour dire que c'est un arbre semblable au genievre (6); puisque tous les Auteurs modernes disent que c'est une plante qui ne peut se tenir sans être appuyée de quelque chose, de même que le houblon, & dont les feuilles ressemblent à celles du lierre. De plus, il dit que le poivre est renfermé dans des gouffes semblables à celles du phasiol, lesquelles, étant cueillies devant de s'ouvrir, & séchées au soleil, font le poivre long (7), ce qui est encore faux, puisque le poivre long vient d'une plante diffé-

(1) Dalech. tome 1, p. 38.

(2) Plinius larici tribuit, quod Theoph. de pinu prodidit. *J. B. t. 1, p. 246, part. 2.*

(3) Plures Plinius in coniferarum resiniferarumque historia commisit errores. *J. Bod. Not. in Theop. p. 164.*

(4) Cæterum non potui non admirari dixisse Plinium, scandulas è pino ad contegendas domos, ex omnibus, quæ resinam fundunt arboribus aptissimas esse, cum laricem non ignoret

Tome IX.

materiei præstantia duritia & firmitate, nulli æquiparandam esse. *J. B. t. 1, part. 2, p. 249.*

(5) Plinius πικύων piceam vertit, quæ pinus est : πικύων laricem, quæ picea est *Dalech. Not. in Plin. p. 603.*

(6) Plinius ex alinea fide falsa narrat omnia quæ de pipere dicit.

(7) Piperis arborem à Plinio dici volunt fruticem quem vulgus adhuc vocat, *poivrier* officinæ vero ribes nigrum. *Dalech. Not. in Plin. p. 389.*

Hh

rente; le poivre, au contraire, croît en grappes. Pline, au chapitre 7 du livre 12, dit que de son tems le poivre croissoit en Italie (1), *piperis arborem jam & Italia habet*. Mais Dalechamp dit que par cette espece de poivre, il faut entendre l'ison, qui est la *grossularia non spinosa fructu nigro*, C. B.

Au chapitre 7 du livre 12, il se trompe lorsqu'il dit : *Fert & spina piperis similitudinem*, &c. (2).

PIPERITIS. C'est le *piper Indicum vulgatissimum* (3), C. B., *sive capsicum, siliquastrum*, Trag.

PISTANA. C'est la *sagitta aquatica major*, C. B.

PITYUSA. C'est le *tithymalus foliis pini*, ou le *tithymalus palustris fruticosus, esula major*, Dod. Ces deux plantes sont également nommées *pityusa*. Cependant il y auroit lieu de penser que c'est la dernière, à cause du mot *frutex* dont se sert Pline.

Dalechamp trouve qu'il y a dans Pline deux mots superflus & inutiles; savoir, *cum honore* (4), & qu'il vaudroit mieux les retrancher, & dire simplement, comme il y a dans un vieux exemplaire, & *pityusa simili de causa dicitur*. C'est aussi le sentiment de J. Bodæus.

PYXACANTHA. C'est le *lycium buxi folio*, C, B.

Pline, dans la description du *lycium*, est un peu différent de Dioscoride; Pline dit qu'il a les feuilles comme le cyprès (5), & Dioscoride, comme le bouis; la racine tortue, au lieu que Pline dit large: peut-être qu'il a lu *πλατεια* au lieu de *πλαγια*. Il est encore différent de Dioscoride, lorsqu'il dit que pour faire le *lycion*, on fait cuire les branches & les racines (6); & Dioscoride dit les feuilles avec la plante.

(1) Italicî piperis arbusculam esse quam adhuc officinæ & olitores piper vocant, quidam ison nigrum descriptum in historia nostra plantarum. Dalech. Not. in Plin. p. 299.

(2) Hallucinatur Plinius. Hæc est Lycii descriptio in Cappadocia, Lycia, & ut ait, in Plio nascentis. Dal. Not. in Plin. p. 299.

(3) Vulgo piper Indicum aut Capsicum. Dalech. Not. in Plin. p. 523.

(4) Redundant duæ priores voces (cum honore) nec in salmanticensi codice reperiuntur; ineptæ etiam sunt, quare delendæ. J. Bod. Not. in Th. p. 1087.

(5) Dalech. tome 1, p. 124.

(6) Succus elicitor radicibus, cum

Cependant Dalechamp paroît s'être trompé lui-même; car il y a dans Dioscoride : On met tromper pendant plusieurs jours les branches & racines bien pilées.

Bodæus pense qu'il y a quelque faute dans Pline au chapitre 7 du livre 12, où il y a, *tradunt in Indico luco id gigni* (1); au lieu de quoi il faut lire, selon lui, *tradunt in India lycion gigni*. Il y a encore plusieurs passages à corriger dans la suite de l'histoire du *lycium*. Voyez J. Bodæus, dans ses Notes sur Théophraste, p. 354.

PLANTAGO. Suivant Cornarius, il faut retrancher, dans la description du plantain, les mots, *est napi similis (caulis)*, & dire simplement, *caulis cubitalis est, & angulosa*, ainsi qu'il y a dans un vieux exemplaire.

POLEMONIA. Comme il y a beaucoup de plantes qui sont ainsi nommées, il est fort difficile de dire au juste quelle est celle dont parle Pline. Quelques Auteurs pensent que c'est le *lychnis sylvestris quæ been album vulgo*, C. B. D'autres, comme Gesner, nomment ainsi le *lychnis montana viscosa alba latifolia*. D'autres la *valeriana rubra*. D'autres enfin, comme Ruelle, prétendent, & avec plus de raison, que c'est le *scordium alterum, sive salvia sylvestris*, C. B. *Salvia montana & ambrosia quibusdam*, Gesn.

POLYACANTHOS. Selon Cordus, c'est le *carduus stellaris foliis papaveris erratici*; mais le vrai, selon Dalechamp, c'est le *carduus spinosissimus angustifolius vulgaris, polyacanthos Theophrasti*.

POLYCNEMON. Il y a deux plantes qui portent ce nom; la

frutice ipso tuis & per dies multos maceratis deindeque coctis *Diosc.*

(1) *Prior Plinii locus corruptus, confusus, perturbatus. Tradunt, inquit, in Indico luco id gigni, scribe, tradunt in India Lycion gigni. Quod sequitur (advehitur odoris gratia), ante ac putavi, & adhuc puto ad garyophylli historiam pertinere. Illud impedir, quod paulo infra legatur (thure*

adulterari) sed & verba ista corrupta, ut jamjam dicam. Totam hanc perierdem scribo.

Est etiamnum in India piperis grani simile quod vocatur garyophyllum, grandius fragiliusve, advehitur odoris gratia. Tradunt in India lycion gigni, spina est, fert fructum piperis similitudine, præcipua amaritudine.

H h ij

premiere est le *polycnemon Lobelii*, qui est la *calamintha arvensis verticillata*. Dalechamp donne le portrait & la description d'une plante qu'il dit être le vrai *polycnemon*; mais C. Bauhin dit qu'on ne fait quelle elle est.

POLYGALA. Il y a plusieurs plantes qui portent ce nom; mais, suivant le sentiment du plus grand nombre, c'est la *polygala massiliotica*, C. B. *polygala valentina Clusii* (1).

POLYGONUM. Pline décrit quatre especes de *polygonum*; la premiere est le *polygonum latifolium mas*; la seconde n'est déterminée par aucun Auteur, excepté Dalechamp, qui dit que c'est la *herniaria*; *polygonum minus*, seu *millegrana major*, C. B.; la troisieme, qu'il surnomme *oreon*, est l'*equisetum palustre brevioribus foliis*, ou, selon Fusche, l'*equisetum arvense longioribus satis*; la quatrieme est le *polygonum maritimum majus*, sive *uva maritima*; & ; selon Dalechamp, l'*osyris frutescens baccifera*, C. B.

Pline se trompe quand il dit que l'*equisetum*, qui est la troisieme espece de *polygonum*, croît sur les montagnes (2); puisqu'au contraire il croît dans les lieux aquatiques, ainsi que le dit Dioscoride, *nascitur in aquosis*. Ce qui lui a fait faire cette faute, c'est qu'il a lu au Grec ὄπισθον au lieu de ὀψαϊόν.

POLYGONOIDES. C'est la *clematis daphnoides major*, C. B. *Clematis Ægyptia hortensis flore purpureo Gesneri*; & ; selon Dalechamp, c'est la *clematis daphnoides minor*, C. B. *Prima Dioscoridis* (3).

POLYPODIUM. Pline dit que cette plante fleurit, mais ne porte point de graine. Dalechamp, dans ses Notes, dit qu'elle

(1) Primum genus polygoni, est sanguinaria: secundum herniaria: tertium, polygonon fœmina Dioscoridis: quartum, ut quidam volunt, casia lignea marina Monspessulanorum. *Dal. Not. in Plin. p. 674.*

(2) Peccavit Plinius quod in montibus nasci tradiderit. *J. Bad. Not. in Theoph. p. 459.*

(3) Prior Dioscoridis, qui hujus cognominis nusquam meminit, id est, Ægyptia. *Dalec. Not. in Plin. p. 614.*

ne porte ni fleur ni semence (1). Cependant presque tous les Auteurs modernes disent tout le contraire.

POLYRRHISON. Pline appelle de ce nom trois plantes différentes ; premièrement l'*elleborus niger* ; secondement l'*aristolochia clematidis* ; & enfin une plante que C. Bauhin ne détermine pas, & dont il fait la huitieme espece d'ellébore noir , sous ce nom , an *helleborina nigra species*.

POLIUM. Pline parle de deux especes de *polium*, dont aucune n'est déterminée. Dalechamp dit que Pline a pris le *polium* pour le *tripolion* (2) ; car, selon lui, c'est le *tripolium* dont les fleurs changent de couleur trois fois par jour ; mais il ne dit point ce que c'est que le *tripolium* ; il le décrit dans un autre endroit ; mais ce ne sont pas les feuilles , comme le dit Pline (3) , mais les fleurs qui changent de couleur.

POPULUS. Pline , dans la description des peupliers , a fait plusieurs fautes (4), d'abord en disant que les feuilles du peuplier blanc sont vertes par-dessous, & blanches par-dessus, puisque c'est tout au contraire : ensuite il dit que les feuilles des peupliers sont cotonnées (5) ; cependant il n'y a que celles des blancs qui le soient (6). Enfin il dit que le peuplier ne porte ni fruit ni semence ; ce qui est encore faux , & lui-même se contredit , puisqu'il dit ailleurs que le peuplier porte des grappes & une semence ; que la grappe sert pour les onguents , & la semence à ceux qui ont le mal caduc (7). Il se trompe encore en ce qu'il pense que la mousse qui

(1) Hujus semina microscopio inspecta, tum figura sua, tum colore à reliquorum capillarum feminibus discrepareprehenduntur : cæteris enim leuophæis aut rubentibus, hæc lutea sunt & admodum medicæ feminum reniformia. *Rai. tom. 1, p. 137.*

(2) Hoc Dioscorides de tripolii flore prodidit, cum quo Plinius magno errore polium confundit. *Dalec. Not. in Plin. p. 539.*

(3) Plinius turpiter polium cum tri-

polio confundit. *J. Bod. Not. in Th. p. 844.*

(4) Semine julis lanigeris incluso cum salice convenit. *Raius tom. 2, p. 1416.*

(5) Dalech. tome 1, p. 73.

(6) Alba populus julum prefert oblongum papposum, initio purpurascens. Nigra etiam julum producit albæ non dissimilem cui fructus succedit. *J. Bod.*

(7) Confundit Plinius *ἄσπυρον* histo-

croît sur cet arbre est une même chose que les grappes. Les espèces dont il parle sont :

Populus alba majoribus foliis, C. B. *Populus nigra*, & le *populus tremula*, sive *Lybica*.

J. Bauhin (1) reprend aussi Pline, qui, contre le sentiment de Mathiole, dit qu'on se sert des grappes du peuplier pour les onguents (2).

Pline dit encore que le peuplier jette de la résine ; ce qui est faux, à moins qu'il ne veuille entendre celle dont sont couverts les jeunes bourgeons, lorsqu'ils commencent à pousser : » Plinius » *populis in genere tremula tribuit folia, & iisdem solis inter se* » *crepitantia dicit esse, quod de Lybica potissimum intelligendum* » *item populo nullam esse umbram, ludentibus foliis, quod* » *itidem de Libyca inaudimus. Quando verò populum Herculi* » *dicatam scribit id de alba intelligendum est. Nec audiendus* » *Plinius, quando & populum inter eas arbores recenset quas* » *solas nullos fructus parere falso credit. Falsum quoque est quod* » *ait populorum foliis grandissimam esse lanuginem, nam nec* » *nigræ, nec Libyæ ulla est, & populo albæ non grandissima,* » *sed candidissima (3) ».*

PORTULACA. Pline (4), trompé par Hippocrate, qui nomme le pourpier sauvage *peplis* & *peplion* (5), a confondu le

riam, *Απόρον* unguentis admiscetur. *βπόρον* uvam populi albæ dicit, quod valde ineprum. *J. Bod. Not. in Th. p. 218.*

(1) J. B. tome 1, part. 2, p. 159.

(2) Plinius, plurimos in populorum historia commisit errores : primo cum scribit, *populis albæ uvarum in unguentis usum diximus. Duplex error, nemo populi albæ uvam unguentis miscuit : deinde non uva, sed primum germen admiscetur. J. Bod. Not. in Theoph. p. 218.*

Falsum est quod idem Plinius ait *populum nigram fundere resinam.*

Immo adhæret primo germi resi-

nosum quid, quod evanescit, germen in folium abeunte. Facile videt lector, Plinium in re botanica valde rudem fuisse. *Id. Ibid.*

(3) De populo alba tradit Plinius, quod partes foliorum pronas, seu terram spectantes, mox per æstivum solstitium vertit supinas, eoque argumento rustici solstitium confectum intelligunt : nobis nihil tale, nec cuiquam observatum, puto, è recentioribus fide digno. *Kai. tom. 2, p. 1418.*

(4) J. B. tome 3, part. 2, p. 677.

(5) Ineptè Plinius sylvestrem portulacam ejusdem generis ac naturæ cum

pourpier avec la *peplis* ; il a aussi confondu les vertus du sauvage avec celles du cultivé.

POTAMOGETON. Les deux especes de *potamogeton* dont Pline parle, sont le *rotundifolium*. C. B. Dalechamp & C. Bauhin pensent que le second est le *millefolium aquaticum*, *myriophyllum*, *Mathioli*.

POTERION. Dalechamp & J. Bauhin prétendent que Pline n'a pas connu cette plante, & qu'il a mal lu ou traduit quelques mots Grecs, comme au lieu de dire *ανθη μακρὰ καὶ χλωρά*, il faut qu'il y ait *ἀνθη μικρὰ λευκά*, ainsi qu'il y a dans Dioscoride. Et au lieu de dire la semence, il devoit dire le fruit, *καρπον*, qui a un goût piquant, au lieu d'un goût âcre, comme il le dit.

Cette plante est la *tragacantha affinis lanuginosa*, sive *poterium*.

Pline dit que la racine de cette plante sent bon, au lieu que Dioscoride dit que c'est le fruit (1).

POTHOS. Les Auteurs sont partagés pour dire quelles sont les deux plantes dont Pline parle sous ce nom. Dalechamp dit qu'il y en a plusieurs qui pensent que le *pothos* (2) bleu est la *clematis cerulea*, vel *purpurea repens*, C. B., & le blanc, le *jasminum vulgatius flore albo*, C. B. D'autres disent que le *pothos* bleu est le *convolvulus caeruleus hederaceo anguloso folio*, C. B.

PSEUDOBUNION. Selon quelques Auteurs, c'est la *eruca lutea latifolia*, sive *barbarea*. Mais comme Dalechamp dit que Pline s'est trompé sur le bunion & le faux bunion, il est douteux que cette plante soit le faux bunion. Voyez BUNION.

fativa, nisi quod sponte provenit, confundit cum peplio herba diversissima, ideo tantum quod peplion agrestem portulacam nonnulli vocaverunt. Quidam legunt, quam telephion, quoniam sedum tertium acre, & ulcerans Dioscorid. & agrestem portulacam nominari scribat, & telephium. *Dalech. Not. in Plin. p. 526.*

(1) Dioscorides fructum bene olere tradit, radicem vero odoratam non scripsit. *J. Bod. Not. in Th. p. 635.*

Fructus quidem bene olet, non radix. *Dalech. Not. in Plin. p. 543.*

(2) Pothos albus, jasminum nostrum : pothos caeruleus clematis secunda Dodonei. *Dal. Not. in Plin.*

PULEGIUM. Les trois especes dont Pline parle, sont, *pulegium latifolium*, C. B.; *pulegium fœmina*, Fusch. La seconde est le *pulegium latifolium alterum*, C. B.; *pulegium mas*, Castor. Quant au *sylvestre*, quelques Auteurs pensent que c'est la *calamintha pulegii odore*, sive *nepeta*.

QUERCUS. Dalechamp dit (1) qu'il y a un passage de Pline qu'il faut corriger : c'est où il y a, *sed minus utilis edificiis, atque carbone, dotata vitiis obnoxia est*; au lieu de quoi il faut lire *minus utilis edificiis, atque carboni, dotata vitiis obnoxia est*.

Dalechamp dit encore que Pline s'est trompé dans un autre endroit, en prenant le *cachrys* du chêne & celui du romarin pour une même chose (2), & que ce qui suit au même passage est corrompu & imparfait, attendu que tout ce que Théophraste dit du chaton du coudrier (3), est rapporté par Pline au *cachrys*, quoique Pline ait pris de Théophraste tout ce qu'il en dit. Il faudroit, suivant Dalechamp, corriger ainsi ce passage, & dire : Le *cachrys* croît aussi sur le sapin, la melezè, le pin sauvage, le tilleul, le noyer & le plane; au coudrier, après que le fruit en est tombé, il croît un chaton qui ressemble à une pomme de pin nouvelle.

J. Bauhin (4), ainsi que Dalechamp, reprennent Pline de ce qu'il dit que l'on connoît la bonté du gland du large feuille, en ce qu'en la longueur de chaque côté il y croît une substance dure comme une pierre; & que le gland est meilleur si telle dureté croît en l'écorce, que si elle croissoit au corps du noyau, & que ceci ne se rencontre qu'au mâle; ce qui est entièrement opposé à Théophraste, que Pline a cependant voulu suivre. Voici ce qu'en dit Théophraste, qui attribue au *phagus* & à l'*haliphaus*; ce que Pline attribue au large feuille. Le *phagus*, dit-il, & *haliphaus* ont cela de particulier, que leur gland, aux mâles seule-

(1) Dalech. tome 1, p. 3.

(2) Roboris cachrin inepte confundit Plinius cum rosmarini pilula acris & urente, quæ etiam cachrys dicitur. Dalech. Not. in Plin. p. 376.

(3) Hoc de julis avellanarum Theophrast. esse nuci similes, crescere hyme aperire vere totos, &c. Dormitavit hic Plinius. Dalech. Ibid.

(4) I. B. tome 1, part. 2, p.

ment;

ment, a comme une pierre à chaque bout, qui est quelquefois en l'écorce, & d'autres fois dans le noyau; de façon qu'ayant ôté ladite pierre, il y reste un creux qui se pourroit comparer à la cavité des animaux.

Pline dit qu'il croît une espece de *fungus*, ou plutôt d'agaric, sur les grands arbres, & que cet agaric luit la nuit; ce que Dalechamp traite de fable, *fabulosum hoc*. Dalec. Not. in Plin. p. 376.

Il dit aussi que l'*agilops*, *fert panos arentes, non in cortice modò, verùm è ramis dependentes*; ce qui est faux; car *è cortice nascunt, non è furculorum cacumine, unde glans, nec è gemma, sed è latere superiorum nodorum*. Dal. Not. in Plin. p. 376, litt. M.

Pline s'est encore trompé (1) en prenant le *fagus* pour une espece de chêne. Ce qui a pu causer son erreur, c'est la ressemblance des mots de *pygos* & *phegos*; & même Théophraste se sert aussi du mot *phegos* pour désigner une espece de chêne.

Quant aux especes de chêne que Pline décrit, c'est:

Robur, qui est le *quercus foliis molli lanugine pubescentibus*.

Quercus, est le *quercus latifolia mas quæ brevi pediculo est*.

Esculus, est le *quercus parva, sive phagus Græcorum*.

Cerrus, est *quercus calice echinato glande majore*.

Haliphlaos, est *quercus burgundiaca calice hispido, vel quercus calice hispido glande minore*.

Hemeris, est *quercus cum longo pediculo*.

Latifolia, est *quercus latifolia fœmina*.

Il paroît que Pline se trompe encore lorsqu'il dit que la galle du chêne croît dans une nuit; ce qui ne paroît pas vraisemblable (2).

QUINQUEFOLIUM. Il paroît que Pline se trompe en disant que la quintefeuille (3) porte des fraises; l'erreur est un peu gros-

(1) Confundit Plinius oscyam cum cerro vel alia cerrus Nigidii, alia Plinii. J. Bod. Not. p. 152.

(2) Quod Plinius scribit, gallam confertim & subito noctu oriri una-

que die augeri, non videtur verisimile. Rai. tom. 2, p. 1,89.

(3) Quinquifolium fragis gignendis commendari dicit Plinius, quod ambiguum & obscurum est. Herba

stère, puisque le fraiser ne porte que trois feuilles sur chaque pétiote, & non cinq. Mais J. Bauhin dit qu'il penseroit que c'est plutôt une faute d'impression, ou de copiste, qu'une erreur de Pline, & qu'il faudroit lire, au lieu de *pentaphyllum*, *trifolium* (1), si toutefois Pline n'ajoutoit les autres noms qui sont propres à la quintefeuille.

RAPA. J. Bauhin trouve qu'il y a un passage au chapitre 3 du livre 20 qu'il faut corriger : c'est où il y a : *Hoc ad levigandam cutem in facie, totoque corpore, utuntur, mixta urina pari mensura. Ervi, hordei, tritici, & lupini radix ad omnia inutilis*; au lieu de quoi il faut lire ainsi, suivant Dioscoride : *Hoc ad levigandam cutem in facie totoque corpore utuntur, admixto in smegmata quæ ex ervi, lolii, tritici, aut lupini farina fiunt.*

Les especes sont, *rapa sativa rotunda mas Plinii & Theophrasti.*

Rapa sativa oblonga fœmina Plinii, & rapa sylvestris.

RHACOMA. Selon Ruelle, c'est le *rhaponticum*, que C. Bauhin nomme *rhaponticum folio helenii incano.*

RHAMNUS. J. Bodæus (2), dans ses Notes sur Théophraste, & Dalechamp (3), disent que Pline a mal-à-propos mis le *ramnus* (4) au nombre des ronces. Ces deux mêmes Auteurs conviennent que l'histoire du rhamne est très embrouillée.

RAPHANUS. Pline, parlant des propriétés de cette plante, se contredit lui-même (5). Il dit dans un endroit, qu'il faut man-

enim quæ fraga gignit, non quina, sed terna singulis petiolis folia gerit. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 1113.*

(1) Incogitanter foliorum similitudine deceptus Plinius, cum pentaphyllo, quod edulem fructum nullum gignit; miscet herbam fraga ferentem, folio sane diversam à pentaphyllo, cum huic triplex tantum sit, pentaphyllo vero quincuplex. *Dalec. Not. in Plin. p. 634.*

(2) *J. Bod. Theoph. p. 239.*

(3) *Dalech. tome i, p. 115.*

(4) Male inter rubi genera recenset rhamnos Plinius: aliud est genus plantæ, & plane à rubo diversum: præterea à nemine unquam productum, ex rhamni radice decocta fieri medicamentum quod vocatur lycium. *J. Bod. Ibid.*

Eadem dicit. *Dalec. Not. in Plin.*

(5) Turpiter raphani, brassicæ, nappique historiam confundit Plinius. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 768.*

ger les raiforts à jeun avec du sel (1), & que cela prépare les voies pour vomir plus aisément ; & dans un autre, il dit qu'il est bon d'en manger après le repas, pour ceux qui veulent vomir (2).

RHODORA. J. Bodæus dit (3) que quelques Auteurs pensent que cette plante est la *barba capra*. C. Bauhin est de ce sentiment.

RHUS. Dalechamp, & après lui J. Bauhin, disent que Pline s'est trompé de mettre une différence entre le *rhus coriariorum* & le *rhus erythron* (4), qui ne font qu'une même chose. Mais Cornarius dit que Pline n'a point fait de faute, au moyen qu'il corrige ainsi le passage : Le *rhus*, qui est appelé *erythros*, est la semence de cet arbrisseau ; elle a une vertu réfrigérative & altringente ; ainsi au lieu de lire *frutex est*, il faut lire *semen est hujus fruticis : vim habet, &c.* (5).

Les especes sont, *rhus folio ulmi*, & le *rhus myrtifolia* *Monspeliaca*. Pline a tort de nommer cette dernière espece *herba*, puisque c'est un arbrisseau ; ou bien celle dont il parle ne faudroit être celle-ci (6). Cependant elle a toutes les qualités que Pline attribue à celle dont il parle ; & Dalechamp dit que c'est effectivement d'elle dont il parle (7).

ROSA. Il paroît que Pline a tort de dire que le rosier est plutôt une épine qu'un arbrisseau, puisque, selon le sentiment de presque tous les Auteurs, il est ainsi nommé. Théophraste.

(1) Plinius quæ de raphano, Theophrastus ea de napo refert. *Id. Ibid.*

(2) Vide ejus historiam in Not. J. Bod. loco suprascripto.

(3) Nonnulli rhodoram Plinii esse existimant. J. Bod. Not. in Theoph. p. 815.

(4) Ineptè Plinius rhus erythron differre putat ac distinguit à rhoë coriariorum. Dalech. Not. in Plin. p. 610.

(5) Ex scribentis lapsus est non auc-

toris: Restitue: Rhus quæ erythros appellatur fructus est hujus fruticis: semen vim habet adstringendi, refrigerandique, aspergitur pro sale obsoniis, ad alvos solutas. J. Bob. Not. in Theoph. p. 273.

(6) Moris. tom. 2, p. 1698.

(7) His verbis describere Plinius videtur rhus Monspellanam, cujus historia traditur in sylva universæ historiarum plantarum. Dalec. Not. in Plin. p. 610.

l'appelle *suffrutex*; & J. Bauhin, *frutex infirmus*. Je ne vois pas qu'il ait plus de raison de dire que la rose croît aussi sur la ronce; sans doute qu'il confond l'un avec l'autre: comme aussi de dire que la semence croît dans une écorce qui est sous la fleur, au lieu de dire dans un fruit que Théophraste (1) nomme *malus melon*. *Nascitur rosa ex semine, quod flori subditum suo in malo contentum*. Ce fruit est aussi appelé *cephale* en Grec.

Quant aux especes, voici comme elles sont distinguées par C. Bauhin:

Milesia, est *rosa rubra*.

Gracula, est *rosa rubicunda saccharina dicta, gracula canica*.

Trachinia, est *rosa purpurea*.

Pranestina, est *rosa major pranestina Clusii*.

Campana, est *rosa alba vulgaris*.

Coroneola, est *rosa moschata flore pleno*.

Alabandica, est *rosa sylvestris flore pleno*.

Spineola, ou *spermonia*, est *rosa odore cinamomi flore pleno*.

Centifolia, est *rosa alba minor*.

Græca, que Pline nomme encore *lychnis*, est, selon quelques Auteurs, le *lychnis hirsuta flore coccineo major* (2); mais, selon Gesner, c'est la *rosa odore cinamomi simplex*; &, selon Dalechamp, c'est la *rosa campestris spinis carens*.

Quant au *mosceuron*, cette espece n'est point déterminée. Cependant Dalechamp pense que c'est une espece de *rosa damascena*, ainsi nommée, parcequ'elle fait plusieurs rejettons nommés par les Grecs *μοσχυσ*, & non pas parcequ'elle sentoit le musc, qui étoit inconnu dans ce temps-là.

ROSMARINUS. Il paroît que sous ce nom Pline parle de deux plantes différentes, l'une stérile, & l'autre fertile, & qui

(1) Theoph. p. 643.

(2) Quidam inodoratam & pusillam rosam rubram indicari volunt, vere & autumnoprodeuntem, quam vulgocamus *damas rouge*. Alii lychnidem Dioscoridis coronariam herbam flore

violæ, purpurascence, à Plinio intempestivè recanferi putant inter rosarum genera. Nostrates certe ob similitudinem, quam is flos habet cum rosa, lychnidem vocant *passé-rose*. Dalech. Not. in Plin. p. 536. J. Bad. p. 650.

porte une semence nommée *cachrys*, qu'il dit être résineuse; ce qui n'est pas: mais il faut entendre par le mot *resinaceum*, sentant la résine, *resinam redolens*. Cette espee est sans doute *libanotis ferula folio semine anguloso*. Quant à l'autre espee, qu'il appelle stérile, il semble que c'est notre *rosmarinus hortensis* (1); car il dit au chapitre 13 du livre 17, qu'il vient de bouture ou de provin, *seritur ramo propagine & avulsione*, de même que la sabine, *iisdem modis ut sabina*; mais il paroît qu'il les a confondus, ainsi que le dit J. Bauhin (2): cependant le romarin porte de la graine.

Ce que Pline dit au chapitre 11 du livre 24, parlant du romarin, *est & rosmarinum: duo genera ejus, &c.* (3). Dioscoride & Théophraste le disent de la première & seconde espee de *libanotis* (4).

RUBUS. Il n'y a point de doute que Pline confond la ronce avec le rosier sauvage (5); il s'en explique au chapitre 13 du livre 24, où il dit: *Alterum genus rubi est, in quo rosa nascitur*. Il met encore au nombre des ronces le *rhamnus*.

Quant au *rubus Ideus* (6), J. Bauhin reprend Pline de ce qu'il dit qu'il ne croît point ailleurs que sur le mont Ida, attendu qu'il en croît dans les forêts en Allemagne.

(1) *Libanotis ramo propagari non potest, rosmarinum uti & sabina semen ferunt. J. Bod. p. 559.*

(1) J. B. tome 3, part. 2, p. 38.

(2) *Hæc de libanotide prima & secunda Dioscorides & Theophrastus. J. Bod. p. 558.*

(4) *Libanotis coronaria sive rosmarinus quam Plinius confundit cum aliis libanotidis generibus. Dal. Not. in Plin. p. 502.*

(5) *Fallitur Plinius, dum non alibi, quam in Ida nasci tradit; passim occurrit. J. Bod.*

(6) *Recte Dioscorides Idæum vo-*

cari, quod in Ida copiosissime nascitur.

Male etiam Plinius rarioribus calamis si non mendum. Corrigunt ramis ex Dioscoride vel hamis. Certè ramos, non calamos fert. *J. Bod.*

Plinius cynosbati historiam, cujus fructus subruber est foliumque *ἰχθυόειδς* miscet ac confundit cum chamæbato quod uvam nigram fert, sive morum. uva simile, ejus rubi modo, quem erectum, ac procerum *σφοδρῆ* vocat Theoph. Legendum porro sic est. Fert chamæbatos & uvam nigram in cujus racino, &c.

Dioscoride dit qu'il est appelé *Idaus*, parcequ'il croît en abondance sur le mont Ida.

RUMBOTINUS. Il paroît que c'est l'*acer campestre minus* (1) C. B. *Opulus & rhambolinus*, Cord. Schol (2).

RUSCUS. Pline a confondu le *ruscus* avec le myrte sauvage, ainsi que l'ont remarqué Dalechamp (3) & J. Bauhin (4); ce qui lui a fait accorder au premier les mêmes vertus du dernier (5), qui sont cependant bien différentes. J. Bodæus l'a observé de même (6).

SABINA. Pline appelle mal-à-propos la sabine (7) une herbe, étant un arbrisseau qui croît fort grand : il dit aussi mal-à-propos qu'elle ne porte point de graine, puisqu'il est certain qu'elle porte des baies (8).

SALICASTRUM. Selon Guilandinus & Cæsareus, c'est le *solanum scandens*, seu *dulcamara*, C. B. Dalechamp est aussi de ce sentiment.

SALIUNCA. Dalechamp prétend que cette plante est le *nardus Celtica*, malgré que Pline en traite séparément.

SALIX. C. Bauhin distingue ainsi les espèces de saules (9) dont

(1) Rumporinum arbutum Gallicum arboribus humilioribus & minime frondosis constitum, eaque se ab arbuto Italico differens. *Dalech. Not. in Plin. p. 619.*

(2) Rumbotinus Column. capit. 7, lib. 5, non arboris genus, sed arbuti Gallici, vulgo *des houtins*. *Id. p. 245.*

(3) Dalech. tome 1, p. 205.

(4) J. B. tome 1, part. 1, p. 580.

(5) Cum sylvestri myrto, ruscum quæ & oxymyrtine dicitur, inscienter confundit, è quo nusquam oleum paratur. *Dalech. Not. in Plin.*

(6) Fatendum tamen à Plinio confundi myrthum sylvestrem cum rusco. *J. Bod. Not. in Theoph.*

Myrtus sylvestris, nunc vera myrtus est sponte nascens, nunc ruscus. Hæc Plinius non distinguit.

Ignoranter Plinius ruscum Latinorum ab oxymyrtine Græcorum diversum esse putat. *Dalech. Not. in Plin. p. 598.*

(7) Pessime audit Plinius, quod herbam sabinam dixerit; multo rectius Dioscorides arborem. Inquit Plinius (velit nolit) ad arboris potius quam herbæ delineationem accedere, fateri debet. *J. Bod. p. 374.*

(8) Fallitur Plinius, sabina baccifera est. *Dal. Not. in Plin. p. 416.*

(9) Græcam rubentem ait Plinius, quæ tamen flavam dixit Columella,

Pline parle : *Salix Græca*, est *salix fragilis* 9^a, C. B.

Amerina, est *salix vulgaris rubens*.

Candida, est *salix vulgaris alba arborescens*.

Helice, est *salix humilis capitulo squammoso*.

Nitelina, est *salix sativa lutea folio crenato*.

Gallica, est *salix vulgaris nigricans folio non serrato*.

Purpurea, est *salix folio amygalino utrinque virente aurito*.

SALVIA. Sur la description que Pline fait de la sauge, qu'il met mal-à-propos au nombre des *bechion*, il est aisé de s'apercevoir que ce n'est aucune des especes de sauge ; aussi C. Bauhin pense qu'il a voulu parler ; ou de l'*horminum vulgare*, ou de l'*Æthiopsis*.

Pline, trompé par le mot de *φακος*, qui signifie lentille, a mis mal-à-propos l'*elelispachum*, qui est la sauge (1), au nombre des

cui major apud me auctoritas : male ergo Plinius zubere scribit, vel aliud genus, à Græca Columellæ diversum describit ; nisi placeat, quæ flava sunt quandoque nonnihil rubere, vel ad rubedinem vergere. De intensa ergo flavedine Columella loquitur, de diluto rubro Plinius. Quæ sequuntur corrupta sunt. Quomodo amerina fragilior, si solido ligat nexu? *J. Bod.* p. 213.

(1) Plinius salviæ hæc genera turpiter vocum vicinitate deceptus confundit cum lente, triaque facit genera, quasi salvia à Dioscoride delineata aliud salviæ genus esset.

Plinius ex duobus aut pluribus auctoribus, quod quandoque facit, unius plantæ historiam contexens, miramania confudit, perturbavit, miscuit.

Doctissimus Dalecampius, ut Plin. ab hoc tam turpi & insigni errore vindicet ; & ne videatur lentem cum salvia confundere, locum hunc sic le-

git & restituit : Est & sylvestris phacos Græcis dictus, ab aliis aphace ; ea est sativa lente altior, folio tenui. Elelispacos folia habet cotonea mali effigie, sed minora, candida, longiora, asperiora, odorata ; hæc minor. Est & alterum genus ejus sylvestre, odore gravi. Folia cum ramis decoquantur.

Constat Plinium plantas quæ nomen vicinum ac fere idem habent, confundere ac perturbare, & quod huic debetur, alteri adscribere. Mate igitur inter lentis genera recenset elelispachon. Quod non alia de causa factum credo, quam quod *φακος* in ejus est nomine, & quod *φακος* in genere reperitur. Plane dissimilia, sive formam figuramve, sive facultates & virtutes consideres, sunt lens & elelispachos vel sphacos ; illud tantum simile habent quod lens sphacos, salvia sphacos dicatur. Primum de lente legumine agit ; deinde de palustri, cui subjeit (est sylvestris elelispachos dicta Græcis) ; quasi salvia asperior quæ ele-

lentilles, & en fait une espèce qu'il appelle *lens sylvestris*. Il convient cependant lui-même, au chapitre 25 du livre 22, que l'*eleliphacon* est nommé en Latin *salvia*; & c'est, selon C. Bauhin, la *salvia major*.

SAMBUCUS. J. Bodæus reprend Pline dans deux passages, où, parlant du fureau, il dit : *Lentissima autem & ideo scutis faciendis aptissima*; & l'autre où il dit : *Constat cute & ossibus. Si, dit cet Auteur, lentissima, quomodo firmissima? Falsum est cute & osse constare. Æque veritati contrarium, venabula ex ea fieri: de corno ea Theophrastus tradit.*

SAMOLUS. Selon quelques Auteurs, c'est la *vitis Idea palustris* (1); & selon d'autres, c'est l'*anagallis aquatica folio rotundo non crenato*, C. B.

SARI. Comme il paroît que Pline a pris de Théophraste ce qu'il dit du *sari*, il y a toute apparence que c'est une même plante, qui, selon, C. Bauhin, est le *papyrus Syriaca, vel Siciliana*. Il y a cependant lieu d'en douter; car Théophraste dit que le *sari* a la tige triangulaire, & les sommités semblables au *papyrus*, dont il traite un peu auparavant: ainsi ce sont, selon lui, deux plantes différentes. J. Bodæus convient qu'il ne connoît point cette plante (2).

SCAMMONIA & SCAMMONIUM. Pline, parlant du choix de la scammonée, dit, entre autres choses, qu'il faut qu'elle soit,

lisphacon, esset lens sylvestris, quod perridiculum est.

Inepre Plinius sphacon cum phace, salviâ cum lente confudit; & sphacon, quod absurdissimum est, lentem fativam esse scribit.

Plinius menthæ similem saviâ inquit. Hoc non est Dioscoride habet. Nulla enim similitudo menthæ cum salviâ, nisi forte ob canitiem folia menthastræ comparari velit. J. Bod. Not. in Theoph. p. 571 & 572.

(1) Samolum pulsatillam esse puto quam etiamnum hodie Bononienses vocant, famiolo, ut ait Anguillara. Dal. Not. in Plin. p. 610.

(2) Sari non est papyrus altera, Italiæ familiaris, qua toros & stramina farciebant pauperes, quod sari, ut Theophrastus, Plinius & Hesychius docent, sit Ægypto peculiaris. Quæ planta sari sit ignoro, nec à recentioribus, quod sciam, descripta. J. Bod. Not. in Theoph. p. 436.

lingua

lingua tactu lactescens ; mais Dioscoride dit que ce signe est incertain & trompeur.

Dalechamp (1) & J. Bauhin (2) trouvent qu'il y a quelques fautes dans Pline (3), où il dit : *Tithymalus enim linguam excalfacit bulbi more, nec ante, nec postea utile* ; au lieu de quoi il y a dans un exemplaire : *Usus bimo, nec ante, nec postea utile* ; & dans un autre : *Bimatu, nec ante, nec post utile* ; ce qui ne peut être rapporté au bulbe, ni le bulbe au tithymale. De plus, Dioscoride ne dit point que pour que, la scammonée soit bonne, il faut qu'elle ait deux ans, & qu'après ce tems elle ne soit plus bonne. Mesue au contraire dit qu'elle se garde vingt ans ; J. Bauhin dit douze.

Quant à la *scammonia tenuis*, c'est, selon quelques Auteurs, le *convolvulus minor arvensis*, C. B.

Pline dit que la scammonée a les feuilles grasses, au lieu que Dioscoride dit (4) que ce sont les rameaux. Il dit aussi qu'elles sont blanches : Dioscoride dit que ce sont les racines & les fleurs.

SCANDIX. Il paroît que cette plante, que Pline nomme encore *tragopogon*, est effectivement le *tragopogon pratense luteum* ; car la courte description qu'il en fait ne peut convenir aux especes de *scandix*, dont aucune n'a les feuilles comme le safran. Cependant si l'*antriscus* de Pline est effectivement la *scandix Cretica minor*, il y auroit toute apparence que celle-ci (*scandix tragopogon*) seroit effectivement la *scandix*, puisqu'il dit que ce seroit la même chose, si l'*antriscus* n'avoit les feuilles plus menues & plus odorantes.

Mais J. Bodæus trouve qu'il y a quelques fautes au texte de Pline, au ch. 15 du liv. 21, où il dit : *Antriscum scandix que ab aliis zragopogon vocatur foliis croco simillimis* ; au lieu de quoi il lit *antriscum, scandix, come, que ab aliis tragopogon*.

(1) Dalech. tome 2, p. 527.

(2) J. B. tome 2, p. 161.

(3) Ineptè Plinius virus redolere scribit. J. Bod. p. 1055.

Tome IX.

(4) Dioscorides ramulos pingues, dixit; Plinius folia : Dioscorides radicem, & flores albos describit, folia Plinius; quod præter veritatem est. J. Bod. p. 1054.

Sans doute que Pline a ignoré qu'on mangeât la racine de cette plante, puisqu'il dit : *Nascitur in asperis, sine usu.*

SCILLA. Dans les diverses préparations que l'on fait à la squille, Pline n'est point d'accord avec Dioscoride. Voici en quoi Marcellus Virgilius & Cornarius l'accusent d'avoir manqué, c'est de dire qu'il falloit couvrir la squille, de graisse, ou de boue, ou terre grasse (Dalechamp (1) explique le mot *lutum* par du plâtre); au lieu que Dioscoride dit qu'il faut la couvrir d'argille ou de farine détrempée dans de l'eau; car, selon Dalechamp, *σιαρ* ou *σαϊς* signifie de la pâte en levain.

Pline a mal interprété Théophraste (2), de qui il a pris ce qui suit : *In scilla verò caulis exit, deinde flos ex eo mergit, eademque ter floret, ut diximus, tria tempora sationum ostendens* (3); au lieu que Théophraste dit simplement : *Particulatim & diutissime floret ob alimenti copiam & ubertatem, & ab ima parte caulis primum florere incipit.* Cette erreur de Pline a fait croire aux Auteurs, même des plus savants, que la squille fleurissoit dans trois saisons différentes; savoir, au printems, en été & en automne.

Quant aux especes, il en décrit quatre, qui sont

Scilla vulgaris radice rubra, femina.

Scilla radice alba, mascula.

Scilla esculenta, epimenidia.

Narcissus maritimus, pancratium, seu scilla pusilla.

SCYTHICA ou SCYTHICE. Quoique Pline ait parlé dans un autre endroit de la réglisse (4), Ruelle, cependant, ainsi que

(1) Dalech. tome 2, p. 448.

(2) J. Bod. Not. sur Theop. p. 874.

(3) Hæc Plinii verba etiam viris longedoctissimis imposuerunt. Quippe crediderunt scillam tribus diversis anni temporibus florere, vere, æstate, & autumno. Quod est præter veritatem & mentem Theophrasti qui particulatim & diutissime florere dixit,

ob alimenti copiam & ubertatem.

(4) Glycyrrhizam & Scyticam radicem eandem esse, ex auctuarii auctore probatur; sic dicitur quod in Scythia circa Mœotin plurima reperitur, vel quod Scythæ, hac radice & equino caseo famem sitimque ad dies plures tolerant; uti tradit Theophrast. J. Bod. p. 1104.

Dalechamp, pensent que *scythica* (1) ou *scythice* sont la même chose.

SCOLYMUS. Dalechamp dit que Pline, sous ce nom, a confondu le *scolymus* de Théophraste, qui est le *scolymus chrysanthemos*, avec celui de Dioscoride, qui, selon lui, est la *cinara sylvestris latifolia*.

SCOPA REGIA. Cette plante, suivant Dalechamp, est le *tanacetum* (2) *minus album*, *odore camphoræ*, sive *Achillea*, Diosc. Selon Fusch. & Anguillara, c'est l'*eruca lutea latifolia*, sive *barbarea*, que ces Auteurs nomment encore *sideritis latissima*. Selon Gesner enfin, c'est l'*hieracium murorum folio pilosissimo*. Mais il y a plus d'apparence que ce soit le *tanacetum minus*, ainsi que le dit Dalechamp.

SCORDION. Pline, en dérivant cette plante, dit qu'elle ressemble au chêne. Dalechamp dit que par le chêne, il faut entendre ici le chêne nain ou *chamædrys*.

La première espèce dont Pline parle, est le *scordium alterum lanuginosius verticillatum*; la seconde, *latioribus foliis*, est le *scordium alterum*, sive *salvia sylvestris*.

SCORPIUS ou SCORPIO. Cette plante, ou plutôt cet arbrisseau, est la *genista spinosa major brevibus aculeis*, C. B. La seconde espèce est, selon Dalechamp, le *kali spinoso affinis*, ou plutôt c'est l'*heliotropium*. Il y en a une troisième dont Pline parle sous le nom d'*ulex*, qui est la *genista spinosa major longioribus aculeis*, C. B.

(1) Quæ Scytica vocatur & circa Mœotin nascitur, eæglycyrrhiza Dioscoridis, echinata filiâ, in Græcia, Illyrico, Macedonia frequens. At obliviosus Pfidem hippicen pro hippace scripsit: immemor hippacem cafeum esse, ab equis sic dictum, quod ex equarum lacte fiat, non quod in equis vim ullam habeat. Theophr. à

Plinio male citatur; is enim ait Scytas cum radice dulci & hippace absque alio cibo duodecim dies tolerare, quod à Plinii sensu est longe diversum. Dalech. Not. in Plin. p. 612.

(2) Sideritim quidem esse puto, sed achilleam, cujus folia odorem multum spirant, non insuavem, verum medicatum. Dal. Not. in Plin. p. 538.

Pline appelle encore de ce nom une espèce d'aconit, qui est le *doronicum radice scorpii brachiata*.

Quoique Pline & plusieurs Auteurs aient dit que la *genista* n'a point de feuilles, il est aisé de voir le contraire sur les jeunes branches de l'année, qui en sont munies, mais qui tombent de bonne heure.

SELAGO. Cette plante est, selon Dalechamp, la *camphorata hirsuta*.

SERICHATUM. Quelques Auteurs pensent que c'est le benjoin; d'autres, que c'est le *santal citrin* (1).

SERPILLUM. Les deux espèces de serpolet dont Pline parle, paroissent être, l'une le *serpillum vulgare minus*, qui est le *sylvestre*; l'autre *serpillum sativum*.

Pline est opposé à Dioscoride (2) dans la description des deux espèces de serpolet. Le premier dit: *Serpillum à serpendo dictum putant: quod in sylvestri evenit, in peiris maximè; sativum non serpit: le second, au contraire, sativum repere ait, assurgere sylvestre* (3).

SESAMA ou SESAMUM. J. Bauhin dit que Pline a attribué à cette plante les vertus que Dioscoride attribue au *sesamoides*.

SIDERITIS. Pline décrit six espèces de *sideritis*, assez confusément; cependant Dalechamp les distingue ainsi: la première, que Pline nomme *Achilleon*, est la *sideritis Achillea Dioscoridis*, qui est le *millefolia Achillea odorata*, J. B. Le second, *Achilleon scapo caruleo pedali*, est le *miriophyllon*, ou *millefolium Dioscoridis*. La troisième, qui a la tige quarrée, est la première *sideritis Heraclea Dioscoridis*. La quatrième est la *sideritis tertia Mathioli; tanacetum montanum inodorum minore flore*. La cinquième est semblable à la précédente, sinon qu'elle a les

(1) Serichatum quidam esse conjectant nostrum benjuinum, alii serichatum. santalum flavum à serici crudi colore. *Dal. Not. in. Plin. p. 308.*

(2) J. Bod. Not. in Theop. p. 693.

(3) Plinii, si non corrupta lectio, plane absona videtur. *J. Bod. Ibid.*

feuilles plus blanches. La fixieme est la seconde *fideritis* de Dioscoride ; *urtica aculeata foliis non serratis*, C. B.

Il y a encore une autre plante que Pline nomme *fideritis*, qui est la *parietaria*.

SILAUUS. Les Auteurs ne sont pas trop d'accord pour dire quelle est cette plante. Cæfareus pense que c'est la *cicutaria palustris tenuifolia*, C. B. Anguillara, le *fion*, sive *apium palustre foliis oblongis* ; & Caspar Bauhin, le *seseli pratense*. Hermolaüs, dans ses corrections sur Pline, pense qu'il y a faute dans la diction, & qu'on a écrit *silaus* pour *phellandrios*, ou que ce n'est qu'une même plante.

SILER. Le *siler* de Pline (1), selon Cæfareus, est l'*evonimus vulgaris granis rubentibus*. Selon Anguillara, c'est le *salix latifolia rotunda*. Selon Dalechamp enfin, c'est l'*alnus nigra baccifera*.

SILYBUM. Dalechamp convient que cette plante est difficile à déterminer, attendu la courte description qu'en font Dioscoride & Pline ; cependant il pense que c'est la *leucacantha leoniceni*, *spina alba tomentosa latifolia sylvestris*, C. B. Anguillara pense que c'est le *carduus albis maculis notatus vulgaris*, C. B.

SILYQUA. C'est le *silyqua arbor* (2), sive *ceratia*, J. B. *Silyqua edulis*, C. B.

SYMPHONIA. C'est, selon Dalechamp, l'*amaranthus folio variegato*, C. B.

SINAPI. Les trois especes dont parle Pline, sont, *sinapi apii folio gracile* ; *sinapi rapi folio*, & *sinapi eruca folio*.

SISER. Cette plante paroît être le *sifarum Germanicum*, C. B.

Il paroît que le sauvage ne differe du premier que par la culture.

(1) Siler aloisius esse putat salicem latifoliam, candido folio, è cujus cinere, sulphure, & aphronitro fit pulvis excutiendis machinis bellicis uri-

lis. Dal. Not. in Plin. p. 608.

(2) Quin hæc arbor sit silyqua Pliniæ *κερατία* & *κερατορία* Græcorum, minime dubium est. Rai. t. 2, p. 171 &.

SISYMBRIUM. Suivant Dalechamp, il paroît que c'est le *nasturtium aquaticum supinum*, C. B. Quant au *sylvestre*, c'est, selon Anguillara & quelques autres, la *mentha sylvestris longiore folio*, C. B., que Pline a confondue avec la première, suivant J. Bauhin (1), & dont aussi il a confondu les vertus, comme l'assure Marantha (2).

Il y a un passage corrompu dans Pline, où, parlant du *sisymbrium*, il dit : *Sicut in Thracia, ubi & aquæ deferunt, ex iis avulsos ramos feruntque*. Il faut, suivant J. Bodæus (3), corriger ainsi ce passage : *Serpillo & sisymbrio montes, plana que sicut in Thracia, ubi agricolæ deferunt ex his avulsos ramos, feruntque*.

SIUM ou SION. Quoiqu'il y ait plusieurs plantes qui portent ce nom, il paroît que celui dont Pline parle, est le *nasturtium aquaticum erectum folio longiore*, C. B. Il paroît que Pline a confondu l'un & l'autre *sium* (4). Dioscoride compare ses feuilles à celles de l'*hypposelinum*, mais plus petites. Pline, au contraire, dit qu'elles sont beaucoup plus grandes.

SMILAX. C'est le *smilax aspera, minus spinosa, fructu nigro*, C. B.

Quand Pline dit qu'on fait des tablettes du *smilax*, ce n'est sans doute pas de celui-ci dont il veut parler; car comment pourroit-on en faire d'un arbrisseau si foible, si même on peut l'appeler ainsi.

J. Bauhin (5) reproche à Pline la superstition qui lui fait dire qu'une couronne faite de *smilax*, dont le nombre des feuilles soit impair, est bonne contre les douleurs de tête.

(1) J. B. tom. 3, part. 2, p. 222.

(2) Marant. liv. 1, chap. 8.

(3) *Hæc corruptissima; nihil inep-
tius, quam aquas deferre & ferere
avulsos ex serpyllo ramos. J. B. p. 684.*

(4) Plinius utrumque sion confun-

dere videtur. Dioscorides hipposelino
comparat sui folia, sed ait esse minora.
Plinius apio inquit esse latiora hippo-
selini folia, latiora & majora multo
esse. J. Bod. p. 692.

(5) J. B. tome 2, p. 115.

SMYRNIUM. Il y a une si grande contrariété entre les Auteurs pour dire quel est le vrai *smyrnum*, qu'on ne peut déterminer en effet quel est celui de Pline. Sur quoi voyez les Notes de J. Bodæus sur Théophraste, p. 804, 805 & 806.

SORBUS. Il y a quelques fautes (sans doute de la part des copistes & Editeurs) dans le chapitre 21 du livre 15, où il est parlé des sorbes : c'est à l'endroit où il y a *hæc obnoxia acori* ; Hermolaüs dit qu'il faut lire comme il y a en Théophraste, *acri odore nec suavitate jucunda*. Effectivement on n'entend pas trop ce que veut dire *acori obnoxia*.

Pline met quatre especes de sorbes, qu'il distingue par la forme ; car il ne fait aucune description de l'arbre : l'une est apparemment le *forbus sativa* (1), l'autre le *sylvestris* ; le *torminalis* est le *mespilus apii folio sylvestris, non spinosa, sive sorbus torminalis*, qui, selon C. Bauhin (2) & Raius (3), est le *cratægus* de Théophraste. Au sujet de cette dernière espece, Dalechamp & J. Bauhin font quelques reproches à Pline, en termes un peu durs. Voici comme ils parlent : » Plinius hæc dormitasse videri » possit, nusquam enim is alibi neque sorbi sylvestris quæ pro- » cul dubio torminalis est, meminit, neque cratægi, arboris utrius- » que crebrò ab auctoribus memoratæ, præterquam eo loco in » quo Theophrasti cratægum, quem cratægonum, sive cratægo- » gona vocat, aquifoliam esse Italorum perperam scribit. Quare » facile fuit Plinium pro cratægo, sorbum torminalem nomi- » nasse ».

(1) Plinius sorbi sylvestris, quam aucupariam herbarii vocant, Sequani vero lignatores *tormigne*, & quæ vera torminalis est, nusquam meminit : cratægi vero folia cum forte vidisset, ea strictim & negligenter descripsit, torminalisque sorbi esse credidit, nusquam alibi facta cratægi mentione, præterquam cap. 8, lib. 27, ubi cratægum, quem cratægonon seu cra-

tægona vocat, inconsiderate aquifoliam τὴν ἀγρίαν Italorum esse tradit. *Dal. Not. in Plin. p. 364.*

(2) J. B. tom. 1, part. 1, p. 64.

(3) Nos, cum J. Bauhino & aliis, putamus hanc arborem (mespilum) esse cratægum Theophr. & sorbum quartum, seu torminalem. Plin. nam descriptio ei convenit. *Rai. t. 2, p. 1457.*

SPARTUM. Le *spartum herba*, ainsi que Pline le nomme, est, selon Dalechamp, l'Ecluse & Lobel, le *gramen sparteum primum, panicula comosa*, C. B.

C'est mal-à-propos que Pline dit que Théophraste n'a point parlé de cette plante (1), puisqu'il est certain qu'il en fait mention au chapitre 8 du livre premier.

Pline a confondu le *spartum* avec la *genista* (2), ainsi que le dit J. Bodæus; ce que l'on peut voir au chapitre 9 du livre 24.

SPHAGNOS. C'est, selon C. Bauhin, *quercus excrementum villosum*.

SPINA ALBA. Selon Dalechamp, c'est l'*eryngium Alpinum caruleum capitulis dipsaci*, C. B. Selon Anguillara, c'est le *carduus spherocephalus capitulo longis spinis armato* (3).

SPINA APPENDIX. C'est le *mespilus apii folio sylvestris spinosa, sive oxyacantha*.

SPINA ARABICA. C'est, selon Dalechamp, une espèce de chardon que C. Bauhin nomme *carduus spherocephalus latifolius vulgaris*; &, selon d'autres, c'est le *carduus tomentosus capitulo majore*. Pline l'a confondu avec l'*Ægyptia*, qui est l'*acacia foliis scorpioidis leguminosa, acacia Ægyptiæ*.

SPINA FULLONIA. C'est, selon Dalechamp, l'*hippophæston* (4).

SPINA REGIA. C'est, selon quelques Auteurs, *carduus caule stellato peruanus*.

(1) Memoria lapsum commisit Plinius, nihil clarius quam hoc loco sparti fieri mentionem. *J. Bod. p. 19.*

Nugatur Plinius, cum translatum à Pœnis ad Græcos sparti usum docet. Sparti quidem usus multa post sæcula cœptus est, nec ante Pœnorum arma, quæ primum Hispaniæ intulerunt. *Id. p. 20.*

(2) Spartum cum genista confundit Plinius. *Id. p. 22.*

Fallitur Plinius. Græci non *σπάρτιον*

vocant; sed *σπάρτιον*.

(3) De Ægyptia spina tractatum est cap. 9 & 11, lib. 13, de Arabica nupquam incogitanter & obliviose hoc Plinius. Lego, spinæ Ægyptiæ laudes, &c. *Dal. Not. in Plin. p. 611.*

(4) Spinam fulloniam hîc intelligo hippophæston, quemadmodum & cap. ult. lib. 16. Dioscorides certe & hippophaes & hippophæston spinas esse fullonias tradidit. *Dal. Not. in Plin. p. 612.*

SPIREON.

SPIREON. C'est, selon Dalechamp, le *viburnum*, qui est la *spiraea Theophrasti*. Cependant l'Ecluse dit que la *spiraea* de Théophraste est le *frutex spicatus foliis saliginis serratis*, C. B.

STACHIS. Pline, en parlant du *stachis*, est encore tombé dans une faute qu'il a déjà faite, en prenant *prason* (1) pour *prasion*; ce qui lui a fait dire que le *stachis* avoit les feuilles comme le porreau; au lieu de dire comme le marrube. Quelques Auteurs prennent pour le *stachis* de Pline, l'*horminum luteum glutinosum*, C. B.

STAPHYLODENDRON. Sans doute que lorsque Pline dit que cet arbre porte des filiques, il veut dire des vessies, sans quoi ce ne seroit pas notre *staphylo dendron* (2).

STATICE, Selon C. Bauhin, c'est la *statice* de Dalechamp; cependant ce dernier dit que celle de Pline est différente de celle dont il parle, & il ne dit point quelle est celle de Pline.

STELEPHUROS. C'est le *gramen typhoides maximum spica longissima*, C. B.

STEPHANOMELIS. Cette plante est, selon quelques Auteurs, la *polentilla*, *argentina*, Dod.

STYRAX. Dalechamp dit (3) qu'on apportoit ordinairement la résine de cet arbre dans des cannes ou roseaux; ce qui l'a fait nommer *calamite*, & que c'est ce nom qui a fait dire mal-à-propos à Pline (4), qu'il y paroïssoit dedans son bois comme des especes de cannes. Il lui reproche aussi d'avoir inventé une especé de fable sur le mot *scolecitis*, qui signifie semblable à des ver-

(1) Vocum similitudine deceptus Plinius male *πρασιν* vertit porri, quasi Dioscorides *πράσον* scripsisset. Nec melius *κόλονα* vertit, in luteum inclinati. *J. Bod. p. 671.*

(2) Staphylo dendri fructus ex vesicula, sive membranoso tegmine & semine constat. *J. Bod. p. 8.*

(3) Dalech. rome 1, p. 98.

(4) Confundit Plinius res duas; nam Arabes dicit urere styracem in pellibus hircinis, ad sanandum suorum odorum fastidium, cum styracem tantum incenderent ad pellendum fastidium: hircinis vero pellibus uterentur ad morbos sanandos. *J. Bod. Not. in Theop. p. 1031.*

misseaux, en disant que, vers les jours caniculaires, les mou-
cherons voloient sur cet arbre & le rongeoient.

STÆBE. Il n'y a peut-être point de plante plus difficile à dé-
terminer que la *stæbe* ou *phleos*, sur la description que Pline en
fait, presque tous les Auteurs en conviennent; & ce qui peut
causer la plus grande difficulté, c'est qu'il y a dans Théophraste
deux plantes différentes sous le même nom. La première, nom-
mée simplement *phleos*, est, selon J. Bodæus, *aquatica planta*,
spinis carens. Theophrasti p. 633, *Papyrus altera, cujus meminit*
Strabo, lib. 5, *flexa texendis sportis idonea; ex hac Indi ves-*
timenta antiquissimis temporibus conficiebant. Id. p. 463. Au cha-
pitre 11 du livre 4, Théophraste nomme son fruit *anthela*: *fruc-*
tus phlei anhelam vocatam, quo ad lixivium (lectoria) utuntur.
Id placentaceum quoddam est, molle, rubidum, & phlei verò bu-
tomique fœmina sterilis est, adnexus utilis, mas inutilis. Théo-
phraсте, au chapitre 5 du livre 6, la décrit ainsi: » Phleum folio
» constat carnosum, multifidum, multistirpsque est, non tamen
» alte descendit, germinat cum vergiliis, primoque aratro una,
» nec folia id dimittit, non enim annuum, sed diuturnius est ».

Honorius Bellus, dans sa seconde Epître à l'Ecluse, parle aussi
de cette façon: » Plinius non recte animadvertens quæ Theo-
» phrastus locis citatis de phleo, seu stæbe scripserat, erravit &
» ipse, & multis errandi occasionem præbuit. Phleum verò, longe
» alia diversaque planta est à stæbe, & ab antiquis Græcis, non
» inter spinosas, sed inter palustres stirpes enumeratur ».

Dalechamp pense que cette plante est celle qu'il nomme *phleos*,
sive stæbe Theophrasti angustifolia. Sagitta aquatica minor an-
gustifolia, C. B.

La seconde, nommée *pheos*, *sive stæbe*, selon J. Bodæus, est
planta quæ in campis nascitur, & est spinosa. Pheos spinosa est,
locis arenosis proveniens. J. B. p. 633. En marge du chapitre pre-
mier du livre 6: *Præter spinam aliud habet folium pheos quod*
nonnulli stæben appellant. Dans un autre endroit, page 463,
il dit: *Doctissimi quidam viri phleos & pheos confundunt. Errandi*

occasionem dedit quod, pluribus apud Theophrastum in locis, phleos legatur, ubi pheos scribi oportebat. Cependant un peu plus bas il convient qu'on peut appeller également l'une & l'autre de ces plantes *phleos* & *pheos*; mais il ne dit point quelle est cette derniere.

Honorius Bellus, dans son Epître ci-dessus citée, parle ainsi de cette plante : „ *Elegantissima planta (pheos) quam, ni fallor, nonnulli poterium perperam appellant, alii pimpinellam spinosam, cujus femina nunc accipies, legitimam Dioscoridis stœben esse contendo, licet ipse nullam stœbes descriptionem reliquerit: sed affinitate nominis fretus, quod in tota fere Græcia adhuc retinet, facultatibusque quas in medicina habet, aliisque non levibus conjecturis adjutus, non vereor affirmare legitimam esse.* „

Ainsi, suivant ce dernier Auteur, *phleos* & *stœbe* sont une même plante; mais *phleum*, au genre neutre, est autre chose, & sans doute la premiere dont il est parlé ci-dessus.

Dalechamp dit que Pline a mal traduit ce passage de Théophraste, où il y a : *Quadam præter spinam aliud habent folium ut ononis & pheos quod nonnulli stœben appellant.*

STRATIOTES. C'est l'*aloe palustris*, C. B. *Aloe*, sive *aizoon palustre*, J. B.

STRYCHNON. Pline, parlant des vertus du *solanum* au chapitre 8 du livre 27, dit que les feuilles du *cucubalus* (1), broyées avec du vinaigre, guérissent les piquures des serpents & des scorpions; mais J. Bauhin dit (2) qu'atténué que cette plante a une qualité rafraîchissante & astringente (Pline en convient lui-même), il ne voudroit point s'en servir en pareil cas:

Les especes sont : *Solanum* (3) *vesicarium*, C. B. *Atkekengi*; Lonic.

(1) Solo fructu halicacabi coronarios uti & eum coronis intorquere, non autem hortensis utriusque vel folio, vel flore, vel fructu, Dioscorides ait. *Dal. Not. in Plin. p. 557.*

(2) J. B. tom. 3, part. 2, p. 688.

(3) Falsum est utrumque *solanum* in coronis usum habuisse, halicacabum Dioscor. coronarium docet esse plantam. *J. B. p. 1677.*

Le *solanum officinarum*. *Cacubalus Plinii*, Anguill.

Le *strichnon morion* est, selon J. Bauhin, le *solanum furiosum*, sive *manicon*.

L'*ocymi folio* paroît être le *solanum melanocerasos*, C. B.

Suivant J. Bodæus, il y a un passage dans Pline au chapitre 31 du livre 21, qu'il faut corriger : c'est où on lit : *Quorum alterum cui acini coccinei, granosi folliculi*; au lieu de quoi il faut écrire : *Acini cocci grano in folliculis*.

Il y en a un autre au même chapitre, où il dit, *qui parcius spectaverant*; au lieu de quoi il faut lire, *qui parcius in iis peccabant, manicon cognominavere*. La raison qu'il en donne, c'est, *Ut per gradus crescat oratio. Primo innocentissimi, deinde parcius peccantes, ultimo nequiter occultantes*. Ces mots *in iis* signifient *ex his auctoribus*.

» Qui nequiter occultabant, erythron nominavere. Cur illi qui nequiter occultabant erythron, id est, rubrum dicebant, non video.

» Tertio foliâ sunt ocymi, &c. Hæc partim sunt corrupta, partim male scripta. Genus hoc Græci auctores *ivζάμα* simile folium scribunt. Plinius, credo aliud, quid cogitans *oxίμα* intellexit. Idem Plinius, quod Theophrastus & Diosc. de radice, is de succo tradit.

» Quin & alterum genus, &c. Hæc partim corrupta, partim præter veritatem, & rationem. Dioscor. genus hoc ab aliquibus halicacabum vocari tradit. Plinius videtur velle, omnibus *solanum* hoc halicacabum dictum fuisse, cum vesicariam proprie halicacabum, teste Dioscor. sic vocarunt. Falsum est opio velocius esse ad mortem. Quam opium mitiorem docet Dioscorides. Ab aliis morion, ab aliis moly appellatum; inquit, nec hoc auctuarii auctor, nec Dioscorides, nec Theophrastus tradunt. Dioscorides tertiam mandragoram morion vocari auctor est.

» Mira oblivion innocentia, &c. Hæc corrupta sunt in antiquissimo parmensi exemplari. Hunc locum sic restituendum:

» Mira oblivionis innocentia. Corrupta etiam quæ sequuntur ;
 » restituendum , si colluerentur halicacabo in vino , exceptionem
 » addidere ne diutius id fieret, delirationem gignit : neque enim
 » demonstrando remedia ».

Il y a encore quelques notes à prendre à la suite de celles-ci , à la page 1078 de Théophraste.

STROBON. *Est arbor quam ad suffitus accendebant Arabes vino palmeo perfusam.* J. Bod. Not. in Theop. p. 556.

STRUTHIUM. C'est la *saponaria major levis* , selon quelques Auteurs ; & selon d'autres , c'est la *saponaria lychnidis folio flosculis albis* , an *condisi Arabum* (1).

SUBER. Pline , parlant de cet arbre , se trompe (2) quand il dit qu'il n'en croît point dans toute l'Italie (3) , puisqu'on en trouve sur la côte de Gêne , du côté de Pise , en Toscane & autres lieux d'Italie , sur-tout du côté de Piombino , où il y en a en abondance.

Il dit (4) qu'il y en a qui appellent le liege *ilex* femelle ; mais il

(1) Confundit Plinius struthii historiam cum radícula quadam Syriaca , ex qua mulieres medicamentum parabant genis rubro colore inficiendis aptum. Quod probandum operosum non est.

Struthio veteres utebantur ad candorem conciliandum lanis , easdemque purgandas & mundandas. Radícula Syriaca tingebant mulieres faciem , lanasque purpureo rubroque colore imbuebant , quod de struthio nemo prodidit , ut nec alterum de radícula. Radiculam Plinius in cibis receptam ait. Struthii radix propter summam acrimoniam esui inepta videtur ; nec radix struthii radícula dici potest : nam , teste ipso Plinio & Serapione , magna est. Nec Latini eandem radiculam , sed radicem lanariam vocarunt , ab effectu lanarum purgan-

darum. Struthion vulgaris planta ; quæ ubique nascebatur , radícula ex Syria aliisque locis exteris advehebatur.

Sed illud haud validum ; nam licet Syria natale solum radiculæ , non sequitur tamen apud Romanos Græcosque non potuisse feri ac in hortis coli. Hæc satis confirmant utramque plantam confudisse Plinium. Sed alia notanda. Negat Plinius struthion ferre semen , cum Columella aperte semen ferre radicem Syriacam testetur. *J. Bod. p. 720.*

(2) Dalech. tome 1 , p. 18.

(3) Vides Plinii erratum , qui nec in Gallia nec in Italia nasci tradit suberem , cum in utraque frequens reperitur. *J. Bod. p. 247.*

(4) J. B. tom. 1 , part. 2 , p. 104.

se trompe; car Théophraste dit cela du *phellodrys* (1), & non du liege.

Il se trompe encore quand il dit que les Grecs le nomment *corticis arbor* (2); au lieu qu'ils disent *dendrophleion*, qui signifie, selon J. Bauhin, *arbor corticosa*.

Il est encore faux qu'il soit *minima arbor*: c'est pourquoi il faut, selon Dalechamp, écrire *suberi non minima arbor*.

TAMARIX. Pline dit qu'il n'y a que le *tamarix* cultivé qui porte fruit, il se trompe; car l'un & l'autre en portent. Il l'avoit mis dans un autre endroit au nombre des arbres qui ne portent point de semence (3).

J. Bauhin (4) reproche à Pline d'avoir dit que les pourceaux qui mangeoient ordinairement dans des vaisseaux faits de bois de *tamarix*, n'avoient point de rate; ce qui est une fable.

TANUS ou TAMUS, & TAMNUS. C'est la *bryonia levis*, sive *nigra racemosa*, C. B.; selon quelques Auteurs.

TAXUS. » Quæ de taxo Theophrastus, de fraxino Plinius, li-
» bro 16, cap. 13, materies est ad plurima utilis, &c. Hoc quo-
» que de fraxino Plinius, folia jumentis mortifera, &c. Conan-
» tur quidam Plinium defendere ac Græcos aliquos reprehен-
» dere, qui fraxinum jumentis mortiferum scripsere, cum ex-
» perientia falsum id esse, in Italia testetur. Sed qui illi Græci,
» qui hoc tradiderunt? Respondent: Sestius, & alii quorum
» scripta perire, quid esse nequit. Nam ipse Plinius, cap. 10,
» ejusd. lib. testem vocat Sestium, in Arcadia, taxum venenum
» esse. Sed quæ supra de ligno ejusque fraude diximus, satis conf-
» tat, à Plinio confundi fraxinum cum taxo, quem vocum *μίλα*

(1) Quod de phellodri dixit Theop. Plinius male suberi adscribit. *J. Bod.* p. 247.

(2) Circa fundos & viam appiam copiose nascentem simul cum siliqua arbore, seu ceratia observavit D. Tanderus Robinson qui affirmat folia suberum raro esse decidua. *Rai. t. 2,*

p. 1393.

(3) Quam parum sibi constet Plinius, facile animadvertere poteris, si cap. 8, lib. 24, diligenter perlegeris. Eodem quasi spiritu & semen ferre negat, & semen adversus phalangia præscribit. *J. Bod.* p. 410.

(4) *J. B.* t. 1, part. 2, p. 359.

• & *μελίας* vicinitas decepit ; nisi placeat , paulo negligentius ad
 » Liberti verba attendisse. *J. Bod. p. 176.*

» Nos è contra taxum immerito in crimen adductum suspica-
 » mur : siquidem Lobell. ejus baccas innoxie puerulos in Anglia
 » esitare affirmat, seque gustasse sub hyemem non ingrato sapore,
 » sed fatuo, vel subamaro, ibique porcos passim eas tanquam glan-
 » des comesse. Gerardus etiam nostras tum semetipsum tum pluri-
 » mos è condiscipulis suis eas ad satietatem usque sæpius ingestisse
 » narrat, nec sub umbra tantam arboris, sed in ejus ramis aliquo-
 » ties dormivisse, nec tamen minimum inde nocumentum aut in-
 » commodum unquam sensisse. *Rai. tom. 2, p. 1416* ».

TEDA. C'est le *pinus sylvestris montana tertia*, C. B. *Pinus cui officula fragili putamine, sive cembro*, J. B.

Ce sont les fruits de cet arbre que Pline appelle *nucis Tarentinae*. Cependant J. Bodæus prétend qu'il n'y a point d'arbre de ce nom, & que par le mot *tæda*, il faut entendre une maladie commune aux arbres résinifères (1):

TELEPHIUM. Cette plante, selon le plus grand nombre d'Auteurs, est *Panacampferos*; mais, selon Fabius Colonna, le vrai *telephium* de Dioscoride & de Pline, est le *capparis portulaca folio*, C. B. *Fabago belgarum*, Dalech.

TEUCRIUM. Dalechamp (2) prétend que la plante que Pline décrit d'abord sous ce nom, & qu'il nomme encore *hermionion*, est *l'hemionitis* de Dioscoride; mais Mathiole (3), qui avoit pensé de même, ainsi que Ruelle & Hermolaüs, dit que le *teucrium* de Pline est le même que celui de Dioscoride, attendu qu'il a trouvé dans un exemplaire de Pline mieux corrigé, *hermion*, au lieu d'*hermionion*; ce qui l'a fait changer d'opinion.

THALICTRUM. Dalechamp pense que c'est le *thalictrum* de Dioscoride, qui, selon lui, est le *nasturtium sylvestre tenuissime*

(1) Tæda, de qua nobis sermo, p. 169.
 pini ac coniferarum morbus, neutiquam arbor, ut Plinius tradit. *J. Bod.*

(2) Dalech. tome 2, p. 65.

(3) Com. Math. p. 500.

divisum, C. B. *Sophia Chirurgorum*; mais J. Bauhin est de sentiment contraire. Ruelle pense que c'est l'*argentina*; mais il n'y a pas d'apparence; car ses feuilles ne ressemblent point du tout à la coriandre, non plus que ses tiges à celles de la rue; car il y a ainsi dans Dioscoride & Galien; au lieu que Pline dit comme celles du pavot. Il faut, comme le dit Dalechamp, qu'il ait lu *meconos* au lieu de *piganos*.

THELYGONUM. Cette plante, que Dalechamp nomme *phyllon theligon*, est le *cotyledon media foliis subroundis*, C. B.

THELYPHONUM. C'est, selon Dalechamp, l'*aconitum par-dalianches*.

THERIONARCA. Dalechamp pense que cette plante est celle qu'il appelle *linaria rubra*, qui est la *lysimachia chamenerion dicta, angustifolia*, C. B.

THESION. C'est, selon le même Dalechamp, l'*endivia*, Tragi. *Lactuca foliis endivia*, C. B.

THYA ou THUYA. Selon quelques Auteurs, entre autres Anguillara, le *thuya* & le cedre Atlantique (1) font une même chose, quoique Pline en parle séparément. D'autres, au rapport de Bellonius, veulent que le *thuya* de Théophraste soit le *cedrus*.

(1) *Cedrus atlantica*, non mihi videtur alia quam *thuya*, vel *thia*, quamvis in diversis capitibus de iis scripserit Plinius; ille enim plantas non cognovit, sed ex diversis libris sua concinnavit. In Plinio de *thya* error ab eo commissus, vel textus corruptus: dicit enim Homero notam arborem trogeten quæ aliis dicitur *thya*, quod falsum, siquidem Homerus non meminit trogetes (nec id dicit Plinius) sed *thya*. Dicit præterea Homerum intellexisse *cedrum* & *laricem*, quod etiam falsum. *J. B. t. 1, part. 2, p. 285.*

Ejusdem opinionis cum Anguillara est Mathiolus, dicens in Dioscor. cum magnis figuris: sunt qui dicant, & recte quidem *cedrum atlanticam* à *thuya* sive *thya* de qua Theoph. nihil differre. Quamobrem Plinium redarguunt, quod simul ac de *cedro atlantica* disseruit, illico caput proprium de *thuya* scripserit, tanquam de arbore diversa; verum longe aliter se habet sententia nostra: nam diligenter Plinii lectionem enucleantibus palam apertissime fit, *thuyam* Plinio nil aliud designare quam *atlanticam cedrum*.

Lycia.

Lycia. Cedrum lyciam plerique teste Bellonio , thuyam Theophrasti existimant. J. B. tom. 1 , part. 2 , p. 285.

Dalechamp & J. Bauhin prétendent que Pliné se trompe lorsqu'il dit : *Inter odores uri in deliciis Circes* , puisqu'Homere dit que c'est Calypso , *fallitur Plinius ; de Calypso non de Circe , id Homerus scripsit. Dal. Not. in Plin. p. 327. Non apud Circeam , sed apud Calypso factum legas in quinto Ulyssæ. J. B. tom. 1 , part. 2 , p. 285. Insignis memoria lapsus , nam inter odores Circe non urebat citrum cedrumque sed Calypso , cujus antrum , ut canit Homerus , 5 Odyss. Mercurius Jovis mandato cum petiisset , factum ut thya , seu citri , cedrique odorem longe persentiret. J. Bod. Not. in Theoph. p. 523.*

La seconde espece de *thuya* dont parle Pline , est selon Dalechamp , *citria , sive malus Assyria , poma Adami , quæ Gallis poncires , Clusii.*

THYMELÆA. Dalechamp dit qu'il y a un mot à corriger dans Pline , dans le passage où il y a , *myrti magnitudine , semine , colore & specie farris* , au lieu de quoi il faut mettre *foris*. Il faut de même , au chapitre 9 du livre 27 , au lieu de *sistit alvum* , qu'il y ait *ciet alvum*.

THYMUM. Il y a un passage à rectifier au chapitre 10 du livre 21 : c'est où il y a , *ergo translatum est , &c.* ; au lieu de quoi il faut lire , suivant J. Bodæus : *Ergo translatum est ex Attica thymum , & vixit flore , uti docemur satum. Sed alia ratio nature obsistit , non durante Attico thymo in afflatu maris. J. Bod. Not. in Theoph. p. 570.* Quelques Auteurs assurent que ce que Pline avance dans la suite de ce passage , est faux.

Pline fait mal-à-propos deux especes de thym , puisque , selon Dalechamp , Dioscoride & Théophraste n'en décrivent qu'une :
 » Plinius suo judicio , & non veterum scriptorum , hæc statuit.
 » Dioscoridi & Theophrasto , unicum est thymi genus , foliis albis , quod in capitulo florem habet , nigrum verò zygis est. Inconsiderate Plinius ejus thymi florem nigrum esse putat , quod nigrum à Græcis vocari præcipue à Theophrasto , legerat. Flos
Tome IX. M m

» quidem in eo genere thymi subpurpureus est. *Dal. Not. in*

» *Plin. p. 554.*

» Falsum, inquiunt viri maximi, quod hîc asserit Plinius, hanc
 » fuisse opinionem antiquam de omni thymo, non vivere nisi in
 » afflatu maris. De Attico thymo & Græco hoc tantum prodidit
 » Theophrastus, quod capitatum esse constat : at thymum illud
 » quo referti sunt campi Narbonensis Provinciæ, aliud à Græco
 » & capitato, in nostra Gallia (etiam Batavia) passim conspi-
 » citur sponte nascens, & in hortis fativum. *J. Bod. Not. in*
 » *Theoph. p. 570.* ».

THYSSELINUM. C'est, selon Dalechamp & C. Bauhin, l'*apium sylvestre lacteo succo turgens*, C. B.

THLASPI. Le premier *thlaspi* de Pline, est aussi le premier de Mathiole, selon Dalechamp ; & le *thlaspi arvense vaccariæ incano folio majus*, C. B.

Le second, *sinapi Persicum*, est, selon Lobel, J. & C. Bauhin, le *rhapbanus rusticanus*. Mais J. Bodæus n'est point de ce sentiment (1).

THRYALLYS. C'est le *verbascum lychnitis*, *flore albo parvo*, C. B.

THUS. Pline, parlant de l'encens, dit qu'il n'étoit point en usage devant la ruine de Troie, ce qui est faux, selon J. Bodæus (2), qui, pour preuve, allègue un passage du Lévitique, chap. 11, vers. prem. & dernier.

TILIA. Pline, qui semble avoir pris de Théophraste ce qu'il dit du tilleul, n'est cependant pas entièrement d'accord avec

(1) Ego nullam thlaspios figuram, ideam, aut formam, in raphano rusticano observare possum, nec imaginari possum, quo nomine thlaspi diceretur. Sinapios simile, semen fert, non thlaspios. Foliis etiam est amplis lepidii, aut piperidis majoribus, radicibusque constat satis magnis. Sed semine hujus ischiaticos curatos nec vidi, nec

legi. Adeo raro fert semen, ut Petrus Crescentius scripserit, semen nullum producere. *J. Bod. p. 768.*

(2) Falsum & præter veritatem videtur quod Plinius scribit, ante Trojæ excidium thure non sacrificatum ; contrarium facta docet pagina. *J. Bod. p. 976.*

lui (1); car il dit, parlant du mâle : *Materies ejus, dura, rufiorque ac nodosa, & odoratior*; au lieu que Théophraste dit : *Materies mari dura, flava nodosior spissiorque*. Il paroît aussi, au sentiment de Dalechamp, que Pline a confondu & pris le *phylyra* de Théophraste pour la *phyllyrea* de Dioscoride; premièrement en ce qu'il dit que c'est un petit arbre, *proceritate perquam modica*, au lieu que le tilleul vient fort haut. Secondement il dit que l'écorce du mâle est plus odorante que celle de la femelle; au lieu que Théophraste dit le contraire : *Item fœminæ odoratior cortex*; mais il y a en marge : *Item maris materies odoratior quam fœmine*; ce qui peut encore faire croire qu'il a confondu le tilleul avec la *phyllyrea*, c'est qu'il dit que son bois n'est point sujet à être piqué des vers, *materies teredinem non sentit*; ce qui ne peut convenir qu'au bois de la *phyllyrea*; car celui du tilleul y est fort sujet.

Dalechamp dit que Pline attribue au tilleul toutes les vertus que Dioscoride a attribuées à la *phyllyrea*. Il se contredit lui-même; car tantôt il dit que le tilleul est très chaud, *calidissima*; & tantôt très froid, *frigidissima*.

TIPHE. C'est le *triticum thyphinum, sive typha cerealis multiplici folliculo*, C. B.

TIPHYON. J. Bodæus (2) dit que cette plante, dont parle aussi Théophraste, est le *narcissus persicus Clusii. Colchicum melino flore*, C. B.

TITHYMALUS. Pline est assez conforme à Dioscoride dans la description des especes de tithymale, excepté que ce dernier dit que le *characias* est appelé *cobion*; au lieu que Pline dit que c'est le *dendroides*. Dioscoride nomme encore le *characias, amygdaloides*;

(1) Confundit Plinius phyllyream & phyllyram, quod ex cap. 8, lib. 24, probatur: ubi tilix vires attribuit, quibus pollere phyllyream auctor est Dioscor. J. Bod. Not. in Theop. p. 180.

(2) Pro ἰφύων apud Plinium τῖφύων le-

gitur. Male ergo Plinius tiphyon æstate florere dixit, cum iphyon æstate floreat. Sed mendum forte typographi. Iphyam lavendulam esse dicit. J. Bod. Not. in Theop. p. 669.

& Pline, le *platiphyllum*. Comme il paroît que Pline a suivi Dioscoride, à quelque chose près, il semble qu'on peut se fixer sur les espèces de ce dernier.

Le *tithymalus characias*, est le *characias rubens peregrinus*, C. B.

Le 2^e est le *myrsinites latifolius*.

Le 3^e est le *maritimus*.

Le 4^e est l'*helioscopius*.

Le 5^e est le *cyparissias*.

Le 6^e est le *sylvaticus lunato flore*.

Le 7^e est le *tithymalus*, sive *esula exigua*.

TORDYLON ou TORDYLION. C'est le *seseli Creticum*. Dalechamp trouve qu'il y a quelques passages à corriger dans Pline, au chap. 22 du livre 20, où il y a, & *in quacunque corporis ex alto vitia extrahenda sunt* (1), il faut lire, & *in quacunque corporis parte*, &c. Et plus bas, où il y a, *vel se vehementior urigo timeatur*, *per duplices pannos*. Il faut qu'il y ait, *vel si vehementior urigo timeatur inter duplicatum pannum*.

Le même Auteur dit que Pline a tort de dire qu'il sort des tiges de cette plante un suc lacteux (2), puisque cela est faux.

J. Bodæus, selon le sentiment de quelques Auteurs, corrige aussi un passage de Pline au chap. 5 du livre 20, où il y a, *contexemus & æ feli*: *sed hoc est vulgaris notitia*; au lieu de quoi il faut lire: *Contexunt & de seseli*, *hoc est vulgata notitia* (3).

Le même Auteur réfute un autre passage, comme faux, au chap. 22 du livre 20, où Pline dit: *Adjicitur tordylion*, *est autem id semen ex seseli*.

TRAGI. C'est une espèce d'éponge qui, selon toute apparence, est la *spongia hircina* Imperat.

TRAGION ou TRAGON. Sous ce nom Pline décrit fort

(1) J. B. t. 3, part. 2, p. 84.

(2) Falsum hoc; non enim planta hæc lacteum succum fundit. *Dal. Not. in Plin. p. 530.*

(3) Hoc falsum est. Dioscorides *seseli creticum* sic vocari scribit, quod *Ægineta* & alii asserunt. *J. Bod. Not. in Theop. p. 1125.*

confusément plusieurs plantes. La premiere, qu'il décrit différemment dans deux endroits. D'abord, au livre 13, chap. 21, il dit : *Tragion fruticem sola Creta insula gignit, terebintho similem & semine*. Ensuite, au chapitre 13 du livre 27, il dit : *Tragonis, sive tragion nascitur in Creta tantum insula maritimis, junipero similis & semine, & folio & ramis*; ce qui sembleroit faire deux plantes différentes. Mais comme il y a beaucoup de rapport entre elles en différentes choses, comme de croître dans la seule isle de Crete, d'être bonnes pour guérir les blessures faites par des fleches; on seroit porté à croire que ce n'est qu'une même plante. Il y a toute apparence que l'espece qu'il dit avoir les feuilles comme le térébinthe, est l'*androsamum foetidum capitulis longissimis filamentis donatis*, C. B.

L'autre espece, qu'il surnomme *scorpio*, est, selon Dalechamp, le *scorpius maritimus; polygonum bacciferum maritimum minus*, C. B.

TRAGOS. C'est, selon quelques Auteurs, le *xeocriton*, seu *oryza Germanica*, C. B.

Cependant Dalechamp dit qu'il vaut mieux entendre sous ce nom une chose artificielle qu'une naturelle; il en donne pour preuve deux passages, l'un de Galien, & l'autre d'Hippocrate. Voici comme en parle le premier : » Des plus beaux grains de » l'*olyra*, bien nettoyés, on en fait du *tragus* (1), dont plusieurs » usent, le faisant d'abord cuire en eau, qu'ils renversent après, » & y mettent du vin cuit ou du vin doux ». Pline en convient lui-même au chapitre 7 du livre 18, où il dit : » Simili modò ex » tritici semine tragum fit, in Campania duntaxat & Ægypto ». Hippocrate dit : » Trygis, id est, Tragus, sive olyra, levior est

(1) *Tragos nunc fruges est, halicæ similis Dioscoridi : vulgo bled turquet : nunc olyræ prisana Galeno lib. de alimentis : nunc zææ prisana, id est halica Galeno Comment. librorum de ratione victûs in acutis. Prisanam, inquit, recte præferunt frumentaceis*

eduliis panî, chondro & zææ, ex qua fit tragis. Hic tragos prisana est triticea. Cassianus in Geoponicis cap. 13, lib. 3. tragum conficit ex Alexandrino frumento & olyra. Dal. Not. in Plin. p. 446.

„ tritico & quæ ex ipsa fiunt , similiter ut ea quæ ex tritico parantur & magis per alvum secedunt „.

Raius est du sentiment de Dalechamp, & dit : „ Tragus est res factitia, fiebat autem ex diversis frumentorum generibus, ut ex Dioscoridis, Galeni, Plinii locis, ubi de eo agunt inter se collatis, patet. A chondro & alica præparatione potissimum differt. Chondrum siquidem gypsum & arena perficiunt; alicam Creta emundat, tragus sola aqua maceratus excorticatur „.

TRIBULUS. Des deux especes que Pline décrit, la premiere, qui, selon lui, croît dans les jardins, est le *tribulus terrestris ciceris folio* (1), *fructu aculeata*, C. B.

La seconde est le *tribulus aquaticus*. Pline, parlant de ce dernier, dit qu'il a les feuilles comme celles de l'orme, *folio ad effigiem ulmi*; au lieu que Dioscoride dit seulement qu'il a les feuilles larges, *lato folio*. Pline a sans doute lu *πτειλας* au lieu de *πλατειας*.

TRICHOMANES. Dalechamp dit que Pline prend le *trichomanes* pour la seconde espece d'*adiantum*, qui est le blanc; ce que l'on peut voir par ce passage, où il dit : *Trichomanes adianto similis est* (2); ce qui est faux.

VACCINIUM. Le *vaccinium* de Pline, est, selon Dalechamp, le *ceraso affinis* (3), C. B. *Cerasus sylvestris*, Trag. qu'il a confondu avec l'hyacinthe (4) : *An Plinii vaccinium, ut nonnulli*

(1) Male hinc audit Plinius. Notandum inquit viri magni, Dioscoridem scripsisse hanc plantam esse lato folio, non ulmi : ut Plinius *πτειλας* legisse videatur pro *πλατειας*. Ita Diosc. scripsisse fatemur, foliis latis è pediculo longo prodeuntibus. *J. Bod. Not. in Theop. p. 445.*

Tribulorum historiam confundit Plinius. *Idem. p. 640.*

(2) Plinius adianti & trichomanis historiam confundit. *J. Bod. Not. in*

Theop. p. 382.

(3) Plinius certe *vaccinium arbuticulam* perperam loco citato *hyacinthum* reddit, eamque inepte cum *hyacintha bulbosa* herba confundit. *Dal. Not. in Plin. p. 382. lett. I.*

(4) Plinius inepte hîc appellat *hyacinthum arborem* quam cap. 18, l. 16. *vaccinium* nominavit, è cujus fructus purpura tingitur. *Dal. Not. in Plin. p. 556.*

existimant, omnino incertum est, neque ex eorum verbis utrumlibet colligi aut concludi potest. Rai. tom. 2, p. 1549.

VINCA PERVINCA. J. Bauhin prétend que Pline a confondu cette plante avec la *chamadaphne*, qui est la laureole. Dioscoride nomme celle-ci *daphnoides* (1), & non *chamadaphne*.

VIOLA. Pline semble ici comprendre sous un meme genre de plantes les giroflées & les violettes, qui, selon lui, ne different des premieres que par le nom *ia* que les Grecs lui ont donné; cependant il y a une différence totale, si on prend les *leucoium* pour les especes qu'il nomme *lutea* & *alba*, ainsi que l'ont pensé plusieurs Auteurs; aussi J. Bauhin dit-il: » Admonendi sunt qui » hæc legunt, purpureas violas, duorum generum haberi: alias » inter loripedes, sive sessiles, alias inter leucoia, odoratasque » omnes esse; sed & candidarum quoque gemina hæc discrimina » cernuntur: aliæ loripedes, aliæ leucoia. Leucoia intelligo, » quas Mauritania Cheiri appellat. Loripedes, quæ vulgo Claudæ » nominantur, & Maurice Semphigi. *J. Bod. tom. 3, part. 2,* » p. 542 ».

J. Bodæus dit que Pline, qui a pris de Théophraste une partie de ce qu'il dit de ces plantes, a mal traduit ce passage: » Ex iis » verò, quæ sponte apricis & macris locis proveniunt, purpuræ, » latiore folio statim ab radice carnosâ exeunt, solæque Græco » nomine à cæteris discernuntur, appellata *ia*, ut ab his ianthina » vestis ». Voici comme ce premier rend ce passage: » Viola » nigra ab alba differt, & per alia, & per ipsam speciem, seu » formam violæ, quod latis foliis, & carnosis, & humi stratis » est, multam habens radicem ». Il faut donc, au lieu de *latiore folio*, *statim ab radice carnosâ exeunt*, lire, *latiore folio & carnosâ*, *statim ab radice exeunt*; parceque ni l'une ni l'autre n'a la racine charnue: elles ont d'ailleurs assez de différence entre elles

(1) Vincam pervincam nos quidem daphnen. Fallitur hic Plinius. *Dalec. Not. in Plin. p. 556.*
 apud Dioscoridem etiam daphnoides
 vocari legimus, sed non chamæ-

qui les distingue , sans dire qu'elles sont seulement distinguées par le seul mot Grec. J. Bodæus ne met cependant pas absolument cette faute sur Pline ; il dit que ce pourroit être son Affranchi qui lui eût mal lu le passage de Théophraste. Il y a toute apparence , en conciliant les sentiments des Auteurs , que les especes de violettes que Pline nomme *purpurea* , *lutea* & *alba* , sont les especes de *leucoium* , quoiqu'il se trouve quelques sentiments différents ; car il y a quelques Auteurs qui prétendent que la *viola alba Plinii* est le *leucoium bulbosum vulgare* , C. B. *Leucoium Theophrasti*. Il y a même quelque raison de le croire ; car Pline , & après lui , Ruelle dit : *Viola alba ver nuntiat*. Cette plante effectivement fleurit de très bonne heure , même pendant les gelées. Théophraste dit : *Etiã nondum hyeme exactã , ubi cælum clementius est ; ubi verò immitius , postea*.

J. Bodæus , dans ses Commentaires sur Théophraste , p. 696 ; dit , *de violarum generibus hæc tradit Plinius : Violis honos proximus ; earum plura genera , purpurea lutea , alba (hæc de frutice leucoio accipi debent ; bulbosum enim has non agnoscit differentias)*.

Suivant ce dernier sentiment , qui est aussi celui de Dalechamp ; ces plantes seront , *leucoium purpureum , vel rubrum* , C. B. , seu *viola purpurea* , Tragi. L'autre , *leucoium luteum vulgare* , C. B. *Viola lutea* , Tragi : sive keiri. La troisième , *leucoium incanum majus* , C. B. *Viola candida* , Tragi. Quant à la *viola marina* , Dalechamp nomme ainsi l'*hesperis hortensis* ; mais ce ne peut être celle dont Pline parle , puisqu'il la mêle parmi celles qui ont la fleur jaune , & que celle-ci a la fleur blanche ou purpurine ; ainsi ce pourroit bien être le *leucoium incanum siliquis rotundis* , C. B. *Leucoium marinum luteum majus* , Tabern. La *calathiana* est , selon quelques Auteurs , la *gentiana palustris angustifolia* ; mais ses fleurs sont encore pourpres.

Dalechamp , dans ses notes sur Pline , dit qu'il pense que c'est la *digitalis lutea magno flore* , C. B. La *flammea* est , selon le plus grand nombre d'Auteurs , la *viola tricolor hortensis repens an phlox* , vel *phlogion Theophrasti*.

VIRGA

VIRGA SANGUINEA. C'est le *cornus fœmina*, C. B. *Thelycrania Theophrasti*, vel *pseudocrania*. Quelques Auteurs pensent que c'est son *tetragonia* qui est l'*evonimus vulgaris granis rubenribus*, C. B.

VISCUM. Pline, ainsi que Théophraste, paroissent établir trois especes de gui, qui, suivant le sentiment de presque tous les Auteurs modernes, n'en font qu'une; car, comme dit Raius (1):
 » Si res distinctæ sunt, cur à tot sæculis, à tot post Theophras-
 » tum auctoribus, non ab aliquo declarata? Mirum tandiu cu-
 » riosos Botanicorum oculos latuisse, & diligentissima scrutinia
 » elusisse ». Il n'approuve pas même la distinction qu'on en fait par la différence des arbres où il croît: effectivement si on admettoit cette distinction, il se trouveroit autant d'especes de gui, qu'il y auroit de différens arbres sur lesquels il croîtroit, & ce seroit tomber dans l'erreur de Pline. Ce qu'il ajoute, que le gui perd ses feuilles lorsqu'il croît sur des arbres qui sont dans ce cas, est faux; car on voit tous les jours le contraire sur le chêne, le *mespilus apii folio*; & plusieurs autres arbres qui se dépouillent de leurs feuilles, sur lesquels on voit le gui muni des siennes, & même de ses baies. Quant à la distinction du mâle & de la femelle, il ne s'accorde pas avec lui-même; car il dit que le mâle est fertile, & la femelle stérile; & il ajoute qu'elle ne porte pas, quelquefois, *aliquando non fert*. Si quelquefois elle ne porte pas, elle porte donc aussi quelquefois; ce qui est conséquent. Dalechamp dit qu'il faut lire, *aliquando verò fert*; ce qui revient toujours au même; car si elle porte quelquefois, elle n'est donc pas stérile. Quant à ce qui concerne la reproduction du gui, Pline, Aristote, Théophraste, & presque tous les anciens Auteurs pensent qu'elle se fait par le moyen de la semence, après qu'elle a passé par l'estomac des grives & des pigeons ramiers, ou d'autres oiseaux de cette espece, qui, après avoir seulement digéré la pulpe ou enveloppe, déposent sur les arbres la semence,

(1) Raius, tome 2, p. 1583. J. B. tome 1, part. 2, p. 99.

qui, par ce moyen, est rendue fertile. Mais presque tous les Auteurs modernes sont de sentiment contraire, sur-tout Jules Scaliger, &, après lui, J. Bauhin. Comment, disent ces Auteurs, cette semence peut-elle s'attacher à des branches foibles & droites, sur lesquelles les oiseaux peuvent à peine se reposer, & qui sont continuellement agitées par les vents, & mouillées par les pluies? comment peut-elle s'attacher sur des arbres dont le bois est si dur (1), en diviser l'écorce, &, sans aucune racine, devenir une même chose avec eux? Voici comment Scaliger prétend que se produit le gui (2). » Il est formé, dit-il, au commencement par la chaleur intérieure du suc qui lui est analogue, &, aidé par la chaleur extérieure qui l'attire à soi, s'engendre & croît en forme de plante, comme les cornes sortent des os des animaux ».

VITIS. Il est fort inutile de détailler les especes de vigne (3), dont la plus grande partie n'a rien de différent que la grosseur, la couleur & même le goût du fruit, qui sont encore sujets à varier, suivant le climat & le terroir où croît la vigne; il n'y a guere que celle qui est appelée en François *ascioutat*, qui differe seulement par ses feuilles, qui sont profondément découpées; car le fruit, par rapport à sa forme & à son goût, est semblable au Chasselas. J. Bauhin l'appelle *vitis folio apii*, & pense que c'est l'espece que Pline appelle *precia*.

Il y a cependant quelques Auteurs qui prétendent que la *vitis precia* de Pline, est la *grossularia simplici acino*, vel *spinosa sylvestris*; & Parkenson, *vitis laciniatis foliis*. Il y a une autre espece dont le raisin est noir, & dont les feuilles sont cotonneuses, sur-tout les nouvelles.

(1) Quomodo in durissima ligna subeat ita, ut sibi findat corticem ac sine radice unum cum illis fiat. *J. Scaliger.*

(2) A calore interno informata visci principia in succo sibi connaturali: ab externo adjuta, atque evocata concrevisse, atque in plantam hanc adole-

visse quasi cornua ex ossibus animalium. *J. Scalig.*

(3) Vitis supervacuum est genera ejus persequi, quoniam totidem adfirmantur esse quot soli, nec posset quisquam, nisi huic rei justum secretumque volumen dicaret. *Ruellius.*

VITIS ALBA. C'est la *bryonia aspera*, sive *alba baccis rubris*, C. B.

J. Bauhin (1), parlant des vertus de cette plante, dit que Pline a mal pris le sens de Dioscoride, en disant que la décoction de son fruit faisoit venir beaucoup de lait, *lactis abundantiam facit*. Au lieu que Dioscoride dit, *lac attrahit*, & qu'il faut entendre, par le terme d'*attrahere*, une vertu purgative, ou qui retire le lait des mamelles: *Ex quibus illud quod scribit, Plinius attrahere lac intelligimus purgando, sive retrahendo à mammillis*.

Dodonée, en pareil cas, dit que Pline a tort; car bien loin que cette plante ait la vertu de faire venir du lait, elle en a une toute opposée: *Videtur enim magis lactis adversari generationi, quod acris sit*.

VITIS NIGRA. C'est la *vitis*, sive *bryonia nigris baccis*, J. B. *Bryonia alba baccis nigris*, C. B.

VITIS SYLVESTRIS. C'est, selon Tragus, Ruelle & Dalechamp, la *clematitis sylvestris latifolia*, C. B.

ULEX. C'est, selon quelques Auteurs, la *genista spinosa major longioribus aculeis*, C. B. Raius prétend que cette plante est la même que la première du même C. Bauhin.

ULMUS. Pline, contre le sentiment des anciens Auteurs, décrit quatre especes d'orme, qui, selon Columelle, n'en font que deux; car l'*Italica* de Pline est le *ptelea* de Théophraste, *vernacula* de Columelle; le *sylvestris*, est l'*oroptelea* de Théophraste, & l'*attinia*, sive *Gallica* de Columelle. Solerius est aussi de ce sentiment: *Gallica ulmus & attinia est montana Theophrasti vernacula Italica, nostras & campestris, & Theophrasti ptelea, seu ulmus simpliciter est una & eadem*.

J. Bauhin dit que Pline a mal traduit ce mot *κωρύκις*, par *mons Corycus*, qui signifie *folliculi, vel loculi*.

Le même Auteur, ainsi que quelques autres, observent que Pline

{ (1) J. B. tome 2, p. 145.

a tort de dire que l'orme Attinien (1) ne porte point de semence, puisque le contraire a été observé.

URTICA. Les trois especes d'ortie dont parle Pline, sont ; 1°. *Urtica urens pilulas ferens*, C. B. ; 2°. *urtica urens maxima* ; 3°. celle qu'il appelle *cania*, ou plutôt *canina*, c'est l'*urtica urens minor* ; 4°. L'*Herculanea*, c'est le *lamium maximum sylvaticum fœtidum*, C. B.

XIPHION. C'est le *gladiolus utrinque floridus*, C. B.

(1) Ulmi duo genera Gallicum & vernaculum. Illud attinia, hoc nostras dicitur. *Colum. liv. 5, chap. 6.*

Attiniam ulmum Tremellius Scrofa non ferre sameram (quod est semen ejus arboris) falso est opinatus : nam rariorem sine dubio creat, & idcirco plerisque & sterilis videtur, semini-

bus inter frondem, quam prima germinatione edit, latentibus. *Columell. liv. 15, chap. 26.*

Κορυκός, folliculus in ulmo & terebintho intra quem nascuntur culices & gummi. Inepte Plinius corycum montem esse putavit. *Dalech. Not. in Plin. p. 320.*



C R I T I Q U E S
DES ERREURS DE PLINE
EN BOTANIQUE,
PAR LEONICENUS VINCENTINUS.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE

SUR LA CRITIQUE SUIVANTE.

NOUS ne souscrivons point à la totalité des critiques que Leonicensus Vincentinus a faites de la partie botanique & médicinale des Œuvres de Pline; mais après les avoir lues attentivement, nous les avons jugées une suite nécessaire des Commentaires sur le vingt-septieme livre de notre Auteur. Ce qui nous a sur-tout déterminés à donner une nouvelle édition de la Critique de Leonicensus Vincentinus, c'est la considération (indépendamment du mérite réel de ses recherches) que cette savante production est presque ignorée en France, n'ayant été imprimée qu'à Ferrare en 1509, tems ou les éditions n'étoient pas portées à un grand nombre d'exemplaires. Aussi cet Ouvrage est-il aujourd'hui très rare, & d'autant plus curieux. Il ne paroît pas que M. Guettard, Auteur des Notes alphabétiques sur le vingt-septieme livre de Pline, en ait eu connoissance; nouvelle raison d'imprimer cet Ouvrage à la suite des Notes de ce docte Académicien.



A VIS DE L'ANCIEN ÉDITEUR

DE LA CRITIQUE DE LEONICENUS.

LUDOVICUS BONACIOLUS MEDICUS FERRARIENSIS,

STUDIOSIS SALUTEM DICIT.

QUONIAM novum Opus Nicolai Leoniceni de Plinii plurimumque aliorum Medicorum in Re medica erratis meo sumptu ac cura imprimi debet, operæ præmium fore existimavi, si ex hoc & altero priore ejusdem argumenti libello, atque duabus præterea ipsius Nicolai epistolis, altera ad Hermolaum Barbarum Pontificem Aquilegiensem, altera ad Hieronimum Manocium Lucensem Medicum, unum volumen conficerem eandem materiam continens, Plinii scilicet & juniorum Medicorum in arte medica errores. Neque verò (si quis inferis sensus est), ægrè tulerit Plinius, se in ea arte censuram subire, in qua ipsemet, nullum esse mendacio peccatum, majus ingenuè fateatur. In qua vel minimum erratum citrà vitæ humanæ detrimentum esse nequeat. Cujus utilitatem vel suæ gratiæ idem Plinius censuit anteponendam.

Quacumque tamen in parte Pliniana scripta ad examen rationis perducantur, hoc magis illi ad gloriam quam ad ignominiam puto fore, quando non pauciores defensores quam & accusatores obtinuerit, qui immo quem ipsum interdum accusant, non raro eidem ipsi patrocinentur, ac plures quæ forte ipsius auctoris errores eadem judicarentur, in codicem perperam emendatum rejiciant. Quod ab Leoniceno in hoc suo novo opere, quantumvis de Plinii erroribus prætitulato, factitatum perspicere licet. Quippe

qui non adeo ex professo Plinii errores notare, quantum hos sibi occasionem, longe graviora Barbarorum errata patefaciendi, facere studuerit, quos impensius quam Plinium taxat, ut medicis caveat, omnia quæ Avicenna extraxerit, pro vero recipientibus, & medicinas plerumque salutare illius auctoritate respicientibus, contra noxias pro salutaribus, ita Avicenna suadente, propinantibus. Quod in duabus radicibus, altera pedis corvini, altera pentaphylli posse contingere, immò aliquando contigisse in novo opere Leonicensus insinuat.

Quod si illis displicebit qui barbaram colunt medicinam, illis spero placitum quos vetus medicina delectat, quam Barbari prorsus depravarunt, Latinorum verò quidam ad garrulas disceptationes protinus transtulerunt. Illis sane non iis sua scripsit Leonicensus, quæ nos imprimenda curavimus, hæud nostri quæstus gratiâ, at juvandæ Mortalitatæ causâ, quandoquidem & ætati nostræ circa vera remedia caliganti, & futuræ posteritati non parum conducere posse existimaverimus. Nam & ipsi artem medicam non minus docendo quam medicando profitemur. Valeant,



LETTRE

LETTRE DE POLITIEN
À LEONICENUS,
CONTENANT UNE APOLOGIE DE PLINE.

ANGELUS POLITIANUS, NICOLAO LEONICENO,

SALUTEM DICIT.

DICTATA illa tua, Nicolae, quibus Avicenna refellis inscientiam, doctisque medicos juniores quantâ in caligine rerum versentur, nescio plus ne mihi voluptatis an doloris attulerint. Nam & gavisus mirifice sum res eas quibus hominum vita salusque continetur ab eo potissimum viro editas esse in lucem, quem quidem ego semper ingenii disciplinarumque merito plurimi fecerim. Et indolui rursus generis humani vicem, quod in se grassari tamdiu impune tristem hanc ignorantiam patiatur, atque ab his interdum vita spem pretio emat, unde mors certissima proficiscatur. Quis enim non videat plus esse à medico quam à morbo periculi, siquidem & morbus alius pro alio curetur, & alia pro aliis remedia afferantur? Quod si te prisca illa, Nicolae, tulisset aetas, in qua pro meritis pramia reddebantur, ne Deorum quidem honoribus caruisses, nisi forte majus esse credimus unum aut alterum, quod Æsculapius fecit, à morte, quam omnes pariter homines, quod ipse facis, à mortis etiam periculo eripere. Quare perge, obsecro, quâ instituisti viâ; scilicet ut una opera & immortalis tibi gloriam parias, & omnibus vere hætenus mortalibus agris vitam salutemque concilies.

Quod autem Plinium quoque redarguis nostrum, quasi Cisthon pro hedera acceperit, in hoc ego, ut libere agam & amice, longe à te dissentio. Nec autem verebor ejus vèri patrocinium suscipere audacter qui fuerit de vita & litteris tam præclare meritis, præsertim adversus te, hoc est adversus eminentem Philosophum

Tome IX.

00

cui nihil veritate ipsâ debeat esse antiquius. De vestris enim sunt illa scholis, amicus Plato, amicitior veritas, & item amici ambo, plus tamen habendum honoris veritati. Plinius igitur, ut quidem tu ais perinde atque Avicenna, Cisthon ab hedera non distinguit errore, siquidem ita sit, maximo, quando cisthos ab hedera plurimum & figura & colore & viribus differat. Addisque mirandum de Plinio magis, quam de Avicenna, quoniam Græcæ linguæ peritus, secernere à cisso, hoc est ab hederâ, cisthon debuerat. Argumentum affers quamobrem alteram ab altera non separet, quod in libro Naturalis historiæ xvj. hederam dividat in marem, ac fœminam, floremque utriusque similem dicat esse rosæ sylvestri. Tum idem lib. iv. & xx. cisthon quoque illam sub qua nascitur hypocisthis in marem, dividat & fœminam, marique rosaceum semine album iribuat florem; postremo quod etiam cisthi hujus fecisse inter hederas mentionem se dicat. Quocircâ sic videris posse colligere, cum Plinius libro iv. & xx. mentionem se de cistho inter hederas fecisse doceat, cujus tamen vocabulum nusquam superius inter hederas citetur. Facilis conjectura est Cisthon ab eo hederae nomine comprehensam, præsertim qui sic hederam quemadmodum antea cisthon in marem fœminamque partiatur, & in hederis florem describat. Jam, quoniam quid tibi videatur, exposui; quid ego contra opiner, edisseram. Nego usquam à Plinio inter hederas cisthi mentionem factam, præterquam lib. iv. & xx, ubi illam præclarè distinxit ab hedera. Nam quod tibi sumis, quasi Plinii testimonium, alibi eum de cistho inter hederas locutum, hoc ego non utique concedo. Mihi enim, ubi hoc ait in iv. & xx. scilicet libro, disserere de cistho ad usque illam tantum clausulam videtur, quæ sic est apud ipsum: sub his maximè nascitur hypocisthis. Post id autem statim interpungitur, ac de integro sic verba incipiunt: quam inter hederas diximus cistos erythranos ab hisdem appellatur similis hederae.

Nec autem vereor, quæ tua est in litteris elegantia, quin figarum agnoscas cujusmodi apud Ovidium est:

Quam legis à rapta Briseide littera venit.

Et iterum :

Qua, nisi tu dederis, caritura est ipsa, salutem
Mittit Amazonio Cressa puella viro.

Quod si illud quam referre ad id malis quod antegreditur, cogaris ad hypocisthida potius (hæc enim statim prior), quam ad cisthon referre. Deque hypocisthida tacet omnino superius hoc est lib. xvj. inter hederas, cum de erythrano tamen loquatur. Quid, quod nec cisthon alibi usquam nominat inter hederas, nec maris fœminæque discrimen tam cisthi proprium, quam omnium plane arborum, virgultorumque videtur, quod nec idem Plinius distimulat? Quid, quod flos quoque diversus perhibetur, in hedera quidem maris & fœminæ concolor, in cistho autem plane discolor, nam quod hederaceum sylvestri rosæ comparat, non tam colorem insinuari, quam lanuginem puto, qualis intra rosas est, unde etiam hederæ florem $\chi\omicron\omega\acute{\omicron}\delta\eta$ Theophrastus appellaverit. Satis igitur, ut arbitror, apparet nihil esse quod nos fateri cogat Plinium lib. xvi. cisthon inter hederas retulisse, qui tamen ibidem lib. iv. & xx. sic hederæ cisthon quemadmodum & chamacisson adnexuit; non quod cisthon hederamque esse idem crediderit, sed quod eam Græci vicino (sic enim inquit) vocabulo appellent. Quare ne quemquam similitudo vocabuli falleret, ibi potissimum distinctionem adhibuit, ubi confusionis occasio nascebatur. Nec eo contentus, etiam cisthi proprietates prorsus ab hedera diversas adjecit. Nusquam enim hederam sic ante descripsit, ut aut majorem thymo aut ocymi foliis, aut postremo albo esse flore docuerit. Quamobrem quis jam dubitet secundum Plinium pronunciari oportere, quem ne suspicio quidem ulla istius erroris attingat.

Illud obiter mirari me fateor, quod ita tibi in mentem venerit ledon herbam, seu tu ladam mavis, unde & ladanum vocetur, Latinam vocem arbitrari, prorsus quam si non & Dioscorides, & alii veteres Græci passim ut patria vernaculaque utantur tam leda hercule, quam & ladano. Hæc habui, mi Nicolae, quæ tibi pro Plinii defensione, verane, an falsa, nescio, sed mihi tamen verifi-

O o ij

milia, objicerem ; quæ si tibi doctissimo homini probabuntur, labor equidem Latinum Auctorem non in eadem esse alea quam Barbaros. Sin minus expecto jam quod ad hæc nostra qualicumque respondeas. Etenim cum gravissima sit apud eruditissimum quemque Plinii auctoritas, non tentanda fuit, aut aliquanto fortius quam certe adhuc fecisse videris convellenda. Vale.

Florentiæ die iii. Januarii M. cccc. lxxxxi (*).

N. B. On voit par cette date que l'Ouvrage de Leoniceus fut composé dans l'année 1491, quoiqu'il n'ait été imprimé à Ferrare que près de vingt ans après, en 1509.





C R I T I Q U E S
D E S E R R E U R S D E P L I N Æ
E N B O T A N I Q U E ,
P A R L E O N I C E N U S V I N C E N T I N U S .

R É P O N S E
D E L E O N I C E N U S A P O L I T I E N .

*Nicolai Leonicensi Vincentini de Plinii & plurium aliorum
in medicina erroribus liber , ad doctissimum virum
Angelum Politianum.*

GAUDEO plurimum, Angele, vir doctissime, studium meum in refellenda inscitia Barbarorum qui de medicina scripserunt, abs te, nunquam satis laudato viro, probari. Non enim ego id de te sentio, quod forte plerique qui in ea hæresi sunt, hominem eloquentem non posse de aliis disciplinis judicare, quasi earum peritia carere sit necessarium, ei qui bonarum litterarum ac politioris humanitatis studiis fuerit imburus. Novi ego tuum perspicacissimum ingenium; novi fervens jam inde à pueritia studium, non minus ad philosophiæ doctrinam quam ad oratoriam atque poeticam capescendam, in quibus omnibus tantum perfecisti, ut tua te patria inclyta Florentia omnium liberalium artium utatur

præceptore , nec sâne mirandum te unum esse perpaucorum , qui-
 ztate nostra eloquentiam cum sapientia junxerunt. Cum in ejus-
 dem sapientiæ studio habeas ducem ac comitem divino virum in-
 genio Joannem Picum Mirandulam nostrum , cum quo dies ac noc-
 tes in omni doctrinarum meditatione versaris , ac præterea tibi
 omnia ad ingenuè philosophandum adjumenta suppeditet , favor
 ac gratia Laurentii Medicis maximi hac tempestate studiorum
 Patroni , qui , missis per universum terrarum orbem nunciis , in
 omni disciplinarum genere libros summa ope conquirat , nulli
 sumptui parcit , quo tibi ac reliquis præclaris ingeniis bonarum
 artium studia emulantibus instrumenta abundantissima paret. Au-
 divi te referente vocem illam præclaram ex Laurentii ore produsse ;
 optare tanta sibi abs te ac Pico nostro ad libros emendos præstari
 incitamenta , ut tandem deficientibus sumptibus totam supellecti-
 lem oppignerare cogatur.

Cum igitur omnia & animi & fortunæ bona in te cumulatis-
 sima sint , nihil est quod , Angelo Politiano pro me contra Bar-
 baros pronunciante , quempiam deinceps timere debeam , qui il-
 lorum patrociniū sit suscepturus. Quod autem ut jure à me Bar-
 baros reprehendi judicasti , ita non approbas quod Plinium de vita
 ac litteris optime meritum intra eandem cum Barbaris aleam po-
 suerim ; cujus tanta sit apud peritissimum quemque auctoritas , ut
 aut eam tentare non debuerim , aut si omnino convellendam du-
 xeram , fortius id à me fieri , quam adhuc fecisse videar oportue-
 rit. Si me forte hisce verbis (ut qui mecum amice omnia potes)
 temeritatis atque impudentiæ tacitæ accusas , qui tantæ existima-
 tionis virum per calumpniam , quodammodo reprehendere quæsi-
 verim , habeo jam excusationem mihi ex tua epistola paratam. Fa-
 teris enim vera esse quæ in scholis nostris lectitantur , amicus Pla-
 to , amica veritas , sed cum ambo sint amici , pium esse verita-
 tem in honore præferre. Cum igitur ego ita sentirem Plinium
 non minus quam cæteros in hederæ descriptione alterius plantæ
 quæ apud Græcos cisthos appellatur , nominis vicinitate decep-
 tum , quoniam hedera à Græcis cissos dicatur , indicia non sine

errore miscuisse, nolui, quantum in me erat, pati veritatē ipsam in obscuro jacere.

Quod autem fortius atque evidentius hunc à me errorem indicari oportuisse censes; scito non fuisse tunc animi mei propositum Plinii auctoritatem pēssundare. Nam cum illa dictitabam, præcipua erat mihi contentio cum Barbaris, atque immo cum de hedera sermo haberetur, cujus naturam non satis Avicennæ cognitam fuisse probare contendebam, obiter ac veluti quodam in transcurfu Plinium quoque in aliorum mentione nominavi, quem tamen non dixi unâ cum Avicenna, ac reliquis errasse, sed videri in eodem cum aliis errore versari. Vide quanto modestius de Plinio quam de aliis tunc sim locutus, quos non videri eodem errore deviare, sed plane aberrare asseveravi. Quod si is mihi animus tunc fuisset, aut nunc etiam esset, Plinii errata in lucem patefacere, potuissem & tunc, & nunc quoque possem integrum de eisdem implere volumen.

Pauca tamen è multis hoc in loco censui aperienda, ut intelligas me non temerario iudicio, sed certissimis rationibus adductum ut existimarem Plinium, ita in hederæ descriptione, quemadmodum in multis aliis ad medicinas pertinentibus aberrasse. Illud verò mihi primum tecum conveniat, tam apud Græcos, quam apud Latinos atque etiam Barbaros, Dioscoridem esse summum Auctorem, atque præcipuum, cui in herbarum ac fruticum descriptionibus fides sit adhibenda. Nam & Plinius ipse non minus quam Theophrastum in hac parte secutus videtur, ut qui utramque linguam & Græcam & Latinam noverit, sententias integras Dioscoridis quasi verbum ex verbo à Plinio translatas agnoscat. Galenus præterea homo tum in omnium liberalium artium, tum in medicinæ præsertim disciplina præcipuus, in suo de simplicibus medicaminibus libro se à describendis herbarum imaginibus supersedisse fatetur, quoniam abunde in hoc studio fuerat à Dioscoridē satisfactum. Nec Serapio Arabs herbas describere aggressus, aliis eas notis indicavit, quam Dioscorides, quamvis & ipse non recte in omnibus imitando Dioscoridem, libros suos innu-

meris implevit erroribus, quos nisi sperarem aliquando in lucem fore detegendos studio ac diligentia incliti præfulis Hermolai Barbari Patriarchæ Aquilegiensis, viri omnium disciplinarum peritissimi, libentius sane aliquando notarem, quam hosce Plinii in præsentia sim recitaturus, tum quia magis me juvat contra homines Barbaros quam Latinos agere, tum quia major humano generi ex Serapionis incitia quam ex Plinio periculum imminet. Siquidem ætate nostra omnes fere Medici in simplicium medicaminum cognitione Serapionem sequuntur, Plinium autem nec legendum quidem existimant, quod eum in numero Grammaticorum, vel Oratorum, non autem Philosophorum aut Medicorum habendum judicent.

Ego verò, etsi non incicias eo Plinium omnium doctrinarum studia excoluisse, multa tamen de quibus in suis de naturali historia libris conscripsit, non satis illi comperta atque explorata fuisse crediderim, ex quo illud secutum est ut cum non ea scriberet, quæ ipse novisset, sed quæ potius à diversis Auctoribus varie scripta collegisset, sæpius diversa pro eisdem, atque eadem pro diversis retulisse videatur, quam quidem rem me tibi homini doctissimo facile probaturum spero, si paululum seposito affectu non tanquam Plinii patronus, sed potius iudex, hæc quæ in Plinio notaturi sumus errata diligentius perpendere, atque examinare volueris.

Nolo tamen hoc in loco ea quæ vel ad astronomiam aut reliquas philosophiæ attinent partes, à Plinio tractata, ad examen rationis adducere; plura enim mihi taxanda occurrerent, quam præsentis instituti conveniat, inter quæ est illud unum vel maximum, quod in secundo sui de naturali historia voluminis libro, lunam terra majorem, scripto prodere non dubitavit, quam tamen Ptolemeus & plures alii Astronomi insignes mathematicis rationibus (quibus nullæ, possunt esse firmiores) multo minorem terrâ esse probaverunt. Quod etiam ex his quæ Plinius ipse in eodem loco conscripsit, facile possit ostendi. Nam si umbra terræ in quam incidens luna obscuratur, vel æqualis est, vel excedit lunæ magnitudinem

magnitudinem (alioquin enim non posset tota umbræ tenebris abscondi), eandem autem umbram à terra missam , cum sol cui se objiciens terra umbram jactat , magnitudinem terræ exsuperet , necesse est, quod & Plinius ipse ibidem confirmat, in verticem extenuari, ac figuram metæ seu turbinis inversi accipere. Hac ratione colligitur latitudinis umbræ lunam obtenebrantis diametrum multo minorem fieri terræ diametro, quod si umbræ latitudo minor est latitudine terræ, eadem autem umbræ latitudo, vel lunæ latitudinem adæquat, vel etiam superat, sequitur necessario lunam terra esse minorem. Quod verò Plinius suæ assertionis præfert argumentum, fieri scilicet non posse ut totus sol intercedente lunâ terris adimatur, si major sit terra quam luna, adeo debile existit, ut quicumque vel astronomicas, vel perspectivæ delibaverit rationes, idem facile possit infringere. Neque enim cum sol deficit, totus lunæ interventu adimitur terris, sed pro varietate terrarum situs alicubi deficit totus, alicubi pars una tantummodo, alicubi nec deficit quidem. Quibusdam autem terris deficere totum, quamvis luna sit minor terra, nihil prohibet, cum ratio perspectiva probet corpora inæqualia cujusmodi sunt solis & lunæ, propter inæqualem à terra distantiam, æqualia apparere. Quo fit ut cum se tantam nobis luna repræsentet propter vicinitatem, quantus sol longe à nobis remotior videtur, mirandum non sit eum aliquando totum lunæ interventu in aliquo terræ flexu hominum conspectibus adimi.

Sed hæc ad mathesim pertinentia omittamus, atque ad ea veniamus, ex quorum occasione disputatio nostra sumpsit initium; de herbis, de fruticibus, rebusque aliis terrestribus ad medicinæ usum accommodatis agamus. Videamus nunquid Plinius in hisce omnibus cum Dioscoride, Galeno, ac Paulo, cæterisque præstantibus Medicis, atque cum ipsa rerum magistra experientia consentiat, an, ut dici solet, quandoque bonus dormitet Homerus. Primumque ab iis exordiamur in quibus vicinitas nominis quemadmodum in cistho & cisso eidem Plinio errandi præbuit occasionem. Illud verò me juvat quod ad te scribo, quem novi non

magis Oratorum ac Philosophorum quam etiam Medicorum nostrorum fuisse in libris assiduum. Hoc enim mihi futurum est ad brevitatem aptius, cum Dioscoridis, Galeni, Paulive dicta ad probanda quæ assero, non omnia scribere sit necessarium, quæ tu aut quicumque alius Angelo Politiano eruditione similis, suis quælibet locis apud eos Auctores, quorum testimonia citavero, facillime possit invenire. Satis enim mihi sit, ne sim prolixus, verba ipsa si quis legere voluerit, ubi quærere oporteat & auctorem & voluminis ordinem aperuisse.

Multas herbas ac frutices foliis marrubio similibus scribunt Dioscorides, Galenus, ac Paulus, quas omnes Plinius non prassio, id est marrubio, sed prasso, id est porro, folia tradit habere similia; sic orminon libro 22, dixit semen habere cymino simile; cætera porro; sic balloten (quæ alio nomine marrubium nigrum à similitudine foliorum appellatur). Plin. lib. 27, scripsit alia nuncupatione porrum nigrum à Græcis vocari, ac foliis quam porri majoribus constare; sic stachyn porri habere similitudinem longioribus foliis pluribusque, lib. 24, notavit. Idem Plinius, libro 27, de leuce, leucoleuce aliarumque herbarum generibus tractans, nominis similitudine ac dictionis figura deceptus, eisdem leucographida quoque annumeravit, visusque est procul dubio leucographida herbam putasse, quam tamen Dioscorides, Galenus & Paulus genus lapidis (quod alio vocabulo moroxus nuncupatur) esse testantur. Et ne quis forte pro Plinio objiciat, herbam etiam esse quæ eodem nomine cum lapide censeatur, easdem vires proprietatesque leucographidi Plinius, adscripsit, quas in ejusdem nominis lapide Dioscorides, Galenus ac Paulus, pariter retulerunt. Scribit præterea Plinius, de leucographide qualisnam esset, ab Auctoribus scriptum non reperisse; cum tamen Dioscorides quid ea sit, & qualis, suo de simplicibus medicaminibus libro, satis notificaverit.

Ob eandem nominis vicinitatem, polium pro tripolio, & vicissim tripolium pro polio Plinius accepit. Nam libro 21, duo polii genera describit, quemadmodum & Dioscorides alterum cam-

pestre, alterum sylvestre, foliis utrumque canis hominis similibus; at quod miraculum in polio affert, ejusdem folia mane candida, meridie purpurea, sole occidente cærulea aspici, hoc de tripolii flore à Dioscoride scribitur. Polium verò atque tripolium, non modò locorum diversitate in quibus utrumque gignitur, sed figurâ insuper, atque colore, ac proprietatibus etiam inter se plurimum differunt. Polium siquidem utriusque generis partim in campis, partim in montibus nascitur: tripolium, verò in maritimis tantum locis quæ unda maris allidit. Polium habet ut diximus folia canis hominis similia; unde & illi apud Græcos nomen tripolium foliis isatidis constat, quemadmodum de utroque scribit Dioscorides, & Plinius ipse libro 26 confirmat. Nam quod apud Plinium legitur de tripolio, folio satis crassiore, palmo alto, error est codicis. Ita enim legi oportet, tripolium in maritimis nascitur saxi ubi allidit unda, neque in mari neque in solo, folio isatidis crassiore, palmeo caule, in mucrone diviso: hæc enim omnia verbum fere ex verbo Plinius ex Dioscoride transtulit. Quod verò postea idem Plinius subjungit, hanc herbam eandem videri quibusdam, quæ polium; miror ipsum quoque illorum errorem seque potius atque imitari, quam improbare, atque abjicere voluisse, quum, quod de tripolii flore miraculum legitur, polii foliis assignaverit. Sed parvum hoc futurum erat in vita periculum, si non etiam polii vires vicissim tripolio adscripsisset. Scribit enim tripolii radicem dari hepaticis in farre cocctam, quod quidem tripolii remedium apud nullum gravioris auctoritatis Medicum legitur. Polium autem non hepatis tantum, sed omnium plane viscerum vitiis auxiliari, auctor est Galenus in 7 de simplicibus medicaminibus libro.

Scribit Dioscorides libro 4, quoddam papaveris genus quod ab aliquibus heraclium appellatur, habere folium tenue, simile struthio, id est, herbæ ita vocatæ: quia verò struthion apud Græcos significat etiam passerem, deceptus nominis equivocatione, Plinius hanc similitudinem, ad avem potius retulit, quam ad herbam. Ita enim de heraclio, libro 20 scribit: alterum est in syl-

P p ij

vestribus heraclium, foliis si procul intuearis, speciem passerum repræsentantibus. Sed qui fidem ex re ipsa habere non possit, aliquanto sane probabilius existimet, herbam herbæ potius quam avibus folium habere persimile.

Empetrum ubi nascatur, & quas habeat vires in trahenda bile ac pituita, scribit Plinius libro 27, eodem quo Dioscorides modo. Alias tamen eidem subjungit facultates, quod urinam ciet, & calculos frangit, quæ à nullo alio Auctore de hoc empetro traduntur. Quin contra Galenus empetrum quod etiam prassoïdes appellatur, solis purgationibus 6 libro utile esse testatur. At quos in altero empetro quod etiam saxiphrages dicitur, Plinius legerat effectus à Græcis Auctoribus ac præsertim Dioscoride traditos huic empetro à saxiphrage diverso, quod vim purgatoriam habet, nominis equivocatione deceptus adscripsit.

Betoniam à Romanis dictam, à Græcis cestrum pingit Plinius folio lapatii, Dioscorides autem (cui magis astipulatur sensus) folio quercûs. Alteram verò betonicam quæ alio nomine britannica appellatur, folia lapatii habere idem Dioscorides tradit, ut verisimile sit Plinium alteram pinxisse pro altera.

Parthenium scribit Plinius, lib. 21, apud Celsum vocari perdicium & muralium, deinde subjungit easdem parthenio (quod muralium appellatur) vires, quas Dioscorides alteri parthenio adscribit (quod chamæmelon alio nomine dicitur quoniam parum foliis & flore ab herba chamæmelo differat); hanc autem parthenium Chamæmelo similem herbam nonnulli ex recentioribus Medicis cotulam appellant. Sed hæc parthenium non vocatur à Celso perditium atque muralium, sed altera potius quæ elxine à Græcis & simul perdicium ac parthenium quoque nuncupatur, à Latinis autem parietaria & muralium dicitur, quia passim in parietibus seu muris nascatur, nostro quoque ævo vulgo una littera dempta pro parietaria paritariam appellant. Hanc eandem herbam, sive muralium, sive parietaria dicatur, connumerat Celsus libro suo de medicina secundo, inter ea quæ vim habent reprimendi simul, ac refrigerandi. Quæ sane facultas ei parthenio, quæ perdicium,

& parietaria appellatur, non autem alteri, quæ etiam chamæmelon dicitur, ab omnibus ferè medicinarum Auctoribus adscribitur; hæc enim sunt eadem Dioscoridis verba. Habent folia refrigerandi atque astringendi facultatem; nec de ea aliter Paulus atque Galenus tradiderunt. Ipse pariter Plinius lib. 22, eandem & parthenium, & perdicium quoque nominari confirmat.

Plinium etiam non tantum nominum, sed rerum quoque ipsarum similitudo aliquando decepit. Nam cyclamini radicem, quæ rapum terræ propter rotunditatem dicitur, aristolochiæ rotundæ, quæ & ipsa à radicis rotunditate nomen accepit, radicem esse existimasse videtur. Libro enim 25, quo in loco aristolochiam quatuor distinguit generibus, ejus quæ rotunda dicitur, radicem scribit à piscatoribus Campaniæ venenum terræ vocari, ac coram se contusam immixta calce atque in mari sparsam continuoque advolasse pisces mira cupiditate, statimque exanimatos fluitasse. Hoc idem, ut à viris gravissimis accepi, nostro fit ævo ab eisdem piscatoribus, non aristolochiæ rotundæ, sed cyclamini potius radice, pisces alliciendi atque exanimandi causa. Ipse quoque Plinius eosdem effectus non aristolochiæ rotundæ, sed cujusdam cyclamini radici, lib. 25, tribuit. Aut igitur fatendum est, duas esse radices quæ eosdem prestent effectus, quarum tamen alteram esse aristolochiæ rotundæ radicem, neque ab aliquo Auctore scriptum reperitur, neque experientia comprobatum: aut illud dicendum erit cyclaminum, quæ radicem habet rotundam, quartum esse aristolochiæ genus, quo nihil dici posset rerum naturæ repugnanti; siquidem inde apud Græcos aristolochiæ nomen, ut Dioscorides ac Plinius ipse testatur, quoniam sit optima prægnantibus, radix verò cyclamini adeo est adversa prægnantibus, ut si eam mulier gravidâ transcenderit, abortum faciat, veluti Dioscorides pluresque alii Medici insignes retulerunt, ac Plinius ipse quoque confirmat.

Quamvis plures sint herbæ quæ circumagiuntur cum sole, Dioscorides tamen duo facit heliotropii genera; alterum foliis ocymi, floræ albo subrufo, recurvo, ut scorpionis cauda, possit videri,

unde & illi scorpiuri apud Græcos nomen ; alterum non absimile foliis juxta paludes nascens. Plinius verò, lib. 22 , quum & ipse duo genera heliotropii describat , in eisdem comprehendere videtur illam intibi speciem , quæ à Medicis Græco nomine cichorium appellatur , ita enim eodem libro de heliotropio scribit : heliotropii miraculum sæpè diximus cum sole se circumagentis , etiam nubilo die , tantus sideris amor est , nocte veluti contrahit cæruleam florem. Genera ejus duo , tricocum , & heliostrophium , hoc altius quamquam utrumque semipedalem altitudinem non excedat , semen in folliculo messibus colligitur ; nascitur non nisi pingui solo , cultoque maximè ; tricocum ubique ; si decoquatur invenio in cibis placere. Quidnam aliud erit heliotropii genus cujus flos cæruleus existat , & non nisi pingui cultoque solo nascatur , quodque si decoquatur in cibis placeat , præter eam quam diximus intibi speciem ? Hanc tamen Dioscorides quum de seride tractaret , veluti unam ejusdem seridis speciem notificandam duxit , ac proprietates longe ab heliotropii viribus diversas assignavit. Quare mirandum est quo pacto Plinius hoc loco ubi intibum designare videtur , easdem tamen vires potestatesque subscribat , quas in utroque heliotropii genere tradidit Dioscorides. Auget etiam illud magis admirationem , quod idem Plinius intiborum remedia ac præsertim illius quod cichorium à Græcis dicitur , cujus flos cæruleus cum sole circumvertitur , priore in libro scilicet vigesimo primo , suo loco , notaverat plurimum ab iis quæ de utroque heliotropio traduntur , differentia.

Simili errore Plinius pentaphyllon atque herbam fraga ferentem pro eadem accepit , ac pentaphylli notas simul ac vires eidem herbæ præter pentaphylli nomen censuit adscribendas. Sic enim libro 25 , de pentaphyllo retulit , pentaphyllum nulli ignotum est ; quum fraga quoque gignendo commendetur. Existimarem tamen in re tam nota esse codicis potius quam Plinii errorem , ac pro pentaphyllo trifolium legi oportere , quoniam ea herba quæ fraga gignendo commendatur , & quæ nulli ignota est , non quinis , sed trinis constat foliis : nisi postea Plinius alia nomina Græca

subjungeret , atque alia afferret indicia , quæ non sunt alterius herbæ quam pentaphylli propria.

Adarcen Plinius inter species harundinum , lib. 16 , connumerat , ubi ita scribit : est & in Italia nascens , adarce nomine , palustris ex cortice tantum sub ipsa coma , utilissima dentibus. Adarcen verò Dioscorides , Galenus & Paulus non harundinis speciem , sed potius falsuginem quamdam in exsiccatis paludibus harundinibus adhærentem esse scripserunt.

Plinius , lib. 35 , inter cæteros colores nativos Lemniam quoque rubricam connumerat , cui inter alia rubricæ genera palma à veteribus dabatur. Hanc præterea multum ab antiquis celebratam cum insula in qua nascitur , refert ; nec nisi sigillatam venditari solitam , unde & sphragidos illi nomen fuerit apud Græcos , hac præterea minium subliniri adulterarique , remque in medicina preclaram esse testatur : omnes enim huic Lemniæ rubricæ facultates subscribit , quas prisca Medici in terra sigillata tradiderunt. Videtur itaque Plinius Lemniam rubricam & Lemniam sphragida , sive terram sigillatam eandem esse , existimasse. At Galenus , tum aliarum rerum quæ sunt in medicinæ usu , tum hujus præsertim terræ sigillatæ diligentissimus investigator , ut qui , quemadmodum de se scribit , longis itineribus ad Lemnum insulam navigaverit , ob nullam aliam causam , nisi ut Lemniam sphragida & quando nasceretur , & qualisnam esset oculis ipsis , contemplaretur : aliud esse rubricam Lemniam , aliud Lemniam sphragida in suo de theriaca ad Pisonem libro , apertissime ostendit ; ita enim in eodem libro de Lemnia sphragide , sive terra sigillata scribit : præstat autem eam non appellare rubricam , sed terram ; est enim quædam rubrica quæ in insula Lemno nascitur , qua ad alios utimur effectus diversos ab his ad quos terra sigillata adhibetur. In nono autem sui de simplicibus medicaminibus libro , idem Galenus terram Lemniam tribus distinguit generibus. Primum est ejus quæ sacra dicebatur , quam neminem præterquam Dianæ Sacerdotem attractare fas erat , cui etiam ejusdem Dæ signatura imprimebatur , atque ob id lemnium sigillum vocabatur. Secundum ejus

quæ est vere rubrica, qua fabri lignarii utebantur. Tertium illius quæ vires habet abstergentes, atque ob id erat in usu fullonum præcipua. Si itaque in re quam adeo curiose investigavit Galenus, eidem magis quam Plinio credere oportet. Non rectè Plinius quæ de terra sigillata à veteribus Medicis tradita fuerant, eadem Lemniæ quoque rubricæ, quæ inter colores ponitur ac non fuit tantæ celebritatis, ut non nisi sigillata venderetur, neque eosdem habet quos lemnium sigillum in medicina usus, censuit adscribenda. Et hæc quidem omnia probant Plinium ea quæ omnino invicem distant, aliquando rei, sæpius verò nominis similitudine deceptum, eadem esse existimasse.

De cisso verò ac cistho quamquam non per volumen sed per privatam epistolam, ut quod nolim mihi cum homine mihi amicissimo, quem colo, & observo, publicas esse de studiis contentiones, tuis quibus mihi pro Plinio objecisti rationibus respondere statueram; hic tamen locus exigit ut pluribus etiam argumentis quam in dictatis feceram, ostendam Plinium alterum ab altera nescivisse distinguere. Plinius, lib. 12, describens omnia hederarum genera, prima in marem ac fœminam dividit, ac utriusque florem similem ait rosæ sylvestri, colore floris in mare ad purpuram accedente; ex quo illud intelligi voluit fœminæ florem magis albescere. Hæc autem maris ac fœminæ differentia, florisque in figura similitudo, in colore diversitas, neque à Theophrasto, neque à Dioscoride, neque ab alio gravioris auctoritatis viro, in hederâ, sed in cisso plane describitur. Verisimile igitur est Plinium nominis vicinitate deceptum eo in loco quæ de duobus cisthi generibus traduntur, hederis tribuisse. Idem Plinius, lib. 12, ubi de ladanò tractans quo pacto ab hircorum barbis depectatur insinuat, ita scripsit, scilicet: hederæ, flore deroso partibus matutinis cum est torulenta Cypros. Deinde nebula sole discussa, pulverem madentibus villis adhærere, atque ita ladanum depecti. Potestne lucidius ostendi Plinium pro cistho cisson, id est, hederam accepisse? Nam quis unquam retulit præter Plinium qui cisson, id est, hederam pro cistho posuit, pingue illud quod à ladanum herba

herba quæ etiam cisthos dicitur, ladanum nuncupatur, barbis hircorum hederam, vel hederæ florem, depascentium adhærescere. Hoc enim de cistho, sive lada, quod & ladani nomen indicat ab eadem herba derivatum, non autem de cisso sive hederæ; Dioscorides Galenus, Paulus, & quicumque de ladani genitura scripserunt, uno consensu retulerunt. Quin Plinius ipse eodem in loco ita scribit: sunt qui in cypro herbam ex qua id fiat, ladanum appellant, etenim alii ladanum vocant: ac postea lib. 24, de eadem herba ac ladano non aliter scripsit, quam supra commemorati viri, hæc enim sunt ejus verba: Ledon appellatur herba ex qua ladanum fit in Cypro caprarum barbis adhærescens; est igitur cisthos, vel lada sive ledon, non autem cissos, id est hederæ, cujus flore depasto ladanum hircorum barbis adhærescit: quod Plinius ipse hoc in loco, lib. scilicet 24, plane confirmat, quamvis lib. 12, visus sit dubitasse utrum esset hederæ, vel lada, ex qua in Cypro ladanum fieret. Cujus dubitationis originem inde emanasse crediderim, quod aliquando ex cisso, aliquando ex lada, quoniam utroque nomine eadem herba indicatur, ladanum colligi, apud diversos Auctores legisset. Ipse tamen modus quem Plinius insinuat quo pacto ladanum hircorum barbis adhærescat, facile ostendit fruticem, vel herbam cui pingue illud insideat, humilem esse ac per terram se spargentem, non quemadmodum hederæ per arbores se ab humo attollentem, cum ita scribat: deinde nebulâ sole discussâ in pulverem madentibus villis adhærescere; neque enim barbæ hircorum hederam depascentium, quæ ut nonnullis placet, hederæ dicitur quia edita petat, nebulâ in pulverem sole discussâ maderent, nisi non cissum, sive hederam, sed chamæcissum potius hoc est hederam humi repentem depascerentur. Atque quo pacto hoc etiam in Cypro insula fieri possit in qua, si Theophrasto gravissimo Auctori credimus, nec hederæ quidem nascatur, siquidem Cypros insula sit ad Asiam pertinens, ut omnes Cosmographi consentiunt, nec Plinius ipse dissentit, qui etiam frustra ab Arpalo hederam in Asia satam affirmat. Utrum verò suis temporibus in eodem cœli tractu proveniret, non asserere ausus; id tantum

scripsit : hederam jam dicitur in Asia nasci ; unde luce clarius apparet Plinium in eundem errorem incidisse , in quem lapsus est Avicenna , cum in suo de simplicibus medicaminibus lib. herbam ex qua fit ladanum hederæ speciem significavit. In eodem 24 libro , Plinius cum post factam de hederis mentionem de duobus quoque cisthi generibus scribit , ea verba subjungit : sub his maximè nascitur hypocisthis ; ex quibus videtur innuere sub his quidem cisthi generibus maximè nasci hypocisthidem , sub hederis autem nasci etiam aliquando , licet non adeo frequenter : neque enim eo in loco aut alibi Plinius de aliis cisthi generibus aliquid dixerat , ut id maximè ad eorum potius quam ad hederarum comparisonem posset referri. Possum ergo sic colligere : Hederam apud Plinium dividitur in marem ac foeminam ; utriusque flos similis rosæ sylvestri ; describitur eodem Auctore : In insula Cypro hederæ flore deroso , ladanum hircorum barbibus adhærescit ; sub hederis quoque hypocisthidem nasci aliquando significat. Hæc autem omnia à nullo auctore , excepto Plinio , de hederis scribuntur , aut sensu ipso , sive experientia comprobantur , sed de duobus cisthi generibus plane traduntur , atque usû ipso ita esse cognoscuntur. Hæc igitur evidentissima sunt argumenta Plinium eodem cum cæteris errore deviasse , qui cisthon à cisso , hoc est ab hederam , nesciverit discernere. Atque his quidem , ut ego arbitror , rationibus motus est Auctor libri qui *cornucopia* inscribitur : vir , ut apparet , in herbarum investigatione non indiligens ; neque omnino earum imperitus , ut de hederis tractans scribat cisthon à quibusdam inter hederarum genera connumerari. Hoc enim in Plinio est ita manifestum , ut de eo nulla dubitatio haberi possit. Sed quoniam , ut in proverbio dicitur , si cæcus cæcum ducat , ambo in foveam cadunt ; existimavit idem vir , alioquin Græcarum doctissimus litterarum , cisthon esse arbusculam quandam à lada differentem , atque ab illa cisthum , ab hac ladanum idem pingue , quod utriusque plantæ foliis infideat , appellari ; cum tamen Dioscorides , Galenus , & Paulus eandem esse testentur cisthon & ladam , sive ledon , à qua id genus odoris quod ladanum dicitur , nomen accepit.

Neque vero in eo tantum Plinius errasse videtur quoniam, ut supra ostendimus, res omnino diversas pro eisdem accepit; sed ob id etiam quod easdem ob nominum varietatem putavit esse diversas, quamquam & eas quæ eodem nomine nuncupantur, variis in locis tam variè descripserit ut, quamvis eadem essent, ipsum tamen differentes existimasse jure, quispiam possit arbitrari.

Glasti, similis herbæ plantagini, succo scribit Plinius, lib. 22, infici vestes, idque ei herbæ nomen esse apud Gallos; nostro quoque ævo, paucis mutatis litteris, quadum appellatur. At constat hanc eandem herbam à Græcis isatidem vocari: nam Dioscorides scribit isatidis succo uti infectores lanarum, eandemque herbam habere folium plantagini simile, atque à Romanis glutam, vel glastum nuncupari: at Plinius, lib. 20, isatidem tertium genus facit lactucæ sponte nascentis; quarto, simili lapacio sylvestri, dicit uti infectores lanarum, quod etiam ipsum à Græcis isatidem dici idem Plinius eo in loco facile indicat, quoniam eisdem effectus quarto generi tribuit, quos Dioscorides isatidi assignat. Cum igitur Plinius nullam eodem in loco admonitionem adjecerit, eandem esse hanc isatidem à Græcis vocatam quam, lib. 22, à Gallis glaston appellari docuerat, videtur profecto ignorasse quam herbam Græci isatidis nuncupatione significarent: alioquin, sicuti easdem vires in quarto genere lactucæ sponte nascentis scripserat, quas in isatide Dioscorides, ita eodem folia plantaginis, sicuti in glasto fecerat, designasset. Quid quod etiam, nisi menda sit codicis, quæ à Græcis dicatur isatis, radiculam à Latinis vocari, ac foliis oleæ constare, scribitur ejusdem Plinii libro 19; ac postmodum eandem radiculam non isatim, sed struthion potius ab eisdem Græcis appellari, ejusdemque ramos tingentibus præparari, lib. 24 insinuat. Quænam igitur hæc erit nominum ac rerum ipsarum confusio, si eadem herba aliquando glasti, aliquando radiculæ, aliquando isatis, aliquando struthii nomine in Plinio legatur, & nunc oleæ, nunc plantaginis, nunc vero lapacii folio describatur? Non abs re itaque Venerandus antistes Petrus Barotius, Episcopus Patavinus, quemadmodum in omnium

bonarum artium disciplina eminentissimus, ita in hac quoque medicinae parte, neque ipsis Medicis inferior, herbarum notitiam nostris temporibus pene impossibile arbitratur, quoniam prisca earum nomina sunt nobis ignota, in nulla vero tam manifesta indicia ab antiquis tradita habemus, quin totidem ex adverso in contrariam possint auferre sententiam, sive hæc aut tradendi aut discendi herbarum scientiam difficultas inde habeat originem, quod variis anni temporibus herbarum faciem cum ætate commutent, sive quod earum colores atque figuras non tam facile sit homini describere, quam Naturæ pingere atque formare. Hinc illa Auctorum in eisdem notificandis dissensio, hinc illa nominum ambiguitas, ut ferè major pars Medicorum nesciat quid struthii (quod Arabes conditi appellant), quid eupatorii, quid centaureæ majoris, quid alfinis, quid oxymyrines vocabulis antiqui Auctores significare voluerint. Qui vero sese scire opinantur, illi etiam in majori errore versentur; nam quum sæculum nostrum ab Hippocrate, Dioscoride, Galeo, atque omni veteri medicina ad garrulas quasdam atque sophisticas disputationes declinaverit, multa nos latent quæ, si Veterum libros ita legendos censeremus, sicuti calculatores Jacobos, Conciliatores, plus quam Commentatores reliquosque hujuscemodi Auctores, in quibus plurimum ostentationis, minimum utilitatis, non ignorarèmus; neque enim impendio arduum esset, si non omnia, saltem earum pleraque cognoscere, quæ adeo familiaria sunt, ut non modo ad medicinam, sed ad alios quoque usus aliquando adhibeantur, quemadmodum de oxymyrine atque arctio sumus indicaturi.

Nam quum hæc atque alia similia nomina plurimum sint ab illis quibus hodie in eisdem rebus significandis utimur, differentia, hinc plerumque accidit ut, cum eadem in Veterum libris lectitantur, aut medicamina peregrina, aut à communi usu remotissima esse putentur, quum tamen nemo sit qui illa in horto suo non habeat, ac non eisdem frequentissime utatur. Non sine omni tamen periculo, quum quis eis aliter utitur, quam prisca medicinae Auctores statuerunt, siquidem quid ipsi de hujuscemodi rebus

senserint coniectare non possumus; quarum nomina apud eosdem
 usitata ignorantur, tum verò maximè (uti diximus) aberratur,
 quum quispiam se nosse existimat quid aliquo nomine ab antiquis
 iudicetur; quod tamen sub alia ab eisdem nuncupatione com-
 prehenditur, quemadmodum in eupatorio, centaurea majore, ar-
 gemonio, ac plerisque aliis plantis contingit, pro quibus diversa
 ab iis quas eisdem vocabulis Antiqui designarunt, quotidie à nostræ
 ætatis Medicis recipiuntur; quibus tamen non adeo Plinius quam
 Arabes Auctores, qui & ipsi, alius aliter, de eadem re tradide-
 runt, errandi occasionem præstiterunt. Avicenna scribit eupato-
 rium habere folia cannabis, florem nenuparis: Mesuè idem eupato-
 rium foliis centaureæ minoris floribus subcitrinis longitudinis
 paucae constare. Serapio foliis pentaphylli aut cannabis florem, au-
 tem non explicat. Fortunatum esse oporteat qui divinare volue-
 rit, quisnam horum veriora retulerit. Ac quod Medicus ille pre-
 cabatur, qui medicinam forti commiserat: Dii sua cuique reme-
 dia quibus illa extraherentur, secundarent, itidem à nobis oran-
 dum, ut bonâ fortunâ in verum incidamus Auctorem. Bene ta-
 men se res habet, quod ea, de qua paulò ante loquebantur, isatis
 non est sicuti eupatorium in medicina frequens; neque enim de
 ea minus quam apud Plinium legitur, varia à nostris traduntur
 qui Arabes Auctores sequuntur, quibusque maxima ætate nostra
 fides adhibetur in exponendis vocabulis, medicamina quæ in li-
 bris veterum Medicorum leguntur, significantibus. Hanc à Græcis
 isatidem herbam appellatam, Arabes *nil* atque *nilegi* appellant,
 licet hoc & Simon Genuens, & Auctor Pandectarum, & Con-
 ciliator in expositionibus Dioscoridis ignorasse videantur. Nam
 Simon isatidem nunc sine aspiratione, nunc cum aspiratione
 scribit, & aliquando *osatim*, aliquando isatidem vocat, si qui-
 dem in littera *I* refert Dioscoridis de isatide verba; neque, ut in
 aliis quorum certiorum habet scientiam, admonet, isatidem eam-
 dem esse, quæ *nil*, sive *nilegi* ab Avicenna atque Serapione ap-
 pellatur; quin *nil* herbam Arabicè dictam, nescine Græcè, non
 autem isatidem vocari asseverat: atqui facile erat advertere, quod

ea quæ de isatide sativa & sylvestri à Dioscoride scribuntur, eadem ferè omnia de *nil*, sive *nilegi* à Serapione atque Avicenna traduntur, quamquam & hi ambo Auctores hanc herbam ipsam quæ à Græcis isatis diceretur, non satis novisse videantur; alioquin non ita varii atque ancipites in eadem referenda fuissent. Serapio quidem *nileg* suam quam pro isatide posuit, quamvis ex sententia Dioscoridis eandem describat, affert tamen & aliorum Auctorum sententias, quorum aliqui *nileg* habere florem coriandri dixerunt, aliqui folio phaseolorum constare; quas quidem opiniones facile improbare potuisset, si herbam ipsam non tam ex aliorum scriptis quam ex se ipso cognitam atque perspectam habuisset. Idem Serapio plantam quæ *habnil*, id est granum Indicum gignit, scribit esse similem plantæ *lebib*, id est invololo, sive volubili, ut vocabulis utar apud Medicos nostros usitatis, ac ramis præterea foliisque viridibus, flore in cujusque folii radice purpureo constare; pluraque alia ejusdem plantæ addit indicia, quæ plane ostendunt eam esse omnino ab isatide differentem: hinc ortus est Simonis error, qui de *nil* in littera *N* ita scripsit. *Nil* Arabice est Indicum, quo panni tinguntur, & est succus plantæ similis volubili; semen ejus inter laxativa ponitur, in quibus verbis si Simon illud Indicum innuat, de quo Dioscorides, Galenus & Paulus tradiderunt, multiplex est mendacium. Neque enim Indicum est herbæ succus; verum, ut scribit Dioscorides lib. 13, & Plinius quoque idem retulit, lib. 35, Indicum est duorum generum; alterum quod fit harundinum indicarum spumæ adhærescente limo, alterum ex purpuræ spuma in purpurariis officinis cortinis innatante: si verò ita Indicum accipiat, ut nos vulgò vocare consuevimus succum quemdam herbæ, quæ à Græcis isatis, à nostris gadum, ut antea docuimus, vocitatur, quod Indicum dixerit herbæ succum, non sanè à vero dissentit. At quod ea herba ex qua is succus exprimitur, qui Indicum appellatur, sit invololo similis, tam est in propatulo falsum, ut improbatione non egeat. Idem Simon in littera *H* refert, ex sententia Theodori Prisciani, isatim esse rubeam tinctorum. Post mo-

mentum in littera *O*, dicit ofatim, ut Macer scribit, esse gratam tinctoribus herbam; quæ dicta tam varia non parvam fidem faciunt, ignorasse Simonem quid apud Græcos ifatis, & apud Arabes *nil* significaret, quamquam in hoc postremo Simoni sit ignoscendum; nam & Arabes ipsi de eadem *nil*, sibi non constant, quemadmodum ex scriptis Serapionis probavimus. Avicenna quoque, quamvis vires potius ac proprietates plantarum enarrare, quam earum effigies indicare studuerit, quum tamen ipse quoque de eadem ifatide tribus in locis sub *nil* vocabulo scribat, merito suspicionem affert, se etiam titubasse, atque ancipitem fuisse quidnam esset ifatis: nam in littera *N* eadem de *nil* scribit, quæ de ifatide Dioscorides, quoniam eodem modo dividit in fativam, atque sylvestrem, atque easdem ferè vires ac proprietates herbæ *nil* tribuit, quas ifatidi Dioscorides. Sed rursus idem Avicenna in littera *G* ita scribit: *guasmein* est folium *nil*; & quædam alia sub infert, quæ in littera *N* de eodem folio declaraverat; unum tantummodo addit, quod capillos inficit. Non tamen in iis, neque à se ipso, neque à Dioscoride multum Avicenna dissentit; ob id tantum reprehendendus quod frustra de eadem re in diversis litteris scribat. At in eadem littera *G*, plurimum à Dioscoride ac veritate ipsa videtur discrepare, de grano enim *nil* ita scribit; granum *nil* est cartamum Indum: deinde multas proprietates subinfert, quæ nihil ad ifatidem pertinent; pro qua *nil*, sive *nileg* idem Avicenna in *N* littera retulerat. Mesue quoque hunc errorem animadvertens, ubi de cartamo scribit, dicit quosdam falso putasse cartamum esse granum *nil*. Nec minor est apud Auctorem Pandectarum in eisdem rebus nominibusque colluvio, nam & ipse falso scripsit, quod Arabice nigel dicitur, nesme à Græcis appellari, à Latinis autem indicum: & quamvis herbæ *nileg*, sive indico omnes facultates subscripsisset, quas Dioscorides atque Galenus & Paulus ifatidi tribuunt, idem tamen alio in loco videlicet in littera *B*, scribit ofatidem, vel potius ifatidem & *borith* Græce, Arabice Autem *agifdo*, Latine saponariam, vel herbam fullonum, omnibus hæc nominibus

eandem herbam nuncupari ; ex quibus verbis videtur innuere isam quam ipse vitiose osatim appellat , esse radiculam illam , cujus adeo succum in purgandis sanis Plinius , lib. 19 , extollit , nisi quod postmodum proprietates subscribit , quæ non sunt radiculae , seu herbae fullonum , sed isatidis potius , id est , herbae tinctorum propriae . Quantum vero huic Auctori Pandectarum credere debeamus , uno ejusdem viri ignorantiae argumento recitato patebit . Docet Dioscorides ex foliis chamæleæ cum duabus partibus absinthii addito melle , vel aqua , fieri catapotia , id est pilulas . Hæc autem bonus vir quicumque fuerit qui libros omnia mendacia continentis composuit , nesciens catapotia apud antiquos significare eas quas nos vulgò pilulas appellamus , dixit docere Dioscoridem fieri trociscos admixto absinthio duplici mensura & una parte chamæleæ & catapuciae , quasi apud Dioscoridem hoc verbum catapotia non pilulas , sed plantam potius , quæ vulgò catapucia dicitur , significaret .

Sed ne ; dum aliorum potius quam Plinii errata persequimur , usque ad fastidium volumen excrescat , ad propositi nostri institutum revertamur . Echios alterum genus describit Plinius eodem quo Dioscorides modo , lanuginè spinosâ & capitulis viperis stipilibus . Hanc eandem refert Dioscorides , lib. 4 , ab aliquibus Alcibium vocari : Plinius tamen , lib. 27 , quasi de alia re verba faciens quam de echi , quam lib. 26 , contra serpentes bibi ex vino & aceto docuerat , ita scribit : Alcibium qualis esset herba apud Auctores non reperi , sed radicem ejus ac folia trita ad serpentis morsus imponi & bibi jubent . Sic Dioscorides , lib. 4 , echios radicem ac folia è vino potari jubet contra eosdem serpentes , esse vero eandem alcibion & echion , illud non tenue est argumentum , quod neque Dioscorides , neque Paulus de alcibio seorsum scripserunt , sed de echi tantummodo , quam alio vocabulo alcibium , sive alcibidion , dici pariter retulerunt . Nicander etiam , in Theriacis suis ; id est in eo libro in quo remedia scribit contra animalia venenata , eandem herbam alcibium & echin utroque nomine nuncupat , atque ejusdem libri expositor.

fitor. Alcibium quidem ab inventore, velut Demetrius inquit, ab Alcibio quodam qui primus ex eadem herba remedium sensit, Echin autem quoniam contra viperarum ictus utiliter bibitur, scribit appellatam.

Sed quoniam de theriacis facta est mentio, non possum me temperare quin hoc in loco Medicorum nostrorum errorem patefaciam, qui nobile illud antidotum, quod theriaca vocatur non ἀπὸ τῶν θηριῶν, id est à feris contra quorum venena exhibetur, aut quæ in ejusdem compositione miscentur (non sunt autem aliæ quam viperæ), sed à quodam serpente qui proprio nomine *tirus* nuncupetur, quemque omnino huic antidoto addere oporteat, nomen traxisse opinantur. Eundem autem serpentem ex Ægypto usque petunt, & qui fidem facere volunt se omnia diligentissime acquisivisse, quæ ad theriacas compositionem sint necessaria una cum aliis, quæ eidem mixturæ adjunguntur, publicè visendum exponunt, sed neque serpentem illum norunt, quem hujus antidoti inventores theriacæ addi jusserunt, neque pleraque alia; quæ in eadem compositione junguntur. Neque enim *tiri* nomen in libris Arabum aliud significat, quam eam serpentis speciem quam Græci echidnan, nos viperam appellamus, videntur siquidem Arabes quod nomen est generis apud Græcos, tribuisse speciei; nam vipera *thèriou*, id est feræ species est. Arabes autem viperam pro therio, thiron (corrupto vocabulo) nominant; & quia Galenò & Paulo trocisci, sive pastilli theriaci nuncupantur, quoniam in ipsis *thèria*, id est viperæ quæ è genere ferarum sunt, commiscentur, ab Avicenna, in descriptione theriaces Andromachi, trocisci tiri appellantur. Nihil verò aliud in libris Arabum significare tiron quam viperam, vel eo potissimum argumento probatur, quod quæcumque Serapio de tiri carne conscripsit, & quonam modo pro usu medicinæ paretur, & quonam præstet effectus. Hæc omnia à Dioscoride, Galeno ac Paulo, de vipera serpente scribuntur, quorum etiam Auctorum, Dioscoridis præsertim atque Galeni, idem Serapio in hujus serpentis usu affert testimonia; atque tirus, neque aliud pro tiro serpentis

nomen præter echidnam, id est viperam, usquam in Galeno aut Dioscoride legitur. Constantinus autem qui medicinam in Arabum libris edidit, signa morfus tiri atque ad eundem remedia non alia quam Dioscorides in echidna, id est vipera retulit. Scribit Plinius libro nono, pilo carentium duo tantum animal generare, Delphinum & viperam; hoc idem de tiro legitur in libris Aristotelis de animalibus ex Arabica in linguam Latinam translatis. Pudet me opinionem tam vanam quæ se ipsam refellit, pluribus argumentis improbare. Neque satis mirari possum multos ætate nostra Medicos celeberrimos, hæc varia in diversis linguis interpretamenta parum diligenter intuentes, quum aliquando tirum, aliquando viperam in Medicorum libris lætitarent, non nominum tantum, sed animalium quoque diversitatem esse existimantes, alios credidisse trociscos è vipera, alios è tiro, tirumque esse peregrinum serpentem, quem ad theriacos compositionem ex Syria usque querere oporteret. Utinam tiri, id est viperæ quæ vulgo à quibusdam *marassi*, à quibusdam *scorzones* appellantur, in Italia non nascerentur! Neque enim dolendum esset nos eo carere serpente, quo etsi aliquando ad hominum salutem uti possumus, sapius tamen est suo veneno noxius quam remedio salutaris. Hujus tamen erroris præcipuus ut mihi videtur Auctor fuit Avicenna, qui cum varias theriacas compositiones scribat, eisdem trociscos qui in eadem theriaca miscentur, aliquando trociscos è viperis, aliquando trociscos tiri nominat: atqui idem trocisci in quibus viperæ ponuntur, non alia ratione trocisci theriaci à Græcis appellantur, nisi quoniam theria, id est viperæ quæ ex ferorum animalium genere sunt, eisdem trociscis adjunguntur. Durat tamen hæc, ut diximus, persuasio apud nostros, tirum serpentem alium esse à viperis, qui quoniam apud Ægyptios tantummodo reperitur, non aliunde quam ex Memphi optimam ad nos theriacam apportari arbitrantur. Gentilis etiam maxime ævo nostro auctoritatis Medicus in expositionibus suis in quintum Avicennæ librum, vipersas ex quibus docet Avicenna fieri trociscos, existimat non esse id serpentis genus, de quo Ni-

cander, ut Galenus etiam testatur, elegantissimo carmine Græco; in hanc sententiam scribit, quam nos ut potuimus in Latinam vertimus linguam:

Vipera scæva caput lætali dente mariti
 Mordicus abscindit, sed nata è femine proles
 Viscera dilaniat matris, lucemque requirit.
 Sic patris interitum sub primo ulciscitur ortu.

Hæc autem sunt Gentilis loco quem diximus verba: Ut apparet; vipera sumitur pro communibus serpentibus, non pro illis quæ caput masculi in specie sua præscindunt quando coit cum ea; unde filii facientes matris vindictam eas scindunt. Sed quod hoc ipsum serpentis genus de quo scribit Nicander, ac non communes serpentes, ut opinatur Gentilis, in theriaca miscere oporteat; docet Galenus in suo de theriaca ad Pisonem libro, in quo de vipera quæ ponitur in theriaca, ita ex Nicandri sententia refert: Hoc autem animal, quod vipera dicitur, hujus præ omnibus aliis caput ad perniciem idoneum: ferunt enim ipsam ore aperto semen maris excipere, quo deinde suscepto ejusdem caput abscindit; talis est viperarum exitialis complexus; demum ex femine geniti catuli, quodam naturæ instinctu, uterum matris abrodunt, atque erumpunt in lucem, mortem patris vindicantes. Hæc vero etsi non scribantur ab Avicenna de viperis, multa tamen alia de eisdem exponit, quæ etiam Galenus, in eo quem diximus de theriaca ad Pisonem libro, de echidnis, id est viperis, refert; nam ea quam notat Avicenna inter marem ac foeminam ex numero dentium differentia, in eodem libro scribitur à Galeno inter echin & echidnam, id est inter viperam marem ac foeminam, adeo ut nulla dubitatio relinquatur, Avicennam non communes quosdam, sed proprii generis serpentes, quemadmodum & Galenum, in compositione theriacis misceri voluisse, licet eosdem serpentes aliquando tiros, aliquando vipersas nominans, plurimis errandi dederit occasionem. Sed & alii non pauci præter hunc de tiro & vipera in Avicenna atque ejus expositore Gentile leguntur

R r ij

errores, in ejusdem theriacis descriptione ; nam , cum idem Avicenna primam Andromachi compositionem maximè probet , adè ut nihil ei aut addendum , aut subtrahendum , aut omnino immutandum existimet , eandem tamen in multis à vera Andromachi descriptione differentem quinto sui voluminis libro notavit , bis enim in eadem centauream reperit , & pentaphyllon prætermittit , quod tamen ab Andromacho inseritur , centauream vero pro pentaphyllo esse ab Avicenna scriptam , facile est animadvertere. Paulus enim quem maximè secutum fuisse videtur Avicenna , quum Andromachi compositionem recitat , in quadam ejusdem particula ita scribit : Smyrnes , croci , xinziberis , rupontici , pentaphylli , calamenti , prasii , petroselini , stichados , & reliqua , eundem ordinem imitans Avicenna ita notavit : myrrhæ , croci , zinziberis , reubarbari , centaureæ , calamenti montani , prasii , petroselini , stichados. Quî lucidius possit ostendi centauream pro pentaphyllo positam , cum præsertim eandem centauream in eadem theriacis descriptione ponat Avicenna , atque in hac totius compositionis particula omnia quadrent in Paulo & Avicenna , præter centauream pro qua pentaphyllon in Paulo atque Andromacho legitur ? Quod etiam animadvertit Gentilis qui , cum videret centauream bis in Avicennæ descriptione positam , & prætermissum pentaphyllon , non temerè centauream pro pentaphyllo scriptam judicavit. Quod vero pro rupontico Avicenna reubarbarum scribit , eadem qua Andromachus Paulusque mensura , non est admodum admiratione dignum : quam enim radicem Græci ruponticum vocant , eandem Arabes reubarbarum. Est vero longe diversa ab ea quam nos vulgo reuponticum appellamus , quæ non ut prior , in his quæ supra Pontum regionibus nascitur , unde etiam nomen sortita videtur , sed & in Italia & in pluribus aliis provenit locis , hanc tamen nostri temporis Medici pro reubarbaro , id est ea radice quæ à Græcis ruponticum appellatur , geminato pondere ad eosdem adhibent usus. Quod si interrogentur ubi apud Dioscoridem , aut Galenus , aut etiam Serapionem , atque Avicennam , de hac eadem radice quæ est tantum colore reubar-

baro similis, figura vero atque natura ac solo in quo nascitur plurimum differens, aliquid legerint, tam respondere quid sciverint quàm de re ab omnibus penè ætate nostra ignorata; quam tamen nos aliquando sumus indicaturi: hic enim non omnia docere, sed plures tantummodo errores aperire, atque homines admonere statuimus, ne tam temerè atque inconsultè eis medicaminibus utantur, quorum quum nullam ex probatissimis Auctoribus habeant scientiam, neque veram etiam atque securam tenere possint experientiam.

Miror tamen Gentilem nihil de hac varietate nominum in Andromacho, atque Avicenna dubitasse; cum tamen idem Gentilis in his ipsis Andromachi atque Avicennæ descriptionibus, comparandis tam diligens haberi voluerit, ut notandum censuerit Macedonicum ab Andromacho in theriaces descriptione positum, ab Avicenna autem prætermisum. Visus est enim existimasse Gentilis id quod plures, ne dicam omnes, etiam ævo nostro Medici opinantur, petroselinon esse id herbæ genus, quod passim nascitur in hortis, ac vulgo etiam petroselinon nuncupatur; sic etiam Macedonicum eam apii speciem quam aliqui vulgo macerones appellant putasse idem Gentilis apparet: quâ, in re facile ostendit vulgarem se potius quamdam habuisse herbarum notitiam, quam eam, quam Dioscorides, atque Galenus, ac reliqui veteres Medicinæ Auctores suis in libris posteris reliquerunt. Est enim petroselinon, ut 3 lib. scribit Dioscorides, semen simile ammi, quod non ubique provenit, sed in Macedonia in montium gignitur præcipitiis; undè & à loco, & à patria in qua nascitur, petroselinon Macedonicum dicitur. Galenus quoque de hoc eodem in suo de theriaca ad Phamphilianum libro ita scribit: Omnes igitur affirmarunt irim esse optimam, quæ in Illyria nascitur; petroselinon autem Macedonicum, asphaltum vero Judaicum. Nihil igitur Avicenna ex rebus quæ in theriaces compositione miscentur, hac quidem ratione prætermisit, quoniam petroselino Macedonicum non adjecit, sed patriam tantum in qua nasceretur omisit.

Illud vero difficilioris est in Avicenna excusationis, quando sagapenon in sua descriptione tacuerit, quod tamen cum aliis ab Andromacho jungitur : atqui ipse Avicenna, cum variari mensuras medicaminum in diversis descriptionibus insinuat, eandem varietatem non minus in sagapeno, sive, ut ipse scribit, serapino, quam castoreo accidisse, confirmat. Neque dici potest sub appellatione bezaard serapinum intelligi; nam paulo inferius Avicenna eo nomine galbanum significari demonstrat, quod tamen galbanum in secunda theriaces descriptione connumeratur ab eodem Avicenna inter sex medicamina quibus secunda descriptio super abundat à prima : adeo omnia in Avicenna sunt dubitationibus plena. Nam & in prima descriptione bdellium subalbidum ab Avicenna ponitur, de quo nulla fit, neque ab Andromacho, neque à Galeno, aut Paulo, Andromachi compositionem referentibus, mentio. At si ordinem Pauli, quem Avicennæ imitari videtur, diligenter attendimus, pro galbano bdellium subalbidum, pro sagapeno bezaard ab Avicenna scriptum reperitur; Paulus siquidem in una ejusdem compositionis particula ita scribit : Seminis dauci galbani, sagapeni, asphalti, opoponacis, castorei, centaureæ, clematidis. Ana. 3, 11, apud Avicennam autem ita legitur : Dauci, bdellii subalbidi Ana. aureos 3, bezaard, asphalti, opoponacis, centaureæ minoris, aristolochiæ rotundæ, omnium aureos. His facile est intueri in hac theriaces portione, pro galbano quod in Paulo semen dauci statim subsequitur, positum esse ab Avicenna bdellium subalbidum quod, ut diximus, Andromachus, Galenus & Paulus omnino prætermittunt; pro sagapeno autem in eodem ordine scribi ab Avicenna bezaard; pro aristolochia autem clematide aristolochiam rotundam, & castoreum, quod ab Andromacho in theriaces compositione ponitur, ab Avicenna in ejusdem antidoti descriptione prætermittitur; aut si postea subjungitur, quum ejusdem pondus variari in diversis descriptionibus admonet, qui tueri poterimus Avicennam, ne in numero medicaminum ex quibus tota theriaces mixtura conficitur, errasse videatur? Erunt enim castoreo adjecto sexaginta quinque, non autem

sexaginta quatuor, quem numerum Avicenna in prima descriptione noravit. De quo etiam numero scrupulus non latuit Gentilem, adeo ut in Avicennæ descriptione superfluere existimet feminis fiseleos, quum statim antea fiseleos scribatur, quod idem esse Gentilis arbitratur. At si Pauli contextum inspiciamus, quem, ut supra diximus in describenda Andromachi theriaca, sequitur Avicenna, pro thlaspeos vocabulo videtur in Avicenna scriptum esse fiseleos; nam in Paulo ita ea particula legitur: Storacis, feminis apii, feseleos, thlaspeos, ameos, chamædreos, chamæpitheos, hypocistidos. In Avicenna autem hæc eadem particula ita se habet: Storacis liquidæ, feminis apii, fiseleos, feminis fiseleos, ameos, chamædreos, fucci hypocistidos. In hac medicaminum connumeratione non differt Avicenna à Paulo, nisi quod pro nomine thlaspeos, ut diximus, scribitur in Avicenna fiseleos. Hanc autem eandem thlaspin Avicenna in descriptione antidoti quod Mithridatum appellatur, nominat alseis, & exponit quod est nasturtium Babylonicum: nam si quis ejusdem antidoti in Avicenna descriptionem Pauli descriptioni comparet, non dubitabit pro thlaspi alseis ab Avicenna, cum reliquis medicaminibus idem antidotum componentibus connumerari.

Neque vero mirandum est de hac thlaspeos in fiseleos aut alseis apud Avicennam transversione, ne dicam perversione: nam & trocisci hedychroi qui in eadem theriaces compositione junguntur, corrupto vocabulo trocisci aldaracaron ab Avicenna appellantur, ab Aliabate autem & Nicolao, ut testatur etiam Gentilis, trocisci diacorali, depravato itidem hedyochroi vocabulo in diacorali. Neque sane de verborum momentis cura esset habenda his quibus tantarum rerum investigatio proponitur, nisi ex nominum ignorantia maximus sæpè in rebus ipsis error accideret; nam Nicolaus quem diximus, cui summa atque præcipua ætate nostra in describendis medicaminum compositionibus fides adhibetur, hac forsitan vocabuli depravatione deceptus, pro darisaan quod in eorundem trociscorum descriptione legitur apud Arabes, ac pro aspalatho quod idem est apud Græcos quod apud

Arabes, darisfaan ponit coralos; sed longe alia res est à coralis, id quod Græcè aspalathus, Arabicè darisfaan dicitur: nam ut primo libro scribit Dioscorides: Aspalathus est planta, quæ in Syria & Rhodo nascitur, quâ unguentarii ad spissanda unguenta utuntur, viresque habet excalescendi ac parumper adstringendi; probatur maximè gravis, subrubens, aut in purpuram vergens detracto cortice, densa, gustu amara, &c. Nonnulli tamen falsò putarunt aspalathon esse malum punicum sylvestre, atque ejus radice pro aspalatho utendum censuerunt; cujus sententiæ etiam Serapio fuisse videtur, ut titulus indicat ejus partis, in qua de darisfaan scribit: Aliqui radicem spinæ Indæ, ut Avicenna refert, qui etiam pro eodem ponit semen aliembut, id est, semen xylocaractæ; aliqui (ut scribit Gentilis) existimarunt esse spinam albam; aliqui cinnamomum; tanta est Auctorum in hac planta dissensio, ut neque quid ea sit, neque quid ejus loco accipi oporteat ex illorum scriptis satis constet; nam & Galenus ac Paulus, quibus in hac parte magis quam Avicennæ crediderim, pro aspalatho non semen xylocaractæ, sed lygi, id est, ejus arboris quam vulgo agnum castum appellamus, recipi in suis antiballomenis asseruerunt.

In eorundem trociscorum hedycroôn, sive aldaracaron, descriptione, pro amaraco scribitur in Avicenna emeruche, & ipse idem Avicenna exponit, quod est alacoe alba; ignotum, scilicet per ignotius, ut dici solet. Hanc enim alacoe albam, aliqui camomillam albam, aliqui matricariam, aliqui cotulam, ut Gentilis testatur, esse arbitrantur. Quidquid vero sit alacoe alba, certum est amaracum pro qua emeruche legitur in Avicenna, nihil eorum significare quod de alacoe alba à diversis Auctoribus exponitur. Est enim amaracus herba odorata, quæ alio nomine sampsyscus appellatur aut eidem sampsyco simillima. Nam & Dioscorides libro tertio sampsyscum à Cissicenis ac Siculis alio nomine amaracum dici testatur, & idem plures alii, in quorum etiam numero est Plinius, confirmant.

Apud eundem Avicennam in prima theriacis descriptione legitur

legitur secæ montanæ, exponitur autem à Gentile quod sit sticados, vel absinthium; sed sticados hoc in loco significare non potest: nam id sub propria appellatione ponitur supra, neque etiam absinthium, quoniam de absinthio in Andromachi theriaca à nullo fit mentio. In prima etiam quam scribit Avicenna ejusdem theriacæ compositione legitur scordion, in secunda autem pro eadem scordio scribitur allium sylvestre; hinc error vulgatissimus emanavit, ut, quoniam scorodon significat apud Græcos allium, pro scordio allium sylvestre non in theriaca solum, sed in pluribus aliis compositionibus accipiant: sed aliud est scorodon agrion, id est allium sylvestre, aliud scordion herba quæ, ut scribit lib. 3, Dioscorides, foliis trifraginis constat, estque præcipui contra venena ac serpentum ictus remedii; unde non abs re & theriacæ & plerisque aliis antidotis admiscetur. De hac eadem herba Galenus in suo de theriaca ad Pamphilianum & de antidotis libro, in hanc scribit sententiam: Scordion optimum affertur ex Creta, quamquam neque improbandum in aliis gentibus reperitur. Scriptum vero de eo à gravissimis medicinæ Auctoribus, quod cum corpora eorum qui in prælio ceciderant, diu infelulta jacere contigisset, quæcumque fors tulit, ut supra scordium jacerent, multo minus quam reliqua sensisse putredinem, atque eas præsertim ex toto corpore partes quas ipsius herbæ tactus defendit; unde creditum est eandem contra animalium venena ac pestifera medicamenta quæ vim habent putrefaciendi, auxiliari. Hanc pariter herbam idem Galenus libro de simplicibus medicaminibus 9, inter cæteras quæ putrefactionibus adversantur, præcipue commendari testatur; quod si, ut scribit Galenus in suo de theriaca ad Pamphilianum libro, unius medicaminis adulterati vitium potest totam theriacæ compositionem corrumpere, quæ nos sperare possimus eandem mixturam optime confici, ubi maxima pars simplicium medicaminum quæ in ipsa junguntur, ignoretur; nisi fortè arbitramur Arabes aut Ægyptios nunc esse quam unquam fuerit Avicenna doctiores, apud quos constat omne philosophiæ ac medicinæ studium jam pridem sui (ut fertur)

Machometi præcepto abolevisse. Illud potius minus mirari oportet, quum neque apud nos, neque apud illos hujus antidoti certa habeatur scientia, theriacam nostris temporibus non eos præstare effectus quos de eadem veteres Medici pollicentur.

Sed ne scribendi prolixitas tardium legentibus pariat, ad id unde digressi sumus, hoc est ad Plinium ipsum, revertamur. Centunculum scribit Plinius, lib. 24, vocari ab Italis herbam rostratis foliis, ad similitudinem capitis penularum, jacentem in arvis; eandem autem à Græcis clematidem appellari, ejus præterea egregium effectum ad sistendum alvum in vino austero testatur. At Dioscorides libro 3, non clematidem à Græcis nuncupatam, sed gnaphalium potius scribit à Romanis centunculum dici, atque eundem ferè in gnaphalio refert effectum, quem in centunculo Plinius; nam ejus folia in vino austero pota dysentericis prodesse confirmat: quod idem Plinius, libro 27, de gnaphalio scribens, pariter asserit. Dioscorides præterea qui omnes clematidis species diligenter atque accuratè conscripsit, nullam tamen hoc nomine à Græcis insinuat vocitari, qualem designat Plinius rostratis foliis ad similitudinem capitis penularum, in arvis jacentem.

Idem Plinius eodem libro 24, atque eodem in loco ubi centunculum nominat, laginem quoque inter clematidas connumerat, quam libro 22, lasinem nominavit. De lasine siquidem, lib. 22, ita scribit: Salutaris est phtisim patientibus. Et libro 24, de lagine ita: Phtisicos juvat cum melle. Item de lasine: Mulieribus lactis ubertatem facit. De lagine similiter: Lactis ubertatem facit. De lasine quoque: Infantium capiti illita nutrit capillum, tenacioremque ejus cutem facit. De lagine pariter: Et infantibus illita capillum alit. Utramque verò & lasinem & laginem in cibis placere, & venerem stimulare testatur. Quorum vicinitas nominum, & pares propemodum effectus argumento esse possint, vel lasinem, vel laginem in utroque libro esse legendum, atque eandem plantam pro diversis bis frustra à Plinio repetitam. Eandem præterea laginem scribit Plinius ab aliquibus echiten vocari, & tenue scamonium, quod dictum me suspicari facit ne laginem &

schiten , pro elxine & eufine, codicis forsitan errore , scribatur. Neque enim agnoscitur planta quæ verius tenue scamonium dici possit, quam ea quam Græci aliis vocabulis & elxinem, & eufinem, & cissampelon etiam appellant : habent enim hæc omnes scamonii notas ; libro siquidem quarto scribit Dioscorides : Elxinen habere folia hederæ similia ; at ejusdem hederæ foliis & elxines pariter scamonium. Libro eodem ab eodem Dioscoride scribitur : Elxine quoque florem fert candidum , calathi figura & plurimo lacte manat , & alvum ciet , sicuti scamonium. Hanc eandem elxinen Plinius (nisi fallor) libro 21 , convolvolum appellat , ob id quod (ut etiam de elxine scribit Dioscorides) omnibus in quas inciderit plantis circumvolvitur.

Ejusdem florem scribit Plinius esse rudimentum Naturæ liliæ facere condiscantis, in quo flore plurimi decipiuntur Litteratores qui, Simonis Genuensis auctoritate freti, existimant eundem florem esse ligustrum, de quo Virgilius : *Alba ligustra cadunt*; quum tamen ligustrum sit arbuscula, quæ quidem flores albos profert, sed plurimum à convolvoli flore differentes. Eadem arbuscula hodie quoque in aliquibus Italiæ locis ab incolis lagustrum, pro ligustro corrupto nomine dicitur. Audio etiam à plebisque caprifolium appellari, quoniam ejus folio capræ præcipuè vescantur, non longè huic dissimilis in Asia nascitur, quæ à Græcis cypros, ab Arabibus alcana vocatur.

Minus verò mirandum sit, Plinium hominem quantum negotiis civilibus deditum, tantum ab omni medicinæ exercitatione remotum, in hac fruticum, ac herbarum contemplatione aliquando cespitasse, quando & Avicenna ipse, quem si vere eum, quem illi omnium ferè ætatis nostræ Medicorum tribuit consensus in medicina principatum mereatur, non solum scriptis, sed rerum quoque experimentis atque operibus verè Medicum fuisse oportuerit, tam in eisdem rebus ad usum medicinæ necessariis, videtur fuisse implicitus atque perplexus, ut hanc ipsam elxinem, sive cissampelon, quæ Latinè convolvolum dici potest, & alfinem, quam scribit Dioscorides auriculam muris à Romanis nuncupari,

& aliam quam Græci propriùs myofotida , id est auriculam muris appellant , & anagalliden quatuor , sanè herbas & natura & figura plurimum differentes , sub unius auriculæ muris appellatione confunderet. Quod si quis pro Avicenna objiciat , potuisse eum & alfinem , & eam quæ proprie auricula muris dicitur , & anagallidem , has tres omnes herbas auriculæ muris nomine nuncupare , quoniam æque omnes foliis muscutorum auribus similibus constant ; hoc totum de convolvolo , cujus folia sunt hederæ foliis similia nequaquam dici potuerit. Cur etiam post momentum Avicenna seorsum de anagallide sub proprio nomine tractavit , cujus antea proprietates in auricula muris assignaverat ? cur etiam ejusdem proprietatibus , alias commiscendas duxit , quæ sunt ejus herbæ quæ proprie muris auricula vocatur , non autem anagallidis peculiare ? Sed ne videamur Avicennam per calumniam falsò reprehendere , ejusdem Avicennæ verba ex secundo ipsius de simplicibus medicaminibus libro in medium afferemus : Auricula muris (inquit) est herba , cujus virtus , secundum Galenum , est propinqua virtuti herbæ qua vitrum abstergitur. Hic Avicenna alfinem sine dubio innuit , quam Dioscorides atque Galenus testantur habere similes vires elxine , id est parietariæ , sive herbæ qua vasa vitrea absterguntur. Deinde subjungit Avicenna , & hoc nomen assumptum est à duabus herbis , quarum una est quam nominat Galenus , & odoratur ex ea odor malvæ , & non habet duritiem. Hæc quidem Avicennæ dicta vera sunt de eadem alsine cujus mentionem facit Galenus lib. 6 , quamquam nihil de tali odore retulerit.

Quod verò demum addit Avicenna , quod altera quam nominavit Dioscorides , sit similis volubili , nisi quia minora habet folia , omnino falsum est. Hoc enim Dioscorides scribit de elxine , quæ & cissampelos dicitur , quod habeat folia hederæ similia , minora tamen. Avicenna siquidem ab effectu hederam volubilem nonnunquam appellat , sicuti eadem ratione hæc ipsa planta , quæ apud Græcos elxine & cissampelos dicitur , Latine convolvolum appellatur. Sed quænam convolvolo cum alsine , sive auricula mu-

ris in foliis, aut flore, potestatisve societas, quamvis tenuis quædam in nomine tantum apud Græcos similitudo reperitur? Nam auricula muris alfine, convolvolum autem ab eisdem Græcis elxine vocatur, quæ sanè vicinitas nominis decepit Avicennam, qui post momentum serpentes avibus, & tigribus urfos geminare videtur, hoc est res omnino differentes in una designare, quum convolvoli effigiem atque anagallidis pariter pingit. Ita enim post verba Paulo ante scripta subjungit: Et est herba expansa super superficiem terræ, parvos habens stipites, domestica, bona, sine odore, & non habet saporem fortem, azulinos habens flores, cujus semen semini coriandri assimilatur. Hæc omnia Avicennæ verba indicant, alterum genus anagallidis, quod florem profert cæruleum, & foemina dicitur; sicuti etiam effectus anagallidis proprii ab Avicenna juncti manifestissimè ostendunt, quos ut antea scripsimus. Cum seorsum de utroque anagallidis genere sub proprio nomine tractat, ipse Avicenna subscribit, addit tamen & aliam quæ non est anagallidis, ex sententia cujusdam Musaich, facultatem; scilicet quod juvamentum ejus est juvamentum absinthii: hoc autem non de anagallide, sed ea herba quæ proprie myosotis, id est auricula muris, à Græcis appellatur, differtque ab alfine & utraque specie anagallidis, legitur apud Paulum, qui eam ad occidendos adhibet vermes. Ex quibus omnibus colligitur verum id esse quod diximus, Avicennam majori errore quam Plinium, qui res easdem tamque diversas exposuit, herbarum naturâ ac figurâ differentium, proprietates ac vires (in uno ut dicitur capite), miscuisse; sed non est nunc nobis cum Avicenna, sed cum Plinio negotium, quare ad ipsum revertamur.

Hic lib. 25 de arctio, quamvis echion errore codicis (ut arbitrator) legatur, ita scribit: Arctium quidam personatiam vocant, cujus folio nullum est latius, grandes lapas ferentem, hujus radicem decoctam ex aceto dant potui. De eadem personatia non multos infra versus Plinius ita scribit: Personatia quam nemo ignorat, licet autem & hic pro personatia perfolata vitiosè scribatur, tamen quod sequitur, probat personatiam esse legendum.

Ita enim subjungit ; Græci verò arctium vocant, folia habet majora etiam cucurbitis, & hirsutiora, nigrioraque & crassiora, radicem albam & grandem; hæc ex vino bibitur denariorum duorum pondere. Videtur profecto Plinius duo arctii genera putavisse, quorum utrumque personata diceretur, alterumque biberetur contra serpentes ex aceto, alterum ex vino. Attamen, & Dioscorides & Galenus, ac Paulus, de uno tantummodo arctio προσοπίτε, id est personata, scripserunt. Esse vero idem arction, sive eandem personatiam quam primo & secundo loco describit Plinius, ejusdem Plinii verba apertissime ostendunt; nam de prima ita scribit: Quidam arction personatiam vocant, cujus folio nullum est latius, grandes lapas ferentem. Hic autem procul dubio, Plinius inuit illam, quæ à nostris tum bardana, tum lapa major appellatur, quam ideo Veteres personatiam dixerunt, quoniam hac propter amplitudinem foliorum ad personatos faciendos utebantur: hanc vero eandem eadem ratione Dioscorides, Galenus, ac Paulus προσοπίτην, id est personatiam nuncuparunt, ac foliis cucurbitæ, nigrioribus tamen atque hirsutioribus constare tradiderunt.

Plinius, libro 15, chamædaphnen ita describit; Est & chamædaphnæ sylvestris frutex & Alexandrina, quam aliqui ideam, aliqui hypogloton, alii daphnen, alii carpophyllon, alii hypelaten vocant; ramos spargit à radice dodrantales, topiarii, ac coronarii operis, folio acutiore quam myrti, molliore ac candidiore, majore, semine inter folia rubro, plurima in Ida, & circa Heracleam Ponti, hæc nisi in montosis. Eandem chamædaphnen postmodum Plinius lib. 24 ita describit: Chamædaphnæ unico ramulo est, cubitali ferè folio, tenui, lauri similitudine, & reliqua. Quis non videat Plinium, eidem plantæ differentes descriptiones afferre? est enim prior descriptio in daphnæ Alexandrina, non autem in chamædaphnæ, lib. 4, à Dioscoride tradita. Esse vero chamædaphnen à Daphnæ Alexandrina differentem, non solum Dioscorides, sed Galenus pariter & Paulus in suis de simplicibus medicaminibus libris ostendunt, Idem Plinius cum myrtum sativam, libro 23, descripsisset, ejusque vires ac facultates

assignasset, postmodum subjungit: Myrti etiam sylvestris, quæ à Græcis oxymyr sine dicitur, proprietates; adeo ut putasse videatur, oxymyr sinen, quæ & myrtus agrestis dicitur, à myrto fativa, sicuti pleraque alia herbarum fruticum atque arbuscularum genera, sylvestris tantummodo atque fativæ discrimine differre. Idcirco de rusco qui oxymyr sine & myrtus agrestis à Græcis nuncupatur, tamquam de re ab oxymyr sine diversa, separatis in locis sæpè commemorat, quamquam non alias in rusco, quam in oxymyr sine vires subscribat. Eodem tamen libro 23, Plinius adducit Castorem qui id quod verum erat existimavit, eandem scilicet esse oxymyr sinen apud Græcos, quæ Latinè ruscus, vulgo autem etiam à Medicis brusculus appellatur, ex quo Plinii temporibus, sicut hodie quoque fiebant ruri scopæ: sed præter Castorem, Dioscorides etiam, lib. 4, testatur oxymyr sinem, sive myrtum agrestem à Romanis ruscum nuncupari. Minori tamen (ut verum fatear) errore dubitavit Plinius numquid oxymyr sine esset ruscus, an alia arbuscula, tamquam sylvestris è myrto fativâ differens.

Serapio Arabs affirmat oxymyr sinen esse arborem ferentem fructum, qui apud Arabes cubebe vocatur; sed frivola satis ratione subnixus, quod neque Galenus de oxymyr sine, sive myrto agresti, neque Dioscorides de carpesio, id est cubebe (ita enim Arabes carpesion interpretantur) quicquam in suis de simplicibus medicaminibus libris tradidissent. Sed longe alia res est carpesium ab oxymyr sine, & qui utrumque novit fructum, cubebas scilicet, & baccas rubentes, quas oxymyr sine, vel ruscus profert, cerasiis similes, quantum deceptus fuerit suâ conjecturâ Serapio, facile judicabit. Neque eo tantum fallitur Serapio, quod oxymyr sinis fructum, de quo scripsit Dioscorides, putet esse cubebas, sed ob id etiam quod carpesium, de quo Galenus, non autem Dioscorides, facit mentionem, cubebas esse opinatur; nam neque idem est carpesium atque oxymyr sine, & licet Arabes in quorum numero etiam est Avicenna, pro carpesio cubebas accipiant, aliud tamen significare carpesium apud Græcos, quam grana illa minuta quæ Arabes cubebas vocant, indicat Galenus in libro suo

de theriaca ad Pisonem, qui scribit carpesium esse festucas quasdam tenues aromaticas similes in gustu phu, id est radici odoratæ cujusdam herbæ, quam nonnulli illam esse opinantur, quæ vulgo valeriana dicitur, licet non omnia quæ de phu scribit Dioscoride, valerianæ convenient; in Avicenna autem qui omnia ferè refert de cubebis, quæ de carpesio Galenus, alter est etiam error; nam cum scribat Galenus, ut diximus, carpesium similes vires habere phu, magis tamen subtili partium constare substantiâ, hoc non de phu, sed de rubea in Avicenna legitur. Hæc enim sunt ejusdem Avicennæ verba, pro carpesio cubebas indicantis: Cubebe, quid est ejus virtus; est similis rubeæ, verumtamen est subtilior.

Æram à Græcis dici granum illud, quod à nostris lolium appellatur, scribit Dioscorides, lib. 2; Ac præterea hi qui ab Aristotele in libro de somno & vigilia, atque à Plinio, libro 18, de eadem æra scribuntur effectus, quod scilicet capitis gravedinem & vertigines faciat, manifestissime probant. Plinius tamen eodem libro, atque eodem capite, æram describit, & lolium quoque tanquam ab æra differat, separatim nominat; nam si idem putavit & lolium & æram, mirum, quod sicuti in aliis plerisque frugibus atque earum vitiis in quibus nomina Latina non deerant sicuti in frumento, hordeo, & avena, Græcis utendum non censuit, non idem quoque in lolio statuerit, tam præsertim apud omnes usitato vocabulo, quamquam similis quoque de avena error in eodem libro & capite legitur: nam cum in principio vitia frugum exponit, scribit hordeum in avenam degenerare; paululum vero infra refert idem Plinius, hordeum necari à festuca, quæ nominatur ægilops: at si Dioscoridi credimus, quæ à Græcis ægilops dicitur, à Latinis avena nuncupatur. Galenus quoque in primo sui de alimentis voluminis libro, cum in tritico atque hordeo generatio minus prosperè cesserit, alterum in æram, alterum in ægilopen frequentius converti testatur, quod etiam maximum est argumentum æram idem esse quod lolium, & ægilopen idem quod avena.

Quam Plinius Gallicam nardum appellat, Dioscorides Celticam vocat,

vocat, quemadmodum illa apertissimè indicant, quæ de nardo Celtica & Gallica ab utroque Auctore referuntur. Hanc eandem nardum Celticam scribit Dioscorides, libro primo, in Alpibus Lyguriæ nasci, atque ab incolis saluncam appellari: Plinius tamen de nardo Gallica & salunca locis separatis tanquam de rebus differentibus tractat; saluncam nihilominus libro 21, herbam odoratam esse fatetur, quæ si vestibis interponatur gratissima sit; eandem quoque testatur in Alpibus nasci, atque ejus in medicina usum tradit, non multum à nardo Celtica differentem.

Idem Plinius, libro 22, scribit: Sion foliis apii, sed latioribus, in aqua nasci, aliasque idem proprietates viresque subscribit, quas etiam Dioscorides, libro 2, refert de eodem. Postmodum Plinius, libro 28, de silao ferè eadem: Silaus nascitur glareosis & perennibus rivis, cubitalis, apii similitudine; coquitur ut olus, magna utilitate vesicæ. Utraque descriptio sine dubio ei herbæ convenit, apio simili, in aquis nascenti, quam quidam falsò senecionem appellant, aliqui vulgo criffones vocant. Videtur tamen Plinius aliud sibi, aliud silai nomine indicare voluisse, aut si pro silao, sion legendum sit, frustra eandem herbam duobus in locis descripsisse.

Quid quod Plinius aliquando videtur vulgarem sequi opinionem, cum libro 33, scribat cinabari, cujus color in picturis propriè sanguinem reddit, esse sanguinem draconis elisi elephantorum morientium pondere permixto utriusque animalis sanguine, quam quidem cinabarim utilem antidotis medicamentibusque esse confirmat. Medicos verò sui temporis, qui pro hac cinabari utebantur minio, quoniam & ipsum cinabaris vocaretur, jure reprehendit; nam hæc cinabaris, quæ etiam minium dicitur, venenum est, cum ex ea fit argentum vivum, quemadmodum vicissim ex argento vivo fit cinabaris factitia, quam nos vulgò cinabrium vocamus. Neque ego sum nescius plerosque etiam Medicos ætate nostra in eundem labi errorem, quum cinabarim in receptis (sic enim suas compositiones appellant) scriptum inve-

niunt, ac pro ea, nominis similitudine decepti, cinabrio utuntur, quod venenum esse probatur. Quemadmodum igitur consulo hanc cinabarim in usu medicinæ fugiendam, ita non suadeo draconum atque elephantorum saniem ex India petendam; nam ut fabulosum esse putem, cinabarim illam, quæ ad usum picturæ & medicinæ adhibetur, ex utriusque animalis sanguine permixto concinnari, gravissimi testis Dioscoridis me facile movet auctoritas, qui, quinto sui voluminis libro in quo de metallicis tractat, falsò quosdam asserit existimasse, coloris similitudine deceptos, cinabarim sanguinem esse draconis. Durat verò adhuc Antiquorum in eodem nomine persuasio; nam hodie quoque metallicum illud, quod Dioscorides atque Galenus cinabarim nominant, vulgo sanguis draconis appellatur, quanquam ferè omnes nostra ætate Medici Serapionis atque Avicennæ errorem sequentes, id genus sanguinis draconis, quod in usu est, succum herbæ cujusdam arbitrantur, quæ à Græcis sideritis vocatur; sed de sideritide quidem herba, omnibusque ejus generibus plenissimè scripsit Dioscorides, ex nulla tamen ejusdem specie talem exprimi succum edocuit, quò Medici pariter atque Pictores ad suam utriusque opus uterentur. Hunc tamen duplicem & in pictura & medicina usum compertum habemus in eo quod purum sanguinem draconis appellant, & de cinabari eundem Dioscorides Pliniusque testantur; quod me maximè movit, ut existimarem idem esse cinabarim, de qua Plinius ac veteres Auctores Græci scripserunt, & id quod nos vulgo sanguinem draconis vocamus; nam hic quoque sanguini colorem quam simillimum reddit, & est rarus inventu atque difficilis, nec minus carus quam legitur fuisse apud Antiquos, quando sincerus atque incorruptus venundatur: nam qui passim in medicamentariorum officinis venalis exponitur, adulterinus est, licet eum pro vero in medicinæ usu recipiamus, quemadmodum vilem quamdam terram atque vulgarem pro Lemnia terra, quam (ut supra diximus) veteres Medici Lemnium sigillum appellabant.

Sed in hac omnium rerum, etiam ad vitam pertinentium, incuria sit sane veniæ locus, si alterum pro altero negligenter ac-

cipitur, modo in venenum præceptis non feratur ignorantia, ut in cinabari diximus, pro qua sæpè minium factitium recipitur, quod venenum esse docuimus. Liceat pro terra lemnia terram nostratam gypseo colore recipere, quæ licet nihil habeat cum illa commune, præter quemdam ficti tamen sigilli characterem, non tamen est hîc error cum vitæ pernicie. Pro argemonio herba quæ, ut scribit libro 2 Dioscorides, habet folium simile papaveri agresti, florem pariter ruffum, radicem rotundam plurimo succo croceo manantem, utantur altero frutice qui, & si plurimum à vero argemonio, & effigie, & viribus distet, in multis tamen morbis utilis esse probatur. Pro Eupatorio Eupatoris Regis invento, sumatur herba vulgaris passim in foveis nascens, quam, licet quid sit à pluribus ignoretur, constat tamen non esse venenum. Pro spina alba quam Arabes vocant bedaguard, quoniam hæc à Medicis ignoratur, utantur spongiola rosæ sylvestris, quæ in spinis nascitur; nam etsi hæc plurimum in medicinæ usu differat à spina alba, non tamen est hæc permutatio exitialis. Hosce atque alios quamquam & ipsos reprehensione dignos errores, quandoquidem interitum manifestum non afferunt, condonemus illis quorum interest hæc potius tam ad usum medicinæ necessaria, quam pleaque alia nullius ad vitam momenti diligenter atque subtiliter perscrutari, modo pro semine rutæ sylvestris, semen cicutæ (quam nemo ignorat esse venenum) non admittant. Non sit tantum unus accentus, ut quo, cum armel scribitur apud Arabes cum aspiratione, significat cicutam, cum sine aspiratione rutam sylvestrem, aliquando ex tantilla nota hominum vita periclitetur.

Ego quidem sæpius artifices qui pilulas ex hermodactylis, ac foetidas conficiunt, hujus erroris admonui, nec cessò quotidie admonere, quamvis major inveteratæ consuetudini, quam mihi fides adhibeatur; quod si me audiant, neque pilulis è lapide lazuli eum lapidem adjungant, quo passim Pictores utuntur. Montagnana quidem Medicus sua ætate celeberrimus, hujus lapidis usum periculosum existimat, quamquam sæpius non nocivus, sed arte quam alchymicam vocant, fictus venundatur. Ego verò tam na-

T t ij

turalem , quam ficticium cavendum cenſeo , quoniam non minus eſt venenum , quam minium quod vulgo cinabrium vocari indicavimus ; atque idcirco nihil de hoc lapide apud Græcos Auctores legitur , quod ad purgandam atram bilem fit efficax , aut quod alios , quos de eo ſcribit Meſue , præſtet effectus , quos ego verius de lapide armeno affirmari poſſe , exiſtimaverim ; nam & Meſue ipſe , licet lapidem lazuli à lapide armeno diſtinguat , non tamen vires ac proprietates admodum differentes in utroque conſcripſit. Serapio verò , cum lapidem lazuli notificat , ejuſque proprietates exponit , non alia refert quam quæ de lapide armeno à Græcis traduntur , neque præterea quicquam lapidis armeni alio in loco commemorat ; quod ſanè non tenue eſt argumentum Serapionem eundem putaviſſe lapidem , & qui armenus à ſolo in quo gignitur , & lazuli à colore cæruleo quem Arabes lazul appellant ; vocaretur. Avicenna verò etſi ſeorſum de lazul , id eſt lapide lazuli , & de lapide armeno inter alios lapides ſcribat , quæcumque tamen de lapide lazuli refert , eadem omnia ferè à Græcis Auctoribus , Dioſcoride præſertim atque Galeno de lapide armeno ſcribuntur. Hæc enim ſunt Avicennæ de lapide lazuli verba : Virtus ejus eſt ſicuti virtus ejus quo adhæret aurum. Dioſcorides de lapide armeno , lib. 5 , ita : Eadem facit , quæ chryſocolla. Avicenna de lazul , ſive lapide lazuli ſic : Ineſt ei virtus eradicatoria , putrefactoria , & abſterſio ejus cum acuitate & ſtipcitate pauca. Galenus & Paulus , de armeno lapide eadem ferè : Habet vires abſtergentes cum acredine , & pauca quadam adſtringendi facultate. Avicenna de lapide lazuli pariter : Bonos efficit pillos palpebrarum , & eſt ultimum (ſicut dicitur) propter proprietatem quæ eſt in ipſo , & dicitur , quod propterea , quia ipſum evacuat humores malos prohibentes oriri pilos benè. In eandem quoque ferè ſententiam Galenus de lapide armeno ita ſcribit : Quum igitur tali natura præditus ſit , miſcetur medicaminibus oculorum , ipſum quoque ſeorſum terentes , & in pulverem quodammodo redigentes , utuntur ſicco ad augendos pilos palpebrarum , quando ob humorum acredinem quidam ex

ipsis decidunt, quidam non augentur, neque nutriuntur; nam ubi hujuscemodi humorum acrimonia fuerit consumpta, ad naturalem habitum palpebra restituitur. Ex his igitur tam similibus, ac penè eisdem tum Avicenna, tum Dioscorides, atque Galenus de lapide lazuli & lapide armeno, sententiis, unicuique videri potest Avicennam æque ac Serapionem in lapide lazuli lapidem armenum designare. Magis verò in hoc Serapio quam Avicenna laudandus, quoniam cum lapidem armenum sub lapidis lazuli nuncupatione notificasset, nihil postea seorsum de lapide armeno, tamquam re à lapide lazuli differente, id quod Avicenna fecisse probatur, scribendum censuerit. Quod si pauca quædam in lapide lazuli addit Avicenna, ut quod virtutem habeat eradicativam & putrefactivam, quæ de lapide armeno à Græcis non scribuntur. Sed de altero metallo potius, quod ab eisdem Græcis cyaneus appellatur, non sanè mirandum est Avicennam, ut in plerisque aliis, ita in hoc quoque lapide rerum differentium proprietates miscuisse; unde illud evenit ut, sibi parum constare, atque invicem pugnantia in hoc eodem lapide scribere, videatur: nam si virtutem habet eradicativam, quemadmodum de ipso scribit, quo pacto nutrit, aut producit capillos ex proprietate quæ est in eo, quos ex virtute eradicativa debeat extirpare: quod si etiam sit putrefactivus, cum ea quæ putrefaciendi vim habent, à Medicis doctissimis, ac Galeno præsertim, inter venena computentur, qua ratione pilulæ ex eodem sine vitæ periculo fumantur? Hoc enim est id quod ex lapidis lazuli usu non parvum imminere periculum significavi; idem etiam ego censeo de illo quem Dioscorides atque Galenus sub cyanei appellatione notificant, quemque idem Dioscorides, libro 5, vim destruendi ac putrefaciendi habere testatur, atque ideo nullus ex Græcis Auctoribus, sicuti lapidem armenum, ita cyaneum quoque purgandæ atræ bilis gratiâ, docuit in pilulis devorari. Neque me laet quædam esse quæ, per se sumpta, sint exitialia venena, aliis tamen admixta salutaria reddantur. Sed dicat aliquis, quisnam usus aut ratio hoc in lapide lazuliprehenderit, nisi forte in eadem re Arabibus Auctoribus fidem ad-

hibere velimus , quos verisimile est lapidem lazuli à lapide armeno nescivisse distinguere , cum unius vires ac proprietates in altero notent. Hujus siquidem erroris non est omnino , neque ipse Serapio expers ; nam licet de lapide lazuli tantummodo scribat , quo nomine lapidem armenum voluit intelligi , quoniam verba Galeni quæ Serapio in lapide lazuli refert sunt ab eodem Galeno in lapide armeno conscripta ; in fine tamen subjungit , ex cujusdam Alchanzi sententia , lapidem lazuli habere virtutem adustivam & putrefactivam , atque ideo auferre verrucas. Hæc autem (ut diximus) non est lapidis armeni , sed alterius potius medicaminis , quod à Græcis cyaneum , à Latinis cæruleum appellatur , proprietas.

Neque verò mirandum est Avicennam in lapide armeno , qui etiam à nostræ ætatis Medicis ignoratur , hæsitasse quid esset , qui in cicuta herba adeo vulgari tam anceps fuerit , ac dubius ut eam aliquando foliis cucumeris , aliquando mandragoræ , juxta diversorum Auctorum opiniones , constare tradiderit , & nunc eandem succaram , nunc alphaphars & nonnunquam hyosciamum nigrum appellet ; nam in suo de simplicibus medicaminibus libro 2 , sub succarum appellatione cicutam describit , eosdem siquidem succaram tribuit effectus , quos cicutæ Dioscorides : in 4 autem libro , ubi de venenis agit , cicutam non succaram , sed alphaphars vocat , & existimat ipsam esse napellum aut venenum quod interficit hominem , & non interficit turdos ; & postea subjungit eandem hujus rei causam quam affert Galenus , non in napello & turdis , sed potius in cicuta & sturnis. Hæc enim sunt Galeni verba tertio de simplicibus medicaminibus libro , sic : Cicuta hominem quidem interficit ob meatuum latitudinem & caloris abundantiam , ac propter magnam quam habent arteriæ in attrahendo vim , pollens adhuc pertingit ad cor ; non exanimat autem sturnos , contrariis ex causis. In eandem sententiam scribit idem Galenus , libro 2 de alimentis , & 3 de complexionibus , de cicuta & sturnis , non autem de napello & turdis , ut in ore est omnium ferè Medicorum qui , sola Avicennæ auctoritate freti , id constanter affir-

mant, quod nullâ habent experienciâ compertum. Quis enim sciat, an turdi sine noxa napello vescantur, cum quid sit napellus ex ipso Avicenna non constet? Signa enim quæ ab Avicenna ponuntur in eo qui hauserit napellum, sunt eadem quæ à Dioscorides & Paulo scribuntur, in his qui toxicum biberint. Est autem toxicum quoddam veneni genus, quo sagittæ ab Antiquis tingebantur; hinc enim illi apud Græcos nomen, quoniam missilia quæ ipsi toxemata appellant, hoc potissimum medicamine inficerentur: sed hoc idem veneni genus ipse Avicenna, Paulus infra nominat, corrupto vocabulo, pro toxico, *tuffon*, cujus se neque naturam neque nomen nosce fatetur; eosdem tamen in eo ex aliorum sententia tradit effectus, quos etiam Dioscorides & Paulus in toxico notant, ac quos Paulo supra idem Avicenna in napello conscripserat. Quod autem in Auctore pandectarum legitur, atque ab omnibus ferè Medicis creditur, napellum esse speciem aconiti, id ex Avicennæ sententia affirmari non potest: aconitum enim duplex est, Auctore Galeno; aliud quod interficit lupos, atque idcirco apud Græcos *lycoctonos* dicitur, aliud quod pantheras exanimat, ac simili ratione ab eisdem Græcis *pardalianches* appellatur. De his autem duobus aconiti generibus Avicenna, eundem Galenum secutus, sub nomine strangulatoris *adib*, id est lupi, & strangulatoris leopardi, seorsum à napello tractavit.

Quod si Avicennam non minus noxias quam etiam salutes herbas incognitas habuisse probatur, quodnam ex ejus viri doctrina, aut in evitandis venenis, aut in capiendis remediis auxilii sperare possimus? atqui omnium artium Professores hæc duo suscipere ac polliceri videntur, bonorum scilicet, ac malorum in sua quisque arte scientiam. Idem Avicennam (ut ad id unde digressi sumus redeamus) eandem cicutam eodem libro scilicet 4, ubi de venenis agit, *hyoscynamum nigrum* nominat; nam quæcumque signa ab Avicenna scribuntur in eo qui hauserit *hyoscynamum nigrum*, ac contra idem venenum remedia, non alia sunt quam quæ in cicuta Dioscorides, ac Paulus pariter notaverunt. Nec minus idem Avicenna in altera herba quam pro cicuta re-

cipi oportere in pilulis ex hermodactylis insinuavimus , incertus fuisse videtur quid esset, quum gummi ejus inter venena ponat, atque ea signa pariter atque remedia in his qui idem gummi hauserint, scribat, quæ Dioscorides ac Paulus non in gummi rutæ sylvestris, sive montanæ: neque enim usquam legitur aliquam rutæ sylvestris speciem habere gummi tale, quod venenum sit, sed potius in veneno quodam, quod ixiassa appellatur, de quo etiam Nicander in Theriacis suis facit mentionem, pariter notaverunt. Avicenna, & in eodem 4 libro, ubi docet curationem morsûs viperæ, scribit rutam agrestem non esse (ut multi opinantur) harmel, quum tamen & Dioscorides & Galenus, ac Paulus quoddam genus rutæ agrestis moly besassa, atque harmalum appellari testentur. Quod quoniam (ut idem tradunt Auctores) vim habet incidendi, & discutiendi lentos, ac tenaces humores in articulorum doloribus, ad quos pilulæ ex hermodactylis valent, quoniam magna ex parte talium humorum vitio proveniunt, utiliùs adhiberi existimaverim, quam cicutam, quæ sua frigiditate augere potius eundem morbum possit, quam tollere. Galenus siquidem libro de simplicibus medicaminibus primo, semen cicutæ præ omnibus aliis frigidissimum esse testatur; in 5 verò ejusdem voluminis libro, etsi quædam vehementer frigida probat hebetandi sensus gratiâ, ubi impatientes crucient dolores, usum tamen cicutæ in totum damnat, ut quæ non solum frigiditate, sed etiam superflua humiditate sit perniciofa.

Sed nescio quo pacto dum alia ex aliis in medicina errata corrigenda se suggerunt, à Plinio ad Avicennam nostra se oratio devoluit, in cujus Auctoris erroribus explicandis exspatiari si velim, nullus huic operi terminus futurus erit; cum omnes ejus de medicina libri, ac secundus præsertim, in quo de simplicibus medicaminibus tractat, de quibus hætenùs sermo habitus est, innumeris scateant erroribus. Non ignoro igitur quos transeo, sed brevitatibus potius causâ prætermitto; alteri enim hic mihi labor est volumini destinatus, in quo toto soli Avicennæ tractabuntur errores. Quare hæc in Plinio, tum obiter etiam in reliquis qui
de

de eisdem rebus non rectè (ut ego quidem sentio) scripserunt , in præsentia notasse sufficiat , quæ ad te , Angele , vir doctissime , scribenda , tuoque judicio gravissimo ac maximo , subjicienda existimavi , ut si à te perspicacissimæ doctrinæ viro probabuntur , gaudeam sanè , contra obtrectationis invidiam , quam non dubito adversùs me plurimum , hoc præsertim volumine edito , ac tuo nomini dedicato , exortum iri , tuum mihi non deesse patrocinium . Quod si in his etiam quæ ad Plinium attinent , longe aliter quam ego senseris , meque potius in errore quam Plinium fore judicaveris , non lætabor minus , & Plinium abs te defendi , & me ab homine mihi amicissimo corrigi , atque emendari ; nam quum hîc non de verborum momentis , sed de rebus agatur , ex quibus hominum salus , ac vita dependet , impium sanè sit , atque inhumanum , sicuti tibi alienos , ita mihi meos velles errores obnixè , atque obstinatè contra veritatem tueri . Ut autem de me loquar , hæc omnia quæ præsentî volumini inserui , animo ab omni contentione alieno , atque ad solam veritatem spectante , scripsisse , illud non leve argumentum esse potuerit ; quod , quemadmodum in Plinium , ità in Serapionem atque Avicennam , pluresque alios qui circa eandem cum Plinio materiam scribendo de simplicibus medicaminibus fuere versati , in quibus à Dioscoride , Galeno ac Paulo , atque ab ipsa rerum parente Natura dissentire mihi visi sunt , ut communi hominum saluti consulerem , invehendum pariter duxerim . Utrum autem rectè , an perperam hoc munus pro tempore obierim , tuum erit , atque aliorum qui de similibus rebus judicare possunt , officium , non tam auctoritatem scribentium , quam veritatem ipsam inspiciendo , itidem sine ullo animi affectu , pronunciare . Vale .



LETTRE DE LEONICENUS

A HERMOLAUS BARBARUS.

*Nicolai Leoniceni ad Hermolaum Barbarum, Pontificem
Aquilegiensem, Epistola.*

Vix dici posset, doctissime Hermolae, (sit enim hæc tui Præfatio mihi hoc in loco concessa, quoniam ut te lepidè ac scitè dicere audio, plures tam Hermolaum litteratum norunt quam candidatum) quantum lætitiæ ac voluptatis acceperim, ex eruditissimi operis tui Pliniarum castigationum editione, non ob id tantum quod Plinii de Naturali Historia libros qui prius mendosissimi, ac quasi demortui habebantur, adeo ut, si Plinius ipse revixisset, itaque, uti pridem turpebantur, deprædatos inspexisset, suos esse omnino pernegasset, tuo studio ac diligentia in lucem restitutos, ac quodammodo renatos fateri liceat.

Sed quod multiplex in eodem opere fructus ex variis tam Græcæ, quam Romanæ linguæ voluminibus erutus una cum Plinianis castigationibus contineatur, nemini sanè displiceant tot millia Plinio ab Impressoribus, sive Librariis vulnera adacta, quæ dum tu sanare studuisti, tam multa digna memoratu tibi scribendi dedere occasionem. Multos certè futuros scio, qui non tam veram Plinii lectionem quam tuam excellentem in eo libro doctrinam, sunt quæsituri. Quod verò me in eodem præ cæteris summo opere delectavit, illud ipsum fuit, quod plerique mihi futurum fuisse molestum suspicari potuissent: Plinii quoque defensionem in quibusdam locis à me in eo Auctore notatis, obiter fuisse susceptam. Neque enim ego is sum, qui velim mea scripta sine contradictione legi; nam quod in calce libri de Plinii, atque aliorum Medicorum erroribus editi scribitur, gavisurum me esse, si quis

Plinii patrocinium susciperet, meque potius, quam tantum errasse virum demonstraret: id non ad eum Angelo Politiano ad quem idem liber destinabatur, quam omnibus plane in tota Italia eruditis volui insinuatam existimari. Sed quod idem Angelus Politianus, vir alioquin in enarrandis Poetarum, Oratorum, ac Philosophorum libris occupatissimus, hactenus facere distulit, vel quod Plinii defensionem suis aliis gravioribus studiis postponendam censuerit, sive quod mei libelli confutationem nostrae veteri amicitiae condonandam existimaverit; dolebam à pluribus aliis verè atque ingenuè doctis prætermisum, atque hoc Plinii tutandi munus à quibusdam hominibus usurpari, qui nihil minus in sua vita tractassent, quam res illas, de quibus mihi erat cum Plinio dissentio, quas ut etiam scirent à me ipso per meos discipulos, latenter explorabantur. Quid enim ipsi agerent, cum neque medicinae studiis unquam incubuissent, neque Græcorum Medicorum auctoritates, quas ego in meis sententiis confirmandis adhibueram, unquam legissent, aut si nunc demum legere inciperent, quoniam Græcas litteras ignorarent, nec unum quidem verbum possent intelligere, nisi ab aliis illa docerentur, quæ sub suo nomine erant impudenter edituri, & ne nihil de suo interferuisse viderentur, jurgis atque convitiis pro Plinio contenderent?

Cum igitur non parum sanè dolerem litem mihi esse cum viris non solum imperitis, sed etiam insolentibus & contumeliosis, tandem, vel casus, vel ratio talem qualem merebatur, Plinii attulit defensorem, te scilicet, Hermolae, qui tantus in omni doctrinarum genere haberi, ut Marcum illum Varronem Latinorum atque Græcorum habitum aliquando doctissimum, solus ætate nostra repræsentes. Equidem cum ad me hujus à te pro Plinio suscepti patrocinii fama pervenisset, testes habeo Ferrariæ quam plurimos, qui me illud dictitantem audiverunt: jactum esse majoris machinæ saxum; quæ ab illo mœnia non forent subversa, nemo speraret fundis posse demoliri; neque hæc sanè jactabam tanquam essem de me ipso securus, quin imo quam esset mea in ancipiti fama periculo, omnibus prædicabam: Rem mihi esse cum viro

eloquentissimo, philosopho perspicacissimo, multarum rerum, quæ aliis essent abstrusæ atque reconditæ, scientia prædito, ac quod præcipuè meo nomini posset officere, jam multos annos (dum Plinianas castigationes ac Dioscoridis translationem unâ parturiret), soli simplicium medicaminum indagationi vacante, non me tamen propterea cessurum affirmabam; sed (veluti navis forti compage subnixæ, ubi semel anchoram jecerit, quamvis

Unâ Eurus Zephyrusque ruant, creberque procellis
Africus, & vastos tollant ad sidera fluctus,

contra tamen tot ventorum, atque oblatrantium impetus fluctuum, stabilis, atque inconcussa perdurat), statuisse me fortiter stare, ac quanto major me vis oppugnaret, tanto audentius præ veritate certare.

Tandem cum tuæ in Plinium castigationes ad manus meas pervenissent, tunc demum intellexi temerè me suspicatum, te mihi fore adversarium, qui esses mei libelli propugnator acerrimus. Tu enim Plinii (ut tuis utar verbis) cavillum, lunam terra majorem statuentis, non alia quàm ego, ratione confutasti; tu de porro atque marrubio, errorem in Plinio hallucinante confirmasti; tu polii atque tripolii confusionem in eodem Auctore notasti; de parthenio altera, quam Celsus nominarat diversam ab ea quam Plinius eandem putarat, idem quod ego, sensisti; Dioscoridem saluncam à nardo Celtica non existimasse differentem, tu unâ mecum judicasti, quamvis plus Plinio contrarium opinanti, credendum censueris. De papavere heraclio herbæ struthio simili, ac non passeribus, ut scribit Plinius, quamvis certior sententiam ferre distuleris, mihi tamen astipulari verba Dioscoridis non negasti, herbam etiam fragra ferentem, non esse quinquefoliam, sed potius trifoliam, tu etiam contra Plinium pronunciasti; meam de empetro, de betonica, de cyclamino opinionem, tacendo comprobasti. Denique si quis res ipsas potius quam sermonis elegantiam (quæ longe abs te superari confiteor) considerat, illud dicere audeat: Vel Barbarus leonicizat, vel Leo-

nicenus barbarizat , non quod tu à me , aut ego à te aliquid fuerimus mutuati , sed quod ea sit nobis consensus animorum , ut plures qui aderant docti sanè viri , cum Ferrariæ , in palatio Ducis illustrissimi Herculis , de simplicibus medicaminibus sermones invicem haberemus , non parum sint admirati te , cum vix ego ad loquendum os aperuissem meos anticipasse cogitatus , meque item ex uno plerumque verbo abs te prolato quæ deinceps proferre volebas divinasse.

Quod si in his quæ ad Plinium attinent numero sanè paucis ac non magni ad vitam momenti contigit dissentire , minus certè mirandum in ea præsertim materia de qua nulla incertior , atque inconstantior apud Medicos habetur scientia. Adde quod tu Plinium quem in novam educendo lucem , veluti adoptivum tibi filium fecisti , animo paterno castigasti , plura illi errata indulgendo , ac leviter perstringendo , atque omnia ferè Librariis , vel Impressoribus imputando. Ego qui alienior eram , severiùs fortassis quam decuit , egi adversus hominem , meo quidem judicio præstantissimum , atque de hominum genere optimè meritum , quem , tamen quoniam humanum sit labi , decipi , & errare , devium à veritate iter aliquando tenuisse suspicabar , atque ideo , cum de rebus ageretur , in quibus hominum salus ac vita continetur , quoniam in nulla tantùm quantum sit in hujusmodi incertia periculum , nolui veritatem in obscuro jacere , atque idcirco librum de Plinii atque aliorum Medicorum erroribus censui publicandum. Neque vero id tu mihi vitio vertere potes , quod plerique æmuli cumulandæ invidiæ gratiâ mihi criminosis objecerunt , temerarium me hominem , atque impudentem vocitantes , qui tanto in lingua Latina Auctori ausus sim contradicere ; est enim abs te , qua nulla magis mihi possit in hac causa suffragari , 32 libro Plinianarum castigationum præclarissima scripta sententia : Cogitationem aliquam hujusmodi suppressere , non esse parcere veteribus , sed invidere posteris. Erat autem (nisi fallor) ea tua cogitatio , quod Plinius non rectè imitatus Theophrastum libro prædicto scripisset : Reperiri in Hispaniis minium , sed durum &

arenosum , quoniam Theophrastus non de Hispaniis , sed de altera loqueretur Hiberia quæ Albanis est juncta. Quod si tu in his quæ à quibusdam minutioris fortè curæ indicarentur , nec Plinio quidem tuo parcendum censuisti , debui ego qui artem medendi profiteor in rebus ad salutem hominum attinentibus , si quando Plinium adverti dormitantem , viri alioquin doctissimi errata tacere , quamquam tu forte inquires , quis tibi hoc jussit silentium ? ego enim non te vetui , quæ à Plinio erant non rectè scripta , notari ; quando & ipse quoque non solum Librariorum , sive codicis menda castigavi , sed plures etiam Auctoris hallucinationes aperui ; atquæ erant à Plinio verissime dicta , eidem pro erratis adscribi nolui permittere , si mihi non sit de moribus apud te tanquam censorem , sed de doctrina potius penes judicem , pro me ipso dicendum.

Difficiliorem aliquando video mihi causam futuram , quoniam mihi sit necessarium à te viro doctissimo , atque amplissima prædito dignitate dissentire , quam tamen rem eo æquiore animo ferre debes , quod sis in ea inclyta civitate Venetiarum natus atque educatus , in qua nemo Cæsar , nemo perpetuus Dictator , à cujus sententia provocare non liceat. Ego quidem sic existimo , quanto aliquis magis opibus atque honoribus præstet , tanto se in litterario certamine æquabiliorem præstare oportere , ne quod rationibus sit obtinendum , id vi extorquere velle videatur.

Nicolaus quintus Pontifex summus , atque idem in suo pontificatu litterarum patronus eximius , cuidam Theologo ipsi familiari , quem aliquando ad disputandum de theologia solebat invitare , hanc sæpè largiebatur veniam , ut ei , non tanquam Romano Pontifici , sed Magistro Thomæ de Sarzana (hoc enim illi fuerat antequam ad Pontificatûs culmen ascenderet , nomen) , sine ulla reverentia , aut sacrosanctæ pietatis formidine , responderet. Annon tu quoque , Pontifex Aquilegiensis , in calce tui operis hortaris omnes litteratos , ut liberè de tuis scriptis pronuncient , quod si tu , vel tua quoque taxandi potestatem cunctis concessisti , quanto ego æquius ea in meis defendendis uti potuerim ; quare , ut

jam eo jure tecum agam , quod tum cæteris , tum mihi præcipuè qui abs te fui ante notatus , permisisti singula Plinianæ defensionis capita eodem ordine , atque iisdem ferè verbis quibus à te scripta sunt , in medium adducentur , & numquid sufficientem Plinium ab erroribus vindicent , eruditorum judicio subjicietur.

De cistho & hederà.

Non videtur tibi Plinius lib. 12 , jure reprehensus , qui cisthon herbam ex qua fit ladanum , hederam nominaverit ; quoniam (ut inquis) Paulus Ægineta cisthon hanc , etiam cisson , id est , hederam nomet , & Dioscorides eamdem cissaron , id est hederulam , vocari tradat. Ego quidem , cum veniæ præfatione dicere liceat , doctissime Hermolæ , nusquam reperi apud Paulum , aut Dioscoridem , herbam illam ex qua conficitur ladanum , de qua nobis est disputatio præsens , cisson , id est hederam , vel cissaron , id est hederulam , nuncupari ; sed potius cisthum aut ledon , sive ladona : hæc enim sunt Pauli verba quarto sui de medicina libro volumine in quo agit de simplicibus medicaminibus verba : *Λάδανον ἀπὸ τοῦ κισθοῦ τοῦ λάδωνος λεγομένη γίνεται* , id est , ladanum ex cistho ladone appellata fit. Sic Galenus medicamentum id , quod ladanum appellatur , ex cistho , non autem ex cisso fieri attestatur , neque Aetius his ætate aliquanto posterior , non tamen exiguè apud Græcos auctoritatis Medicus , alia usus est in eadem herba quam cisthi appellatione ; alteram tamen huic non longe dissimilem sub qua nascitur hypocisthis , non cissaron , sed cistharum duo isti nobilissimi Medici nuncuparunt. Dioscorides vero alterum cisthi genus sub quo nascitur hypocisthis , tam cistharum , quam etiam cissarum à quibusdam scribit nominari , alterum vero ex quo fit ladanum non cissaron , sed ledon tantum à quibusdam inquit vocitari ; quo fit ut cissari nomen , quod Latine hederulam rectè dici posse arbitraris , non ei herbæ , ex qua ladanum generatur , sed illi potius sub qua nascitur hypocisthis , etiam Dioscoride teste , conveniat ; quæ etiam herba ladanifera , si nomine à

cisso , vel hederæ diverso diceretur *κίσσος* potius quam *κισσός* pronuntiaretur , faciendæ gratiâ inter ipsam atque hederam , saltem ex accentu , differentiâ. Quare ἀπὸ τοῦ κισσοῦ vox diminutiva formata non hederulam , sed proprii generis herbam significaret ; quod etiam sit de altera sub qua nascitur hypocisthis statuendum , quanquam & Plinius ipse cisthum non idem cum hederæ nomen , sed vicinum tantum sortitam esse insinuavit. Vicinum autem nomen , vel *κίσθος* fuerit , vel *κίσσος* , à quo per diminutionem *κίσσαρον* , sicuti ἀπὸ τοῦ κίσθοῦ *κίσθαρον* , neque vero hanc ipsam plantam , ut etiam tibi concesserim , facta ἀπὸ τοῦ κισσοῦ diminutione , à Græcis cissarium nuncupari puto , à Latinis rectè hederulam posse nominari , quoniam non sequitur ut , si *κίσσος* , vel *κισσάριον* multa significant apud Græcos , plantam scilicet sub qua nascitur hypocisthis , & hederam vel hederulam , si qua inter hederæ species aliis minor existit , qualis est ea quæ à Theophrasto helice non autem cissarum nominatur ; idcirco & hederæ , vel hederula totidem habeat apud Latinos significatus , tanquam is frutex qui arboris scandit ac circumvolvitur , tanquam etiam alter suffrutex , sub quo nascitur hypocisthis , quæ duæ plantæ inter se non solum genere atque natura , sed etiam colore atque figurâ plurimum distant , hederæ vocabulo comprehendantur.

In hoc sanè , quemadmodum in multis aliis , errore fuit Auctor pandectarum , qui volens (ut arbitror) Avicennam tueri æque ac Plinium , medicinam utramque confundens , hederæ nomen aliquanto etiam quam cæteri fusiùs accepit ; adeo ut omnem herbam quæ capræ libenter vescuntur , ab edendo hederam , appellari posse putaverit ; at tibi homini litteratissimo , quem crassa Minerva dedecet , scio hanc rationem non probari , atque ideo non parva me cepit admiratio quo pacto unquam in animum inducere poteris , ut hederæ nomen apud Latinos plantam ex qua fit ladanum , significare posse credideris , quum nusquam inveniri possit hujusmodi significatûs exemplum , quando & Plinius ipse , lib. 12 , dubitare videtur , utrum sit hederæ , vel lada , quam hirci depascentes , medicamen id quod ladanum nuncupatur , barbarum villis agglutinent.

agglutinent. Non te sanè laret, virum tam Græca quam etiam Latina insignem litteratura, pleraque apud Græcos vocabula multipliciter dici, quæ tamen apud nos non servant eamdem significatûs multipliciter; nam φιλέω verbum apud illos significat amare & osculari; amare autem pro osculari nunquam (ut arbitror) in nostro sermone reperies: sed ut ab ipsis de quibus agitur plantis, sumatur exemplum, σχίνος in Græcorum lingua, & lentiscum arborem & id cephæ genus quod ab ipsis σκίλλα, à Latinis scilla appellatur, significat; non tamen in nostra, lentisci vocabulo aliud quam arbor designatur.

Annon tu Theodorum Gazam quem tamen in Themistii editione, præ cæteris imitandum tibi proposuisse fateris, in hoc tamen Plinianarum castigationum opere carpis? quod nimium linguæ Latinæ amplificandæ studiosus, id genus raphani agrestis quod à Græcis ἀπιος, vel ισχίας appellatur, quoniam ἀπιος apud illos etiam pirum significat, Latinè dixerit pirum. Quid enim aliud innuere volebas, nisi non esse piri apud Latinos æque atque apud Græcos τοῦ ἀπίου duplicem significatum? Ego vero Theodoro Gazæ in hac parte patrocinari non verebor, quem puto ἀπιον etiam pro raphano agresti pirum rectè convertisse, quoniam id raphani genus idcirco tale nomen apud Græcos sortitum videtur, quod piri effigiem suâ figurâ representat: quare ob eamdem similitudinem etiam à nostris commode pirum diceretur. Græci sanè, vel rustici, qui ejusdem raphani usum, quem & Theophrastus, & Dioscorides retulerunt, habent ex persona compertum, quod scilicet pars ejus superior vomitum faciat, inferior vero alvum citet; nunc etiam chamæpidium, id est terrestrem pirum, vulgo vocare consueverunt: multa tamen alia sunt, in quibus judico eamdem Theodorum Gazam minus rectè Latinis vocabulis usum fuisse pro Græcis; nam hoc ipsum (de quo diximus) raphani genus, quoniam non solum ἀπιος, sed etiam ισχίας vocari à quibusdam in Græco Theophrasti codice legitur, idem nomen Theodorus caricam transtulit, sed quamvis ita apud Theophrastum, cujus de plantis volumina magna ex parte sunt depravata, lega-

tur , neque tu id verbum in Plinio castigaveris. Dioscorides tamen, cujus liber aliquanto emendatior quam Theophrasti apud Græcos habetur , non ischada , sed ischiada potius alio nomine idem medicamentum nuncupavit. Qui si etiam ischas (ut apud Theophrastum , & Plinium scribitur) diceretur , non posset tamen caricæ vocabulum in lingua nostra aliquam raphani speciem, quæ nullam habeat caricæ similationem , significare , iisdem rationibus , quas paulo ante de hedera attuli , ausim confirmare. Simili errore , atque aliquanto sanè majore Theodorus Gaza centaurium majus fel terræ nominavit ; nam cum Theophrastus lib. 9 , de plantis scribat , centaurii radicem ad 10 annos reservari , ac procul dubio centaurium majus intelligat , cujus radix non autem folia , quemadmodum contra minoris folia , non autem radix ad usum medicinæ adhibeatur ; hanc in utroque centaurio differentiam non animadvertens Theodorus , ut qui apud Dioscoridem , Galenus , & Plinius etiam forte non legerat , centaurii minoris radicem esse supervacuum , atque ideo nullam esse ipsam reservandi necessitatem , ita illum Theophrasti locum est interpretatus : Publica vero omnium radicum differentia , quod alix plus , alix minus temporis durant , hellebori enim , vel annis 300 utilis durat ; malum terræ aut quinque , aut sex ; vernilago 40 ; fel terræ 12. Pinguis hæc , spissaque admodum est. Jam vero hic error Theodori manifestus apparet , quod scribente Theophrasto centaurii majoris radicem pinguem , ac spissam , cujusmodi eam Dioscorides & Plinius etiam scripserunt , sicuti minoris tenuem , ac nullius in medicamina usus , retulerant , ipse tamen de minori ea scribi à Theophrasto putavit , quæ nullo pacto eidem conveniebant ; atque idcirco centaurium fel terræ vocavit , quo sanè nomine centaurium minus ob eximiam amaritudinem convenientius insignitur , majus vero tantam abest , ut fel terræ dici possit , ut multo rectius mel terræ vocaretur ; nam ejus radix esse subdulcis à Dioscoride traditur , & qui eandem norunt , ita esse experientiâ comprobarunt : ego sanè scio ipsam ab omnibus ferè Medicis ætate nostra ignorari.

Conciliator quoque (differentia centena), centaurium majus a suo incognitum fuisse testatur, licet millies ipsum (ut arbitror) viderit, atque ad opera medicinæ frequenter adhibuerit; quod etiam nostri temporis Medicis frequentissime contigit. At quæ fieri potest (aliquis inquiet) ut vel Conciliator, vel eo posteriores Medici, id medicamentum ignoraverint, cujus usum aliquando novere? nam procul dubio hæc invicem pugnancia videntur. At si mihi more Sophistarum loqui liceat, illud dicere auserim, centaurium quidem majus à Medicis nosci, non tamen ab eisdem nosci centaurium majus, quemadmodum eupatorium agnoscunt, non tamen agnoscunt eupatorium, in quo sanè minus, quam in centauro majore sunt excusandi; nam licet hoc non solum peregrini, sed etiam sit soli Itali germen, non tamen in multis Italiæ provenit locis; at eupatorium in pratis, in viridariis, in vepribus, in planitie, in montibus passim nascitur, & nisi conniveamus, ubique ferè nostros incurfat oculos. A Dioscoride vero ac Plinio ejus effigies ità describitur, ut penè ante oculos poni videatur. Hæ quales sint herbæ, quo nomine à nostris vulgo vocitantur, consultò celare constitui, ne, quod quidam mihi suis contra me scriptis (ut audio) objecerunt, quod scilicet inter te ac me discordiam quæsierunt, tuum videar expectatissimum de hujusmodi rebus præripere velle tractatum.

Redeo ad Theodorum qui & thriallidem bibinellam, & scolopendrium linguam cervinam convertit, eodem scilicet linguæ nostræ amplificandæ studio petmotus, non sanè improbando, modo rerum proprietates & natura servetur; nam ut de lingua cervina taceam, quæ non est Græcis scolopendrium, sed altera potius ab eisdem hæmionites nominata; illi quidem viribus proxima, figura autem plurimum distans, licet tu in tuis castigationibus tam ambas similes scripseris, ut difficile sit internoscere, ut, inquam, de ista taceam; ob eam saltem, quam habet cum scolopendrio proprietatum similitudinem thriallis, omnino differt ab ea quam vulgo bibinellam appellamus; est enim altera potius quam Græci tum phlommum, tum etiam thriallida vocant, hoc

Xx ij

est elychnium , quoniam pro elychnio in lucernis utuntur.

Latini verbascum nominant, quidam recentiores taxum barb-
atum, pari errore Theodorus milon arborem taxum Latinè dixit,
cum tamen taxus arbor non milos, sed smilax à Græcis vocetur,
de qua quidem smilace Theophrastus, tanquam arbore differente,
seorsum à milo tractavit; quo etiam in loco Theodorus Græcam
servavit appellationem, hoc est smilacem dixit, ubi taxum potuit
interpretari; ubi autem milon scribere oportuit, quoniam huic
forte arbori nomen lingua Latina non dedit, ipse taxum nomina-
vit. Quo tamen in errore magis est Theodoro ignoscendum,
quoniam & Plinius noster, simeli propinquitate deceptus, milon
arborem inter meliæ, id est fraxini species, lib. 16, collocavit,
quod facile est animadvertere, siquis quæ de milo arbore, lib. 3,
Theophrastus, quæ de variis fraxini speciebus scripserit Plinius,
diligentius inspiciat.

Vide quot nodi apud Theodorum (male aliquando Theophras-
tum interpretantem) & Plinium etiam, implicantur; quod nisi tu
eos doctorum doctissimus solveris, mihi sanè videntur inexplica-
biles. Idem Theodorus chamædaphnen vincam pervincam apud
Theophrastum interpretatur, cum tamen chamædaphne alia sit
planta, cujus descriptio apud Dioscoridem plurimum à vinca per-
vinca est aliena. Cujus etiam vincæ pervincæ naturam, imagi-
nemque accuratius contemplantibus, illa esse videbitur, quæ à
Dioscoride ac Plinio pariter clematidis, atque daphneidos, & po-
lygonoidis nominibus designatur: Theodorus insuper aparinem
lappam nominavit, cum tamen lappæ nomen communius appa-
reat, ac sicuti per excellentiam, personatæ, potius grandes lappas
ferenti conveniat. Hi tamen de vinca pervinca & lappa Theo-
dori errores, ex Plinii auctoritate ita easdem herbas nuncupantis,
habuere occasionem, quemadmodum & ille haud parvi sanè mo-
menti, quo æque ac Plinius, Theodorus lib. 6, Theophrasti cis-
thum hederam transtulit, atque eodem modo in mare divisit
& foeminam, & florem utriusque rosaceum adscripsit, in mare pur-
puræ accedente. Idcirco autem superiora illa in Theodori transf.

latione errata notavimus, ut hoc postremum quod plurimum meæ, opinioni adversabatur, exemplo aliorum magis confirmaremus.

Jam enim quidam mihi Theophrastum objicere moliti sunt libro 6, interprete Theodoro Gaza, non aliter quam Plinium, lib. 16, hederam dividendam, eundemque illi florem deputantem; quæ si pro veris, atque fideliter ab utroque Auctore scriptis recipiantur, nulla dubitatio relinquetur, cisthum, id est ladanum, posse etiam cissum, id est hederam, ut tibi video placere, vocitari; & quæ de cistho Theophrastus cæterique Auctores Græci tradiderunt, eadem à Latinis de hederâ absque ullo errore referri. Quare cum in hoc totius controversiæ nostræ cardo vertatur, liceat mihi hunc locum, cum bona abs te venia impetrata, diligentius examinare, quando & tibi non fuit indecorum ad levia ista nostratia legenda, & judicio cognoscenda descendere. Hactenus quidem de solo nomine disputavimus, liceretne cisthum utramque, tam eam scilicet quæ fert ladanum, quam alteram sub quâ nascitur hypocisthis, hederam Latinè appellare. Sed esto hoc verbum *cissos* apud Græcos tam de cistho altera planta, quam de vera hederâ proferatur, sicuti vox ista *canis*, tam de animali terrestri, quam etiam de cœlesti sidere dicitur. At quemadmodum neque canem cœlestem rectè in marem ac fœminam dividerimus, neque utrumque habere latrandi naturam concesserimus, eadem (ut puto) ratione, neque Plinius hederam per maris, ac fœminæ differentias jure partitur, neque utrique florem rosaceum convenienter assignat, quoniam hæc cistho, non autem cisso hederæ à Theophrasto, & Dioscoride, & ab ipso Plinio, lib. 24, tribuuntur. Ut enim omittam illam hederarum in marem, & fœminam lib. 16, ab eodem Plinio positam distinctionem, quam forte quispiam omnium plane herbarum fructicum, suffruticum, atque arborum communem esse contenderet, quis unquam vidit rosaceum in hederis florem? Tantine esse debet Plinii, aut Theodori Theophrastum interpretantis auctoritas, ut illis potius, quam oculis nostris credere debeamus? Magnus sanè Philosophus Aristoteles tanti judicium sensus existimavit, ut ubi iste adsit vanus

putet querere rationem. Galenus omnium Medicorum Princeps, illos pro insanis habendos putat, qui cum ex sensibus possint habere probationes, eas ex demonstrationibus petendas censent. Avicenna ejusdem Galeni, ut de seipso fatetur, interpretes, eos qui sensibus credere nolint, igne exurendos, aut flagellandos judicavit, ut dolorem sentientes, sensuum judicia vera esse perciperent; & rectè quidem hi viri doctissimi sunt arbitrati. Cur enim nobis oculos, & reliquorum sensuum opificia natura concessit, nisi ut, ad prospiciendam, investigandamque veritatem, propriis possimus niti subsidiis? Non debemus profecto ita nosmetipsos destituere, ut aliorum semper vestigia sequentes nihil per nosmetipsos decernamus; hoc enim vere esset alienis oculis videre, alienis auribus audire, alienis naribus odorare, aliena sapere intelligentia, ac nihil nos aliud quam lapides esse, statueret, si omnia aliorum assertionibus committeremus, nihilque à nobis ipsis discutiendum putaremus. Quam tamen opinionem tum in omnibus aliis questionibus, tum in hac præsertim de cisso, & cistho debemus abjicere, ubi tanta inter hederæ florem ac rosam sylvestrem apparet differentia, ut ejusdem rosæ comparatione, hederæ flos aliud potius quam flos, id est lanugo quædam videatur, qualis in vite, ac moro, ac populo, ac plerisque aliis plantis conspicitur, quæ ita ab aliis discrepant flore, ut ne flores quidem ullos unquam procreare existimentur.

Atque, ut jam ex iis quæ sensu percipi possunt, luce clarius ostendamus, noluisse Theophrastum cissum, id est hederam, sed cisthum potius dividere in marem ac fœminam, ac rosæ sylvestri similem florem utrique subscribere, quæ idem Auctor de hederæ flore scribat, lib. 1, differentiam plantarum per flores ostendens, in medium afferemus. Hæc sunt, ut tu optime nosti, Theophrasti, interprete Theodoro Gaza, libro quo diximus, verba: Nunc illud exploratum habemus per omnes partes, plures differentias vario modo exultare; nam flores alii lanugini, ut vitis, mori, hederæ, alii foliati, ut amygdali mali, piri, pruni. Ut vero etiam evidentius quid sit apud Theophrastum flos lanugi-

neus, intelligatur, alia ipsius Theophrasti verba de eodem flore lanugineo subtentur ex lib. 4, ubi ita scribit: Huius plantago similis constat, nisi quod flores non quemadmodum illa particularim edit, sed per totam spicam tritici modo; ambobus tanten flosculus lanugineus exit, sicuti frumento & reliquis. Item Theophrastus de re eadem ita 9 vol. edisserit: Quin & floribus differentia tum natura, tum positu data est, de quibus ferè in his que in universon digessimus, satis dictum existimamus; scilicet quod alii lanuginei ut omnium ferè germinantium spicam, alii foliis constant, ut leguminum. Quod si quis adhuc etiam qualis sit flos lanugineus, qualisve ei oppositus foliatus, ignorat, ipso Theophrasto exempla non pauca suggerente, primum quidem in vite, moro, plantagine, panico, milio; secundum vero in amygdalo, malo, pruno, & leguminibus contempletur, neque vel minimum dubitabit, quin rosa sylvestris in altero genere florum, quos Theophrastus foliatus appellat, comprehendatur, lanugineis ex adverso distinctos: quare hederæ flos non magis rosæ sylvestris, quam flori mori, vitis, plantaginis, milii, panici similitudinem continebit. Sed quoniam nonnulli sunt qui mentis aciem longe clariorem quam corporis judicant, atque hebetis, obtusique hominis putant omnia sensûs testimonio, nihil autem probare ratione; age, & argumentis ex media sumptis philosophiâ aptissime demonstremus nusquam Theophrastum illam de qua supra diximus in casso, id est hederâ, sed critho potius, lib. 2, fecisse differentiam, quam tamen ejus auctoritate adversarii contra nos adducentes non advertent, simili alterius Theodori scilicet male Theophrastum interpretantis errore, tueri.

Illud mihi tecum non minus Platonica, quam Aristotelica disciplina viro conspicuo primum conveniat, non parvum esse divisionis quâ Philosophi utuntur artificium, quod Plato Philosophus excellentissimus adeo extollit, atque admiratur, ut qui multa in unum rectè collegerit, atque unum in plura rectè dividere scierit, ejus vestigia tanquam Divi cujusdam sectari in dialogo qui Cratylus inscribitur, ex persona Socræis dixerit. Eam

dem diligentissime divisionis scientiam Aristoteles adeo difficilem; atque operosam putavit, ut in 2 de partibus animalium libro, animalium genera in proprias species dividere aggressus, quemadmodum ei Galenus noster objecit, titubanti potius ac dubitanti, quam aliquid affirmanti, aut asserenti similis videatur. De hac eadem dividendi facultate apud Latinos Boëtius, apud Græcos Andronicus, ac Theophrastus, libros accuratissime scriptos posteris reliquerunt. Quis vero sanæ mentis dubitaverit, quin ea, quæ in eisdem libris dividendi præcepta traduntur, ipsius artis præceptoribus notissima fuerint? sunt autem hæc, ut Galenus non minor penè Philosophus quam Medicus in præfatione artis curativæ ad Glauconem exposuit, summa atque præcipua artificiosæ divisionis decreta, ex Platonicæ disciplinæ thesauris accepta, à primis, supremisque esse incipiendum, deinde hæc in alia genera, species, differentias reserandum, atque hæc ipsa rursus eodem modo partiendum, donec tandem ad eas pervenerimus species, quæ amplius divisionem non admittunt. Verum nunquid hanc dividendi normam, ac regulam observaverit ipse divisionum Magister Theophrastus, videamus. Si enim Plinio, & Theodoro, Theophrasti sententiam libro 6, interpretantibus, credimus, illa hederarum in duo prima discrimina marem scilicet foeminamque partitio, à Theophrasto, lib 3, est omnino prætermissa; quo tamen in loco omnia hederarum genera, ac species usque ad ultimas, per proprias singula differentias, partiri statuérat. Deinde libro 6, ubi nulla erat de hederis narratio oportuna, si Theodorum interpretem sequamur, ponitur.

Quod cum Plinio visum esset absurdum, lib. 16, ubi de omnibus hederarum generibus agere proposuerat, ab illa ipsa divisione per marem, ac foeminam censuit inchoandum, cujus alibi meminisse, ac non ubi præcipua foret tractatio de hederis, magnam esse erroris partem existimavit.

Nemo vero illud objicere audeat has maris ac foeminæ differentias eo in libro, in quo de hederis scribere accuratius instituerat Theophrastus, ab ipso tanquam inutiles fuisse neglectas, cum eisdem

eadem differentias, ubi haberi possint, vel solas, vel maximas, in sylvestrium plantarum genere qualem esse hederam constat, primas assumi oportere, primo sui de plantis libri volumine idem Auctor affirmet. Sicuti vero omnia hederarum genera, seu species, sub uno communi genere quod hederam appellatur, continentur; ita & hederæ genus ad aliud genus superius refertur, quod frutex nuncupatur, quodque ab ipso Theophrasto, qui omnes plantas quatuor distinguit generibus, arborum, fruticum, suffruticum, atque herbarum, ab aliis tribus ponitur naturâ distinctum. Liqueat autem Theophrastum, libro 6, non de fruticibus, sed de suffruticibus potius herbisque tractare; hæc enim ab ipso in ejusdem libri exordio scribuntur: De arboribus dictum jam est, nunc de suffruticibus, & herbis doceamus. Consequitur: Et si qua in hisce alia genera comprehenduntur, illa quoque annotemus oportet ut fruges, nam hæc quoque inter herbas deputari desiderant, sed primum verba de suffruticibus faciamus. Demum Theophrastus, eo quo promiserat ordine prosequens, ita de suffruticibus loquitur: Sunt autem eorum genera quam plurima summis differentiis discreta; cisthos, vel ut Theodorus interpretatur, hederam, melotrum, rubea, cassia, origanum, satyria, lens, salvia, marrubium pollicarifolio apiastrum cæteraque hujusmodi, atque etiam quæ minus similia sunt, siquidem ferulacea & nervicaulia constant, fœniculeum æque, ferulago, ferulaque, herba muralis, sive muricidacea à quibusdam vocata, cæteraque similia. Hæc enim omnia (atque in totum ferulaceum) suffruticum naturæ addixeris: Genera vero, atque discrimina, singulis hisce indicamentis habentur aliis evidentiora, aliis occultiora; cisthi namque, vel secundum interpretem, hederæ duo genera, mas ac fœmina, quoniam altera majus, durius, pinguiusque folium habet, floremque ad purpuram inclinatum, ambabus tamen flores rosæ sylvestribus proximi, verum minores, & sine odore.

Cum igitur Theophrastus & in ipso protinus sexti libri principio dixerit antea se egisse de fruticibus, jam de suffruticibus atque herbis spondeat tractaturum, primoque in loco de suffruticibus in qua pri-

ma tractatione hederam (vel potius cisthum , ne errorem interpretis incurramus) , melotrum , rubeam , ac cætera quæ sequuntur , naturæ suffruticum censeat adscribenda , quis dubitaverit , hoc ipso in loco libri 6 , nullam de hedera facere voluisse mentionem , quam superioribus libris fruticum generi addixerat , de qua præterea libro 3 , arborum ac fruticum tractatione abundè disseruerat :

Neque vero quispiam ex eo decipiatur ut , quoniam hæc *frutex* atque *suffrutex* apud Latinos vocabula unâ syllabâ tantum differunt , minimam quoque existimet in rebus ipsis differentiam ; nam eadem genera apud Græcos sunt tam vocabulo , quam etiam nomine diversa. Alterum enim *θάμνον* , alterum *οπίγανον* idem Græci vocant , quæ duo verba , cum non posset Theodorus commodiùs exprimere , fruticem atque suffruticem transtulit : quare nisi velimus Theophrastum , summum Philosophum , qui non modo de naturis rerum , sed de dialectica & dividendi ratione , atque doctrinâ libros ornatiùs ac copiosius , quam ejus præceptor Aristoteles , multorum judicio conscripsit , tam pueriliter aberrasse , ut hederam aliquando in fruticum , aliquando in suffruticum genere collocaret ; ut in ea quam fecerat , libro 6 , hederarum dictione , suæ doctrinæ præcepta negligeret , ac more quoque (ut Plato inquit) inepti , duo statim prima genera prætermittens , quodammodo membra disrumperet ; ut hederam aliquando in suffruticum genere collocaret ; ut sibi ipsi pugnancia scriberet atque contraria , hederæ florem nunc lanugineum , nunc foliatum asserendo ; ut denique ea quæ omnino sensui adversantur in ea historia , in qua pleraque visu magis quam ratione dijudicari fatetur , affirmaret : illud potius existimare debemus Theodorum Gazam unâ cum Plinio , quod in Theophrasti libro 6 fortè cisthum pro cistho scriptum invenissent , unius litterulæ immutatione fuisse deceptos , ideoque illa hederæ tribuisse quæ Theophrastus de suffrutice , longe ab hedera differente , tradiderat : quo quidem errore , cum Plinium , libro 16 , lapsum manifestissimè videamus , quid est quod dubitemus ipsum etiam libro 12 , itidem fuisse (ut tuo

utar vocabulo sapius de hoc Auctore prolato) hallucinatum, quandoquidem ex Græci codicis mendo, ita hinc sicuti in prasso & prasio, eadem errandi dabatur occasio. Equidem Theodoro Gazæ, in Theophrasti translatione non raro aberranti, veniam puto impartendam; quoniam, ut in præfatione sui operis ipse conqueritur; unicum tantum, eundemque mendosum codicem habuit, nisi quod oportuit diligentem interpretem rerum naturam potius spectare, quam verba. Quâ diligentiam si Plinius etiam usus fuisset, neque tibi tot in ejus libris proprias hallucinationes castigandi, neque mihi tam multos errores notandi, necessitas foret adjuncta.

Quoniam vero, in hoc de cisso & cistho, errato, quod erat tam Theodoro Gazæ, quam etiam Plinio commune, longior fortasse fui, quam cuique necessarium videretur, reliqua demum, quæ circa Plinium tantum disputantur, atque adversus nos pro eodem Plinio, abs te fuere defensa, pro nostrâ tuendâ sententiâ, quam brevissimâ oratione poterimus, confutare tentabimus.

De chamædaphne.

In chamædaphne, lib. 15, veterem lectionem distinctiorem putas, si ita scribatur: Est & chamædaphne sylvestris frutex, & Alexandrina, ut duo genera intelligantur; alterum chamædaphne, quam Latini laureolam (ut tu inquis) appellant, cum tamen ea quæ hodie laureola Latine dicitur, non sit chamædaphne, sed daphnoides potius, statim postea à Plinio descripta; alterum laurus Alexandrina, ex Plinio, Galeno, Dioscoride. Tu quidem Plinium hoc pacto excusas, ne videatur chamædaphnem variis in locis varie designasse, cum hoc in loco, libro scilicet 15, laurum Alexandrinum tantummodo pinxerit, sicuti libro 24, chamædaphnem. Sed duo remanent in Plinio scrupuli haudquaquam dissimulandi: cur, cum Plinius cætera lauri genera eodem libri 15 loco descriperit, solam chamædaphnem indescriptam reliquerit? cur, cum alterum genus non Alexandrina simpliciter, sed laurus Alexandrina à Theophrasto, Dioscoride, atque Galeno, ab om-

356 Critiques des erreurs de Pline en Botanique ,

nibus denique Græcis Auctoribus vocitetur , Plinius propriâ appellatione prætermisâ , sumptum à loco vel personâ , cognomen tantummodo posuerit ; vel cum postea subjunxit , alii daphnem vocant ; proprium nomen contra naturam postposuerit , cum tamen vera hujus fruticis appellatio non sit , neque Daphne seorsum , neque Alexandrina , sed hoc totum , ut diximus , Daphne Alexandrina ?

De adarce.

In adarce falli eos putas qui verbum *palustris* recto casu , non autem paterno capiendum putant , atque ideo credidere non de falsilagine calamis adhærente , sub adarces vocabulo , à Plinio agi , sed potius de palustri calamo adarce nominato ; unde temerè factum putas Plinio negotium . At cum index capituli 32 , libri 16 , agi de calamis , atque fruticibus non medicinis , ea parte demonstraret ; cum ipse præterea continuus sermo tractans de diversis arundinum speciebus quibus adarce adnumeratur , cuius facile persuadeat Plinium eo in loco putasse adarcen non esse falsilaginem , sed palustrem calamum in Italia nascentem , nemo negotium Plinio nisi ipsemetipsi faceffit . Quid enim sibi vult illa repetitio : Est enim obliqua arundo non in excelsum nascens , sed juxta terram fruticis modo se spargens , suavissima in teneritate animalibus est , & in Italia nascens ; adarce palustris sub ipsa comâ utilis dentibus , quoniam vis eadem est quàm sinapi : quid , inquam verbum *est* bis positum à Plinio insinuat , nisi ita esse adarcen ex arundinum genere , sicuti obliquam arundinem à quibusdam vocatum elegiam ? Si etiam verbum *palustris* paterno casu capiatur , aspera nimis atque auribus absona fiet Pliniana elocutio : quod si præterea verbum *arundinis* , ut necessarium fore videtur , supplendum sit , præcissa quodammodo atque defecta oratio videbitur . Cur vero ea falsilago nasci in Italia à Plinio dicatur , cum in Galatia non autem in Italia gigni illam Dioscorides scribat , ut mirum videri possit te qui velis Plinium de eadem loqui falsilagine , de qua Dioscorides , verbum illud *Italia* non casti-

gasse, ac loco ejus Galatia non posuisse? cur etiam hæc medicina sub ipsa coma tantum utilis dentibus à Plinio judicetur, quam Dioscorides, Galenus, ac Paulus, in omni parte calamorum quibus hæret, quamvis ad alios usus quam dentium, probaverunt? nam & Plinius ipse libro 32, ubi adarcen quid sit, non aliter quam prædicti Auctores exponit, nasci illam circa arundines tenues, nulla facta de loco sub coma mentione, simpliciter protulit; neque in paludibus, sed ubi spuma aquæ dulcis ac marinæ se miscent, quod maximum est argumentum hîc quidem libro scilicet 32, de adarce falsilagine fuisse locutum; libro vero 16, de altera quam esse arundinis speciem falsa sibi opinio persuaserit, de qua etiam intellexit, lib. 2, ubi ita scripsit: Sinapis naturam habere traditur adarca inter sylvas tacta cortice pleniore, sub ipsa coma nascens; ita enim ego hunc locum puto legendum, paucioribus syllabis quam in tua castigatione mutatis; nam & id verbum *pleniore* si ita jaceat, eandem sententiam exprimit, quam supra, libro 16, posuerat, efficaciorum scilicet esse dentibus adarcen, sub ipsa coma. Vel possumus ex uno verbo duo facere, atque ita legere: Cortice plane ori sub ipsa coma nascens: quasi eam nasci ad utilitatem oris, cujus dentes sunt non minima pars, velit insinuare; quod pariter his quæ lib. 16 de ejusdem medicinæ ad dentes usu testatus fuerat, mire conveniet. Illud quoque pro nostra facit sententia, quod Plinius nusquam adarcen esse falsilaginem, nisi libro 32, monstravit, ubi eam calamachnen nominavit, quamvis vitio codicis id verbum corruptum sit in calamochnum, quo etiam in loco eosdem illi subscribit effectus, quos Medici veteres falsilagini tribuunt, alios ab illis quos lib. 16 in adarce retulerat. Neque vero hoc postremo libro, quicquam meminit se in præcedentibus de eadem adarce scripsisse, sicuti libro 20, cum de ipsâ verba faceret, eandem se inter sylvas tetigisse, testandum existimavit. Hæc enim omnia manifestissimè probant Plinium variis in locis, varia de adarce sensisse, quam aliquando calami speciem, aliquando falsiginem calamis in hærentem significat.

De æra & ægilope.

In æra ac ægilope nescio an magis accusandus sit Plinius, qui in rebus adeo vulgatis, quibus nomina Latina non deerant, Græcis utendum censuerit; an potius, quoniam de eisdem herbis Græca appellatione monstratis illa affirmaverit, quæ sensus falsa esse deprehendit. Tu vero de æra hoc pacto pro Plinio respondes, quod cum Græci traderent lolium strangulare circumligando se triticum, neque id in Italia magnopere foret compertum, tutius esse cogitavit Græca uti voce, quam Latina, æram id dicendo, non lolium. Laudarem Plinii consilium qui Græcorum mendacia (siqui forte fuissent) qui tam insigniter mentiri voluissent, ut scriberent lolium circumligando se, triticum enecare, rem neque in Græcia, neque in Italia compertam), sub Græcæ vocis obscuritate, occultare studuisset; nisi *æra* vocabulum adeo esset in eorundem Græcorum lingua usitatum, ut ejus significatus neminem lateat, qui vel parum Græcas litteras degustavit. Ut tamen Græcos Auctores, viros sanè doctissimos qui de plantis scripserunt, atque inter cæteros Theophrastum, quem præcipue de agricultura scribens Plinius imitatur, tanti erroris suspicione liberemus; hic nusquam de æra, seu lolio scripsit, quod triticum circumligando se enecat, sed solum auferendo alimentum, quoniam tritico adnascitur. Hæc enim sunt ejusdem Theophrasti verba libro scilicet de causis plantarum: Quippe orobanche vocata, ervum enecat amplexu, compressuque suo, & linodorum frugum-græcum interimat protinus radici adnascens, & alia eadem aliis inferunt, ut quæ cum singulis frugibus simul proveniunt, cæu lolium, atque avena tritico, atque hordeo, & lappa lenti, & alia aliis: omnia tamen idcirco interimunt; quia pabulum tollunt.

Ex his Theophrasti verbis quorum magna ex parte sententiam Plinius, libro 18, ubi agit de vitis frugum, studuit exprimere, facile ostenditur Pliniani erroris in *æra* & *ægilope* origo. Quia scilicet paulo supra Theophrastus fecerat de orobanche mentionem,

quæ amplexu suo ervum strangulat (inde enim illi apud Græcos nomen) existimavit eandem esse æræ & ægilopi, quorum alterum lolium, alterum avenam Theodorus convertit, interimendi rationem; atque immo, post factam de orobanche mentionem quæ circumligando se ervum enecat, postea Plinius subjunxit; Triticum simili modo æræ enecat, hordeum, festuca quæ nominatur ægilops: cum tamen Theophrastus, quem, ut videre est, de eisdem rebus Plinius scribens, quantum potuit, studuit imitari, cum Theophrastus, inquam, omnia quidem de quibus eo differit loco, vicinas herbas scribat interimere causa illa generali quod pabulum tollunt, variis tamen hoc illa modis facere doceat; nam orobanchen quidem quia ervum amplexatur, & comprimit, linodorum vero quia form-græci radici adnascitur, lolium autem atque avenam quia cum tritico atque hordeo proveniant, ceu aparinen (quam nescio an rectè Theodorus lappam interpretatur) cum lente; nullam vero ex illis tribus habere se vincendi, ac circumligandi naturam, quicumque eas noverit, minime dubitaverit, nisi quod de aparine forte possit concedi, quam Galenus, libro 1 de alimentis, ita se lentibus circumplicantem, neque aliter argentem, ac strangulantem quam orobanche ervum, describit.

De ægilope.

Cur ægilopen potius, quam avenam eodem in loco dixerit Plinius, eam rationem affers, quod cum Græci duo avenæ genera facerent, bromum scilicet & ægilopen, hoc vero discrimen nemo reddidisset in Italia; ob id Plinius libro 18, cum avenam inter vitii frumenta collocasset, paulo post de festuca quæ vocatur ægilops, edisserit; non quod nesciret avenæ id esse quoddam genus, ut nonnullos cavillari inquis, me scilicet, innuens, quem licet aperte non nomines, his tamen qui meum libellum legerint facile das agnoscendum, sed quod alterum quoque fastigium celebrari novisset bromos nomine. Hæc tu pro Plinio. Ego vero, ut cavilli crimen cujus me notasti deprecet apud te, cui magis ve-

lim meos mores probari quam doctrinam, nusquam Plinium per calumniam reprehendi, quod nescierit ægilopen esse quoddam avenæ genus, sed ob id tantum incesse, quod eodem capite modo Græca, modo Latina voce in eodem avenæ genere uti voluerit; nam quod scribit Plinius, lib. 18, avenam esse frumenti vitium, & hordeum in eam degenerare: hoc idem Theophrastus, libro 6 de plantis, & Galenus, libro 11 de alimentis, de ægilope etiam testantur. Quod vero etiam paulo post Plinius ait, ab ægilopè hordeum necari, id ipsum Theophrastus, libro 5 de causis plantarum, licet alio modo quam Plinius, ægilopi tribuit.

Alterum quoque fastigium Plinius, si non eodem capite, saltem libro, aliquando bromum, aliquando avenam nominavit, ut inexplicabilis ratio videatur, cur Plinius in eisdem generibus nunc Græcam, nunc Latinam proferat vocem. Bromum ex Oriente advectam libri 18 capite 10, Plinius refert; sed eandem bromum ejusdem libri capite 12, antea avenam fuerat interpretatus, ubi ea scribit: Tunicæ frumento plures, hordeum maximè nudum, & filica, sed præcipue avena, calamus altior frumento, quam hordeo, arista mordacior hordeo. Hæc ferè omnia sunt ex Theophrasti, lib. 8, quamvis corruptè pleraque translata; nam Theophrasti de eisdem rebus scribentis verba sunt ista: Ἄμα δὲ ὁμὴν ἐν χιτῶσιν πολλοὶς ἢ δὲ, γυμνὸν μάλισα γὰρ δὴ γυμνο σπέρματον ἢ κριθῆ, πολὺλοβον δὲ ἢ τίψη, καὶ ἢ ὀλύρα, καὶ πάντα τοιαῦτα, καὶ μάλισα πάντων ὡς εἶπεν ὁ βρόμος, ἔτι δὲ καὶ ὑψελότερον ὁ κάλαμος τοῦ πυροῦ καὶ τῆς κριθῆς, καὶ τὸν σάχυν ἀπηρταμένον ἔχει τοῦ φύλλου ὁ πυρὸς, ἡδῖον δὲ τὸ ἄχυρον τοῦ κριθίνου τὸ πύρινον, hoc est, ut Theodorus interpretatur, ad hæc triticum tunicis integitur multis, hordeum nudum consistit, id enim omnium maximè caret tegmento. Tropa quoque & siligo, & omnia hujusmodi multiplici folio includuntur. Ast omnium maximè (ut ita loquar) avenam natura operuit, quin etiam culmus altior tritico quam hordeo est, spica plus discreta à foliis emicat, palea quoque suavior ex tritico quam hordeo. Siquis conferat Plinii verba supra posita his quæ de

de lib. 8, Theophrasti subjunximus, non puto dubitabit quin Plinius, sicuti tunicas frumento plures, contra hordeum maximè nudum ad Theophrasti, scripsit imitationem, ita etiam in cæteris sequendo Theophrastum, βρόμον πολύλοβον, id est avenam maximè opertam (veluti interpretatur Theodorus) dicere voluerit. Cur vero sensu contrario maximè nudam scripserit, non magis scirem reddere rationem, quam cur idem Plinius ægilopen circumligando se, hordeum dixerit interimere, cum nulla avenæ species quæ id faciat agnoscat, sicuti neque lolii, quod tuam alteram in æra destruit defensionem, ideò scilicet Plinium æram dixisse non lolium, quare ipsi plus lolii speciem, quam lolium significare videatur; nam æque ignoratur ubi terrarum talis lolii species oriatur quæ circumligando se triticum enecet.

Sed cur Plinius in his adeo apertis erroribus tam operose defenderetur, abs te præsertim qui scias hoc ipso in loco, ubi Plinius æræ, atque ægilopis naturam pervertit, in tantum fuisse hallucinatum, ut teramnum, & ateramnum, quæ duo vocabula, *coctile*, atque *incoctile*, leguminum affectus, plerisque in locis apud Theophrastum significant, ipse pro herbis noxiis acceperit, quarum altera, ateramnos scilicet, circa Philippos in pingui solo interimat fabam, teramnos vero in macro, cum quidam ventus afflaverit. Quem quidem adeo crassum Plinii errorem nesciens aliter excusare, locum esse vitio codicis decurtatum suspicaris, quin etiam, lib. 9, capite 16, mirari te dicis Plinium eosdem pisces modo Græcè, modo Latinè nuncupare, quod & in rebus aliis veluti in herbis Plinium plerumque facere non diffiteris, nihil testantem eademne sint an diversæ. At si hoc idem in aliis genus erroris Plinius admisit, cur non etiam in æra, ac lolio, ægilope, & avena potuit admittere? vel si in hoc Plinius non erravit, cur tibi dedit in aliis similibus de se admirandi occasionem?



De glasto, isatide.

Si ubi de isatide inter lactucas sponte nascentes, libro 20, scribitur, pro sylvatico glastum, ut tu id verbum castigandum opinaris, legatur, non adeo nos elidemur qui Plinium hoc in loco indiligentiæ accusavimus, quantum Plinii lectio quodammodo violabitur, quoniam à sylvatico ad glastum longinquus est transitus. Quare vel nihil immutandum esse, sicuti videri in manuscriptis codicibus asseris, aut si *glastum* loco verbi *sylvaticum*, quamvis violenter, intrudatur, jure Plinium à nobis fuisse reprehensum, nisi hæc castigatio adhiberetur, judicasti. Quantum vero rectius totus iste locus in Plinio emendabitur, si ita legatur: *Alterum est genus quod Græci isatidem vocant: ubi pro isatim seu isatidem, verbum Esopus, quod neque Græcum est, neque Latinum, si pro aliquo lactucæ genere accipiatur, tuam subterfugisse censuram, non parum sumus admirati. Tertium est genus in sylvis nascens, sylvestrem isatim vocant, hinc enim diligenter advertisti ex manuscriptis codicibus, nisi ita legatur, locum fore defectum: Erit igitur secundum lactucæ sponte in arvis nascentis genus, non Esopus, sed isatis simpliciter appellata; tertium, quod in sylvis gignitur sylvestris isatis; quartum vero genus, quo infectores lanarum utuntur, non sylvatica isatis, hæc enim est secundo generi adjuncta differentia, sed potius fativa dici debet, differt autem hoc quartum genus à secundo, quoniam istud feritur, illud in arvis sponte nascitur. Si itaque glastum, ut rationabilius apparet, nullo modo interponatur, jam nulla dubitatio relinquetur; ita in hac herba sicuti in plerisque aliis familiarem sibi errorem Plinium incurrisse, quando eam sub variis nominibus quasi essent duæ, non una, in locis adeo distantibus designavit.*

Pari idem incuria atriplicem hólus fativum, atque etiam sponte nascens, modo Latina, modo Græca appellatione, tanquam herbas differentes enarravit; unde etiam illud est consecutum, ut effectus aliquando contrarios utrique subscripserit. De atriplice siquidem, atque ejus proprietatibus, cum libro vigesimo secundo

differuisset, eamque ex auctoritate Pithagoræ ad morbos regios, & pallorem facere tradidisset; mox, de eadem sub chrysolachani vocabulo, libro 27, scripsit fuisse aliquos qui traderent, illam alligatam regium morbum habentibus, ita ut spectari posset, sanare id malum; quem etiam effectum de semine si bibatur cum melicrato, auctor gravissimus Dioscorides, & plerique alii Medici restificantur. Esse vero eandem herbam à Romanis atriplicem, à Græcis autem chrysolachanum nominatam, tibi probare superfedemus, ne id agentes Græcorum proverbio subjiciamus, *sus Minervam*. Aliter enim aliis qui ausi sunt supra calceum ascendere, aliter tibi, Hermolæ eruditissime, non solum magnarum, sed etiam minutissimarum rerum scientia prædito, scribendum judicavimus: tibi, inquam, qui Plinium in verbi *prasion* ambiguitate sæpè hallucinantem notavisti, quæ forte hallucinatio causa fuit ut de balote, lib. 27, scriberet, quam idem Plinius, lib. 20, sub marrubii nigri nomine notificaverat. Taceo mille alios hujus generis apud Plinium errores, ne multa quæ tu in tuis castigationibus lectores commonuisti, nunc te velle docere videamur.

De personatia ac persolata.

Ego Plinium in meo libello notandum putavi quod libro 25; eodem capite, bis personatiam descripsit, quam sicuti Græci utroque in loco arctium nominavit, altero tamen personatiam, altero persolatam, ut tibi video placere, dici Latine insinuavit. Quam distinctionem nominum à Plinio cognitam ais à quibusdam non fuisse perspectam ob eam, ut puto, rationem, quod ego, lib. 25, altero in loco, ubi de arctio fit mentio, pro persolata, personatiam scribendum putavi. Sed cum tu quoque fatearis persolatæ vocabulum à *persola* esse deductum (quod nomen apud Latinos, teste Placidio Grammatico, qui de Plautinis nominibus scripsit, personam significat), sive personatiam, sive persolatam altero in loco legeris, nihilo magis ab errore Plinius eximitur, qui bis eandem herbam modo sub personatæ, modo sub persolatæ vo-

cabulo , eodem etiam capite pinxit. Sed tu forte non adeo Plinium defendere , quantum me accusare , voluisti , qui Placidium Grammaticum non viderim ; ego vero id crimen in homine nulli rei minus , quam verborum studio incumbente , non multum puto inexpiabile , sed unâ aquæ guttulâ abluï expurgarique posse. Illud aliquanto difficilius in Plinio excusari queat , quod ex tantilla nominum varietate rem diversificari , hoc est aliam esse herbam persolatam , aliam personatiam , judicaverit.

De echio , atque alcibio.

Non reprehenderemus Plinium scribentem , lib. 27 , se , qualis esset , alcibios apud Auctores scriptum non reperisse , nisi ipse Plinius , lib. 25 , eandem alcibium sub echios nomine , eodem quo Dioscorides modo , pinxisset ; adeo ut Plinius putasse videatur aliam esse echin ab alcibio , quam tamen non differre in nostro libello probavi , quoniam eisdem effectus , tam de echi quam de alcibio , & Plinius ipse , & cæteri Auctores prodiderunt ; qui etiam Auctores , non seorsum de echi , seorsum vero de alcibio , quemadmodum Plinius , sed de echio tantum quam alio nomine vocari alcibiadium testantur , tractavere.

Cum vero tibi videatur ea quæ dicatur echios atque alcibiadium , diversam esse ab altera quam Nicander echin atque alcibium appellat , ego me fateor hanc apud Nicandrum distinctionem non agnoscere : illud satis habeo exploratum in libro Dioscoridis , vel Pauli , nullam hujusmodi nominum , ac multo minus rerum differentiam deprehendi , quandoquidem de echio , atque alcibiadio agentes , non alias illi vires adscribunt , quam echi atque alcibio Nicander ; ut vero proximius sit non differre , sive echis , sive echios , sive alcibium , sive alcibiadium , eadem herba à diversis Auctoribus nominetur , quemadmodum qui eam alcubiadium , non autem alcibiadium vocant , rem planè eandem , non diversam , intelligunt.

De heliotropio.

Ubi de heliotropio scribit Plinius, ais quibusdam videri eundem auctorem heliotropium cum cichorio confundere, quoniam & heliotropium cæruleo flore describat, & cibo gratam esse dicat, quæ duo cichorio convenient: ego vero & alia adjunxi quæ de heliotropio scribit Plinius, cichorio pariter congruentia, ut quod semipedalem altitudinem non excedat, & non nisi pingui, cultoque solo nascatur; quæ omnes notæ aggregatæ cichorium manifestè designant. Tu vero priores duas ita refutas, quod nihil impedit gratum vescendo esse tam heliotropium quam cichorium, nec constat in Dioscoride λευκὸν αὔθος, id est candidum, an γλαυκὸν, id est cæruleum, scribere oportuerit. At ut ad utrumque respondeam, & de cichorii radice quod esui sit, & de flore quod cæruleus sit, sensu atque experientiâ probatur; quæ de heliotropio non audes affirmare, quando etiam in dubium revocas, qualis heliotropii flos à Dioscoride describatur, cæruleus an candidus. Ego autem illud certè scio multos quos vidi, & quidem antiquos Dioscoridis codices, λευκὸν, non autem γλαυκὸν scriptum habere, & nisi mea me fallit opinio, puto te eandem scripturam in tua translatione secuturum.

De lasine.

Quosdam ais verbum *lasinem* corruptum esse nescientes, Plinium culpate, quasi hanc herbam, lib. 24, inutiliter reperierit, lagine[m] vocando, non lasinem. Tu vero pro lasine jasionem censes legendum ex Theophrasto, tam libro Plinii 21, quam etiam 22; atque ideo aliam statuis à lagine, de quâ idem Plinius agit, libro 24. Demum ut meæ modestiæ consulam, mihi putas recantandum, quoniam non sit tanta inter lagine[m], atque jasionem affinitas, quantam tibi visus sum existimare, quasi vero ego in nostro libro tenuem tantum vocis sonum secutus, ac non multo magis naturæ proprietates, eandem esse cum lasine lagine[m] apud Plinium judicaverim; quoniam quæ de lasine, lib. 22, scripserat

Plinius, eadem ferè in lagine lib. 24, repetiit, ut quod phtificos juvet, quod lactis ubertatem faciat, quod infantibus illita capillum alat, quod in cibis placeat, quod ventrem stimulet. Sed vide quantum mihi contulerit, cum te homine doctissimo, de hujusmodi rebus disputatio : ea enim quam tu adduxisti, auctoritas Theophrasti, longe me fecit ad ea, quæ pridem scripseram confirmanda audentiolem, nedum moverit ad recantandum; nisi recantare pro eadem repetere cantilenam, accipiatur.

Suspitari me in meo libro scripsi, quod utrobique & libro scilicet 22, & lib. 24, pro lasine, vel lagine, & elxine, & cusine legi deberet. Adeo non nescivi, quod tu mihi objicis, verbum *lasinem* esse corruptum, ut etiam quo pacto castigandum esset, admonuerim; cujus castigationis illa ratio fuit, quoniam Plinius, eodem libro scilicet 24, non modo laginem, sed etiam echitem, & tenue scamonium eandem herbam à quibusdam vocari testaretur : ego vero non agnoscerem plantam quæ proprie tenue scamonium dici posset, præter illam quam Dioscorides sub elxines, euxines, & cissampeli quoque nominibus pinxit, foliis hederæ similibus seque omnibus invenerit circumvolventem, ob quam etiam naturam sicuti Dioscorides cissampelum, ita Plinius convolvolum alibi nominat. Sed de quo antea tantum suspicabar, nunc certam ex Theophrasto habeo notitiam, in cujus codice, quem scis etiam Plinianis esse corruptiolem, sic pro lasione elxinem, vel eusinem; veluti apud Plinium pro lagine, vel lasine, puto scribendum. Nam de lasine Plinius lib. 21, ita scribit : Lasine unum folium habet, sed ita implicatum, ut, unum cum sit, plura esse videantur. Theophrastus autem à quo, ut par est, Plinius accepit, de flore lasionis, lib. 1, de Historiâ plantarum, eadem quæ Plinius de flore lasines tradit, in hæc verba : Nonnulli folio uno emergunt, descriptionem tamen plurium ostendentes, ut flos in lasione. Nonne hæc flori ejus herbæ, quam Græci elxinen atque cissampelum, Plinius, ut dixi, convolvolum alibi vocat, mire conveniunt? est enim hic flos, ut Plinius inquit, rudimentum naturæ lilia facere condiscantis, & cum unum folium tantum habeat, quibusdam tamen quasi incisu-

ris ita distinguitur, ut videatur in quinque divisum. Eadem autem herba dicta Latine convolvolum, sicuti hoc in loco, libro scilicet primo de Historia Plantarum, apud Theophrastum, pro elxine, vel eusine vitio codicis jafione nominatur, ita lib. 2, de causis asine æque corruptè vocatur, quod tamen verbum Theodorus volucrum vertit. Quare, cum Dioscorides, atque Galenus multo sunt, ut te non later, tam accuratæ doctrinæ viri in lingua Græca emendatiores quam Theophrastus in eadem, vel Plinius in nostra, quid est quod dubitemus laginem & lasinem apud Plinium, jafionem autem & asinem apud Theophrastum nomina itidem depravata ex verioribus codicibus castigare; cum præsertim quid sit Græcis elxine, vel eusine, quidve Latinis convolvolum, vel sensu ipso monstrante noscatur; quid autem sit eisdem Græcis jafione aut asine, seu Plinio lasine, vel lagine, ab illis etiam qui se omnia in Plinio scire profitentur, ignoretur?

De sio & silao.

Male me Plinium accusantem quasi duas herbas fecerit quæ sit una, in tuis primis defensionibus notavisti, quoniam tibi non videatur sium esse *crifiones*, sed tantum similis herba. In secundis contra me latam sententiam penè revocasti, nam *silaum* verbum esse corruptum in Pliniano codice, & laver potius esse legendum judicasti, cujus descriptionem tu quoque fateris ad ejus oleis naturam proximè accedere quod Græci sion vocant, & quoniam Dioscorides ait sium à Romanis laver appellari, quam tu etiam concedis esse illam herbam, quam vulgo *crifiones* appellant; ita tandem mecum & cum Dioscoride sentis, quod sium quidem sit laver, sed laver odoratum, quandoquidem sium herba est odorata, teste Dioscoride, laver, sive *crifiones* minimæ. Sed cum idem Dioscorides duo sui genera faciat, alterum odoratum, ob quam naturam juncus aromaticus alio nomine dicitur, alteram inodorum, quod quia nasturtii refert saporem, ideo etiam cardamine à Græcis vocatur; cur, sicuti duplex est sium, atque,

ut tu quoque insinuasti, laver odoratum scilicet & carens odore; non etiam crifiones quidam esse inodori, quidam odorati dicantur? Quo quidem admisso, mea stabit sententia, sium esse eam herbam, quam crifiones nominamus, quam cum bis descripserit Plinius, & sub sii, & sub filar, sive, ut tu legendum putas, laveris nomine, jure est à me incuriæ, ne dicam inscitia accusatus, qui, quæ una herba erat, duas fecerit; sicuti, ob id etiam merito possit reprehendi, quod duo sii genera in unam naturam confuderit; nam quæ de fio scribit Plinius, quod latius sit apio, atque in aquis nascatur pinguius nigriusque, quod calculos frangat, quod dysentericis, & mulierum mensibus profit, hæ omnes sunt sii odorati apud Dioscoridem proprietates. Quod autem nasturtii saporem reddat; quod lentigini, & mulierum vitiiis, in facie illitum, nocte momento cutem emendet, ut de fio pariter scribit Plinius; hoc non de eodem genere, sed altero potius inodoro, quod, ut diximus, à sapore quem reddit, cardamine à Græcis nuncupatur, Dioscorides retulit,

De sigillo Lemnio.

Venio ad sigillum Lemnium, quod ego, Auctore Galeno, Medicorum omnium longe doctissimo, rectius terram milton, id est rubricam nominari monstravi: tu contrà Nicandrum affers, ac Celsum, quorum alter id terræ genus miltum, alter minium vocat. Sed cur non etiam Andromachum Medicum antiquissimum allegasti, qui in suæ theriacæ compositione terram Lemniam, milton appellavit? Præstat autem, inquit Galenus in ejusdem compositionis expositione, non milton, sed terram potius dicere eam (ut puto) cavens confusionem quam visus est fecisse Plinius, terram Lemniam inter rubricas, & colorum genera, lib. 5, & 3, numerans, cum tamen, ut idem Galenus inquit, aliud sit Lemniæ terræ genus quo fabri lignarii pro rubricâ utuntur, quod verius miltos nominatur, picturæ potius, quam medicinæ accommodatum. Ego igitur non adeo de nomine, quam de re ipsa à Plinio

Plinio diffensi ; nam etsi , & cinnabaris , & minium , & pleraque forte alia æque Medicis ac Pictoribus ferviant , utrumque tamen usum Lemnio sigillo contingere , neque traditur à Dioscoride diligentissimo alioquin in hujusmodi rebus explorandis auctore ; à Galeno autem rubricam à terrâ Lemnia planè distinguente negatur.

De cinnabari.

De cinnabari non putas eam opinionem quam secutus est Plinius , à Dioscoride improbari , quoniam idem Dioscorides simpliciter scripserit : *Putaverunt quidam sanguinem draconis esse cinnabarim* , non damnans , sed referens aliorum de cinnabari existimationem. Sed quî defendi possit hujusmodi de sanguine draconis opinionem non judicari à Dioscoride falsam , qui de cinnabari , non lib. 2 , inter medicinas ex animalium sanguine sumptas , sed potius libros , inter metalla tractavit ? De cinnabari quoque metallo in Hiberia & Colchis nascente , ut te non latet , agit Theophrastus ; & si contra te , cognomine tantùm barbarum , Auctorem lingua , & natione barbarum licet allegare , Averois pariter , in suo *colliget* , non aliter de cinnabari quam de metallo scripsit. Galenus etiam Medicus nobilissimus , sui de simplicibus medicaminibus libri volumine 11 , cinnabarim metallis annumeravit. In altero autem de eisdem medicaminibus ad Paternianum tractatu , eorum apertè sententiam improbat , quam Plinius comprobavit , ita scribens : Cinnabaris non est sanguis draconis , ut quidam putant. Sive autem hæc sint verba Galeni Pergamo Asiæ civitate oriundi , sive alterius eodem nomine insignis Medici , satis constat tantorum virorum judicio , ea quæ de cinnabari prodidit Plinius , esse fabulosa. Non tamen ob id , ut nobis objecisti , Plinium irrisesimus ; absit enim à nobis tanta temeritas , ut hunc celebris nominis Auctorem tam de humano genere bene meritum , ludibrio habeamus : sed nequaquam tanti fecimus , ut nefas putaverimus ipsi aliquando non credere , ut quod quidam

legulei, qui solis nituntur Auctoribus, à nobis exegerunt, Plinii auctoritatem sine ratione, rationem esse censuerimus.

Lamentatio de morte Hermolai.

Vix hæc in mei defensionem responderam, cum luctuosus sanè nuncius hominum perculit aures, insignem illam ac singularem doctrinam, illud immortalitate dignum ingenium, illam divinam potius, quam humanam Hermolai virtutem nobis immaturâ morte præreptam. O vana hominum studia! ô labores irritos! ô inanes lucubrationes, quæ sæpè in medio cursu interrumpuntur! multa ille, dum vixit, omnimodæ doctrinæ opera, dum nihil aliud diebus ac noctibus meditaretur, nisi quod rem Latinam amplificaret, in lucem ediderat: sed multo plura inchoata, atque imperfecta reliquit, quæ nisi mors occupasset, propediem erat absoluturus. Quis non de crudeli fato, atque impio conqueratur, quod nobis tot, quos prior Hermolai vita germinaverat, fructus antequam maturefcerent, interceptit. Vix ille Plinianas castigationes emiserrat, opus non minori ingenio, quam studio compositum, cum heu! tantis invida cœptis, ne quotidie majora pullularent, fors illum studiosis inimica damnavit. Plinium sanè Hermolai curâ, ac diligentiam renatum, omnes Litterati confitentur. Expectabant proximâ geniturâ Aristotelem ejusdem luculentâ interpretatione revicturum, sed omnium bonorum auctore atque parente amisso, clarus sua lingua Philosophus in pristinis tenebris demergetur. Quis enim Barbaro adempto (qui inde nomen videbatur adeptus, quod retram illam barbariem quæ jam omnes bonas artes obscuravit, solus posset abolere) Philosophiam in lucem antiquam revocabit? quis nostræ ætatis juvenibus, quos recta studia delectant, instrumenta suggeret opportuna? quis, ut ad ea veniam quæ inter nos inciderant, studiosæ potius disputationis, quam æmulæ contentionis certamina, tantas in Plinio lites, quas videor penè quodam mentis furore suscitasse, eâ quâ Hermolaus eloquen-

tiâ ac gravitate, componet? an rabulæ quidam, qui doctissimorum virorum causam aliter defendere nescientes, cœlum, ac terras vociferando concutiunt? Clament isti licet, & tumultibus omnia compleant, his tamen semper nostræ aures obstruentur, quoniam talium virorum furiosam maledicentiam, neque imitari, si velim, possim, neque si possim, velim. Siquis forte Hermolai doctrinâ ac moribus similis, harum quæ mihi cum illo erant dissensionum se judicem fecerit, vel si adversus me pro Plinio, atque Hermolao Plinii defensore, pronunciet; ille (ut Plato dicere solet) omnia non inimicus obtineat.



 LETTRE DE LEONICENUS

 A FRANÇOIS TOTTUS.

Nicolai Leoniceni Vincentini de Plinii, & plurium aliorum Medicorum erroribus, ad præstantem Medicum Franciscum Tottum Lucensem, Epistola.

EFFLAGITASTI me quotidianis penè litteris, ut tibi super quibusdam Plinii erroribus jam pridem à me notatis responderem, quos quidam Medicus tibi & mihi communis amicus, non in Auctorem, sed in novos codices impressos formulis, vel manuscriptos potius rejiciendos duxerit, ex alterius codicis vetustioris quem tibi Venetiis ostendit, auctoritate. Meam autem de iis responsionem non modo tu, sed & ille idem medicus Plinii defensor, ut tuæ litteræ mihi significabant, præcipue desiderare videbatur. Ego vero in hunc usque distuli diem, & tuæ petitioni, & illius desiderio satisfacere, quoniam non libenter patiebar me ad antiquum ludum revocari. Ut enim verum fatear, mihi ludus quidam videtur de Plinii erroribus disputare, cum sint multi alii in libris medicorum magnæ nostræ ætate existimationis errores, ex quibus multo plus vita periclitatur; paucissimi enim sunt qui Plinium propter medicinas legant, plures propter vocabula, & divinam, quod negari non potest, elocutionem. Quare circa illos magis, quod suâ possunt apud homines nostri sæculi auctoritate nocere vitæ, puto à Medicis laborandum, quam circa Plinium, qui à multis non in Medicorum, aut Philosophorum, sed Historicorum potius, atque Oratorum numero habeatur. Tu qui multa mea consilia legisti, quibus scilicet ægrotantium saluti consulo, cum ad simpli-

cia venio medicamenta, scis quam multos Gentilis, Bartholomei, Montegnanæ, atque aliorum recentiorum in his errores aperiam, qui non aliunde, quam ex Avicennæ ac Serapionis libris, quibus nimium nostra credit ætas, habent occasionem.

Quare tu, Francisce Totte, caveto ne tantisper in vitam pecces, quantisper aliud te impellente facio, quod minus possit generi humano prodesse. Sed tu forte illa verba respondebis, quæ Medicus Plinii patronus scribit circa suæ præfationis initia, veluti se excusans quod homo Medicus litteratorum officium in Plinii codicibus emendandis, & eodem divino Auctore contra calumniantes propugnando, usurpaverit; justam esse rationem inquiens, ut de natura rerum medicinæque effectibus, Plinii libros Physici quoque recognoscant. Hac enim ratione Plinii patronus se ait impulsus, ut post Georgium Merulam & Hermolaum Barbarum, ipse quoque conatus suos in his quæ ad effectus Medicos pertinerent, ostenderet; quasi vero, ut de Merula taceam, qui forsitan merus Grammaticus censeri possit, Hermolaus Barbarus vir omnium bonarum artium scientia clarissimus, non satis suo sit functus officio, in ea parte, quæ ad medicinam attinet in Plinianis codicibus, castigandâ: sed de hoc postea viderimus, nunc quod instat agamus. Hanc Medici Plinium emendantis, atque una defendentis excusationem ego libentius acceptarem, si non in æra ac lolio, sed in aliis herbis ac simplicibus medicinis magis ad usum medicinæ necessariis, in quibus etiam fuit à me Plinius notatus, ejusdem Plinii defensionem suscepisset; veluti in stachy atque ballote, polio atque tripolio empetro, quam alio vocabulo prasson idem Galenus vocat, saxiphraga, herba betonica, parthenio, muralio, seu parietaria, aristolochia, cyclamino, heliotropio, pentaphyllo, Lemnia sphragide, seu sigillo Lemnio, quod terram sigillatam vocant, cistho (herba ladanifera, à cisso, id est hedera, diversa) isatide, cum glasto eadem, licet Plinius hanc diversam à glasto, illam eandem cum cistho nominis propinquitate deceptus, aliquando putaverit, nardo Celtica, & salianca, quas etiam male Plinius diversificavit; si, inquam, in his & plurimis aliis medicinis quarum

frequens est usus, etiam apud nostri temporis Medicos, sicuti apud eosdem de æra ac lolio, non ad medendum, sed tantum ad evitandum; eo quod in pane capitis vertigines facit, aliquando fit mentio, Medicus contra Medicum pro Plinio disputasset, non alienam ab ejus officio disputationem pro Plinio tuendo subiisse judicarem. Verum in æra tantum Plinium adversus me conatus defendere, malorum Medicorum (quod pace ejus dixerim) imitatus est morem, qui, dum capiti mederi debent, reduvias curant. Sed neque in æra satis Plinio patrocinatur, adeò ut prævaricator videri possit, non patronus; stat enim adhuc nostra reprehensio, si modo reprehensio dici debet, quæ potius justa fuit de Plinio homine Latino admiratio, licet Plinii patronus eam ingentem calumniam, ipse verè calumnians nominaverit. Verba mea de Plinio potius admirantis, quam per calumniam, ut ejus patronus objicit, reprehendentis, hæc sunt, super æra, & ægilope in libro de Plinii atque aliorum Medicorum erroribus inscripto:

Æram dici à Græcis granum illud, quod à nostris lolium appellatur, scribit Dioscorides libro secundo, ac præterea testantur hi qui ab Aristotele, in libro de somno & vigilia, atque à Plinio libro decimo octavo de eadem, scribuntur effectus, quod scilicet capitis gravedinem, & vertigines facit. Plinius tamen eodem libro, atque eodem capite æram describit, & lolium quoque, tanquam ab æra differat, separatim nominat; nam si idem putavit & lolium, & æram, mirum quod, sicuti in plerisque aliis frugibus, atque earum vitis, in quibus nomina Latina non deerant, sicuti in tritico, hordeo, & avena, Græcis utendum non censuit, non idem quoque in lolio statuerit, tam præsertim apud omnes usitato vocabulo; quanquam similis quoque de avena error in eodem libro, & capite legatur; nam cum in principio vitia frugum exponit, scribit hordeum in avenam degenerare, paulùm vero infra scribit hordeum vocari à festuca, quæ ægilops nominatur. At si Dioscoridi credimus, quæ ægilops à Græcis dicitur, à Latinis avena nuncupatur; Galenus quoque in primo sui de alimentis libri volumine, cum in tritico atque hordeo generatio minus

profperè cesserit, alterum in æram, alterum in ægilopen frequentius converti testatur, quod & maximum est argumentum æram idem esse quod lolium.

Hæc ego in meo libro ad litteram, non tam Plinium accusans, ut dixi, vel per calumniam reprehendens, ceu ejus patronus objicit, quam de homine Latinissimo admirans, cui, ubi non oportuit, Græca vocabula libuit usurpare; unde enim hæc Græcitatæ affectatio, ut quispiam modo siton, modo frumentum, modo arton, modo panem, Auctor latinus scribat, nisi lexica, id est vocabularia scribat; nam par est quod à Plinio scribitur, aliquando æra, aliquando lolium, aliquando ægilops, aliquando avena. Sed videamus quod ad hæc Plinii patronus pro Plinio respondeat in sua ad cives Veronenses, viros clarissimos præfatione. Post multas Plinii laudes, quem linguæ Latinæ nos quoque Auctorem nunquam satis laudari posse, judicamus, tandem in illos invehitur Medicos, qui Plinium per calumniam in æra reprehenderunt, me scilicet innuens, licet non nominet, sed tam significans quam si nominaret, immò quasi digito ostendens, quandoquidem nullus alius Medicus, præter me unum, qui Plinium in æra notaverit. Invehens autem in amicum gravius forte quam debuerat, scribit hæc verba: Exemplum unum ingentis calumniæ afferam de æra, quæ Medicos nonnullos ad calumniam tanti Auctoris invitavit, in qua Plinium errasse non dubitant, cum Hermolao Barbaro; arbitrantur enim æram & lolium ab ipso separatim describi, sed falsò, codicis errore manifesto. Libro 8, in quo æram tantum diffinit, sicuti inter Medicos effectus, hoc est libro 22, lolii remedia & vires duntaxat denarrat: triticum simili modo non æra legendum est, sed herba ex vetustissimo codice, ac Theophrasti libro 8, quoniam enata herba triticum strangulat, de qua in eodem libro ubi Nili in Ægypto mentio habetur: Nec terra, inquit, ipsa herbas gignit, quæ triticum enecant. Item: Runcatio, cum seges in articulo est, evulsis inutilibus herbis. De faba inquit: Runcari non gestit, quoniam evincit herbas. Item: Siccitas coercet herbas; herba enim circumligando

triticum , & ejus radices enecat. In quo mendosis pariter codicibus , hoc modo legitur : Æra nonnunquam in macro solo , ubi de ateramno superiori fit mentio , ubi non æra , sed *ea* legendum. Sed Auctor , his peractis , mox de æra sic incipit : Æræ granum minimum est.

Hæc est Plinii in *æra* defensio , in qua Plinii patronus sibi adeo placuit , ut more Galli à certamine desiliantis , sibi quodammodo applaudat , & apud cives suos his verbis quæ statim subjunxit , exultet ac glorietur : Hac unica defensione multorum , intempestivum clangorem sedavimus , & civem vestrum ab ingenti calumnia absolutum retulimus , ut de cætero diligentius perlegere , discutere tantùm Auctorem perdiscant. Quæ verba postrema in ipsum Plinii patronum rejiciemus , atque hominem admonebimus , ut tantum Auctorem defensurus , & ejusdem Auctoris , & aliorum quos in ipsius defensionem adducit , verba diligentius examinet , & quid illi ab adversariis objiciatur , melius perscrutetur ; ne aliud defendens , quam illud ejus accusatur , reus causam prodere videatur , quo quidem crimine Plinii patronus in hoc primo suscepto adversus Medicos pro Plinio de æra patrocinio , liquido apparet laborasse ; nusquam enim Plinio errori datum est , quod æram ac lolium separatim descripserit , quando neque apud Dialecticos error putatur , si duæ aut plures etiam ejusdem rei descriptiones afferantur. Sed quod eodem libro , atque eodem libri capite , ubi æram descripsit , lolium quoque nominavit , fuit à nobis in Plinio notatum , quasi nescierit idem æram esse quod lolium ; nam si idem putavit , cur (ut objecimus) sicuti in aliis frugibus , atque earum vitiis , quibus sua nomina erant in Lingua latina , Græcis utendum non censuit , non idem in lolio servavit , lolium dicendo non æram ? At non æram , inquiet , sed herbam scribit Plinius circumligando se triticum enecare , quod ex pluribus aliis , tum Theophrasti , tum ipsius Plinii verbis , Plinii patronus nititur demonstrare : sed incassum laborat , quandoquidem & ipse Plinii patronus , & in sua præfatione , & in ipso Plinii libro à se emendatiore edito , fatetur Plinium æram describere , & non lolium ,

Iolium, libro scilicet decimo octavo, capite decimo septimo, sicuti postea ait libro 22, eundem Plinium lolii remedia, & vires dumtaxat enarrare.

Sed quæ est ista fortitio, ut lolium quidem sub Græco vocabulo *ara* à Plinio describatur, sub Latino autem ejusdem grani medici effectus denarrentur? An Latinis Græcam ignorantibus linguam lolii cognitionem Plinius invidit, remedia autem & vires dumtaxat docere voluit? frustra tamen, si herba ignoretur, aut granum. Sed neque verum est quod Plinius lolii tantum medicos effectus doceat, at non *æræ*, siquidem Plinius, sinon libro 22, saltem alibi, scilicet libro 29, de *ærinea* farina in usu medico meminit, quam *loliaceam* dicere Latinè debuit, si lolii dumtaxat remedia & vires (ut ait Plinii patronus) denarraret: quare jam ipse discat, si velit Plinium omni ex parte tueri, totum Plinium diligentius perlegere. Quid enim juverit Plinium semel in uno sui codicis loco *aram* verbum Græcum in *herbam* Latinum mutasse, si concedatur multis aliis in locis idem verbum Græcum à Plinio inutiliter usurpari?

Tentavit quidem & Plinii patronus, Plinii errorem in *ara*, libro 18, capite 17, ex toto corrigere, *aram* alio ejusdem capituli loco in *hederam* convertendo, atque ita legendo: Hederæ granum minimum in cortice aculeato in pane capituli vertigines facit; nam & talem ipsum probare lectionem tuæ mihi litteræ significarunt. At tam absurdam Pliniani codicis castigationem quam tibi privatim laudaverat, non ausus est, vel in sua præfatione, vel in Plinii codice edito emendatiore publicare. Queri enim ab eo potuisset, ubi unquam, vel ipse experientiâ didicisset, vel apud gravioris auctoritatis Medicum, sive Philosophum, legisset hederæ granum æquè atque *æræ*, in pane, capituli vertiginem facere: sed quoniam hujus questionis scopulos, quantum potuit, evitavit, nos aliis ipsum interrogationibus fatigabimus, quæ sit illa herba interrogantes, quæ triticum circumligando senecet. Quod nomen, vel apud Auctores Græcos, vel Latinos, vel saltem in vulgo habebat, nos *aram* Græce à Plinio, non sine

errore tamen, diximus appellari, ut habet communis codicis scriptura, Latine *Iolium*. An orobanche quidem quæ ervum, ægilope quæ hordeum, herba securina, Græcè dicta *pelecinos*, quæ lentem simili modo, hoc est circumligando se, necant, sua habere tum apud Græcos, tum apud Latinos nomina; sola tritici pestis, quæ tamen tanto debuit esse nobilior, quanto triticum magis omnibus aliis expetitur frugibus; atque idcirco plus ab injuria, defenditur, remansit *ἀνόνομος*, id est carens nomine? Hanc vocabulorum inopiam, si quis linguæ nostræ ausit adscribere, Græcis certe non tribuet, qui ita *τροπάρχην*, hoc est triticum strangulantem, sicuti *ὀροβάρχην* dicere potuerunt, si aliud nomen non habuissent, herbam simili modo triticum se circumligando necantem, quo *ὀροβάρχην* ervum.

Adde quod solet Plinius speciales herbas quæ habent aliquam insignem vim, si carent nomine, per similitudinem aliquam nobis indicare, veluti eodem libro decimo nono, & capite decimo septimo, herbam albam panico similem nasci aut occupantem arva, pecori quoque mortiferam; aut si non solum nomen, sed similitudinem etiam ignorat, saltem eorum nomen ignotum esse hominibus testatur, ut libro etiam & capite allegatis, ait pestem à milio, atque panico, sturnorum, passerumve agmina abigi herbâ cujus nomen ignotum est, quod etiam fecisset in herba circumligando se triticum enecante, si non *ara* hoc in loco, sed *herba* (ut vult Plinii patronus) scriberetur.

Exempla autem quæ Plinii patronus affert, ubi vel Theophrastus, vel Plinius de herbis & frugibus noxiis loquuntur, partim falsa sunt, vel male intellecta, partim nihil ad præsentem attinent locum: primum enim Theophrastus libro 8 de plantis perperam allegatur; nusquam enim in eo libro ea verba leguntur quæ Plinii patronus adducit, quoniam enata herba triticum strangulat. Siqua vero sunt, quæ talem sensum videantur habere, hæc nihil ad præsentem attinent disputationem, in quâ quaeritur numquid sit herba aliqua quæ circumligando se triticum enecet. Theophrastus scilicet lib. 8, de plantis, hæc verba scribit: *Τὸ βῆρες ἐν τῷ*

tum aliàs contrarii sunt, tum semina sæpe corrumpunt, quod si minus, herbæ quidem luxuriam movent, ut fata strangulentur, atque omne alimentum amittant. Hæc autem verba non id sibi volunt, de quo Plinii patronus contendit, fata à quibusdam herbis se circumvolventibus strangulari, sed sensus est quod fata aliquando nimium in herbas excreverint, sua luxurie strangulantur, atque alimento privantur. De quo satorum vitio, etiam Virgilius meminit in Georgicis :

Luxuriam segetum tenerâ depascit in herbâ.

Sed & Plinius ipse lib. 18, cap. 17, de eodem vitio scribit in hunc modum : Inter vitia segetum, & luxuria est, cum nimia sua fertilitate procumbunt. Hoc autem vitio non modo segetem, sed etiam aliquas arbores strangulari testatur Theophrastus libro 5 de causis plantarum, ubi ita scribit : Arborum autem genus etiam aliquod fortassis est, cui corruptio secundum naturam, sponte, nec ullo pacto afflictato, sed bene vigenti eveniat, ut pino, cum radices mutæ in tædam fuerint; ita enim fit ex nimietate nutritionis, cumque per tædam transmittere pabulum arbores nequeant, moriuntur. Quod proximum illi videtur, quod animalibus, quæ extra modum crassantur, atque pinguescunt, cum enim auram attrahere nequeant, nec ullo pacto spiritu uti possint, propter obesitatem, condensationemque strangulantur : quamobrem non inepte rustici hoc vocabulum de pino usurpant; pinum enim strangulari aiunt obesitate, atque pinguedine, quippe omnia spiritum desiderant aliquem, vel solutionem, vel meatuum libertatem : ergo corruptiones hujuscemodi potius naturales esse putaverim. Hæc Theophrastus; ex cuius verbis apparet plantas duplici ratione, strangulari, vel quia aliæ plantæ ipsis circumvolvuntur (quomodo ervum ab orobanche, & simili fere modo lentem ab aparine scribunt strangulari & Theophrastus lib. 8 de plantis, & Galenus libro primo de alimentis) vel non alienâ injuriâ, sed sui ipsarum luxuria atque obesitate; quod de satis libro allegato Theophrastus, de arboribus autem libro 5, de causis testatur. Debit ergo

B b ij

Plinii patronus id quod aliis Medicis in sua præfatione suadet faciendum, Theophrasti verba, vel fidelius citare, vel eadem examinare diligentius, quod etiam in verbis Plinii ipsum facere oportuit: nusquam enim ea verba scribit Plinius quæ Plinii patronus adducit: Herba circumligando triticum, & ejus radices enecat; nisi in hoc, de quo disputamus loco, ubi ipse codicem non emendat, sed depravat, *aram* in *herbam* commutando.

Alia etiam Plinii verba quæ ex locis variis Plinii patronus adducit, de inutilibus herbis triticum enecantibus, de runcatione segetis, aut fabæ, nihil ad præsentem pertinent disputationem, in qua non quæritur, numquid sint aliquæ herbæ inutiles frumenta enecantes, atque legumina, ad quarum evulsionem runcatio sit necessaria: quis enim de hoc tam rei rusticæ imperitus dubitarit? non, inquam, hoc quæritur, sed illud potius, numquid sit aliqua herba specialis quæ præcipuè triticum se circumligando enecat. Ut enim scribit Theophrastus lib. 8 de plantis: Etsi sint quædam herbæ quæ communia omnium frugum vitia putantur, quæ tamen plus inter aliquas valeant, propria earum vitia putantur; exempli gratia, orobanche ervi, aparine lentis. De quibus etiam vitiis quæ quibusdam sunt propria, paulo supra verba jam tacta, idem Theophrastus in hunc modum scripserat: Genus autem quod totum transire in aliud aptum sit, nulum præterquam *typhen*, & *semen* comperies, sicuti inter primas disputationes proposui, necnon lolium tritico & hordeo corruptis enascitur, vel si id minus nasci quidem inter triticum solitum esse nulli dubium est; ut etiam Ponticum illud, triticum atrum cognominatum, & semen bulborum, & ea quæ nasci inter alia semina solent; nam & avena magis in hordeo exire videtur, & in lente aracus res scabra & dura, in aphacis autem securina securi similis. Hæc omnia Theophrastus, interprete Theodoro Gaza, qui quidem interpres *aram* lolium convertit, de quo idem Theophrastus neminem dicit dubitare inter triticum solere nasci; licet Plinii patronus videatur asserere quod non sit *ara* vitium tritici proprium, sed magis herba. Idem Theodorus ægilopen avenam

Latine dixit, quæ est ista proprium hordei vitium, sicuti tritici lolium. In eandem sententiam de vitiiis quibusdam segetum peculiaribus scribit Galenus, ut supra tactum est, libro primo de alimentis, qui potuit videri à Theophrasto accepisse quæ scribit, nisi patrem allegaret suum in hunc modum scribens: In triticis quidem *æra*, id est lolia sæpius inveniuntur, inter hordea veronascuntur quidem, sed pauca, plurima autem quæ *ægilops*, id est avena, nominatur; in his vero, quando vel primum incrementum, vel generatio minus prosperè cesserit. Genitor autem meus ætate jam in senium vergente, captus amore agriculturæ triticum aliquando seruit & hordeum; cum summo studio omne aliud diversi generis semen intermixtum exemisset, explorandi gratia, si ex transitione eorum in alia, & avenæ generarentur, vel propriam haberent etiam semina ista naturam. Natis vero inter purgata semina loliiis quidem forte plurimis inter triticum, paucis autem inter hordea, sed avenis abundantibus, etiam de aliis seminibus conatus est pariter facere inquisitionem: invenit itaque & in lentibus eodem modo, ex ipsarum in aliud transitione, natos aracos duros, & orobos, & pelecinos, semina esui minime idonea; aparinem autem non modo esui non idoneam, sed etiam internascendum se lentibus circumplicantem, atque ita angentem, ac strangulantem, ac proculcantem, sicuti orobanche orobos. Hæc omnia Galenus.

Non multum dissona ab illis libro allegato scribit Theophrastus, in hoc cum eo maximè congruens, quod duas tantum herbas facit amplexicaules suo complexu necantes, orobanchen quidem ervum, aparinen vero lentes. E diverso Plinius non solum has, sed & *æram*; id est lolium, & *ægilopen*, id est avenam, & pelecinon, id est herbam securinam, quamvis sensu ipso, & rerum natura repugnante, cum sint herbæ recticaules, amplexicaules describit; alioquin non posset, neque *æra*, id est lolium triticum, neque *ægilops*, id est avena hordeum, neque herba securina lentem se circumligando necare, nisi herba recticaulis, eadem fieret amplexicaulis, cui rei & sensus ipse, & omnium

parens Natura adversatur, quæ herbas se aliis circumvolventes, à rectis quibus circumvolvuntur, non solum specie, sed etiam genere separavit : quare recte Plinius, & Theophrasto, ac Galeno consonis, vitia frugum peculiariora denarravit; male autem, atque ab eisdem Auctoribus dissonè, modum quo pleraque earum fruges interimant, recitavit, ac magis postea sua conclusionè asseveravit, cum ea verba subjunxit : Et hæc quidem omnes suo amplexu necant. Verius enim & magis ad imitationem Theophrasti, quem ubique de naturis plantarum scribens videtur velle Plinius æmulari, licet multa ejusdem Auctoris sensa pervertat, ira scripsisset : Et hæc quidem omnes idcirco interimunt, quia pabulum tollunt. Talibus enim verbis utitur Theophrastus libro quinto de causis plantarum, ubi de pestibus propriis fata necantibus deserit, ita scribens : Necesse quoque ab aliis accidunt propriæ, ceu in minoribus patet, quippe orobanche vocata ervum necat complexu, compressuque suo, & linodorum scœnu-græcum interimat protinus radici adnascens, & alia cladem aliis inferunt, ut quæ cum singulis frugibus simul præveniunt, ceu lolium, & avena tritico, atque hordeo, & aparine lenti, & alia aliis, omnia tamen idcirco interimunt, quia pabulum tollunt tam quod terra ministrat, quam quod à sole & aere veniat. Atque eorum quidem ratio manifesta est, quia videlicet habent interimendi vim; talem enim sensum verba statim subscripta manifestant : Oleum autem, & pix, atque pingue; nam hæc quoque necandi vim habent, &c.

Ex his Theophrasti verbis facile unicuique potest liquere, xram, id est lolium, & ægilopen, id est avenam (talibus enim verba in Græco codice habentur) hac ratione habere vim, alteram necandi triticum, alteram necandi hordeum, non circumligando se, sed pabulum auferendo, quando & orobanche, & aparine, quæ hanc habent se circumligandi naturam, non tamen hanc communem rationem subterfugiant, quin & ipsæ quoque pabulum tollendo interimant, tam quod terra ministrat, quam quod à sole, & aere veniat, quod visus est hoc in loco insinuare voluisse Theophrastus, aparinen, non orobanche, ut in libro octavo associando, sed lolio & avenæ,

quanquam & idem, libro octavo, diligentius considerantibus significaverat, ita de orobanche, & aparine scribendo: Non nulla etiam manifeste communia plurimum erumpunt; sed quoniam plus inter aliqua valeant, propria eorum putantur, exempli gratia, orobanche ervi, aparine lentis, quod altera ervum potissime vincit causa imbecillitatis, altera inter lentem maximè coalescat. Quasi velit dicere Theophrastus, quod & si orobanche ervum causa imbecillitatis suo amplexu, atque compressu potissimum vincat, tamen & pabulum auferendo enecat, aparine vero lentem, pabulum auferendo potissimum, quoniam ipsa inter lentes plurimum abundat alimento; hoc enim significat verbum ὑπρὸς, quo hic utitur Theophrastus, pro quo interpretis retulit *maximè coalescat*. Hoc vero in loco (ut nos ipsos excusemus, hoc est ejus culpæ, cujus Plinii patronum accusavimus, falsæ scilicet allegationis Theophrasti suspicione liberemus, apud illos præsertim qui Theophrastum, non Græcum, sed Latinum legerunt), hos censuimus eosdem lectores admonendos, ubi Theodorus in translatione Theophrasti aparinem lappam vertit, in hoc Plinii secutus errorem qui sæpius in libris suis, ubi Theophrastus aparinem nominat, *lappam* Latine dicit, maluisse nos Græco uti vocabulo aparine, quo Plinius nihilominus in variis locis librorum suorum non raro utitur, dans multis aberrandi, sicuti in æra & lolio occasionem, ut pariter aliud putent esse apud ipsam Plinium lappam, aliud aparinem. Libuit autem nobis in hac herba Græcum servare vocabulum, quoniam nomen *lappa* in ea à Plinio, & Theodoro nimiam aliquando Plinio fidem adhibenti usurpatum, potius arctio grandes lappas ferenti, quam aparine congruat. Sed & aliud hoc ipso in loco subjiciendum existimavi, quod non ad nostri, sed ad Plinii, facit defensionem; ego enim semper fui ita animatus, ut, ubicumque possim, Plinii auctoritatem foveam atque sustentem, sicuti ubi non possum, puto (ut Philosophum decet) veritatem in honore præferendam.

Præterea quæ supra nos Plinio objecimus de herbis quæ non circumligando se, sed potius alimentum auferendo enecant fru-

ges, quispiam & de herba securina Græcè *pelecino* dicta, possit objicere quod non sit aphaci, id est lentis, sed potius aphaces (sic enim de *pelecino* scribit Theophrastus quod sit aphaces) vitium peculiare, adeo ut dubitet Hermolaus, ne aut lectio corrupta sit in Theophrasto, aut vicinitas nominis, Plinium in errorem traxerit. Sed neque lectio Theophrasti corrupta est, qui libro 8 de plantis scribit apertè, in lente aracam, in aphace *pelecino*, nasci frequentius, neque propterea Plinius errasse convincitur, quem Galeni possumus tueri auctoritate, qui inter malas herbas nascentes in lentibus, non minus *pelecinos*, quam aracas nominat. Utinam idem Plinius tam bene in *ateramno* defendi posset, quam herbam putavit circà Philippos, in pingui solo quâ faba necatur, sicuti *teramnum* alteram quâ in macro solo, cum quidam ventus afflaverit; quo in loco nescio an rideam, an magis miseram Plinii conditionem deplem, tales fortiri defensores, qui putent mutato verbo *era* in *ea* (quod verbum *era* hîc esse vitio codicis scriptum non negamus, sicuti & sequens, *non*), qui putent, inquam, tam levi unius verbi dissyllabi mutatione Plinium, à maximo quem ipsi non animadvertunt errore vindicare. Hoc sanè ulcus non tam facilem habet curationem, qualem forte millia illa quæ se jactat Plinii patronus persanavisse; quin potius ex illorum numero est, quæ & ipse fatetur neminem potuisse adhuc ad cicatricem perducere, licet se credat; & hoc egisse, ità nunc verbum *era* in *ea*, sicuti prius in *herbam* commutando, magnâ sanè castigandi licentiâ, si non alia quis nitatur ratione, nisi quia ita in libro suo vetusto scriptum inveniatur, quasi & codices Pliniani vetustissimi non plurimis scateant erroribus, qui ad novos, vel manuscriptos, vel formulis impressos defluerunt.

Sed *ea* (inquit) verbum hoc loco pro *era* scriptum refert *ateramnum* de qua statim antea sit mentio; ego vero Plinii patronum alia interrogatione vexabo; ubi unquam apud aliquem Auctorem legerit, sive Græcum, sive Latinum, Philosophum, aut Medicum, vel de re rustica scribentem, de herbâ hâc *ateramno* nominatâ, circa Philippos in pingui solo fabam necante, eandemque

que nonnunquam in macro, cum quidam ventus afflaverit? an apud Theophrastum? hunc enim videtur Plinii patronus citare Auctorem adversus Hermolaum in hujus loci emendatione. Verum Theophrastus teramon, & ateramon, libro 8, & pluribus aliis locis, non pro herbis accipit, sed pro quibusdam leguminum affectibus peculiaribus quæ nos coctilia & incoctilia dicimus; in quem etiam sensum eadem verba Græca τέραμον ἀτέραμον, id est coctile & incoctile, ubique apud Theophrastum vertit Theodorus. Verba ipsa Theophrasti libro 8 de plantis Græcè subjiciam, ut omnibus luce clarius appareat Plinii in *ateramno* errorem nullâ posse codicis emendatione defendi. Sunt autem hæc: Τὸ δὲ τέραμον καὶ ἀτέραμον λέγεται μὲν ἐπὶ τῶν ὀσπρίων μόνον οὐχ ἀλόγων δὲ καὶ ἐπὶ τῶν σιτωδῶν παραπλήσιον ἢ καὶ ταυτότι συμβαίνειν, ἀλλὰ διὰ τὸ μὴ τὴν αὐτὴν εἶναι χρεῖαν οὐχ ὁμῶς ἐμφανῆς ἐπεὶ οὐδ' ἐπὶ τούτων ἀπάντων ὁμῶς ἀλλὰ μάλλιστα ἐπὶ τῶν κυάμων λέγεται καὶ φακῶν ἐν τοῦν καὶ μαλλισα πασχόντων ἔτε δὲ καὶ θία τὴν χρεῖαν φαινομένων, γίνεται γοῦν πλέον πολλακῶς γὰρ τόποι τινῆς εἰσιν οἱ ἂν φέρουσι τεράμονα καὶ ἄλλοι πάλιν ἀτεράμονα. Τὸ δὲ ὡς ἐπὶ πᾶν οἱ λεπτόγισμα μάλλον τεράμονα καὶ ἄερος κατάσασις τίς ποιεῖ τοιαύτην παραλλαγὴν σημεῖον δὲ ὅτι τοιαῦτα τὰ χωρία καὶ ὁμῶς ἐργασθέντα φέρει ποτὲ μὲν τεράμονα περὶ Φιλίππου δὲ ὁ κύαμος λιχμώμηνος ἐὰν ὑποπνεύματος ἐγχώριε ληφθῆ τηράμων ὧν ἀτεράμων γίνεται. Hoc est, ut Theodorus transtulit: Coctibile autem & incoctibile de leguminibus tantummodo dici solet; verumtamen & in frumentaceis idem, aut proximum quid evenire non absque ratione putaveris. Sed quoniam usus non idem sit, neque percipi potest, neque in omnibus leguminibus ex æquo sentitur, sed præcipue in faba, lente; seu quod hæc majorem in modum affici nata sunt, seu quod hæc propter frequentiorē usum magis appareant, largius itaque fieri solet; sunt enim loca permulta, quæ semper coctibilia ferant; & alia quæ incoctibilia, sed omni quasi ex parte loca tenuia, coctibilia potius reddunt. Cœli quoque conditio mutationem hujusmodi afferre nimirum potest argumentum, alias coctibilia, alias incoctibilia reddunt, Faba apud Philippos cum ventilatur, si

ab afflatu incola perflatur , incoctibilis est. Hæc Theophrastus Græce , atque Latine Theodoro Gaza viro , & Græcarum , & Latinarum quoque litterarum doctissimo interprete , ex quibus omnibus Plinii error hîc luce clarius manifestatur , qui fabæ affectum ateramnon , id est incoctibile , apud Philippos ab afflatu incola eidem fabæ advenientem , ipse sub longè alio , quam Theophrastus , vel Theophrasti interpres retulit sensu , ita hunc totum Theophrasti locum perperam imitando : Circa Philippos autem ateramnon nominat in pingui solo herbam , quâ faba necatur ; teramnon , qua in macro , sic enim scribendum existimo ad Theophrasti (qui teramnon , & ateramnon libro octavo , licet in alio quam Plinius , ut dixi , nominat sensu) imitationem , cum quidam ventus afflaverit. Equidem doleo hanc mihi necessitatem impositam adeo pudendos in tam celebri Auctore errores aperiendi , quos velim , si possim , potius obtegere , nisi quod licentis calumniæ à Plinii patrono accusatus , non possum aliter hanc in me culpam excusare , nisi Plinium ostendam , non modo in *era* , & *lolio* , sed in pluribus aliis ejusdem libri ac capitis locis , ubi de *era* scripsit , aberrasse , & male in eo verbo Plinianum codicem fuisse bis ab ejus patrono emendatum.

Et jam poteram receptui canere , & mea super *era* defensionî finem statuere , nisi quod Plinii patronus non contentus his quæ adversus Medicos , me præcipue notans , scripserat antea , de *era* rursus , in quodam suæ præfationis loco , ubi Hermolaum Barbarum intemperanter lacerat , quoniam & ipse Plinium immerito , ut ille inquit , accusat , iterum Medicos in *bromo* , & *avena* taxat , in his inquit , & priores Medicos unâ cum Hermolao aberrare. Quare mihi video alteram additam esse necessitatem , me pariter , atque Hermolaum in his quæ ad medicinam attinent defendendi ; nam reliqua in quibus Plinii patronus damnat Hermolaum , litteratoribus defendenda relinquo , quorum officium est de vocabulis potius , quam de rebus ipsis disputare. Quid tamen in bromo & avena , vel Hermolaum , vel me , Plinii patronus innuat aberrasse , non intelligo : ut enim pro me ipso primum respon-

deam, nihil de bromo contra Plinium scripsi, quamvis potuiffem, si voluiffem, ita Plinium in bromo, quæ est avenæ species, ficuti in ægilope notare, de qua bromo Theophrastus libro 8 de plantis, scribit hæc verba, Theodoro Gaza interprete: Ad hæc triticum tunicis integitur multis, hordeum nudum consistit, id enim omnium maxime caret tegumento, tipha quoque, & filigo, & omnia hujusmodi multiplici folio includuntur, est omnium maxime, ut ita loquar, avenam natura operuit; quin etiam culmus altior tritico quam hordeo est; & spica plus discreta foliis emicat, palea quoque plus suavior ex tritico quam hordeo. Quem Theophrasti locum volens Plinius libro 18, capite 7, ut conjicere licet, interpretari, bromon, id est avenam (sic enim hoc verbum non modo Theodorus hoc loco, sed etiam Plinius interpretatur) maxime nudam esse dixit, quam Theophrastus polylobon, id est, ut idem Theodorus transtulit, maxime opertam descripsit; cui rei etiam sensus adstipulatur, cum avenam intueri liceat multis connectam tunicis, ut scribit Theophrastus, non autem nudam, ut Plinius, male Theophrastum interpretando, retulit. Et ne quispiam suspicetur, me per calumniam Plinium reprehendere, subjiciam ejusdem Auctoris libro & capite supra allegatis verba; sunt autem hæc: Tunica frumento plures, hordeum maxime nudum & alica, sed præcipue avena, calamus altior frumento quam hordeo, arista mordacior hordeo. Quis non videat Plinium de eisdem ferè factis de quibus Theophrastus loquentem, paria voluisse dicere, nisi quod in avena deerravit? nam verba Plinii *tunica frumento plures* respondent illis Theophrasti, *triticum tunicis integitur multis*, item *hordeum maxime nudum*, est illud quod Theophrastus ait, *hordeum maxime caret tegumento*; item *calamus altior frumento*, quam hordeo, arista mordacior hordeo; verba Pliniana eandem habent sententiam, cum verbis Theophrasti; *culmus altior tritico, quam hordeo, palea plus suavior ex tritico, quam hordeo*. Reliqua autem, scilicet *alicam*, quam videtur Plinius præ tipha, vel filigine posuisse, *esse nudam, sed præcipue avenam*, sunt Plinii errores, qui eas, & Theophrasto, & sensui consonè.

multiplici folio includi, seu maxime operiri dicere debuit.

Sed si & extra 18 librum evagari liceat, nonne etiam Plinius, libro 32, in *ægilope* errasse convincitur? ubi male imitando Theophrastum scribit hæc de *ægilope* verba: Mirum lotum herbam, & *ægilopem* non nisi post annum ex semine suo nasci. Aliter enim de hisce herbis libro septimo scripsit Theophrastus in hunc modum scilicet: Sed bulbo peculiare datur quod non simul, ex omnibus feminibus, sed partim anno primo, partim secundo, ut etiam de avena traditum est (sic enim verbum *ægilopem* hoc loco, sicuti & in aliis omnibus vertit apud Theophrastum Theodorus), unde Plinius, ut diximus, errasse convincitur, scribens *ægilopen* non nisi post annum ex semine suo nasci, cum more bulbi partim anno primo ex suis feminibus nascatur, partim anno secundo, ut ait Theophrastus; ut autem ex Plinii verbis habetur, neque tota avena ex feminibus, neque etiam pars una primo anno nascatur, sed tantum secundo: hi sunt duo Plinii in bromo, & *ægilope*, duabus avenæ speciebus, errores.

In quo autem Plinii patronus Medicos unà cum Hermolao de bromo, & avena aberrasse velit, non ausim asserere, quandoquidem neque ipse ausus se aperto certamini exponere. Tantum me aberrasse dicit, & errorem non explicat, dubitans ne, si palam protulisset, ipse potius errare deprehenderetur, & fortè in me tempus expectans, quod etiam in Hermolao expectavit, ne possem ad omnia respondere. Quod enim crimen in sua præfatione objicit Medicis, qui Plinii manibus negotium faceffere studuerunt, veluti larvas ad pugnam irritam evocantes, ipse vere est eidem crimini obnoxius, qui post mortem Hermolai tot doctissimi hominis errata (si modo sunt, ut ipse opinatur, errata) publicavit, quorum neque unum ipso vivente esset ausus asserere; quod de me erga Plinium dici non potest, qui non vixi eadem ætate qua Plinius, sicuti Plinii patronum cum Hermolao in eadem civitate magnam suæ vitæ partem egisse constat, & ipso tempore quo Hermolaus Plinianas cudebat castigaciones, & suis dictabat familiaribus, in quadam vetusti codicis inscriptione legisse Plinium Novoco-

mensum, quod erratum contumax Hermolai, sic enim ipsum Plinii patronus in sua præfatione nominat, & se ab Hermolao vel ejus familiaribus audivisse non diffitetur. Cur cum illa dictabat Hermolaus, non tentavit refellere? an tutius putavit cedere mortuos, quam vivos irritare crabrones?

Verum ad propositum revertentes, cum non possimus habere exploratum, quidnam illud sit in quo de bromo, atque avena Medicos dicat Plinii patronus aberrare, si divinare liceat, & cogitatus hominum, quoad fieri potest, assequi conjecturâ; sic puto Plinii patronum sua mente concepisse: Qui Plinium Medici in *ægilope* seprehenderunt, unâ cum Hermolao Barbaro decipiuntur; credentes *ægilopen* idem esse quod avenam, cum bromos potius sit Græcis avena, *ægilops* autem festuca, vel herba ab avenâ diversa, de qua sæpius Plinius inter vitia segetum, sub nomine *ægilops* non avenæ tractat, quam & aliquando medicatam facit, ut lib. 25, capite 11, ubi ait: Et *ægilopas* sanat herba eodem nomine quæ in hordeo nascitur tritici folio, semine contrito, cum farina permixta, impositaque; vel succo exprimitur; hic è caulibus, foliisque pergrandibus dempta spica, & in trimestri farina digeritur in pastillos. Verum si Plinii patronus velit obstinatè contendere *ægilopen* non esse avenam, neque avenæ speciem, doceat ipse quæ herba sit *ægilops*, sicuti nos eam esse avenam, tum ex Dioscoride, tum Plinio ipso contendimus, qui eam describit modo quo Dioscorides, eundemque tradit in medicina usum, ac præterea hoc in loco, scilicet cap. 11 libri 25, eam in hordeo nasci testatur; sicuti prius, lib. 18, cap. 17, hordeum, id est avenam, degenerare testatus erat, possumus auctoritatibus demonstrare; atque insuper Theodori Gazæ hominis in Græcia nati, & non minus Latinarum, quam & Græcarum doctissimi litterarum, qui, ubicumque *ægilopen* scriptum invenit apud Theophrastum (ut etiam retrò diximus) avenam vertit. Barbari præterea Auctores quibus major ætate nostra, quam vel Græcis, vel Latinis in medicina fides, eadem de *deusir*, id est *avenâ*, scribunt, quæ de *ægilope* Dioscorides, Galenus & Paulus, pari-

ter tradiderunt. Lexica etiam omnia tam Græca, quam Latina *agilopen*, id est avenam, exponunt, quæ qui velit negare, videtur quodammodo principia negare, siquidem omnis nostra cognitio pendet ex cognitione terminorum. Quansò simplicius fuerit fateri Plinium non magnam habuisse Græcarum litterarum cognitionem, atque eo defectu omnia illa quæ ipsi objecimus in suis scriptis errata reliquisse quæ morte præreptus non potuit emendare: sed quod de se Naso Poeta dicit, alterum linguæ Latinæ ornamentum,

Emendaturus, si licuisset, erat.

Ego sanè hanc unam Plinii errorum excusationem puto omnibus aliis defensionibus præferendam, quæ non sunt defensiones, sed graviores, ut sæpè ostendimus, & magis etiam ostendemus, accusationes; nam sicuti Plinii patronus, contra quem nunc agimus, forte putavit *agilopen* aliud esse quam avenam, ita alter concesserit *agilopen* idem esse quod avenam, non tamen id latuisse Plinium, sed ductum ratione probabili maluisse uti vocabulo Græco, quam Latino. Siquis hoc dixerit, sive Plinii patronus, cum quo nunc est nobis negotium, sive alius, non videt quantam inficitiam rerum etiam vulgatissimarum Plinio sit adscripturus; Plinio, inquam, qui de naturali historia scribere profiteatur, & tamen videatur existimasse *agilopen*, id est *avenam*, esse herbam amplexicaulem, quæ circumligando se triticum enecat; quam existimationem pueri rusticorum qui quotidie rectâ modulantur avenâ, possint irridere. Quare tutius judico si alterutrum Plinio sit detrahendum, Græcarum potius litterarum adimere cognitionem, quam rerum è terra nascentium, tam præsertim vulgo notarum, eidem adscribere ignorationem.

Neque magnum hoc Plinio dedecus futurum existimo, si ei Græca eruditio detrahatur, cum multo majora illi litterarum Latinarum ornamenta relinquuntur, quibus omnes alios linguæ Latinæ Auctores adeo superexcessit, ut si Musæ lingua Romana loqui voluissent, non, puto, Plautina, ut quidam sentiunt, sed magis

Pliniana fuissent locutæ. Sed utinam tantam habuisset in corde sapientiam, quantam habuit in lingua patria eloquentiam! Quod homines eruditi Plinianam elocutionem divinam judicent, eamque præcipue imitandam censeant, non equidem improbo, sed magis laudo, & quibus ista non sapiat, eos plane fateor desipere: sed illos vicissim puto esse in altero desipientiæ genere, quod Plinio tantam tribuant divinitatem, ut nullo pacto in animi eorum captum venire possit, Plinium in aliqua sui opetis parte deerrasse, sive de imaginibus herbarum atque natura, sive de terræ ac maris ambitu, sive de siderum magnitudine loquatur.

Nuper me quidam amicus Ferrariæ monuit ingressum se forte scholam puerorum, audivisse ludi Magistrum magnâ voce adversus me pro Plinio, ac quodam leguleio Plinii patrono de sole, ac luna pronunciantem: tum ego ad amicum inquam; & quid ille ludi magister de sole ac luna pueros docebat suos? an soleni esse masculini generis, lunam foeminini? neque putabam ludi magistrum ausum fuisse supra calceum ascendere; non hoc, amicus inquit, sed aliud majus, Plinium enim probabat idem quod alios Mathematicos de luna sensisse, ipsam scilicet terrâ esse minorem. Quoniam ubi Plinius scribit, lib. II de Naturali Historia: *Non posset quippe totus sol adimi terris intercedente luna, si terra major esset, quam luna*, Magister iste hoc in loco verbum *terris* licet in plurali numero proferatur, habere tamen singularis significatum, & partem terræ non omnes terras significare contendebat. Risi hominis vanitatem, & vicem illorum condonâ puerorum, quod satis intempestivâ, ne dicam ineptâ disciplinâ per numerum pluralem ac singularem, ad astronomiæ traherentur sublimitatem, ad quam neque ipsi propter ætatem, neque eorum Magister, propter ingenii hebetudinem, possent ascendere.

Hanc quoque cum dictarem epistolam, accepi ab amicis, quos habeo Venetiis, litteras, quæ me admonebant esse alterum Grammatistam Græcum meæ, quantum potest apud suos discipulos, existimationi detrahentem, nisi quod iste aliquantò prudentius, non mecum de astronomia, seu alia philosophiæ parte, vel medicina

contendit, sed tantum de grammatica Græca, hoc est de ea quam proficitur arte. Quod si velim hominem adversus me factis, ut audio, petulanter in sua professione exultantem, auscultare, video me ad ea studia quæ pridem in schola puerorum didici, ætate jam cana non sine magna mea infamia relabi; nam cum divisæ sint professionum vices, quis ferat Grammatistam de philosophia, aut Philosophum de grammatica disputantem? Sed cum iidem amici mei, qui me primi de hoc Græco Grammatista, non cessante quotidie meum nomen dehonestare, monuerunt, etiam me cogant, ut pro meo honore tuendo, ei super his quæ mihi in grammatica Græca objiciuntur, respondeam, eum observabo modum, ut neque in minimis meam famam neglexisse, neque me sponte, sed invitum in hanc de constructionibus disputationem quæ magis puerili ætati conveniat, videar devenisse; nam quid mihi à Grammatica Græco objectatur, hoc est, me male emendasse locum Aristotelis, lib. 7, de Historia Animalium, in quo de morfu canis rabidi scribit hæc verba; *Λυτῶσιν ἀπάντα τὰ δειχθέντα πλὴν ἀνθρώτου*. In quibus ego non *πλὴν*, sed *πρὶν* magis sensui legendum, ne, si dictio exceptiva retineatur, mendacium insit apertissimum, omnia animalia morfa à cane rabido rabire & mori, excepto homine, cum æque homo ac reliqua animalia, ex morfu canis rabidi, & rabiant, & moriantur. De quo tamen tam manifesto mendacio Aristotelis, si ita scripsit, ut in codice Græco scriptum invenitur, & Theodorus suæ translatione confirmavit, nihil audio Græcum Grammatistam in Aristotelis, aut Theodori dicere defensionem. Sed ut qui velit naturæ potius, quam suæ artis legibus adversari, nullo modo permittit, ut *πρὶν* adverbium temporis cum genitivo casu construat, sed *πλὴν* legendum, censet, ut habet scriptura Græci codicis, neque veretur, ut dixi, naturam violare quæ voluit ita morsum canis rabidi esse homini noxium, sicuti reliquis animalibus; ut suæ artis decreta servet incorrupta. Ego vero hominem antiquâ mihi amicitia devinctum, licet, ut tandem rescivi, simulatâ, quoniam à me sæpius apud magnos viros, quorum ope vitam

traducebat

traducebat collaudatus, non eadem refert grata mente præconia, sed magis ingrata convicia, hominem, inquam, sive verum, sive fictum amicum, ita compellabo: Amabo, ô amice! si alterutrum Aristoteli sit detrahendum, aut doctrinam philosophiæ, aut Grammaticæ Græcæ eruditionem veram adimendam censeas, tu forte tuæ favens professioni, potius censueris Aristotelem malum esse Philosophum, ut bonum probes Grammaticum. Tu quidem ita Grammatista Græcus, at non idem Porphyrius summus Philosophus de Aristotele Philosophorum principe judicavit; quin minus malum putavit eundem Aristotelem linguâ, quam mente σολοικίζων; cum enim de Natura diffinitionem ab Aristotele assignatam, quæ ait: *Natura est principium motus, & quietis*, non posset Porphyrius aliter pro verâ defendere, quoniam cœlestia corpora habent naturam, & tamen nunquam quiescunt, sed perpetuo motu cientur, dicere non dubitavit, & pro *vel* ab Aristotele fuisse transumptum: atqui, ô Græci Grammatistæ (cum quibus doleo impositam mihi esse necessitatem de vestra grammatica, à qua jampridem fateor me esse feriatum disputandi), vestræ regulæ dicunt solœcismum esse, cum conjunctio ponitur pro conjunctione; quemadmodum Aristotelem Porphyrius καὶ ἀντὶ τοῦ ἢ hoc est, & pro *vel* planè posuisse confiteretur. Sed quia forte sit nefas Aristotele viro non minus verborum facundiâ, quam rerum scientiâ prædito, tale vitium sermonis, quale est solœcismum adscripsisse, illud potius dicendum est, quod scribit Quintilianus: *Mulia in antiquis Auctōribus, tum vetustate, tum auctoritate defendi, ubi præsertim subsit aliqua ratio*, ut in eo loco Aristotelis.

Sed omissis Grammatistarum, sive Græcorum crassis admodum subtilitatibus, jam ad Medicum Plinii patronum revertamur, de quo non satis queo admirari, quod Medicus atque Philosophus non modo meo, sed aliorum quoque judicio doctus, se etiam passus fuerit trahi in hæresim Grammatistarum, Plinium esse omnis erroris expertem, in his etiam quæ partim ad Philosophorum, partim etiam ad Medicorum attinent disciplinas. Nam inter cætera in quibus in sua scribit præfatione Hermolaum Plinium immerito

accusare , hunc quoque videtur Hermolaum erroris annotare , de solis , lunæ , ac terræ magnitudine. Sed cur in his ab Hermolao dissentiat , qui mecum contra Plinium sentit , non intelligo , quandoquidem Plinii patronus , neque in hac parte , sicuti neque in pluribus aliis , suam pro Plinio sententiam adversus me atque Hermolaum , nondum aperuit ? nos vero quantum ad hunc attinet locum , quod nobis videatur , aperte pronunciabimus Hermolaum , rectè cum Ptolemæo , ac reliquis probatissimis Mathematicis , lunam terrâ esse minorem statuisse , & Plinii cavillum contraria probantem reprobasse , nisi quod non recte , neque Ptolemæo consonè , terram ter tantum , & duabus quintis fere partibus scribit , lunâ esse majorem ; nam inter diametros , seu dimetientes terræ ac lunæ , non autem inter globos ipsos est ista proportio : ratio autem geometrica probat globos suarum diametrorum proportionem habere triplicatam , ex qua ratione colligitur terram lunâ majorem esse , non ter , & duabus quintis ferè partibus , ut scribit Hermolaus , sed trigesies novies , & unâ ferè tertiâ parte. Quem quidem Hermolai errorem si Plinii patronus voluit innuere , ubi de solis , lunæque terræ magnitudine Hermolaum , notat , hominem non modo Medicum , sed etiam Mathematicum exosculabimur ; sed quoniam etiam in sole eundem carpit Hermolaum in quo nullam hic præbuit erroris , vel minimam suspicionem , veremur admodum ne nota hæc potius grammaticam , quam mathematicam sapiat subtilitatem ; quandoquidem etiam Grammatistæ audent de astronomia per numerum singularem atque pluralem , de historia autem naturali per casum genitivum , vel ablativum disputare.

Sicuti autem in lunæ ac terræ magnitudinibus , partim cum Hermolao sentio , partim dissentio , ità in herbâ fragra ferente , in lysimachio , in phalangio , myrmetio , omnino Hermolai accedo sententiæ , Plinium errore non parvo herbam fragra ferentem , quæ sit trifolia , fecisse quinquifoliam , vel sensu ipso qui in his est certissimus arbiter , illud quod nos dicimus indicante. Quod si Plinii patronus se herbam quæ fragra fert vidisse ali-

quando quinque habentem folia testabitur, nos viri gravis testimonio credemus : sed sciat nos, non de eo quod perraro fit, & monstri loco habeatur, sed de naturæ numero quem servat in pluribus, cum Plinio in hac herbâ contendere.

In lysimachio herba pariter quam Dioscorides flore aureo, Plinius purpureo describit, visum sensuum omnium acerrimum iudicem appellabimus, ubi prius fuerit declaratum, quæ herba fuerit antiquis lysimachion, & quo nomine ætate nostrâ apud vulgus censeatur, quod Plinii patronum facere oportuit, antequam diceret florem lysimachii esse vulgatum, alioquin sciat se repugnantia dixisse. Qui enim possit flos vulgò esse cognitus, si herba ipsa, de qua nascitur flos, ignoretur? ut certe eam scio non modo à vulgo, sed etiam à Medicis nostræ ætatis, ut plerasque alias quæ in usu medico fuere apud priscos, ignorari. Si tamen more sophisticarum, non elegantium, sed barbarorum loqui velim, possum dicere, & vulgus, & Medicos herbam lysimachium nosse, non tamen nosse herbam lysimachium: sed minime puto Plinii patronum Medicum, non solum peritum, sed etiam eruditum, ita fuisse locutum. Si tamen ita fari liceat, erit sermo sophisticus verus; nam herbam quam prisci dixerunt lysimachion, hoc ævo vulgus *corneolam* nominat, sub hoc nomine notissimam omnibus, licet plures nesciant prisco vocabulo vocari lysimachion, quod nos nunc primum luce clarius sumus demonstraturi. Huic herbæ vulgo *corneola* nominatæ quam infectorum præcipue officinæ noverunt (ea enim ad inficiendos viridi colore pannos utuntur), omnes illæ adsunt notæ quas, tum Dioscorides; tum etiam Plinius pariter lysimachio adscripsere; nam & in aquis nascitur, ut scribit Plinius, vel in paludosis, & juxtà aquas, ut Dioscorides. Ego sanè testor me frequenter vidisse herbam corneolam in Ferrariæ paludosis, vel in ripâ Padi natam; huic præterea folia tenuia, viridia, qualia falici germinant, quæ si comburantur acrem fumum emittunt naribus mordacem, & quod damnat Plinium; non purpureo, sed aureo flore insignita conspicitur. Cogitur autem & Plinius fateri, aureum esse herbæ lysimachii florem; nisi

velit cognominem lapidem lysimachum , aureis insignem venis ; ut ipse describit lib. 37 , capite 10 , temerè idem nomen fuisse fortitum. Quanquam idem Plinius non tantùm in colore floris , sed etiam in herbæ odore notari potest , quem gravem sentiri scribit , & non acrem , ut Dioscorides , nec quomodo talis sentiatut ostendit , suffitu scilicet herbæ combustæ ; quæ omnia Dioscorides diligentissimè est executus , & usum præterea herbæ in medicina docuit , quod hoc in loco , ubi lysimachion describit , Plinius facere prætermisit. Lysimachium autem esse herbam infectivam , non equidem memini me legisse apud aliquem Auctorem Græcum , vel Latinum ; nisi quod de ea scribit Plinius , lib. 26 , capite 16 , quod capillum flavum facit : Dioscorides autem lysimachium alio nomine , ait lytron appellari , quam appellationem suspicor , aut apud Dioscoridem , aut apud Plinium esse depravatam ; qui de lutea herba infectiva meminit , lib. 33 , capite 5 , quam dicit cæruleo subtritam pro chryfocolla induci. Forte enim *lytron* non *luteam* eandem herbam , debuit nominare ; nam & Vitruvius non *luteam* , sed *luteum* vocat , inquit : Qui non possunt chryfocollâ propter raritatem uti , herbâ quæ luteum appellatur , cæruleum inficiunt , & utuntur viridissimo colore. Talis est ferè etiam ætate nostrâ lysimachii herbæ , sive lytron , sive luteum alio nomine appelletur , apud infectores usus ; nam colori cæruleo , quem quadum vocant , eam super inducunt , & viridem colorem tingunt. Mirum autem videri possit , si lutea , vel luteum nominetur , cum non luteum , sed viridem faciat colorem , nisi quod & luteum , seu flavum facit , super se adhibeatur , & non cæruleo subteratur ; nam & Plinius scribit (ut diximus) lysimachiam capillum flavum facere , vel lytron ; forte non à colore quem tingit , sed à flore potius lutea fuit nominata : nam & Avicenna 16 libri 3 capite de excoriatione ulcerum , de quadam herbâ meminit , quam herbam tinctorum , & citrinam nominat , cujus succum libitum , & clysterizatum scribit prodesse ulceribus intestinorum , neque puto ipsum aliam herbam innuere , quam lysimachium , cujus pariter foliorum succum , aut epotum ,

aut pro clystere injectum dicit Dioscorides prodesse dysentericis. Antiquus autem Avicennæ expositor, sive Gentilis, sive alius cujus expositiones in locum allatum habentur impressæ, ut qui magis studeat verba Avicennæ scindere in partes, primam ibi, secundam ibi, tertiam ibi, quam eorum sensum, quod magis foret ex usu Medicorum, declarare; neque hanc herbam tinctorum citrinam, neque alteram quam statim postea tanquam eundem habentem effectum Avicenna subjungit, & *pedem alacohen* dicit à quibusdam vocari; se autem existimare quod sit pes corvi, quamvis alii ante eum, ut ipse testatur, dixissent Hippocratem per *alacohen* folia ficûs intellexisse, neutram, inquam, harum herbarum quæ videntur fuisse apud Veteres in usu medicinæ celebres, atque ideo cognitu necessariæ, suâ studuit doctrinâ Gentilis illustrare, sed tanquam essent notissimæ, aut parum afferret earum notitiâ utilitatis, suâ intactas expositione præterit.

Novus autem Avicennæ expositor non visus est omnino ista negligere: verum ex ejus expressionibus lector est incertior, quam antea; nam herbam tinctorum *memitem* esse dicit cujus succo utuntur tinctorum, de quâ etiam *memite* dicit, testari Principem, quod est frigida & sicca in primo, & quod multam habet stipticitatem, & exponi in synonymis Avicennæ quod est chelidonia, sed non esse verum teste Simone Genuensi. Nonne hîc expositor ignotum per ignotius, aut saltem æque ignotum nobis ostendit, cum herbam tinctorum *momitem* esse dicit, non autem quid sit *memite*, sed quid non sit, magis edocuit? scio enim veram *memite*, quam Dioscorides glaucium vocat, & ad vitia oculorum laudat, à nostræ ætatis Medicis ferè omnibus ignorari, qui pro eâ utuntur herbâ alterâ, simili quidem, sed non eandem habente vim quam Græci *πανουρα κρητιδα*, id est papaver cornutum, appellant. Sed fac veram *memite*, aut verum glaucium esse notum, non tamen, aut Auctores Arabes de *memite*, aut Græci de glaucio, quid sit hæc herba, tam in usu infectorum quam etiam Medicorum, quicquam retulerunt; neque quia Avicenna scribat *memite* esse frigidam & siccam in primo, hoc satis efficax est argumentum

ad probandum *memitem* esse herbam tinctorum , de qua Avicenna facit mentionem , fen. 16 , tertii capite de excoriatione intestinorum ; plures enim sunt herbæ tales habentes qualitates , quas tamen propterea non dicimus easdem esse cum herbâ tinctorum , atque citrina ab Avicenna nominata , neque etiam eosdem habere in medicina usus , existimamus. De secundâ herbâ , *pede alacohen* ab Avicenna vocata , idem expositor scribit existimare quod sit herba à Medicis vocata *pes corvi* , de qua dicit secundo hujus capite , de *pede corvino* , quod radix hujus herbæ cum decoquitur confert solutioni antiquæ ; sed radicem hujus herbæ quam nostri herbolarum vocant *pedem corvi* , esse causticam , ulcerativam , & de ista non loqui Principem ; hinc qui Princeps dicit , quod aliqui dixerunt , quod per *alacohen* Hippocrates intellexit folia ficus , quæ in nullo serviunt casui præsentis , quia pungunt & excoriant per lacticinium occultatum in eis.

Hæc omnia ad verbum ferè novus expositor Avicennæ qui sua expositione , non magis hanc , quam etiam priorem nobis herbam declaravit. Forte autem sit illi minus pudendum hanc secundam , scilicet *pedem corvinum* , de quo Avicenna loquitur , ignorasse , quando & ipse Avicenna tantus alioquin medicinæ Magister , vel dubitavit , vel etiam nescivit quid esset , ut plane in multis aliis herbis ipsemet suam fatetur inscitiam , ut etiam secundo canonis de hac ipsâ herbâ , quæ *pes corvinus* nominatur , non modo ambigua , sed etiam contraria loquitur. Sunt autem hæc Avicennæ de pede corvino inibi verba : *Pes corvinus . . . radix ejus herbæ confert solutioni antiquæ , & dixerunt Paulus & alii quod confert colicæ , & efficit operationem hermodactylorum absque nocumento. Ego autem nescio quomodo radix pedis corvini possit prodesse solutioni antiquæ , & facere operationem hermodactylorum qui sunt satis in solvendo potentes , nisi forte Avicenna vult hoc loco solutionem curare solutione , qui tamen alibi præcipit non esse faciendam solutionem super solutionem. Fen autem 22 , tertii capite de solutione podagræ & Ischiadicorum , pedem corvinum non colicæ , sed podagræ potius , ex ejusdem Pauli auc-*

toritate Avicenna prodesse testatur, ita scribens: Et dixerunt quidam quod pedi corvino inest operatio hermodactylorum, & non est ejus nocere stomacho. Quæ verba exponens, etiam novus expositor Avicennæ, in hunc modum scribit: Dicit aliquos afferuisse, quod pes corvinus operatur, & purgat sicuti hermodactyli, & non nocet stomacho sicuti ipsi, & pes iste corvinus; est herba cujus radix ponitur in opere, de qua scribit secundo hujus capitulo de ea: Dixerunt Paulus & alii quod confert colicæ, & efficit operationem eorum absque nocumento. Deinde subjungit: Radix pedis corvini quem nos hîc habemus, ab extrâ apposita rodit, & pluries hanc feci super penem illius quassari, qui habebat in inguine bochium epidemille, & protinus illîc surgebat ampulla, quâ ruptâ exhibat virus venenosum, unde aliqui sanabantur. Sed hanc dare per os nunquam ausus sum, licet sciam aliqua quæ foris adhibita vesicant & ulcerant, & comesta non ut allia & cæpe.

Hæc ille, qui licet vereatur, ut sanè debet vereri, dare per os radicem pedis corvini quæ venenum est, ut postea declarabimus, per verba tamen postrema videtur innuere, quod si etiã daretur per os, cum aliqua tamen ratione daretur, & non sine Principis auctoritate. Joannes vero Mattheus de Grado, alter novus Avicennæ expositor in hujus radicis expositione magis audaculus scribit hæc verba: Intellige quod cum Auctores utuntur pede corvino, in casu etiam isto semper utuntur radice ejus, & non foliis, ita etiam Dominus Avicenna secundo canonis ponit jura-menta radicis ejus, quæ verba expositoris nobis indicant ipsum hujus herbæ timuisse folia non radicem, quia Dominus Avicenna ejusdem radicis usam, & non foliorum secundo canonis præcipuè probavisset.

Miseret me humanæ vitæ quam video quotidie sub Avicenna, non tamquam *principe*, sicut Medici juniores appellant, sed tamquam sævo tyranno periclitari; nam si radicem venenatam, vel intra corpus jussit adhiberi, eam quidam Medicorum in agrotantibus adhibere non dubitant; contra si radicem salutarem, &

& venenis adversantem dari vetuerit, tanquam medicinam perniciosam, illam Medici etiam celebres non audent dare. Radicem *pedis corvini* habentem vim exulcerandi, & tanquam venenum præterquam si extrinsecus apponatur in usu medicinæ fugiendam, alter novus Avicennæ expositor non veretur dare etiam intus assumendam; fretus Avicennæ, & secundo canonis, & 16 terti quod eam hermodactylis præfert auctoritate. Ego vero testor eum me novisse Medicum qui ex eâdem radice quibusdam aliis adjunctis pilulas conficiebat, & eas podagra laborantibus propinabat, non sine magno quorundam qui eas accepere periculo, donec tandem à me sui erroris admonitus, à tam periculosa abstinuit medicina.

Nonne idem Avicenna, si qui tam fatui sint qui ei velint in omnibus credere, scribit secundo canonis : Napellum esse venenum perniciosum, & tamen potari suadet cum postea subjungit : delet albaras linitum, & bibitum. Venenum autem quod nostrâ ætate napellum ab herbariis nominatur, aconitum à Græcis, atque Latinis vocatur, de quo Virgilius ;

Miscet aconita novercæ;

ut jam appareat Avicenna non tam tyranni quam etiam novercæ imitari mores. Contra Galenus aconitum laudat, si abstergendum sit aliquid ex corpore; sed cavendum esse (inquit) ne aut in potu aut in cibo sumatur.

Idem Avicenna radicem pentaphylli à Dioscoride commendatam ad venena mortifera, ipse secundo canonis scribit esse medicinam perniciosam; adeo ut Michael Savonarola Medicus suo, & nostro quoque tempore propter scripta quæ de Medicinâ edidit clarus, non ausit eam in quartana dare, non aliam ob causam, nisi quia damnetur à Principe. Tantam habet, ut nuper dicebam, Avicenna apud Medicos nostri temporis auctoritatem, ut medicinam mortiferam faciat salutarem, sicuti pedem corvinum; salutarem autem perniciosam, veluti radicem pentaphylli, vel ejus succum; nam & Jacobus de Dondis cognomento Aggregator, hujus

hujus radice succum inter venena pernicioſa ex Avicennæ nūmerat auctoritate. Forte autem quantum ad pedis corvini attinet radicem, non tam Avicenna quam Medici ipſi non rectè Avicennam intelligentes, ſunt reprehendendi. Quis enim eos cogit putare herbam, quam herbarii noſtræ ætatis *pedem corvinum* nominant, eſſe illam quam veteres Medici, Paulus ſcilicet & Dioſcorides, ſub eodem nomine celebrarunt, quaſi verò ſit neceſſarium, ut quæ nunc ſunt nomina herbarum etiam priori ſæculo fuerint? Eos autem quos ſupra notavi Avicennæ expoſitores illud oportuit didiciſſe, aliam eſſe herbam à priſcæ ætatis hominibus *pedem corvinum* nominatam, aliam à noſtris; nam ſi id ſciſſent, neque tam multa de pede corvino dubitaſſent, neque etiam aliqui eorum unquam in animum induxiſſent, herbam *pedem corvinum* à noſtris dictam, poſſe ſine periculo aut in pilulis, aut alio modo intus aſſumi; hæc enim eſt illa quam Dioſcorides βατράχιον, & apium ſylveſtre nominat: unde & Medici juniores non ſolum pedem corvinum, ſed etiam apium raninum nominarunt, à gemina ſcilicet animalis, & herbæ alterius ſimilitudine. Hujus herbæ Dioſcorides quatuor facit ſpecies, & unam ex his inter venena collocat; omnium autem folia & caulem, ſi apponantur humano corpori, vim ait habere exulcerandi & eſcharam faciendi. Quare nullo modo ſuſpicandum eſt illos, quod dixerunt pedem corvinum in medicinis capi, propter excoriationem inteſtinorum, quos Avicenna allegat 16, tertii eodem capite, de hac pede corvino quam Veteres βατράχιον à rana, cujus effigiem repræſentat, nominarunt, intellexiſſe: ſed neque Avicennæ ſecundo canonis, cum ſcribit radicem pedis corvini conferre ſolutioni antiquæ, de hac potuit intelligere; ideo, quantum ad hoc, forte non eſt error Avicennæ, ſed male exponentium Avicennam, & neſcientium quid duobus in locis, ſcilicet & ſecundo canonis, & ſexta decima tertii, per pedem corvinum Avicenna intellexerit, ſi modo & ipſe quid eſſet intellexit; nam 16 tertii, etiam videtur hæſitare, ſecundo autem canonis omnino Avicenna aberrat, illam oſtendens quam ſupra recigit in radice ejuſ-

. Tome IX. Eee

dem herbæ contrarietatem quod conferat & solutioni antiq̄a, & faciat operationem hermodactylorum absque nocumento. Quibus verbis postremis similia etiam scribit 22 tertii, supra etiam à nobis allegata, verum utrobique male Paulus & alii super hac medicina, quæ facit operationem hermodactylorum, ab Avicenna citantur; neque enim Paulus usquam herbam *coronopoda*, sic enim Græci pedem corvinum nominant, hermodactylis comparat, in juvando podagricos. Sed compositionem quæ nominatur apud Græcos *διὰ κορονοπόδιου*, id est per pedem corvinum, alteri præfert, quæ apud eosdem Græcos *δι' ἡρμολακτύλων*, id est per hermodactylos nominatur; quarum utramque describit Paulus, lib. 7, in quo de simplicibus, & compositis agit medicinis, propriis ambas inscriptionibus notans.

Primæ compositionis inscriptio, atque descriptio hæc est:

Podagrica per hermodactylum.

Hermodactyli omnino uncias 3, anesi, cymini Æthiopici; ameos, corymborum, thymi, piperis longi, zinziberis an, obolos tres, epithymi unciam mediam. Dosis oboli 4, autem 6, datur mane cum condito, vel hydromele.

Secundæ autem compositionis per pedem corvinum inscriptio, atque descriptio talis est.

Per pedem corvinum compositio quæ facit ad ea, ad quæ, & altera per hermodactylon, stomacho utilis.

Zinziberis oboli duo, piperis oboli tres, agarici obolus unus, cinci interioris oboli quatuor, radicis pedis corvini oboli sex: dosis oboli octo; his autem quibus venter non facile solvitur siliquæ 23, facit omnino septem, vel octo ferè alvi dejectiones. Harum duarum compositionum Paulus, libri sui de medicina volumine tertio secundam per pedem corvinum nominatam dicit ex Alexandri auctoritate primâ esse meliorem, ut quæ eandem fa-

ciat evacuationem, & æque sedet dolorem, cum hoc quod nihil obest stomacho; quorum verborum sententiam male Avicenna duobus in locis antea allegatis, de solo pede corvino scribit; ipsum hermodactylis comparando, quasi radix pedis corvini, de qua loquitur Paulus sit par in cienda alvo radici hermodactylorum, & non habeat potius adstringendi facultatem, quemadmodum de ea sentit Dioscorides, qui ipsam cæliacis prodesse testatur, sicuti & ipse Avicenna primo canonis eandem dicit radicem prodesse solutioni antiquæ, & etiam 16 tertii, testatur nonnullos eam nominasse inter medicinas ad ulcera intestinorum facientes, quoniam cæliaca dispositio est morbus similis lienterix, quæ provenit etiam ex hulceribus intestinorum: quare Avicenna, hæc omnia de radice pedis corvini non male scribit; illud vero non rectè quod faciat operationem hermodactylorum. Siquis verò miretur quomodo tota compositio, per pedem corvinum nominata, eandem possit facere evacuationem quam altera per hermodactylos, cum pes corvinus, vel radix ejus vim adstringendi habeat, hermodactyli autem magis purgandi, sciat dictam per pedem corvinum compositionem non habere vim purgatoriam ex pede corvino, sed ex agarico, & cnico, quod cartamum Medici recentiores appellant. Purgat autem æque, atque altera compositio per hermodactylos nominata, quoniam dosis ejus est dupla ad dosim alterius, & in durum habentibus ventrem majorem multo, quam duplam habet proportionem, ut ex his quæ antea scripsimus, ex Pauli sententia patere potest. Neque vero quispiam miretur compositionem purgativam ex medicina ventrem adstringente suam sortiri appellationem, quoniam in podagricis doloribus, atque ischiadicis, non minus quærimus humorum fluxum ad loca dolentia reprimere, quam eorum qui jam fluxere, evacuationem; unde & apud Paulum invenitur alia compositio ad podagras, quæ per corralium nominatur, in quam tamen veniunt rhabbarum & aristolochia, medicinx evacuantes. De eisdem duabus compositionibus quas supra secundum Paulum annotavimus, etiam Avicenna meminit fen. 22, tertii capite, de solutione

podagricorum, & ischiadicorum. In quibusdam tamen medicinis, sed præcipue in ponderibus medicinarum, à Paulo evariat, ut quas scribit Avicenna cum his quas Paulus antea notaverat, conferre volentibus videri potest. Hic vero occurret aliquis, ac mihi objiciet, id quod & ipse Avicenna, atque ejus expositoribus antea objectavi, non haberi ex eorum expositionibus, neque quid sit herba tinctorum, sive citrina, neque quid sit pes corvinus de quo Paulus (quantumvis male ab Avicenna allegatus) intellexit. Liquet enim ex his quæ antea diximus esse herbam pedem corvinum à Veteribus dictam, ex cujus nomine compositio tota suam habuit appellationem, nundum tamen, quæ aut qualisnam sit, fuit declaratum. Cum ergo & quænam aut qualis sit herba tinctorum ab Avicenna dicta, & quo nomine apud Veteres fuerit insignita, antea docuerimus, quod etiam de herba fecimus, quam nostri herbarii pedem corvinum nominant, restat ut quid sit pes corvinus Veteribus & Dioscoride & Paulo atque Avicenna, doceamus; quandoquidem, & ipse Avicenna eam scripsit, compositionem cujus pes corvinus est pars, ne qui volunt totam facere compositionem, in pede corvino dubitent, veluti quidam Avicennæ expositores hæsitant, aut sicuti alii, radicem perniciosam pro salutari recipiant. Coronopus, hoc est pes corvinus, inquit Dioscorides, herba parva est, oblonga, humi strata, foliis fissis: hæc quoque pro olere elixatur, aliqui ammones, aliqui astrium, Afri atorsum, Romani caciatricem, nonnulli stillago, nonnulli sanguinari vocant; hujus radix in cibo sumpta facit ad cæliacos, nascitur in locis incultis, & in domibus, & in viis. Omissis in hac herba barbaris appellationibus, de quibus non possumus, sintne rectè, an perperam scriptæ dijudicare, Romana nomina diligentius inspiciamus, ut, si qua eorum sint depravata, corrigamus, atque inde ad ejus quam quærimus herbæ notitiam perveniamus. *Caciatrice* sanè videtur dictio corrupta, neque enim est Græca, neque Latina; quare puto galitricem esse legendum, vel quod magis Græce appellationi respondeat galli crus, ut sicuti ideo apud Græcos hæc herba coronopus est nominata, quoniam

corvini pedis effigiem representat, simili ratione apud Romanos galli crus fuerit nuncupata. Est enim herba apud Auctorem de simplici medicina, quem aliqui putant fuisse Apuleium, galli crus atque etiam sanguinaria nominata, quod etiam nomen vitiatum est, seu decurtatum apud Dioscoridem; nam sanguinari pro sanguinaria in multis codicibus legitur. De hac autem herbâ idem Auctor de simplici medicina, quicumque sit refert, eadem quæ de coronopode Dioscorides; quod videlicet in locis asperis, & circa vias; addit autem & rationem cur tam galli crus quam etiam sanguinaria nominetur, eo quod scilicet naribus imposita sanguinem fluere facit, & habet (ut inquit) in summitate pedem galli.

Hæc autem herba ipsa, si quam sit vulgo nota, & simul ejus nomen vulgare manifestavero, vereor ne Avicennæ, atque ejus expositoribus magnam pariam ignominiam, qui in re notissima pueris hæsitant, verum ista cælare, non est tam parcere Antiquis quam vitam negligere, quæ, ut antea diximus sub Avicennæ atque ejus expositorum auctoritate, periclitatur: hæc procul dubio illa est, quam partim sanguinariam ab effectu jam dicto, partim Capriolam vulgo appellamus. Plinius unam speciem graminis facit, & gramen vocat aculeatum, quoniam ei in acumine aculei sint plurimi, quos, ut idem Plinius inquit, convolutos naribus inferunt, extrahuntque, ciendi sanguinis gratiâ, quæ licet verba scribat Plinius libro 25 de secunda graminis, ut diximus, specie, ipsam nihilominus libro 21, inter herbas aculeatas, sub Græca appellatione coronopodis numeravit, nesciens (ut arbitror) eandem esse herbam quam Græci coronopoda, & Romani gramen vocant aculeatum, quoniam, ut in æra & lolio, ægilope & avena, aparine & lappa, nuperrimè autem in lysimachio, & lutea manifestavimus, plurimarum herbarum quas Latinis nominibus noverat Plinius Græcas nomenclaturas ignoravit, quam Plinii incitiam etiam in isatide & glasto, elxine & convolvolo, oxymyr sine & rusco, nardo Gallica & salianca, in altero nostro libello de Plinii atque aliorum erroribus edito demonstravi-

mus. Quia vero ex tam crebro, & in omnibus Plinii libris passim errore reperto, hæc inter me ac Plinii patronum disputatio habuit occasionem, quem tamen errorem hic se putavit, unicâ codicis emendatione *eram* scilicet in *herbam* mutando, substulisse; nunc mihi libet eidem Plinii patrono copiosius ostendere quam multas alias Pliniani codicis emendationes eum oporteat excogitare, si errorem quem dixi, pro quo inter nos est orta dissensio, ex toto Plinii codice velit extirpare: neque enim in herbis tantum, atque omni plantarum natura, sed etiam in animalibus, atque metallis, hunc ipsum errorem Plinius admisisse frequentius deprehenditur, ut per singula genera summatim ostendemus.

Plinius libro 20, marrubium nigrum scribit à Græcis prasion nominari, melius autem melanprasion scripsisset, quoniam prasion nomen est commune ad nigrum & album: postmodum libro 27, de eodem marrubio nigro sub ballotes nomine agit, nesciens tamen eandem herbam quam Romani marrubium nigrum appellabant, à Græcis balloten nominari. Argumentum inscitæ, quod balloten alia nuncupatione porrum nigrum, & non marrubium nigrum Plinius à Græcis vocari eodem loco testatur; de quo Plinii errore, quo sæpius prasson, id est porrum pro prassio, id est marrubio scribit nominum vicinitate deceptus, etiam in altero libello fecimus mentionem.

De atriplice Plinius multis scribit in locis, sed libro præcipue 20, ubi vires ejus ac proprietates explanat; hoc tamen olus ex aureo colore dici à Græcis χρυσολάχανον, videtur Plinius nescivisse, cum libro postmodum 27, agat de chrysolachano tamquam de herbâ penitus ab atriplice differente; adeo ut huic contrarias omnino illis quas antea atriplici adscripserat vires assignet, libro si quidem 20, atriplicem morbos regios, ac pallorem facere ex Pythagoræ tradit auctoritate; postmodum libro 27, de chrysolachano agens, ait fuisse aliquos qui hanc herbam dicerent alligatam regium morbum habentibus, ita ut spectari possit sanare id malum, ad quem pariter effectum de chrysolachani semine si bibatur Dioscorides auctor gravissimus testificatur. Eandem vero

herbam significari à Græcis nomine chrysolachani, & à Latinis atriplicis, præter Dioscoridis idem asseverantis auctoritatem, color etiam herbæ atriplicis aureum colorem representantis, unde illi à Græcis inditum nomen chrysolachanum, manifestissimè indicant.

Sambucum Plinius libro 24 inter arbores collocat, ejus denique effectus in Medicina præcipuos exponit; deinde eandem arbusculam libro 27, sub actæ nomine pingit, gravi florum odore, caulibus asperis, geniculatis, semine nigro, ut hederæ baccas mollibus, nascique opacis, asperis & aquosis, autumat: quæ omnia indicia sambucum demonstrant, cum etiam eandem acteam, sicuti sambuci radicem ad interiores fœminarum morbos dari Plinius præcipiat. Neque vero poterit illud Plinii patronus pro Plinio respondere, Plinium sub actæ vocabulo ebulum intelligere, atque ita non de eadem planta, sed diversis, sub variis nominibus, altero Græco, altero Latino, in locis tractasse differentibus; non potest, inquam, hoc pro Plinio dicere, quoniam Græci sambucum non actem, sed chamæactem potius, id est terrestrem sambucum, nominant. Et hæc quidem, quantum ad plantas attinent, dicta sufficiant, quas Plinius visus est non modo nomine, sed etiam natura putasse diversas.

Auctor autem ejus libri qui *cornu copia* inscribitur, miratur de Plinio tantæ doctrinæ atque auctoritatis viro, quod in genere animalium dasipodem à lepore diversum fecerit, cum tamen (ut inquit) unum idemque animal sit; miratur inquam, ut qui non animadverterant, multos alios ejusdem Auctoris similes, etiam in aliis rebus, & non in lepore tantum errores; & multis argumentis conatur ostendere, dasipodem à lepore non esse differentem, tum ex ratione nominum, tum ex his quæ de dasipode scribit Aristoteles lepori congruentibus, tum etiam ex communibus Græcis, atque Latinis tam de dasipode, quam etiam de lepore adagiis. Quæ omnia argumenta, ego qui ubi possum, Plinii auctoritatem perlubens defendo, possum ea ratione refellere, quod nihil impedit duo animalia proximi generis inveniri, quibus prop-

ter naturæ affinitatem eadem omnia, quæ ille Auctor adducit possunt convenire, veluti leporem atque cuniculum quem puto à Græcis dasipodem nominari; sed si hujus erroris ita Plinius excusetur, alteri tamen sibi familiari omnino erit obnoxius, quoniam, & de dasipode, & de cuniculo in suis libris faciat mentionem, qui tamen unum idemque sunt animal, sicuti de caprea & de dorcade; de vespertilione atque nycteride; siluro & glani, passere & psitta; quæ animalia, modo Græce, modo Latine nominat, neque Lectorem admonet eademne sint, an diversa, ut plane videatur ipse putasse, non eadem. Sicuti inter metalla argentum vivum, ab hydrargyro diversum esse existimasse Plinius plane convincitur: nam cum libro 34, argenti vivi naturam exposuisset, mox de hydrargyro suo se loco dicturum pollicetur; atqui omnes, qui etiam paucis græcantur, idem metallum significari, apud Græcos hydrargyri nomine, quod apud nos argenti vivi, minime ambigunt, quando ea etiam, quæ de argenti vivi natura scribit Plinius, ut quod venenum omnium est rerum, ac omnia vasa exedat, atque perrumpat tæbe dirâ, de hydrargyro pariter Græci auctores, ac præsertim Dioscorides, tradunt; qui etiam idem prope artificium quod Plinius conficiendi hydrargyrum, ex minio docet, ne quis forte argentum vivum, esse nativum, hydrargyrum vero factitium opinetur, atque ea ex causa Plinium in eis variis nominibus usum fuisse, arbitretur; quoniam, ut diximus, tam arte, quam à natura factum uno nomine à Græcis hydrargyros, sicuti à Latinis argentum vivum nuncupatur. Hos atque alios idem genus errores, hoc est similes illi quem de æra ac lolio, in altero nostro libello adscriptimus Plinio, si Plinii patronus sciverit excusare, melius tamen quam in suâ fecerit præfatione *æram in herbam* convertendo, fatebor illum jure apud cives suos posse gloriari, & corona civica meritum coronari, pro restituta suo civi pristina dignitate; alioquin ex sola super æræ defensione sciat se de una tantum festuca triumphasse, si modo & de festuca triumphavit, quam nos male fuisse in *herbam* mutatam, multis antea rationibus adversus Plinii patronum demonstravimus.

Non

Non multum absimilis, immo prope germanus his quos nuper tetigimus, est error Plinii in phalangio myrmetio, quem Hermolaus, lapsu memoriæ contigisse opinatur. Nos vero eandem habuisse putamus occasionem, quam & superiores Græcæ scilicet eruditionis in Plinio defectum, quo cum nesciret quid verbum *myrmetion* significaret apud Græcos, plura quam oportuerit libro 29, phalangiorum genera enumeraverit; nam quamvis quarto ejusdem libri capite, ita scripsisset: Phalangium est Italiæ ignotum, & plurium generum, unum formicæ simile, sed multo minus, ruffo capite, &c. Paucos tamen versus infra veluti dicti prioris immemor, idem genus frustra repetiit, ita scribens: Myrmetion formicæ simili capite, alvo nigra, guttis distinguentibus: non differre autem hoc à superiori, qui Græcos Auctores, & præcipue Nicandrum atque Galenum, & inter recentiores Actium, de generibus phalangiorum scribentes legerit, minime dubitabit, quod & Medici, qui Græca nesciunt, vel ex Avicenna poterunt discere, qui libro quarto ubi de rutelis agit, Galenum & quosdam alios citat Auctores de multis scribentes generibus rutelarum, & tamen de uno tantum meminit, quod formicæ habeat similitudinem. Phalangion autem Græcis, & rutelâ Arabibus, est id araneorum genus, quod vulgo tarantulam dicunt, ut multæ indicant proprietates quas de phalangis præsci Auctores tradiderunt, & nos quoque nostro sæculo in eisdem conspicimus, sicuti in terræ dehiscens caverniolis domicilia, & proles numerositatem, quæ parentes ubi emerferit enecat, casus etiam qui hominem à tarantula tactum excipiunt, stuporem videlicet, genuum labefactionem & totius corporis tremorem, nato vel inde proverbio ut homines, qui in uno loco nequeunt consistere, dicamus à tarantula morsos. Ut alia non omnibus adeo nota signa præteream, quæ de phalangiorum ictu Veteres prodiderunt, & de tarantulis nostri temporis Medici verâ esse experientiâ magistrâ didicere, qui plura etiam quam Veteres de hujus reptilis natura animadverterunt, ut, quod hominem talibus afficit imaginationibus qualibus ipsum inhærentem, cum mordet, invenerit; quo fit,

ut si quis se Regem esse cogitaverit, tunc cum mordetur, seu ictur, post talem ictum in eadem cogitatione usque perseveret, nec quis illi facile persuaserit, quamvis humilis conditionis homini, quod Regia dignitate non potiat. Equidem miror Plinium de hoc animali, cujus ictus tam variè hominem afficit, quod suis temporibus fuerit Italix ignotum prodidisse, nisi quispiam suspicetur fuisse homines sequentibus annis adeo maleficos, qui venenum istud peregre advectum in Apulix campis, tanquam frumentum feminare studuerint.

Verum (ut rem istam magis errori Plinii, quam hominum tribuam malignitati) movent unus aut duo huic ferè germani errores Pliniani, qui sui de naturali historia libri volumine vigesimo sexto, statim circa initia, lichenas morbum (ut ipse ait) gravissimum, non Italix modo, verum etiam universæ prope Europæ incognitum fuisse scribat ævo priore, cum tamen Hippocrates Auctor Plinio vetustior, & in Græciâ natus Europæ parte non parva, in suis libris, & præcipue in eo qui inscribitur, aphorismi, crebram faciat de lichenibus mentionem; quod non fecisset, si ejus ætate totius ferè Europæ hic morbus fuisset incognitus, quem nos putamus, ut in libro nostro de morbo Gallico scripsimus, etiam ante Tiberii Claudii Cæsaris principatum, Italix fuisse cognitum; licet non multis, quia carebat nomine, donec Medici Græci qui urbem Romanam frequentare cœperunt, eundem morbum suæ linguæ vocabulo lichenas nominantes, fecere illustriorem; sicuti iidem Græci dolorem intestini laxioris primi colicum, quo nomine nunc quoque utimur vocitantes fuere in causa, ut Tiberius etiam princeps primus, id malum in Italia sensisse à Plinio scribatur. Idem puto in phalangio contigisse, hujus scilicet vocabuli significatum potius Plinii ætate fuisse Italix ignotum, quam venenum, sive reptile venenatum; nam & hoc ipsum, magis quam aliud, suspicandi plurimam mihi dedit occasionem quorumdâ ætatis nostræ, vel qui Paulo ante hanc viguerunt incitiam Medicorum, quæ me aliquando derisui fecit obnoxium. Nam cum sermo haberetur inter Medicos, è quo-

rum numero ego quoque unus etiam licet tunc essem cæteris junior, atque ideo minoris auctoritatis coram viro gravissimo, atque eodem potentissimo, qui à pueritia in aula Alfonsi illustrissimi Regis Aragonum fuerat educatus; cum, inquam, sermo incidisset de reptili venenato, quod Apuliam maxime infestat (vulgo tarantula nominato) cunctis aliis qui aderant Medicis senioribus asserentibus nullam fieri de hoc animali apud Veteres mentionem, me autem uno contradicente, atque id à Græcis priscis phalangion nominari contendente, ab Arabicis Auctoribus rutellam, visus sum pene delirare, palam viro quem dixi rerum fortunæque potente, coram quo hæc disputatio agebatur, contra me ferente sententiam, quoniam se suis auribus dicebat audisse, Medicos quoque Alfonsi Regis Aragonum asserentes, antiquos Medicos nihil in suis libris de tarantula scriptum reliquisse. Quæ sane assertio Medicorum multo plus habet erroris quam Pliniana, siquidem hæc Italiæ tantum, illa vero omnibus terris superiori ætate tarantulam facit incognitam: alioquin de ea sub vocabulo aliquo, vel Græco, vel Barbaro mentio apud priscos haberetur, quam tamen illi fuisse habitam visi sunt omnino pernegasse. Quidam vero Medici, etiam ex recentioribus, qui de venenis suos tractatus inscriptos reliquerunt, de rutellis, phalangiis, ac præterea tarantulis meminere; verum tarantulas, non ad caput de rutellis, sed potius de scorpionibus referunt: unum tamen scorpionum genus, quod tertium numero ponunt, etiam *tarantulam* à Rasi vocari testantes, ab Avicenna vero *sebel*, vel *sebegi*. At (ut dixi) quæ hodie *tarantula* nominatur, apud Græcos *phalangii*, apud Arabes *rutela* nomine celebratur, argumento, quod omnia ferè quæ Græci de phalangiis eadem scribat Avicenna de rutellis, Galenum insuper citans de speciebus rutellarum scribentem, quæ idem auctor scripserit de generibus phalangiorum.

Sed ad Plinium revertamur à quo libenter ad medicos celebres facimus digressionem, ut ejus errores multo leviores aliorum comparatione faciamus; nisi quod & huic Plinii in phalangio errori,

quem supra tetigimus , alter sanè gravior annecti potest , quo videtur ipsemet à se ipso in suis scriptis dissentire Plinius , siquidem libro undecimo tractans de generibus araneorum inter quæ primum phalangia connumerat , supervacuum tamen eorum censet commemorationem , ob magnam illorum , ut inquit , notitiam ; ut videatur pariter Plinius ejus quod dixerat libro undecimo oblitus ; postmodum libro vigesimo nono , phalangia Italiæ ignota scripsisse. Dicet fortassis quispiam ea phalangia , quæ hoc in libro scribit Plinius esse Italiæ ignota , diversa ab illis quæ libro undecimo ponit inter genera araneorum. At hoc commentum , tum omnibus adversatur Auctoribus qui de omnimoda phalangiorum varietate scripserunt , tum præsertim est ipsi Plinio contrarium , qui id genus phalangiorum , quod à similitudine formicarum Græce *myrmecion* nominatur , & inter alia Italiæ ignota libro vigesimo nono numeravit , & inter araneorum libro eodem pariter collocavit. Æque Aristoteles libro de Historia Animalium octavo araneorum & phalangiorum genera una divisione partitur , ut non possint hæc esse vulgaris notitiæ , atque ob id nec dictu necessaria , si Italiæ fuerit phalangiorum genus , quemadmodum libro allegato Plinius scribit , ignotum.

Sed jam herbis reptilibusque relictis , venio ad alteram disputationem , quæ etsi de nominibus esse videatur , ad duas tamen medicinæ attinent partes , quarum altera anatomice , altera pathognomice à Græcis nominatur , in quibus optarem Hermolaum , ita sicuti in altera quæ herbarum doctrinam continet , fuisse exercitatum. Non tamen mihi eadem deerit pro amplissimo viro excusatio , qua etiam Plinium aliquando circa herbas errantem excusavimus , minus mirum videri debere Plinium virum in Reipublicæ Romanæ administratione occupatissimum , illa ignorasse , in quibus etiam Avicenna qui medicinæ Princeps ætatis nostræ Medicis fuisse videatur , non parum errasse deprehenditur. Cur enim non possim Hermolaum , non minorem dum vixit in Republica Veneta virum , quæ ferè Romanam magnitudinem æquavit , simili ratione in aliena præsertim professione defendere ,

ficubi in his quæ ad medicinam attinent, vel falsò putasse aliquid, vel inepte alios errantes excusasse à Plinii patrono reprehenditur, veluti in epiglosse, arteria, & gula, & in lactibus, in quibus Theodorum Gazam conatur protegere Hermolaus, in argemis & albuginibus, in strumis & pluribus aliis? Quæ licet & ipsa videantur ad artem medicam pertinere, quia tamen quæstio est magis de nominibus quam de rebus ipsis, veluti quæ sint curæ minutioris, à me indefensa consulto relinquentur. Cur vero in epiglosse, arteria & gula putet Plinii patronus errasse Hermolaum, non intelligo; quoniam de his, neque in Plinianis castigationibus, neque in glossematis ad Alexandrum Pontificem, quicquam ab eo reperi scriptum, nisi forte Plinii patronus Hermolaum culpat, tamquam indiligentem Pliniani codicis castigatorem, quod locum illum libri undecimi capite vigesimo septimo, ubi Plinius inter alias humani corporis partes de epiglossi, arteria, ac gula facit mentionem inemendatum reliquit, quem Plinii patronus putet se rectè emendavisse, ita scribendo: Sub ea minor lingua; quæ nulli ova generantium, opera ejus gemina duabus interposita fistulis: interior earum appellatur arteria ad pulmonem atque cor pertinens, hanc operit in epulando epiglossis spiritu, ac voce illac meante, ne si cibus ac potus in alienum deerraverit tramitem, torqueat; altera exterior est, appellatur fanè gula qua cibus atque potus devoratur, tendit hæc ad stomachum inde ad ventrem. Sic quidem legendo verba codicis putat Plinii patronus verum sensum Plinio restituisse, neque videt quantum adhuc ipsa verba, ita correctæ errorem contineant. Ut enim illud taceam, quod etiam in æra ac lolio Plinii errori tribuimus, non decere Plinium hominem Latinissimum in eodem pene versu eandem rem, modo Latine, modo Græce nominare; alterum in his habetur erratum, & quidem maximum, quod etiam Plinii patronus in sua anatomice posuit, adeo quod nullum ipse habet excusationis locum in eo errore, cui non modo in Plinii emendatione visus est consentire, sed præterea etiam in suo opere proprio confirmaverit, in quo pariter ad Plinii, vel Pliniani codicis male à

se emendati imitationem ex duabus fistulis arteriam quidem ad cor atque pulmonem pertinentem posuit interiorem, gulam vero qua cibus & potius devoratur, exteriorem. Contra naturæ positum, qui viam vocis ac spiritus fecit exteriorem, cibi autem ac potus interiorem, quæ res etiam in homine vivo citra dissectionem potest dignosci, primo se gutture, unde vox alitus quæ procedit, se in parte anteriore colli representante. Hoc autem guttur Plinii patronum, non modo in emendatione Pliniana, sed etiam in sua anatomice posuisse in parte posteriori, indicant ipsius verba libro tertio capite octavo ejus operis, in hunc modum scripta: Binæ ab oris faucibus canaliculæ coeunt, quarum altera brevior, interiorque est, tracheam arteriam vel pharynga Græci, Latini guttur vel spiritualement fistulam appellant; altera vero longior, exteriorque est, isophagum Græci & stomachum, Latini gulam & cibalem fistulam vocant; in quibus verbis plura sunt errata.

Sed gravius ex illis primo persequemur in quo Plinii patronus sibi contradicit; nam libro & capite dictis, gulam ponit in parte colli anteriore, alioquin non esset exterior trachæ arteriæ interiori collata, nisi forte, id quod posterius est & dorso proximus, putet exterius. Quod vero prius, & respicit pectus vel interiorius appellare, qua appellatione nulla esse potest absurdior, postmodum libro eodem capite decimo septimo de gula, ita scribit: Et nunc gulæ ratio reddenda est, quæ post tracheam arteriam posteriorem locum tenet, ex quo dicto sequitur tracheam arteriam gulæ comparatione esse exteriorem, & consequio anteriorem, quam tamen in Plinii emendatione fecit interiorem, atque ideo posteriorem; quo fit ut eadem colli pars, sive trachea arteria, sive gula, positum habeat interiorem & exteriorem, posteriorem & anteriorem. Verum hæc contradictio, non in diversis capitibus tantum, sed in uno etiam, scilicet octavo, ejusdem libri apparet; nam circa ejus capituli finem scribit Plinii patronus hæc verba de trachea loquens arteria: Ante gulam posita est, quia cor in priore parte collocatum est. Quamvis autem eadem contradictio in verbis Plinii libro undecimo à Plinii patrono emen-

datis non appareat , non tamen & ille error sit minimus , quin meo iudicio maximus , si parte quidem colli priore cibum & potum devorari , posteriore autem spiritum ac vocem commeari Plinius existimaverit , ut sanè eum existimasse fateri sit necessarium , nisi eadem verba aliter quam à Plinii patrono castigentur. Quare nos qui ubi possumus errorum culpam qui in Plinianis codicibus , vel impressis , vel manuscriptis inveniuntur , in Impressores atque Librarios & male Plinium emendantes , potius rejiciendam quam ipsi Auctori adscribendam iudicamus , totum hunc Plinii locum de cuius veritate disputamus , ita scribendum existimamus : Sub ea minor lingua epiglossis appellata ; opera ejus gemina ; duabus interposite fistulis , exterior earum arteria ad pulmonem atque cor pertinens , hanc operit in epulando , ne spiritu ac voce illac meante , si cibus ac potus in alienum deerraverit tramitem , torqueat ; altera interior est , appellatur sanè gula , qua cibus atque potus devoratur ; tendit hæc ad stomachum , &c.

Sic quidem verba Plinii legendo ille error evitatur quem Plinio quispiam merito posset objicere , modo linguam minorem , modo epiglossin eandem gutturis partem nominanti ; nam in nostra emendatione , in qua postea verba , *lingua minor* , statim illa alia epiglossis appellata subjicimus , non est affectatio græcitatatis , sed declaratio quomodo uno vocabulo lingua minor à Græcis nominetur ; declaratio , inquam , non solum apud Plinium , sed etiam alios Auctores Latinos sæpe usitata : ac præterea de medio tollitur alter gravissimus error , quo tracheam arteriam habere in collo positum posteriorem ipsum putasse Plinium possemus iudicare , si ut male emendati codicis verba præ se ferunt , hanc quidem scripserit interiorem , gulam verò exteriorem. Nostra quoque emendatio alteram amovet Plinii verbis contradictionem , diversam ab illa quam Plinii patrono paulo ante objectavimus ; nam si *ne* particula prohibitiva præponatur verbis illis *si potus* , ut in sua emendatione præponit Plinii patronus , & non prioribus ita legendo , ut nos legendum ducimus , *ne si spiritu ac voce illac meante* , illud sequetur absurdum , tracheam eodem momento temporis opertam esse & apertam , siquidem in epulando operitur , spiritu vero ac

voce meante aperitur; nam eâ opertâ à minore linguâ, neque vox neque spiritus peream potest meare. Hanc autem emendationem nostram, codicis hoc in loco Pliniani, mire confirmat Auctor ejus libri qui *Cornu Copia* inscribitur, vir non modo vocabulorum, sed plurimarum etiam rerum, id quod sui indicat libri titulus cognitione præclarus, Plinii vero præcipuus imitator adeo ut videri possit multis in locis ejus paraphrastes, de eisdem rebus de quibus Plinius in hunc modum scripsit : Arteria est quæ ad pulmonem ducit, regiturque epiglôsse, quam & minorem linguam vocant, ne si potus cibus ve in epulando voce meante in alienum deviaverit tramitem, torqueat, & hæc exterior est, gula vero interior qua cibus atque potus devoratur; tendit hæc ad stomachum, inde ad ventrem.

Vidit homo eruditus se, si tracheam arteriam interiorem, gulam vero poneret exteriorem, facturum ex homine monstrum, si etiam *ne* adverbium prohibendi, eodem quo Plinii patronus ordine collocaret acturum rem nihilominus impossibilem, hominem scilicet, tecta ab epiglôssi via quæ ad pulmonem ducit, loquentem. Hujus vero rei impossibilitatem sciunt Medici docti, vel etiam Philosophi, qui quomodo animal vocem emittat, non ignorant. Sic quidem ego & Auctor *Cornu Copia* Plinium à tam crassis erroribus quibus eum fecit obnoxium Plini patronus, liberavimus. Utinam tam facile multa alia in eodem libro, atque eodem capite, errata ita possemus emendare, ut culpa magis in Librarios, quam in ipsum Auctorem referretur! quia vero (nos ingenue fatemur) hoc nesciremus facere, & plura eorum ad anatomicen, tum humani corporis, tum reliquorum animalium pertinent, libuit Plinii patrôni hominis, non raro in sua se anatomice jactantis, ingenium experiri si sciat ipse Plinius, quem in suam clientelam recepit, etiam in istis erroribus quæ à nobis notabuntur propugnare. Erunt autem ex eodem libro 11, atque eodem capite 37, in quibus Plinius de arteria, epiglôsse, & gula verba facit, excerpti, ne quis forte suspicetur nos velle exspatiari, ex variis Plinii libris, plures hujus Auctoris errores sedulo perquirentes

tes quos possimus alios super alios coacervare. Quod si etiam facere studuissimus, non malo animo erga Plinium id egissimus, sed bono potius, ut Plinii patronum ad alias Pliniani codicis emendationes quæ magis Auctorem ipsum ab erroribus vindicarent excogitandas incitarem. Verum hi in præsentia sufficient, ex quibus prudens Lector dijudicabit quantum Plinii patrono laboris parare potuissimus, si non in unum unius libri caput, sed in plura multorum librorum inquirere, & nihil intactum, aut indiscussum relinquere voluissimus.

Primum quod in capite libri II, 37, nunc examinando, notum dignum nobis occurrit, est Plinii verborum repugnantia, error non parvus à doctis judicandus; nam cum de cornibus loquitur animalium, mobilia hæc ut aures in Phrygiæ armentis ait; deinde paucos post versus ita de eisdem cornibus scribit: Cæterorum ossibus adhærent, cervorum tantum cutibus enascuntur. Sed Plinii patronus pro Plinio respondeat quo pacto in Phrygiæ armentis cornua aurium habebunt mobilitatem, nisi & in his quemadmodum in cervis è cutibus enascantur; neque enim ex carne cuti subjecta ortum habere possunt, quoniam, ut auctor est Aristoteles libro de Historia Animalium tertio, cutis caput nulla carne interposita tegit: quare reliquum est, ut ex ossibus capitis orientur, ac propter originis continuitatem soliditatemque, eandem cum ipsis fervent immobilitatem. Si igitur cervis tantummodo è cutibus cornua nascuntur, ut videtur sentire Plinius, solis his, non autem Phrygiæ armentis erunt mobilia, ut aures. Aristoteles sane libro de Historia Animalium tertio, cornua cuti potius quam ossibus adhærere eo probat argumento, quoniam & in Phrygia & alibi boves sunt qui cornua proinde ut auriculas moveant, quo etiam in loco ostendit cervorum cornua, non eo differre à cæteris, quoniam in ipsis è cutibus enascuntur, in aliis vero cornigeris ex ossibus capitis, sed ob id potius quod cornua parte plurima cava sint ab radice, quatenus ambiunt os quod ortum à capite cavo cornu inseritur, totumque implet in mucronem, tamen solidum exeunt, & simplici parte extrema constant, cervis tan-

tummodo tota solida, & sparsa in ramos. Partem enim cornuum cavam in cæteris animalibus è cute nasci libro 2 de Historia Animalium manifeste docuerat, ac boum exemplo confirmaverat. Eandem cornuum naturam, & per genera animalium differentiam Aristoteles reperit libro de partibus animalium tertio, his verbis: Cervis duntaxat tota cornua solida ac decidua, tum utilitatis causa, tum ut onere leventur, tum ex necessitate præ pondere cæteris aliquatenus cava, & in mucronem demum concreta sunt, quoniam ad ictus hoc fit commodius; sed ne pars cava inutilis, qua cuti annectitur solidum quoddam ossibus exortum, ingreditur eam, impletque totam; sic enim sita, compactaque, ad vim inferendam commodissima.

Jam ex his verbis, & aliis paulo supra ex libris Aristotelis de Historia Animalium recitatis, facile apparet, tam cæterorum animalium, quam etiam cervorum cornua, sic cuti potius quam ossibus adherere, in reliquis tamen animalibus ne pars cava qua cuti ab radice annectitur debilis sit, solido quodam ex ossibus orto eandem cavitatem impleri. Eatenus igitur cæterorum cornua ossibus adherescunt; quatenus substantiam quamdam solidam, sive os sit, sive ex osse orta sua ambient cavitatem, eandem tamen cum cornibus cervorum è cute capitis habent originem, alioquin Phrygiæ bobus, vel ut Plinius inquit, armentis non essent cornua ut aures mobilia.

Similis etiam contradictionis eodem in loco, ubi agit de cornibus animalium Plinius convincitur: fatetur enim cervas non habere dentes superiores sicuti neque mares, & tamen carere cornibus; ac non multo post inferius ait, solos & camelos ex his que non sunt cornigera in superiore maxilla non habere priores dentes. In hac igitur natura, & cervæ feminae, & cameli communicabunt, qui neque cornua, neque dentes habebunt superiores, priores scilicet. Hos enim inesse cornigeris libro de partibus animalium tertio negat Aristoteles, ubi ita scribit: Cornigerorum nullum utrinque dentatum est. Superne enim primores dentes non habent, quippe cum hos adimendo non addiderit cor-

nibus. Cur vero cervæ cum sicuti mares supernè primoribus dentibus careant, cornua tamen non habeant, causam eo in loco subjungit Aristoteles; sicuti & de camelis qui similiter utrinque dentati non sunt, hoc est prioribus in superiori maxilla dentibus vacant, ut scribit idem Aristoteles libro de historia animalium secundo: mox secundo libro de partibus animalium generalem quandam attulit rationem. Non igitur soli cameli ex his quæ non sunt cornigera, erunt altera tantum parte dentati, quando & cervæ non sunt cornigeræ, & dentibus æque carent superioribus. Quod si quis Plinium dixerit de maribus, non autem de feminis intelligere, atque ideo solos camelos excipere meminerit, is tam foeminini, quam etiam masculini sexus, multa animalia vacare cornibus, atque ideo Plinium, quamvis *soli cameli* scripserit, sub ea tamen exceptione etiam camelorum foeminas comprehendisse, quando, ut Grammatici inquit, masculinum genus concepit foemininum, quando etiam sub non cornigeris, tam foeminae quam mares continentur, ut qui alterum genus excipit alterum debeat excipere. Idcirco enim Plinius dicit *ex his quæ non sunt cornigera*, non autem *ex his qui non sunt cornigeri*, ut se utramque complecti naturam verbo neutri generis significaret, tam foeminarum non habentium cornua, quales sunt & cervorum, & camelorum quos solos Plinius scribit, ex his quæ non sunt cornigera, non habere dentes; oblitus (ut videtur) eorum quæ antea de cervis foeminis disseruerat, dum earum argumento Aristotelem causam afferentem, cur nullum cornigerorum utrinque dentatum sit, quod superiores quibus carent dentes in cornua absistantur, refellere non dubitavit. Qui putant (inquit) eos scilicet dentes maxillæ superioris primores (de his enim loquebatur) in cornua absuri, facile coarguuntur curvaturam naturam, quæ neque dentes habent, ut neque mares, neque tamen cornua.

Plinium autem decuit de Philosophorum principe satiora sentire, neque ipsum tam facile posse coargui pronuntiare, in re præsertim de qua ipsemet sibi Aristoteles objicit, & solutione satisfacit, libro scilicet secundo de partibus animalium, ubi ita facti,

bit: Cur cervæ cornibus careant, cum dentes similiter habeant; atque mares, causa est, quod eadem sexûs utriusque natura, & cornigera est; sed fœminis adempta sunt cornua, quoniam ne maribus quidem utilia sunt, sed virium meliotum beneficio mares minus offenduntur. Quæ quidem Aristotelis verba, aut Plinius non vidit, aut se vidisse dissimulavit, ne, sicuti Aristotelem se facile coarguïsse videri volebat, ita etiam facile summum Philosophum defendi posse ex ipsius, & non alterius verbis fieret legentibus manifestum. Eligat ergo hoc in loco Plinii patronus utram Plinio mallit adscribere, an indiligentiam, qui omnes Aristotelis de natura animalium non legerit libros, an iniquitatem, qui eum, quem se in Historia Animalium referenda fatetur habuisse præceptorem indictâ causâ damnare studuerit, atque argumento cervarum convictum pronunciaverit, non confutatâ illâ quam ipse Aristoteles super eisdem cervis attulerat, si quis forte eas voluisset objicere, ut sanè Plinius objicit, ratione. Scribit præterea Plinius in eadem libri, & capitis parte, bifulcis bina esse cornua, quod dictum si universaliter accipiatur, non erit omnino verum, quoniam suæ sunt de genere bifulcorum, & tamen cornua non habent. Quare rectius Aristoteles, ita de eisdem animalibus scripsit: Cornigerorum pars maxima bifulca, neque etiam bifulca omnia: si cornigera sint, binæ habent cornua; nam orix, quod etiam Plinius fatetur in sequentibus, bifulcum animal est, & tamen unicomne. Hoc ergo in loco, ubi inquit naturam bifulcis bina cornua tribuisse, oricem excipere oportuit, qui uno tantum armatus est cornu, sicuti in eodem pene versu, asinum Indicum exceperat, qui solus inter solipedes est unicomnis.

Proximus est à cornibus ad pilos transitus quorum defluvium, in muliere rarum, in spadonibus non visum Plinius scribit, nec in uno alio ante veneris usum, atque mulieribus, & pueris etiam ante veneris usum, & propterea etiam spadonibus frequenter capilli defluunt. Quod si Plinius de eo defluvio pilorum, seu capillorum intelligit, quod universim fit, quod proprie calvicium nominatur (ut auctor est Aristoteles quinto de generatione ani-

malium), mirum est, cur Plinius calvicium rarum esse in mulieribus dicat, atque in spadonibus minimè visum, sicuti neque ante veneris usum, cum par ratio sit de omnibus, ut Aristoteles etiam loco antea allato declarat, his verbis: Mulieres non calvent, quoniam natura earum similis puerorum naturæ. Utraque enim sterilis seminalis excrementi; spadones etiam non calvescunt, quoniam in foeminam mutantur, & pilos qui postea gignuntur, aut non producunt, aut amittunt. Si igitur ratio Aristotelis aliquid valet, calvicium in mulieribus, pueris, atque spadonibus æque, aut rarum, ut nullum: sed libro de Historia Animalium tertio, idem Aristoteles apertum esse inquit mulieres, & pueros, & spadones calvicii esse immunes.

De struthocamelis etiam Plinius scribit quod alitum sola, ut homo utrinque palpebras habet, quasi struthocamelus vera sit ales, & non ambigui inter quadrupedes, atque alites generis; nam si ales esset, in sublime volaret, aut pennas ad volandum commodas haberet; & si quadrupes esset, pennas non haberet, sed pilos, ut quadrupedes tamen pilos sive habet in gena superiori, ut sentit Aristoteles libro quarto de partibus animalium, qui de palpebra genæ inferioris in struthocamelo, nec unum facit verbum, quoniam neque ut avis eam habet, neque ut quadrupes, & sanè palpebra genæ superioris in hoc animali plures habet pilos visu conspicuos. In gena autem inferiori sunt adeo exigui, & numero, & magnitudine, ut vix hæc palpebra videatur; quare, ut puto, de ea nullum Aristoteles habuit mentionem. Verum hic error Plinii struthocamelum alicibus annuerantis, quem tamen Aristoteles ancipite censuit esse naturam, neque magis alitem referre quam quadrupedem, immo forte magis quadrupedem, quia de palpebra ejus loquitur superiore, quam ut quadrupes habeat, hic inquam error, si error sit nominandus, facile Plinio condonari potest, cum alter sit gravius apud Aristotelem ipsum de eisdem palpebris, sive ciliis animalium, erratum, in quibus idem Aristoteles sibi ipsi videtur repugnare; nam libro secundo de partibus animalium Theodoro Gaza inter-

pretè scribit hæc verba : Et inter omnia , quæ pilos habent homo unus cilium in utraque palpebra habet. Contrarium scribit hîc Auctor libro secundo de Historia Animalium , his verbis. Cilium etiam cum cæteræ quadrupedes non in utraque palpebrâ habeant , simiæ habent , quamquam prætenue , atque prolixius potissimum in inferiore. Cum ergo simiæ habeant in reliquo corpore pilos , & etiam in utraque palpebrâ , ut scribit hoc loco Aristoteles postmodum , cum alibi secundo scilicet de partibus animalium pariter scribat inter omnia , quæ pilos habent solum hominem cilium in utraque palpebra habere , ipse sibi ipsi aperte contradicit. Hanc in verbis Aristotelis contradictionem solvat Græcus Grammatista , salva Theodori Gazæ interpretatione , aut si non potest hoc facere , me æquo animo patiatur aliquando ab eadem interpretatione discedere , ut verum sensum Aristoteli Philosophorum principi restituam ; neque tam moleste ferat sicubi scripserim bonum quandoque Theodorum in suis translationibus dormire , quando eadem verba de Homero Poetarum artificite scripsit Horatius , & tamen à doctis omnibus toleratur.

Quis majora , vel meliora de Plinio sentit , quam Hermolaus cujus existimationem nullo modo convelli posse fatetur , & quibus ille non sapit , plane indoctos habendos censet ? In suo tamen Plinianarum castigationum opere , in cujus præfatione ea verba de Plinio scribit , eundem Plinium crebro dicit hallucinari. Quoties in eodem opere taxat Theodorum male quædam verba Græca Latine interpretantem , quem tamen alibi omnibus præfert interpretibus , quem unum cum veritate ipsa certasse sibi visum esse pronunciat , quem sibi colendum atque imitandum proponit , à cujus scriptis se non parum adjutum fatetur , & prædicat. Ego quoque & si idem de Aristotele statuam , quod & divus Hieronymus fuisse ipsum prodigium grande , atque miraculum in tota natura , cui pene videatur infusum quidquid humanum ingenium naturaliter capere potest , tantum tamen abest ut credam eum non fuisse hominem , ac nullo modo labi , atque errare potuisse , ut plures ejus sententias (veluti de proportione elementorum ,

de circulo lacteo, de iride, de numero corporum replentium locum, quæ regularia nominant) sciam posse linealibus demonstrationibus improbari, quemadmodum me ipsum contra Averroim ex Aristotelis oppositione libri tertio de cœlo sentientem, duo talia corpora replere locum pyramidem, & cubum unum tantum esse, quod possit hoc facere cubum, videlicet mathematicis rationibus, quibus nullæ possunt esse firmiores, opere ad id dicato arbitror denarrasse.

Sed hæc obiter dicta sint contra Grammatistas, tam Latinos quam Græcos, quorum alteri Plinium, alteri Theodorum, Deos ex hominibus facere studuerunt, in quorum sententiam Plinii patronum Medicum gravem atque Philosophum miror, tam facile fuisse pro lapsum, à qua ipsum volentes dimovere, reliqua ad eandem materiam pertinentia Plinii errata, prosequemur. Eidem enim animali struthocamelo, de quo antea disputavimus, Plinius etiam alium homini tantum peculiarem adscribit affectum, cum quædam animalia, uti struthocamelum, naturaliter calvere refert. Aristoteles vero libro quinto de generatione animalium, solum hominem ex omnibus animalibus calvere asserit; nam generalem illam passionem qua vel volucris pennæ, vel arboribus frondes defluunt; hoc defrondescere, illud depennescere, non autem calvescere dicitur: unde & de simili struthocameli affectu lib. 4, de partibus animalium verba faciens Aristoteles, ipsum capite; & parte colli superiore glabrum, non autem alvum esse significavit.

Quia vero calvicium est capitis vitium jam ad cerebrum, quod in capite continetur, veniamus, de quo paulo infra Plinius scribit in hunc modum: Cerebrum habent omnia animalia, quæ sanguinem, æque & in mari quæ mollia appellavimus, ut polypi. Aristoteles vero, de quo hanc omnem de partibus animalium historiam (licet non satis fideliter aliquando) Plinius transtulit, non cerebrum, sed aliquid proportionale cerebro, polypo, & reliquis carentibus sanguine, tribuit. Hæc enim sunt ejusdem Auctoris libro de partibus animalium secundo, verba: Cum autem omnia

contrarium momentum requirant , quo contrarietatem ac medium assequuntur (in hoc enim essentia ratioque consistit , non in alterutro extremo seorsum posito) ; idcirco adversus cordis sedem & calorem , cerebrum Natura molita est , & propterea pars ista animalibus juncta est , naturam obtinens aquæ ac terræ communem , atque ob eam rem cerebrum omnia prædita sanguine habent , ex cæteris nullum ferè , nisi per proportionem , ut polypos ; parum enim caloris obtinet omne id genus propter sanguinis privationem : cerebrum igitur calorem , fervoremque cordis moderatur , ac temperiem ,

Ex his Aristotelis verbis facile constat mollia , ut polypos , qui in mari sunt , quoniam careant sanguine , atque ideo fervore cordis , non habere cerebrum . Alioquin supervacuum aliquod in ipsis Natura molita esset , quod ab omnibus Philosophantibus putatur absurdum . Plurimum autem refert dicere alicui exanguium inesse cerebrum , vel aliquid proportionale , sicuti piscibus ossa , vel spinas , quæ auctore Aristotele ossibus proportionantur , unde & Plinius ipse hoc eodem capite inferius ait delphinos habere ossa , non spinas , & causam subinfert quoniam animal pariunt ; quasi necesse sit omnia quæ animal pariunt constare ossibus . Atqui multi pisces cartilaginei generis , ut etiam Plinius ipse libro nono una cum Aristotele sentit , animal pariunt , & tamen ossibus carent , ut paulo post in hoc ipso capite Plinius subjungit vitulos marinos habere cartilagineam , non ossa , quos tamen constat æque atque delphinos animal generare . Quanquam vero eandem etiam causam (quam Plinius) Aristoteles afferat libro secundo de partibus animalium , cur delphini non spinis sed ossibus contenti , quia videlicet sunt de genere viviparorum ; statim tamen subjungit rationem , cur cartilaginea nomine spinam ex cartilagine habent , quia videlicet motum eorum molliorem esse convenit ; itaque fulcimenti genus , non rigidum , sed molle esse oportuerit ; quam etiam rationem oportuit afferre Plinium , ne videretur sibi ipsi sine ulla excusatione contradicere , ut plane etiam libro octavo contradicit , ubi scribit ex pilo carentibus delphinos tantum , ac
viperas

viperas animal generare , & tamen cartilaginei generis pisces qui & ipsi pilis non integuntur. Illud facere Plinius æque atque Aristoteles (ut nuper diximus) arbitratur.

Sed ne à proposito ordine discedamus , redeamus ad cerebrum, quo quæ carent animalia, creduntur à Plinio non dormire; multa tamen sunt, ut scribit Aristoteles, libro de partibus animalium, quæ non habent cerebrum, & nihilominus dormiunt, quia proportionale suppetit. Idem Plinius doceri ab eruditissimis, inquit, cerebrum aliud esse quam medullam, quoniam coquendo durefcit. Aristoteles vero eruditissimorum eruditissimus, hac ratione utitur ad probandum cerebri naturam esse aquæ ac terræ communem, ex quo demum quispiam probaverit differre cerebrum à medulla, cujus natura sit ignis aerisque communis, quod ejus pinguedo atque axungia indicant. Venam etiam ab oculis pertingere ad cerebrum, à peritissimis tradi Auctoribus Plinius inquit, quod non est à vero alienum, cum partim nervi qui vim sentiendi oculis invehunt, partim venæ quæ alimentum afferunt ad eosdem perveniant. Quod vero etiam Plinius ait credere se ad stomachum pariter venam ab oculis derivare, argumento quod nulli eruatur oculus sine stomachi redundatione, hoc eum potius qui est inter utrumque membrum, cum cerebro per nervos ab eodem cerebro prodeuntes, patienti consensum, quem Græci uno vocabulo *sympathiam* vocant, quam aliud quicquam testificatur.

Quia vero de oculorum struthocameli palpebris antea fecimus mentionem, jam series proposita exigit, ut reliqua circa eandem particulam Plinii errata aperiamus; atque ut hæc omnia liquidius appareant, quid per palpebras, quidve per genas Plinius intelligat, non ex alterius, quam ipsius Plinii verbis, quæ tum hoc in loco, tum etiam alibi leguntur, declaremus. Genas vocat Plinius membranulas illas quæ integunt oculos, quas Græci βλεφαρα nominant. Theodorus in translatione Aristotelis de animalibus palpebras vertit: talem ejus vocabuli apud Plinium significatum indicant illa Plinii verba, hoc ipso in loco scripta: Pisces & in-

secta non habent genas , nec integunt oculos , omnibus membrana vitri modo perlucida obtenditur. Libro etiam decimo , ubi de somno aquatilium differit , scribit in hunc modum : Etiam qui de cæteris dubitant , dormire tamen existimant ; non oculorum argumento , quia non habent genas. Palpebras autem Plinius appellat pilos de genarum extremitatibus ortos , quos , ut ipse inquit , ceu vallum quoddam visûs , ac prominens munimentum contra occurfantia animalia , aut alia fortuito incidentia , natura hominibus dederat ; mulieres autem (tanta est affectatio decoris) inficiunt. Desfluere etiam palpebras venere abundantibus ait , quod dictum de nulla re alia quam de pilis quos diximus , recte intelligi potest. Has Aristoteles in libris de partibus animalium βλεφαρίδας nominavit ; Theodorus *cilia* (nescio an rectè) Latine dixit , Plinius quidem homo Latinissimus nomen cilium in alio accipit significato. Occurret mihi hoc in loco aliquis ac dubitabit , stante eorum verborum , quæ modo exposuimus , significatione , quo pacto Plinius à crassissimo errore possit defendi , qui in hoc libro undecimo , capite quadragesimo quarto , de simiarum generibus loquitur , in hunc modum : Jam simiarum genera perfectam hominis similationem continent , facie , naribus , auribus , palpebris , quæ solæ quadrupedum & inferiorem habent genam. Nonne hoc in *proparulo* falsum , & nullo modo , sicuti de struthocamelorum palpebris , in dubium revocandum , solas simias inter quadrupedes habere inferiorem genam , cum omnes quadrupedes æque ac simiæ inferiore gena oculos integant ? nam & Plinius ipse in hoc , quem nunc examinamus loco , etiam quadrupedes quæ ova pariunt , ut testudines & crocodilos , inferiore gena connivere asseverat.

Hunc atque alios Plinii locos in quibus ipse sibi ipsi videtur manifestissime repugnare , voluisssem fuisse à Plinii patrono castigatos , ne post tot tantorumque virorum in emendandis Plinii codicibus diligentiam , ipse idem opus denuo facere aggressus , aut Minervæ statuam reformare , ut mutaret soleas , aut Apellis picturam de integro pingere , ut una pauciores crepidarum suppleret

anas, frustra videretur laborasse. Sed quo ipse Plinium civem suum, quantumvis in clientelam receptum, officio defraudavit; ego factus pro accusatore patronus, tum hoc in loco, tum etiam in reliquis in quibus potuero, bonæ famam existimationis Plinio tueri, haud quaquam gravabor impartiri, ut omnes intelligant me in aliis, in quibus Plinium reprehendi, non calumniandi gratia id egisse, sed studio propugnandæ veritatis, quam ut Philosophum decet, puto etiam amicis in honore præferendam. Si ergo nolumus Plinium, vel sibi ipsi, vel etiam sensui repugnantia scribere, oportet verba illa de simiarum generibus ita corrigere: Nam simiarum genera perfectam hominis similationem continent, facie, naribus, auribus, palpebris, quas solæ quadrupedum in inferiore habent gena. Simiæ enim, ut etiam testatur Aristoteles, libro de historia animalium secundo, cum cæteræ quadrupedes inferioribus careant palpebris, vel, ut Theodorus transtulit, ciliis (quoniam per palpebras Plinius pilos intelligit illos, ut diximus, qui de genarum extremis oriuntur), ipsæ habent etiam in gena inferiore.

Ego vero qui libenter quamcumque arripio occasionem, Plinium à contradictionibus vendicandi, admoneor alteram similem à verbis Plinii, vel potius codicis amovere contradictionem; semper enim fui ita animatus, ut libentius in codicem quam in ipsum Auctorem, si modo possim, errores rejiciam. Durissimum dorso tergus, ventres molles, setarum nullum tegumentum, de elephantis scribit Plinius libro 8, Aristoteli sane consentiens, qui libro de historia animalium secundo, elephantum in quadrupedum genere minime hirtum, & libro de generatione animalium quinto, elephantos atque boves tenuiore pilo quam fues integri scribit; postmodum libro undecimo, capite trigésimo nono, de eisdem elephantis, hæc verba apud Plinium leguntur: Elephantorum quoque tergora impenetrabiles fetas habent. Ne igitur, & hîc Plinius, & à se ipso, & ab Aristotele, atque ipsa veritate discrepet, ita castiganda sunt hæc postrema codicis verba: Elephantum quoque tergora impenetrabilia sagittis habent; nam si ele-

H h h ij

phanti durissimum tergus habent, ut scribit libro octavo Plinius; eurnon etiam idem sit sagittis impenetrabile, hoc est cum difficultate penetrabile? Hanc Plinii ab Aristotele, atque à se ipso discidentiam, etiam Hermolaus animadvertit, & conatus est è medio tollere, unum interponendo verbum, atque ita legendo; Impenetrabiles quasi fetas habent. Multo licentius Plinii patronus ex uno verbo duo fecit, hoc est loco *fetas*, scripsit pro *scutis*, ita ut verbum aliud supplere sit necessarium, si sensus debeat esse integer, sic legendo totum: Elephantorum tergora pro *scutis* homines habent. Sed probandum erit ex historiis, homines non solum ad gestanda propugnacula, aliquando usos fuisse in præliis elephantis, sed etiam eorum tergora habuisse pro *scutis*; alioquin, ut opinor, nemo tam violentam admittet emendationem. Sed ad genas & palpebras animalium redeamus, in quibus optarem æque facile Plinium posse defendi, ne & Aristoteli, & sensui quoque contraria scribere videretur; nam quod ait nulli inesse palpebras, nisi quibus, & in reliquo corpore pili, sed quadrupedi in superioribus tantum genæ, vel (ut legendum puto) in superiori tantum genâ; hoc secundum dictum veritatem fortietur, si simiæ tantum excipiantur, quæ solæ quadrupedum, ut postmodum etiam Plinius docet, palpebras habent etiam in inferiore genâ. Quæ vero verbis statim antea scriptis Plinius subjungit, nullum habent exceptionis, aut alterius excusationis suffugium; ait enim volucris in inferiori tantum genâ palpebras esse, & quibus molle tergus, ut serpentibus & quadrupedibus quæ ova pariunt, ut lacertæ, struthocamelo vero utrinque, ut homini: quæ omnia falsa esse, tum sensus, tum ratio deprehendit: nam neque volucres pilos habent in gena inferiore, neque serpentes, neque lacertæ, neque etiam struthocamelus effectu dignam in utraque, sed uti quadrupedes, quod etiam antea notavimus in gena tantum superiore.

Æque falsa sunt reliqua omnia quæ Plinius adnectit, ne genæ quidem omnibus, ideo neque nictatio his quæ animal pariunt; verius enim de his ita scripsisset quemadmodum secundo libro

de generatione animalium Aristoteles. Genus hominum, avium, quadrupedum, tam viviparum, quam oviparum, oculos visus gratia custodiendi tegunt, sed varie. Quæ enim animal pariunt, geminam habent genam, & connivere utraque solent, aves tam leviores quam graviiores, & quadrupedes oviparæ genâ inferiore connivent, nictantur aves ab angulis, membrana obeunte. Hic autem Lectorem admonitum velim verbum βλέφαρον, quod Theodorus palpebram vertit, me ad Plinii imitationem genam interpretari. Quod si quis illa verba Plinii, quæ animal generant ad sequentem referat clausulam, ut sit sensus, quæ animal generant, & graviiores alitum inferiore genâ connivere, neque ita Plinius erit omni ex parte veridicus, atque Aristoteli de eisdem rebus consentiens, quandquidam Aristoteles, ut ex verbis ejus paulo antea recitatis apparet, voluit ea quæ animal pariunt utraqüe genâ connivere, sicuti graviiores alitum, alterâ tantum, scilicet inferiore. Extremum ambitum genæ superioris *cilium* ab antiquis vocari tradit Plinius, & vulnere aliquo diductum non coalescere: idem autem accidere scribit Aristoteles, non extremo tantum ambitui genæ superioris, sed toti genæ, & æque inferiori, ac superiori, sicuti buccæ atque præpucio; nam hæc quoque vulnerata non solidescunt. Caninos dentes casu aliquo amissos nunquam renasci Plinius solus est Auctor; nam qui idem asserat apud neminem, quod meminerim, legi. Aristoteles sane, secundo de historia animalium libro, eosdem dentes in homine, in canibus & in cæteris etiam bestiis mutari tradit, maxillares autem in nullo animalium; quare de his rationabilius crederetur, quam de caninis, casu aliquo amissos non regenerari.

Eodem libro scribit Aristoteles, vitulum marinum habere linguam scissam; Plinius autem duplicem. Utrum idem uterque dicat æstiment eruditi. In eo certe differunt quod Plinius leporibus circa Briletum & Tharon, & in Chersoneso ad Propontidem bina jocinera pro re vera asseverat; Aristoteles vero errorem esse putat eorum qui magnitudinem intuentes, duo esse jocinera credunt, quod unum sit.

Plinius etiam non multo inferius scribit ei membranæ, quam Græci phrenas & diaphragma vocant, Latini septum appellant (quod tamen non membrana, sed musculus potius quidam est, ut sentit Galenus nobilissimus Medicus) nullam inesse carnem; quod falsum esse pariter propriæ naturæ indicat ratio, cum musculus nihil aliud sit nisi caro nervis intertexta. Aristoteles autem, ubi de hac hominis parte loquitur, libro scilicet de partibus animalium secundo, plane eam carnosam esse significat, ita scribens; Annectitur hoc septum, sive cinctus costis parte sui carnosiore validioreque, media autem membranosiore; ita enim ad robur, & prætentum commodius est, contra calorem se efferentem; hoc cerebri veluti sobolem esse argumentum ex his quæ plerumque accidunt, ducitur; ubi enim propter vicinitatem attraxerint humorem calidum, continuo mentis sensum plane perturbant; quare *phrenes* appellantur, quasi participes prudentiæ sint; atqui nullatenus participes sunt: sed quia propinquæ sunt his quæ vim obtinent illam, mentis mutationem operandi facultatem aperiuht. Quamobrem tenues parte sui media sunt non modo de necessitate, quod eam carnosam sint parte sui costis admota, carnosiores esse necesse sit, verum ut minus vaporis excipiant; nam si carne pleniore constarent, copiam vaporis, & haberent, & attraherent.

Ex his Aristotelis verbis septum, sive phrenas esse carnosas, licet parte sui media tenuiores sint, & minus carnis habeant, unicuique patere arbitror; ex quibus etiam verbis alter Plinii error manifestatur, qui huic eidem parti ait referri acceptam subtilitatem mentis, hancque esse causam cur nulla ei insit caro, cum tamen Aristoteles ipsam asserat nullius esse rationis participem, phrenas tamen à Græcis nominari, quoniam vicina sit his quæ vim obtinent illam. Cordi igitur secundum Aristotelem accepta refertur subtilitas mentis, ob vicinum vero situm septo, atque huic ipsi nomine tantum, quoniam à Græcis phrenes nominantur. Illud quoque hac in parte Lectores admonendos censeo, in verbis nuper adductis nihil esse de Theodoti translatione

immutatum, nisi quod verbum illud *ὑμεροδύσπον*, apud Aristotelem, nos membranofius Latine diximus, hoc est naturæ membranæ proximius. Fidelior autem nobis hæc visa est interpretatio, ne si phrenas parte media constare membrana exiliore dixissemus, quemadmodum transtulit Theodorus, Aristotelem sibi aperte contradicentem faceremus, qui totas phrenas probat ex necessitate esse carnosas: quod etiam ex sectionibus patet, licet parte sui costis admota sint carnosiores; ac paulo post, ubi omnia viscera membranis includi scribit, talem esse docet membranarum naturam, ut carne penitus vacent. Hæc autem contradictio amovetur, si phrenas, qua carnosiores, qua vero membranofiores esse concesserimus, cum hæc sit omnium natura musculorum, ut non sint æque omni in parte carnosæ, sed alicubi tenuiores, ac membranæ similiore, alicubi carnosiores. Non parum autem refert dicere aliquam nostri corporis partem esse membranam, aut membranæ similitudinem habere. Phrenes igitur non sunt membrana, ut minus rectè eas nominat Plinius, sed membranæ quadam sua particula assimilantur.

Præcordiis sub est venter, inquit Plinius, stomachum habentibus, cæteris, simplex; ruminantibus; geminus; sanguine carentibus, nullus: intestinum enim quibusdam ab ore incipiens, quadam via eodem reflectitur, ut sæpia & polypo. E. diverso Aristoteles, non geminum, sed quaternum potius ventrem ruminantibus tribuit; quemadmodum ex ejus verbis, & secundo de Historia Animalium, & tertio de partibus, scriptis apparet. Quæ vitandæ prolixitatis gratiâ, sicuti multa alia ejusdem Auctoris testimonia, adducere supersedeo, liberum unicuique relinquens suo singula loco legenda perquirere. Quod autem Plinius pariter feribit, nullum exanguibus esse ventrem, in hoc etiam ab Aristotele discrepat, qui libro allato de aquatilibus sanguine carentibus differens, partes ad victum pertinentes, in quorum numero venter est, necessario inesse omnes eisdem aquatilibus asserit, immo de polypo ac sæpia, quorum exempla in exanguibus ventre carentibus Plinius asserit, eodem in loco ita scribit: Stomachus, sive gula,

ab ore prælonga motibus est, quam ingluviæ excipit; quomodo avibus, cum ventre conjungitur, & intestinum ventri annexum simplex usque ad exitum tendit. Sed hæc quidem Plinius deerravit, quoniam ventrem omnium aquatilium generi necessarium à natura tributum, ipse detraxit; elephantum autem plures quam vel Aristoteles, vel eadem omnium parens natura concessit; siquidem quatuor elephantum ventres tradit Plinius; Aristoteles vero intestinum ita sinuosum esse elephantis scribit, ut ventres habere quatuor videantur. Quare cum nomi parum interfit, an aliquid sit, an esse videatur, eodem errore Plinius ventres in elephantis, quo etiam iocinera in heporebus, multiplicavit. Ex medio utriusque renis exire pinguedinem, præterquam in vitulo marino auctor est Plinius; Aristoteles vero renes totos pingui opertos describit, nec pinguedinem, sed cavum quoddam è medio utriusque renis prodire ait, vitulum marinum etiam ipse, ut Plinius, excipiens.

Duplicem viperam vulvam, atque intra se generantibus, tribuit Plinius, hanc viperam non sit de numero eorum animalium quæ extra se animal generant; quod genus erroris etiam Plinius admittit libro vigesimo primo, ubi de lappa scribit, in hunc modum: Notabile & in lappa quæ adhærescit, quoniam in ipsa flos nascitur non evidens, sed intus occultus, & intra se germinat veluti animalia quæ intra se pariunt. Quid enim sibi volunt hæc Plinii verba, cum de piscibus ac viperis, de quibus etiam scribit Theophrastus, loquatur, quæ tamen non intra se, sed extra magis, animal pariunt? Quare de his ipsis multo sanè rectius Theophrastus, libro septimo de Historia Plantarum, ubi de aparine facit mentionem, ita differuit: Notabile & in aparine (sunt enim Theophrastus Græce nominat herbam, quam ut antea notavi, non puto rectè à Plinio lappam nominari) quæ suæ asperitatis causa vestibus adhærescit, ut difficile auferri possit. Nascitur enim flos in eo ipso hirsuto atque aspero, non exiens, neque evidens, sed intus maturescens, & semen pariens, ut illi simile sit, quod in mustellina generis piscibus ac viperis evenit; illæ enim intra se ova pariunt, mox animalia gignunt. Sed quid Plinium aliorum auctoritate

auctoritate refello? Cum ipse suis, quæ alibi scribit verbis, possit retundi, veluti his quæ libro decimo, capite de conceptu viperæ ac partu, in hunc modum scribit: Terrestrium eadem sola intra se parit ova unius coloris, at mollia, ut pisces; tertia die intra uterum catulos excludit, deinde singulos singulis diebus parit viginti fere numero. Hæc autem omnia de vipera Plinius ex sexto libro Aristotelis de generatione animalium, sed parum fideliter, accipit; nam quod Plinius dicit viperam excludere catulos, hoc vere & Aristoteli consone, qui vult solam viperam ex omni serpentum genere animal parere. Quod autem tertia die dicit hoc facere, non convenit cum Aristotele, qui tempus hoc triduanum non catulis extra uterum tribuit excludendis, sed potius postquam membranis obvoluti fuere exclusi, earundem membranarum disruptioni dat; ut verior translatio ostendit Theodori, quæ ita se habet: Vipera è serpentibus una animal edit, cum intra se ova primum pepererit, ovum hoc unius coloris & molle, ut piscium fœtus, supernè consistit, nec cortice continetur, ut nec piscium quidem, parit catulos obvolutos membranis; quæ tertia die rumpantur; evenit interdum, ut qui in utero adhuc sunt abrosis membranis prærumpane. Et hæc quidem omnia rectè Theodorus, & ex sententia Aristotelis; reliqua vero non rectè, sed cum Plinio aberrans male Aristotelis sensum interpretatur, cum de viperâ subjicit: Singulos diebus singulis parit plures quam viginti numero. Postrema enim hæc verba, tum apud Plinium, tum apud Aristotelem ita interpretatum, primis repugnant, atque ex his; non modo Plinius, sed etiam Aristoteles trahitur in contradictionem, quæ talis est: Si sola viperâ è serpentibus animal edit, cum intra se primum peperit ova (ut ait Aristoteles), vel si sola terrestrium intra se parit ova, & postea catulos excludit, ut Plinius inquit: *μαράσσις* autem; sive *serpens*, qui alio nomine vulgo *scurtio* nominatur, hoc idem facit; primum scilicet intra uterum parit ova, deinde animal extra emittit in lucem, ut mille millies suis se vidisse oculis testatur; sequitur necessario *μαράσσις*, & viperam esse eandem serpentis speciem, variis nomi-

nibus lingua vulgari apud varias gentes nominatum. Et hoc prima tam Aristotelis quam Plinii verba demonstrant ; postrema autem contrarium probant , hoc modo : Vipera parit catulos singulos singulis diebus viginti ferè numero ; marassus autem parit catulos , vel plures quam viginti , sed non singulos singulis diebus , immò omnes uno die , ut sæpius visum est : ergo vipera , atque marassus non est eadem serpentis species. Syllogismus in secunda figura nectitur.

Studeat autem Plinii patronus , ut tam facile Plinium ab hac contradictione tueatur , quam facile nos Principem Philosophorum hujus gravissimi erroris suspitione liberavimus. Studeant pariter Græci Grammatici , ut servata Historiæ Animalium veritate , Theodori Gazæ translationem defendant , sicuti nos verba ipsa Græca Aristotelis aliter interpretantes omnem sustulimus è medio contradictionem ; sed hoc alio fecimus loco. Nunc ad alterum Plinii errorem in verbis eisdem refellendum revertamur. Neque enim vipera duplicem vulvam habet , immò unam tantum , cujus , sicuti in cæteris quæ intus quidem ova , extra autem animal pariunt , ea pars quæ ova continentur , infra lumbis adjungitur , & supra intestini ostium continetur , quemadmodum , tum in libris de partibus , tum etiam de generatione animalium multis aliis in locis , testis est locupletissimus Aristoteles. Quod si pro *duplicem* vulvam *bifidam* , seu *bipartitam* Plinius insinuat , non erit hoc viperarum , & similis naturæ animalium peculiare , immò aliarum omnium quæ tam intra , quam extra animal generant , quod etiam de bobus & mulieribus hoc eodem loco Plinius affirmat ; nam has quidem ait geminos sinus ab utroque laterum habere , boves vero gravidas in dextro tantum sinu ferre , etiam cum geminos ferant.

Male etiam & contra quam Aristoteles inter sebum & adipem notat Plinius differentiam ; concretum enim hunc scribit , & cum refrixit fragilem , semperque in fine carnis. Hæc autem de sevo , non de adipe , & tertio de Historia Animalium , & secundo de partibus , scribit Aristoteles : Cunctis quoque animalibus quod-

dam in oculis pingue esse Plinius inquit, neque ea excipit quæ cum præduros habeant oculos, pingui omnino in ipsis vacant. Rectius autem Aristoteles, libro de Historia Animalium tertio, de eadem re loquitur, in hunc modum: Omnium vero animalium commune pupillæ institutio est; omnibus enim quæ partem hanc possident, nec duris oculis sunt, adipe constat.

Serpentibus Plinius spinas tribuit; Aristoteles, lib. 2, de partibus animalium eisdem serpentibus, non spinas, sed naturam ossium spinaceam esse refert, sicuti idem Aristoteles vitulum marinum, non cartilagine, ut Plinius, sed cartilaginosis ossibus constare tradit. Plinius pariter inquit sine nervis esse quædam animalia, ut pisces; sed cum omne piscium genus sanguinis particeps sit, ut auctor est Aristoteles, libro de Historia Animalium secundo, quibus autem datus sit sanguis, eisdem nervos adjunc-tos esse, idem Aristoteles, libro de Historia Animalium tertio, itidem scribat; pisces etiam in sanguineo genere habere nervos est necessarium. Cur arteriæ careant sensu, causam affert Plinius, quoniam etiam sanguine vacant, quasi sanguis, non autem nervus, vel caro, sint virtutis tactoriæ instrumentum. Sed neque verum est arteriis carere sensu, sicuti neque venas, neque etiam sanguine omnino vacant, quemadmodum Galenus omnium Princeps Medicorum opere ad id dedicatō contra Erasistratum demonstravit. Quod si in venis tantum sanguinem contineri Plinius existimavit, quod etiam videtur sentire Aristoteles, libro de Historia Animalium tertio, qui forte venarum vocabulo arteriis quoque comprehendit, juxta Hippocratis vetustissimi Medici consuetudinem, cur paulo post Plinius aves nec venas, nec arteriis habere dixit, cum nemini dubium sit aves inter sanguine prædicta, non autem exanguia animalia, computari? Quare cum sanguis secundum Aristotelem, libro allato, nulla alia conceptacula habeat præter cor & venas, si aves sanguinem habeant, ut visus ostendit, cum sine vena sanguis esse non possit, aves venas etiam habebunt necessario.

Hi sunt, partim codicis ipsius Auctoris errores, quos ex uno

unius libri capite tantum colligendos censuimus, ut Plinii patronum admoneremus frustra se apud suos cives fuisse gloriatum, tanquam Plinio ex unius loci sola adversus nos defensione, ab omni errorum suspicione liberato; atque insuper ipsum doceremus plura alia superesse in codice menda corrigenda, nec pauciora ipsius Auctoris errata defendenda, in quibus tamen (siquis sit eorum, quæ hic aguntur, inferis sensus) Plinius mallit forte non defendi, quam ita, sicuti in æra, defendi, in qua merito conqueri potest se multo infelicius, quam sit lolium ipsum habuisse patrocinium. Primus enim Hermolaus hunc Plinii errorem tali est ratione deprecatus, quod cum nondum satis esset in Italia compertum lolium circumligando se triticum enecare, Plinius tutius putavit uti vocabulo Græco quam Latino. Nos in nostra super hoc ad Hermolaum epistola, talem pro Plinio defensionem ita repulimus, non magis Græcos novisse æram quam Latinos, lolium esse herbam amplexicanlem, cum sit ubique terrarum recticaulis. Quare sive Græco, sive Latino Plinius uteretur vocabulo, nullo modo potuisse dicere æram vel lolium circumligando se triticum enecare.

Post Hermolaum quidam leguleius, spreto & Græcorum, & Latinorum interpretum auctoritate, ausus est dicere æram non significare apud Græcos lolium, sed herbam aliam quam nos vulgo *voluulam* nominamus. Tertius iste, contra quem nunc disputamus, Plinii patronus æram mutavit in herbam quam melius fuerat non movisse; nam adeo gravem iactavit odorem, ut anagyros videri possit, quam Græcorum proverbium jubet non moveri, ne mota pejus oleat.

Sed postquam satis de Plinii erroribus egimus, jam ad Plinii patronum, qui nobis dedit Plinium taxandi occasionem, simul & ipsum refellendum revertamur; nam præter contradictionis errorem, quem capite octavo, libri tertii suæ anatomices ipsum admisisse antea ostendimus, etiam in pluribus aliis delinquit. Primumque tracheam arteriam dicit à Græcis nominari pharynga, quod falsum est si hoc vocabulum in propria significatione su-

mamus; nam ut testatur Galenus in commentatione illius aphorismi quartæ particulæ aphorismorum, si à febre habito, tumore non existente in pharynge, id est faucibus (sic enim etiam Theodorus hoc verbum vertit) caput arteriæ, à Græcis larynx, id est guttur, appellatur. Nam & Theodorus ita larynga Latine nominat guttur: spatium autem illud, quod est ante larynga, & isophagum, id est guttur & gulam, pharynx propriè ab eisdem Græcis nominatur. In quo significato dicit etiam Galenus hoc nomen ab Homero accipi, ubi idem Homerus ait vinum & frustra carnis humanæ per pharynga cyclopi erumpere. Caveat ergo Plinii patronus, ne quam damnat Platonis opinionem, volentis potum per tracheam arteriam ad pulmonem defluere, multo faciat in Homero absurdior, si voluisset non modo potum, sed etiam cibum evomi à cyclope per pharynga, id est tracheam arteriam; ut eam Plinii patronus vult à Græcis nominari. Galenus etiam libro quarto de membris passis, qui de interioribus apud Latinos inscribitur, quid per pharynga intelligat, declarat his verbis: Pharynga autem nomino interius oris spatium, ad quod pertingit extremum gulæ ac gutturis; neque aliud per pharynga Galenus intelligit, cum dicit, libro septimo de utilitate partium, tracheam arteriam per larynga pharyngi copulari, quanquam postea idem Galenus, circa initia libri octavi ejusdem tractationis, scribat tracheam arteriam pharynga æquivoce illi quæ est ante larynga nominari. Sed nos hîc de proprio & usitato pharyngos significato disputamus; nam Galenus quoque, alio in loco scilicet tertio libro prognosticorum, exponens verba Hippocratis, quæ in Græco codice, ita se habent: Α' δὲ κυνάχαι δεινόταται μὲν εἶναι καὶ τάχιστα ἀποκτείνουσιν ὅσοι μὴ τὴν τῷ φάρυγγι μὴ δ' ἐνέκδηλον ποίευσιν μὴτ' ἐν τῷ αὐχένι (hoc est, si Latine dicere libeat: Anginæ autem gravissimæ sunt, & citissime perimunt quæcumque, neque in pharynge, id est faucibus, neque in cervice, aliquid manifestum faciunt), Galenus, inquam, verbum Græcum *pharyngi*, quid hoc in loco significet, ita declarat: Per cervicem collum intelligitur, per pharynga autem spatium illud quod se oculis re-

præsentat, si ore aperto lingua prematur, in quo duo orificia continentur, alterum stomachi, alterum laryngis; hoc est, si Latine loqui volumus, alterum gulæ, alterum gutturis. Sic enim hæc verba Theodorus, vir Græce ac Latine doctissimus, ubique in suis translationibus interpretatur, sicuti & verbum Græcum pharynga dicit Latine fauces, quamvis Plinius summum gulæ fauces vocari dicat, postremum stomachum; nos vero pharynga à Græcis non summum gulæ, sed locum ad quem, tam summum tracheæ, quam etiam isophagi pervenit, dicimus auctore Galeno nuncupari.

Movet autem me hic locus (qui soleo libentius contra homines Barbaros, quam Latinos agere, præsertim vivos, & mihi amicos, quos non taxarem, nisi ipsi prius rupto amicitiae fœdere me carpere anticipassent); ut Avicenna, vel saltem ejus expositorum errorem patefaciam, qui de his humani corporis partibus, de quibus nunc disputamus, in suis libris aut commentationibus scribentes, visi sunt ab Hippocrate atque Galeno discordare. Avicenna siquidem, tertio sui canonis libri sen. nono capite, id est de dispositionibus gutturis, hæc verba scribit: Per guttur intelligimus spatium in quo sunt meatus anhelitus & cibi. In quibus verbis mihi videtur Avicenna idem quod Galenus voluisse dicere, cum lib. 4 de interioribus scribit: Pharynga autem nomino interius oris spatium ad quod pertingit extremum gulæ ac gutturis. Solent enim Arabicæ translationes pro verbo *pharynga* apud Græcos Auctores, guttur Latinum habere, ut sanè habet translatio Arabica, libro prognosticorum, loco à nobis superius allegato, ubi Hippocrates pharynga nominat; quamvis si proprie loqui velimus verbum *guttur*, non pharyngi, sed laryngi, id est parti extremæ os versus tracheæ arteriæ, quæ pars extrema ad pharynga terminatur, rectius accommodetur. Sed ommissa proprietate locutionis, quoniam disputatio de nominibus parvam habet utilitatem, sive pharynx guttur, sive fauces Latine dicatur, certum est spatium illud quod Græci pharynga nominant, non continere utrumque meatum anhelitus & cibi, si per meatum anhelitus totam tracheam arteriam intelligamus, per meatum autem

cibi, totum *meri*. Liceat enim mihi Barbaros volenti refellere, his uti vocabulis, quibus ipsi in suis libris utuntur, ne si aliter quam ipsi fuero locutus, videar ipsos non in re illa, de qua ipsi loquuntur, sed in alia potius per calumniam reprehendisse. Viranda est enim mihi omnino hujus culpæ suspicio, tum in omni opere, tum præcipue in hoc, in quo me adversus Plinii patronum defendo, qui me tanquam parum pudenter Plinium calumniantem in sua accusat præfatione. Sic autem etiam visus est & ipse Avicenna intelligere, qui eodem capite remittit nos ad anatomiam epiglotti & *meri*, quam se alibi docuisse innuit. Manifestissime autem quidam ex recentioribus qui nuper haberi cœpit in prætio in expositionem hujus loci Avicennæ, ita scribit: In prima parte primo ait quod guttur est spatium, seu pars corporis quæ protenditur inferius à radice menti ad ossa furculæ, & in se continet meatum anhelitus, quem cannam pulmonis, arteriam vocalem, & tracheam arteriam vocare solemus, & meatum cibi quem Medici appellant *meri*, & isophagum, & uvam sive vulam, quæ cooperit epiglottum, & duas amygdalas, quæ sunt duæ parvæ auriculæ in radice linguæ, & *galsamat*. Hæ omnes quas tanquam gutturis partes expositor iste connumerat, aliquæ ad collum pertinent, aliquæ ad os. Trachea quidem arteria, sive canna pulmonis, & isophagus, sive *meri*, ad collum; uva autem, sive vula, & duæ amygdalæ, ad os & (ut arbitror) etiam *galsamat*, quanquam de vocabulo barbaro nolo decernere. Tracheam autem arteriam & isophagum esse colli partes, liquido ostendit Galenus, circa initia lib. 8 de utilitate partium, ubi probat collum esse factum propter tracheam arteriam; argumento piscium quod aut nullum collum habent, aut breve omnino, quia tracheam carent arteriâ, quo in loco idem Galenus inter alias colli partes, etiam isophagum numerat. Idem pariter auctor lib. 11 de utilitate partium scribit hæc verba: Particularum itaque quæ secundum os manifestum jam factum est, quoniam neque superflua, neque defectuosa est aliqua, sed mole corporis, & consistentiis, & plasmationibus, & positionibus, universæ optime constitutæ

sunt. Etenim si aliquas earum non exposuimus, evidens est ex prædictis; sufficit enim in una, vel duabus memorari particulis utilitatem uniuscujusque quæ eis insunt, sicuti & in lingua fecimus. Quæ enim de illa sunt dicta, commensuritate laudantibus nobis magnitudinis, habebis utique considerans invenire in omnibus similiter. Nulla denique earum est ita parva, ut deficienter ministræ, neque in tantum excedit magnitudinem, ut comprimat aliquam aliarum, aut ab aliis angustetur, sed foramina quidem nasi apud expirationem sufficientia sunt, columnæ vero magnitudo ad tres utilitates competentissima est, & epiglottis tam magna, & talis mole corporis quantum magna est claudi debens particula: ita autem & larynge, & stomachi porrus; hîc quidem in respirationibus & vocibus, illæ autem in ciborum transitibus sufficientem habent magnitudinem: similiter dentium unus quisque, & reliqua.

Hæc omnia Galenus, juxta translationem quæ in usu habetur, laudans naturæ artificium, in partium oris convenienti formatione, inter quas, ut videre licet, & foramina nasi interiora, & columnam, id est uvam, & epiglottida, & laryngis, id est gutturis, & stomachi, id est *meri*, sive gulæ orificium, unâ cum lingua & dentibus collocat. Sic Aristoteles, libro primo de historia animalium, id quod intra maxillas & labrâ describitur, os esse dicit. Oris vero partes, palatum, fauces, linguam, tonsillas, dentes; colli autem partes esse vult, arteriam anteriorem, gulam posteriorem. Videtur autem Avicenna, secundum novi expositoris declarationem, non porrum, sive meatum, laryngis quam recentiores abutentes vocabulo epiglottum nominant, sed totam tracheam arteriam, non supremum orificium gulæ, sive *meri*, sed totum *meri* cum uva epiglottis & duobus amygdalis, tanquam sint ejusdem membri partes, quod guttur appellatur, conjungere; quas tamen Galenus, separavit, & diversis membris, alteras scilicet collo, ut tracheam arteriam & isophagum, alteras vero sicuti orificia gutturis & gulæ simul, ac præterea columnellam, quam recentiores uvam appellant, ori contribuit; nam quod
columnellam,

sive uvam Galenus velit esse partem oris, & non colli vel gutturis, indicant verba ejus libro 1 de differentiis morborum, in quibus ostendit uvam abscissam esse palati, & non colli vel gutturis passionem. Hoc vero in loco Plinii patronum admonitum velim se non recte in sua anatomice columelam vocare eam palati partem, quam Græci χιόνίδα vocant, id est parvam columnam, cujus effigiem repræsentat; debuit enim non *columelam*, sed *columnellam* eadem ratione dicere. Nos tamen non multum de nominibus laboramus, nisi quod hominem, non magis rerum quam etiam nominum in eo tractatu scientiam profitentem, vellemus fuisse, plus quam Barbari soleant etiam in nominibus diligentem. Non est autem dignum admiratione si corpora quidem, & tracheæ arteriæ, & isophagi sive meri, collo Galenus demandavit, orificia autem, sive porum eorum ori, quoniam hæc duo (ut ait in commentatione libri prognosticorum superius allegata) in faucibus continentur. Fauces autem licet sint in confinio oris & colli, ad os tamen magis videntur, quemadmodum & palatum, pertinere.

Quare si velimus Galenum, atque Avicennam ejus interpretem, concordēs facere, aut saltem minus discordes, debemus illud, quod supra diximus posthabitis barbaris positionibus, dicere: Avicennam per guttur pharynga, id est fauces, intellexisse, hoc est (ut ipse declarat) spatium illud in quo sunt meatus anhelitus & cibi, id est orificia ipsa tracheæ arteriæ atque meri; non tota corpora quæ ad collum, ut diximus, & non ad fauces attinent. Hanc autem nostram expositionem confirmant verba Avicennæ, si diligentius considerentur, paulo post priora subjuncta: Et tu jam scivisti anatomiam meri, & anatomiam epiglotti. Neque enim dixit anatomiam tracheæ arteriæ, sed epiglotti, id est laryngis, sive supremæ partis arteriæ, quæ ex tribus cartilaginibus constat, quam Græci larynga, Barbari epiglottum, vocabulo (ut diximus) abutentes, appellant; Latini commode guttur possunt nominare cujus laryngis, sive epiglotti meatus secundum Galenum in faucibus parte oris continetur, volens nobis per hoc Avicenna insinuare, quod per meatum spiritus, non totam tracheam arteriam,

fed tantum laryngis, five epiglotti orificium intellexit; quod idem, & de supremo orificio meri, quod meatum cibi nominat, & non de toto meri eundem fenfiffe Avicennam debemus exiftimare. Arque ita in his duabus gutturis partibus per guttur fauces intelligendo (ut Barbari hoc verbum *guttur* accipiunt), erunt Galenus atque Avicenna concordés. In eo fanè discordés, quod Galenus uvam, non in faucibus, fed in palato locavit, ficuti duas amygdalas, quas ille Græce paristhmia nominat, neque ipfas in faucibus, fed in loco admodum proximo, feu potius contiguo, pofuit.

Scio tamen effe inter Gentilem atque Mundinum de pofitu duarum amygdalarum discordiam, quam ad alium tractatum, in quo de Mundini erroribus in anatomice fumus acturi, difcutendam refervamus.

Sed quoniam de Gentili facta eft mentio veruftiore Avicennæ expositore, videamus quid, & ipfe de gutturis partibus fecundum Avicennam fenfiat, & an ipfe faciat inter Galenum ac Avicennam fuæ expositionis concordiam, vel potius majorem eâ quæ facta eft à nova expositore discordiam. Verba Gentilis Avicennam exponentis, ubi quid per guttur intelligat nititur declarare, funt hæc: Considerandum, fecundo quod guttur accipitur tripliciter, uno modo pro corpore aggregante epiglottum, & *meri* quod in transfufione moveretur furfum & deorfum, & fic fumitur primo canonis, feq. prima, capitulo de anatomia mufculorum gutturis, fecundo modo pro principio cannae pulmonis præter *meri*, & fic fumitur à Gerardo Cremonenfe in Gloffis, capite de fquinantia; alio modo fumitur pro fpatio comprehendente illa quæcumque membra prædicta, & fic fumitur hîc & tertio prognoflicorum. Hæc verba poftrema Gentilis de tertia acceptione gutturis conantur quidem Avicennam cum Hippocrate atque Galeno facere eoufentientem. Quantum vero, fi ita guttur hoc loco accipiatur, ut putat Gentilis, diffentiat, fatis fupra fuit à nobis oftentum, cum quid per *pharynga*, pro quo habet tranfatio Arabica *guttur*, Hippocrates intellexerit, fecundum expositionem Galeni declaravimus. Quare omnia quæ diximus

contra novum Avicennæ expositorem, faciunt etiam contra vetustiore, tanto etiam magis errantem, quanto citat locum ex tertio prognosticorum, qui est omnino ejus expositioni contrarius. Prima vero acceptio gutturis maximam dat inter Galenum atque Avicenna discordiarum aperiendarum occasionem, quoniam capite illo lib. 1 de anatomia gutturis, quod Gentilis allegat, Avicenna de gutture, æquivoce loquitur. Primum enim cum dicit guttur duo habere paria, quæ ipsum ad inferiora trahunt, per guttur tracheam intelligit arteriam. Cum vero postea in fine capitis dicit: Gutturis vero musculi sunt duo musculi gutturosi apud gulam positi, in transglutiendo adjuvantes; per *guttur* intelligit *pharynga*, id est fauces, de quibus satis supra dictum est. Hanc autem nominis *gutturis* in hoc capite apud Avicennam æquivocationem, probare possumus ex his quæ partim Galenus & in suis de anatomice libris, de quatuor musculis scribit tracheæ arteriæ, qui ipsum contrahunt angustantque, & duobus faucium; quod tam voci, quam etiam deglutioni observiunt, tum ex similibus quæ Aliabas etiam nono theoreticæ dicit de lacertis moventibus jugulum, per jugulum tracheam intelligens arteriam, & de musculis moventibus gurgulionem, quod nomen apud ipsum significat fauces, ut ex multis licet conjicere, quæ Galenus de *pharynge*; ille autem de *gurgulione* loquitur.

Ut autem hæc omnia fiant evidentiora, & quæ conveniant, quæve dissentiant, hi tres Auctores Galenus, Aliabas, atque Avicenna de eisdem loquentes musculis, eorum verba in medium adducemus, & primum Galeno de musculis tracheæ arteriæ, in hunc modum scribentis: Tracheæ arteriæ quatuor sunt musculi ipsam contrahentes atque angustantes quando intenduntur, & retrahentes os quod V litteræ formam habet, & laryngem. Oriuntur autem majores ex ipsis ex inferiore termino lienæ rectæ ossis o psilæ litteræ formam habentis; deinde secundum totius arteriæ delati longitudinem innascuntur pectori in parte interiori. Videntur autem tibi aliquando esse bipartiti hi duo musculi; alii vero duo, à lateribus & inferioribus partibus, cartilaginis sicuti

formam habentes , exorti terminantur , & ipsi ad pectus apprehendentes arteriam.

Alio autem capite de musculis faucium , idem Galenus in hunc modum scribit : Spatium quoddam præjacet , commune gulæ ac gutturis , ad quod commune spatium utrumque orificium terminatur. Vocant autem spatium quidem ipsum isthmum , quoniam angustum est & oblongum, Corpus autem ipsum comprehendens *pharynga* nominant, id est fauces , quibus utrinque unus est musculus , qui & deglutioni & locutioni observit ; quæ etiam Galeni dicta magis confirmat frequens hujus vocabuli *pharyngos* , apud Græcos (ut antea diximus) significatum , pro quo Arabicæ translationes guttur habere solent : ut etiam probatur ex Avicennæ primo canonis , capite 12 à Gentile allegato , hos duos musculos deglutioni fervientes , musculos gutturis , seu gutturosos nominantis auctoritate.

Aliabas autem qui pro trachea arteria jugulum scribit , pro faucibus gurgulionem , de quatuor musculis moventibus jugulum scribit in hunc modum : Porro qui jugulum movent lacerti , quatuor sunt , incipientes à pectoralis interioribus , quorum duo ossi continentur simili lauda Græco , & ad inferiora trahunt , & lacerti duo alii continuati quæ umboni similis est cartilagini , & etiam ad inferiora deducunt. Paucos infra versus scribit hæc verba : At gurgulionem lacerti qui movent , duo sunt , & Arabice dicti *magnage* , quorum alter à dextris est positus , alter à sinistris , fuitque eorum necessitas , quo adjuvarent *transglutionem* & vocem. Hæc Aliabas.

Avicenna autem capite quod in sua expositione Gentilis allegat , volens guttur aliquando accipi pro corpore aggregante epiglottum & meri , ita de eisdem sex musculis scribit , quorum quatuor ad tracheam arteriam à Galeno , ad jugulum autem ab Aliabate , duo vero à Galeno ad fauces , ab Aliabate ad gurgulionem , communiter autem ad guttur ab Avicenna referuntur ; quod fecit errare in sua expositione Gentilem. Avicenna , inquam ita & ipse scribit : Guttur in summa duo habet paria quæ

ipsum ad inferiora trahunt; unum eorum est par, quod jam in capitulo epiglotti nominavimus, & alterum est par etiam ex thora-
 race nascens, quod elevatur, & cum lauda continuatur primo,
 postea cum gutture, & trahit ipsum ad inferiora; gutturis vero
 musculi sunt duo, musculi gutturosi qui sunt duo musculi apud
 gulam positi in transglutendo adjuvantes. Hæc Avicenna; par au-
 tem musculorum, de quo dicit se fecisse mentionem, in capitulo
 de epiglotta, est illud par de quo in præcedenti capite dixit,
 quod ejus origo est interior in thoraçe, & vadit ad peltalem, &
 est secundum par apud Galenum dicentem, quod alii duo mus-
 culi nascuntur à lateribus & inferioribus partibus cartilaginis
 scuti formam habentis, quam cartilaginem peltalem Avicenna no-
 minat, & dicit terminari ad pectus, licet Avicenna in hoc à Ga-
 leno discors, ubi est terminus istorum musculorum, ibi originem
 ponat, & contra, illuc tendere dicat unde oriuntur. Simili errore
 discordat etiam in secundo pari, quod est primum apud Gale-
 num, quod Avicenna ait etiam ex thoraçe nasci, & relevari, &
 cum lauda continuari primo, postea cum gutture, & trahere ip-
 sum ad inferiora; cum tamen Galenus dicat hos duos musculos
 ortum habere ex inferiore termino ossis habentis formam litteræ
 upsilon, & deinde latos secundum longitudinem totius tracheæ
 pectori innasci; quæ Galeni verba non parum differunt à verbis
 Avicennæ dicentis eos elevari, & cum lauda primum continuari,
 postea cum gutture.

Nec solum in ortu & termino horum musculorum Avicenna
 à Galeno discrepat, sed etiam in utilitate, quoniam Galenus vult
 eos esse factos ad contrahendam, atque angustandam tracheam
 arteriam, Avicenna autem ad trahendam eam inferior, in quo
 etiam usu, sicut etiam in origine, & fine, licet. Aliabas videatur
 Avicennæ assipulari; ego tamen in his quæ ad anatomicam perti-
 nent, majorem præsto Galeno auctori, in hac parte medicinæ
 peritissimo, quam Arabibus Auctoribus, fidem; cum Averois in
 eadem gente auctor eximius, ingenue fateatur, hanc ipsam me-
 dicinæ partem suo tempore fuisse ignoratam, & alioquin Galeni

acerrimus æmulus, ipsa tamen cogente veritate, concedat ipsum vel Aristoteli in anatomice esse præferendum.

Sed hæc obiter dicta sunt, volentibus nobis expositionem Gentilis super prima gutturis acceptionis refellere; quæ præterquam quod & Galeno & etiam Avicennæ repugnat, plures etiam alias habet difficultates. Quæri enim à Gentile posset, si guttur accipitur primo canonis, seu prima, capite de anatomia musculorum, pro corpore aggregante epiglottum & meri, quod in transglutione moveretur sursum ac deorsum; cur Avicenna eodem capite sex tantum duorum corporum musculos enumerat; cum musculus alterius tantum scilicet epiglotti, secundum Galenum, sint ferè 20, secundum autem Avicennam decem & octo, quibus si addantur alii duo adjuvantes deglutitionem, sicut secundum alterutram opinionem, vel 20, vel 22. Quod si respondeat Avicennam eo capite tantum de his musculis agere, qui movent corpus aggregans epiglottum & meri tempore deglutitionis, & non alios aliis, vel meri, vel epiglotti motibus servientes, Gentilem insuper altera questione vexabimus; cur Avicenna duo tantum paria nominat musculorum, quæ guttur trahunt ad inferiora, & non etiam totidem alia quæ ipsum trahunt ad superiora, squidem guttur, hoc est corpus aggregans epiglottum atque meri, moveretur sursum atque deorsum tempore deglutitionis. Impossibile enim videtur ut duo motus contrarii per eosdem musculos fiant, cum unus quisque musculus versus proprium principium referat particulam quam movet, ut Galenus & lib. 11 de utilitate partium; & pluribus aliis edocet locis.

Vellem, ut Gentilis viveret, ut his meis questionibus, vel dubitationibus responderet. Sed quod mortuus non potest, Plinii patronus vivens pro Gentile respondeat; quandoquidem & ipsum similes angunt questiones, quod in sua anatomice epiglottidis, gutturis ac gulæ triginta duos musculos simul enumerat; nec quot epiglottidi, quot gutturi, quotve gulæ, singulis scilicet seorsum assignet, nobis insinuat. Quod si per guttur tracheam intelligit arteriam, & superiorem ejus terminum quod Græci, & laryngen

& bronchi caput aliquando nominant, erunt ipsius quidem arteriæ musculi quatuor, ut supra monstravimus ex Galeni atque Aliabatis auctoritate; laryngis vero, secundum Galenum 20 fere numero, secundum Avicennam autem qui larynga epiglottum nominat, decem octo. Quare simul vincti erunt, vel 24, vel 22: decem ergo supererunt epiglottidi & gulæ distribuendi.

Sed Plinii patronum seorsum interrogabo, apud quem Auctorem legerit epiglottida, quam Plinius nominat linguam minorem, habere musculos; an apud Avicennam primo canonis feni. prima capite de anatomia musculorum epiglotti? Verum Avicenna in hoc capite, sicuti & in aliis, in quibus de epiglotto facit mentionem, per epiglottum non linguam minorem intelligit, sed larynga, hoc est membrum constans ex tribus cartilaginibus, creatum (ut inquit) ut sit vocis instrumentum, quod etiam Galenus de larynge, non autem de lingua minore dicit; quod idem de broncho in gutturis suprema parte sito, ipse Plinii patronus per hæc verba innuit: Bronchus in gutturis suprema parte situs est, pelliculare membrum, musculosum, nervosum, cartilagosumque, ut argutius sit, in quod percussus spiritus sonus, aut vox ipsa perfectius elidatur. Equidem nescio quo pacto possit se Plinii patronus à tam crasso errore defendere, nisi plane deficiat ad Barbaros, & se per epiglottida non minorem linguam, seu operculam quoddam tracheæ arteriæ, ut antea epiglottida exposuit, sed id vocis instrumentum, quod illi abutentes vocabulo epiglottum appellant, dixerit intellexisse. Sed quantumvis transfuga, neque sic nostræ objectionis laqueos effugiet; sic enim & epiglotto vocis instrumento principali 20, ut vult Galenus, musculi contribuentur, tracheæ arteriæ quatuor. Quare ex triginta duobus musculis epiglottidis, gutturis ac gulæ, restabunt octo gulæ seorsum assignandi. Gulam autem, sive (ut Græci loquuntur) isophagum, aut meri (ut Arabes) octo habere musculos, neque apud Græcos auctores, neque apud Barbaros usquam Plinii patronus quantumvis studeat, poterit reperire. Quo fit ut multis modis Plinii patronus aberret, cum etiam musculos epiglottidi attribuat; quos si rectè loqui volebat broncho debe-

bat tribuere, quamquam etiam in broncho delinquat; nam id membrum pelliculare musculosum, nervosum, cartilaginofumque, præcipuum vocis, de quo ipse loquitur, instrumentum, non bronchus à Græcis, sed bronchi caput nominatur, quoniam, ut inquit Galenus, & ipsam arteriam bronchum nominant. Quare cum Plinii patronus scribit bronchum esse in gutturis supræmâ partè constitutum, nihil aliud dicit, nisi guttur constitutum esse in supræmâ gutturis partè, sive tracheam arteriam in supræmâ arteriæ partè, rem dictu ridiculam; nam, secundum Plinii patronum, tracheam arteriam Latini proprio vocabulo guttur nominant.

Et hæc quidem privatim contra Plinii patronum, vel male musculos supputantem, vel barbaris utentem vocabulis, sint à nobis dicta. Communiter autem contra ipsum atque Gentilem, immò omnes ferè Medicos barbaros, & recentiores qui barbaram medicinam sequuntur, illud de gula, sive meri, dicere possumus; quod etiam de epiglottide, id est minori lingua diximus, gulam, aut isophagum, aut meri (quocumque nomine, vel Græco, vel Latino, vel Barbaro vocare libeat) nullos habere musculos motui illi observantes, quo gula deorsum fertur. Larynx autem, aut epiglottus, aut guttur (hæc enim omnia nomina illi insunt membro præcipuo vocis instrumento, quod male à Plinii patrono bronchum appellari diximus, cum sit non bronchus simpliciter, sed bronchi, id est asperæ arteriæ caput) sursum movetur tempore deglutionis. Is enim motus est merè naturalis, non autem (ut Medici juniores sentiunt) ex naturali & animali compositus, quare ad eum nulli muscoli sunt necessarii, sed illi tantum quos Græci Inas, Medici recentiores villos per quos vis attractiva naturalis suum exercet opus; & hoc est proprium Galeni dogma quod multis in locis librorum suorum de virtutibus naturalibus manifestat. Quare nusquam in suis de anatomice libris, sive aliis in quibus de varietate loquitur musculorum, ullam facit de musculis isophagi, id est gulæ, mentionem; sed neque Avicenna ipse, primo canonis, ubi de omnibus musculis per singula membra tractat copiosius, meri musculos nominat alicubi;

sed

sed solum musculos gutturis quos dicit adjuvare deglutionem, per guttur, pharyngam seu fauces intelligens, ut antea declaravimus. Aliabas quoque tertio Theoricis de lacertis meri, nec unum facit verbum, sed tantum de lacertis gurgulionis, hoc est faucium, ut etiam supra monstravimus, quos dicit servire deglutioni. Aliud autem esse fauces, aliud meri, etiam supra docuimus, cum fauces ad os, meri autem ad collum pertinere, ex Galeni probavimus auctoritate.

Avicenna etiam fen. 13, libri tertii, capite quarto de causis impediens deglutiones, inter alias causas quæ sumuntur ex ipso meri, vel ex membris vicinis, si putasset musculos inesse meri, debuit etiam illorum paralysem, quæ posset accidere, connumerare. Cur enim non ita de musculis *meri* sicuti de musculis epiglotti, qui aliquando abscessum, sive apostema patiuntur, atque ita sui vicinitate ad *meri* difficilem faciunt deglutionem, nihil fuerit Avicenna locutus, nulla alia causa potest assignari, nisi quod noverat epiglottum multos habere musculos, meri autem musculos ignorabat.

Non me tamen latet Avicennam, si non loco allegato, alibi tamen, aliquando *meri* musculos nominare, atque ideo videri in his sibi quodammodo repugnare; nam idem Avicenna primo sui canonis libro, fen. prima, capite ultimo, doctrinæ sextæ, aperte dicit transglutionem duabus compleri virtutibus, quarum una est attractiva naturalis, & altera attractiva voluntaria, & prima quidem suam complet operationem per villum qui secundum longitudinem protenditur, qui est in ore stomachi & isophago, & secundæ completur operatio per villum lacerti transglutiendi. In quibus verbis videtur innuere Avicenna isophagum, sive *meri* ita habere villos instrumenta virtutis motivæ animalis, sicuti etiam naturalis, nisi quod hoc in loco villos lacerti, non lacerti *meri*, sed potius faucium qui adjuvant deglutionem potuit Avicenna intellexisse.

In eandem ferè sententiam, de duabus virtutibus, altera naturali, altera animali, adjuvantibus deglutionem loquitur Avicenna.

lib. 3, fen. sexta decima, tractatu primo, ubi secundam causam assignat, cur *meri* sit dilatatus, his verbis: 'Et secunda est causa, quod penetranti in *meri* non attribuitur ex virtutibus naturalibus, nisi virtus una, quamvis voluntas adjuvet ipsum ex parte una, & est attractiva. Adjuvat ergo aperiendo viam, & dilatando ipsam. Apertius autem circa finem ejusdem capituli Avicenna ostendit in *meri* esse lacertum, & consequi eo motum voluntarium, scribens in hunc modum: Et non movetur aliquod istorum membrorum, quæ sunt via cibi per lacertos, nisi duo extrema, scilicet caput, & est *meri*, & inferius, & est *ficteri*. In quibus tamen verbis videtur Avicenna oblitus eorum, quæ scribit fen. 16, ejusdem lib. 3, de quadam colica, per modum criseos ad paralysem intestini colon cum sensû incolumnitate terminante; nam si talis terminatio (ut ita dixerim) per modum criseos fieri potest, ut eodem in loco concedit Avicenna, sequitur necessario, quod ex membris quæ sunt via cibi, cujusmodi sunt intestina, non solum *meri* & *ficteris*, sed etiam colon intestinum, per lacertos moveatur, alioquin non posset pati paralysem manente sensû incolumnitate; siquidem paralytis, aut sensum offendit, aut motum, aut utrumque. Sed hunc Avicennæ errorem, & undè habuerit occasionem, nos alibi latius manifestavimus. De lacertis, etiam intrinsecis *meri*, in quibus vult Avicenna fieri tertiam speciem suffocationis apostinosa, loquitur lib. pariter 3, fen. octava, capite tertio de suffocationibus, ex quibus omnibus locis à nobis in medium adductis probari potest Avicennam voluisse *meri* habere lacertos, atque ita moveri ipsum, non modo ex sua vi naturali, sed etiam animali, quæ per lacertos operatur; quot tamen sint isti lacerti, & in qua parte tunicæ sint, intrinseca, an extrinseca, nihil in suis libris, quod equidem sciam, scriptum reliquit, sicuti neque Aliabas qui solum de museulis loquitur gurgulionis, & voci & deglutioni servientibus, quos siquis in *meri* corpore velit collocare, sequetur non modo tracheam arteriam & ejus caput, quod Arabes epiglotton nominant, sed etiam isophagum, sive *meri*, & ejus itidem caput, sive orificium esse vocis

instrumentum, quod pro arteria quidem atque epiglotta omnes Medici atque Philosophi fatentur, de meri autem & ejus orificio, quod solis cibus ac potibus natura fabricavit, nemo ausus est scribere.

Hunc Avicennæ errorem volentis *meri* habere musculos intrinsecos, ex quorum tumore, sive apostemate animal stranguletur, secutus est Jacobus Foriliviensis, in expositione aphorismi quartæ particulæ aphorismorum, cujus aphorismi initium, si à febre habito, tumore non existente in faucibus; ubi idem Jacobus quatuor species enumerat squinantia, & tertiam numero ponit illam quæ fit in lacertis intrinsecis meri. Est autem error Jacobi eo in loco geminatus, quoniam non modo falsò musculos *meri* intrinsecos nominat, qui nulli sunt, sed falsò etiam allegat, & Hippocratem tertio prognosticorum, & Galenum quarto interiorum, de tali specie squinantia intrinsecos meri musculos obtinente mentionem facientem; cum tamen, neque Galenus in expositionibus suis, sive in tertium librum prognosticorum, sive in aphorismum ante allatum, neque etiam lib. 3 interiorum, ubi & ipse quadripartitam, secundum Medicos, facit angina divisionem, quidquam de tali specie loquantur, in qua muscoli intrinsecis isophagi, sive meri sint apostemati (liceat enim mihi contra barbaros disputanti, eisdem aliquando uti, quibus illi in omni suo sermone utuntur vocabulis); nam à barbaris medicinae Auctoribus, non in nominibus, sed in rebus magis ipsis dissentio, & eis, non vocabulorum, sed anatomices potius adscribo ignorantiam, quoniam *meri* musculos tribuunt, quos meri non habet, veluti intrinsecos. Si qui vero muscoli sunt extrinsecus ipsum contingentes, duo in parte anteriori versus guttur, duo in parte posteriori versus colli vertebrae, neutrum par servit motibus *meri*, sed alterum quod contingit antè, motum præstat cartilagini gutturis, quæ clypealis nominatur, alterum vero contingens exterius, ad colli facit flexiones, ut ex Galeni anatomicis, & lib. 7 de utilitate partium, licet perpendere. Quare relinquitur motum *meri* per se, & non per aliud, esse solummodo naturalem, ut aperte sentit Galenus lib. 3 de potentiis naturalibus, vel ipsum

potius præstare muscoli in animalibus ministerium, quam moveri per musculos; ut hoc quoque posse aliquos existimare lib. 1. de motibus musculorum nobis Galenus insinuavit. De virtute autem attractiva naturali, quam nos solam absque animali putamus inesse meri, seu Græce isophago velimus dicere, aut Latine gulæ, etiam Plinii patronus in sua anatomice loquitur, quem, ubi de Avicennæ aut aliorum Medicorum erroribus agitur, nolumus intactum præterire, ut illi stimulos injiciamus, non modo Plinium, sed una se atque alios Medicos qui similia à me redarguntur errorum propugnandi.

Hic igitur Plinii patronus libri sui de anatomice tertii, capite decimo septimo, de gula scribit hæc verba: Ea duplici membranâ constat, varioque villorum ordine, altera stamine per latitudinem procedente, cibum expellit, qui cum attrahitur, cædit, nec læditur. Altera vero interior deorsum trahit, villorum oblongo stamine cibum, ea vis cathartice dicitur, faucium peculiaris, quæ in epulando crassam congestamque materiam per faucium angusta sarcimus. Equidem hominem laudo, qui in actu devorandi nullam aliam vim gulæ tribuit, præter naturalem, quam Græci catharticam vocant, villorum oblongo stamine cibum trahentem. Verum alteri subjicitur notæ, quia cum alio loco sui operis, ita musculos gulæ, sicuti epiglottidi & trachæe tribuat arteriæ, censerit potest putare Naturam aliquid fecisse frustra, gulæ scilicet musculos. Ad quem enim usum illos gulæ Natura dedit? nisi vel ad attrahendum, vel expellendum cibum, nisi forte crediderit villos oblongos membranæ interioris, aut latos exterioris esse villos musculorum utriusque membranæ priorum, quæ falsa fuerit existimatio, & tam Galeno quam etiam Avicennæ contraria, qui volunt eosdem villos duabus servire virtutibus naturalibus, alteri attractivæ, alteri expulsiivæ nominatis.

Verba autem illa quæ postea Plinii patronus eodem in loco subjungit (in devorando enim guttur, cujus pars gurgulio est, sursum versus gulam trahit) nescio quem sensum habeant, nisi velint illum motum significare, de quo Gentilis loquitur, cum scri-

bit : Guttur aliquando accipitur apud Avicennam pro corpore aggregante epiglottum & meri , quod in transglutione movetur sursum & deorsum. Per gurgulionem autem puto Plinii patronum intelligere partem illam supremam tracheæ arteriæ , quam Arabes epiglottum , Græci larynga nominant , præcipuum vocis instrumentum. Utrum autem hanc partem vir , qui non modo Medicus , sed etiam Latinus Medicus , in suo sermone haberi velit , & minime Barbarus , rectè gurgulionem nominaverit , nolo impresentia disputare , quoniam omnis de nominibus disputatio , ut Plato inquit , est supervacua , his præsertim quibus magnarum rerum investigatio proponitur , nisi forte quis rem parvi momenti putet scire , quomodo cibus aut potus devorentur. Ego contra merito puto illos esse deridendos , qui cum hæc nesciant , id est se ipsos ignorent , sperant se altiora posse pervestigare , quæ humanis sensibus patere nequeunt.

Hic tamen quem dixi motus , de quo Gentilis & Plinii patronus (ut arbitror) loquitur , non parvum habet difficultatem , propter ambigentes Medicorum sententias , licet omnes ferè recentiores in hoc videantur convenire , quod cum cibus devoratur , gula , sive meri , simul cum epiglottis versus fauces , & os moventur , in qua hæresi est etiam Plinii patronus , quamvis in parte evariet ; quoniam ipse ait guttur , cujus pars gurgulio est , in devorando sursum versus gulam trahere. Contra , Mundinus , atque omnes ferè recentiores Avicennæ expositores Mundinum secuti , scribunt quod epiglottus hora transglutionis non movetur sursum , quia aliqua modo videatur , ex se , sed quia trahitur ab isophago. Quare secundum ipsos & Galenum etiam , quem citant in libro de motibus liquidis , non gurgulio pars gutturis , sive epiglottus , in hora deglutionis sursum versus gulam trahit , sed gula potius eadem hora sursum versus trahit epiglottum , quem Plinii patronus , nescio an rectè (ut dixi) , nomet gurgulionem ; hanc autem esse Mundini sententiam indicant ejus verba , quæ causam etiam hujus motus epiglotti , non ex se , sed ex accidenti afferunt. Sunt autem hæc : Verum est quod meri agiliter

separatur à trachea usque ad epiglottum , ibi vero difficulter ; propterea quia tunica meri dispersa est in epiglotto , & ideo ab eo non facile separatur ; & hoc fecit Natura sagaciter ad hoc ut in hora transglutionis , cum *meri* elevatur ad os ad attrahendum cibum , epiglottis etiam elevetur , ne sui duritie & soliditate impediatur transitum cibi , & ista continuatio non fuit necessaria in tota arteria ; quia ipsa secundum totum præter epiglottum non est cartilaginosa . Et ex hac anatomia manifestatur sententia Galeni in libello de motibus liquidis , quod epiglottis hora transglutionis non movetur sursum , quia aliquo modo moveatur , nec ex se , sed quia trahitur ab isophago propter continuationem dictam .

Hæc Mundinus Galeni citans , & tamen in multis ab eodem Galeno dissentiens ; tunica enim de qua loquitur , per quam meri epiglotto continuatur , per totam extenditur tracheam arteriam & totum epiglottum , atque etiam in partibus interioribus , per fauces autem , & os , & linguam in partibus exterioribus , ut planè Galenus ostendit ; circa initia ferè lib. 7 de utilitate partium , Quate hæc duorum membrorum per tunicam unam continuatio longius extenditur quàm Mundinus opinatur , & hac eadem interiori parte *meri* villos habente oblongos , quibus attrahit cibum , fieri non potest quin tempore deglutionis iidem villi contrahantur , & longitudo *meri* eodem tempore abbrevietur . Quare fit , ut tantùm epiglottus sursum versus retrahatur , quantum *meri* ad inferiora deglutiendo movetur ; hos autem motus , & descensus *meri* , & ascensus epiglotti , quodam in loco suæ anatomices Galenus comparat similibus motibus in instrumento quo aqua exhauritur è puteo apparentibus ; nam in descensu vasis lignum , cui vas per funem alligatur ascendit ; vase autem ascendente lignum descendit . Sic enim etiam , ut inquit Galenus , stomacho , vel isophago à deglutione cessante , larynx , sive epiglottus manifeste videtur ad inferiora descendere . Hic ergo est ille motus per accidens , quo Galenus dicit , in libro de motibus liquidis , epiglottum moveri , tempore quo cibus devoratur , haud quaquam

talis qualem Mundinus atque Gentilis videntur imaginari, at tollente se scilicet ad superiora *meri*, etiam epiglottum attolli, & se demittente, demitti. Immo, ut ex verbis Galeni licet con-
 jicere, obversus omnino, neque etiam hi duo motus ascensûs, & descensûs *meri* atque epiglotti sunt motus animales, hoc est facti per musculos, ut etiam visus est existimasse Gentilis, cum dixit guttur aliquando accipi pro corpore aggregante epiglottum & *meri*, quod in transglutione movetur sursum & deorsum, & sic sumi primo canonis, fen. prima, capite de anatomica musculorum gutturis, sed potius naturales, hoc est facti virtute villorum *meri*, qui in se contrahuntur tempore deglutionis, & ea cessante relaxantur, licet motus *meri* sit per se, motus autem epiglotti sit ex accidenti, ut etiam Galenus sentit libro de motibus liquidis.

Miror autem Gentilem, diligentem alioquin Avicennæ lectorem, atque etiam expositorem, hos motus ascensûs atque descensûs, tam in epiglotto, quam etiam *meri*, non animadvertisse, ac saltem Avicenna docente didicisse, non vi animali fieri musculorum, sed naturali potius villorum tunicæ vestientis os *meri* & epiglottum, quando & ipse Avicenna hoc ipsum docet, fen. tertia decima, libri 3 capite primo, de anatomia *meri* & stomachi, ubi causam reddit quare hæc tunica ita vestiat partem internam *meri*, sicuti & epiglotti, & oris (ut diximus) externam, in hunc modum scribens: Et non vestitur interior pars ejus panniculo extenso usque ad postremum stomachi adveniente ei ex panniculo regente os, nisi ut attractio sit continua, & adjuvet ad sublevandum epiglottum ad superiora, quum sit deglutitio, cum extractione *meri* ad inferiora. Idem Avicenna non multo post, eodem capite, scribit hæc verba: Et est ex duabus tunicis, quarum interior longitudinales habet villos, propter illud quod scitur de necessitate attractionis, & propter hoc contrahitur stomachus, quum sit deglutitio, & elevatur epiglottus. In his enim verbis Avicenna nihil aliud voluit, nisi quod Galenus, insinuat, quod cum *meri* descendit in deglutione, epiglottus ascendat,

& contra; utrumque autem motum esse naturalem, ut pote factum à panniculo, sive villis panniculi tegentis os atque meri & stomachum, atque una epiglottum; alioquin epiglottus ad motum meri per accidens non moveretur, nisi & ipse quoque in hoc panniculo cum eodem meri communicaret.

Miror insuper Plinii patronum rem diversam ab omnibus aliis qui de anatomice scripserunt, in sua anatomice scribere non dubitasse: guttur, cujus pars gurgulio sit, in devorando sursum versus gulam trahere; cum, secundum Mundinum, non epiglottus gulam, sed gula ascendens epiglottum faciat ascendere. Secundum autem Galenum atque Avicennam, gula sive meri se contrahendo descendens epiglottum cogat ascendere, secundum Gentilem vero epiglottum & meri, simul in transglutione sursum moveantur, aut deorsum; nam si eosdem musculos habent suis motibus servientes, ut plane Gentilis videtur existimare, non equidem video quomodo aliter possit hic motus corporis epiglottum atque meri aggregantis contingere; cum præsertim muscoli semper ad sua principia referant eam quam movent particulam, ut etiam fuit superius à nobis contra eundem Gentilem ex Galeni auctoritate argumentantibus demonstratum.

Idem tamen Gentilis, sen. 10. tertii, capite de anatomia epiglottis & cannae, scribit hæc verba: Considerandum quod pars cannae pulmonis, quæ dicitur epiglottum, ubi non est ista diminutio cartilaginis, in hora descensus boli ascendit sursum, & ideo ipsa non comprimitur, sive à buccella, & ideo non dolet homo, neque nocetur anhelitus, sed totam cannam non fuit possibile superius trahi, & ideo ne fiat conjunctio boli transeuntis in actu anhelandi, & ne pressura fiat in canna, non fuerunt perfectæ circulationis. In quibus verbis visus est, & ipse Gentilis cognovisse, cum bolus descendit, epiglottum ascendere. Utrum vero epiglottus ascendente meri descendat, vel una ascendat, ut Mundinus putavit, nec qualis sit iste motus, an naturalis, an animalis, ex verbis his possumus exploratum habere, sicuti ex primis de gutture accepto pro corpore aggregante epiglottum & meri, quod in transglu-
tionis

trione movetur sursum & deorsum, idem videtur cum Mundino sentire, ac præterea hujuscemodi motum fieri virtute musculorum, cum alleget Avicennam primo canonis, fen. prima, capite de anatomia musculorum, ex quibus quatuor trahunt guttur deorsum, duo vero adjuvant deglutionem. Quare diligentius considerantes, inveniemus inter primæ expositionis verba atque secundæ, contrarietatem: secunda enim nobis innuit ascensum epiglotti, cum bolus descendit, esse naturalem; siquidem (ut antea declaratum est) hujus motus causa sunt villi oblongi tunicæ interioris *meri*, quæ etiam tunica est epiglotti communis. Prima vero (ut probavimus) ostendit eundem motum esse animale, quod, secundum Medicos qui vim animale à naturali distinguunt, non potest contingere, licet duæ virtutes ad eundem motum peragendum possint conjungi, quemadmodum ad levandam alyum inferiorè simul agunt, & vis naturalis expulsva intestinorum, & vis animalis musculorum qui in parte ventris superiore collocantur, quas duas virtutes nos etiam opus deglutionis adjuvare concedimus, & tamen negamus *meri* habere musculos, sicuti neque intestina habent, præter ultimum *rectum* nominatum, qui in ultima sui parte quæ sedes appellatur, musculum habet, qui prohibet ne nobis invitis exeant excrementa alvi inferioris. Quare Galenus, libro sexto de membris passis, sive de interioribus, ut nunc inscribitur, dixit dejectionem alvi, partim esse naturalem, partim animale, & tamen motum quo alimentum, chylis videlicet, à ventriculo fertur ad intestinum jejunum, & ab illo ad tenue dixit esse merè naturalem, quoniam in hoc virtus motiva animalis non operatur, cum hæc intestina non habeant musculos, sic & nos motum cibi, ab orificio gulæ usque ad fundum ventriculi, eadem ratione dicimus esse tantummodo naturalem, & vim animale nullum in hoc habere locum, sed tantum in admovendo cibum ad gulæ orificium. Ad hoc enim & motus linguæ, & musculi duo in faucibus collocati operantur, atque eatenus deglutio potest dici motus animalis, quia hac operatione non præcedente non posset cibus postmodum, vi naturali attractiva *meri*, ad inferiora descen-

dere ; & hoc est quod puto voluisse Avicennam dicere , cum dixit fen. prima , capite de operationibus : Et similiter transglucendi operatio duabus completur virtutibus ; una est attractiva naturalis , & altera est attractiva voluntaria , & prima quidem suam complet operationem per villum , qui secundum longitudinem protenditur , qui est in ore stomachi & isophago ; & secundæ completur operatio per villum lacerti transglucendi.

Vellem autem ut in hoc loco Avicenna , sicuti nobis declaravit id quod non erat admodum obscurum , ubi scilicet esset locatus villus oblongus , per quem virtus attractiva naturalis suam exercet operationem , quem dixit esse in ore stomachi & isophago , ita quod magis latebat aperuisset , positum scilicet villi lacerti transglucendi an esset in isophago , an in pharynge , id est faucibus , in quibus illum Galenus procul dubio collocavit , ut satis fuit à nobis supra declaratum , quamvis Avicenna postmodum , libro tertio , eum in capite meri esse nobis insinuaverit ; ubi scribit ea verba quæ etiam supra recitavimus : Et non movetur aliquod istorum membrorum quæ sunt via cibi per lacertos , nisi duo extrema , scilicet caput , & est meri , & inferius , & est fisteris. Pharynx autem non est isophagi , sive meri caput , secundum Galenum , sed illud spatium oris ad quod caput meri terminatur , ut etiam supra à nobis fuit declaratum.

Miror autem de expositoribus Avicennæ , tam vetustioribus quam recentioribus , qui in his in quibus sunt Galenus atque Avicenna concordēs , sicuti in contractione stomachi , tempore deglucionis , & eodem tempore elevatione , spiglotti , ab eorum communi opinione recesserunt . Ubi autem fuerē discordēs , sicuti in musculis faucium atque meri , nullam inter hos discordiam notaverunt ; neque duos Medicinæ Principes in eandem studere revocare concordiam , cui præcipuè studio , cum Jacobus de Paracelsis , novissimus Avicennæ expositorum , videatur incumbere , in hac parte visus est quodammodo dormire , quasi Avicennæ consentiens ; & idem putans Galenum atque Avicennam de his musculis dicere , qui sint hanc extremitatem propriam , alterius

superioris quæ vocatur caput meri sive gulæ, alterius inferioris quæ à junioribus Medicis, partim barbare, partim Latine loquentibus, nominatur anus atque fistulis. Idem tamen Jacobus, primo canonis, sen. prima, capite de anatomia musculorum, id in quo Galenus atque Avicenna conveniunt, de motu epiglotti sursum versus, & motu isophagi versus deorsum tempore deglutitionis, animadvertit, & Galenum allegat super his motibus, sexto de juvenentis membrorum. Verum & ipse, sicut etiam Gentilis, non meminit se postea tertio canonis, eosdem motus contrarios, meri scilicet atque epiglotti, non musculis qui sunt virtutis motricis animalis instrumenta, sed magis villis tunicæ meri interioris, qui virtuti attractivæ naturali observant, contribuiffe. Quare diligentius considerantibus, doctrina Avicennæ, cum tot expositoribus qui partim alii ab aliis, partim iidem à se ipsis in variis locis discordant, chaos quoddam videri possit, qua confusionis obscuritate nihil possit esse humanæ vitæ periculosius. Nos sane ad hanc amovendam atque extirpandam, & nostræ ætatis hominibus lucem aliquam veritatis aperiendam, partim librorum Galeni Medicorum Principis translationibus, partim in eosdem commentationibus, die noctuque laboramus, quamvis certo sciamus nos hoc labore nostro apud illos qui mullunt didicisse, quam discere, plus odii quam gratiæ consecuturos.

Sed jam ad id quod reliquum est nostri instituti redeamus. Erat autem nostrum institutum non modo nos in his in quibus fuimus à Plinii patrono notati, sed & una Hermolaum qui pariter accusatur, defendere, quamvis Plinii patronus meo nomini in sua parcat præfatione, Hermolao non parcat, sive quod majorem gloriam ex Hermolai, quam ex nostri æmulatione se assequi posse speraverit, sive hoc nostræ amicitie dederit, quam illi gratiam rependimus, nusquam ipsum in toto opere nominantes, sed solum patroni Plinii appellatione insignientes. Hic ergo Plinii patronus, etiam in *lactibus* accusat Hermolaum, tamquam inepte Theodorum excusantem. Sed qui potest esse inepta excusatio, cum vir doctus alterum doctrina parem, sicubi aberrantem

animadvertit, quoniam humanum sit aliquando aberrare, *idem* erratum, si non omnino, vera saltem probabili ratione defendit; ubi præsertim non rei inscitia, sed potius vocabuli, fuisse deprehenditur, quam nos toties Plinii patrono, in ejus anatomice condonamus, non vocabulorum, sed rerum potius ignorantiam redargui in scribentibus debere judicantes. Hoc tamen in loco sumus utrumque facturi; hoc est non tantum res, sed etiam nomina perscrutari, quandoquidem id faciendi nobis Plinii patronus dedit occasionem, qui Theodorum damnat non recte mesenterion *laçtes* interpretantem, & Hermolaum carpit, in hoc Theodorum inepte (ut ipse inquit) excusantem. Vicinitatem membri (ait Plinii patronus in sua anatomice) dedit quibusdam errorem, quo *laçtes* pro *mesenterio* sæpe dixerunt.

Hunc prius animadverterat in Theodori translationibus Hermolaus de quo mirari se dicit, quod *laçtes* pro mesenterio accepit. Siquis tamen Theodorum tueri velit pro mesenterio *laçtes* interpretantem, sciat, inquit partem & id quod continetur, pro eo quod continet acceptam. Sic quidem Theodorum Hermolaus excusat, vel potius dat alteri excusandi viam, quam sicuti ego non omnino probo, ita Plinii patronus ineptam censet, ipse forte magis inepte judicandus, de mesenterio scribere, mesenterion idcirco tale apud Græcos nomen adeptum quod medium sit intestinum, cum mesenterium non sit intestinum, sed potius in medio intestinorum collocatum: unde & illi apud Græcos nomen, à positu scilicet suo, sicuti & alterum apud eosdem Græcos est à propria substantia sortitum, quo mesareon appellatur; quoniam omnes venas quæ ad ipsum ex hepate feruntur, una cum adjacentibus artèriis circumquaque ambit atque complectitur; talem enim duarum appellationum Galenus noster in suis de anatomice libris rationem assignat. Nec minus Plinii patronus, in primi ex gracilioribus intestinis, qui una cum aliis *laçtes* complet, peccat nomenclaturâ, quod dicit pyloron à Græcis vocari, quod idem & si Celsus dicat, & Celsum secutus Hermolaus, hoc tamen non adeo est illis errori tribuendum qui plus eloquentiam, quam

medicina artem proficere, quantum Plinii patrono qui eius-
 dem professor ait Galenū magis atque Avicennam, ubi
 ambo concordant, debuit in nominibus medicinalibus imitari;
 uterque autem Auctor pylorū, seu portonarium, sic enim
 Avicenna & Medici juniores Avicennam sectantes nominant,
 inter gracilia intestina non numerant, sed primum quidem ex
 illis ait Galenus *in p̄v̄o*, id est exortum nominari, quia ex pyloro
 primus exoriatur, aut dodocarylum, seu, ut nunc Medici loquun-
 tur, duodenum, quia ad longitudinem duodecim digitorum ex-
 tenditur, Avicenna quoque, fen. sexta decima, tertii capite, de anatō-
 mia intestinorum, qui sunt numero sex, primum ait esse duode-
 num. Supra vero fen. 13, capite de anatomia meri, & stomachi
 scripserat de portonario & duodeno, hæc verba: Et in inferiore
 parte stomachi est foramen, cui continuatur intestinum duode-
 cim digitorum, & hoc quidem foramen nominatur portona-
 rius; & est strictius foramine superiore; quoniam est transitus
 ejus quod est contrarium ei, & iste quidem meatus clauditur us-
 que quo completur digestio: ex quibus Avicennæ verbis, quæ
 hoc in loco scribuntur, duo elici possunt quæ etiam Galenus
 sentit, portonarium non esse primum intestinum, sed in foramen
 cui continuatur primum intestinum, & esse situm in inferiore
 parte stomachi, ita quod potius esse ex substantia aquæ stomachi
 quam intestinorum, debet judicari, licet de hoc idem Avicenna
 postea fen. sexta decima, capite antea allegato, contrarium de-
 terminaverit, scribens in hunc modum: Et intestinum duodenum
 est fundo stomachi continuatum, & habet orificium sequens sto-
 machum, & nominatur portonarius. Item paulo inferius eodem
 capite de amplitudine orificii duodeni: Et ejus quidem ampli-
 tudo, est amplitudo orificii ejus quod nominatur portonarius.
 Verum Avicenna præter id quod sibi ipsi variis in locis videretur
 repugnare, est etiam in hoc Galeno contrarius; qui multis in
 locis inquit pylorū esse unam ventriculi partem; sicuti, cum li-
 bro secundo artis parvæ, hominem pituitosum quotidie exomen-

rem bilem, dicit huic affectui fuisse obnoxium, quoniam meatus qui biliosum eructat humorem, non parvam hujus partem ad pylorum ventriculi transmittat.

Sed manifestius idem Galenus pylorum esse ex substantia ventriculi, non dodecatyli, seu duodeni, declarat aliis verbis, libro sexto de aggressibus anatomicis in hunc modum scriptis : Statim autem videbis, si diligentius animadverteris, in locis quæ portæ hepatis nominantur, meatum qui ex bilis conceptaculo venit ad exortum intestinorum, non multum post illum qui pylorus nominatur : hunc autem ipsum pylorum in quibusdam animalibus videbis crassiores habentem, secundum propriam circumscriptionem, substantiam ventriculi, ubi primum ex ea nascitur intestinum. Nonnulli vero nondum eum intestini appellatione dignum putant, priusquam implicari incipiat, ac propterea quidam vocant ipsum exortum simpliciter, nonnulli cum hac adjectione *δωδκατύλου*. Ex quibus Galeni verbis, si quisquam diligentius ipsa perpendit, id quod nos dicimus poterit intelligere : intestinum quod à junioribus duodenum nominatur, quod nonnulli ex veterioribus, neque intestinum appellandum esse judicant, quoniam non esset implicitum, diversum esse à pyloro propriam habente substantiam, inam ventriculi partem, sed crassiores; neque ad pylorum, sed paulo inferius, hoc est ad exortum, sive duodenum, bilem transmitti per proprium meatum, ab ea vesica quæ conceptaculum bilis nominatur, prodeuntem. De quo meatu, unus ne sit, an geminus, & ad quem locum terminetur scio à Medicis junioribus plerisque ignorari, qui Mandatum sequentes, putant meatum hunc circa sui initia esse unum, demum in processu in duos fecari ramos, quorum major in pluribus hominibus feratur ad duodenum, alter vero minor ad fundum stomachi, ut ex calore bilis ad eum provenientis stomachus ad concoquendum cibum fortior efficiatur. De quo tamen usu Galenus, neque libro quarto de utilitate partium, neque usquam alibi in suis scriptis fecit mentionem; quin potius libro quinto de utilitate partium, querit cur natura non æque meatum fecit bilem impor-

tantem, ad ventriculum pertingentem, sicuti ad exortum, sive duodenum: & respondet non esse hoc naturæ negligentiae adscribendum, sed potius benignitati, quæ parvo commodo, quod ex tali meatu ventriculus erat affecuturus, aliud multo majus incommodum noluit corrogari, continuam scilicet ciborum evomitionem quos flavæ bilis acritudine ventriculus irritatus non posset eo, quo concoqui debent, tempore retinere. Sententia ergo Galeni est quam etiam lib. 2. de temperaturis, sive complexionibus manifestat, meatum hunc non semper esse duplicem, ut videtur sentire Mundinus, qui aliter nescit solvere Galeni dubitationem, tertio de virtutibus naturalibus, quomodo per idem collum cystis fellis attrahit choleram & expellit, sed aliquando simplicem, & cum simplex est ad intestinum medium, inter pylorum atque jejunum, id est ad exortum, sive duodenum pervenire. Cum vero duplex sit, ramum ejus majorem ad statim dictum exortum, seu duodenum, pertingere, alterum autem minorem ad ventriculi fundum paulo supra pylorum, & hoc maxima ex parte, rarissime autem contingere, ut loca permutantur, & major ad fundum ventriculi, minor vero ad exortum, sive duodenum, proveniat. Ex hac autem permutatione magnum dicit accidere incommodum, quoniam continuo ventriculus flavam recipit bilem, & subinde evomere cogitur, antequam cibum assumat; quod si retineat, magnum ex eo sentit detrimentum, Quibus vero meatus est omnino simplex, hanc bilem universam Galenus inquit ad jejunum defluere intestinum. Ex quibus Galeni dictis possumus plura colligere; primum magis hominum naturæ convenire hujus meatus simplicitatem quam duplicitem; secundo loco, si duplicitas adsit, convenientius majorem ramum ad primum intestinum exortum, vel duodenum nominatum pervenire; nam si contrarium eveniat, esse naturæ multum aberrantis peccatum, sicuti parum aberrat, cum ex simplici duplicem facit, & minorem transmittit ad fundum ventriculi, ut minus ei possit officere.

Hanc autem Galeni opinionem, de bilis meatibus, confirmant verba Avicennæ, libro tertio, fec. 15, tractatu de anatomia fel-

lis, in hunc modum scribentis : Et pluribus hominibus est meatus unus, continuus cum duodeno : & paulo post subjungentis, hæc verba : Et non fuit creata in pluribus fellibus via ad stomachum, ut lavarentur humiditates cum cholera, sicuti lavantur humiditates intestinorum, nisi quia stomachus læditur per eas, & patitur nauseam, & corrumpitur digestio in ipso, per illud quod miscetur cibo de humore illo. Idem Avicenna fen. prima, primi, doctrina quarta, capite primo, duas tantum choletæ exponit utilitates, unam quæ est, ut ipse ait, intestina à stercore, & viscoso flegmate abluere, aliam intestina ani & musculos perurere, ut quid sit ei necessarium sentiat, & egestiones emittat; tertiam autem quam Mundinus scribit cholerae eungis ad fundum stomachi, ad confortandum digestivam, omnino Avicenna retinet. Quare frustra Avicennæ expositor, quicumque sit ille, cujus expositio cum aliis habetur impressa in expositione primi capitis, fen. 15, tertii, scribit hæc verba : Considerandum primo, quod si cholera vadat ex felle ad stomachum, solum vadit ut digestionem juvet, non ut abstergat, vel mundificet; & ideo parvus fuit meatus qui ex felle venit ad stomachum, sed in quibusdam propter errorem in principio generationis, & contra fit, ut hic Avicenna, & secundo de complexionibus Galenus. Hanc autem considerationem esse supervacuum, non solum Galenus libro 2 de complexionibus, sed etiam Avicenna hoc loco demonstrat, cum dicat in pluribus esse meatum unum continuum cum duodeno, quod etiam Galenus innuit secundo de complexionibus. Quod si ex usu naturæ foret etiam alter meatus parvus, qui choleram ad fundum stomachi deportaret, non esset in pluribus meatus unus, sed duo. Etsi enim aliquando Natura aberrat in principio generationis, in pluribus tamen sortitur finem quem intendit, sicuti in pluribus hominibus quinque generat digitos, in paucioribus autem sex aut quatuor. Vellem autem ut expositor Avicennæ causam reddidisset, ob quam pauca quidem bilis per parvum meatum transmissa ad fundum stomachi possit stomachum concallescere, non possit autem ipse abstergere superfluitates,

vel

vel omnino rationem attulisset, cur parvus igniculus sit necessarius illi membro calefaciendo cui tot fornaces, omentum, splen, hep- par, & ipsum præterea cor, principium, & fons caloris naturalis, suum calorem impertiuntur. Neque enim temere Galenus dubi- tavit, non cur ventriculi calefaciendi gratia, sed cur ejus super- fluitates abstergendi, non ita ad ipsum Natura meatum fecisset, bilem apportantem, sicuti ad intestinum à junioribus Medicis duodenum appellatum; nam secunda dubitatio non caret ratione, cum idem ventriculus plurimas accervet superfluitates, & (ut Avi- cenna inquit) sit lacuna flegmatis: prima autem inutilis videri po- test; est enim ac si dubitaretur, cur foco ardenti parva stipula non adjungeretur.

Causam autem ob quam Mundinus existimaverit solvi dubita- tionem Galeni, libro tertio de virtutibus naturalibus, dicentis per idem collum attrahi choleram & expelli, quoniam (ut Mundinus inquit) idem est collum usque ad quamdam distantiam, postea bi- furcatur; causam, inquam, talis solutionis ignorare me fateor, quoniam si aliquid valeret, tum oporteret etiam collum matricis esse bifurcatum, cum æque per ipsum attrahatur expellaturque, sicuti per collum vesicæ felleæ; sive cystis fellis. De utroque enim collo Galenus loquitur tertio de virtutibus naturalibus, & per utrumque vult fieri non minus expulsionem, quam attractio- nem, sicuti per eundem meatum gulæ, sive meri, & cibus attra- hitur, & aliquando expellitur, ut in vomitu contingit. Plinii au- tem patronus multo plus, quam Mundinus, aberrat; in sua enim anatomice hoc collum non solum bifurcavit (ut Mundini utar vo- cabulo), sed etiam trifurcavit; nam primum ex ipsis in medium jecoris dicit derivare, alterum evidentiosem deferri ad pylorum omnium maximum ad intestina productum, qui lactes nominantur; ex secundo autem qui ad pylorum derivat tradi, ait, à quibusdam oriri, alterum qui in imum stomachum tendit, negari ab aliis, hoc autem non esse perpetuum. Idem Plinii patronus asserit, & rectè quidem, quoniam hæc quoque est Galeni sententia, ut retro declaravimus. Non rectè autem, atque omnino à Galeno dissona,

præter illum quod defertur ad pylorum , alterum scripsit , & quidem maximum ad intestina produci, quæ lactes nominantur. Ex eorum enim numero præter jejunum & tenue , etiam pylorus est , qui duodecim digitorum mensuram continet , ut Plinii patronus scribit capite de tribus intestinis gracilioribus , in quo etiam capite scribit ad hoc ipsum intestinum meatum fellis pertinere. Quod cum scripsisset , non debuit postea alio capite præter hunc meatum fellis , qui fertur ad pylorum (hoc est) ad primum ex his quæ lactes complent , intestinum alterum maximum facere , qui ad lactes producat , quoniam antiqui Medici , veluti Galenus atque Avicenna , quemadmodum supra ostendimus , unum tantum fellis meatum prodidit , qui à vesica quæ est bilis conceptaculum , ad primum intestinorum derivat , quod Plinii patronus pyloron nominat , Galenus exortum & dodecatylon , Avicenna & reliqui Medici juniores duodenum ; quanquam sciam Plinii patronum se posse in hoc Avicennæ auctoritate defendere , quod tertio canonis , fen. 16 , capite de anatomia intestinorum , scribit choleram citrinam venire ad jejunum intestinum , unde forte Plinii patronus possit argumentari , quod non ad pyloron solum , sed etiam ad jejunum alter fellis meatus producat ; sed meminerit Plinii patronus non esse alium meatum intestino jejuno necessarium , propter bilis flavæ receptionem , ad quem satis superque de ea , à primo intestino , sive pyloros , sive exortus , aut duodenum nominetur , descendit : quare magis proprie Galenus loquitur , quum scribit , lib. 11 de temperaturis , sive complexionibus , supra à nobis allegato : Quibus sit iste meatus simplex bilem universam ad jejunum defluere. Magis inquam proprie , quam Avicenna loquitur , dum defluere , & non venire talem humorem ad jejunum scripsit intestinum , ut quod sciret esse potius ejus humoris ex alio intestino superiore defluxum , quam adventum ; quod etiam scire oportuit Avicenna , ne alioquin variis locis contraria sentiret , siquidem , idem Avicenna , fen. 15 , tertii capite de anatomia fellis , scribit fellis meatum in pluribus hominibus cum duodeno continuari.

Et hæc quidem de meatibus bilis dicta sufficiant, in quibus Plinii patronus, non parum, meo iudicio, ut antea ostendi, deeravit, & tanto minus quam alii Medici, qui barbaram medicinam profitentes, ex malo intellectu verborum Avicennæ atque Galeni duos esse meatus, etiam in naturali dispositione, credere, alterum qui vadat ad pylorum, alterum ad duodenum; tanto, inquam, minus debet excusari, quanto ipse non barbarorum, sed Galeni præcipue sectator, tum in aliis, tum in his quæ ad anatomicen maximè attinent, vult existimari. Sed non minus idem Plinii patronus in ipsis intestinis, tum à vero, tum à Galeni sententia recedit, ut cum scribit: Intestinum jejunum non ita esse implicitum, ut reliqua. Hoc enim falsissimum est, & dictis Auctorum, & his quæ sensui manifestantur, omnino contrarium. Primum enim intestinorum quod idem Plinii patronus polyrion, alii duodenum nominant, est multo minus implicitum, immò nullo modo implicitum; ob quam causam quidam, ut Galenus non uno in loco, sed pluribus testatum reliquit, neque intestinum nominandum censuerunt, neque (si eidem Galeno credimus) tenue intestinum est magis quam jejunum implicitum, immò aut æque, aut etiam minus, siquidem multitudo involutionum in intestinis, tum aliam ob causam, tum ob hanc etiam est necessaria, ut plures venæ ad ipsas terminentur, quod videtur sentire non Galenus tantum, in suis anatomicis, scribens jejunum intestinum in multas inflecti involutiones quam plurimum vasorum habentes, sed etiam Avicenna qui ait unam inter alias causam esse involutionum continuationem orificiorum venarum sugentium; quare ubi plures sunt venæ, ibi plures esse involutiones, non modo fit verisimile, sed propemodum necessarium. Plures autem esse venas in jejuno intestino, quam in tenui, Galenus quoque testatur libro sexto de aggressibus anatomicis, ubi scribit: Tenue intestinum eandem habere cum jejuno substantiam, tantum differre duobus, & quia nunquam vacuum invenitur, & quia non habet tantam vasorum multitudinem. Hanc majorem venarum in jejuno multitudinem etiam Avicenna, capite supra alle-

gato , confirmat ; in eo tamen à Galeno , atque etiam à se ipso dissentit , quoniam post jejunum vult duodenum plures habere venas , quam reliqua intestina . Galenus non duodenum , sed potius tenue , secundum tenere locum in venarum abundantia , nobis insinuavit , cum dixit ea verba , quæ nuper adduximus : Intestinum jejunum in multas inflecti involutiones , quam plurimum vasorum habentes . Avicenna quoque idem sentire cogitur , si velit alteram servare causam multitudinis involutionum in intestinis , quæ est , secundum ipsum , continuatio orificiorum venarum fugentium : ubi enim sunt multæ venæ , ibi multas oportet esse involutiones ; quod sicubi nullæ sunt involutiones , nec ibi tantam esse venarum multitudinem est existimandum . Nullas autem inesse duodeno intestino involutiones pariter Avicenna fatetur , fen. 16 , capite de anatomia intestinorum , videlicet ubi scribit hæc verba : Et pars intestini subtilis quod sequitur duodenum , nominatur jejunum , & in hac quidem parte est initium involutionis , & circuitiois , & reflexionis , & quasi sint ei viæ plurimæ . Si ergo involutiones tunc primum initium habent , cum primum jejunum intestinum post duodenum exoritur , sequitur ipsum duodenum nullas habere involutiones , & consequo neque venarum multitudinem . Quare si Avicenna nolebat in suis sibi sententiis repugnare , debebat dicere post jejunum in tenui esse venarum mesaraicarum multitudinem , in quo & idem Avicenna fatetur esse revolutionem unam post aliam ; idcirco & id nominat , non solum intestinum longum , sed etiam involutum & revolutum , quasi ipsum habeat plures etiam quam jejunum intestinum revolutiones , unde quispiam possit colligere majorem in eo esse venarum multitudinem , quam in jejuno , nedum quam in duodeno .

Tenue autem intestinum plures habere quam jejunum revolutiones Celsus quoque concedit , quem auctorem Plinii patronus , non solum in sententiis , sed etiam in verbis studuit imitari , licet plus quam Celsus erraverit , qui libri sui de mediana volumine quarto , non scribit jejunum intestinum minus esse quam reliqua implicitum . Ex his enim verbis sequeretur duode-

num esse magis implicitum, quod partim Galenus, partim Avicenna negat, qui vult & ipse revolutiones primum incipere in jejuno intestino; non, inquam, id scribit Celsus quod Plinii patronus, sed tantum hæc verba: Ab ea scilicet junctura quam pylorum vocant, jejunum intestinum non ita implicitum, inde tenuius intestinum in sinus vehementer implicitum; itaque debemus intelligere fieri non inter pyloron atque jejunum, sed tantum inter hoc & tenue, utrum eorum sit, vel magis, vel minus implicitum, comparationem, quam Plinii patronus etiam ad pyloron fieri, & pyloron esse magis quam tenue implicitum, rem penitus falsam in sua anatomice significavit. An vero jejunum sit magis quam tenue implicitum, ut partim ex Galeni, partim ex Avicennæ verbis colligi potest, an contra, ut Celsus apertissime nobis ostendit, his verbis: Tenuius intestinum est in sinus vehementer implicitum, & jejunum non ita implicitum, non ausim decernere; sed ex sectionibus videndum relinquo: illud ausim pro certo affirmare Mundinum in sua anatomice errare scribentem, jejunum intestinum eandem habere quam rectum intestinum rectitudinem. Hoc enim verissime potuit de duodeno dicere. De jejuno autem protulit falsò, sicuti & illud alterum, quod ad ileon, sive tenue intestinum, plures veniant venæ messaraicæ, quam ad aliquod aliud intestinum; Galeno atque Avicenna contraria asserentibus, primum scilicet ex intestinis gracilibus jejunum intestinum involutiones suscipere, Galeno vero duabus differentiis, jejunum à tenui manifeste separante, & quia tenue non invenitur vacuum, & quia non habet idem tenue tantam venarum multitudinem.

• Neque illud verebor dicere, licet minus libenter, ubi de erroribus agitur, faciam de viris eloquentibus mentionem: non unquam verebor dicere Plinii patronum, unà & Celsum aberrare, scribentes idcirco pylorum intestinum, hoc nomen apud Græcos esse sortitum, quoniam portæ modo per partes inferiores ea quæ excreturi sumus, emittit; neque enim ad hunc finem intestina, præsertim gracilia, à natura sunt facta, ut per ea excrementa alvi

inferioris emittantur , sed potius ut sint instrumenta ciborum *di-*ductionis, qui per venas mēstraricas nominatas ad hepar debent transmitti : rectius ergo Galenus noster pylorum dicit ea ratione, ita fuisse nominatum, sive pro ima parte ventriculi, sive pro primo intestino, huic annexo accipiatur, ut veluti janitor justus nihil permittat exire, quod non fuerit prius in chylum conversum, atque concoctum. Talem autem chyli bene concocti substantiam, certum est per pylorum ad inferiora intestina diduci, non ut excernatur, sed potius ut intra corpus retineatur, vi hepatis in sanguinem transmutanda, ex quo omnia membra debent nutrirī: quare Galenus, libro 5 de utilitate partium, aperte pronunciat intestina non esse superfluitatum excretionis, sed alimentorum potius, ut diximus, instrumenta. Quod si una cum chylo, ut nonnulli opinantur, illa etiam per pylorum exeant, quæ vel suæ quantitatis, vel qualitatis ratione ab hepate repudiat, postea fumus excreturi, non tamen horum ratione meatus iste à Græcis fuit pylorus appellatus, sed altera potius, quam paulo antea ex Galeni auctoritate approbavimus.

Deinde quod non est de nomine, sed de re ipsa contentio, Plinii patrono negabimus alvi excrementa, quæ stercora nominantur, formam suam substantialem suscipere in stomacho, ut partim ex his verbis quæ modo confutavimus, partim ex aliis quæ in sua anatomice scripsit, videtur existimasse, ubi scilicet ait excrementa in colo intestino diutius immorari, atque ibi quandam effigiem suscipere. Quid enim per hæc verba Plinii patronus nobis insinuat? nisi se quoque in eadem hæresi esse in qua & Gentilis, & Jacobus Forliviensis, & omnes ferè Avicennæ expositores qui volunt non solum ex Avicennæ, sed etiam Galeni sententia, stercora formam substantialem suscipere in stomacho, colorem autem atque figuram in intestinis; neque animadvertunt quam multa absurda ex tali opinione sequantur, quæ non modo Hippocratis atque Galeni dogmatibus adversantur verum, & sensui atque experientia repugnant. Habetur Hippocratis aphorismus, septima particula aphorismorum, in hunc modum scriptus *ileo-*

vomitus, & *singultus malum*. In cujus aphorismi expositione Galenus inquit accidere hæc in ileis exitialibus, in quibus stercus ascendit stomachum. Ego vero non video cur non eodem casus possit efficere stercus in stomacho genitum, quos facit ascendens ab intestinis ad stomachum. Quare si stercus *suum esse* habeat in stomacho, ut volunt, supra memorati viri, quotidie homo fieret ileosus, quotidie vomeret ac singultiret, neque id foret necessarium, quod de ileo scribit Galenus, libro 3, de potentiis naturalibus, in tali passione non posse stercus exire per os, nisi prius pertranseat torum tenue intestinum, & pylorum, atque ventriculum, & gulam, si in stomacho prius suam habuisset idem stercus generationem, quam in intestinis habere gracilibus declarat idem Galenus, eodem libro tertio, de potentiis naturalibus, duobus in locis, primo quidem ubi ita scribit: Ostensum autem est & prius, quod nihil subito in contrariam transfertur qualitatem: quomodo igitur panis fiet sanguis? quomodo beta, vel faba, vel aliquid aliud? nisi prius aliquam aliam alterationem susceperit: quomodo autem stercus in intestinis gracilibus subito generabitur? quid in istis vehementius ad alterationem existit, quam in ventriculo? numquid tunicarum multitudo, vel proximiorum viscerum appositio, vel moræ tempus, vel natura quædam in instrumentis caliditas? Item eodem libro inferius similia verba Galenus scribit, ex quibus colligere possumus, stercus secundum ipsum, in intestinis gracilibus, & non in ventriculo primum generari. Sunt autem hæc: Neque enim cibi quidem antiquam mutant qualitatem, adeo velociter ut, cum in tenuia inciderint intestina, statim sint stercus. Bilis autem non multo magis, vel urina, ubi venas exierint, mutant qualitatem, citissime transmutationem ac putrefactionem subeuntia.

Apparet autem ex his Galeni verbis utroque in loco conscriptis, stercora fieri in intestinis tenuibus, non per separationem & deputationem à chylo, ut Jacobus Forliviensis in sua quadam scriptis conclusione quæstionis tactæ, secunda particula aphorismorum, in qua quærit quo in loco fæx vel egestio suam recipit for-

mam, non, inquam, per separationem & depurationem, sed alterationem magis quæ ad substantiam terminatur; unde & idem Jacobus tertiam scribit conclusionem, quam dicit posse probabiliter sustineri, aliquando fæcem, tam substantialem, quam est accidentalem formam in intinis acquirere. Hoc autem non aliquando fit, sed semper in hominibus sanis, ut ex verbis Galeni supra allegatis patere potest. Cui tamen Galeno Jacobus contrariam adscribit opinionem, quod scilicet forma substantialis in corpore naturaliter disposito & debite recto acquiritur in stomacho. Hæc enim est prima conclusio Jacobi, quæstione allegata, secunda autem altera tacta, quod seperatio & depuratio fæcis à chylo, & accidentalium dispositionum acquisitio, quibus fæx à chylo discernitur, acquiritur in intestinis: per quas duas conclusiones putavit Jacobus se inter Galenum atque Avicennam fecisse concordiam, quasi prima conclusio foret ex Galeni, secunda autem ex Avicennæ opinione, & neutra alteri contradiceret. Quod si ita esset, ut Jacobus existimavit, tunc omnis contradictio inter Avicennam atque Galenum tolleretur. Verum res contra se habet; nam, ut ex antea dictis apparet, Galenus & ipse qui sentit stercus in intestinis tenuibus generari, sicuti Avicenna in stomacho, quam Avicennæ esse opinionem possum nihilominus ex pluribus Avicennæ verbis demonstrare; nam fen. decima sexta, tertii, capite de anatomia intestinorum, assignans causas Avicenna ob quas orificium duodeni sit strictius quam meri, inter alias hanc quoque scribit, quoniam penetranti in meri non attribuitur ex virtutibus naturalibus, nisi virtus una, penetrans autem in intestino primo patitur à duabus virtutibus, quarum una est expulsiva, quæ est in stomacho, & altera est attractiva, quæ est in intestinis, & adjuvat eam fæx, quæ provenit propter summam cibi, & fit facilis propter illud expulsio per viam temperatæ amplitudinis. Quæ postrema verba indicant manifeste fæces, quæ alio vocabulo stercora nominantur, in stomacho secundum Avicennam generari, alioquin vi attractiva duodeni, & aliorum intestinorum non attraherentur: unde coactus est dubitare Gentilis, quid sit illud quod intestina principaliter

principaliter trahunt, si tractus fæcis est adjuvativus & solvens dubitationem, scribit hæc verba, quod principalis attractio cibi ab intestinis fit, ut intestina voluptuentur, & ex eo fumant aliquid; & quia fæx in intestinis est proportionalis, sicuti urina in vesica, ideo juvat hanc attractionem fæx, quæ provenit ex summa cibi. Item paulo post solvens Gentilis aliam dubitationem, an intestinis sit virtus attractiva, in eadem sententiam per hæc verba scribit: Dicendum quod in intestinis est attractiva virtus; nam si intestinis est aliqua voluptuatio ejus quod est in eis, igitur illud attrahunt; nam attractio ex voluptuatione dependet, cum attrahens attrahat propter voluptuari: sed si minus intestina voluptuantur, eo quod est in eis, cum aliquam ex illo refocilationem recipiant, saltem gracilia, & etiam grossa aliquo modo voluptuantur in fæce, quemadmodum canes in superfluitatibus; sic intestina in fæce, vesica in urina, & fel in cholera, ut tertio de virtutibus naturalibus. Hæc quidem Gentilis, qui in suis verbis videtur sentire ita: Fæces trahi ab intestinis, sicuti à vesica urinam. Galenus vero ne chylum quidem vult trahi ab intestinis, ex quo nutriuntur, nedum fæces. Neque vero à vesica urinaque, sed alterum quidem à ventriculo per pyloron ad intestina propelli, urina vero à renibus ad vesicam per meatus urinarios, ut de intestinis Galenus ipse multis testatur locis, quos nullam omnino vult habere attractivam, atque ideo fibris, seu villis carere rectis. De vesica autem libro 6 de interioribus manifeste declarat.

Avicenna quoque paulo superius asserens pariter rationem, ob quam duodenum sit strictius quam meri, scribit hæc verba: Et illud quod penetrat in hoc intestino est lenius, & planius, & subtilioris quantitatis, propter digestionem suam in stomacho, & commixtionem spumæ aquosæ fæcum. Quæ verba exponens Jacobus de Partibus, novus Avicennæ expositor, scribit in hunc modum: Et res quæ transeunt per portonarium & duodenum, sunt leniores his & planiores, id est minus asperæ, seu magis lenes, & subtilioris substantiæ, vel minoris molis, vel gracilioris. Primo causâ digestionis quam in stomacho acquisierunt, quæ illic

permiscuit subtilia cum grossis, & ipsa adæquavit; secundo, propterea quod quæ sibi admixtæ sunt spumæ aquosæ fæcum, subtiliantur. Hæc ille : Verum Avicennæ rationes probantes primum intestinum esse strictius quam meri, præter id quod satis videntur absurdæ, sunt etiam aliter vitiosæ, quia alteri contradicunt, per quam postea Avicenna probat secundum intestinum semper vacuum reperiri, unde jejunum nominatur, quia videlicet cholera citrina venit ad hoc idem intestinum pura (hoc est) impermixta fæcibus, ut exponunt Avicennæ expositores ; nam si fæx chylo commixta trahitur ab intestino duodeno, à quo statim descendit ad sequens intestinum jejunum nominatum, quomodo poterit cholera citrina pura (hoc est impermixta fæcibus) pervenire ad intestinum jejunum, in quo offendit fæces chylo commixtas, sicuti & in aliis sequentibus ? Neque enim possunt dicere integram fæcum à chylo separationem fieri in intestino, duodeno nominato, quod aiunt fæces chylo permixtas usque ad monoculum & colon quoque pervenire ; quod indicant & ipsius Avicennæ verba capite allegato, de intestino monoculo scripta, in hunc modum : Et de eis est, quoniam hoc intestinum est initium reliquarum conversionum cibi ad fæculentiam, & præparationis suctiones futuræ, accidentis ei ex necessitate, licet non sit in illo illa suctio. In quibus verbis videtur Avicenna sentire fieri fæcum à chylo sequestrationem per venarum mesaraicarum suctionem, etiam in crassioribus intestinis.

Galenus vero quarto de utilitate partium similem sequestrationem, non quidem fæcum, si per fæces stercora intelligamus, ut intelligunt Avicennæ expositores, sed partium chyli terrestrium, quæ postea in intestinis gracilibus in stercora transmuntantur, vult primum in ventriculo fieri, ut verba ejusdem Galeni libro allato indicant, in hunc modum scripta : Promptuarium autem hoc quod cibum totum suscipit, ceu divina, & non humana existens creatio, laborat circa cibaria primo labore, sine quo inutile est, & in nullum commodum animali. Expurgat enim ex eis, sicuti qui circa tritici elaborationem artifices, siquid

terræ, aut lapidum, aut ſylveſtrium & nocivorum feminum inferitur: ita & ventris virtus ſi tale aliquid fuerit, pellit inferius. Reliquum vero totum, quod fuerit naturâ benignum, adhuc benignius efficiens venis, quæ ad eum & inteſtina perveniunt, diſtribuit. Quorum verborum ſenſum non rectè accipientes quidam Avicennæ expoſitores, ſcribere non dubitarunt eſſe Galeni ſicuti Avicennæ opinionem, ſtercora ſuam formam ſubſtantialem ſuſcipere in ſtomacho. Nos vero dicimus materiam quidem, ex qua fit ſtercus, in ventriculo gigni, ſed nondum eſſe ſtercus, donec ad inteſtina gracilia proveniat, ſicuti & materia urinæ, ſcilicet aquoſa ſuperfluitas, & ipſa in ſtomacho, ſive ventriculo, ex cibis & potibus generatur, quæ eſt etiam materia ſudoris. Non tamen propterea dicimus, aut urinam, aut ſudorem, formam ſuam ſubſtantialem ſuſcipere in ſtomacho, ſed alterum in venis, ſeu magis in renibus, ut Theophilo placet, alterum vero in membris, ad quæ eadem aquoſa ſuperfluitas una cum ſanguine delegatur; eſt enim hæc vehiculum alimenti, tum ejus quòd à ventriculo per venas meſaraicas deſertur ad hepar, tum quod ab hepate ad totum corpus nutriendum tranſmittitur. Quare Gentilis & Jabobi Forlivienſis rationem, qua nituntur probare ſtercus ſuam formam ſubſtantialem ſuſcipere in ſtomacho, quoniam idem fit dans formam jvativo & nocitivo, poſſumus ita refellere: Sudor eſt aqueitas ſanguinis, ut non modo Galenus, lib. 11 de ſimplici medicina, & libro de ſalubribus, ſed etiam Avicenna ſecundo canonis atteſtantur; & tamen ſanguis formam ſuam ſubſtantialem in hepate recipit, ſudor autem in aliis membris. Simile argumentum ex urina poſſumus facere, quæ eandem habet cum ſudore materiam, ut Galeno libro paulo antea allegato, 11 ſcilicet, de ſimplici medicina placet; & tamen formatur in renibus, ut Theophilo placere diximus, quod etiam confirmat Egidius, & tamen ſanguis cui urina eſt ſuperfluitas, in hepate generatur. Cur vero ex urina, non modo renum, ſed imprimis hepatis, atque venarum diſpoſitiones, poſſimus dijudicare, non eſt difficile ratione comprehendere; cum materia illa aquoſa, ex qua fit urina in

renibus , plurimum à venis atque hepate patiatur , antequam à renibus attrahatur , atque in urinam liquidam convertatur. Sic ex stercore , tam super ventriculi , quam etiam intestinorum affectibus dijudicamus , quoniam licet sterco in intestinis generetur , materia tamen ex qua fit sterco , plurimam habuit prius in ipso ventriculo alterationem , ut supra ex Galeni libro tertio , de potentiis naturalibus , auctoritate monstravimus , loco quo scribit multas esse necessarias alterationes , antequam panis in sterco transmutetur.

Sed jam hanc rancidam foetidamque de sterco generatione disputationem , quæ vel suo odore legentium nares possit offendere , relinquamus ; atque ad id quod secundo loco facere proposueramus , ad Hermolai scilicet in his quæ ad medicinam attinent , defensionem revertamur , quem video insuper à Plinii patrono taxari , quod strumas *adenas* dixerit , quæ strumæ , ut taxator objicit , non sunt *adenes* , sed in eis nascuntur , neque in omnibus. Quam quidem objectionem miror à Plinii patrono factam , Paulum Æginetam , ut audio , interpretante ; apud quem Auctorem legere potuit choeradas , quas Latine *strumas* , vulgo *scrofulas* nominamus , esse *adenas* induratos. Quare non potest Plinii patronus Hermolaum reprehendere scribentem strumas esse *adenas* , nisi illum pariter damnet , quem interpretatur , Auctorem. Accusat etiam Hermolaum leucomata & argemata , idem esse falsò putantem : sed caveat ipse , ne sit falsus accusator , neve majori utatur licentia , quam illa qua me in sua præfatione scribit ad Plinii tanti Auctoris calumniam fuisse invitatum ; nam quod ipse Hermolaum non minorem nostra ætate virum inique reprehenderit , indicant ipsa Hermolai de argemis atque leucomatis verba in hunc modum scripta : Argemata videntur idem ferè esse , quod leucomata (hoc est) albugines , quanquam in loto herba Dioscorides videatur se jungere , cum & ad argemata & ad leucomata pollere illam tradit , nisi quis non leucomata eo loco , sed glaucomata scribendum esse censeat. Hoc quidem in loco Hermolaus , sint ne argema atque leucomata idem oculorum vitium ,

nihil decernit, sed propter quandam utriusque affectus in colore similitudinem, non sine ratione dubitat. Circa finem tamen totius operis, hoc est Plinianarum castigationum & glossematum in Plinium, ubi Lectorem commonet quid de ejus labore debeat judicare, differentiam inter argemon atque leucoma apertissime ponit ex Pauli auctoritate, licet (ut postea subjungit) Pausonias argemon idem putaverit esse quod leucoma. Verba Herbolai loco quo diximus hæc sunt : Argemon differt à leucomate, hoc est albugine. Ait Paulus : Argemon ulcus est ejus orbis, qui vocatur iris (id est) arcus cœlestis in oculo, extra rubens, intra candidum : albugo cicatrix est oculorum altiuscula, sicuti in summo nubecula.

Utinam Avicenna tam bene albuginem ab argemo distinxisset; nam ex diffinitione albuginis, quam tertio canonis idem Avicenna affert, quomodo albugo ab argemo differat, non apparet; nisi Plinii patronus ita hanc differentiam ex Avicennæ verbis manifestet, quemadmodum ego tam ex Hermolai scriptis Paulum allegantis aperui : quod si fecerit, hanc evidentem ipsius in Hermolaum calumniam æquiori animo tolerabimus.

Sed jam video me in enarrandis, vel Plinii patroni, atque aliorum Medicorum erratis, longius quam proposueram fuisse evagatum, quamvis neque per singula capita Pliniani codicis aut anatomices ejus patroni discurrentem, sed tantum illa notantem quæ in nostri, aut Hermolai defensiones incurrebant, adeo ut quam ab initio ludum putaram de Plinii erroribus disputationem, videam esse factam utilem quidem, sed pene odiosam contentionem : cui tamen primus Plinii patronus non parvam dedit occasionem, dum me Plinium in *æra* taxantem, non rationibus atque argumentis, quod æquo animo ferre potuissem, sed dictis atque conviciis, quantumvis illi antiquâ amicitia devinctum, in sua Plinianarum emendationum præfatione, studet dehonestare. Nunc me sciolum atque obgarrientem in Auctorem tot antea sæculis celebratum, nunc larvas ad pugnam irritam evocantem, nunc indoctum atque ineruditum, cui Plinius

non sapiat, nunc parum pudentem & licentiosum appellans calumniatorem, & pleraque alia in me præcipue dictitans, quæ etiam Socratem omnium patientissimum injuriarum, potuissent ad iram provocare. Me fanè licet non minus moralem, quàm etiam alias profitear philosophias, ita irritarunt ut, vel mea natura repugnante, coactus fuerim par pari referre, & ea scribere quæ vel amicum qui me prius momorderat, remorderent. Quem, tu Francisce Totte, admonebis, futurus quidam inter nos veluti caduceator, sicuti primus pugnæ dedisti tesseram, tu, inquam, Plinii patronum admonebis atque exhortaberis, ut si Plinii Manibus vult afferre gaudia, non mærores, hanc de Plinii erroribus disputationem in posterum sinat esse sopitam, aut si tam omnino renovandam duxerit, modestius illam quam incohaverit, peragat, atque ita pertractet, ut debet inter amicos de nulla re alia magis quam de veritate contendentes, pertractari. Neque enim ego odi mihi contradicentes, sed potius maledicentes, vel eo maximè quod me incitant, id quod nolim (si possim) libenter facere ad maledicendum; nam & mihi nuper movere stomachum Grammatistæ quidam, qui vix ultra primas progressi litteras, audent etiam de altioribus studiis judicare. Sed garriant ipsi quantum velint, eorum garritibus meæ posthac aures obstruentur, ne hac ætate, cum illis de grammaticæ regulis disputando, videar quodammodo repuerascere. Siqui vero, in his quæ ad medicinam, aut universam attinent philosophiam in quibus latissimos obtuli campos, contra me volentibus dimicare, non adeo pro Plinio, quam etiam Avicenna, atque aliis Medicis sectatoribus Avicennæ, qui à me in hoc opere fuère notati, gloriosum voluerint subire certamen; parati sumus eadem quam ab ipsis desideramus, modestiâ respondere, vel nostros errores, si nos, ac non illos errasse demonstraverint, retractaturi; vel aliorum magis, ac magis, si debiliter defensi fuerint confirmaturi, atque insuper alios quamplures, id quod nuper in Plinium fecimus, accervaturi.

LETTRE DE FRANÇOIS TOTTUS
A LEONICENUS VINCENTINUS.

Franciscus Tottus Lucensis Nicolao Leoniceno. S. P. D.

DECREVERAM jam à primis studiorum meorum annis , cum medendi scientiæ dare operam statuissem , eum mihi præceptorem deligere , qui & ingenio ac doctrina cæteros antecelleret : quare cum virtutis ea ratio sit , ut latere non possit in tenebris , hominesque , vel maximè infimæ conditionis , in lucem proferat & extollat , factum est ut te mihi potissimum præceptorem optarem ; qui eruditissimi cujusque judicio , unus es qui hac tempestate in toto terrarum orbe , præcipuum medicinæ decus , & parens optimus , jure optimo habearis. Quamobrem eo animo Ferrariam , vel te uno professore per ea tempora illustrem accessi , ut te unicum haberem , cui me totum traderem , cujusque disciplinâ sperarem me omnia quæ vellem assecuturum. Nec illa quam de te conceperam spes ulla ex parte me frustrata est ; nam quæ de te absens constanti acceperam fama , ea longe majora res ipsa confirmavit. Dum enim liberalibus studiis & arti medicæ sub te incumbo , nihil consuetudine tua suavius , nihil ingenio præstantius , nihil doctrina tua uberius animadverti , quam quidem morum integritas insitæque humanitas mirum in modum exornat. Accedit ad hæc quod his temporibus , nihil est in dicendo acutius , te uno nihil in respondendo certius , nihil denique in eruendis , vel Philosophorum , vel Medicorum veterum sensibus sublimius , aut in Consulendo ægrotis salubrius inveniri , aut excogitari potest. Sed hæc omitto multis in locis abs te declarata , quibus multorum nobilium & aliorum præclarissimorum Princi-

pum habes conciliatam gratiam , præsertim ne quispiam fortasse putet me hæc auribus tuis dare , qui semper ab omni adulatione abhorruerim , quamvis officii mei esse judicem , ut pro meo in te summo studio & observantia , maximarum tuarum virtutum laudator sim . Illud non reticebo me abs te pro tua incredibili ac prope divina quadam benignitate ac munificentia in tuorum numero ita repositum , meque adeo tibi perpetuo devinctum , ut observantia & amore in te paucis admodum sim concessurus . Quare non dubitavi studio in me tuo ac benevolentia fretus , nonnullas Plinianas ambiguitates , ex te quærere ; quippeque hujusmodi lectionis studiosum supra omnes homines admirari soleam . Tu vero mira celeritate non solum ad quæsitâ benigne ac præclare respondisti , verum etiam alios errores , tum Plinii , tum aliorum Medicorum , & veterum , & recentiorum maxima solertia abs te nuper excogitatos , Epistolæ tuæ , vel potius opusculo inseruisti , non spe quæstus , non cupiditate , sed amore non vulgari in humanum genus adductus , ubi non minus laudis ac famæ te assecuturum spero , atque superiori anno feceris , cum de tribus doctrinis ordinariis opusculum , & Galeni de præcipua arte libellum , abs te Latinum factum edideris . Quo tempore superasti tu quidem opinionem eruditorum omnium de te conceptam , quamvis jampridem egregie de te sentirent , tum ob alia quamplurima , tum maximè ob libellum cui tu nomen de morbo gallico indidisti , in quo (ut ingenue tecum agam , quemadmodum natura mea postulat) difficillimam cuique doctissimo æmulationem proposuisti . Ostendis ob hoc præstantiam ingenii tui ac summæ doctrinæ ubertatem , ut pote qui viris illis quos multos veluti clarissima lumina antiqua ætas tulit jure optimo conferri possis , Galeno præsertim Medicorum principi , qui & ipse quoque aliorum errata impugnare , ac penitus debellare semper fuit solitus . Recte quidem igitur ac niveo cujusque calculo fecisti (quemadmodum divinatione quadam animi mei ductus fore existimabam) cum tu qui rei Medicæ ætate nostra mirus artifex & magister sis , his omnibus audacius responderis , quæ nimis accuratus Plinii defensor ,

defensor, aut tibi viro doctissimo dissimulanter impingeret, aut Hermolaum Barbarum; virum & tibi amicissimum, & de re litteraria optime meritum, nimis acriter, nescio an dicam, & audacter, accusaret: at ille est veniâ profecto dignus. Non enim fortassis animadverterat tantum, & Hermolao, & tibi à doctissimis viris tributum esse, ut vel sola auctoritate (quod de Pythagora Cicero traditum scripsit) cæteri contenti esse deberent, nedum cum responsurum se ad illa sperare posset. Lætor igitur mirum in modum, cum id tibi plane honorificum sit, teque cum gratiosum multis, tum chariorem efficiat. Laudi etiam tuæ vehementer gratulor, quam apud omnes ob hoc es adeptus amplissimam. Sed longe ampliolem ac solidiorem assequeris, nomenque tuum immortalitati commendabis, si quemadmodum jam omnibus persuasum est, ab omni caligine & obscuritate Medicinam vindicabis. Quam quidem opinionem ne fallas, rogo, tanta doctrina tantoque ingenio ornatus; cujus unius opera, & auxilio pestifera barbarie nos liberatum iri absque dubio speramus, cum tu omnia Galeni opera in Latinam linguam verteris. Hoc sane est quid humano generi maxime fructuosum, Baptista Ægnatius mecum non parum exoptat, cujus morum elegantia præclaraque eruditio, tum Græca, tum Latina ad se amandum quosque facile posset allicere. Hoc Ludovicus Bonatiolus, hoc Cæsar optatus, hoc Hieronymus Menochius, & Laurentius Bertholinus noster, Medici profecto clarissimi, avidissime cupiunt. Ad hoc cætera præclara Medicorum omnium ingenia te exhortantur, hoc, inquam, hoc illud est, quod omnes litterarum studiosi, & efflagitant potissimum, & expectant. Quorum omnium expectationem diutius retardandam nequaquam censeo, ut non parum pro tali ac tanto beneficio, & nos ac etiam posterum se tibi quam maxime obstrictos esse fateamur. Vale, meque scias pro tuo in me animo singulari semper præsto fore, in quo tibi vel re, vel opera usui esse valeam.

Venetiis, Idibus Martiis. M. D. IX.

Tome IX.

P p p

LETTRE DE JEROME MENOKHIUS
A LEONICENUS VINCENTINUS.

Hieronymus Menochius Lucensis Medicus , Nicolao Leoniceno Philosopho , Medicoque summo. S. D. .

CUM multa sint , eruditissime vir , quæ homines ad diligendum alliciant , virtus præcipue inter ea vim maximam obtinere videtur. Cum igitur superioribus diebus tuam interpretationem curativæ artis Galeni , à Constantio Pistoriensi Cancellario mihi concessam diligenter perlegerim , nonnulla etiam tua de dipsade scripta , aliqua etiam in Pistorium quemdam , à Francisco Tutto Lucensi , communi amico hîc viderim , ad te amandum supra modum adductus sum , & si prius , semel tantum istîc te de morbo quem *Gallicum* appellant affatus , tuam præstantiam diligere cœperam. In his sane tuis scriptis multa reperi , quæ mihi cordi fuere , sed præcipue unum de cane rabido , de quo olim in domo Aldi Romani Venetiis , coram Nicolao Zoccha , Veneto Medico , verba feceram multa , quoniam Dioscoridem Græce legeram , multosque alios juniôres , Latinos talem gravissimum morbum ejusque curationem ex arte ponentes , experientia etiam cum Aristotelis verbis pugnabat , nec mihi licere arbitrabar in tantum Philosophum invehi. Quapropter tibi gratias ago ingentes , habeoque , quia gravissimum è mente mea scrupulum ademisti. Tua verò dipsas mihi immensam sitim (ut ejus morsus est) incussit , legendi aliquid ex tua officina prodiens. Horror itaque ut , quoad per tuas occupationes licet , Galeni reliqua volumina interpretanda aggrediare , vel si aggressus es , jam edere festines. Quid enim mendosius ejus Latinis libris circum-

fertur ? quidve magis tetrum ? Adeo enim ejus libri depravati, ut quis vel mediocriter eruditus, Latine eos legere aspernetur, & quanquam eorum lectioni multum infudet, ex ea tamen nullum sæpe interdum pravum sensum elicere possit, cum Græca librorum Galeni lectione nihil sit elegantius. Enitere igitur eum à Barbaris vindicare ; solus enim potes. Quod si facere dedignatus fueris, vereor ne, ut Barbari, Turchæ scilicet, magnam partem Græciæ diripuerunt tenentque, sic Barbari nostri temporis Medici suis interpretatiunculis Galenum funditus pessumdent, lanientque. Eibera igitur à tali calamitate tantum virum ; quod si feceris, Deo primum rem gratam facies, deinde hominibus viventibus, futurisque salutare quoddam, communeque remedium excogitabis. Nosti enim probe quot errata, quantique momenti in hac Medica arte quotidie perpetrentur : sed de his alias. Ego siquid hîc tuæ excellentiæ causâ agere possum, meam operam, domum, meque ipsum totum tibi offero, neve etiam sine magna mea utilitate à te responsum expectem, rogo ut mihi declarare per litteras digneris, sub quo capite apud Dioscoridem Græce continetur id quod nos cassiam fistulam appellamus, quomodoque ab eo vocetur. Item à tua excellentia intelligere optarem, ubi idem Dioscorides agat de manna, & quid sit apud ipsum *Manna βάρυ*, item quid *ixias*. Me enim non pudet, nec unquam puduit, & si pauca sciam, quæ ignoro, ab aliquo docto viro, qualem te dudum novi, aliquando discere. Nec me avaritiæ accuses, velim, quia tecum inire amicitiam, vel potius confirmare, cum non parva mea utilitate, decrevi. Talem enim te esse apud me prædicavit Franciscus Tottus meus, immo tuus, ut libenter quemvis, vel ignotum, erudias. Turpe insuper putabam ab uberrimo fonte limpidissimæ aquæ me sitientem discedere, cum præsertim à tua dipsade ictus, eum dudum optaverim. Valeat tua excellentia, cui me plurimum commendo.

Quinto Calendas Decembres. M. D. III.

REPONSE DE LEONICENUS VINCENTINUS

A JEROME MENOCHIIUS.

*Nicolaus Leonicensus Hieronymo Menochio Lucensi
Philosopho , ac Medico præstantissimo. S. D.*

QUAM mihi nuper reddidit Franciscus Tottus Lucensis , communis amicus , Epistola disertissima plane mihi indicavit , te non esse ex numero illorum qui barbaram philosophiam ac medicinam profitentur. Alioquin non tam eleganter scriberes , neque tantopere nostras translationes , aut nostra scripta , quibus præcipue barbaros Auctores vellicamus , comprobares. Equidem , hac tua Epistola lecta , cæpi de sæculo nostro bene sperare , cum videam me tales habere viros , idem mecum de tota philosophiâ & medicinæ arte sentientes. Qualis tu unus es , & alter Constantius noster Pistoriensis , vel quidam alii , exigui fanè numero , sed bello vivida virtus , quibus si non poterò , id quod tu maximè optas , & ut facere prosequar exhortaris , ob ætatem jam ingravescentem adimplere , juvabit saltem lucernam prætulisse , atque iter aperuisse , quo possit tetra ista barbaries quæ pridem omnes bonas artes occupavit explodi , seu funditus profligari. Quare tuum , ac cæterorum quos recta studia delectant , erit officium , ut quod ego unus non possum efficere , mecum simul facere studeatis , & quam sibi laudem quidam Litteratores dudum usurparunt vindicatæ Italiæ à Barbaris , multo justius nobis asciscamus , qui non sermonem Latium recuperamus , sed omnes plane homines à mortis periculo eripimus , dum expulsis sæculi nostri tenebris , veterem medicinam in lucem revocamus. Hoc fanè mihi videtur vere philosophari , non de vocabulis , sed de rebus ad ho-

minum salutem plurimum necessariis, cum Barbaris decertare. Loquantur ipsi, ut velint, & viperam *tirum*, vel quovis alio vocabulo nuncupent, modo quis serpens sit tirus, qui ad theriacas compositionem recipi debet, non ignorent. Qua sanè inscitia, & Albertum cognomento Magnum, & Avicenna quoque cui medicinæ principatum tribuit hæc ætas, in disputatione nostra laborasse demonstravimus. Quæ si tibi tantam sitim induxit (ut scribis), jure tuo poteris, ut ab ea serpente, morsu uno oris hiatu, nostri fontis aquas exhaurire. Cur enim tam pauca in tuæ Epistolæ calce petiisti? cur etiam tuas quæstiones partitus es, nonnullas Epistolæ, nonnullas Chirographo committendo? An quia verebaris ne nimium avaræ amicitie nostræ primordiis, vel confirmatione potius abuteris? an quia id quod est, suspicabaris? Non fontem apud nos, sed rivulum tantum scaturire, quem facile possit immodicus potus exsiccare. Conabor tamen pro tempore in his quæ ex me scire concupiscis, tuo honestissimo desiderio satisfacere. Forte illud aliquando uberius impleturus, si tibi contigerit mecum vagari in tuæ Patriæ montibus, quos ad hunc ipsum finem visere institui, ut possim herbas in ipsis nascentes tam salutaris, quam etiam noxias, contemplari. Neque enim me latet Tusciam esse & medicaminum ac venenorum quoque feracissimam, hoc idem Theophrasto libri de Historia Plantarum 9 volumine, & Eschyli auctoritate confirmante, hoc dudum fuisse mei animi institutum testem facio Franciscum Tottum, cui ob morum integritatem & doctrinæ præstantiam, soleo omnes meos cogitatus aperire, ob idem meæ mentis propositum; neque illa quæ tu mihi tua humanissima Epistola offers, omnino respuo. Forte illis, si ita necessitas tulerit, usus ad id opus, quod etiam tibi spero placiturum, qui non es in ea hæresi (ut arbitror) in qua omnes ferè Medici juniores versantur, hanc herbarum & aliorum simplicium medicamentorum indagacionem, non ad Medicos, sed ad Sepiasiaros, seu Pharmacopolas pertinere, opinantes. Quod si sensisset Hippocrates, ille primus medicinæ parens, & qui illi succedere Medici veteres, non juvisset eos ire per solitudines,

& quærere herbas alias , aliis diebus anni , sed (ut ætate nostra fit) sedissent in scholis , potius de rebus nullius ad vitam momenti differentes , & fata hominum , non sua , sed aliena fiducia gubernantes.

De cassia fistula.

Verum ne imitari videamur illam , quam præcipue damnamus , garrulitatem , jam ad illa veniamus quæ à nobis in tuæ Epistolæ calce quæstisti. Quorum primum est , sub quo capite contineatur cassia fistula apud Dioscoridem , & quod ejusdem quæstionis est , sub quo capite , etiam manna , qua æque atque cassia fistula Medici juniores ad molliendam alvum utuntur. Quare ad utramque respondeo Auctores Græcos (de Veteribus loquor) de neutra facere specialem mentionem , vel quia ipsas non noverunt , vel forte in usu medicinæ non probaverunt. Siquidem Galenus similem cassiæ fistulæ fructum , quod à Græcis *ceratia* , ab Arabibus , corrupto (ut puto) vocabulo , *carnubium* nominatur , omnino improbat , adeo ut libro 11 , de alimentis , optet , vel melius esse opinetur , quod nunquam ad suæ gentis homines ex locis in quibus nascitur , deferatur. Quorum occasione verborum mihi subit admirari , quomodo Avicenna , qui se Galeni fatetur interpretem , illum tamen perperam alleget dicentem , quod hic fructus non deferretur ad alias regiones. Frustra enim Galenus optasset , ne deferretur ad suos , si ad alias regiones ex solo in quo gignitur , non deferebatur. Dixi autem *ceratia* esse similem cassiæ fistulæ fructum , quoniam & color corticis idem , & medulla etiam dulcis , sicuti cassiæ fistulæ , & præterea similibus feminibus eadem medulla distinguitur , ut non solum sensus , sed etiam Serapionis probat auctoritas , qui capite de cassia fistula inquit , quod intra cannas cassiæ sunt laminæ ex carne nigra , & parietes dividentes inter eas , & inter laminam & laminam sunt grana , sicuti grana xylocaractæ) & ejusdem magnitudinis , quorum color est inter glaucedinem & ruborem. Per xylocaracta autem debemus intelligere fructum quem Græci , tum etiam xylocaracta nominant ;

Latini filiquam dulcem, Arabes autem (ut antea diximus) car-nubium. Sed & eadem est filiqua dulcis, quæ etiam cassiæ fistulæ proprietas; nam utriusque medulla, cum recens est, laxat ven-trem, cum vero exsiccata, potius contrahit. Quod de filiqua dulci Dioscorides, Galenus, & Paulus, ac Plinius quoque testatur apud nos; de cassiæ fistula autem constat Medicorum experientiâ. Hic tamen Medicos juniores commonefacere oportet, etiam in libris Græcorum, sicuti Dioscoridis atque Galeni, de cassiæ fistula legi, sed non de illa de qua tu quæris, quæ vim habet alvum molliendi, atque ideo à quibusdam recentioribus filiqua pharma-ceutica nominatur; sed de quadam specie cassiæ lignæ quæ *σύπρηξ*, id est fistula, ab eisdem Græcis nominatur. Quapro-pter diligentius advertendum ne, cum in libris Græcorum cas-siæ fistulam scriptum invenimus, alteram putemus intelligi, de qua Arabes auctores loquuntur. Quo quidem in errore scio ple-rosque Medicos recentiores frequenter implicari, qui cortice cassiæ fistulæ Arabicæ medicinæ ad citanda menstrua utuntur, cum cassiæ lignæ potius ad eundem usum debeant recipere, ex Dioscoridis & aliorum Medicorum Græcorum auctoritate, qui alteram cassiæ fistulam videntur neglexisse, sicuti & alios arborum fructus, quos auctores Arabes, & Medici juniores, illos sequentes, in frequenti usu habeant, omnino despexe-runt.

Jujubas quidam Arabes auctores, Serapio præsertim, ad mul-tos usus Medicinæ commendant. Unde & Medici juniores aquam in qua decoctæ sunt jujubæ, calida & tenui pituita laborantibus, id potandum exhibent. Galenus tamen, libro secundo de ali-mentis, capite de sericis, id est zinzifis, vel jujubis, ingenue fa-retur se non habere aliquid de ipsis testificari ad sanitatis con-servationem, aut ægritudinum curationem. Sunt enim (ut in-quit) cibus mulierum & puerorum effrenatorum, paucique ali-menti, & indigestibiles, simul cum hoc quod neque eustoma-chum est alimentum, palam, quod & ipsum dant paucum cor-pori. Quid tritius est sermone Medicorum, quam sebesten, vel

eclegma, sive (ut vocabulis usitatis apud juniores Medicos utamur) electuarium de sebeste ? De hac tamen tam famosa apud Arabes ac juniores Medicos medicina, neque Dioscorides, neque Galenus quicquam commemorerunt : Paulus vero utroque ætate posterior, hoc tantum de mixa dixit, quod est fructus arboris minor quidem prunis, viribus autem similis. Mixam autem esse fructum quem Arabes sebesten nominant, minime dubitamus ; quod & sensus ipse, Pauli verbis idem confirmantibus, probat : est enim, ut ille inquit, mixa pruno quidem similis fructus, sed minor eo. Plinius quoque libro 13 de Naturali Historia, capite scilicet de Syriæ arboribus, de prunis in Damasco monte natis, & mixis una loquitur, & ait utrumque fructum, jam esse familiarem Italiæ. Forte autem hoc studium nostrum facturum est scientiæ medicinæ utilitatem, si res illas quas solent Medici recentiores barbaris tantum nominibus enunciare, & non nisi à Barbaris mendicare, jam Latinis, aut Græcis vocabulis indicavero, & posse etiam in Italia inveniri demonstravero. Dudum enim *tiris* prætii auctoritatem ademimus, alios esse in Italia serpentes, multo quam *tiri* Ægyptii ad theriacæ compositionem, utiliores ostendentes ; factique jam sumus illis odiosi qui non vera remedia, sed nomina magis venditant. Verum hæc tibi, & tui similibus scribimus, qui ex arte medicinæ non adeo questum, quam salutem hominum querunt, & in Italia ægrotantibus malunt Latine, quam Arabice Medicari,

De manna.

De manna, de qua etiam queris, quid sit apud Dioscoridem ; si Simonis Genuensis probarem sententiam, qui in littera M. capite de melle, ait antiquos Græcorum non habuisse zuchari notitiam, quo nos utimur in variis compositionibus, dicerem quod ille loco allegato in suis verbis insinuat, mammam apud Dioscoridem esse saccharum, ab eodem Dioscoride, id est capite de melle, nominatum. Verum ego aliter sentio saccharum apud ipsum, sicut
etiam

etiam apud Galenum esse id quod nos vulgo zucharum nominamus, & Græcos veteres de saccharo, sive zucharo quidem, specialiter quamdam speciem mellis esse dixerunt. De manna autem generatim tantummodo, non autem speciatim fuisse locutos, licet Mesues falsò Galenum tribus in locis alleget de manna loquentem, scilicet capite de manna, & capite de scamonea, & capite de confectione mannæ, ex inventione Galeni; manna enim apud Græcos Auctores, non est medicina molliens ventrem, sed potius astringens, & frequentius manna thuris, quàm manna simpliciter nuncupatur; nam (ut inquit Galenus, lib. 13 artis curativæ) ea quæ manna vocatur, est concussio thuris quæ parvam quàmdam vim astringendi participat, atque ob id ad quædam melior est ipso thure. Hoc enim vim solam suppurandi habet, & quod minime stipticum existit, maximèque illud quod pinguius est, & colore albius, quemadmodum quod hoc flavius est, magis exsiccat. Illi autem quæ manna vocatur, parum quoddam ex cortice thuris admixtum est, à quo vim stipticam habet. In eandem sententiam scribit Plinius, lib. 12 de Naturali Historia, cap. 15, de thuris natura & generibus ejus inscripto: hæc enim sunt ejus verba: Micas concussu elisas mannam vocamus. Quanquam vitio codicis, non mannam, sed mammam legatur, ut jam obiter sit tuæ tertix quæstioni satisfactum, quid sit manna thuris apud Dioscoridem. Supra autem dixi Auctores Græcos de manna cassiæ fistulæ compari medicina, etsi non speciatim, saltem generatim scribere, quoniam potest hæc manna ventrem solvens, ad caput de melle apud eosdem Græcos Auctores referri, sicuti etiam saccharum quod species mellis, tum à Dioscoride, tum etiam à Galeno ponitur. Hæc enim sunt Dioscoridis de saccharo verba: Vocatur autem quoddam etiam saccharum, species mellis existens, quod in India concrefcit, & in Arabia felici invenitur in calamis, simile secundum substantiam sali, & sub dentibus instar salis confringitur, licet Simon Genuensis (ut supra notavimus) saccharum hoc, de quo Dioscorides, non zucharum nobis dictum, sed quamdam mannæ speciem esse putaverit, ut hæc una tantum

ratione Mesues possit excusari, Galenum allegans de manna scribentem : Si per mannâ faccharum intelligit, quod Dioscorides atque Galenus speciem mellis arbitrantur. Manna enim de qua Arabes Auctores specialius loquuntur, parum differre à zucharo & melle, pater auctoritate, tum Serapionis, tum etiam Avicennæ, quorum alter tereniabim, quæ est species mannæ, mel roris appellat; alter vero suacharum haoscer, mannæ speciem esse dicit; neque obstat quod mel ferè ubique nascatur, & sit apum opus, manna autem paucis in locis, & sit naturæ tantum minus; quoniam si hæc ratio valeat ad probandum mannâ non debere ad caput de melle reduci, etiam de saccharo probaret, quod tempore Dioscoridis, sicuti ex verbis hujus Auctoris supra notatis apparet, in India tantum & felici Arabia inveniebatur in calamis, & tamen inter species mellis, non solum à Dioscoride, sed etiam à Galeno connumeratur, qui duo Auctores eodem capite de utroque scripserunt, quanquam Avicenna videtur salem Indum (de quo Dioscorides) non solum à melle, sed etiam à zucharo distinxisse, siquidem 4 can. & zucharum taberzeth, & salem pariter Indum inter remedia nominant, quæ linguæ faciunt asperitatem, sed zucharum taberzeth, cum hæc asperitas ex viscositate provenit, salem autem Indum, cum ex siccitate; adeo ut appareat Avicennam salem Indum aliud esse à zucharo taberzeth, existimare. Per salem tamen Indum, & Avicennæ expositores, sicuti Gentilis & Herculânus, zucharum candi intelligunt, Verum hæc expositio verbis Avicennæ repugnat, quarto canonis, capite de asperitate linguæ febricitantium, inquentis salem qui asportatur ex India, esse in colore salis, & dulcedine mellis. Intelligit autem Avicenna, sicuti & Paulus, à quo Avicenna hoc remedium, hisdem ferè verbis, accepit de sale albo, qui pro condimento cibus admiscetur. Zucharum autem candi nominatum, non est colore album omnino, sed potius subluteum. Illud præterea quæri ab Avicenna & ejus expositoribus possit, cur zucharum taberzeth, ad asperitatem quæ ex viscositate provenit, habeat efficaciam; zucharum autem candi

ad alteram quæ fit ex siccitate, cum zucharum taberzeth, eodem Avicenna auctore, 20 canone, vim habeat leniendi, quod de zucharo candi nulla constat auctoritate aut ratione, nisi per zucharum candi, rubrum intelligamus; quoniam secundum Avicennam suimenum & rubrum, vehementioris sunt lenificationis; verum zucharum candi à zucharo rubro, etiam apud Medicos juniores distinguitur. Forte autem hic error expositorum salem Indum, zucharum candi interpretantium, non magni est ad vitam momenti, quando & zucharum candi res factitia sit, cujus materia est zucharum album. Illud potius est investigatione dignum, nunquid zucharum candi debeat febricitantibus ad sitim sedandam exhiberi, in ore retinendum, ut plerique Medici nostro tempore faciunt, & Montagnana in quodam commento inquit faciendam, qui ait zucharum candi à viris illustribus salem Constantinopolitanum nominari, & colligendum esse ait, prima quarti, de cura sitis in febribus. Quod tamen nulla species zuchari competat ad sitim extinguendam, nisi forte zucharum haoscer, quod est quædam species mannae, patet auctoritate Avicennæ qui secundo canone scribit hæc verba de zucharo haoscer: Et non facit sitim, sicuti reliquæ species zuchari, quoniam ejus dulcedo est præcipua, & est bonum stomacho & hepati. Ex quibus verbis duo colligere possumus, zucharum haoscer quod est manna cadens super alufar, & est sicuti frusta salis, tum zucharum, tum etiam mannam nominari, & reliquas species zuchari facere sua nimia dulcedine sitim, excepta illa quæ zucharum haoscer nuncupatur. Quare cum zucharum candi sit modus zuchari diversus à zucharo haoscer, non videtur ullam ad sitim extinguendam habere efficaciam; etsi verum fateri velimus, male Avicennæ à Montagnanâ allegatur, prima quarti capitis de cura sitis in febribus. In eo enim capite nulla verba sunt ex quibus aliquid de zucharo candi possumus colligere, quod sit inter alia remedia ad sitis extinctionem patientiæ, ab Avicennâ nominatum.

De ixia veneno.

De ixia autem, de quo & in epistola quæris, quid sit apud Dioscoridem, & in chirographo, quid apud Avicennam & Medicos juniores, non facile est respondere, propter nominis, non solum apud Græcos, sed etiam apud Arabes ambiguitatem; nam & chamæleon albus & niger, ixias à Græcis nuncupatur, & præterea quoddam veneni genus, quod non modo ixias, sed etiam ulophonos cognominatur; quanquam & hæc cognominatio etiam radici chamæleontis nigri, quæ & ipsa venenum est, ab eisdem Græcis tribuatur. De utraque autem radice, scilicet & chamæleontis nigri, & ixia veneno, agit Paulus in tractatione venenorum. Dioscorides vero in eadem tractatione, de ixia tantummodo, cujus etiam veneni, in libris suis de simplici medicina scriptis, sæpissime meminit; nam capite de absinthio inquit ipsum cum vino conferre ad ixiam & cicutam. Item capite de castoreo, sive de testibus castoris, inquit eos bibi cum aceto contra pharmaca perniciofa, sed peculiariter ixiam. De oxymelite etiam scribens quomodo paretur, postmodum inter alias utilitates, hanc quoque subjungit, quod juvat illos qui meconium, vel ixiam biberint. Item capite de tragorigano ait quod omnes ejus species contra ixia potum cum vino utiles sunt, & pluribus aliis in locis quos nolumus, nisi quantum ad propositum nostrum attinet, commemorare. De ixia veneno Dioscorides loquitur: quare si quæris quid sit ixias apud Dioscoridem, libro 3, possum in præsentia respondere, esse proprii generis venenum, radicem, & ipsum, ut Plinius, ubi de venenis agit, testificatur; licet cujus plantæ sit radix non explicet, tamen à radice chamæleontis nigri diversam, quemadmodum ex eodem Paulo constat, qui duo capita, alterum de radice chamæleontis nigri, alterum de ixia, inter venena facit, ut etiam paulo ante significavimus. Hoc idem veneni genus animadverto Plinium sæpissime in suis de Naturali Historia libris *viscum* (nescio an recte) nominasse, atque eadem

remedia contra viscum scripsisse, quæ Dioscorides contra ixiæ venenum, de quibus paulo ante verba fecimus; nam libro 20, capite 17 de tragorigano, ita scribit: Tragoriganum simile est serpyllo sylvestri, urinam cit, tumores discutit, contra viscum potum, viperæque idem, efficacissimum. Item libro vigesimo tertio, capite secundo, oxymel, inquit, Antiqui profuisse fatentur contra viscum. Item libro vigesimo septimo, capite septimo, his verbis utitur: Absinthii genera plura sunt, adversantur visco. ciora cum vino. Libro pariter 32, capite tertio ita scribit: Testes castorum medentur poti contra venena, auxiliantur privatim contra viscum ex aceto. Sed & idem Plinius libro 20, capite 13, ait rutam foliis tritis cum vino sumptis valere contra aconitum, & maxime viscum. Quo etiam remedio Dioscorides utitur in libro de venenis contra potum ixiæ veneni. Idem Plinius libro 24, capite 6, laudat resinas tanquam visco adversantes. Dioscorides in eodem libro contra ixiæ venenum, resinam abietinam præcipue commendat. Ex quibus omnibus, tum Plinii, tum etiam Dioscoridis verbis invicem collatis, luce clarius apparet Plinium id veneni genus quod Græci ixiæ vocant, *viscum* (ut diximus) appellasse. Avicenna quoque quarto canonis de visco, tanquam veneno, loquitur, & eadem fere signa scribit, atque remedia, quæ Dioscorides in ixiæ veneni potione. Multi tamen Medici juniores hoc non animadvertentes putant tam Plinium, quam etiam Avicennam de visco loqui, quo aves decipiuntur. Ego autem non video quomodo, aut Plinio, aut Avicennæ conveniat, viscum aucupum inter venena connumerare. Plinius siquidem libro 16, cap. ultimo de variis viscop generibus accuratissime scribit; tantumque abest ut aliquid ipsorum dicat esse venenum, quod viscum in robore arbore natum, cerpa tamen religione decerptum dicat, secundum Druidum opinionem, contra omnia venena esse remedio. Superstitionem tamen eodem in loco Plinius improbat opinionem; non refellit, quod multo magis fuerat faciendum, si viscum esse venenum existimasset. Neque miris Avicenna 11. canone de visco, tanquam salubri medicina, plurima

refert, nullam nobis datus, quod sit venenum mortiferum, significationem. Quare fateri oportet utrumque Auctorem, aut sibi ipsis in variis locis repugnare, aut cum de visco tanquam veneno loquantur, abuti vocabulo, quoniam ixias pro veneno sumptum non in viscum, licet sit nomen à visco deductum, sicuti enim chamæleon albus & niger, ideo ixias nominatur, quia in quibusdam locis viscum gignit sub alis foliorum (ut inquit Plinius lib. 22, cap. 18); ut autem Dioscorides, juxta radicem, ita ixias venenum, ut hoc nomine vocaretur, habuit à casu qui ejus sequitur positionem; nam sicuti viscum quæcumque illi adhaerent, recipit, ita ixias venenum haurit contrahit omnes corporis superfluitates; nos quidem, ita Plinium per abusionem vocabuli à contradictione vindicamus. Viderint autem Medici juniores quo pacto Avicennam tuerantur, quem volunt à canone de visco aucupum; inter alia venena fuisse locutum; nam quidam ipsorum qui satis prolixum tractatum de venenis ediderunt, Avicennam allegant nulli visci in eis assumpti remedia scribentes, neque sanè admodum foret admirandum, ita in hoc ixia Avicennam sicuti in altero, scilicet in radice chamæleonis nigri (hunc enim & ipsum ixiam à Græcis, licet dissimili ratione diximus nuncupari) nominis vicinitate fuisse deceptum. Sic enim quæ ixia veneni sunt propria, ixia, id est visco, tanquam veneno, quarto canone Avicenna tribuit; veluti quæ chamæleonti albo aut nigro conveniunt. Idem Avicenna alteri fructi adseribit, quem Græci chamæleam, Arabes mezareon appellant. Est autem chamælea, non solum figura, sed etiam viribus multum à chamæleonte albo, vel nigro diversa; & chamælea quidem; ideo hoc nomen sortita est apud Græcos, quia habet folia similia olivæ. Chamæleon autem albus & niger (ut inquit Dioscorides silibo, vel scolymo affinitatur. Qui vero in Græcia insula herbam adhuc à Græcis chamæleontem vocatam videntur, testantur ipsam esse aculeatam, & ferre viscum, ut de ipsa, tum Dioscorides, tum etiam Plinius prodiderunt; quo visco etiam inquit Crætas pennas sagittis agglutinare. Aiunt præterea herbæ illi quam nos carlinam nominamus,

esse simillimam, quam quidam putant ideo carlinam à nostris nominari, quia fuerit Caroli Regis inventum. Ego potius carlinam una littera variata, pro cardina, dictam existimo, quoniam sit è genere carduorum, sive herbarum aculeatarum. Ideo autem chamæleon herba à Græcis nuncupata, hoc nomen apud ipsos obtinuit, quia mutat cum terra in qua gignitur colores, more chamæleontis animalis, quod & ipsum stabilem non habet colorem, sed quemcunque proxime attingit, admittit; præter rubrum & candidum. Quamvis autem in chamælea frutice, & chamæleonte herba aculeata, sit non modo nominum, sed etiam naturæ ratio diversa, Avicenna tamen atque Serapio, & omnes fere Arabes, ambarum proprietates in uno capite confuderunt; quem quidem errorem, licet apud Serapionem manifeste deprehendere, capite de mezereon, id est chamælea, in quo scilicet mezereon describit, eodem modo quo Dioscorides chamæleam, & eandem mezereon, medicinæ tribuit proprietates, quas Dioscorides quem etiam Serapio allegat, capite chamæleæ; sed paulo post, eodem capite, etiam Paulum Serapio adducit de mezereone albo & nigro loquentem. Nigrum tamen & album, non sunt mezereonis, id est chamæleæ fruticis differentiæ, sed chamæleontis herbæ aculeatæ, cujus duo genera, alterum albi, alterum nigri discrimine, non modo à Dioscoride, sed etiam à Plinio distinguitur, immò ab ipso etiam Serapione, qui postea alio in loco, & capite diverso, de chamæleonte albo & nigro, eadem fere scribit, quæ de ambobus Dioscorides; neque meminit se, de eisdem herbis, capite de mezereon, fecisse mentionem. Avicenna pariter id quod ipse aliis solet objicere, caput in canone posuit; nam undecimo canonis, & chamæleæ, & chamæleontis albi, & nigri proprietates, capite uno de mezereon inscripto complectitur, cujus plures facit species, cum tamen chamælea quam Arabes proprie mezereon vocant, sit simplex species secundum Dioscoridem, Galenum, & Paulum, ac Plinium; qui omnes chamæleontem album & nigrum sui generis herbas fecerunt, à chamælea, id est mezereon frutice, differentes. Hunc eundem erro-

rem repetens Avicenna etiam 2 can. in littera K: Chamæleon (inquit) est species de mezereon, nigra, mortifera; eodem tamen lib. 2 Avicenna, de chamæleonte, tam albo, quam nigro, seorsum loquitur, & illas narrat proprietates utriusque, quas etiam capite de mezereon, id est chamælea, diversis ejus speciebus assignat. Ait præterea eodem capite de mezereon, quod omnes species administrantur ad morfeam, & albaras, & lentigines linatæ exterius, & quandoque admiscetur sulfur, qui tamen medicinæ usus uni tantum chamæleonti nigro competit, ut non modo Dioscorides, sed etiam ipse Avicenna in littera K, capite de chamæleonte, testificatur. Subjungit etiam Avicenna quod omnes species ejusdem mezereon administrantur ad impetiginem, & ulcera sordida cum melle, & eradican cortices. Hoc quoque dictum falsum est, sicuti prius, quia ista proprietas purgandi ulcera sordida, & quæ escaram habent, cum melle, non est chamæleontis albi, vel nigri, quos eo capite Avicenna falsò innuit esse species mezereon, sed chamæleæ tantum, ut habetur ex Dioscoridis & Galeni pariter auctoritatibus. Hunc errorem continuans Avicenna etiam 4 can. accidentia, atque remedia, quæ chamæleontis nigri radici venenatæ, à Paulo assignantur, ipse ad mezereon, id est chamæleæ, subscribit. Et hoc est quod præcipue probare intendebamus, eodem modo errasse Avicennam ixon, id est viscum, pro ixiâ veneno 4 can. inter venena numerando, sicuti eodem in libro pro chamæleonte nigro, mezereon, id est chamæleam, eodem nominum propinquitate deceptus accepit. Sed & sicuti Avicenna de mezereon in pluribus locis scribens, sibi ipsi non constat, quia aliquando facit chamæleontem album, & nigrum esse species mezereon, & de ipsis, una cum chamælea, eodem capite agit, aliquando seorsum de chamæleonte albo, & nigro pertractat, ita ixiâ venenum, 4 can. ad diversa capita refert, alterum de visco de quo supra disseruimus, alterum de thephissâ quam gummi rutæ montanæ interpretatur, hic quoque multis sese erroribus implicans. Primus error est falsæ expositionis, qui etiam 11 can. invenitur, capite de thephissâ, ubi thephissam

phisiā pariter gummi rutæ sylvestris exponit; quem etiam errorem, ex parte secutus est in quodam commentario Montagnana in quo homini leproso consulit, & jubet applicari remedium ex serpente nigro factum, cum quo thephisiā humida, id est recens conjungi debet. Thephisiā autem Montagnana exponens, ait quod est ruta sylvestris, quæ si desit, vice ejus fativā sive domesticā rutā apponi præcipit. Verum si Montagnana, capite de thephisiā 2 can. cum capite de taphiā apud Dioscoridem contulisset, procul dubio intellexisset, hoc nomen thephisiā esse apud Avicennam depravatum, & pro taphiā scribi thephisiā; unde ex errore scripturæ etiam falsa expositio habuit originem. Ex eodem Dioscoride discere Montagnana potuisset, taphiā alio nomine, non rutā sylvestrem, sed ferulam potius sylvestrem nominari. Secundus error est apud Avicennam, quia quos effectus Dioscorides, Paulusque, ixiæ veneno tribuunt, eosdem ipse thephisiæ, id est gummi rutæ agrestis attribuit, non animadvertens quod de eodem ixiæ veneno, capite de arabe, id est visco, eodem in libro scilicet, 4 can. paulo post erat tractaturus; siquidem capite de thephisiā scribit hæc verba: Hæc est guma rutæ montanæ, & quandoque sentitur in sapore ejus sicuti sapor albedarogi, & est calida, & accidit illi qui bibit eam, retentio eorum omnium quæ currunt ex utrisque viis, & apostematur lingua, & accidunt rugitus, & inflatio. Quæ omnia signa etiam scribit Dioscorides, in his qui ixiā venenum biberint. Tertius error est, & quidem multo prioribus gravior, quoniam Avicenna ipse sibi ipsi in thephisiā contradicit; nam 2 can. capite de thephisiā scribit, quod in radice ejus, & corticibus ipsius, & lachryma ejus est solutio; 4 autem can. de eadem thephisiā, id est gummi rutæ montanæ, inter venena tractans (ait) quod accidit ei qui bibit ipsam, retentio eorum omnium quæ currunt ex utrisque viis: quare, cum solutio, atque retentio superfluitatum, sint effectus contrarii, liquet illa quam in verbis Avicennæ notavimus contradictio. Hæc autem à nobis, de thephisiā obiter dicta sunt, partim ut ostenderemus quot nostri temporis medicina erroribus involva-

tur, Medicis junioribus Avicennam in illa Principem statu-entibus, & multa quæ idem Avicenna scripsit, sine ullo rationis examine, pro vero admittentibus, quemadmodum de Montagnanâ Medico suo tempore illustri, paulo antè significavimus; partim ut tibi una manifestarem id quod etiam ab initio insinuavimus, difficillimum esse quid sit ixias apud Avicennam & Medicos juniores illum sequentes, indicare; quandoquidem Avicenna in hoc veneno videtur ambiguus, modo viscum, modo thephisiam, id est gummi rutæ montanæ, ipsum appellans: unde & quidam recentiores de venenis tractantes, duo capita faciunt ad Avicennæ imitationem, alterum de aucupum visco, quod venenum non est, vel ut sit, non tamen ixias, de quo videtur Avicenna de visco agere voluisse, quandoquidem non modo eadem signa (licet non omnia in visci notat potione) quæ Dioscorides in haustu ixix veneni, sed etiam eadem ferè remedia contra ipsum scribit; alterum de gummi rutæ sylvestris, sive montanæ, quod gummi nusquam terrarum invenitur. Est enim error, ut diximus, Avicennæ quem illi iidem, quos statim antea tetigimus Medici recentiores in suis de venenis tractatibus animadvertentes, fatentur gummi rutæ agrestis, esse gummi taphiæ. Verum isti præter violentam expositionem, quia taphiam rutam agrestem nominari apud nullum Auctorem quem sciam, nisi apud Avicennam legitur, in alterum multo majorem incidunt errorem, in illam videlicet contradictionem quam nuper Avicennæ objectavimus. Gummi enim taphiæ (ut inquit Dioscorides) purgat potenter superius & inferius; adeo ut, juxta eundem Dioscoridem, dosis quæ drachmam unam excedit, sit periculosa. Gummi autem rutæ agrestis de quo quarto canone inter venena Avicenna agit, intus assumptum vim habet retinendi omnia quæ currunt ex utrisque viis, ut iisdem verbis Avicenna testatur.

De turbit.

De turbit autem de quo in chirographo quæris, difficile est etiam quo nomine apud Dioscoridem censetur, determinare;

turbit enim est nomen barbarum. Barbari autem auctores de ipso varie loquuntur ; aliud siquidem de ipso scribit Serapio, aliud Mesues. Quare si à me petas quid sit apud Dioscoridem turbit à Serapione descriptum, possum tibi sine aliqua hæsitatione respondere, esse tripolium, licet hoc nomen apud Serapionem allegantem in eo Dioscoridem, sit depravatum ; namque de tripolio Dioscorides ac Plinius scripserunt, quod in maritimis nascitur locis, ubi allidit unda, neque in mari, neque in sicco, folio isatidis crassiore, palmeo caule in mucrone diviso, radice alba, odorata, calida gustu, &c. Hæc eadem Serapio de turbit scribit, quod caricamum vitiose, ut diximus, pro tripolio nominant, de quo vel codicis, vel Auctoris errore minus sit admirandum, quando & apud Plinium non tripolium, sed trifolium potius corrupte legitur, adeo ut Simon dubitaverit an sit idem caput de trifolio apud Plinium, & de tripolio apud Dioscoridem, & de turbit apud Serapionem. Pandectarius autem duo capita scripsit, alterum de tripolio, secundum Dioscoridem, alterum de turbit, secundum Serapionem ; quasi turbit apud Serapionem sit aliud à tripolio apud Dioscoridem : qui forte error Pandectarii, una cum Simonis dubitatione, inde etiam habuere occasionem, quoniam in Latino Dioscorides, cujus verba citat Pandectarius, scribitur trifolium habere folia similia apio ; cum Dioscorides tradat esse similia isatidi herbæ, hoc est illi quam vulgo *guadam* appellamus, quæ in usu tinctorum celeberrima est. Apud Serapionem autem hæc similitudo, neque ad apium, neque ad isatidem refertur, sed ad quamdam plantam quæ *arasatis* nominatur, quod verbum puto apud Arabes esse corruptum, & pro isatide, *arasatin* scribi, sicuti etiam apud Plinium non folio isatidis, sed folio satis crassiore, palmo itidem vitiose, scriptum invenitur. Qui quidem locus fuit à me pridem in libro de Plinii atque aliorum Medicorum erroribus castigatus. Si autem à me quæris quid sit *turbit*, quod describitur à Mesue, apud Dioscoridem, dicere oportebit *turbit* illud Mesue non esse tripolium apud Dioscoridem, sed radicem alicujus herbæ habentis succum

lacteum, acutum, ex genere tithimalorum, seu lacticiniorum (ut juniores Medici loquuntur) tale enim est turbit, quod describitur à Mesue, non habens folium simile isatidi, sed ferulæ potius. Hæc enim sunt ejus verba (ut nosti) : Turbit est radix herbæ cujus folia sunt sicuti folia ferulæ, minora tamen, & est ex habentibus lac. Quocirca Actuarius, gravis apud Græcos auctoritatis Medicus, multum tamen Galeno, ac Paulo, ætate posterior, qui multas Arabum medicinas illorum nominibus memorat, inquit *turbit* à Barbaris vocitatum esse radicem plantæ quæ à Græcis *pitiufa* vocatur. In qua etiam opinione quidam alii Græci, præter Actuarium, fuisse videntur qui, capite de *pitiufa* apud Dioscoridem, ubi de radice fit mentio, verba illa interferuerunt, quæ non puto esse Dioscoridis, sed glossema potius *ἢ καλοῦσιν τουρπιτ*, id est quam radicem, scilicet *pitiufæ*, vocant *turbit*. Sed contra hoc est, quod hæc eadem radix à Serapione, non *turbit*, sed *sebram*, id est *esula*, nuncupatur; quod palam fiet conferenti ea quæ Serapio de *sebram* ex Dioscoridis atque Galeni pariter scripsit auctoritate, omnibus his quæ iidem Græci Auctores de *pitiufa* proderunt. Quamvis Avicenna de capite *sebram*, aliud potius videatur describere, quam radicem *pitiufæ*, immo si verba Galeni lib. 8 de simplici medicina in *pitiufa* attendimus, & alia comparia 2 can. capite de *mezetegi* ab Avicenna scripto, liquido apparet, quod *mezetegi* apud Avicennam sit *pitiufa* apud Dioscoridem: itaque necessarium sit alterum duorum, vel *sebram* non esse *esulam* apud Avicennam (intelligendo per *esulam* radicem illius herbæ quam Græci *pitiusam* vocant), vel Avicennam duobus capitibus 2 canone de eadem radice fuisse locutum, scilicet capite de *sebram*, & capite de *mezetegi*. Eadem ejusdem medicinæ repetitio superflua est apud Serapionem; nam capite de *tithimalo*, ultimo loco nominat speciem *tithimali* quæ dicitur *piti*; vult autem dicere *pitiufa*. Eadem enim de ea scribit, quæ de *pitiufa* Dioscorides; paulo infra aliud caput scribit de *sebram*, & in eodem allegat Dioscoridem, quasi *sebram* alia sit à *pitiufa* medicina. Sed neque illorum opinio est omittenda, qui putant *turbit*

esse radicem herbæ quam vulgo soldanam nominamus, passim in locis maritimis proveniente. Hanc tamen opinionem esse falsam, nos ita probamus: Soldana herba, vel ejus radix non est turbit à Serapione descriptum, quia illud turbit est tripolium apud Dioscoridem, & habet folia similia isatidi, ut nuper ostendimus. Soldana autem herba non est tripolium apud Dioscoridem, sed ad aliud caput refertur, ut mox ostendemus. Item soldana herba habet folia quadamtenus hederæ similia, vel aristolochiæ rotundæ; turbit autem à Serapione descriptum, sicuti etiam tripolium apud Dioscoridem, habet folia similia isatidi. Eadem ratione probatur soldanam herbam non esse turbit descriptum à Mesue, quoniam istud turbit habet folia similia ferulæ, ut etiam antea dictum est; soldanæ aut folia sunt omnino à ferulæ foliis differentia. Simili argumento in libro de morbo Gallico contra Gentilem probavimus, soldanam herbam non esse cachilem apud Serapionem, quoniam cachile, secundum eundem Serapionem, habet folia nasturtii, quæ nullam præ se ferunt foliorum soldanæ similitudinem. Hic autem uberioris doctrinæ gratiâ, super adjungimus auctores Arabes; soldanam herbam, neque ad caput de cachile, neque ad caput de turbit retulisse, sed Græcorum imitatione ad caput de caulibus. Est enim soldana herba vulgo à nobis dicta, illa quam Dioscorides atque Galenus brassicam marinam appellant; quod liquido apparebit, si quis invicem contulerit ea quæ in herba soldana oculis intuemur, & quæ de brassica marina Dioscorides scribit. In hac tamen herba mihi videntur auctores Arabes eatenus aberrasse, quatenus de caule domestico, atque sylvestri, ac subinde marino, eodem capite continuatim tractaverunt, tanquam hæ omnes forent ejusdem generis proximioris species, quod de sylvestri quidem, atque domestico caule concedi posset, quoniam tantum sativi, atque sylvestris differentiis distant. De marino autem caule nequaquam, qui omnino ab aliis duobus diversificatur, ut non modo Dioscorides, sed etiam Galenus testificantur, quorum Auctorum sententiâ brassica marina, & brassica sativa, vel etiam sylvestris æquivoce dicuntur.

Putasse autem Arabes caulem sativum, atque sylvestrem, ac præterea marinum quamdam habere inter se, non modo figuræ, sed etiam naturæ affinitatem; eo constat argumento quod omnes eodem (ut diximus) capite complectuntur; & præter hoc, etiam verba Serapionis idem ostendunt, qui de caulibus marinis ita scribit: Marini caules sunt longinquiores à similitudine domesticorum, quum scilicet sint caules agrestes. De illis enim statim antea locutus erat: Avicenna insuper tres hæc species, etiam effectuum communitate consociat, ut cum, 2 can. capite de caulibus scribit in hunc modum: Sylvestris, marinus, ac domesticus maturat flegmones & duritias, qui quidem effectus à Dioscoride cauli sativo, atque sylvestri ex parte assignatur; marino autem cauli à nemine adscribitur, & nulla experientia comprobatur. Verior autem est Græcorum opinio à nobis tacta, quod caulis agrestis, atque sativus tantum modo sint figura, colore, & naturæ proprietatibus similes, nisi quod agrestis est albior, & calidior, & siccior, sicuti omnes aliæ plantæ sylvestres sunt in eodem genere sativis, secundum has duas qualitates (ut inquit Galenus, fortiores: marina autem brassica penitus ab illis ambabus evariat. Hæc ideo in Arabicis auctoribus notanda censuimus, nequis putaret nos soldaniam herbam, ut illi fecerunt, forte quid esset apud Dioscoridem atque Galenum brassica marina nescientes, inter brassicarum species connumerare.

Sed quoniam multa interferuimus, ut te pleniori officio demerere, jam ad illud redeamus de quo præcipue ab initio quærebatur, quid sit *turbit* apud Dioscoridem. Forte autem in tantum Arabum auctorum, tum etiam Latinorum, super hac medicina opinionum diversitate, melius quæreretur, quid sit apud Dioscoridem radix illa quam pro *turbit* Officinæ vendunt. Ego quidem diu, multumque laboravi ut herbam virentem viderem, cujus radix *turbit* nuncupatur; nam qui radicem tantum aridam ad nos afferunt, neque ubi nascatur; neque quali folio, aut flore *turbit* insigniatur, sciunt dicere, nisi quod unus tantum Pharmacopola id mihi de flore *turbit* est testificatus, quod de folio tri-

polii scribit Dioscorides, quod videlicet mane candidus, meridie purpureus, vespere phæniceus appareat. Quod si mihi fuit vere relatum, procul dubio turbit quo nos utimur, est tripolium apud Dioscoridem; sed quoniam hoc de flore miraculum vix forte ipsi Dioscoridi credatur, nedum alicui Pharmacopolæ, omnino satagendum ut folium ipsum viride inspiciamus, & an sit folio ifatidis, aut ferulæ simile, vel etiam neutro, diligentius consideremus. Fieri enim potest ut radix illa quâ utimur, neque sit turbit Mesue, neque etiam turbit Serapionis, tantam video in his rebus incuriam, quæ sunt in usu frequentissimo Medicorum. Siquis enim dixerit esse turbit Serapionis, illud objicere possumus, quod turbit apud Serapionem est idem quod tripolium apud Dioscoridem. Radix autem tripolii, secundum eundem Dioscoridem, odorata est; quâ vero nos utimur pro radice turbit, omnino caret odore. Si vero alter asserat hanc esse turbit descriptum à Mesue, cum sit illud turbit, secundum eundem Mesuem, ex genere habentium lac, seu lacticiniorum (hoc est) earum plantarum quæ habent lac maxime acutum; interrogabimus ipsum, quodnam tandem erit ex his quæ à Dioscoride, vel Serapione describuntur; an aliqua species tithimalorum? sunt autem septem, vel 8, sed nulla earum esse potest turbit à Mesue descriptum; nulla siquidem ex illis habet folia similia ferulæ, qualia habet turbit à Mesue designatum, ut constat ex Dioscoride, & Serapione, singulas tithimalorum species per folia, ac flores, & reliquas proprietates describentibus. Sed neque lathiris est, quam juniores Medici *catapuciam minorem* vocant, Avicenna aut *mendanam*, ut constat ex iis qui de lathiri Dioscoridis & de mendana Avicennæ similia scripserunt; neque *peplios*, de qua Dioscorides agit inter alias quæ lac acutum emittunt. Hujus enim radix inutilis est, ut inquit Dioscorides, & de hac quoque Avicenna agit 2 can. sub nomine *bebilis*, capite diverso à capite de turbit: eadem ratione neque *peplion* (id est) portulaca sylvestris; nam hanc quoque Avicenna 2 can. *bilamon* nominat. Translatio autem librorum Hippocratis de regimine acutorum,

felicinium vocavit, & non radice, sed folio, vel fructu, ad usum medicinæ adhibetur. Habet etiam folia similia portulacæ, unde illi nomen, non autem ferulæ, sicuti turbit descriptum à Mesue. Denique per singulas species earum plantarum quæ succo lacteo & acuto manant discurrendo, non videtur cuiquam earum descriptio turbit, quæ apud Mesuem reperitur, convenire. Forte autem, neque vere scribitur à Mesue turbit esse è genere earum quæ lac habent; siquidem hic idem Auctor inquit mezereon esse plantam lacticiniorum majorem, quæ tamen planta ab Arabibus mezereon nominatur, eadem à Græcis chamælea vocatur; ut constat conferenti caput de chamælea apud Dioscoridem, cum capite de mezereon apud Serapionem, & etiam apud Avicennam, nisi quod Avicenna etiam ipse, licet sub nomine mezereon, chamæleam describat, quam constat non esse de numero lactariorum, sive lacticiniorum, inquit mezereon esse lacticinium magnum; ut videantur Arabes, Avicenna præsertim, ac Mesue; capite de mezereon, in duplicem errorem incidisse; & quod mezereon, quæ à Græcis chamælea vocatur, inter lacticia posuerunt, & quod chamæleontem album & nigrum cum chamælea, sive mezereon, confunderunt; nam Mesuem quoque non fuisse secundi hujus erroris expertem, probari potest ex his quas ipse mezereon in fine capitis tribuit proprietates, quas non chamæleæ, quam Arabes mezereon vocant, sed chamæleonti potius albo, vel nigro Dioscorides assignavit. Quæ enim de mezereon Mesues scribit, quod interficit lumbricos, & quod collutio ex aceto ejus confert dólora dentium, & quod fit unguentum ex eo ad scabiem bonum, & linimentum ex eo, & sulfure delet morfeam, albaras, & lentigines, sunt fere proprietates quæ chamæleonti albo & nigro, non autem chamæleæ, id est mezereon, à Dioscoride tribuuntur. Serapio vero, etsi capite de mezereon similem fecerit confusionem chamæleontis, & chamæleæ, ut, cum de ixia verba faceremus, ostendimus, in eo tamen magis est, quam Mesues, Avicenna probandus, quod mezereon haudquaquam fecit ex genere lacticiniorum, & quod

quod

Verum mezereon, hoc est chiamæleam, agnoscunt, sciunt eam non habere lac. Dixi autem verum mezereon, quod à Græcis chamælea dicitur, quia apud nonnullos Arabes, Joannem scilicet Serapionem, veluti Simon annotavit, mezereon est mirdane, vel mendane, quæ autem mendane ab Avicenna vocatur, est lathiris apud Græcos, & catapucia minor apud Medicos juniores quam certum est non esse mezereon, neque ab Avicenna, neque à Serapione, neque etiam à Mesue designatum, ut satis constare ex variis descriptionibus arbitramur, & quia aliud caput de mendane, aliud de mezereon, Serapio atque Avicenna scripserunt. Non solent autem auctores Arabes duo capita sed unum tantum de eadem simplici medicina scribere, nisi forte, nominum varietate decepti, quæ una sit, geminam eam crediderint. Quod de Avicenna supra dubitavimus, ut forte de esula duobus capitibus egerit, & capite de sebram, & altero de mezetegi, hunc liquido errorem in Serapione deprehendimus, qui capite de tithimalo loco, ultimo, nominat speciem tithimali, quæ dicitur *prias*, vult autem dicere *pitiusa*, cujus radicem quidam esse *turbit* (ut supra ostendimus) existimaverunt. Et paulo infra aliud caput scribit de sebram, in quo easdem tribuit ipsi proprietates quas *pitiusa* Dioscorides, neque meminit se de eadem planta, etiam inter species tithimalorum fuisse locutum. Supra autem diximus, ut ad id propter quod hæc omnia subjunximus revertamur, *turbit* apud Serapionem esse *tripolium* apud Dioscoridem, quod quidem Serapio, neque ipse mezereon, sicut neque *tripolium* Dioscorides lacticiinis annumeravit. Simoni autem Genuensis, in littera L, ubi de lacticiinis facit mentionem, etiam *tripolium* inter ista collocavit. Quia enim Mesues ponit *turbit* inter lacticina, *turbit* autem apud Serapionem est planta, quam Dioscorides vocat *tripolium*, nesciens Simon hoc nomen *turbit* apud duos Auctores æquivoce dici, apud alterum de planta habente lac, & folio ferulæ simili, apud alterum de planta carente lacte, & folium isatidi, id est guado simile gerente, propter verba Mesuæ de *turbit*, *tripolium* quoque inter lacticina communeravit. Vide quot diffi-

cultates, & quidem inexplicabiles, occurrunt Medicis junioribus, Arabum auctorum doctrinam sequentibus, ob eorundem Auctorum non modo à Græcis, sed etiam à seipsis discordantiam. Quare nulla alia inter tot, quæ de simplicibus medicinis habentur ambiguitates reliquitur via, nisi ut ad sensum judicem confugiamus; & si plantam virentem habere possumus, cujus radix pro vero *turbit* affertur, nunquid sit ex genere lactiniorum, vel alia, discutiamus.

De buglossa.

De buglossa autem de qua quæris, an ea qua pro buglossa utimur, sit vera buglossa, si tibi quod sentio respondero, vereor ne sicuti tu admodum docte dubitasti, ita ego nimium proterve videar universam nostri temporis medicinam evertere; nam si probare contendero buglossam, quam Medici juniores ad usum medicinæ adhibent, non esse veram buglossam, cur etiam, inquiet aliquis, lactucam qua vescimur, veram esse lactucam non inficiaris? Non ita scilicet sumus animati; absit enim à nobis tanta temeritas, ut omnia juniorum Medicorum placita velimus demoliri; sed sicuti multa eorum probanda censemus, ita plura sunt in quibus Auctores veteres magis sequendo judicamus, atque in illis præsertim in quibus iidem Medici juniores invicem videntur dissentire. De boragine Simon Genuensis, in littera B, ita scribit: Borago herba nota, cibo apta & medicinæ & flos, & folia, & semen, buglossa dicitur, species ejus sylvestris. Non reperio aliquem Auctorem authenticum facientem capitulum de utraque, si scribit de una, non scribit de alia, hæc ille. Pandectarius autem aliter sentit, nam 2 capite scribit alterum de boragine in quo allegat Dioscoridem, alterum de buglossa in quo citat Serapionem & ejusdem Dioscoridis auctoritate de buglossa loquentem. Montagnana vero in quodam consilio scribit hæc verba: Borago autem non placet, quia planta multum ventosabilis, & ventosativa, quod ostenditur propter multitudinem eructuationum quas efficit, & licet ponatur temperata, quia est species buglossæ qua tempe-

rata est; de ea parum ab auctoribus scribitur, & plura de ea creduntur, quam ratione, & auctoritate verificari possint: Avicenna tamen de ea nihil dixit. Vide quanta sit istorum Auctorum discordia, alter dicit nullum Auctorem de utraque, scilicet de boragine & de buglossa, loqui; alter super ambabus herbis citat Dioscotidem; alter facit buglossam speciem boraginis sylvestris; alter boraginem buglossæ, tanquam generi, subjicit. Avicenna quoque 2 can. capite de lingua bovis notat sui temporis Medicos, quod non vera buglossa uterentur, sed alia quæ non habet easdem utilitates; quare in tanta Medicorum tum Latinorum, tum etiam Arabum de herba buglossa controversia, quid mihi videatur aperiã. Primum istud pro confesso habetur, buglossam Græco interpretamento linguæ bovis assimilari: duæ autem sunt herbæ linguæ bubulæ, atque ideo etiam invicem similes, altera à nobis linguæ bovis, altera borago nominatæ, sed duæ quoque herbæ itidem linguæ bubulæ. Buglossa autem apud Avicennam, est eam sanè herba quam nos vulgo boraginem nominamus.

Nunc cicerbitæ quæstionem tangamus. Profecò ita sonchum descripsit Dioscorides, ut dubitari non possit, sonchum apud Græcos esse herbam quam Latini cicerbitam vocant; sed præterea Plinius una cum Dioscoride, tot hujus herbæ usus enumerat, ut me aliquando pudeat nostri temporis Medicorum qui tantum illa remedia probant, quæ magno impendio parantur, quibus meliora aliquando pauperrimus quisque cœnat, ferè tamen, de quo nos etiam magis pudere oporteat, non Indicas atque Arabicas, sive externi orbis quærunt medicinas, sed quas Natura illa omnium rerum parens vulgo etiam exposuit. Mustella pugnatura contra serpentes pastu se cicerbitæ munit, atque inter pugnandum eodem crebro repetito se refovet. Compertum est hoc, apud multos qui dimicationem consertam videre. Nos theriacam contra venena ab Ægyptiis magno emimus pretio, cujus potissimam partem, quam basim vocamus, illi adhuc ignorant, præter multa alia simplicia medicamenta, ad eandem compositionem necessaria, quæ nostra hac ætate, neque à Græcis, neque à Latinis,

nedum à Barbaris cognoscuntur, quorum etiam vel unius defectus, si Galeno Medicorum Principi credimus, potest totam compositionem corrumpere. Naturæ vero opera sunt absolutiora, inventu facilia, nisi ob hoc ipsum vilescerent. Sonchum autem, sive cicerbitam, cujus occasione hæc interposuimus, magnam habere contra venena, sed præcipue scorpionum, efficaciam, testantur tum Dioscorides apud Græcos, tum etiam Plinius apud nos, & ex recentioribus Conciliator qui lactucellam, per quam, puto, cicerbitam intelligit (quæ ut etiam inquit Plinius, lactucæ similis est, nisi spinosa foret), septem aliis herbis annumerat, quæ theriacæ æqualem habent contra venena proprietatem. Atque insuper Avicenna apud Arabes, si modo cicerbita sit herba, quam ille 2 can. taraxacon nominat, ut scio plerosque ætate nostra Medicos celeberrimos, ac præsertim Gerardum Veronensem existimasse. Nolo enim ego nunc de isto decernere, quod dudum opus ad hoc ipsum destinavi, ad declarandum scilicet nomina Arabica, quæ 2 can. apud Avicennam scripta inveniuntur, quod idem opus forte maturius absolvemus, quando te hoc quoque non minus cupere, quam illa quæ nuper à nobis explanata sunt, intelleximus, si tamen tuam in hac re aviditatem plusculum fuerimus commorati, æquo animo patieris, futurum illud maxime sperans, quod tibi in hac epistola contigit, si modo epistolæ nomen meretur, quæ ferè ad voluminis magnitudinem excrevit, quæ quanto tardius, tanto majori cum fœnore est tibi reddita. Reliquum est, quo tuis quæsitis omni ex parte satisfiat, ut etiam de cicercia respondeam. Hoc leguminis genus vulgo cicerciam nominatum, à Plinio, lib. 18, cap. 12, cicercula nuncupatur; à Theophrasto autem lib. 9 de plantis, & à Galeno eundem Theophrastum allegante lib. 2 de alimentis lathiron, hoc enim verbum Theodorus Græce Latineque doctissimus in translatione Theophrasti cicerculam interpretatur.

Vale, Ferraria, Calendis Februariis. M. D. IV.

I N D E X

OPERIS LEONICENI VINCENTINI.

- E**RROR Plinii putantis lunam esse majorem terra, pag. 296
*Error Plinii nominis vicinitate decepti, multas herbas folium
prasi, id est porri, habere dicentis, quas Græci auctores nam
porri, sed prasii, id est marrubii folio pinxerunt,* 298
*Error Plinii putantis leucographida esse herbam, quæ tamen est
species lapidis,* ibid.
Error Plinii de flore tripolii, miraculum flori polii adscribens,
ibid.
*Error Plinii folium papaveris Heraclii, non struthio herbæ, sicuti
Dioscorides, sed passerii potius simile facientis,* 299
*Error Plinii empetro herbæ vim purgatoriam habenti, alterius
empetri, quæ saxiphrage nominatur, proprietates assignantis,*
300
*Error Plinii folium herbæ britannicæ, alteri, scilicet betonicæ, ad-
scribens,* ibid.
*Error Plinii parthenium herbam, quæ alio nomine muralium di-
citur, cum parthenio altera, quæ vocatur etiam chamæmelon,
confudentis,* ibid.
Error Plinii aristolochiæ proprietates radici cyclamini assignantis,
300
*Error Plinii intybi speciem, cichorium à Medicis nominatam,
cum heliotropii generibus confudentis,* 301
*Error Plinii herbam fragra ferentem, cum pentaphyllo confun-
dentis,* 303
*Error Plinii adarcen, quæ salfugo est harundinibus adherens,
inter species harundinum connumerantis,* 303
*Error Plinii Lemniam rubricam à Lemnia sphragide, seu terra
sigillata non distinguentis,* ibid.

- Error Plinii cisthon (id est herbam ladaniferam) cum cisso (id est hederam) confundentis ,* 304
- Error Plinii putantis glastum herbam infectivam , esse ab isatide differentem ,* 307
- Discordia Auctorum Arabum in descriptione eupatorii ,* 309
- Error Avicenna ac Serapionis in herbâ isatide , quam nigel Arabice nominarunt ,* *ibid.*
- Error Simonis in succo herba , quâ panni tinguntur ,* 310
- Quid sit indicum , secundum Dioscoridem & Plinium ,* *ibid.*
- Error Pandectarii in herba isatide , quam putavit esse radiculam ,* 311
- Error Plinii in echi & alcibio , quas duas herbas putavit , cum tamen una sit ,* 312
- Error Medicorum recentiorum putantium serpentem , quem nominant tirum , cujus carnes in theriaca recipiuntur , esse serpentem peregrinum , qui tamen in Italia nascitur , Latine vipera , vulgo autem marassus , seu scurctio nominatus ,* 313
- Error Avicenna , atque Gentilis ejus expositoris , putantium tirum esse serpentem diversum à vipera ,* 315
- Errores plures in compositione theriaces , quam scribit Avicenna , partim ipsius Avicenna , partim Gentilis ejus expositoris ,* 316
- Error Nicolai pro aspalatho , quem Arabes darsifisam nominant , coralos ponentis in theriaca , & declaratio quid sit aspalathus ,* 320
- Error Avicenna in amaraco herba , quam dicit esse alacoen albam ,* *ibid.*
- Error Avicenna miscentis in quadam compositione theriaces allium sylvestre pro scordio herba ,* 321
- Qualis herba sit scordion , secundum Dioscoridem ,* *ibid.*
- Error Plinii in centunculo herba ,* [322
- Error Plinii in lagine & lasine ,* *ibid.*
- Quid sit tenue scamonium , de quo Plinius ,* *ibid.*
- De elxine & convolvolo ,* 323
- De ligustro , quam Græci cypron appellant , & error quorundam*

I N D E X.

<i>Litteratorum de flore ligustri apud Virgilium,</i>	521 ibid.
<i>Error Avicenna multas herbas figura & natura diversas uno ca- pite confundentis,</i>	ibid.
<i>Error Plinii duobus arctii generibus nomen personata accommoda- dantis, cum unum tantum sit quod personata nominatur,</i>	325
<i>Error Plinii descriptionem unius herbe alteri accommodantis,</i>	326
<i>Dubitatio Plinii de oxymyr sine, numquid sit myrthus agrestis aut ruscus, de quo tamen non fuit dubitandum,</i>	327
<i>Error crassus Serapionis putantis oxymyr sinen, id est ruscum esse arbusculam ferentem cubebas,</i>	ibid.
<i>Error alter Serapionis & Avicenna simul putantium carpesion, de quo Galenus loquitur, esse cubebas,</i>	ibid.
<i>Error Avicenna male carpesii similitudinem referentis,</i>	328
<i>Error Plinii putantis lolium ab era differre, & similiter ave- nam ab egilope,</i>	ibid.
<i>Error Plinii putantis nardum Celticam & saluncam esse herbas diversas,</i>	ibid.
<i>Error Plinii in sio & silao,</i>	329
<i>Error Plinii credentis cinabarim esse sanguinem draconis; quid sit minium & cinabaris,</i>	330
<i>Error Medicorum, per armel que miscetur pilulis ex hermodac- tylis, cicutam intelligentium,</i>	331
<i>Error Arabum in lapide lazuli & lapide Armeno,</i>	332
<i>Hesitatio Avicenna in cicuta herba vulgari,</i>	334
<i>Error Avicenna scribentis de napello, & turdis id quod Galenus de cicuta restatur & sturnis,</i>	ibid.
<i>Error Avicenna cicutam hyosciamon nigrum nominantis,</i>	335
<i>Error Avicenna gummi rute agrestis cum ixia veneno confunden- tis,</i>	336
<i>Defenditur Theodorus Gaza quod raphanum agrestem rectè potuerit pirum Latine dicere; reprehenditur autem quod idem raphani genus etiam caricam nominaverit,</i>	345
<i>Error Theodori in centaurii majoris radice, quam fel terra nomi-</i>	

- navit, cum tamen dulcem habeat saporem,* 346
- Error Conciliatoris dicentis centaureum majus fuisse sua aetate incognitum, cujus tamen radice ipse Conciliator sæpè in usu Medico usus fuerit, sed nesciens esse radicem centaurei majoris,* 347
- Error Theodori thryalidem herbam bibinellam interpretantis, scolopendrium autem linguam cervinam,* *ibid.*
- Quid sit thryalis herba antiquis Medicis, atque Philosophis, & quo nomine nunc vulgo nuncupetur,* *ibid.*
- Quod herba scolopendrium non sit ea quam nos linguam cervinam dicimus, sed alia potius,* *ibid.*
- Error Theodori milon arborem taxum interpretantis,* 348
- Error Plinii milon arborem inter fraxini species collocantis,* *ibid.*
- Error Theodori chamædaphnen unicam pervincam interpretantis,* *ibid.*
- Error Theodori aparinen lappam interpretantis, & cisthon hederam. Qui omnes Theodori errores à Plinio habuere occasionem,* *ibid.*
- Error Plinii in æra, ac lolio, ægylope, ac avena confirmatur. Sic in glasto, & isatide, personatia, ac persolata, echio, & alcibio, heliotropio, lasine; sio, ac silao similis error adstruitur,* 358 & seq.
- De sigillo Lemnio quod terram sigillatam neoterici vocant,* 368
- De cinabari; quod sit metallum potius, quam sanguis animalium ex plurium Auctorum probatur auctoritate,* 369
- Error Plinii in æra, & ægilope confirmatur,* 374
- Quot modis planta strangulentur, secundum Theophrastum,* 375
- Quæ sint propria vitia quarundam frugum, secundum Theophrastum & Galenum pariter,* 379
- Notatur Plinius & Theodorus, qui ad Plinii imitationem aparinen herbam, lappam Latine dixerit,* 383
- Pelecinon esse vitium lentis, etiam sicui aphaces, Plinium non male scripsisse defenditur ex Galeni auctoritate,* 384
- Error Plinii in teramno & ateramno, quæ esse nomina herbarum existimavi*

- existimavit, cum sint duo leguminum affectus, unde vel tetamna, id est coctilia, vel ateramna, id est incoctilia nominantur, 385*
- Error Plinii avenam maximè nudam describentis, quam Theophrastus multis contegi runicis nobis insinuavit, 387*
- Error Plinii in loto & agilope herbis, quas, nisi post annam ex suo semine nasci, male Theophrastum interpretando, scripsit, 388*
- Error Plinii in flore herbae lismachium nominata, & quo nomine eadem herba à nostris celebretur, 395*
- Error novi expositoris Avicenna in herba tinctorum citrina, quam Avicenna sic nominat, tertio canonis, capite de hulceribus intestinorum, 397*
- Error juniorum Medicorum pro glaucio, vel memite, papaver cornutum accipientium, ibid.*
- Error Avicenna & expositorum recentiorum Avicenna in radice herbae, pedis corvini nominata, 398*
- Error Avicenna napellum venenum exitiale propinantis, & radicem pentaphylli medicinam perniciosam nominantis, quae tamen est medicina salutaris, & valens contra venena, 399*
- Herbam quam nostri herbarii pedem corvinum nominant, quo nomine prisci vocaverint, 401*
- Herba coronopus, id est pes corvinus à Gracis Auctoribus nominata, quo nomine à Romanis, seu à Plinio & Apuleio appelletur, & quod nomen etiam in vulgo habeat, 402 & seq.*
- Error Plinii in multis herbis, & animalibus, atque metallis, de quibus sub Gracis interdum nominibus, interdum Latinis agens, fecit videri diversa, quae tamen sunt eadem, 405 & seq.*
- Error Plinii in phalangio, quod reptile dicit fuisse Italiae ignotum, cum tamen in Apulia parte Italiae nascatur, vulgo tarantula nominatum, 409*
- Sub quo nomine Avicenna de tarantula inter reptilia venenata scripserit, & error juniorum Medicorum male eam scorpionibus annumerantium, 411*
- Hermolaas in epiglosse, arteria, & gula defenditur, & Plinii*

- patronus accusatur male Plinianum codicem emendans, & quomodo eo in loco Plinii verba legi debeant ostenditur, 413 & seq.*
- Multi errores Plinii in uno tantum libri undecimi capite, scilicet trigesimo septimo, collecti ad anatomicam animalium pertinentes, & dubitatio in verbis Aristotelis qui, variis in locis de ciliis utriusque palpebrae loquens, videtur sibi ipsi quodammodo contradicere, 416 & seq.*
- Neque Aristoteles fuit omnis erroris expers; quin & ipse in quibusdam errasse deprehenditur, quamvis fuerit grande ipse natura miraculum, 421 & seq.*
- Contradictio apparens in verbis Plinii aliquando scribentis in elephantis nullum fetarum tegumentum, aliquando in eisdem fetas impenetrabiles, tollitur per codicis emendationem, 427*
- Contradictio in verbis Plinii, quae non potest excusari, ubi de vipera partu loquitur, cui similis etiam habetur, apud Aristotelem interprete Theodoro Gaza. Defenditur tamen Aristoteles, & translatio culpatur, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436*
- Tres Plinii in era ac lolio defensiones improbantur, 436*
- Plinii patroni errores nonnulli ad anatomicam attinentes notantur, & quid per pharynga Galenus intellexerit declaratur; ex Homeri, quem etiam Galenus super hoc verbo citat, auctoritate, 437 & seq.*
- Error expositorum Avicenna, non rectè gutturis partes enumerantium, 441 & seq.*
- Error Avicenna, atque ejus expositorum in musculus meri, sive gulae, ibid.*
- Contradictio in verbis Avicenna, ex viis cibi duo tantum extrema moveri, per lacertos meri scilicet, & fiteri, quodam in loco scribentis, & altero in loco etiam colon intestinum moveri per lacertos insinuantis, 445 & seq.*
- Error Mundini, atque Gentilis, & multorum recentiorum in motu deglutitionis, in quo motu, & invicem, & sibi ipsis variis in locis contradicunt, ibid.*
- Defenditur Hermolaus Theodorum excusans mesenterion lactes*

- dicentem, & Plinii patronus accusatur, quod male mesenterion
medium intestinum interpretetur, 459*
- Error illorum qui intestinum à junioribus Medicis duodenum nomi-
natum, à pyloro non distinguunt, 460 & seq.*
- Error Mundini & aliorum Mundinum sequentium in meatu fe-
rente bilem ad intestina, & opinio Galeni, atque Avicenna
concors in eo fuisse monstratur, quamvis Galenus rectius de eo-
dem meatu mandante bilem ad jejunum intestinum, loquatur,
465*
- Avicenna loquens de involutionibus intestinorum videtur sibi ipsi
repugnare, 466*
- Error Mundini in sua anatomice dicentis intestinum jejunum eam-
dem habere, quam rectum nominatum, rectitudinem, 469*
- Error Avicenna, atque ejus expositorum putantium stercus in sto-
macho generari, 471*
- Defenditur Hermolaus dicens strumas esse adenas, & probatur
contra Plinii patronum, quod probe noverit inter leucomata,
atque argema differentiam, 476*
- Avicenna, & Albertus ignorarunt, quæ serpens esset tirus, 485*
- Tuscia est medicamentorum, & venenorum feracissima; auctore
Theophrasto, ibid.*
- Galenus male ab Avicenna allegatur in fructu quem Arabes can-
pubium, Greci ceratia nominant, Latini siliquam dulcem, 486*
- Jujube ab Arabibus auctoribus in usu Medico probantur, à Ga-
leno damnantur, 488*
- Per cassia fistulam aliud intelligunt Greci, aliud Arabes, ibid.*
- Fructus quem Greci mixam dicunt, Arabes sebesten vocant, ibid.*
- Simonis de manna & zucharo opinio improbat, ibid.*
- Secundum Avicennam, zucharum differt à sale Indo, ibid.*
- Dubitatio de zucharo candi, ibid.*
- Avicenna male in zucharo candi à Montagnana allegatur, 491*
- Deixia veneno, quid sit, 492*
- Plinius non est citra erroris suspicionem venenum ixiam viscum
nominans, quoniam tale venenum est aliud à visco, ibid.*
- Plinius per abusum vocabuli à contradictione vindicatur, 493*

<i>Avicenna multis erroribus in ixia implicatur, quos ex parte Montagnana sequitur,</i>	497
<i>Contradictio in verbis Avicennæ,</i>	ibid.
<i>Medicorum diversæ opiniones de turbit,</i>	500
<i>Simon de tripolio dubitavit. Pandectarius erravit,</i>	501
<i>Actuarii opinio de turbit,</i>	502
<i>Opinio falsa de turbit,</i>	ibid.
<i>Gentilis opinio de soldana refellitur,</i>	ibid.
<i>Soldana herba, quo nomine apud veteres Auctores, tam Grecos, quam Latinos nuncupetur,</i>	ibid.
<i>Error auctorum Arabum in caule marino,</i>	ibid.
<i>Lathiris à Dioscoride nominata, ab Avicenna mendana dicta, nunc catapucia minor nominatur,</i>	503
<i>Dubitatur an Mesues vera scripserit de turbit,</i>	504
<i>Duplex error Avicennæ, & Mesuæ,</i>	ibid.
<i>Simon male tripolium inter lacticina numeravit,</i>	505
<i>Error Plinii in descriptione cristi herbe,</i>	506
<i>Buglossa apud Avicennam est quam nos vulgo boraginem nominamus,</i>	507
<i>Cicerbita quo nomine apud Veteres censeatur, & cicerbita utilitates,</i>	508
<i>Quod legumen vulgo ceserchia dicitur, quo nomine, tam Latine, quam etiam Græce nuncupetur,</i>	509

ERRATUM

N. B. Page 348, ligne 3, l'alineæ doit commencer au mot *parsi* & non au mot *Latini*.



HISTOIRE NATURELLE

DE PLINE,

LIVRE VINGT-HUITIEME.



C. PLINII SECUNDI
NATURALIS HISTORIÆ
LIBER VIGESIMUS OCTAVUS.

Continentur medicinæ ex animalibus.

De medicinis ex animalibus.

CAPUT
I.

DICTÆ erant omnium rerum naturæ, inter cœlum ac terram nascentium, restabantque quæ ex ipsa tellure fodiuntur, si non herbarum ac fruticum tractata remedia auferrent transverfos, ex ipsis animalibus quæ sanantur, reperta majore medicina. Qui ergo dixerimus herbas, & florum ima-

(1) Note de M. Guettard. « Dans tout ce livre, Pline examine les différens médicaments que l'on employoit de son tems, & qu'on tiroit des animaux même pour lesquels les médicaments ont été inventés. De ces recettes, les unes sont employées extérieurement, les autres sont d'un usage intérieur. On en doit distinguer deux classes les unes sont des remèdes purement naturels, les autres consistent en partie, ou totalement en prati-

ques superstitieuses. C'est principalement à l'égard de celles-ci, que Pline exerce sa critique; à l'égard des autres, cet Auteur ne joue, pour ainsi dire, que le rôle d'Historien; & pour faire un examen sérieux de ces médicaments, on peut les subdiviser en trois classes différentes. Les uns sont tirés des parties solides des animaux, les autres sont tirés de leurs humeurs, les derniers enfin consistent dans l'usage des animaux vivants & entiers.



HISTOIRE NATURELLE

DE PLINE,

LIVRE VINGT-HUITIEME,

Qui contient les remedes tirés des animaux.

Des remedes tirés des animaux.

APRÈS avoir parlé de la nature de toutes les choses qui sont produites entre le Ciel & la superficie terrestre, il sembleroit ne nous rester plus qu'à exposer les qualités des substances fossiles & minérales, tirées du sein même de la terre, si l'objet important que nous rencontrons sur notre route ne nous autorisoit à nous en écarter, & si après avoir traité des vertus des simples & des arbres, il n'étoit naturel de nous arrêter aux propriétés plus efficaces encore des remedes tirés des animaux (1); car les êtres

L'expérience & la raison nous engagent à employer encore aujourd'hui dans la guérison des maladies, différentes substances animales. Ainsi ce que nous avons à faire pour commenter utilement ce livre, c'est d'examiner jusqu'à quel point l'expérience & la raison sont d'accord avec les relations de Plinè. Il seroit sans doute

utile qu'on pût apprécier avec justesse ce que la raison a de conforme avec l'expérience; mais comme il est souvent impossible d'en venir à ce point de perfection dans tout ce qui regarde les faits de la physique, quand la théorie nous manquera, nous en appellerons du moins à l'expérience & au témoignage des Auteurs qui ont prati-

gines, ac pleraque inventu rara ac difficilia, iidem tacebimus quid in ipso homine profit homini, cæteraque genera remedium inter nos viventia? CUM PRÆSERTIM, nisi carenti doloribus morbisque, vita ipsa pœna fiat. Minime vero : omnemque infumemus operam, licet fastidii periculum urgeat : quando ita decretum est, minorem gratiæ,

qué cet art avec un succès constant, ce qui paroît avoir manqué à Pline, dans bien des occasions.

Je crois qu'il n'est pas hors de propos, avant que d'entrer en matière, de proposer quelques réflexions générales sur le regne animal, qui servent pour ainsi dire d'introduction pour comprendre facilement jusqu'à quel point ce que Pline raconte peut s'accorder avec la vérité.

De tous les corps de la nature, ceux qui ont plus de rapport dans la composition & la structure de leurs organes, & les principes dont ils sont composés, avec les animaux, ce sont les animaux mêmes. Et quoiqu'il y ait une différence infinie entre chaque espèce d'animaux, & même entre les individus de chaque espèce, cependant l'analyse chimique découvre ordinairement peu de différence entre leurs différents produits. A l'exception de certains insectes qui donnent un acide volatil bien distinct, la différence qui se trouve entre les animaux, démontrée par l'analyse, est dans la quantité plus ou moins grande de sel alkali volatil, & la différence de cette quantité dépend encore de tant de circonstances particulières dans lesquelles peut se trouver tel ou tel individu, qu'on n'en peut guère déduire

de conclusions générales pour toute l'espèce.

Cependant, quoique la plus grande partie des animaux fournisse les mêmes produits, ils ont entre eux des différences bien réelles. Outre la différence spécifique & particulière à chaque espèce qu'elle reçoit de son essence, & qui caractérise la trempe des fibres & le caractère des humeurs, il est encore d'autres différences qui dépendent d'une vie plus ou moins exercée, de l'espèce de nourriture dont se servent les animaux, & de différentes autres circonstances dont on peut apprécier les effets par les lumières de la physique.

Par le moyen de ces lumières, on peut découvrir jusqu'à un certain point, quels sont les animaux qui peuvent entrer dans la classe des aliments, quels sont ceux qui sont uniquement des médicaments. Les animaux doivent la source de leur nourriture aux végétaux ; mais les carnivores deviennent ceux qui se nourrissent de substances végétales, & donnent un nouveau degré d'atténuation à ce mucilage. On voit donc qu'il faut d'abord en examinant les principes qui entrent dans la structure des animaux, constituer deux ordres d'animaux ; car si les herbivores & les granivores servent animés,

animés, pour être soumis aux remèdes, n'en fournissent pas moins eux-mêmes la matière de nombre de médicaments. Si donc nous n'avons point négligé de décrire des herbes, des fleurs, en un mot, une multitude de plantes la plupart exotiques, rares & difficiles à trouver, nous tirons-nous sur les ressources qu'il y a dans l'homme même pour l'homme; & sur tant de remèdes vivants que nous avons sous les yeux? non; & puisque la vie n'est qu'un tourment si elle n'est exempte de douleurs & de maladies, nous mettrons ici tous nos soins, au hasard de tous les dégoûts que nous pourrions éprouver ou faire essuyer aux autres, notre objet étant toujours d'avoir moins d'égard à l'agrément qu'à

de nourriture aux carnivores, la proposition n'est pas réciproque pour ceux-ci : donc ils ne peuvent plus rentrer, pour ces animaux, que dans la classe des médicaments. L'homme est situé, pour ainsi dire, au milieu de ces deux classes, également carnivore, & fait pour se nourrir des végétaux; il semble pourtant que ces derniers soient sa nourriture la plus naturelle : mais il n'est pas assez fort pour se nourrir des mucilages grossiers de certains végétaux, & les principes de son corps ne sont pas assez atténués pour que les animaux carnivores lui servent de nourriture unique & universelle. Mais, indépendamment des principes qui constituent l'animal, il paroît démontré que chaque animal a une espèce d'esprit recteur particulier, qui dépend du développement & de la combinaison que son corps est capable de procurer aux parties les plus subtiles de la matière qu'il reçoit & qu'il change en sa propre substance, qui paroît, comme les esprits recteurs des végétaux, inaltérable aux agents

chymiques, altérable à la seule putréfaction. Cette partie volatile est un des agents les plus puissants par lesquels les animaux puissent produire un changement réciproque sur leur corps. De là ces horreurs d'espèces d'animaux les unes pour les autres, dont l'histoire naturelle, cultivée avec un peu de soin, a retranché une grande partie, mais dont les exemples sont cependant indubitables dans la nature.

De plus, la constitution naturelle des humeurs des animaux présente différents degrés d'altération & d'atténuation dans leurs parties même nutritives, qui font qu'elles peuvent servir de nourriture à une espèce d'animaux, sans pour cela nourrir les autres. Or, toute humeur qui n'est pas altérable par les agents naturels, produit un changement dans le corps; & c'est sur ce peu de principes que roule l'explication de l'action des médicaments, principes adoptés & développés par Hippocrate, & dont nous ferons usage dans tout le cours de nos notes ».

quam utilitatum vitæ, respectum habere. Quin imò externa quoque, & barbaros etiam ritus indagabimus. Fides tantum auctores appellet. Quamquam & ipsi consensu prope judicata eligere laboravimus; potiusque curæ rerum, quam copiæ institimus. Illud admonuisse perquam necessarium est, dictas jam à nobis naturas animalium, & quæ cujusque essent inventa (neque enim minus profuere medicinas repèriendo, quam profunt præbendo), nunc quæ in ipsis auxilièntur indicari, neque illic in totum omiſſa; itaque hæc esse quidem alia, illis tamen connexa.

Incipiemus autem ab homine, ipsum sibi exquirentes, immensa statim difficultate obvia. Sanguinem quoque gla

(2) Note de M. Guettard. » L'ancien axiome de médecine, fondé dans la nature & dans la vérité, que les contraires se guérissent par les contraires, doit jeter quelque lumière sur les propriétés médicinales des parties du corps humain; car en premier lieu les parties essentielles & nutritives de l'homme, si nous le supposons dans un état de santé, ne peuvent pas produire dans un autre homme aucun excès contraire à quelque vice déterminé. Ces parties, faites pour conserver, ne peuvent pas produire d'altération dans un animal de même espèce; aussi je ne vois pas qu'aucun Auteur accrédité nous ait parlé des merveilles produites par l'usage de ces parties. En second lieu, les parties excrémentielles, & déchargées du corps comme un fardeau inutile, ne peuvent pas passer pour de grands remèdes, parce qu'elles tendent promptement à la putréfaction; &, après

» tout, rencontrent, tant dans les premières voies que dans les humeurs du corps, beaucoup de parties analogues auxquelles elles sont obligées de s'unir, & avec lesquelles elles se déchargent de nouveau par les couloirs qui leur sont destinés ».

(3) C'est-à-dire: l'homme fera à la fois l'objet & le sujet de nos recherches.

(4) Note de M. Guettard. » Le premier des Auteurs anciens qui ait fait mention de ce remède révoltant, est Celse; & après lui presque tous les Auteurs, tant anciens que modernes, en ont fait mention. On fait encore usage de ce remède à Rome, où l'on affomme les maladeurs, & où on les coupe en quatre quartiers. Cependant je ne connois pas d'observation bien précise d'après laquelle on puisse conclure que ce remède horrible, dont presque aucun Auteur ne parle qu'avec indignation, ait guéri aucun

l'utilité des matieres. Nos recherches s'étendront jusqu'aux découvertes étrangères & aux usages des barbares, sans rien garantir, & sur la seule foi des Auteurs. Cependant nous nous sommes appliqués à ne choisir que des faits établis en quelque façon par l'uniformité des témoignages, & nous avons préféré dans ce choix l'exactitude à l'abondance. Mais avant tout, il est sans doute très nécessaire d'avertir que, pour ne point répéter ce que nous avons déjà dit, tant des propriétés des animaux, que des différentes découvertes, ainsi que de leurs Auteurs, qui n'ont pas été moins utiles aux hommes en trouvant les remedes, que le sont aujourd'hui ceux qui les administrent, nous ne ferons qu'indiquer ici les secours qu'on peut tirer du regne animal. Nous en avons déjà touché quelque chose dans l'Histoire des Animaux, & ce qui nous reste à dire, quoique d'un genre différent, y est lié.

Nous commencerons par l'homme (2), & nos premières recherches seront en lui pour lui-même (3) : ce qui nous présente d'abord de très grandes difficultés. On a bu jusqu'au sang des gladiateurs (4), & l'on a cru ce breuvage vivant (encore plein

» malade. L'épilepsie est de toutes les
 » maladies du corps celle qui ait inf-
 » piré le plus de frayeur, & qui ait été
 » décrite avec le plus d'énergie par les
 » Auteurs. Indomptable par les re-
 » medes ordinaires, on a cherché de
 » tout temps des remedes singuliers,
 » & des pratiques superstitieuses pour
 » la guérir ; cependant on peut re-
 » marquer que presque généralement
 » on a tiré ses médicamens des ani-
 » maux, & même du corps humain.
 » On emploie encore la rapure du
 » crâne humain. Les Chymistes ont
 » beaucoup vanté l'huile animale co-
 » hobée & redistillée un nombre pro-
 » digieux de fois : on l'appelle huile
 » animale de Dippelius, parceque ce

» Chymiste a décrit exactement sa
 » propriété & sa nature ; mais aucun
 » de ces remedes ne convient à tous
 » les cas, & il y a une grande diffé-
 » rence entre l'huile animale dans cet
 » état, & sa nature dans le corps hu-
 » main. On peut s'imaginer que le
 » sang, dans cet état, contient en-
 » core l'esprit recteur des animaux,
 » si aisé à évaporer, & qui frappe ef-
 » fectivement l'odorat ; ce que Pline
 » exprime par *viventibus poculis*. Mais
 » l'expérience n'a rien appris de po-
 » sitif sur ses effets médicamenteux,
 » non plus que sur le sang encore
 » tout chaud d'anon, conseillé sérieu-
 » sement pour certaines especes de
 » vapeurs ».

diatorum bibunt, ut viventibus poculis, comitiales morbi: quod spectare facientes in eadem arena feras quoque horror est. At hercule, illi ex homine ipso forbere efficacissimum putant calidum spirantemque, & una ipsam animam ex osculo vulnerum, cum plagis ne ferarum quidem admo- veri ora fas sit humana. Alii medullas crurum quærunt, & cerebrum infantium. Nec pauci apud Græcos, singulorum viscerum membrorumque etiam sâpores dixerunt, omnia per- secuti usque ad resegmina unguium: Quasi vero sanitas videri possit, feram ex homine fieri, morboque dignum in ipsa medicina: egregia hercule frustratione, si non proficit. Aspici humana exta nefas habetur, quid mandi? Quis ista invenit ostenta? Tecum enim res erit, eversor juris hu- mani, monstrorumque artifex, qui primus ea condidisti, credo, ne vita tui oblivisceretur. Quis invenit singula membra humana mandere? qua conjectura inductus? quam potest medicina ista originem habuisse? Quis veneficia in- nocentiora effecit, quam remedia? Esto, barbari externi- que ritus invenerint, etiamne Græci suas fecere has artes? Exstant commentationes Democriti, ad alia noxii hominis è capite ossa plus prodesse: ad alia, amici & hospitis. Jam

(5) Celsus, liv. 3, chap. 23, de l'6 pilepsie, écrit: *Quidam jugulati gla- diatoris, calido sanguine epoto, tati morbo sese liberarunt; apud quos mi- serum auxilium tolerabile miserius ma- lum fecit.* On lit aussi chez Tertulien, in Apolog. chap. 10: *Item illi qui mu- nere in arena noxiorum jugulatorum sanguinem recentem avidâ siti comitali morba madentes auferunt: ubi sunt?* Enfin nous lisons chez Scribonius Lar- gus, *Compof. 18: Item ex jecinore*

gladiatoris jugulati particulam aliquam novies datam. consumant. Quæque ejus- dem generis sunt, extra medicina pro- fessionem cadunt, quamvis profuisse quibusdam visa sunt.

(6) Note de M. Guettard. » On em- ploie encore la moëlle extérieure- ment comme une huile adouci- sante & fort pénétrante: pour le cer- veau des enfants, c'est une substan- ce qui tourne promptement en pu- tréfaction, & dont l'usage ne peut

d'esprits & de vie) propre à guérir les épileptiques (5). On ne peut voir sans horreur les bêtes féroces s'abreuver de sang dans cette même arène : on trouve inhumain d'approcher la bouche des blessures de quelque animal ; & l'on ose, grands Dieux ! regarder comme un remède des plus efficaces, de boire le sang d'un homme, de boire ce sang tout chaud, tout fumant, d'avaler les esprits qu'exhale l'embouchure de sa plaie ! D'autres veulent trouver des remèdes dans la moëlle des jambes (6), & dans la cervelle des enfants. Il y a même eu parmi les Grecs, en assez grand nombre, de ces abominables curieux (6*) qui disoient le goût particulier de chaque membre (7), & qui avoient tout analysé à cet égard jusqu'aux rognures des ongles ; comme s'il falloit, pour recouvrer la santé, changer l'homme en bête féroce, & lui faire mériter ses maux par le seul usage du remède qui peut-être est heureusement sans effet. On ne se permet point de regarder des entrailles humaines, que fera-ce donc de les manger ? qui peut avoir inventé ces horreurs ? car c'est à toi que j'en veux ici, destructeur de tout droit humain, artisan de monstres, qui as le premier imaginé de pareils remèdes, dans la seule vue, je crois, de rendre ta mémoire à jamais exécration. Quelle sorte d'être s'est avisé de faire dévorer des membres humains ? quelle conjecture l'a conduit là ? qui enfin a trouvé le secret de rendre en ce point les poisons plus innocents que les remèdes ? je veux que ces horribles usages soient dus à des barbares, à des étrangers ; comment les Grecs ont-ils pu les adopter ? Il y a des Mémoires de Démocrite où l'on trouve que les os de la tête d'un méchant homme ou d'un malfaiteur sont

pas être fort utile »

(6*) Note de M. Guettard. » Plin en cite plusieurs exemples. Hippocrate, est entré dans de grands détails sur les parties & les espèces d'animaux en particulier, comme aliment. Mais toute sa médecine consistoit dans l'usage des plantes.»

(7) Les Cannibales, interrogés autrefois sur les goûts différents qu'ils trouvoient à la chair humaine, disoient qu'à l'égard des Européens, celle des Espagnols étoit la plus coriace, & que le morceau le plus délicat de tout le corps étoit le talon.

vero vi interempti dente gingivas in dolore scarificari, Apollonius efficacissimum scripsit : Miletus, oculorum suffusiones felle hominis sanari, Artemon calyaria interfecti, neque cremati, propinavit aquam e fonte noctu comitialibus morbis. Ex eadem suspensio interempti catapotia fecit, contra canis rabiosi morfus Antæus. Atque etiam quadrupes homines sanare, contra inflationes boum, perforatis cornibus inserentes ossa humana : ubi homo occisus esset, aut crematus, siliginem quæ pernoctasset, suum morbis dando. Procul à nobis nostrisque litteris absint ista. Nos auxilia dicemus, non piacula : sicubi lactis puerperarum usus mederi potuit, sicubi saliva, tactusve corporis, cæteraque similia. VITAM quidem non adeo expetendam censemus, ut quoquo modo trahenda sit. Quisquis es talis, æque moriere, etiam cum obscenus vixeris, aut nefandus. Quapropter hoc primum quisque in remediis animi sui habeat : EX OMNIBUS BONIS, quæ homini tribuit natura, nullum

(8) Note de M. de Querlon. « Il y a eu plusieurs Médecins de ce nom. Celui-ci est surnommé *Miletus* de Pline, l'Apollonius surnommé *Murosus*, ou le *Parfumeur*, parcequ'il avoit écrit sur les Vases & les autres drogues à l'usage de la soûveraineté. Il étoit de la secte d'Hérophile, & de la ville de Memphis; si c'est le même que celui dont parle Cælius Aurelius liv. 3, chap. 8 ».

(9) Note de M. de Querlon. « *Miletus* ou *Melitus*, comme porte l'Index du livre, étoit, selon Suidas, à la fois Orateur & Poète tragique; il vivoit du tems de Socrate: Il y a peut-être eu un Médecin de ce nom. Les manuscrits portent *Me-*

letes, *Melitos*, *Miletos*, &c. Voyez la note suivante.

(10) Note de M. Guettard. « De tous les remèdes tirés de l'homme dont parle ici notre Auteur, il n'y a que celui dont parle Miletus, qui mérite quelque considération; mais on ne doit pas restreindre le pouvoir de résoudre les cataractes, & sur-tout les taies, au seul fiel humain. Au contraire il paroît que le fiel des animaux, dont la nature tend le plus à la putréfaction, soit le plus efficace: tel est le fiel des poissons. Au surplus, quelques Auteurs ont répété le remède que propose ici Artemon; Scribonius Largus en parle en passant, & comme

bons pour certaines maladies, & ceux d'un ami ou d'un homme avec qui l'on a vécu familièrement, meilleurs pour d'autres. Apollonius (8) a écrit qu'un remède très efficace pour la douleur des gencives étoit de les scarifier avec la dent d'un homme mort de mort violente; & Miletus (9), que les fluxions des yeux se guérissent avec le fiel d'un homme (10). Artemon (11), pour le mal caduc, faisoit boire pendant la nuit, dans de l'eau de fontaine, du crâne d'un cadavre humain, non exposé sur le bûcher. Anthaus faisoit un breuvage où il entroit du crâne de pendu, pour la morsure des chiens enragés. On a même tiré de l'homme des remèdes pour la guérison des animaux à quatre pieds. Pour l'enflure des bœufs, par exemple, on leur a percé les cornes, & on y a introduit des os humains. Dans certaines maladies des porcs, on leur a donné du froment qui avoit passé la nuit dans un endroit où avoit été tué ou brûlé un homme. Mais, loin de nous, loin de nos écrits, de pareils détails. Il n'est pas question ici de pratiques superstitieuses, mais de remèdes; comme dans les cas où l'usage du lait des femmes nouvellement accouchées, la salive humaine, le seul atouchement du corps, & d'autres moyens semblables ont opéré quelque guérison. Car enfin nous ne croyons pas que la vie soit si désirable, qu'il faille la prolonger à quelque prix que ce soit. Si vous pensez cela, qui que vous soyez, vous n'en mourrez pas moins après avoir vécu dans la débauche ou dans le crime. C'est pourquoi parmi les remèdes de l'ame, on doit d'abord venir pour maxime: «*Quæ de* » tous les biens donnés à l'homme par la Nature, il n'en est point

» d'une opinion; mais Q. Serenus
» Samonicus le conseille formelle-
» ment ».

(11) C'est à cette pratique d'Artemon que fait allusion Scribonius Largus, *Compos. Med.* chap. 2, *ad comitialem morbum*. *Compos.* 16. *Sunt &*

» *quædam alia sunt, quæ in cæcis & in*
» *caecis alioquin non capiuntur, qui sanguinem ex vena sua missum bibant, aut de calvaria defuncti pecna, cochlearia sumant per dies triginta.* Consultons aussi Quintus Serenus, c. 58, *de comitiali morbo*, p. 161:
» *Præterea plures homines quas calva sustinet.*
» *Excepit prope a sinu, condurcit prode.*

melius esse tempeſtiva morte : idque in ea optimum, quod illam ſibi quiſque præſtare poterit.

An ſit in medendo aliqua vis verborum.

CAPUT
2.

Ex homine remediorum primum maximæ quæſtionis, & ſemper incertæ eſt, valeantne aliquid verba & incantamenta carminum. Quod ſi verum eſt, homini acceptum ferri oportere conveniet. Sed viritim ſapientiſſimi cujuſque reſpuit fides. In univerſum verò omnibus horis credit vita, nec ſentit. Quippe victimas cædi ſine precatione non videntur referre, nec Deos ritè conſuli. Præterea alia ſunt verba impetritis, alia depulſorijs, alia commentationis. Vidimusque certis precationibus obſecraſſe ſummos magiſtratus : Et ne quid verborum prætereatur, aut præpoſterum dica-

(12) La morale funeſte du ſuicide avoit ſuccédé immédiatement chez les Romains à la perte de leur liberté. L'exemple de Caton d'Utique, de Brutus, de Caſſius & de Porcie, avoit laiffé de longues traces & ſemé je ne ſais quel regret de vivre, chez les trois ou quatre générations Romaines, poſtérieures à ces fiers Républiçains. Après l'âge de Plinè, on vit peu-à-peu cette noire mélancolie ſe rallentir : elle ne dura, pour ainſi dire, qu'autant que le ſouvenir de la liberté perdue.

(1) Note de M. Guettard. « Il pa-
« ſoit par la façon dont Plinè parle
« ici des idées qu'avoient les gens ſen-
« ſés de ſon tems, qu'on ne faifoit
« grand cas de ces fortes de charmes
« que dans la populace, toujours in-
« corrigible ſur les préjugés, & que

« les lumieres de la Religion Chrè-
« tienne n'ont pas pu dégager de ces
« abſurdités. Cependant de tems en
« tems il paroît par ſes expreſſions
« qu'il n'en étoit pas lui même exempt.
« Nous retrouvons de pareilles for-
« mules de tems en tems dans les Mé-
« decins Grecs du Bas-Empire, &
« même dans Trallian, d'ailleurs ſi
« judicieux. Mais ni Hippocrate ni
« Galien n'y ont jamais ajouté foi,
« & n'en ont point déshonoré leurs
« écrits. Les grands Médecins des der-
« nièrs ſiècles ont été exempts de ces
« impertinences; mais les médiocres,
« & entre autres les Chymiſtes, ont
« renouvelé pluſieurs de ces chime-
« res ».

(2) Note de M. Guettard. « Les
« formules de prières ſont des cir-
« conſtances eſſentielles à toute ef-
« de

» de plus grand que la mort, lorsqu'elle vient à propos (12); & que
 » ce qu'il y a de meilleur en elle, c'est que chacun peut se la pro-
 » curer».

*De la vertu attribuée aux paroles magiques : s'il existe dans
 ces formules aucune vertu médicinale.*

LE premier des remèdes dont la source est dans l'homme, fait naître cette grande question qui n'a pas encore été résolue; savoir, si les paroles & les charmes ont quelques vertus médicinales (1). S'il peut y en avoir en effet, il faut donc les rapporter à l'homme; mais, à consulter chacun en particulier, les gens les plus sensés n'en croient rien. Cependant tout le monde est crédule; on croit, par exemple, sans la moindre évidence, qu'un sacrifice, sans formule de prière (2), est inutile ou sans fruit, & que ce n'est pas convenablement consulter les Dieux. De plus, il y a des paroles diverses, les unes d'impétration (3) pour les biens à obtenir, les autres de dépuision pour les maux qu'on veut détourner, & d'autres de simple recommandation (4). Nous avons vu des Magistrats Souverains employer certaines formules de prières; & tel étoit leur scrupule, que pour ne rien en omettre, ou

» pece de culte. Mais n'est-il pas su-
 » perstitieux, pour ne pas dire impie,
 » d'y recourir comme font nos pay-
 » sans pour découvrir l'auteur d'un
 » vol, pour retrouver une chevre égarée,
 » un chien perdu, &c.»

(3) Note de M. Guetrard. » Pline
 » rapporte ici trois especes de sacri-
 » fices, *impetritis* pour *impetrantis*.
 » Tous les manuscrits s'accordent pour
 » cette signification. Valere Maxime
 » parle au commencement de son pre-
 » mier livre de cette espece de sacri-
 » fice, & des deux autres dont Pline
 » parle ici. L'*impetritum* étoit propre-

» ment institué pour consulter les
 » Dieux. On lit aussi ce terme *impe-*
 » *tritum* dans la piece de Plaute, inti-
 » tulée *Afinaria*, act. 2, scen. 1, v. 11.
 » Voyez Hardouin ».

(4) Note de M. de Querlon. » Le
 » texte porte *commentationis*, dont
 » ici le sens est impénétrable, mis
 » probablement pour *commendatio-*
 » *nis*, c'est-à-dire, *cum aliquid com-*
 » *mendandum est*; ainsi que parle Va-
 » lere Maxime, au commencement
 » de son premier livre, en distinguant
 » les trois sortes de sacrifices énoncés
 » par Pline ».

tur, de scripto præire aliquem: rursusque alium custodem dari qui attendat: alium vero præponi, qui faveri linguis jubeat: tibicinem canere, ne quid aliud exaudiatur: utraque memoria insigni, quoties ipsæ Diræ obstrepentes nocuerint, quotiesve precatio erraverit, sic repente extis adimi capita vel corda, aut geminari, victima stante. Durat immenso exemplo Deciorum patris filique, quo se devovère, carmen. Exstat Tucciz Vestalis incestæ precatio,

(5) Note de M. Guettard. » Horace
» emploie le même terme dans la
» même signification. Senèque, livre
» de vitâ beatâ, chap. 26, ôte toute
» équivoque sur la signification de
» ce mot ». Consultons aussi le Pere
Hardouin: *Qui faveri. Ita libri omnes.*
Turnebo magis placet, *favere. Seneca,*
lib. de vitâ beatâ, cap. 26. *Favete lin-*
guis: Hoc verbum non, ut plerique existimant,
à favore trahitur: sed imperatur silentium,
ut rite peragi possit sacerum, nulla voce mala obstrepente. Quæ
Plinii quoque hoc loco mens est. Ali-
ter forte Festus, verbo *Faventia: Præ-*
cones clamantes, inquit, *populum sacri-*
ficiis favere jubebant: Favere enim est
bona fari. At veteres Poeta pro silere
usi sunt favere.

(6) La présence d'un joueur de flûte étoit comme essentielle dans les anciennes cérémonies religieuses des Romains. Consultons Ovide, *Fast.* liv. 6, v. 657:

Temporibus Veterum tibicinis usus avorunt.

Magnus, & in magno temper honore fuit.

Cantabat fanis, cantabat tibia ludis.

Cantabat mœstis tibia funeribus.

Il dit aussi ailleurs:

Quæritur in scenâ cava tibia, quæritur aris.

Cet usage est aussi confirmé par Cicé-

ron, in *Rull. sect. 84: Erant hostiæ majores, quæ probantur, ad tibicinem & præconem immolabantur.* Selon le même Cicéron, le joueur de flûte avoit coutume d'être appelé dans toutes les consécérations. Voyez la harangue *pro domo sua*, sect. 125. On voit chez Gruter, p. 1007, une pierre antique représentant un sacrifice en présence du joueur de flûte. On connoît aussi des médailles de Domitien, où se voient pareillement un joueur de flûte, & qui furent frappées à l'occasion des jeux séculaires; elles portent pour exergue: *COS XIII. LVB. SÆC. F.* c'est-à-dire, *Consul decimo quarto, Ludos sæculares fecit.*

(7) Comme il arriva à Marcus Crassus, à son départ de Rome pour sa malheureuse expédition contre les Parthes. *Marco Crasso quid accideris vidimus, Dirarum obmuniatiõne neglectâ,* écrit Cicéron, liv. 1, de *Divin.* n. 29.

(8) Ils sont encore tous les deux dans Tite-Live; le premier, liv. 8, n. 9; le second, liv. 10, n. 28.

(9) Note de M. de Querlon. » Il ne
» faut pas confondre cette Tuccia
» avec une autre Vestale nommée
» Tutia, qui fut réellement coura-

pour n'en point intervertir & transposer un seul mot, ils avoient un homme qui les lisoit auparavant sur le rituel; qu'un autre homme étoit préposé pour suivre attentivement toutes les paroles qui se prononçoient; qu'un autre étoit chargé de faire observer le silence (5); qu'on jonoit même alors de la flûte (6), pour que le Prêtre ou le Sacrificateur n'entendit rien autre chose qui pût le distraire. Car ce sont des faits mémorables (& consignés dans nos Annales) que toutes les fois qu'un sacrifice a été troublé par des imprécations (7), ou qu'il s'est commis quelque erreur dans l'ordre des prières, on a vu tout-à-coup la tête ou le cœur des victimes enlevé, ou ces mêmes parties se trouver doubles, sans que la victime eût bougé. On conserve encore, comme un exemple à jamais durable, les actes du dévouement solennel des deux Decius (8), pere & fils. Nous avons aussi la prière que fit la Vestale (9) Tuccia (9*), lorsqu'étant accusée

„ cue d'inceste & condamnée l'an
„ 525 de Rome. *Epitom.* 20 de Tite-
„ Live „.

(9*) Ou plutôt *Tucia*; car Denis d'Halicarnasse, liv. 2, *Ant.* p. 129, l'appelle en Grec *Τυκία*; ce qui devoit faire en Latin *Tycia*: mais il y a plusieurs exemples de mots où l'upsilon des Grecs n'est point représenté en Latin par un *y*, mais par un *u* simple, comme dans *super*, *super*, *sub*, au lieu de *syper* & de *syb*. Et même ces différentes exceptions servent à prouver que chez les Latins, *u* (excepté dans les cas où la quantité l'exigeoit qu'il fût long, comme dans *Lucius*, *Lucius*, *super*, *Furius*), ne se prononçoit jamais *ou*, comme les Italiens le prononcent aujourd'hui; prononciation vicieuse, laquelle, je pense, a pris naissance dans le double *w* Germanique, & a été une suite de l'irruption des Goths. En effet, tous les

peuples qui ont été autrefois assujettis par les Goths, tels que les Languedociens, les Provençaux, les Italiens & les Espagnols, ont retenu cet usage abusif de substituer la diphtongue *ou* à la voyelle simple *u*, tandis que l'Isle de France, l'Orléanois, la Picardie, la Champagne, &c. qui n'ont jamais été sujettes aux Goths, n'ont point altéré la prononciation de l'*u* simple & bref. Je dis altéré; car il est certain que la diphtongue *ou*, étant longue chez les Grecs, l'auroit été chez les Latins, qui conséquemment n'auroient jamais pu employer comme breves aucunes des désinences en *us*. Cependant nous voyons que cette désinence *us* est constamment breve dans *Dæus*, *Dominus*, *oculus*, &c. &c.: donc les anciens Latins ne prononçoient point *Dæus*, *Dominus*, *oculus*, &c. &c. Pour en revenir à la Vestale *Tuccia*, ou *Tucia*, Valere Maxime, liv. 8, ch. 1,

qua ufa aquam in cribro tulit, anno Urbis DCIX. Boario vero in foro Græcum Græcamque defossos, aut aliarum gentium, cum quibus tum res esset, etiam nostra ætas uidi. Cujus sacri precationem, qua solet præire Quindecimvirum collegii magister, si quis legat, profecto vim carminum fateatur, ea omnia approbantibus octingentorum triginta annorum eventibus. Vestales nostras hodie credimus nondum egressa urbe mancipia fugitiva retinere in loco, precatione: cum si semel recipiatur ea ratio, & Deos preces aliquas exaudire, aut illis moveri uerbis, confitendum sit. De tota coniectione prisca quidem nostri perpetuo talia prodidere, difficillimumque ex his, etiam fulmina elici, ut suo loco docuimus.

L. Piso primo Annalium auctor est, Tullum Hostilium regem ex Numæ libris eodem, quo illum, sacrificio Jovem cælo devocare conatum, quoniam parum rite quædam fe-

p. 369, raconte ainsi le prétendu miracle fait en sa faveur par la Déesse Vesta: *Eodem auxilii genere Tuccia virginis incesti criminis rea, castitas infamia nube obscurata emerfit: qua conscientia certa sinceritatis sua, spem jalatis ancipiti argumento ausa petere est. Arrepto enim cribro, Vesta, inquit, si sacris tuis castas semper admovimus manus, effice ut hoc hauriam à Tiberi aquam & in adem tuam perferam. Audacter & temere jactis votis Sacerdotis, rerum ipsa natura cessit.* Voyez aussi S. Augustin, liv. 10 de la Cité de Dieu, chap. 16; & Tertullien, Apolog. chap. 22. Je ne me permettrai aucune réflexion sur cet étrange fait attesté par l'Histoire, si ce n'est qu'un fond de verre ou de talc, adapté au crible, étoit très propre à produire ce miracle

apparent, dans un tems où l'usage du verre, & même du talc, étoit encore inconnu, ou presque inoui dans Rome. (10) Note de M. de Querlon. » Plutarque, dans ses Questions Romaines, dit qu'on y joignit deux Gaulois homme & femme. Il parle aussi de cet événement comme d'un fait récent, que l'on pourroit par conséquent rapporter au tems de Vespasien ou de Néron; mais Tit-Live le fait remonter bien plus haut. Ce fut, selon cet Historien, liv. 22, not. 57, un sacrifice d'expiation fait après la bataille de Cannes. Et d'ailleurs, il n'est guère probable que du tems de Pline on ait immolé à Rome des Gaulois; les Gaulois étant alors sous la domination des Romains.

d'inceste elle porta de l'eau dans un crible, l'an de Rome 609. On a vu de notre tems un homme & une femme, Grecs d'origine, ou de quelqu'une des autres Nations avec qui nous étions alors en guerre (10), enterrés tout vivants dans le marché aux bœufs (11). Or quiconque lira la priere usitée dans ces fortes de sacrifices, & à laquelle préside le Chef du College des Quindécemvirs (12), reconnoîtra certainement la force des imprécations confirmée par les événements de 830 années (13). Nous croyons aujourd'hui que nos Vestales retiennent par une simple priere les esclaves fugitifs, qui ne sont point encore sortis de Rome, enforte que si l'on admet une fois ce fait, il faut convenir que les Dieux exaucent quelques prieres, ou se laissent ébranler par certaines paroles. Nos Peres ont perpétuellement rapporté de pareils exemples, qui décident cette controverse (14), & qui prouvent encore, ce qu'il y a de plus difficile à croire, qu'on peut avec des paroles attirer la foudre du ciel, comme nous l'avons dit en son lieu (15).

Lucius Pison rapporte au premier livre de ses Annales, que le Roi Tullus Hostilius, s'efforçant d'évoquer Jupiter du ciel par un sacrifice semblable à celui que lui avoit fait Numa, & dont le rit étoit tiré de ses livres, fut frappé de la foudre, pour avoir manqué

(11) Note de M. de Querlon. « Ce marché étoit dans le huitieme quartier de Rome, où étoit aussi la place publique, le *forum Romanum* ».

(12) Note de M. de Querlon. « Les Quindécemvirs, appelés *Sibyllins*, parcequ'ils avoient le dépôt des livres des Sibylles, ou le droit de les interpréter, formoient un des trois grands Colleges des Prêtres établis à Rome ». Le premier de ces Colleges étoit celui des Pontifes; le second, celui des Augures; le troisieme, celui des Décemvirs, ou Quindécemvirs *Sibyllins*, à qui étoit confiée

l'administration des jeux séculaires.

(13) Ceci donne l'époque juste du tems où Plinè a composé son *Hist. Nat.*, qui est l'an 830 de Rome. *Hard.*

(14) *Si les Dieux se mêlent des choses humaines?* Elle est discutée au livre 2, n. 5.

(15) Liv. 2, chap. 53. J'ai fait voir dans mes notes sur ce chapitre que le moyen occulte dont les Toscans, Numa & Tullus se servoient pour faire descendre la foudre du ciel, étoit un procédé électrique, & que Tullus ne périt que pour avoir opéré mal adroitement.

cisset, fulmine ictum : Multi vero magnarum rerum fata & ostenta verbis permutari. Cum in Tarpeio fodientes delubro fundamenta, caput humanum invenissent, missis ob id à se legatis, Etruriæ celeberrimus vates Olenus Calenus præclarum id fortunatumque cernens, interrogatione in suam gentem transferre tentavit, scipione prius determinata templi imagine in solo ante se : **HOC ERGO DICITIS ROMANI? HIC TEMPLUM JOVIS OPTIMI MAXIMI FUTURUM EST : HIC CAPUT INVENIMUS :** constantissima Annalium affirmatione, transitorium fuisse fatum in Etruriam, ni præmoniti à filio vatis legati Romani respondissent : **NON PLANE HIC, SED ROMÆ INVENTUM CAPUT DICIMUS.** Iterum id accidisse tradunt, cum in fastigium ejusdem delubri præparatæ quadrigæ fictiles in fornace crevissent : & iterum simili modo retentum augurium. Hæc satis sint, exemplis ut appareat ostentorum vires & in nostra potestate esse, ac, prout quæque accepta sint, ita valere.

In Augurum certe disciplina constat, neque diras, neque ulla auspicia pertinere ad eos, qui quamque rem ingredien-

(16) Du Capitole.

(17) Tite-Live rapporte précisément la même chose sur la fin du livre premier. Cet Historien fait dire au Général Camille : *Hic Capitolium est, ubi quondam capite humano invento, responsum est eo loco caput rerum, summamque Imperii fore.* Consultons aussi Varron, liv. 4, de *Ling. Lat.* p. 3 : *Capitolium dictum, quod hic, rum fundamenta foderentur adis Jovis, caput humanum inventum dicitur. Hic mons ante Tarpeius dictus, à virgine Vestali Tarpeia, quæ ibi à Sabinis necata armis, & sepulta, &c.*

(18) Denis d'Halicarnasse, sans nommer le Devin, rapporte le même fait avec plus de détail, au liv. 4 des *Antiquités Romaines*, n. 67 & 68.

(18*) Ou char à quatre chevaux.

(19) Pline, qui rapporte aussi le fait du Quadrigé dans la vie de Publius, ajoute que les Vénitiens, chez qui l'on avoit apparemment fait faire ce char, refusèrent d'abord de s'en dessaisir ; mais qu'ensuite, effrayés par un autre prodige, ils le rendirent aux Romains.

(20) Servius fait allusion à cette su-

à quelques circonstances de ce rit. Combien d'autres Auteurs nous font voir qu'avec des paroles on change de grandes destinées; de bons ou de mauvais présages: Des ouvriers qui creusèrent la terre sur le mont Tarpéien, pour faire les fondations d'un Temple (16), ayant trouvé une tête humaine, on envoya consulter les Devins Toscans (17). Olenus Calenus, le plus célèbre d'entre eux, qui comprit d'abord tout l'éclat qu'elle présageoit aux Romains, tenta, par une question captieuse, de transporter à la nation l'effet de cet heureux augure. Il traça sur la terre, avec son bâton, la figure d'un Temple, & s'adressant aux Députés: « VOICI donc » ce que vous dites, vous autres Romains? *C'est ici que sera le Temple de Jupiter tout-puissant, tout bon; c'est ici que nous avons trouvé la tête d'un homme*. Or, la tradition constante de tous les Mémoires du tems, est que la prospérité de l'augure eût passé à la Toscane, si les Députés de Rome, prévenus par le fils du Devin, n'eussent pas répondu: *Ce n'est pas ici précisément que nous disons qu'a été trouvée cette tête, mais à Rome* (18). On rapporte qu'il arriva la même chose, quand un quadrigé (18*) de terre cuite, qui devoit être placé au couronnement du même Temple, ayant extraordinairement grossi de volume dans le fourneau, le présage en fut fixé à Rome de la même manière (19). Voilà sans doute assez d'exemples qui prouvent que tout l'effet des présages est en notre pouvoir, & dépend de la manière dont ils sont reçus.

C'est au moins un principe certain dans la doctrine des Augures, que les imprecations & les présages ne font d'aucun effet pour ceux qui n'y font pas d'attention (20), quelque chose qu'ils entre-

perdition au sujet de ces vers de l'Énéide, liv. 11 :

*Aeneas (quanquam & (suis) dare tempus humanis
Præcipitant curæ , turbata quo funes mens, est)
Vota Deum primo victor solvebat Eo , &c.*

Voici les paroles de ce Critique: *Con-suetudo Romana fuit , ut polluti funere*

minime sacrificarent. Si tamen contin-geret , ut uno eodemque tempore funes-taretur quis , & cogeret operam dare sacrificiis , elaborabat ut ante sacra compleret , quam funus agnosceret. Unde etiam Horatius Pylvillus , in Capitolii dedicatione , cum ab inimicis ei filius miniceretur exstinctus , ut quidam pi-

tes, observare se ea negaverint : quo munere divinæ indulgentiæ majus nullum est. Quid? non & legum ipsarum in duodecim tabulis verba sunt? QUI FRUGES EXCANTASSET. Et alibi, QUI MALUM CARMEN INCANTASSET. Verrius Flaccus auctores ponit, quibus credat, in oppugnationibus ante omnia solitum à Romanis sacerdotibus evocari Deum, cujus in tutela id oppidum esset : promittique illi eundem, aut ampliorem apud Romanos cultum. Et durat in Pontificum disciplina id sacrum : constatque ideo occultatum in cujus Dei tutela Roma esset, ne qui hostium simili modo agerent.

Defigi quidem diris deprecationibus nemo non metuit.

tant ; falso , ut alii , pro vero : ait , Cadaver sit : nec voluit funus agnoscere , donec templa dedicaret. Secundum quem ritum etiam Aeneas inducitur ante operam dare sacrificiis , & sic ad sociorum & Pallantis sepulturam reverti.

(21) Note de M. Guettard. » Allusion à la Tab. viij , chap. 2. Nous avons vu des décrets même de Conciles condamner sérieusement les sorciers pour pareils maléfices, & des Jurisdictions respectables faire brûler plusieurs malheureux, convaincus, disoit-on, de pareils délits ».

(22) Nous ne pouvons mieux faire que de rapporter sur cette expression *excantasset*, la note du Pere Hardouin : *Excantare, hoc loco est magicis carminibus obligare, seu impedire quominus quid crescat, adolescat, vel in maturitatem perducatur, imbribus forte intempestivis attractis, vel bonis necessariisque repulsis. Quod Seneca, lib. 4, Natur. quest. cap. 7, de ea re agens,*

sic docet : Apud nos, inquit, in XII Tabulis, cavetur, ne quis alienos fructus excantasset : rudis adhuc antiquitas credebat, & attrahi imbres cantibus, & repelli : quorum nihil posse fieri tam palam est, ut hujus rei causa nullius Philosophi schola intranda sit. De incantamentis ejuscemodi multa erudite congerit Gothofredus, in Cod. Theod. lib. 9 ; tit. 16, de Maleficiis, &c. pag. 117.

(23) Note de M. Guettard. » Macrobe est entré sur cet article en un très grand détail ; il rapporte tout au long, d'après Sammonius & Ferrus, cette formule d'évocation, » liv. 3, Saturn. cap. 9 ».

(24) Macrobe écrit, liv. 3, Saturn. cap. 9 : *Constat omnes urbes in alicujus Dei esse tutela, moremque Romanorum arcanum, & multis ignotum fuisse, ut cum obsiderent urbem hostium, eamque jam capi posse confiderent, CERTO CARMINE evocarent tutelares Deos : quod haud aliter urbem capi posse non prenent,*

prennent, ce qui est un des plus grands bienfaits de l'indulgence des Dieux. Car, enfin, ne voit-on pas dans les Loix des douze Tables (21), en termes précis : *Quiconque jettera un sort sur les bleds* (22), &c. ; & dans un autre endroit : *Celui qui fera quelque maléfice en prononçant certaines paroles*, &c. Verrius Flaccus (23), cite des Auteurs qu'il juge dignes de foi, d'après lesquels il dit, qu'autrefois, quand on vouloit faire le siege d'une ville, on faisoit, avant tout (24), évoquer par des Prêtres Romains le Dieu tutélaire de cette ville, à qui l'on promettoit de rendre dans Rome le même culte ou un plus grand (25). Cette pratique religieuse est restée dans la discipline des Pontifes. Il est certain que c'est pour cela que l'on tenoit fort caché le nom de la Divinité tutélaire de Rome (26), pour empêcher nos ennemis de l'évoquer.

Au reste, tout le monde craint l'effet des imprécations (27). De

credere : aut etiamsi possent , nefas existimarent Deos habere captivos. Nam propterea ipsi Romani , & Deum in cuius tutela urbs Roma est , & ipsius urbis Latinum nomen ignotum esse vulerunt.

(25) Cette précaution ne fut pas particuliere aux Romains. Plusieurs autres villes crurent devoir en faire usage ; & lorsqu'on formoit le siege d'une de ces villes à Divinité tutélaire inconnue , on employoit la formule suivante , conservée par Sammonicus & Furius , & rapportée par Macrobe , *Saturn.* livre 3 , chap. 9 , p. 405 : *Si Deus , si Dea est , cui populus civitasque Carthaginienfis est in tutela , teque maximè ille qui urbis hujus populique tutelam recepisti , precor , vnerorque , veniamque à vobis precor , ut vos populum , civitatemque Carthaginienfium deseratis : loca , templa , sacra , urbemque eorum relinquatis , absque his abeat : eique populo , civitatisque metum , formidinem , oblivionem-*

Tome IX.

que injiciatis , proditique Romam ad meosque veniatis ; nostraque vobis loca , templa , sacra , urbs acceptior probatiorque sit : mihi quoque , populoque Romano , militibusque meis propositi sitis , ut sciamus intelligamusque . Si ita feceritis , voveo vobis templa ludosque facturum.

(26) Selon Plutarque , *Questions Romaines* , p. 278 , Valerius Soranus osa révéler ce nom mystique , & son indiscretion lui fut funeste. On croit que ce nom occulte étoit *Valentia* , dénomination , au reste , synonyme de *Roma*. Peut-être ce nom mystique étoit-il *Rhina* , ou *Cephalos* , ou *Anthusa* , ou *Florens* , ou *Flora*. Voyez Ortelius , au mot *Roma* Annius de Viterbe a prétendu que le nom mystérieux de Rome étoit *Romanéssus*.

(27) Note de M. Guettard. » Nos » aïeux ont vu de pareilles exécra- » tions couvertes même du voile de » la Religion contre Henri III & » Henri IV. Ces foiblesses se sont

Y y

Huc pertinet ovorum ut exorbuerit quisque, calyces, cochlearumque protinus frangi, aut eosdem cochlearibus perforari. Hinc Theocriti apud Græcos, Catulli apud nos, proximeque Virgilii incantamentorum amatoria imitatio. Figlinarum opera multi rumpi credunt tali modo, non pauci etiam serpentes ipsas recanere : & hunc unum illis esse intellectum, contrahique Marforum cantu, etiam in nocturna quiete. Etiam parietes incendiorum deprecationibus conscribuntur. Neque est facile dictu, externa verba atque ineffabilia abrogent fidem validius, an Latina inopinata, & quæ ridicula videri cogit animus, semper aliquid immensum exspectans, ac dignum Deo movendo, imo vero quod Numini imperet. Dixit Homerus, profluvium sanguinis vulnerato femine Ulysssem inhibuisse carmine : Theophrastus, ischiadicos sanari. Cato prodidit luxatis

» transmises des siècles d'ignorance,
 » jusqu'au nôtre ; & tant qu'il y aura
 » des esprits foibles, on craindra tou-
 » jours plusieurs de ces choses qui,
 » suivant le langage ordinaire, por-
 » tent malheur ».

(28) Note de M. Guettard. » Cette
 » pratique est encore reçue aujour-
 » d'hui chez bien des femmes ».

(29) Dans sa huitième Eglogue :

Effer aquam, & molli cinge hæc altaria vitta,
 Verbenasque adole pingues, & mascula thura :
 Conjugis ut magicis sanos avertere sacris

Experiar sensus : nihil hic nisi carmina desunt.

Ducite ab urbe domum, mea carmina ducite Da-
 phnim.

Carmina vel cælo possunt deducere lunam :

Carminibus Circe socios mutavit Ulyssæi :

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis, &c.

(30) Ceci rappelle ce passage du
 Pseaume 57 : *Aspidis surda, & obtu-
 rantis aures suas : quæ non exaudiet vo-*

*cem incantantium, & venefici incan-
 tantis sapienter.*

(31) Canus & iratæ detinet anguis iter,
 écrit Tibulle, liv 1, *Eclog.* 8.

(32) Il y a dans le texte *contrahi*,
 qui peut aussi signifier, comme a tra-
 duit Dupinet, *qu'ils se replient d'effroi
 sur eux-mêmes.*

(33) C'est à ces enchantements des
 Marfes que fait allusion le Poète Lucili-
 us dans ces vers :

Jam disrumpetur medius : jam ut Marfu colubros
 Disrumpit cantu, venas cum extenderit omnes.

Pomponius écrit aussi, *in Pistoribus* :

Mirum ni hæc Marfa, in colubros callet canticulam.

(34) Note de M. Guettard. » Les
 » Marfes étoient des peuples fameux,
 » habitants de la Pouille, qui s'é-
 » toient fait une pratique de fucer
 » les plaies de ceux qui avoient été
 » mordus par des serpents, & d'en
 » tirer, par cette succion, le poison

là, l'usage où l'on est (28), après avoir avalé des œufs & mangé des escargots, d'en briser les coquilles, ou de les percer avec la cuiller. De là, cette galante imitation des charmes ou des enchantements que Théocrite a si bien rendue chez les Grecs, Catulle chez nous, & peu de tems après lui Virgile (29). Beaucoup de gens croient que les ouvrages de poterie se brisent aussi de même par des paroles; que les serpents même repoussent (30) les charmes contre ceux qui les enchantent (31); que c'est l'unique sentiment d'intelligence qu'ils aient, & qu'ils se rassemblent (32) au chant des (33) Marses (34), même dans le repos de la nuit. On écrit jusques sur les murailles certaines paroles contre les incendies. Mais il n'est pas aisé de dire ce qui décrédite le plus tout cela, ou les mots barbares & qu'on ne peut prononcer, ou les mots Latins (35) forgés sur-le-champ qu'y emploient les faiseurs de fortileges; on peut d'autant moins s'empêcher de les trouver ridicules, que notre imagination attend toujours quelque chose de grand, de terrible, digne d'ébranler la Divinité même, ou plutôt assez puissant pour lui commander. On lit dans Homère (36), qu'Ulysse arrêta par un charme le sang d'une blessure qu'il avoit reçue à la cuisse (37); & Théophraste (38) dit qu'on

» avant qu'il eût pénétré & pu agir sur
 » les nerfs. On avoit accompagné
 » cette pratique de superstitions, &
 » on l'avoit regardée comme une
 » propriété particulière à ces peuples.
 » Cependant plusieurs Ecrivains ju-
 » dicieux l'avoient réduite à sa juste
 » valeur; & Celse, qui avoit écrit
 » avant Pline, remarque qu'il y a
 » plus de hardiesse que de mystère,
 » *succesfu firmatam audaciam*. Ce qui
 » n'a pas empêché Pline de rapporter
 » ici le merveilleux de ces histoires.
 » Plusieurs Poètes Latins en ont de
 » même parlé comme de quelque
 » chose de surnaturel. Plusieurs Au-

» teurs ont cru à ces enchantements
 » des serpents, d'après un passage al-
 » légorique du Pseaume 57 ».

(35) Voyez Caton en nombre d'en-
 droits de sa *Maison Rustique*, & Mar-
 cellus Empiricus, liv. de *Medic.*

(36) *Odyssée*, liv. 19.

(37) Pline rapporte de mémoire, &
 peu exactement, ce trait de l'*Odyssée*.
 Ce n'est point Ulysse qui se guérit lui-
 même de la blessure que lui fit un
 sanglier à la chasse: l'enchantement
 & la guérison furent opérés par les
 fils d'Autolycus, frippon célèbre, fils
 de Mercure, & aïeul de Sinon.

(38) Note de M. Guettard. » Théo-

Y y ij

membris carmen auxiliare, M. Varro podagris. Cæsarem Dictatorem post unum ancipitem vehiculi casum, ferunt semper, ut primùm consedisset, id quod plerosque nunc facere scimus, carmine ter repetito securitatem itinerum aucupari solitum.

Libet hanc partem singulorum quoque conscientia coarguere. Cur enim primum anni incipientis diem lætis precationibus invicem faustum ominamur? Cur publicis lustris etiam nomina victimas ducentium prospera legimus? Cur & fascinationibus adoratione peculiari occurrimus alii, Græcam Nemefin invocantes : cujus ob id Romæ simulacrum in Capitolio est, quamvis Latinum nomen non sit? Cur ad mentionem defunctorum, testamur memoriam eorum à nobis non sollicitari? Cur impares numeros ad omnia

» phraſte (au rapport d'Athénée ,
 » *Deipnoſoph.* liv. 14 , p. 624) , dans
 » ſon livre de *Enthuſiaſmo* , dit qu'on
 » guériſſoit les ſciatiques avec des airs
 » chantés ſur le mode Phrygien ,
 » τῆ φρυγίῳ ἀρμονίᾳ ; ce qui ne feroit
 » pas une pratique ſuperſtitieufe ,
 » mais qui dépendroit des vibrations
 » que la muſique excite dans les ſoli-
 » des. Galien rapporte avec éloge
 » l'uſage qu'Eſculape faiſoit de la
 » muſique. Le mode Phrygien étoit
 » le plus véhément & le plus capable
 » d'émouvoir. Pour les chants que
 » Caton propoſe pour les luxations ,
 » on peut bien aſſurer qu'il n'avoit
 » aucune efficacité. Au reſte , les
 » Plus anciens Médecins ſont ceux
 » qui ont le plus vanté l'uſage de la
 » muſique. Aulu-Gelle, *Noã. Attic.*
 » liv. 4, chap. 13, rapporte que Théo-
 » phraſte en faiſoit auſſi uſage pour

» la morſure des viperes , & cite Dé-
 » mocrite comme Auteur d'un livre
 » ſur la peſte , dans lequel il recom-
 » mande la muſique pour beaucoup
 » de maladies. On peut voir l'éten-
 » due de l'uſage que les hommes en
 » ont fait dans Plutarque , de *Muſicâ* ,
 » & dans Cælius Aurelianus , *Morb.*
 » *chronic.* liv. 5 , cap. 10. Tout le
 » monde fait l'uſage que l'on fait en-
 » core aujourd'hui de cet art pour la
 » guériſon de la morſure de la taran-
 » tule ».

(39) La recette de Caton débute
 ainſi : » PRENEZ un roſeau verd ,
 » long de 4 ou 5 pieds ; fendez-le
 » par le milieu , & que deux hom-
 » mes le tiennent ſur les cuiſſes du
 » malade. Commencez enſuite à pro-
 » noncer ſur le mal : *Guériſon à la*
 » *fracture* ; & puis ces paroles : *Mo-*
 » *tas danata , daries , dardaries , af-*

a guéri des sciaticques par le même moyen. Caton a aussi donné des paroles pour les fractures ou luxations des membres (39); & Varron pour la guérison de la goutte. On dit que César le Dictateur, depuis une chute qu'il avoit faite de dessus son char (40), ne manquoit point, en montant dans une voiture, aussi-tôt qu'il étoit assis, de répéter trois fois certaines paroles, pour être garanti de tout accident en voyage.

Confirmons encore l'article des superstitions par quelques pratiques connues & répandues par-tout. Pourquoi, par exemple, cherchons-nous à nous concilier d'heureux présages par les vœux que nous formons réciproquement le premier jour de l'année? Pourquoi dans les expiations publiques, choisit-on parmi les victimes, ou les hommes qui conduisent les victimes, ceux qui ont les noms les plus heureux (41)? Pourquoi usons-nous de formules particulières pour prévenir les maléfices, ce que d'autres font en invoquant la Némésis des Grecs (42)?, dont la statue, pour cette raison, est à Rome dans le Capitole, quoiqu'elle n'ait point de nom Latin? Pourquoi, lorsqu'on parle des morts, protestons-nous que nous n'en voulons point à leur mémoire (43)? Pourquoi croyons-nous que les nombres impairs (44) ont plus de vertu que les

» *tataries*, &c. &c. » Voilà les mots
» forgés dont parle Pline.

(40) César, selon Suétone, dans sa vie, chap. 37, fit cette chute le jour même de son triomphe des Gaules, en passant par une place du mont Aventin, nommée *Velabrum*.

(41) Note de M. Guettard. » C'est
» une superstition qui n'a guère lieu
» aujourd'hui que dans le vulgaire le
» plus commun. Chez les Romains,
» cette superstition s'étendoit jusques
» dans les cérémonies publiques. Ci-
» céron parle de cette superstition,
» liv. 1, de *Divin.* n. 102. Voyez

» Brissón, de *Formul.* liv. 1. La suite
» des pratiques dont Pline parle dans
» ce chapitre, est fondée de même
» sur la superstition ».

(42) C'étoit la vengeresse de l'orgueil & de l'insolence; elle étoit aussi la Déesse de l'Envie, comme on le peut voir chez Ausone; & on l'a prise encore pour la Fortune. Voyez Gruter, p. 80, & Natalis Comes en nombre d'endroits.

(43) Selon cette sentence Grecque :

Tu ne médieras point des absents ni des morts.

(44) Note de M. Guettard. » Les

vehementiores credimus : idque in febris dierum observatione intelligitur ? Cur ad primitias pomorum , hæc vetera esse dicimus , alia nova optamus ? Cur sternumentis salutamus ? quod etiam Tiberium Cæsarem , tristissimum (ut constat) hominum , in vehiculo exegisse tradunt . Et aliqui nomine quoque consalutare , religiosius putant . Quin & absentes tinnitu aurium præsentire sermones de se , receptum est . Attalus affirmat , scorpione viso , si quis dicat DUO , cohiberi , nec vibrare ictus . Et quoniam scorpio admonuit , in Africa nemo destinat aliquid , nisi præfatus Africam . In

» nombres impairs étoient des nombres consacrés . Virgile a dit :

Numero Deus impare gaudet .

» Pythagore étoit le premier qui eût mis les nombres impairs à la mode .
 » Et de tous les arts , celui qui a eu le plus de peine à s'en défaire , c'est la Médecine . En effet , la chose n'est pas tout-à-fait superstitieuse , parceque les fievres les plus violentes ont assez souvent leur redoublement en tierce . A peine dans ce siècle-ci est-on défaire du ridicule préjugé des années elimatériques . On a prétendu que comme les mouvements des maladies se faisoient de sept en sept jours , les mouvements & les grandes révolutions de la Nature se faisoient de sept en sept ans ; mais aucun phénomène plausible n'a confirmé cette opinion . A l'égard de l'exemple des fievres , que Pline cite ici , & sur lequel Celse lui-même a cru , liv. 3 , chapitre 4 , que la superstition Pythagorique avoit influé ; il est certain que beaucoup de fievres suivent le

» période du septieme au quatorzieme jour . L'expérience des Auteurs qui ont le moins donné dans le préjugé , est formelle sur cet article » .

(45) Quoique Pythagore passe pour avoir mis en vogue les nombres impairs , il est à observer que les Pythagoriciens , au témoignage de Varron , avoient plus de foi aux nombres pairs dans l'application des médicaments . Ecoutons Servius : *Impar numerus immortalis , quia dividi integer non potest : par numerus mortalis , quia dividi potest . Licet Varro dicat Pythagoreos putare impari numerum habere finem , parem esse infinitum : ideo mendendi causa , multarumque rerum , impares numeros servari .*

(46) Consulons Celsus , livre 3 , chap. 4 : *Est autem alia de diebus ipsis dubitatio : quoniam antiqui potissimum impares sequebantur : eosque , tanquam tunc de agris judicaretur , ipsi nominabant . Hi erant dies tertius , quintus , septimus , quartus decimus , vigesimus primus : ita ut summa potentia septimo , deinde quarto decimo , deinde*

autres pour tous les usages où ils peuvent être employés (45), ce qu'on voit principalement par le soin qu'on a d'observer les jours dans les fièvres (46)? Pourquoi, quand nous voyons les premiers fruits (47), disons-nous, que ceux-ci sont vieux & que nous en voulons de nouveaux? Pourquoi salue-t-on ceux qui éternuent (48), comme Tibere, qui certainement étoit le plus mélancholique des hommes, exigeoit qu'on le saluât, même en voiture? Pourquoi encore quelques personnes trouvent-elles qu'il est plus religieux de nommer ceux que l'on salue (49)? C'est un pronostic reçu, que les absents sont avertis qu'on parle d'eux, par le tintement de leurs oreilles (50). Attale (51) assure que si en voyant un scorpion on prononce ce seul mot, *duo*, il s'arrête sur-le-champ & ne pique point. Et, à propos de scorpion, personne en Afrique n'entreprend de faire quelque chose sans avoir auparavant prononcé

uni & vigesimo daretur. I:aque sic agros nutriebant, ut dierum imparium accessiones expectarent, &c. On fait aussi que Galien a composé trois livres, *de diebus decretoriis*. Consultez-les au tome 8 de ses Œuvres.

(47) Consultez Brisson, liv. 1, de *Formul.* p. 91.

(48) Le Pere Strada, dans ses *Questiones Academica*, a traité cette question; & avant lui, Aristote, sect. 33, Probl. 7 & 9, p. 829. Consultez aussi Athénée, liv. 2; & la *Cyropédie* de Xénophon, liv. 3.

(49) Comme fait Eumolpe, chez Pétrone, p. 353: *Giton collectioris spiritus plenus, ter continuo ita sternutavit, ut grabatum concuteret: ad quem motum Eumolpus conversus, salvare Gitona jubet.* Au reste, il paroît que les Grecs n'apostrophoient point la personne qui éternuoit; mais qu'ils usoient en cette circonstance de la formule, *Jupiter, sois en aide!* Ζῆν ἰσῶσθαι, *Jupiter*

servato; formule un peu dénaturée dans cette traduction de l'Epigramme 13 de l'*Anthologie*, liv. 2:

Οὐ δ'ἔμαρται, &c.

*Mungendo Procli manus est nec idonea naso,
Quid mirum? Naso nam minor ipsa manus;
Nec sibi sternutans, sit, ait bene: quippe nec audie
Nasum qui tantum distat ab auriculis.*

(50) On lit chez Aristenete, *Epir.* liv. 2: *ἐκ ἰβήμβου, &c.* *Non tibi tintiebant aures, cum tui lacrymans meminissim?* Virgile, ou le Pseudo-Virgile, écrit aussi, in *Catalectis*:

*Garrula quid totis resonans mihi noctibus ausis?
Nescio quem dicis nunc meminisse mei.*

Au reste, les Anciens croyoient que quand l'oreille gauche tintoit, c'étoit un ennemi qui parloit d'eux, & un ami si le tintement se faisoit sentir à l'oreille droite.

(51) Apparemment le Roi de Pergame.

cæteris vero gentibus, Deos obtestatur, ut velint. Nam si mensa adsit, anulum ponere tralatitium videmus. Quin etiam multas religiones pollere manifestum est. Alius saliva post aurem digito relata, sollicitudinem animi propitiat. Pollices, cum faveamus, premere etiam proverbio jubemur. In adorando dexteram ad osculum referimus, totumque corpus circumagimus: quod in lævum fecisse, Galliæ religiosus credunt. Fulgetras poppysmis adorare, consensus gentium est. Incendia inter epulas nominata, aquis sub mensas profusis abominamur. Recedente aliquo ab epulis, simul verri solum: aut bibente conviva, mensam vel repositorium

(52) Je lis *anulum* avec le Pere Hardouin & deux manuscrits. On lisoit auparavant, *nullum*.

(53) J'interprete *premere* par *presser*, sans prétendre déterminer comment se faisoit précisément cette démonstration de faveur par l'entremise des pouces. Le Pere Hardouin paroît croire que cet acte étoit le même que le claquement moderne qui se fait sur la paume de la main par le doigt du milieu échappé de la pression du pouce; claquement dont nous nous servons en signe de joie & de faveur, & au moyen duquel, en y entremêlant quelques frappements de mains, nous imitons les castagnettes, & marquons au besoin la mesure d'un air. M. de Querlon a pris *premere* dans le sens de *deprimer*; & traduit *baïsser les pouces*. Au reste, je ne crois pas que nous ayons présentement rien de certain sur la maniere exacte dont se pratiquoit cet antique usage, non plus que sur la *conversion du pouce*, qui étoit le signe de rigueur dans les spectacles

du Cirque, ce qui fait dire à Juvénal:

Converso pollice, vulgi

Quemlibet occidunt populariter.

Car, qui nous apprendra aujourd'hui si cette conversion se faisoit en ouvrant ou bien en fermant le pouce, d'autant que le pouce se renverse presque aussi facilement en dehors qu'il se plie en dedans? l'usage dont il s'agit étoit particulier aux Romains, & je ne sache pas qu'aucun monument antique nous le représente de maniere à résoudre la question.

(54) Les Romains, dans l'acte de la salutation, ne se courboient point en face de la personne, mais contournoient leur corps de droite à gauche (sur quoi voyez Plutarque, vie de Numa, p. 69); à la différence des Gaulois qui le contournoient de gauche à droite. Les Romains en agissoient peut-être ainsi comme descendants des Troyens, & comme colonie Asiatique; car les Orientaux faisoient & font encore plusieurs actes de droite à gauche; par exemple, c'est

ce

ce même mot, *Afrique*. Chez les autres Nations, on s'adresse aux Dieux, pour que ce soit sous leur bon plaisir; & si l'on se trouve à table, on voit chacun ôter l'anneau qu'il porte ordinairement à son doigt (52). Il est encore bien d'autres pratiques superstitieuses évidemment usitées chez nous. L'un, en portant de la salive avec son doigt derrière son oreille, croit adoucir les inquiétudes de son esprit. Quand on veut marquer de la faveur pour quelqu'un, il faut se presser les pouces des mains (53), & l'usage en a fait un proverbe. Pour saluer quelqu'un, nous portons la main droite à la bouche & nous contournons tout le corps (54); ce que les Gaulois font de gauche à droite, parcequ'ils trouvent cette inflexion plus religieuse. Il est établi partout de frapper des mains quand il éclaire (55). Si, dans un repas, on vient à parler d'incendie, pour en détourner le présage, nous répandons de l'eau sous les tables (56). On regarde comme un très mauvais augure, quand quelqu'un se levant de table, on

en ce sens là qu'ils projettent leur écriture, la première page de leurs livres étant la dernière des nôtres. Au reste, sur l'ancien costume de la salutation, consultons le Pere Hardouin : *In adorando dexteram ad osculum. Sive, ut loquuntur alii, Manum ori : sive ut Apuleius, lib. 4. Metam., dextram oribus admovemus. Sicut apud Orientis populos veneratio ostendebatur variis flectendi corporis formis : ita apud Grecos manum ad os admovendo, quod proprie est προσκυνῆναι, ἀκύνω & κύνω, quod est osculari. Nec aliud significat Latinum adorare, non ab orare, id est, precati, factum, ut imperiti homines existimant : sed ab eo quod manus admoveatur ori.* Lucianus φιλιῆσα δεξιάν dixit : Galli quoque, baiser les mains. De eo ritu vide Briffonium, lib. 1, de formul. p. 37 & 38.

(55) Consultons encore ici le docte
Tome IX.

Jésuite cité note précédente : POPPISMIS : Hoc est, complostone manuum. ποππύζει enim non modo est sibilo, hoc est, labris compressis acutiorum quemdam oris sonum edo ; sed & demulceo, blande attrēto, quomodo equos nondum perdomitos adulamur : denique, collisis manibus inter se plausum edo. Apud Aristoph. in *Vespis*, p. 474, Philocleo quidam senex ita loquitur, ut se dicat poppyssantibus fuiguraturum. Tunc interpres antiquissimus morem hunc esse ait, uti ad fulgetras poppysetur. Verba senis hæc sunt :

Καὶ ἀσπάτω

Ποππύζει

Tum interpres hæc : ἴδος γὰρ ταῖς ἀσπῶταις ποππύζειν. Quasi complosts manibus ad deliniendum Jovem.

(56) On versoit aussi du vin ; témoin Trimalcion chez Pétrone, *satyr.*

Zzz

tolli, inauspicatissimum judicatur. Servii Sulpicii principis viri commentatio est, quamobrem mensa linquenda non sit : nondum enim plures quàm convivæ numerabantur. Nam sternumento revocari ferculum mensamve, si non postea gustetur aliquid, inter diras habetur, aut omnino non esse. Hæc instituere illi, qui omnibus negotiis horisque interesse credebant Deos : & ideo placatos etiam vitiis nostris reliquerunt. Quin & repente conticescere convivium adnotatum est, non nisi in pari præsentium numero : isque famæ labor est, ad quemcumque eorum pertinens. Cibum etiam è manu prolapsus reddebatur, utique per mensas : verabantque munditiarum causa deflere. Et sunt condita auguria, quid loquenti cogitante id acciderit : Inter execratissima, si Pontifici accidat dicis causa epulanti. In mensa utique id reponi, adolerique ad Larem, piatio est. Medicamenta, priusquam adhibeantur, in mensa forte deposita, negant prodesse. Ungues ressecari nundinis Romanis tacenti, atque à digito indice, multorum pecuniæ religiosum est. Capillum vero contrectari, contra defluvia ac

p. 279 : *Hæc dicente eo gallus gallinæus cantavit : qua voce confusus Trimalchio, vinum sub mensam jussit effundi, lucernamque etiam mero spargi : imo anulum trajecit in dexteram manum, & Non sine causa, inquit, hic buccino signum dedit : nam aut incendium oportet fiat, aut aliquis in vicinia animam abjiciat : Longe à nobis, &c.*

(57) C'est un trait du luxe des Romains qui n'a point passé chez nous.

(58) Par l'usage immodéré de la table.

(59) Je lis au texte *dicis causa*, comme qui diroit, en Grec, *δὴνακ ἔρανα*,

expression équivalente de *perfunctorie*, c'est-à-dire, *par manière d'acquit*. Deux manuscrits portent cette leçon. Les autres portent *dicis causa*.

(60) On offroit les prémices des fruits à cette Divinité tutélaire & gardienne de chaque foyer, ce qui fait dire à Horace, *saty. liv. 2, v. 23* :

Dulcia poma

Et quoscumque feret cultus tibi fundus honores

Ante Larem gustet venerabilior Lare dives.

(61) On voit par le passage suivant de Pétrone qu'il n'étoit pas permis dans un vaisseau de couper ni les on-

balaie en ce moment le plancher; ou lorsqu'un convive, buvant, se tient à la table ou le buffet. Servius Sulpicius, homme d'un rang distingué, a laissé un écrit où il déduit les raisons pour lesquelles il ne faut pas désertter la table; car on ne comptoit point (57), de son tems, plus de tables que de convives. On tient aussi pour un méchant présage, lorsque l'éternement d'un convive oblige de rapporter un plat, ou même une table, si l'on ne mange après cela quelque chose, ou si l'on cesse absolument de manger. Toutes ces superstitions procedent de gens qui croyoient que les Dieux interviennent à tous moments dans toutes nos affaires, & qu'ils sont apaisés ainsi par nos propres vices (58). On a encore remarqué que, quand les convives ne sont pas en nombre pair, il regne tout-à-coup un grand silence, & comme on ne fait à qui s'en prendre, chacun court risque en particulier d'en être regardé comme la cause. Anciennement aussi, lorsqu'il tomboit un morceau de la main d'un convive, on s'empressoit à table de le ramasser & de le lui rendre, & l'on ne permettoit pas de souffler sur ce morceau sous prétexte de propreté : on tire encore aujourd'hui des augures des paroles ou des pensées dont peut être occupée dans le moment la personne à qui ce petit accident arrive : c'en est un des plus terribles lorsqu'il arrive dans un banquet, au Pontife même, mangeant sans appétit & comme par maniere d'acquit (59); on l'expie en mettant le morceau sur la table, & le brûlant ensuite au foyer de la maison, en présence du Dieu Lar (60). On prétend que les remedes ne sont d'aucun effet, si, avant de les administrer, on les a posés par hasard sur une table. Bien des gens regardent comme un mauvais signe, en fait de profit, de couper ses ongles sans dire mot, pendant les foires ou marchés de Rome, & de commencer par l'index (61). On dit aussi que

gles ni ses cheveux, sinon lorsqu'il faisoit un gros tems : *Audire non licere cuiquam mortalium in nave, neque unguis neque capillos deponere, nisi cum palago*

ventus irascitur. Au reste, Gronovius soupçonne qu'on doit lire ici chez Pline : *Atque digito indice moveri pecuniam, religiosum est.*

Zzz ij

dolores capitis xvii. Luna, atque xxix. Pagana lege in plerisque Italiæ prædiis cavetur, ne mulieres per itinera ambulantes torqueant fusos, aut omnino detectos ferant, quoniam adversetur id omnium spei, præcipueque frugum. M. Servilius Nonianus princeps civitatis, non pridem in metu lippitudinis, priusquam ipse eam nominaret, aliufve ei prædiceret, duabus litteris Græcis P & A, chartam infcriptam, circumligatam lino, subnectebat collo : Mucianus ter Consul, eadem observatione viventem muscam in linteolo albo : his remediis carere ipsos lippitudine prædicantes. Carmina quædam exstant contra grandines, contraque morborum genera, contraque ambusta, quædam etiam experta : sed prodendo obstat ingens verecundia, in tanta animorum varietate. Quapropter de his, ut libitum cuique fuerit, opinetur.

Remedia ex homine contra magos.

CAPUT
3.

HOMINUM monstrificas naturas & veneficos aspectus diximus in portentis gentium, & multas animalium proprietates, quæ repeti supervacuum est. Quorundam hominum tota corpora profunt ut ex his familiis quæ sunt terrori serpentibus, tactu ipso levant percussos, suctuve modico. Quorum è genere sunt Pfylli, Marisque, & qui

(62) Il fut Consul (selon les Fastes) avec Caius Cestius, vers la fin de l'Empire de Tibère. Il y avoit un Prince de la jeunesse, & un Prince du Sénat ; on ne fait pas en quoi précisément consistoit l'office du Prince de la Cité. C'étoit selon toute apparence une dignité honorifique, uniquement titulaire,

& sans autre fonction que de précéder ou présider les simples citoyens, dans les assemblées, dans les processions, dans les sacrifices.

(63) Sur lesquels consultez Marcellus Empiricus, en plus d'un lieu ; & Fernel, liv. 2, de *abditis rerum causis*, chap. 16, p. 90 & 91.

de toucher à ses cheveux le dix-septième & le vingt-neuvième jour de la lune, cela les empêche de tomber, & préserve des maux de tête. Une loi de la campagne, observée dans la plupart des métairies d'Italie, est d'empêcher les femmes, en voyage & en marchant, de tourner leurs fuseaux, ou même de les porter découverts, parceque c'est, dit-on, un mauvais présage pour toutes sortes d'espérances, & principalement pour les bleds. Il n'y a pas long-tems que M. Servilius Nonianus (62), Prince de la Cité, craignant de devenir chassieux, ou l'affoiblissement de sa vue, avant que d'articuler le nom du mal, & que personne lui en eût parlé, portoit à son col un papier enveloppé dans du linge, & où étoient inscrites ces deux lettres Grecques ρ & α ; de même que Mucianus, qui fut trois fois Consul, portoit, pour le même usage, une mouche vivante, dans un petit linge blanc : & tous deux disoient hautement, que ces amulettes les préservoient de mal aux yeux. Il y a des charmes (63), ou préservatifs par les paroles & par le chant, dont quelques-uns éprouvés contre la grêle, contre plusieurs sortes de maladies, & contre les brûlures; mais nous n'osons les publier dans une si grande diversité d'opinions : c'est pourquoi nous en laisserons penser chacun ce qu'il voudra.

Remedes tirés de l'homme contre les enchantements.

EN parlant des prodiges & singularités des Nations (1), nous avons fait connoître des hommes d'une nature monstrueuse, & dont les regards empoisonnent; nous avons décrit en même tems plusieurs propriétés des animaux : il est inutile de nous répéter. Les corps de quelques especes d'hommes sont entièrement médicinaux, comme ceux de certaines familles qui sont redoutés des serpents, guérissent ceux qui en ont été mordus, soit par le seul attouchement, soit par une légère succion (2). De ce genre (3) sont les

(1) Au commencement du liv. 7. *pansement* du secret. Celsus l'approuve, liv. 5, chap. 27 : *Ad serpentium*

(2) Pratique appelée de nos jours

Ophiogenes vocantur in insula Cypro : ex qua familia legatus Evagon nomine, à Consulibus Romæ in dolium serpentium coniectus experimenti causa, circummulcentibus linguis miraculum præbuit. Signum ejus familiæ est, si modo adhuc durat, vernis temporibus odoris virus. Atque eorum sudor quoque medebatur, non modo saliva. Nam in insula Nili Tentyri nascentes tanto sunt crocodilis terrore, ut vocem quoque eorum fugiant. Horum omnium generum in sua repugnantia interventum quoque mederi constat : sicuti aggravari vulnera introitu eorum, qui unquam fuerint serpentium, canisve dente læsi. Iidem gallinarum incubitus, pecorum fetus, abortu vitiant. Tantum remanet virus, excepto semel malo, ut venefici fiant venena passi. Remedio est, ablui priùs manus eorum, aquaque illa eos, quibus medearis, inspergi. Rursus à scorpione

morsus, homo adhibendus est, qui vulnus exfugat. Neque hercules scientiam precipuam habent hi qui Pssylli nominantur, sed audaciam usu ipso confirmatam. Nam venenum serpentis, ut quadam etiam venatoria venena, quibus Galli precipue utuntur, non gustu sed in vulnere nocent. Ideoque colubra ipsa tuto estur, & ictus ejus occidit. Et si stupente ea, quod per quadam medicamenta circulatores faciunt, in os digitum quis indidit, neque percussus est, nulla in ea saliva noxia est. Ergo quisquis exemplum Pssylli secutus, id vulnus exfuxerit, & ipse tutus erit, & tutum hominem prestabit.

(3) Note de M. Guettard. « Nous avons déjà rapporté ce qui avoit donné origine aux fables que l'on avoit répandues sur les propriétés de ces peuples. Ce n'étoit qu'une hardiesse dont Redi nous a donné un

» exemple bien plus frappant dans un
 » chasseur Toscan, qui, en présence
 » du grand Duc, avala hardiment un
 » verre dans lequel on avoit délayé
 » une assez grande quantité de poison
 » de vipere, sans en être incommodé.
 » Lucain avoit déjà mis dans la bouche
 » de Caton, des vers dans lesquels
 » ce Général apprenoit à ses soldats
 » que le poison de la vipere n'étoit
 » à craindre que dans la morsure de
 » ces animaux. Cependant M. Mead,
 » Auteur d'un excellent Traité sur les
 » poisons, a fait plusieurs expériences
 » par lesquelles il démontre que le
 » poison de certains reptiles agit
 » aussi, reçu dans l'estomac ; & il
 » raconte la hardiesse d'un homme
 » qui osa fucer une plaie faite par le
 » serpent à sonnettes, qui n'est qu'une
 » espece de vipere plus considérable

Pfyllés (4), les Marses, & ceux qu'on nomme *Ophiogenes* (5), dans l'île de Cypre: l'épreuve des derniers a été faite à Rome. Un envoyé de cette famille, nommé *Evagon*, ayant été mis, par ordre des Consuls, dans un tonneau rempli de serpents qui ne firent que le lécher avec leur langue, opéra publiquement ce miracle. Le signe commun à tous ceux de cette famille, si elle subsiste encore, est une certaine odeur très forte qu'ils exhalent au printemps. La sueur de ces hommes n'est pas moins un antidote que leur salive. Ceux qui naissent dans l'île du Nil, appelée *Tentyris* (6), sont si formidables aux crocodiles, que leur voix seule les fait fuir. Il est certain que la seule présence de ces différentes espèces d'hommes, par leur antipathie naturelle, guérit les morsures des serpents; comme on fait que les blessures empirent aussi-tôt qu'il entre (auprès du malade) quelqu'un qui a été autrefois mordu des serpents ou d'un chien enragé. Ces derniers font encore avorter les couvées des poules & le fruit du bétail; parceque le venin ayant une fois pénétré le corps, il en reste dans toute l'habitude une telle impression, que ceux qui ont été empoisonnés deviennent venimeux eux-mêmes. Le remède à cette contagion, est de leur faire laver les mains avant qu'ils entrent, & de jeter de la même eau sur les malades. Bien plus, ceux qui ont eu autrefois quelques piquures de scorpions, ne sont jamais pi-

» que les autres; cette hardiesse fut
 » suivie des symptômes les plus ef-
 » frayants. Au reste, quoique chacun
 » soit à portée de rendre le service
 » de sucer leurs plaies à ceux qui sont
 » mordus de certains serpents, il faut
 » n'avoir aucun ulcère dans la bou-
 » che, comme Celse en avertit, ou
 » même la remplir d'huile auparavant,
 » comme M. Mead le conseille. A
 » l'égard de l'enchantement & de
 » l'honneur que certains serpents ont
 » pour des peuples entiers, c'est une
 » fable à laquelle cette hardiesse a

» donné lieu. Ainsi nous pouvons re-
 » garder comme fautive, l'épreuve
 » qu'on rapporte avoir été faite à Ro-
 » me sur *Evagon*, à moins que les
 » serpents dont on s'est servi ne fussent
 » de ceux qui n'ont point de venin ».

(4) Du tems de Solin il ne restoit plus que le nom de Pfyllés: d'où le Pere Hardouin conclut que Solin est bien postérieur à Plin. On peut voir sur les Pfyllés, le 4^e livre d'Hérodote.

(5) Ou race de serpents.

(6) Voyez, liv. 8, ce qui est dit des Tentyrites.

aliquando percussi, nunquam postea à crabronibus, vespis, apibusve feriuntur. Minus miretur hoc qui sciat, vestem à tineis non attingi, quæ fuerit in funere : serpentes ægre præterquam læva manu extrahi.

De quibusdam sortilegiis, & saliva hominis.

CAPUT
4.

E PYTAGORÆ inventis non temere fallere, impositivorum nominum impari vocalium numerum, clauditates, oculive orbitatem, ac similes casus dextris assignare partibus, parem lævis. Ferunt difficiles partus statim solvi, cum quis rectum, in quo sit gravida transmiserit lapide, vel missili, ex his, qui tria animalia singulis ictibus interfecerint, hominem, aprum, ursum. Probabilius id facit hasta velitaris, evulsa è corpore hominis, si terram non attigerit. Eisdem enim illata effectus habet. Sic & sagittas corporeeductas, si terram non attigerint, subjectas cubantibus, amatorium esse, Orpheus & Archelaus scribunt. Quin & comitalem morbum sanari cibo è carne feræ occisæ eodem ferro, quo homo interfectus sit. Quorundam partes medicæ sunt, sicuti diximus de Pyrrhi regis pollice. Et Elide solebat ostendi Pelopis costa, quam eburneam affirmabant.

(1) Note de M. Guettard. » Il paroît
» que le sens de cette phrase, est que
» le nombre des voyelles que quel-
» qu'un porte dans son nom propre,
» détermine les accidents qui peuvent
» faire perdre l'usage d'une jambe ou
» d'un œil, à droite si ce nombre est
» pair, à gauche s'il est impair. Ce qui
» est évidemment une pure supersti-
» tion ».

(2) C'est ce qu'on nomme l'ono-

mantie.

(3) Note de M. Guettard. » On
» peut traduire *hasta velitaris*, par
» une pique légère : c'étoit une arme
» d'un poids léger, laquelle avoit la
» forme d'une pique ordinaire, &
» dont se servoient les soldats armés
» à la légère qu'on appelloit *Velites* ».

(4) Note de M. de Querlon. » Ar-
» chelaüs l'Egyptien, dont le Scho-
» qués

qués dans la suite par les crapauds ni par les guêpes ou par les abeilles : ce qui surprendra moins ceux qui sauront que les vers ne touchent point à un habit, lorsqu'il a été porté à un convoi ; qu'on ôte avec peine les serpents attachés à quelque endroit que ce soit, si l'on n'emploie la main gauche.

De plusieurs sortilèges, & de la vertu qu'on attribue contre eux à la salive de l'homme.

DES secrets trouvés (dans les nombres) par Pythagore, l'un de ceux qui manque le moins, est celui-ci ; savoir, que si dans les noms que l'on impose aux enfants, les voyelles sont en nombre impair, elles présagent qu'il sera boiteux ou borgne (1) ; & sujet à d'autres accidents semblables du côté droit ; & du côté gauche, si le nombre des voyelles est pair (2). On dit que, dans un accouchement difficile, une femme est délivrée à l'instant, lorsque quelqu'un fait passer par-dessus la maison où est la personne en travail, une pierre ou un trait qui ait tué successivement trois animaux en autant de coups, savoir, un homme, un sanglier, un ours. Cet effet est plus probablement opéré par une pique velttaire (3), arrachée du corps d'un homme, pourvu qu'elle n'ait point touché la terre ; puisque ce fer, porté seulement dans la maison, a la même propriété. C'est ainsi qu'Orphée & Archelaüs (4) ont écrit, que des fleches, tirées du corps humain, sans avoir aussi touché la terre, & mises sous des personnes couchées ensemble, les excitent à l'amour ; & encore, qu'on guérit les épileptiques, en leur faisant manger de la chair d'une bête percée du même fer avec lequel un homme a été tué. Quelques hommes ont une vertu médicale en certaines parties de leur corps, comme nous avons dit que le pouce du Roi Pyrrhus en étoit doué (5). On

» liaste de Nicandre cite un Traité
» des Amphibies, d'où il a tiré ce
» qu'il rapporte de l'accouplement des

» murenés (ou lamproies) avec les
» serpents.

(5) On en a déjà parlé au liv. 7.

Nævus in facie tondere, religiosum habent etiam nunc multi.

Hominum vero in primis jejunam salivam contra serpentes præsidio esse, docuimus. Sed & alios efficaces ejus usus recognoscat vita. Despuimus comitiales morbos, hoc

(6) Fils de Tantale qui a donné son nom au Péloponèse, grande presqu'île de la Méditerranée en Europe, aujourd'hui la Morée. Pline est peut-être le seul Auteur qui parle de la côte d'ivoire de Pélops. Les Poètes disent que c'étoit une épauLe, *Humeroque Pelops insignis ebúrno*, écrit Virgile, *Georg.* liv. 3, v. 7.

(7) Au commencement du liv. 7.

(8) Note de M. Guettard. » Les propriétés que Pline rapporte ici de la salive sont en partie superstitieuses, en partie fondées en raison. On reconnoît aisément celles qui peuvent être vraies, en considérant que la salive est une humeur très tenue, dont la nature a quelque chose de favorable; en ce qu'elle contient une huile très atténuée avec un sel disposé à la volatilisation. Considérée sous les point de vue, elle a certainement des usages médicaux. Destinée, par le Créateur à s'insinuer dans la substance des aliments, elle est extrêmement pénétrante, & les parties qui la composent sont si légères, qu'elle s'évapore toute entière au feu. Un mucilage qui est pénétré de salive, est donc plus atténué, ses parties plus détachées les unes des autres, plus capables de passer par des conduits étroits; & sous ce point de vue, la salive est un apéritif, qui en effet, a été re-

» commandé avec raison dans plus
» d'une tumeur extérieure. Elle est
» capable de retenir l'air extérieur,
» comme nous le voyons évidemment
» en ce qu'elle devient écumeuse;
» elle conserve aussi les corps étran-
» gers qui sont contenus dans l'air, &
» la contagion ne fait jamais plus de
» progrès que lorsqu'elle est reçue par
» la salive. Aussi est-ce un précepte
» général de médecine, de ne point
» avaler la salive lorsqu'on approche
» de malades de maladies contagieu-
» ses; ce qui est proprement le *contagia regerimus* de Pline. Il est vrai
» que l'application qu'il en fait aux
» maladies épileptiques, n'est pas tout-
» à fait juste: on ne connoit aucune
» maladie de ce genre qui soit conta-
» gieuse; on a vu cependant des gens
» qui voyant des épileptiques se eux-
» mêmes tombés en épilepsie; mais il
» faut en chercher la cause dans la dis-
» position des nerfs, & dans l'horreur
» du spectacle, qui frappe tellement,
» que malgré soi on est porté à imiter
» ces mouvements. On a dans les Au-
» teurs une infinité d'exemples des
» merveilles opérées par la salive, de
» ses qualités bonnes & mauvaises.
» La salive d'un homme à jeun est
» plus âcre & plus irritante, ses prin-
» cipes plus atténués, ayant par consé-
» quent un plus haut degré de vo-
» latilisation, en un mot, quelque

montrait anciennement en Elide une côte de Pélops (6), qu'on affuroit être d'ivoire. Bien des gens se font un grand scrupule de se couper des signes ou poreaux au visage.

Nous avons déjà remarqué (7) que la salive de l'homme, à jeun, étoit un des principaux spécifiques contre (8) le venin des serpents (9) : il faut faire voir à présent combien elle a de vertus pour d'autres usages. Nous détournons loin de nous le mal caduc en crachant (10); c'est-à-dire, nous en rejettons la contagion sur ceux

» chose de plus animale ; mais il est
 » faux qu'elle soit un poison subtil,
 » comme plusieurs l'ont cru, & le
 » croient encore. Mais elle peut avoir
 » des propriétés particulières, suivant
 » les différences du sujet. Et l'histoire
 » que rapporte Albert le Grand, li-
 » vre 7, de *Animalib.* d'après Aris-
 » tote, d'une fille présentée à Ale-
 » xandre, dont la morsure venimeuse
 » tuoit comme celle des serpents,
 » n'est pas tout-à fait incroyable en
 » physique. Mais un fait plus positif,
 » est celui que rapporte Aétius, li-
 » vre 2, de *re medic.* où il assure qu'un
 » scorpion fut tué par la salive d'un
 » homme. A l'égard de la propriété
 » de la salive contre les enchante-
 » ments, elle est aussi vaine que les
 » enchantements mêmes. La plupart
 » des autres pratiques superstitieuses
 » dont Pline parle ici, ont été reçues
 » de toute l'antiquité : on les retrouve
 » dans tous les Auteurs qui ont écrit
 » sur les mœurs de leur tems. De là
 » même ont été formés différents
 » noms, tel que le mot de *respuere*,
 » *despuere*, &c. Galien même, d'ail-
 » leurs peu superstitieux, a donné
 » dans quelqu'une de ces pratiques.
 » Voyez livre 10, de *Fac. Simp. Med.*
 » cap. 2 »

(9) Plusieurs Ecrivains célèbres ont
 crû à ces puérilités. Consultons le
 Pese Hardouin : *Insigne est in eam rem*
quod habet Albertus M. lib. 7 de Anim.
tract. 2, cap. 5, p. 236 : sed de mira-
bilibus, inquit, quæ visa sunt in cali-
bus, est unum quod refert Aristote-
les, in libro de regimine dominorum,
quem scripsit ad Alexandrum : quod
videlicet puella missa fuit Alexandro,
ex cujus morfu moriebantur homines,
sicut ex morfu serpentum : & humor
salivalis in ipsa fuit venenum. Et pos-
sibilitas hujus probatur ex eo quod
lagitta intincta in salivam hominis je-
juni intoxicatur, quando vulnerat
alium. Et quod unicuique saliva pro-
pria est medicamen contra venenum,
& alteri non est salutaris, &c. Sola
jejuni hominis saliva, absque ulla ir-
cantatione, scorpionem interemptum scire
se ait Aetius, lib. 2 de re med. cap. 107,
pag. 65. Haddarrâhmanus Ægyptius,
interprete Ecchellensi, cap. 1, pag. 2 :
 Si quis jejunos exspuit super scorpio-
 nem, interimit illum. Item sputum
 jejuni si moribus serpentum, & tu-
 moribus applicabitur, &c.

(10) Cette superstition, ou foi su-
 perstitieuse à la salive, a été fort en
 vogue chez les Anciens, comme il
 résulte des recherches du Pese Har-

est, contagia regerimus. Simili modo & fascinationes repercutimus, dextræque claudicitatis occursum. Veniam quoque à Deis spei alicujus audaciores petimus, in sinum spuendo. Etiam eadem ratione terna despuere deprecatione, in omni medicina mos est, atque ita effectus adjuvare: incipientes furunculos ter præsignare jejuna saliva. Mirum dicemus, sed experimento facile: Si quem pœnitentia ictus eminus cominusve illati, & statim exspuat mediam in manum, qua percussit, levatur illico percussus à pœna. Hoc sæpe delumbata quadrupede approbatur, statim à tali remedio correcto animalis ingressu. Quidam vero aggravant ictus, ante conatum simili modo saliva in manu ingesta. Credamus ergo lichenas leprasque jejunæ illitu af-

douin à ce sujet. Voici ses paroles :
 DESPUIMUS, hoc est abominamur, à nobis ejus morbi contagium deprecamur. Plautus, in captivis, act. 3, sc. 4, v. 21 :

Et eum morbum mihi esse, ut qui me opus sit insputarier ?

Heg. Ne verere, multos iste morbus homines macerat :

Quibus insputari salutis fuit.

Apuleius, in Apolog. : In cubiculo despuuntur caduci comitiales. Theophr. in charact. de superstitioso : Μανυμύτρων τῶν ἰδῶν ἢ ἐπιδανύσων, ὀπίξας δις κόλπον πύσας. Rabiosum intuens aut comitiale, horrescens in sinum despuit. Neque hunc morbum modo, sed & ea quæ abominabantur, ne evenirent, vel obiter audita, despuerant. Plautus in Asinar. Act. 1, sc. 1, vers. 25 :

Neque hercle ego istud dico, neque dictum volo.

Teque obsecro hercle, ut, quæ locutus, despuas, &c.

Seneca, in consol. ad Marciam. cap. 9. Quis non si admoneatur ut de suis cogitet, tanquam dirum non respuat, & in capita inimicorum, aut ipsius intemptivi monitoris abire illa jubeat ? Ad fascinum similiter depellendum id veteres usurpare soliti. Juvenalis, satyra 7, vers. 112 :

Conspuiturque sinus.

Ubi vetus scholiastes : Propter fascinum verborum, ter sibi in sinu spuunt, & videntur fascinum arcere, ut Persius de matertera : vel, incipiunt multa sibi promittentes, in sinum spueri, &c. Tibullus, lib. 1, Eleg. 2 :

Ter cane, ter didis exspue carminibus.

E Theocriti Idyllio 7.

Ὅς μὴ βακανθῶς, τρὶς εἰς ἰμὸν ἐπύσῃ κόλπον.

Si certe qui spe aliqua ducti insolentius paulo se efferunt, & qui sunt jaclantio-

dont elle vient : nous repoussons de la même manière les sortilèges & les charmes, & le mauvais présage venant de la rencontre d'une personne qui boite du pied droit. Lorsqu'enflés de quelque espérance, nous devenons insolents, nous croyons nous acquitter avec les Dieux, en crachant dans notre sein. Par la même raison, il est d'usage, dans tous les remèdes qui se font, de cracher trois fois en conjurant le mal, pour en aider ainsi les effets; comme aussi de marquer trois fois avec de la salive, à jeun, les cloux encore naissants. Voici quelque chose d'étonnant, mais dont il est aisé de faire l'expérience. Si quelqu'un, fâché d'avoir porté de loin ou de près un coup à un autre, crache sur-le-champ dans la paume de la main dont il a frappé, celui qui a reçu le coup ne sent plus d'abord aucun mal; c'est ce qu'on éprouve souvent après avoir bien bâtonné cheval, âne ou bœuf, à qui ce petit lénitif fait reprendre aussi-tôt leur allure : tandis que quelques-uns, au contraire, crachent auparavant dans leurs mains pour mieux frapper. Rien n'empêche, après cela, de croire que les lepres & les dartres (11) se guérissent en les frottant tous les jours avec de la salive, à jeun (12); que l'on guérit aussi la chassie des yeux (13),

res, spuerè similiter in sinum solent. Quæ sententia Juvenalis est, loco allato :

Tunc immensa cavi spirant mendacia folles,
Conspuiturque sinus.

Diogenianus, Cent. 4, Prov. 82 : Εἰς κόλπον ἢ πρὶος. Ἐπὶ τῶν μεγάλαυχων. Libanius, Epist. 191, ad Modestum : Οὐ μὲν τὰς γὰρ ἰσπίδας ἀνεῖλον, ἀλλ' εἰσι καὶ λαμπραὶ. πρὶος ἢ εἰς κόλπον, τῇ παρομοίᾳ πειθομένου. Vide Erasm. Chil. 1, Cent. 6 :

(11) Note de M. Guettard. « Ce qu'on entend communément par le mot de *liehen* dans les animaux, ce sont d'espèces d'efflorescences, qui se portent à la peau, & qui rampent sur sa surface, on peut les rap-

» porter aux dartres plus qu'à toute
» autre espèce de maladies de peau ;
» elle sont aussi rebelles, s'étendent
» de même, &c. Il y a autant de fa-
» çon de les guérir que de causes qui
» les produisent. La salive peut les
» guérir quand leur siège est dans la
» peau, comme celles qui ont été
» communiquées par contact & par
» contagion. On rapporte beaucoup
» d'exemples de maux de cette espèce
» guéris par l'usage journalier de la
» salive, & la chose est possible ».

(12) Galien lui-même l'a cru, comme on voit, liv. 10, de *Med. Simp.* ch. 2.

(13) Note de M. Guettard. « La

fiduo arceri : item lippitudines, matutina quotidie vel inunctione : carcinomata, malo terræ subacto : cervicis dolorem, saliva jejuni dextra manu ad dextrum poplitem relata, læva ad sinistrum : si quod animal aurem intraverit, & inspuatur, exire. Inter amuleta est, editæ quemque urinæ inspuere : similiter in calciamentum dextri pedis, antequam induatur : item cum quis transeat locum, in quo aliquod periculum adierit. Marcion Smyrnæus, qui de simplicibus effectibus scripsit, rumpi scolopendras marinas sputo tradit : item rubetas, aliasque ranas : Opilius, serpentes, si quis in

» chassie est proprement un écoule-
 » ment qui se fait par les glandes ci-
 » liaires de l'humeur qui s'y est arrê-
 » tée, soit à cause de la grossièreté de
 » ses parties, soit par leur âcreté, soit
 » enfin par quelque cause que ce
 » soit. La salive, détersive & lavon-
 » neuse, peut convenir dans plus
 » d'une de ces occasions, sur tout
 » toutes les fois que les parties de l'hu-
 » meur s'accroissent dans ces orga-
 » nes, parcequ'elles sont trop gros-
 » sières ; car la principale des pro-
 » priétés de la salive, c'est d'atténuer
 » les mucilages trop grossiers ».

(14) Noté de M. Guettard. » Quels
 » que soient les cançers, il est bien
 » évident que la salive ne peut pas
 » les guérir. Il est sans doute certains
 » cas dans lesquels elle peut y appor-
 » ter quelque soulagement. Toutes
 » les fois, par exemple, qu'ils ont
 » besoin de quelque rafraichisse-
 » ment ».

(15) Par pomme de terre, le Père
 Hardouin entend ici l'aristolache ; ap-
 pellée *malum terræ* ; au liv. 23.

(16) Plinius Valerianus ne fait point
 ici mention de salive, mais conseille
 de frotter le jarret, dans les douleurs
 de nuque ; & de frotter la nuque,
 dans les douleurs de jarret. Voici ses
 paroles, liv. 1, chap. 54 : *In cervicum
 dolore poplites utiliter fricantur : & è di-
 verso in poplitum dolore cervicem fricari
 remedium est.* Marcellus Empiricus n'o-
 met point la circonstance de la salive,
 chap. 18, p. 127 : *Ad cervicum dolores
 remedium physicum sic : jejunus dextram
 manum saliva tange, & dextrum popli-
 tem perfrica : deinde sinistra manu sinis-
 trum : & hoc ter per singulos poplites fa-
 cito : statim remediabis.* M. Guettard
 nous fait observer que l'une & l'autre
 pratiques sont de pures superstitions.

(17) Ou *Micton*, cité par le Scho-
 liaste de Nicander. Il avoit écrit des
 propriétés des plantes ; & dans la Bi-
 bliothèque des manuscrits du Père
 Labbe, on lit que la Bibliothèque
 Florentine possède un ouvrage manus-
 crit du même, intitulé : *Myktionis
 (Mictonis) Smyrnæi gynæcia.* Hard-

en y faisant pareille onction le matin, & les ulcères chancreux (14), en écrasant dans la salive une pomme de terre (15); qu'on dissipe le torticolis en portant de la salive (16), à jeun, de la main droite au jarret droit, & de la main gauche au jarret gauche; qu'enfin si quelque animalcule est entré dans l'oreille, il sort dès qu'on y met de la salive. C'est encore un préservatif contre les sortilèges, de cracher sur son urine après qu'on l'a rendue; comme aussi de cracher dans le soulier du pied droit, avant de le chauffer & de faire la même chose quand on passe dans un endroit où l'on a couru quelque danger. *Marcion* (17) de Smyrne, qui a fait un livre des effets ou recettes simples (18), rapporte qu'en crachant sur les scolopendres marins (19), on les fait crever (20), ainsi que les crapauds & les grenouilles; *Opilius* (21) ajoute les serpents, si l'on a l'adresse de leur cracher dans la gueule;

(18) C'est le sens de ces mots, *de simplicibus effectibus*, comme portent tous les manuscrits. Il s'agit d'effets ou guérisons opérés par des moyens simples. Le Père Hardouin s'est figuré qu'il falloit lire *de simplicium effectibus*, & M. Guettard, ainsi que M. de Querlon, sont aussi de cet avis; mais outre qu'il n'est point question ici de remèdes opérés par le moyen de simples, ou plantes médicinales, mais de soulagemens apportés par des moyens simples & que l'homme peut tirer de lui même, il est infiniment douteux que l'expression *simplex*, du tems de Pline, ait signifié un simple, une plante, comme elle le signifie aujourd'hui.

(19) Insectes venimeux à huit pieds, dont Elie dit la même chose, *Hist. Anim.* liv. 4, chap. 22, & livre 7, chap. 26.

(20) Note de M. Guettard. » Ce

» fait est rapporté par Elie, liv. 4 de
 » l'Histoire des animaux, chap. 22;
 » & liv. 7, chap. 26. Galien dit la
 » même chose des scorpions, aussi-
 » bien qu'Elie; le premier au liv. 10
 » de *Fac. Simp. Med.*; le second liv. 3
 » *Hist. Anim.* cap. 4. Il dit la même
 » chose de la vipere, liv. 2, chap. 4.
 » Mais parmi les Auteurs modernes
 » qui ont fait des expériences sur cet
 » article, nous ne voyons pas que
 » cette propriété soit confirmée, sans
 » doute comme on a cru que la salive
 » des serpents & de tous ces animaux
 » venimeux étoit le siége de leur poi-
 » son, on a cru aussi que la salive des
 » hommes étoit un poison pour ces
 » animaux ».

(21) *Opilius*, Médecin, surnommé *Aurelius*, dont Festus & Macrobe citent un ouvrage sur les arbres des forêts.

hiatum earum exspuat. Salpe, torporem sedari quocumque membro instupente, si quis in sinum exspuat : aut si superior palpebra saliva tangatur. Nos si hæc, & illa credamus rite fieri : extranei interventu, aut si dormiens spectetur infans, à nutrice terna adspui : quamquam illos religione tutatur & Fascinus, Imperatorum quoque, non solum infantium custos, qui Deus inter sacra Romana à Vestalibus colitur, & currus triumphantium, sub his pendens, defendit medicus invidiæ : jubetque eosdem respicere similis me-

(22) Voyez Gallien, liv. 10, de *Fac. Simp. Med.* p. 288. Elien écrit que la salive de l'homme engourdit les scorpions, *Hist.* liv. 9, chap. 4; & qu'elle tue les viperes, *Hist.* liv. 2, chap. 24.

(23) Salpé, sage-femme de Lesbos, qui avoit écrit sur les maladies des enfants, & sur les remèdes propres aux femmes. *Athen.* liv. 7.

(24) Il est évident (observe M. Guettard) que ce que recommande ici cette Sage-femme est absolument superstitieux.

(25) Note de M. Guettard. On trouve chez les Anciens le nom de *Fascinare* pris en bonne & en mauvaise part : on attribuoit, par exemple, le pouvoir de charmer à certaines parties du corps ; ainsi on connoissoit des yeux dont l'aspect seul étoit dangereux. On avoit des préservatifs contre ces enchantements. Ceux qui étoient exposés à être regardés de mauvais œil, ou avec jalousie, avoient des préservatifs consacrés, dont Pline parle ici, pour les enfants, les Empe-

reurs, & les gens qui jouissoient de l'honneur du triomphe. C'étoient sans doute ces especes de *bullæ* qui étoient pendues au col des enfants. Bartholin a donné la figure de ces sortes d'amulettes, livre de *puerperio Veterum*, p. 161. Varron, livre 6, de *Ling. Lat.* pense que cet amulette étoit l'image de quelque partie obscène que les Grecs ont appelée *προκατανοσ*, & les Latins *mutinum*. On croyoit cette partie capable de détourner la vue de ceux qui auroient l'idée de faire tort. Au reste, comme l'otgueil irritoit la Fortune, pour chasser la colere de cette Déesse, on employoit dans le triomphe un esclave dont la fonction étoit d'avertir celui qui triomphoit de regarder derrière lui, & de ce qu'il étoit homme. Tertullien fait mention de cette coutume dans son Apologie, cap. 33 ; Juvénal, dans sa Satyre 10, vers 41 ; Isidore, liv. 18, *Origin.* cap. 2 ; Tzetzes, *Chiliad.* 13, *Hist.* 461, vers. 52.

(26) Le livre de Thomas Bartholin, de *puerperio Veterum*, donne la figure de ce Dieu Fascinus, p. 123.

lorsqu'ils

lorsqu'ils l'ont ouverte (22). Salpé (23) prétend qu'on dissipe l'engourdissement d'un membre quelconque, en crachant dans son sein (24), ou si l'on touche avec sa salive le haut de sa paupière. Si nous croyons que la salive de l'homme ait toutes ces propriétés, pourquoi ne croirions-nous pas encore l'efficacité des pratiques suivantes? A l'arrivée d'un étranger, ou quand on regarde un enfant qui dort, la nourrice crache trois fois, en répétant certaines paroles; précaution qui peut paroître superflue, puisque la nourrice & l'enfant sont sous la protection de *Fascinus* (25), ou Dieu préservateur des maléfices, & gardien, non-seulement des enfants, mais encore des Empereurs; Divinité, en un mot, dont le culte fait partie de la Religion Romaine, & est confié aux Vestales. C'est encore ce Dieu *Fascinus* (26) que l'on attache au char des Triomphateurs derrière leur tête, comme le Médecin de l'Envie, & vers lequel la voix, non moins efficace, d'un homme comme eux les avertit de se retourner (27), afin que ce Dieu *Fascinus*

(27) Je lis au texte *respicere*, & non pas *recipere*, comme on a lu jusqu'ici; car il est évident que ce passage de Pline fait allusion à la première partie de cette double formule d'avis qu'ordonnoit aux Triomphateurs: *Respice post te, hominem te memento*; formule que nous avons conservée en entier Tertullien, in *Apolog.* chap. 33, p. 28: *Hominem se esse etiam triumphans in illo sublimissimo curru admonetur: suggeritur enim ei à tergo: RESPICE POST TE; HOMINEM TE MEMENTO* Tzetzes, *Chil.* 13, *Hist.* 461, v. 52, ne cite de cette même formule que la première partie, καὶ ὀπίω βλέπει, *respice post te*. Il paroît que Tzetzes a cru la seconde partie synonyme de la première, puisqu'il l'a omise; je veux dire qu'il a cru que *respice post te* étoit synonyme de *hominem te memento*, ou de l'ancienne

maxime *nosce te ipsum*. Mais le passage actuel démontre que par ces mots *respice post te*, on avertissoit les Triomphateurs de se retourner vers le Dieu *Fascinus*, afin qu'il conjurât en leur faveur la Fortune, vengeresse & ennemie de l'Orgueil. Quant à Pline, s'il a omis pareillement la seconde maxime, *hominem te memento*, ce n'est point sans doute pour l'avoir regardée comme un double emploi de la première; mais c'est probablement qu'il aura jugé cette seconde maxime, étrangère à la question du Dieu *Fascinus*, & propre seulement, en cette occasion, à embrouiller la matière. Il s'est, dis-je, contenté de fondre l'idée de cet autre précepte, *hominem te memento*, dans cette tournure ingénieuse & expressive: *Similis (seu pariter, mortalisque) linguæ medicina*. N. B. Au

dicina linguæ, ut sit exorata à tergo Fortuna gloriæ car-nifex.

Morsus hominis inter asperrimos quoque numeratur. Medentur fordes ex auribus : ac ne quis miretur, etiam scorpionum ictibus serpentiumque, statim impositæ. Melius è percussi auribus profunt : ita & reduvias sanari. Serpentium vero ictum, contusi dentis humani farina.

Capillus puerorum, qui primum decisus est, podagræ impetus dicitur levare circumligatus : & in totum impubium impositus. Virorum quoque capillus, canis moribus medetur ex aceto : & capitum vulneribus ex oleo aut vino. Si credimus, à revulso cruci, quartanis. Combustus æque capillus, carcinomati. Pueri qui primus ceciderit dens, ut terram non attingat, inclusus in armillam, & assidue in

moment même où j'écris cette note, le hasard me fait jeter les yeux sur la planche 20 des *Antiquités recueillies par Paul Petau* ; laquelle donne la représentation de trois sortes de *Fascinus*, relativement à ce même passage de Pline.

(28) Celsus, liv. 26, chap. 27, ne regarde point la morsure de l'homme comme plus dangereuse que celle du singe ou du chien. Voici ses paroles : *Sequitur ut de vulneribus dicam que morsu fiunt, interdum hominis, interdum simiæ, sæpè canis . . . omnis autem fere morsus habet quoddam virus.*

(29) Note de M. Guettard. » Ces émanations sont fort ameres, & contiennent des parties favonneuses bien atténuées. Elles sont donc résolatives ; cependant on ne peut pas compter sur leur usage dans les morsures empoisonnées, ni même dans les panaris, dont les différentes especes exigent un trai-

tement particulier, mais dont aucune espece ne semble demander l'usage de cette liqueur cérumineuse. Marcellus Empiricus, chap. 18, fait mention de ce remede, ainsi que de plusieurs autres que Pline rapporte ».

(30) Cette recette est aussi indiquée par Plinius Valerianus, liv. 3, ch. 57 : *Hominis morsui . . . Sordes ex humanis auribus illinuntur plagæ.*

(31) Marcellus Empiricus, ch. 18, p. 108.

(32) On lit la même chose chez Marcellus Empiricus, chapitre 36, p. 246 ; ainsi que chez Sextus Platonicus, ch. 17, tit. 3.

(33) Note de M. Guettard. » Cette pratique superstitieuse ne se trouve que dans les Auteurs empyriques. Marcellus Empiricus, ch. 18, p. 108 ; Sextus Platonicus, cap. 17, *de puero*, tit. 3, & quelques autres. Les Au-

daigne conjurer en leur faveur le courroux de la Fortune, Déesse qui se plaît à châtier la vaine gloire.

La morsure de l'homme (28) est regardée comme une des plus dangereuses. Le remède à cette morsure est le *cerumen*, c'est-à-dire, l'espece de cire jaune (29) qui fuinte des oreilles (30); ce qui ne doit point étonner, puisque cette matiere appliquée sur-le-champ aux piquures faites par les serpents & les scorpions, en opere la guérison. Le *cerumen* provenant des oreilles de la personne piquée est le plus efficace pour elle; il guérit aussi les envies (31) ou les petits ulceres qui surviennent à la racine des ongles. La dent humaine, pilée & réduite en poudre, est encore un remède contre la morsure des serpents.

Les premiers cheveux que l'on coupe aux enfants (32), & en général, ceux de tous les impuberes, attachés ou appliqués aux membres goutteux, adoucissent la violence du mal (33). Les cheveux des hommes (34), trempés dans du vinaigre, guérissent les morsures du chien; & imbibés d'huile ou de vin, les blessures de la tête (35). On ajoute, s'il faut le croire, que ceux d'un pendu sont un remède pour la fièvre quarte, & que le cheveu brûlé est également bon pour les ulceres chancreux. La première dent qui tombe à un enfant (36), pourvu qu'elle n'ait point touché la terre,

teurs qui n'ont écrit que ce que l'expérience leur avoit enseigné n'ont avancé rien de semblable. Il en est de même de ce que notre Auteur dit des cheveux de l'homme dans le vinaigre, ces cheveux s'y amollissent & donnent tout au plus quelques parties absorbantes au vinaigre. Ils ne sont non plus d'aucune utilité, ni dans l'huile, ni dans le vin. Les cheveux brûlés ne sont qu'un charbon sans efficacité ».

(34) On lit pareillement chez *Habdarrahman* l'Egyptien, chap. 1, nombre 5 : *Capilli hominis aceto madefacti,*

si statim applicantur, presentem afferunt utilitatem.

(35) Théodore Priscien, liv. 1, chapitre 19, écrit que toutes les sortes de blessures se guérissent, *hominum capillis, cum thure tufis a quo pondere.*

(36) Note de M. Guettard. » Il est évident que cette pratique est superstitieuse. Sextus Platonicus lui donne le pouvoir d'empêcher les femmes de concevoir, tit. 4, chap. 17 : *Pueri dens annorum septem, inclusus auro aut argento, & in brachio suspensus, efficit ne mulier concipiat.*

B b b b ij

brachio habitus, muliebrum locorum dolores prohibet. Pollex in pede præligatus proximo digito, tumores inguinum sedat. In manu dextra duo medii lino leviter colligati, distillationes atque lippitudines arcent. Quin & ejectus lapillus calculoso, alligatusque supra pubem levare cæteros dicitur, ac jocineris etiam dolores; ac celeritatem partus facere. Addidit Granius, efficaciorum ad hoc esse ferro exemptum. Partus accelerat vicinos, ex quo quæque conceperit, si cinctu suo soluto fœminam cinxerit, dein solverit, adjecta precatione, se vinxisse, eundem & soluturum, atque abierit.

Sanguine ipsius hominis, ex quacumque parte emisso, efficacissime anginam illini tradunt Orpheus & Archelaus: item ora, comitiali morbo lapsorum; exsurgere enim protinus. Quidam, si pollices pedum pungantur, exque his guttæ referantur in faciem: aut si virgo dextro pollice attingat: hac conjecturâ censentes virgines carnes edendas. Æschines Atheniensis excrementorum cinere anginis mede-

(37) Marcellus Empiricus, ch. 10, p. 87: *Si in manu dextra duo digiti lino simul copulentur, statim proderit adversus pituitam & gravedinem, & distillationem narium.*

(38) Note de M. Guettard. » L'Auteur qui s'est donné le nom de Plinius Valerianus, dit la même chose; mais M. le Clerc a suffisamment démontré que cet Ecrivain n'étoit qu'un copiste ».

(39) Marcellus Empiricus, chap. 22, p. 158: *Ad dolorem jocineris physicum remedium sic: calculus, sive lapillus, qui à calculoso fuerit ejectus, super jecur dolentis alligatus, statim proderit.*

(40) Note de M. Guettard. » Voyez

Marcellus Empiricus, chap. 26; Habdarrahman, cap 10, sur ce fait, qui, au reste, n'est confirmé par aucune expérience. Les mêmes Auteurs confirment aussi l'utilité de cette même prière pour les autres usages que Plinie indique; ce qui est aussi confirmé par l'expérience ».

(41) Médecin que le Pere Hardouin croit avoir été de la famille des Granius, très ancienne à Rome.

(42) Ainsi que Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 52.

(43) Note de M. Guettard. » Le sang en général est un résolutif qui n'a presque aucune âcreté: ainsi on se sert du sang de pigeon dans les in-

enchassée dans un bracelet, & portée continuellement au bras, garantit des maux de la matrice. Le pouce du pied, lié au doigt prochain, guérit les tumeurs des aînes. Les deux doigts du milieu de la main droite (37), attachés légèrement ensemble avec une bandelette de lin, préservent des catharres & des maux des yeux (38). On dit plus : une pierre, sortie de la vessie d'une personne sujette à ce mal (39), & attachée sur l'endroit du ventre qui répond à cette partie, soulage ceux qui en sont incommodés (40), ainsi que les douleurs du foie, & accélère l'accouchement. Granius (41) ajoute qu'une pierre, tirée du corps par la taille, produit plus efficacement cet effet. On procure un prompt accouchement à une femme en travail, si l'homme dont elle a conçu, déliant sa ceinture la met à cette femme, l'ôte ensuite, après avoir prononcé pour formule, *qu'il l'a liée & la déliera*, & se retire aussitôt.

Orphée & Archelaüs (42) ont encore écrit que l'esquinancie se guérissoit parfaitement en frottant le mal avec du sang humain (43) tiré de quelque endroit que ce soit; & que si l'on en frotte le visage de ceux qui tombent du haut-mal, ils se relevent aussitôt. D'autres disent qu'il faut piquer pour cela les pouces des pieds (44), & mettre quelques gouttes du sang qui en sort, au visage des épileptiques; ou qu'une fille vierge les touche du pouce droit : d'où ils conjecturent que l'usage de la chair des animaux vierges convient à cette maladie. Eschine l'Athénien (45) guérissoit les esquinancies & les autres maux de gorge, la chute de la luette & les

inflammations des yeux. A l'extérieur, dans une angine, il ne doit pas avoir une vertu bien considérable, & de plus, il tend promptement à la putréfaction “.

(44) On trouve une semblable recette chez Habdarrahman, chap. 1, nombre 22 : *Maniaci curatio ita fit : incide maniaci hominis pollices, sanguinem inde effluentem excipe; commisce*

cum farina, &c. On lit aussi chez Théodore Priscien, liv. 4 : *In ipsis vero commotionibus, si sanguinem de ejus pedum digitis elicias quoquo pacto, & ejus frontem ex eo tangas & labia, continuo exsurgit.*

(45) Note de M. Guettard. “ On n'a aucun ouvrage de cet ancien Médecin. Les cendres des excréments ne contiennent aucune des vertus des

batur, & tonsillis, uvisque, & carcinomatis. Hoc medicamentum vocabat botryon. Multa genera morborum primo coitu solvuntur, primoque fœminarum mense. Aut si hoc non contingit, longinqua fiunt, maximeque comitiales. Quin & à serpente ac scorpione percussos coitu levare produnt : verum fœminas Venere ea lædi. Oculorum vitia fieri negant, nec lippire eos, qui cum pedes lavant, aqua inde ter oculos tangant.

Immatura morte raptorum manu, strumas, parotidas, guttura, tactu sanari affirmant. Quidam vero cujuscumque defuncti, duntaxat sui sexus, læva manu averfa. Et è ligno fulgure iccto, rejectis post terga manibus demorderi aliquid, & ad dentem qui doleat, admoveri, remedio esse produnt. Sunt qui præcipiant dentem suffiri dente hominis sui sexus,

excréments qui sont putréfactifs, capables d'attirer la suppuration, & par conséquent ne peuvent être d'aucun usage dans les cas pour lesquels on les propose *.

(46) On lit *botrys* chez Sextus Platonius, c. 17. Cette dénomination Grecque du remède propre à la luettes, pourroit faire soupçonner qu'on étoit quelquefois en usage d'appeller en Grec la luettes *botrys*, comme on l'appelloit en Latin *uva*.

(47) Confirmé par Hippocrate, sect. 3, *Aphorism.* 28 ; & , d'après lui, par Celsus, liv. 2, chap. 1 : *Si quæ etiam genera morborum in infantem inciderunt, ac neque pubertate, neque primis coitibus, neque in fœmina primis menstruis finita sunt, ferè longa sunt.* Nous avons déjà touché cette question au liv. 7,

(48) Note de M. Guettard. = Ce que Plinè dit ici est absolument vrai, & confirmé dans plusieurs endroits d'Hippocrate, dans ses livres des maladies des femmes, & dans ses Aphorismes. Les maladies des enfans ne trouvent plus dans les hommes, quand ceux-ci sont parvenus à l'âge viril, le même sujet ; tout est changé, & ce changement naturel est la cause & la source de la guérison. Telles sont la plupart des maladies qui dépendent d'une pituite tenace & visqueuse qui est propre aux enfans ; ou celles qui dépendent du défaut d'atténuation du sang & d'action dans les solides qui appartiennent aux jeunes filles *.

(49) Consultons Celsus, livre 2, chap. 8 : *Morbus comitialis, post annum quintum & vicefimum ortus, agrè curatur : multaque ægrius is qui post quadragesimum annum capit ; adeo ut*

Ulcères chancreux, avec la cendre des excréments : il appelloit ce remede *Botryon* (46). Plusieurs fortes (47) de maladies se guérissent par les premiers embrassements d'une femme (48), & dans le sexe par les premières règles. Lorsque le remede ne réussit point, ces maladies deviennent longues, & sur-tout le mal caduc (49). On prétend même que ceux qui ont été mordus d'un serpent ou d'un scorpion, sont guéris par l'approche d'une femme, mais que le remede est funeste au Médecin. On dit que ceux qui, en se lavant les pieds, mettent trois fois de l'eau sur leurs yeux, sont préservés de toutes les incommodités de la vue & de la chassie (50).

Des Auteurs assurent que les écrouelles, les parotides & les maux de gorge sont guéris par le seul attouchement de la main des enfants morts en bas âge (51); d'autres, qu'il suffit d'être touché du revers de la main gauche d'un mort quelconque, pourvu qu'il soit du sexe du malade. On dit aussi qu'après avoir mordu un morceau de bois qui a été frappé de la foudre, en tenant les mains derrière le dos, si on l'applique sur une dent qui fait mal, la douleur est guérie à l'instant. On ordonne encore de parfumer la dent malade avec celle d'une personne de son sexe (52), & d'y

in ea etate aliquid in natura spei, vix quidquam in medicina fit. Et liv. 3, chap. 23: Sapè eum, si remedia non sustulerunt, in pueris, Veneris, in puellis, menstruorum initium tollit. Consultons aussi Cælius Aurelianus, liv. 1: Chron. 4: In epilepsie morbo quidam, vel usum venereum, vel contra eunuchifimum faciendum probant... Solet hæc passio pubertatis tempore, sive novæ purgationis in feminis, facile detergeri: quod si minimè eveneris, plerumque patienti consenscit.

(50) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 56; Sextus Platonius, chap. 17, de puero, & tit. 5, ad lippitudinem

oculorum.

(51) Note de M. Guettard. « Cette méthode, aussi ridicule que superstitieuse, est encore en vogue aujourd'hui chez quelques femmes grossières; ainsi que l'usage du bois frappé du tonnerre ».

(52) Note de M. Guettard. « Il faut remarquer à cette occasion, qu'il n'y a peut-être pas de douleurs sur lesquelles l'imagination ait autant d'empire que les douleurs de dents. Elles cessent si on peut s'occuper fortement de quelque idée; mais si-rôt que l'impression de cette idée est passée, ces douleurs se renouvellent ».

& eum qui caninus vocetur, insepulto exemptum adalligari. Terram è calvaria, psilothrum esse palpebrarum tradunt. Herba vero, si qua ibi genita sit, commanducata, dentes cadere. Hulcera non serpere osse hominis circumscripta. Alii è tribus puteis pari mensura aquas miscent, & proli-
bant novo fictili : reliquum dant in tertianis accessu fe-
brium bibendum. Iidem in quartanis fragmentum clavi à
cruce, involutum lana, collo subnectunt : aut spartum è
cruce, liberatoque condunt caverna quam sol non attingat.

Magorum hæc commenta sunt : Ut cotem, qua ferra-
menta sæpe exacuta sint, subjectam ignari cervicalibus, de
veneficio deficientis, evocare indicium, ut ipse dicat quid
sibi datum sit, & ubi, & quo tempore : auctorem tamen
non nominare. Fulmine utique percusso, circumactum in
vulnus hominem, loqui protinus constat. Inguinibus me-
dentur aliqui, licium telæ detractum alligantes novenis
septenisve nodis, ad singulos nominantes viduam aliquam,
atque ita inguini adalligantes. Licio & clavum aliudve,
quod quis calcaverit, alligatum ipsos jubent gerere, ne sit
dolori vulnus. Verrucas avellunt à vicesima luna, in limi-
tibus supini ipsam intuentes, ultra caput manibus porrec-
tis, & quidquid apprehendere, eo fricantes. Clavum cor-
poris, cum cadit stella, si quis distingat, vel citò sanari

(53) On lit chez Habdarrahman, chap. 1, nombre 35 : *Si osse demortui hominis tanges dentes, &c.* Et au nombre 40 : *Molarem hominis demortui dentem si suspendes super hominem, &c.*

(54) Je lis au texte, avec la plupart des manuscrits, *accessu febrium*. Le manuscrit de Chifflet porte à *decessu*.

(55) Plinius Valerianus, livre 3, chap. 6 : *Quartana curanda : caput clavi quo aliquis in crucem fixus est,*

alligatur panno. Cet Auteur, en copiant Pline, a pris *crux* dans le sens de *croix*. Cette expression se prend plus communément dans le sens d'une demi croix, ou potence : mais la circonstance du clou semble justifier l'autre interprétation.

(56) Un de ces feux aériens ou de ces vapeurs enflammées, que le peuple prend pour la chute d'une étoile.

attacher

attacher une dent canine ôtée d'un corps mort non enseveli (53). La terre qu'on trouve dans une tête de mort fait tomber, dit-on, le poil des paupieres. On ajoute que s'il a crû quelque herbe à l'endroit, elle fait tomber les dents de ceux qui en mangent; & qu'en décrivant, avec un os humain, un cercle autour d'un ulcere rongeur, on l'empêche de s'étendre plus loin. Quelques-uns prennent de l'eau de trois puits différents, à mesures égales, les mêlent ensemble, en font des libations dans un vase de terre neuf, & font boire le reste de l'eau pour les fievres tierces, dans l'accès (54). Les mêmes, pour la fievre quatte (55), attachent au cou du malade un morceau de clou arraché d'une croix & enveloppé dans de la laine; ou un morceau du bois de la croix même, & quand le malade est guéri, ils cachent le bois ou le fer dans une caverne où le soleil ne pénètre point.

Voici encore d'autres rêveries magiques. Une pierre sur laquelle on a aiguisé beaucoup de ferrements, mise sous l'oreiller d'un homme mourant par l'effet de quelque poison, & sans qu'il en sache rien, lui fait, dit-on, déclarer lui-même ce qu'on lui a donné, où & dans quel tems, mais sans nommer l'auteur du maléfice. On assure qu'un homme frappé du tonnerre, parle aussitôt qu'on l'a retourné du côté de sa blessure. Quelques-uns, pour guérir les tumeurs des aînes, y attachent un ruban de fil, auquel ils font neuf ou sept nœuds, en nommant à chaque nœud quelque veuve. Pour que la plaie ne fasse aucun mal, ils attachent encore avec le ruban un clou de rue ou quelque autre chose sur laquelle on ait marché, & l'on fait porter le tout au malade. On arrache aussi les verrues depuis le vingtième jour de la lune, que l'on observe, pour cet effet, couché sur le dos dans les chemins qui traversent les champs, en étendant les bras au dessus de sa tête, & se frottant ensuite avec tout ce que l'on peut attrapper. On dit encore qu'en extirpant un clou dans quelque partie du corps, au moment que tombe une étoile (56), il est guéri sur-le-

aiunt; cardinibus ostiorum aceto affuso, lutum fronti illi-
rum, capitis dolorem sedare: item laqueum suspendiosi cir-
cumdatum temporibus. Si quid è pisce hæserit faucibus, in
aquam demissi; frigidam pedibus, cadere. Si vero ex aliis
ossibus, impositis capiti ex eodem vase officulis; si panis
hæreat, ex eodem in utramque aurem addito pane.

Quin & sordes hominis in magnis fecere remediis quæ-
tuosorum gymnasia Græcorum: quippe ea strigmenta mol-
liunt, calefaciunt, discutiunt, complent, sudore & oleo me-
dicinam facientibus. Vulvis inflammatis, contractisque
admoventur. Sic & menses cient: sedis inflammationes &
condylomata leniunt: item nervorum dolores, luxata, ar-
ticulorum nodos. Efficaciora ad eadem, strigmenta à bali-
neis, & ideo miscentur suppuratoriis medicamentis. Nam
illa, quæ sunt è ceromate, permixta cœno, articulos tan-

(57) Pline, au commencement du liv. 15, nomme les Grecs les *Perès de tous les vices*, à propos de ce même usage: *Usus ejus ad luxuriam vertere Græci vitiorum omnium genitores, in gymnasiis publicando. Notum est Magistratus honoris ejus octogenis sestertiis strigmenta olei vendidisse.*

(58) Note de M. Guettard. « On fait que chez les Grecs il y avoit des lieux publics d'exercice, ou non-seulement on s'exerçoit, mais où on le faisoit aussi avec des cérémonies en partie médicinales, & en partie superstitieuses. Les gens qui avoient un soin excessif de leur santé, passoient, pour ainsi dire, leur vie dans ces lieux d'exercice, d'où est venu, dans tous ces anciens Médecins, le mot de *santé athlétique*, qu'Hippocrate regarde comme dangereuse, comme ne pouvant

soutenir le moindre changement. Platon même blâme ces gymnases; car il est indécent qu'un homme, par un soin excessif de sa santé, néglige ses devoirs de citoyen; ce qu'exigeoit l'observation exacte des regles de ces gymnases. Herodicus, postérieur à Hippocrate, en est regardé comme l'instituteur. Les vertus que Pline donne ici aux raclures de dessus le corps, sont fondées, jusqu'à un certain point, en raison. La sueur est une liqueur saline & huileuse qui contient les parties les plus atténuées du corps. L'huile, jointe à la sueur, rempère ses vertus, & en reçoit quelques-unes d'elle. Pline parle, livre 15, du prix excessif auquel on avoit quelquefois vendu les raclures d'huile ».

(59) Dont on frottoit tout le corps des athletes.

champ; que si on verse du vinaigre sur les gonds des portes, il s'y forme une sorte de boue, qui, mise sur le front, apaise le mal de tête, ainsi que la corde d'un pendu dont on s'entoure les tempes; que quand une arrête de poisson est restée dans la gorge, on la fait tomber en se mettant les pieds dans de l'eau froide; que si les os de quelque autre animal se sont arrêtés dans le gosier, on les en tire en mettant sur la tête de petits os de la même espèce; & quand c'est du pain, mettant du même pain dans l'une & l'autre oreille.

En Grece, où l'on fait argent de tout (57), les gymnases ou salles d'exercice (58) ont mis au rang des remèdes les plus efficaces, jusques aux crasses du corps humain. Les raclures, dis-je, du corps des athlètes sont émollientes (59), & réchauffent; elles font résoudre les tumeurs, réparent les déperditions de substance, & ces propriétés médicales résultent du mélange de la sueur & de l'huile (60). Ce remède s'applique aux femmes pour l'inflammation & l'étranglement de la matrice; il fait aussi venir les règles; il adoucit les inflammations du fondement & les condilomes, les douleurs des nerfs, les luxations, les nodus de la gourte (61). Les sécrétions humaines, tirées des bains, sont encore plus efficaces pour les mêmes usages (62), & c'est pour cela qu'on en mêle dans les suppuratifs; car les médicaments composés de cire & d'huile (63), auxquels on ajoute de la boue, relâchent, à la

(60) Dioscoride, liv. 1, chap. 36, leur attribue les mêmes vertus. Théodore Priscien, liv. 1, chap. de *furunculis*, recommande les raclures des murs de la *palæstre*, ad *maturandas duritias, collectiones, strumas*.

(61) Dioscoride, liv. 1, chap. 35: *ὅ δὲ ἐκ τῆς παλαίστρας, &c. Quæ vero strigmenta in palæstris pulverem sibi ascrivere, similia sordibus, articularum collectiones ac nodos imposta juvant.*

(62) Pline avance cela, d'après Crævas, ainsi que Dioscoride, liv. 1,

chap. 34.

(63) M. de Querlon traduit *ceromata* par *ciroïnes*; mais il convient lui-même qu'il s'agit ici d'un mélange de cire & d'huile. Or, l'expression *ciroïne* paroît désigner proprement un mélange de cire & de vin, à moins que ce ne soit une vieille expression corrompue, *ciroïme*, par corruption *ciroïne*, du Latin *ceroma*. M. Guettard croit qu'on peut traduire *ceroma* par *cerat*. Il observe, avec le Pere Hardouin, que c'étoit une espèce d'onguent fait

tum molliunt, calefaciunt, discutiunt efficacius : sed ad cætera minus valent. Excedit fidem impudens cura, qua sordes virilitatis contra scorpionum ictus singularis remediï, celeberrimi auctores clamant. Rursus in sceminis, quas infantium alvo editas in utero ipso, contra sterilitatem subdi censent : meconium vocant. Imo etiam ipsos gymnastiorum rasere parietes : & illæ quoque sordes excafactoriam vim habere dicuntur : panos discutiunt. Hulceribus senum puerorumque, & desquamatis ambustisve illinuntur.

Eo minus omitti convenit ab animo hominis pendentes medicinas. Abstinere cibo omni, aut potu, alias vino tantum aut carne, alias balineis, cum quid eorum postulet valetudo, in præsentissimis remediis habetur. His remediis annumeratur exercitatio, intentio vocis, ungui, fricari cum

de cire & d'huile, dont on se frottoit dans un lieu particulier du gymnaste, appelé, par cette raison *ceroma*. Voyez, sur la vertu de ces diverses raclures, Dioscoride, liv. 1, ch. 34, 35, 36.

(64) Aristote, *Hist. Anim.* liv. 7, chap. 13, p. 844 : *Αἰνός δὲ περιώματα, &c. Emitit etiam infans everemonta, quidam illico, quidam haud multo post : omnes autem intra diem. Cujus excrementi quantitas major quam pro pueri magnitudine : quod appetant mulieres papaverculum. Color ejus cruentus, ac valde acer, & piceus : post illud, mox lacteus.*

(65) Note de M. Guettard. « Ce qu'on appelle méconium, ce sont les premiers excréments de l'enfant nouveau né, qui sont formés des humeurs épanchées dans les intestins pendant le tems de la grossesse. On a soin de procurer sa sortie, si l'on n'avoit pas

cette attention, l'enfant seroit bientôt emporté avec des convulsions ».

(66) Dioscoride, liv. 1, ch. 36.

(67) Dioscoride, *ibid.*

(68) Note de M. Guettard. « Pline, dans tout le reste de ce chapitre, va copier les anciens Médecins, sur-tout Hippocrate & Celse ».

(69) Des manuscrits, les uns portent *abstinere cibo*, les autres *abstinere se cibo*. Sur l'abstinence du manger, consultons Celse, liv. 3, chap. 2 : *Igitur si quid morbi incidit, omnium optima sunt, quies, & abstinentia. Si quid bibendum, aqua... Solaque abstinentia sine periculo medetur... Et si leviora indicia fuerint, satis fit à vino tantum abstinere, quod subtractum, plusquam si cibo quid dematur, adjuvat. Si paulo graviora sunt, non aquam tantum bibere, sed etiam cibo carnem subtractere... Satisque fit, tum ex toto à cibo,*

Vérité, les articulations trop tendues, réchauffent les parties & fondent les nodus, mais ont moins de vertu pour le reste. Une recherche honteuse & absolument incroyable, quoique vantée hautement par des Auteurs très célèbres, c'est que l'humeur sale qui chez nous est le sceau de la virilité, est un spécifique contre les piqures des scorpions; & que, pour la stérilité des femmes, on leur applique avec succès l'humeur que les enfants apportent en naissant (64), du ventre de leur mere, qu'on appelle *mécô-nium* (65), & qui est le premier excrément qu'ils rendent. On a raclé jusqu'aux murailles de ces mêmes gymnases (66); on a prétendu que ces saletés ont une qualité échauffante, & qu'elles font résoudre les bubons : on les emploie encore en liniment pour les ulceres des vieillards (67) & ceux des enfants, ainsi que pour les écorchures ou les brûlures.

Il ne faut pas non plus omettre les remedes de fantaisie, ou qui dépendent de l'opinion. On regarde comme un remede excellent (68), tantôt de s'abstenir entièrement de manger (69), de boire; tantôt de se priver seulement de vin ou de viande; tantôt de se retrancher le bain (70), selon que la santé demande quelques-unes de ces privations. On met au nombre de ces remedes (71), l'exercice du corps (72), celui de la voix (73), l'u-

à vino, ab omni motu corporis abstinere, cum vehementer nota terruerunt. Rursum, liv. 4, cap. 2, in dolore capitis : Sanius est abstinere à cibo, si fieri potest, etiam à potione : si non potest, aquam bibere, &c.

(70) Nous apprenons de Celse, livre 2, chap. 17, de *sudore*, en quelles circonstances le bain est, ou n'est pas à propos.

(71) Note de M. Guettard. L'exercice agit en fortifiant les solides, & en donnant aux liqueurs un cours libre & régulier. Les onctions, les frictions,

&c. sont toutes autant d'especes particulieres d'exercice. Les Anciens, & entre autres Galien, ont particularisé les effets de chacune de ces pratiques. A l'égard de l'exercice à cheval & son usage, non-seulement pour la conservation de la santé, mais même pour la guérison des maladies les plus rebelles, Sydenham, entre les modernes, est celui qui l'a le plus recommandé; Hippocrate a aussi parlé de la navigation. Il conseille aussi, en général, de changer de pays dans les maladies longues : il en a fait un Aphorisme exprès. Mais,

ratione ; vehemens enim fricatio spissat, lenis mollit : multa adimit corpus, auget modica. In primis vero prodest ambulatio, gestatio, & ea pluribus modis. Equitatio stomacho & coxis utilissima : pthiisi navigatio : longis morbis locorum mutatio. Item somno mederi sibi, aut lectulo, aut rara vomitione. Supini cubitus oculis conducunt, at proni tussibus, in latera adversum distillationes. Aristoteles & Fabianus plurimum somnari circa ver & autumnum tradunt, magisque supino cubitu, at prono nihil. Theophrastus celerius concoqui dextri lateris incubitu, difficilius à supinis.

comme Celse l'a fort bien remarqué, quoique le changement d'air ait une grande vertu, la longueur du voyage & l'exercice que l'on est obligé de faire, en ont encore une plus grande ».

(72) Il consistoit, selon Galien, liv. 2, de san. tuend. chap. 8, dans la lutte, le pugilat, la course, la danse, le jet du disque, la paume, &c. ; à quoi l'on peut ajouter la chasse, l'équitation, la promenade à pied, & tous les travaux volontaires qui donnent de l'action ou du mouvement au corps.

(73) L'exercice de la voix consistoit à lire tout haut, à déclamer avec force, &c. : on le nommoit *Anaphónésis* : comme l'observe Cælius Aurelianus, liv. 1, Chron. chap. 1. Sur cet exercice, consultons Celsus, l. 1, ch. 8 : *Si quis stomacho laborat, legere clarè debet : post lectionem ambulare... Prodest adversus tardam concoctionem clarè legere.* Et au liv 4, chap. 4, de tussi : *Oportet lectione uti vehementi : quæ primo impeditur à tussi ; post, eam vincit.*

(74) Celsus, liv. 1, chap. 2 : *Exercitationem rectè sequitur unctio, &c.*

(75) Celsus (d'après Hippocrate),

liv. 2, chap. 14 : *Neque dubitari potest quin latius quidem & dilucidius, ubi & quomodo frictione utendum esset, Asclepiades præceperit : nihil tamen reperit, quod non à vetustissimo auctore Hippocrate, paucis verbis comprehensum sit : qui dixit, frictione, si vehemens sit, durari corpus : si lenis, molliri : si multa, minui : si modica impleri, &c.*

(76) Plaute a dit, in *Curcul. act. 2, scen. 1* :

Ámbula ; id lieni optimum est.

Sur la promenade, considérée comme exercice de santé, & comme pratique méthodique, consultons Celsus, l. 1, chap. 2 : *Commodè vero exercent clara lectio, arma, pila, cursus, ambulatio : atque hæc non utique plana, commodior est : siquidem melius ascensus quoque & descensus cum quadam varietate corpus moveat : nisi tamen id perquam imbecillum est : Melior autem est sub divo, quam in porticu : melior, si caput patitur, in sole quam in umbra : melior in umbra quam parietes aut viridaria efficiunt, quam quæ tecto subest : melior recta quam flexuosa.*

(77) Seneque en fait mention au

sage des onctions (74), & celui des frictions modérées; car une friction trop forte épaisit l'humeur (75), qu'une douce friction atténue, résout. L'exercice détruit l'embonpoint, & la modération l'augmente. Mais rien n'est plus salutaire au corps que la promenade (76), & l'usage de se faire porter de toutes manières, *la gestation* (77); l'équitation est très utile à l'estomac & aux cuisses; la navigation est bonne aux phthisiques, & le changement de lieu dans les longues maladies. Le lit, le sommeil, vomir quelquefois (78), mais rarement, ce sont encore de grands remèdes. Il est bon pour la vue de coucher sur le dos; pour la toux, de coucher sur le ventre; & sur les côtés, dans les catharres. Aristote (79) & Fabien (80) disent que c'est vers le printems & l'automne que l'on est le plus sujet à rêver, qu'on fait plus de songes sur le dos, & qu'on n'en fait aucun couché sur le ventre. Théophraste (81) prétend que la digestion se fait plus vite sur le côté droit, & plus difficilement couché sur le dos. Le plus grand remède de tous, c'est

commencement de l'Épître 55 : *A gestatione cum maximè venio, non minus fatigatus, quam si tantum ambulassem, quantum sedi. Labor est enim & diu ferri : ac nescio an eo major, quia contra naturam est, quæ pedes dedit, ut per nos ambulemus : oculos, ut per nos videremus, &c.* Sur les différentes sortes de gestations, consultons Hippocrate, *de Officina Medici*; chez Galien, livre 2, *de sanitate tuenda*, chapitre 3, page 76, tome 6; & Celsus, livre 2, chap. 15. On lit chez ce dernier : *Genera autem gestationis plura sunt adhibenda, quæ sint & pro viribus cujusque, & pro opibus... Gestationum lenissima est navi, vel in portu, vel in flumine : vehementior in alto mari, navi : vel lectica aut scamno : acrior vehiculo. Atque hæc ipsa & intendi & le-*

niri possunt. Si nihil horum est, suspendi lectus debet & moveri, &c.

(78) Sur la pratique du vomissement, consultez Celsus, liv. 1, ch. 3; & liv. 2, chap. 13.

(79) Voyez Plutarque, liv. 8, *Sympos.* p. 734, Quæst. 10 : *Cur autumnalibus somniis minimum fidei sit habendum?*

(80) *Fabianus Papyrius*, savant Naturaliste, selon Pline, liv. 36. Il vivoit sous l'empire de Tibère. Ses écrits, sur les animaux & sur les causes naturelles, sont cités par Diomède & Charisius.

(81) Au livre *περί ύπνου και ενυπνιωσ,* *de somno & somniis*, aujourd'hui même existant, & dont fait mention Diogène Laërce, liv. 5.

Sol quoque remediorum maximum ab ipso sibi præstari potest, sicut linteorum strigiliumque vehementia : perfundere caput calida ante balinearum vaporationem, & postea frigida, saluberrimum intelligitur. Item præsumere cibis, & interponere frigidam, ejusdemque potu somnos antecedere, & si libeat, interrompere. Notandum nullum aliud animal calidos potus sequi, ideoque non esse naturales. Mero ante somnos colluere ora, propter halitus : frigidâ matutinis impari numero ad cavendos dentium dolores : item postcâ oculos contra lippitudines, certa experimenta sunt :

De observatione victus.

CAPUT
5. Sicut totius corporis valetudini varietatem victus inobservatam. Hippocrates tradit non prandentium exta celerius senescere. Verum id remediis cecinit, non epulis :

(82) Sur quoi consultez Celsus, liv. 4, chap. 4; & Apulée, *Ane d'or*, liv. 2.

(83) Le *strigil balnéal*, c'est la brosse du bain des Anciens, brosse fort rude, & faite en étrille. Cet instrument ne doit guere différer de l'étrille des chevaux, puisqu'il faisoit venir des calus sur le corps. Auguste lui-même avoit plusieurs de ces calus.

(84) Note de M. Guettard. « La pratique que Plinè recommande ici est instituée pour raffermir la tête, & faire passer les fibres d'une extrémité de sentiment à l'autre; mais ces sortes de pratiques sont dangereuses ».

(85) Celsus prescrit la même chose, liv. 1, chap. 3. Voyez aussi, sur cet antique usage, Aristides, tom. 1,

Orat. 2, Sacr. Serm. p. 519.

(86) Voyez, sur ces pratiques, Celsus, liv. 1, chap. 8.

(87) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 33 : *Ad factorem oris, dormitum vadens . . . vino suavi os colluat.* Il écrit ailleurs, chap. 9, par une étrange méprise *Nero* au lieu de *mero*; en cette sorte : *Nero quoque ante somnos colluere ora, propter halitum fatidum, utile dicit.*

(88) Celse, liv. 1, ch. 2, ne parle point de cette attention superstitieuse.

(1) Cette fausse coupe de chapitre est une preuve que la division de l'Histoire Naturelle de Plinè, en chapitres, ne fut jamais l'ouvrage de Plinè, & qu'ainsi, tout le premier livre, qui n'est que l'assemblage des titres don-
la

la chaleur du soleil, & c'est une recette que l'homme peut s'administrer lui-même, ainsi que les frictions (82) du bain avec le *strigil* (83) & les frotoirs. Une pratique, évidemment salutaire, est de se faire verser, sur la tête, de l'eau chaude (84), avant d'éprouver l'évaporation du bain, & ensuite de l'eau froide; comme aussi d'avaler de l'eau chaude avant de manger (85), de boire ensuite de tems en tems de l'eau froide, & si l'on veut même quelquefois avant le sommeil, ou pendant la nuit (86). Surquoi il est à remarquer qu'aucun autre animal que l'homme ne cherche à boire chaud, ce qui prouve que ce genre de boisson n'est pas naturel. On a des expériences sûres, que, pour empêcher la mauvaise haleine, il n'y a qu'à se rincer la bouche avec du vin pur avant de se coucher. (87); que pour être préservé du mal de dents, il faut en se levant le matin, se la rincer avec de l'eau froide, en observant que les lotions soient en nombre impair (88); qu'on se garantit de la chassie, en se lavant les yeux avec de l'oxicrat :

Du régime de santé.

QU'ENFIN (1), un régime de vie varié (2), sur lequel on ne s'observe point trop, contribue à la santé de tout le corps. Hippocrate (3) dit (4) que les entrailles de ceux qui ne font qu'un repas par jour, vieillissent plutôt qu'aux autres hommes; mais il ne fait cette observation que pour le régime du corps, non pour

nés à ces divisions arbitraires, n'est point de notre Auteur.

(2) Celsus, liv. 2, chap. 1 : *Sanus homo, qui & bene valet, & sua spontis est, nullis obligare se legibus debet... Hunc oportet varium habere vitæ genus, modò ruri esse, modò in urbe, sapiusque in agro... Modò ungi, modò id ipsum negligere: nullum cibi genus fugere, quo populus utatur: interdum ab eo se retrahere: modò plus justo, modò non amplius assumere, &c.*

Tome IX.

here: modò plus justo, modò non amplius assumere, &c.

(3) Note de M. Guettard. « La raison de ce dogme d'Hippocrate est peut être qu'on se surcharge plus dans un seul repas que dans deux, comme Pline l'explique ».

(4) Voyez Galien, sur le livre d'Hippocrate, de ratione victus in morbis acutis, Comment. 2, p. 5 & suiv. t. II.

Dddd

quippe multo utilissima est temperantia in cibis. L. Lucullus hanc de se præfecturam servo dederat : ultimoque probro, manus in cibis triumphali seni dejiciebatur, vel in Capitolio epulanti, pudenda re, servo suo facilius parere, quàm sibi.

De sternumento, & venere, & cæteris remediis.

CAPUT
6.

STERNUMENTA pinnâ gravedinem emendant ; & si quis mulæ nares, ut tradunt, osculo attingat : sternumenta & singultum. Ob hoc Varro suadet palmam alterna manu scalpere. Plerique anulum è sinistra in longissimum dexteræ digitum transferre, aut in aquam ferventem manus immergere. Theophrastus senes laboriosius sternuere dicit.

Venerem damnavit Democritus, ut in qua homo alius exsiliret ex homine. Est hercule raritas ejus utilior. Athletæ tamen torpentes restringuntur Venere : vox revocatur, cum è candida declinat in fuscam. Medetur & lumborum do-

(1) Note de M. Guettard. « Le mouvement de l'éternument détermine l'air à passer brusquement dans les narines, & peut emporter les causes d'irritation qui y séjournent, & qui pourroient y produire un phlogose ; autrement l'éternument est un symptôme, & n'est point un remède salutaire. Les éternuments guérissent aussi le hoquet, suivant la remarque d'Hippocrate, *Aphorif. 13, sect. 6.*

(2) L'éternument toutefois est très contraire aux pulmoniques, selon Celsus, liv. 1, chap. 8. Au reste, il le regarde comme très propre à faire cesser le hoquet, comme pense aussi Hippocrate, *Aphorif. 13, sect. 6 ;* &

Marcellus Empiricus, ch. 17, p. 126.

(3) Note de M. de Querlon. « Ou, comme Dupinet a traduit, de gratter un palmier ».

(4) Marcellus Empiricus, *ibid.* : *In aquam calidam manus missa, & utque illic retenuq, singultus crebriores inhibere dicuntur. Anulus in sinistra manu, in medio digito positus, vel ibidem translatus, singultus fluxim compescit.*

(5) Note de M. de Querlon. « Apparemment d'après Aristote, son maître, qui dit la même chose dans ses Problèmes, *sect. 33, probl. 12.*

(6) Note de M. Guettard. « La raison en est que tous les mouvements de netfs sont moins familiers aux

autoriser l'intempérance, puisque l'usage modéré des aliments est au contraire le plus grand secret de la santé. Lucius Lucullus avoit chargé un esclave de réprimer sa gourmandise. On voyoit, ô comble d'opprobre ! ce vil surveillant arrêter à table la main du vieillard chargé de triomphes, même quand il mangeoit dans le Capitole ; eh ! quel spectacle plus honteux que celui d'un homme sensuel si peu maître de lui, qu'il trouvoit plus aisé d'obéir à son propre esclave qu'à lui-même !

*De l'éternument : de l'usage immodéré des femmes :
remedes à diverses incommodités.*

Les éternuments (1) excités par le chatouillement d'une plume, soulagent la pesanteur de la tête (2) ; & l'on dit que de baiser le naseau d'une mule, cela produit le même effet. L'éternument fait aussi cesser le hoquet. Varron conseille pour ce dernier de se gratter alternativement la paume de chaque main (3) ; & l'on prescrit communément de transporter (4) son anneau de la main gauche au plus long doigt de la droite, ou de plonger les mains dans de l'eau bouillante. Théophraste dit (5) que les vieillards éternuent plus difficilement que les autres (6).

Démocrite condamnoit l'acte vénérien comme une action violente dans laquelle il s'élançoit du corps humain un autre homme. Il est certain que le mieux est d'en user rarement. Cependant les athlètes, devenus trop pesants, se rétablissent (7) par l'usage des femmes (8). Il rappelle aussi la voix quand elle mue ou de-

vieillards, & marquent une cause irritante plus considérable ».

(7) Note de M. Guettard. « Dans l'approche des deux sexes, les mouvements violents épuisent ; & de plus, la liqueur précieuse que l'homme répand, & qui seroit résorbée au profit de tout le corps, fait une considéra-

tion particulière à ce sexe. Il peut y avoir certains cas (ceux, peut-être, dont Pline parle en cet endroit) dans lesquels le coït seroit utile. Ainsi l'expérience est conforme à ce qu'il dit ici pour certaines douleurs de reins. Avicenne l'a confirmé ».

(8) Celsus, liv. 2, chap. 1 : *Concu-*

D d d d ij

lori, oculorum hebetationi, mente captis, ac melancholicis.

Adfidere gravidis, vel cum remedium alicui adhibeatur, digitis pectinatim inter se implexis, veneficium est: idque compertum tradunt, Alchmena Herculem pariente. Pejus, si circa unum ambove genua. Item poplites alternis genibus imponi. Ideo hæc in conciliis ducum potestatumve fieri vetuere majores, velut omnem actum impediencia. Vetuere & sacris, & votivæ, simili modo interesse. Capita autem aperiri aspectu magistratum, non venerationis causâ jussere, sed (ut Varro auctor est) valetudinis, quoniam firmiora consuetudine ea fierint. Cum quid oculo inciderit, alterum comprimi prodest. Cum aqua dextræ auriculæ, sinistro pede exsultare, capite in dextrum humerum devexo: invicem è diversa aure. Si tussim concitet saliva, in fronte ab alio afflari. Si jacet uva, à vertice morflu alterius suspendi. In cervicis dolore poplites fricare, aut cervicem in poplitum. Pedes in humo deponi, si nervi in his cruribusve tendantur in lectulo. Aut si in læva parte id accadat, sinistræ plantæ

bitus vero neque nimis concupiscendus, neque nimis pertimescendus est. Rarus, corpus excitat: frequens solvit, &c.

(9) Confirmé, à l'égard du mal de reins, des nuages sur la vue, des étourdissements, & de la pesanteur de tête, par Avicenne, liv. 3, *sen.* 20, trait. 1, chap. 10, p. 889.

(10) Plutarque, dans ses Questions Romaines, p. 266, examine pourquoi l'usage étoit d'honorer les Dieux la tête couverte, & les hommes la tête découverte.

(11) Note de M. Guettard. « Il est certain que les gens qui ont la tête

plus exposée aux injures de l'air, ont cette partie plus dure, la peau, & même les os, d'un tissu plus ferme que ceux qui ont soin de se la couvrir exactement. En général, Hippocrate remarque, avec raison, que les gens qui éprouvent les grandes vicissitudes du froid & du chaud, ont le corps plus ferme & plus robuste. Herodote, liv. 3, remarque que les Égyptiens avoient la tête très robuste, étant accoutumés de la tenir découverte, & que les Perses, au contraire, l'avoient très foible, étant accoutumés à la tenir couverte.

(12) Plinius Valerianus, liv. 1,

vient voilée ; il guérit le mal des reins (9) ; éclaircit la vue , dissipe le délire & la mélancolie.

C'est une sorte de sortilege que de tenir ses doigts entrelacés les uns dans les autres , en forme de peigne , auprès d'une femme grosse , ou lorsqu'on fait prendre une médecine à un malade ; on dit que cela fut éprouvé quand Alcmene accoucha d'Hercule. Ce sortilege est encore plus dangereux si les doigts sont posés sur un genou , ou alternativement sur les deux genoux. C'en est un aussi de mettre les cuisses tantôt sur un genou , tantôt sur l'autre : c'est pour cela que nos Peres , dans les assemblées des Généraux d'armées , ou dans les Conseils de guerre , ou de personages revêtus de quelque pouvoir , ont défendu cette posture , comme propre à mettre un obstacle à tout ce qui pouvoit s'y traiter. Il étoit encore défendu d'assister , avec un pareil maintien , aux sacrifices & aux prières publiques. Quant à l'usage de se découvrir la tête à la vue des Magistrats (10) , ils ne l'établirent point pour leur marquer du respect , mais pour la santé , suivant Varron ; parceque la tête se fortifie par l'habitude de la tenir découverte (11). Lorsqu'il est entré quelque chose dans l'œil , un expédient simple est de comprimer l'autre. Quand il est entré de l'eau dans l'oreille droite (12) , il faut sauter sur le pied gauche , la tête panchée sur l'épaule droite , & faire la même chose dans un sens contraire pour l'oreille gauche. Si la pituite fait tousser , il faut se faire souffler au front par quelqu'un. Si la luette est tombée , il faut qu'un homme vigoureux , prenant le malade par le sommet de la tête avec ses dents , le tienne quelque tems suspendu. Quand on a mal au cou , le remede est de se frotter les jarrets ; ou quand le mal est aux jarrets , de se frotter le cou. Lorsqu'étant couché , on a des crampes aux jambes ou aux pieds , il faut mettre les pieds à terre (13) ; ou si la crampe est du côté gau-

ch. 9 : Si aqua intraverit in auriculam dextram , sinistro pede desultare oportet , capite in dextrum humerum inclinato :

Si sinistram , ex diverso.

(13) Note de M. Guettard. » Le seul bien que puisse faire cette prau-

pollicem dextra manu apprehendi. Item è diverso. Extremitates corporis vel aurium perstringi contra horrores corporis, sanguinemve narium immodicum; lino vel papyro principia genitalium: femur medium, ad cohibenda urinæ profluvia. In stomachi solutione pedes pressare, aut manus in ferventem aquam dimittere. Jam & sermoni parci, multis de causis salutare est. Triennio Mæcenatem Melissum accepimus silentium sibi imperavisse, à convulsione reddito sanguine. Nam everfos, scandentesque ac jacentes, si quid ingruat, contraque ictus, spiritum cohibere singularis præsidii est: quod inventum esse animalis docuimus. Clavum ferreum defigere, in quo loco primum caput defixerit corruens morbo comitiali, absolutorium ejus mali dicitur. Contra renum, aut humorum, vesicæque cruciatus, in balinearum solis pronos urinam reddere mitigatorium ha-

que, encore en usage, est d'exciter un mouvement musculaire dans la partie, ou de frapper les nerfs par une sensation extraordinaire de froid *.

(14) Note de M. Guettard. « La plupart des ligatures que Plinè recommande ici sont superstitieuses & ne se trouvent recommandées que dans Marcellus Empiricus & Q. Serenus Sammaonicus. Les Anciens faisoient un usage plus raisonné des ligatures dans les pertes de sang, qui supposoit à la vérité de fausses idées de circulation, mais qui peuvent encore s'accorder avec celles que nous avons aujourd'hui *.

(15) Marcellus Empiricus, ch. 10, p. 86: *Linum vel papyrus ligata summitati veretri viridis, sanguinem profluentem naribus mire reprimat.* Et mox:

Si fœminæ sanguis ex naribus nimis defluat: mamilla ejus vinciantur corrigio caprino. Quintus Sorenus, cap. de profluvio sanguinis:

*Puzotea Phariis caput emetire papyris,
Detrahe quod superest: alio genitalia necte.
Fœmineas prodest illinc vincire mamillas,
Mentruus impenso si profluit impete sanguis.*

Theodore Priscien, liv. 1, chap. 12, *De fluxu sanguinis narium.* *Aliqui fasciis lineis nativam & vestes eorum alligando mollius constrinxerunt: si in fœminis fœmoradia.*

(16) Note de M. de Querlou. « C'étoit un affranchi de Mécène qui prit son nom, suivant l'usage, & qui fut chargé du soin des Bibliothèques placées par Auguste dans le Portique d'Octavie. Suetone, au Traité des Gramma-

che , prendre avec la main droite le pouce du pied gauche , & de la main gauche le pouce du pied droit , quand la crampe est de ce côté. Dans les frissons de la fièvre , ou dans les saignemens de nez excessifs , il faut serrer les extrémités du corps (14) , ou le bout des oreilles (15) ; ou attacher à la tête dugland un morceau de toile ou de papier ; & pour arrêter les écoulemens trop abondans d'urine , faire une ligature au milieu de la cuisse. Quand l'estomac est relâché , il faut se serrer les pieds , ou mettre les mains dans de l'eau bouillante. Il est très salutaire , & par plusieurs raisons , de parler peu : on fait que Mécénas Melissus (16) , après une hémorrhagie qui lui survint à la suite d'une convulsion , s'assujettit à garder pendant trois ans le silence. C'est ainsi qu'un remede singulier pour ceux qui ont été renversés d'un char (17) , que quelque chose a fait culbuter en montant , ou qui se sont donné quelques coups , est de retenir leur respiration (18) ; & , comme nous l'avons déjà dit , c'est l'invention d'un animal (19). On prétend que d'enfoncer un clou dans l'endroit où un épileptique est tombé pour la première fois , c'est un préservatif du mal ; comme aussi que d'uriner dans le bain , panché sur son siege (20) , soulage les douleurs aiguës des reins , des lombes & de la vessie (21).

riens illustres , fait mention de lui. Il avoit fait un livre de facéties.

(17) Ou d'une contraction de muscles & de nerfs , selon le Pere Hardouin.

(18) Note de M. Guettard. « Quand on retient sa respiration , les muscles sont plus gorgés de sang , le tissu du muscle est plus dur , résiste davantage , & a moins de sentiment ; mais le secours est peu considérable. L'animal dont Pline parle ici est celui qu'il a appelé Melis , liv. 8 , sect. 58 , & qui est vraisemblablement le blaireau ».

(19) Note de M. de Querlon. » Du

blaireau , dont Pline , liv. 8 , dit qu'il a l'instinct , en renflant sa peau , de la rendre comme un tambour , & de s'en faire un plâstron contre les coups des hommes , & la morsure des chiens ».

(20) Marcellus Empiricus , ch. 25 , p. 171.

(21) Note de M. Guettard. » Contre les douleurs des reins & des lombes , le bain est un remede que l'expérience & la raison indiquent » assez dans ces sortes de maux. » Mais la posture que Pline conseille ne soulage que quand il y a un calcul dans la vessie ».

berur. Vulnere nodo Herculis præligare, mirum quantum ocyor medicina est. Atque etiam quotidiani cinctus tali nodo, vim quamdam habere utilem dicuntur : quippe cum Hercules eum prodiderit. Numerum quoque quaternarium Demetrius condito volumine, & quare quaterni cyathi sextariive non essent potandi. Contra lippitudinem retrò aures fricare prodest, & lacrymosis oculis frontem. Augurium ex homine ipso est non timendi mortem in agritudine, quando oculorum pupillæ imaginem reddant.

Magna & urinæ non ratio solum, sed etiam religio apud auctores invenitur, digesta in genera. Spadonum quoque ad fecunditatis beneficia. Verum ex his quæ referre fas sit, impubium puerorum contra salivas aspidum, quas ptyadas vocant, quoniam venena in oculos hominum exspuant : contra oculorum albugines, obscuritates, cicatrices, argema, palpebras, & cum ervi farina contra adustiones : contra aurium purâ, vermiculosque, si decoquatur ad dimidias

(22) Note de M. Guettard. » *Ligare*
» *nodo Herculis* ; c'est lier fort, com-
» me l'étoient les serpents du cadu-
» cée de Mercure. Macrobe, liv. 1,
» *Saturn.* chap. 19, p. 294, parle
» ainsi de ce nœud : *In virga Mer-*
» *curii duo dracones parte media volu-*
» *minis sui invicem nodo quem vocant*
» *Herculis, obligantur, &c.* »

(23) Note de M. de Querlon. » Tout
» ce que j'ai pu trouver sur ce genre
» de ligature, c'est que les Grecs en
» avoient fait un proverbe pour dé-
» signer ou un lien quelconque, ou
» un argument indissoluble ».

(24) C'est Demetrius le Physicien,
dit de *Phalere*, qui fut disciple de
Théophraste, & Garde de la Biblio-

theque d'Alexandrie.

(25) C'étoit une loi de convives de
boire trois fois, *ter bibe*, écrit Ausone,
Idylle 13.

(26) Julius Capitolinus écrit, en
parlant de Perrinax : *Ea die quâ occisus*
est, negabant in oculis ejus pupulas cum
imaginibus quas reddunt spectantibus
visas.

(27) En l'injectant dans la matrice,
dit le Pere Hardouin.

(28) Note de M. Guettard. » L'u-
» rine des enfants imberbes con-
» tre les morsures de l'aspic *ptyas*,
» c'est-à-dire, qui crache son venin.
» On ne connoît point de serpent qui
» crache ainsi son poison. Ainsi le

Il est étonnant combien les blessures se guérissent plus promptement lorsqu'on en fait tenir l'appareil avec (22) le nœud d'Hercule (23). On dit même que tout ce qu'on attache habituellement autour de soi, au moyen de ce nœud, en tire une certaine vertu qui a son utilité; parcequ'elle vient de l'inventeur. Demetrius (24) a fait un livre exprès sur le nombre *quatre*, où il explique pour quelles raisons il ne faut boire ni quatre cyathes ni six (25). Il est bon, pour la chassie des yeux de se frotter le derriere des oreilles; & pour les yeux larmoyants, de se frotter le front. C'est un présage tiré de l'homme lui-même, qu'il n'y a point à craindre la mort de quelque maladie que ce soit, tant qu'on peut se voir dans les yeux du malade (26).

Dans les écrits des Médecins, non seulement l'urine humaine est en grande considération; mais on attache encore une sorte de religion à son usage, & l'on en a fait des distinctions méthodiques. Celle des eunuques, par exemple, est bonne même pour procurer aux femmes la fécondité (27). Mais parmi les remedes de l'urine, dont on peut parler honnêtement, celle des enfants impuberes est souveraine contre la bave de l'aspic appelé *pyras* (28), parcequ'il lance, comme en crachant, son venin dans les yeux des hommes; & en y mêlant de la farine d'ers, contre les taies (29); comme aussi les brouillards, les nuages, les érailllements, les petits ulceres qui se forment dans le blanc des yeux (30), les maladies des paupieres, & le feu des yeux; enfin contre le pus & les

» mal est aussi imaginaire que le re-
» mede ».

(29) Note de M. Guettard. » L'urine contient une huile & un sel très atténué & très près d'être dissolu; elle est par conséquent un résolutif très irritant capable d'exciter des oscillations dans les vaisseaux languissans, & elle peut être de quelque usage dans tous les

Tome IX.

» épaissemens qui viennent d'inac-
» tion dans les solides, tels que ceux
» qui arrivent souvent dans les yeux.
» De là aussi peut dépendre jusqu'à
» un certain point son utilité dans la
» goutte. L'urine peut effacer les ta-
» ches de l'encre comme un savon ».

(30) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 60; Sextus Plonicus, chap. 17, de puero, &c. tit. 1 : *Ad oculorum al-*

E e e

partes, cum porro capitato, novo fictili. Vaporatio quoque ea menses foeminarum ciet. Salpe fovet illâ oculos, firmitatis causâ : illinit sole usta, cum ovi albumine, efficacius struthiocameli, binis horis. Hac & atramenti lituræ abluuntur. Virilis podagris medetur, argumento fullonum, quos ideo tentari eo morbo negant. Veteri miscetur cinis ostreorum, adversus eruptiones in corpore infantium, & omnia hulcera manantia. Ea exesis, ambustis, sedis vitiis, rhagadiis & scorpionum ictibus illinitur. Obstetricum nobilitas non alio succo efficacius curari pronuntiavit corporum pruritus : nitro addito hulcera capitum, porrigines, nomas, præcipue genitalium. Sua cuique autem (quod fas sit dixisse) maxime prodest confestim per se, canis morsui, echinorumque spinis inhaerentibus, & in spongia lanifve imposita : aut adversus canis rabidi morsus, cinere ex ea subacto : contraque serpentium ictus. Nam contra scolopendras mi-

Albuginem, & aures purulentas, pueri vel virginis, invellitis lotio inunges eos : extenuat leucomata (sive glaucomata) ; & aliquatenus claritatem reddit, & angulorum asperitatem sedet, &c. On lit ainsi dans la version d'Habdarrahman l'Egyptien, chap. 1, nombre 13 : *Si coquetur urina in vase aliquo aereo cum melle, & indetur oculis ; albuginem . . . absterget strenue.*

(31) Confirmé par Dioscoride, livre 2, chap. 99 ; & par Habdarrahman l'Egyptien.

(32) Parcequ'ils ont souvent les pieds dans l'urine.

(33) Note de M. Guettard. « Il faut prendre garde à ne pas donner un sens trop étendu à ces paroles de Plin *exesis, ambustis* ; l'urine ne

peut être de quelque usage dans les brûlures que quand il n'y a point d'excoriation, & elle ne peut jamais servir dans les érosions ».

(34) Note de M. Guettard. « Tout ce que dit ici notre Auteur est chimérique ; l'expérience & la raison n'ont confirmé aucune de ces propriétés, dont quelques-unes se trouvent répétées dans quelques Auteurs empiriques, comme Marcellus Empiricus, Q. Serenus & quelques autres ».

(35) Théodore Priscien, livre 1, chap. 19 : *Si canis morsu quis fuerit vulneratus, ejusdem vulnerati lotio vulnus fomentandum est.*

(36) Marcellus Empiricus, chap. 34, p. 233 : *Spongia vel lana lotio made-*

petits vers des oreilles (31), en la faisant bouillir jusqu'à diminution de moitié avec une tête de porreau dans un vaisseau de terre neuf. La vapeur de cette décoction fait aussi venir les regles aux femmes. Salpé recommande d'en étuver les yeux pour raffermir la vue; elle en fait encore un liniment pour les coups de soleil, avec un blanc d'œuf, & plus efficacement avec celui d'un œuf d'autruche, dont on frotte pendant deux heures la partie brûlée. On s'en sert aussi pour effacer les taches d'encre. L'urine d'un homme fait est un topique pour la goutte, bien éprouvé par les foulons, que l'on assure en être ainsi préservés (32). On guérit la gourme des enfants & tous les ulcères qui suppurent, avec de l'urine gardée quelque tems, & dans laquelle on mêle de la cendre d'huitres calcinées: on en fait encore un liniment pour les chairs rongées (33), pour les brûlures, pour les maladies du fondement, pour les rhagades ou crevasses, & pour les piquures des scorpions. Les plus célèbres Sages-femmes ont décidé qu'aucune autre lotion ne guérit plus efficacement les démangeaisons du corps; &, en y ajoutant du nitre, les ulcères de la tête, la teigne & les ulcères malins, sur-tout ceux des parties de la génération. Au reste, la propre urine de chacun (qu'on nous permette de le dire), appliquée toute récente, avec une éponge ou un linge, sans autre addition, est d'un très grand secours (34) pour la morsure des chiens, & même des chiens enragés, en y pétrissant de la cendre, pour les piquures des hériffons (35), dont les piquants sont entrés dans la peau, & pour la morsure des serpens (37). On dit même qu'elle est admirable contre les scolo-

facta, appostaque, sine dolore quæ corpori inhaerint, eximit . . . Si echini aculei pedibus inhaerint, aut alicui corporis parti, in lotio humano calenti pedem diu tene, facile excuientur.

(37) Plinius Valerianus, l. 3, chapitre dernier; Quintus Serenus, chapi-

tre 47, p. 155, écrit, d'après Varron:

*Si verò horrendum vulnus fera fecerit aspis,
Urinam credunt propriam conducere potu.
Varronis fuit ista senis sententia.*

On lit également dans la version Latine des écrits d'Habdarrahman l'E-

E e e ij

rum proditur, vertice tacto urinæ suæ gutta, liberari protinus læsos.

Auguria valetudinis ex ea traduntur. Si mane candida, dein rufa sit : illo modo concoquere, hoc concoxisse significatur. Mala signa rubræ, pessima nigræ : mala bullantis, & crassæ : in qua quod subsidit, si album est, significat circa articulos, aut viscera dolorem imminere. Eadem viridis, morbum viscerum : pallida, bilis : rubens, sanguinis. Mala, & in qua veluti furfures, atque nubeculæ apparent. Diluta quoque alba vitiosa est : mortifera vero crassa, gravi odore : & in pueris tenuis ac diluta. Magi vetant ejus causa contra solem lunamque nudari, aut umbram cujusquam ab ipsa respergi. Hesiodus juxta obstantia reddi suadet, ne Deum aliquem nudatio offendat. Osthanes contra mala

gyptien, chap. 1, nombre 7 : *Urina hominis recens epota strenue curat à viperarum morsibus, scorpionis marini, ac similiarum animalium.*

(38) Note de M. Guertard. » Pline
 » copie ici ce qu'on trouve dans les
 » Médecins les plus fameux, & les
 » plus véridiques. Mais il s'en faut
 » de beaucoup qu'il aille aussi loin
 » qu'Hippocrate & Celse, dont il
 » emprunte jusqu'aux propres termes.
 » L'urine est un excrément liquide
 » qui est institué pour donner un pas-
 » sage à tout ce qui se trouve dans le
 » sang de trop liquide, de trop âcre
 » & de trop salé ; ainsi tantôt elle est
 » le véhicule d'une quantité consi-
 » dérable d'eau admise par la boi-
 » son, tantôt de la bile, tantôt les
 » parties les plus âcres du sang qui
 » puissent sembler dans l'eau, comme
 » le font toutes les parties de ce

» fluide dans l'état naturel. Outre
 » cela, l'irritation resserre souvent
 » les conduits des reins, & ne laisse
 » passer que la partie la plus fluide de
 » l'urine : de sorte qu'à l'exception de
 » cette seule cause, elle peut passer
 » pour indiquer exactement l'état de
 » l'intérieur des humeurs «.

(39) Tout ce que Pline dit ici des apparences & des signes de l'urine est presque entièrement tiré de Celse, & souvent en mêmes termes, liv. 1, chap. 2, & liv. 2, chap. 5.

(40) Ou l'urine nébuleuse, selon Hippocrate.

(41) Celsus, liv. 2, chap. 6 : *Pessima tamen urina est, præcipueque mortifera, nigra, crassa, mali odoris : atque in viris quidem & mulieribus, talis deterrima est : in pueris vero, quæ tenuis & diluta est.*

(42) L'Auteur du livre de *Urinis*,

pendres , & qu'on est guéri sur-le-champ des blessures qu'ils ont faites en se touchant seulement le haut de la tête avec une goutte de son urine.

On tire de l'inspection de l'urine des pronostics pour la santé (38). Si le matin elle est blanche d'abord , & ensuite jaune , la première couleur indique que la digestion se fait ; & la seconde , qu'elle est faite (39). Quand elle est rouge , mauvais signe , & plus mauvais quand elle est noire. Mauvais signe encore , lorsqu'elle est savonneuse & chargée. Si le sédiment qu'elle dépose est blanchâtre , c'est une marque qu'on est menacé de quelque mal autour des visceres ou des articulations. La couleur verte annonce une maladie des intestins ; la couleur pâle , une maladie bilieuse ; la rouge , une maladie du sang. C'est encore une mauvaise urine que celle où l'on voit des taches sales , & de petits nuages (40). L'urine blanche ou trop claire est aussi malfaine ; & celle qui est épaisse , d'une odeur forte , ou , dans les enfants (41) , sans consistance & trop délayée , est mortelle (42). Voilà pourquoi les Magiciens défendent d'uriner à découvert à l'exposition du soleil (43) , & à celle de la lune , ou sur l'ombre de qui que ce soit. Hésiode (44) conseille de rendre l'urine contre un corps qui ait de la résistance , pour ne point offenser par la nudité quelque Dieu. Le Mage Osthanes (45) assure qu'un préservatif contre toutes les mauvaises drogues qu'on peut pren-

rome 8 , des Œuvres de Galien , chapitre 1 , p. 352 : *Θανατοδέσπρα δὲ* , &c. *Mortifera est gravis odore , & diluta , atra , & crassa , in viris quidem & feminis , atra , pessima ; in infantibus aquosa & diluta.* Voyez aussi Théophile , de *Urinis* , chap. 7 , p. 366 ; & Hippocrate , in *Prognost.* text. 32 , p. 634 & 635 ; l'un & l'autre au huitième tome des Œuvres de Galien.

(43) On lit un précepte semblable

dans les Symboles Pythagoriques , & chez Hésiode , cité note suivante.

(44) Dans son Poème des Travaux & des Jours , v. 725.

(45) Note de M. de Querlon. » Il » y a deux Osthanes cités dans Pline , » tous deux adonnés à la Magie sur » laquelle ils avoient écrit : l'un attaché à Xerxès qu'il suivit à la guerre , » l'autre à Alexandre.

medicamenta omnia promisit auxiliari, matutinis horis suam cuique instillatam in pedem.

De remediis muliebribus.

CAPUT
7.

QUÆ ex mulierum corporibus traduntur, ad portentorum miracula accedunt, ut fileamus divisos membratim in scelera abortus, mensium piacula, quæque alia non obstetrices modo, verum etiam ipse meretrices prodidere. Capilli si crementur, odore serpentes fugari. Eodem odore vulvæ morbo strangulatas respirare. Cinere eo quidem, si in testa sint cremati, vel cum spuma argenti, scabritias oculorum ac pruriginēs emendari: item verrucas, & infantium hulcera cum melle. Capitis quoque vulnera, & omnium hulcerum sinus, addito melle ac thure. Panos, podagras, cum adipe suilla, sacrum ignem, sanguinemque fisti illito, & fornicationes corporum.

De lactis usu convenit, dulcissimum esse mollissimum-

(1) Note de M. Guettard. » Habdarrahman l'Egyptien dit que les » cheveux d'une femme, brûlés, » tuent les vers qui se trouvent en » trop grande abondance dans un » terrain. Ces propriétés sont absolument fabuleuses. La seconde propriété que Pline, avec le même Auteur Egyptien, leur attribue ici, de réveiller les femmes qui sont dans un état de suffocation hystérique est très vraie, mais leur est commune avec toutes les odeurs puantes, & qui agissent principalement sur les nerfs par leur sel alkali volatil. Il y a peu de vérité dans les autres propriétés que Pline accorde ici à cette

» même cendre ».

(2) Habdarrahman, Médecin Egyptien, chap. 1, nombre 23, attribue cette propriété aux cheveux de l'homme. Plinius Valerianus conseille cette odeur dans la léthargie.

(3) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 60.

(4) Note de M. Guettard. » De toutes les especes de lait que Frédéric Hoffmann ait soumis à ses expériences, il a démontré que celui de femme contient le moins de parties caustiques, & au contraire plus de crème. Il est donc le plus adoucissant & en même tems le plus léger, celui qui laisse le moins

dre, c'est, en urinant le matin, de faire rejaillir de l'eau sur son pied.

Remedes tirés des femmes.

LES secrets tirés du corps de la femme, qu'ont publiés quelques Auteurs, approchent des plus étonnants prodiges : pour ne rien dire ici des enfants morts-nés dont on a déchiré les membres pour de coupables abus, ni du sang menstruel employé à diverses superstitions, ni des autres infamies qui ont été révélées non seulement par les Sages-femmes, mais par les courtisanes elles-mêmes. On prétend qu'en brûlant des cheveux de femme (1), l'odeur seule fait fuir les serpents, & que dans l'étranglement de la matrice, la même odeur rend la respiration aux malades (2) : on ajoute que la cendre de ces cheveux, brûlés dans un vaisseau de terre (3), avec de l'écume ou des scories d'argent, guérit les croûtes & les démangeaisons des yeux, ainsi que les verrues & les ulcères des enfants, en l'appliquant avec du miel; qu'elle s'applique encore avec succès sur les blessures de la tête, & sur les trous formés par les ulcères, en y ajoutant du miel & de l'encens; qu'elle guérit aussi les tumeurs & la goutte; qu'enfin, en liniment avec du sain-doux, elle arrête le progrès des érépelles, les ébullitions du sang, & les démangeaisons du corps.

Quant à l'usage du lait (de femme), on convient (4) générale-

« d'excréments; il est par conséquent
 » le plus utile pour nourrir ceux qui
 » sont dans le cas de faire usage de
 » cette nourriture; tels que les gens
 » qui sont affoiblis par une longue
 » maladie, incapables d'ailleurs de
 » digérer, & qui sont rongés par une
 » humeur âcre, soit que cette hu-
 » meur soit fixée sur une partie, soit
 » qu'elle soit emportée dans le cou-
 » rant des humeurs; il est donc inu-

« tile de spécifier quelles sont les
 » maladies auxquelles il peut conve-
 » nir, comme Pline le fait ici; mais
 » il faut étudier les différentes cau-
 » ses qui exigent son usage: extérieu-
 » rement le lait relâche, amollit &
 » adoucit toute espèce d'inflamma-
 » tion; mais il ne faut pas qu'il sé-
 » journe sur la partie, autrement il
 » est sujet à s'aigrir ».

que, & in longa febre, cæliacisque utilissimum, maximè ejus quæ jam infantem removerit. Et in malacia stomachi, in febribus, rosionibusque efficacissimum experiuntur. Item mammarum collectionibus cum thure, oculo ab ictu cruore suffuso, & in dolore, aut epiphoris, si immulgeatur, plurimum prodest: magisque cum melle & narcissi succo, aut thuris polline. Semperque in omni usu efficacius ejus, quæ marem enixa sit: multoque efficacissimum ejus, quæ geminos mares, & si vino ipsa cibisque acrioribus abstineat. Mixto præterea ovorum candido liquore, madidaque lana frontibus impositum, fluxiones oculorum suspendit. Nam si rana saliva sua oculum asperferit, præcipuum est remedium. Et contra morsum ejusdem bibitur, instillaturque. Eum qui simul matris filiaque lacte inunctus sit, liberari omni oculorum metu in totam vitam affirmant. Aurium quoque vitiis medetur, admixto modice oleo: aut si ab ictu doleant, anserino adipe tepefactum. Si odor gravior sit, ut plerumque fit longis vitiis, diluto melle lana includitur. Et contra morbum regium in oculis relictum, instillatur cum elaterio. Peculiariter valet potum contra venena, quæ

(5) Confirmé par Dioscoride, l. 2, chap. 78.

(6) Marcellus Empiricus, chap. 27, p. 193: *Cæliaco, & ei qui ejectionibus vel doloribus acutis alvi variis vexabitur, potenter succurres, si muliebre lac quam plurimum jejuno potui dederis, donec persanetur.*

(7) Dioscoride, *ibid.* ὀφθαλμοῦ δὲ, &c. *Prodest mammis exsuctum ad stomachi rosiones.*

(8) Dioscoride, *ibid.* Μυγῶν δὲ, &c. *Thuris admixtum pollini, oculis ab ictu cruore suffusis instillatur.*

(9) Note de M. Guettard. « Le lait est le premier produit du chyle. Les parties âcres des nourritures ne sont pas encore parfaitement changées dans ce fluide, & l'on y retrouve l'odeur des plantes aromatiques dont les nourrices font usage; sans doute l'esprit des liqueurs spiritueuses peut aussi s'y retenir en partie ».

(10) Note de M. Guettard. « Le blanc d'œuf, mêlé avec le lait, lui donne plus de consistance, & ne lui ôte aucune de ses propriétés ».

(11) Note de M. Guettard. « L'elament

ment que cette liqueur est très douce & très délicate (5); qu'elle est très utile dans une longue fièvre & dans les douleurs des intestins (6), sur-tout si le lait provient d'une femme qui a cessé d'allaiter. La grande efficacité du lait de femme s'éprouve encore dans les foiblesses & les déchirements de l'estomach (7), ainsi que dans les fièvres. Il produit aussi de très bons effets, appliqué avec de l'encens, dans les engorgements des mamelles, ainsi que trayé dans l'œil où quelque coup aura fait extravaser du sang (8); on l'emploie aussi pour les autres maux des yeux & les inflammations: il réussit encore mieux mêlé avec le miel & le suc de narcisse ou la fleur d'encens. Mais à quelque usage qu'on l'emploie, le meilleur lait est celui d'une femme accouchée d'un enfant mâle, pourvu qu'elle s'abstienne de vin & d'aliments trop âcres ou trop chauds (9). Lorsqu'en y mêlant un blanc d'œuf (10), on en imbibe une compresse de laine, & qu'on l'applique sur le front, il fait cesser les fluxions des yeux. Quand par hasard une grenouille buissonniere a fait rejaillir de sa bave dans les yeux de quelqu'un, c'est un remede souverain. Il se boit encore & s'injecte contre les morsures du même animal. On prétend qu'une personne dont les yeux ont été imbibés du lait de la mere & de la fille en même tems, est délivrée pour toute sa vie de toute crainte pour ce qui concerne la vue. En y mêlant un peu d'huile, il guérit aussi les maux d'oreilles; & quand le mal provient de quelque coup, en réchauffant un peu le lait avec de la graisse d'oie. Si l'oreille rend une odeur forte, comme il arrive ordinairement dans tous les maux de longue durée, on le délaie avec du miel & on en imbibe de la laine qu'on y introduit. Pour la jaunisse dont il reste quelque impression aux prunelles, on l'injecte dans les yeux avec le suc du concombre sauvage (11). En boisson, c'est un spécifique (12) contre les ve-

» *terium* est le suc d'une concombre
 » sauvage, *cucumis asininus*. C'est un
 » violent purgatif résineux, qui ir-
 » rite généralement toutes les parties,

Tome IX.

» Le remede que Plinè propose ici
 » pour l'épilepsie n'est confirmé ni
 » par la raison, ni par l'expérience »
 (12) Dioscoride, *ibid.*

Ffff

data sunt è marino lepore, buprestique, &, ut *Aristoteles* tradit, dorycnion. Et contra insaniam, quæ facta sit *hyocyami* potu. Podagræ quoque jubent illini cum cicuta. Alii cum æsypo & adipe anserino: qualiter etiam vulvarum doloribus imponitur. Alvum etiam sistit potum, ut *Rabirius* scribit, & menses ciet. Ejus vero quæ sceminam enixa sit, ad vitia tantum in facie sananda prævalet. Pulmonum quoque incommoda lacte mulieris sanantur: cui si admisceatur impubis pueri urina, vel mel Atticum, omnia singulorum cochlearium mensura, murmura quoque aurium ejici invenio. Ejus quæ marem peperit lacte gustato, canes rabiosos fieri negant.

Mulieris quoque salivam jejunæ potentem dijudicant oculis cruentatis; & si contra epiphoras, ferventes anguli oculorum subinde madefiant: efficacius, si cibo vino-

(13) Note de M. de Querlon. » Il s'agit ici du lievre marin des mers » de l'Inde; car, selon Pline, li- » vre 9, il empoisonne par le seul » tact; au lieu que celui de nos mers » n'est qu'une masse informe, *offa* » *informis*, ou, comme le représente » Gesner, un animal imparfait ».

(14) Scribonius Largus, *Compos.* 190.

(15) Plante maritime & narcotique du genre des *solanum*. Dioscor.

(16) Note de M. Guettard. » Pline » paroît assez fondé à conseiller, dans » la gourte, l'application de la ciguë, » qui est extérieurement résolutive. » Les remèdes qu'il recommande en- » suite pour les parties des femmes, » ont aussi leur utilité ».

(17) Le *surpoint*, crasse que l'on tire de la laine avant de la laver. On

en reparlera au liv. 30, chap. 9.

(18) Note de M. Guettard. » La » propriété de constiper, dans ce lait, » ne vient que de ce qu'il laisse fort » peu d'excréments, & ceux qu'il » laisse sont d'une nature fort douce. » Pour Rabirius, dont l'Auteur parle » ici, on n'en connoît qu'un dans » l'antiquité, qui étoit Poète, & » Poète épique. Ovide en a parlé » dans ce vers:

Cum foret & Martus, magnique Rabirius otis.

(17*) Note de M. Guettard:

» Le lait est un aliment qui, ayant » déjà reçu un peu du caractère pro- » pre aux animaux, donne moins de » peine à l'assimilation, dont le pou- » mon est un des organes principaux. » De plus, il a au suprême degré une » qualité adoucissante par laquelle il » corrige toute espèce d'âcreté qui le

nins du lievre marin (13), des buprestes (14), &, selon Aristote, du dorycnion (15), qu'on pourroit avoir avalés; ainsi que contre la folie causée par le suc de la jusquiame, aussi pris intérieurement. On en fait encore un liniment avec la ciguë (16) pour la goutte. D'autres le mêlent, pour le même usage, avec l'*asfepum* (17) & la graisse d'oie, comme on l'applique pour les maux de la matrice. L'usage du lait de femme (18), suivant Rabirius (19), arrête le cours de ventre, & fait venir les regles. Celui d'une femme accouchée d'un enfant de son sexe est le meilleur pour guérir les maux du visage. On guérit aussi les maladies du poumon (17*) avec le lait de femme. Je trouve encore qu'en y mêlant de l'urine d'enfant ou du miel de l'Attique, à la mesure d'une cuillerée pour chacun de ces ingrédients, on fait cesser les tintements ou les bruissements des oreilles. On prétend que les chiens, après avoir bu du lait d'une femme accouchée d'un enfant mâle, ne deviennent jamais enragés.

On croit aussi (20) que la salive de la femme à jeun est un puissant (21) remède pour les taches de sang & les inflammations des yeux (22), si l'on en mouille de tems en tems le coin de chaque œil où le feu se fait sentir : ce qui réussit encore mieux quand la femme a fait la veille une diète exacte. Je trouve encore que

« rend un remède presque universel
 « contre toutes les especes d'impu-
 « retés de la masse du sang & des hu-
 « meurs ».

(19) Le Pere Hardouin assure que c'est le Poëte épique dont parle Sénèque, de *Benef.* liv. 6, chap. 3; Quintilien, liv. 10; & Ovide, liv. 4, de *Ponto*, Eleg. 16, v. 5; mais ne peut-il pas y avoir eu un Médecin du même nom ?

(20) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 69.

(21) Note de M. Guettard. « Nous
 « ne voyons aucune raison physique
 « de différences entre la salive d'une
 « femme & celle d'un homme. Nous
 « avons parlé des propriétés de la sa-
 « live en général ».

(22) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 57 : *Si mulieris saliva, qua pueros, non puellas ediderit, & abstinerit se pridie vino, & cibis acrioribus, & in primis si pura & niida erit, angulos ocularum tetigeris, omnem acritudinem lippitudinis lenies, humoremque siccat.*

Ffff ij

que se pridie ea abstinuerit. Invenio & fascia mulieris alligato capite, dolores minui.

Post hæc nullus est modus. Jam primum abigi grandines turbineque contra fulgura, ipsa in mense connudata, sic averti violentiam cœli: in navigando quidem tempestates etiam sine menstruis. Ex ipsis vero mensibus, monstificis aliàs, uti suo loco indicavimus, dira & infanda vaticinantur: è quibus dixisse non pudeat, si in defectus lunæ solisve congruat vis illa, irremediabilem fieri: non segnius & in silente luna, coitusque tum maribus exitiales esse atque pestiferos. Purpuram quoque ab his eo tempore pollui. Tanto vim esse majorem. Quocumque autem alio menstruo, si nudatæ segetem ambient, erucas ac vermiculos, scarabæosque, ac noxia alia decidere. Metrodorus Scepsius in Cappadocia inventum prodit, ob multitudinem

(23) Note de M. Guettard. » Une
 » femme qui est dans le tems de ses
 » regles, étant nue, &c. Voyez Pal-
 » ladius, liv. 1, tit. 35, p. 28. Co-
 » lumelle qui parle de cette pratique,
 » liv. 10, de *Cultu hortorum*, ne peint
 » la femme que les jambes nues. La
 » Religion Chrétienne a banni la plu-
 » part de ces superstitions ridicules.
 » Les qualités sans nombre, tant
 » bonnes que mauvaises, que Plin
 » attribue ici au flux menstruel, sont
 » toutes fabuleuses. Hippocrate, plus
 » sensé sur cet article que tous les
 » Auteurs qu'il cite, a remarqué que
 » ce sang est un sang pur tel qu'il sort
 » d'une victime égorgée. L'expé-
 » rience journaliere vient à l'appui
 » d'Hippocrate, & démontre que les
 » femmes, dans cet état, ne corrom-

» pent pas même les choses les plus
 » sujettes, ou à la fermentation, ou
 » à la putréfaction. C'est une plétiore
 » particuliere qui détermine cette
 » évacuation périodique: il est démon-
 » tré impossible que ce soit aucune
 » espece de ferment ou de levain qui
 » en soit la cause, & ce n'est que
 » dans cette hypothese seule que la
 » corruption de toutes ces substances
 » seroit possible. Cependant les fem-
 » mes elles-mêmes ne sont pas en-
 » core guéries de ces superstitions ..

(24) Le P. Hardouin voudroit rejeter
 du texte, mais sans aucune raison, ces
 mots *contra fulgura*, qu'il prétend,
 on ne fait pourquoi, avoir passé de
 la marge dans le texte. Il paroît n'en
 avoir pas entendu la vraie significa-
 tion.

On soulage les maux de tête, en y attachant une bandelette de femme.

Après ces propriétés, il n'y a plus de bornes aux merveilles qu'on leur attribue. On prétend d'abord que lorsqu'il grêle ou qu'il s'éleve un ouragan mêlé de tourbillons, si une femme ayant ses regles se met toute nue (23), exposée aux éclairs, l'orage (24) est bientôt dissipé & le calme rétabli dans l'air; comme aussi qu'une femme, même sans ses regles, qui se trouve dans un vaisseau, calme les tempêtes par sa seule présence à nud. On tire aussi de sinistres & d'affreux présages de ces regles qui par elles-mêmes sont assez malencontreuses, comme nous l'avons dit en son lieu (25) : qu'il nous soit permis d'en rapporter quelques-uns. Si les purgations d'une femme tombent dans le tems d'une éclipse de soleil ou de lune, & quand celle-ci n'est plus visible, elles deviennent irrémédiables, & les embrassements des femmes sont alors pernicieux ou funestes aux hommes. C'est dans ce tems qu'elles terminent l'éclat de la pourpre, tant les circonstances en augmentent la force ou la malignité. Dans l'état ordinaire des regles, si des femmes nues font le tour d'un bled (26), elles en font tomber sur-le-champ les chenilles, les vers, les scarabées & les autres insectes qui rongent les grains. Le secret, selon Metrodore le Scepsien (27), a été découvert en Cappadoce, à cause de la multitude

(25) Au livre 7.

(26) Palladius, liv. 1, tit. 35, p. 28 : *Aliqui mulierem menstruantem nusquam circum, soluis capillis; nudis pedibus, contra erucas, & cætera, hortum faciunt circumire.* Columelle, liv. 10, de *Cultu horticorum* :

At si nulla valet medicina repellere pestem (segetum),
Dardaniæ veniunt artes, nudataque plantas
Fœminæ, quæ iustis tum demum operata juventas
Legibus, obsceno manat pudibunda cruore.
Sed resoluta sinus, resoluta mœsta capillo,
Ter circum areolas, & sepe ducitur hosti.

Quæ cum lastravit gradiens, mirabile visu,
Non aliter quam decussa pluit arbore nimbus,
Volvitur ad terram distorto corpore camps, &c.

Voyez le même Columelle, liv. 11, chap. 3, d'après Démocrite, en son livre des Antipathiques. Voyez aussi Elien, *Hist. Anim.* liv. 6, chap. 36.

(27) Note de M. de Querlon.
 » C'est-à-dire de Scepsis, ville de la
 » Troade. Ce Metrodore vivoit en-
 » core du tems du célèbre Orateur
 » M. Antoine, comme on le voit au
 » second livre de l'*Orateur* de Cicé-

cantharidum. Ite ergo per media arva, resectis super chunes vestibus. Alibi servatur, ut nudis pedibus eant, capillo ginctuque dissoluto. Cavendum ne id oriente sole faciant: sementem enim arescere. Item novellas vites ejus tactu in perpetuum lædi: rutam & ederas, res medicatissimas, illico mori. Multa diximus de hac violentia. Sed præter illa certum est, apes tactis alveariis fugere: lina, cum coquantur, nigrescere: aciem in cultris tonsorum hebetescere: æs contactum grave virus odoris accipere & æruginem, magis si decrecente luna id accidat: equas, si sint gravidæ, tactas abortum pari. Quia & aspectu omnino, quamvis procul visas, si purgatio illa post virginitatem prima sit, aut in virgine ætatis sponte. Nam bitumen in Judæa nascens, sola hac vi superari filo vestis contacta, docuimus. Ne igne quidem vincitur, quo cuncta: cinisque etiam ille, si quis aspergat lavandis vestibus, purpuras mutat, florem coloribus adimit, ne ipsis quidem fœminis malo suo inter se immunibus. Abortum facit illitus, aut si omnino prægnans supergrediatur. Quæ Lais & Elephantis inter se con-

» ton. Selon Athénée, liv. 12. Il
» avoit écrit sur la maniere de frot-
» ter les athletes «.

(28) Au liv. 7, où Pline s'exprime ainsi : *Quin & bituminum sequax alioqui ac lenta natura, in lacu Judææ, qui vocatur Asphaltites, certo tempore anni supernatans, nequit sibi avelli, ad omnem contactum adherens, præterquam filo, quod tale virus infecerit.*

(29) Le bitume du lac Asphaltire, bitume qui, par son adhérence singulière, s'attache à tout ce qu'il touche.

(30) Dioscoride, liv. 2, chap. 97 : *Ἰνδαίῳ δὲ ἐπιπέτρῳ, &c. Menstruus fœ-*

mina sanguis existimabatur circumliam efficere ne concipiant mulieres, itemque si super eum ipsa supergrediantur.

(31) Note de M. de Querlon. » Il
» y a eu deux Lais, la mere & la fille,
» soit naturelle, soit d'adoption, tou-
» tes deux courtisannes, & célèbres,
» tant par leurs agréments, que par
» les passions qu'elles ont inspirées ;
» ce furent les faveurs de la jeune que
» marchanda Démosthène, & qu'il
» ne trouva pas dignes d'un repentir.
» L'une des deux avoit été Sage-
» femme, & avoit écrit sur les ma-
» ladies de son sexe: c'est apparem-

incommode de cantharides dont les champs y sont infestés. On y fait donc promener des femmes à travers les champs retrouffées jusqu'à la ceinture. Ailleurs on observe de les faire aller nus pieds, sans ceinture, & cheveux épars. Il faut bien prendre garde que cette promenade ne se fasse point au lever du soleil; car elle feroit dessécher les semences. On ajoute que les jeunes vignes sont gâtées sans ressource par l'attouchement d'une femme en cet état, & que les plantes les plus médicinales, la rue & les différentes especes de lierre en meurent sur-le-champ. En voilà déjà beaucoup sur la force de ces purgations menstruelles: cependant il est encore certain que les abeilles désertent aussi-tôt qu'une femme en cet état a touché leurs ruches; que son approche fait noircir les lins dans la chaudiere; qu'elle fait même émousser le fil des rasoirs dans la main du barbier; que les vaisseaux d'airain qu'elle a touchés contractent une odeur fétide, & se rouillent, sur-tout si la lune est alors dans son déclin; que les cales qui se trouvent pleines avortent du même tact, ou même au seul regard de la femme, quand elle ne les verroit que de loin, si c'est pour la première fois qu'elle a ses regles depuis qu'elle n'est plus vierge; ou si, l'étant encore, & se trouvant en âge de les avoir, elle les a en ce moment pour la première fois. Nous avons déjà dit (28) que le bitume de Judée (29) ne cede qu'à la force du sang menstruel, & qu'un simple fil d'un vêtement qui en a été imprégné, détruit toute la vertu adhérente de ce bitume. Le feu même, qui vient à bout de tout, ne peut le dompter. La cendre imbibée de ce sang (30), & répandue sur des étoffes qu'on lave, altere la pourpre & ternit toutes les couleurs. Ce mal n'épargne pas le sexe même qui en est la source: une femme enceinte que l'on frotte du sang menstruel d'une autre, ou qui passe seulement par-dessus, fait une fausse couche. Laïs (31) & Elephantis (32) ont écrit, au sujet des avortements, des choses tout-

» ment celle qu'indique Pline «.

(32) Note de M. de Querlon.

» Elephantis n'est guere connue que

» par son talent pour la Poésie, &

» par l'énorme abus qu'elle en avoit

» fait en écrivant sur la matiere que

trariâ prodidere de abortivis, carbone è radice brassicæ, vel myrti, vel tamaricis in eo sanguine extincto : item *asinas* non concipere tot annis, quot grana hordei contacta ederint : quæque alia nuncupavere monstrifica, aut inter ipsas pugnancia, cum hæc fecunditatem fieri iisdem modis, quibus illa sterilitatem prænunciaret, melius est non credere. Bythus Dyrachenus hebetata aspectu specula recipere nitorem tradit, iisdem averfa rursus contuentibus ; omnemque vim talem resolvi, si mullum piscem secum habeant. Multi vero inesse etiam remedia tanto malo aiunt : podagras illini, strumas & parotidas, panos, sacros ignes, furunculos, epipharos tractatu earum mulierum leniri. Lais & Salpecanum rabiosorum morsus, & tertianas quartanasque febres, menstruo in lana arietis nigri, argenteo brachiali incluso. Diotimus Thebanus, vel omnino vestis ita infectæ portiuncula, ac vel lieio, brachiali inserta. Sotira obstetrix, tertianis quartanisque efficacissimum dixit plantas ægri subterlini : multoque efficacius ab ipsa muliere, & ignoranti. Sic & comitiales excitari. Icetidas Medicus quartanas coitû finiri, incipientibus duntaxat menstruis, spopondit. Inter omnes vero convenit, si aqua potusque formidetur à morsu canis,

» P'Arete a traitée depuis dans ses
» abominables sonners. Elle avoit
» écrit, selon Galien, quelque chose
» sur la *Cosmétique*, ou l'art de la
» Toilette ».

(33) Aujourd'hui *Durazzo*, ville maritime sur la côte de l'Albanie.

(34) Dioscoride, liv. 2, chap. 97.

(35) Note de M. de Querlon. » Ce
» Diotime est le même apparemment
» que Diotime le *Gymnaste*, qui avoit
» traité des sueurs, selon Théophraste,
» *Opuscul. de sudor*, »

(36) Note de M. de Querlon.
» Suivant la *Biblioth. des Mss.* Ju Pere
» Labbe, il existe encore de cette
» femme, dans la Bibliothèque Flo-
» rentine, un ouvrage manuscrit sur
» les maladies des femmes, *Ta Gu*
» *naika* ».

(37) Ou, selon l'Index, *Icacidas*.

(38) Ainsi que Quintus Serenus,
qui écrit, au chapitre de la fièvre
quarte :

Quidam etiam miranda ferunt. veniente calore
Jurantes ludum Veneris murosque petendum,

à-fait contradictoires. C'est d'elles qu'on tient, que la racine du chou, du myrthe, ou du tamarin réduite en charbon & éteinte dans le sang menstruel, est un moyen sûr pour les procurer; que les anesses sont sans concevoir autant d'années qu'elles ont mangé de grains d'orge trempés dans ce sang; & d'autres infamies aussi monstrueuses, ou qui sont inconciliables: l'une assurant que la fécondité s'opere par les mêmes moyens que l'autre indique pour rendre une femme stérile, enforte que le plus court est de n'en rien croire du tout. Bythus, de Dyrrachium (32), prétend que les miroirs ternis par l'aspect des femmes qui ont leurs regles reprennent leur netteté, si les mêmes femmes regardent après cela ces miroirs par derrière, & que toute mauvaise influence de leur part reste sans effet, lorsqu'elles portent sur elles le poisson de mer nommé *surmulet*. D'un autre côté beaucoup de gens attribuent des vertus médicinales à ces incommodes purgations. Ils prétendent que l'on en frotte avec succès les tumeurs de la goutte (34), & que les écrouelles, les parotides, les bubons, les érysipelles, les cloux, les inflammations des yeux, traités par des femmes en cet état, sont fort adoucis. Lais & Salpé ont écrit que les morsures des chiens enragés, ainsi que les fievres tierces & les fievres quartes, se guérissent avec de la laine d'un bélier noir, imbibée de sang menstruel & renfermée dans un bracelet d'argent; ou, selon Diotime (35) le Thébain, avec un petit morceau d'étoffe quelconque, & même avec un simple fil ainsi trempé dans ce sang & porté dans un bracelet. La Sage-femme Sotira (36) disoit qu'un remede très efficace pour les fievres tierces & les fievres quartes, étoit d'en froter la plante des pieds du malade, & qu'il réussissoit encore mieux quand l'opération étoit faite par la femme de qui venoit le sang, sans que le malade en sût rien. Elle prétendoit aussi que ce remede faisoit revenir les épileptiques. Le Médecin Ictidas (37) garantit comme un remede assuré (38), que les approches d'une femme, quand ses regles ne sont que commencer, mettent fin aux fievres quartes. Tout le monde est assez d'accord que quand une personne mordue par un chien enragé a de l'horreur pour la

supposita tantum calici lacinia tali, statim metum eum discuti : videlicet prævalente sympathia illa Græcorum, cum rabiem canum ejus sanguinis gustatu incipere dixerimus. Cinere eo jumentorum omnium hulcera sanari certum est, addita caminoꝝ farina & cera. Maculas autem è veste eas, non nisi ejusdem urina ablui. Cinerem per se rosaceo mixtum, sceminarum præcipue, capitis Tedare dolores illitum fronti. Asperrimamque vim profluvii ejus esse per se aanis virginitate soluta. Id quoque convenit, quo nihil equidem libentius crediderim, tactis omnino menstruo positibus, irritas fieri Magorum artes, generis vanissimi, ut æstimare licet. Ponam enim vel modestissimum è promissis eorum : ex homine siquidem resegmina unguium è pedibus manibusque cera permixta, ita ut dicatur tertianæ, vel quotidianæ, vel quartanæ febris remedium quæri, ante solis ortum alienæ januæ affigi jubent, ad remedia in iis morbis : quanta vanitate si falsum est ? quantave noxia, si transferunt morbos ? Inocentiores ex his omnium digitorum resegmina unguium ad cavernas formicarum abjici jubent, eamque quæ prima cœperit trahere, correptam subnecti collo, ita discuti morbum.

(39) Plinè a déjà recueilli ce contre puérile au liv. 7.

(40) Note de M. de Querlon. « Le « texte porte *cinere eo*, avec cette « cendre; ce qui sembleroit supposer « que l'on calcinoit le sang mestruel ;

» mais Plinè emploie familièrement
» *cinis* pour *pulvis* ; & dans la même
» phrase, la suite de cheminée est
» désignée clairement par le mot *fa-*
» *rina*, farine, dont l'idée est encore
» plus disparate «.



boisson & pour l'eau, en mettant seulement sous sa coupe un petit linge teint de sang menstruel, elle cesse aussi-tôt par l'effet de cette sympathie vantée par les Grecs, & qui prévaut alors; comme on a vu (39); que les chiens qui goûtent de ce sang impur sont aussi-tôt pris de la rage. Il est encore certain que les ulcères de toutes les bêtes de somme sont guéris par quelques pincées du même sang réduit en poudre (40), en y ajoutant de la suie de cheminée & de la cire; que les taches de ce sang sur les habits ne peuvent être ôtées que par l'urine de la personne dont il est sorti; que la poudre du même sang desséché, avec de l'huile rosat, guérit les maux de tête & sur-tout ceux des femmes, en s'en frottant le front; qu'enfin ce même écoulement est de la qualité la plus violente, s'il vient d'une personne chez qui la membrane, signe de la virginité, ait été détruite par la nature seule & par l'âge. On convient aussi, ce que je crois très volontiers, qu'en marquant avec du sang menstruel les poteaux ou jambages de la porte de sa maison, on rend sans effet tous les maléfices des Magiciens, qui sont par eux-mêmes de la plus grande futilité, comme on en peut juger par ce que je vais dire. Je rapporterai la plus modeste ou la plus simple des merveilles que ces gens-là prétendent opérer. Pour guérir les fièvres, ils font prendre les rognures des ongles, des pieds & des mains du malade; on les amalgame avec de la cire, & on va les appliquer, avant le lever du soleil, à la porte d'une autre maison, en disant : *Qu'on cherche un remède pour la fièvre tierce, pour la fièvre quotidienne, ou pour la fièvre quarte.* Quelle sottise, si le secret est faux! & quel crime si la maladie se transporte en effet par ce moyen! Ceux dont les secrets sont les plus innocents, font jeter toutes les rognures des ongles à l'entrée des fourmillières, & la première fourmi qui commence à traîner de ces rognures, on la prend, on l'attache au cou du malade, & selon eux, il guérit.



Medicinæ ex animalibus peregrinis, & elephanto, & leone, & de camelo, & hyenâ, & crocodilo, & chamæleonte, & scinco, & hippopotamo, & lyncibus.

CAPUT 8. HÆC sunt quæ retulisse fas sit, ac pleraque ex iis non nisi honore dicto. Reliqua intestabilia & infanda, ut festinet oratio ab homine fugere. In cæteris claritates animalium aut operum sequemur. Elephanti sanguis, præcipue maris, fluxiones omnes, quas rheumatismos vocant, sistit. Ramentis eboris cum melle Attico (ut aiunt) nubeculæ in facie, sçobe paronychia tolluntur. Proboscidis tactu capitis dolor levatur, efficacius si & sternuat. Dextra pars proboscidis cum Lemnia rubrica adalligata, impetus libidinum stimulat. Sanguis & syntecticis prodest, jecurque comitialibus morbis.

Leonis adipēs cum rosaceo cutem in facie custodiunt à vitiis, candoremque servant. Sanant & adusta nivibus, articulorumque tumores. Magorum vanitas perunctis eo adipe, faciliorem gratiam apud populos regesve promittit :

(1) Note de M. Guettard. » La rapure d'ivoire est encore reçue dans nos dispensaires, tantôt comme absorbante, tantôt comme fudorifique. Elle n'a la première de ces qualités que quand elle est brûlée, on doit la regarder comme une substance offensive fort dense, très difficilement soluble dans l'estomac ; mais elle est incapable d'avoir l'usage pour lequel Pline la destine ici. Il faut, pour enlever les taches de la peau, une substance détersive, &

» cette rapture ne l'a point du tout ».

(2) Sextus Platonius, chap. 12, tit. 1 : *ad maculas tollendas : Ebur cum melle contritum & impositum, mire sanant.* Et tit. 2 : *Ad plagas de facie tollendas, Mulier si quotidie de pulvere eboris faciem suam fricaverit, plagas mandabit.*

(3) Note de M. Guettard. » Il n'y a rien de bien constant sur les vertus des parties différentes de cet animal ; & on ne peut s'en rapporter à Dioscoride, liv. 2, chap. 94,

Remedes tirés de plusieurs animaux étrangers, tels que l'éléphant, le lion, le chameau, la hyene, le crocodile, le caméléon, le skink, l'hippopotame & le lynx.

VOILA tout ce que nous avons cru pouvoir rapporter sur cette matière, & le plus souvent ce n'a point été sans en demander pardon au lecteur : le reste n'est qu'un tissu de mensonges ou d'horreurs, & nous nous hâtons d'abandonner le récit de ces médicaments tirés de l'homme. Nous allons maintenant poursuivre les singularités des autres animaux & les ressources qu'on en tire. Le sang de l'éléphant, principalement celui du mâle, arrête toutes les especes de fluxions nommées, par les Grecs, *rhumatismes*. On dit que la raclure d'ivoire (1), incorporée dans du miel de l'Attique, efface les taches du visage (2), & qu'on guérit les panaris avec la limaille de cette dent; que le seul attouchement de la trompe du même animal dissipe le mal de tête, & plus efficacement, lorsqu'il éternue; & que le côté droit de cette trompe, appliqué avec de la terre rouge de Lemnos, excite les passions amoureuses. Le sang de cet animal est encore utile dans le marasme ou la consomption, & son foie pour l'épilepsie.

La graisse de lion (3), mêlée avec de l'huile rosat, garantit la peau du visage de toutes sortes de taches (4), & conserve sa blancheur. Cette pommade guérit aussi les membres gelés par la neige, & les tumeurs des articulations (5). Les Magiciens, grands charlatans, promettent à ceux qui se frottent de ces graisses, la faveur des peuples & des Rois, & ils recommandent principalement

» qui donne quelques propriétés très
» fabuleuses à sa graisse, comme celle
» de résister aux embûches ».

(4) Plinius Valerianus, liv. 3, chapitre 46.

(5) Sextus Platenicus, chap. 10, de leone, tit. 4: *Ad nervorum & geniculorum dolorem: Adipem leonis cum medullâ cervinâ & lactucâ teres & commiscetis: sum demum perunges corpus, & sanabitur.*

præcipue tamen eo pingui, quod sit inter supercilia, ubi esse nullum potest. Similia dentis, maxime à dextra parte, villique è rostro inferiori, promissa sunt. Fel aqua addita, claritatem oculis inunctis facit : & cum adipe ejusdem, comitiales morbos discutit, levi gustu, & ut protinus, qui sumptere, cursu id digerant. Cor in cibo sumptum, quartanis medetur : adeps cum rosaceo quotidianis febribus. Perunctos eo bestia fugiunt. Resistere etiam insidiis videtur.

Cameli cerebrum arefactum, potumque ex aceto, comitialibus morbis aiunt mederi : item fel cum melle potum : hoc & anginae. Cauda arefacta solvi alvum : fimi cinere crispari capillum cum oleo. Et dysentericis prodest illicitus cinis, potusque quantum tribus digitis capiatur, & comitialibus morbis. Urinam fullonibus utilissimam esse tra-

(6) Dioscoride, liv. 1, chap. 18, parle de ce remède, ainsi que de la hente de chameau pour la dysenterie. Les voyageurs les plus sages, & qui ont le plus examiné les propriétés de cet animal, ne parlent point de cet usage.

(7) L'Egyptien Habdarrahman, chapitre 42, p. 123, dit la même chose; & il ajoute que les Moines de l'Orient qui vivent dans les déserts & sur les montagnes, se garantissent par ce moyen des bêtes féroces.

(8) Dioscoride, liv. 2, chap. 94, parle de ce remède pour l'épilepsie; mais il ajoute que les Moines de l'Orient, qui vivent dans les déserts & sur les montagnes, se garantissent par ce moyen des bêtes féroces.

(9) Note de M. Guettard. « Galien, liv. de Theriacâ ad Pisorem, parle de ce remède pour l'épilepsie; mais il ajoute que les Moines de l'Orient, qui vivent dans les déserts & sur les montagnes, se garantissent par ce moyen des bêtes féroces. On ne peut pas compter sur une expérience aussi peu fameuse, & au sur plus aussi peu avantageuse pour nos climats. L'Auteur du livre Kirani-

dum Kirani, liv. 2, p. 81, parle de ce remède, ainsi que de la hente de chameau pour la dysenterie. Les voyageurs les plus sages, & qui ont le plus examiné les propriétés de cet animal, ne parlent point de cet usage.

(10) Galien dit la même chose dans son Traité de la Theriaque, c. 2, p. 942. Cælius Aurelius, au liv. 1 des malad. chron. chap. 4, ajoute que pour les adultes la dose est d'un cyathe ou de trois cyathes avec du vinaigre & du vin miellé; mais qu'il suffit d'en faire respirer aux enfants. Et Plinius Valerianus écrit que la moëlle, appliquée sur l'estomac & sur le front, guérit les épileptiques, liv. 3, ch. 10. Écoutons aussi l'Auteur du livre Kiranidum Kirani, liv. 2, chap. 81 : Cerebrum camelli cum naso inunctum capiti antèrius & posterius epilepsiam sanat;

celle d'entre les fourcils de l'animal qui n'en peut avoir en cet endroit. On promet des choses aussi merveilleuses des dents du lion, sur-tout de celles du côté droit, & des poils qui sont sous son muflé. Le fiel du lion, délayé dans de l'eau, éclaircit la vue en s'en frottant les yeux, & mêlé avec la graisse, il guérit les épileptiques (6), pris en très petite quantité, si petite même; qu'après l'avoir avalée, on la digère sur-le-champ en courant un peu. Le cœur, mangé comme un aliment, est un remède pour les fièvres quartes; & la graisse avec l'huile rosat en est un pour les fièvres quotidiennes. Les bêtes fuient ceux qui s'en sont frottés (7), & l'on croit même qu'elle donne une force extraordinaire (8), lorsqu'on est tombé dans quelque embuscade (ou dans quelque danger imprévu).

On dit que la cervelle du chameau (9), séchée & prise en poudre dans du vinaigre, guérit toutes sortes d'épilepsies (10); que son fiel, pris en boisson dans du miel, produit le même effet, & est encore bon pour l'esquinancie; que la queue, aussi réduite en poudre, relâche le ventre, & que la cendre de ses bouzes, mêlée avec de l'huile, rend les cheveux crépus. La même cendre employée en liniment sur le ventre, & avalée à la dose d'une forte pincée, est bonne pour la dysenterie (11), ainsi que pour l'épilepsie. On assure que l'urine (12) de chameau est un remède pour

quod est admirabile & excellentissimum.
Le lait du chameau femelle est un spécifique admirable dans tout l'Orient pour l'hydropisie; ce que Pline auroit dû observer. Voyez Tavernier, tome 1, p. 116.

(11) L'Auteur du livre *Kirandant Kirani*, *ibid.* *Arida quoque & trita sericosa cameli, & super aspersa aqua at bibita, dysentericis Janani.*

(12) Note de M. Guettard. L'urine des chameaux est très utile aux fouteurs. Elle est dans le cas de tou-

tes les autres urines; mais comme cet animal boit peu, & est fort sobre, son urine peut être dans certaines circonstances plus acre & plus active que celle de beaucoup d'autres animaux. Il n'est pas possible qu'on garde de l'urine cinq ans; comme Pline le rapporte ici sur la foi d'aucun. Le Pers Hardquin rapporte ici, d'après les voyages de Tavernier, témoin oculaire, que le lait de chameau est regardé dans l'Orient comme un remède efficace

dunt : itemque hūlceribus manantibus : Barbaros eam servare quinquennio, & heminis pota ciere alvum. Setas è caudā contortas, & sinistro brachio alligatas, quartanis mederi.

Hyænam Magi ex omnibus animalibus in maxima admiratione posuerunt, ut pote cui & ipsi Magicas artes dederint, vimque, qua alliciat ad se homines mente alienatos. De permutatione sexus annua vice diximus, cæteraque de monstrifica natura ejus : nunc persequemur quæcumque medicinis produntur. Præcipue pantheris terrori esse traditur, ut ne contentur quidem resistere : & aliquid è corio ejus habentem non appeti. Mirumque dictu, si pelles utriusque contrariæ suspendantur, decidere pilos pantheræ. Cum fugiant venantem, declinare ad dextram, ut prætergressi hominis vestigia occupent : quod si successerit, alienari mente, ac vel ex equo hominem decidere. At si in lævam detorserit, deficientis argumentum esse, celeremque capturam. Facilius autem capi, si cinctus suos venator, flagellumque imperitans equo septenis alligaverit nodis. Mox, ut est solers ambagibus vanitas Magorum, capi jubent Geminorum signum transeunte luna, singulosque prope pilos servari. Capitis dolori alligatam cutem pro-

» contre l'hydropisie. Si le lait de cet
» animal a des propriétés si actives,
» assurément les autres humeurs doi-
» vent en avoir d'encore plus gran-
» des ». L'urine de chameau est van-
» tée par Habdarrahman, chapitre 59,
p. 36, pour la guérison des ulcères
baveux, de la gale, de la gratelle &
des maladies des oreilles.

(13) Voyez ce qui a été dit de
l'hyène, liv. 8.

(14) Elien, *Hist. Anim.* liv. 6, cha-
pitre 22.

(15) Note de M. de Querlon.
» Ainsi l'hyène chasse elle-même le
» chasseur, & fait la contrequête ».

(16) Note de M. de Querlon.
» Quelques Lecteurs pourront regar-
» der cet attribut du fouet comme
» une circonstance peu nécessaire ;
» mais c'est l'expression de Plin : *fla-
» gellum imperitans equo*. On fait qu'il
lorsqu'ils

les foulons & pour les ulcères qui coulent; que les barbares (les Arabes) la gardent cinq ans, & qu'ils la boivent par hémines pour se tenir le ventre libre; que des poils de la queue du même animal, entortillés & attachés au bras gauche, guérissent les fièvres quartes.

L'hyène est de tous les animaux celui dont les Magiciens racontent le plus de merveilles, jusqu'à la faire participer à la science de la magie, & à lui attribuer la vertu d'attirer à elle les hommes, après leur avoir aliéné l'esprit. Nous avons parlé du privilège qu'a cet animal (13) de changer tous les ans de sexe, & d'autres facultés aussi prodigieuses: nous allons maintenant traiter de toutes ses propriétés médicinales, d'après ceux qui les ont recueillies. L'hyène est d'abord si redoutée des panthères (14), qu'elles ne songent pas même à lui faire aucune résistance, & qu'un homme qui porte sur soi de sa peau est à l'abri de leurs attaques. On tient même pour un fait, à la vérité surprenant, que si l'on suspend ensemble les peaux antipathiques de l'un & l'autre animal, les poils de la panthère tombent. On prétend encore que quand on chasse l'hyène, elle tourne à droite pour occuper les traces que le chasseur a laissées en avançant derrière lui, & que quand elle a bien pris sa voie, il perd la tête, & même tombe de cheval; mais que si elle tourne à gauche, c'est une marque qu'elle est en défaut & qu'elle sera bientôt prise (15). Elle se prend, ajoute-t-on, plus facilement, quand le chasseur a fait sept nœuds, tant à sa ceinture, qu'au fouet qui (16) fait obéir son cheval. Bien plus, comme la charlatannerie des Magiciens est ingénieuse à imaginer des raffinements, ils veulent que l'on chasse l'hyène quand la lune passe par le signe des gémeaux, & ils prétendent que sa peau conserve alors presque tous ses poils. On dit encore que la peau de sa tête soulage différents maux de tête, en l'attachant à la partie doulou-

• est plein d'expressions semblables,
• & même d'images poétiques. Il n'y
• a à craindre que de l'affoiblir dans

Tome IX.

• les endroits mêmes où l'on cher-
• che le plus à le rendre littérale-
• ment ».

H h h h

desse, quæ fuerit in capite ejus. Lippitudini *fel illitum* frontibus ; aut ne omnino lippiatur, decoctum cum *mellis*. Artici cyathis tribus, & croci uncia inunctum : sic & caligines discutit, & suffusiones. Claritatem excitari melius inveterato medicamento. Asservari autem in Cypria pyxide. Eodem sanari argema, scabritias, excrementa in oculis : item cicatrices. Glaucomata vero jocineris recentis inassati sanie, cum despumato melle inunctis. Dentes ejus dentium doloribus tactu prodesse, vel adalligatos ordine : humeros, humerorum & lacertorum doloribus. Eiusdem dentes, si de sinistra parte rostri eruti sint, illigatos pecoris aut capri pelle, stomachi cruciatibus. Pulmones in cibo sumptos, cœliacis. Ventriculis, cinerem cum oleo illitum. Nervis, medullas è dorso cum oleo vetere ac felle. Febris

(17) Ceci est puisé chez Démocrite, comme l'observent Dioscoride, liv. 2, chap. 96 ; Galien, au livre de la Thériaque, chap. 9, p. 942 ; & Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 57. Écoutez ce dernier : *Democritus affirmat felle hyenæ s. frons perficitur, epiphoras incipientes, & omnem oculorum dolorem posse sedari.*

(18) Note de M. Guettard. « En général, le fiel de tous les animaux est un fondant favorable qui peut convenir dans les épaissemens de l'humour sébacé des paupières ; sur-tout jointe avec le miel & le safran, dont l'un est un fondant léger & favorable ; & l'autre un résolutif tonique ; mais il faut en faire un usage prudent & réglé par les loix de la médecine : car toute espèce de fiel est irritant. Marcellus Empiricus nous apprend, ch. 8,

« p. 57 ; que cette doctrine est tirée de Démocrite. Cependant le passage de Marcellus Empiricus parle du larmolement & de la douleur des yeux ; cas auquel la raison ne nous indique point d'employer le fiel des animaux, qui ne peut guère y servir que dans le cas où ces maux dépendent d'inaction ou, selon le langage des Anciens, d'une cause froide ».

(19) Note de M. Guettard. « Le *glaucoma*, dont le nom est formé de *γλαυκος* & *ὄψις*, & qui conséquemment devoit s'écrire *glaucoma*, est un mal dans lequel on aperçoit dans la pupille, au lieu de l'enfoncement obscur qui y est ordinairement, un corps bleuâtre : c'est le cristallin devenu opaque. Les Anciens distinguoient le *glaucoma* de la cataracte ; aujourd'hui

reuse; que le fiel (17) du même animal guérit (18) la chassie des yeux en s'en frottant le front, ou même, que pour éviter absolument cette incommodité, après avoir fait cuire le fiel de l'hyène avec trois cyathes de miel Attique & une once de safran, il faut s'en bassiner les yeux; qu'il dissipe les raies & les fluxions; que plus ce collyre est vieux, mieux il éclaircit la vue; qu'il faut le garder dans une boîte de cuivre; qu'il guérit aussi les petits ulcères, les gallés, les caruncules ou excroissances de chair & les cicatrices des yeux. Que pour la guérison du (19) *glaucoma* (19*), il faut frotter les yeux du suc qui sort du foie de l'hyène (20), cuit tout récent avec du miel bien écumé. Qu'on fait cesser le mal des dents, en les touchant avec des dents d'hyène ou en y attachant celles-ci, suivant l'ordre des dents malades (20*). Que les épaules de l'animal calment les douleurs des épaules & des bras. Que les dents arrachées du côté gauche de sa mâchoire, étant enveloppées dans de la peau de mouton ou de chevre & attachées au cou, sont encore un remède pour les maux d'estomach; & que ceux des intestins se guérissent en mangeant les poumons de la bête. Que de ces mêmes poumons en poudre on fait avec de l'huile un liniment qui soulage aussi les douleurs de l'estomach. Que les moëlles du dos (21), mêlées avec de vieille huile & du

» peu d'Auteurs le distinguent. Plaute
 » l'appelle *glaucoma*, *glaucoma*, in
 » Milit. II. act. 2, sc. 1, v. 70 ».

(19*) Maladie où l'humeur crystal-
 line étant desséchée, devient verdâtre,
 ou verd de mer. Plaute en fait men-
 tion in *Milita*, acte 2, sc. 1, v. 70 :

Ex nos faceris fabricis, & doctis dolis
 Glaucomam oculos objiciemus; eamque ita
 Facilemus, ut quod viderit, non viderit.

(20) Note de M. Guettard. » Certe-
 » sanie du foie contient, outre le

» sang, une espece de bile très dé-
 » layée & presque insipide qui a en
 » un moindre degré toutes les vertus
 » du fiel ».

(20*) Note de M. de Querlon.
 » C'est-à-dire, appliquant à chaque
 » espece de dents des dents d'hyène
 » de la même espece; des incisives
 » aux incisives humaines, des molai-
 » res aux dents molaires, &c. »

(21) Ceci est encore paifé chez Dè-
 mocrite. Voyez Marcellus Empiricus,
 chap. 36, p. 240. *Facilem* (1)

H h h h ij

quartanis, jecur degustatum ter ante accessiones. Podagris, spinæ cinerem cum lingua & dextro pede vituli marini, addito felle taurino, omnia pariter cocta atque illita hyænæ pelle. In eodem morbo prodesse & fel cum lapide Assio. Tremulis, spasticis, exsiliantibus, & quibus cor palpitet, aliquid ex corde coctum mandendum, ita ut reliquæ partis cinis cum cerebro hyænæ illinatur. Pilos etiam auferri hac compositione illita, aut per se felle, evulsis prius quos renasci non libeat. Sic & palpebris inutiles tolli. Lumborum doloribus, carnes è lumbis edendas, illinendasque cum oleo. Sterilitatem mulierum emendari, oculo cum glycyrrhiza & anetho sumpto in cibo, promisso intra triduum conceptu. Contra nocturnos pavores, umbrarumque terrorem, unus è magnis dentibus lino alligatus succurrere narratur. Furentes suffiri eodem, & circumligari ante pectus, cum adipe renium, aut jocinere, aut pelle præcipiunt. Mulieri, candida à pectore hyænæ caro, & pili septem, & genitale cervi, si illigentur dorcadis pelle, collo suspensa, continere partus promittuntur. Venerem stimulare genitalia ad sexus suos in melle sumpta, etiamsi viri mulierum coitus oderint. Quin imo totius domus con-

(22) Marcellus Empiricus, ch. 36, p. 246: *Calceamenta hyenæ pelle si quis in usu quotidiano habuerit, podagræ morbo carebit.*

(23) Note de M. de Querlon. « Ville de la Mysie dans l'Asie Mineure. On en tiroit la *sarcophage*, pierre caustique dont on faisoit des cercueils, & qui consumoit les corps jusqu'aux os ».

(24) Marcellus Empiricus, *ibid.*

(25) Note de M. de Querlon. « Un facher, comme celui de M. Ar-noud ».

(26) Note de M. de Querlon. « C'est le membre de l'animal.

(27) Note de M. de Querlon. « C'est-à-dire que les parties du mâle agissent sur les femmes, & les parties de la femelle sur les hommes ».

fiel, sont bonnes pour les maladies des nerfs. Que pour la guérison des fièvres quartes, il faut manger trois fois successivement du foie d'hyene, avant les accès. Qu'on fait encore pour la goutte (22) un bon amalgame de son échine en poudre, de la langue & du pied droit d'un veau marin, & d'un fiel de bœuf, le tout cuit ensemble & appliqué avec la peau de l'animal. Qu'on emploie encore avec succès pour la même maladie, le fiel de l'hyene, avec la pierre d'Assos (23). Que pour les tremblements, les spasmes, les tressaillements & les palpitations du cœur, il faut manger une partie du cœur de la bête, réduire le reste en poudre ou en cendre, le mêler avec de sa cervelle, & s'en faire des fomentations. Que la même composition, ou le fiel seul de l'hyene, fait tomber les poils en s'en frottant après avoir auparavant arraché ceux qu'on ne veut pas laisser revenir. Qu'on ôte, par le même moyen, les poils superflus des paupieres (24). Que pour les douleurs des reins, il faut manger de la chair des reins de la bête, & s'en frotter avec de l'huile. Qu'on remédie à la stérilité des femmes, en leur faisant manger un œil d'hyene avec de la réglisse & de l'aneth; tellement qu'on peut garantir qu'elles concevront dans les trois jours. On prétend aussi qu'une des grosses dents du même animal, attachée avec un ruban de fil, ou enveloppée dans un morceau de toile, préserve des frayeurs nocturnes & des terreurs qu'inspirent les ombres. On recommande encore de brûler cette dent, d'en faire respirer la fumée aux personnes atteintes de folie, de faire une amulette de la cendre (25), avec la graisse des reins, le foie ou un morceau de la peau de l'hyene, & de l'attacher sur l'estomach. On assure que la chair blanché, ou le blanc de l'estomach de cette bête, enveloppé dans de la peau de chevreuil, avec sept poils & le vitric d'un cerf (26), & attaché au col d'une femme, la garantit des fausses couches; que les parties naturelles du même animal, mangées dans du miel, excitent puissamment à l'amour, selon la diversité des sexes (27), & même les hommes qui auroient une forte aversion pour les approches des femmes. On dit de plus, qu'en conservant les mêmes parties & un nœud

cordiam, eodem genitali & articulo spinæ cum adhærente corio asservatis constare : hunc spinæ articulum, sive nodum, Atlanthion vocant ; est autem primus. In comitialium quoque remediis habent eum. Adipe accenso, serpentes fugari dicunt. Maxilla comminuta in aniso, & in cibo sumpta, horrores sedari. Eodem suffitu mulierum menses evocari. Tantumque est vanitatis, ut, si ad brachium alligetur superioris rostri dextræ partis dens, jaculantium ictus deerratos negent. Palato ejusdem arefacto, & cum alumine Ægyptio calefacto, ac ter in ore permutato, fœtores & hulcera oris emendari. Eos vero qui linguam in calceamento sub pede habeant, non latrari à canibus. Sinistra parte cerebri naribus illita, morbos perniciosos mitigari, sive hominum, sive quadrupedum. Frontis corium fascinationibus resistere. Cervicis carnes, sive mandantur, sive bibantur arefactæ, lumborum doloribus. Nervis a dorso armisque, suffiendos nervorum dolores. Pilos rostri admotos mulierum labris amatorium esse. Jecur in potu datum, torminibus & calculis mederi. Jam cor in cibo potuve sumptum, omnibus doloribus corporum auxiliari : lienem lienibus : omentum, hulcerum inflammationibus cum oleo : medullas, doloribus spinæ & nervorum lassitudini. Renium nervos potos in vino cum thure, fecunditatem restituere ademptam veneficio. Vulvâ cum mali Punici dulcis cor-

(28) C'est la dernière vertèbre du cou. Voyez Pollux, l. 2, c. 4, p. 101.

(29) Note de M. Guettard. « Le nom d'Atlas est encore donné aujourd'hui à la première vertèbre du cou par tous les Anatomistes ».

(30) Note de M. Guettard. « Ces espèces d'horripilations dépendent presque toutes d'une espèce d'irri-

» tation particulière dans l'estomac, » pour lesquels l'asis, qui est une » substance chaude & calmante, peut » très bien faire les espèces d'irrita- » tions qui viennent de mauvaise di- » gestion, dépendant presque tou- » jours d'un changement spontané » des substances contenues dans l'es- » tomac ».

de l'épine du dos de l'hyene avec la peau qui y tient, la concorde est toujours dans la maison. Or, cette articulation (28), ou ce nœud de l'épine est celui qu'on nomme *atlantion* (29), & qui est le premier de tous; il est rangé parmi les remèdes contre l'épilepsie. A ces propriétés on ajoute, qu'en brûlant la graisse de l'hyene, son odeur fait fuir les serpents; que sa mâchoire, pilée avec de l'anis & mangée de cette manière, apaise les frissons de la fièvre (30); & qu'un suppositoire du même mélange en fumigation fait revenir les règles aux femmes. Il s'en débite bien d'autres fables, & celles-ci entre autres; savoir que si un homme attache à son bras une dent d'hyene, prise du côté droit de la mâchoire supérieure, jamais les traits qu'il lancera ne manqueront d'atteindre le but : que le palais de cet animal mis en poudre & chauffé avec de l'alum d'Egypte, guérit les ulcères & la puanteur de la bouche, en y passant ce mélange & le renouvelant trois fois; que ceux qui portent dans leur chaussure, sous la plante du pied, une langue d'hyene, ne sont point aboyés des chiens : qu'en se frottant les narines de sa cervelle, prise du côté gauche, on adoucit les maladies les plus dangereuses des hommes & des animaux à quatre pieds; que la peau du front de l'animal résiste aux maléfices ou aux sortilèges; que les chairs du cou, soit qu'on les mange, soit réduites en poudre & avalées en breuvage, dissipent les douleurs des reins; que les maux des nerfs sont soulagés par la fumée des nerfs du dos & des épaules de l'hyene, mis sur les charbons; que les barbes de son museau, approchées des lèvres d'une femme, l'excitent à l'amour; que son foie, donné en boisson, guérit les tranchées & les douleurs de la pierre; que le cœur, pris en aliment ou en breuvage, calme toutes les douleurs du corps; que la rate est spécifique pour les maladies de la rate; la graisse des intestins, mêlée avec de l'huile, pour les ulcères enflammés; les moëlles, pour les douleurs du dos & les courbatures; que les nerfs des reins, pris en boisson dans du vin avec de l'encens, rétablissent la fécondité éteinte par quelque maléfice; que la vulve, donnée en breuvage avec l'écorce de

tice in potu datam prodesse mulierum vulvæ. Adipe è lum-
 bis suffiri difficulter parientes, & statim parere. E dorso
 medullam adalligatam contra vanas species opitulari. Spas-
 ticus, genitale è maribus suffitu. Item lippientibus, ruptis,
 & contra inflammationes : servatos pedes, tactu : lævos
 dextris partibus, dextros lævis. Sinistram pedem superla-
 tum parturienti, lethalem esse : dextro illato facile eniti.
 Membranam quæ fel continuerit, cardiacis potam in
 vino, vel in cibo sumptam, succurrere : vesicam in vino
 potam, contra urinæ incontinentiam. Quæ autem in ve-
 fica inventa sit urina, additis oleo ac sesamo & melle,
 haustam prodesse ægrimoniæ veteri. Costarum primam &
 octavam, suffitu ruptis salutarem esse : ex spina vero partu-
 rientibus ossa : sanguinem cum polenta sumptum, tormi-
 nibus. Eodem tactis postibus, ubicumque Magorum infes-
 tari artes, non elici Deos, nec colloqui, sive lucernis, sive
 pelvi, sive aqua, sive pila, sive quo alio genere tententur.
 Carnes si edantur, contra canis rabidi morsus efficaces esse :
 etiamnum jecur efficacius. Carnes vel ossa hominis, si quæ
 in ventriculo occisæ inveniantur, suffitu podagræ auxiliari.
 Si ungues inveniantur in his, mortem alicujus capientium
 significari. Excrementa sive ossa reddita, cum interimitur,
 contra Magicas insidias pollere. Fimum, quod in intesti-
 nis inventum sit, arefactum, ad dysentericos valere potum :
 illitumque cum adipe anserino opitulari toto corpore læsis
 malo medicamento : à cane vero morsus adipem illitum,
 & corium substratum. Rursus tali sinistri cinere decocto
 cum sanguine mustelæ perunctos omnibus odio venire :
 idem fieri oculo decocto. Super omnia est, quod extremam

(31) L'hydromancie.

(32) La sphéromancie.

grenade

grenade douce, est bonne pour la matrice des femmes; que celles qui ont des accouchements difficiles, étant parfumées avec la graisse des reins que l'on brûle auprès d'elles, accouchent aussitôt; que la moëlle épiniere, en amulette, est un préservatif contre les rêveries des malades; que le membre de l'hyene mâle, en fumigation, est souverain pour les spasmes, ainsi que pour la chassie des yeux, pour les descentes & pour les inflammations; que les pieds de l'hyene, conservés, guérissent bien des maux par le tact, les pieds gauches, ceux des parties droites, & les pieds droits, ceux des parties gauches; que le pied gauche, mis sur le ventre d'une femme en travail d'enfant, lui cause la mort; & que le droit la fait accoucher sans peine; que la vésicule du fiel, prise en boisson dans du vin ou en aliment, est un bon remède pour les débilités de l'estomac; & que la vessie, avalée aussi dans du vin, en est un pour l'incontinence d'urine. L'eau qu'on trouve dans la vessie même de l'hyene, prise en breuvage avec de l'huile, du sésame & du miel, est d'un grand soulagement dans les maladies invétérées. La première & la huitième côte de cette bête font de bonnes fumigations pour les descentes. Les os de l'épine font bons pour les femmes en travail d'enfant, & le sang pris dans du gruau pour les coliques. En marquant de ce même sang les poteaux des portes, par-tout où les Magiciens font des malélices, ils ne peuvent venir à bout d'attirer les esprits, ni de leur parler, de quelque façon qu'ils cherchent à les évoquer, soit par le moyen des lampes, soit par le bassin, soit avec l'eau (31), soit avec les boules (32). L'usage des chairs de l'hyene en aliment, est efficace contre les morsures du chien enragé, & encore plus celui du foie. La fumée des chairs & des ossements humains, lorsqu'il s'en trouve dans le ventre d'un de ces animaux qu'on a tué, mis sur les charbons, font d'un grand secours pour toute espèce de gourte. Si parmi ces restes il se rencontre des ongles, ils présagent la mort de quelqu'un de ceux qui ont pris l'animal. Les excréments ou les os qu'il rend lorsqu'on le tue, sont des préservatifs contre les sortilèges & les ma-

fistulam intestini contra ducum ac potestatum iniquitates commonstrant, & ad successus petitionum, judiciorumque ac litium eventus, si omnino tantum aliquis secum habeat. Ejusdem caverna sinistro lacerto alligata, si quis mulierem respiciat, amatorium esse tam præsens, ut illico sequatur. Ejusdem loci pilorum cinerem ex oleo illitum viris, qui sint probosæ mollitiei, severos, non modo pudicos mores induere.

Proxime fabulosus est crocodilus, ingens quoque ille, cui vita in aqua terraque communis : duo enim genera eorum. Illius è dextra maxilla dentes adalligati dextro lacerto, coitus (si credimus) stimulant. Canini ejus dentes febres statas arcent thure repleti, sunt enim cavi, ita ne diebus quinque ab ægro cernatur qui adalligaverit. Idem pollere & ventre exemptos lapillos, adversus febrium hor-

(33) Du rectum.

(34) Note de M. Guettard. « La vertu que Pline leur attribue d'être un aphrodisiaque, c'est-à-dire d'exciter les appétits amoureux, n'appartient ordinairement qu'à des substances âcres & volatiles, reçues intérieurement, & paroît peu convenir à la dent d'un animal. Mais il n'est peut-être pas dans tout le corps humain de parties sur lesquelles l'imagination ait plus d'empire que sur celles qui concourent à ces plaisirs : ainsi cette vertu imaginaire peut quelquefois devenir réelle. L'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, liv. 2, p. 83 & 84, parle dans le même sens : Voici ses paroles : *Dentes autem (crocodili) dextri abstracti, eoque viro dimisso, gestati, coi-*

« tum stimulant : sinistri autem mulieribus. Si verò utrique adaptentur, facient incontinentiam ».

(35) Note de M. Guettard. « Quoi qu'on prône encore tous les jours de semblables amulettes, cependant il ne faut qu'être très peu versé dans la physique, pour sentir le ridicule de pareilles pratiques ; & certainement si ce ridicule est général pour toutes les substances pendues au col & indifféremment dans toutes les maladies qui dépendent d'un vice intérieur, c'est assurément lorsque ces parties sont osseuses, n'ont rien de pénétrant, & qui puisse être absorbé par les vaisseaux de la peau ».

(36) Habdarrahman, l'Égyptien, chap. 17, p. 88 : *Dens crocodili ex se-*

lécifcs. La boufe qui s'est trouvée dans l'intestin de la bête, réduite en poudre & prise en boiffon, est fouveraine pour la dyfenterie. On en fait encore, avec la graiffe d'oie, un bon liniment pour toutes les parties du corps de ceux dont un mauvais médicament a dérangé la fanté. Pour la morsure des chiens enragés, on fait de la graiffe d'hyene un emplâtre qu'on applique avec un morceau de fa peau. Ce n'est pas tout : ceux qu'on a frottés de la cendre du talon gauche de l'hyene, cuite avec du fang de belette, deviennent odieux à tout le monde; & l'œil de la bête, cuit de même, produit encore le même effet. Mais voici qui l'emporte fur tout : les experts en magie vous montrent au doigt & à l'œil que l'extrémité de l'intestin (33) de l'hyene, porté feulemeut fur foi, est une fauve-garde contre les injustices des hommes en place, & des puiffances ; comme auffi, qu'il fait réuffir les demandes, tourner les jugemens à notre avantage & gagner les procès. L'anuf de cet animal, attaché au bras gauche, est un talifman d'une telle force, qu'il fuffit de regarder une femme, pour qu'elle vous fuive auffi-tôt. Si l'on frotte au contraire, avec la cendre des poils du même endroit (de l'anuf), incorporée dans de l'huile, des hommes abandonnés aux plus honteufes débauches, non-feulement ils deviennent chaftes & honnêtes, mais vont jufqu'à l'auf-rérité même.

On ne conte guere moins de fables du grand crocodile qui vit également fur la terre & dans l'eau : car il y en a deux efpeces. Les dents de cet animal amphibie (34), du côté droit de la mâchoire, attachées au bras droit, excitent à l'acte vénérien, fi l'on en croit quelques charlatans. Les dents canines (35) du même, qui font creufes, étant remplies avec de l'encens, écartent les fievres continues (36), pourvu que le malade foit cinq jours fans voir celui qui les lui a attachées. On dit que les petites pierres qu'on tire de fon ventre ont auffi la même vertu

niftrâ maxillâ , appenfus laboranti vehementi febre , curat illum.

Iiii ij

rores venientes tradunt. Eadem de causa Ægyptii perungunt & adipe ægros suos. Alter illi similis, multum *infra* magnitudine, in terra tantum, odoratissimisque floribus vivit. Ob id intestina ejus diligenter exquiruntur jucundo nidore referta. Crocodileam vocant, oculorum vitii utilissimam, cum porri succo inunctis, & contra suffusiones vel caligines. Illita quoque ex oleo cyprino, molestias in facie enascentes tollit : ex aqua vero morbos omnes, quorum natura serpit in facie, nitoremque reddit. Lentigines tollit ac varos, maculasque omnes. Et contra comitiales morbos bibitur ex aceto mulso binis obolis. Apposita mentes ciet. Optima, quæ candidissima, & friabilis, minimeque ponderosa : cum teratur, inter digitos fermentescens.

(37) Note de M. de Querlon. » Sa
» chair même est si parfumée qu'on
» n'en mange guere ».

(38) Note de M. de Querlon.
» C'est l'excrément du crocodile, dont
» Albert le Grand dit beaucoup de
» choses au liv. 24 des Animaux. Robert Etienne, dans son *Treſor de la*
» *Langue Latine*, en fait un animal
» semblable au crocodile : méprise
» singulière relevée justement par le
» P. Hardouin, & qu'Horace, *Epod.*
» 12, v. 11, rend bien sensible, en
» indiquant ainsi la crocodilée, dans
» ses vers sur une vieille courtisane :
» *La craie a coulé de son visage, & la*
» *sueur a emporté l'excrément du cro-*
» *codile qui composoit son sard* ».

(39) Note de M. Guettard. » Les
» chairs, & sur-tout les intestins des
» animaux qui se repaissent de beau-
» coup d'herbes odoriférantes, con-

» servent ordinairement beaucoup de
» l'aromat dont ils se sont nourris ;
» mais cela n'est pas particulier au
» crocodile. Un animal vorace que
» l'on tuera après qu'il aura beaucoup
» mangé, peut contenir une grande
» quantité de ces aromates fort im-
» bibés du suc qui se trouve dans son
» estomac & dans ses intestins. Ce
» suc a ordinairement une vertu fort
» résolutive ; vertu qu'a aussi la partie
» aromatique de la plupart des plan-
» tes qui, étant en même tems toni-
» que, raffermis les parties qui sont
» dans une espèce de relâchement :
» ces parties peuvent être les yeux ;
» mais on ne voit pas par quelle rai-
» son cette drogue leur feroit approp-
» riée ».

(40) Note de M. Guettard. » Il pa-
» roît qu'elle a joui de cette réputation
» chez les Anciens. Horace en
» parle, *Epod.* 12, v. 11 ; si c'est ce

contre les frissons de la fièvre. Les Egyptiens, pour le même effet, frottent leurs malades de sa graisse. Le crocodile de l'autre espèce, semblable au premier, mais beaucoup plus petit, ne vit que sur la terre, & des fleurs qui ont le plus de parfum : c'est pour cela que l'on recherche avec soin ses entrailles qui rendent une odeur agréable (37). Ce qu'on nomme *crocodilée* (38) est un remède souverain pour les maladies des yeux (39), que l'on en bassine avec le suc du porreau, & contre les fluxions ou les raies. On fait de la même drogue avec l'huile de troesne une pommade qui ôte les boutons & autres incommodités du visage. Délayée simplement dans l'eau, elle guérit toutes les maladies qui sont de nature à s'étendre sur le visage, & lui rend (40) sa netteté (41), son éclat. Elle fait encore disparaître les boutons, les taches de rousseur (42) & toutes autres espèces de taches. On la prend en boisson dans du vinaigre miellé, au poids de deux oboles, pour l'épilepsie. Appliquée sur le ventre des femmes, elle fait venir les règles. La meilleure (43) est celle qui est la plus blanche, la plus friable, la moins pesante, & qui devient encore

» qu'il appelle *stercus crocodili*. Dioscoride en parle liv. 2, chap. 98, où il rapporte toutes les marques du choix qu'on doit en faire, comme Pline le fait ici. Galien porte le même jugement sur sa propriété d'effacer les taches de la peau, livre 10, de *Fac. Simp. Med.* p. 294. Il faut par conséquent que cette substance ait quelque chose de rongeur. Les autres propriétés dont parle Pline dépendent de sa vertu aromatique. Le cas qu'en faisoient les Dames, & son prix, ont sans doute été les raisons qui ont porté à l'adultérer. Dioscoride, *loc. citat.* & après lui Oribase, liv. 2, p. 87, ainsi que Paul Eginete, livre 28,

» chap. 8, disent que la fiente des étourneaux qu'on a nourris avec du riz, jouit des mêmes propriétés. La suite des propriétés attribuées au même animal ne peut se démontrer par aucune observation certaine ».

(41) Dioscoride, liv. 2, chap. 98 :
*Ἡ δὲ τοῦ κροκότου, &c. Terrestris crocodili
 fimum muliebribus confert ad colorandam
 illustrandamque faciem. Hor. Epod.*
 12, v. 11 :

Neque illi

Jam manet humida creta, colorque
Stercore fucatus crocodili.

(42) Galien, liv. 10, de *Fac. Simp. Med.* p. 294.

(43) Dioscoride, *ibid.*

Lavatur, ut cerussa. Adulterant amylo, aut Cimolia, sed maximè, qui captos oryza tantum pascunt. Felle inunctis oculis ex melle contra suffusiones, nihil utilius prædicant. Intestinis & reliquo corpore suffiri vulvâ laborantes salutare tradunt. Item velleribus circumdari vapore ejusdem infectis. Corii utriusque cinis ex aceto illitus his partibus, quas secari opus sit, aut nidor cremati, sensum omnem scalpelli aufert. Sanguis utriusque claritatem visus inunctis donat, & cicatrices oculorum emendat. Corpus ipsum excepto capite pedibusque, elixum manditur ischiadicis, tussimque veterem sanat, præcipue in pueris : item lumborum dolores. Habent & adipem, quo tactus pilus defluit. Hic perunctos, à crocodilis tuetur, instillaturque moribus. Cor annexum in lana ovis nigræ, cui nullus alius color incurfaverit, & primo partu genitæ, quartanas abigere dicitur.

Jungemus illis simillima & peregrina æque animalia : priusque chameleonem, peculiari volumine dignum existi-

(44) Ou, selon Dioscoride, liv. 2, chap. 98, qui prend un goût de levain.

(45) Dioscoride, *ibid.*

(46) L'Auteur du livre *Kiraniidum Kirani*, liv. 2, p. 8, de crocodilo terreno : stercus quoque cum felle mixtum, & inunctum, albugines (albugines oculorum) aufert. Habdarrahman, ch. 17, p. 87 : Fel crocodili illitum oculis per modum collyrii, amovet ab illis albuginem.

(47) Du crocodile terrestre, & du crocodile amphibie. Voici ce que dit du terrestre l'Auteur du livre *Kiraniidum Kirani*, liv. 2, p. 83 : De hujus pelle combusta si quis fecerit ξηρόν, id est, aridum pulverem, & super asperse-

rit membro quod debet comburi, vel in-cidi, absque dolore fiet.

(48) Galien, liv. de *Fac. Simp. Med.* p. 279, dit qu'il n'a pas voulu mettre cette recette à l'épreuve.

(49) L'Auteur du livre *Kiraniidum Kirani*, p. 84 : Sanguis autem ejus inunctus hebetationem oculorum perfecte curat.

(50) Marcellus Empiricus, ch. 25, p. 174.

(50*) Marcellus, *ibid.*

(51) Habdarrahman, chapitre 17, p. 88 : Adeps crocodili applicatus morsui viperæ, aliorumque reptilium, plurimum proderit, & sanabit patientem.

plus légère (44) lorsqu'on la broie entre les doigts : on la lave comme la céruse. Elle se falsifie (45) avec l'amidon ou la craie, & c'est ce que font principalement ceux qui, après avoir pris des crocodiles, ne les nourrissent que de riz. Il n'est point, dit-on, de meilleur remède pour les fluxions des yeux, que de les étuver avec le fiel du crocodile (46), délayé dans du miel. Pour les maux de la matrice, il est très bon de parfumer la malade avec les intestins & le reste du corps de l'animal; comme aussi d'envelopper dans des peaux de mouton, les femmes à qui l'on fait recevoir cette fumigation. La cendre de la peau des deux espèces de crocodiles (47), dont on frotte, avec du vinaigre, les parties du corps qu'on est obligé de couper, ou l'odeur seule de cette peau, lorsqu'on la brûle, ôte entièrement le sentiment du scalpel. Le sang des mêmes animaux (48), soit amphibies, soit terrestres, en s'en frottant, éclaircit la vue (49), & guérit les cicatrices des yeux. On fait manger cuit dans l'eau à ceux qui sont atteints de la sciatique, le corps même du crocodile (50), excepté la tête & les pieds; & l'on guérit par ce moyen la toux invétérée, sur-tout dans les enfants, ainsi que les maux des lombes (50*). Les crocodiles ont aussi de la graisse, dont on se frotte pour faire tomber le poil. Elle garantit (51) de ces animaux ceux qui s'en sont frottés, & on en fait dégoutter sur leurs morsures (52). Le cœur du crocodile, attaché sur un malade, dans la laine d'une brebis noire, sans mélange d'aucune autre couleur, & qui provienne d'une première portée, chasse les fièvres quartes, à ce qu'on dit.

A ces animaux, nous en allons joindre plusieurs autres, également étrangers & fort semblables à ceux-là pour les propriétés médicinales. Parlons d'abord du caméléon, que Démocrite a

Mais voici bien d'autres merveilles chez l'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, liv. 2, p. 83 : *Si quis fixerit crocodilum, & unxerit se de eo, quaecum-*

que vulnera vel plagas recipiet, nullo modo sentiet.

(52) Galien, de *Theriaca*, ad Pison. chap. 10, p. 944.

matum Democrito, ac per singula membra defecratum, non sine magna voluptate nostra, cognitis proditisque mendacii Græcæ vanitatis. Similis & magnitudine est supra dicto crocodilo, spinæ tantum acutiore curvatura, & caudæ amplitudine distans. Nullum animal pavidius existimatur, & ideo versicoloris esse mutationis. Vis ejus maxima contra accipitrum genus : detrahare enim supervolantem ad se traditur, & voluntarium præbere lacerandum cæteris animalibus. Caput ejus & guttur si roboreis lignis accendantur, imbrium & tonitruum concursus facere, Democritus narrat : item jecur in tegulis ustum. Reliqua ad veneficia pertinentia quæ dicit, quanquam falsa existimantes, omitteremus, præterquam ubi irrisu coarguendum. Dextro oculo, si viventi eruatur, albugines oculorum cum lacte caprino tolli : lingua adalligata, pericula puerperii. Eundem salutarem esse parturientibus, si sit domi : si vero inferatur, perniciosissimum. Linguam, si viventi adempta sit, ad judiciorum eventus pollere. Cor adversus quartanas illigatum nigra lana primæ tonsuræ. Pedem è prioribus dextrum,

(53) Note de M. de Querlon. » Ce
 » livre sur le caméléon ne se trouve
 » point dans le Catalogue des ouvrages
 » de Démocrite, rapporté par
 » Diogene Laerce. Mais comme, selon
 » Columelle, antérieur à Pline
 » d'environ trente ans, liv. 7, de re
 » rust. chap. 5, il existoit alors sous
 » le faux nom de Démocrite plusieurs
 » écrits de *Dolus* ou *Bolus*, de la
 » ville de Mendez en Egypte, contenant
 » des recettes de médecine : le
 » P. Hardouin croit que le livre en
 » question pourroit bien être de ce
 » dernier «.

(54) Note de M. de Querlon.
 » Ceci, suivant l'observation du Pere
 » Hardouin, suffit pour justifier Pline
 » du reproche que lui fait Aulu-Gelle,
 » livre 10., chap. 12, d'avoir mis, à
 » l'occasion de ce livre, sur le compte
 » de Démocrite, beaucoup d'absur-
 » dités & de choses incroyables «.

(55) Note de M. de Querlon.
 » L'espèce de lézard connu sous ce
 » nom des Naturalistes modernes, est
 » fort éloigné de cette grandeur. On
 » peut voir ce qu'en dit M. Valmont
 » de Bomare, dans son *Diction. d'Hist.*
 » *Nat.* à l'article de cet animal, &
 cru

cru digne d'être l'objet d'un ouvrage particulier (53), où chaque membre de l'animal est assigné à quelque maladie. Cet ouvrage nous a beaucoup divertis, en nous découvrant les menfonges & la charlatannerie des Grecs (54). Le caméléon ressemble pour la grandeur (55) au crocodile terrestre, & il n'en diffère qu'en ce qu'il a la courbure ou l'épine du dos plus pointue, & la queue plus large. Il passe pour le plus peureux des animaux, & l'on croit que c'est pour cela qu'il change à son gré de couleur. Il a un singulier ascendant sur toute l'espèce des éperviers : car on prétend qu'il les attire à soi (56), lorsqu'ils volent au dessus de lui, & qu'il les livre ainsi sans résistance aux autres animaux qui les mettent en pièces. Démocrite raconte que la tête & le gosier du caméléon, mis sur des charbons enflammés, ainsi que son foie brûlé sur de la tuile, font pleuvoir & tonner en même tems (57). Nous passerons tout ce qu'il dit des autres singularités de cet animal concernant les sortilèges (que nous croyons très fausses d'ailleurs), si ce n'est lorsqu'il s'agira de les réfuter & d'en faire voir le ridicule. L'œil droit du caméléon, arraché à l'animal encore vivant, & infusé dans du lait de chevre, ôte, dit-on, les taies des yeux. Sa langue, attachée au cou, préserve des dangers de l'accouchement. L'animal lui-même influe favorablement sur le travail des femmes en couche, s'il se trouve alors dans la maison ; mais il produit au contraire les plus mauvais effets, s'il y est apporté de dehors. La langue, ôtée à l'animal vivant, a beaucoup d'influence sur les événements des procès. Le cœur, enveloppé dans de la laine noire de la première tonte, est un amulette contre les fièvres quartes. Le pied droit

• l'histoire des deux caméléons de
 • Mademoiselle de Scudery, dans
 • ses *Conversations* •
 (56) Aulu-Gelle, liv. 10, chap. 12,
 p. 522 : *Accipitrem avium rapidissimum*
à chameleone humi reptante, & si eum

forte supervolet, detrahi & cadere vi quâ-
dam in terram, caterisque avibus la-
niandum sponte sua objicere sese ac de-
dere.

(57) Aulu-Gelle, *ibid.* rapporte les
 mêmes choses.

hyænæ pelle adalligatum sinistro brachio, contra latrocinia tertoresque nocturnos pollere. Item dextram mammillam contra formidines, pavoresque. Sinistrum vero pedem torteti in furno cum herba, quæ æquæ chamæleon vocetur, additoque unguento in pastillos digeri: eos in ligneum vas conditos, præstare (si credimus) ne cernatur ab aliis qui habeat. Armum dextrum ad vincendos adversarios vel hostes valere, utique si abjectos ejusdem nervos calcaverit. Sinistrum humerum quibus monstris consecret, qualiter somnia quæ velis, & quibus velis, mittantur, pudet referre. Omnia ea dextro pede resolvi: sicut sinistro latere lethargos, quos fecerit dexter. Capitis dolores, insperfo vino, in quo latus alterutrum maceratum sit, sanari. Feminis sinistri, vel pedis, cineri si misceatur lac suillum, podagricos fieri illitis pedibus. Felle glaucomatâ & suffusiones corrigi prope creditur, tridui inunctione: serpentes fugari ignibus instillato: mustelas contrahi in aquam coniecto: corpore vero illito detrahi pilos. Idem præstare narrant jecur, cum ranæ rubetæ pulmone illitum. Præterea jocinere amatoria dissolvi. Melancholicos autem sanari, si ex corio chame-

(58) Marcellus Empiricus, chap. 8; & Scribonius Largus, *Compos.* 38, sont dans cette croyance.

(59) Cælius Aurélianus, livre 1, chap. 6: *Melancholia dicta, quod nigra fella ægrotantibus sæpe per vomitum veniant. Græci enim nigrum μέλας vocaverunt, fel autem χολήν appellant: & non, ut plerique existimant, quod passionis causa, vel generatim nigra sit fella: hoc enim est æstimantium magis, quàm videntium veritatem; vel potius falsum, sicut in aliis ostendimus. Nath Tullus*

atram bilem dixit, veluti atram iracundiam. Item Virgilius, Hercule atra iracundia moro: Hic vero, inquit, Alcida furis exarserat atrâ felle dolor. Siquidem melancholici semper tristes, &c.

(59*) Note de M. Guettard. « La » mélancolie est une tristesse sans rai- » son, provenant d'une affection » corporelle, qui peut elle-même dé- » pendre de bien des causes; mais » qui suppose toujours les nerfs af- » foiblis, le sang épais & circulant » difficilement dans les ramifications

de devant , attaché au bras gauche avec une lanier de peau d'hyene , est une sauve-garde contre les vols & les frayeurs nocturnes. La mamelle droite est de même un préservatif contre la peur & les terreurs paniques. On fait cuire le pied gauche dans un four avec la plante nommée aussi *cameleon*; on y ajoute de l'onguent, & on en fait des pastilles que l'on garde dans une boîte de bois, & cette composition, si on veut le croire, rend celui qui la porte invisible aux autres. L'épaule droite a la vertu de rendre celui qui l'a sur soi, victorieux de ses adversaires, ou de ses ennemis; ce qu'on obtient pareillement, si après avoir jetté à terre les nerfs du même membre, on les foule aux pieds. J'ai honte de rapporter tous les prodiges auxquels est employée l'épaule gauche, & comment, par son moyen, on fait faire à qui l'on veut tels rêves qu'on desire: comment tous ces songes sont dissipés par l'atouchement du pied droit: comment les léthargies causées par le flanc droit, sont guéries par le flanc gauche. Comment on guérit encore les maux de tête, en y versant du vin dans lequel on a fait macérer un des deux flancs de l'animal. Comment, en frottant les pieds avec de la cendre de la cuisse ou du pied gauche de la bête, mêlée avec du lait de truie, on y fait venir la goutte. Quelques-uns croient (58) qu'en se frottant les yeux pendant trois jours de son fiel, on en guérit les fluxions & le *glaucome*; qu'en le faisant degoutter sur des charbons allumés, il met en fuite les serpents; qu'en le jettant dans l'eau, on fait rassembler les belettes; qu'en s'en frottant le corps, on en fait tomber les poils; & que son foie, amalgamé avec le poumon d'une grenouille buissoniere, est encore un épilatoire. On ajoute que le même foie rompt aussi les charmes d'amour; qu'on guérit la mélancolie (59) ou bile noire (59*) en buvant le suc de la plante du même nom (60) dans un vase

» de la veine porte qui parcourent
» le bas-ventre «.

(60) Note de M. Guettard. » Cette
» plante que Plinè, Galien, Théo-

» phraïte & Dioscoride ont aussi ap-
» pellée *ixia*, *ixine*, *helxine*, s'em-
» ploie aujourd'hui sous le nom de
» *chameleon*, & de *carline*. Caspar

leonis herbæ succus bibatur. Intestina & fartum eorum, cum id animal nullo cibo vivat, cum simiarum urina, *illita* inimicorum januæ, odium omnium hominum his conciliare. Cauda flumina & aquarum impetus fisti, serpentes soporari. Eadem medicata cedro & myrrha, illigataque gemino ramo palmæ, percussam aquam discuti, ut quæ intus sint omnia appareant : utinamque eo ramo contactus esset Democritus, quoniam ita loquacitates immodicas promisit inhiberi ! Palamque est, virum alias sagacem & vitæ utilissimum, nimio juvandi mortales studio prolapsum.

Ex eadem similitudine est scincus, quem quidam terrestrem crocodilum esse dixerunt, candidior autem, & tenuiore cute. Præcipua tamen differentia dignoscitur à crocodilo, squamarum serie à cauda ad caput versa. Maximus Indicus, deinde Arabicus. Afferuntur falsi. Rostrum ejus & pedes in vino albo poti, cupiditates Veneris accendunt : utique cum satyrio & erucæ semine, singulis drachmis om-

» Bauhin l'appelle *carlina acaulos*
 » *gummifera*. Sa racine s'étend pro-
 » fondément en terre ; elle occupe
 » beaucoup de terrain, & finit en
 » une espèce de tronc. Elle n'a point
 » de tiges. Ses feuilles sont longues,
 » échancrées, pointues & piquantes
 » par l'extrémité. On n'emploie que
 » la racine ; il en sort une résine à
 » peu-près semblable au mastic. On
 » la regarde comme un contrepoison ;
 » & Camerarius la recommande en
 » effet aux mélancoliques. Si la ré-
 » cette que Pline donne ici contre la
 » mélancolie peut avoir quelque ver-
 » tu, c'est sans doute par cette
 » plante «.

(60*) Nous en avons traité au l. 8.

(61) Dioscoride, liv. 2, chap. 71 ;
 le nomme aussi le *crocodile terrestre*.

(62) Dioscoride, *ibid.* y joint celui
 d'Afrique, qui se trouve dans une
 contrée de la Mauritanie.

(63) Et assaisonnés avec du cresson,
 ajoute Dioscoride, *ibid.*

(64) Nicetas, in *Andronico*, liv. 2,
 num. 2, p. 206 : Ἡδὴ δὲ, &c. *Vesce-*
batur item Nilotica bestiola, crocodilo
non absimili, quem scincum vocant :
à quo cibo cum plerique abhorreant, ta-
men tentiginem excitat, & ad rem ve-
neream paratos facit.

(65) Note de M. Guettard. » Je
 » ne fais si la mâchoire & les pieds de
 » cet animal doivent être regardés
 » comme un grand aphrodisiaque ;

fait de la peau de l'animal ; qu'en frottant avec ses intestins , & ce qui peut s'y trouver d'aliment (quoique le caméléon vive presque sans prendre aucune nourriture), & avec de l'urine de singes , la porte de nos ennemis , on les rend odieux à tout le monde ; qu'avec sa queue on arrête les fleuves & le cours impétueux des eaux (les torrents), & que l'on endort les serpents ; enfin qu'en frappant l'eau de cette même queue trempée dans le suc du cedre & la myrrhe , & attachée à une branche double de palmier , l'eau devient si transparente , qu'on voit distinctement tout ce qu'elle contient. Et plût à Dieu que Démocrite lui-même eût été touché de ce merveilleux rameau qu'il dit avoir encore la vertu de réprimer l'excès du babil ! car il est évident que ce grand homme , dont la sagacité d'ailleurs a bien mérité du genre humain , est tombé dans d'étranges rêveries , par trop d'envie d'être utile aux hommes.

Il en est à-peu-près de même du *scincus* (60*), que quelques-uns ont prétendu n'être que le crocodile terrestre (61), mais qui est plus blanc, & dont la peau est plus mince. Ce qui le fait principalement distinguer du crocodile , c'est l'arrangement de ses écailles tournées de la queue à la tête. Le plus grand de tous est celui de l'Inde , ensuite le *scincus* d'Arabie (62) : on les apporte salés (63). La hure & les pieds de cet animal (64), infusés dans du vin blanc, & pris en boisson, allument de fortes passions pour les femmes (65). On en fait encore , pour le même objet , un mélange avec le satyrion (65*) & la graine de roquette , à la dose d'une

» mais la composition que Pline
 » vante ici peut être reçue en médecine par la vertu des deux plantes
 » qui la composent. Le *satyrion* ,
 » qui est une espèce d'*orchis* , fournit
 » une racine fameuse pour cet usage ;
 » mais malgré sa célébrité , beaucoup
 » d'Auteurs révoquent en doute sa

» vertu : comme cette racine est bulbeuse, & fournit beaucoup de sel volatil , elle peut être comptée entre les aphrodisiaques, sans d'ailleurs ajouter beaucoup de foi aux merveilles qu'on en débite .

(65*) Théod. Priscien , liv. 2 , chapitre 11 , p. 1 : *De satyrisasi , vel im-*

nium, ac piperis duabus admixtis, ita ut pastilli singularum drachmarum bibantur : per se laterum carnes obolis binis cum myrrha & pipere pari modo potæ, efficaciores ad idem creduntur. Prodest & contra sagittarum venena, ut Apelles tradit, ante posteaque sumptus. In antidota quoque nobilia additur. Sextius plus quam drachmæ pondere in vini hemina potum, perniciem asserre tradit. Præterea ejusdem decocti jus cum melle sumptum, Venerem inhibere.

Est crocodilo cognatio quædam amnis ejusdem, geminique victus, cum hippopotamo, repertore detrahendi sanguinis, ut diximus. Plurimi autem super Saiticam præfecturam. Hujus corii cinis cum aqua illitus, panos sanat : adeps frigidas febres ; item sinum suffitu. Dentes è parte læva dolores dentium, scarificatis gingivis. Pellis ejus è sinistra parte frontis in inguina adalligata, Venerem inhibet. Ejusdem cinis alopecias explet. Testiculi drachma ex aqua contra serpentes bibitur. Sanguine pictores utuntur.

Peregrinæ sunt & lynces, quæ clarissime omnium qua-

pedimento usus veneris, . . . virile semper officium reparaverunt, & piper, & satyrium, & stinchus, & ervi semina. Le Pere Hardouin veut qu'on lise & *erucæ semina.*

(66) Voyez Dioscoride., *ibid.* & Galien, liv. 11, de *Fac. Simp. Med.* p. 305.

(66*) Médecin de l'isle de Thassus, aujourd'hui *Thasso*, isle de l'Archipel. Il est cité par Galien, in *Antidot.* c. 8.

(67) Note de M. de Querlon. » Nicer Sextius, Médecin, qui, quoique Latin, avoit écrit en Grec sur la médecine. Dioscoride, dans sa

» Préface, lui reproche bien des erreurs. Pline, au contraire, le regardoit comme Ecrivain très exact. » Nous apprenons d'Erotien (in *Onomastico*) qu'il avoit traité de la matière médicale ».

(68) L'Auteur du livre de *Simp. Med. ad Patern.* tome 13, des *Œuvres* de Galien, p. 1001 : *Ad venerea facis drachma una caruncula illius (scinci) ex vini cyatho potata : si enim plus sumatur, affert periculum.*

(68*) Au livre 8.

(69) Ville d'Egypte, vis-à-vis une des bouches du Nil,

dragme de chaque plante, auxquelles on joint deux dragmes de poivre, & le tout s'avale en pastilles d'une dragme. Les chairs des reins du même animal (66), sans autre addition, prises pareillement en breuvage, au poids de deux oboles, avec de la myrrhe & du poivre, produisent, à ce qu'on croit, encore plus efficacement cet effet. Selon Apelle (66*), le suc de ces chairs est un spécifique contre les blessures faites par des fleches empoisonnées, en le prenant avant & après l'accident : aussi entre-t-il dans les antidotes qui ont le plus de réputation. Sextius (67) écrit que le même suc (68), bu dans une hémine de vin, à plus forte dose qu'au poids d'une dragme, est mortel ; & qu'étant pris avec du miel, il réprime les desirs amoureux.

Il y a entre le crocodile & l'hippopotame, inventeur de la saignée, comme nous l'avons dit (68*), une certaine affinité qui leur fait chercher le même fleuve & le même genre de vie. Les hippopotames sont en grand nombre au dessus de la Préfecture (ou du Gouvernement) de Saïs (69). La cendre de la peau de cet animal, délayée dans de l'eau, & appliquée sur les panaris (70), les guérit. Sa graisse & la vapeur de son fumier, mis sur les charbons, guérissent les fièvres froides. En scarifiant les gencives avec les dents de sa mâchoire gauche, elles font cesser le mal de dents ; la peau de la tête qu'on a prise au côté gauche du front, attachée sur les aînes, réprime les aiguillons de Vénus ; & sa cendre répare la chute des poils. Une dragme de ses testicules (71), en poudre, prise dans de l'eau, est un remède contre la morsure des serpents. Les Peintres font usage de son sang.

Les lynx, qui de tous les quadrupèdes, ont la vue la plus per-

(70) Galien, liv. de Theriaca ad Pisonem, chap. 9, p. 642.

(71) Nicandre, in Theriac. p. 40, adversus serpentes :

ἢ ἕξασπος, &c.

¶ ἢ καὶ ἑστὸς ἰσχυρὸς ἰσχυρὸς ἰσχυρὸς

Aut pascentis equi per Nili magna Sate Flumina.

Il conseille de les boire dans de l'eau, avec quelques autres drogues. Dioscoride les fait broyer, & boire dans du vin, liv. 2, chap. 25.

drupedum cernunt. Ungues earum omnes cum corio exuri efficacissime in Carpatho insula tradunt : hoc cinere poto propudia virorum ; ejusdem aspersu, foëminarum libidines inhiberi : item pruritus corporum : urina, stillicidia vesicæ. Itaque eam protinus terra pedibus aggesta obruere traditur. Eadem autem & jugulorum dolori monstratur in remedio. Haëtenus de externis.

Medicinæ communes ex feris animalibus , aut ejusdem generis placidis : lactis usus & observationes , & de caseis , butyro & adipe.

CAPUT
9.

NUNC revertemur ad nostrum orbem : primumque communia animalium remedia atque eximia dicemus : sicuti de lactis usu. Utilissimum cuique maternum. Conci pere nutrices exitiosum est : hi sunt enim infantes, qui co-

(72) Isle de l'Asie Mineure, aujourd'hui *Scarpanto*, entre Candie & Rhodes.

(73) Voyez au liv. 8, toutes les merveilles qu'on lui attribue,

(74) Philé, au Traité des propriétés des animaux, dit qu'elle brise encore les pierres de la vessie; & Plinè le nie liv. 37, n. 13.

(75) C'est plus vraisemblablement par le même instinct qui porte les chats à couvrir avec tant de soin leurs excréments.

(1) Note de M. Guettard. « Le lait est une liqueur qui se filtre par les mamelles des femelles de chaque espèce, & qui, considéré de près, n'est que la substance nutritive, constituée dans un état mitoyen entre le chyle & le sang. Elle consiste

« en une grande quantité de globules
« huileux noyés dans beaucoup d'eau.
« L'affusion du moindre acide, &
« même le tems seul suffit pour dé-
« composer le lait en trois substances.
« L'une est plus légère que l'eau, &
« presque entièrement huileuse; c'est
« la crème ou la partie crèmeuse :
« l'autre, à-peu près aussi pesante
« que l'eau, est composée d'un mu-
« cilage terreux & huileux. La troi-
« sième enfin est la sérosité du lait,
« qui, à elle seule, est beaucoup plus
« considérable que les deux autres.
« Le lait, pris en total, est extrême-
« ment nourrissant; presque toutes
« ses parties le sont, & ont une ana-
« logie marquée avec la substance
« des animaux : aussi laisse-t il fort
« peu d'excréments; mais il est sujer
« çante,

çante, font aussi des animaux étrangers. On tient dans l'isle de Carpathe (72) comme un remede très efficace, de brûler tous leurs ongles avec leur peau, & l'on prétend que quelques prises de cette cendre répriment le libertinage des hommes, ainsi que les passions des femmes sur lesquelles on en répand, & les démangeaisons du corps; & que leur urine est un remede (73) contre la dysurie, ou la difficulté d'uriner (74): c'est pour cela que l'animal la couvre, dit-on, aussi-tôt de terre, qu'il ramasse avec ses pieds (75). On l'indique encore comme un remede pour le mal de gorge. Voilà pour les animaux étrangers.

Des remedes qui se tirent également des bêtes féroces & des bêtes privées de la même espece : propriétés du lait : observations sur ses effets : propriétés du fromage, du beurre & de la graisse.

Nous allons maintenant revenir à notre monde, & nous parlerons d'abord de ces remedes excellents, & pourtant communs, que nous tirons des animaux, comme de l'usage du lait (1). Le plus utile de tous à chacun est le lait maternel (2). Il faut regarder comme un véritable accident, quand les femmes qui nourrissent deviennent grosses (3). Ce sont ces sortes d'enfants qui

» à se durcir dans le ventre & à em-
 » barrasser les premières voies de ma-
 » tieres qui n'ont aucun aiguillon,
 » & qui obstruent les glandes du mé-
 » sentere. De plus, les acides des
 » premières voies font quelquefois
 » cailler le lait, & rendent son usage
 » dangereux ».

(2) Note de M. Guettard. » La Nature a destiné le lait de chaque espece de femelle à nourrir les petits de l'espece. L'animal, tant qu'il a

Tome IX.

» été contenu dans l'intérieur du ven-
 » tre de sa mere, a vécu & a augmenté
 » son corps des sucres laiteux qui s'é-
 » panchent dans la matrice; ainsi il
 » change plutôt le lieu d'où il tire
 » sa nourriture, que sa nourriture
 » même. De plus, formé & pétri des
 » mêmes principes que la mere, il
 » ne peut jamais trouver de nourri-
 » ture qui lui soit plus analogue que
 » ce lait ».

(3) Note de M. Guettard. » La par-

LIII

lostrati appellantur, densato lacte in casei speciem. Est autem colostrum, prima à partu spongiosa densitas lactis. Maxime autem alit quodcumque humanum, mox caprinum : undè fortassis fabulæ Jovem ita nutritum dixere. Dulcissimum ad hominis camelinum, efficacissimum ex asinis. Magnorum animalium & corporum facilius redditur. Stomacho accommodatissimum caprinum, quoniam fronde magis, quam herba, vescuntur. Bubulum medicatius. Ovillum dulcius & magis alit, stomacho minus utile, quoniam est pinguius. Omne autem vernum aquatius æstivo, & de novellis : probatissimum vero, quod in ungue hæret, nec defluit. Innocentius decoctum, præcipue cum calculis

» tie la plus subtile du lait se porte à
 » l'enfant contenu dans la matrice.
 » Le lait qui se porte à la mamelle est
 » plus craie & plus épais. Il faut donc
 » qu'il soit plus difficile à digérer,
 » qu'il contienne des parties plus vis-
 » queuses, plus difficiles à atténuer
 » par la bile; il s'épaissit donc dans
 » le ventre, obstrue & épaissit : c'est
 » pourquoi Pline dit que les enfants
 » sont *colostrati*; car on appelle la
 » partie caséuse la plus épaisse du
 » lait, *colostrum*; quoique Pline donne
 » à ce nom une signification un peu
 » différente. Voyez Vossius, in *Ety-
 » molog. verbi Colostrum* ».

(4) Note de M. Guettard. » Frédéric Hoffmann a démontré que le
 » lait de femme étoit celui de tous
 » les laits qui contenoit le plus de
 » crème & le moins de parties caséu-
 » ses; par conséquent, non seule-
 » ment il contient beaucoup de par-
 » ties nourrissantes; mais ces parties
 » sont aussi fort aisées à digérer. Ce-

» lui de vache contient beaucoup de
 » parties caséuses. Il est fort nour-
 » rissant; car la partie caséuse a aussi
 » la propriété de nourrir; mais il
 » laisse plus de parties excrémentiel-
 » les, & s'épaississant plus aisément,
 » il est aussi plus difficile à digérer. Il
 » est assez difficile de comprendre ce
 » que Pline entend ici par son mot
 » de *medicatius*, à moins qu'il ne
 » conçoive par là que ce lait est le
 » plus employé dans les usages de la
 » médecine; celui de chevre est
 » moins séreux, mais a beaucoup
 » plus de propriétés médicales que
 » celui de vache. Enfin celui d'ânesse
 » au contraire est celui qui contient
 » le plus de sérosités & le moins de
 » parties nutritives; mais il est le plus
 » léger, & celui qui passe le plus ai-
 » sément. La propriété que Pline at-
 » tribue aux corps des grands ani-
 » maux de fournir un lait qui passe
 » plus aisément que les autres, se
 » paroît point fondée dans la nature,

font appellés chez nous *colostrats*, du lait de leur nourrice, qui s'est pris comme du fromage ; car le *colostrum* est le premier lait épais & spongieux qui sort des mamelles après l'accouchement de la femme. Or rien de plus nourrissant que le lait humain (4), quel qu'il soit, & ensuite celui de chevre : d'où peut-être provient la fable que Jupiter en fut nourri. Le lait le plus doux, après celui de la femme, est le lait de chameau, & le plus salubre celui de l'ânesse. Celui des grands animaux & des grands corps en général, passe plus aisément que tout autre. Le lait de chevre est le plus convenable à l'estomac, parceque cet animal vit plus de feuilles que d'herbe ; celui de vache est plus médicinal ; celui de Brebis est plus doux & plus nourrissant, mais moins bon pour l'estomac, parcequ'il est très gras. Toute espece de lait, au printemps (5), & provenant du premier verd, est plus aqueux que dans l'été ; le meilleur est celui qui reste sur l'ongle, & qui ne coule point. Il fait moins de mal quand il est cuit (6), principalement avec des cailloux de mer (7). Le lait de vache est le plus pro-

» quoique la chose soit vraie du lait
 » de vache & de celui de cavalle, &
 » que l'Auteur le prononce aussi du
 » lait de chameau, sur lequel nous
 » n'avons aucune expérience. On
 » peut voir Galien sur chacun de ces
 » laits ; il a fait un détail circonstancié de l'usage du lait, mais uniquement d'après l'observation ».

(5) Note de M. Guettard. » L'Auteur distingue ici deux especes de laits plus aqueux, celui qui paroît dans le printemps, & celui qui est formé de pâturages nouveaux. Celui du printemps est plus aqueux que celui de l'été, où la transpiration est plus forte ; & c'est tout ce que dit Pline : car il doit être encore plus aqueux en hiver. Les nouveaux pâturages font plus abreuvés d'eau,

» & ce fluide compose une partie plus considérable de leurs substances ».

(6) Note de M. Guettard. » Cependant le lait bouilli a perdu la plus grande quantité de ses parties les plus subtiles. Galien démontre au contraire que le lait doit être pris au sortir de l'animal où il a encore cette partie subtile qui est comme un esprit recteur, & qui anime, pour ainsi dire, le lait. La méthode que propose Pline de le joindre avec les écailles d'huître, est inventée pour empêcher qu'il n'aigrisse. Au reste, la plupart de ces propriétés se trouvent rapportées dans Dioscoride, liv. 20, ch. 75 ».

(7) Ou, selon Dioscoride, liv. 2, ch. 75, avec des cailloux de riviere,

marinis. Alvus maxime solvitur bubulo. Minus autem inflat quodcumque decoctum.

Uſus lactis ad omnia intus exulcerata, maxime renes, vesicam, interanea, fauces, pulmones : foris pruritus cutis, eruptiones pituitæ, post abstinentiam. Nam ut in Arcadia bubulum biberint phthisici, syntecticique, & cachectæ, diximus in ratione herbarum. Sunt inter exempla, qui asinum bibendo liberati sunt podagra, chiragrave. Medici speciem unam addidere lactis generibus, quod schiston appellavere. Id fit hoc modo : fictili novo fervet caprinum maxime, ramisque ficulneis recentibus miscetur, additis totidem cyathis mulsi, quot sint heminæ lactis. Cum fervet, ne circumfundatur, præstat cyathus argenteus cum frigida aqua demissus, ita ne quid infundat : ablatum deinde igni, refrigeratione dividitur, & discedit serum à

κίλακις. Galien, au lieu de cailloux, y faisoit mettre un fer rouge, liv. 10, de *Simp. Med.* Ainsi c'est en resserrant, qu'ici le lait est salubre. Hardouin.

(8) Note de M. Guettard. « Le fait est faux : c'est plutôt par le lait d'anneſſe ; Dioscoride dit le lait de cavalle, *loc. cit.* Voyez Galien, *loc. cit.* »

(9) Note de M. Guettard. « Pline parle des propriétés médicinales du lait, après avoir parlé de ses usages dans la nutrition. Pour juger de la vérité de tout ce qu'il dit ici d'après Dioscoride, il faut remarquer que le lait est un grand adoucissant fort humectant & même relâchant. Par sa première qualité, il convient dans toutes les maladies causées par les matières âcres, de quelque espèce qu'elles soient, & notamment

» par la résorption du pus. Par la seconde, il convient à toutes les douleurs qui dépendent de tension & d'éretisme. A la première classe se rapportent presque toutes les maladies de la peau ; à la seconde se rapportent la goutte & toutes les douleurs du même genre ».

(10) Tout cela est confirmé par Dioscoride, liv. 2, chap. 75.

(11) Allusion à ce passage du l. 25 : *Arcades quidem non medicaminibus uti, sed tacte circa ver, quoniam tunc maxime succis herbæ turgeant, medicenturque ubera pascuis. Bibunt autem vaccinum.* On lit aussi chez Celsus, liv. 3, chapitre 22 : *Lac quoque quod in capitis doloribus, & in acutis febribus . . . proveneno est : in phthisi tamen, sicut in omnibus longis difficilibusque febriculis recte dari potest.*

pre à relâcher le ventre (8) ; & toute forte de lait en général donne moins de vents quand il est pris chaud.

L'usage du lait en potion (9) est bon pour toutes les parties qui sont ulcérées intérieurement (10), sur-tout pour les reins, la vessie, les entrailles, la gorge, les poumons, & extérieurement en fomentation, après un peu de diete, pour les démangeaisons de la peau, & les échauboules ou les dartres. Nous avons dit, en traitant des plantes (11), comme on fait prendre, dans l'Arcadie, le lait de vache pour la phthisie, la consommation & les affections cachectiques. Il y a des exemples de personnes que l'usage du lait d'ânesse a délivrées de la goutte aux pieds ou aux mains. Les Médecins ont ajouté (12) à ces différents laits une espece qu'ils nomment (13) *schistos* (14). Il se fait de cette maniere (15). On fait bouillir le lait, sur-tout celui de chevre, dans un vaisseau de terre neuf, & on le remue avec des branches de figuier coupées récemment, en y ajoutant autant de cyathes de vin miellé (16) qu'il y a d'hémines de lait. Lorsqu'il bout, pour l'empêcher de répandre, on y met un gobelet d'argent plein d'eau froide, & l'on prend garde qu'il n'en tombe dans le lait. Après qu'il est tiré du feu, il se divise en se refroidissant, & le *serum* (ou petit-lait) se sépare de la partie crêmeuse. Quelques-

(12) Dioscoride, liv. 2, chap. 77.

(13) Note de M. Guettard. » Théodore Priscien, liv. 2, part. 1, chap. 9, appelle ce schiston un lait bouilli. Suivant la description que Pline en donne ici, c'est une espece de fromage ».

(14) Le Pere Hardouin entend par *schistos*, le lait privé de sa partie séreuse, ainsi qu'il résulte d'une partie des détails où va entrer Pline. Théodore Priscien en fait mention livre 2, part. 1, chap. 9: *Ventrem provocabis*

ex lacte decocto quod schiston aliqui vocaverit. M. de Querlon traduit en marge *schistos* par *lait coupé*. L'une & l'autre interprétation sont insuffisantes. Le *schistos* doit être défini *un lait bouilli, privé de sa partie séreuse, & coupé d'une portion de vin miellé*, selon Pline; ou d'oxymel, selon Dioscoride.

(15) Confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(16) Dioscoride emploie ici de l'oxymel, & non du vin miellé.

lacte. Quidam & ipsum serum jam multo potentissimum, decoquunt ad tertias partes, & sub dio refrigerant. Bibitur autem efficacissime heminis per intervalla singulis, diebus quinis : melius à potu gestari. Datur comitialibus, melancholicis, paralyticis, in lepris, elephantiasi, articularibus morbis.

Infunditur quoque lac contra rosiones à medicamentis factas. Et si urat dysenteria, decoctum cum marinis lapillis, aut cum ptisana hordeacea. Item ad rosiones intestinorum, bubulum aut ovillum utilius. Recens quoque dysentericis infunditur : ad colum autem, crudum : item vulvæ, & propter serpentium ictus : potissime pityocampes, buprestis, cantharidum, aut salamandræ venenis. Privatim bubulum his qui colchicon biberint, aut cicutam, aut dorycnium, aut leporem marinum : sicut asininum contra gypsum,

(17) Note de M. Guettard. « Le petit-lait contient un sel savonneux en fort petite quantité, qu'on en retire sous le nom de sucre de lait : ce sel est noyé dans beaucoup d'eau ; ce qui n'empêche pas qu'outre les vertus délayantes & adoucissantes, le petit-lait n'ait une légère vertu apéritive : cette vertu est augmentée dans le cas présent par les parties savonneuses du miel ».

(18) Dioscoride, *ibid.* Πουζύρας, &c. *Bibitur porro serum, heminis per intervalla singulis, usque ad quinias : ita ut intercedentibus spatiis potantes deambulent.*

(19) Presque tout ce qui suit, se lit aussi chez Dioscoride, liv. 2, chapitre 76.

(20) Quintus Serenus dit que le pé-

tit-lait est propre à la guérison de cette maladie, selon quelques-uns :

Nonnulli dixere serum prodesse bibendo.

(21) Note de M. Guettard. « Toutes les vertus dont notre Auteur parle ici, dépendent de la vertu qu'a le lait d'adoucir les parties âcres. Ces passages sont presque mot pour mot dans Dioscoride ».

(22) Dioscoride, *ibid.*

(23) Dioscoride, *ibid.*

(24) Dioscoride, *ibid.*

(25) Ces propriétés sont confirmées par Dioscoride, liv. 2, chap. 77.

(26) Sorte de Cantharide.

(27) Dioscoride, liv. 2, chap. 76 ;

uns font cuire ce petit-lait (17), déjà rendu bien puiffant par le vin miellé, jusqu'à diminution du tiers, & le laiffent refroidir à l'air. On le prend avec succès (18), à des intervalles réglés, par hémînes, pendant cinq jours; & la meilleure maniere est de faire quelque exercice après l'avoir bu. Ce lait se donne aux épileptiques (19), dans les maladies de l'hypocondre, pour la paralysie, les lepres, l'éléphantiasis (20), & toute espece de goutte.

On prend aussi le lait en clystere (21) pour les érosions faites aux entrailles par quelques médicaments corrosifs, & dans l'ardeur de la dysenterie (22), bouilli avec des cailloux de mer, ou de l'eau d'orge. Le lait de vache ou de brebis est meilleur pour les érosions d'intestins (23). Trait fraîchement, on le donne encore en clystere pour la dysenterie. Pour la colique, on le donne crud, ainsi que pour les maux de la matrice (24), pour les morsures des serpents (25), ou contre le venin de la chenille, du pin, des buprestes (26), des cantharides, & de la salamandre, qu'on peut avoir avalés. Le lait (27) de vache (28) est bon particulièrement pour ceux qui ont bu du suc (29) de colchique (30), ou de ciguë (31), ou de dorycnion (32), ou mangé du lievre

& liv. 4, chap. 84; Scribonius Largus, *Compos.* 184, 186, 189, 190 & 191.

(28) Note de M. Guettard. « Le lait de vache est le plus épais & le plus adoucissant pour ces sortes de cas; par la même raison, il est préférable pour ceux qui ont été empoisonnés par les plantes dont Pline fait ici mention ».

(29) Note de M. Guettard. « Appelée aujourd'hui *colchicum commune*, est une plante dont le bulbe contient des parties si âcres qu'elles empoisonnent plusieurs animaux ».

(30) Mort-aux chiens. Plante vénéneuse.

(31) Note de M. Guettard. « Tout le monde connoît la ciguë; mais la plus forte est la ciguë aquatique, *cicuta aquatica Gesneri*, sur laquelle Wepfer a écrit, & des effets de laquelle il nous a donné des observations très singulieres ».

(32) Note de M. Guettard. « Le *dorycnium* est une espece de *solanum furiosum*. C'est un poison qui produit un délire dans lequel, suivant Théophraste, on est amoureux de soi-même. Voyez Dioscoride, *Alexipharm.* chap. 6; & Nicander, *in Alexipharm.*; & les Commentaires de Gorzrus ».

& cerussam, & sulphur, & argentum vivum : item duræ alvo in febrî. Gargarizatur quoque faucibus exulceratis utilissime. Et bibitur ab imbecillitate vires recolligentibus, quos atrophos vocant : in febrî etiam quæ careat dolore capitis. Pueris ante cibum, lactis asinini heminam dari, aut si exitus cibi rosiones sentirent, antiqui in arcanis habuerunt : si hoc non esset, caprini. Bubuli serum orthopnoicis prodest ante cætera, addito nasturtio. Inunguntur etiam oculi, in lactis heminis sesamæ additis drachmis quatuor tritis, in lippitudine. Caprino lienes sanantur post bidui inedia tertîa die edera pastis capris, per triduum potò sine alio cibo. Lactis usus alias contrarius capitis doloribus, hepaticis, splenicis, nervorum vitio, febres habentibus, vertigini, præterquam purgationis gratia, gravedini, tussientibus, lippis. Suillum utilissimum tenesmo, dysenteria, nec non pthificis. Hoc & mulieribus saluberrimum qui dicerent fuerunt.

(35) Dioscoride, liv. 2, chap. 77 ; Marcellus Empiricus, chapitre 14, p. 103.

(34) Note de M. Guettard. « Pline
 » le conseille aux gens qui ont be-
 » soin de reprendre de nouvelles for-
 » ces, à cause de la qualité nutritive
 » qu'a le lait, & par l'analogie qu'il
 » a avec les principes animaux, qui
 » fait que sa digestion est très aisée,
 » ne produit point d'acretés ; mais au
 » contraire s'en empare & les anéan-
 » tit ».

(35) Celsus, liv. 3, ch. 22, de tabe
 & ejus speciebus. Una est qua corpus
 non alitur, & naturaliter semper aliqui-
 bus decedentibus, nullis verd in eorum

locum subeuntibus, summa macies ori-
 tur : & , nisi occurratur, tollit : ἀτροφίας
 hanc Græci vocant. Ea duabus fere de
 causis incidere consuevit : aut enim ni-
 mio timore aliquis minus, aut aviditate
 nimia plusquam debet, assumit : ita vel
 quod deest infirmat ; vel quod superat,
 corrumpitur.

(36) Celsus, *ibid.*

(36*) Note de M. Guettard. « Hip-
 » pocrate a prononcé que le lait étoit
 » dangereux à ceux qui ont des dou-
 » leurs de tête. Cette disposition dé-
 » pend le plus souvent d'un vice dans
 » l'estomac. Ce vice est capable de
 » corrompre le lait. Les autres maux
 » dont notre Auteur fait ici mention,
 » démontrent un vice dans la bile
 marin.

marin. Celui d'ânesse est efficace contre le gypse (ou le plâtre), la céruse , le soufre & le vis-argent , ainsi que pour la dureté du bas-ventre dans la fièvre. On s'en gargarise aussi très utilement dans les ulcères de la gorge (33). On le donne encore à ceux qui veulent reprendre des forces (34), après l'espece d'épuisement qu'on nomme *atrophie* (35), ou consommation, ainsi que dans la fièvre (36), lorsqu'elle est sans mal de tête (36*). Les Anciens faisoient un grand secret de faire prendre aux enfants une hémine de lait d'ânesse avant de manger, ou lorsqu'ils sentoient des érosions d'entrailles (37) en rendant leurs déjections; & au défaut de lait d'ânesse, on leur donnoit celui de chevre. Le petit-lait de vache est ce qu'il y a de meilleur pour les asthmatiques, en y ajoutant du cresson. Pour la chassie, on s'étuve les yeux avec une hémine de lait où l'on a mis quatre dragmes de sésame broyé. Les maux de rate se guérissent en prenant pendant trois jours, & après deux jours de diete, du lait de chevres (38) qu'on a nourries le troisieme avec du lierre. L'usage du lait d'ailleurs est contraire au maux de tête (39), aux maladies du foie, de la rate(40), & des nerfs, aux fiévreux, à ceux qui ont des vapeurs, si ce n'est qu'on veuille les purger (41), aux fluxions de rhume, à la toux & aux chassieux. Le lait de truie (42) est très bon pour le tenesme, pour la dysenterie, & pour la phthisie. Il y-en a même qui prétendent qu'il est fort salutaire aux femmes.

» qui est nécessaire pour fondre la partie caillée la plus épaisse du lait ».

(37) Dioscoride, liv. 2, chap. 77.

(38) Scribonius Largus, *Compos.* 132 : *Instatibus lierosifis dare oportebit aquam, in qua candens ferrum demissum, vel lac caprinum, capra tantummodo edera pasta.*

(39) C'est aussi la décision de Celsus, liv. 3, chap. 22; & d'Hippocrate, sect. 5, Aphor. 64.

(40) Celsus, *ibid.* écrit que le lait,

Tome IX.

le fromage, & toutes les choses douces sont contraires aux maux de rate.

(41) Avec le *schistos*, ou lait bouilli & coupé de vin miellé; observe le Pere Hardouin, d'après Dioscoride.

(42) Le Pere Hardouin soupçonne que Pline avoit écrit ici *ovillum*, & non pas *suillum*, c'est à-dire lait de brebis, & non lait de truie. Il se fonde sur Dioscoride, qui conseille ici le lait de brebis, & ne fait aucune mention de celui de truie.

M m m m

De generibus caseorum diximus, cum de uberibus singulisque animalium membris diceremus. Sextius eosdem effectus equino, quos bubulo, tradit : hunc vocant hippacem. Stomacho utiles, qui non sint falsi, id est, recentes. Veteres alvum sistunt, corpusque minuunt, stomacho utiliores : & in totum salsa minuunt corpus, alunt mollia. Caseus recens cum melle, sugillata emendat, mollis alvum sistit. Sedat tormina pastillis in vino austero decoctis, rursusque in patina tostis cum melle. Saproon vocant, qui cum sale & forbis siccis è vino tritus, potusque, medetur cœliacis. Genitalium carbunculis caprinus tritus & impositus : item acidus cum oxymelite. Maculis in balineo illitus oleo interlinitur.

E lacte fit & butyrum, Barbararum gentium lautissimus cibus, & qui divites à plebe discernat. Plurimum è bubulo, & inde nomen : pinguissimum ex ovibus. Fit & ex caprino, sed hieme, calefacto lacte : æstate, expresso tantùm crebro

(43) Au liv. 11.

(44) Ainsi que Dioscoride, liv. 2, chap. 80.

(45) Chevalin. Voyez Dioscoride, *ibid.* ; & Hippocrate, liv. 4, de *Morb.* text. 25, p. 44.

(46) Dioscoride, liv. 2, chap. 79.

(47) Note de M. Guettard. » Hippocrate, de *vitt. rat.* liv. 2, dit la même chose. Je ne fais pas si l'expérience confirme fort cette utilité du fromage. En-général, la partie la plus épaisse du lait est celle qui est la plus difficile à digérer ; & l'on ne peut pas douter que tout fromage ne soit dans ce cas. De plus,

» la solidité & la consistance de ces substances donnent fort peu d'accès à la bile. On conviendra plus aisément de l'âcreté que portent les fromages vieillis & salés dans les liqueurs ; le fait est évident, ainsi que la proposition que Pline énonce ici, *salsa minuunt corpus, alunt mollia*. Voyez Dioscoride, liv. 2, chap. 79 & 80 ».

(48) Dioscoride, *ibid.*

(49) Pourri, moisi, affiné.

(50) Note de M. Guettard. » La partie butyreuse du lait est proprement la partie huileuse contenue dans ce fluide, qui ressemble en tout aux huiles par expression qu'on

Nous avons parlé (43) des différentes sortes de fromages, en traitant des mamelles & des autres parties des animaux. Sextius (44) attribue les mêmes qualités au fromage fait de lait de cavalle, nommé communément *hippace* (45), qu'à celui de vache. Les fromages non falés (46), c'est-à-dire frais ou nouveaux, sont bons pour l'estomac (47). Le vieux fromage resserre le ventre, diminue l'embonpoint, & vaut encore mieux pour l'estomac (48). En général toutes les salaisons font maigrir, & les aliments doux sont nourrissants. Le fromage récent, mêlé avec du miel, ôte les meurtrissures ou taches de sang, & le fromage mou resserre. Il appaise aussi les tranchées, pris en pastilles que l'on fait cuire dans du vin verd, ou de gros vin, & puis rôtir ou griller sur un plat avec du miel. Le fromage appelé *sapron* (49), broyé & avalé dans du vin avec du sel & des cormes seches, guérit le flux céliaque. Celui de chevre, aussi broyé, s'applique avec succès sur les clous (ou chancres) des parties naturelles; & quand il est aigre, avec de l'oxymel. On s'en fert encore au bain pour en froter alternativement avec l'huile les taches du corps.

On tire encore du lait le beurre (50), mets exquis des nations barbares, & qui distingue les riches du peuple. Le beurre se fait ordinairement de lait de vache, & de là vient son nom (51). Le plus gras est celui de brebis (52). On en fait aussi de lait de chevre (53); mais dans l'hiver, en faisant chauffer le lait, & dans l'été en l'agitant seulement beaucoup, & presque sans relâche,

» retire des animaux, si ce n'est qu'il
 » a reçu de plus quelques degrés d'at-
 » ténuation, qu'il se rancit plus aisé-
 » ment. Les Romains n'en faisoient
 » pas d'usage, non plus que tous les
 » pays chauds où les olives sont fort
 » abondantes. Il a toutes les vertus
 » & toutes les propriétés de ces hui-
 » les».

(51) *Butyrum* ou *bouturon*, de *bos*

ou *bous*, bœuf mâle ou femelle, comme qui diroit fromage de vache, presque tout le beurre du commerce étant de lait de vache.

(52) Dioscoride, liv 2, chap. 21.

(53) En agitant long tems le vase pour faire prendre à ce lait de la consistance, & le séparer de sa partie séreuse & acide, observe Dioscoride,

ibid.

M i n n i j

jactatu in longis vasis, angusto foramine spiritum accipientibus sub ipso ore, alias præligato. Additur paululum aquæ, ut acefcat. Quod est maximè coactum in summo fluitat : id exemptum addito sale, oxygala appellant. Reliquum decoquunt in ollis. Ibi quod supernatat, butyrum est, oleosum natura. Quo magis virus resipit, hoc præstantius judicatur. Pluribus compositionibus miscetur inveteratum. Natura ejus adstringere, mollire, replere, purgare.

Oxygala fit & alio modo, acido lacte addito in recens quod velis inacescere, utilissimum stomacho. Effectus dicemus suis locis.

(53*) Lait aigre. Il est à propos de rapporter ici la note du Pere Hardouin. Voici ses paroles : *Columella oxygalam vocat, quasi lac acidum dicit, ejusque compositionem docet, lib. 2, cap. 8. Est illud porro lactis acidi genus, ita prodente Busbequio, Epist. 1, pag. 36, hodieque in cibatu Turcis familiare : Jugurtam id appellant : diluunt aqua frigidissima, panemque ingerunt : eoque utuntur in magno æstu & siti. Cibus is cum palato & ventriculo gratissimus est, tum ad extinguendam vehementiorem sitim vim habet admirabilem. Copia ejus passim venalis, ubicumque Turcarum diversoria sunt.*

(59) Pour l'usage médical. Hardouin.

(55) En faisant revenir les chairs.

(56) Note de M. Guettard. » L'origine du nom montre assez quelles » sont les qualités de la liqueur : » c'est proprement du lait aigre, ou » une espece de petit-lait aigri ; de là » ses propriétés. Ce petit-lait, comme » acide, peut être astringent ; il est

» émollient, à cause de la grande » quantité de ses parties aqueuses ; il » purge quelquefois en délayant : » mais il est peu propre à remplir ».

(57) En parlant des maladies auxquelles il est propre.

(58) Avant que d'entamer une autre matiere, nous transcrivons ici l'excellente analyse donnée du lait, du petit-lait, du beurre & du fromage, par M. Macquer, dans son Dictionnaire de Chymie, d'autant que c'est en quelque sorte ici la vraie place de cette analyse : » Le lait des animaux » est une liqueur d'un blanc mat, qui » résulte du mélange de trois substan- » ces fort différentes ; savoir, le beur- » re, le fromage & le petit-lait. Ces » trois matieres sont intimement mê- » lées les unes avec les autres dans le » lait récent. Le petit-lait est la seule » partie fluide du lait : le beurre & le » fromage qui y sont mêlés, ont l'un » & l'autre un certain degré de con- » sistance, & ne sont point dissolubles » par la sérosité. Ces deux matieres,

dans de longs vases qui ne reçoivent l'air que par un petit trou pratiqué à leur orifice, que l'on a d'ailleurs exactement bouché. On y ajoute un peu d'eau pour le faire aigrir. La partie du lait la mieux caillée flotte au dessus; on l'ôte en y mettant du sel, & c'est ce qu'on nomme *oxygala* (53*): on fait cuire le reste dans des pots. Là, ce qui surnage est le beurre qui est de la nature de l'huile. Plus l'odeur en est désagréable, & plus on juge qu'il est bon (54). Il entre, étant vieux, dans plusieurs compositions différentes; il est, de sa nature, astringent, anodin, purgatif, & il remplit bien les ulcères (55).

L'*oxygala* (56) se fait encore d'une autre manière, en mêlant du lait aigre avec le lait récent qu'on veut faire aigrir, & ce caillé est très bon pour l'estomac. Nous parlerons (57) de ses propriétés en son lieu (58).

» dont la première est de nature en-
 » tierement huileuse, & la seconde
 » de nature mucilagineuse ou gélati-
 » neuse, sont seulement interposées
 » & suspendues dans la partie sé-
 » reuse à la faveur de leur grande di-
 » vision.

» On voit par-là que le lait est une
 » véritable émulsion: le beurre en est
 » la partie huileuse, celle qui, par
 » l'interposition de ses parties, donne
 » le blanc mat; le fromage fait fonc-
 » tion d'un mucilage qui sert à tenir
 » la partie huileuse suspendue; en-
 » fin, le petit-lait, qui est naturelle-
 » ment transparent, est la substance
 » aqueuse qui sert d'excipient aux
 » deux autres. Le lait peut donc être
 » nommé à juste titre une émulsion
 » animale. On verra par ses proprié-
 » tés que ce nom lui convient à tous
 » égards.

» Le lait récent ment trait d'un ani-
 » mal frugivore en bonne santé, &

» nourri des aliments qui lui convien-
 » nent, ne donne dans les épreuves
 » chimiques aucune marque d'aci-
 » dité ni d'alkalinité; il a une faveur
 » douce, agréable, un peu sucrée; il
 » ne contient point de parties vola-
 » les au degré de chaleur de l'eau
 » bouillante, du moins en quantité
 » sensible, & qu'on puisse recueillir;
 » il n'a qu'une petite odeur très foi-
 » ble qui lui est particulière.

» Cette liqueur est très susceptible
 » d'altération; la moindre quantité
 » d'acide suffit pour la coaguler: lorf-
 » qu'on y mêle de l'alkali, il s'ensuit
 » aussi une espèce de coagulation;
 » mais elle est bien différente de celle
 » qu'occasionne l'acide, singulière-
 » ment à cause de l'action qu'a l'al-
 » kali sur toutes les parties du lait,
 » & notamment sur la partie buti-
 » reuse, à laquelle il donne un ca-
 » ractère savonneux.

» Le lait éprouve aussi très facile-

Proxima in communibus adipi laus est, sed maximè
suillo, apud antiquos etiam religiosus. Certe novæ nuptæ

» ment de lui-même, & sans aucune
» addition, différents changements
» remarquables. Les parties huileu-
» ses ou butyreuses de cette liqueur,
» étant spécifiquement plus légères
» que les autres, & n'y étant point,
» ou n'y étant que très peu adhéren-
» tes, se séparent du reste en grande
» partie par le simple repos, & se ras-
» semblent à la surface, précisément
» comme cela arrive aux émulsions ;
» elles y forment ce que l'on nomme
» la *crème*, qu'on recueille pour en
» faire le beurre. Indépendamment
» de cela, le lait est très susceptible
» d'éprouver de lui-même un mouve-
» ment de fermentation qui le fait
» tourner à l'acide, & qui en occa-
» sionne la coagulation.

» La coagulation du lait ne tarde
» point à procurer une séparation af-
» sez distincte de la partie caéause
» d'avec la séreuse ; & à mesure que
» cette dernière se sépare, l'autre
» prend plus de consistance. C'est
» donc par le moyen de la coagula-
» tion, qu'on obtient ces deux parties
» du lait séparées l'une de l'autre.
» Mais la manière dont se fait cette
» coagulation apporte des différences
» assez considérables dans les quali-
» tés de l'une & de l'autre : c'est pour-
» quoi on coagule le lait de différen-
» tes manières suivant les usages aux-
» quels on destine le fromage & le
» petit-lait.

» Comme l'acide qui se développe
» dans le lait, lorsqu'il se caille natu-
» rellement ; est plus que suffisant

» pour sa coagulation, & qu'il com-
» munique sa saveur tant au fromage
» qu'au petit-lait, on ne laisse point
» le lait se cailler de lui-même, ni
» pour en faire du fromage destiné
» aux aliments, ni pour en faire du
» petit-lait pour l'usage de la Méde-
» cine. Le point essentiel pour éviter
» cette acidité sensible, c'est de pren-
» dre du lait qui ne soit pas trop an-
» ciennement traité, d'y mêler exacte-
» ment la plus petite quantité d'acide
» nécessaire à la coagulation, & d'ac-
» célérer cette coagulation par un
» degré de chaleur convenable.

» La méthode ordinaire, & en mê-
» me tems la meilleure, consiste à
» délayer dans trois ou quatre cuille-
» rées d'eau environ dix-huit grains
» de présure pour deux livres de lait,
» & à la mêler dans le lait, qu'on
» place ensuite sur des cendres chau-
» des : le lait, au moyen de cette pré-
» sure, se caille plus ou moins vite,
» suivant le degré de chaleur qu'on
» lui donne. Quand on destine le
» caillé à être mangé avant que le
» petit-lait s'en soit séparé, la cha-
» leur doit être très douce, & la co-
» gulation plus lente : si l'on en veut
» faire du fromage, on peut aller un
» peu plus vite ; & aussi-tôt que le
» lait est caillé, on le coupe pour
» donner lieu à la séparation du petit-
» lait ; on le met ensuite dans des
» clayons pour le faire égoutter : en-
» fin, si c'est le petit-lait qu'on veuille
» avoir, on peut faire chauffer beau-
» coup davantage, la séparation en

Parmi les remedes communs, on fait d'abord beaucoup de cas des (59) graiffes (60), sur-tout de celle de pore; dont les Anciens faisoient même un usage plus religieux que nous; car, encore

est plus prompte; on le passe à travers une étamine.

Les parties butireuses, caséuses & séreuses du lait se trouvent d'un bord séparées par ces premières opérations; mais cette première séparation n'est qu'imparfaite. Ces trois matieres participent encore toutes les unes des autres: on parifie le beurre & le fromage ainsi qu'il est dit à leurs articles. A l'égard du petit-lait, il faut, pour l'avoir bien clair & débarrassé d'une assez grande quantité de parties de fromage qu'il contient encore, parce qu'elles n'ont point été suffisamment caillées, le clarifier en lui faisant jeter un bouillon, avec une quinzaine de grains de crème de tartre, & un blanc d'œuf qu'on y mêle bien, & le filtrer ensuite à travers le papier gris.

La présure qu'on emploie pour cailler le lait n'est autre chose qu'une matiere laiteuse qui se trouve dans le ventricule des veaux: on sale cette matiere pour la conserver; elle sent le vieux fromage & coagule le lait, parcequ'elle contient un acide suffisant, quoi qu'il ne soit pas bien sensible: c'est une espece de levain propre à la fermentation acide du lait. Il en est de même de plusieurs autres substances, telles que les fleurs de presque tous les chardons, du *gallium* qui se nomme par cette raison *caille-lait*, &c. Toutes ces matieres, qui ne paroissent

point acides, & qui ne communiquent aucune acidité sensible au lait, le font néanmoins très bien cailler, sans doute à cause d'un acide caché qu'elles contiennent.

L'opération qu'on fait pour clarifier le petit lait est nécessaire; car si l'on entreprenoit de l'éclaircir par la seule filtration après la première coagulation, il ne passeroit point, ou passeroit encore trouble, parce qu'il contient encore une quantité considérable de parties de fromage très divisées, qui lui sont adhérentes jusqu'à un certain point, & qu'il faut, en quelque sorte, cailler de nouveau, ou plus fortement, par l'ébullition avec la crème de tartre & avec le blanc d'œuf.

Il s'en faut beaucoup que le petit-lait, bien clarifié, soit un pur sèrum; il est, à la vérité, la partie la plus aqueuse du lait; mais il est chargé en même tems de tous ceux des principes du lait qui sont dissolubles dans l'eau; aussi a-t-il une saveur sensible; cette saveur devient même très marquée lorsqu'il est réduit à peu près à moitié par l'évaporation: elle est sucrée & un peu salée. Le petit-lait tient en effet en dissolution une quantité assez considérable de substance extractive de la nature des sucs sucrés; aussi est-il susceptible de fermentation spiritueuse: il est certain que les Tartares en font une boisson spiritueuse, une espece de vin.

intrantes, etiamnum solenne habent postes eo attingere.
Inveteratur duobus modis, aut cum sale, aut sincerus :

» Le petit-lait contient, outre cette
» substance sucrée fermentescible,
» plusieurs especes de sels qu'on en
» peut retirer en les faisant crySTALLISER.
» Si l'on fait évaporer à peu-près les
» trois quarts du petit lait clarifié, &
» qu'on le laisse après cela en repos
» dans un lieu frais, il s'y forme une
» certaine quantité de crySTaux un peu
» roux. C'est le vrai sel essentiel de
» lait; on le nomme aussi *sucre de lait*,
» à cause de sa faveur qui est sensible-
» ment sucrée: mais cette couleur &
» cette faveur sont étrangères à ce sel;
» elles lui viennent de la substance
» extractive que contient la liqueur
» dans laquelle il s'est crySTALLISÉ: ainsi
» en faisant bien égoutter ces crys-
» taux, les dissolvant ensuite dans de
» l'eau pure, & les faisant crySTALLISER
» une seconde fois par l'évaporation
» & le refroidissement, on les ob-
» tient beaucoup plus blancs & moins
» sucrés. On peut, en réitérant cette
» manœuvre une troisième, ou même
» une quatrième fois, si cela est né-
» cessaire, avoir ces crySTaux parfaite-
» ment blancs, & presque sans sa-
» veur; car ce sel en a très peu lors-
» qu'il est pur.

» Ce sel est d'une nature singulière;
» il est fort peu connu, parcequ'il n'a
» pas encore été examiné: on fait seu-
» lement qu'il n'est point déliquescen-
» t, & qu'il demande même beau-
» coup d'eau pour sa dissolution.
» M. Baumé annonce dans sa Phar-
» macie qu'il publiera des détails à ce
» sujet; ils ne peuvent manquer d'être
» très intéressants.

» La liqueur qui a fourni ces pre-
» miers crySTaux, en contient en-
» core qu'on peut obtenir par le mê-
» me moyen. Si après qu'on en a re-
» tiré cette seconde levée de sel de
» lait, on continue à la faire évapo-
» rer, alors il se crySTALLISE un peu de
» sel commun, & enfin l'eau mere
» qui reste, contient, à ce qu'assure
» M. Baumé dans sa Pharmacie, de
» l'alkali fixe bien caractérisé, qu'on
» obtient par conséquent sans com-
» bustion. Comme cet alkali n'est
» point du tout sensible, ni dans le
» lait, ni même dans le petit-lait,
» avant les opérations dont on vient
» de parler, il y a lieu de croire qu'il
» existe dans le lait combiné avec
» quelque matiere dont il est saturé,
» & qui s'en sépare dans ce travail.
» Tout ceci a besoin d'un examen
» ultérieur beaucoup plus ample &
» plus détaillé.

» Il est à propos de remarquer que
» le lait, & par conséquent le petit-
» lait, ne contenant aucun principe
» plus volatil que l'eau, on ne perd
» rien de ces composés, tant qu'on
» ne les expose point à un degré de
» chaleur supérieur à celui de l'eau
» bouillante: mais si l'on soumet à la
» distillation à feu nud, le résidu du
» petit-lait évaporé au bain-marie jus-
» qu'à siccité, comme l'a fait M.
» Geoffroi, on en retire d'abord du
» flegme, ensuite un esprit acide de
» couleur citrine, ensuite une huile
» assez épaisse; enfin il reste dans la
» cornue un résidu charbonneux qui
» s'humecte à l'air, à cause des sub-
» stances aujourd'hui,

aujourd'hui, les nouvelles mariées (61), en entrant dans la maison de leur époux, font une grande cérémonie de prendre de cette graisse au bout de leur doigt, & d'en mettre aux poteaux de la porte (62). La graisse de porc se rancit de deux manieres,

» tances salines avec lesquelles il est
» mêlé.

» En joignant à ce qu'on vient de
» dire du petit-lait, ce qui est exposé
» aux articles BEURRE DE LAIT &
» FROMAGE, on peut avoir des no-
» tions assez justes de la nature du
» lait. Il en résulte, pour le résumer
» en deux mots, que cette liqueur est
» un mélange d'une partie entière-
» ment huileuse non combinée, de
» la nature des huiles douces non
» volatiles & grasses, qui est le beur-
» re; d'une partie plus terreuse, con-
» tenant de l'huile combinée à-peu-
» près dans l'état mucilagineux, c'est
» le fromage; & d'une partie aqueuse
» ou séreuse, qui tient en dissolu-
» tion différents sels avec une sub-
» stance savonneuse, qui contient aussi
» une huile combinée de la même na-
» ture, & dans le même état que
» celle des sucres, c'est la séro-
» sité du lait ou le petit-lait.

» Le lait est beaucoup employé dans
» les aliments & dans la médecine; il
» est adoucissant, incrassant, rafraî-
» chissant, restaurant, cicatrisant; il
» convient dans l'âcreté des humeurs,
» telles que les dartres, les érésipe-
» les, la goutte, quand elles ne sont
» point accompagnées de fièvre, &
» dans les suppurations internes, la
» phrésie, les fièvres lentes, & le
» marasme; souvent même on y met
» les malades pour toute nourriture,
» & il produit ordinairement de bons

Tome IX.

» effets. Mais il est à remarquer que,
» quoique le lait soit un aliment, déjà
» préparé par la nature, & pour ainsi
» dire à demi digéré, il y a beaucoup
» de tempéraments qui ne peuvent
» s'en accommoder; il est très sujet
» à occasionner deux inconvénients
» contraires, c'est-à-dire, des cours
» de ventre, ou des constipations opi-
» niâtres: on y remédie, soit en le
» coupant avec de l'eau ou quelques
» médicaments appropriés, soit en
» choisissant le lait de l'animal qui
» convient le mieux au tempéram-
» ment & à la maladie auxquels on a
» affaire: car il y a quelques diffé-
» rences dans les vertus médicinales
» de lait des différents animaux. On
» a observé, par exemple, que le lait
» de chevre convient mieux aux per-
» sonnes sujettes à être dévoyées par
» le lait, que celui de vache.

» Le petit-lait n'est point employé
» comme aliment, parce qu'étant pri-
» vé des parties de beurre & de fro-
» mage, qui sont alimenteuses, il est
» beaucoup moins nourrissant que le
» lait entier; il l'est cependant un peu
» à raison de la matière sucrée qu'il
» contient: il est adoucissant & ra-
» fraîchissant, comme le lait, & on
» peut l'employer comme tel dans les
» mêmes maladies; mais il est beau-
» coup plus délayant, apéritif & laxa-
» tif: on le fait souvent servir d'exci-
» pient ou de véhicule à différentes
» sortes de médicaments.

Nnnn

tanto utilior, quanto sit vetustior. Axungiam Græci etiam appellavêre jam in voluminibus suis. Neque est occulta

» Il s'en faut beaucoup qu'on ait
 » encore sur le lait, toutes les con-
 » noissances qui sont à désirer, il reste
 » un grand nombre de recherches à
 » faire sur cette matière : car sans
 » compter le sel de lait, qu'on ne
 » connoît presque que de nom, per-
 » sonne n'a entrepris jusqu'à présent
 » d'examiner chymiquement & de
 » comparer ensemble le lait des di-
 » verses especes d'animaux, entre
 » lesquels il doit se trouver de gran-
 » des différences, ainsi qu'on l'ob-
 » serve dans les Eléments de Chymie
 » pratique : il doit s'en trouver aussi
 » beaucoup dans le lait du même ani-
 » mal, pris dans diverses circonstan-
 » ces, & sur tout eu égard à la nature
 » des aliments qu'a mangés l'animal :
 » car il est certain que le lait participe
 » beaucoup de la nature des aliments
 » qu'a pris l'animal dont il est tiré.
 » Tout le monde fait qu'en faisant
 » prendre des drogues médicamen-
 » teuses aux nourrices, leur lait prend
 » la vertu de ces médicaments, & c'est
 » un moyen que les Médecins em-
 » ploient dans les maladies des en-
 » fants à la mamelle.

» Le beurre est la partie grasse,
 » huileuse & inflammable du lait.
 » Cette especes d'huile est distribuée
 » naturellement dans toute la sub-
 » stance du lait, en molécules très pe-
 » tites, qui sont interposées entre les
 » parties caséuses & séreuses de cette
 » liqueur, entre lesquelles elles se
 » tiennent suspendues à l'aide d'une
 » très légère adhérence, mais sans
 » être dissoutes; elle est dans le mê-
 » me état où est l'huile dans les émulsions :

» c'est par cette raison, que les
 » parties butireuses contribuent à don-
 » ner au lait le même blanc mar qu'ont
 » les émulsions, & que par le repos,
 » ces mêmes parties se séparent du
 » reste de la liqueur, & viennent se
 » rassembler à sa partie supérieure,
 » où elles forment une crème.

» Tant que le beurre n'est que dans
 » l'état de crème, ses parties propres
 » ne sont point assez unies les unes
 » aux autres pour qu'il forme une
 » masse homogène, elles sont encore
 » à moitié séparées par l'interposition
 » d'une assez grande quantité de par-
 » ties séreuses & caséuses. On per-
 » sectionne le beurre, en exprimant,
 » par le moyen d'une percussion réi-
 » térée, ces parties hétérogenes d'en-
 » tre ses parties propres : alors il est
 » en une masse uniforme, d'une con-
 » sistance molle.

» Le beurre récent, & qui n'a
 » éprouvé aucune altération, n'a
 » presque point d'odeur; sa faveur est
 » très douce & agréable : il se fond à
 » une chaleur très foible, & ne laisse
 » échapper aucun de ses principes au
 » degré de l'eau bouillante. Ces pro-
 » priétés, jointes à celle qu'a le beurre
 » de ne pouvoir s'enflammer que
 » quand on lui a appliqué une cha-
 » leur bien supérieure à celle de l'eau
 » bouillante, capable de le décom-
 » poser, & de le réduire en vapeurs,
 » prouvent que la partie huileuse du
 » beurre est de la nature des hui-
 » les douces, grasses, & non vo-
 » latiles, qu'on retire de plusieurs
 » matières végétales par la seule ex-
 » pression.

ou avec du sel, ou fans nul mélange; & plus elle est vieille, plus elle est utile. Les Grecs lui ont donné depuis long-tems, dans leurs écrits, le nom d'*axunge* (63). La cause de ses propriétés

» La consistance demi-ferme qu'a
 » le beurre, est due, comme celle de
 » toutes les autres matieres huileuses
 » concretes, à une quantité assez con-
 » sidérable d'acide, qui est uni dans
 » ce composé à la partie huileuse ;
 » mais cet acide est si bien combiné,
 » qu'il n'est aucunement sensible tant
 » que le beurre est récent, & qu'il n'a
 » reçu aucune altération. Lorsque le
 » beurre vieillit, & qu'il éprouve une
 » forte de fermentation, alors cet
 » acide se développe de plus en plus ;
 » & c'est-là la cause de la rancidité
 » qu'acquiert le beurre, avec le tems,
 » comme toutes les huiles douces de
 » son espece.

» Le feu dégage aussi l'acide du
 » beurre plus promptement & plus
 » sensiblement. Si l'on expose du
 » beurre à un degré de chaleur assez
 » fort pour le faire fumer, il s'en ex-
 » hale des vapeurs d'une âcreté insup-
 » portable, qui tirent des larmes des
 » yeux, qui prennent à la gorge, &
 » qui excitent la toux, comme on l'é-
 » prouve tous les jours dans les cuisi-
 » nes où l'on fait des roux. Ces va-
 » peurs du beurre ne sont autre chose
 » que l'acide qui s'en dégage. Ce qui
 » reste du beurre, après cette opéra-
 » tion, a une saveur forte, bien diffé-
 » rente de la douceur qu'il avoit avant,
 » parceque ce qui lui reste d'acide, est
 » développé, & à demi dégagé par
 » l'action du feu. La même chose ar-
 » rive précisément lorsqu'on distille
 » du beurre dans une cornue.

» Il faut, si l'on veut décomposer

» le beurre par la distillation, lui ap-
 » pliquer un degré de chaleur bien
 » supérieur à celui de l'eau bouillan-
 » te; il s'en élève alors des vapeurs
 » acides, d'une volatilité & d'une
 » âcreté considérables. Ces vapeurs
 » sont accompagnées d'une petite por-
 » tion d'huile qui ne se fige point,
 » parceque c'est celle qui a été dé-
 » pouillée de la plus grande partie
 » de son acide; il passe ensuite une
 » seconde huile rousse, qui se fige en
 » refroidissant, & qui devient de
 » plus en plus épaisse à mesure que
 » la distillation avance; il reste enfin
 » dans la cornue une assez petite quan-
 » tité de matiere charbonneuse, qui,
 » traitée au feu à l'air libre, a une peine
 » extrême à se brûler entièrement,
 » & à se réduire en cendre.

» Si l'on soumet à une seconde dis-
 » tillation la portion d'huile figée qui
 » a passé dans le récipient, on en tire
 » encore de l'acide & de l'huile flui-
 » de : on peut ainsi la réduire toute
 » en huile fluide & en acide, en la
 » distillant un assez grand nombre de
 » fois.

» L'acide qu'on retire dans ces dis-
 » tillations est accompagné de phleg-
 » me, sur-tout dans le commence-
 » ment, & d'une portion d'huile qui
 » lui est unie, qu'il rend dissoluble
 » dans l'eau, & à laquelle il doit en
 » partie sa volatilité; c'est à cause de
 » cette huile, que l'acide a l'odeur
 » empyreumatique du beurre brûlé.

» Il y a plusieurs remarques essen-
 » tielles à faire sur cette analyse du

N n n n ij

virium causa, quoniam id animal herbarum radicibus vescitur. Itaque etiam fimo innumeri usus. Quamobrem

» beurre par la distillation, parce-
 » qu'elle présente absolument les mê-
 » mes phénomènes, que les analyses
 » de toutes les autres matières huileu-
 » ses concrètes du même genre, telles
 » que la cire, le suif, le beurre de
 » cacao, le blanc de baleine, &
 » qu'elle peut servir de modèle pour
 » la décomposition de toutes ces ma-
 » tières.

» Premièrement, il est essentiel que
 » ces distillations se fassent lente-
 » ment, & au juste degré de chaleur
 » nécessaire pour entretenir modéré-
 » ment la distillation; parceque, lors-
 » qu'on presse trop cette distillation,
 » l'acide n'a point le tems de se sépa-
 » rer, & la matière huileuse concrète
 » passe dans le récipient presque toute
 » entière, sans avoir souffert de dé-
 » composition. De quelque manière
 » qu'on s'y prenne, il passe toujours,
 » comme on l'a vu, une bonne partie
 » de cette même matière qui n'est
 » qu'à demi décomposée, & qu'on
 » est obligé de soumettre à plusieurs
 » autres distillations pour la met-
 » tre entièrement dans l'état d'huile
 » fluide.

» Secondement, quand on presse
 » trop la distillation, l'acide passe en
 » vapeurs blanches sensibles, à cause
 » de la quantité d'huile qui lui reste
 » unie: c'est par la même raison,
 » que sur la fin de la distillation, où
 » l'on est obligé de donner plus de
 » chaleur, cet acide passe toujours
 » aussi sous la forme de vapeurs blan-
 » ches.

» Troisièmement, à chaque distilla-

» tion qu'on fait du beurre on de
 » son huile figée, il y a toujours une
 » portion de cette même huile qui est
 » entièrement décomposée; aussi la
 » quantité en diminue-t-elle conti-
 » nuellement, & d'une manière sen-
 » sible.

» Cette quantité d'huile entière-
 » ment décomposée, est proportion-
 » née au phlegme, à l'acide & au ré-
 » sidu charbonneux, ou matière ter-
 » reuse phlogistique, qu'on obtient
 » à chaque distillation, & qui sont
 » les principes prochains de l'huile:
 » ceci est général pour les huiles quel-
 » conques, qu'on soumet à la distilla-
 » tion.

» On doit remarquer aussi en géné-
 » ral sur cette analyse du beurre, que
 » cette matière, quoique venant du
 » corps d'un animal, ne fournit ce-
 » pendant pas un seul atôme d'alkali
 » volatil: il en est de même de la
 » graisse des animaux; ce qui prouve
 » que ces substances ne sont point af-
 » finées aux autres substances ani-
 » males, qui fournissent toutes de
 » l'alkali volatil dans leur décompo-
 » sition, sans excepter même l'huile
 » qu'on retire de ces mêmes substan-
 » ces.

» Le beurre est d'un usage habituel
 » dans les aliments, à cause de sa
 » faveur agréable: mais il est très
 » essentiel, pour qu'il ne soit pas mal
 » sain, qu'il soit très frais, & absolu-
 » ment exempt de rancidité; comme
 » aussi qu'il ne soit, ni frit, ni roussi;
 » sans quoi, son acide, qui se déve-
 » loppe, & qui est très âcre, & même

n'est rien moins qu'occulte (64), puisque le porc mange des racines & des herbes; ce qui fait aussi que son fumier sert à une infinité d'usages. C'est pour cela que nous ne parlons ici que

» caustique, trouble la digestion, la
 » rend laborieuse, douloureuse, ex-
 » cite des rapports nidoreux & brû-
 » lants, enfin porte beaucoup d'acri-
 » monie dans le sang: il y a même
 » bien des personnes dont l'estomac
 » est délicat, qui éprouvent toutes
 » ces incommodités de la part du
 » beurre le plus frais, & du lait. Tout
 » ceci est applicable aussi à l'huile,
 » à la graisse, au chocolat, & en gé-
 » néral à toutes les matières grasses.

» Le fromage est la partie mucilagi-
 » neuse ou gélatineuse du lait. Comme
 » le lait de tous les animaux est une
 » véritable émulsion, c'est la partie
 » fromageuse de cette liqueur qui
 » sert d'intermède pour tenir la partie
 » huileuse ou butyreuse distribuée,
 » suspendue, & nageante dans la
 » sérosité: ainsi le fromage est dans
 » le lait ce que le mucilage est dans
 » les émulsions ou sucres laiteux des
 » végétaux; mais quoiqu'il ait quel-
 » ques propriétés communes avec les
 » mucilages, il en diffère aussi à plu-
 » sieurs égards, & singulièrement en
 » ce qu'il n'a pas la même viscosité ou
 » ductilité, & en ce qu'il est suscep-
 » tible de se coaguler par l'action de
 » la chaleur & des acides.

» Le lait est, comme tout le monde
 » fait, un assemblage de trois substan-
 » ces très différentes les unes des au-
 » tres, qui sont le beurre, le fromage
 » & le petit-lait; ces substances ne
 » sont, pour ainsi dire, qu'intimement
 » mêlées, sans être combinées & adhé-
 » rentes entre elles, puisqu'elles se

» séparent d'elles-mêmes les unes des
 » autres par une espèce d'analyse spon-
 » tanée. Mais cette séparation n'est
 » point entière & exacte, à moins
 » qu'on ne la procure par des moyens
 » particuliers à chacune de ces sub-
 » stances.

» Pour avoir le fromage le plus pur
 » qu'il est possible, il faut, après avoir
 » bien écrémé le lait récent, le faire
 » cailler promptement par de la pré-
 » sure ou de la crème de tartre, l'é-
 » goutter exactement de tout son pe-
 » tit-lait, & le laver ensuite à plu-
 » sieurs reprises dans beaucoup d'eau
 » très pure.

» Si, après cela, on le soumet à la
 » distillation à une chaleur graduée,
 » on n'en obtient d'abord au degré
 » de chaleur qui n'excede point celui
 » de l'eau bouillante, que du flegme
 » qui a une légère odeur de lait ou
 » de fromage, & qui ne donne aucune
 » marque d'acidité, ni d'alkalinité:
 » en poussant la chaleur plus fort, on
 » fait monter un esprit huileux &
 » salin; communément la partie sa-
 » line de cet esprit est de l'alkali vo-
 » latil; ensuite il vient une assez pe-
 » tite quantité d'huile empyreumati-
 » que d'abord fluide, & ensuite de
 » plus en plus épaisse & fétide. Il
 » monte aussi dans cette distillation de
 » l'alkali volatil concret; & enfin lorf-
 » que la cornue étant bien rouge, il
 » ne monte plus rien, il y reste une ma-
 » tière charbonneuse très abondante;
 » ce charbon est du nombre de ceux

non de alia loquimur sue, multo efficaciore fœmina, & quæ non peperit. Multo vero præstantior in apris est. *Usus*

» qui ne se brûlent qu'avec la plus
» grande difficulté.

» On voit par cette analyse du fro-
» mage, laquelle ressemble à celle de
» toutes les matieres animales, que
» cette substance est la partie du lait
» la plus animalisée; car le beurre &
» le petit-lait fournissent des princi-
» pes différens, & sur-tout beaucoup
» d'acide. Cependant il est essentiel
» d'observer qu'il peut arriver aussi
» qu'on retire de l'acide, au lieu d'al-
» kali volatil, dans la distillation du
» fromage venant des animaux frugi-
» vores, tel que celui dont il est ques-
» tion dans cet article : cela dépend,
» peut-être, de la nature des aliments
» que prennent les animaux dont est
» tiré le lait, & encore plus, sans
» doute, de leur tempérament, de
» leur disposition actuelle, & de la
» nature de leur digestion. Car, en
» général, l'état de l'acide & sa dispo-
» sition plus ou moins grande à se
» transformer en alkali volatil, sont
» très variables dans le regne animal,
» sur-tout dans les animaux qui ne
» vivent que de végétaux, & dans
» leur lait, qui est encore si voisin de
» la nature végétale.

» Cette matiere, au reste, quoique
» très intéressante, a été jusqu'à pré-
» sent fort négligée par les Chymis-
» tes. On voit dans les *Eléments de*
» Chymie-pratique une analyse du
» fromage tiré du lait de vache, & on
» ne fait mention que d'acide dans
» cette analyse; ce qui indique les
» variations qu'il peut y avoir dans la
» nature de cette matiere. Il seroit à

» souhaiter qu'on l'examinât avec au-
» tant de détail qu'elle en mérite;
» mais il faudroit pour cela faire un
» grand nombre d'expériences qui
» exigent du tems & des circonstan-
» ces favorables. On sent bien que
» cela exigeroit qu'on eût à sa portée
» un assez grand nombre de vaches
» de différens âges, qu'on pût nour-
» rir de différentes herbes & grains,
» qu'on prît le lait à différens termes
» de l'accouchement, & enfin qu'on
» réitérât les épreuves dans les diffé-
» rentes saisons ».

(59) Note de M. Guettard. » La
graisse est cette humeur huileuse qui
se dépose dans le tissu cellulaire, &
qui n'est composée que de la partie
huileuse du lait, qui se sépare du sang
dans les endroits où le mouvement du
sang est moins vif. La graisse a les
principes plus atténués que le beurre,
le beurre les a plus atténués que les
huiles végétales ».

(60) C'est à l'analyse chymique à
nous donner la véritable notion de
cette substance. Consultons donc ici
M. Macquer, guide avec qui l'on
craint peu de s'égarer.

» La graisse est une substance huileu-
» se concrète, qui se dépose en diffé-
» rentes parties du corps des animaux.
» Pour obtenir la graisse bien pure,
» on la coupe par morceaux, on la
» monde des membranes & vaisseaux
» qui lui sont mêlés : on la lave dans
» une grande quantité d'eau pure,
» pour lui enlever toute la matiere
» gélatineuse qu'elle peut contenir,
» c'est à-dire jusqu'à ce que l'eau sorte

de cette espece de porcs (65), dont la femelle fournit la meilleure graisse, & sur-tout celle qui n'a point porté, quoique la graisse du sanglier soit encore bien supérieure. On se sert

» insipide & sans couleur; après cela
 » on la fait fondre à une chaleur mo-
 » dérée dans un vaisseau propre avec
 » un peu d'eau, & on la tient ainsi
 » fondue jusqu'à ce que l'eau soit en-
 » tièrement évaporée; ce que l'on re-
 » connoît à la cessation de son bouil-
 » lonnement qui n'est dû qu'à l'eau,
 » & qui dure jusqu'à ce qu'il n'y en
 » ait plus une seule goutte. On la
 » met après cela dans un pot de
 » faïence où elle se fige; elle est alors
 » de la plus grande blancheur, propre
 » aux usages de la pharmacie, & dans
 » le degré de pureté convenable pour
 » être examinée chymiquement.

» La graisse ainsi purifiée, n'a qu'une
 » odeur extrêmement foible, qui lui
 » est particuliere, & une saveur aussi
 » très foible, & même très fade.

» Les acides minéraux présentent
 » avec la graisse les mêmes phénome-
 » nes qu'avec celles des huiles douces
 » non volatiles des végétaux qui n'ont
 » aucun caractère résineux ni gom-
 » meux, qui ne se dessechent point;
 » telles que l'huile de ben & celle
 » d'olives, & que des Chymistes
 » modernes ont nommées, à cause de
 » cela, *huiles grasses*.

» Les alkalis dissolvent aussi la
 » graisse, de même que ces sortes
 » d'huiles, & forment avec elle un
 » savon du même genre: elle ne con-
 » tient aucun principe assez volatil
 » pour s'élever au degré de chaleur
 » de l'eau bouillante: elle ne prend
 » feu que quand elle est chauffée à
 » l'air libre jusqu'au point de s'éle-

» ver en vapeurs. Enfin par la vétusté
 » elle contracte un caractère d'âcreté
 » & de rancidité.

» Lorsqu'on soumet la graisse à la
 » distillation à un degré de chaleur
 » supérieur à celui de l'eau bouillante;
 » ce qui doit se faire par conséquent
 » dans une cornue & à feu nud, il
 » en sort d'abord un flegme acide, &
 » une petite portion d'huile qui reste
 » fluide: à mesure que la distillation
 » continue, l'acide qui monte, de-
 » vient de plus en plus fort, & l'huile
 » de moins en moins tenue; en sorte
 » même qu'elle se refige dans le ré-
 » cipient. Il ne monte aucun autre
 » principe pendant toute cette distil-
 » lation; & enfin la cornue étant
 » rouge, il n'y reste qu'une quantité
 » infiniment petite de charbon du
 » genre de ceux qui ne se brûlent
 » qu'avec la plus grande difficulté.

» Si l'on soumet à une seconde
 » distillation l'huile figée qui se trouve
 » dans le récipient, on en retire en-
 » core une nouvelle quantité d'acide
 » & d'huile qui ne se fige plus; en
 » réitérant ainsi ces distillations, on
 » atténue de plus en plus l'huile de
 » la graisse: à mesure qu'on lui en-
 » leve de son acide, elle acquiert
 » une odeur de plus en plus péné-
 » trante; & on peut, à force de la
 » distiller ainsi, l'amener au point
 » d'avoir autant de volatilité que les
 » huiles essentielles, & de s'élever au
 » degré de chaleur de l'eau bouil-
 » lante.

» On voit par toutes ces propriétés

igitur axungia est ad emollienda, excalfacienda, discutienda, purgandaque. Medicorum aliqui admixto anferis

» de la graisse, qu'elle est une huile
 » douce, concrete, non volatile, ab-
 » solument analogue au beurre de
 » lait & à la cire, & qu'elle ne doit
 » sa consistance, de même que ces
 » matieres, qu'à un acide qui lui est
 » si intimément uni, qu'on ne peut
 » l'en séparer que successivement, &
 » par des distillations réitérées.

» La graisse, ainsi que toutes les
 » autres matieres huileuses de même
 » espece, ne peut être chauffée suf-
 » fisamment pour se réduire en va-
 » peurs, sans éprouver une altéra-
 » tion considérable, & même sans
 » se décomposer. Les vapeurs qui
 » s'en élèvent lorsqu'on la chauffe à
 » l'air libre, sont de même nature
 » que celles qui montent dans la dis-
 » tillation à feu nud : elles ne sont
 » que de l'acide & de l'huile atté-
 » nuée. Cet acide est d'une pénétra-
 » tion, d'une acrimonie & d'une vo-
 » latilité singulieres; il irrite & en-
 » flamme les yeux, la gorge & le
 » poumon; il fait pleurer & excite la
 » toux aussi fortement que l'acide sul-
 » fureux volatil, quoiqu'il soit d'une
 » nature bien différente.

» Lorsque la graisse est dans son
 » état naturel, & qu'elle n'a encore
 » souffert aucune altération, cet acide
 » est si bien combiné avec la partie
 » huileuse, qu'on n'apperçoit aucu-
 » nes de ses propriétés; aussi la graisse
 » bien conditionnée est-elle très dou-
 » ce, & l'on s'en sert avec beaucoup
 » de succès en médecine, comme
 » d'un grand adoucissant, sur-tout à

» l'extérieur. Mais autant cette sub-
 » stance est douce, tant qu'elle n'a
 » pas éprouvé un degré de chaleur
 » capable de la décomposer, ou
 » qu'elle est récente; autant elle de-
 » vient âcre, irritante & même cauf-
 » tique, lorsque son acide a été dé-
 » veloppé & en partie dégagé par le
 » feu & par la vérueté.

» La rancidité portée très loin;
 » change totalement, non seulement
 » les verrus de la graisse, mais même
 » plusieurs de ses propriétés essen-
 » tielles, & en particulier celle
 » qu'elle a de résister à l'action de l'es-
 » prit de vin; car ce dissolvant, qui
 » ne touche point du tout à la graisse
 » non altérée, en dissout une portion
 » lorsqu'elle a été chauffée fortement,
 » ou qu'elle est devenue très rance;
 » effet qui ne vient certainement que
 » du développement qui arrive à l'a-
 » cide de la graisse dans l'un & l'au-
 » tre cas : c'est ce qu'a fait voir
 » M. Macquer dans son Mémoire sur
 » la cause de la différente dissolubi-
 » lité des huiles dans l'esprit de vin :
 » on en parlera plus amplement au
 » mot *Huile*. M. de Machy, habile
 » Apothicaire de Paris, Chymiste
 » éclairé & très bon Observateur, a
 » fait à ce sujet une observation qui
 » est bien d'accord avec ce sentiment;
 » c'est qu'on peut enlever toute la
 » rancidité de la graisse, en la trai-
 » tant avec de l'esprit de vin : car il
 » est visible que dans ce cas, cela
 » n'arrive que parceque l'esprit de
 » vin dissout & enleve toute la por-
 » tion

donc du sain-doux pour amollir (66), échauffer, résoudre & mondifier, les plaies. Quelques Médecins recommandent d'en user pour la goutte, en y mêlant de la graisse d'oie, du suif

» tion de la graisse dont l'acide est
 » développé, c'est-à-dire toute celle
 » qui est devenue rance, tandis qu'il
 » ne touche point à la partie qui n'a
 » pas encore éprouvé cette altération.
 » Cette pratique peut donc être em-
 » ployée très utilement, pour la con-
 » servation ou le rétablissement de
 » certaines especes de graisses, d'usage
 » en médecine, mais qui sont rares,
 » & qu'on ne peut pas toujours se
 » procurer bien récentes.

» La décomposition de la graisse,
 » dont on ne retire que de l'acide,
 » de l'huile, très peu de résidu char-
 » bonneux, & pas un seul atome
 » d'alkali volatil, prouve évidem-
 » ment que cette substance, quoique
 » travaillée dans le corps des ani-
 » maux dont elle fait en quelque
 » sorte partie, n'a cependant point
 » les caractères d'une matière anima-
 » lisée; ainsi elle est dans une classe
 » à part, elle paroît devoir son ori-
 » gine à celles des parties huileuses
 » des aliments qui n'ont point pu en-
 » trer dans la composition du suc
 » nourricier; c'est par conséquent une
 » huile surabondante à la nutrition,
 » que la nature dépose & met en ré-
 » serve pour des destinations particu-
 » lières. Il y a lieu de croire qu'un
 » des grands usages de la graisse, est
 » de recevoir dans sa composition,
 » d'amortir & d'adoucir une grande
 » partie des acides provenant des ali-
 » ments, & qui sont de trop pour la
 » composition du suc nourricier dont

Tome IX.

» l'animal a besoin, ou dont la na-
 » ture n'a pas pu se débarrasser autre-
 » ment. Ce qu'il y a de certain, c'est
 » que plus les animaux sains pren-
 » nent & digèrent d'aliments surab-
 » bondants à leur nutrition & à leur
 » reproduction, & plus ils devien-
 » nent gras; de là vient que ceux qui
 » sont châtres, qui sont peu d'exer-
 » cice, ou qui sont parvenus à un
 » âge de maturité où la déperdition
 » & la production de la liqueur sémi-
 » nale sont moins grandes, & qui
 » prennent en même tems beaucoup
 » d'aliments succulents, s'engraissent
 » ordinairement beaucoup, quelque-
 » fois même excessivement.

» Quoique la graisse soit fort éloi-
 » gnée du caractère des substances
 » vraiment animales, qu'elle paroisse
 » même fort peu disposée à se chan-
 » ger en suc nourricier (car elle est
 » en général difficile à digérer; & il
 » y a bien des gens dans l'estomac
 » desquels elle se rancit de même que
 » le beurre, & à qui elle donne des
 » aigreurs considérables), il paroît cer-
 » pendant que dans certains cas elle
 » sert à la nutrition & à la réparation
 » du corps. Il est certain que les ani-
 » maux, dans la disette des aliments,
 » & dans les maladies qui mettent
 » obstacle à la digestion & à la pro-
 » duction du suc nourricier, mai-
 » grissent & se nourrissent de leur
 » propre graisse, & que dans ces cas
 » là, ceux qui sont gras résistent plus
 » long-tems que ceux qui sont très

Oooo

adipe, taurorumque sevo & ceyppo, ad podagras uti jubent. Si vero permanet dolor, cum cera, myrto, resina, pice. Sincera axungia medetur ambustus vel nive: pernionibus autem cum hordei cinere & galla pari modo. Prodest & confricatis membris; itinerumque lassitudines & fatigationes levat. Ad tussim veterem recens decoquitur quadrantis pondere in vini cyathis tribus addito melle. Vetus etiam phthisin in pilulis sumpta sanat, quæ sine sale inveterata est. Omnino enim non nisi ad ea quæ purganda sint, aut quæ non sint exulcerata, falsa petitur. Quidam quadrantes axungia & malsi in vini cyathis tribus decoquant contra phthises, quarto quoque die picem liquidam in ovo summi jubent, circumligatis lateribus, & pectoribus, & scapulis eorum qui phthisin sentiunt. Tantaque est vis, ut geni-

maigres; la graisse est alors apparemment résorbée par des vaisseaux destinés à cet usage, & transformée en suc nourricier dans les couloirs de l'animal.

Les graisses des différentes espèces d'animaux, différent en général très-peu entre elles; elles ont toutes les mêmes propriétés essentielles, elles ne varient d'une façon marquée que par la consistance: les animaux frugivores, & sur-tout les moutons, ont une graisse très-ferrme; la plupart des reptiles au contraire & des poissons, qui sont presque tous carnaciers, ont une graisse très-molle, quelques-uns même l'ont fluide.

(61) Note de M. Guettard. C'est une coutume qu'on retrouve dans tous les Auteurs qui ont parlé des cérémonies nuptiales. Voyez Brisson, de ritu

nuptiarum. De là est dérivé le mot d'*uxor*, comme si l'on disoit *unxor*. La graisse des cochons est plus douce, plus ferme, & moins âcre, étant d'un animal moins éteté.

(62) Cette cérémonie se faisoit de même avec de la graisse de loup, & son objet étoit d'écarter les forniceges ou maléfices. Le nom Latin même d'*uxor*, femme, épousée, vient originairement de cette onction. On a dit d'abord *unxor*, d'*ungere*, puis *uxor*. Festus. Voyez aussi Donat sur Terence, *Hecyr.* act. 1, sc. 2; Servius sur Virgile, *Æn.* liv. 4; Isidore, liv. 9, chap. dernier; Arnobe, liv. 3; & Brisson, de ritu nuptiali, p. 193.

(63) Dioscoride, liv. 2, chap. 3.

(64) Note de M. Guettard. Les usages de l'axonge récente sont d'être adoucissante & emolliente. De là dépendent toutes ses vertus. Ainsi elle

de marteau & du surpoint (67); & quand la douleur est tenace, de la cire, du suc de myrte, de la résine & de la poix. Le sain-doux pur & non salé, guérit toutes sortes de brûlures (68); même celles qui proviennent de la neige (69); mais pour la guérison des engelures, il faut y mêler parties égales de cendra d'orge & de noix de galle. Il est encore bon pour les éconchures, ainsi que pour dissiper la fatigue & les lassitudes des voyageurs. Pour guérir la toux invétérée, on fait cuire trois onces (70) de sain-doux récent dans trois cyathes de vin, avec du miel. Vieux même (71), quand il s'est ranci sans sel, pris en pilules, il guérit la phthisie; car, en général, on n'emploie la graisse de porc salée (72) que dans les cas où il faut purger, & lorsqu'il n'y a point d'excoération. Quelques-uns font cuire, pour la phthisie, trois onces de sain-doux & de vin miellé, dans trois cyathes de vin ordinaire, & après en avoir fait attacher des compresses aux côtés, à l'estomac, & aux épaules des malades, ils leur font prendre tous les quatre jours de la poix liquide dans un œuf. Et, telle est la force de cette graisse, qu'étant ap-

peut être utile dans les brûlures qui ne sont portées que jusqu'au point d'être érysipléateuses. La recette que Pline en compose pour les engelures, peut leur être utile, en ce que d'un côté elle est emolliente, de l'autre discutive & astringente; mais son pouvoir contre la phthisie est difficile à démontrer par l'expérience. Voyez Dioscoride, l. 2, chap. 94.

(65) Npn. de l'espèce domestique que l'on engraisse sous le toit.

(66) Dioscoride, liv. 2, chap. 94.

(67) Crasse de la laine non lavée.

(68) Confirmé par Dioscoride.

(69) Note de M. de Querbon. « De la neige ou du froid. L'œuf du froid sur les corps est extrêmement à-peu près la même que celle du feu: les

Anciens l'avoient reconnu. Le froid brûle réellement, *penetrabile frigus adurit*. Les pointes du nitre qui pénètrent les corps, laissent du moins sur la peau une impression semblable à celle du feu, & font souvent tomber les chairs: de mortification; d'où la gangrene, &c. »

(70) De la livre Romaine, qui étoit composée de douze onces.

(71) Marcellus Empiricus, l. 1, page 119: *Axungia suilla uncia tres, ex vini vetustissimi coryla una decocta, potui phthisicis data, potenter remediatur.*

(72) Le Pere Hardouin fait observer qu'au lieu de *safo purior*, on lit *gallia incipitata* dans le second manuscrit Royal & dans celui de Chiffet.

bus etiam adalligata, redeat in os sapor, eamque exspuere videantur. E sue quæ non peperit, aptissime utuntur ad cutem mulieres. Contra scabiem vero quivis, admixto jumentorum sevo, pro parte tertia, & pice, pariterque subservefactis. Sincera partus in abortum vergentes nutrit, collyrii modo subdita. Cicatrices concolores facit cerussa admixta, vel argenti spuma. At cum sulphure, unguium scabritias emendat. Medetur & capillo fluenti: & hulceribus in capite mulierum cum gallæ parte quarta: & infumata pilis oculorum. Datur & phthisicis unciatim, cum vini veteris hemina decocta, donec tres unciaè è toto restent. Aliqui & mellis exiguum adjiciunt. Panis illinitur cum calce, item furunculis duritiæque mammarum. Rupta, & convulsa, & spasmata, & luxata sanat. Clavos, & rimas, callique vitia, cum elleboro albo: parotidas, admixtâ farinâ falsamentariæ testæ: quo genere proficit & ad strumas. Pruritus & papulas in balneo perunctis tollit: alioque etiamnum modo podagricis prodest mixto oleo vetere, contrito una sarcophago lapide, & quinquefolio tuso in vino, vel cum calce, vel cum cinere. Facit & peculiare emplastrum LXXV. x. ponderi centum spumæ argenteæ mixtis, utilissimum contra inflammationes hulcerum. Adipe verrino inungi putant utile, quæque serpant, illinire cum resina. Antiqui maxime axibus vehiculorum perungendis, ad faciliorem circumactum rotarum utebantur; unde nomen: sic quoque utilis medicina, cum illa ferrugine rotarum, ad sedis vitia virili-

(73) Marcellus Empiricus, ch. 4.
 p. 490. L'hémine contenoit 60 dragmes, & par conséquent sept onces & demie.

(74) M. de Querlon observe que l'usage du vieux oil est encore tout autant d'usage chez nous, & que l'hémine devoit en faire mention de ce qu'on y avoit substitué de son temps.

pliquée, même aux genoux, le goût en revient à la bouche, enforte qu'il semble qu'on la crache. Celle qui provient d'une jeune truie qui n'a point porté, est d'un grand usage pour la peau des femmes. Toute espece de fain-doux est bonne pour la gale, en y mêlant un tiers de suif, avec de la poix, & faisant chauffer le tout ensemble. Le fain-doux pur ou non salé, employé en pessaires, & en forme de collyre, contient les foetus disposés à l'avortement. Mêlé avec de la cérusse ou avec de l'écume d'argent, il rend les cicatrices du même ton que la peau (73); avec le soufre, il guérit les envies & les crevasses des ongles. C'est encore un remede pour les cheveux qui tombent, & pour les ulceres qui viennent à la tête des femmes, en y mêlant une quatrieme partie de noix de galle. Séché à la fumée, il empêche aussi les poils des yeux de tomber. On le donne aux phthifiques par onces, cuir dans une hémine (74) de vin vieux, jusqu'à ce que le tout soit réduit à trois onces. Quelques-uns y ajoutent un peu de miel. On en fait un liniment avec de la chaux pour la guérison des maux d'aventure, pour les cloux & les durillons des mamelles. Il guérit encore les fractures, les descentes, les luxations & les spasmes. Avec l'ellébore blanc, il fait disparaître les cloux, les crevasses, les callosités; & les parotides, en y mêlant de la poudre d'un pot de terre où il y a eu long-tems des salaisons: Il est bon aussi de cette maniere pour les écrouelles. Lorsqu'on s'en frotte dans le bain, il ôte les démangeaisons & les boutons ou échauboules. On en compose un bon liniment pour la goutte, en y mêlant de vieille huile, de la farçophage en poudre & de la quintefeuille broyée dans du vin, ou avec de la chaux ou de la cendre. Il s'en fait encore une emplâtre particuliere, très bonne contre les inflammations des ulceres, en mêlant au poids de soixante & quinze deniers de fain-doux, cent deniers pesant d'écume d'argent. On dit aussi que la graisse de porc mâle fait un bon onguent pour les ulceres, & que pour ceux qui sont rongeurs, il faut y ajouter de la résine. Les Anciens faisoient un grand usage de l'axunge (75), dont on graissoit les affligés des

tasique. Et per se axungiam Medici antiqui maxime probabant renibus detractam, exemprisque venis aqua caelestifricabant crebro, decoquebantque sicill novo saepius, tum demum asservantes. Convenit salsam magis emollite, excalfacere, discutere, utilioremq̃ esse vino lotam. Masurius palmam lupino adipi dedisse Antiquos tradit. Ideo novas nuptas illo perungere postes solitas, ne quid mali medicamenti inferretur.

Quæ ratio adipis, eadem in his quæ ruminant sevi est; aliis modis, non minoris potentia. Perficitur omne exemptis venis aqua marina vel salsa lotum, mox in pita tulum, aspersa marina. Crebro postea coquitur, donec odor omnis aboleatur. Mox affiduo sole ad candorem reducitur. A renibus autem laudatissimum est. Si vero vetus revocetur ad curam, liquefieri prius jubent: mox frigida aqua lavari saepius, dein liquefacere affuso vino quàm odoratissimo. Eodemque modo iterum ac saepius coquant, donec visus eva-

(76) Axunge, d'axis, aissieu, & de l'action d'oindre, ungra. Dioscoride a grecisé ce mot, dont il fait *ἄξιον*, l. 2, c. 3, & l. 3, c. 104. Les autres Auteurs Grecs l'appellent *σταγύνη*; pinguedo porcina.

(77) Note de M. Guettard. « L'axunge mêlée avec ces parties ferrugineuses, prend un caractère tonique mêlé avec la vertu emolliente ».

(78) Dioscoride l. 2. a. *ἄξιον*, liv. 2, chap. 87: *ἄξιον τὸ πρόσφατον, ἔσθ' ὑμῖν recentem præpinguem, qualis is est qui renibus detrahitur, & in largiorem aquam caelestem quàm frigidissimam exemptis pelliculis immitto, manibusque terito, ipsam accuratè fricans, ac velat à fringens. Il se prépare également au même hite, chap. 90. ἄξιον*

σπίδος, valde confricando.

(79) Note de M. de Querlon. « Masurius Sabinus, de l'ordre équestre, célèbre Jurisconsulte du siècle d'Auguste, dont Perse, Sat. 1, fait mention. Aulu-Gelle, Macrobe & Plinè citent de lui des écrits sur le Droit Civil, des Mémoires historiques, & un ouvrage sur les triomphes des Romains ».

(80) Note de M. Guettard. « Voyez Sextus Platonius, chap. 8, de lupo, tit. 1. Mais la raison nous dicte assez ce que nous devons penser de toutes ces espèces de propriétés superstitieuses ».

(81) Sur les prétendues vertus de la graisse de loup pour chasser les ombres, les phantômes, &c. consultez Sextus Platonius, chap. 8.

voitures pour faire tourner plus aisément les roues : de là le nom qu'elle a conservé (76). Cet usage la rend encore plus utile, la rouille des roues lui donnant une vertu médicale (77) pour les maux du fondement & des parties naturelles. Les Médecins de l'antiquité (78) regardoient comme un grand remède la graisse tirée des reins de l'animal : après, en avoir ôté les veines, ils la lavoient bien dans de l'eau de pluie, & la faisoient cuire plusieurs fois dans un vaisseau de terre neuf pour la garder. Il est certain que, quand elle est salée, elle est plus mollifiante, plus chaude, plus résolutive, & qu'elle est encore plus utile étant lavée dans du vin. *Mafurius* (79) écrit que les Anciens donnoient la palme à la graisse de loup (80), & que c'est par cette raison que les nouvelles mariées étoient dans l'usage d'en mettre à la porte de la maison qu'elles alloient habiter, pour en détourner les maléfices (81).

Le suif des animaux qui ruminent n'est pas d'un moindre usage que la graisse de porc, quoiqu'on l'emploie différemment, & n'a pas moins de vertus. Pour préparer toute espèce de suif (82), on en ôte les veines & les fibres; on le lave dans de l'eau de mer, ou dans une eau salée, & on le pile dans un mortier en y versant de l'eau marine. On le fait cuire ensuite plusieurs fois jusqu'à ce qu'il n'ait plus aucune odeur, puis on le fait blanchir au soleil. C'est toujours le suif des reins qui est le plus estimé. Quand on veut employer de vieux suif en médicament, il faut auparavant le faire fondre (83), le laver plusieurs fois dans de l'eau froide, & le fondre ensuite de nouveau, en l'arrosant du meilleur vin, de celui qui a le plus de parfum. On le fait cuire & recuire de cette manière, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus au-

(82) Ceci est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 2, chap. 89 : *Kai ra Boia di sataroc, &c. : Bubulo quòque sévo renibus maxime detractò eximenda pellicula, ipsumquè aqua marina ex alto petira eluendum: mox in pitam*

conjectum diligenter tundendum aspersa maris aqua, &c.

(83) Dioscoride prescrit la même préparation pour le suif récent, liv. 2, chap. 90.

nescat. Multi privatim sic taurorum, leonumque, ac pantherarum, & camelorum pingua curari jubent. Usus dicitur suis locis.

Communis & ratio medullarum est. Omnes molliunt, explent, sicant, excalfaciunt. Laudatissima cervina, mox vitulina, dein hircina, & caprina. Curantur ante autumnum recentes lotæ, fictaræque in umbra: per cribrum dein liquatæ, per lintea exprimuntur, ac reponuntur in fictili, locis frigidis.

Inter omnia autem communia animalium vel præstantissimi effectus fel est. Vis ejus excalfacere, mordere, scindere, extrahere, discutere. Minorum animalium subtilius intelligitur, & ideo ad oculorum medicamenta utilius existimatur. Taurino præcipua potentia, etiam in ære pellibus-

(84) Dioscoride, liv. 2, chap. 90.

(85) Note de M. Guettard. « La moëlle n'est qu'une graisse plus atténuée dont les parties sont & plus fines & plus actives; aussi en fait on plus d'usage que des autres graisses. Elles amollissent comme toutes les huiles: elles bouchent & obstruent les pores, & par ce moyen peuvent être regardées comme capables de remplir. Enfin, si elles séjournent sur la partie, elles sont capables d'échauffer. Voyez Dioscoride, liv. 2, chap. 95 ».

(86) Dioscoride, liv. 2, chap. 95. *ἅπαντες δὲ, &c. Omnes porro medulla molliunt, rarefaciunt, ad curationem faciunt; & hulcera explent.*

(87) Dioscoride, *ibid.* Galien, l. 11, de *Fac. Simp. Med.* chap. 1, p. 302.

(88) On la tire, après la curée, des gros os des cuisses & de ceux des épaules de la bête. *Traité de Venérie d'Ant. Gasset de la Briffardiere.*

(89) Note de M. Guettard. « On la vante encore beaucoup aujourd'hui pour adoucir les douleurs lymphatiques tombées sur les parties nerveuses. Comme cet animal est fort exercé & se prend ordinairement à la course, peut-être sa graisse a-t-elle quelque chose de plus pénétrant que celle des autres animaux. Dioscoride, *loc. citat.* Galien, liv. 11, de *Fac. Simp. Med.* chap. 1, p. 302 ».

(90) Dioscoride, *ibid.*

(91) Dioscoride, *ibid.*

(92) Note de M. Guettard. « Le fiel ou la bile est une liqueur séparée dans le foie, conduite d'un côté dans la vésicule du fiel où elle séjourné, de l'autre dans les intestins dans lesquels elle est un des instruments du changement des aliments en notre propre substance. La bile est une liqueur savonneuse, qui contient le savon le plus parfait qui soit dans le corps, cune

cune odeur de graisse. Plusieurs Praticiens (84) recommandent en particulier de préparer ainsi les graisses des bœufs, des lions, des pantheres & des chameaux : nous parlerons en tems & lieu de leurs divers usages.

On fait encore communément usage des moëllles (85), qui toutes sont émollientes (86), dessicatives, échauffantes, & remplissent les trous des ulcères. La moëlle la plus estimée (87), est celle (88) de cerf (89); puis celle de veau, ensuite celle de bouc & de chevre. On les prépare avant l'automne (90), en les lavant, lorsqu'elles sont récentes, & en les faisant sécher à l'ombre. Après les avoir passées au tamis (91), on les exprime par des linges, & on les met en réserve dans des pots de terre, en lieux froids.

Parmi tous les remèdes tirés communément des animaux, le fiel a des propriétés admirables (92). Il a (93) la vertu d'échauffer (94), de pénétrer, de diviser, d'attirer, de résoudre. Celui des plus petits animaux passe pour le plus pénétrant (95), & c'est pour cela qu'il est regardé comme un remède plus propre aux yeux. Le fiel de taureau (ou de bœuf) est (96) le plus puissant (97). On s'en sert même de mordant pour dorer le cuivre

qui en a quelqu'une des qualités irritantes, & qui agit sur les corps étrangers que nous voulons réduire en substance nutritive, en les divisant, & en unissant leurs parties étrangères entre elles, assez du moins pour en faire une émulsion ».

(93) Dioscoride, *ibid.*

(94) Note de M. Guettard. « On sent assez que toutes les qualités que Pline donne ici à la bile, dépendent de sa nature & de ses qualités ».

(95) Note de M. Guettard. « L'expérience n'a pas confirmé cette propriété dont Pline nous parle; en général, on emploie le plus commu-

Tome IX.

nément en médecine le bézoar oriental, qui n'est que le fiel endurci d'une espèce de chevre Persienne, & le fiel de bœuf ».

(96) Note de M. Guettard. « La façon dont la bile peut servir dans les teintures, est de l'employer elle-même pour donner la couleur jaune, ou de s'en servir comme d'un savonneux, qui sert de moyen d'union entre les parties de la couleur, & les étoffes qui par elles mêmes sont grasses ».

(97) Dioscoride, *ibid.* le préfère à celui de bélier, de bouc, de porc & d'ours, pour l'usage de la médecine.

Pppp

que colore aureo ducendis. Omne autem curatur recens præligato ore lino crasso; demissum in ferventem aquam semihora, mox siccatum sine sole, atque in melle conditum. Damnatur equinum, tantum inter venena: ideo Flamini sacrorum equum tangere non licet, cum Romæ publicis sacris equus etiam immoletur.

Quin & sanguis eorum septicam vim habet. Item equarum, præterquam virginum, erodit, emarginat hulcera. Taurinus quidem recens inter venena est, excepta Ægira. Ibi enim sacerdos terræ vaticinatura, tauri sanguinem bibit prius quam in specum descendat. Tantum potest sympathia illa, de qua loquimur, ut aliquando religione, aut loco fiat. Drusus Tribunus plebei traditur caprinum bibisse, cum pallore & invidia veneni sibi dati insimulare Q. Cæpionem inimicum vellet. Hircorum sanguini tanta

(98) Dioscoride, *ibid.*

(99) Festus & Aulu Gelle, liv. 10, chap. 15, en donnent une autre raison. Il étoit défendu, dit le premier, au Flamine de monter à cheval, de crainte qu'en s'écartant trop de Rome, il ne négligeât les choses sacrées.

(100) Festus observe qu'on sacrifioit tous les ans, dans le champ de Mars, au Dieu de la guerre, un cheval qui s'appelloit l'*Octobre*, du nom du huitième mois, dont les Ides étoient marquées pour ce sacrifice. C'étoit aussi l'usage en Perse :

Placat equo Persis radiis Hyperiona cinctum,
Ne detur celeri victima tarda Deo.

Ovid. *Fest.* l. 1.

(101) Note de M. Guettard. » On immoloit à Rome un cheval au Dieu Mars dans le mois d'Octobre : on en

immoloit un autre au mois de Décembre, au même Dieu, le jour des Ides. On immoloit encore un cheval aux Ides d'Octobre, pour remercier les Dieux de l'heureuse récolte des fruits. Les Perses immoloient aussi un cheval au Soleil. Voyez Ovide, *in Fastis*, liv. 1, v. 385. Voyez Festus & Plutarque, *in Quest. Rom.* »

(102) Note de M. Guettard. » Dioscoride parle de cette propriété, liv. 2, chap. 97. L'expérience ne paroît pas l'avoir beaucoup confirmé; d'ailleurs cette propriété ne peut être que très foible dans un liquide nécessaire à la vie de ces animaux. Dioscoride parle aussi de la qualité vénéneuse du sang de taureau ».

(103) Dioscoride, liv. 2, chap. 97.

(104) Voyez Dioscoride, *in Alex.* chap. 25.

ou l'airain & les peaux. Tout fiel se prépare récent de cette manière. On lie (98) l'orifice de la membrane ou de la poche qui le contient, avec de gros fil; on le met tremper pendant une demi-heure dans l'eau bouillante; puis on le fait sécher à l'ombre, & on le garde dans du miel. Le fiel du cheval est rejeté, ou n'est employé que dans les poisons. C'est pour cela qu'il n'est point permis au Flamme ou Prêtre de Jupiter, de toucher seulement un cheval (99), quoiqu'on immole (100) cet animal à Rome dans les sacrifices publics (101).

Le sang (102) de cheval est un sceptique ou putrifiant (103). Celui de cavalle, à moins qu'il ne vienne d'une jeune bête qui n'ait point encore été faillie, ronge le bord des ulcères & les élargit. Le sang de taureau récent est par-tout un poison (104), si ce n'est à *Ægira* (105). Car en ce lieu la Prêtresse de la Déesse de la Terre, que nous nommons *Ops*, lorsqu'elle va rendre quelque oracle, avant de descendre dans la caverne, boit du sang de taureau. Telle est la force de la sympathie dont nous parlons, qu'elle est produite quelquefois par la religion ou par la nature du lieu (106). On rapporte que *Drusus* (107), Tribun du Peuple, voulant charger *Quintus Cépion*, son ennemi, de l'avoir empoisonné, & d'avoir causé la pâleur qui lui restoit au visage, but du sang de chevre (108). Le sang de bouc a une telle force (109), qu'il n'y a

(105) Note de M. de Querlon. « *Ægira*, ville de l'Achaïe dans le Péloponèse, ou entre le péloponèse & l'Étolie, aujourd'hui *Scolocastri*, ville de la Morée.

(106) Ou, suivant l'interprétation du Pere Hardouin : « Telle est quelquefois la force de la Religion ou du lieu, qu'elle fait naître de la sympathie entre des choses très opposées, en sorte que les poisons mêmes ne font alors aucun mal ».

(107) Note de M. Guettard. « Au-

relius victor rapporte que *Drusus* but du sang de chevre, pour pouvoir, à la faveur de la pâleur de son visage, prétexter une incommodité qui l'empêchât de descendre à la demande des Latins, qui croyoient pouvoir, par son moyen, obtenir le droit de bourgeoisie. Nous n'avons pas d'expérience qui confirme cette propriété du sang de chevre.

(108) Voyez sur ce fait *Aurelius Victor*, chap. 66.

(109) Note de M. Guettard. « Nous

vis est, ut ferramentorum subtilitas non aliter acrius induretur, scabritia poliatur vehementius, quam lima. Non igitur & sanguis animalium inter communia dici potest, & ideo quisque dicetur effectibus.

Digeremus enim in mala singula usus, plurimumque contra serpentes. Exitio his esse cervos nemo ignorat, ut si quæ sunt, extractas cavernis mandentes. Nec vero ipsi spirantesque tantum adversantur, sed membratim quoque. Fugari eas nidore cornus eorum si uratur, dictum est: at è summo guttore ustis ossibus, congregari dicuntur. Pelles ejusdem animalis substratæ, securos præstant ab eo metu fomnos. Coagulum quoque ex aceto potum ab ictu: & si omnino tractatum sit, eo die non ferit serpens. Testes quoque ejus inveterati, vel genitale maris, salutariter dantur in vino: item venter, quem centipellionem vocant. Fugiunt & omnino dentem cervi habentes, aut medulla perunctos, sevoe cervi, aut vituli. 2. Summis autem remediis præfertur hinnulei coagulum, matris utero exsecti, ut indicavimus. Sanguine quoque cervino, si una urantur

ne savons rien de particulier sur le sang de bouc; mais tous les sangs des animaux ont cette propriété moins grande que Pline ne nous l'énonce ici par la quantité de phlogistique qu'ils fournissent au fer. Il est dans la médecine un fameux sang de bouquetin, recommandé par Vanhelmont comme un grand sudorifique; mais dont les effets ne font pas bien sur. N. B. M. Guertard me permettra d'observer que j'ai vu un Médecin l'employer avec succès dans le traitement des fleurs blanches.

(110) Sextus Platonius, c. 1, de cervo. num. 13: In cervinâ pelle si jacueris,

nullus ad hominem serpens accedit. On lit la même chose chez Dioscoride, liv. 2, chap. 94; ainsi que chez Quintus Serenus, chap. 47, de serpentium moribus excludendis, p. 155:

Discendum & quæ sit præcox medicina timentî:

Cautio namque potest dros prævertère morfus;

Si tu cervinâ per noctem in pelle quiesces,

Alit genere ex ipso dentem portabis amicum.

(111) Note de M. de Querlon. « On dit, en terme de vénerie, non la peau, mais la nappa du cerf ».

(112) La présure.

(113) Note de M. de Querlon.

point de meilleure trempe pour le fer, & qu'il se polit mieux avec la rouille produite par ce sang qu'avec la lime. Le sang des animaux ne pouvant donc être regardé comme un remède général, il faut parler séparément des propriétés de chaque espèce.

Nous déduirons les divers usages du sang animal, selon l'ordre des maladies auxquelles il s'applique, & principalement contre les serpents. Personne n'ignore que les cerfs sont les destructeurs de ces reptiles, & qu'ils les tirent de leurs repaires ou de leurs trous pour les dévorer. Et ce n'est point seulement tout l'animal vivant, bien entier, qui fait tant de mal au serpents : ses membres ont séparément la même vertu. On dit qu'en brûlant le bois du cerf, son odeur seule les fait fuir; mais qu'au contraire l'odeur des os supérieurs du gosier de l'animal les fait rassembler. On dort en sûreté sur (110) des peaux de cerf (111), sans craindre que ces reptiles en approchent. Quand on a été piqué d'un serpent, le *coagulum* (112) du même animal, bu dans du vinaigre, empêche l'effet du venin, & si l'on en a seulement touché, on est à l'abri pour ce jour-là de pareilles morsures. On fait prendre utilement dans du vin les testicules ou le nerf du cerf (113) desséchés, comme aussi l'estomac nommé *centipellio* (114). Les serpents fuient (114*) encore ceux qui portent sur eux une dent de cerf, & ceux qui sont frottés de moëlle ou de graisse (115) de cerf, ou même de veau. On préfère aux plus grands remèdes le *coagulum* ou caillé d'un faon tiré d'une biche dont on a ouvert le ventre, comme nous avons dit (116). On dit que le sang du

» Ou, en termes de venerie, les *dinziers* & le *viric*. Voyez, sur leur usage en médecine, Nicandre, in *Theriac*. p. 43, Dioscoride, liv. 2, chap. 43, Sextus Plonicus, ch. 1, num. 15 »

(114) Note de M. de Querlon.
» C'est ce qu'on nomme *la double*. On fait que tous les animaux ruminants ont deux estomacs ».

(114*) Quintus Serenus, *ibid*.

(115) Cette graisse se nomme *venaison*. Dioscoride attribue aussi la même propriété de faire fuir les serpents, à la graisse de l'éléphant. Dioscoride, liv. 2, chap. 94.

(116) Au livre 8.

dracontion, & cunilago, & anchusa lentisci ligno, contrahi serpentes tradunt. Dissipari deinde, si sanguine de-tracto adjiciatur pyrethrum. 3. Invenio apud auctores Græcos animal cervo minus, & pilo demum simile, quod ophion vocaretur. Sardiniam id tantum ferre solitam. Hoc interiisse arbitror, & ideo medicinas ex eo omitto.

Medicinæ de apro & capris, & equis feris, & remedia ex bestiis contra omnes morbos.

CAPUT
IO.

4. APRI quoque cerebrum contra eas laudatur cum sanguine. Jecur etiam inveteratum cum ruta potum ex vino. Item adeps, cum melle resinaque. Simili modo verinum jecur, & fellis duntaxat fibra, x. quatuor pondere, vel cerebrum in vino potum. 5. Caprarum cornu vel pilis

(117) Note de M. Guettard. « C'est un arbuscule qui produit le mastiche : ce bois est corroborant & stomachique ».

(118) Note de M. Guettard. « Le *dracontium* ou *dracunculus polyphyllos* est une plante qui est fort connue des Botanistes, qui contient un sel âcre, volatil, qui est apéritive, incisive, & par la qualité du sel qu'elle contient, anti-scorbutique ».

(119) M. de Querlon traduit *la serpentaire*.

(120) M. de Querlon traduit *l'origan sauvage*.

(121) Note de M. Guettard. « La *cunilago*, selon les Botanistes, est l'origan de nos boutiques ».

(122) M. de Querlon traduit *orca-nette*.

(123) Note de M. Guettard. « L'*anchusa*, ou *alkanna*, ou *ligustrum ægyptiacum* est une plante dont la racine a la propriété de former une teinture rouge : aussi l'appelle-t-on *buglossa rubra*, à cause de l'analogie qu'elle a avec cette plante. C'est un léger apéritif qui a quelque astriction ».

(124) Note de M. Guettard. « La pyrethre, ou racine salivaire, est une plante fort connue dont on distingue deux espèces, l'une d'Italie & l'autre d'Allemagne. Ses parties sont aromatiques & volatiles : elle contient des parties fort âcres qui augmentent l'évacuation de la salive ».

(125) Les Latins nommoient cette plante *salibaris*; nous la nommons *piet d'Alexandre*. Voyez sa figure chez Lobel, *in Observ.* p. 447.

(126) Note de M. de Querlon.

cerf, brûlé au feu du bois de lentisque (117) avec du (118) *dracontion* (119), de la (120) *cunilaga* (121) & de (122) l'*anchusa* (123), fait rassembler les serpents, & qu'ils se séparent ensuite, si ôtant le sang du feu, on y met de la (124) pyrethre (125). Je trouve dans les Auteurs Grecs un animal inférieur en grandeur, mais tout semblable au cerf par le poil, qu'ils nommoient *ophios*, mais qui ne se trouvoit que dans la Sardaigne (126). Je crois que la race en est éteinte (127); c'est pourquoi je ne dirai rien des remèdes qu'on en tiroit.

Remèdes qui se tirent du sanglier, des chevres & chevaux sauvages : remèdes tirés des bêtes contre toutes sortes de maux.

LA cervelle & le sang du sanglier sont encore en réputation d'avoir la même vertu contre les serpents (1), comme aussi le foie de cet animal, desséché & bu dans du vin avec le suc de la rue, & sa graisse mêlée avec du miel & de la résine. On attribue les mêmes propriétés, tant au foie du cochon, & à la seule fibre de son fiel, pris ensemble au poids de quatre deniers, qu'à sa cervelle avalée dans du vin. On dit aussi qu'on chasse les serpents,

» Des Naturalistes croient que c'est le *musnon* dont il est parlé au liv. 8 ».

(127) Le Pere Hardouin ne croit pas qu'aucune espèce d'animaux puisse être entièrement détruite, *parceque*, dit-il, Dieu, l'auteur de la nature, pourvoit à sa perpétuité. Il en est peut-être de l'*ophios*, comme de bien d'autres animaux qu'on ne reconnoît plus aujourd'hui, par les descriptions peu fidèles que les Anciens nous en ont laissées. L'ignorance, la distraction, la peur & l'esprit d'exagération (qui patoit assez naturel à l'homme) ont

empêché par-tout de porter la connoissance des animaux aussi loin qu'elle auroit dû s'étendre. Cependant nous ne croyons pas impossible qu'il n'ait entièrement disparu de dessus la terre quelques races d'animaux & de plantes, comme il a disparu des Nations entières dont on ne trouve aucun vestiges.

(1) Sextus Plonicus, chap. 7, de *Apro*, tit. 3, emploie, à la guérison des morsures de serpents, la cervelle de sanglier, broyée, & appliquée en cataplasme.

accensis, fugari serpentes dicunt, cineremque è cornu potum vel illitum contra ictus Valere : item lactis haustus cum uva taminia, vel urinæ cum aceto scillite : caseum caprinum cum origano impositum, vel sebum cum cera. Millia præterea remedium ex eo animali demonstrantur, sicut apparebit : quod equidem miror, cum feбри negetur carere. Amplior potentia feris ejusdem generis, quod numerosissimum esse diximus. Alia vero & hircis. Democritus etiamnum effectus ejus auget, qui singularis natus sit. Fimo quoque caprarum in aceto decocto illini ictus serpentium placet, & recentis cinere in vino : atque in totum difficilius se recolligentes à serpentium ictu, in capribus optime convalescunt. Qui efficacius volunt mederi, occisæ capræ alvum dissectam cum fimo intus reperto statim illigant. Alii carnem recentem hœdorum pilo suffiunt, eodemque nidore fugant serpentes. Utuntur & pelle eorum recente ad plagas, carne & fimo equi in agro pasti, coagulo leporis ex aceto, contraque scorpionem & murem araneum. Aiunt autem non feriri leporis coagulo perunctos. A scorpione

(2) Sextus Platonius, chap. 5, de capro & capra, tit. 3 : *Ad serpentis morsum : pulverem de cornu capræ, & ejus lac cum origano, & vini cyathis tribus bibat, venenum excutit.*

(3) Note de M. de Querlon. « Espece de raisin sauvage venant dans les bois ».

(4) Comme on l'a observé au liv. 8.

(5) Comme les chevreuils, les bouquetins, &c.

(6) Note de M. Guettard. « Il n'est pas douteux que le fumier de chevre

ne contienne beaucoup de parties de sel volatil, & l'odeur que ces animaux exhalent est une preuve de la quantité qu'ils en contiennent. La morsure de la vipère se guérissant efficacement par l'action du sel volatil, ces lieux renfermés & chauds, qui en contiennent beaucoup, peuvent aider l'exclusion & la correction de ce venin ».

(7) Nicandre, in Theriac. p. 67,

(8) Habdarrahman l'Egyptien, chapitre 9, p. 68 : *Hædi statim atque excoriatur, si pellis accipis particulam, eamque morsui serpentium applicabis,*

en

en brûlant de la corne ou des poils de chevre (2), & que la cendre de cette corne, en breuvage ou en liniment, est souveraine pour les morsures; qu'elles se guérissent pareillement en avalant du lait avec de la *taminia* (3), ou de l'urine avec du vinaigre scillitique; ainsi qu'en y appliquant du fromage de chevre avec de l'origan, ou du suif avec de la cire. On indique encore, comme on le verra, une infinité d'autres remedes tirés du même animal (de la chevre), ce qui m'étonne d'autant plus que la chevre, à ce qu'on prétend n'est jamais sans fièvre (4). Les bêtes sauvages de la même espece (5), qui est très nombreuse, comme nous l'avons observé, ont encore bien plus de propriétés, & les boucs en ont de particulieres. Démocrite en attribue davantage à l'animal dont la mere n'a porté que lui. On recommande de frotter les morsures des serpents avec des crottes de chevre bouillies dans du vinaigre (6), & de la cendre des mêmes crottes fraîches dans du vin. Enfin, ceux qui ont de la peine à reprendre leurs esprits après avoir été mordus des serpents, se rétablissent à merveille dans les étables à chevres: ceux qui veulent encore être mieux guéris (7), attachent sur-le-champ à leur plaie les intestins d'une chevre que l'on tue exprès pour cela, avec les excréments qui s'y trouvent: d'autres font brûler de la chair fraîche de chevreau avec le poil, & par cette fumigation, chassent les serpents. On applique encore, tant sur les plaies faites par ces reptiles, que sur la piquure des scorpions & de la musaraigne, de la peau récente de chevreau (8), ainsi que de la chair & des crottes d'un cheval nourri dans les champs, ou l'on fait prendre dans du vinaigre du *coagulum* de lievre (9); on dit même que ceux qui sont frottés de cette présure de lievre, sont à l'abri de toutes ces piquures venimeuses. Pour ceux qui ont été piqués par un scor-

educetur venenum, & curabitur patiens.

(9) Dioscoride, liv. 2, chap. 21, fait pareillement boire ce *coagulum* dans du vinaigre. Sextus Plonicus,

chap. 2, tit. 16, le fait boire dans du vin. L'Auteur du livre *Kiranidum Kirani* l'applique avec le *propolis* des ruches, liv. 2, p. 86.

percussis, fimum capræ efficacius cum aceto decoctum auxiliatur : lardum jusque decocti potum his, qui buprestim hauserint.

6. Quinetiam si quis asino in aurem percussus à scorpione se dicat, transire malum protinus tradunt : venenataque omnia accenso ejus pulmone fugere. Et fimo vituli suffiri percussos à scorpione prodest.

1. Canis rabiosi morfu facta vulnera circumcidunt ad vivas usque partes quidam, carnemque vituli admovent, & jus ex eodem carnis decoctæ dant potui, aut axungiam cum calce tufam.

2. Hirci jecore imposito né tentari quidem aquæ metu affirmant.

3. Laudant & capræ fimum ex vino illitum : melis, & cuculi, & hirundinis decoctum & potum. Ad reliquos bestiarum morsus caprinum caseum ficcum cum origano imponunt, & bibi jubent : ad hominis morsus carnem bubulam coctam ; efficacius vituli, si non ante quintum diem solvant.

Veneficiis rostrum lupi resistere inveteratum aiunt, ob idque villarum portis præfigunt. Hoc idem præstare & pellicis è cervice solida existimatur : quippe tanta vis est anima-

(10) Scribonius Largus, *Compos.* 190 : *Ad buprestim : adjuvantur item passio plurimum, & lacte muliebri, & jure suillo pingui accepto, &c.*

(11) L'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, p. 90, ajoute que l'âne meurt.

(12) Habdarrahman l'Égyptien, c. 9, p. 68 : *Capri fimum cum aliqua parte seminis raparum applicatus morsui canis*

rabidi, proderit non parum, & sanabitur etiam.

(13) Quintus Serenus :

Ad cunctos autem morsus, idusque minorum, Caseus aptus erit fime de lacte capelle : Cumque hoc absumi debeat origanus herba. Hæc duo mirificis curabunt ista medelis.

(14) Note de M. Guertard. » Quin-

pion, le meilleur remède est la crotte de chevre bouillie dans du vinaigre, & ceux qui ont avalé une cantharide, sont guéris en bnvant du lard & du bouillon de chair de porc (10).

On prétend de plus que, si quelqu'un dit dans l'oreille à un âne qu'il a été piqué par un scorpion, le mal passe aussi-tôt (11), & qu'en brûlant le poumon de cet animal, on fait fuir toutes les bêtes venimeuses. Il est bon aussi de parfumer ceux qui ont été mordus d'un scorpion, avec de la fiente de veau.

Quelques Praticiens coupent jusqu'au vif autour des blessures faites par la morsure d'un chien enragé, & y appliquent de la chair de veau. Après cette scarification, ils font boire au malade du bouillon de veau, ou lui font avaler du sain-doux amalgamé avec de la chaux.

On assure qu'en appliquant sur les mêmes plaies le foie d'un bouc, on n'éprouve pas la moindre horreur de l'eau.

On recommande encore de les frotter de crottes de chevres délayées dans du vin (12); comme aussi de faire cuire ensemble une fouine ou un blaireau, un coucou & une hirondelle, & d'en boire le suc. Pour les morsures d'une autre espece, faites par les bêtes (13), on fait appliquer sur la plaie du fromage de chevre sec (14), avec de l'origan, & l'on en fait boire au malade. Les morsures humaines se guérissent par l'application d'une tranche de beuf cuit (15), & si, avant le cinquième jour, il n'y a pas de suppuration, on emploie plus efficacement la chair de veau.

On dit que le masque d'un loup, séché, rend les maléfices sans effet, c'est pour cela qu'on en attache aux portes des maisons de la campagne. La peau de la tête entière passe aussi pour avoir la même vertu (16) : car l'influence de cet animal est d'une

tus Serenus pense comme Pline; mais on ne voit pas que l'expérience ou la raison vienne beaucoup à l'appui de ces prétendues vertus du fromage fait de lait de chevre ».

(15) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 52.

(16) Deux manuscrits de marque portent à *cervice solidâ manica existimatur.*

lis, præter ea quæ retulimus, ut vestigia ejus calcata equis afferant torporem.

Iis qui argentum vivum biberint, lardum remedio est. Asinino lacte potio venena restinguntur, peculiariter si hyoscyamum potum sit, aut viscum, aut cicuta, aut lepus marinus, aut opocarpalum, aut pharicon, aut dorycnium, & si coagulum alicui nocuerit : nam id quoque venenum est prima lactis coagulatione. Multos ejus & alios usus dicemus : sed meminisse oportebit recenti utendum, aut non multo postea tepéfacto ; nullum enim celerius evanescit. Ossa quoque asini confracta & decocta, contra leporis marini venenum dantur. Omnia eadem onagris efficaciora.

(17) Note de M. Guettard. » L'on raconte encore aujourd'hui qu'un intestin de loup, jetté entre les jambes d'un cheval, l'empêche d'avancer ; mais cette propriété est fabuleuse : ce n'est pas que le peu d'esprit recteur qui peut s'être attaché à la terre, & qui conduit l'odorat des chiens, ne puisse avoir quelques vertus, mais il faut au moins que l'expérience les confirme ».

(18) Au livre 8.

(19) Note de M. Guettard. » On ne peut pas indiquer de contre-poison plus sûr contre tous les venins dont les parties âcres produisent une érosion manifeste ».

(20) Scribonius Largus, *Compos.* 181 : *Ad altercum sive hyoscyamum : adjuvantur lacte potio asinino quamplurimo : vel quotibet alio recenti per se, vel decocto, &c.*

(20*) Note de M. Guettard. » La jusquiame, *hyoscaymum*, est une plante stupéfiante qui trouble la raison ; elle

agit par les parties volatiles, & cause des vomissements comme presque toutes les plantes assoupissantes. Le lait d'ânesse n'est pas le contre-poison le plus sûr contre son activité ; mais les acides & les autres remèdes proposés contre l'*opium*.

(21) Note de M. Guettard. » Je ne vois pas comment cette plante peut être mise au nombre des poisons. C'est une plante qui ne paroît avoir que des propriétés émollientes, & qu'on compte entre les anti-spasmodiques.

(21*) Scribonius Largus, *Compos.* 179.

(22) Note de M. Guettard. » Voy. Dioscoride, *Alexipharm.* 30. Quand on a pris ce poison, l'haleine sent l'odeur de poisson pourri : on sent une douleur de ventre, on a une suppression d'urine, & la sueur a une odeur très fétide ; enfin les vomissements sont bilieux & sanglants ».

(22*) Note de M. Guettard. » C'est un suc soporatif. Galien, liv. 1, &c

telle force (17), que, sans compter ce que nous en avons dit (18), les chevaux, en marchant sur ses traces, éprouvent un engourdissement ou une roideur qui les arrête.

Quand on a avalé du vif-argent, le remède est de boire du lard fondu. On éteint l'activité des poisons, en buvant du (19) lait d'ânesse (20), & particulièrement quand on a bu du suc de jusquiame (20*) ou de (21) ciguë (21*), on avale de la glu, du lievre marin (22), ou de (22*) l'*opocarpathe* (23), ou du (23*) *pharicon* (24), ou du *dorycnion* (24*); ou quand du lait s'est caillé dans l'estomac: car la première fois que le lait se coagule chez nous (24**), c'est un vrai poison (25). Nous marquerons bien d'autres usages du lait; mais il faut bien se souvenir qu'on doit toujours prendre du lait récent, ou chauffé peu de tems après avoir été tiré; car c'est celui qui s'évente le plutôt. On fait prendre aussi, contre le venin du lievre marin, des os d'âne concassés & bouillis: ceux des ânes sauvages

Comp. sec. locos, dit qu'on trouve souvent l'*opocarpathon* auprès de la meilleure myrrhe, & qu'on y est souvent trompé. L'étymologie semble nous marquer un suc; mais on ignore ce que c'est que le *carpathon* *.

(23) C'est le chevrefeuille, selon M. Adanson. Ce suc, suivant Galien, liv. 1, de *Antid.* avoit l'odeur de la myrrhe & devenoit un poison, apparemment par la préparation.

(23*) Note de M. Guettard. » Galien, liv. 2, de *antidotis*; Nicandre, de *Theriac.*; Dioscoride, in *Proœmio*, liv. 6, nous parlent de ce poison comme d'une espèce de nard. On ne fait quels étoient ses effets. Voyez Scribonius Largus, *Compos.* 195.

(24) Ainsi nommé d'un empoisonneur Crétois, nommé *Pharicus*, ou, selon quelques-uns, de l'île de Pharos. Cette composition, inconnue aujourd'hui, avoit le goût du nard, & causoit

des convulsions mortelles. Scribonius Largus, *Compos.* 195. Voyez aussi Dioscoride, in *Alexiph.* chap. 19.

(24*) Scribonius Largus, *Compos.* 191; Dioscoride, in *Alexiph.* ch. 6, disent la même chose. Le *dorycnion*, c'est la morelle.

(24**) Note de M. Guettard. * En général, comme Boerhaave l'a fort bien démontré d'après les Anciens, il est dans le lait une partie volatile extrêmement ténue, qui non seulement ne soutient pas l'ébullition, mais même qui s'évapore d'elle-même & très promptement *.

(25) Contre le lait coagulé dans l'estomac, voyez d'autres remèdes chez Dioscoride, in *Alexiph.* chapitre 16. Pline, au liv. 20, en traitant de la menthe, a dit: *Ipsa acescere, aut coire, denserique lac non patitur. Quare lactis potionibus additur, ne hujus coagulae potu strangulentur.*

De equiferis non scripserunt Græci, quoniam terræ illæ non gignebant. Veruntamen fortiora omnia eadem, quam in equis intelligi debent. Lacte equino venena leporis marini, & toxica expugnantur. Nec uros aut bisontes habuerunt Græci in experimentis, quanquam bove fero refertis Indiæ silvis: portione tamen eadem efficaciora omnia ex his credi par est. Sic quoque lacte bubulo cuncta venena expugnari tradunt, maximè supra dicta: & si ephemerum impactum sit: aut si cantharides datæ, vomitione omnia egerific & caprinò jure cantharidas. Contra ea vero quæ exulceratione enecant, sebum vitulinum vel bubulum auxiliatur. Nam contra sanguifugas potas butyrum remedio est, cum aceto ferro calefacto: quod & per se prodest contra venena. Nam si oleum non sit, vicem ejus repræsentat. Multipedæ morsus cum melle fanat. Omasi quoque jure pota venena supra dicta expugnari putant, privatim verò aconita & cicutas: itemque vitulino sevo. Caprinus caseus recens, his qui viscum biberint: lac vero contra cantharidas remedio est, & contra ephemeris potum cum taminia uva. Sanguis capri-

(25*) Le Père Hardouin croit que l'equifer des Anciens est l'equicervus d'Albert, c'est à dire l'élan.

(26) Note de M. Guettard. « Peut-être l'Auteur entend-il par-là les chevaux sauvages ».

(27) Scribonius Largus, *Compos.* 186.

(27*) Dioscoride, liv. 22, dh. 77.

(28) Note de M. Guettard. « L'epheMERON est une espece de plante bulbeuse & liliacée dont les Anciens distinguoient deux. especes, d'une salubre, qui est le *lilium convallium* ou le muguet; l'autre venéneuse, qui est l'espece dont nous parlons ici. C'est

un poison moins efficace & moins actif que les Anciens ne l'ont cru; ses parties acres peuvent se corriger par le lait, après que l'on a revomi les parties venéneuses contenues dans l'estomac.

(28*) Du Colochique. Dupinct.

(29) Confirmé par Dioscoride, livre 2, chap. 94. Scribonius Largus, *Compos.* 189, attribue la même propriété au bouillon gras d'agneau & de bœuf: *Ad cantharidas* (écrit-il), *adjuvat bene & jus pingue agninum, & ex tubulâ factum.*

(29*) Marcellus Empiricus, ch. 16, p. 121: *In eo aceto in quo prius factum*

ont encore plus de vertu. Les Grecs n'ont rien dit du (26*) cheval (26) sauvage (26*), parcequ'il n'y en avoit point dans toutes leurs contrées. Cependant il y a lieu de penser que toutes les propriétés des chevaux sont les mêmes, & plus fortes dans ces animaux sauvages. On combat les venins du lievre marin & les poisons factices avec le lait de cavalle (27). Les Grecs n'avoient point non plus éprouvé les propriétés médicales des bœufs sauvages ou des *bifontes*, dont sont remplies les forêts de l'Inde. Il y a pourtant bien de l'apparence que tout est, dans cette partie, chez ces animaux, bien plus efficace que chez les bœufs domestiques. On dit, au reste, que le lait de vache combat puissamment tous les poisons, principalement ceux dont on vient de parler; que (27*), si l'on a même avalé de (28) l'*ephemerum* (28*) ou des cantharides, ce lait les fait rejeter par le vomissement, & que le bouillon de la chair de chevre (29) expulse aussi ces mouches venimeuses. Quant aux poisons qui tuent par l'exulcération (de l'estomac & des entrailles), c'est au suif de veau ou de bœuf que l'on a recours. Le remede contre les sangsues (29*) qu'on a avalées est le beurre avec du vinaigre ferré ou dans lequel on a éteint un fer rouge: c'en est un même pour les poisons, sans y rien ajouter, puisqu'il supplée au défaut de l'huile (30), & qu'étant mêlé simplement avec du miel, il guérit les piqures des chenilles. On croit aussi que le bouillon de tripes, ainsi que le suif de veau, amortit tous les poisons dont on vient de parler, & particulièrement l'aconit & la ciguë. Le fromage de chevre récent est bon pour ceux qui ont avalé de la glu; & le lait du même animal (31), avec du raisin de bois, quand on a avalé des cantharides ou de l'*ephemerum* (32). Le sang de chevre ou de che-

fervens sit extinctum, butyrum missum, & calcitum, paulatim se absorbeatur, & jicet de stomacho sanguisugas.

(30) Dioscotide, liv. 2, chap. 81.

(31) Sextus Platoniscus, chap. 50

Siquis cantharidas biberit; caprae lac

bibas, liberabitur.

(32) Note de M. Guettard. La cantharide est un insecte connu de tout le monde, qui contient un sel âcre & piquant qui irrite puissamment les solides & fond les humeurs.

nus decoctus cum medulla contra toxica venena *sumitur* : hædinus contra reliqua. Coagulum hædi contra viscum, & chamæleonem album, sanguinemque taurinum, contra quem & leporis coagulum est ex aceto. Contra pastinacam vero & omnium marinorum ictus vel morsus, coagulum leporis, vel hædi, vel agni, drachmæ pondere ex vino. Leporis coagulum & contra venena additur antidotis. Papilio quoque lucernarum luminibus advolans, inter mala medicamenta numeratur. Huic contrarium est jecur caprinum : sicut fel veneficiis ex mustela rustica factis.

HINC deinde revertemur ad genera morborum.

De remediis ad morborum multa genera ex animalibus.

CAPUT
II.

Capilli defluvia ursinus adeps admixto ladano & adianto continet, alopeciasque emendat, & raritatem superciliorum, cum fungis lucernarum, ac fuligine quæ est in rostris earum. Porrigini cum vino prodest. Ad hanc & cornus cervini cinis è vino, utque non tædia animalium capillis

L'application extérieure des cantharides excite & élève sur la peau des vésicules ; & leur usage intérieur excite une ardeur prodigieuse dans les voies urinaires : souvent même l'érosion va jusqu'à exciter une urine sanglante. C'est certainement contre cette espèce de poisons que le lait est un remède efficace ; au surplus la remarque que Pline ajoute ici immédiatement sur l'usage des huiles & des graisses, doit être appliquée à toutes les espèces de poisons dont nous venons de parler.

(33) Plinius Valerianus, liv. 3,

chap. 54. Voyez aussi Nicandre, *in Theriac*. p. 40, ainsi que *in Alexiph.* p. 132.

(34) On en a parlé sur la fin du livre 11.

(1) Suc gluant qu'on recueille sur les feuilles du *ciste*.

(2) Capillaire.

(3) Note de M. Guettard. « Ce remède est encore vanté aujourd'hui. En général les huiles sont utiles aux cheveux, les amollissent, les entretiennent dans une souplesse qui les vreau,

vreau, cuit avec la moëlle de l'animal, se prend encore contre les venins toxiques, ou qu'on croit propres à empoisonner les fleches; & celui de bouc contre toute autre espece de poison. Le *coagulum* du chevreau est spécifique contre l'espece de glu nommée *caméléon blanc*, & contre le sang de taureau dont le contre-poison est encore la présure de lievre dans du vinaigre. La même présure, ou celle de chevreau & d'agneau, est bonne aussi contre le venin d'une sorte de raie nommée *pastenague* (33), & de tous les animaux venimeux de la mer, à la dose d'une dragme, prise dans du vin : enfin, cette présure de lievre est mise au rang des antidotes contre les poisons. On compte parmi les insectes venimeux, le papillon qui vole à la lumière des lampes. Le foie de chevre en est le remède, comme son fiel est un préservatif contre les maléfices faits avec la belette des champs (34). Revenons à l'ordre des maladies.

Remedes à diverses sortes de maladies, tirés des animaux.

LA graisse d'ours, à laquelle on mêle du *ladanum* (1) & de l'*adiantum* (2), répare la chute des cheveux (3), réprime l'alopecie ou chute des poils (4). On l'emploie pour les sourcils peu garnis de poils, avec les champignons des lampes (5), & la suie qui se trouve à leur bec. La même graisse, avec du vin, sert encore à nettoyer les crasses de la tête (6). On emploie aussi à cet effet (7), pour empêcher la vermine de s'engendrer dans les

empêche de se fendre & de se ronger. Si cette graisse peut fortifier la peau en même temps qu'elle rend les cheveux plus souples, il ne faut pas douter qu'elle ne puisse empêcher les cheveux de tomber, sur-tout quand elle est jointe avec le *ladanum*, qui est une gomme fortifiante.

(4) Confirmé par Marcellus Empiricus, chap. 6, p. 45 & 46; par Sextus Platonius, chap. 13; par Dioscoride, liv. 1, chap. 94; par Galien, liv. 10, de *Fac. Simp.* chap. 1, p. 302.

(5) Formés par les feces de l'huile.

(6) Ou contre la teigne, comme quelques-uns interpretent.

(7) Marcellus Empiricus, chap. 6 p. 46.

R r r r

increſcant. Item fel caprinum cum creta Cimolia & aceto, ſic ut paulum capiti inareſcant. Item fel ſcrofinum cum urina tauri : Si vero vetus ſit, etiam furfures adjecto ſulphure emendat. Cinere genitalis aſinini ſpiſſari capillum putant, & à canitie vindicari, ſi rafiſ illinatur, plumboque tritus cum oleo. Denſari & aſinini pulli cum urina : admifcentque nardum faſtidii gratiâ. Alopecias felle taurino cum Ægyptio alumine tepefactis illinunt. Capitis hulcera manantia urina tauri efficaciter ſanat : item hominis vetus, ſi cyclaminum adjiciatur, & ſulphur. Efficacius tamen & vitulinum fel : quo cum aceto calefacto & lendes tolluntur. Sevum vitulinum cum ſale tritum, capitis hulceribus utiliſſimum. Laudatur & vulpium adeps, ſed præcipue felis fiſſimum cum ſinapis pari modo illitum. Caprini cornu farina vel cinis, magiſque hircini, addito nitro & tamaricis ſemine, & butyro oleoque, prius capite rafiſo, mire continent ita fluentem capillum. Sicuti carnis cinere ex oleo illito ſupercilia nigreſcunt. Lacte caprino lendes tolli tradunt :

(8) Note de M. Guettard. » On appelle épiphore le larmoïement continuel de l'œil. Cette incommodité peut venir de relâchement ou d'irritation. Dans ce dernier cas, on conçoit que la recette que Plin propose ici peut être de quelque utilité, quoique ce ſoit un précepte général que de n'employer rien d'huileux pour les parties nerveuſes ».

(9) Note de M. Guettard. » Cendre abſorbante, terreuſe, qui contient fort peu d'alkali fixe, comme toutes les cendres des ſubſtances animales ».

(9*) Note de M. Guettard. » Le fiel, en général, doit être utile dans ces cas : on ignore ſi le fiel d'ours a

plus de propriétés & de verrus que les autres ».

(10) Le Pere Hardouin veut que ce ſoient les cheveux qu'on fait chauffer auparavant ; ce qui ne paroît pas vraiſemblable, obſerve M. de Querlon. Marcellus Empiricus, chap. 4, p. 42, joint au fiel de taureau & à l'alun d'Égypte du nitre & du vin.

(11) Ou de bœuf, ſelon la verſion Latine d'Abdarrahman l'Égyptien, chap. 6, p. 49 : *Qui caput lavabit urinâ boum, capillorum impediêt fluxum ; & ſi quæ ſunt in capite ulcera, ſanabuntur.*

(12) La même recette eſt conſeillée contre la teigne, par Marcellus Empi-

cheveux (8), la cendre de corne de cerf dans du vin (9), comme aussi le fiel de bouc (9*), avec de la craie de Paphlagonie & du vinaigre, en laissant un peu sécher le tout sur la tête; & le fiel de la truie avec l'urine de taureau. Ce fiel guérit même la teigne invétérée & toutes les ordures de la tête, en y ajoutant du soufre. On croit communément que la cendre du membre d'un âne, broyée avec de l'huile dans du plomb, ou celle du membre d'un ânon avec son urine, à laquelle on ajoute du nard, pour rendre la drogue moins dégoûtante (à l'odeur), font épaissir les cheveux & les empêchent de blanchir, en s'en frottant la tête après se l'être fait raser. On fait encore, pour l'alopecie, une autre pommade avec du fiel de taureau & de l'alun d'Egypte, chauffés ensemble (10). L'urine de taureau (11) guérit très bien les ulcères de la tête qui suppurent, ainsi que l'urine humaine un peu vieille, en y ajoutant du cyclamen & du soufre (12). Un remède encore plus efficace (13), est le fiel de veau qui, étant chauffé avec du vinaigre, détruit aussi les lendes. Le suif de veau, broyé avec du sel, est très bon pour les ulcères de la tête. On recommande aussi pour cela la graisse de renard (14), mais particulièrement la fiente de chat avec égale portion de poivre, le tout en liniment. La cendre ou la poudre de la corne d'une chèvre (15), & mieux encore d'un bouc, en y ajoutant du nitre, de la graine de tamarin, du beurre & de l'huile, après avoir rasé la tête, fait une pommade admirable pour empêcher la chute des cheveux; comme la cendre de leur chair, mêlée avec de l'huile, noircit les sourcils, en s'en frottant. On dit que le lait de chèvre ôte les lendes de la tête (16); que sa fiente,

vicus, chap. 4, p. 41.

(93) Plinius Valerianus, livre 1, chap. 5; Marcellus Empiricus, ch. 4, p. 40.

(14) Le sang du même animal, selon Habdarrahman l'Egyptien, ch. 29, p. 111.

(15) Sextus Plonicus, chap. 5, tit. 8: *Ad capillos defluentes, capræ cornu sulphure mixto cum oleo myrino, capillos fluentes retinet, & crescere facit.*

(16) Ce lait remédie très bien à l'alopecie ou chute des cheveux, selon Marcellus Empiricus, chap. 6, p. 45.

fimo cum melle alopecias expleri : item unguarum cinere cum pice, fluentem capillum contineri. Leporinus cinis cum oleo myrteo capitis dolorem sedat : item aqua pota, quæ è bovis aut asini potu relicta est : &, si credimus, vulpis masculæ genitale circumligatum : cornus cervini cinis illitus ex aceto, aut rosaceo, aut ex irino.

Oculorum epiphoras bubulo sevo cum oleo cocto illinunt. Cervini cornu cinere scabritias eorumdem inungunt : mucrones autem ipsos efficaciores putant. Lupi excrementis circumlini suffusiones prodest. Cinere eorum cum Attico melle inungi obscuritates : item felle ursino. Epinyctidas, adipe aprugno cum rosaceo. Ungulæ asininæ cinis inunctus è suo lacte, cicatrices oculorum, & albugines tollit. Medulla bubula ex dextro crure priore trita cum fuligine, pilis & palpebrarum vitiis angulorumque occurrit : calliblephari modo fuligo in hoc usu temperatur : op-

(17) Dioscoride, liv. 2, chap. 46.

(18) Plinius Valerianus, livre 1, chap. 6.

(19) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 1 ; Marcellus Empiricus, ch. 1, p. 35.

(20) Tels que Sextus le Platonicien, chap. 3, de *Vulpe*, tit. 10 : *Ad capitis dolorem : naturam (genitale) vulpis circumdata capiti, dolorem statim tollit.*

(21) Marcellus Empiricus, chap. 1, *Ad capitis dolores*, p. 37 : *Cornu cervini exusti cinis, illius fronti ex aceto & rosaceo prodest.* Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 1 : *Cervini cornu cinis illitus ex aceto & rosaceo prodest.* La cendre de la corne de cerf est fort approuvée dans les collyres pour les yeux, tant par Dioscoride, liv. 2, chap. 63,

que par Sextus Platonicien, chap. 1, de *cervo*.

(22) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 59 : *Lupi simus diu perfrictus ad summam levitatem, cum melle mixtus, & inunctione adhibitus, oculorum innoxiosè discutit, & ad summam claritudinem eos perducit, suffusione siccata.* Habdarahman l'Egyptien, chap. 23, p. 95 : *Lupi fel inditum oculis per modum collyrii, ipsorum abiget caligacionem, & aquam in eos descendentem impedit, ne coalescat.*

(23) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 62.

(24) Note de M. Guettard. » L'*epinyctis* est une pustule remplie d'humour, dont les bords sont excessivement enflammés. Ces boutons viennent dans toutes les parties du corps,

incorporée dans du miel, fait revenir le poil aux endroits qui en sont dégarnis; & que la cendre de ses pinces (17), amalgamée avec de la poix, arrête la chute des cheveux. La cendre de la chair de lievre (18), mêlée avec de l'huile de myrte, apaise le mal de tête. On le guérit encore en buvant de l'eau (19) du reste de la boisson d'un bœuf ou d'un âne; & si l'on en croit quelques Auteurs (20), en se faisant un bandeau du nerf d'un renard mâle. On se frotte, pour le même mal, avec la cendre de la corne de cerf (21), amalgamée avec du vinaigre, de l'huile rosat, ou de la pommade d'iris.

On fait, pour les inflammations des yeux, un liniment avec le suif de bœuf, cuit dans de l'huile; & pour les ulcères ou les galles qui s'y forment, avec de la cendre de corne de cerf, dont on croit les pointes encore plus efficaces. Pour les fluxions, il est bon de se frotter les yeux avec de la fiente de loup (22), & lorsqu'on a la vue trouble, avec la cendre du même excrément, incorporée dans du miel Attique, ou avec du fiel d'ours (23). La graisse de sanglier, amalgamée avec de l'huile rosat, fait disparaître les épinyctides ou pustules qui surviennent pendant la nuit (24); & la cendre de la sole d'une ânesse (25), mêlée avec du lait de la bête (26), en ôte les cicatrices & les taies. La moëlle tirée de la jambe droite de devant d'un bœuf (27), broyée avec de la suie, empêche le poil des paupières de trop s'épaissir, & les maux qui viennent aux coins des yeux. On en forme pour cet effet une sorte de *calliblepharum* (28) ou

mais sur-tout aux parties les plus grasses. La recette que Pline donne ici avec la graisse de sanglier & l'huile rosat, peut augmenter l'inflammation «.

(25) Note de M. Guettard. « Cendre absorbante & sans aucune vertu ».

(26) Avec du lait de femme, au lieu de lait d'ânesse, selon Marcellus

Empiricus, chap. 8, p. 68.

(27) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 70 : *Lucernam scitilem de papyro & medulla vaccinae concinnato, atque ejus fumo, sive fuligine, pro calliblepharo utere, quo palpebras exesas & glabras scipius inungendo, decentissimas facies.*

(28) Note de M. Guettard. « Espèce de médicament à l'usage des fem-

time ellychnio papyraceo, oleoque sesamino, fuligine in novum vas pennis deterfa. Efficacissime tamen evulsos *ibi* pilos coerces. Felle tauri cum ovi albo, collyria fiunt, aquaque dissoluta inungunt per quatriddum. Sevum vituli cum anferis adipe & ocimi succo, genarum vitii aptiffimum est. Ejuſdem medullæ cum pari pondere ceræ & olei vel rofacei, addito ovo, duritiæ genarum illinuntur. Caſeo molli caprino impoſito ex aqua calida epiphoræ ſedantur; ſi tumor ſit, ex melle. Utrumque vero ſero calido fovendum. Sicca lippitudo, lumbulis ſuum exuſtis atque contritiſ, & impoſitiſ tollitur. Capras negant lippire, quoniam eæ quaſdam herbas edant: item dorcadas: & ob id ſimum earum cera circumdatum nova luna devorare jubent. Et quoniam noctu æque quoque cernant, ſanguine hircino ſanari luſcioſos putant, nyctalopas à Græcis dictos: capræ

mes, qui ſert à augmenter la beauté des paupieres & à les noircir. En général tous les remedes graiſſeux que Pline recommande ici, ſont faits pour amollir la peau, pour la rendre douce & fraîche. On les retrouve recommandés dans tous les Auteurs anciens de ſecrets, Marcellus Empiricus, Habdarrhaman, &c.

(29) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 71: *Vituli medulla cum cera & oleo rofaceo, æquis ponderibus liquefacta, & permixta, & ad emplaſtri modum impoſita, duritiæ palpebrarum, & ſi qua illic in modum pilularum naſcuntur, commollit ac diſcutit.*

(30) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 57; Plinius Valerianus, liv. 2, chapitre 14.

(30*) Note de M. Guettard. « Remede adouciſſant, & qui peut être d'autant plus d'uſage qu'il contient

quelque choſe d'aſtringent ».

(31) Note de M. Guettard. « Ainſi nommée à cauſe de la ſécherſſe de l'œil, eſt un degré d'inflammation plus violent à l'œil que celle qui eſt accompagnée de larmes; l'œil eſt ſec, les vaiſſeaux en ſont gonflés ».

(31*) Avec du petit-lait de chevre, dont il faut éruver les yeux pendant quinze jours, ſelon Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 22.

(32) La *Ξυροφθαλμία* des Grecs, ou *arida lippitudo* de Cornelius Celfus.

(33) Note de M. Guettard. « Poiſſon ainſi appellé à cauſe de la fineſſe de ſa vue. Voyez Bochart, part. 1, L. 3, chap. 25, p. 925 ».

(33*) Marcellus Empiricus, ch. 8, p. 70.

(34) Note de M. Guettard. « On appelle ainſi les gens qui voient plus diſtinctement le ſoir que dans le jour.

pommade propre à embellir les paupieres. A cet effet, la meilleure suie est celle qui se compose avec la meche de *papyrus* & l'huile de sésame, brulées ensemble dans un vaisseau neuf, d'où on l'enleve avec un pinceau. Elle est très efficace pour empêcher de croître les poils trop épais arrachés des paupieres. On fait des collyres avec du fiel de taureau & un blanc d'œuf, que l'on délaie ensemble dans de l'eau, & on s'en frotte pendant quatre jours. Le suif de veau, mêlé avec de la graisse d'oie & du suc de basilic, est en général très bon pour les maladies des paupieres. La moëlle du même animal (29), avec pareil poids de cire & d'huile ordinaire ou d'huile rosat, auxquelles on ajoute un blanc d'œuf, fait une bonne pommade pour les petites écailles qui s'y forment. On adoucit les inflammations des yeux, en y appliquant du fromage de chevre (30) mou (30*), dans de l'eau chaude, ou s'il y a tumeur (31), dans du miel, & dans tous les cas, en les étuvant avec du petit-lait chaud (31*). La chassie seche se dissipe en y appliquant des rognons de porc brûlés & broyés (32). On prétend que les chevres n'ont jamais mal aux yeux, parcequ'elles mangent de certaines herbes, & qu'il en est de même des dorcades (33) ou chevreuils. C'est pour cela que quelques Médecins ordonnent d'envelopper de leur crotte dans de la cire, & de l'avalier à la nouvelle lune. Et, parceque ces animaux voient autant la nuit que le jour, on assure que le sang de bouc (33*) guérit ces sortes de vues foibles que les Grecs nomment (34) *nyctalopes* (34*); ainsi que le foie de chevre,

Ces gens ont la retine aussi sensible que d'autres, mais la prunelle est plus dilatée, & ne peut pas se resserrer aussi fort; de là il faut que dans le grand jour ils reçoivent trop de rayons: ce qui produit une vue confuse & trouble. Le soir ils en admettent moins; mais plus cependant que ceux dans qui le trou de la pupille est plus étroit; ce qui produit une vision plus distincte.

Cet accident arrive sur-tout à ceux qui ont été dans des lieux obscurs, où la prunelle a pris l'habitude de se dilater beaucoup. On voit assez par ces causes que la recette que Pline propose ne peut être d'aucune utilité dans cette incommodité, quoique Celse, liv. 6, chap. 6, l'ait aussi proposée.

(34*) Note de M. de Querlon. « On donnoit ce nom à ceux qui voyoient

vero jocinere, in vino austero decocto. Quidam inassati jocineris sanie inungunt, aut felle capræ, carnesque eas vesci, & dum coquantur oculos vaporari his præcipiunt. Id quoque referre arbitrantur, ut rutili coloris fuerit. Volunt & oculos suffiri, jocinere in ollis decocto: quidam inassato. Fel quidem caprinum pluribus modis assumunt: cum melle, contra caligines: cum veratri candidi tertiâ parte, contra glaucomata; cum vino contra cicatrices, & albugines, & caligines, & pterygia, & argema: ad palpebras verò evulso prius pilo, cum succo oleris, ita ut unctio inarescat. Contra ruptas tuniculas, cum lacte mulieris. Ad omnia inveteratum fel efficacius putant. Nec abdicant fimum ex melle illitum, epiphoris: contraque dolores, medullam: item pulmonem leporis. Et ad caligines fel cum passo aut melle. Lupino quoque adipe, vel

mieux la nuit que le jour; & c'est la signification propre de ce nom: on l'a donné également depuis à ceux qui voyoient très peu dans le jour, mais encore moins pendant la nuit. Théod. Priscien, liv. 1, chap. 10; Festus, Gallien, in *Isag.* Paul Eginet. & Celse, liv. 6, chap. 6.

(35) Sextus Plonicus, chap. 4, tit. 2: *Ad eos qui ab horâ decimâ (hoc est binis horis ante solis occasum) non vident; Jecur capræ in aqua calida salsa coquatur, & ejus vaporem oculi excipiant, & ex eadem aqua oculos foveant: sed & jecur edant, & ex liquefacto inungantur. Quidam jecur ejus assant in craticula; & fluentem saporem colligunt, & ex eo inunguntur. Quidam coctum vel assum jecur capræ cum pane edunt, & idem bibunt.* On voit que ce que Plinè dit des chevres domestiques, Sextus le dit du chevreuil. Celsus est pour Plinè,

liv. 6, chap. 6: *Præter hæc imbecillitas, oculorum est, ex qua quidam interdum satis, noctu nihil cernunt... Sic laborantes inungi oportet humore jocineris, maxime hircini: si minus, caprini, ubi id assum coquitur, excepto: atque eâ quoque ipsum jecur debet.*

(36) Habdarrahman l'Egyptien, chap. 9, p. 61: *Rubra capra jecur si torrebis, & instillabis ex eo in oculos, proderit eorum caligationibus, & sanabit eos.*

(37) Sextus Plonicus, de Capræ, tit. 5 & 8.

(38) Note de M. Guettard. « Nous avons dit sur l'usage du fiel & sur celui des graisses, jusqu'à quel point ces deux médicaments peuvent être utiles dans les cas que propose notre Auteur. V. de Capra Sextus Plonicus, cap. 4, tit. 2. »

cuic

cuit dans de gros vin. Quelques-uns font frotter les yeux du suc de ce foie, rôti sur les charbons, ou avec le fiel de chevre. Ils font aussi manger la chair du foie (35), & pendant qu'elle cuit, ils ordonnent aux malades d'en recevoir la fumée dans leurs yeux. Ils croient encore que la couleur du foie y fait beaucoup (36), & qu'il doit être roux. On fait de plus des fumigations pour les yeux, en faisant cuire ce même foie dans un pot de terre, ou, selon d'autres, en le faisant rôtir. Quant au fiel (37) de chevre (38), on l'emploie de plusieurs manieres; savoir, pour les obscurcissements de la vue, avec du miel (39); pour le glaucome, avec un tiers d'ellébore blanc; l'onglet & l'argema (40), avec du vin (41); avec le suc du chou, pour en frotter les paupieres (42), après en avoir arraché les poils, & en l'y laissant sécher; enfin, avec du lait de femme pour les érailllements des yeux (43). Pour toutes ces maladies de la vue, le fiel un peu vieux est regardé comme le meilleur. On ne rejette pas non plus (44), pour les inflammations des yeux, la fiente de chevre, en liniment avec le miel; ni, contre les douleurs qu'elles causent, la moëlle du même animal, ainsi que le poumon du lievre (45); & , quand la vue est obscurcie ou trouble, son fiel (46), avec du vin cuit ou du miel. On prescrit encore pour la chassie, de frotter les yeux

(39) Quintus Serenus, chap. 14, p. 133:

Hyblæi mellis succi cum felle caprino, subveniunt oculis dirâ caliginæ pressis.

(40) Taches qui se forment dans l'œil.

(41) Avec du vin, selon notre Auteur; & selon Plinius Valerianus, son plagiaire, avec du miel, s'il s'agit de l'argema, selon Habdarrahaman l'Egyptien, chap. 9, p. 217.

(42) Habdarrahaman, chap. 9, p. 63: *Tome IX.*

Si redundantes in palpebris pilos depilabis, & obduces locum felle capræ, nequaquam amplius renascentur.

(43) Sextus Platonius, *ibid.*

(44) Plinius Valerianus, liv. 1, chapitre 14.

(45) Sextus Platonius, liv. 2, de lepore, tit. 3: *Ad oculorum dolores, pulmo leporis superpositus, & alligatus dolores oculorum mirifice sanat.*

(46) Sextus, *ibid.* tit. 8: *Ad caliginem oculorum, leporis fel cum melle mixtum & inunctum, oculos clarificat.*

S s s s

medulla suum, fricari oculos contra lippitudines præcipiunt. Nam vulpinam linguam habentes in armilla, lippituros negant.

Aurium dolori & vitii medetur urina apri in vitro servata : fel apri vel suis, vel bubulum cum oleo cicino & rosaceo æquis portionibus. Præcipue vero taurinum, cum porri succo tepidum, vel cum melle, si suppuret. Contraque odorem gravem per se tepesfactum in malicorio. In ea parte rupta cum lacte mulierum efficaciter sanat. Quidam etiam ingravatas aures sic perluendas putant. Alii cum senecta serpentium & aceto includunt lana collutas ante calida aqua. Aut si major sit gravitas aurium, fel cum myrrha & ruta in malicorio exsalfactum infundunt : lardum quoque pingue : item simum asini recens cum rosaceo

(47) Superstition semblable chez Marcellus Empiricus, chap. 8, p 66 : *Ad albuginem oculorum detergendam efficax hoc remedium. Vulpem vivam capies, eique linguam præcides, ipsamque vivam dimittes : linguam autem ejus arefactam phænicio ligabis, & collo ejus, qui albuginem patietur, suspendes.*

(48) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 9 ; Sextus Platonius, chap. 7, de apro, tit. 12 ; Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 75. On lit chez ce dernier : *Urina apri servatur in vitro, sed melius cum vesica ipsius, quo modo ei sublata fuerit : hæc tepens infusa auribus unice prodest.* Et pag. 81 : *Apri lorum infusum auriculæ valde medetur : quod quia vetustum magis prodest, collectum servari debet in vase vitreo, ut sit ad remedia præparatum.*

(48*) Note de M. Guettard. « On sent assez qu'il est ridicule de prétendre donner une recette générale con-

tre les incommodités d'une partie qui peut être sujette à des maux tout contraires. L'urine de sanglier peut être regardée comme un puissant résolutif. Marcellus Empiricus s'exprime de la même façon sur la même substance ; il conseille de conserver cette urine dans la vessie même de l'animal, chapitre 90 ; & Sextus Platonius, chapitre 70, de Apro, tit. 12. On doit penser la même chose du fiel ».

(49) Mais non celui de truie, observe Marcellus Empiricus, p. 75.

(50) Ou de kerva, observe M. de Querlon, qui lit *iei cicino* ; le Pere Hardouin lit *cicino* ; le manuscrit de Chifflet *citrino*.

(51) Habdarrhaman, ch. 6, p. 39 : *Tauri fel addito oleo lauri, vel unguento rosarum, inditum auribus, hulcera ibi enata curat, & mitigas dolores.*

(52) Note de M. Guettard. « Le suc de porreau est résolutif & détersif ».

avec de la graisse de loup ou de la moëlle de porc; & l'on prétend que ceux qui portent dans un bracelet une langue de renard (47), sont préservés de chassie ou autre incommodité de la vue.

L'urine de sanglier (48), gardée dans un vaisseau de verre, est un remède pour les maux & la douleur des oreilles (48*). On emploie aussi le fiel de sanglier ou de porc (49), ou le fiel de beuf avec l'huile du *ricinus* (50), & de l'huile rosat par égales portions; mais principalement le fiel de taureau (51), que l'on fait un peu chauffer avec le suc de porreau (52), ou avec du miel, s'il y a suppuration. Ce dernier, aussi tiédi, sans autre addition, dans de l'écorce de grenade, est bon contre la mauvaise odeur des oreilles. Il guérit encore efficacement, avec le lait de femme, les déchirures qui s'y sont faites. Quelques-uns croient aussi qu'il faut s'en baigner les oreilles, lorsqu'on entend un peu dur: d'autres, après avoir lavé les oreilles avec de l'eau chaude, y font mettre un amalgame de ce fiel, avec de vieille (53) peau (54) de serpent & du vinaigre, le tout enveloppé dans de la laine (55); ou, si la surdité est considérable (55*), après avoir fait chauffer le fiel dans de l'écorce de grenade, ils l'injectent avec de la myrrhe & de la rue (56). On y injecte aussi du lard gras (57) &

(53) Dioscoride, liv. 2, chap. 19; Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 81.

(54) Note de M. Guettard. « La dépouille des serpents contient des sels âcres & volatils qui peuvent être résolutifs ».

(55) Je lis au texte *lana* avec le Pere Hardouin, & non *lanas* avec les Editeurs. La leçon *lana* est justifiée par le passage de Marcellus Empiricus, rapporté ci dessus, & par cet autre passage de Pline, un peu plus bas: *lanâ autem medicamina ea includuntur.*

(55*) Note de M. Guettard. « La

recette que Pline propose ici est astringente & corroborante ».

(56) Habdarrhaman, chap. 6, p. 49, *Fel vaccæ liquefactum cum aliqua parte corticum malogranatorum contusorum, & instillatum auribus, proderit tinnitui, ac sonitui.*

(57) Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 79: *Ad aurium dolorem, quæ pus emittent, laridum vetustissimum teres in mortario, & succum illum lana delicata collectum, in auriculam immittes, & subinde aqua calida fovebis, & iterum succum illum infundes: mira velocitate sanabis.*

instillatur : omniaque ea tepesacta. Utilior equi spuma, vel equini fimi recentis cinis cum rosaceo. Sevum bubulum cum adipe anserino, butyrum recens. Urina capræ, vel tauri, aut fullonia vetus, calfacta, vapore per lagenæ collum subeunte. Admiscent & aceti tertiam partem : & aliquid urinæ vituli, qui nondum herbam gustaverit. Fimum etiam mixto felle ejusdem. Et cutem, quam relinquunt angues, excalfactis prius auribus. Lanâ autem medicamina ea includuntur. Prodest & sebum vituli cum anseris adipe, & ocimi succo : ejusdem medulla admixto cumino trito infusa. Virus verrinum è scrofa exceptum priusquam terram attingat, contra dolores. Auribus fractis glutinum è naturis vitulorum factum, & in aqua liquatum. Aliis vitiis adeps vulpium. Item fel caprinum cum rosaceo tepido, aut porri succo : aut si sint rupta ibi aliqua, è lacte mulieris. Si gravitas sit audiendi, fel bubulum cum urina capræ, vel hirci, vel si pus sit. In quocumque autem usu putant hæc efficaciora in cornu

(58) Note de M. Guettard. » Le fumier d'âne & l'écume de cheval contiennent des parties animales volatiles, échauffantes & résolatives. La plupart des recettes dont notre Auteur parle ici, se trouvent dans les anciens Empyriques, & peuvent avoir, pour la plupart, leur place dans des maux d'oreille, mais différents les uns des autres : ainsi les uns sont glutineux, & remédient aux fissures & aux rhagades ; les autres sont émollients, & conviennent dans les inflammations ; les derniers enfin sont aromatiques & volatils, & sont propres aux maux de relâchement : plusieurs sont superstitieux, & en général il n'en est pas

un dont l'expérience ait démontré une efficacité exclusive aux autres.

(59) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 9.

(60) Plinius Valerianus, *ibid.*

(61) Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 81.

(62) D'un veau de lait.

(63) Plinius Valerianus, *ibid.* ; Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 75.

(64) Marcellus, *ibid.* p. 81.

(65) Marcellus, *ibidem* : *Verris, cum scrofam saliet, priusquam in terram destillet, de verendis ejus virus exceptum tepesactumque, & cum aquæ modico auriculæ inditum, quamvis molestos dolores relevat : quod etiam circa auricu-*

du crottin d'âne (58) récent avec de l'huile rosat, le tout tiède. L'écume du cheval, ou la cendre du fumier récent de cheval (59), avec de l'huile rosat, est encore meilleure. On y emploie pareillement le suif de bœuf (60) avec la graisse d'oie; le beurre frais (61); l'urine de chevre ou de taureau, ou de vieille urine de foulons, chauffée au point que la vapeur sortè par le col du bocal; & l'on y ajoute une troisieme partie de vinaigrè avec un peu d'urine provenant d'un veau qui n'a point encore mangé d'herbe (62). On applique aussi aux oreilles qu'on échauffè bien auparavant, la bouze du veau mêlée avec son fiel, & la peau que quittent les serpents: & tous ces remedes doivent être envelopés dans de la laine. On use encore avec succès, pour les douleurs des oreilles, du suif de veau (63), mêlé avec de la graisse d'oie & du suc de basilic; de moëlle de veau (64), où l'on a mis du cumin broyé & que l'on injecte; & de la liqueur féminale du verrat (65) recueillie du vase de la truie même, avant qu'elle tombè à terre. Quand il y a quelque déchirure aux oreilles, on y met une espece de colle faite avec des testicules de veau qu'on a délayés dans de l'eau. Pour les autres maux des oreilles, la graisse de renard est d'un grand usage (66), ainsi que le fiel de chevre, avec de l'huile rosat tiède ou du jus de porreau; & quand il y a quelque chose de déchiré, avec le lait de femme. Si l'oreille est dure (67), il faut employer le fiel de bœuf avec de l'urine de chevre ou de bouc, même quand elle rendroit du pus. Pour quelque usage que ce soit (68), on croit en général

Iam illitam plurimum prodest.

(66) Sextus Platonius, chap. 3, de *Vulpe*, tit. 5; Dioscoride, liv. 2, chap. 41; Galien, liv. 3, κατά τὸ πρῶτον, chap. 1, p. 403.

(67) Quintus Serenus, chap. 13, p. 132:

Felque bovis sordis etiam prodesse loquuntur,
si jungas olidas grave quod minzere capellæ.

L'urine de chevre est également conseillée, en pareil cas, par Sextus Platonius, chap. 5, tit. 18; l'urine de bouc, par Marcellus Empiricus, ch. 9, p. 79. On lit chez ce dernier: *Adversus gravitatem audiendi fel bubulum, cum urina hirci, auriculæ quæ molestiam surdiginis patitur, instillabis.*

(68) Soit pour les déchirures, soit

caprino per dies viginti infumata. Laudant & coagulum leporis tertia denarii parte, dimidiaque sacopeni in ammineo vino. Parotidas ursinus adeps comprimit pari pondere ceræ & taurini sevi. Addunt quidam hypocysthidem : & per se butyrum illitum, si prius foveantur feni græci decocti succo. Efficacius cum strychno. Profunt & vulpium testes, & taurinus sanguis aridus tritus. Urina capræ calefacta instillata auribus : fimumque ejusdem cum axungia illitum.

Dentes mobiles confirmat cervini cornus cinis, doloresque eorum mitigat, sive infricentur, sive colluantur. Quidam efficaciorum ad omnes eosdem usus crudi cornus farinam arbitrantur. Dentifricia utroque modo fiunt. Ma-

pour la dureté des oreilles. Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 181 : *Lotium caprinum instillatum dolorem sedat : quod magis prodesse suppuratis auribus affirmatur : ob quam causam presentis auxilii, plures exceptum, & cornu caprino inditum, in fumo suspensum, diligenter ad necessarias medelas reservantur.*

(69) Sextus Platonicus, chap. 2, de lepori, tit. 15 : *Ad aurium dolorem, leporis coagulum auriculæ infunditur.*

(70) Ou de sagapenum. Cette drogue est le suc de la ferule épaissi, selon Celse.

(71) Note de M. de Querlon : « Dupinet dit que c'étoit un vin qui se faisoit de grosses pranelles, comme les raisins du Languedoc appellés *campoles*. Ce vin provenoit de certaines vignes transplantées de la Thessalie en divers cantons d'Italie ; il se gardoit tant qu'on vouloit, sans subir aucune altération ; & on l'ordonnoit

aux vieillards: Pline, liv. 14, n. 2 ».

(72) Note de M. Guettard. « *L'hypocystis* est le suc astringent du ciste arbuste qui se trouve dans les pays méridionaux : on le retire des fruits écrasés & cuits ».

(73) Nommées *parotides* par les Grecs. Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 13 ; & Marcellus Empiricus, chap. 15, p. 117, indiquent ici la même recette.

(74) Nom de M. Guettard. « *Le strychnos* est le fruit d'un solanum, ou celui d'une plante qui approche de l'espece de ces plantes, & qu'on appelle *haticacabum* ».

(75) La morelle.

(76) Naturellement, telle qu'elle sort de la bête, non chauffée au feu, selon Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 79.

(77) Marcellus Empiricus, liv. 1, chap. 12, p. 92 ; & chap. 15, p. 109. Sextus Platonicus, liv. 1, de cervo,

que ces différents remèdes sont encore plus efficaces, lorsqu'ils ont été fumés pendant vingt jours dans la corne d'une chevre. On recommande aussi la présure de lievre (69), au poids de la troisième partie d'un denier, avec la moitié du même poids d'un denier de *sacopenum* (70) dans du vin Amminéen (71). La graisse d'ours, mêlée à poids égal avec de la cire & du suif de taureau, à quoi quelques-uns ajoutent de l'*hypocysthis* (72), dissipe les tumeurs ou glandes des oreilles (73), ainsi que le beurre, si on les en frotte sans autre addition, mais après les avoir étuvées avec une décoction de fénu-grec, & plus efficacement avec le (74) *strychnos* (75). On emploie encore utilement des testicules de renard & du sang de taureau sec en poudre; on injecte aussi dans les oreilles l'urine de chevre chaude (76), ou l'on fait un limiment de ses crottes avec du sain-doux.

La cendre de la corne de cerf (77) raffermait les dents branlantes (78), & en adoucit les douleurs (79), soit qu'on les en frotte à sec, soit qu'on s'en lave dans quelque liquide approprié. Quelques-uns (79) croient que la poudre de la même corne, crüe, non brûlée, est plus efficace pour les mêmes usages. On en fait des *dentifrices* (80) ou opiats, de ces deux manières. La

num. 2 : *Cornu cervi combustum dentis qui moventur confirmat, si eo pro dentifricio quis utatur.* Cela est également confirmé par Dioscoride, liv. 2, chapitre 63, & par Celsus, liv. 6, ch. 9; enfin par Scribonius Largus, *Compos.* 80. Ce dernier s'exprime ainsi : *Hoc cum eo quod candidos facit dentes, tum etiam confirmat : Augustam constat usam. Nam Messalina Dei nostri Caesaris (Clandii) hoc utitur : Cornu cervi ustorum in ollam novam ad cinerem redditorum sextatio uno, &c.*

(78) Plinius Valerianus, l. 1, p. 36.

(79) Note de M. Guettard. » En général l'action de la cendre de corne de

cerf, la poudre de la corne de cerf crüe, la cendre de la tête de loup, ses excréments, sont des agents mécaniques; ces poudres agissent sur les dents en les limant & les frottant. On peut dire la même chose de tous les autres remèdes qui sont recommandés ici. A l'égard des scarifications des gencives, elles peuvent être utiles dans plusieurs cas où le sang pourroit s'épancher dans ces parties foibles; mais il est assez superstitieux de choisir trop les instruments ».

(79*) Marcellus Empiricus, ch. 12, p. 94.

(80) Quintus Serenus, chap. 15,

gnum remedium est in luporum capitis cinere. Certumque est in excrementis eorum plerumque inveniri ossa. Hæc adalligata eundem effectum habent. Item leporina coagula per aurem infusa contra dolores : & capitis eorum cinis dentifricium est, adjectoque nardo mulcet graveolentiam oris. Aliqui murinorum capitum cinerem miscuisse malunt. Reperitur in latere leporis acui os simile : hoc scarificari dentes in dolore suadent. Talus bubulus accensus, eos qui labant cum dolore, admotus confirmat. Eiusdem cinis cum myrrha, dentifricium est. Ossa quoque ex ungulis suum combusta, eundem usum præbent : item ossa ex acetabulis pernarum, circa quæ coxendices vertuntur. Iisdem sanari, demissis in fauces jumentorum, verminationes notum est : sed & combustis dentes confirmari. Asinino quoque lacte percussu vexatos, aut dentium eiusdem cinere : lichene item equi cum oleo infuso per aurem. Est autem hoc non hippomanes, quod alioqui noxium omitto, sed in equorum genibus, ac super ungulas. Præterea in corde equorum invenitur os, dentibus

P. 134 :

Quod veto assumpsit nomen de dente fricando,
Cervino ex cornu cinis est, aut ungula porcæ
Torrida : vel cinis ex ovis, sed non sine vino.
Muricis aut tosti, vel bulbi extincta favilla, &c.

(81) Sextus Plonicus, chap. 2, de
leporis, tit. 15.

(82) Marcellus Empiricus, ch. 11,
p. 88.

(83) Marcellus Empiricus, *ibid.*

(84) Marcellus Empiricus, *ibid.*
Murinus cinis, id est, pulvis exusti muris, cum melle, dentibus infricus, ha-
licum foetidi oris emendat.

(85) Quintus Serenus, *ibid.* ; Mar-
cellus Empiricus, chap. 12, p. 94 ;

Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 36.

(86) Marcellus Empiricus, chap. 13,
p. 97 : *Pernæ scrofinæ os quod est am-*
plissimum, combustum, tritumque, op-
timum & salubre dentifricium præstat :
gingivas enim siccat & adstringit : den-
tesque ab humoris injuriâ & tumore de-
fendit.

(87) Pline veut parler des osselets,
rotules, &c.

(88) Note de M. Guettard. « Ces
remèdes, purement absorbants, ne
peuvent guère tuer les vers ; ils sont
utiles, c'est en détruisant les acides
des premières voies ».

(88*) Note de M. Guettard. « Voy.
cendre

cendre provenant d'une tête de loup calcinée, est un grand remède pour les dents. Il est encore certain qu'il se trouve des os dans les excréments de cet animal, & qu'en les portant attachés sur soi, ils opèrent le même effet. Le *coagulum* de lievre (81), injecté dans l'oreille, en guérit les douleurs. La cendre de la tête est un dentifrice (82); & en y ajoutant du nard (83), elle adoucit l'odeur forte de la bouche. D'autres (84) aiment mieux y mêler de la cendre de têtes de souris aussi calcinées. Il se trouve dans le côté du lievre un os pointu comme une aiguille; des Médecins conseillent d'en scarifier les dents, lorsqu'elles font mal. L'os du talon d'un bœuf, allumé, en l'approchant des dents malades, raffermi celles qui branlent ou qui sont douloureuses. La cendre du même os, formée avec la myrrhe un bon opiat pour les dents. On éprouve le même effet des os de la pince ou de l'ongle des porcs (85), brûlés & calcinés, ainsi que de ceux (86) qui font l'emboîture de leurs membres & qui servent de pivots aux cuisses (87). On fait qu'en les introduisant dans le gosier des bêtes de somme, ils font mourir les vers (88) des dents (88*); qu'étant brûlés ils les raffermissent, & que les dents ébranlées par quelque coup, reprennent aussi leur consistance par le moyen du lait d'ânesse, ou avec de la cendre des dents du même animal; ainsi que par ces excroissances qui viennent aux jambes du cheval (89), injectées dans l'oreille, en poudre, avec de l'huile. L'espèce d'excroissance que j'entends ici n'est point l'hippomane (90), drogue malfaisante dont je ne parle point; ce sont les gros durillons qui se forment au dessus des genoux & au dessus du sabot. Il se trouve encore dans le cœur du

Dioscoride, liv. 2, cap. 45. Notre Auteur s'explique assez clairement pour n'avoir pas besoin d'interprétation.

(89) Ce sont ces tubérosités calleuses qu'on nomme *chataignes*. Dioscoride en fait mention, l. 2, c. 45 :

Tome IX.

Αυχίνες ἰππων, &c. Lichenes equorum calli sunt, circa genua & ungulas, in earum partium flexu indurati.

(90) Note de M. Guettard. « Virgile a donné deux significations à ce nom; ce que Pline en pense est détaillé au liv. 8.

T t t t

caninis maximis simile : hoc scarificari dolorem , aut exempto dente emortui equi maxillis, ad numerum ejus qui doleat, demonstrant. Equarum virus à coitu in lychinis accensum Anaxilaus prodidit, equinorum capitum usus repræsenter monitrice : similiter ex asinis. Nam hippomanes tantas in veneficio vires habet, ut affusum æris mixturæ in effigiem equæ Olympiæ, admotos mares equos ad rabiem coitus agat. Medetur dentibus & fabrile glutinum, in aqua decoctum, illitumque, & mox paulo detractum, ita ut confestim colluantur vino, in quo decocti sunt cortices mali Punici dulcis. Efficax habetur & caprino lacte collui dentes, vel felle taurino. Talorum capræ recentium cinis dentifricio placet, & omnium fere villaticarum quadrupedum, ne sæpius eadem dicantur.

Ad faciei vitia, cervicis & pectoris morbos.

CAPUT
12.

CUTEM facie erugari, & tenescere, & candorem custodire lacte asinino putant. Notumque est quasdam quotidie

(90*) Note de M. Guettard. » Cet os, que l'on trouve dans le cœur de quelques animaux qui ont été fort exercés, & que l'on conserve dans les boutiques sous le nom d'os du cœur de cerf, est regardé comme un cordial : c'est l'endurcissement des fibres tendineuses du cœur qui produit cette ossification. Ses vertus véritables se réduisent à fort peu de chose. Voyez sur tous ces remèdes Marcellus Empiricus, Sextus Platonius, Quintus Serenus Sammonius, &c. »

(91) Note de M. de Querlon. » Pline a déjà dit la même chose, liv. 11. Mais on c'est un phépomane

bien rare, malgré l'autorité d'Aristote qui rapporte aussi le fait en deux endroits, liv. 2, chap. 16 de l'Histoire des Animaux, & liv. 3 des part. des anim. chap. 4, ou c'est un de ces faits que Pline compiloit quelquefois sans examen, pour ne rien omettre ».

(92) Note de M. de Querlon : Anaxilaüs de Larisse, Philosophe Pythagorien, adonné à la magie, pour laquelle il fut chassé de Rome & d'Italie par Auguste, selon la chronique de S. Jérôme. Les amusements d'Anaxilaüs, *Paignia*, sont cités par S. Epiphane, *Adv. Hæret.* liv. 1, *Hæresi* 34, & par S. Irénée, *Cont. Marcus*,

cheval (90*) un os (91) tout semblable aux plus grandes des dents canines; on prétend qu'une dent malade, scarifiée avec cet os ou avec une dent tirée de la mâchoire d'un cheval mort, & de l'ordre de celle qui fait mal, cesse aussi-tôt d'être douloureuse. *Anaxilaüs* (92) a écrit qu'en faisant brûler dans des lampes la liqueur qui s'échappe des cavités après qu'elles ont été faillées, cela fait paroître tous les assistants monstrueusement affublés avec des têtes de chevaux, & qu'il en est de même des ânes. L'hippomane a pour les maléfices une telle force, qu'étant jettée dans la fonte d'une figure d'airain qui doit représenter une jument d'Olympie, les chevaux entiers qui en approchent éprouvent à l'instant le plus furieux rut. Un autre remède pour les dents est la colle des ouvriers délayée dans l'eau; on les en frotte légèrement, & on l'ôte aussi tôt en se rinçant la bouche avec du vin chaud où l'on a fait bouillir des écorces de grenades douces. On tient aussi pour un bon remède de s'étuver les dents avec du lait de chevre ou du fiel de taureau (93). La cendre de l'os du talon des chevres, récemment brûlée, & en général, pour ne point nous répéter, celle de tous les animaux à quatre pieds nourris dans les champs, font un bon opiat pour les dents.

Remedes tirés des animaux pour les divers accidents du visage, de la tête & de la poitrine.

ON croit communément que le lait d'ânesse efface les rides du visage (1), qu'il rend la peau plus délicate & qu'il en entre-

liv. 1, chap. 8.

(93) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 42; Sextus Platonius, chap. 5, tit. 32. Quintus Serenus, chap. 15, p. 134:

Vel lacte capelle
Sanescunt dentes, vel tauri felle juvancur.

(1) Note de M. Guettard. » La fon-

plisse & la douceur de la peau dépendent beaucoup de la régularité de la transpiration & de la liberté des glandes miliaires. Rien n'est plus capable de l'entretenir qu'un liquide adoucissant & relâchant, tel que le lait d'ânesse. L'Histoire de Poppée est très connue & très fameuse. Voyez liv. 11.

T t t t ij

septingentis custodito numero fovere. Poppæ hoc Nero-
nis principis instituit, balnearum quoque solia sic tempe-
rans, asinarum gregibus ob hoc eam comitantibus. Impe-
tus pituitæ in facie, butyro illito tolluntur : efficacius
cum cerussa. Sincero vero vitia quæ serpunt, insuper im-
posita farina hordeacea. Hulcæra in facie membrana è
partu bovis madida. Frivolum videatur, non tamen omit-
tendum, propter desideria mulierum : Talum candidi ju-
venci, quadraginta diebus noctibusque, donec resolvatur
in liquorem decoctum, & illinitum linteolo, candorem,
cutisque erugationem præstare. Fimo taurino malas rubef-
cere aiunt : non crocodileam illini melius : sed foveri fri-
gida & ante & postea jubent. Æstates, & quæ decolorem
faciunt cutem, fimum vituli cum oleo & gummi manu
subactum emendat. Hulcera oris ac rimas, sebum vituli vel
bovis cum adipe anserino, & ocimi succo. Est & alia mix-
tura, è sevo vituli cum medulla cervi, & albæ spinæ foliis

(2) On a parlé de ce fait au liv. 11.

(3) Ou littéralement les bouillons
de la pituite, observe M. de Querlon.

(4) Note de M. Guettard. » La cé-
ruse, qui n'est autre chose que du blanc
de plomb, dissoute dans le vinaigre,
est une chaux métallique un peu des-
ficative. Je ne vois pas qu'on puisse la
compter au nombre des cosmétiques,
à moins que l'on ne l'emploie comme
fard ; car d'ailleurs tout ce qui est des-
ficatif ne convient point au visage ».

(5) C'est apparemment le *placenta*,
observe M. de Querlon.

(6) Habdarrhaman l'Egyptien, cha-
pitre 6 : *Ad faciem egregiè emundandam,*
recipe talum tauri, contunde, & accipe
ex illo XX partes, & unam ex piscium

glutine, itemque unam ex draghano.
Maceretur gluten tepida aqua, & mada-
fiet draghantum, donec dissolvatur : tum
contundantur omnia simul, donec fient
instar mellis. Tunc bene lavetur facies
& mundetur, abstergaturque diligentis-
sime : deinde illiniatur ea mixtura, &
sic per mediam horam relinquatur, pos-
tea abluatur aqua frigida, & opime
abstergatur.

(7) Note de M. Guettard. » Re-
mède frivole, recommandé par Hab-
darrhaman l'Egyptien, chap. 6.

(8) Le fumier de taureau & la cro-
codilea doivent être regardés comme
des remèdes pourrissants, capables de
ronger en attirant une espèce de phlo-
gose ».

tient la blancheur. On fait que certaines femmes s'en frottent le visage jusqu'à sept cent fois par jour, & qu'elles observent scrupuleusement ce nombre. Ce fut Poppée, femme de l'Empereur Néron, qui mit le lait d'ânesse à la mode; elle s'en faisoit même des bains, & elle avoit pour cela des troupeaux d'ânesses qui la suivoient par-tout (2). Les boutons que les âcretés de la lymphe font élever sur le visage (3), s'ôtent en les frottant de beurre, & plus efficacement en y mêlant de la cérusse (4). Le beurre pur & frais est meilleur pour les visages couperosés, en y mettant de la farine d'orge. On guérit les ulcères du visage, en y appliquant la poche d'une vache qui vient de mettre bas (5), encore toute mouillée. Ce qui suit paroîtra frivole : il ne faut pourtant pas l'omettre en faveur des femmes passionnées pour leur teint. On prétend (6) que le talon (7) d'un jeune taureau blanc, que l'on a fait consommer pendant quarante jours & quarante nuits, jusqu'à ce qu'il soit réduit en eau, donne une liqueur qui blanchit la peau & ôte les rides, en s'en frottant avec un petit linge. On dit encore que la fiente de taureau donne du vermillon aux joues (8), & que la crocodilée même ne fait pas mieux (9); mais on recommande bien de se laver avant & après avec de l'eau froide. Le hâle & toutes les impressions du grand air qui décolorent (ou colorent) la peau (10), s'effacent avec de la fiente de veau, pétrie à la main avec de l'huile & de la gomme. Le suif de veau ou de bœuf, mêlé avec de la graisse d'oie & du suc de basilic, guérit (11) les ulcères (12) de la bouche & les gerçures des levres. Il se fait une autre pommade avec le suif de veau, la moëlle de cerf & des feuilles d'aubépine que l'on broie

(9) On a traité de la crocodilée vers le milieu du chap. 8.

(10) Note de M. Guettard. « Ces taches, dont le siege est dans le tissu cellulaire, ne peuvent être détruites que par quelque substance légèrement rongearite ».

(11) Marcellus Empiricus, ch. 11, p. 88; Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 29 & 30.

(12) Note de M. Guettard. « Ce remede peut être utile; il est adoucissant & fortifiant ».

una tritis. Idem præstat & medulla cum resina, vel si vaccina sit, & jus è carne vaccina. Lichenas oris præstantissimè vincit glutinum factum è genitalibus vitulorum, liquatum aceto cum sulphure vivo, ramo ficulneo permixtum, ita ut bis die recens illinatur. Item lepras ex melle & aceto decoctum, quas & jecur hirci calidum illitum tollit : sicut elephantiasin fel caprinum : etiamnum lepras ac furfures, tauri fel addito nitro : urina asini circa Canis ortum : Maculas in facie, fel utriusque per sese aqua infractum, evitatisque Solibus ac ventis post detractam cutem. Similis effectus & in taurino vitulinove felle, cum semine cunilæ, ac cinere è cornu cervino, si Canicula exoriente comburatur. Asinino sevo cicatricibus ac licheni leprisque maxime color redditur. Hirci fel & lentigines tollit, admixto caseo, cum vivo sulphure spongiæque cinere, ut mellis sit crassitudo. Aliqui inveterato felle uti maluere, mixtis calidis furfuribus pondere oboli unius, quatuorque mellis, prius defricatis maculis. Efficax ejusdem & sebum cum melan-

(13) Marcellus Empiricus, ch. 19, p. 129; Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 56.

(14) Note de M. Guettard. « Le lichen est une espece de dartre superficielle qui ne s'élève pas plus que les lichens sur les arbres. Le soufre & le vinaigre sont utiles dans ces maux, l'un comme résolutif, l'autre comme astringente. A l'égard de l'action des parties naturelles des veaux; elle ne peut être ici regardée que comme adoucissant. Voyez, sur toutes ces recettes, Marcellus Empiricus, chapitre 11, p. 38; Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 29 & 30, liv. 2, chapitre 56 ».

(15) Marcellus Empiricus, *ibid.*, & chap. 18, p. 239.

(16) Note de M. Guettard. « Je crois que par le mot de *lepre*, il faut entendre ici toutes les maladies de la peau; mais les remèdes que l'on emploie ici sont des remèdes purement empiriques, que l'expérience même n'a pas scellé du sceau de son autorité. L'urine & le fiel de ces différents animaux sont des détersifs : mais on fait assez que ce n'est que par des dépurations intérieures de la masse du sang, qu'on peut détruire ces maux ».

(17) Marcellus Empiricus, *ibid.* Plinius Valerianus, *ibid.*

(18) Dioscoride, liv. 2, chap. 96.

ensemble. La moëlle seule, quand elle ne seroit que de vache, avec la résine & le bouillon de chair de vache, est toute aussi bonne. On vient très bien à bout de guérir (13) les dartres du visage (14) en y appliquant une espee de colle faite de testicules de veau délayée dans du vinaigre (15), avec du soufre vif, & battue avec une branche de figuier; mais il faut s'en mettre deux fois par jour & qu'elle soit récente. Les lepres (16) se guérissent avec un mélange de miel & de vinaigre bouillis ensemble (17), & en les frottant avec un foie de bouc chaud, comme le fiel de chevre guérit l'éléphantiasis. Le fiel de taureau avec le nitre ôte encore les lepres & les dartres farineuses (18); ainsi que l'urine d'un âne, employée vers le commencement de la canicule. Le fiel de l'un & l'autre animal (19), délayé dans de l'eau sans addition, ôte les taches du visage, pourvu que, lorsqu'il a pelé, on évite le soleil & le grand air. On obtient le même effet du fiel de taureau & de celui de veau, mêlés avec de la graine de la *cunila* (20) & de la cendre de corne de cerf qui doit avoir été brûlée au lever de la canicule. Le fiel de l'âne fait revenir la couleur aux endroits cicatrisés ou rongés par les dartres & principalement par les lepres. Le fiel de bouc efface aussi les taches de rouffeur (21), en y mêlant du fromage avec du soufre vif & de la cendre d'éponge, jusqu'à consistance de miel. Quelques-uns aiment mieux se servir de vieux fiel, auquel ils mêlent du son chaud au poids d'une obole & quatre fois autant de miel; mais ils ne l'appliquent qu'après avoir bien frotté les taches. Le suif de bouc, avec le (22) *melanthium* (23), le soufre & l'iris, est encore

(19) Du taureau & de l'âne.

(20) Note de M. Guettard. « *Cunila bubula*, *agri origanum*, *onitis major*, origan sauvage, plante apéritive, astringente, &c. »

(21) Sextus Platonicus approuve autant le fiel de chevreuil, ou celui de taureau, chap. 4 & chap. 11. Dans le reste de la recette il se rapporte

avec Pline.

(22) Note de M. Guettard. « *Melanthium nigella*, *melantpermum*, *cuminum nigrum*, sont autant de noms qui appartiennent à la même plante, astringente, dont l'usage est par conséquent dangereux dans les maladies de la peau ».

(23) C'est la nielle.

thio, & sulphure & iride. Labrorum fissuris cum adipe anserino, ac medulla cervina resinaque & calce. Invenio apud auctores, his qui lentigines habeant, negari Magices sacrificiorum usus.

Lacte bubulo aut caprino tonsillæ & arteriæ exulceratæ juvantur. Gargarizatur tepidum, ut est expressum, aut calefactum. Caprinum utilius, cum malva decoctum & sale exiguo. Lingux exulcerationi & arteriarum prodest jus omasi gargarisatu : tonsillis autem privatim renes vulpium aridi, cum melle triti illitique : anginx fel taurinum vel caprinum cum melle. Jecur melis ex aqua oris gravitatem, hulceraque butyrum emendat. Spinam aliudve quid faucibus adhærens, extrinsecus fimo perfricatis, aut reddi aut delabi tradunt. Strumas discutit fel aprinum, vel bubulum tepidum illitum. Nam coagulum leporis è vino in linteolo exulceratis duntaxat imponitur. Discutit & unguæ asini vel equi cinis, ex oleo, vel aqua illitus, & urina calefacta : & bovis unguæ cinis ex aqua : fimum quoque fervens ex aceto. Item sebum caprinum cum calce, aut

(24) Note de M. Guettard. « Le lait est la liqueur la plus adoucissante qu'on puisse ordonner dans ces circonstances. Tous les Auteurs de Médecine le recommandent également. Dans les cas où il faut porter sur ces parties trop relâchées un peu d'astringent, le lait de chèvre peut être préférable ».

(26) Marcellus Empiricus, chap. 16, p. 106 : *Lac caprinum, vel bubulum, vel ovillum recens mulsam, dum calet, vel etiam calefactum gargarizatum, tonsillarum dolores & tumores cito sedat.* Le même Auteur écrit, chap. 14, p. 103 :

Lac bubulum recens mulsam, & lento igne calefactum, gargarizatumque, arteriam constrictam infuso catarrho, & fauces exasperatas, pristina sanitati restituta persanat.

(27) Je lis *prodest jus omasi* avec le Pere Hardouin & d'autres Editeurs. Les manuscrits cependant portent *prodest jus magis* ; leçon moins vraisemblable.

(28) Marcellus Empiricus, chap. 15, p. 106.

(29) Note de M. Guettard. « La très

très bon. Les crevasses ou gerçures des levres se guérissent avec la graisse d'oie, la moëlle de cerf, la résine & la chaux. Je trouve dans quelques Auteurs que ceux qui ont des taches de rouffeur ne sont point propres aux cérémonies magiques.

L'usage du lait de vache (24) ou de chevre (26) soulage bien les maux de gorge avec inflammation & ulceres: tiède ou chaud on l'emploie en gargarisme tel qu'il a été tiré. Celui de chevre, bouilli avec de la mauve & un peu de sel, est le meilleur. Il est très bon aussi de se gargariser avec le bouillon de tripes (27), pour les écorchures de la langue & du gosier. Les reins du renard, secs & broyés avec du miel, font encore un bon liniment pour le mal de gorge. Pour l'esquinancie, on emploie le fiel de taureau ou de chevre avec du miel (28). Le fiel de blaireau, avalé dans de l'eau, corrige la puanteur de la bouche, & le beurre en guérit les ulceres. On dit qu'on fait rendre par la bouche, ou tomber (dans l'estomac) une arrête & toute autre chose attachée au gosier, en le frottant bien extérieurement avec de la bouze de vache. Le fiel (29) du sanglier ou du beuf dissipe, par le seul frottement, les écrouelles. Quant à la présure de lievre, on l'applique seulement avec du vin dans un petit linge sur celles qui sont écorchées. On les frotte encore efficacement avec la cendre de la corne du pied d'un âne ou d'un cheval (30), délayée dans de l'huile ou de l'eau & de l'urine chaude; avec de la cendre de la pince du bœuf, trempée dans de l'eau; & avec de la bouze bouillie dans du vinaigre. On emploie aussi le suif de chevre avec de la chaux (31), ou ses crottes bouillies dans du

vertu du fiel pour ces especes de tumeurs dépend de sa vertu apéritive: c'est pourquoi Pline recommande le savon, avec raison: au milieu de plusieurs autres remèdes superstitieux, celui-là seul est celui sur lequel on puisse compter.

Tome IX.

(30) Marcellus Empiricus, ch. 15, p. 10; Galien, liv. 11, *de Fac. Simp. Med.* p. 305; Dioscoride, livre 3, chap. 44.

(31) Marcellus Empiricus, ch. 15, p. 109.

VVVV

finum ex aceto decoctum, testesque vulpini. Prodest & sapo : Galliarum hoc inventum rutilandis capillis. Fit ex sebo, & cinere. Optimus fagino & caprino : duobus modis, spissus ac liquidus : uterque apud Germanos majore in usu viris quam foeminis.

Cervicum dolores butyro aut adipe ursino perfricantur : rigores bubulo sevo : quod & strumis prodest cum oleo. Dolorem inflexibilem (opisthotonon vocant) levât urina caprae auribus infusa, aut finum cum bulbis illitum : ungues contusos fel cujuscumque animalis circumligatum : pterygia digitorum fel tauri aridum aqua calida dissolutum.

(32) Note de M. Guérard. » Le savon, dont notre Auteur attribue l'invention aux Gaulois, est de nos jours une substance composée essentiellement d'huile & d'alkali fixe; par sa partie saline, il est dissoluble dans l'eau; par sa partie huileuse, il agit sur les résines & sur les corps gras: on peut le regarder comme une espece de dissolvant universel. On estimoit à Rome le savon d'Allemagne, puis celui de Gaule. Voyez *Authorem libri de Simplicibus Medicinis Galeni*, tome 13, page 100. On fait combien ses usages sont étendus dans la vie civile: dans la médecine, on le regarde comme un déterfif & comme un apéritif puiffant ».

(33) Le Pere Hardouin observe que le savon des Modernes differe de celui des Anciens, en ce qu'il entre de l'huile dans la composition du savon moderne.

(34) Théodore Priscien fait mention de ce savon Gaulois, liv. 1, ch. 3, de *crementis capillorum* . . . *Attamen Gallico sapone caput lavabis*. Martial,

liv. 8, Epigr. 33, qualifie ce même savon d'écume Batavique :

Et mutat Latias spuma Batava comas.

(35) L'Auteur du livre de *Simplicibus Medicinis ad Patern.* tome 13 des *Œuvres de Galien*, écrit, page 100 : *Sapo conficitur ex sevo bubulo, vel caprino, aut vervecino, & lixivio cum calce optimum judicamus Germanicum; est enim mundissimum, & veluti pinguisimum* : deinde *Gallicum*. Martial, liv. 14, Epigr. 27, qualifie ce même savon Germanique de *Mattiaca pila*, par allusion à la ville de *Mattiacum* en Germanie »

Si mutare paras longaevo cana capillos :

Accipe Mattiacas, quo tibi calva, pilas.

Il le qualifie ailleurs de *spuma caustica* :

Caustica Teutonico accendit spuma capillos.

Comme la principale base de ce savon étoit un sel lixiviel tiré des cendres, plusieurs Auteurs ont parlé du savon sous la dénomination de *cinis*.

vinaigre & les testicules de renard. Le savon (32) inventé (33) dans les Gaules (34) pour rendre les cheveux blonds, y est encore bon; il se fait avec du suif & des cendres : le meilleur est fait de cendres de hêtre & de suif de chevre. Il y en a de deux sortes, épais & liquide; l'un & l'autre, chez les Germains (35), sont plus à l'usage des hommes que des femmes.

Pour les douleurs du cou (36), il faut frotter le mal avec du beurre ou de la graisse d'ours (37), & quand il y a de la roideur (38), avec du suif de bœuf que l'on emploie aussi pour les écrouelles avec de l'huile. L'*opisthotone* (39) se guérit avec l'urine de chevre qu'on injecte dans les oreilles (40), ou en se frottant le cou avec de la bouze & des oignons. Les ongles érasés, déchirés, se guérissent avec toute sorte de fiel, en les enveloppant de cet onguent naturel. Celui de taureau, sec & délayé dans l'eau chaude, guérit les petites excroissances qui

ou de *unguentum cineris*, & ont qualité de *cinerarii* les peuples qui s'en servoient : c'est pourquoi on lit chez Valere Maxime, l. 2, c. 1 : *Romanæ femina quò formam suam concinniorefficerent, summâ cum diligentia capillos cinere rutilarunt.* On lit aussi chez Quintus Serenus :

Ad rutilam speciem nigros flavescere cines
Unguento cineris, prædixit Tullius auctor.

Enfin Torrellion, en parlant des Germains; liv. 2, *ad uxorem*, chap. 8, écrit d'eux : *cinerarios peregrina proceritatis.*

(36) Note de M. Guettard. « Ces médicaments sont émollients, & employés à ces usages ».

(37) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 54; Marcellus Empiricus, chapitre 18, p. 127.

(38) Marcellus Empiricus, *ibid.*

(39) Note de M. Guettard. « L'*opisthotonos* est une convulsion de tous les muscles du dos, qui sont faits pour faire plier le corps en arrière. Dans cette convulsion, le corps est plié en cercle, de façon que la tête se porte vers la croupe. On sent bien que dans un mal si urgent & si violent, les remèdes que Plinius propose ici, ne peuvent pas être d'une grande ressource ».

(40) Confirmé par Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 54 : on lit aussi chez Marcellus Empiricus, *ibidem* : *Cervicis dolor inflexibilis, quem opisthotonon Græci vocant, levatur urinâ capræ auribus infusâ, aut bulbo trito cum fimo ejusdem capræ cervici illito.* Enfin on lit chez Quintus Serenus, chap. 17 :

At si cervicis, duraque colla rigeant,
Anferis aut pingui torpentia colla fovebis,
Illinitur valido multum lens cocta in aceto :
Aut capræ fimo & bulbi, aut cervina medulla.

V v v v ij

Quidam adjiciunt sulphur & alumen, pari pondere omnium.

Tussim jecur lupi ex vino tepido sanat : ursinumque fel adinixto melle, aut ex cornus bubuli summis partibus cinis : vel saliva equi triduo pota : at equum mori tradunt : pulmo cervinus cum gula sua arefactus in fumo, dein tusus ex melle, quotidiano ecligmate. Efficacior est ad id subulo cervorum generis. Sanguinem expuentes, cervini cornus cinis : coagulum leporis tertiâ parte denarii cum terra Samiâ & vino myrteo potum sanat. Ejusdem fimi cinis in vino vesperi potus, nocturnas tusses : pili quoque leporis suffiti, extrahunt pulmonibus difficiles excreationes. Puerulentas autem exulcerationes pectoris pulmonisque, & à pulmone graveolentiam halitus, butyrum efficacissimè juvat, cum pari modo mellis Attici decoctum, donec rufescat, & matutinis sumptum ad mensuram lingulæ. Quidam pro melle, laricis resinam addere maluerunt. Si sanguis rejiciatur, efficacem tradunt bubulum sanguinem, modicè & cum aceto sumptum : nam de taurino credere, temerarium

(41) Comme les envies, &c. *pterygia*, observe M. de Querlon.

(42) Note de M. Guettard. « Le foie de loup calme la toux. L'expérience ne nous a point confirmé la vertu de ce remède qui, à coup sûr, ne peut pas servir pour toutes les espèces de toux, non plus que les autres que Pline recommande ici. Voyez Marcellus Empiricus, chap. 16. »

(43) Marcellus Empiricus, ch. 16, p. 117; Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 58.

(44) Plinius Valerianus, *ibid.*

(45) Note de M. Guettard. « Voyez Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 8; Marcellus Empiricus, chap. 16; Scribonius Largus, Comp. 76. Les remèdes suivants recommandés de même empiriquement, n'ont pas plus de vertu ».

(46) Jeune cerf.

(47) Marcellus Empiricus, ch. 16, p. 120; Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 64; Dioscoride, liv. 2, ch. 63.

(48) Marcellus Empiricus, ch. 16, p. 120; *Coagulum cervinum, sine le.*

viennent aux doigts (41); quelques-uns y ajoutent du soufre & de l'alun, le tout à poids égal.

Le foie de loup (42), pris dans du vin tiède, fait passer la toux (43), ainsi que le fiel d'ours (44), en y mêlant du miel ou de la cendre des pointes d'une corne de bœuf; ou la salive de cheval, bue pendant trois jours, (mais on dit que le cheval en meurt); ou le poumon & le palais d'un cerf (45), séchés dans du fumier & pilés dans du miel, pris tous les jours en look; celui d'un dague (46) est plus efficace encore. Ceux qui crachent le sang, sont guéris par l'usage de la poudre de corne de cerf (47), ou de la préfore de lievre (48), prise en breuvage au poids d'un tiers de denier, avec de la terre de Samos & du vin de myrte. Le crottin du même animal, en poudre, avalé le soir dans du vin, empêche de tousser pendant la nuit; & la fumée de fa bourre, en la brûlant, fait sortir du poumon les matières qu'on a de la peine à cracher. Quant au pus (49) que font rendre les abcès de la poitrine & du poumon & à la mauvaise odeur dont ils infectent l'haleine, rien ne soulage plus les malades que l'usage du beurre cuit par égale portion avec du miel de l'Attique, jusqu'à ce que le tout soit d'une belle couleur rousse: on le prend tous les matins à la dose d'une cuillerée. Quelques personnes, au lieu de miel, préfèrent la résine du *larix*. Quand le malade crache le sang, un bon remède, c'est, dit-on, de boire un peu de sang de bœuf dans du vinaigre; car il faut bien se garder de croire qu'il soit question de sang de taureau: mais,

porinum, sive hædinum, in potione solum, bibitur utiliter ab empyricis vel hæmoptoicis. Le même Auteur écrit, chap. 17, p. 124: *Benefacit ad arteriæ eruptionem. . . cretæ Samiæ denarius unus, sumptus ex aquæ frigida rigore detracto, cyathis tribus, &c.*

(49) Note de M. Guettard. » Le beurre, joint avec le miel, peut être

regardé comme un détersif adoucissant pour les exulcérations. Le même remède deviendra plus détersif si l'on y joint la résine de pin ou la térébenthine. Ces deux remèdes sont rationnels, & méritent attention. Voyez Dioscoride, liv. 2, chap. 63; Marcellus Empiricus, chap. 16; Plinius Valérianus, liv. 1, chap. 64 ».

est. Sed glutinum taurinum tribus obolis cum calida aqua bibitur in vetere sanguinis excreatione.

Ad stomachi, lumborum, & renum vitia.

CAPUT
13.

STOMACHUM exulceratum lactis asinini potus reficit : item bubuli. Rosiones ejus caro bubula admixto aceto & vino cocta. Rheumatismos cornus cervini cinis. Sanguinis excreationes hœdinus sanguis recens, ad cyathos ternos cum aceto acri pari modo fervens potus : coagulum tertia parte ex aceto potum.

Jocineris dolores, lupi jecur aridum ex mulso : asini jecur aridum cum petroselini partibus duabus, ac nucibus tribus, ex melle tritum & in cibo sumptum : sanguis hircinus cibo aptatus. Suspiriosis ante omnia efficax est potus equiferorum sanguinis. Proxime lactis asinini tepidi

(50) Note de M. Guettard. « Les remèdes incraissants ont la vertu d'arrêter, dans certaines occasions, les écoulements de sang. Voyez Marcellus Empiricus, chapitre 16, p. 120 ; Pline Valerianus, livre 1, chapitre 64 ».

(1) Quelques Médecins regardent le lait d'ânesse, pris tous les ans pendant quelques semaines, comme capable de faire vivre quatre-vingts ans ceux qui font usage de ce régime. Voyez les *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, tome 2) p. 130.

(2) Marcellus Empiricus, chap. 20, p. 148 : *Lac bubulum tepidum, incocum ; subinde sumptum, exulceratum quoque stomachum sanabit.*

(3) Note de M. Guettard. « Nous avons expliqué dans une note précé-

dente comment le lait pouvoit être utile dans les ulcères, de quelque espèce qu'il fût. Dans les foiblesses d'estomac, le lait le plus léger est sans doute le meilleur ; ainsi quoique notre Auteur semble conseiller ici indifféremment le lait de vache ou celui d'ânesse, ce dernier cependant est préférable ».

(4) Note de M. Guettard. « Ce remède ne paroît pas avoir de fondement, non plus que les suivants. Voyez Marcellus Empiricus, chap. 20 ».

(5) De la chair de vache, selon Marcellus Empiricus, chapitre 20, p. 143 : *Rancorem stomachi temperat caro vaccina, ex vini & aceti aquâ portione, discocta, & cibo sumpta.*

(6) Marcellus Empiricus, chap. 16, p. 120.

(7) Marcellus Empiricus, *ibid.*

pour le crachement de sang invétéré, on prend de la colle de cet animal (50), dans de l'eau chaude, au poids de trois oboles.

Remedes tirés des animaux pour les douleurs de l'estomac, des reins & du dos.

LA boisson de lait d'ânesse (1) & celui de vache rétablissent l'estomac (2), quand il est ulcéré (3); & lorsqu'on y sent des érosions (4), il faut manger de la chair de bœuf (5), cuite dans du vinaigre & du vin. La corne de cerf en poudre, est bonne pour les fluxions. Pour le crachement de sang (6), on fait prendre du sang de chevreau récent bien chaud, à la dose de trois cyathes, avec autant de fort vinaigre, ou le *coagulum* (7) du même animal, à la dose d'une troisième partie sur deux de vinaigre.

Pour les maladies (8) du foie (9), on ordonne l'usage d'un foie de loup sec dans du vin miellé; comme aussi de manger le foie d'un âne sec & broyé dans du miel (10), avec deux parties d'ache ou de persil sauvage & trois noix; ou de manger du sang de bouc préparé pour cet effet (11). Le remède le plus efficace pour l'asthme, est la boisson du sang d'élan; ensuite celle du lait d'ânesse cuit avec des oignons, & réduit de cette façon en

(8) Quintus Serenus, *de jecoris vitis*, p. 139 :

Nec non & jecoris quæretur fibra lupini,
Jungenturque simul costum, foliumque, piperque :
Quæ diluta mero dantur potanda lyæo.

Scribonius Largus, *Compof. Med.* chapitre 30, n°. 123 : *Ad tumorem & dolorem jecineris, item ad duritiem facit bene lupi jecur, primum in aquâ ferventi dimissum, atque ita arefactum.*

(9) Note de M. Guettard. « Différens Auteurs ont conseillé le foie de renard, comme Pline conseille celui du loup, d'après Celse, liv. 4, ch. 4.

On a conseillé son poumon pour les maladies de poitrine; mais on n'a pas d'observation détaillée dans laquelle on démontre qu'il ait pu servir. Voyez Quintus Serenus Sammonicus, chap. 23.

(10) Marcellus Empiricus, ch. 22, p. 160.

(11) C'est-à-dire, selon Marcellus Empiricus, *ibid.* p. 156, cuit sur les charbons, & mangé à jeun : *Hircinus sanguis adhuc calens, supra prunas excoctus, & cibatus datus jejuno, jecinerose mederi traditur.*

cum bulbis decocti, ita ut serum ex eo bibatur : addito in tres heminas cyatho nasturtii perfusi aquâ, deinde melle diluti. Jecur quoque vulpinum, aut pulmo, in vino nigro, aut fel ursinum in aqua, laxat meatus spirandi.

Lumborum dolores, & quæcumque alia molliri opus sit, ursino adipe fricari convenit : cinerem aprini aut suilli fimi inveterati aspergi potioni vini. Afferunt & Magi sua comenta. Primum omnium, rabiem hircorum, si mulceatur barba, mitigari : eadem præcisa, non abire eos in alienum gregem. Huic admiscent fimum caprinum, & subdito linteolo uncto cava manu, quantum pati possit, fervens, sustinere jubent : ita ut, si læva pars doleat, hæc medicina in dextra manu fiat, aut è contrario. Fimum quoque ad eum usum acus æreæ punctis tolli jubent. Modus curationis est, donec vapor ad lumbos pervenisse sentiat. Postea vero manum porro tuso illinunt, item lumbos ipso fimo cum melle :

(12) Celsus, liv. 4, chap. 4, de difficultate spirandi : Est etiam non vana opinio, vulpinum jecur, ubi siccum & aridum factum est, contundi oportere, polentamque ex eo potioni aspergi : vel ejusdem pulmonem quàm recentissimum assum, sed sine ferro coctum, edendum esse. Marcellus Empiricus, chap. 17, p. 122 : profuit multis ad suspirium, vel dyspnœam depellendam, pulmo vulpis, vel jecur in olla fictili exustum, atque ad cinerem redactum, & datum ad diem jejuno, mensura cochleariorum trium, cum aquâ calidâ cyathis tribus, si febricitabit : si sanus erit, ex vino vetere. Dioscoride, liv. 2, chap. 41 ; & Sextus Platonius, chap. 3, de vulpe, tit. 5, prononcent également que le poumon de renard soulage les asthma-

tiques.

(13) Sextus Platonius, chap. 13, tit. 3 ; Marcellus Empiricus, ch. 17, p. 124 : Ad suspiriosos sanandos fel ursinum aquâ dilutum bibendum optime datur, &c.

(14) Note de M. Guettard. « Ces douleurs dont Pline parle ici, sont des especes de douleurs rhumatisantes, qui excitent quelquefois même des mouvements convulsifs dans les muscles, & des rétractions de ces parties. Les émollients & les graisseux y conviennent parfaitement, sans que l'expérience ait rien décidé en faveur de la graisse d'Ours. Voyez Sextus Platonius, chap. 1 ; Marcellus Empiricus, chap. 25 ».

(15) Sextus Platonius, chap. 7, de petit

petit-lait que l'on boit tiède. On ajoute sur trois hémines de lait un cyathe de cresson infusé dans l'eau, puis délayé dans du miel. Le foie ou le poumon de renard (12), pris dans du vin noir, ou le fiel d'ours (13), dans de l'eau, rendent aussi la respiration plus libre.

Pour les maux des lombes (14) & par-tout où il s'agit d'amolir les parties malades ou douloureuses, il faut faire des embrocations avec la graisse d'ours (15); ou mêler dans le vin qu'on boit de la fiente de sanglier ou de porc en poudre (16). Les Magiciens viennent encore nous débiter ici leurs mensonges. Ils disent d'abord qu'on calme la rage des boucs (17) en leur frottant la barbe de cette dernière composition, & qu'en la leur coupant ensuite, ils ne passent jamais dans un autre troupeau. Ils y (18) mêlent du crottin de chèvre, & ordonnent de le tenir aussi chaud qu'on peut le souffrir dans le creux de la main sur un petit linge mouillé; mais il faut, si le mal est au rein gauche, que ceci se fasse de la main droite, & si le mal est à droite, de la main gauche. Ils veulent aussi que l'on ramasse ce crottin avec la pointe d'une aiguille d'airain : on tient le remède dans la main jusqu'à ce qu'on sente que la chaleur est parvenue jusqu'aux reins. Ils font ensuite frotter la main avec le suc d'un porreau pilé, & les reins malades avec le crottin même incorporé dans du miel; ils conseillent encore

apto, tit. 13, *ad coxendices*. Marcellus Empiricus, chap. 25, p. 172 : *Adipe ursinâ dolentes coxas perfrica, continuè sanabis.*

(16) Marcellus Empiricus, ch. 25, p. 174.

(17) On ne trouve plus guère personne qui soit aujourd'hui disposé à croire à la rage de bouc, non plus qu'à la rage de cheval & à la rage d'ours, auxquelles Pline atteste qu'on

croyoit autrefois. Ces chimères, aussi révoltantes qu'absurdes, ont disparu devant l'examen & la raison. Il reste encore la rage de chien, la rage de chat & la rage d'homme à ôter de l'imagination de l'homme. Ceci est l'affaire du tems. En attendant, je le répète, chez ceux qui ont la rage, c'est le cerveau qu'il faut principalement guérir.

(18) A la fiente de sanglier ou de cochon.

fuadentque in eodem dolore & testes leporis devorare. Ichiadicis fumum bubulum imponunt, calfactum in foliis cinere ferventi. In renumque dolore leporis renes crudos devorari jubent, aut certe coctos, ita ne dente contingantur. Ventris quidem dolore tentari negant talum leporis habentes.

Lienem sedat fel apri vel suis potum, vel cervini cornu cinis in aceto. Efficacissimè tamen inveteratus lien asini, ita ut in triduo sentiat utilitas. Asinini pulli fumum, quod primum edidit (poleam vocant Syri), dant in aceto mulso: datur & equi lingua inveterata ex vino, præsentaneo medicamento, ut didicisse se ex Barbaris Cæcilius Bion tradidit: & lien bubulus simili modo: recens autem assus vel elixus in cibo. In vesica quoque bovis allii capita xx tusa,

(19) Marcellus Empiricus, ch. 25, p. 172: *Qui testiculum leporinum coctum jejunis comederit, eisdem toxarum dolore relevabitur.*

(20) Marcellus Empiricus, ch. 26, p. 176.

(21) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 194, & chap. 28, p. 200; Sextus Platonius, chap. 2, de lepore, tit. 18. C'est un conte de bonne femme, comme l'observe Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 20.

(21*) Note de M. Guettard. « En général les parties volatiles du fumier peuvent être regardées comme résolutives & atténuantes; de plus, en échauffant la partie extérieure, elles peuvent faire une révulsion de la matière contenue à l'intérieur ».

(22) Note de M. Guettard. « Voyez plus haut ce que nous avons dit sur les vertus du fiel, & ce qu'on peut en penser ».

(22*) Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 18.

(23) Marcellus Empiricus, ch. 23, p. 186.

(23*) Note de M. Guettard. « Remède dont l'expérience n'a point confirmé les propriétés ».

(24) M. de Querlon observe qu'Aristote le nomme *pólion*; mais ce *pólion* d'Aristote, est id quod equa emittit antequam pullum partu edat. Ainsi cette *polea* des Syriens est la *mulua* des Grecs; & signifie *finum pulli asinini modò nati*, comme l'ont reconnu Henri Etienne, Scapula & d'autres Critiques. Tout cela vient de *πυλος*, un jeune poulain. Au reste, Marcellus Empiricus, chap. 23, p. 164, au lieu d'un crottin d'ânon, prescrit un crottin demulet: *Stercus multinum cum oxymelle lienosis potui datum, dolores efficaciter tollit.*

(25) Plinius Valerianus, livre 2.

pour le même mal de manger des testicules de lievre (19). Pour la sciatique, ils font appliquer de la bouze de vache (20) chauffée sur la cendre rouge dans des feuilles. Ils ordonnent aussi, pour les maux de reins, de manger le rable d'un lievre crud ou cuit, mais de façon que l'on n'y touche point avec les dents. Enfin, ils prétendent que ceux qui portent sur eux un talon de lievre n'ont jamais de mal au ventre (21).

Le fiel de sanglier (21*) ou de porc (22), ou de la poudre de corne de cerf dans du vinaigre, pris en boisson, apaise le mal de rate; mais un remede encore meilleur, c'est une vieille rate (23) d'âne (23*), & l'effet s'en fait sentir au bout de trois jours. On fait prendre dans du vinaigre miellé le premier crottin d'un poulain d'ânesse, que les Syriens nomment *polea* (24). On donne aussi dans du vin la langue d'un cheval (25) gardée depuis long-tems, comme un remede souverain, ainsi que *Cecilius Bion* (26) écrit l'avoir appris des Barbares; & de la rate de bœuf de la même maniere (27), si ce n'est que quand elle est fraîche, on la fait manger rôtie ou bouillie. Pour le mal de rate, on applique encore dans une vessie de bœuf vingt (28) têtes d'ail (28*) pilées dans un sex-

chapitre 18; Marcellus Empiricus, chap. 23, p. 164: *Equi lingua arefacta & ad levitatem trita, atque ex vino potui data, protinus utilitatem suam sedato lienis dolore manifestat.*

(26) Le Pere Hardouin fait deux personnages distincts de *Cecilius Bion*. Il croit *Cecilius Achéen*, & le même que celui dont *Athénée* cite un Ouvrage sur les poisons; & qu'il s'agit ici de *Bion de Soles*, ville de Cilicie, le cinquieme de ce nom cité par *Diogene Laerce* (*in Bione*). L'Index du vingt-huitieme livre de *Pline* énonce un écrit de *Bion* sur la vertu des plantes. Rien n'empêche d'identifier, se-

lon le texte, les deux noms.

(27) *Cellus*, liv. 4, chap. 9, de *lienis morbo*. *Lien quoque bubulus utiliter usui datur.*

(28) *Plinius Valerianus*, livre 2, chap. 18, est conforme avec *Pline*, si ce n'est que dans la recette il ne fait point mention de la vessie de bœuf. Quant à *Marcellus Empiricus*, il est entièrement conforme avec *Pline*, chap. 23, p. 163 & 168; mais, *ibid.* p. 63, au lieu d'ail il prescrit dans le topique de la moutarde & des fleurs d'airain.

(28*) Note de *M Guettard*. « Vingt têtes d'ail, ou bulbes d'ail. Il est cer-

cum aceti sextario, imponuntur ad lienis dolores. Eadem ex causa emi lienem vituli, quanti indicatus sit, jubent Magi, nulla pretii contatione : quoniam hoc quoque religiose pertineat : divisumque per longitudinem annecti tunicæ utrinque, & induentem pati decidere ad pedes : dein collectum in umbra arefacere. Cum hoc fiat, simul residere lienem ægri vitiatum, liberarique morbo dicitur. Prodest & pulmo vulpium cinere siccatum, atque in aqua potus. Item hædorum lien impositus.

Ad alvum sistendam, cæliacos, & dysentericos, inflationes alvi, rupta, tenesmon, & tineas, & colum.

CAPUT
14.

ALVUM sistit cervi sanguis : item cornus cinis : jecur aprinum ex vino potum citra salem recensque : item assum suillum, vel hircinum decoctum ad quintam heminam in vino. Coagulum leporis in vino ciceris magnitudine : aut si febris sit, ex aqua. Aliqui & gallam adjiciunt, alii per se

tain que le bulbe d'ail est résolutif, & est capable, en donnant une nouvelle force aux fibres, de procurer un soulagement à la rate dans plusieurs cas; mais ce sont moins des cas de douleurs que de gonflement. Voyez Marcellus Empiricus, chap. 23.

(29) Marcellus Empiricus, ch. 23, p. 165.

(30) Au vêtement intérieur ou de dessous, qui tenoit lieu de chemise.

(31) Marcellus Empiricus, *ibid.* prescrit de la suspendre & faire sécher à la fumée.

(32) Marcellus Empiricus, ch. 23, p. 165; Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 18; Quintus Serenus, chap. 24.

(1) Note de M. Guettard. » La cendre de bois de cerf est un remède absorbant, qui, comme tous les terreux, a quelque astriction. Voy. Galien, liv. 9, de *comp. Medicam. secundum loca.*

(2) Dioscoride, liv. 2, chap. 97.

(3) Galien, livre 9, *κατὰ τόπους*, p. 616.

(4) Sextus Platoniscus, chap. 7, de *Apru*, tit. 5, *ad ventris fluxum : jecur apru recens ex vino potatum, mire restringit.*

(5) Marcellus Empiricus, chap. 27, p. 194.

tier de vinaigre. Les Magiciens, pour le même mal (29); ordonnent d'acheter la rate d'un veau au prix qu'on la fait, sans marchander (circonstance très importante au gré de leur superstition); de la couper en long, d'en attacher un morceau à la tunique du malade des deux côtés (30), & en la mettant de laisser tomber la rate à ses pieds, ensuite de la ramasser & de la faire sécher à l'ombre (31). Pendant que tout cela se fait, la rate du malade se désenfle, & est, dit-on, bientôt guérie. Le poumon d'un renard, sec & en poudre, avalé dans de l'eau, est encore bon pour le mal de rate, ainsi que la rate d'un chevreau (32), appliquée à la partie.

Pour resserrer le ventre : contre la passion cœliaque : contre la dysenterie : contre l'enflure de ventre : contre les ruptures : contre le ténésme, & contre la colique.

On arrête le cours de ventre par l'usage du sang (1) de cerf (2) & de la corne de cerf en poudre (3); avec le foie de sanglier (4), avalé tout frais, sans sel, dans du vin; avec le foie (5) de cochon rôti (6), ou celui de bouc, cuit & pris dans du vin jusqu'à la dose de cinq hémities; avec la présure de lievre (7), dont on met gros comme un pois dans du vin, ou, lorsqu'il y a de la fièvre, dans de l'eau. Quelques-uns (8) y mettent encore de la noix de galle (9), & d'autres se conten-

(6) Marcellus Empiricus, chap. 27, p. 195: *Jecur hircinum missum in ollam novam, cum vini consteri cotylis sex, ad tertias decoctum: sed dum excoquitur, compunctum: ut humor ejus cum vino permisceatur; postea dysenterico potui datum, efficaciter prodest.*

(7) Sextus Platonius, chap. 2, de lepore, tit. 17, *et infantium ventris fluxum*, &c. Marcellus Empiricus,

chap. 27, p. 192; Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 26; Dioscoride, liv. 2, chap. 85.

(8) Sextus Platonius, *ibid.*

(9) Note de M. Guettard. « Tout le monde connoît la noix de galle, ouvrage d'un insecte qui y dépose ses œufs: c'est un astringent assez fort, composé de beaucoup de parties terreuses.

leporis sanguine contenti sunt lacte cocto. Equini fimi cinis in aqua potus. Taurini cornus veteris ex parte imacinis, inspersus potioni aquæ. Sanguis hircinus in carbone decoctus : corium caprinum cum suo pilo decoctum, succo epoto.

Coagulum equi, & sanguis caprinus, vel medulla, vel jecur, alvum solvit : Fel lupi cum elaterio, umbilico illigatum. Vel lactis equini potus : item caprini cum sale & melle. Capræ fel cum cyclamini succo & aluminis momento. Aliqui & nitrum & aquam adjecisse malunt. Fel tauri cum absinthio tritum ac subditum pastillo. Butyrum largius sumptum.

Cœliacis & dysentericis medetur jecur vaccinum. Cornus cervini cinis tribus digitis captus in potione aquæ. Coagulum leporis subactum in pane : si vero sanguinem

(10) Note de M. Guettard. » En général, on a regardé le lievre comme un animal terreux, & produisant beaucoup d'humeur mélancolique : c'étoit l'idée de l'antiquité. Il s'ensuivoit de là qu'il devoit avoir des qualités astringentes. Ce que Pline appelle *coagulum leporis*, & qui sont les matières contenues dans l'estomac du lievre, ont cette astriction bien dé-cidée ».

(11) Note de M. Guettard. » Cette cendre est purement terreuse, & contient peu de parties de fel fixe. Il en est de même des remedes suivans ».

(12) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 191 & 192.

(13) Marcellus, *ibid.* p. 194.

(14) Appliqué en liniment sur l'estomac, selon Plinius Valerianus, livre 2, chap. 23.

(15) Note de M. Guettard. » L'expérience seule nous apprend quels remedes sont purgatifs ; en général cependant on fait que ceux qui sont les plus violents, ont une action qui peut pénétrer de l'extérieur à l'intérieur : l'expérience l'a démontré sur l'onguent d'*arthanida*, composé de coloquinte. L'*elaterium* ou concombre sauvage étant un violent purgatif, il peut même, appliqué à l'extérieur, avoir quelque effet. Le fiel est fait pour briser les parties résineuses & les atténuer ».

(16) Quintus Serenus, *de ventre molliendo*, p. 104 :

Crede tamen potum meliorem lactis equini,
Dicitur hic validos asinae pervincere succos.

Marcellus Empiricus écrit aussi, chapitre 30, p. 218 : *Serum de lacte equino, ventrem molliet purgat.*

rent de boire du sang de lievre (10), avec du lait bouilli, sans autre addition. On use encore en boisson, dans de l'eau, de crottes de cheval pulvérisées (11), ainsi que de la poudre d'une vieille corne de taureau, tirée du bas de la corne, qu'on délaie simplement dans de l'eau (12); de sang de bouc cuit sur la braise (13) & de peau de chevre cuite avec son poil.

Le *coagulum* (la présure) de cheval, & le sang, la moëlle ou le foie de chevre relâchent le ventre. Le fiel du loup, attaché au nombril (14) avec le suc des concombres sauvages (15); ou le lait (16) de cavalle en breuvage (17), & celui de chevre avec du sel & du miel (18), font encore le même effet, ainsi que le fiel de chevre (19), avec le suc du cyclamen & un petit morceau d'alun : quelques-uns y ajoutent plus volontiers du nitre & de l'eau. On emploie encore avec succès le fiel de taureau broyé avec de l'absinthe, & appliqué en suppositoire; ou bien l'on mange beaucoup de beurre (20).

Le foie de vache est un bon remede pour les douleurs du ventre & pour la dysenterie; comme aussi la poudre de corne de cerf, prise dans de l'eau à la quantité de trois doigts (21); la présure de lievre, amalgamée avec du pain, ou avec de la (22)

(17) Note de M. Guettard. « Le lait de cavalle n'est pas un purgatif; il ne purge que par accident, comme tous les autres laits : le lait de chevre est même astringent, mais le *cyclamen* que Plinè propose ici est une plante très purgative, & le lait n'y ajoute rien.

(18) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 189, prescrit ici du lait de chevre tout pur & sans addition, ou du lait de brebis tiede, ou même bouilli avec du beurre.

(19) Sextus Platonius, au lieu de fiel de chevre, prescrit ici du fiel de chevreuil.

(20) Note de M. Guettard. « En relâchant, comme toutes les huiles douces tirées par expression des animaux ».

(21) Dioscoride en ordonne deux cuillerées en boisson, liv. 2, ch. 63. Consultons d'autre part Marcellus Empiricus, chap. 27, p. 194 : *Cervini cornus, de ipsis radicibus quæ capiti hærens, scobes limâ tenuissimâ factus, & ad drachmâ mensuram cum vini austeri cyathis datus, sistet nimios ventris fluores, si vel triduo jugiter bibatur.*

(22) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 194

detrahunt, in polenta. Aprini vel suilli vel leporini fimi cinis, inspersus potioni tepidi vini. Vituli quoque jus vulgariter datum, inter auxilia cœliacorum & dysentericorum tradunt. Lactis asinini potus utilior, addito melle. Nec minus efficax fimi cinis ex vino utriusque vitio. Item polea supra dicta. Equi coagulum, quod aliqui hippacen appellant, etiam si sanguinem detrahant, vel fimi cinis, dentiumque ejusdem tusorum farina, salutaris dicitur : & bubuli lactis decocti potus. Dysentericis addi mellis exiguum præcipiunt : & si tormina sint, cornus cervini cinerem : aut fel taurinum cumino mixtum, & cucurbitæ carnes umbilico imponere. Caseus recens vaccinus immittitur ad utrumque vitium. Item butyrum heminis quatuor, cum resinæ terebinthinæ sextante, aut cum malva decocta, aut rosacea. Datur & sebum vitulinum, aut bubulum. Item medullæ excoquantur cum farina ceræque exiguo, & oleo,

(23) Note de M. de Querlon. » Soit de froment, soit d'orge séchée au feu, *polenta*.

(24) Note de M. Guettard. » Le miel est détersif ; & les Anciens qui regardoient la dysenterie comme un ulcère, l'employoient pour déterger cet ulcère, sur la fin des maladies dysentériques ; mais il se trouve très peu de cas dans lesquels on puisse l'employer utilement ».

(25) Au chap. précédent, note 24.

(26) On a vu dans les livres précédents que c'étoit aussi le nom d'une plante.

(26*) Note de M. Guettard. » Ce remède rentre dans les indications que présente la maladie, qui sont d'adoucir & de resserrer : mais il est ce-

pendant peu de cas dans lesquels il puisse convenir, parceque le lait ne se digere que dans un estomac pur, & même dans lequel il faut supposer de la force ; ce qui se rencontre rarement dans ces maladies ».

(27) Voyez la note ci-avant de M. Guettard.

(28) Note de M. Guettard. » Le cumin est une plante de nos jardins dont les semences sont échauffantes & fortifiantes ; il est peu de cas dans une maladie inflammatoire où l'on puisse en faire usage. Il est cependant certaines dysenteries dépendantes du relâchement, dans lesquelles ce remède peut être de quelque utilité : telles sont celles qui surviennent dans des pays froids & marécageux, après farine

farine (23) s'il y a flux de sang ; & de la fiente de sanglier, de porc, ou de lievre, en poudre, mêlée dans du vin tiède en boisson. Le bouillon de veau que l'on donne communément, est mis au nombre des remèdes employés pour la dysenterie & les maux d'entrailles. L'usage du lait d'ânesse en boisson, en y ajoutant du miel (24), est un des meilleurs. Sa fiente en poudre, prise dans du vin, n'est pas moins bonne pour ces maladies, ainsi que la *polea* dont on vient de parler (25). Le *coagulum* (la présure) de cheval, appelé par quelques-uns *hippace* (26), son crottin pulvérisé, & ses dents réduites en poudre très fine, passent encore pour de bons remèdes, quand même les malades rendroient du sang ; ainsi que le lait de vache bouilli (26*). Mais, pour la dysenterie, on recommande d'y ajouter un peu de miel (27), & s'il y a des tranchées, de la poudre de corne de cerf ; ou d'appliquer sur le nombril un fiel de taureau avec du cumin (28) & de grosses tranches de citrouille. Le fromage de lait de vache (29) récent & le beurre (30), à la quantité de quatre hémines avec un sextant (31) de térébenthine, ou avec une décoction de mauve ou de roses, se donnent en clysteres pour les mêmes maladies (32). On donne encore le suif (33) de veau ou de bœuf (34) ; on en fait cuire aussi de la moëlle (35) avec de la

l'usage des farineux trop continué ».

(29) Note de M. Guettard. « Voyez Marcellus Empiricus, chap. 27 ; remède adoucissant & astringent, mais lourd & capable d'augmenter la pourriture ».

(30) Note de M. Guettard. « Remède détersif & adoucissant ; utile dans l'ulcération des intestins ».

(31) Deux onces.

(32) Pratique confirmée par Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 33. Marcellus fait un autre emploi de cette même recette ; il la fait manger aux

malades, chap. 27, p. 195.

(33) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 193.

(34) Note de M. Guettard. « Remède adoucissant ; presque toute la suite des remèdes que Plinius recommande pour la dysenterie & l'affection cœliaque, sont purement empiriques, & n'ont reçu aucune lumière par l'observation ».

(35) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 195 : *Medulla vaccina cum farina tenui subacta, & velut excoctus panis cibatum data, mirè dysentericos sanat.*

ut forberi possint. Medulla & in pane subigitur. Lac caprinum ad dimidias partes decoctum. Si sint & tormina, additur protropum. Torminibus satis esse remedii in leporis coagulo potò è vino tepido, vel semel, arbitrantur aliqui. Cautiores & sanguine caprino cum farina hordeacea & resina ventrem illinunt. Ad omnes epiphoras venteris illini caseum mollem suadent : veterem autem in farina tritum, cœliacis & dysentericis dari, cyatho casei in cyathis vini tribus. Sanguis caprinus decoctus cum medulla dysentericis. Jecur assum capræ cœliacis subvenit, magisque etiam hirci, in vino austero decoctum potumque, vel ex oleo myrteo umbilico impositum. Quidam decoquunt à tribus sextariis aquæ ad heminam, addita ruta. Utuntur & liene affo capræ hircive, & fevo hirci in pane qui cinere coctus fit : capræ, à renibus maxime, ut per se hauriatur protinus : inque modice frigida forberi jubent. Aliqui & in aqua decoctum sebum admixta polenta, & cumino, & anetho,

(36) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 192 : *Lac caprinum fervens, adjecto polenta quantum satis sit, cum fuerit quasi tenuis pulvicula, dabis dysenterico bibendum.* Plinius Valerianus conseille la même recette en clystère, liv. 2, chap. 33.

(37) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 22.

(38) Note de M. Guettard. « *Protropum*, vin de mere goutte, vin qui sort de la vendange avant que les raisins aient été foulés ».

(39) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 194; Sextus Plonicus, chap. 5, tit. 15.

(40) Plinius Valerianus, livre 2,

chap. 23. Marcellus Empiricus, chapitre 27, p. 194 : *Ad omnes epiphoras venteris caseum vaccinum mollem calidum imponi oportet : quo tempore dysentericis potiones ferro candenti calefactas dari convenit.*

(41) Au lieu de *in farina tritum*, Plinius Valerianus, comme l'observe le Père Hardouin, paroît avoir lu au texte de notre Auteur *in farinam tritum*, puisqu'on lit chez lui *in modum farinae*.

(42) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 192.

(43) D'un chevreuil, selon Sextus Plonicus, chap. 4, tit. 17 : *Ad cor-*

farine & un peu de cire, auxquels on ajoute de l'huile pour les faire avaler plus aisément. On fait encore manger de la moëlle dans du pain, & boire du lait de chevre (36) bouilli jusqu'à diminution de moitié; mais, quand il y a des tranchées (37), on y ajoute du *protropum* (38). Quelques Médecins font d'avis qu'une seule prise de présure de lievre, avalée dans du vin chaud, est un remede suffisant pour les tranchées. Ceux qui veulent user de plus de précaution (39), font frotter le ventre avec du sang de chèvre, de la farine d'orge & de la résine. Pour toutes les inflammations du ventre (40), on conseille de le frotter avec du fromage mou; mais, pour les affections coëliques & dysentériques, d'y employer du fromage fait, broyé avec de la farine (41) à la quantité d'un cyathe, dans trois cyathes de vin. Le sang de chevre bouilli se donne encore avec de la moëlle dans la dysenterie. Le foie de chevre rôti fait du bien aux coëliques (42), & plus encore celui de bouc, cuit dans de gros vin & pris en breuvage ou appliqué sur le nombril avec de l'huile de myrte. Quelques-uns le font cuire dans trois sextiers d'eau qu'ils font réduire à une hémine, & y ajoutent de la rue, On fait aussi manger dans du pain cuit sous la cendre la rate d'une chevre ou d'un bouc (43), avec du suif de bouc. Si l'on emploie du suif de chevre, on le tire principalement des reins (44), pour qu'il passe plus aisément, & on le fait avaler dans de l'eau un peu dégourdie. D'autres veulent que le suif soit cuit dans de l'eau, & ils y mêlent de la farine de froment, du cumin, de l'aneth (45) & du vinaigre.

minosos, splen caprea potatum mirè sanat.

(44) Marcellus Empiricus, ch. 27, p 195: *Adipem caprinum de renibus sublatum, misce cum polenta surfuribus, atque adjice illic cuminum, & anethum, & acetum, aquis portionibus: atque ex aqua decoque, & colatum,*

forbitionis more, dysenterico dato sumendum, &c.

(45) Le premier manuscrit Royal porte *anetho*; leçon confirmée par Marcellus Empiricus. Le second manuscrit Royal & celui de Chifflet portent *anefo*, pour *aniso*.

Y y p ij

acetoque. Illinunt & ventrem cœliacis, fimo cum melle decocto. Utuntur ad utrumque vitium & coagulæ hœdi in vino myrtite, magnitudine fabæ potō & sanguine ejusdem in cibum formato, quem sanguiculum vocant. Infundunt dysentericis & glutinum taurinum aqua calida resolutum. Inflationes discutit vitulinum fimum in vino decoctum. Intestinorum vitii magnopere prodest coagulum cervorum, decoctum cum lente betaque, atque in cibo sumptum. Leporis pilorum cinis cum melle decoctus. Lactis caprini potus, decocti cum malva, exiguo sale addito. Si & coagulum addatur, majoribus emolumentis fiat. Eadem vis est & in sevo caprino in sorbitione aliqua, uti protinus hauriatur frigida aqua. Item feminum hœdi cinis rupta intestina farcire mire traditur. Fimum leporis cum melle decoctum, & quotidie fabæ magnitudine sumptum, ita ut deploratos sanaverint. Laudant & caprini capitis cum suis pilis decocti succum.

Tenesmos, id est, crebra & inanis voluntas desurgendi,

(46) La dysénerie & les maux d'entrailles.

(47) Marcellus Empiricus, chap. 27, p. 193.

(48) *Sanguiculum*, ou, comme portent le second manuscrit Royal & celui de Chifflet, *sanguinellum*. Les Savoyards appellent encore le boudin *fanchet*, suivant Dupinet.

(49) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 33.

(50) Plinius Valerianus, *ibid.*: *Imponitur item inflationi fimum vitulinus in vino decoctus.*

(51) Sextus Plonicus, chap. 1, de

cervo, tit. 19, dit que la moëlle de cerf soulage ces mêmes maux.

(52) Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 32. Marcellus Empiricus, chapitre 27, p. 196: *Pilos leporinos adjecto melle comprehendes, atque inde globulos parvos facies: hi singuli sapius deglutiti, intestina quamvis perniciose rupta, certa conjunctione connectunt.*

(52*) Au lieu de *cum malvâ*, Plinius Valerianus, *ibid.* écrit *cum melle & sale*. Le Pere Hardouin soupçonne que ce Compilateur a mal lu le passage de Plin.

On frotte encore le ventre aux cœliques avec de la fiente de chevre bouillie dans du miel. Pour l'une & l'autre maladie (46), on fait boire gros comme une feve de présure de chevreau dans du vin de myrte (47), & l'on fait manger de son sang en boudin (48). On donne encore pour la dysenterie (49) des clysteres avec la colle de taureau, délayée dans de l'eau chaude. La fiente de veau (50), bouillie dans du vin, dissipe les vents & les borborigmes. On fait manger avec succès le *coagulum* du cerf, cuit avec des lentilles & de la bette, pour les maux d'entrailles (51); la cendre de la bourre ou des poils du lievre s'avale encore pour le même effet (52). On fait boire aussi le lait de chevre cuit avec de la mauve & un peu de sel (52*); si l'on y ajoute de la présure (53), le remede n'en vaut que mieux. Même propriété dans le suif de chevre (54), pris dans quelque breuvage, pourvu qu'on avale sur-le-champ de l'eau froide. On prétend encore (ce qui nous paroît étonnant) que la cendre des cuisses du chevreau répare les déchiremens faits dans les intestins, ainsi que la fiente de lievre (55), bouillie avec du miel, en prenant tous les jours de cette drogue la grosseur d'une feve; en sorte que ces deux remedes ont guéri des maladies désespérées (56). On recommande aussi pour le même effet le bouillon d'une tête de chevre cuite avec son poil (57).

Le (58) ténésme (58*), qui est une envie fréquente & sans nul

(53) Quintus Serenus, chap. 32, p. 146:

Cum colus invisum morbi genus intima caput,
Mande galeritam volucrum quam nomine dicunt:
Aut pavidi leporis madefacta coagula pota.

(54) C'est un des médicaments conseillé dans l'hydropisie par Sextus Platonius, chap. 5, de capro & capra, zit. 17.

(55) Plinius Valerianus, l. 2, c. 22.

(56) Marcellus Empiricus, ch. 28, p. 202: *Quamvis perniciosè ruptus intestinis.*

(57) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 196.

(58) Le ténésme, en Latin *tenesmos* & *tenasmos*, en Grec *τενεσμος* & *τενασμος*, est défini par Celsus, liv. 4, chapitre 18: *Morbis in quo frequens defendi cupiditas est*; & par Scribonius Largus, chap. 38: *Irrita crebro defurgendi voluntas . . . libido nimia defurgendi extremi intestini . . . irritatio ultima partis directi intestini, in quo ultimo sapius libet defurgere sine causâ.*

(58*) Note de M. Guettard. « Te-

tollitur potō lacte asinino : item bubulo. Tæniarum genera pellit cervini cornus cinis potus. Quæ in excrementis lupi diximus inveniri ossa, si terram non attigerint, colo mendentur, adalligata brachio. Polea quoque supra dicta, magnopere prodest in sapa decocta. Item suilli fimi farina addito cumino in aqua rutæ decoctæ. Cornus cervini teneri cinis, cochleis Africanis cum testa sua rufis mixtus in vini potione.

Ad vesicæ cruciatus, & calculos, de genitalium & sedis vitiis, & inguinum remediis.

CAPUT
15. VESICÆ calculorumque cruciatibus auxiliatur urina apri, & ipsa vesica pro cibo sumpta : Efficacius, si prius fumo maceretur utrumque. Vesicam elixam mandi oportet : & à muliere, fœminæ suis. Inveniuntur & in jocineri-

nesme ou épreinte, est une maladie qui dépend de l'irritation portée sur le sphincter de l'anus par quelque cause que ce puisse être. Toute espece de lait en fomentation y est excellente; mais Pline le conseille ici en breuyage. Le bien qui doit en résulter est plus éloigné, moins général, & souvent même la constipation que le lait procure peut être nuisible ».

(59) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 24; Marcellus Empiricus, chapitre 29, p. 203.

(60) Sextus Platonius, chap. 1, de cervo, n. 8: *Cervinum cornu combustum, datum in vino, vel aqua calida, lumbricos necat & ejicit.* Quintus Serenus, chap. 13, de lumbricis & tineis purgandis, p. 145 :

Ergo cinis cornu cervini prodegit haustus.

Cette recette est aussi proposée par Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 24; par Scribonius Largus, *Compos.* 122; & par Marcellus Empiricus, ch. 28, p. 200. L'Auteur de l'*Albert Moderne*, Paris, 1771, p. 135, assure que le pourpier est le vrai poison du ver solitaire.

(61) Note de M. Guettard. « Le ver appelé *tania* est proprement le ver solitaire; c'est un ver particulier aux animaux, & l'on a cru qu'il n'avoit d'autre siege que leur corps, lorsque M. Linnæus l'a retrouvé dans la nature. Les animaux le rendent rarement entier; mais ils en rendent des parties, tantôt sous la forme de longues traînées blanches, tantôt sous la forme de petits vers blancs, qu'on nomme *cucurbiins*. On doutoit encore ayant les observations de cet ha-

effet d'aller à la selle, se guérit en buvant du lait d'ânesse ou du lait de vache (59). La poudre de corne de cerf fait sortir du ventre (60), toute espèce de vers appellés *tania* (61). Les os que nous avons dit (62) se trouvent dans les excréments du loup, attachés au bras, guérissent la colique (63), pourvu qu'ils n'aient point touché la terre. La *pôlea*, dont nous avons aussi parlé (64), cuite dans de la *sapa* (65), est encore un très grand remède; ainsi que la fiente de porc, en poudre, prise dans une décoction de rue avec du cumin, ainsi que la poudre de corne de cerf (66), prise de la racine de la corne, mêlée avec des escargots d'Afrique qu'on a pilés avec leurs coquilles, & buë dans du vin.

Contre les douleurs de vessie : contre la gravelle : maladies & remèdes des parties naturelles des deux sexes.

L'URINE de sanglier en boisson (1), & sa vessie même, en la mangeant, font d'un grand secours pour les tourments de la pierre, & pour la vessie (2). Elles opèrent encore bien mieux (3), lorsqu'on les a bien enfumées auparavant. Il faut manger la vessie cuite à l'eau, & celle de la truie doit être mangée par une femme (4).

bile Naturaliste, si chacun des chaînons qui composent ce ver, n'étoit pas un ver particulier : mais son observation démontre le contraire. Il seroit à souhaiter qu'on pût le détruire avec le remède que Pline propose ici; mais malheureusement il n'a pas cette vertu ». *N. B.* Cette note de M. Guettard mérite qu'on doute de l'assertion que j'ai recueillie, mais sans la garantir, à la fin de la note précédente.

(62) Vers la fin du chap. 11.

(63) Marcellus Empiricus, ch. 29, p. 202.

(64) Voyez le chap. 13, note 24.

(65) Sorte de vin cuit à réduction

du tiers. Columelle chap. 5.

(66) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 18 : *Cornus cervini teneri (id est de ipsis radicibus sumpti) cinis, cum cochleis Africanis, cum vestis suis tufis mixtus, datus in potionè vini, facit optime ad colum.*

(1) Note de M. Guettard. « On ne voit pas que l'expérience ait confirmé cette propriété ».

(2) Marcellus Empiricus, chap. 26, p. 180.

(3) Marcellus Empiricus, chap. 26, p. 180; Sextus Plonicus, chap. 7, de *Apro*, tit. 9.

(4) Comme celle du porc mâle pas

bus eorum lapilli, aut duritie lapillis similes, candidi, sicuti in vulgari sue: quibus contritis atque potis in vino, pelliculas calculos aiunt. Ipsi apro tam gravis sua urina est, ut nisi egesta, fugæ non sufficiat, ac velut devinctus opprimatur. Exuri illa tradunt eos. Leporis renes inveterati, in vino poti, calculos pellunt. In perna suum articulos esse diximus, quorum decoctum jus facit urinæ utile. Asini renes inveterati, tritique, & in vino mero dati, vesicæ medentur. Calculos expellunt lichenes equini ex vino aut mulso poti diebus XL. Prodest & unguæ equinæ cinis, in vino, aut aqua. Item simum caprarum in mulso, efficacius sylvestrium. Pili quoque caprini cinis. Verendorum carbunculis, cerebrum apri vel suis, sanguisque. Vitia vero, quæ in eadem parte serpunt, jecur eorum combustum, maxime juni-

un homme, si l'on en croit Marcellus Empiricus, *ibid.* p. 183.

(5) Note de M. Guettard. » Ces pierres sont des calculs de la vésicule du fiel, especes de calculs favonneux, solubles dans l'eau, & cependant inflammables, qui ont toutes les vertus de la bile à un degré éminent & ramassé sous un plus petit volume; tel est le bésoard qu'on tire de plusieurs animaux dans les Indes Orientales, d'une espece de chevre sauvage; & dans les Occidentales, du sanglier, dont les Portugais ont beaucoup vanté les vertus sous le nom de *Pedra di porco* ».

(6) Plinius Valerianus, l. 2, c. 39.

(7) Sextus Plonicus les ordonne, *coctos derafosque in potione.*

(8) Au chap. II.

(9) Marcellus Empiricus, chap. 26, p. 180,

(10) Tubérosités calleuses qui leur viennent aux jambes, & dont on a parlé dans les chapitres précédents.

(11) Est-ce en poudre, ou en infusion, demande M. de Querlon?

(12) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 39; Marcellus, chapitre 26, p. 181.

(13) Note de M. Guettard. » Cette cendre peut être utile, en ce qu'elle contient quelques grains de sel fixe; mais cette quantité même se réduit à peu de choses ».

(14) Marcellus Empiricus, ch. 26, p. 177.

(15) De chevreuils.

(16) Marcellus Empiricus, ch. 26, p. 180.

(17) Sextus Plonicus, chap. 7, de Apro, tit. 2: *Ad carbunculos & dolores veretri; apri cerebrum coctum, com-*

On

On trouve aussi dans le foie du sanglier & du porc commun; de petites pierres ou de petits corps blancs qui ont la dureté de la pierre (5) : on prétend qu'en les avalant dans du vin, après les avoir pilés, ils chassent les pierres de la vessie. L'urine du sanglier lui est tellement à charge, qu'il ne peut prendre sa course qu'il ne l'ait toute rendue ; elle semble l'accabler de son poids, comme s'il étoit enchaîné : on dit que c'est qu'elle est brûlante. Des rognons de (6) lievre gardés (7), avalés dans du vin, font aussi sortir les pierres. Nous avons dit (8) que les cochons avoient aux articulations de leurs cuisses, des os que l'on fait bouillir, & qui donnent un suc très bon pour la rétention d'urine. Des rognons d'âne, qui ont été gardés (9), broyés & donnés dans du vin pur, guérissent les maux de la vessie. Les lichens ou chataignes (10) du cheval, en prenant de ces durillons pendant quarante jours, dans du vin ordinaire ou dans du vin miellé (11), font encore sortir les pierres (12). La cendre de la corne de son pied, avalée dans du vin ou de l'eau, fait le même effet; ainsi que le crotin de chevre dans du vin miellé (14), & plus efficacement celui de chevres sauvages (15); ainsi que la cendre de leur poil (16). La cervelle de sanglier ou de porc & le sang de ces animaux sont très bons (17) pour les cloux ou les fronces des parties naturelles (18). Quant aux ulcères corrosifs qui s'étendent dans ces parties (19), on les guérit en y appliquant le foie de ces

tritum ex melle, & impostum, mirè sanat.

(18) Note de M. Guettard. » C'est sans doute pour produire la suppuration, que Pline & Sextus Plonicus recommandent ce remède; car pour procurer la résolution, il en est incapable ».

(19) Note de M. Guettard. » Le remède que notre Auteur propose ici n'est pas un de ces remèdes avec les-

Tome IX.

quels on puisse faire quelque tentative. L'arsenic, employé à l'extérieur sur des parties sensibles, n'est pas seulement un simple caustique; mais son action excite des convulsions, & peut causer la mort. Si quelquefois il a pu servir en médecine, ses préparations toujours suspectes, doivent appartenir aux seuls Maîtres de l'art qui doivent en diriger l'usage avec la crainte & l'attention la plus scrupuleuse ».

Z z z

peri ligno, cum charta & arrhenico sanat : fimi cinis : fel bubulum cum alumine Ægyptio ac myrrha ad crassitudinem mellis subactum, insuper beta ex vino cocta imposita : caro quoque. Manantia vero hulcera, sebum cum medulla vituli in vino decoctum : fel caprinum cum melle rubique succo : vel si serpant, fimum etiam prodesse cum melle dicunt, aut cum aceto, & per se butyrum. Testium tumor sevo vituli, addito nitro cohibetur : vel fimo ejusdem ex aceto decocto. Urinæ incontinentiam cohibet vesica aprina, si assa mandatur. Ungularum apri vel suis cinis potioni inspersus. Vesica fœminæ suis combusta ac pota : Item hœdi, vel pulmo : Cerebrum leporis in vino : Eiusdem testiculi tosti, vel coagulum cum anserino adipe in polenta : Renes asinini in mero triti potique. Magi verrini genitalis cinere potio ex vino dulci demonstrant urinam facere in canis cubili, ac verba adjicere, ne ipse urinam faciat, ut canis, in suo cubili. Rursus ciet urinam vesica suis, si terram non attigerit, imposita pubi.

(20) De la chair de vache, selon Marcellus Empiricus, chapitre 33, p. 229, *Caro vaccina recens veretro imposita ulcera ejus & epiphoras mirè sanat.*

(21) Note de M. Guettard. » Ce mélange n'est qu'un composé de substances grasses, qui relâchent trop, qui rendent les chairs des ulcères baveuses, & qui, s'échauffant dans la plaie, sont capables d'y porter la pourriture. Le fiel de chèvre, avec le miel & le suc de ronces, a des qualités détersives & astringentes : mais le fiel est trop suppuratif pour un ulcère rongéant ».

(22) Marcellus Empiricus, ch. 33, p. 228.

(23) Sextus Plonicus, chap. 7, de *Apro*, tit. 10 : *Ad urinæ incontinentiam, vesicam apri assatam da ad manducandum, & curantur.*

(24) Marcellus Empiricus, ch. 26, p. 184, en dit autant de la vessie du porc domestique.

(25) Dioscoride, liv. 2, *Eurotop*, chapitre 101, est ici conforme avec Plinius, ainsi que Plinius Valerianus ; mais Marcellus Empiricus, chap. 26, peu d'accord avec lui-même, donne cette même recette, tantôt pour la réten-

animaux brûlés, sur-tout avec du bois de genievre, avec du *papyrus* & de l'orpiment. On y met aussi de leur fiente en poudre; du fiel de bœuf amalgamé avec de l'alun d'Egypte & de la myrrhe, à l'épaisseur du miel; de la bette cuite dans du vin, & de la chair de l'animal (20). Pour les ulcères suppurants (ou qui coulent), on emploie le suif & la moëlle de veau, cuits dans du vin (21); du fiel de chevre avec du miel & le suc de la ronce; &, quand ils sont corrosifs, on dit que la fiente y est bonne avec du miel ou du vinaigre, ainsi que le beurre employé seul. On réprime la tumeur des testicules avec le suif de veau (22), auquel on ajoute du nitre, ou avec sa fiente bouillie dans du vinaigre. La vessie du sanglier (23), mangée rôtie ou cuite sur la braise, arrête l'incontinence d'urine (24); ainsi que la cendre des pines du sanglier ou du porc (25), mêlée dans la boisson. Plus pour la même maladie la vessie d'une truie, brûlée & prise en breuvage; comme aussi celle d'un chevreau ou son poumon (26); la cervelle d'un lievre dans du vin (27); les testicules du même animal rôtis (28), ou sa présure avec de la graisse d'oie, roulée dans de la farine de froment; les rognons d'un âne, broyés & bus dans du vin. Les écoles de la magie (29) nous apprennent qu'après avoir bu la cendre du membre d'un verrat calciné, dans du vin doux, il faut aller uriner dans la niche d'un chien, & dire en même tems : *Que c'est pour ne pas pisser dans son lit comme un chien*. Enfin une vessie de cochon, mise au bas du ventre, pourvu qu'elle n'ait point touché à terre, guérit la rétention d'urine.

tion, tantôt pour l'incontinence d'urine.

(26) Marcellus Empiricus conseille la vessie de chevre, liv. 26, p. 185 : *Qui urinam tenere non poterit, capræ vesicam comburat, & cinerem ejus ex aqua cum vini portione bibet.*

(27) Plinius Valerianus, liv. 2,

chap. 40; Marcellus Empiricus, chapitre 26, p. 184.

(28) Plinius Valerianus, & Marcellus Empiricus, *ibid.*

(29) Plinius Valerianus, liv. 2, ch. 40; Marcellus Empiricus, ch. 26, p. 185 : *Verrini genitalis usti cinerem bibere debent ex vino, qui urinam conti-*

Zzzz ij

Sedis vitiis præclare prodest fel ursinum cum adipe. Quidam adjiciunt spumam argenti ac thus. Prodest & butyrum cum adipe anserino ac rosaceo. Modum ipsæ res statuunt, ut sint illitu faciles. Præclare medetur & taurinum fel, in linteolis concerptis : rimasque perducit ad cicatricem. Inflationibus in ea parte, sebum vituli, maxime ab inguinibus cum ruta : cæteris vitiis medetur sanguis caprinus cum polenta. Item fel caprinum condylomatis per se. Item fel lupinum ex vino. Panos & apostemata in quacunque parte sanguis ursinus discutit : item taurinus aridus tritus. Præcipuum tamen remedium traditur in calculo onagri : quem dicitur, cum interficiatur, reddere urina, liquidiorem initio, sed in terra spissantem se. Hic adalligatus femini, omnes impetus discutit, omnique suppuratione liberat. Est autem rarus inventu, nec ex omni onagro, sed celebri remedio. Prodest & urina asini cum melanthio. Et ungu læ equinæ cinis cum oleo & aqua illitus. Sanguis

nere non possunt. In cubili canis urinam faciat, qui urinam non potest continere : dicatque dum facit, ne in cubili suo urinam, ut canis, faciat.

(30) Note de M. Guettard. » Remède adoucissant qui peut avoir son application dans les irritations superficielles de l'anus. Voyez Marcellus Empiricus, chap. 31. Je ne vois pas comment le fiel peut produire le même effet, lui qui est une substance pourrissante ».

(31) Marcellus Empiricus, ch. 31, p. 222 : *Butyrum & adeps anserina, & oleum rosaceum, permixta, pulcherrimè profunt ani vitiis.*

(32) Dioscorido, liv. 2, chap. 96 :

Ἀποθεραπείων, &c. Sedis hulcera persanat & ad cicatricem perducit.

(33) Note de M. Guettard. » Le suif, joint avec la rue, est un résolutif, mais qui peut exciter quelque espèce d'inflammation. Il faut par conséquent examiner sur quelles espèces de tumeurs on l'applique ».

(34) Marcellus Empiricus, ch. 31, p. 222 : *Sanguis caprinus cum polenta impositus, ani vitium omne persanat.*

(35) Marcellus Empiricus, ch. 31.

(36) Note de M. Guettard. » Les condylomes sont des espèces d'excroissances calleuses qui arrivent à l'anus & aux parties naturelles des femmes ».

(37) Note de M. Guettard. » Je crois que le sang peut être regardé

Le fiel d'ours, avec la graisse, est souverain pour les maux du fondement, quelques-uns y ajoutent de l'écume d'argent (de la litharge), & de l'encens. Le beurre (30), avec la graisse d'oie & l'huile rosat, y est encore très bon (31). Les doses de ces ingrédients sont réglées par leur nature même, puisqu'il ne leur faut que la consistance du liniment le plus aisé. Le fiel de taureau est encore un remède admirable avec la charpie (32); il fait cicatrifer les crevasses. Pour les enflures (33) dans cette partie, on applique le suif de veau, principalement celui qu'on tire des aînés, avec de la rue. Le sang de chevre avec la farine de froment guérit les autres maux du siege (34). On emploie le fiel du même animal (35) & celui de loup, délayé dans du vin, pour la guérison des condilomes (36). Le sang de l'ours (37) résout & fait disparaître les abcès & les bubons (38), dans quelque partie que ce soit; ainsi que le sang de taureau (39) desséché, dans du vin. Mais le principal remède des abcès est, dit-on, dans une certaine pierre (40) que l'âne sauvage, quand on le tue, rend avec son urine, & qui, de liquide qu'elle étoit en tombant, s'épaissit sur la terre. Cette pierre, en l'attachant à la cuisse du malade, dissipe toutes les inflammations & toutes les humeurs qui suppurent. Mais elle est d'autant plus rare & plus difficile à trouver, que tous les ânes sauvages n'en rendent point; & c'est ce qui donne encore plus de célébrité au remède. L'urine de l'âne domestique, avec la nielle, est encore très bonne. On recommande aussi la cendre de la corne du pied du cheval (41), dont on fait

comme résolutif: j'en ai parlé ailleurs. Mais dans tous les cas où il peut y avoir chaleur & inflammation dans la partie, il est sujet à se pourrir. Voyez Marcellus Empiricus, *loc. citato*. Dioscoride, liv. 2, chap. 97ⁿ.

(38) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 27.

(39) Dioscoride, liv. 2, chap. 97;

dit que ce sang, appliqué avec la farine de froment, est un topique émollient qui fait disparaître toute sorte de durillons.

(40) Sorte de bézoar, apparemment, observe M. de Querlon.

(41) Marcellus Empiricus, ch. 32, p. 226; & Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 27.

equi, præcipue admissarii : & sanguis bubulus : item fel. Caro quoque eosdem effectus habet calida imposita : & unguis cinis ex aqua aut melle : urina caprarum : hircorum quoque carnes in aqua decoctæ : aut fimum ex his cum melle decoctum : verrinum fel : urina suum in lana imposita. Femina atteri adurique equitatu notum est. Utilissimum est ad omnes inde causas, spumam equi ex ore, inguinibus illinire. Inguina & ex hulcerum causa intumescunt. Remedio sunt equi setæ tres totidem nodis alligatæ intra hulus.

Ad podagras, morbum comitalem, sideratos, ossaque fracta, remedia.

CAPUT
16.

PODAGRIS medetur urfinus adeps, taurinumque sebum pari pondere & ceræ. Addunt quidam hypocisthida & gallam. Alii hircinum præferunt sebum cum fimo capræ, & croco, sinapive, vel caulibus ederæ tritis, ac perdicio, vel flore cucumeris sylvestris. Item bovis fimum cum aceti

(42) Marcellus Empiricus, & Plinius Valerianus, *ibid.*

(43) Marcellus Empiricus, ch. 32, p. 224; Plinius Valerianus, *ibid.*

(44) Marcellus Empiricus, ch. 32, p. 226.

(45) Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 43 : *Si autem ex equitatu femina vexata sunt, spuma equi ex ore feminibus illinitur, & inguinibus imponitur.* Marcellus Empiricus, ch. 32, p. 225 : *Si ab equitando vexata fuerint inguina, aut intertrigines dolebunt, spumâ equi fricentur, statim remediabuntur.*

(1) Plinius Valerianus, liv. 3, ch. 14; Marcellus Empiricus, ch. 36, p. 250.

(2) N. de M. Guett. » On trouve plus

qu'on ne veut de remèdes empiriques pour les maladies les plus obstinées. Marcellus Empiricus, chap. 36, rapporte celui que Plin recommande ici pour la goutte ; mais tous ceux qui connoissent la nature de la goutte, savent assez qu'il ne faut employer aucun de ces remèdes ; que cette maladie est une crise par laquelle la Nature décharge sur les articles des matieres qui, portées à l'intérieur, pourroient nuire considérablement. L'addition que notre Auteur propose de l'hypocisthis & de la noix de galle, peut, à la vérité, faire disparaître les douleurs ; mais c'est avec un grand désavantage, puisque ces parties peuvent se reporter à l'intérieur, & procurer la mort.

un liniment avec de l'huile & de l'eau; le sang de cheval (42) & sur-tout celui d'étalon; le sang de bœuf & son fiel. Sa chair même, appliquée chaude sur le mal, produit les mêmes effets, ainsi que la cendre de ses pinces dans de l'eau ou du miel; ainsi que l'urine de chevre, la chair de bouc, cuite dans l'eau, ou son crottin bouilli dans du miel (43); le fiel du verrat, & l'urine de porc appliquée avec de la laine (44). On fait qu'à force d'aller à cheval, le siege ou l'entre deux des cuisses s'écorche par le frottement, ce qui cause de fortes cuissons: le meilleur remede est de se frotter les aînes (45) avec l'écume qu'on ramasse de la bouche même du cheval; ou quand les aînes mêmes sont écorchées & enflées, on les guérit en mettant sur la plaie trois crins de cheval, noués chacun de trois nœuds.

Contre la goutte: contre le haut-mal: contre le dépérissement attribué à l'influence maligne d'un astre, & contre la fracture des os.

LA graisse d'ours & le suif de taureau (1), à poids égal avec de la cire, est un bon liniment pour la goutte (2). Quelques-uns y ajoutent de l'*hypocisthis* (3) & de la noix de galle. D'autres préfèrent le suif de bouc (4), avec du crottin de chevre (5), du safran, de la moutarde, ou des tiges de lierre pilées & de la pariétaire, ou de la fleur de concombre sauvage; comme aussi de la bouze de bœuf avec de la lie de vinaigre (6).

La seconde recette qu'il propose avec le fumier de chevre, la moutarde, les tiges de lierre, la pariétaire & la fleur de concombre sauvage, est résolutive. Elle ne peut pas guérir la goutte; mais elle peut l'appeller aux pieds, & délivrer la nature d'un fardeau insupportable, si cette goutte se portoit sur quelque viscere ».

(3). Voyez, sur l'*hypocisthis*, la

note 72, p. 694 de ce tome.

(4) Dioscoride, liv. 2, chap. 94; Marcellus Empiricus, ch. 36, p. 244.

(5) Dioscoride, liv. 2, chap. 98.

(6) De la bouze de vache, selon Habbarrhahan l'Egyptien, chap. 6, p. 47: *Vacca stercus contusum & commixtum cinere, ac oleo subactum, obducatur podagra, curabit illam.*

face. Magnificant & vituli qui nondum herbam gustaverit, simum : aut per se sanguinem tauri : vulpem decoctam vivam, donec ossa tantum restent : lupumve vivum oleo cerati modo incoctum : sebum hircinum, cum helxines parte æqua, sinapis tertia : fimi caprini cinerem cum axungia. Quin & ischiadicos uri sub pollicibus pedum eo fimo fervente, utilissimè tradunt. Articulorumque vitii fel ursinum utilissimum esse, & leporis pedes adalligatos. Podagras quidem mitigari pede leporis viventis abscisso, si quis secum assidue habeat. Perniones ursinus adeps, rimasque pedum omnes facit : efficacius alumine addito : sebum caprinum : dentium equi farina : aprinum vel suillum fel : cum adipe pulmo impositus : etsi subtriti sint contusive

(7) D'un veau femelle, selon Habdarrahman l'Egyptien, ch. 6, p. 48 : *Si stercore vitula, statim atque nascitur, & qua nihil aliud comederit, præter lac maternum, oblinies pedes laborantis podagra, non mediocrem percipiet utilitatem : curat adhuc omnes pedum dolores.*

(8) Sextus Plonicus, chap. 3, de vulpe, tit. 12 : *Ad morbum articulorum: vulpis viva in athlo vase decocta, donec ossa relinquat, mirè sanat, si sæpius in aquam in vase quis descenderit, &c.* Marcellus Empiricus, chapitre 36, p. 250 : *Vulpem ex aqua coquito, donec mollescat, & ex aqua percolata pedes assidue foveo : quo facto doloribus facile careri hoc remedio, quidam frequenter experti sunt.*

(9) Plinius Valerianus, liv. 13, chapitre 14.

(10) Note de M. Guettard. « Voyez Anthyllus, dans les Recueils d'Aëtius, Serm. 12, chap. 3. Cette pra-

tique, recommandée par Hippocrate dans mille endroits de ses ouvrages, est encore en usage chez les Orientaux, sous le fameux nom de *moza*. Ten Rhyne, fameux Hollandois, nous a décrit la façon dont on employoit ce fameux remède, aussi-bien que Kempfer, Médecin & Voyageur illustre. Les Orientaux en font un usage journalier. L'effet de ce remède est de redonner aux nerfs affoiblis une vigueur nouvelle capable de chasser les parties irritantes & étrangères qui se sont insinuées dans leurs vaisseaux lymphatiques.

(11) Anthyllus, chez Aëtius, Discours 12, chap. 3, p. 207 : *Nos etiam hujusmodi urendi modo usimur : stercus caprinum siccum fervefacimus, eoque ventrem magni digiti affecti pedis perurimus, paulo infra unguem usque ad os ipsum ustione penetrante. Hæc ipsa ustio extremas coxendicum affectiones, & quæ nulli alii præsidio cedunt, dissolvit.*

On

On vante aussi beaucoup la bouze d'un veau qui n'a point encore mangé d'herbe (7), ou le sang de taureau, sans autre addition ; ou un renard cuit tout vivant (8), jusqu'à ce qu'il n'en reste que les os ; un loup cuit, aussi vivant, dans de l'huile, jusqu'à ce qu'il fasse une espèce de cérat ; du suif de bouc, avec égale partie de pariétaire, & le tiers de moutarde ; du crottin de chevre en poudre (9), avec du sain-doux. On prétend de plus, qu'un très bon remède pour la guérison de la sciatique (10), est de mettre sous les pouces des pieds de ce crottin assez chaud pour brûler la chair (11) ; que le fiel d'ours est aussi très bon pour les maux des jointures (12) ; ainsi que les pieds d'un lievre, attachés à la partie malade ; & qu'un moyen d'adoucir beaucoup les douleurs de la goutte (13), est de porter toujours sur soi un pied de lievre coupé à l'animal vivant. La graisse (14) d'ours guérit (15) les engelures (16), & réunit toutes les crevasses des pieds ; mais plus efficacement en y ajoutant de l'alun (17). Cette guérison s'opere encore avec le suif de chevre, avec de la poudre de dents de cheval, avec du fiel de sanglier ou de porc, avec le poumon & la graisse du premier (18), appliqués ensemble, quand les pieds

(12) Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 234 ; Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 15.

(13) Marcellus Empiricus, ch. 36, p. 246.

(14) La graisse d'oie, selon Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 51.

(15) Dioscoride, liv. 2, chap. 94 ; Marcellus Empiricus, chapitre 34, p. 236.

(16) Note de M. Guettard. « espèces de douleurs érépélateuses qui dépendent d'un sang arrêté par l'action du froid dans la partie. Ces espèces de tumeurs se fendent quelquefois : toute la curation qu'elles demandent, consiste à employer les adoucissants & les

toniques. C'est à ces deux titres qu'on conseille ici la graisse d'ours : mais elle ne l'est pas beaucoup ; & c'est sans doute par cette raison que Pline veut qu'on y ajoute l'alun. Mais un astringent de cette force ne peut pas servir à cet usage ; il seroit dangereux qu'il n'attirât la gangrene. Les autres recettes que l'Auteur propose n'ont pas une action plus certaine ».

(17) Marcellus Empiricus, *ibid.*

(18) Sextus Platonius, chap. 7, de *Apro*, tit. 4 : *Ad pedes exulceratos à calciamentis, apri pulmonem cum melle commixtum, ut malagma superpone pedibus à calciamentis læsis & exulceratis, sanabuntur.*

offensatione : si vero adusti frigore, lepörini pili cinis. Eiusdem pulmo contusis dissectus, aut pulmonis cinis. Sole adusta, sevo asinino aptissimè curantur : item bubulo cum rosaceo. Clavos & rimas callique vitia, fimum apri vel suis recens illitum, ac tertio die solutum sanat : talorum cinis, pulmo aprinus, aut suillus, aut cervinus. Attritus calceamentorum, urina asini cum luto suo illita. Clavos sevim bubulum cum thuris polline. Perniones vero corium combustum : melius si ex vetere calceamento : injurias è calceatu, ex oleo corii caprini cinis. Varicum dolores sedat fimi vitulini cinis, cum lilii bulbis decoctus, addito melle modico : itemque omnia inflammata, & suppurationes. Sed podagricis prodest & articulariis morbis, è maribus præcipuè vitulis. Articulorum attritis, fel aprorum vesuum, linteo calefacto impositum : vitulique qui nondum herbam gustaverit, fimum : item caprinum cum melle in aceto decoctum. Ungues scabros sevim vituli emendat :

(19) Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 232.

(20) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 52 ; Marcellus Empiricus, chapitre 34, p. 233.

(21) Note de M. Guettard. « Les callosités ne peuvent guere se détruire qu'en les coupant, parcequ'il n'y a plus d'action organique des vaisseaux ».

(22) Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 232, emploie l'emplâtre de poumon de cerf, pour la guérison des pieds meurtris par la chausure : *Pulmo cervinus impositus, & sæpè renovatus ex calceamento laesos pedes sine dolore persanat*. Dioscoride, pour prévenir l'inflammation dans ce même cas, emploie

indifféremment le poumon (broyé & appliqué en emplâtre), soit de porc, soit d'agneau, soit d'ours.

(23) Cette recette est bonne aussi pour les pieds meurtris par la chausure, selon Dioscoride, liv. 2, chapitre 40 ; & Oribasius, liv. 2, de *virtute simp.* p. 62, du manuscrit Grec cité par le Père Hardouin.

(24) Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 232.

(25) Note de M. Guettard. « La vertu la plus certaine des bulbes de lis, est d'être résolutifs ; mais leur mélange avec la cendre de fiente de veau en fait un remède résolutif & terreux qui ne peut pas être d'un grand

seroient meurtris ou blessés par quelque choc même assez rude. Pour les pieds gelés, on y applique de la cendre de bourre de lievre. Le poumon du même animal (19), haché ou calciné, est encore bon pour les contusions des pieds; & quand ils sont brûlés par le soleil, on les guérit avec le suif d'âne ou avec le suif de bœuf & l'huile rosar mêlés ensemble. Les cors (20), les crevasses & les durillons (21) se guérissent avec un emplâtre de fiente de sanglier ou de porc toute fraîche, qu'on n'ôte que le troisième jour; comme encore avec la cendre de leurs éperons, avec le poumon des mêmes animaux (22), & celui de cerf. On guérit les pieds meurtris par la chaussure, en les frottant avec de l'urine d'âne, chargée de sa bourbe. Le suif de bœuf avec la fleur de l'encens, est bon pour les cors; & le cuir brûlé, principalement celui de vieux fouliers, pour les engelures ou les mules (23). La cendre du cuir ou de la peau de chevre, amalgamée avec de l'huile, est bonne aussi pour les meurtrissures causées par la chaussure (24), ou trop juste, ou mal faite. Celle de fiente de veau, bouillie avec des oignons de lis (25), en y mêlant un peu de miel, apaise les douleurs des varices, ainsi que les inflammations & les maux qui suppurent. La fiente provenant du veau mâle, est la meilleure pour la goutte (26), & pour toutes les maladies des jointures. Le fiel de sanglier, ou de cochon, appliqué avec un linge chaud, guérit les foulures de ces mêmes parties; ainsi que la fiente du veau de lait, & le crottin de chevre (27) cuit dans du vinaigre avec du miel. Le suif de veau & celui de chevre, en y mêlant de la sandaraque, nettoie les aspérités des ongles. La cen-

usage dans tous les cas où on le propose ici. Voyez, sur tous ces remèdes, Marcellus Empiricus, l'Auteur qui porte faussement le nom de Plinius Valerianus; & sur ceux qui sont tirés des animaux, Sextus Platonius.

(26) Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 234; Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 15.

(27) Sextus Platonius, chap. 5, de capro & caprá, tit. 16: *Ad morbum articulorum: stercus capræ cum acerri- mo aceto mixtum sanat.*

A a a a ij

item caprinum admixtâ sandarachâ. Verrucas verò aufert vitulini fimi cinis ex aceto : asini urinæ lutum.

Comitiali morbo testes ursinos edisse prodest, vel aprinos bibisse ex lacte equino aut ex aqua : item aprinam urinam ex aceto mulso : efficacius, quæ inaruerit in vesica sua. Dantur & suum testiculi inveterati tritique in suis lacte, præcedente vini abstinencia, & sequente continuis diebus. Dantur & leporis sale custoditi pulmones, cum thuris teritiâ parte, in vino albo, per dies xxx. Item coagula ejusdem. Asini cerebrum ex aqua mulsa, infumatum prius in foliis, semuncia per dies : vel unguarum ejus cinis cochlearibus binis toto mense potus. Item testes sale asservati & inspersi potioni, in asinarum maximè lacte, vel ex aqua. Membrana partus earum, præcipuè si marem pepererint, olfactata accedente morbo comitialium resistit. Sunt qui è mare nigroque cor edendum cum pane sub dio primâ aut secunda luna præcipiant. Alii carnem, aliqui sanguinem

(28) Ou de mulet, ou de mule, selon Marcellus Empiricus, qui dit que cette recette fait disparaître les cors, chap. 34, p. 223. Quant au traitement des verrues, Quintus Serenus, chap. 63, y emploie de l'urine de chien : & Marcellus Empiricus confirme aussi cette recette pour les verrues, chap. 34, p. 234.

(29) Note de M. Guettard. « Pour l'épilepsie, on a déjà vu dans notre Auteur un nombre infini de recettes. Cette maladie opiniâtre n'en est pas plus aisée à guérir ; & si quelque chose peut guérir certaines espèces de ce mal, il faut avoir recours à une méthode générale, & non pas à des recettes particulières. L'expérience n'a

confirmé l'efficacité d'aucune dont Plin ne nous parle ici ; elles sont répétées dans tous les Auteurs empiriques ».

(30) On les nomme *lutes*, observe M. de Querlon. Plinius Valerianus écrit pareillement que les testicules de sangliers sont une bonne recette contre l'épilepsie. Cela est aussi proposé par Sextus Platonius, chap. 7, de *Apro*, tit. 7 : *Ad caducos : testiculos apri ex vino, vel aqua potato, & curaberis.*

(31) Sextus Platonius, *ibid.* chapitre 11 : *Ad caducos : lotium apri cum oxymelice bibat, & remedium capiet.*

(32) Ce que Plin dit des poumons de lieyre, Sextus Platonius le dit de

dre de la fiente de veau avec du vinaigre & la bourbe de l'urine de l'âne (28), font tomber les verrues.

Il est très bon, dans l'épilepsie (29), de manger des testicules d'ours, ou d'avalier en boisson ceux d'un sanglier (30), dans du lait de cavalle, ou de l'eau; comme aussi de boire de l'urine du même animal dans du vin miellé (31): la plus efficace est celle qui s'est desséchée dans sa vessie. On donne encore, dans du lait de truie, des testicules de porc, gardés depuis long-tems, & broyés, après une certaine abstinence de vin, & que l'on continue tous les jours. On fait prendre aussi pendant trois jours, dans du vin blanc, des poumons de lievre (32) conservés dans le sel, avec le tiers d'encens; de la préfore du même animal; de la cervelle d'âne (33), fumée auparavant dans des feuilles de chou, à la dose d'une demi-once par jour dans de l'eau de miel; ou la cendre de la corne des pieds du même animal (34), dont on boit deux cuillerées pendant un mois; ou ses testicules gardés dans le sel dont on met quelques pincées dans la boisson du malade, principalement dans le lait d'ânesse, ou dans l'eau. La poche (35) ou membrane dans laquelle est enveloppé le petit de l'ânesse, sur-tout quand c'est un mâle, respirée par un épileptique, à l'approche du mal, l'empêche de tomber. Il y a des Médecins (36) qui prescrivent de manger au grand air, avec du pain, le cœur d'un âne mâle & noir, au premier ou au second quartier de la lune; d'autres, d'en avaler la chair, & d'autres d'en

cœur de ce même animal, chap. 2, tit. 6: *Ad caducos: leporis cor siccum derasum cum parte tertia thuris manna (hoc est micarum thuris), trita ex vino albo da bibere per dies septem, liberat. His vero qui sæpius cadunt, dabis diebus xxx.*

(33) Habdarrahman l'Egyptien, chap. 5, p. 23: *Cerebrum asini propinabis epileptico, vel mente capto, ex*

aceto, curabitur.

(34) Dioscoride, liv. 2, chap. 44.

(35) Le placenta, observe M. de Querlon.

(36) Cælius Aurelianus, liv. 1, Chron. chap. 4, de epilepsia: *Dant & tunc mandanda corda hominum atque equorum, quorum crura quasi impetigines habent, sive asinorum, sive mulorum.*

aceto dilutum per dies XL bibendum. Quidam urinam equi aquæ ferrariæ ex officinis miscent, eâdemque potione & lymphaticis medentur. Comitialibus datur & lactis equini potus, lichenque in aceto mulso bibendus. Dantur & carnes caprinæ in rogo hominis tostæ, ut volunt Magi. Sevum earum cum felle taurino pari pondere decoctum, & in folliculo fellis reconditum, ita ne terram attingat, potum vero ex aqua sublimè. Morbum ipsum deprehendit caprini cornus vel cervini usti nidor. Sideratis urina pulli asinini nardo admixto perunctione prodesse dicitur.

Regio morbo cornus cervini cinis : sanguis asinini pulli ex vino. Item fimum asinini pulli, quod primum edidit à partu, datum fabæ magnitudine è vino, medetur intrâ diem tertium. Eadem & ex equino pullo similiterque vis est.

Fractis ossibus præsentaneus maxillarum apri cinis vel suis. Item lardum elixum atque circumligatum mirâ celeritate

(37) Cette recette est confirmée par Dioscoride qui, au liv. 2, chap. 45, écrit que les lichens, ou chataignes des chevaux, pris en potion, soulagent les épileptiques. Il nous apprend, *ibidem*, ce que c'est que les lichens des chevaux : *Λιχάνες ἵππων εἰσι*, &c. *Lichenes equorum calli sunt circa genua & ungulos in earum partium flexu indurati*. On en a déjà parlé vers la fin du chap. 11. On connoît, observe ici M. Guettard, *bien des especes de lichens, fort différents dans leurs propriétés*.

(38) Confirmé par Théodore Priscien, liv. 4; mais sans la circonstance superstitieuse du bûcher d'un cadavre humain. Cette même circonstance superstitieuse a été recueillie par Sextus Platonius, chap. 5, de *capro &*

caprâ; & par Plinius Valerianus, livre 2, chap. 58.

(39) Dioscoride, liv. 1, *Εἰς τὴν* chapitre 21. Sextus Platonius, *ibidem*: *At si caducus verè caducus est, caprinum cornu adustum naribus si sumpserit, mox cadet*.

(40) Note de M. Guettard. « La jaunisse, appelée par les Anciens *morbus regius, aureus*, &c. à cause de la couleur qu'elle imprime à tout le corps, est le symptôme d'une infinité de causes différentes qui exigent un traitement particulier; cependant on peut dire que tous les apéritifs y conviennent. La cendre de corne de cerf, étant presque entièrement terreuse & contenant peu de sel fixe, est

boire le sang délayé dans du vinaigre, pendant quarante jours. Quelques-uns mêlent de l'urine de cheval avec de l'eau de forge où l'on a trempé le fer, & la même boisson leur sert pour la guérison des affections lymphatiques. On fait boire encore aux épileptiques du lait de cavalle & de la poudre de lichen de cheval dans du vinaigre miellé (37) : on leur fait aussi manger de la chair de chevre, cuite au bûcher d'un homme dont on brûle le corps (38) ; & c'est un remède des Ecoles Magiques. Un autre remède, est le suif de chevre cuit dans la vésicule, à poids égal avec le fiel de taureau, pourvu qu'il n'ait point touché la terre, & qu'il soit bû, debout, dans de l'eau. L'odeur de la corne de chevre, & du bois de cerf, brûlés, fait déclarer le mal caduc (39). On dit que ceux qui sont tombés en apoplexie, sont aussi-tôt soulagés, en les frottant avec de l'urine d'ânon, à laquelle on mêle du nard.

La cendre de corne de cerf est bonne pour la (40) jaunisse (41), ainsi que le sang d'un jeune ânon, pris dans du vin. Le premier crottin du poulain d'une ânesse (42), donné dans du vin, de la grosseur d'une feve, guérit le même mal en trois jours. Même propriété (43), même vertu dans le crottin du poulain de cavalle.

La cendre des mâchoires du sanglier ou du porc, est un bon remède pour les os fracturés (44) ; un morceau de lard rôti (45), attaché à la fracture, en fait très promptement la réunion. Pour les côtes rompues (46), on recommande, comme un remède

une des cendres les plus inutiles. Le sang & le fumier d'âne sont des remèdes apéritifs, mais fort irritants ».

(41) Dioscoride, liv. 2, chap. 63 ; & Sextus Plonicus, ch. 1, de cervo, n° 4.

(42) Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 59.

(43) Plinius Valerianus, *ibid.*

(44) Note de M. Guettard. » Ont fait assez l'inutilité de ces remèdes ».

(45) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 48.

(46) Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 35, & liv. 3, chap. 48.

solidat. Costis quidem fractis laudatur unicè caprinum finum ex vino vetere : aperit, extrahit, perfanat.

Febres arcet cervorum caro, ut diximus. Eas quidem quæ certo dierum numero redeunt, oculus lupi dexter falsus adalligatusque, si credimus Magis. Est genus febrium, quod amphemerinon vocant. Hoc liberari tradunt, si quis è vena auris asini tres guttas sanguinis in duabus heminis aquæ hauserit. Quartanis Magi excrementa felis cum digito bubonis adalligari jubent, & ne recidant, non removeri septeno circuitu. Quis hoc, quæso, invenire potuit? quæve est ista mixtura? cur digitus potissimum bubonis electus est? Modestiores, jecur felis decrecente luna occisæ inveteratum sale vino bibendum ante accessiones quartanæ dixere. Idem Magi fimi bubuli cinere consperso puerorum urina illinunt digitos pedum, manibusque leporis cor adalligant. Coagulum ante accessiones propinant. Datur & caseus caprinus recens cum melle, diligenter sero expresso.

(47) Au liv. 8.

(48) Note de M. Guettard. » Cet aliment, indigeste par lui-même, ne peut pas avoir grande vertu dans la fièvre. Cette propriété est fondée sur ce qu'on s'imagine que les cerfs n'ont jamais la fièvre ».

(49) Sextus Platonius, chap. 8, de lupo, tit. 4 : *Ad quotidianas febres : oculus dexter lupi alligatus, febres discutit.* Voyez aussi Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 3.

(50) Note de M. Guettard. » La fièvre quotidienne est une fièvre dont les accès reviennent tous les jours, que les Anciens attribuoient à la pituite qui est obstinée, & qui dégénère aisément en quarte. Pline se moque, avec bien de la raison, des mauvais remèdes que les Mages ont vantés au lieu d'une bonne méthode, & qui se trouvent répétés dans Sextus Platonius, c. 18, de cata, & dans l'Auteur du liv. Kiranidium Kirani, liv. 2, p. 76.



unique ;

unique , le crottin de chevre dans du vin vieux ; il dilate la plaie , tire les esquilles , & guérit parfaitement la fracture.

La chair de cerf est , comme nous l'avons dit (47) , un vrai fébrifuge (48). Si l'on en croit les recettes magiques , l'œil droit du loup (49) , qu'on a conservé dans le sel , attaché au cou , guérit les fievres réglées & périodiques. A l'égard de l'espece de fievre appellée par les Grecs *amphëmerenos* (50) , on prétend qu'on s'en délivre en avalant trois gouttes de sang tirées d'une veine de l'oreille d'un âne , dans deux hémines d'eau (51). Pour les fievres quartes (52) , les Dispensaires magiques ordonnent de porter en amulette les excréments d'un chat , avec le doigt d'un crapaud ; & pour qu'elles ne reviennent point , de garder cela jusqu'après le septieme accès révolu. Mais je voudrois bien qu'on me dit qui a pu trouver un pareil remede , & ce que signifie ce mélange ? Pourquoi l'on a choisi précisément le doigt d'un crapaud ? Les Magiciens les plus modestes disent qu'il faut boire dans du vin , avant les accès de la fievre quarte , le foie d'une chate , conservé dans le sel , en observant que l'animal ait été tué au déclin de la lune. Les mêmes (53) font frotter les doigts des pieds avec de la bouze de vache en poudre , arrosée d'urine d'enfant , & font attacher aux mains le cœur d'un lievre. Ils font boire aussi la présure du dernier animal avant les accès (54). On donne encore pour les fievres , avec le miel , du fromage de chevre frais battu , dont on a soigneusement exprimé le petit-lait.

(51) Plinius Valerianus , en prescrit trois hémines , liv. 3 , chap. 3.

(52) Sextus Platonius , chap. 18 , de cata , seu fele , tit. 4 : *Ad quartanam : cata stercus cum unguâ bubonis in collo vel brachio suspensum , post septimam accessionem , discutit quarta-*

nam. L'Auteur du livre *Kiranium Kirani* , liv. 2 , p. 76 : *Stercus felis cum oleo liliaceo inunctum , febres sanat.*

(53) Plinius Valerianus , livre 3 , chap 6.

(54) Plinius Valerianus , *ibid.*



*Ad melancholicos, lethargicos, hydropicos, ignem sacrum,
& ad dolores nervorum remedia.*

CAPUT
17.

MELANCHOLICIS fimum vituli in vino decoctum remedio est. Lethargicos excitat asini lichen, naribus illius ex aceto : caprini cornus nidor aut pilorum : jecur aprinum. Itaque & veteriosis datur. Pthificis medentur, jecur lupi ex vino, macræ suis fœminæ herbis pastæ lardum, carnes asininæ ex jure sumptæ. Hoc genere maxime in Achaïa curant id malum. Fimi quoque aridi, sed pabulo viridi pasto bove, fumum arundine haustum prodesse tradunt. Bubuli quoque cornus mucronem exustum, duorum cochlearium mensura, addito melle, pilulis devoratis. Capræ sevo in pulte ex alica & phthisin & tussim sanari, vel recenti, cum mulso liquefacto, ita ut uncia in cyathum addatur, rutæque ramo permisceatur, non pauci tradunt. Rupicapræ sevi cyatho, & lactis pari mensurâ, deploratum phthisicum convaluisse certus auctor affirmat. Sunt & qui

(1) Note de M. Guettard. » La mélancolie n'est autre chose qu'une tristesse plus considérable, que le sujet de chagrin, ou qu'on a, ou qu'on s' imagine, ne le comporte. Cette mélancolie est ordinairement symptôme du dérangement des digestions, du vice de la bile. Je ne vois pas que le fumier de veau, qui, avec quelques parties putrides, contient la partie solide & terreuse des plantes que l'animal a mangées, puisse être un grand remède dans ce cas ».

(2) Note de M. Guettard. » Tout le monde connoît la léthargie, maladie soporeuse, dans laquelle le malade

ne s'éveille que par les agitations les plus fortes. La poudre que Pline recommande ici peut être un sternutatoire utile, mais certainement inférieur à plusieurs autres. Il ne paroît pas qu'on doive compter davantage sur les remèdes proposés ici dans la phthisie ».

(3) Confirmé par Sextus Plonicus, chap. 5, de capro & capra, tit. 10 : *Ad lethargicos* ; par Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 7 ; & principalement par Celsus, liv. 3, chap. 20 : *Hos agros quidam subinde excitare nituntur his, quæ per (lege per quæ) sternutamenta evocantur : & his, quæ odore*

Contre la mélancolie , la léthargie , l'hydropisie , le feu malin ou feu volage , & contre les douleurs de nerfs.

LA bouze de veau , cuite dans du vin , est un remede pour les vapeurs mélancoliques (1). On fait revenir ceux qui sont tombés en léthargie (2), en leur frottant les narines avec du lichen (ou chataignes) d'âne trempé dans du vinaigre, ainsi qu'en les parfumant avec de la corne ou du poil de chevre (3), qu'on brûle auprès d'eux, & avec le foie de sanglier qu'on ne manque pas de faire prendre dans ces accidents. Les remedes pour la phthisie sont du foie de loup pris dans du vin; du lard d'une truie maigre (4), nourrie d'herbes; & l'usage de la chair d'âne (5), avec le bouillon qui en provient. Ce dernier est principalement usité dans l'Achaïe pour la guérison des phthisiques. On dit que la fumée de la bouze de vache seche , quand l'animal est encore au verd, avalée par le moyen d'une canne , ou d'un tuyau (6), y est encore bonne; comme aussi la cendre provenant de la pointe d'une corne de bœuf calcinée , que l'on prend en pilules avec du miel , à la quantité de deux cuillerées. Plusieurs Auteurs marquent qu'on guérit la phthisie & la toux opiniâtre par l'usage du suif de chevre , même récent , pris dans un potage d'alica (7), avec du vin miellé bien délayé , dont on met une once dans un cyathe , en le battant avec une branche de rue. Un Auteur digne de foi assure qu'un phthisique dont on n'espéroit plus rien , fut guéri en prenant un cyathe de suif de chamois , & pareille mesure de lait. J'en trouve encore qui ont écrit que la cendre de fiente de

fedo movent : qualis est cruda lana succida , piper , veratrum , castoreum , acetum , allium , cæpa : juxta etiam galbanum incendunt , aut pilos , aut cornu cervinum , &c.

(4) Plinius Valerianus, l. 1, ch. 61.

(5) Plinius Valerianus, *ibid.*

(6) Comme on fume aujourd'hui

du tabac, ou de la sauge, avec une pipe.

(7) Note de M. Guettard. « On ne fait pas au juste de quoi étoit composé ce potage farineux , dont les Anciens nous ont tant parlé; mais Hippocrate le recommande comme un aliment léger & adoucissant ».

B b b b ij

suum fimi cinerem profuisse scripserint in passo : & cervi pulmonem , maxime subulonis , siccatum in fumo , tritumque in vino.

Hydropicis auxiliatur urina vesicæ apri paulatim data in potus : efficacius quæ inaruerit cum vesica sua. Fimi taurini maxime , sed & bubuli , de armentivis loquor (quod bolbiton vocant) cinis cochlearium trium in mulsi hemina , bovis fœminæ in mulieribus , & ex altero sexu in viris , quod veluti mysterium occultarunt Magi. Fimum vituli masculi illitum : Fimi vitulini cinis cum semine staphylini , æqua portione ex vino : sanguis caprinus cum medulla. Efficaciorum putant hircorum , utique si lentisco pascantur.

Igni sacro ursinus adeps illinitur : maxime qui est ad renes : vitulinum fimum recens , vel bubulum : caseus ca-

(8) Note de M. Guettard. « Espece de vin fait de raisins cuits au soleil , & foulés avec une suffisante quantité d'eau ».

(9) Note de M. Guettard. « Les Anciens avoient établi certains rapports entre différentes parties d'animaux & les maladies. Les cerfs qui courent bien , sont supposés avoir de bons poumons , & en général on a toujours recommandé le poumon pour le poumon , le foie pour le foie , &c.

(10) C'est le nom de venerie qu'on donne au jeune cerf.

(11) L'urine de chevre , selon Dioscoride , liv. 2 , chap. 99.

(12) Note de M. Guettard. « Les hydropisies ont différents noms , suivant les différentes parties qu'elles attaquent ; mais leurs principales diffé-

rences dépendent de leurs causes. Les unes sont légères & se dissipent aisément ; les autres sont si opiniâtres , qu'on n'y peut trouver aucun remède : cependant l'indication générale qui se présente pour la guérison de l'hydropisie , c'est d'évacuer & d'ouvrir les canaux. Les urines des animaux ont ces deux qualités , comme on s'en est convaincu au commencement de ce siècle par des expériences tentées avec l'urine de vache : pour l'urine de sanglier on ne fait rien de positif sur ses effets ; mais Dioscoride , l. 2 , ch. 99 , vante l'urine de chevre au-dessus de toutes les autres. Le fumier de ces animaux contient aussi des parties volatiles & apéritives ».

(13) Dioscoride , comme nous l'avons déjà dit , écrit la même chose de

porc, avalée dans la sorte de vin que nous nommons *passum* (8), fait du bien aux phthifiques, ainsi que le poumon de cerf (9), & sur-tout celui d'un daguet (10), bien fumé & broyé dans du vin.

L'urine de sanglier (11), donnée en boisson peu-à-peu, est un remède pour l'hydropisie (12); & la plus efficace est celle qui s'est desséchée dans la vessie de l'animal (13). On tient aussi pour spécifique la cendre ou poudre de bouze de taureau, par préférence, & même celle de bouze de vache, que les Grecs nomment *bolbiton* (il s'agit de bêtes qu'on fait herber en troupeau), prise à la dose de trois cuillerées dans une hémine de vin miellé; en observant que pour les femmes il faut de la bouze de vache, & du fumier de taureau pour les hommes; circonstance dont les Magiciens font un grand secret. On prescrit encore le crottin de veau mâle en liniment (14), & la cendre de ce crottin prise dans du vin, avec de la graine (15) de *staphylus* (16) par égale portion; comme aussi le sang de chevre avec sa moëlle. On croit le sang de bouc encore meilleur (17), pourvu que l'animal ait été nourri de lentisque.

La graisse d'ours, & sur-tout celle qui est attachée aux reins, est un bon liniment pour l'érysipele (18). On en fait aussi de crottin de veau (19), ou de bouze de vache; de fromage de che-

celle de chevre, liv. 2, chap. 99.

(14) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 12; Théodore Priscien, liv. 4: *Ad hydropem: vituli masculi stercore cum aceto acri permixto, spisse venter liniendus est: tamen, ut ante ipse hydropicus toto corpore dropacetur.*

(15) Note de M. Guettard. « Suivant les principaux Commentateurs de Pline, semence carminative, apéritive & diurétique ».

(16) Ou panais sauvage.

(17) L'urine du même animal,

selon Sextus Platonius, chap. 5: *de capro & capra, tit. 17: Ad hydropicos.*

(18) Note de M. Guettard. « Le feu sacré est une espèce d'érysipele dartreux qui occupe tout l'extérieur de la peau des reins. On ne doit appliquer dessus, aucune espèce de corps gras, ni aucun des topiques irritants que notre Auteur nous recommande.

(19) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 34.

prinus ficcus cum porro : ramenta pellis cervinae dejecta pumice, ex aceto trita. Rubori cum prurigine, equi spuma, aut unguulae cinis. Eruptionibus pituitae, afinini fimi cinis cum butyro. Papulis nigris, caseus caprinus ficcus ex melle & aceto in balineis, oleo remoto. Pusulis suilli fimi cinis aqua illitus, vel cornus cervini cinis.

Luxatis recens fimum aprinum vel suillum : item vitulinum : verris spuma recens cum aceto : fimum caprinum cum melle : bubula caro imposita. Ad tumores fimum suillum in testa calefactum tritumque cum oleo. Duritias corporum omnes mollit optime adeps è lupis illitus. In his quae rumpere opus est, plurimum proficit fimum bubulum in cinere calefactum, aut caprinum in vino vel aceto decoctum. In furunculis sebum bubulum cum sale : aut si dolor est, intinctum oleo, liquefactum sine sale : similique modo caprinum.

In ambustis ursinus adeps cum lilii radicibus : aprinum

(20) Plinius Valerianus, *ibid.*

(21) Note de M. Guettard. « Vraisemblablement Pline entend par ce mot des taches noires à la peau, telles que celles que l'on appelle des signes. Dans ce cas le remède que notre Auteur propose ne peut être d'aucune utilité, puisqu'il faut détruire une substance dans laquelle toute organisation est détruite, ce qu'on ne peut faire qu'en l'emportant.

(22) Note de M. Guettard. « Par *pusulis* Pline entend sans doute des boutons, & le remède qu'il propose n'est pas le meilleur en pareil cas ».

(23) Note de M. Guettard. « Pour les luxations & les dislocations, il ne peut jamais être besoin des remèdes

extérieurs, à moins qu'ils ne soient capables de calmer l'inflammation qui peut souvent s'exciter dans ces parties ».

(24) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 47.

(25) Plinius Valerianus, *ibidem* : *Luxatis vero recens fimus, vel aprinus, vel suillus, vel vitulinus imponitur : verris spuma recens cum aceto illinitur : fimusque caprinus cum melle. Caro bubula ruptis convulsisque illinitur. Fimas quibusque suillus sub testa calefactus, & tritus cum oleo, mirè adversus tumores facit.*

(26) Note de M. Guettard. « Sans doute pour les tumeurs sans aucune douleur ».

vre sec avec du porreau ; de raclures de peau de cerf faites avec la pierre-ponce (20), & broyées dans du vinaigre. Lorsqu'il y a rougeur avec démangeaison, on emploie l'éoume de cheval, ou la cendre de la corne de son pied. Pour les éruptions de la pituite, la cendre des crottes d'âne, avec du beurre, est très bonne. On met sur les papules noires (21) du fromage de lait de chèvre sec, délayé dans du miel & du vinaigre ; l'opération se fait dans le bain, & l'on a soin d'écartier l'huile. Pour les pustules ou échauboules (22), on les frotte avec de la fiente de porc, en poudre, délayée dans de l'eau, ou avec de la cendre de corne de cerf.

On applique sur les luxations (23) la fiente de sanglier ou de porc fraîche (24), ainsi que le crottin de veau. Plus, l'écume de verrat récente (25), avec du vinaigre ; la crotte de chèvre avec du miel & la chair de bœuf. Pour les tumeurs (26), on emploie la fiente de porc chauffée dans une assiette de terre & broyée avec de l'huile. Toutes les duretés du corps s'amollissent très bien, en les frottant avec de la graisse de loup. Quant aux abcès ou tumeurs qu'il s'agit d'ouvrir (28), la bouze de vache chauffée sur la cendre, ou la crotte de chèvre (29) délayée dans du vin ou dans du vinaigre, y sont très bonnes. On se sert, pour les fronces (30) ou clous, de suif de bœuf avec du sel ; & quand ils sont douloureux, on l'emploie liquide, sans sel & trempé dans l'huile. Même usage du suif de chèvre.

Pour les brûlures (31), on emploie utilement la graisse d'ours avec

(27) Dioscoride, liv. 2, chap. 98.

(28) Note de M. Guettard. « Dans les abcès qu'il s'agit d'ouvrir, ces remèdes sont réellement suppuratifs en augmentant la putréfaction ».

(29) Sextus Platicus chap. 5, de capro & capra, tit. 28, ad tumores : *Caprinum stercus impositum non patitur consurgere tumorem.*

(30) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 32.

(31) Note de M. Guettard. « Pour recommander des remèdes dans les brûlures, il s'agit de savoir jusqu'à quel point elles sont poussées, si elles ne sont point légères, & au point de produire un léger érysipèle à la peau, les remèdes adoucissants & un peu toniques sont les vrais remèdes qu'il faut

aut suillum fimum inveteratum : setarum ex his è penecillis tectoriis cinis cum adipe tritus : tali bubuli cinis cum cera & medulla cervina, vel tauri : fimum leporis. Et caprarum fimus sine cicatrice sanare dicitur. Glutinum præstantissimum fit ex auribus taurorum, & genitalibus. Nec quidquam efficacius prodest ambustis. Sed adulteratur nihil æque, quibusvis pellibus inveteratis, calceamentisque etiam decoctis. Rhodiaceum fidelissimum : eoque pictores & medici utuntur. Id quoque quo candidus, eo probatius. Nigrum & lignosum damnatur.

Nervorum doloribus, fimum caprinum decoctum in aceto cum melle, utilissimum putant, vel putrescente nervo. Spasmata, & percussu vitiata, fimo aprugno curant, vere collecto & arefacto. Sic & quadrigis agendis tractos, rotæ vulneratos : & quoquo modo sanguine contuso, vel si recens illinatur. Sunt qui incoxisse aceto utilius putent. Quin & in potu farinam eam ruptis, convulneratisque, & everfis, ex aceto salutarem promittunt. Recentiores cinerem ejus ex aqua bibunt. Feruntque & Neronem Principem

employer. Ceux que Pline recommande ici sont dans ce genre. La colle qu'il propose est uniquement adoucissante. Voyez Dioscoride, sur les vertus & la nature de la colle de Rhodes »

(32) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 36 : *Ambustis sanandis : fimus leporis & capræ illiniuntur aquis portionibus.*

(33) Plinius Valerianus, *ibidem* : *Ambustis sanandis. Gluten taurinum remissum, sicut solet à fabris remitti, sine cicatrice sanat.*

(34) Dioscoride dit d'elle, qu'elle empêche les parties brûlées de former des cloches : *Non patitur ambusta attolli in pusulas*, liv. 3, chap. 101.

(35) Sextus Platonius, chap. 5 ; *de capro & caprâ : Ad nervorum contractionem* ; Marcellus Empiricus, chap. 35, p. 240 & 241.

(36) Note de M. Guettard. » Par le mot de nerf, les Anciens entendoient toute espèce de ligaments, de tendons, &c. Le miel ni le vinaigre, qui contiennent beaucoup d'acide végétal, ne peuvent pas convenir quand les tendons ou les ligaments sont blessés

les oignons de lis ; la fiente de sanglier ou de porc , vieille & sèche ; la cendre de leurs foies provenant des brosses qui servent à blanchir les murailles , broyée avec la graisse d'ours ; la cendre du talon d'un bœuf , amalgamée avec de la cire & de la moëlle de cerf ou de taureau ; les crottes de lievre (32) : celles de chevre guérissent aussi , sans laisser de cicatrice , dit-on. On fait encore une colle excellente avec les oreilles & les testicules du taureau ; aucun onguent n'est meilleur pour les brûlures (33) : mais aussi rien de plus sujet à être falsifié avec de vieilles peaux & du cuir de soulier bouilli. La colle de Rhodes (34) est celle qui se fait avec plus de fidélité : c'est d'elle aussi que se servent les Peintres & les Médecins. Plus elle est blanche , meilleure elle est : on rejette celle qui est noire & ligneuse.

On tient le crottin de chevre , cuit dans du vinaigre avec du miel , comme un très bon remède pour (35) les maux de nerfs (36) , quand même un nerf tendroit à la putréfaction. On guérit les nerfs retirés & les foulures , avec la fiente de sanglier ramassée au printemps (37) , & bien séchée. On l'emploie aussi , même récente , en liniment , pour ceux qui , en menant des chars à quatre chevaux , se sont donné quelque entorse , ou ont été blessés par une roue , & qui ont des meurtrissures de sang , de quelque façon que ce soit. Il y en a qui croient qu'elle vaut mieux quand on l'a fait cuire dans du vinaigre. On prétend même que cette poudre (38) , bue dans du vinaigre , est très bonne pour les fractures , les blessures & les chûtes. Les hommes les plus délicats l'avalent dans de l'eau ; & l'on rapporte que l'Empereur Néron étoit dans l'usage de se rafraîchir avec cette boisson , pour ne manquer à rien de ce qu'il voyoit faire aux conducteurs des chars à trois

lés ou découverts ; ils peuvent nuire au contraire. Mais dans les extensions (*Spasmata*) , la crotte de sanglier peut être regardée comme tonique & de quelque usage .

Tome IX.

(37) On dit en termes de venerie les *fumées* du sanglier , observe M. de Querlon.

(38) Plinius Valerianus , livre 3 , chap. 47.

C c c c

hac potione recreari solitum, cum sic quoque se trigario approbare vellet. Proximam suillo fimo vim putant.

Ad sanguinem sistendum, & contra hulcera, & carcinomata, & scabiem remedia, & quæ infixæ corpori extrahunt, & quæ cicatricibus profunt.

CAPUT
18.

SANGUINEM sistit coagulum cervinum ex aceto : item leporis. Hujus quidem & pilorum cinis ; item ex fimi asini cinis illitus. Efficacior vis è maribus aceto admixto, & in lana ad omne profluvium imposito : similiter ex equino capite & femine. Aut fimi vitulorum cinis illitus ex aceto. Item caprini cornus vel fimi ex aceto. Hircini vero jocineris dissecti sanies efficacior : & cinis utriusque ex vino potus, vel naribus ex aceto illitus. Hircini quoque utris vinarii duntaxat cinis, cum pari pondere resinæ : quo genere sistitur sanguis, & vulnus glutinatur. Hædinum quoque coagulum ex aceto, & feminum ejus combustorum cinis, similiter pollere traduntur.

(39) Note de M. de Querlon. « On fait quel étoit le goût de Néron pour mener des chars, & qu'il se piquoit d'être un des meilleurs cochers de Rome. Ce goût, devenu très vif chez nous, sur-tout depuis l'invention des cabriolets, n'a point dégénéré de son antique noblesse ».

(40) Plinius Valerianus, livre 3, chap. 47.

(1) Note de M. Guettard. « Ce remède astringent peut avoir quelque vertu. Voyez Marcellus Empiricus, chap. 31, p. 222. Les cendres que l'on fait de ses poils sont absorbantes

comme les autres cendres. Voy. Théodore Priscien, sur la cendre de fiente d'âne, liv. 1, chap. 12 ».

(2) Marcellus Empiricus, chap. 31, p. 222.

(3) Marcellus Empiricus, *ibid.*

(4) Plinius Valerianus, liv. 3, chapitre 21 : *Sanguini ex vulneribus, leporis pili de subtus mento mollissimi imponuntur.*

(5) Théodore Priscien, liv. 1, chapitre 12 : *De fluxu sanguinis narium : fimi asini combusti pulvere, cum oleo roseo mixto, collyria facta superponimus.* L'Auteur du livre *Kiraniidum Kirani*, p. 89 :

chevaux (39). La fiente de porc, à ce qu'on croit, a presque autant de vertu (40).

Contre l'hémorrhagie, les ulcères, les chancres & la galle : pour faire sortir d'une plaie les corps étrangers : pour cicatriser les plaies.

Le *coagulum* (1) de cerf, imbibé de vinaigre, arrête le sang (2). La même vertu est attribuée à celui de lievre (3), & à la cendre de sa bourre (4), ainsi qu'à la cendre du fumier de l'âne (5), & à celle de sa bourre, en liniment. La bourre des mâles est la plus efficace, en y mêlant du vinaigre, & en l'appliquant avec de la Irine dans toutes sortes d'hémorrhagies. On fait le même usage de celle qu'on tire de la tête & des cuisses du cheval, en l'étrillant; comme aussi de la cendre du crottin de veau (6), en liniment avec du vinaigre & de la cendre de corne de cerf, ou de sa crotte, aussi dans du vinaigre. Mais rien de mieux pour l'hémorrhagie que le sang noir qui sort du foie d'un bouc coupé en deux (7), & que la cendre, tant du foie que du sang, que l'on fait prendre dans du vin, ou dont on frotte les narines du malade, avec du vinaigre. On emploie encore la cendre d'une outre de bouc à mettre du vin, avec pareil poids de résine : ce remède arrête le sang & réunit les blessures. Le *coagulum* de chevreau dans du vinaigre, & la cendre de ses cuisses calcinées, a, dit-on, la même vertu.

Fimus asini omnem fluxum sanguinis sistit. Habdarrahman l'Egyptien, chapitre 5, p. 25 : *Olfactus recentis asini stercoris, sanguinis à naribus sistit fluxum.*

(6) Habdarrahman en dit autant de la bouze de vache, chap. 6, p. 47 : *Stercus vacca combustum, contusum, & subactum melle apum, si oblinies na-*

ribus, sistet fluxum sanguinis illarum.

(7) Sextus Platonius en dit autant du foie de chevreuil, qui est le bouc sauvage. Il écrit, tit. 3 : *Ad sanguinem fluentem : caprea jecur combustum & aspersum sanguinem sistit ; & tit. 4 : Ad sanguinem de naribus profluentem : caprea jecur coneritum, & ex aceto in naribus offultum, sanguinem mirè sistit.*

C c c c ij

Hulcera sanat in tibiis cruribusque adeps ursinus, admixta rubrica. Quæ vero serpunt, fel aprugnum cum resina & cerussa : maxillarum apri vel suum cinis : fimum suum illitum siccum : item caprinum ex aceto subfervefactum. Cætera purgantur & explentur butyro : cornus cervini cinere, vel medulla cervi : felle taurino cum cyprino oleo, aut irino. Fimum recens suum, vel inveterati farina illinitur vulneribus ferro factis. Phagedænis & fistulis immittitur fel tauri, cum succo porri, aut lacte mulierum, vel sanguis aridus cum cotyledone herba. Carcinomata curat coagulum leporis, cum pari pondere capparum aspersum vino : gangrænas ursinum fel penna illitum : asini ungularum cinis ea quæ serpunt hulcera inspersus. Sanguis equi adrodit carnes septica vi : item fimi equini inveterati favilla. Ea vero quæ phagedænas vocant in hulcerum genere, corii bubuli cinis cum melle. Caro vituli recentia vulnera non patitur intumescere : fimum bubulum cum melle. Feminum vituli cinis sordida hulcera, & quæ cacoëthe vocant, è lacte mulieris sanat. Recentes vero plagas ferro illatas, glutinum taurinum liquefactum, tertio die solutum.

(8) Marcellus Empiricus confirme tout cela, chap. 34, p. 232.

(9) Note de M. Guettard. » Les Anciens se servoient, pour faire des notes & pour écrire, d'une espece de terre rouge & bolaire, dont la plus fameuse le tiroit de Sioope en Egypte : cette terre est une terre métallique, vitriolique, astringente, & capable de dessécher. Ainsi, jointe à la graisse, elle formoit une espece de dessicatif pour les ulcères superficiels. Voyez Marcellus Empiricus, chapitre 34 ».

(10) Note de M. Guettard. » Remede légèrement dessicatif. Voyez Marcellus Empiricus, *ibid.*

(11) Marcellus, *ibid.*

(12) Marcellus, *ibid.*

(13) Marcellus Empiricus, ch. 4, p. 42, Plinius Valerianus, l. 3, p. 22.

(14) Note de M. Guettard. » Le cotyledon est une plante astringente & détersive. Le reste des remèdes que notre Auteur décrit ici ne mérite aucune espece de considération ; plusieurs sont répétés, & presque tous ont

La graisse d'ours (8), mêlée avec de la terre rouge (9), guérit les ulcères des jambes. On applique (10) sur ceux qui sont corrodés (11) un fiel de sanglier avec de la résine & de la céruse, ou la cendre des mâchoires d'un sanglier ou d'un porc, ou de la fiente de porc sèche, ou du crottin de chevre bouilli dans du vinaigre. Les autres se nettoient & s'incarnent avec le beurre (12); avec la cendre de corne de cerf, ou la moëlle de cerf; avec le fiel de taureau & l'huile de Cypre ou celle d'iris. Pour les blessures faites par le fer, on emploie en liniment de la fiente de porc fraîche, ou de vieille fiente en poudre. Quand les ulcères sont cancéreux & fistuleux (13), on y injecte du fiel de taureau, avec le suc du porreau ou du lait de femme, ou du sang en poudre avec la plante du *coryledon*, ou nombril de Vénus (14). La préssure de lievre, arrosée de vin, avec pareil poids de câpres en poudre, guérit les ulcères chancreux; le fiel d'ours, dont on enduit la plaie avec un plumaceau, la gangrene; & la cendre de la corne du pied de l'âne, les ulcères corrodés que l'on en saupoudre. Le sang de cheval rongé les chairs par sa force septique (15), ainsi que la cendre de vieux fumier de cheval. Les ulcères cancéreux se traitent encore avec de la cendre de cuir de bœuf & du miel. La chair de veau (16), appliquée sur des plaies récentes, empêche qu'elles n'enflent; ce que fait aussi la bouze de vache avec du miel. La cendre des cuisses du veau (17), mêlée dans du lait de femme, guérit les ulcères fâles, & ceux qu'on nomme malins. Les plaies récentes faites par le fer (18), se guérissent avec la colle de taureau liquide, en n'ôtant l'emplâtre que le troisième jour. Le fro-

me vertu fort douteuse, qui n'est reconnue que des Empyriques & non d'aucun Observateur sensé.

(15) Dioscoride, liv. 2, chap. 97.

(16) Confirmé à l'égard de la chair de veau & de la bouze de vache, par Plinius Valerianus, liv. 3, ch. 20.

(17) Ou, peut-être, la cendre de la fiente du veau; car au lieu de *femini vituli cinere*, on lit chez Marcellus Empiricus chap. 4, p. 43: *Fimi vitulini cinere & muliebri lacte*, &c.

(18) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 20.

Cafeus caprinus siccus ex aceto ac melle, purgat hulcera. Quæ vero serpunt, cohibet sebum cum cera : item addita pice ac sulphure percutat. Similiter proficit ad cacoëthe, hædi feminum cinis è lacte mulieris. Et ad carbunculos, suis foeminae cerebrum tostum illitumque.

Scabiem hominis, asininæ medullæ maxime abolent, & urinæ ejusdem cum suo luto illitæ. Butyrum etiam, quod in jumentis proficit cum resina calida : glutinum taurinum in aceto liquefactum, addita calce : fel caprinum cum aluminis cinere : boas simum bubulum : unde & nomen traxere. Canum scabies sanantur bubulo sanguine recenti : iterumque, cum inarescat, illito, & postero die abluto cinere lixivio.

Spinæ ac similia corpori extrahuntur felis excrementis : item capræ ex vino : coagulo quocumque, sed maxime teporis, cum thuris polline & oleo, aut cum visci pari pondere, aut cum propoli. Cicatrices nigras sebum asininum reducit ad colorem. Fel vituli extenuat calefactum. Me-

(19) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 22 : *Cafeus caprinus siccus ex aceto & melle purgat hulcera : Quæ serpunt, cohibet sebum caprinum cum cera, id etiam additis sulphure & pice purgat.*

(20) La cervelle d'un veau, selon Marcellus Empiricus, chap. 33.

(21) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 38.

(22) Plinius Valerianus, *ibid.* Quintus Serenus, chap. 7, p. 128 :

Illotus furor, vel copia nobilis escæ
Sæpe gravi scabie correptos asperat artus.
Ergo lutum prodest membris adhibere fricatis,
Quod facit ex asino sacculus corporis humor.
Nec pudeat tractare simum quod sucula fudit,

(23) Dioscoride conseille la colle de taureau, délayée dans du vinaigre, comme un topique cosmétique, propre à faire disparaître les galles & dartres de la peau. Sextus Platonius, chap. 11, de tauro, tit. 13, propose aussi comme un cosmétique le nerf du bœuf, macéré dans du vinaigre : *Ad faciem splendidam faciendam : membrum tauri in aceto maceratum, & illitum, splendidam facit faciem.*

(24) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 38.

(25) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 49.

(26) Plinius Valerianus, *ibidem* : Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 233.

mage de chevre sec (19), mêlé avec du vinaigre & du miel, nettoie les ulcères. Le suif avec la cire empêche les progrès de ceux qui sont corrosifs, & les guérit parfaitement en y ajoutant de la poix & du soufre. La cendre des cuisses du chevreau, dans du lait de femme, est bonne aussi pour les ulcères malins; & la cervelle d'une truie grillée (20) s'applique avec succès sur ceux qui sont enflammés (ou sur les anthrax).

Les moëlles de l'âne sont un remède excellent pour la galle de l'homme (21), ainsi que l'urine du même animal (22) en frottant avec sa bourbe. Il en est de même du beurre que l'on emploie avec succès pour la galle des bêtes de somme avec la résine chaude; de la colle de taureau (23) délayée dans du vinaigre en y ajoutant de la chaux; du fiel de chevre avec de l'alun calciné. La bouze guérit l'enflure des bœufs appelée *boa* du nom de l'animal. On guérit la galle des chiens avec du sang de bœuf récent (24), en les en frottant une seconde fois lorsqu'il est sec, & en le nettoyant le lendemain avec de la cendre de lessive.

On ôte les épines & pareilles choses des chairs avec les excréments du chat; avec ceux de la chevre, délayés dans du vin (25); avec toute espèce de présure (26), & sur-tout avec celle de lievre, avec la fleur d'encens & l'huile; ou avec pareil poids de glu, & avec la propolis (27) des mouches à miel. Le suif de l'âne révivifie la couleur des cicatrices devenues noires (28), & le fiel de veau chauffé les efface (29). Les Mé-

(27) Espèce de mastic liquide que l'on trouve à l'entrée des ruches, observe M. de Querlon.

(28) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 46.

(29) Marcellus Empiricus n'emploie pas le fiel de veau à toutes les cicatrices indistinctement, mais seulement à celles des yeux, chap. 8, p. 68. *Fel vituli*

diligenter collectum ad cocyle mensuram, in vas æreum mittitur, tenuique igne admoto ita excoquitur, ut spissetur; deinde mellis boni tantum mittitur, quantum fellis illius decocti remanserit: Adjiciuntur postea myrrha trita drachma dua, & croci una, & eris stas paucillimæ: hæc postea simul omnia diu coacta ad tertias decoquantur: quod medi-

dici adjiciunt myrrham & mel & crocum, æreaque pyxide condunt. Aliqui & florem æris admiscent.

Ad muliebra mala medicina, & ad infantium morbos, & Veneris remedia.

CAPUT
19.

MULIERUM purgationes adjuvant fel tauri in lana succida appositum. Olympias Thebana addit hyssopum & nitrum. Cervus cervini cinis potus. Item vulvas laborantes, illitu quoque: & fel taurinum cum opio appositum obolis binis. Vulvas & pilo cervino suffire prodest. Tradunt cervas, cum senserint se gravidas, lapillum devorare: quem in excrementis reperitur, aut in vulva (nam & ibi invenitur) custodire partus adalligatum. Inveniuntur & officula in corde & in vulva, perquam utilia gravidis parturienti-

tamen in pyxide urea debet reponi, satis utile, & leucomatis, & cicatricibus, & omnibus vitii oculorum, si assidue inde & opportune inungantur.

(1) Note de M. Guettard. « Quoique l'on ne puisse pas donner de méthode générale pour rétablir & pour augmenter les évacuations des femmes, parce que tout suppression dépend d'une infinité de causes différentes; cependant; le plus généralement, les apéritifs & les aromatiques sont utiles pour rappeler ces évacuations. L'on doit fort peu compter sur les remèdes extérieurs, à moins qu'ils ne portent une action vive sur la partie. Mais cette action même peut aussi bien resserer qu'ouvrir en irritant. Ainsi Hippocrate a conseillé ce que Pline conseille ici; mais c'étoit à l'intérieur. Voyez Hippocrate, de natura muliebri. Voyez

Habdarrahmaniq chap. 6. L'hyssope & le nitre, ou *nitram* des Anciens sont des apéritifs aromatiques qui peuvent être utiles dans bien des occasions pour l'usage qui leur est assigné ici »

(2) Hippocrate le fait, aussi prendre en boisson pour le même effet. Habdarrahman, chap. 6, p. 40, se rapporte avec Pline: *Ad provocandu menstrua, recipe pondus duarum drachmarum fellis tauri, ac tantumdem granorum myrti: contundantur grana, liquefiatq; deinde in felle, & admisceantur etiam melle apum; quo facto madescat in hujusmodi mixtura lanam; indito vulva; statim provocantur menstrua.*

(3) Sage-Femme de l'antiquité, dont Julius Pollux cite une lettre; liv. 10, chap. 1; & Plinius Valerianus fait mention, liv. 4, chap. 5, *Rei Medicæ*.

(4) Au lieu de *hyssopum*, peut être decins

decins y ajoutent de la myrrhe, du miel & du safran, & le gardent dans une boîte d'airain; d'autres y mêlent de la fleur de cuivre.

Remedes propres aux femmes & aux enfants, & pour ceux qui manquent des dispositions requises à la génération.

LES remedes propres à provoquer les purgations des femmes (1), font le fiel de taureau (2) appliqué sur le ventre avec de la laine. Olympias de Thebes (3) y ajoute de l'hyssope & du nitre (4), & l'usage de la poudre de corne de cerf en boisson (5). La même poudre est encore bonne en liniment pour les maladies de la matrice (6); ainsi que le fiel de taureau appliqué au poids de deux oboles avec (7) du fuc de pavot (8). On fait encore des fumigations pour les mêmes maux avec la bourre ou le poil de cerf qu'on fait brûler près des malades. On prétend que les biches (10), quand elles se sentent pleines, avalent une petite pierre qu'on retrouve dans leurs fumées ou dans leur matrice, & que cette pierre, étant attachée au col ou au bras d'une femme enceinte, conserve son fruit. On trouve encore dans le cœur & dans la matrice du même ani-

faut-il lire ici *asypum*, d'après Dioscoride, liv. 2, chap. 63.

(5) Selon Sextus Plonicus, cette poudre (*cornu cervini cinis*) muliebri profusio medetur, chap. 1, de cervo, n°. 6.

(6) Note de M. Guettard. « L'opium ou le fuc de pavot, fameux par sa vertu assoupissante, a aussi une vertu raréfiante qui peut quelquefois augmenter les évacuations menstruelles; d'ailleurs quand elles sont suspendues par l'irritation, la vertu calmante peut contribuer à rappeler les regles ».

Tome IX.

(7) Dioscoride, liv. 2, chap. 63.

(8) Note de M. de Querlon: « On avec de l'ache ou du persil. *Opio vel apio*. La leçon varie.

(9) Sextus Plonicus, chap. 1, de cervo, tit. 16: *Ad abortum: ex pilis cervinis suffumigabis, & mulier sanabitur*.

(10) Sextus Plonicus, *ibid.* tit. 17. *Ad abortum: lapis, qui in vulva aut in venterculo cervi invenitur, phylactarium est pragnanti, & perficit ut partum perferat. . . Simili ratione officula inveniuntur in corde cervi, aut in vulva ejus, quæ idem præstant.*

D d d d

busque. Nam de pumice, qui in vaccarum utero simili modo invenitur, diximus in natura boum. Lupi adeps illitus vulvas mollit : dolores earum, jecur. Carnes lupi edisse parituris prodest : aut si incipientibus parturire sit juxta qui ederit, adeo ut etiam contra illatas noxias valeat. Eundem supervenire perniciosum est. Magnus & leporis usus mulieribus. Vulvas adjuvat pulmo aridus potus : profluvia jecur cum Samia terra ex aqua potum : secundas coagulum : caventur pridiana balinea. Illitum quoque cum croco & porri succo, vellere appositum, abortus mortuos expellit. Si vulvæ leporum in cibis fumantur, mares concipi putant. Hoc & testiculis eorum, & coagulo profici. Conceptum leporis utero exemptum his quæ parere desierint, restibilem fecunditatem afferre. Sed pro conceptu, leporis faniem & viro Magi propinant. Item virgini novem grana fimi, ut stent perpetuo mammæ. Coagulum quoque ob id cum

(11) Au livre 11, où Pline a dit : *Et in juvencarum secundo ventre pila rotunditate nigricans tofus, nullo pondere : singulare, ut putant, remedium agrè parientibus, si tellurem non attigerit.*

(12) Note de M. Guettard. « Le lievre est, selon Pline, un animal fort utile aux femmes. Voyez aussi Sextus Plonicus, *de lepore*, cap. 2. L'expérience n'a pas convaincu de ces propriétés ».

(13) Note de M. Guettard. « La terre de Samos est une espèce de terre argilleuse absorbante & un peu astringente. Les Anciens en faisoient un grand cas dans cette dernière indication. On l'appelloit aussi *aster samius*,

parcequ'on la marquoit d'une étoile. Dans le cas dont il s'agit, c'est-à-dire pour provoquer les mois des femmes, Hippocrate prescrit cette terre, de couleur noire, bue dans de l'eau à la mesure d'un acétabule. *De nat. mul.* P. 179 ».

(14) Préjugé recueilli par Quintus Serenus, chap. *de conceptione & partu* :

*Irrita conjugii sterilis si munera laqueent . . .
Aut igitur leporis consumit femina vulvam.*

Sextus Plonicus écrit pareillement, chap. 2, *de lepore*, tit. 13 : *Ut mulier masculum concipiat & pariat : leporis vulvam siccam derasam in potione vini bibant utrique, & mulier, & masculus. Nam si mulier sola biberit, androgynæ*

mal de petits os qui font d'un très grand usage dans la grossesse & l'accouchement des femmes. En traitant du gros bétail, nous avons parlé (11) d'une espèce de pierre-ponce qui se trouve de la même manière dans le ventre des vaches. La graisse de loup en liniment amollir les duretés de la matrice, & son foie en adoucit les douleurs. Il est bon de faire manger aux femmes prêtes à accoucher de la chair de loup; ou lorsque l'accouchement commence, de faire tenir près de la femme en travail une personne qui en ait mangé; ce qui même est un préservatif contre les maléfices. Mais quand cette personne survient de dehors elle gâte tout. Le lievre (12) est aussi d'un grand usage pour les femmes. Le poumon de cet animal, pris sec en boisson, est bon pour les maux de la matrice. Son foie, bu dans de l'eau avec de la terre de Samos (13), provoque les règles, & sa présure facilite la sortie de l'arrière-faix: il faut s'abstenir du bain la veille. Cette même présure, employée en liniment avec le safran & le suc de porreau & appliquée sur le ventre avec une peau de mouton, tiré du corps les enfants morts nés. Bien des gens croient qu'en mangeant les parties de la génération du lievre femelle, on conçoit toujours des garçons; comme encore en mangeant les testicules & la présure du mâle (15). On dit aussi que l'embryon d'un levreau arraché du ventre de la mère rend avec usure la fécondité à une femme qui a cessé de concevoir. Les Magiciens, pour assurer la conception d'une femme, font boire au mari du sang d'un lievre mort qui commence à se décomposer. Ils font avaler aux jeunes filles neuf grains des crottes du même animal, pour que leur sein reste toujours au même état sans grossir; ils les

nascitur: hoc est, nec masculus, nec femina. Item leporis testiculum post purgationem suam mulier si cum vino contritum accipiat, masculum pariet. Leporis coagulum ad drachmas quatuor in portione datum vini, femina de famineo,

& masculo de masculino, & mox faciant coitum, & post abstineant se, statim concipit, &c.

(15) Dioscoride, liv. 2, chap. 85, dit au contraire que la présure du lievre empêche de concevoir.

D d d d ij

melle illinunt : sanguinem , ubi evulsos pilos renasci nolunt. Inflationi vulvæ , fimum aprugnum suillumve cum oleo illini prodest. Efficacius sistit farina aridi , ut aspergatur potioni , vel si gravidæ aut puerperæ torqueantur. Lacte suis potio cum mulso adjuvantur partus mulierum. Per se vero potum , deficientia ubera puerperarum replet. Eadem circumlita sanguine sceminæ suis , minus crescent. Si dolent , lactis asinini potu mulcentur : quod addito melle sumptum , & purgationes earum adjuvat. Sanat & vulvarum exulcerationes ejusdem animalis sebum inveteratum , & in vellere appositum duritiem vulvarum emollit. Per se vero recens vel inveteratum , ex aqua illitum , psilothi vim obtinet. Ejusdem animalis lien inveteratus , ex aqua illitus mammis , abundantiam facit : vulvas suffitu corrigit. Ungulæ asininæ suffitæ partum maturant , ut vel abortus evocetur : nec aliter adhibentur , quoniam viventem partum necant. Ejusdem animalis fimum si recens imponatur , profluvia sanguinis mirè sedare dicitur. Necnon & cinis ejusdem fimi , qui & vulvæ prodest impositus. Equi spuma illita per dies XL prius quam primum nascantur pili , restinguuntur. Item cornus cervini decocto : melius , si recentia sint cornua. Lacte equino juvantur vulvæ collutæ. Quod si

(16) Habdarrahman l'Egyptien , chap. 5 , p. 24 : *Prægnantem mulierem si unguâ asini suffies , emitit infantem mortuum , vel vivum.*

(17) Habdarrahman , *ibidem* : *Asini contusum stercus cum vino aut melle potum sanguinis eruptionem sistit , sive eruptio illa sit , ex partibus inferioribus , sive superioribus , sive ex naribus , aut sanguis menstrualis , &c.*

(18) Sextus Platonius , chap. 16 , de equo , tit. 2 : *Ne puero investi pili*

excant : equi spuma si puero investi pectinem (hoc est pubem) linieris , pili ejus non crescunt , nec generantur.

(19) Note de M. Guettard. « Les irritations extérieures de ces parties sont adoucies par l'usage extérieur du lait. On peut penser la même chose des graisses que Plinè recommande plus bas. Le reste des remèdes qu'il recommande ici sont d'autant plus superstitieux , qu'ils concernent les femmes en particulier ».

font aussi frotter pour le même effet avec la présure & du miel; & pour empêcher les poils arrachés de quelque endroit de renaitre, ils y font mettre de son sang. Pour les ventosités de la matrice, il est bon de l'éruer avec de la fiente de sanglier ou de porc délayée dans de l'huile. La même fiente, sèche & en poudre dissipe encore mieux ces sortes de flatuosités, si l'on en met dans la boisson des femmes qui y sont sujettes, quand même elles seroient grosses, en couche, ou nouvellement accouchées. Le lait de truie, bu avec du vin miellé, facilite l'accouchement, & bu seul, il fait venir le lait aux accouchées qui en manquent. En frottant le sein d'une femme avec du sang de truie, on l'empêche de trop grossir. Quand le sein fait mal, en buvant du lait d'ânesse on en adoucit la douleur; & en le prenant avec du miel, il rétablit les regles. Le suif ranci du même animal guérit les abcès de la matrice; & appliqué avec de la laine (ou de la peau de mouton), il en amollit la dureté. Ce suif seul & sans mélange, vieux ou récent, en liniment avec de l'eau, est une sorte de dépilatoire. En frottant le sein d'une femme avec une vieille rate d'âne, on y fait venir du lait abondamment; & en la brûlant, sa vapeur rétablit les matrices dérangées. En parfumant les femmes enceintes avec la corne du pied de la même bête (16), on accélère leur accouchement, & même la sortie des avortons. Ce n'est que de cette manière qu'on emploie cette corne; car elle fait mourir les enfants nouveaux nés. Le crottin de l'âne (17), appliqué récent, arrête admirablement, dit-on, les pertes des femmes; sa cendre fait aussi le même effet, & est encore bonne pour la matrice en l'y appliquant. En frottant pendant quarante jours le bas du ventre d'un enfant, avant que les premiers poils y soient venus, avec de l'écumie de cheval (18), elle en fait mourir la racine. C'est ce que fait aussi la décoction de corne de cerf, & plus sûrement lorsqu'elle est récente. On adoucit les douleurs de la matrice en la seringant avec du lait (19) de cavalle (20).

(20) Habdarsahman, chap. 2, p. 17: *Lac equæ recens & calidum adhuc, &c.*

mortuus partus sentiatur, lichen ex aqua dulci potus ejicit. Item ungulae suffitu, aut firmum aridum. Vulvas proci- dentes butyrum infusum suffit. Induratum vulvam aperit fel- bubulum rosaceo admixto; foris vellere cum resina terebin- thina imposito. Aiunt & suffitu fimi e mare bove, proci- dentes vulvas reprimi, partus adjuvari: conceptus vero vac- cini lactis potu. Sterilitatem ob partus vexationem fieri, certum est. Hanc emendari Olympias Thebana affirmat- felle taurino, & adipe serpentium, & æruginè, ac melle, medicatis locis ante coitus. Vitulinum quoque fel, in pur- gationibus sub coitu aspersum vulvæ, etiam duritiam ven- tris emollit, & profluvium minuit umbilico peruncto, at- que in totum vulvæ prodest. Modum statuunt fellis pondere- denarii, opii tertia, admixto amygdalino oleo, quantum esse satis appareat: hoc in vellere imponunt. Masculi fel- vituli, cum mellis dimidio tritum, servatur ad vulvas. Car- nem vituli si cum aristolochia inassatam edant circa concep- tum, mares parituras promittunt. Medulla vituli in vino ex aqua decocta cum sevo, exulcerationibus vulvarum imposita prodest. Item adeps vulpium, excrementumque

eo per modum clysteris utatur mulier, vulvæ curabit hucera.

(21) Habdallahman, chapitre 2, p. 17: Si lacte equino utatur mulier per modum suffumigii, additæ equi ungula educitur demortuus infans, vel adusta secundina. Sextus Platonicus dit. la même chose de l'axonge de cheval; mais il est vraisemblable que Sextus ou ses copistes ont écrit l'equi axungia pour equi ungula. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'écrivit cet Auteur, ch. 16, tit. 4: Ad mortuum partum.

equi axungia suffumigata ejicit mortuum partum foras. & secunda sequitur.

(22) Habdallahman, ch. 6, p. 46: Felle taurino ad labrum vulvæ appenso, ante coitum, donec vulva fel ad se tra- hat, si id ten fiat, mulier fecunda erit.

(23) Note de M. de Querbon: Quelles recherches! de quelles or- dures cette médecine des Anciens, Grecque ou Romaine, s'étoit faite!

(24) Sextus Platonicus, chap. 18, tit. 2: Ad profluvium mulieris: cap.

Lorsqu'on sent qu'un enfant est mort dans le ventre de sa mère, on le fait sortir par l'usage du lichen de cheval en boisson dans de l'eau douce, & par des fumigations de la corne du pied (21), ou du groin sec du même animal. On contient les matrices sujettes à tomber, en y injectant du beurre, & lorsqu'on y sent des duretés, on les résout avec un fiel de bœuf, où l'on a mêlé de l'huile rosat, en appliquant au dehors un emplâtre de peau de mouton composé de térébenthine. On dit aussi qu'en parfumant les femmes avec de la bouze de vache, on empêche la chute de la matrice, & l'on facilite les accouchements; mais que pour les faire concevoir, il faut qu'elles boivent du lait de vache. Il est certain que bien des femmes deviennent stériles pour avoir trop souffert d'un premier enfant. Olympias de Thebes assure qu'on y remédie en préparant la femme, avant les approches de son mari, par le moyen d'un magdalon composé de fiel de taureau (22), de graisse de serpent, de rouille & de miel qu'on introduit où il convient. Le fiel de veau dont on enduit le col de la matrice d'une femme, dans le tems même de ses règles, & aux approches de son mari, amollit la dureté du ventre; il diminue aussi l'excès du flux menstruel, en lui en frottant le nombril, & en général il est très bon pour toute cette partie (23). La dose du fiel est réglée au poids d'un denier, & au tiers de ce poids de suc de pavot; à quoi l'on ajoute autant d'huile d'amandes douces qu'il paroît suffisant: le tout s'applique avec de la laine, ou une toison de mouton. Pour les maux de la matrice, on conserve le fiel de veau mâle broyé avec moitié de son poids ou de sa quantité de miel. On promet encore aux femmes de leur faire enfanter des garçons, si, vers le tems où elles conçoivent, elles mangent de la chair de veau rôtie avec de l'aristoloche. La moëlle & le suif de veau, cuits ensemble dans l'eau & appliqués avec du vin, sont encore très bons pour les ulcères de la matrice; ainsi que la graisse de renard & l'excrément de chat (24), ap-

stercus cum resinâ & rosaceo suppositum, reprimis.

felium : hoc cum resina & rosaceo impositum. Caprino cornu suffiri vulvam, utilissimum putant. Sylvestrium caprarum sanguis cum palma marina pilos detrahit. Cæterarum vero fel, callum vulvarum emollit inspersum, & à purgatione conceptus facit. Sic quoque psilothi vis efficitur, si evulsis pilis triduo servetur illitum. Profluvium, quamvis immensum, urinâ capræ pota sisti, obstetrices promittunt, & si fimum illinatur. Membrana caprarum in qua partus editur, inveterata, potuque sumpta in vino, secundas pellit. Hædorum pilis suffiri vulvas, utile putant, & in profluvio sanguinis coagulum bibi, aut hyoscyami semen imponi. E bove sylvestri nigro si sanguine ricini lumbi perungantur mulieri, tædium Veneris fieri, dicit Osthanes. Idem amoris, pota hirci urina, admixta propter fastidium nardo.

Infantibus nihil butyro utilius, per se & cum melle : privatim & in dentitione, & ad gingivas, & ad oris hulcera. Dens lupi ad alligatus infantium pavores prohibet, dentien-

(25) Habbarrâhman, chap. 9, p. 65 : *Cornu caprarum, si difficultate pariendi laborans suffumigabitur, ut fumus ad labrum vulvæ ascendat, facilius reddetur partus.*

(26) On a parlé des palmiers maritimes, ou qui croissent sur le bord de la mer en Espagne, dans les premiers chapitres du liv. 13.

(27) Le placenta.

(28) Sextus Platonius, chap. 5, de *capro & capra*, tit. 29 : *Ad secundas ejiciendas. Capræ secunda ex vino pota mulierum secundas ejiciet.*

(29) Note de M. de Querlon. « Il y a deux Auteurs Persans de ce nom qui avoient écrit sur la magie, & tous deux cités par Plin : le premier qui

accompagna Xercès à la guerre, & l'autre qui suivit Alexandre ».

(30) Insecte des bois qui s'attache au bétail.

(30*) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 42.

(31) Note de M. Guettard. « L'estomac des enfans est extrêmement sensible, & les moindres aliments l'irritent ; de plus, les corps végétaux qu'on introduit dans leur estomac sont sujets à y prendre le caractère d'acidité : leur bile par conséquent est sujette à ne pas couler ; il se fait des amas dans les intestins, qui peuvent constiper le ventre & arrêter toute espèce d'évacuations. La lymphe peut être épaissie, par les acides, & les glandes ob-

pliqués

pliqués avec de la résine & de l'huile rosat. On dit que les fumigations de corne de chevre font aussi beaucoup de bien à la matrice (25). Le sang des chevres sauvages avec les feuilles du palmier maritime (26), fait tomber les poils. Le fiel des chevres privées fait encore une bonne pommade pour amollir les durillons de la vulve; & lorsqu'on l'emploie immédiatement après les regles d'une femme, il la fait concevoir. Il a aussi la propriété d'un dépilatoire, si on le laisse pendant trois jours sur les endroits qu'on en a frottés, après en avoir arraché les poils. Les Sages-Femmes assurent que les pertes, quelque considérables qu'elles soient, s'arrêtent en buvant de l'urine de chevre, & en se frottant avec son crottin. La membrane (27) où le chevreau naissant est enveloppé, desséchée, & avalée dans du vin, pousse l'arrière-faix (28). On dit qu'il est encore bon de parfumer la matrice en brûlant du poil de chevreau; & pour arrêter les pertes, de faire prendre leur *coagulum* en breuvage, ou d'appliquer sur le ventre, de la graine de jusquiame. Osthanes (29) dit qu'en frottant les reins d'une femme, de sang de tiques (30) qu'on aura prises sur un bœuf sauvage, & noir, on lui inspire de l'aversion pour les plaisirs de l'amour; ainsi qu'en lui faisant boire de l'urine de bouc; où l'on a soin de mêler du nard, pour en ôter le dégoût.

Rien de meilleur (30*) pour les enfants (31) que le beurre, seul ou avec du miel, particulièrement quand les dents leur viennent, pour les maladies des gencives & les ulcères de la bouche. Une dent de loup (32), attachée au col des enfants, les empêche d'avoir peur (33), & les préserve des maladies de la dentition;

truées, un doux favonneux, comme le miel, joint avec un remède adoucissant & relâchant, comme le beurre, peut être d'une très grande utilité dans plusieurs cas pareils. Il peut faire aussi un déterfif adoucissant dans les cas dont Pline parle ici ».

(32) Note de M. Guettard. » Re-
Tome IX.

remède superstitieux, encore en usage dans quelques Provinces. Habdarraman conseille l'œil du même animal ».

(33) Habdarraman transporte cette superstition à l'œil droit du loup, chapitre 23, p. 96 : *Oculus lupi dexter puero appensus, expellet ab illo timorem qui ei accidit in somnio.*

Eeeee

tique morbos : quod & pellis lupina præstat. Dentes quidem eorum maximi, equis quoque adalligati, infatigabilem cursum præstare dicuntur. Leporum coagulo illito ubere sistitur infantium alvus. Jecur asini, admixta modice panace, instillatum in os, à comitialibus morbis & aliis infantibus tuetur : hoc XL diebus fieri præcipiunt. Et pellis asini injecta, impavidos infantibus facit. Dentes qui equis primum cadunt, facilem dentitionem præstant infantibus adalligati : efficacius, si terram non attigere. Lien bubulus in melle editur : & illinitur ad lienis dolores : ad hulcera manantia cum melle. Lien vituli in vino decoctus, tritusque & illitus, hulcuscula oris. Cerebrum capræ Magi per anulum aureum trajectum, prius quam lac derur, infantibus instillant contra comitiales, cæterosque infantium morbos. Caprinum fimum inquietos infantibus adalligatum panno cohibet, maxime puellas. Lacte caprino, aut cerebro leporum, perunctæ gingivæ, faciles dentitiones faciunt.

(34) Sextus Plonicus, chap. 2, de lepore, tit. 17 : *Ad infantium ventris fluxum, leporis coagulum illinitum in sumine (hoc est in mamma) mulieris, &c.*

(35) Note de M. Guettard. « Ce remède dont l'expérience ne nous apprend rien, peut être utile par le mélange de la plante appelée *panax*, que les modernes ne connoissent pas, & dont on tire un suc résineux appelé *opopanax*. On appelle cette plante *panax heracleus*, parcequ'Hercule, qui étoit sujet à l'épilepsie, en a fait usage ».

(36) Note de M. Guettard. « Remède superstitieux recommandé par Quintus Serenus, chap. 60. Voyez

aussi Sextus Plonicus, chap. 16, de equo ».

(37) Quintus Serenus, chap. 60, de infantibus dentientibus, p. 161 :

Collo igitur molli dentes necentur equis
Qui primi fuerint pullo crescente caduci.

(38) Plinius Valerianus, livre 1, chap. 42, ne fait ici que transcrire notre Plin. Théodore Priscien se contente de dire que la dent de cheval facilite la dentition des enfants. Pour Sextus Plonicus, il accompagne ces préjugés de puériles superstitions, chap. 16, de equo, tit. 3 : *Ad dentium dolorem : equi dentes qui primum nati fuerint, si dentem qui dolet iungerint, remedio erunt. Nam est infans equi ros-*

une peau de loup fait le même effet. On assure aussi que les grosses dents d'un loup, attachées au col d'un cheval, le rendent infatigable à la course. On arrête le dévoiement des enfants en frottant le teton de leur nourrice de présure de lievre (34). En faisant distiller dans la bouche des enfants, pendant quarante jours, le suc du foie d'un âne (35), avec un peu de panacée (plante), on les préserve du haut mal & d'autres maladies. On les rend encore hardis en jettant sur eux une peau d'âne. Les premières dents qui tombent aux poulains (36), attachées au col des enfants, facilitent la sortie des leurs (37), & plus efficacement encore si ces dents n'ont point touché la terre. On leur fait manger dans du miel, de la rate de bœuf, & on les en frotte pour les maux de rate; on l'applique encore avec du miel sur les abcès des enfants, qui suppurent. On guérit ceux qui leur viennent à la bouche, en les frottant avec de la rate de veau cuite dans du vin & broyée. Avant qu'on ait fait téter un enfant, les Magiciens font passer par un anneau d'or la cervelle d'une chevre (39), & lui en font distiller dans la bouche, pour le préserver, disent-ils, du haut mal & des autres maladies de l'enfance. La crotte de chevre, attachée dans un morceau d'étoffe au col des enfants, les empêche de se tourmenter, & principalement les fillos. On facilite encore la sortie des dents en frottant les gencives avec du lait de chevre ou de la cervelle de lievre (40).

rum bastaverit, dentium dolorem non sentit, & nec equus mordebit infantem.

(39) Autre superstition recueillie aussi par Sextus Plonicus, chap. 4, de caprea, tit. 16: *Caprea cerebrum per annulum aureum trajectum, si dederis infanti ad glutendum antequam lac sugat, efficit ut nec caducus fiat, nec phantasma incurrat.*

(40) Quintus Serenus, chap. 60,

p. 161 :

Aut teneris cerebrum gengivis illitæ porci ;
Aut leporis niveum bibitur cum lacte caprino.

Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 42 :
Ad dentitionem, quando infantes dentiunt : lacte caprino & leporis cerebro gengivæ perfricantur. Sextus Plonicus attribue la même vertu au lait de chienne ; chap. 9, de cane, tit. 4 : *Ad dentes infantum ; & à la cervelle de lievre, chap. 2 ; de lepore, tit. 2.*

E e e e ij

Somnos fieri lepore sumpto in cibis Cato arbitratur : vulgus & gratiam corpori in ix dies , frivolo quidem joco , cui tamen aliqua debeat subesse causa in tanta persuasione. Magi felle capræ , sacrificatæ duntaxat , illito oculis , vel sub pulvino posito , somnum allici dicunt. Sudores inhihet cornus caprini cinis è myrteo oleo perunctis.

Coïtus stimulat fel aprugnum illitum : item medullæ suum haustæ : sebum asininum , anseris masculi adipe admixto , illitum. Item à coïtu equi Virgilio quoque descriptum virus , & testiculi equini aridi , ut potioni interi possint , dexterve asini testis in vino potus pro portione , vel adalligatus brachiali. Ejusdem à coïtu spuma collecta roseo panno , & inclusa argento , ut Osthanes tradit. Salpe genitale in oleum fervens mergi jubet septies , eoque perungi pertinentes partes. Bialcon cinerem ex eodem bibi , vel tauri à coïtu

(41) C'est Caton le Censeur dont on a les écrits sur l'Agriculture , & qui le premier a traité du labourage en Latin , selon Columelle ; Diomede le cite ainsi , liv. 1 , p. 358 : *Cato ad filium , vel de oratore : lepus multum somni adfert illi qui illum edit.*

(42) Note de M. Guettard. « Ce n'est point dans son ouvrage *de re rust.* mais dans ses Lettres à son fils. Voyez Diomede , liv. 1 , p. 358 ».

(43) Avec la corne du même animal , s'il en faut croire Sextus Platoniscus , chap. 5 , de *capro & caprâ* , tit. 2 : *Ad somnum : cornu caprinum capiti infirmi , qui non dormit , suppositum , vigiliis in somnum convertit.* L'une & l'autre recettes paroissent superstitieuses & frivoles au Pere Hardouin. Cependant si la corne se trouve voisine

de l'oreille , il doit s'y passer un certain murmure sourd , uniforme , & plus insensible que celui d'une coquille de mer , lequel murmure peut insensiblement inviter au sommeil : c'est ce qu'il seroit à propos de vérifier. Mais voyez la note 44.

(44) Habdarrahman (& c'est ici où commence évidemment la superstition) a cru que la vertu soporative de la corne de bouc ou de lievre , mise sous le chevet , résidoit encore dans cette même corne , réduite en cendre , enveloppée dans un sachet de lin ; il a cru qu'une personne malade d'insomnie s'endormoit infailliblement si elle avoit sous sa tête un tel sachet , & qu'elle dormoit même jusqu'à ce qu'on la retirât de dessus cet appareil soporatif. Il veut en outre

Catón (41) croyoit que pour bien dormir il falloit manger de la chair de lievre (42); & l'opinion populaire est qu'elle embellit quand on en mange pendant neuf jours : pure badinerie, sans doute, mais pourtant trop accréditée pour qu'il n'y ait point quelque raison peu connue. Les recettes magiques portent qu'on se procure le sommeil en se frottant les yeux avec du fiel de chevre (43), ou en le mettant sous son oreiller (44). On se garantit de la (45) sueur (45*) en se frottant avec de la cendre ou de la poudre de corne de chevre incorporée dans de l'huile de myrte.

Les substances animales qui excitent les desirs naturels, sont, le fiel de sanglier, en s'en frottant; la moëlle de cochon, avalée de quelque façon que ce soit; le suif de l'âne, dont on se frotte en y mêlant de la graisse d'oie mâle; l'humeur séminale échappée d'une cavalle qui vient d'être faillie, & que Virgile a décrite (46); les testicules d'un cheval, séchés & mis en poudre, pour être pris en boisson; le testicule droit d'un âne, avalé dans du vin à la dose convenable, ou attaché en bracelet; l'écume que le même animal distille, après avoir failli, ramassée dans un morceau d'étoffe couleur de rose, & enchassée dans de l'argent, comme le prescrit Osthanes. La célèbre Sage-Femme Salpé ordonne de tremper sept fois le membre d'un âne dans de l'huile bouillante, & de s'en frotter les parties naturelles. *Bialcon* (47)

que la corne que l'on fait brûler à cet effet, soit singulièrement blanche, & que le malade soit prévenu qu'on lui administre ce remède calmant. Voyez cet Auteur, chap. 9, p. 67.

(45) Note de M. Guettard. « L'un de ces remèdes est astringent, l'autre est absorbant, tous les deux également nuisibles, puisque, sans tarir la source des sueurs, on les propose pour en arrêter l'évacuation ».

(45*) Plinius Valerianus, livre 3, chap. 11.

(46) *Georg.* liv. 3, v. 280 :

Hinc demum hippomanes vero quod nomine dicunt Pastores, lentum distillat ab inguine virus.

Hippomanes, quod sæpè male legere noverca, &c.

(47) Ou, selon l'Index, *Dalion*; selon les différentes leçons manuscrites, *Diacon*, *Biacon*, &c. Le Pere Hardouin conjecture que ce Méde-

uriam, lutoque ipso illini pubem. At è diverso muris fimo illito cohibetur vitorum Venus. Ebrietatem arcet pulmo aprici aut suis assus, jejuni cibo sumptus eo die: item hordinus.

Mira de animalibus.

CAPUT
20.

MIRA præterea traduntur in eisdem animalibus. Vestigium equi excussum ungula (ut solet plerumque) si quis collectum reponat, singultus remedium esse recordantibus quoniam loco id reposuerint. Jecur luporum equinae unguis simile esse, & rumpi equos qui vestigia luporum sub equite sequantur. Talis suum discordiæ vim quandam inesse. In incendiis, si fimi aliquid egeratur è stabulis, facilius extrahi, nec recurrere oves bovesque. Hircorum carnes virus non resipere, si panem hordeaceum eo die, quo interficiantur, ederint, laserve dilutum biberint. Nullas vero teredinem sentire, luna decrescente induratas sale. A deoque nihil omisum est, ut leporem surdum celerius pinguescere reperiamus. Animalium vero medicinas: si sanguis profluat jumentis, suillum fimum ex vino infundendum. Bovum autem morbis,

cin pourroit être le même qui passa le premier dans l'Ethiopie, & qui fut porté par le Nil au delà de Méroé, suivant le rapport de Pline, liv. 6. Le même Auteur, liv. 2, lui donne le nom de *Botaniste*.

(1) Note de M. de Querlon. « Ou de la terre détachée du fabor d'un cheval, qu'elle remplissoit. Dupinet propose les deux sens ».

(2) Pamphile, in *Geopon.* liv. 15, chap. 1; p. 403; Elien, *Hist. Anim.*

chap. 36; Phile, p. 80. Habbarraman, & d'autres Auteurs, disent seulement que si une jument passe sur du lait de louve, elle s'abat aussi-tôt.

(3) De l'*assa-fœtida*.

(4) Note de M. de Querlon. « Il n'y a rien là de merveilleux. Un lievre sourd, moins sujet à être effrayé, comme ils le sont tous au moindre bruit, doit manger bien plus à son aise, & s'engraïsser beaucoup plus qu'un autre ».

veut qu'on en avale la cendre, ou qu'on boive l'urine d'un taureau qui vient de saillir, & qu'on se frotte le bas du ventre de sa bourse. On réprime au contraire la passion des hommes en les frottant avec des crottes de souris. Le poumon d'un sanglier, ou d'un porc, rôti & mangé à jeun le jour même, garantit de l'ivresse; celui de chevreau fait le même effet.

Propriétés merveilleuses de certains animaux.

ON raconte encore d'autres merveilles des mêmes animaux; par exemple, qu'un vestige, ou morceau de terre détaché du pied d'un cheval (1), & qu'on a conservé l'empreinte, comme il arrive souvent, ramassé & mis quelque part, fera passer le hoquet toutes les fois que l'on se rappellera l'endroit où on l'a mis; que le foie du loup ressemble à la corne du pied de cheval, & que les chevaux qu'on fait marcher sur les traces d'un loup, crevent aussi-tôt par le milieu du ventre (2); que les talons des pinces du porc, portés par quelqu'un sur foi, ont la propriété d'exciter la discorde; que dans les incendies, si on peut ôter des étables un peu de fumier, on en tire plus aisément les brebis & les vaches, & qu'ils n'y recourent point; que la chair des boucs perd l'odeur forte qui lui est naturelle, si le jour qu'on les tue, on leur a fait manger du pain d'orge, ou si on leur a fait boire du *laser* (3), délayé dans l'eau; qu'aucune des viandes qu'on a salées au déclin de la lune, ne sont fujettes aux vers. Enfin on a porté si loin la recherche, que nous trouvons qu'un lievre sourd s'engraisse plus promptement qu'un autre (4). Quant aux remèdes pour les animaux, on prétend que quand les bêtes de charge perdent trop de sang, il faut leur faire avaler (5), dans du vin, de la fiente de porc; que pour les maladies des

(5) Habdarrahman ne propose cette ter contuso, & liquefacto in vino, si li-
nietur ungula jumentii collisa, sanabi-
p. 108: Stercore admiffarii suis subuli-
tur.

sevum, sulphur vivum, allium sylvestre, ovum coctum : omnia hæc trita in vino danda, aut vulpis adipem. Carnem caballinam discoctam, potu suum morbis mederi. Omnium vero quadrupedum morbis, capram solidam cum corio, & ranam rubetam discoctas. Gallinaceos non attingi à vulpibus, qui jecur animalis ejus aridum ederint : vel si pellicula ex eo collo induceta, galli inierint. Similia in felle mustelæ. Boves in Cypro contra tormina, hominum excrementis sibi mederi. Non subteri pedes boum, si prius cornua pice liquida perungantur. Lupos in agrum non accedere, si capti unius pedibus infractis, cultroque adacto, paulatim sanguis circa fines agri spargatur : atque ipse defodiatur in eo loco, ex quo coeperit trahi. Aut si vomerem, quo primus sulcus eo anno in agro ductus sit, excussum aratro, focus Larium, quo familia convenit, absumat : ac lupum nulli animali nociturum in eo agro, quandiu id fiat.

Hinc deinde revertemur ad animalia sui generis, quæ aut placida non sunt, aut fera.

(6) Note de M. Guettard. « De ces substances, les unes sont sudorifiques, les autres sont adoucissantes. Caton, *de re rusticâ*, chap. 71, recommande les œufs cruds, & Columelle, liv. 6, chap. 4 ».

(7) Caton, *de re rusticâ*, chap. 71 : *Bos, si ægroiare coeperit, dato continuo ei unum ovum gallinaceum crudum ; integrum facito devoret. Postridie caput ulpici (spécies hoc est allii) conterito*

cum hemina vini, facitoque ebeat. Columelle, liv. 6, chap. 4 : De vitis boum & medicinis. Sapè etiam langan & nausea discutitur, si integrum gallinaceum crudum ovum jejunis faucibus inferas, ac postero die spicas ulpici vel allii cum vino conteras, & in naribus infundas.

(7*) Pline a rapporté la même chose des pantheres au livre 8. Au reste, ce que Pline dit ici des bœufs de Chypre,

Finis Libri XXVIII.

bœufs

bœufs (6), il faut employer le suif (7), le soufre yif, l'ail sauvage & un œuf cuit : on broie le tout ensemble, & on le leur fait prendre dans du vin ; ou on leur fait avaler de la graisse de renard. On dit encore que l'on guérit les maladies des porcs en leur faisant boire du bouillon fait avec de la chair de cheval ; qu'une chevre cuite toute entiere en peau, avec une grenouille de buisson, est un remede pour toutes les maladies des bêtes à quatre pieds ; que les renards ne touchent jamais aux poulets qui ont mangé le foie d'un renard sec, ou si le cocq dont ils proviennent a coché les poules, ayant à son col un morceau de la peau du même animal ; & que le fiel de la bête a la même propriété. On ajoute que les bœufs, dans l'isle de Cypre, se guérissent de leurs tranchées en mangeant des excréments humains (7*) ; que les pinces des mêmes animaux ne s'usent point (8), si, avant de les mettre en marche, on enduit leurs cornes de poix liquide ; que les loups n'approchent point d'un champ, si, quand on en a pris un, après lui avoir rompu les jambes, & l'avoir égorgé, on répand peu-à-peu son sang sur les bords & autour du champ, & si on l'enterre ensuite à l'endroit d'où on l'a d'abord tiré ; que si l'on met brûler dans le foyer commun, autour duquel toute la maison se rassemble, le soc de la charrue dont on a fait cette année-là le premier fillon, le loup ne fera aucun mal dans ce champ, tant qu'on observera cet usage.

Nous allons maintenant revenir aux animaux d'une espee particuliere qui ne sont ni tout-à-fait privés ni sauvages.

quoique très peu vraisemblable, a voit passé en proverbe, comme on le peut voir chez Hesychius & Suidas.

(8) Caton, de re rustica, chap. 72 :

Boves ne pedes subterant, priusquam in viam quoquam ages, pice liquidâ cornua infima unguito.

Fin du XXVIII Livre.

ROYAL ACADEMY OF SCIENCES
APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Tome neuvieme de l'Edition & Traduction de l'*Histoire Naturelle de Plin.* Il m'a paru fait avec le même soin que les précédents, & très digne, comme eux, de l'impression. A Paris, ce 27 Janvier 1777.

MACQUER.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT,





